MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

—

XXXVIII^e ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Émile).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEIL (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Vte de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.).
BOITARD.
CAPENDU.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MÉRY.
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1872 (39e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne. Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 9 fr. 50.
Roumanie, 10 fr. 50. Panama, 12 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 fr. 70.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.
Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 18 fr. 50.
Roumanie, 20 fr. Panama, 22 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

TRENTE-HUIT VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché	6 fr.
	Relié	7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 3 francs. Port en sus. (Voir la couverture.)

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME TRENTE-HUITIÈME

—

1871

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVIS AUX LECTEURS

Les terribles épreuves que la France vient de traverser ouvriront-elles pour notre pays une ère de régénération nouvelle ou marqueront-elles sa déchéance définitive? A nous tous de répondre.

Si les générations qui s'élèvent veulent courageusement se retremper, — nouveau baptême, — dans les grands principes qui ont fait autrefois la force et la vertu de la société française, nous sortirons de la lutte plus aguerris, mieux préparés par l'expérience et la douleur.

Si nous nous abandonnons au courant de l'esprit moderne, qui, par le doute, aboutit à la négation de Dieu, de la morale, de la conscience, de la patrie, la France est irrémédiablement perdue.

Songeons-y bien, et que chacun accepte la responsabilité de ses erreurs ou de ses fautes, et, comme c'est aux pères de famille que je m'adresse en ce moment, je leur dis : C'est de vous, de vous surtout que dépend la solution de la redoutable question, car c'est vous seuls qui, en donnant pour bases à l'éducation de vos enfants le respect de la religion, l'amour de la famille et de la patrie, le culte des mâles vertus, pouvez relever le niveau des générations futures et préparer la revanche, matérielle ou morale.

Voilà trente-huit ans aujourd'hui que le Musée défend cette thèse avec toute l'énergie que donne une conviction sincère. Ses lecteurs, — cette grande famille qu'il a groupée autour de lui, — comprendront que la propagation de cette œuvre utile, honnête, modeste, est un intérêt de premier ordre et pour eux-mêmes et pour le pays qu'il faut tirer des voies funestes où il est engagé.

Courage donc! amis connus ou inconnus! aidez-nous à faire pénétrer au plus humble foyer, dans l'école du plus humble village, ce journal qui ne vous a jamais donné que de sages conseils, qui vous a appris à respecter, à aimer ce qui est bon, ce qui est vrai, ce qui est beau. Répandez le Musée à l'occasion des étrennes. Est-il un plus charmant cadeau que le journal qui, chaque mois, un an durant, rappelle votre nom à la reconnaissance de l'abonné? Désignez-nous les écoles, les bibliothèques, les réunions où notre présence pourra être utile, et aucun sacrifice ne nous coûtera pour nous en faire ouvrir les portes. Croyez bien qu'en vous adressant cet appel, nous ne pensons pas à nous-mêmes, mais à l'avenir de cette pauvre patrie qui a tant besoin de paix et d'union, et que les partis déchirent dans leurs coupables ambitions.

La propagande des bons livres par les honnêtes gens, si l'on savait quelle puissance il y a là! et par bons livres, ne pensez pas que j'entende le Musée seulement, la prétention serait trop ridicule; je veux dire tous ceux qui enseignent à l'homme ses devoirs avant de lui apprendre ses droits.

Dans un mois, en janvier prochain, notre trente-neuvième année va vous envoyer sa première livraison. Vous y trouverez une étude sur *Milton* et la Révolution anglaise, par A. Genevay; *les Souvenirs d'un prisonnier sous la Commune*, par un témoin de ces jours néfastes; *les Ancêtres du Petit-Poucet*, une amusante et curieuse excursion dans les légendes de tous les temps et de tous les pays; un *Voyage dans la Nouvelle-Calédonie*, par A. Mangin; une série de lettres sur *l'Architecture en France*. Puis viendront *la Fête de Bacchus*, une nouvelle fantastique qui vous rappellera les étranges conceptions d'Edgard Poë, et

Une fantaisie scientifique du docteur Ox,

composée spécialement pour le Musée par cet écrivain qui s'est fait en quelques années un nom si justement populaire, M. Jules Verne, l'auteur des *Voyages extraordinaires*. Jamais, nous pouvons l'assurer, M. Verne n'avait encore produit une œuvre plus curieuse et plus intéressante. N'ayons garde d'oublier non plus les articles religieux, historiques, littéraires de nos collaborateurs les plus aimés, J. Janin, Ch. Deslys, de Navery, Dubarry, etc. Vous voyez, ami lecteur, que ce 39e volume ne le cèdera en rien à ses aînés; à vous d'agrandir le cercle de sa famille.

Un mot encore, bien que ceci ne soit plus guère de ma compétence. L'administration du Musée me charge de vous dire que, malgré les impôts nouveaux qui grèvent le commerce du papier, le prix de l'abonnement annuel ne subira aucune augmentation. En revanche, d'un jour à l'autre, il peut en être autrement des volumes de la collection (1 à 30), leur bas prix ne permettant pas une surcharge de droits. Donc, dès qu'un de ces volumes sera épuisé, *ce qui ne peut tarder*, à ce que l'on m'assure, et dès qu'il faudra le réimprimer, le prix en sera porté à 3 fr. 50 c., peut-être à 4 fr. Voilà ce que l'administration m'a prié de porter à votre connaissance, afin que ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore complété leur collection puissent, en renouvelant leur abonnement, profiter encore des conditions actuelles.

Et maintenant que j'ai fait ma commission, au revoir, amis connus et inconnus, et que l'an qui va venir nous soit plus heureux à tous que les deux années qui ont marqué leur page sanglante dans notre histoire. C'est le vœu le plus ardent et le plus sincère de

Ch. WALLUT.

ÉTRENNES POUR 1872.

LE MONDE DES ENFANTS

NOUVEAU RECUEIL DE LA JEUNESSE

Contes, Nouvelles, Études religieuses, Récits historiques, Causeries scientifiques, etc.

Deux beaux volumes grand in-8°, illustrés de 300 gravures.

Chaque volume broché : Paris, 6 francs; Départements, *franco*, 7 fr. 50. Reliures depuis 1 fr. 50.

MUSÉE DES FAMILLES

NOS COUSINS.

Nos cousins. Composition de Damourette.

NOS COUSINS.

Monseigneur l'homme est fier, se trouve noble et beau.
Il tire sur le lièvre, emprisonne l'oiseau,
Il cingle les bêtes de somme.
Oh! pour les animaux montrons-nous indulgents;
Car plus d'un nous ressemble, et ces petites gens
Sont les parents pauvres de l'homme.

Messieurs du Jockey-club, mesdames des salons,
Ne méprisez pas tant mesdames des vallons,
Messieurs des airs et des prairies.
S'ils n'ont pas votre luxe et vos riches foyers,
Dieu, pour appartements, leur donne sans loyers
Des branches vertes et fleuries.

Les paons ont parmi nous des cousins et des sœurs :
Le paon qui valse au bal, met diamants et fleurs,
Aigrette qui brille et remue;
Le paon millionnaire ou mis sur les pavés;
Les paons qui font la roue et les paons décavés
Qui se cachent et font la mue.

Le perroquet jaseur, au caquet infernal,
A chez nous maint cousin qui parle, mord, critique,
Ecrit dans un journal sa petite chronique;
Puis, sur ce bâton triomphal,
Redit tout ce qu'il sait au troupeau qui s'abonne :
Le perroquet bavarde en haut de sa colonne,
Et le mouton lit le journal.

La pie (une voleuse, une fine commère)
Est la sœur des filous de France et d'Angleterre,
C'est le pick-pocket des oiseaux.
Comme l'oiseau de proie, on a l'homme de proie :
Les vautours, dépeçant les corps morts avec joie,
Sont frères des collatéraux.

Les hardis insulteurs qui font un grand tapage
Avec un grand scandale, et presque à chaque page
Ont du poison sur leur vélin,
Sont les cousins germains des serpents à sonnettes;
Car ils passent chez nous, ces conteurs de sornettes,
Avec du bruit et du venin.

La main de l'homme est noble, agile et délicate,
Mais elle est trop souvent jalouse de la patte
Dont l'ongle est féroce et puissant;
Alors pour le duel, ou le crime, ou la guerre,
La main saisit une arme et devient griffe ou serre
Pour mieux faire couler le sang.

L'homme est fier de sa bouche et fier de sa parole,
Car c'est l'écho du cœur; elle enflamme ou console
Et dit : « Je t'aime, un peu, beaucoup; »
Mais elle calomnie, et l'animal dévore :
La bouche du méchant fait plus de mal encore
Que la grande gueule du loup.

Cependant à l'oiseau l'homme enviait son aile;
Il se fit un ballon, pour dire à l'hirondelle :
« Bonjour, cousine; attends un peu,
Je te rejoins; Nadar m'a fait une aile immense. »
C'est ainsi que dans l'air l'oiseau de la science
Rencontre l'oiseau du bon Dieu.

Mais (si ce n'est le cerf, pleurant quand il expire),
Les animaux n'ont pas les pleurs et le sourire.
C'est peu de chose et c'est bien beau!
Ce n'est rien qu'un peu d'eau, qu'un rayon; mais notre âme
Brille dans ce rayon, y laisse voir sa flamme,
Tremble dans cette goutte d'eau.

L'animal est l'épreuve, et Dieu, qui fit l'ouvrage,
Corrigea le museau pour faire le visage,
Mit l'âme dans un corps mortel;
Puis il publia l'homme, une œuvre humanitaire,
En deux éditions : l'une pour cette terre
Et la seconde pour le ciel.

ANAÏS SÉGALAS.

LE BANQUET DES CENTENAIRES.

ESSAI SUR L'ART DE VIVRE LONGTEMPS.

I. — UNE MOTION DE JOURNALISTE.

Aux vacances dernières, j'étais allé demander quelques jours d'intime hospitalité à mon vénérable cousin Bernard, ancien manufacturier, dont la verte et heureuse vieillesse s'écoule dans le calme d'une de nos petites villes du centre de la France.

— Demain, me dit-il un soir, nous ne déjeunerons pas ici.

— Et où donc, mon cousin?

— Ecoute. Il y aura demain cinquante ans, presque jour pour jour, une vingtaine de jeunes hommes, tous camarades d'enfance, s'étaient réunis pour fêter un de leurs anciens professeurs. Au dessert, l'idée leur vint de s'engager d'honneur, ou plutôt d'amitié, à se retrouver chaque année, à date et à heure fixes, autour de la même table, et à renouveler ainsi périodiquement le lien formé aux beaux jours de la jeunesse. Ce fut une sorte de vœu perpétuel qu'ils prononcèrent, et qui a été tenu aussi fidèlement que les exigences ou les hasards de la vie ont bien voulu le permettre. Tout d'ailleurs avait été réglé de façon à ce que les empêchements ne pussent naître des conditions de la réunion elle-même. On avait choisi pour jour un dimanche de la belle saison, pour heure celle du déjeuner; on avait formulé la clause expresse que, ne fût-ce même qu'en vue de restreindre la dépense, une frugalité relative présiderait à l'ordonnance du repas... Bref, soit que les bases de l'amicale institution aient été sagement posées, soit que le charme de ces petites fêtes du cœur ait suffi à provoquer la constance, l'assiduité des convives, toujours est-il qu'on peut citer plusieurs d'entre eux qui, en cinquante années, n'ont pas manqué une seule fois au rendez-vous. A vrai dire, leurs rangs se sont notablement éclaircis. Ils étaient vingt-deux en principe, aujourd'hui ils ne sont plus que huit. Quelques-uns ont quitté le pays, la mort a pris les autres; mais au moins peut-on dire que l'indifférence n'en a éloigné aucun. Et plus les vides se font, plus ceux que le sort a épargnés se sentent im-

périeusement, je pourrais dire pieusement, engagés à la célébration de cet anniversaire. Tu as compris, n'est-ce pas? que je suis un des huit; et tu ne voudrais pas que, pour te tenir compagnie ici, je fisse défaut — ce serait la première fois d'ailleurs — à mes vieux amis.

— A Dieu ne plaise !

— Mais tu viendras avec moi.

— Ne risqué-je pas d'être indiscret ?

— Non. Il est de tradition parmi nous qu'encore que la réunion doive garder essentiellement son caractère spécial et intime, nous pouvons toujours convier un de nos proches. Je sais que, d'autre part, notre ami Morel doit être accompagné de son fils, le docteur Louis Morel, une des notabilités médicales du département voisin. Ainsi, c'est convenu, tu viendras, et tu verras que cela n'est pas trop maussade, quoique le plus jeune des convives compte soixante-douze printemps bien sonnés, et que le doyen en porte quatre-vingt-trois. A demain donc.

— A demain.

Le lendemain matin, en effet, un peu après onze heures, mon cousin Bernard tout gaillard, rasé de frais, en cravate et gilet blancs, le chapeau légèrement sur l'oreille, la canne à pomme d'argent dans la main, me prit par le bras, et nous nous dirigeâmes ensemble vers l'auberge de *l'Ecu de France*, située dans l'un des faubourgs de la ville. C'était là que, depuis l'origine, se tenait la réunion annuelle, et avec d'autant plus de raison que le maître du lieu, M. Courtinat, en était lui-même un des membres titulaires.

Bien que le rendez-vous ne fût que pour midi, nous trouvâmes, dès onze heures et demie, l'assemblée presque au complet. Un seul convive manquait. Et (tant la ponctualité était, paraît-il, coutumière en ce petit cercle amical), quand les trois quarts tintèrent au beffroi communal, on commença à concevoir de sérieuses inquiétudes sur le compte du *retardataire*.

Le couvert était mis dans une salle du premier étage, dont les fenêtres donnaient sur la rue; aussi à chaque instant quelqu'un se penchait-il au dehors, en disant :

— Vient-il ? Le voit-on ? çà, lui serait-il arrivé quelque chose, à ce cher Louvat ?

Mais Louvat ne paraissait point.

En l'attendant toutefois, les mains s'étaient pressées, les compliments échangés, et mon cousin Bernard m'avait présenté tant à ses vieux camarades qu'au docteur Louis Morel, homme de cinquante ans environ, porteur d'une de ces physionomies qui préviennent d'autant plus sympathiquement qu'elles traduisent l'heureuse réunion d'un esprit élevé et d'un cœur droit. Son père était un ancien avoué qui, pour avoir gardé les dehors un peu gourmés du légiste consultant, ne laissait pas moins deviner par ses manières le naturel le plus affable, le caractère le plus facile. Au contraire de son fils, dont la taille était assez élevée et dont la musculeuse corpulence touchait presque à la réplétion, l'ex-homme de loi était petit, sec, et semblait même d'une complexion originairement maladive.

A côté de lui se tenait, quand nous entrâmes, une sorte de géant à qui son ample ossature, bien que subissant un peu le poids des ans, donnait encore, aidée d'ailleurs d'une figure empreinte de la plus douce gravité, un aspect véritablement imposant. Ce grand corps, qui répondait au nom de M. Blanchon, avait vieilli, le tournevis ou les *brucelles* à la main, la loupe sur l'œil, courbé sur un établi d'horloger; contraste professionnel assez étrange, eu égard à un autre convive, qui, court et fluet, avait pendant quelque quarante années dirigé, en maniant plus d'une fois la hache et la bisaiguë, un important chantier de charpenterie.

M. Servet, le libraire, doyen de la réunion, et M. Duval, le luthier, son cadet de quelques mois, depuis un demi-siècle organiste de la paroisse, établissaient la transition physique entre les deux précédents, par une stature dite au-dessus de la moyenne et par un reste de mâle et fière prestance.

Et d'ailleurs, maître Courtinat, l'hôtelier, un petit homme aux contours rebondis, ne le cédait à aucun pour la ferme allure et les airs de santé. C'était lui qui, en allant et venant avec une agilité de jouvenceau pour donner un dernier coup d'œil à l'ordonnance du repas, témoignait le plus d'impatience du retard apporté à l'arrivée du huitième convive.

Mais juste au premier coup de midi :

— Le voilà ! s'écria l'horloger, qui depuis quelques instants avait plié son long buste sur l'appui de la fenêtre; le voilà qui vient à toutes jambes !

— Enfin ! soupira-t-on en chœur.

Et M. Courtinat commanda de servir.

Bientôt faisait irruption dans la salle un alerte vieillard tout de gris vêtu (livrée traditionnelle de sa profession, car il était négociant en farines).

— A l'amende, Louvat ! crièrent, en l'apercevant, plusieurs des convives.

— Non, répliqua-t-il, vous allez voir que je ne suis pas aussi coupable que j'en ai l'air.

Et, dépliant un journal, il parut vouloir lire à haute voix un article qui s'y trouvait.

Mais l'hôtelier protesta :

— Oh ! à plus tard les lectures, s'il vous plaît ! Prenez place, messieurs, prenez place !

— Bon ! fit le farinier, en remettant le journal dans sa poche; mais vous ne perdrez rien pour attendre. Et d'ailleurs vous n'attendrez pas longtemps.

A peine en effet un intermède fut-il possible que le journal reparut. M. Louvat nous apprit d'abord que, comme il passait devant le principal café de la ville, les habitués l'avaient forcé d'entrer pour lui montrer un article qui venait de paraître dans la feuille locale, et qui avait justement trait à la présente réunion. Et alors il n'eut pas besoin de réclamer l'attention pour la lecture toute de circonstance qu'il fit aussitôt.

L'article, qui était intitulé *une Cinquantaine*, obtint le succès unanime auquel il avait droit, car le rédacteur, après avoir donné en excellents termes l'historique du banquet, se faisait le spirituel interprète de l'estime et de la vénération publiques envers les survivants de cette touchante institution; et il achevait en émettant le vœu que, pour témoigner des souhaits sincères qu'inspirait au cœur de tous un ensemble d'aussi respectables personnalités, la petite fête, fameuse d'ailleurs à la ronde, reçût désormais la significative désignation de *banquet des centenaires*.

— Accepté l'augure ! fit le gigantesque horloger en ouvrant au-dessus de sa tête ses deux immenses mains.

— Accepté ! fit le petit charpentier en se trémoussant, tout guilleret.

— Accepté ! accepté ! répétèrent ceux-ci et ceux-là.

Alors le luthier, branlant doucement la tête :

— Oui, fit-il avec un léger sourire d'ironie, l'augure est bon à accepter, et nous devons savoir gré au jour-

naliste de l'intérêt qu'il nous témoigne avec tant de délicatesse ; mais ces choses-là sont plus faciles à écrire qu'à voir se réaliser, et nous savons de reste que dame Nature s'est toujours montrée excessivement avare du bois dont on fait les véritables centenaires.

— Eh ! papa Duval, dit gravement le docteur, beaucoup moins avare peut-être que vous ne pensez.

— Bah ! répliqua le luthier, qui, ainsi que la plupart des convives, pouvait traiter familièrement l'homme de science, qu'il avait connu tout enfant, il est évident que tu as, toi aussi, d'excellentes, de très-courtoises intentions en t'exprimant de la sorte, ne fût-ce que par affection filiale ; mais tu me permettras de tenir quelque peu ton dire en suspicion, et ..

— Et, interrompit résolûment le docteur, si j'appuyais ce dire, selon vous inconsidéré, d'une notable série d'exemples, si je vous démontrais à l'aide des faits, des observations que dame Nature, pour parler comme vous, se montra toujours d'une prodigalité relativement surprenante sur ce point où vous l'accusez d'une rare parcimonie?...

— Mon Dieu ! répartit le papa Duval du ton de l'homme qui ne demanderait pas mieux que de se laisser convaincre, je t'écouterais avec toute la déférence possible, et, au résumé...

— Au résumé, reprit mon cousin Bernard, s'adressant au docteur, je crois qu'aucun de nous ne regretterait d'avoir prêté l'oreille à tes démonstrations, pour peu que nous dussions en retirer la moindre heureuse précision dans le sens indiqué par le journaliste.

— C'est ce que j'allais dire, affirma le luthier.

— Donc, continua mon cousin, tu peux argumenter en toute liberté, en partant de cette assurance — et pour un médecin, c'est, je crois, une perspective assez belle — que si tu ne nous fais pas de bien, tu ne saurais nous faire aucun mal.

— Bien dit ! fit le libraire, qui, par droit d'aînesse, avait la présidence du festin, et dont l'approbative exclamation trouva de nombreux échos ; et puisque notre Esculape s'est de lui-même offert à remplir une tâche dont nous devons certainement recueillir quelques avantages, la parole est à notre Esculape.

— Minerve et Calliope l'assistent ! ajouta l'horloger, qui, je l'ai su plus tard, avait Demoustier en grande estime.

— A vos ordres, messieurs, fit en souriant le docteur, qui avait la bouche pleine, et qui porta la main à son verre, comme pour témoigner que l'orateur n'entendait point renoncer aux priviléges du convive.

Et ce ne fut même qu'après une assez longue, mais très-active méditation, dont une couple de fines truites parurent faire les meilleurs frais, qu'il aborda enfin son exorde.

II. — UN DÉFILÉ DE CENTENAIRES.

— Et d'abord, commença-t-il, ne croyez-vous pas que nous pourrions (ne fût ce que pour l'acquit de notre conscience) prendre acte d'une ou deux déclarations de physiologistes sur les probabilités de la longévité humaine ?

— C'est juste, dit le cousin Bernard.

— D'ailleurs, continua le docteur, soyez tranquilles, je veux seulement constater et non discuter. Bien que la question ait été mainte et mainte fois soulevée avant lui, je ne remonterai qu'à Buffon : « L'homme qui ne meurt pas de maladie accidentelle, écrit le grand naturaliste, vit partout de quatre-vingt-dix à cent ans. » Et à propos de cette assertion, qui de prime abord peut sembler assez aventureuse, je vous prie, messieurs, de bien fouiller dans vos souvenirs et de me dire si vous avez mémoire que, parmi les vieillards que vous avez vus s'éteindre autour de vous, il s'en soit trouvé beaucoup qui aient quitté la vie sans que ce fatal événement ait été provoqué, c'est-à-dire précipité par une cause morbide. S'il en fut, si vous avez assisté à quelqu'un de ces départs qui sont non des suites de maladie, mais des extinctions ; si vous avez connu de ces gens arrivés, selon l'heureuse expression de Montaigne, « à l'âge où l'on ne meurt plus que de la mort », dites, n'est-il pas vrai que ceux-là étaient au moins nonagénaires s'ils n'approchaient pas davantage de la *centaine* ? Au reste, Buffon n'avait pas émis sa proposition au hasard. Elle ressortait pour lui d'une série de rapprochements qui l'avaient amené à penser que la durée totale de la vie pouvait se mesurer par celle du temps de l'accroissement. Exemple : le chien, qui ne croît que pendant 2 ans environ, ne vit, en moyenne, que 12 à 14 ans ; le cheval, dont l'accroissement se fait en 4 ans, peut vivre 25 à 30 ans ; le cerf, qui met 5 ou 6 ans à croître, vit de 35 à 40 ans, etc. La durée de la vie serait donc égale à six ou sept fois le temps de la croissance, et l'homme, qui achève de croître entre 14 et 16 ans, devrait donc vivre de 90 à 100 ans.

Après Buffon, dont l'avis ne laissa pas que d'être quelque peu discuté, voici Flourens qui admet le principe posé par son illustre devancier, mais qui arrive au même résultat par des calculs différents. Selon lui, une chose a manqué à Buffon, c'est d'avoir connu le signe certain qui marque le terme de l'accroissement ; et notre physiologiste, ayant découvert la fixation de ce terme à la suite d'observations anatomiques nouvelles, affirme que c'est par cinq que la supputation doit être faite. « La réunion des os avec leurs *épiphyses* (1), dit-il, a lieu dans le chameau à 8 ans, dans le cheval à 5, dans le bœuf à 4, dans le chien à 2, dans le chat à 18 mois, dans le lapin à 12, dans le cochon d'Inde à 7, etc. Or le chameau vit en moyenne 40 ans, le cheval 25, le bœuf 15, le chien 10 à 12, le chat 9 à 10, le lapin 8, le cochon d'Inde 6 à 7, etc. C'est donc sur cinq fois le temps de l'accroissement qu'il faut baser les probabilités de la durée de l'existence. Et voilà pourquoi, l'accroissement finissant chez l'homme vers vingt ans, l'homme doit vivre, en moyenne, 100 ans.

Jusque-là, n'est-ce pas? rien que de fort judicieux et de rationnel. En poussant plus loin, il arrive que le savant moderne se risque en des sphères purement fantaisistes, où l'autorité de l'exception l'emporte volontiers sur celle de la règle. Ne le suivons donc pas, tenons-nous-en à sa première proposition, qui a au moins le mérite de la clarté, de la précision, et voyons jusqu'à quel point l'histoire vient en corroborer la justesse.

En abordant le côté pratique de la question, je suis heureux de trouver, pour appuyer mon affirmation de tout à l'heure, le témoignage d'un des savants les plus respectables du siècle dernier.

Haller, qui avait dirigé ses études d'une manière toute spéciale sur le sujet qui nous occupe, dit que, d'après les documents auxquels il a été à même de recourir, il a pu compter plus de *mille* exemples de vies

(1) L'épiphyse est une partie externe de l'os qui pendant la première jeunesse du sujet ne se trouve unie à l'os même que par un cartilage, lequel s'ossifie ensuite.

prolongées de 100 à 110 ans, soixante de 110 à 120, vingt-neuf de 120 à 130, quinze de 130 à 140 et six de 140 à 150.

Or il va de soi que — outre les cas de longévité qui ont dû se produire sans laisser aucunes traces historiques — Haller n'entendait pas avoir compulsé tous les registres, toutes les chroniques qui eussent pu lui fournir des exemples, et s'il m'en fallait une preuve, j'attesterais le fait d'un certain *Almanach des centenaires* qu'un libraire de Paris fit paraître pendant une douzaine d'années au siècle dernier (de 1752 à 1773), et sur les tables duquel, encore qu'à cette époque les feuilles publiques qui relatent d'ordinaire ces sortes de faits fussent en nombre très-restreint, on voit figurer, bon an mal an, de cent cinquante à deux cents noms de personnes ayant poussé l'existence jusqu'à la centième année et souvent au delà (1).

Quoi qu'il en soit, et sans remonter aux patriarches, qui vivaient en des temps trop différents des nôtres, et sur la miraculeuse longévité desquels je ne vous apprendrai rien, passons une revue sommaire des principaux personnages pour qui, depuis les siècles dits profanes, les bornes de la vie ont été reculées au delà du terme ordinaire.

A tout seigneur tout honneur — ceci soit dit sans partialité pour la profession que j'exerce — Hippocrate, que les plus obstinés sceptiques à l'endroit de la science médicale, tiennent pour une des plus belles intelligences dont s'honore l'humanité, Hippocrate vécut jusqu'à 104 ans; et, par une coïncidence remarquable, Gallien, cette autre étoile de l'art de guérir, atteignit, en des temps plus rapprochés de nous, le même âge que son fameux devancier.

Démocrite, qu'une légende, assez mal justifiée par le

Le banquet des centenaires. Dessin de F. Lix.

(1) Nous ajouterons à l'assertion du docteur Morel que soixante ans plus tôt (les gazettes étant encore bien plus rares), un chanoine de Sens pouvait cependant dresser, dans un *Journal historique* que possède en manuscrit la bibliothèque de l'Arsenal, une liste de soixante centenaires environ pour la France seulement et pour la seule année 1700. Voici quelques extraits de cette liste :

Ant. Leblanc, maître d'école d'Armentière, en Gascogne, 108 ans.

Ponsot (Noël), au diocèse de Reims, 104 ans.

Veuve Remaut, à Vienne en Dauphiné, 104 ans.

N***, vigneron près de Bordeaux, 125 ans.

Autre, même lieu, 107 ans.

Antoinette de Labe, en Bretagne, 105 ans.

Michel Sandrin, près de Versailles, 104 ans.

Le sieur de La Valade, à Loudun, 107 ans.

Le sieur de Sudre de Saint-Brévin, 107 ans

Marguerite Pinelle, à Paris, 104 ans.

Veuve Montespan, à Léon de Béarn, 102 ans.

Germain Tapin, à Betlancourt, 105 ans.

Anne Gelousac, 122 ans.

François Maquet, vicaire de Tugny, au diocèse d'Amiens, 110 ans.

Françoise Thierry, de la paroisse de Tollai, ayant travaillé aux dernières moissons avec beaucoup de vigueur, 103 ans.

Au hameau de Saint-Guy, diocèse de Limoges, un mendiant âgé de 150 ans.

La dame de Buclicat, religieuse de l'Annonciade de Bordeaux, meurt en 1699 âgée de 115 ans, ayant pris le voile en l'année 1599.

Pierre Dumas, vigneron à Montpellier, âgé de 103 ans, a travaillé jusqu'à son dernier jour.

Le 14 août 1700 meurt, âgé de 102 ans, Hubert Couture, messager à pied de Lillers à Arras, ayant fait huit jours auparavant son voyage ordinaire, etc., etc.

(*Journal historique* de Jacques Chaumoret, chanoine en l'église de Sens. Bib. Ars., MM, H. 999 fo.)

caractère aussi sérieux que profond de ce philosophe, nous représente riant sans cesse aux éclats des misères de son prochain, mourut, dit Lucien, d'abstinence mal réglée à 105 ans.

Solon, Thalès, Pittacus, virent un siècle presque entier, ainsi que Zénon, le chef des stoïciens.

Sophocle avait, assure-t-on, plus de 100 ans quand il expira, selon les uns, par suite de la joie que lui causa le succès d'une de ses tragédies, et, selon les autres, du chagrin causé par l'ingratitude de ses fils.

Théophraste, le moraliste grec, nous apprend lui-même dans la préface de ses *Caractères*, traduits et imités par notre La Bruyère, qu'il composa ce livre à l'âge de 99 ans.

Valère Maxime, dans son chapitre des vieillesses mémorables, cite Perpenna, qui resta seul survivant de tous les sénateurs qu'il avait convoqués pendant son consulat, et compta plus de jours que l'auguste compagnie tout entière; Q. Fabius Maximus, qui exerça pendant soixante-deux ans les fonctions d'augure, auxquelles il n'était parvenu qu'étant déjà dans toute la force de l'âge; Térentia, l'épouse de Cicéron, qui atteignit la centième année, et celle du sénateur Aufilius, Clodia, qui entra dans la cent quinzième.

A ces exemples tirés des annales latines, le même auteur joint celui de Massinissa, ce roi de Numidie qui, s'étant allié aux Romains contre les Carthaginois, décida du gain de la fameuse bataille de Zama, où périt l'empire de la vieille cité africaine. Établi souverain sur la plus grande partie du territoire conquis, il régna encore près de trois quarts de siècle, et devint par la vigueur de sa vieillesse le plus étonnant des hommes. Cicéron rapporte que, même à l'âge le plus avancé, aucune pluie, aucun froid ne pouvait le forcer à couvrir sa tête. On dit qu'il se tenait debout plusieurs heures de suite à la même place, les pieds immobiles jusqu'à ce qu'il eût lassé dans cette espèce de lutte les jeunes gens les plus robustes; les affaires voulaient-elles que tout le jour il marchât ou demeurât sur son siége, il ne paraissait pas pour cela éprouver la moindre fatigue. Les ans ne lui firent abandonner aucun des soins ni des travaux auxquels il se livrait pendant sa jeunesse. Quand il monta sur le trône, la province était presque partout inculte et déserte; à la fin de son long règne elle était devenue une des plus fertiles, des plus riches du monde.

Le grand orateur cite encore le maître d'Isocrate, Gorgias de Léontium, qui à 107 ans n'avait pas cessé un seul instant d'étudier et de travailler. Comme on lui demandait quel plaisir il trouvait à vivre aussi longtemps : « Je n'ai, dit-il, aucun motif de me plaindre de la vieillesse. »

Isocrate d'ailleurs — c'est Cicéron qui l'affirme — avait 94 ans quand il composa le livre intitulé *Panathénaïque*, et vécut cinq ans encore après l'avoir écrit.

Il approchait d'un siècle, ce poëte Cratinus, dont parle Horace, quand il mourut de douleur en voyant un tonneau rompu répandre la précieuse liqueur qu'on y avait renfermée; et cet Aristarque de Tégée qui disait : « Je ne puis écrire ce que je voudrais, et je ne veux pas écrire ce que je pourrais; » et aussi ce Varron, ami de Cicéron, qui passa pour le plus savant des Romains de son temps.

Sous l'empereur Claude, on voyait à Bologne un certain Fulonius âgé de 152 ans, et dans la même ville, sous Vespasien, vivait Lucius Térentius, qui comptait juste un siècle et demi. Pline parle encore avec étonnement du musicien Xénophile, qui à 103 ans paraissait n'en avoir que 50, et du botaniste Castor, qui à 103 ans n'avait aucune incommodité et cultivait son jardin avec une ardeur toute juvénile.

Mais peut-être vous sembleront-ils encore suspects ces exemples empruntés à des auteurs dont les écrits sont entachés en plus d'un lieu, il faut bien le reconnaître, d'un penchant manifeste à la crédulité; c'est pourquoi nous allons nous diriger — mais non sans faire quelques stations sur la route — vers des temps où nous trouverons des annalistes connus qui devront nous sembler par la force même des choses plus dignes de foi.

La longévité était en quelque sorte de tradition parmi les anciens anachorètes et les premiers Pères de l'Église; mais si je citais les centenaires saint Jérôme, saint Antoine, saint Siméon (qui passa quarante-sept années sur une colonne), saint Remi, fameux par le sacre de Clovis; si j'évoquais ce saint Servais qui avait vécu trois âges d'hommes, circonstance qui lui valut la dévotion particulière de Louis XI, le roi qui ne voulait pas mourir, vous m'objecteriez que les Bollandistes, auxquels j'aurais dû nécessairement recourir en ce cas, sont de véritables spécialistes en légendes.

Noterais-je qu'Attila, le terrible fléau de Dieu, avait 124 ans lorsqu'il mourut des suites d'une débauche? Légende, diriez-vous peut-être encore, et je n'aurais aucune autorité solide à vous opposer.

Parlerais-je du Cincinnatus germanique Primislas, qui, vers 620, conduisait la charrue, quand le choix d'une princesse fit de lui le premier duc ou roi de la nation de Bohême, sur laquelle il régna jusqu'à plus de 100 ans? de Piast, autre paysan qui, renommé pour cultiver la terre et pour tirer beaucoup de miel de ses ruches, fut élu roi de Pologne en 824, après que Papel et sa famille eurent été dévorés par les rats? Légende sans doute et toujours légende.

Quittons donc résolûment les sphères légendaires.

Ici le docteur tira de sa poche un calepin qu'il ouvrit à côté de lui, et sur les feuillets duquel il parut vouloir chercher les éléments de son discours; nous le regardions avec quelque étonnement :

— Mon Dieu, fit-il en souriant, je ne vous dissimulerai pas que, ne fût-ce, comme vous le disiez tout à l'heure, que par tendresse filiale, cette question de la longévité a pour moi un grand intérêt. Depuis quelques années j'en fais à loisir, bien entendu, l'objet d'une étude assez régulièrement suivie. Je prends des notes au cours de mes lectures; je recueille des faits, des observations. Rien ne dit même qu'un de ces jours je ne mette en ordre tout cela, pour faire connaître, moi centième peut-être, mon avis sur ce point. Voilà comment il se fait que, ce sujet étant par hasard abordé, je me trouve à même de le traiter un peu moins aventureusement que tel ou tel autre, et voilà pourquoi, s'il vous plaît que je continue, vous devrez m'autoriser à jeter entre temps les yeux là dedans; car, pour employer la pittoresque expression de Montaigne, « n'ayant guère de mémoire, je m'en suis fait une de papier ».

— Accordé! accordé! firent les convives.

E. MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES HOHENZOLLERN.

Ce serait vouloir remplir un cadre trop large pour ce recueil que de prétendre tracer, même rapidement, l'histoire complète de la Prusse, quoique, à l'heure où nous écrivons, elle ait pour nous un intérêt poignant; mais il nous est possible de raconter comment dans les mains des Hohenzollern, par suite d'agrandissements successifs et après d'épouvantables malheurs, elle est devenue une des principales puissances de l'Europe.

Vers l'an 1000, les ancêtres de la famille royale de Prusse possédaient en Souabe le petit duché de Zollern, qui fut ensuite appelé Hohenzollern, du nom d'un château que ces seigneurs y avaient fait construire. Le véritable fondateur de cette grande maison fut Frédéric VI, qui, mieux qu'aucun des princes de son temps, comprit la puissance que l'or peut donner. Il prêta de fortes sommes à l'empereur Sigismond, qui lui remit en nantissement le Brandebourg. Devenu gouverneur de ce pays, il eut à lutter contre une coalition de seigneurs, parmi lesquels — il est curieux de le noter aujourd'hui — se trouvaient les Bismark. Frédéric VI ayant triomphé de cette ligue et prêté de nouveau de l'argent à Sigismond, l'empereur lui céda définitivement le Brandebourg avec la qualité d'électeur du saint-empire, dont il le nomma même archichambellan. Le nouvel électeur fut proclamé au concile de Constance, en 1417, et prit le nom de Frédéric Ier. Tel est le point de départ du royaume de Prusse actuel.

Les princes qui succédèrent à Frédéric se montrèrent souvent des hommes remarquables; ce fut sous Joachim-Frédéric qu'eut lieu, en 1618, l'annexion du duché de Prusse à l'électorat de Brandebourg. Pendant la première période de la guerre de Trente ans, l'électorat souffrit des maux infinis; toutes ses villes furent pillées et saccagées, tantôt par les Impériaux, tantôt par les Suédois; pendant vingt ans il fut abandonné à la fureur des combattants et toute sa population anéantie; Berlin ne comptait plus que quatre cents habitants, et Georges-Guillaume (1619 à 1640), pour entretenir ce qu'il appelait son armée, ordonna que dans chaque maison où un soldat se présenterait, on lui donnât une pièce de monnaie de la valeur d'un centime. S'il demandait plus, on devait le chasser à coups de bâton. Wallenstein, Tilly, Gustave-Adolphe firent littéralement du malheureux électorat un désert couvert de ruines. Heureusement, à l'inepte Georges-Guillaume succéda, en 1640, Frédéric-Guillaume, que l'on a appelé à juste titre le Grand Électeur. Élevé pour ainsi dire par Frédéric d'Orange, à côté duquel il avait combattu, il prit le pouvoir d'une main ferme, manœuvrant avec une habileté qui ne fut pas toujours loyale entre les différentes puissances; et quand, par la médiation de Louis XIV, la paix fut rendue au nord de l'Europe en 1660, le Grand Électeur, rentré dans la possession de tous ses États, y effaça rapidement les traces de la guerre, ce qui ne l'empêcha pas de jouer un rôle très-actif et très-brillant, en soutenant, presque seul un instant, la république hollandaise, qui se débattait sous la main de Louis XIV. Plus tard, il changea de parti et d'alliance, obéissant à la dangereuse politique de l'intérêt du moment. Cette conduite, le grand Frédéric a essayé de la justifier en disant : « Les princes puissants éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre et indépendante; les princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagements parce qu'ils sont souvent forcés de céder aux conjonctures. »

Lorsque Louis XIV prononça la révocation de l'édit de Nantes, le Grand Électeur ouvrit ses États aux protestants fugitifs. « Les plus riches passèrent en Angleterre; les plus pauvres, les plus industrieux se réfugièrent dans le Brandebourg, au nombre d'environ vingt mille. Ils aidèrent à repeupler les villes et donnèrent au pays les manufactures qui lui manquaient. Ceux qui s'établirent dans le plat pays y cultivèrent le tabac et firent venir des légumes et des fruits excellents dans ces contrées sablonneuses, qui par leurs soins devinrent d'admirables potagers. » Louis XIV se plaignit amèrement de cette protection accordée à ses anciens sujets, que son envoyé, le comte de Rébenac, appelait « des gens sans aveu ». Pour toute réponse, Frédéric-Guillaume lui présenta le maréchal de Schomberg et lui dit :

— Eh bien, monsieur, me soutiendrez-vous encore que parmi les protestants forcés de s'expatrier il n'y a que des gens sans aveu?

Le 28 avril 1688, le Grand Électeur mourut consumé de chagrin, quoiqu'il fût admiré de l'Europe et adoré de son peuple. Veuf de Henriette d'Orange, il avait, pour son malheur, épousé en secondes noces Dorothée de Holstein. Cette femme violente haïssait les enfants du premier lit; trois d'entre eux moururent de maladies qui ressemblaient à des empoisonnements. Le prince, dans son extrême douleur, défendit qu'il fût fait des recherches. De Henriette il lui restait encore un fils, qui lui succéda sous le titre de Frédéric III. C'est lui qui le premier des Hohenzollern devait porter sur son front une couronne de roi.

Le nouvel électeur était un homme d'un esprit au-dessous du médiocre, fou de luxe, adorant la représentation et l'étiquette et voulant singer toutes les magnificences de la cour de Versailles. Être roi fut le rêve de sa vie; et comme il ne pouvait obtenir ce titre que de l'empereur, il se mit sous son entière dépendance et comme à son service. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, Léopold Ier, qui avait besoin de toutes ses forces contre la France et qui savait que d'un mot il pourrait s'assurer à jamais la fidélité de Frédéric, résolut de satisfaire au plus ardent de ses vœux : il signa, en novembre 1700, le *traité de la Couronne*. En apprenant cet acte, le prince Eugène s'écria :

— Les ministres qui ont conseillé l'empereur mériteraient d'être pendus!

Quelques-unes des clauses du traité de la Couronne sont devenues très-curieuses depuis Sadowa. Il fut dit que le titre de roi qu'allait prendre Frédéric ne modifierait en rien ses obligations et ses rapports avec le corps germanique et la diète, qu'il agirait toujours dans l'intérêt de l'Autriche, qu'il voterait toujours avec l'empereur. Tous ces points arrêtés, il s'agit de savoir quelle dénomination prendrait le nouveau royaume. On rejeta la proposition de l'appeler *royaume des Vandales*, et l'on s'arrêta à le nommer *royaume de Prusse*,

quoiqu'une partie du duché de ce nom appartînt alors à la Pologne. Frédéric fut sacré roi à Kœnigsberg, le 18 janvier 1701, avec une pompe de mauvais aloi et d'une ostentation ridicule; il fut intronisé sous le nom de Frédéric Ier.

Son règne offre peu d'intérêt, mais sa fin est singulière. Voici comment la raconte un historien (1) :

« Frédéric, après avoir perdu, encore fort jeune, sa première femme, Élisabeth de Hesse-Cassel, avait épousé Sophie-Charlotte de Hanovre, qui mourut en 1705. Il épousa en troisièmes noces Louise de Mecklembourg, dont les facultés mentales, par suite d'un piétisme exalté, s'altérèrent profondément; mais aux époques de ses accès on la gardait avec grand soin, de sorte que le roi était loin de connaître toute l'étendue du mal. Un jour pourtant, au milieu d'un violent délire, elle échappa aux personnes qui la surveillaient et, brisant une porte de glace, se précipita avec de grands cris dans l'appartement du roi. Ce prince, qui se trouvait lui-même malade, s'était assoupi dans un fauteuil. Réveillé en sursaut et voyant devant lui une femme tout échevelée, vêtue de blanc et les mains ensanglantées :

« — J'ai vu la femme blanche, s'écria-t-il, je suis perdu ! »

Voici l'explication de cette singulière exclamation. L'électeur Joachim Ier, disait-on, voulant agrandir son palais, avait contraint une vieille femme de lui vendre sa maison, à laquelle elle tenait singulièrement, si bien qu'elle ne tarda pas à mourir de chagrin; mais, avant d'expirer, elle proféra mille malédictions contre l'élec-

La dame blanche. Dessin de F. Lix.

teur et annonça qu'elle serait pour lui et pour ses descendants une messagère de mort. Depuis lors, ajoutait la tradition, l'apparition d'un spectre blanc annonçait toujours dans la famille de Brandebourg une mort prochaine. D'après cela, on conçoit l'effet que la secousse qu'il venait d'éprouver dut produire sur un homme singulièrement impressionnable, d'un tempérament très-faible et ayant la tête plus faible encore; il s'alita aussitôt et mourut quelques jours après, le 23 avril 1713, dans sa cinquante-sixième année. »

Frédéric Ier n'eut réellement de grand que la vanité, mais en ce défaut il ne le cédait à personne. Une blessure faite à son amour-propre, il ne la pardonnait jamais. Comme son luxe épuisait souvent le trésor et que, ainsi que beaucoup de princes de son temps, il croyait à la pierre philosophale, il fit venir à sa cour et travailler un alchimiste italien. Cet intrigant prétendait avoir le secret de faire de l'or; on installa son laboratoire au palais et le roi lui donna d'assez fortes sommes. Après un certain temps, forcé de réaliser ses promesses, il leurra par de fausses espérances le prince trop crédule; mais enfin, forcé de convenir de sa parfaite impuissance, il fut pendu en habit de papier d'or et accroché à une potence dorée. Tel était l'amour de Frédéric Ier pour le luxe et la pompe théâtrale des cérémonies, qu'en mourant il regrettait surtout de ne pas voir la magnificence du convoi funèbre qu'il avait ordonné.

A partir de ce prince, on peut dire que nous entrons

(1) M. Mazas de Sarrion.

dans l'histoire contemporaine. Le successeur du luxueux Frédéric Ier fut Frédéric-Guillaume Ier, figure sérieuse et grotesque, terrible et bouffonne. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône, et depuis le premier jour de son règne jusqu'au dernier, dans cette tête étroite, brutale et obstinée, il n'y eut jamais que deux pensées : faire parader des soldats et amasser de l'or; les soldats, non pour la guerre, mais pour la montre; l'or, pour le voir et le palper. Il possédait, il est vrai, quelques-unes des qualités d'un administrateur, mais il poussait l'ordre jusqu'à la minutie et l'économie jusqu'à l'avarice la plus sordide. Si Frédéric Ier avait aimé à la folie les somptueux vêtements et toutes les élégances princières, son successeur pleurait le drap dans lequel il faisait tailler son habit étriqué, et à ses courtisans il donnait des appointements qui les réduisaient à être la risée de l'Allemagne. Irascible et brutal, il avait toujours la canne levée; il frappait indistinctement les femmes, les magistrats, les ministres protestants qu'il rencontrait dans la rue sur son passage; quelquefois, mais bien rarement, lorsqu'il était de bonne humeur, il se contentait de les railler. Il détestait d'une façon toute particulière les prêtres catholiques, et il saisissait toujours avec empressement l'occasion de les humilier.

Un jour qu'il se promenait à Berlin, accompagné de quelques généraux, sur les bords de la Sprée, un prêtre allait le croiser :

— Divertissons-nous, dit-il, avec ce cafard.

Lorsque l'ecclésiastique fut à portée de sa voix, et comme il s'inclinait pour le saluer :

La mort de Katt. Dessin de F. Lix.

— As-tu lu le *Tartufe* de Molière? lui demanda-t-il d'un ton goguenard.

— Oui, Sire, répondit le prêtre, et *l'Avare* aussi.

Guillaume reçut le trait en pleine poitrine, ne dit mot, pirouetta sur ses talons et rentra furieux dans son palais. Alors, se tournant vers les officiers généraux qui l'escortaient, il s'écria :

— Si je n'avais pas vu quelques personnes autour de nous, ma canne eût fait justice de l'insolent.

Nous avons dit qu'il aimait les soldats, mais il ne les aimait qu'en raison de leur taille; il avait formé un régiment de géants, et pour le compléter, oubliant son avarice, il entretenait dans toute l'Europe des recruteurs. Il lui fallait à tout prix des hommes dont la tête dominât la foule. Un Irlandais, Jack Kirkland, haut de sept pieds anglais, reçut de l'ambassadeur prussien la somme de trente-deux mille cinq cents francs. Les recruteurs de Frédéric-Guillaume enlevèrent en Italie un prêtre nommé Bastiani au moment où il officiait et un pauvre moine qui s'appelait Capra. Une fois un envoyé extraordinaire de l'empereur, en se rendant en Angleterre, traversait les États prussiens; par malheur il avait une taille superbe, et par suite d'un accident survenu à sa chaise de poste, il entra sans suite à Halberstadt. Aussitôt les recruteurs du roi se ruèrent sur lui, le saisirent, l'entraînèrent malgré ses véhémentes protestations. Il ne fut tiré de ce mauvais pas que par l'arrivée de ses gens, qui lui firent rendre la liberté.

Mais c'est dans l'intérieur de sa famille que ce maniaque est curieux à étudier. Là il était réellement fé-

roce. Sa sordide avarice, entrant dans les plus infimes détails du ménage, faisait littéralement mourir de faim sa femme, la sœur de Georges d'Angleterre, et ses dix enfants. En 1728, après une escapade de jeune homme, le prince royal, celui qui devait être le grand Frédéric, devint sa bête noire et, par suite, Potsdam un enfer. Il le punissait, l'injuriait à tout propos, et Frédéric avait déjà seize ans. Chose étrange, ce que le père détestait dans le fils n'était point tant ses défauts que des habitudes qu'il aurait dû encourager. Tout jeune, Frédéric montra du goût pour les plaisirs libéraux, pour la littérature française, pour la musique; il aimait alors à être mis avec goût. Ces innocents plaisirs exaspéraient le monarque bourru, qui en vint à déclarer qu'il ne le regardait pas comme son fils et qu'il laisserait la couronne à son second héritier mâle, le prince Auguste-Guillaume. A plusieurs reprises, par les menaces et les coups, il essaya de lui arracher un acte de renonciation, et un jour, malgré les cris d'une de ses filles, qu'il renversa d'un coup de pied, il voulut l'étrangler avec un cordon de rideau.

En présence de faits si odieux, il est difficile d'admettre que la tête de Frédéric-Guillaume fût parfaitement saine, et cependant, comme dit Macaulay, « il conçut le premier l'idée d'obtenir pour la Prusse, à l'aide d'une forte organisation militaire, une place que lui refusaient, parmi les autres Etats européens, l'étendue de son territoire et le chiffre de sa population. Une économie sévère lui fournit les moyens d'entretenir en temps de paix une armée de soixante mille hommes. Jamais troupes, y compris les maisons militaires de Versailles et de Saint-James, n'avaient été aussi disciplinées. Le possesseur d'une force si redoutable fut donc naturellement pour ses voisins un ennemi redoutable et un allié précieux. »

Une seule fois il se décida à faire la guerre : il s'allia au Danemark contre Charles XII, roi de Suède; et à la paix, outre l'importante place de Stettin et les îles qui l'avoisinent, il obtint la partie de la Poméranie qui, se reliant le mieux au Brandebourg, mettait en communication directe Berlin et la mer. Aussi, quelle qu'ait été la conduite de son père à son égard, le jugeant comme roi, Frédéric II a dit de lui : « S'il est vrai qu'on doit l'ombre d'un chêne au gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de Frédéric-Guillaume et dans les mesures qu'il prit avec sagesse les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort. »

Quand, après une longue et douloureuse maladie, le roi sentit sa fin approcher, il appela un pasteur pour se réconcilier avec Dieu. D'abord il montra une grande confiance, « car, disait-il, je n'ai pas enfreint ses dix commandements. Ai-je commis quelque adultère? Non. Ai-je été une seule fois infidèle à ma femme? Non. J'hériterai donc du royaume des cieux. » Mais le ministre le tira de cet excès de satisfaction personnelle; il lui parla de sa conduite envers sa famille, de la manière toujours brutale, souvent inique, dont il avait traité ses sujets; il lui rapprocha rudement son avarice et ses enrôlements forcés. Jamais le souverain n'avait entendu un tel langage; d'abord il essaya de tout justifier.

— Vos excuses pourraient peut-être avoir quelque valeur devant les hommes, elles sont nulles devant Dieu, lui répondit le pasteur.

— Vous ne me ménagez pas, dit le roi, je vous en sais bon gré et je reconnais que je suis un grand pécheur. Maintenant, priez avec moi pour que je demande pardon à Dieu.

Le lendemain il envoya cent mille écus aux hôpitaux de Berlin. Mais le vieil homme vivait toujours en lui : à cette époque une affreuse disette désolait Berlin; on le conjura d'ouvrir les greniers de la couronne, qui étaient remplis; rien ne put l'y décider; et comme on lui peignait les souffrances du peuple :

— Ce sont des contes, répondait l'avare incurable.

Il se fit transporter de Berlin à Potsdam, où il mourut le 31 mai 1740.

Avant que nous parlions de son successeur, de cet homme qui, comme roi et sous le nom de Frédéric II, a joué un si grand rôle, il faut que nous racontions ce qu'il fut comme prince royal. Nous avons déjà dit sous quelle main violente et brutale il se trouva placé. Brisé de coups de canne et humilié dans son juste orgueil, il résolut un jour de se soustraire au despotisme paternel. Pour ce faire, il se prépara les moyens de fuir; il voulait se réfugier en Angleterre, près de la famille de sa mère. Pour exécuter son projet, il avait besoin de complices; il les trouva dans deux jeunes officiers, Katt et Keith, qui attachèrent leur fortune à la sienne. S'enfuir de Potsdam, où le service militaire se faisait comme dans une place forte, il ne fallait pas y songer; mais, en 1730, Frédéric-Guillaume ayant, avec le prince royal, entrepris un voyage dans ses margraviats de Franconie, le jeune prince résolut de saisir cette circonstance, et prévint ses amis Katt et Keith, afin qu'ils se tinssent prêts et qu'ils lui fournissent les moyens d'évasion nécessaires.

Malheureusement Frédéric avait été forcé de faire quelques démarches qui éveillèrent les soupçons de son père; on l'enveloppa d'une nuée de surveillants et d'espions; et comme une nuit, dans un village où couchaient le roi et sa suite, il sortait secrètement de sa chambre et gagnait la place, on se jeta sur lui; il fut désarmé et ramené devant son père. Que l'on imagine la scène qui eut lieu. Le roi tira son épée, et sans l'intervention du général Mosel, il eût tué son fils. Il l'envoya prisonnier à la citadelle de Custrin.

Des papiers saisis révélèrent la complicité de Katt et de Keith; le dernier, averti à temps, put gagner la frontière, tandis que Katt tomba dans les mains qui ne devaient plus le lâcher. Amené devant le roi, ce prince, furieux, se précipita sur lui, lui arracha sa décoration et le roua de coups de canne. Interrogé après cette scène épouvantable, le jeune officier, maître de lui-même, ne laissa pas échapper une seule parole qui pût être à charge à son royal ami.

Rentré à Berlin, et toujours ivre de fureur, le roi en fit tomber tout le poids sur sa famille; sa principale victime fut sa fille Wilhelmine, qui devint depuis la margrave d'Anspach. Il la frappa si rudement, que, blessée gravement à la tempe, elle resta plusieurs heures sans connaissance. Dans des mémoires fort curieux qu'elle écrivit bien des années après, elle a raconté cette scène. Le roi voulait obtenir la remise immédiate d'une cassette qu'il soupçonnait devoir contenir des lettres du coupable. « La reine poussait des cris aigus et courait éperdue dans la chambre. La rage défigurait si fort le visage du roi, qu'il faisait peur à voir. Mes frères et sœurs, dont la plus jeune n'avait que quatre ans, étaient à ses genoux et tâchaient de l'attendrir par leurs larmes. » On lui remit la cassette; mais la prévoyance

d'une mère et d'une sœur avaient eu soin d'en faire disparaître toutes les lettres compromettantes.

— N'importe, s'écria le roi désappointé, en s'adressant à la malheureuse mère, n'importe, j'en ai assez pour faire voler la tête de Fritz et de son indigne sœur.

Il faut dire que Frédéric était officier; Frédéric-Guillaume résolut de le poursuivre comme déserteur. Or, pour ce maniaque de discipline, la désertion était le crime des crimes; et avec l'espérance bien ferme d'une condamnation à mort, il fit comparaître le prisonnier devant un conseil de guerre, qui se réunit le 1er novembre dans la citadelle de Custrin. Ce conseil était présidé par le prince d'Anhalt-Dessau, le vrai chef de l'armée prussienne, et tous les autres juges savaient que prononcer une sentence capitale leur vaudrait toute la faveur royale. Mais, au moment où le conseil allait statuer, le président, qui opina le premier, se prononça pour l'acquittement et dit :

— Quiconque ne votera pas comme moi, je lui abats les oreilles.

Frédéric fut acquitté à l'unanimité. Le roi cassa le jugement, choisit de nouveaux juges et parvint à obtenir une condamnation à mort.

Pendant que ceci se passait à Custrin, à Berlin, malgré la passion de Frédéric-Guillaume, Katt n'était condamné qu'aux galères. Le tyran, exaspéré, se faisant juge, ou plutôt bourreau, prononça de son autorité royale une sentence de mort contre le jeune officier et ordonna que l'exécution aurait lieu à Custrin.

Dans sa prison, tenu au secret, Frédéric, cependant, attendait les soldats qui devaient le fusiller; il voit un échafaud se dresser devant la fenêtre de sa prison, et il pense qu'il n'aura pas même l'honneur de mourir comme un officier. Le lendemain, le commandant, suivi d'une escorte militaire, entre dans sa prison et lui apprend que ce n'est pas lui qui doit monter sur l'échafaud, mais que le roi a ordonné qu'il assistât au supplice de Katt. Frédéric pleure, supplie; on le saisit et on le tient de force le visage collé contre les barreaux de sa fenêtre. Il voit s'avancer le lugubre cortége, et Katt les mains chargées de fer. Il était calme; il se tourne vers son ami, lui jure qu'il meurt avec plaisir pour lui, et quelques minutes après sa tête tombe. En même temps s'affaissait le malheureux prince, en proie au plus violent délire. Revenu à lui-même, il chercha à se tuer; on le lia dans son lit.

A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION.

LES DEMOISELLES DE FERNIG.

I. — UNE VILLE FRONTIÈRE EN 1791.

Mortagne est une jolie petite ville du département du Nord, près de la frontière belge, entre Valenciennes et Tournai; sa situation est charmante, sur les bords de l'Escaut, un peu au-dessus de son confluent avec la Scarpe.

A voir aujourd'hui cette petite cité si paisible, si industrieuse, on ne se douterait guère du rôle brillant qu'elle a joué jadis dans les annales guerrières de la France. Et pourtant les nobles débris de son château, que l'on voit encore au confluent des deux rivières, attestent suffisamment que Mortagne a eu une existence tourmentée.

Cependant, à la fin du dix-huitième siècle, elle se reposait depuis quatre-vingts ans de ses dernières luttes avec les Autrichiens, lorsque le contre-coup de la révolution de 89 vint troubler encore une fois sa tranquillité et la jeter de nouveau dans les hasards de la lutte.

Un jour donc du mois de septembre de l'année 1791, la petite cité flamande présentait un aspect inaccoutumé. Partout dans ses rues, sur ses promenades retentissaient le roulement du tambour, le cliquetis des armes, mêlés à des chants guerriers que faisaient entendre des groupes ardents de jeunes gens, d'hommes mariés, d'adolescents précédés du drapeau tricolore, le nouvel étendard des gardes citoyennes.

Et pendant que ces groupes s'agitaient, chantaient, s'embrassaient, échangeaient des paroles sans suite en jurant de mourir pour la patrie, on voyait aux portes des maisons des femmes, des vieillards, les unes essuyant du revers de la main des larmes secrètes, les autres demandant, écoutant le récit des graves événements qui troublaient en ce moment le pays et la France entière. Car l'ennemi était à la frontière, et quoique la guerre ne fût pas encore déclarée, les habitants de Mortagne, qui en avaient déjà éprouvé les cruelles atteintes, allaient marcher à la défense du territoire.

Vers le déclin du jour, le rappel résonna solennellement dans les rues, et aussitôt les cris et les chants patriotiques cessèrent pour faire place au recueillement : le triste moment des adieux était arrivé. Dans cet instant plein d'anxiété, chacun, en se recueillant, se représentait en imagination les horreurs de la guerre, et l'on s'embrassait sans oser se dire au revoir. Enfin tout le monde se porta tumultueusement sur la place publique de Mortagne, rendez-vous général des volontaires qui allaient à la frontière défendre la patrie.

Bientôt deux cents soldats citoyens furent rangés en bataille devant la municipalité de la ville, et un homme d'un âge mûr, à la tournure à la fois martiale et distinguée, portant les insignes de commandant du petit bataillon, après avoir fait distribuer des cartouches à ses soldats, monta sur une borne, et d'une voix émue, mais pleine d'énergie, leur adressa ces patriotiques paroles :

« Braves volontaires,

« Un ennemi redoutable, que nos ancêtres ont malheureusement trop appris à connaître, menace nos frontières. Pendant que l'Assemblée nationale organise la défense du territoire, l'honneur de se constituer les avant-postes de la nation appartient aux pays frontières.

« Mortagne, en donnant la première un noble exemple de patriotisme, a bien mérité de la France.

« A nous donc, intrépides compagnons, la glorieuse mission de défendre au péril de nos jours le territoire confié à notre garde. En servant courageusement la

patrie, nous protégerons aussi nos maisons et nos familles, déjà lâchement attaquées, au mépris du droit des gens.

« Et maintenant que notre devise soit à tous : Vaincre ou mourir ! »

A ces chaleureuses paroles tous les volontaires répondirent avec enthousiasme :

— Vive le commandant de Fernig! vive la nation!

Puis, entonnant un chant guerrier et patriotique, ils se mirent en marche pour la frontière, suivis d'une foule compacte de vieillards, de femmes, d'enfants, qui, pour exciter leur ardeur, battaient des mains et agitaient des drapeaux tricolores.

II. — LES FILLES DU COMMANDANT DE FERNIG.

A peine les volontaires eurent-ils disparu dans les sentiers couverts de la campagne, que deux jeunes filles qui les avaient longtemps suivis des yeux quittèrent brusquement la place d'où elles avaient assisté aux émouvantes péripéties du départ, et s'éloignèrent à pas précipités, se dirigeant vers la partie de la ville qui borde l'Escaut.

L'une paraissait avoir seize ans et l'autre quatorze environ. Les traits de leur visage étaient beaux et réguliers; leurs joues pleines et légèrement bistrées par l'air vif de la campagne étaient colorées d'une vive rougeur; leurs longues paupières, doucement abaissées sur leurs yeux d'un bleu clair, donnaient à leur visage un air profondément réfléchi. Deux longues nattes de cheveux châtains, un peu moins clairs chez la plus jeune, tombaient négligemment sur leurs épaules, que contenait un corset d'étoffe foncée; et quoique marchant la taille fièrement cambrée, leurs manières étaient simples et distinguées.

Malgré ces divers points de ressemblance, qui les faisaient prendre avec raison pour deux sœurs, il existait pourtant entre elles, au physique comme au moral, certaines dissemblances assez sensibles. Ainsi la plus jeune, d'une taille moins élevée et peut-être moins féminine que celle de l'aînée, avait une démarche à la fois plus vive et plus ferme; son regard plus ardent, plus mobile, ses traits plus accusés et d'une teinte plus bistrée dénotaient chez elle plus d'énergie que chez sa sœur. En un mot, l'une paraissait plus réfléchie, l'autre plus résolue.

Arrivées à une belle habitation, aux persiennes vertes, qui s'élevait au milieu des arbres sur les bords de l'Escaut, elles traversèrent rapidement la cour et, montant l'escalier, elles pénétrèrent dans une chambre du premier étage et allèrent, sans mot dire, s'accouder sur la balustrade d'une croisée qui donnait sur la campagne. Plongeant aussitôt leurs regards dans la plaine, elles prêtèrent silencieusement l'oreille, comme pour percevoir encore le bruit du tambour et les chants patriotiques dont quelques instants auparavant retentissait la petite cité flamande; mais la brise du soir n'apporta à leur oreille attentive que les rumeurs confuses des champs à la chute du jour.

Bientôt le soleil disparut à l'horizon, et les brouillards, descendant des montagnes, couvrirent peu à peu la plaine de leurs nuages vaporeux. L'Angelus sonna à l'église paroissiale et le silence religieux de la nuit ne fut plus troublé que par les aboiements d'un chien de ferme, le cri lugubre de l'orfraie ou le bruit répercuté d'écho en écho d'une arme à feu.

Cependant les deux jeunes filles avaient quitté en même temps la croisée et, en attendant l'heure du souper, s'étaient assises l'une vis-à-vis de l'autre autour d'une table chargée de quelques livres et de différents ouvrages de broderie.

Alors la plus jeune, rompant la première le silence :

— Félicité, dit-elle, combien en ce moment notre existence me paraît monotone et inutile! Pendant que notre père, nos amis, nos compatriotes courent à la frontière pour la défense du pays, nous restons ici dans une coupable inaction. Pourquoi, hélas! nous aussi ne pouvons-nous pas mettre notre patriotisme au service de la patrie, et, en servant la France, protéger notre père contre les dangers qui menacent sa vie?

— Je partage tes regrets, ma chère Théophile, répondit sa sœur; mais la nature ne nous a point destinées aux querelles violentes des partis, aux grandes luttes de nation à nation; elle a tourné nos facultés, nos idées, notre éducation vers un but plus doux, plus pacifique. Sachons donc nous résigner à notre sort et, tout en faisant des vœux pour le triomphe de la plus sainte des causes, appliquons-nous à remplacer le mieux possible, auprès de nos deux jeunes sœurs, notre pauvre mère que Dieu, hélas! a trop tôt ravie à notre tendresse.

— Oui, résignons-nous; mais avoue qu'il est bien difficile de rester froide et impassible en présence des atrocités que chaque jour les maraudeurs allemands viennent commettre jusque sous nos yeux. Comment pouvoir oublier les scènes épouvantables de ces deux dernières nuits : ces cris de femmes et d'enfants, ces plaintes des blessés se mêlant lugubrement au bruit de la mousqueterie? A ce spectacle affreux, mon sang bouillonnait dans mes veines, et plus d'une fois j'ai été tentée de prendre un fusil et de me mêler aux combattants.

— Et dire, continua Théophile, qu'il y a peut-être parmi nous un parti qui appelle l'invasion étrangère, qui fait des vœux pour le triomphe de l'ennemi!

— Ma sœur, interrompit Félicité d'un ton grave et sévère, devant l'étranger il n'y a plus, il ne doit plus y avoir de partis en France; il n'y a plus ni républicains ni royalistes, ni peuple ni noblesse; il n'y a plus que des enfants d'une même patrie, qui, oubliant leurs discordes et leurs divisions, se lèvent tous pour la défense de leur mère.

— Mais alors, dans la situation critique où se trouve la France, les femmes ne sont-elles pas coupables en ne manifestant que par des paroles leur dévouement? Filles, sœurs, épouses, mères, devons-nous rester inactives pendant que nos pères, nos frères, nos époux luttent et meurent pour la grande cause? Dans les siècles passés, de timides et pieuses jeunes filles ne nous ont-elles pas donné de sublimes exemples à suivre?

— L'exemple de Jeanne d'Arc, de Jeanne Hachette, n'est-ce pas?

— Tu l'as dit.

— Ainsi cette vie des camps, ces fatigues, ces dangers, le spectacle de la douleur et de la mort, tout cela ne t'effrayerait pas?

— Moi! fit Théophile avec un accent inspiré.

— Songes-y, reprit Félicité, souffrir n'est rien, mais voir souffrir les autres, voir celui qui a partagé nos dangers tomber à nos côtés, voir nos campagnes dévastées, les villages incendiés, les cadavres sans sépulture au milieu du chemin!

— Tais-toi, s'écria Théophile, qui se redressa l'œil en feu, la lèvre frémissante, ou dis-moi si c'est une cruauté

de ta part de me faire assister par la pensée à ces luttes de la patrie expirante, en me défendant de mourir pour elle.

Il y eut un silence de quelques instants. Félicité ne répondit pas, mais elle attacha sur le visage de sa sœur un regard profond qui semblait vouloir pénétrer le secret de son âme.

Théophile soutint ce regard sans baisser les yeux.

Alors Félicité se leva à son tour et, baisant sa sœur au front :

— Viens, dit-elle.

III. — L'AUBERGE DU GRAND CHÊNE.

Sur les extrêmes confins de la Flandre française, à quelques kilomètres de Mortagne, se trouvait en l'année 1792 une chaumière tapissée de lierre et dont la porte était ornée d'une branche de houx, humble enseigne annonçant au passant que, là, il pourrait trouver à boire et à manger.

L'hôtellerie était bien chétive ; elle ne se composait que d'une vaste pièce tenant lieu, à la fois, de cuisine et de salle de consommation, et de deux petits réduits

L'auberge du *Grand Chêne*. Dessin de J. Duvaux.

servant l'un de chambre à coucher, l'autre de cave et de bûcher.

On l'appelait l'auberge du *Grand Chêne*, à cause, sans doute, d'un chêne séculaire qui s'élevait à quelques pas de la porte, et dont les branches robustes abritaient la pauvre chaumière.

Cinq mois après les événements dont la petite ville de Mortagne avait été le théâtre, un soir d'une froide journée du mois de février de l'année 1792, à l'heure où tout sommeille dans les campagnes isolées, la petite auberge du *Grand Chêne* présentait un étrange spectacle, digne du pinceau de Téniers.

Dans la vaste cuisine, pavée de terre glaise, s'élevait une immense cheminée dont le manteau, atteignant jusqu'aux poutres noircies du plafond, laissait voir le ciel par sa large ouverture. Une vieille lampe d'une époque primitive, suspendue au manteau de la cheminée, éclairait faiblement les murs noirs et fumeux de la pièce.

A un des coins de la cheminée se tenait silencieusement, la tête appuyée dans ses mains, un jeune homme de dix-huit à vingt ans, dont les membres bien pris dénotaient la vigueur et l'agilité. En face de lui, dans l'autre coin, une vieille femme, habillée de vêtements de deuil, était assise devant un rouet qu'elle faisait tourner avec une rapidité vertigineuse, comme pour se distraire des pénibles pensées qui paraissaient assiéger son esprit.

Entre ces deux personnages, un gros chat noir, aux yeux brillants comme des escarboucles, se tenait tranquillement accroupi auprès du foyer, qu'alimentait un feu de tourbe.

Au milieu de la pièce, autour d'une longue et massive table de chêne noir, étaient assis sur des escabots de bois une dizaine de soldats à l'accent tudesque, aux figures empourprées par la boisson, et devant lesquels s'étalaient dans un affreux désordre une soixantaine de pots de bière en partie vides. Quelques-uns, vaincus par l'ivresse, ronflaient à pleins poumons, la tête dans leurs mains et les coudes appuyés sur la table ; les autres, à moitié endormis, continuaient à boire, et tout en portant mollement le verre à leurs lèvres, proféraient d'une voix sourde et éraillée des injures contre les Français, qui ne savaient fabriquer que de la mauvaise bière.

La bise, soufflant violemment au dehors, faisait entendre des gémissements plaintifs, qui ajoutaient encore à l'aspect singulièrement lugubre du tableau.

— Les misérables ! dit tout d'un coup à voix basse, et comme se parlant à elle-même, la vieille femme ; ils ne me laisseront rien ! Et ils osent encore crier contre ma bière, qui leur coûte pourtant si peu ! Dire que je ne connais pas encore la couleur de l'argent de ces brigands et que je suis forcée néanmoins de les gorger tous les jours ! Ah ! miséricorde du bon Dieu ! après m'avoir rendue veuve, ils ont consommé ma ruine !

— Un peu de patience, grand'mère, lui répondit sur le même ton le jeune homme, sans sortir de son immobilité ; le moment est proche où tous ces coquins payeront leurs dettes.

— Il y a longtemps qu'on me répète cela et rien ne change ; au contraire, les temps sont de jour en jour plus durs. Songe, mon pauvre Michel, qu'il ne me reste plus rien : ils ont vidé la maison de la cave au grenier. Et malgré tant de misères, je ne puis me résoudre à m'en aller d'ici ; car de rage de ne plus trouver personne à faire souffrir, ils brûleraient ma pauvre chaumière ; et c'est ici que je suis née et c'est ici que ton grand-père a rendu le dernier soupir, lâchement assassiné par ces démons.

— Calmez-vous, calmez-vous, grand'mère : les gredins pourraient vous entendre, et ils seraient heureux du prétexte pour vous tourmenter un peu plus.

— Je les en défie bien, à moins qu'ils ne me tuent.

— Heureusement que les voilà tous ivres-morts ; je vais pouvoir partir dans un instant, et je vous jure, grand'mère, que, si nous les retrouvons au retour, bien peu pourront se vanter du mal qu'ils vous ont fait.

— Pars donc, mon bon Michel, mais ne t'amuse pas en chemin ; malgré moi, j'ai ce soir de sinistres pressentiments.

A peine la pauvre femme avait-elle achevé ces tristes paroles, que tout à coup un autre militaire, aux proportions colossales, et portant en bandoulière un long fusil, fit irruption dans la pièce, bientôt suivi d'une vingtaine d'autres compagnons dont il paraissait être le chef.

— De par le diable ! ils ont tout bu, les ivrognes ! s'écria-t-il d'une voix de stentor, en jetant insolemment son chapeau sur la table. Allons, vieille sorcière, j'ai soif ; sers au plus vite aux soldats de S. M. l'empereur d'Allemagne ton meilleur vin, car fi de ton exécrable bière, indigne d'humecter le gosier d'un bon Allemand !

— Je n'ai plus de vin, je n'ai plus rien, répondit la veuve. Vous avez vidé toute ma cave et il ne me reste pas un denier pour la faire remplir.

Aux plaintes de la pauvre femme, les nouveaux venus éclatèrent de rire si bruyamment, qu'ils réveillèrent en sursaut les dormeurs, et tous en chœur se mirent à crier :

— A boire ! à boire ! vieille sorcière, ou nous allons te punir de tes maléfices en te brûlant vive dans ta cheminée.

— Ce n'est pas ma faute si je n'ai plus rien, répondit la veuve ; pourquoi m'avez-vous tout pris ?

— Tu mens, sorcière sortie de l'enfer ; cours vite chercher ton meilleur vin aux enfants de l'Allemagne, ou gare à ta vieille carcasse, gibier de potence ! s'écria avec fureur celui qui paraissait le chef de la troupe.

La veuve fit machinalement quelques pas dans la pièce, comme pour aller chercher ce qu'ils demandaient ; mais elle s'arrêta tout à coup, et prenant avec désespoir sa tête entre ses mains, elle se mit à pousser des gémissements.

— Hé ! la vieille, te faut-il donc un peloton d'honneur pour t'accompagner à la cave ? s'écria d'une voix railleuse le même individu.

Et joignant l'effet à la parole, les soldats, à son commandement, se rangèrent en ricanant, l'arme au bras, derrière l'infortunée, qu'ils poussèrent brutalement devant eux.

IV. — LE COMBAT.

Cependant Michel avait compris qu'il ne pouvait en ce moment être d'aucun secours à sa grand'mère. Tout à coup, profitant du tumulte, il s'élança prompt comme l'éclair vers la porte, et, par un croc-en-jambe, renversant un soldat qui faisait sentinelle, il s'enfuit dans la campagne. Mais bientôt il entendit des pas rapides résonner derrière lui ; c'était la sentinelle, qui, pour l'empêcher de donner l'alarme, s'était juré de le ramener mort ou vif. Pour dépister son ennemi, Michel, qui connaissait à fond le pays, se jeta dans un fourré, et changeant de direction, il alla se réfugier sur les bords d'un rocher au pied duquel coulait un torrent rapide. Se croyant en sûreté, il s'assit pour prendre quelques instants de repos ; mais à peine commençait-il à respirer, qu'une balle sifflant à ses oreilles lui apprit qu'on avait suivi ses traces et qu'il était découvert. En se retournant, il aperçut son adversaire qui rechargeait son arme. Soudain, d'un mouvement rapide, il s'élança sur lui, et l'étreignant dans ses bras vigoureux, d'un violent effort il le précipita dans l'abîme. Un cri effroyable, répercuté par les échos des rochers, troubla lugubrement la solitude, et quelques instants après la campagne retomba dans son morne silence. Sans perdre alors un instant, Michel reprit sa course vers Mortagne, et, franchissant les haies et les fossés pour éviter les détours, il arriva enfin, hors d'haleine, aux premières maisons de la ville.

Une heure plus tard, pendant que la vieille horloge de l'église paroissiale sonnait tristement minuit, un détachement de deux cents hommes environ, convoqués à la hâte, quittait furtivement la ville sous la conduite de M. de Fernig, se dirigeant vers la frontière

A peine les volontaires s'étaient-ils engagés dans la campagne, que deux individus, sortant de derrière une haie, s'avancèrent en hésitant vers le détachement ; mais presque aussitôt Michel, qui, tout en marchant à la tête du petit bataillon, fouillait du regard les buis-

sous de la route, abandonna les rangs et alla à la rencontre des deux nouveaux venus, qu'il salua avec une certaine marque de respect; puis tous les trois, se portant vivement à cent pas en avant de la colonne, marchèrent intrépidement en éclaireurs.

Bientôt le chemin, qui n'était qu'une rampe étroite et tortueuse, s'aplanit et s'élargit, et une lande aride, semée çà et là de blocs granitiques, se développa aux yeux des volontaires.

Le détachement, s'avançant alors avec précaution dans ce pays découvert, s'arrêtait au moindre bruit, interrogeant avec anxiété tous les côtés de ce lieu solitaire. Ils marchaient ainsi depuis environ une demi-heure, lorsque tout à coup, à l'extrémité de la lande où était située l'auberge du *Grand Chêne*, ils aperçurent des millions d'étincelles jaillissant d'un tourbillon de fumée; bientôt d'immenses langues de feu, que l'obscurité et le vent rendaient plus brillantes et plus rapides, illuminèrent le ciel de sinistres lueurs rougeâtres. Un affreux pressentiment serra le cœur de tous les volontaires. Au même instant, des cris qui n'avaient rien d'humain troublèrent le silence de la nuit, et à la lueur sinistre de l'incendie ils virent une bande de soldats allemands dansant autour de la chaumière embrasée.

Le premier moment de stupeur passé, les volontaires, au commandement de leur chef, s'élancent au pas de course et à l'improviste tombent comme la foudre sur l'ennemi.

Surpris par l'attaque et à moitié paralysés par l'ivresse, les maraudeurs allemands n'opposèrent d'abord qu'une faible résistance à l'impétuosité des volontaires; mais bientôt l'arrivée d'une nouvelle bande de soldats allemands, attirés sans doute par le bruit des coups de feu, donna à la rencontre les proportions d'un véritable combat, lutte sans merci, rendue plus effroyable encore par le tableau qui lui servait de cadre : une sombre nuit, éclairée à peine par les lueurs sinistres de l'incendie, et dont le silence solennel n'était troublé que par les cris des combattants, les gémissements des blessés se mêlant lugubrement au cliquetis des armes et au bruit strident de la mousqueterie.

Après une heure de combat, les volontaires, bien inférieurs en nombre, commencèrent à plier, malgré les excitations énergiques de leur commandant et des deux jeunes compagnons de Michel, qui, depuis le commencement de la lutte, avaient toujours combattu au premier rang. Mais tout à coup M. de Fernig, emporté par son ardeur, se trouve entouré d'un groupe d'ennemis, qui, malgré une défense énergique, l'entraînent prisonnier. A cette vue les deux jeunes volontaires poussent un cri terrible et, suivis de Michel, s'élancent au secours de leur commandant, renversant, tuant tout ce qui s'oppose à leur passage; ce ne sont plus des êtres humains, ce sont des anges exterminateurs accomplissant les volontés divines. Electrisés par une telle intrépidité, leurs compagnons reprennent courage, et faisant un retour offensif, s'élancent avec une nouvelle ardeur, à leur suite, sur l'ennemi. La mêlée devient affreuse; bientôt les Allemands, incapables de résister à une pareille impétuosité, plient à leur tour et s'enfuient de tous côtés en désordre, vigoureusement poursuivis par les volontaires.

V. — RECONNAISSANCE IMPRÉVUE.

Deux heures plus tard, les volontaires, leur commandant en tête, regagnaient leurs foyers, emportant sur des civières improvisées les blessés des deux partis et les cadavres de leurs camarades, et avec eux le corps à demi carbonisé de la pauvre veuve.

Ils cheminaient depuis environ une heure, lorsque, tout à coup, à moitié chemin de Mortagne, ils entendirent, dans un sentier croisant la route, un bruit confus de voix humaines, d'armes et de chevaux.

L'alerte est aussitôt donnée dans le petit détachement, car la nuit est obscure et l'éloignement ne permet pas de savoir à qui l'on a affaire. Des éclaireurs sont envoyés pour reconnaître la position; mais ils reviennent bientôt, annonçant avec effroi que c'est une nombreuse colonne ennemie appuyée par de la cavalerie et traînant à sa suite une artillerie formidable. Dans une circonstance aussi critique, M. de Fernig rappelle toute son énergie et, la communiquant à son petit bataillon, il prend toutes les dispositions pour résister vigoureusement à l'ennemi, malgré son infériorité. Et, pour être plus libre dans ses mouvements, il fait conduire son convoi de blessés et de morts à une grande ferme qui se trouve à quelque distance de la route.

Mais, pendant que les volontaires se préparent au combat, la colonne ennemie ne reste pas inactive. Son commandant a pris aussi, de son côté, des dispositions qui dénotent en lui un chef consommé dans l'art de la guerre.

Enfin, au moment où, de part et d'autre, on allait en venir aux mains, l'aube naissante du jour, dissipant les ténèbres de la nuit, vint calmer les appréhensions des deux partis en leur montrant qu'ils étaient frères. Le redoutable détachement que les volontaires avaient pris pour des ennemis était un parti de Français conduit par le général Beurnonville, qui, sorti au milieu de la nuit du camp de Saint-Amand, faisait une reconnaissance dans le pays pour balayer les maraudeurs allemands.

Au lieu de s'égorger, les deux détachements, s'avançant dans un pittoresque désordre, fraternisèrent en faisant retentir l'air de cris d'allégresse; puis, ces premiers transports de joie passés, les soldats réguliers se firent raconter par les volontaires les dramatiques incidents de la nuit, les félicitant chaleureusement de leur rare intrépidité, mais regrettant vivement de ne pas avoir été de la partie.

Cependant le général français, qui connaissait depuis longtemps la conduite héroïque du commandant des volontaires, s'avança vers M. de Fernig et, lui prenant la main, il le remercia publiquement au nom de la France des services qu'il avait rendus à la patrie; voulant ensuite honorer le courage et le patriotisme des volontaires de Mortagne, dont il venait d'apprendre, de la bouche même de leur commandant, la conduite héroïque dans le combat de la nuit, il demanda à les passer en revue avec tous les honneurs de la guerre.

En face des soldats réguliers sous les armes, les volontaires, fiers de cette insigne faveur, se rangent martialement en bataille le long de la route, et le général Beurnonville, suivi de son état-major et du commandant de l'intrépide bataillon, passe, avec toute la gravité que commande la circonstance, devant le front de la petite troupe, distribuant à chacun, selon son mérite, des éloges sur les indications que lui fournit M. de Fernig. Mais tout à coup le général s'arrête, les sourcils froncés; il vient d'apercevoir deux jeunes volontaires qui, sortant mystérieusement des rangs, cherchent à se dérober derrière les arbres du chemin; supposant que ce sont des espions, il fait part de ses doutes

à M. de Fernig. Arrêtés sur-le-champ, les deux fugitifs sont conduits en présence du général français et de leur commandant; leurs habits sont en désordre, leur visage et leurs mains noircis par la fumée de la poudre, ils baissent honteusement la tête comme des coupables.

En reconnaissant les deux volontaires qui, quelques heures auparavant, lui ont sauvé la vie et ont fait l'admiration de tout le détachement, M. de Fernig reste stupéfait; ne comprenant rien à cette étrange conduite, il les interroge, leur demandant des explications d'un ton qu'il s'efforce de rendre sévère.

Tout à coup M. de Fernig pâlit, il chancelle, et, d'une voix étouffée par une cruelle émotion, il s'écrie :

— Félicité! Théophile! mes filles!...

Alors, rentrant dans la timidité de leur âge et de leur sexe, les deux volontaires, qui n'étaient autres, en effet, que les filles de M. de Fernig, se précipitent aux pieds de leur père, le suppliant à mains jointes et en versant d'abondantes larmes, de leur pardonner leur étrange conduite, qui n'a été dictée que par les plus purs et les plus nobles sentiments.

Mais M. de Fernig, à peine remis de la violente émotion qu'il vient d'éprouver, leur reproche, en termes amers, d'avoir oublié les devoirs de leur sexe.

— Mon père, dit Théophile en se redressant avec fierté, une conduite qui a eu pour mobile le patriotisme et l'amour filial ne peut être une conduite coupable; c'est vous-même qui nous l'avez appris. Notre sexe nous faisait un devoir, il est vrai, de vivre au foyer domestique; mais d'illustres exemples nous ont rappelé

La reconnaissance. Dessin de J. Duvaux.

que, lorsque la patrie est en danger, la place de la femme n'est pas toujours là; et la France entière honore aujourd'hui religieusement la mémoire d'héroïques jeunes filles. Et c'est vous, ô mon père! qui avez donné à la France de si grandes preuves de patriotisme, qui nous avez si souvent rappelé les beaux traits d'héroïsme enfantés par l'amour de la patrie et par l'amour filial, c'est vous qui pourriez maintenant stigmatiser notre conduite, parce que, nous aussi, nous avons voulu courir à la défense du pays en danger et faire à un père chéri un rempart de nos corps!

A ces mots, la colère de M. de Fernig tombe, il se précipite vers ses filles et il les presse tendrement entre ses bras, aux applaudissements enthousiastes des deux détachements.

Le général Beurnonville, vivement ému lui aussi, voulut payer publiquement un juste tribut de louanges à l'héroïque conduite des deux jeunes filles; puis, après les avoir tendrement embrassées comme leur père et les avoir données pour exemple aux volontaires et à ses soldats, il partit en promettant de signaler leur héroïsme à l'Assemblée nationale.

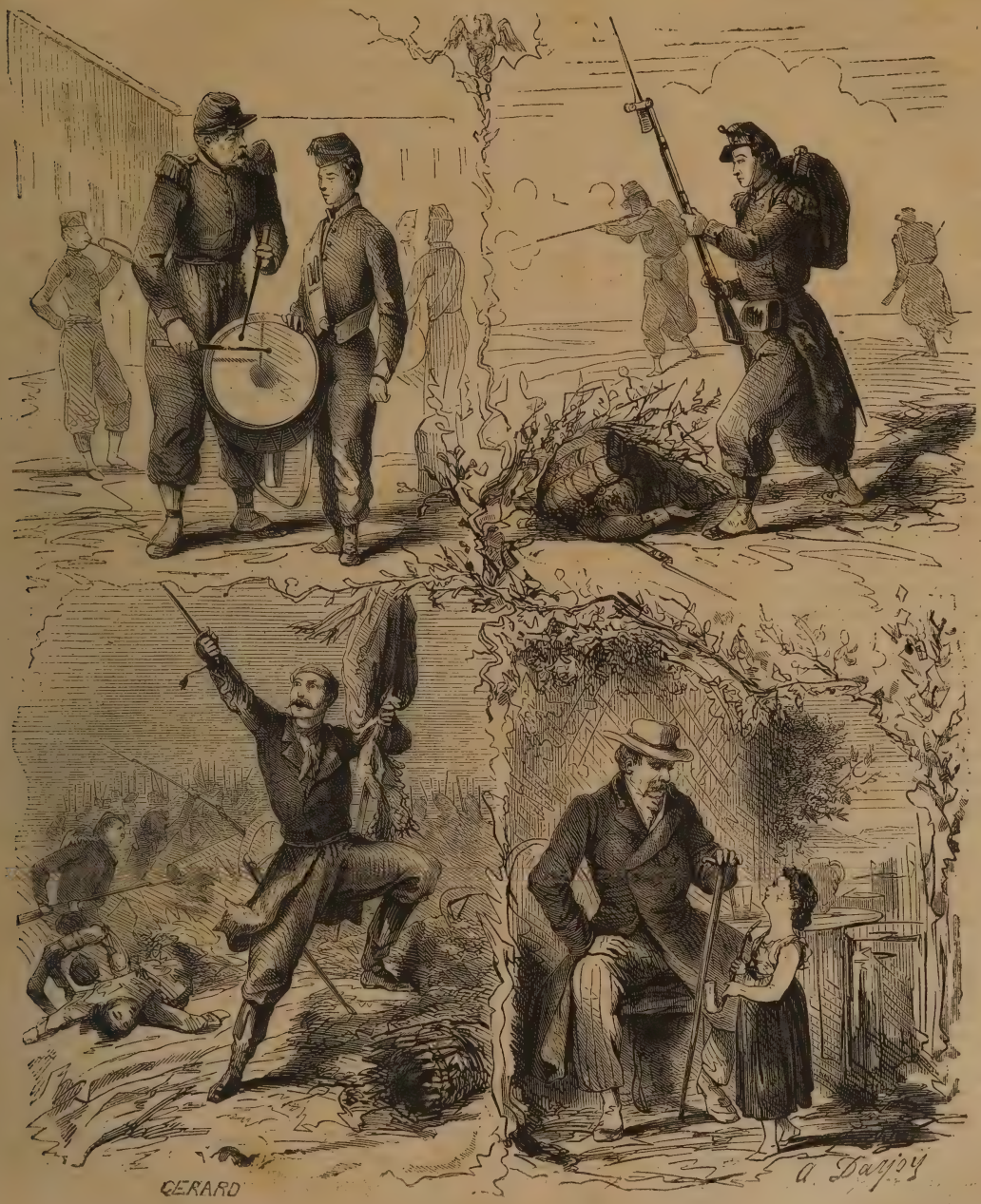
Le général français tint sa promesse. Quelque temps après, l'Assemblée nationale citait à l'admiration de la France entière le nom de Félicité et de Théophile de Fernig, et, au nom de la patrie reconnaissante, leur envoyait comme hommage deux chevaux de bataille caparaçonnés et des armes d'honneur.

J. BERTAL.

(La suite à la prochaine livraison.)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).



La légende du soldat. Composition de Darjou.

I. — COMMENT JE DEVINS FRANC-TIREUR.

La Chaux-Cernoise est un hameau caché dans une des hautes vallées du Jura. Ma naissance ayant coûté la vie à ma mère, c'est dans ce hameau, chez une de ses cousines, que mon père, chef d'une maison de commerce de Lyon, me mit en nourrice. Trois mois plus

(1) Nos lecteurs se souviennent que nous avions annoncé en septembre dernier, un article intitulé *les Mémoires d'un*

tard, il mourait à son tour. Un de ses amis, excellent homme, fut nommé mon tuteur. Voyant que le grand air vif des montagnes, dont il était aussi originaire, me convenait, et convaincu par expérience que la santé, dépend du libre et salubre épanouissement de l'enfance, mon tuteur me laissa à la Chaux-Cernoise jusqu'à la fin de ma huitième année.

Alors seulement il me rappela à Lyon pour aviser à mon instruction, mais depuis je n'ai jamais manqué d'aller chaque année, aux vacances de Pâques et d'automne, passer quelques semaines auprès de ma nourrice et retrouver la bonne vie que j'ai appris à mener au milieu de nos belles et altières montagnes.

Quand, au mois de juillet dernier, la guerre fut déclarée, je venais d'atteindre ma dix-septième année et j'achevais mes classes au lycée de la ville.

Je dois avouer que je fus du nombre des jeunes hommes qui trouvèrent dans cet événement un sujet de vives et nombreuses émotions.

Un jour, un jeudi que j'avais, comme de coutume, dîné chez mon tuteur, et que — lui m'écoutant, plongé dans une sorte d'ébahissement — j'avais passé une bonne demi-heure à argumenter sur et pour la guerre avec toute la chaleur d'un énergique patriotisme :

— A propos, fit-il, j'ai à te consulter sur un petit arrangement tout imprévu qu'il faudrait que nous prissions. Voilà qu'une affaire considérable, que je ne puis traiter qu'en personne, m'oblige à me rendre à New-York et à Philadelphie. Je vais être absent pendant cinq ou six semaines; je ne serai donc pas là pour ta fin d'année. C'est pourquoi te contrarierait-il de gagner un peu plus tôt que d'habitude la Chaux-Cernoise?

— Non, certes, et demain, si vous voulez.

— Eh bien, demain, soit. Car je dois, moi, partir dans trois jours, et ce me serait une satisfaction de te savoir installé là-haut.

Que son départ pour l'Amérique fût aussi prochain qu'il voulut bien le dire, je n'en voudrais pas répondre, et je n'ai pas encore été à même de le contrôler.

Quoi qu'il en fût, le lendemain matin je prenais le train pour Lons-le-Saulnier, où je descendais à midi. Une voiture de correspondance me portait ensuite à une vingtaine de kilomètres dans la montagne, et, après en avoir franchi encore une douzaine de mon pied, j'arrivai avec la nuit tombante à la Chaux-Cernoise, où l'on ne m'attendait pas si tôt, mais où je ne fus que mieux reçu, s'il est possible.

Chaque année — je puis le constater — mon arrivée au hameau constituait une sorte de petit événement public. La rumeur s'en répandait bien vite, et bien vite il y avait nombreuse réunion chez la mère Cluzot, ma nourrice. Et Dieu sait si l'on trouvait à deviser, tant pour m'instruire des choses advenues au pays depuis mon départ, que pour me faire, selon le terme consacré, *dire* les nouvelles!

Ce soir-là, l'assemblée fut tenue avec d'autant plus d'empressement que les bruits de guerre avaient, par extraordinaire, directement pénétré jusqu'en ces régions, où tout le tumulte du monde ne sait éveiller, le plus souvent, que de bien tardifs échos.

Deux garçons du hameau, ensemble soldats au 18e de ligne — l'un fils de ma nourrice, et le seul enfant qui lui restât — avaient écrit que leur régiment quittait le lendemain Strasbourg, où il était en garnison depuis quelques mois, pour aller prendre rang dans un des corps de l'armée d'opération.

Quand on m'eut montré la lettre de Pierre, mon aîné frère de lait :

— Maintenant, petit, toi qui viens de Lyon, dit le père Cluzot, tu vas, j'imagine, nous conter un peu de quoi il retourne.

— Comment donc! mais avec grand plaisir!

Et alors, alors... O monsieur mon tuteur, qui, j'en ai presque la certitude maintenant, m'aviez expédié là-haut comme à une espèce de sevrage des agitations nationales, que n'avez-vous assisté au développement de ma chaude thèse devant ce bénévole et simple auditoire! Que n'avez-vous vu tous ces bons yeux écarquillés et toutes ces lèvres un peu béantes! Que n'avez-vous surtout entendu le Grand Espagnol s'écrier, en essuyant une larme au coin de sa paupière :

— Oui, pardieu! voilà un enfant qui parle comme un bon et vaillant Français.

Et si je songe à tirer quelque vanité de ce témoignage, c'est que ce témoignage avait véritablement son prix. Car, voyez-vous, pour la Chaux-Cernoise et ses environs, le Grand Espagnol n'était rien moins qu'un vénérable patriarche, en même temps qu'une sorte d'oracle.

« Qu'en pense le Grand Espagnol? — Il faudra prendre conseil du Grand Espagnol. — C'est le Grand Espagnol qui l'a dit » étaient des locutions qui avaient cours normal à la ronde.

Or celui qu'on appelait le Grand Espagnol n'était autre, en réalité, qu'un Français, et tout ce qu'on saurait trouver de plus Français. Jurassien de vieille souche, montagnard pur sang, il devait cette qualification étrangère à l'habitude, on pourrait presque dire à la manie qu'il avait d'évoquer sans cesse les souvenirs de la guerre d'Espagne, à laquelle il avait pris part au temps de l'empire, et où il avait reçu au travers de la tête une balle, qui, après trois mois d'hôpital, le fit renvoyer dans ses foyers, bien qu'elle dût ne lui laisser qu'une insignifiante cicatrice à la joue gauche.

Figurez-vous d'ailleurs un gigantesque vieillard, que son extrême maigreur paraissait encore allonger de beaucoup. A soixante-dix-huit ans, il était encore vert, droit et robuste comme le plus fier de nos sapins; un de ces hommes qui, ainsi que l'arbre auquel je le compare, semblent ne devoir être abattus que par la cognée. Rien qu'à le voir vivre, fort et content, on se sentait réchauffé dans le sang, dans le cœur. Son œil, vif comme un charbon, vous découvrait un nid d'écureuil

franc-tireur. Plusieurs de nos collaborateurs devant alors prendre part à la guerre, nous comptions leur demander une sorte d'étude collective, lorsque — on doit parfois au hasard d'étranges surprises — le jour de la triste affaire de Buzenval et de Montretout, un de nos amis, sorti avec un des bataillons mobilisés de la garde nationale, ramassa dans la boue sanglante du champ de bataille, à côté du corps d'un jeune homme qui ne portait aucun costume de troupe régulière, un carnet, dont les pages étaient couvertes d'une petite écriture fine et serrée.

Ces pages contenaient ce qu'on va lire. On verra qu'en les publiant sous le titre annoncé nous n'avons fait qu'user du droit qui nous a été conféré par notre collaborateur inconnu lui-même.

Cette publication doit-elle d'ailleurs demeurer toujours anonyme? Nous espérons que non : car le *Musée des Familles* a de fidèles relations dans presque toutes les communes de France, et, inévitablement, quelques-uns de ses lecteurs se trouveront qui, s'aidant des indications répandues dans le récit, nous aideront à connaître le nom dont nous serions heureux de le signer. (*Note de la Rédaction.*)

à trois cents pas dans les branches; et, quand il prenait sa vieille carabine de Berne, c'était de bien plus loin encore qu'il en logeait la balle dans un pieu de la grosseur du bras. Sa démarche avait quelque chose de si résolûment accentué, qu'il semblait toujours qu'il allât braver un danger, en disant : « Suivez-moi ; rien à craindre. » Et on l'aurait suivi partout. Sa parole brève et rapide vous pénétrait ; et ses propos, toujours pleins de sens et de vigueur, avaient une singulière vertu de persuasion, d'autorité.

Cet homme, dont la droiture d'âme, la dignité de caractère avaient acquis, à juste titre, une notoriété proverbiale dans le pays, était bûcheron, scieur de long. Tous les faiseurs de planches de l'endroit ont été plus ou moins ses élèves ; et les ouvriers de la Chaux-Cernoise sont réputés à dix lieues dans la montagne.

Après avoir été le chef d'une famille assez nombreuse, le père Jean Ribard, dit Grand Espagnol, était resté seul avec une de ses petites-filles, qui avait reçu au baptême le nom de Joséphine, mais que, par une pittoresque abréviation, on n'appelait jamais que Josine.

Au temps dont je parle, Josine avait un peu plus de seize ans. C'était une petite blondelette, qui, depuis l'âge de six ans, passait sa vie à garder une troupe de chèvres dans les solitudes des ravines, et qui, en cette compagnie, avait contracté des habitudes, des instincts d'alerte sauvagerie, d'aventureuse timidité. Petite, mais gracieuse dans sa nerveuse désinvolture ; pour teint, le hâle blême que lui firent le soleil et le vent cru des monts. Sous d'épais et longs sourcils fauves, deux yeux bien ouverts, bleu doux comme le ciel, mais profonds de même ; une bouche petite, à croire qu'il n'y passerait pas une amande, mais un nez assez long, assez fort, tombant avec une courbure faite pour donner à sa physionomie, rêveuse au fond, un caractère de fierté tout particulier.

Belle, non ; jolie, non pas davantage, mais attirant et retenant le regard étonné. « Personne ne lui ressemble, » se disait-on, et l'on ajoutait volontiers : « C'est dommage. » Il fallait la voir, l'été surtout, prenant son échappée le matin dans la montagne, d'où elle ne devait revenir que le soir. Un corsage de toile bise, à manches finissant aux coudes ; un cotillon de drap gris ; les pieds un peu rouges, mais toujours bien lavés aux sources des rochers, et posés nus dans de petites galoches noires, sa seule coquetterie. Jamais rien pour coiffure que deux grosses tresses de cheveux clairs un peu effarouchés, où les brins de paille s'oublient, et qui tombent tantôt sur les épaules, tantôt sur la poitrine. Un bâton blanc à la main, la voilà courant, sautant, volant par les rochers pour rassembler ses chevrettes : vous diriez un follet en plein jour. Ou bien la voilà tricotant, assise là-haut, là-haut, les pieds pendants sur un abîme, là où assurément ses chèvres n'iraient pas.

Que si vous la rencontrez, qu'elle n'ait pu vous éviter, et que vous lui parliez, elle lèvera sur vous ses grandes prunelles, où vous lirez qu'elle a bien compris où vous trouverez même parfois toute exprimée une réponse ; mais, crac ! soudain les paupières s'abaisseront devant ces regards parlants, une légère rougeur viendra au front et aux joues ; vous entendrez tout au plus un oui, un non fort sourd... et ma Josine vous aura déjà brûlé la politesse, cherchez-la : elle est loin, bien loin.

Et toutefois chacun vous dira que cette petite fuyarde, que cette petite farouche sait être, à ses heures, la mieux apprivoisée, la plus expansive des créatures. Mais pour qui ? Pour son grand-père seul, qui l'a conté aux gens, et que l'on refuserait de croire, si on ne le tenait pour incapable de mensonge ; pour son grand-père, que — et cela on n'a pas de peine à le constater — elle semble regarder comme un dieu dont toutes les paroles feraient loi, dont toutes les pensées ne sauraient être que sages, tous les actes beaux, excellents, indiscutables.

Bref, errer seule avec ses chèvres dans la montagne le jour, et le soir se faire la compagne inséparable de son grand-père vénéré, adoré, telle était, au temps dont je parle, la vie de Josine, la petite-fille du Grand Espagnol.

Mais je m'aperçois que je viens de manquer à toutes les convenances en disant que Josine s'en allait *seule* dans la montagne avec ses chèvres ; car je laisse ainsi dans une ombre imméritée une bonne, une intéressante créature qui alors escortait invariablement la bergère.

Labri était un gros et vieux chien tout ébouriffé, tout barbu, aux oreilles évasées, aux yeux jaunes, qui avait cela de commun avec beaucoup d'autres individus de sa famille, que ses maîtres pouvaient exclusivement prétendre à ses attentions, à ses caresses, mais qui se distinguait par cela, qu'il semblait consacrer sa vie à rendre plus étroite encore la vive intimité de la jeune fille et du vieillard, objets de sa prédilection.

La journée eût paru démesurément longue, pour le Grand Espagnol occupé à la scierie, et pour Josine paissant son troupeau dans les rochers déserts, si rien n'eût parlé à celle-ci de celui-là, ni à celui-là de celle-ci : mais le brave chien avait pris la tâche de visiter fréquemment le grand-père au nom de la petite-fille, et la petite-fille au nom du grand-père.

On le voyait presque sans cesse, mais jamais sans en avoir reçu l'ordre, aller et venir de l'un à l'autre. « Va au maître, » disait Josine ; et Labri se mettait en route, qui portait, le plus souvent, à son collier, non pas un billet (genre de correspondance au-dessus des moyens de nos gens), mais quelque signe de convention, feuille, brin d'herbe, bout de fil, disposés de telle ou telle façon... ; le grand-père comprenait ; et par quelque autre marque il confiait sa réponse au messager, qui ne partait qu'après que le vieillard avait dit : « Va vers maîtresse. »

Ce naïf manége, auquel le chien se prêtait avec des airs importants et affairés qui eussent volontiers fait croire qu'il en appréciait le touchant caractère, était, au dire de l'aïeul, une des pures sources de joie de sa vieillesse, et l'innocente gardeuse de chèvres y savait trouver une distraction toujours nouvelle.

Mais revenons...

Donc, le Grand Espagnol avait chaleureusement approuvé mes discours, et les nombreux assistants s'étaient presque unanimement rangés à son avis.

Si je dis presque, c'est pour donner le bénéfice de l'exception à Claude Mazuyer, jovial petit bossu, tailleur d'habits à la journée, qui travaillait là, accroupi sur le couvercle de la grande huche, et qui, tout en tirant son aiguille à la lueur de la lampe suspendue, jugeait bon de jeter parfois, au milieu de l'entretien très-grave dont je faisais les principaux frais, quelques remarques plaisantes, quelques objections malignes — affaire de tempérament — car le gaillard avait la réputation, bien méritée, d'un taquin de la plus belle venue.

A plusieurs reprises même, ce système de gasconnade obstinée lui avait valu d'être brusquement rabroué par le Grand Espagnol, qui n'entendait pas raillerie sur le chapitre patriotisme, et qui, d'ailleurs, s'était trouvé si bien soutenu par le reste de l'auditoire, que maître Claude semblait avoir pris le parti du silence. Et ce n'était pas un mince résultat obtenu.

— Oui, vous parlez bien tous, hasarda tristement ma nourrice, et j'ai, comme vous, l'assurance que les affaires tourneront au mieux pour nous; mais, sainte Vierge du ciel! est-ce que les gens, Français ou Prussiens, ne pourraient pas, dites-moi, quitter une bonne fois cette vilaine méchanceté de se tirer des coups de fusil pour des choses où ils n'ont souvent rien à voir? Ainsi mon pauvre Pierre, qui va s'en aller là-bas faire des tués ou des estropiés, et qui pourrait bien y attraper quelque mauvais coup. Est-ce justice? En peut-il mais, lui, si le gouvernement de ce pays ne s'accorde pas avec le gouvernement de l'autre? Qu'est-ce que lui importe?...

— Il lui importe, femme, interrompit le père Cluzot avec une impérieuse austérité, que s'il reçoit un commandement, il n'a pas à en chercher les motifs. Il est soldat pour empêcher les étrangers de faire tort à son pays, et il ne doit qu'obéir. Voilà.

— Oui, voilà, fis-je, tout en trouvant que les raisons de ma nourrice avaient quelque valeur.

— Oui, voilà, répéta à son tour le Grand Espagnol, qui n'était pas homme à voir l'ennui d'une brave femme sans s'en émouvoir; mais, ajouta-t-il, de ce que tu as raison, Cluzot, il ne s'ensuit pas que ta Berthe ait tout à fait tort. Écoute, depuis le temps où il m'est arrivé d'être soldat — il y a près de soixante ans — j'ai eu certes le loisir de faire quelques réflexions sur cet endiablé métier, où l'on passe sa vie à risquer de la perdre pour la simple chose de l'ôter à d'autres, avec qui on n'aurait jamais rien eu à démêler, si les gens qui commandent avaient bien voulu les laisser chez eux, à labourer tranquillement leurs terres ou refendre leurs planches. Ainsi j'ai été pendant dix-huit mois en Espagne — chaud pays et plus chaude guerre : hommes et femmes, tout s'en mêlait — eh bien, moi, qui peux, je crois, passer pour un chrétien assez peu méchant, j'ai peut-être bien à mon propre compte la mort de cinq ou six hommes et de deux ou trois femmes que je n'avais jamais vus ni d'Ève ni d'Adam, et que j'ai tués comme je vous tuerais là — à vrai dire — au risque de ma peau. Mais n'importe, à mon retour d'Espagne, j'en étais fier, je contais ça bravement; aujourd'hui, non : je juge ça triste, bien triste; et je dis qu'on ne devrait faire la guerre qu'à la dernière extrémité, à savoir quand il est démontré, bien démontré que l'étranger veut venir dans notre pays, vu que votre pays est toujours notre pays, et qu'il ne faut pas que l'étranger y entre.

— Ah! non, par exemple, il ne faut pas! fit le père Cluzot avec une espèce de grondement significatif, qui trouva force écho dans la réunion.

— Non, per Bacco! il ne faut pas suffrir que l'édranger il commante en la vodre batrie, djamais, djamais! s'écria, au milieu de l'animation générale, un gros garçon dodu et blond comme une motte de beurre, qui leva, avec une formelle intention de manifestation solennelle, la casquette plate de drap olivâtre posée sur l'arrière de son large crâne équarri.

— Très-bien, Appenzell; dit le Grand Espagnol.

— Oui, très-bien, très-bien! répéta-t-on de toutes parts.

Or celui qu'on félicitait ainsi pour l'évidente ardeur de ses principes patriotiques était un honnête vacher, natif du canton suisse dont on lui donnait ordinairement le nom, et qui rapporta d'un séjour dans la partie méridionale des Alpes helvétiques les formes et jurons italiens dont il avait coutume de latiniser son tudesque baragouin. Appenzell, d'ailleurs, pour l'appeler comme tous l'appelaient, était en quelque sorte naturalisé au pays par son mariage avec une brave fille de la Chaux-Cernoise, qui était morte peu après cette alliance, mais dont la famille était restée la sienne.

Le malin bossu, qui avait si bien fait le mort depuis quelques minutes, crut devoir se permettre une nouvelle remarque.

— Çà pourtant, voyons, fit-il, s'il y a guerre, il arrivera forcément que l'une des deux armées entrera dans le pays de l'autre. Donc, si c'est nous qui allons chez l'étranger? Eh! eh!...

— Eh bien, ce sera pour l'empêcher de venir chez nous, répliquai-je vivement.

— Eh! eh! pas mal trouvé! ricana le tailleur, et voilà qui répond à tout.

— D'ailleurs, reprit le vieillard, l'étranger, en ce cas, est en droit d'user de tous les moyens pour nous chasser, et, certes, les Espagnols ne s'en privaient pas, je vous l'assure. Ah! les gueux! nous en ont-ils fait voir! Au surplus, j'ai toujours entendu dire que nous avions eu tort d'entrer chez eux; mais le mal est sur la conscience de ceux qui décident la guerre. Le soldat n'a, lui, que son devoir à faire.

— Au surplus, dit le père Cluzot, on a toujours fait la guerre, et ce n'est pas nous, pauvres paysans, qui ferons aller le monde autrement qu'il ne va.

— Oh! non, dit le Grand Espagnol.

— La volonté du bon Dieu soit faite, soupira la mère Cluzot.

Et l'on parla d'autres choses.

Aucun journal n'arrivant à la Chaux-Cernoise, ni même au village paroissial, les nouvelles ne pouvaient s'y répandre qu'une fois par semaine, le jour où tel ou tel s'en était allé au marché du bourg, chef-lieu de canton.

Un soir donc, dans la première semaine d'août, grande joie au hameau. Les Français avaient attaqué les Prussiens et les avaient battus. Notre armée avait un pied en Allemagne.

— Pardieu! fit le Grand Espagnol, là où les Français voudront aller, ils iront, personne ne les arrêtera; non, personne.

— Certes! fit après lui le père Cluzot, avec un vif éclair d'orgueil dans les yeux.

Et Dieu sait si cette triomphante affirmation fit fortune dans l'assistance.

— Pourvu que mon Pierre en revienne! murmura ma nourrice.

Huit jours plus tard, le piéton apporta une lettre de Pierre :

« Oh! mes chers parents, disait-il, quelle rude journée nous venons de passer! Depuis une semaine nous allions et venions; hier matin, comme nous faisions la soupe, nous avons été surpris. La bataille a commencé : elle a duré neuf heures. Si vous aviez vu ça! De cent quinze hommes qu'avait notre compagnie, nous ne nous sommes retrouvés le soir que vingt-neuf, avec

un seul lieutenant pour chef. Il a fallu battre en retraite. Jacques et moi, nous n'avons aucun mal, mais nous avons perdu tout ce que nous avions : le camp a été pris. »

— Bah ! fit le Grand Espagnol, perte d'effets n'est pas mortelle.

— Au contraire, ça fait travailler les tailleurs, observa le petit bossu, qui était en journée dans la maison voisine, et qui était accouru avec tous les voisins pour entendre la lecture de la lettre.

— Quant à la retraite, reprit le vieux scieur de long, c'est l'affaire d'un bataillon, d'un régiment tout au plus. En campagne les simples soldats ne voient souvent pas plus loin que le bout de leur compagnie. Le reste de l'armée aura dû avancer.

— Eh ! sûrement, fit le père Cluzot.

Et j'entendis ma nourrice dire tout bas :

— Vingt-neuf sur cent quinze !

Le surlendemain, au retour du marché, on apprenait qu'il s'agissait d'une sanglante défaite subie par le premier corps.

Alors le Grand Espagnol :

— Mais les autres corps prendront la revanche, soyez tranquilles.

— Pardienne ! fit encore le père Cluzot.

La nourrice ne dit rien.

Vers le 24 août, arrivait une seconde lettre datée du 18 au camp de Châlons, puis le 30 une autre écrite le 25 dans un village des Ardennes, disant qu'on semblait se préparer pour une grande affaire.

La veillée à la Chaux-Cernoise. Dessin de F. Lix.

Sur ces entrefaites, nous apprenions que l'armée était presque partout refoulée, avait partout le désavantage.

Enfin nouvelle d'un désastre complet, bataille terrible de trois jours : toute une armée prisonnière avec ses chefs, depuis le premier jusqu'au dernier, et l'ennemi en marche sur Paris.

— Non, ça n'est pas vrai ! s'écria le Grand Espagnol au milieu du silence consterné de tous.

— Eh, eh, pourtant !... voulut dire le petit bossu, qui par hasard se trouvait encore là, et qui ne savait guère ouvrir les lèvres sans que son narquois sourire se mît plus ou moins de la partie.

Mais le Grand Espagnol, qui était à côté de lui :

— Toi, malotru, gronda-t-il, en levant un poing dont la chute aurait certainement réduit en triste état le malencontreux plaisantin, tais-toi, ou sinon !...

Mais, se reprenant et se bornant à pousser doucement le tailleur, qui n'en pirouetta pas moins sur lui-même :

— Va donc, mauvais Français !... fit-il avec une profonde expression de dédain.

— Mauvais Français ! répéta, lorsqu'il eut retrouvé l'équilibre, Claude Mazuyer, qui essayait de se camper fièrement pour toiser de bas en haut le colosse ; mauvais Français ! mauvais Français !

Il suffoquait, on comprenait que le mot l'avait frappé en plein cœur ; et ce qui ajoutait à son dépit, c'est qu'il n'était pas jusqu'au vacher Appenzel qui, tout Suisse qu'il pouvait être, ne parût trouver mérité le reproche sorti des lèvres du Grand Espagnol.

— Allons, c'est bien, dit le vieillard; puisque ça te fâche, c'est que j'ai eu tort. Laissons ça. Mais pour ce qui est de ce qu'on rapporte, je dis, je maintiens que ce n'est pas vrai. Quoi! les étrangers en France encore une fois! et comme ça d'emblée, tout de suite, sans longue guerre, en dépit de nos armées fraîches!... Allons donc! Nos soldats ne seraient donc plus des soldats, il n'y aurait donc plus de généraux pour les commander! On me ferait croire ça à moi? Non!

— D'ailleurs, reprit le père Cluzot, qui est-ce qui a dit ça? Des gazettes, et parole de gazette n'est pas parole d'Évangile. C'est des traîtres qui font courir ces bruits. Nous allons savoir ça au juste par Pierre ou André un de ces jours.

Mais Pierre ni André n'écrivaient, et toujours les nouvelles que tel ou tel apportait confirmaient les revers successifs de nos troupes, l'invasion régulière du territoire, la prise des villes, le saccage des campagnes.

Pour ma part alors je m'étonnais qu'un grand mouvement national, spontané ou commandé, ne se produisît pas. L'idée me venait d'aller prendre du service, mais je savais qu'on ne m'accepterait pas sans le consentement de mon tuteur, qui était absent; et je me trouvais réduit à partager la tristesse morne des montagnards au milieu desquels je vivais, et qui, d'ailleurs, semblaient être d'accord pour faire à ce propos une sorte de respectueux silence devant la douloureuse incrédulité que manifestaient obstinément le Grand Espagnol et le père Cluzot.

Un soir enfin — c'était le jeudi 15 septembre — chez ma nourrice se tenait la veillée coutumière du hameau à laquelle assistaient invariablement le Grand Espagnol et Josine tricotant muette à côté de son aïeul. Une lettre arriva, apportée par une jeune fille à qui le piéton de la poste l'avait remise, à l'autre extrémité de la paroisse, dans l'après-midi.

La lettre était d'André. Je fus chargé de la lire tout haut.

André écrivait de Belgique, où il avait pu, disait-il, se réfugier avec quelques hommes de sa compagnie, après une longue bataille, véritable déroute, à la suite de laquelle il savait que toute l'armée avait été faite prisonnière.

— C'est donc vrai, bien vrai! s'écria, d'une voix caverneuse, le Grand Espagnol, qui mit sa tête dans ses mains et se prit à sangloter comme un enfant, ou plutôt comme un homme atteint dans sa plus puissante affection.

C'était un émouvant spectacle que celui de ce fier vieillard s'abîmant dans une aussi noble douleur.

Josine pleurait comme lui, et tous les cœurs étaient navrés.

— Mais Pierre, mon Pierre, demanda la mère Cluzot avec une anxieuse curiosité, est-ce qu'André n'en parle pas?

Je repris la lettre pour en lire la fin. La lettre s'achevait ainsi :

« Ce qui me rend encore plus triste, c'est que pendant la bataille le pauvre Pierre est tombé à côté de moi. Une balle l'avait percé en pleine poitrine. Il m'a dit : « — Adieu, André; va, c'est fini de moi, embrasse-les « tous là-bas. Je n'irai plus au pays... Ah! j'ai mal!... » Il a fermé les yeux. Je l'ai porté derrière un buisson, mais il était froid. Les ennemis avançaient; il fallut le laisser... »

La pauvre mère s'évanouit; nous la portâmes, en pleurant, sur le lit.

— Berthe, lui dit, quand elle fut revenue à elle, le Grand Espagnol de sa voix la plus pénétrante, tu es chrétienne et tu es Française : du courage, ma fille, du courage! Le bon Dieu t'en tiendra compte.

Puis, se retournant vers le père, qu'il étreignit énergiquement dans ses bras :

— Allons, ne pleure pas non plus, toi. Belle mort celle-là! Ce n'est pas de la tristesse qu'il faut, c'est de l'orgueil.

Très-ému, très-affligé par la mort de ce brave garçon, que j'aimais autant qu'il m'aimait, je ne remarquai pas sans étonnement que le père Cluzot, que je savais pourtant très-sensible malgré ses âpres dehors, avait, presque aussitôt après le premier mouvement d'attendrissement, paru comme refouler ou dévorer ses larmes. Il prit la main du vieillard, la serra avec un énergique hochement de tête et un farouche froncement de sourcils. Et l'on eût dit sa douleur domptée par l'effet d'un secret mais impérieux sentiment.

Le Grand Espagnol reprit, s'adressant à nous :

— Demain matin, tous à l'église : c'est moi qui veux faire prier pour notre cher défunt. Qu'on le dise dans le pays. Viens, Josine.

Et il sortit avec Josine, qui, comme lui alors, portait haut son front fier.

Le lendemain, la population presque entière de la paroisse, où les Cluzot jouissaient de la plus grande sympathie, était venue en habits de deuil au pieux rendez-vous que lui avait assigné le Grand Espagnol.

Pendant l'office, auquel la pauvre mère, accablée de douleur, n'avait pas trouvé la force d'assister, je remarquai encore que le père Cluzot ne versa pas une larme. Toutefois il semblait profondément absorbé.

A l'issue de l'église, comme nous traversions ensemble le cimetière, nous pûmes voir un groupe nombreux formé autour de la grande croix de fer, sur les marches de laquelle se tenait debout le vieux bûcheron, dominant ainsi la foule, qu'il haranguait avec une imposante animation.

Josine, une sorte de long capuce noir jeté sur ses grosses tresses blondes, était à côté de lui. Une main posée sur l'épaule de son aïeul, les yeux levés vers son visage, elle semblait épier, pour les partager aussitôt, tous les sentiments qu'il éprouvait ou qu'exprimaient ses propos.

Nous nous arrêtâmes.

— Oui, disait alors le vieillard, dont la voix avait d'étranges vibrations, et qui étendait son grand bras au-dessus de l'assistance, oui, voilà qu'on va revoir à présent ce qu'on n'avait pas vu dans notre pays depuis cinquante-cinq ans, à savoir l'étranger qui partout pillera, insultera, brûlera, tuera. Les Français le souffriront-ils encore une fois?... Vous figurez-vous ce que c'est qu'une armée, une bande qui tient un pays et qui met tout à mal, les maisons, les champs, les femmes, les enfants? Ils viennent, ils ont faim, ils ont soif, ils sont de mauvaise humeur. Donnez, pauvres paysans, du pain, du vin, de la viande. « Vos bœufs, que nous les dépecions! vos lits, que nous y couchions!... Ça ne vous convient pas, vous raisonnez : des coups de sabre, le feu à la grange! Tout ce qui est ici est à nous, depuis le moindre fruit de vos arbres jusqu'aux écus de vos tiroirs... Prisonnier celui-là, fusillé cet autre qui s'avise de montrer les dents. » — Oui, c'est ainsi, je le

sais, je l'ai vu... Et nous endurerions ça, nous autres les montagnards, nous qui n'avons peur de rien? Oh non! S'il en montait chez nous de ces brigands, il n'en redescendrait guère. Ah! ils auraient tué là-bas nos jeunes garçons, et ils penseraient être doucement reçus ici! Eh bien, qu'ils y viennent donc!

— Oui, qu'ils y viennent! répéta-t-on de divers côtés.

Et une énergique rumeur d'assentiment courut dans la foule.

— Mais viendront-ils? reprit le Grand Espagnol; oseront-ils se risquer dans nos rochers? Non, je ne crois pas. Et alors s'en devra-t-il suivre que les braves enfants de la montagne ne feront rien contre ces lâches ennemis? — Que nous dit-on? que notre armée est en partie tuée ou blessée, en partie prisonnière? cent mille hommes, deux cent mille pris ou mort? Je n'y crois guère; mais croyons-le, si vous voulez. Qu'est-ce que ça fait, ça? En Espagne, oh! il y avait bien longtemps que nous ne voyions plus deux soldats, deux vrais soldats habillés en ligne, et la guerre qu'on nous faisait était toujours plus vive, plus dangereuse, plus enragée. Savez-vous ce que disaient les Espagnols? « L'habit ne fait pas plus le soldat que le moine. » Un soldat, ce n'est pas deux aunes d'étoffe rouge ou bleue : c'est un fusil, un couteau, une faux, un bâton, un rocher qu'on fait rouler sur l'ennemi. Ils le disaient, et ils nous le faisaient bien voir. Il en sortait de partout des soldats, qui n'avaient point d'uniforme, mais qui n'avaient qu'une idée : la mort de l'étranger... Pas moyen de les trouver en nombre pour les battre une bonne fois. Non : un ici, un autre là, et toujours, et toujours!... Un enfant vous riait? c'était calculé pour que le père vous prît là où le petit vous avait fait venir. Un vieux vous offrait de boire avec lui? c'était pour vous empoisonner en s'empoisonnant aussi, s'il le fallait... Que sais-je? Si bien que, tout maîtres que nous étions du pays, nous ne pouvions jamais être sûrs ni d'une ville, ni d'un hameau, ni d'un grand chemin, ni d'un sentier... Bref, ils ont lassé les Français, ça n'est pas peu dire; et, vainqueurs, les Français ont dû quitter le pays.

« Eh bien! est-ce que les Français ne seront pas aussi braves contre les lâches Prussiens que les Espagnols contre les braves Français? Est-ce qu'à défaut d'une armée pour les battre en bataille, ils ne sauront pas les lasser, les tuer un à un, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus? Est-ce que vous croyez que déjà il ne part pas de toutes les villes, de tous les villages des hommes décidés à travailler à cette brave besogne et des bras et du cœur, qui par troupes, qui par deux, par trois, par six ou huit, comme en Espagne? Point d'habits de soldat, mais un fusil, de la poudre et un moule à balles, ça suffit. Je vous le dis, il doit y en avoir comme ça des mille et des mille, qui n'ont point d'autre ordre à recevoir que d'eux-mêmes, à savoir : détruire l'étranger de toutes les façons possibles. Ils ne vont pas là pour gagner des épaulettes ou des croix; non, mais pour sauver leur pays, rien autre. Eh! voyons, sans chercher plus loin, est-ce que parmi les fiers garçons qui sont là devant moi, et qui viennent de dire le *De profundis* pour l'âme de leur ami que les Prussiens ont tué, est-ce qu'il n'y en aurait pas ce tout prêts à se mettre en route, avec une carabine ou un fusil, pour aller tuer quelques Prussiens à leur tour et avoir satisfaction de cette mort?

— Oh! si, répondirent plusieurs voix, auxquelles la mienne avait, je crois, donné le signal.

Les dernières paroles du Grand Espagnol venaient d'ouvrir subitement à mes yeux un horizon que depuis plusieurs jours, si je puis parler ainsi, je cherchais d'instinct dans l'inconnu sans le rencontrer. Ayant plus que personne la conscience du malheur qui s'abattait sur mon pays, je sentais l'ardent désir de contribuer à son salut, et les voies me semblaient toutes fermées par ce seul fait qu'on ne m'admettrait pas, moi mineur non autorisé, à prendre rang dans une troupe régulière. En proposant ou plutôt en affirmant la création de corps irréguliers, libres, agissant par la seule initiative de leur patriotisme et dans le seul but de concourir à la délivrance nationale, le brave vieillard avait trouvé pour moi le mot de la pénible énigme, et j'avais joyeusement salué cette révélation; mais je crus en même temps m'apercevoir qu'un obstacle nouveau surgissait. A peine eus-je répondu selon ma sincère aspiration à la question posée par le Grand Espagnol, que le père Cluzot me donna la mesure de la sympathie que pourraient lui inspirer mes projets de belligérant.

— Viens, rentrons, me dit-il en me tirant par le bras, la mère nous attend.

Il témoignait clairement ainsi que, selon lui, les discours qui se tenaient n'étaient pas de ceux dont je puisse raisonnablement profiter. Je ne me fis pas avertir deux fois. Ma résolution étant dès lors fermement arrêtée, et par cela même possédant toute ma présence d'esprit, je feignis aussitôt l'indifférence qui devait me permettre d'effectuer sans difficulté ce que j'appellerai mon évasion de la Chaux-Cernoise.

— Oui, allons, père, fis-je, car aussi bien nous n'avons rien à faire ici.

Et je fus le premier à tourner tranquillement le dos à la réunion, que les propos du vieux sceur de long semblaient devoir enfiévrer de plus en plus.

Le père Cluzot, avant de se remettre en marche, trouva cependant le moyen de me regarder bien en face, comme pour savoir ce qu'il devait penser des mouvements assez contradictoires qu'il voyait se produire chez moi.

L'examen tourna, parut-il, à l'avantage de la dernière disposition que j'avais montrée, et le brave homme tint sans doute pour purement fortuite ou inconsidérée la chaleureuse exclamation qui avait éveillé sa défiance.

Nous nous éloignâmes donc, mais non assez vite pour que ne vinssent pas à moi quelques paroles encore du Grand Espagnol, dont la voix profondément sonore avait d'autant plus de portée pour nous que le chemin que nous suivions sinuait sur une sorte d'amphithéâtre au-dessus du cimetière.

— Bien, je savais bien, disait-il; mais alors, voyez-vous, enfants, si on se décide ce matin, on ne perd pas de temps, on part comme qui dirait demain. On se réunit à un endroit convenu; on se compte; on voit parmi tous celui qui a le plus de tête, on le prend pour chef, car il faut toujours un chef...

Là une voix cria :

— Ce sera vous, Grand Espagnol.

Et d'autres répétèrent à qui mieux mieux :

— Oui, vous, vous!

— Moi! fit-il d'un ton qui traduisait l'étonnement, moi!

Puis, après un court silence :

— Et pourquoi pas, après tout? C'est une idée, une bonne idée que vous avez là. Je suis vieux d'âge, mais jeune encore de corps et de cœur. Et puis mes souve-

nirs de la guerre d'Espagne nous profiteront pour la guerre de France; et vous verrez si nous en coucherons bas, de ces Allemands!...

— Oui, oui, cria-t-on avec un entrain unanime.

Et les voix ne m'arrivèrent plus qu'à l'état de bruit inarticulé. Il me suffisait de savoir d'ailleurs que le départ était décidé.

Nous rentrâmes sans avoir rien dit qui se rapportât au sujet traité par le Grand Espagnol.

Après le déjeuner, voulant en toute prévision donner le change aux bonnes gens, que le moindre indice aurait pu alarmer, au lieu de prendre, comme je le faisais depuis quelques jours, mon fusil et ma gibecière pour aller arpenter la montagne jusqu'à l'heure du dîner, je sortis muni seulement — au moins d'une manière évidente — des lignes et du petit filet qui me servaient à pêcher les truites du ruisseau. J'avais réussi à cacher sur moi, sans être vu, un moule, une petite cuiller de fer et quelques lingots de plomb destinés à la fonte des balles pour ma carabine de tir. Je m'en allai loin dans les rochers, j'allumai un petit brasier, je fabriquai quelques douzaines de balles, ce qui ne prit pas si entièrement mon temps qu'il ne me fût encore possible de capturer deux ou trois beaux poissons, dont la vue argumenta, au retour, en faveur du calme d'esprit parfait où je voulais qu'on me crût plongé.

Bien m'en avait pris de fournir ce témoignage, car je remarquai que pendant mon absence la carabine pour laquelle j'avais fondu des balles avait été enlevée du coin où je la laissais ordinairement, avec les deux

Mon évasion. Dessin de F. Lix.

fusils composant mon attirail de chasse ou de tir. Je l'avais vue à sa place en partant. Je me consolai cependant de cette disparition en me disant qu'avec l'argent que j'avais je pourrais acheter une nouvelle arme dans la première ville où nous passerions. Toutefois je pus comprendre qu'en dépit de mes airs de *neutralité*, on faisait mieux que de me surveiller, et je résolus donc de redoubler de précautions pour éloigner les soupçons.

Dans l'après-midi, j'entrepris très-ostensiblement, en m'escrimant de la hache et de la scie, la construction d'une sorte de petit pavillon pigeonnier, précédemment projeté en commun, qui devait nécessiter plusieurs jours de travail.

Cette occupation, outre qu'elle dissimulait mes projets de départ, me permit encore d'apporter, comme par hasard, en cherchant les planches, les chevrons dont j'avais besoin, une échelle à proximité de la fenêtre de ma chambre, d'où, sans cela, je n'aurais pu sortir qu'en traversant la chambre du père et de la mère Cluzot.

Le soir, comme nous étions en train de souper tranquillement, nul de la maison n'ayant fait même allusion au mouvement qui avait dû se produire dans le pays, à la suite des patriotiques suggestions du Grand Espagnol, le vieillard entra, accompagné, comme toujours, de Josine, mais de Josine qu'il venait confier en partant à l'affection maternelle de ma nourrice, et qui semblait accepter sans objection cette séparation.

La brave mère Cluzot ne savait pas ce que cela voulait dire, et quand le vieux scieur de long lui apprit, du ton le plus animé, que le lendemain, à l'aube, un certain nombre de volontaires, dirigés par lui, se mettaient en route sur Lons-le-Saulnier, où ils prendraient

vent pour la campagne à faire, elle sembla se demander si c'était un rêve.

A la vérité, le Grand Espagnol ne laissait pas de manifester aussi quelque surprise de la très-évidente froideur dont j'avais bien garde de me départir, et que paraissait tenir à montrer pareillement le père Cluzot. Son regard presque embarrassé allait de l'un à l'autre de nos visages, et on eût dit que l'ardent vieillard refusât mentalement de nous reconnaître.

Ce fut bien autre chose quand, m'étant levé de table, je pris une lampe pour gagner ma chambre, en faisant mine d'avoir hâte de me reposer. Selon ma coutume, j'embrassai ma nourrice et le père Cluzot, et tendant la main au Grand Espagnol :

— Eh bien, à revoir et bonne chance, lui dis-je, de l'accent le plus calme.

— Merci, fit-il d'un air machinal, en prenant et serrant machinalement ma main; à revoir, petit!

Et comme je me retournai au moment de fermer la porte, je pus le voir qui me considérait saisi d'une sorte de froide stupéfaction.

Je sortis...

Arrivé dans ma chambre, je réunis et glissai entre mes deux matelas les quelques objets qui devaient com-

Les volontaires. Dessin de F. Lix.

poser mon équipement et mon simple bagage de volontaire; puis je me mis au lit, et je dormis *consciencieusement* pendant trois heures environ.

Au coup de minuit, je m'éveillai; mais ce ne fut que vers deux heures que je songeai au départ.

En moins de rien je fus vêtu d'un pantalon, d'un gilet et d'une jaquette de velours brun, chaussé de gros souliers ferrés, guêtré de cuir jusqu'à mi-jambes. Un feutre mou sur ma tête, une large ceinture de gymnase autour des reins. En sautoir, à gauche, une gourde de coco; à droite, un carnier de corde tressée où j'avais mis un peu de linge. Je décrochai du mur, au-dessus du lit, où ils formaient depuis longtemps une rustique panoplie, deux pistolets simples, que je passai dans ma ceinture, et un ancien et robuste fusil double, autrefois à silex, remis à piston, avec lequel le père du père Cluzot disait avoir chassé l'ours, au temps où les ours faisaient encore quelques apparitions dans notre Jura.

J'enfilai un caban, et, le fusil en bandoulière, j'ouvris doucement la fenêtre, que j'avais exprès laissée entre-bâillée la veille, j'attirai l'échelle, j'enjambai, je descendis avec précaution, et, deux minutes plus tard, cheminait à toute vitesse, sur la route de la Chaux-Cernoise à Lons-le-Saulnier, l'un des plus déterminés et sincères défenseurs de la France envahie.

Mon dessein était de me rendre tout d'une haleine à

certain carrefour, entre mont et rivière, situé à une dizaine de kilomètres du hameau, pour attendre la petite légion, qui devait inévitablement y passer.

Ce fut en gagnant seul au milieu du mélancolique silence de la nuit ce lieu où devait réellement commencer mon rôle de volontaire, que pour la première fois je me sentis avoir conscience du caractère à la fois bizarre et solennel de la tâche à laquelle j'allais me vouer.

Ce fut alors aussi que je résolus de consigner, jour par jour autant que possible, sur les pages d'un carnet, les souvenirs que pourrait me laisser cette aventureuse période de ma vie.

Qu'adviendra-t-il de ces notes?... Me sera-t-il donné de les refeuilleter, de les relire un jour à loisir, alors que les événements seront déjà lointains dans le passé? ou bien, moi percé de quelque balle prussienne, tomberont-elles en d'autres mains? En ce cas, ami ou ennemi, toi qui les auras recueillies, prononce en maître absolu sur leur sort. Détruis-les dédaigneusement si elles te semblent indignes d'être conservées; mais si tu juges, au contraire, qu'elles reflètent avec quelque intérêt certains côtés d'une guerre qui, sans doute, datera dans l'histoire, et si tu crois bon ou utile de les garder, de les montrer, de les communiquer, garde-les, montre-les, communique-les : tu ne feras que ce que j'eusse fait moi-même.

Bref, advienne que pourra de mon griffonnage, j'allais à grands pas vers le carrefour où je m'étais promis d'attendre le passage de mes futurs compagnons de guerre. C'était, au rapide tournant d'un chemin taillé sur le roc, à la jonction de trois ravins et de deux torrents, une sorte d'entaille naturelle sur la lisière d'une épaisse futaie de sapins.

J'arrivai au dernier coude de la route aux premières lueurs de l'aube, à ce moment où tous les objets se confondent encore dans des masses d'ombre indécise. Comme je traversais le vieux pont à cintre aigu jeté au confluent des deux cours d'eau, je crus distinguer quelque chose qui remuait au pied des arbres.

En regardant d'un peu plus près, je vis que c'était un homme — un homme armé, car le canon brillant de l'arme eut un léger scintillement. — L'homme entra sous les sapins et disparut. « Quelque chasseur, » pensai-je, et j'avançai sans m'inquiéter davantage de cette rencontre, qui, d'ailleurs, ne pouvait rien avoir d'inquiétant.

Le pont franchi, la bordure de la forêt atteinte, je fis halte; mon fusil entre mes genoux, je m'assis sur la mousse, à peu près à l'endroit où j'avais aperçu l'homme, et j'attendis.

J'étais là depuis un quart d'heure environ, la lumière s'était répandue plus franche autour de moi, quand j'entendis des pas à quelque distance sous bois. Je tournai la tête de ce côté, et presque aussitôt :

— Etienne! cria une voix que je n'eus pas de peine à reconnaître, la voix du père Cluzot.

Oui, le père Cluzot était là, harnaché, guêtré comme moi, la carabine à l'épaule. Nous avions eu tous deux la même idée, seulement il m'avait devancé au carrefour.

Je m'étais levé assez embarrassé tout d'abord devant lui, bien qu'il ne fût guère en situation de me réprimander, si peu même que les premières paroles qu'il m'adressa furent de sa part une sorte de justification.

— Moi, vois-tu, Étienne, dit-il d'un accent où s'entendait un sourd accent de rage désespérée, moi, ils m'ont tué mon enfant, mon dernier enfant. Il faut que je parte, que j'en tue tant que je pourrai. Il n'y a que cette pensée qui me soutienne... Toi, c'est différent, c'est pourquoi retourne vers la mère, qui va être seule.

— Mais, père, lui répliquai-je, ton fils n'était-il pas mon frère? Ne faut-il pas aussi que je le venge?

Le brave homme me regarda un instant en silence; puis, au moment où deux grosses larmes jaillissaient de ses yeux gonflés, il m'attira sur sa poitrine, où il m'étreignit. Puis il me dit tranquillement :

— Les autres vont bientôt venir, je pense.

— Oui, sans doute, père.

Ce fut toute l'explication qu'il y eut entre nous.

Et nous nous assîmes côte à côte, au bord du bois, et nous nous prîmes à causer, comme l'auraient pu faire deux vieux serviteurs de la même cause.

C'était pour lui que, la veille, il avait mis de côté ma carabine. Il me la rendit et prit mon arme, en remarquant qu'il aurait dû songer que le fusil de son père lui porterait bonheur.

Il me raconta comment il avait, lui, exécuté son *évasion*. La veille, le Grand Espagnol leur avait laissé Josine, qui avait reçu les adieux de son aïeul avec une absence d'émotion dont le vieillard avait fait honneur au caractère bien trempé de la jeune fille. Il était entendu qu'elle coucherait chez ma nourrice. Mais, au moment d'aller au lit :

— Eh! après tout, non, fit-elle, avec une loquacité relative, qui contrastait singulièrement avec ses façons coutumières, mon grand-père me prend-il pour une enfant? A-t-il peur que je sois faible? Non, je suis forte; je vais le lui prouver là-bas.

On voulut la retenir, l'accompagner : elle refusa et sortit.

Vers minuit, le père Cluzot dit à sa femme qu'il se reprochait de n'avoir pas gardé ou reconduit Josine. Il craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, et il se leva pour aller voir chez le Grand Espagnol, qui ne devait pas s'être couché, et à qui il tiendrait compagnie pendant le reste de la nuit...

Il sortit, prit sous la paille du hangar tout le bagage qu'il y avait déposé dans la soirée, et se dirigea vers le carrefour, qu'il atteignit deux heures avant moi.

Nous convînmes que j'écrirais pour lui et pour moi à la mère Cluzot, dès notre arrivée à la ville.

Vers dix heures, la troupe que nous attendions était enfin en vue; nous comptâmes derrière le Grand Espagnol huit hommes, parmi lesquels, bien qu'à distance, il ne nous fût pas difficile de reconnaître, au galbe rabougri de l'un et à la casquette plate de l'autre, Claude Mazuyer, le malin tailleur, qui lavait ainsi jusqu'aux dernières traces du reproche que nous avons vu lui être si sensible, et Appenzell, le placide Helvétien, qui voulait sans doute payer à notre généreux pays la sainte dette de l'hospitalité.

Quand le vieux scieur de long put nous reconnaître à son tour, nous le vîmes se retourner vers ceux qui le suivaient, et nous l'entendîmes s'écrier, avec une véritable explosion de joie :

— Ah! je vous disais bien que tous deux seraient des nôtres tôt ou tard!

On s'embrassa. On se remit en route.

Et la campagne était commencée, dont je vais maintenant ne plus faire qu'enregistrer les étapes.

***

(La suite à la prochaine livraison.)

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ALEXANDRE DUMAS.

Tandis que Paris luttait vainement; tandis que nos armées improvisées de province combattaient à forces et à armes inégales contre les multitudes germaniques; tandis que le drame lugubre de l'invasion se jouait sur un tiers de notre territoire; que le sang des enfants de la France coulait à flots; qu'un deuil immense planait sur la patrie, un homme qui avait empli le monde de sa personnalité, un conteur intarissable, un hâbleur de génie, un romancier, un auteur dramatique d'une fécondité incomparable, malgré les réserves qu'il faut faire lorsqu'on l'examine de près, un écrivain d'une supériorité incontestable s'éteignait sans bruit, sans éclat, dans une de nos petites villes du Nord que le mascaret allemand n'avait pas encore inondée.

Cet homme, c'était Alexandre Dumas.

Depuis quelques années, il est vrai, Dumas n'était plus que l'ombre de lui-même; sa riche nature s'était épuisée aux prodigalités qu'il en avait faites; ses audaces, qu'on prit souvent pour de la puissance lorsqu'elles furent heureuses, avaient disparu, et il glissait lentement vers l'enfance par une décadence de plus en plus sensible, de plus en plus incurable. Toutefois l'heure n'est pas encore passée de parler de ce grand amuseur du dix-neuvième siècle, dont l'œuvre rapide, a dit M. de Saint-Victor, troublée, mélangée, grossie de sources diverses, remplaçant le manque de profondeur par la vivacité du courant, ressemble à ces fleuves qui charrient pêle-mêle la vase et l'or et qui, s'ils se perdent dans les sables au terme de leur parcours, n'en ont pas moins réjoui leurs rives et fertilisé en partie la contrée qu'ils ont traversée.

A l'imitation de Jean-Jacques Rousseau, Alexandre Dumas a écrit ses confessions; il l'a fait, pour la première partie de sa vie, en dix volumes, pleins d'une vanité tellement naïve, qu'on ne se sent pas le courage de la condamner. Nous les mettrons quelquefois à contribution dans le cours de ce travail. Notre but n'est point de raconter en détail la vie du dramaturge, du romancier, encore moins d'analyser son œuvre colossale, dans laquelle il est très-difficile d'ailleurs de faire la part exacte des nombreuses collaborations qui ont contribué à l'édifier, mais simplement de tracer à grands traits la silhouette d'une des figures les plus curieuses de notre époque.

Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1802. Son grand-père, le marquis Antoine-Alexandre Davy de La Pailleterie, s'en était allé fonder une exploitation agricole à Saint-Domingue, en 1760; là, il eut d'une mulâtresse, nommée Marie-Cessette Dumas, un fils qu'il reconnut, et qui fut plus tard le général Alexandre Dumas Davy de La Pailleterie.

Le marquis de la Pailleterie n'était pas un homme fort tendre, s'il faut en croire notre auteur. De retour en France vers 1780, il épousa, un peu plus tard, à l'âge de soixante-quatorze ans, sa femme de charge. Son fils, pour lequel il n'avait jamais eu qu'une affection modérée, peut-être à cause de la couleur de sa peau, s'étant montré médiocrement satisfait de ce mariage, il lui coupa les vivres et ne voulut plus le voir.

Le jeune de La Pailleterie s'engagea alors comme simple cavalier dans le régiment des dragons de la reine, le 2 juin 1786, sous le nom de Dumas, le marquis lui ayant défendu de « traîner son nom dans les derniers rangs de l'armée ».

D'après notre écrivain, dont l'amour filial n'a reculé devant aucune exagération, son père possédait tous les dons, toutes les qualités, tous les talents. Au reste, voici le portrait qu'il en trace au moment où celui-ci rejoint son régiment, en garnison à Laon :

« Mon père, nous l'avons déjà dit (effectivement, sur ce sujet, il se répète souvent), à l'âge de vingt-quatre ans qu'il avait alors, était un des plus beaux jeunes hommes qu'on pût voir. Il avait ce teint bruni, ces yeux marrons et veloutés, ce nez droit qui n'appartiennent qu'au mélange des races indienne et caucasique. Il avait les dents blanches, les lèvres sympathiques, le cou bien attaché sur de puissantes épaules, et, malgré sa haute taille de cinq pieds neuf pouces, une main et un pied de femme... Au moment où il se maria, « son mollet était juste de la grosseur de la taille de ma mère ». La liberté dans laquelle il avait vécu aux colonies avait développé son adresse et sa force d'une manière remarquable : c'était un véritable cavalier américain, un Gaucho. Le fusil ou le pistolet à la main, il accomplissait des merveilles dont Saint-Georges et Junot étaient jaloux. Quant à sa force musculaire, elle était devenue proverbiale dans l'armée. Plus d'une fois il s'amusa, au manége, en passant sous quelque poutre, à prendre cette poutre entre ses bras et « *à enlever son cheval « entre ses jambes* ». Je l'ai vu, et je me rappelle cela avec tous les étonnements de l'enfance, porter deux hommes sur sa jambe pliée, et, avec ces deux hommes en croupe, traverser la chambre à cloche-pied. Je l'ai vu, dans un mouvement de douleur, prendre un jonc de grosseur moyenne entre ses deux mains et le briser en tournant une main à droite et une main à gauche. Je me rappelle enfin que, sortant un jour du petit château des Fossés, où nous demeurions, il avait oublié la clef d'une barrière; je me rappelle l'avoir vu descendre de cabriolet, prendre la barre transversale et, à la deuxième ou troisième secousse, faire éclater la pierre dans laquelle elle était scellée. Le docteur Ferus, qui a servi sous mon père, m'a raconté souvent que, âgé de dix-huit ans à peu près, lui, Ferus, fut expédié à l'armée des Alpes comme aide-chirurgien. Le soir de son arrivée, il regardait, au feu d'un bivouac, un soldat, qui, entre plusieurs tours de force, s'amusait à introduire son doigt dans le canon d'un fusil de munition et le soulevait, non pas à bras, mais à doigt tendu. Un homme, enveloppé d'un manteau, se mêla aux assistants et regarda comme les autres. Puis, souriant et jetant son manteau en arrière :

« — C'est bien cela, dit-il. Maintenant, apportez quatre fusils. »

« On obéit; car on avait reconnu le général en chef. Alors il passa ses quatre doigts dans les quatre canons et leva les quatre fusils avec la même facilité que le soldat en avait levé un seul.

« — Tiens, dit-il, en les reposant lentement à terre,

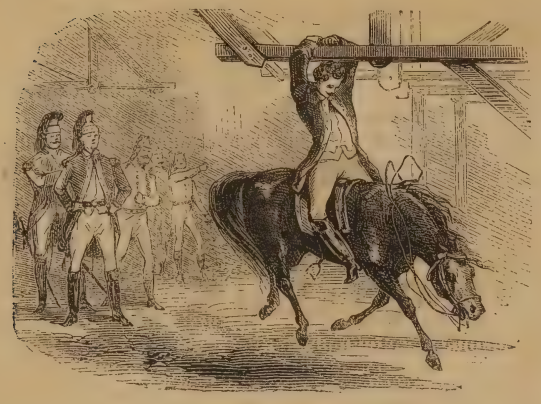
quand on se mêle de faire des tours de force, voilà comme on les fait. »

Ces légendes du cheval enlevé entre les jambes et des quatre fusils enlevés à doigts tendus, qui ornent les premières pages de la première série des *Mémoires* de Dumas, eurent, quand elles parurent, un succès de rire pyramidal, au grand étonnement de leur inventeur, qui, lui, croyait toujours ce qu'il écrivait.

Disons toutefois, pour être juste, que le fils de Cessette Dumas et du marquis de La Pailleterie n'était pas un homme ordinaire, et qu'il fallait qu'il possédât de réelles qualités pour passer par tous les grades, jusqu'à celui de général de division, en l'espace de sept ans, de 1786 à 1793.

Brouillé avec Bonaparte, le général Dumas, malgré de brillants états de service et sa jeunesse, fut mis en non-activité à son retour d'Egypte. Dégoûté, découragé, et après quelques vaines tentatives pour rentrer en activité, il se retira à Villers-Cotterets, pays de sa femme (il s'était marié en 1792), où Alexandre vint bientôt au monde.

Orphelin de bonne heure (son père mourut en 1803),



Les exploits du général Dumas. Dessin de Pelcoq.

notre poëte, élevé avec plus de tendresse que de sévérité par sa brave femme de mère, ne savait encore, en 1812, que faire l'école buissonnière dans la forêt de Villers, « lancer des pierres comme David, tirer de l'arc comme un soldat des îles Baléares, monter à cheval comme un Numide, » c'est lui qui l'avoue modestement, lorsque sa famille pensa sérieusement à son éducation morale.

Un certain abbé Conseil, cousin de sa mère, venait de mourir, laissant quinze cents francs à celle-ci et une bourse au séminaire de Soissons pour un de ses parents. Le parent, c'était le petit Alexandre, auquel on communiqua la *bonne nouvelle*.

Le séminaire n'était pas positivement l'objet des rêves de Dumas; pourtant, sur les vives instances de sa mère, il consentit à y aller, sans trop savoir au juste combien de temps il voudrait y rester.

« La veille du jour où l'on devait m'embarquer dans la voiture qui, deux fois par semaine, faisait le service entre Villers-Cotterets et Soissons, nous dit-il lui-même, comme je réunissais toutes mes petites affaires de collégien, je m'aperçus qu'il me manquait un encrier. J'en fis l'observation à ma mère, qui, reconnaissant la justice de mon désir, me demanda comment je le voulais. J'avais des idées luxueuses à l'endroit de cet encrier. Je voulais un encrier de corne avec un récipient pour les plumes. Mais comme ma mère ne comprenait pas bien mes explications, elle me donna douze sous et me chargea d'aller acheter l'encrier moi-même. Qu'on fasse bien attention à ce détail; si puéril qu'il soit, il a changé la face de ma vie. J'allai chez un épicier nommé Devaux. L'épicier n'avait pas d'encrier comme j'en désirais un; il m'en promit un pour le soir. Le soir, je revins. Il avait l'encrier. Mais le hasard fit qu'en même temps que moi se trouvait dans le magasin ma cousine Cécile. En me voyant, sa joie fut grande. Elle trouvait donc l'occasion de me dire à moi-même qu'elle me souhaitait toute sorte de prospérités dans la carrière que j'embrassais, et elle me promit qu'aussitôt que je serais ordonné, elle me donnerait la charge de son directeur. Je ne sais si c'est parce que les railleries me parurent trop amères, ou la charge trop lourde, mais je jetai l'encrier au nez de l'épicier, je mis mes douze sous dans ma poche et je sortis du magasin en criant :

« — Eh bien! c'est bon; je n'irai pas au séminaire!... »

Les exploits du général Dumas. Dessin de Pelcoq.

« J'achetai avec mes douze sous un pain et un saucisson, des vivres pour trois jours enfin, et j'allai trouver Boudoux. Il faut que j'explique ce que c'était que Boudoux. »

Ici une histoire aussi abracadabrante que celles que nous avons déjà citées, et que Dumas raconte avec son ton convaincu habituel :

« Je n'ai jamais vu plus terrible mangeur que Boudoux. Un jour, il arriva chez nous. On venait de tuer un veau; il le regardait avec des yeux d'envie.

« — Veux-tu le manger tout entier, dit mon père, il est à toi.

« — Oh! le général plaisante, dit Boudoux.

« — Non, sur ma parole.

« — Je veux bien, général. »

« On mit le veau tout entier au four et, le veau cuit, Boudoux mangea le veau tout entier. Le dernier os gratté, mon père lui fit compliment.

« — J'espère maintenant que tu n'as plus faim, Boudoux? lui dit-il.

« — Mettez la mère à la broche, répondit Boudoux, et vous verrez. »

« Mon père recula; il aimait ses vaches. Boudoux était homme à n'en laisser que les cornes. »

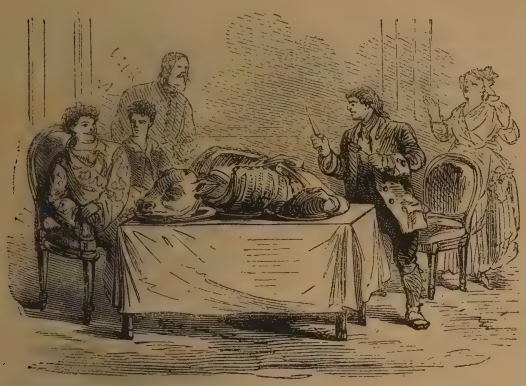
Après des exploits semblables, il semble qu'il faudrait tirer l'échelle; nenni. Avec Dumas, c'est toujours de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.

Lisez cet autre trait de l'appétit du Gargantua moderne avec lequel nous venons de faire connaissance.

« Un jour d'ouverture de chasse, chez M. Danré de Vouty, il y avait vingt-quatre poulets à la broche. Boudoux les regarda comme il avait regardé le veau de mon père. M. Danré eut l'imprudence alors de faire une proposition équivalente à celle qui lui avait été faite chez nous. « Boudoux fit vingt-quatre bouchées « des vingt-quatre poulets. »

Autre histoire sur le même personnage :

« Lorsque, après la restauration, M. le prince de Condé vint chasser à Villers-Cotterets, il y amena une meute de cent vingt chiens. Boudoux obtint la charge de valet des valets de chiens. Ce fut en conséquence Boudoux qui se trouva chargé de faire aux roquadors et aux barbaros princiers la distribution des vivres. On s'aperçut que, quoique l'achat de pain et de mou



Boudoux et son veau. Dessin de Pelcoq.

fût toujours le même, les pauvres bêtes languissaient, maigrissaient, perdaient leurs jambes. On se douta de la chose et l'on guetta Boudoux. On s'aperçut qu'il mangeait à lui seul la portion de « quarante » chiens. C'étaient les deux sixièmes de la nourriture générale. Le prince ordonna qu'on servirait chaque jour à Boudoux une portion à part, et que cette portion serait celle de quarante chiens. »

La nature, la vie de Dumas sont tout entières dans l'esprit qui a dicté les lignes qu'on vient de lire.

Les qualités pantagruéliques de Boudoux attiraient sans doute Dumas, qui fut un gros mangeur, doublé, par la suite, d'un gourmet, voire d'un émule de Brillat-Savarin, d'un docteur ès sauces.

Au lieu d'aller au séminaire de Soissons, Dumas se réfugia dans la hutte de Boudoux, y passa trois jours et trois nuits et rentra, au bout de ce temps, chez sa mère, qui l'accueillit comme l'enfant prodigue et promit qu'il n'irait pas au séminaire, mais exigea de lui qu'il entrerait à l'école de l'abbé Grégoire, à Villers-Cotterets.

Alexandre se résigna tant bien que mal, vint s'asseoir sur les bancs de l'école, y apprit un peu de latin, un peu d'orthographe, un soupçon d'histoire, un peu d'arithmétique, c'est-à-dire l'addition et la multiplication (de son propre aveu, Dumas ne put jamais parvenir à faire la moindre division), y développa ses dispositions pour la calligraphie, et donna le reste de son temps et la plus exubérante partie de son intelligence aux exercices du corps : à l'escrime, à l'équitation, au braconnage, dans lesquels il passa si rapidement maître, que sa mère, jugeant, non sans effroi, que ses aptitudes pour la marette, pour la pipée et pour la chasse pourraient le conduire un jour à l'hôpital, supplia un notaire de Villers-Cotterets, Me Mennesson, de l'arracher à ce vagabondage champêtre et de le prendre chez lui en qualité de saute-ruisseau, en attendant mieux. Alexandre avait alors quinze ans.

Peu soucieux de se casser la tête à étudier Cujas et Pothier, notre troisième clerc de notaire ne songea, dans sa nouvelle position sociale, qu'à continuer ses exploits cynégétiques et à utiliser les courses qu'on lui faisait faire chez les paysans des environs, pour braconner sur une plus large échelle qu'au temps de l'abbé Grégoire. Ce régime, on le comprend, n'augmenta pas

A. Dumas et le général Foy. Dessin de Pelcoq.

beaucoup son fonds de connaissances et ne lui ouvrit pas de grands horizons d'avenir. C'est du moins ce qu'il confesse :

« J'avais posé, dit-il, comme terme à mon ambition, une perception de province, aux appointements de quinze ou dix-huit cents francs, car, être notaire, il n'y fallait pas songer; d'abord, la vocation me manquait, et, depuis trois ans que je copiais des ventes, des obligations et des contrats de mariage chez Me Mennesson, je n'étais guère plus fort en droit que je ne l'étais en musique après trois ans de solfége chez le père Hiraux. »

Heureusement pour sa fortune, il se lia avec la famille de Leuven, retirée à Villers-Cotterets depuis la restauration définitive de Louis XVIII, et en particulier avec Adolphe de Leuven, le futur librettiste, le futur collaborateur de Scribe, qui était déjà très-répandu, à cette époque, dans le monde littéraire et théâtral de Paris.

Cette liaison décida du sort d'Alexandre et lui montra sa voie.

Quelques essais informes de versification, un désir brûlant de parvenir, un amour naïf de la gloire, des

confidences de jeune homme, une amitié franche et colorée, comme celle qu'on éprouve ou qu'on inspire à dix-huit ans, une grande communauté de goûts, d'aspirations, attachèrent de suite les deux jeunes gens et poussèrent Adolphe à mettre son expérience, son savoir au service d'Alexandre et à composer avec lui des pièces de théâtre.

Le premier fruit de cette collaboration fut un vaudeville en un acte intitulé *le Major de Strasbourg;* le second fut un autre vaudeville intitulé *le Dîner d'amis,* emprunté aux *Contes à ma fille,* de M. Bouilly; le troisième fut un drame intitulé *les Abencerrages,* emprunté au *Gonzalve de Cordoue,* de Florian.

Ces trois chefs-d'œuvre occupèrent les deux amis pendant un an, de 1820 à 1821. En 1822, la famille de Leuven retournant se fixer à Paris, Adolphe emporta les précieux trésors, en assurant Alexandre que les directeurs des différents théâtres de la capitale se les disputeraient avec enthousiasme.

Mais, hélas! les directeurs parisiens étaient en l'an de grâce 1823 ce qu'ils sont, ou à peu près, en l'an de grâce 1871; Adolphe se vit impitoyablement éconduit par eux, à peine leur eut-il montré le bout d'un de ses manuscrits.

Adolphe se consola de son échec en collaborant avec Théaulon, avec Soulié, avec Rousseau, à d'autres pièces, nous n'osons dire à d'autres chefs-d'œuvre. Malheureusement Alexandre, qui n'avait pas le même baume à sa disposition, qui, de sa petite ville picarde, soupirait après la terre promise, ne prit pas la chose aussi philosophiquement.

Obligé de quitter l'étude de Me Mennesson pour aller occuper une place plus avantageuse chez un notaire de Crépy, Alexandre, ne pouvant plus résister à son impatience, profita un beau jour d'un voyage de son patron pour aller passer quarante-huit heures dans la grande ville, en compagnie d'un de ses amis, son ancien maître clerc, et en braconnant le long de sa route pour payer ses frais d'hôtel.

Ces quarante-huit heures passèrent comme un songe; il revit Adolphe et sa famille; il alla chez Talma et put l'applaudir le soir dans un de ses succès. Il causa, au café du *Roi,* avec les vaudevillistes du temps; il admira hâtivement les principaux monuments de la capitale et repartit pour Crépy, tout enfiévré de ce qu'il avait vu.

Le réveil l'attendait au retour.

Son patron n'aimait pas à voir ses clercs faire l'école buissonnière; il le lui déclara. Alexandre reçut l'observation avec aigreur; le patron offrit, sur le même ton, une rupture; Alexandre accepta, et, le lendemain, revint à Villers-Cotterets, son paquet sur l'épaule.

La détresse financière dans laquelle se trouvait alors sa mère et l'absolue nécessité qu'il y avait pour la pauvre veuve à ce qu'il ne restât pas longtemps à sa charge, son impatience d'aller tenter fortune à Paris précipitèrent sa résolution. Il se procura quelques louis, demanda une lettre pour le général Foy à un ancien ami de son père, embrassa sa mère et partit.

Avant d'aller frapper à la porte de l'orateur populaire de la Chambre, notre aventurier, muni de divers papiers de famille établissant que le général Dumas avait rendu des services signalés à ses amis : le maréchal Jourdan, le général Sebastiani, le duc de Bellune, alors fort bien en cour, se présenta chez ces puissants du jour, croyant être accueilli par eux à bras ouverts; mais — il s'y serait attendu s'il avait eu plus d'expérience du monde — les deux premiers le reçurent froidement ou mal; le troisième ne le reçut pas du tout.

Un seul des camarades de son père, le général Verdier, lui tendit la main.

Il est vrai que celui-là était pauvre et en disgrâce.

Alexandre se rendit donc chez le général Foy, son suprême espoir.

Laissons-le raconter lui-même son entrevue; le lecteur n'y perdra pas, car c'est un des passages les plus vrais, les plus réussis, les meilleurs de ses *Mémoires :*

« Le général Foy devait être, à cette époque, un homme de quarante-huit ans, maigre, plutôt petit que grand, aux cheveux rares et grisonnants, au front bombé, au nez aquilin, au teint bilieux. Il portait la tête haute, avait la parole brève et le geste dominateur. On m'annonça... J'apparus, tout tremblant.

« — C'est vous qui êtes M. Alexandre Dumas? me demanda-t-il.

« — Oui, général.

« — Seriez-vous le fils du général Dumas qui commandait l'armée des Alpes?

« — Oui, général.

« — On m'a dit que Bonaparte avait été bien injuste pour lui et que cette injustice s'était étendue jusqu'à sa veuve?

« — Il nous a laissés dans la misère.

« — Puis-je vous être bon à quelque chose?

« — Je vous avoue, général, que vous êtes à peu près mon seul espoir.

« — Comment cela?

« — Veuillez d'abord prendre connaissance de cette lettre de M. Danré.

« — Ah! ce cher Danré..: Vous le connaissez?

« — C'était un ami intime de mon père.

« — En effet, il habite à une lieue de Villers-Cotterets, où est mort le général Dumas. Et que fait-il, ce cher Danré?

« — Mais il est heureux et fier d'avoir été pour quelque chose dans votre élection, général.

« — Pour quelque chose? dites pour tout! fit-il en décachetant la lettre. Savez-vous, continua-t-il, tenant la lettre ouverte sans la lire, savez-vous qu'il a répondu de moi aux électeurs corps pour corps, honneur pour honneur?... Ils ne voulaient pas me nommer. J'espère que son entêtement ne lui a pas valu trop de reproches. Voyons ce qu'il me dit. »

« Il se mit à lire.

« — Oh! oh! il vous recommande à moi avec instance; il vous aime donc bien?

« — Mais à peu près comme il aimerait son fils, général.

« — Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

« — Oh! pas à grand'chose.

« — Bah! vous savez bien un peu de mathématiques?

« — Non, général.

« — Vous avez, au moins, quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique? »

« Il s'arrêtait entre chaque mot, et, à chaque mot, je sentais une nouvelle rougeur me monter au visage et la sueur ruisseler de mon front en gouttes de plus en plus pressées. C'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.

« — Non général, répondis-je en balbutiant; je ne sais rien de tout cela.

« — Vous avez fait votre droit, au moins?

« — Non, général.

« — Vous savez le latin, le grec?

« — Le latin, un peu; le grec, pas du tout.

« — Parlez-vous quelque langue vivante?

« — L'italien.

« — Vous entendez-vous en comptabilité?

« — Pas le moins du monde. »

« J'étais au supplice, et lui-même souffrait visiblement pour moi.

« — Oh! général, m'écriai-je avec un accent qui parut l'impressionner beaucoup, mon éducation est complétement manquée, et, chose honteuse, c'est d'aujourd'hui, c'est de ce moment que je m'en aperçois... Oh! mais je la referai, je vous en donne ma parole, et, un jour, un jour, je répondrai : « Oui » à toutes les questions auxquelles je viens de répondre : « Non ».

« — Mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre?

« — Rien, rien, rien, général! » répondis-je, écrasé par le sentiment de mon impuissance.

« Le général me regarda avec une profonde commisération.

« — Et cependant, dit-il, je ne veux pas vous abandonner...

« — Non, général; car vous ne m'abandonneriez pas seul! Je suis un ignorant, un paresseux, c'est vrai; mais ma mère, qui compte sur moi, ma mère, à qui j'ai promis que je trouverais une place, ma mère ne doit pas être punie de mon ignorance et de ma paresse.

« — Donnez-moi votre adresse, dit le général; je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous... Tenez, là, à ce bureau. »

« Il me tendit la plume dont il venait de se servir. Je la pris; je la regardai, toute mouillée qu'elle était encore, puis, secouant la tête, je la lui rendis.

« — Eh bien?...

« — Non, lui dis-je, général, je n'écrirai pas avec votre plume, ce serait une profanation. »

« Il sourit.

« — Que vous êtes enfant! me dit-il. Tenez, en voilà une neuve.

« — Merci. »

« J'écrivis. Le général me regardait faire. A peine eus-je écrit mon nom qu'il frappa dans ses deux mains.

« — Nous sommes sauvés! dit-il.

« — Pourquoi cela?

« — Vous avez une belle écriture? »

« Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine; je n'avais plus la force de porter ma honte. Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais. Ce brevet d'incapacité, oh! il était bien à moi. Une belle écriture! Je pouvais donc arriver un jour à être expéditionnaire. C'était mon avenir! Je me serais volontiers fait couper le bras droit. Le général Foy continua, sans trop s'occuper de ce qui se passait en moi :

« — Écoutez, me dit-il; je dîne aujourd'hui au Palais-Royal; je parlerai de vous au duc d'Orléans; je lui dirai qu'il faut qu'il vous prenne dans ses bureaux, vous, le fils d'un général républicain. Mettez-vous là... »

« Il m'indiqua un bureau libre.

« — Faites une pétition, et écrivez-la du mieux que vous pourrez. »

« J'obéis. Lorsque j'eus fini, le général Foy prit ma pétition, la lut, traça quelques lignes en marge. Son écriture jurait près de la mienne et m'humiliait cruellement. Puis il plia la pétition, la mit dans sa poche et, me tendant la main en signe d'adieu, il m'invita à revenir le lendemain déjeuner avec lui...

« Je m'acheminai le lendemain, de bon matin, comme la chose m'avait été recommandée, vers l'hôtel du général Foy. Le général était à son travail, comme la veille. Il m'accueillit avec une figure riante, qui était de bon augure.

« — Eh bien! me dit-il, notre affaire est faite. »

« Je le regardai, tout abasourdi.

« — Comment cela? lui demandai-je.

« — Oui; vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans comme surnuméraire, à douze cents francs. Ce n'est pas grand'chose; mais à vous maintenant de travailler.

« — C'est une fortune!... Et quand serai-je installé?

« — Lundi prochain, si vous voulez.

« — Lundi prochain?

« — Oui; c'est convenu avec votre chef de bureau.

« — Comment se nomme-t-il?

« — M. Oudard... Vous vous présenterez à lui de ma part.

« — Oh! général, je ne puis croire à mon bonheur. »

« Le général me regarda avec une expression de bonté inexprimable. Cela me rappela que je ne l'avais pas même remercié. Je lui sautai au cou et l'embrassai. Il se mit à rire.

« — Il y a chez vous un fond excellent, me dit-il, mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis : étudiez!

« — Oh! oui, général; je vais vivre de mon écriture, mais je vous promets qu'un jour je vivrai de ma plume. »

On ne saurait nier que Dumas a tenu largement cette promesse.

En quittant le général Foy, il loua, à raison de cent vingt francs par an, une mansarde au cinquième étage d'une maison de la place des Italiens, le numéro 1, la garnit avec une charretée de vieux meubles qu'il emprunta à la maison maternelle et, au jour dit, prit possession de sa place d'expéditionnaire.

Le travail des bureaux du duc d'Orléans, comme tous ceux de ce genre, n'était pas tellement accablant, qu'Alexandre ne pût s'y livrer tout en étudiant, tout en s'essayant dans la littérature; ainsi fit-il. Doué d'une mémoire prodigieuse, s'assimilant avec une extrême facilité les qualités saillantes des écrivains avec lesquels il entrait en contact, abusant souvent de ce mot de Molière : « Je prends mon bien où je le trouve », et prenant volontiers sans scrupule, très-carrément même, le bien des autres avec ce qui pouvait être le sien, il eut rapidement un fonds de connaissances et d'idées assez riche pour commencer sa *carrière*.

Ses premiers essais littéraires, nous l'avons vu, avaient été risqués avec la collaboration d'Adolphe de Leuven; ses seconds essais eurent lieu avec la collaboration de de Leuven et de Rousseau. Ils produisirent un vaudeville intitulé *la Chasse et l'Amour*, qui, après avoir été refusé par acclamation au Gymnase, fut reçu à l'Ambigu comme lever de rideau.

La Chasse et l'Amour passa le 22 septembre 1825, eut un grand succès, nous dit Dumas, que nous voulons bien croire sur parole, et rapporta trois ou quatre cents francs à chacun de ses auteurs, ce qui était un joli chiffre pour l'époque, pour le théâtre et pour la pièce.

Dans le même temps, Dumas publia, de compte à demi avec un imprimeur nommé Setier, un petit vo-

lume de nouvelles, de trois nouvelles, que tous les libraires de la capitale avaient refusé d'éditer avec un ensemble touchant, et qui, frais payés et vente réalisée, coûta à son auteur trois cents francs, à peu près ce que lui avait rapporté *la Chasse et l'Amour*.

Il y avait balance.

Titre du volume : *Nouvelles contemporaines*.

Cette déconvenue financière ne découragea pas le jeune expéditionnaire, qui avait pris son essor et ne devait plus s'arrêter désormais.

A *la Chasse et l'Amour* et aux *Nouvelles* succéda un flot de pièces de vers plus ou moins médiocres, entre autres une *Ode au général Foy*, son protecteur (c'était le moins qu'il pût faire pour lui), et un second vaudeville, en collaboration (toujours) avec MM. Lassagne et Vulpian, vaudeville intitulé *la Noce et l'Enterrement*, enseigne bizarre, n'est-ce pas? qui, après avoir été refusé au Gymnase et au Vaudeville avec autant d'entrain que *la Chasse et l'Amour*, passa à la Porte-Saint-Martin, également en lever de rideau, le 21 novembre 1826, eut une quarantaine de représentations et, comme son aîné, rapporta un millier de francs de droits d'auteur.

Ajoutons que Dumas, qui, plus tard, devait signer seul les pièces et les livres de ses collaborateurs, garda l'anonyme pour ces deux productions.

Sa mère était venue s'installer à Paris; le besoin le

A. Dumas. Dessin de Breton.

pressait. Malgré la guerre que lui faisaient ses chefs de bureau, qui avaient probablement constaté de fréquentes fautes d'inattention dans ses copies depuis qu'il galopait sur Pégase, il se jeta à corps perdu dans les lettres.

En 1827, il traduit en vers le *Fiesque* de Schiller et broche une tragédie des *Gracques*.

Sous la Restauration, on ne pouvait nourrir la prétention de devenir un auteur dramatique estimé, si l'on n'avait préalablement donné la mesure de son génie dans une tragédie, composée selon les antiques préceptes d'unité de temps et de lieu. De là le cliché sceptique : « Il est si facile de ne pas faire une tragédie en cinq actes. » Dumas, qui devait être, en 1830, un des chefs les plus convaincus de l'école romantique échevelée, ne put se soustraire à cette loi fatale.

Ses *Gracques* et son *Fiesque* lui restèrent pour compte; il ne les utilisa qu'en en découpant de ci de là des lambeaux qu'il intercala par la suite dans ses autres drames.

Cependant voici venir une œuvre sérieuse, une œuvre de maître, en dépit des plagiats qui aidèrent à son enfantement, une des meilleures pièces de Dumas; voici venir *Christine*.

A. DUBARRY.

(La suite à la prochaine livraison.)

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION.

LES DEMOISELLES DE FERNIG (1).

Les défilés de l'Argonne. Dessin de A. de Bar et J. Duvaux.

VI. — LA PATRIE EN DANGER.

Le 20 avril 1792, l'Assemblée nationale, répondant aux menaces des puissances étrangères qui continuaient de ravager nos frontières, avait obligé le roi à leur déclarer la guerre.

Guerre terrible et solennelle, qui pendant vingt-cinq ans allait couvrir la France de gloire, mais qui, en surexcitant les passions populaires, devait faire sortir malheureusement la révolution de ses voies pacifiques.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Les premières hostilités ne nous furent pas favorables : elles commencèrent en Belgique par des revers, qu'on imputa aux trahisons de la cour

Alors tout le pays de Tournai à Valenciennes, se trouvant ouvert aux ennemis, fut ravagé de fond en comble. Les habitants de Mortagne, qui les premiers s'étaient distingués par leur patriotisme, eurent surtout à souffrir, et M. de Fernig et ses héroïques filles, désignés d'avance à la vengeance des vainqueurs, furent obligés d'abandonner leur foyer domestique pour aller demander asile et protection au général Dumouriez, campé à Maulde avec son armée.

Ces premiers revers excitèrent à Paris et dans toute la France le plus grand effroi. L'Assemblée nationale déclara alors la patrie en danger.

Or déclarer la patrie en danger, c'était dire au peuple : « Vos familles, vos champs, vos maisons, tous vos droits, toutes les libertés que vous avez déjà conquises sont en danger. Défendez-vous donc jusqu'à la mort contre ces Allemands qui viennent en nombre formidable envahir la France pour massacrer vos femmes et vos enfants, pour ravager vos biens et rétablir l'ancien régime. »

Ce cri d'alarme exalta tous les sentiments révolutionnaires : tous les citoyens se rallièrent, la nation entière fut debout. Tous les sexes, tous les âges se levèrent pour défendre la patrie. La France ne fut bientôt plus qu'un vaste camp, où hommes, jeunes gens, femmes, enfants, vieillards de toute condition, de toute fortune, coururent en foule occuper leur poste dans le grand mouvement guerrier et national qui se préparait.

Bientôt la France, par son élan, par son génie, allait renouveler les prodiges qui jadis avaient immortalisé les plus grands peuples de l'antiquité.

Alors à Paris et dans les départements se firent en masse les enrôlements militaires. A Paris, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, des commissaires, debout sur quatre tribunes élevées aux quatre angles de la place, recevaient les engagements volontaires au bruit des fanfares guerrières et aux acclamations enthousiastes de la foule. En province, dans les villes, dans les villages, dans les bourgades, les enrôlements se faisaient avec la même solennité, sur des amphithéâtres en bois s'élevant sur les places publiques. Puis des acclamations brûlantes enflammaient le cœur des volontaires, qui couraient fièrement au-devant de l'ennemi en chantant *la Marseillaise*, le nouvel hymne national que venait de composer un jeune officier du génie, Rouget de l'Isle.

Dans ces circonstances si critiques et si solennelles, Dumouriez fut nommé général en chef de l'armée du Nord. A lui incombait la mission glorieuse de conjurer les périls de la patrie.

« Dumouriez, fils d'un commissaire des guerres, dit Lamartine, était né à Cambrai en 1739. Quoique sa famille habitât le nord de la France, son sang était méridional. Sa famille, originaire d'Aix en Provence, se retrouvait tout entière dans la lumière, dans la chaleur et dans la sensibilité de sa nature; on y sentait le ciel qui avait fécondé le génie de Mirabeau. Son père, militaire et lettré, l'éleva à la fois pour les lettres et pour la guerre. Un de ses oncles, employé au ministère des affaires étrangères, le façonna de bonne heure à la diplomatie. Esprit puissant et souple à la fois, il se prêtait également à tout; aussi propre à l'action qu'à la pensée, il passait de l'une à l'autre avec complaisance, selon les phases de sa destinée. On sentait en lui la flexibilité du génie grec dans les temps mobiles de la république d'Athènes. Ses études fortes tournèrent de bonne heure son esprit vers l'histoire, le poëme des hommes d'action. Plutarque le nourrissait de sa mâle substance. Il se moulait sur les figures antiques dessinées à nu par cet historien, l'idéal de sa propre vie; seulement tous les rôles de ces divers grands hommes lui allaient également. Il les prenait tour à tour et les réalisait dans ses rêves, aussi propre à reproduire en lui le voluptueux que le sage, le factieux que le patriote, Aristippe que Thémistocle, Scipion que Coriolan. Il associait à ses études les exercices de la vie militaire, se façonnait le corps aux fatigues en même temps que l'âme aux grandes pensées, également habile à manier l'épée et intrépide à dompter le cheval. Démosthène s'était fait par la patience un organe sonore avec une langue qui bégayait; Dumouriez, avec un tempérament faible et maladif dans son enfance, se faisait un corps pour la guerre. L'activité ambitieuse de son âme avait besoin de se préparer un instrument. »

Voilà l'homme que l'Assemblée nationale avait choisi pour sauver la France.

Mais, pendant que l'imminence d'une guerre terrible avec l'Autriche et avec la Prusse agitait le peuple français, de l'autre côté du Rhin des préparatifs formidables s'accomplissaient, et le duc de Brunswick, nommé généralissime des deux armées allemandes, établissait son quartier général à Coblentz, centre principal de l'émigration française.

Le duc Charles-Frédéric-Ferdinand de Brunswick-Wolfenbuttel était âgé à cette époque d'une cinquantaine d'années; il avait épousé une sœur de Georges III, roi d'Angleterre. « Nourri dans les combats, les lettres et les plaisirs, il avait respiré dans les camps du grand Frédéric le génie de la guerre, l'esprit de la philosophie française et le machiavélisme de son maître. Il avait fait avec ce roi philosophe toutes les campagnes de la guerre de Sept ans. »

Cependant, avant d'envahir le territoire de la France, le duc de Brunswick publia le 25 juillet un manifeste qui ne laissait à la révolution d'autre alternative que la soumission ou la mort, et qui, rédigé au nom de l'Autriche et de la Prusse, semblait appartenir plutôt à des barbares qu'à des souverains du dix-huitième siècle. Le voici en substance :

Il était déclaré à la nation française que l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse n'étaient armés que pour faire cesser l'anarchie dans l'intérieur du royaume de France, arrêter les attaques portées au trône et à l'autel, rendre au roi sa liberté et le mettre en état d'exercer son autorité légitime. Le duc sommait donc toutes les autorités civiles et militaires de se soumettre sur-le-champ au roi, leur légitime souverain; déclarant que tout garde national pris les armes à la main serait traité comme rebelle, tous habitants qui oseraient se défendre seraient mis à mort et leurs maisons brûlées. Tous les membres de l'Assemblée nationale, du département, du district, de la municipalité et de la garde nationale de Paris étaient rendus responsables, sur leur tête, des événements fâcheux qui surviendraient, pour être jugés militairement, sans espoir de pardon. Il ajoutait que s'il était fait le moindre outrage à la famille royale, et s'il n'était pas pourvu immédiatement à sa sûreté, leurs Majestés impériale et royale livreraient Paris à une exécution militaire et à une subversion totale.

Cette insolente sommation excita dans toute la France

une indignation générale et, en portant au paroxysme la colère du peuple, conduisit l'infortuné Louis XVI dans les murs du Temple, d'où il ne devait plus sortir que pour aller à l'échafaud.

A la nouvelle de l'emprisonnement du roi, trois corps de troupes allemandes se préparèrent aussitôt à envahir la France par trois points différents : par la Flandre, la Champagne et l'Alsace.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, arrivé à Coblentz au commencement du mois d'août, passa avec une grande solennité son armée en revue, et soixante mille Prussiens, héritiers de la gloire et des traditions du grand Frédéric, s'avancèrent par le Luxembourg vers la frontière de France.

VII. — FABIUS CUNCTATOR.

Pendant que l'étranger souillait le sol de la France, pendant que l'Assemblée nationale poussait le cri d'alarme, appelant aux armes tous les citoyens, la salle du conseil de l'hôtel de ville de Sedan présentait, le 28 août 1792, un spectacle inaccoutumé : cinq généraux étaient réunis en conseil de guerre autour de Dumouriez, leur chef, pour aviser au salut de la patrie. Ces généraux étaient le lieutenant général Dillon et les quatre maréchaux de camp Vouillers, Chazot, Dangest et Dietmann.

A la gauche et à la droite du général Dumouriez se tenaient, prêts à exécuter ses ordres, son aide de camp Thouvenot et ses deux officiers d'ordonnance, presque deux enfants, en costume de hussard. C'étaient Félicité et Théophile de Fernig, les deux héroïques jeunes filles de Mortagne.

Après quelques instants d'un silence solennel, Dumouriez, une carte militaire dépliée devant lui, ouvrit la séance et exposa au conseil la triste situation de la France :

— Soixante mille Prussiens, dit-il, s'appuyant à droite sur 20000 Autrichiens qui marchent sur Stenay, à gauche sur 25000 Impériaux chargés d'assiéger Thionville et de bloquer Montmédy, s'avancent sur Paris par la Champagne. De plus, comme réserve, 20000 Autrichiens campent dans les Pays-Bas et 25000 Impériaux sur le Rhin. A ces 165000 hommes de troupes aguerries et bien disciplinées, la France ne peut opposer que 96000 soldats, divisés par des factions, sans discipline, sans confiance dans eux-mêmes ni dans leurs chefs.

Dans ces tristes circonstances, regardons froidement la situation et réunissons toutes les ressources de notre esprit pour sauver la patrie.

L'armée prussienne, après avoir déjà pris Longwy, assiége en ce moment Verdun, pour marcher, cette ville prise, sur Paris. C'est cette armée redoutable que nous avons mission d'arrêter avec les 25000 hommes à peine dont nous disposons; car les autres troupes françaises étant tenues en échec par les divers autres corps ennemis, il y a peu d'espoir d'en obtenir aide et secours.

L'entreprise est difficile, mais elle ne me paraît pas impossible, parce que nous aurons à combattre chez nous, ce qui nous permettra de nous ravitailler et de recevoir des secours inattendus; ce que ne pourra pas faire l'ennemi. Soyons donc pleins de courage et d'énergie et donnez-moi votre avis sur ce qu'il nous reste à faire pour sauver la patrie. Je vous écoute.

Dillon, le plus élevé en grade après Dumouriez, prit le premier la parole :

— Citoyens, dit-il, dans la situation critique que vient de nous exposer notre général en chef, je crois d'abord que le seul moyen de rendre notre ligne défensive est de nous porter sur-le-champ derrière la Marne et de gagner Châlons avant que les Prussiens y soient arrivés. Réfléchissez, ajouta-t-il, que si les Prussiens occupaient les premiers cette ville, ils se trouveraient entre Paris et nous, et dès lors Paris serait à leur merci. Or, comme le salut de la capitale nous importe plus que le salut d'un pays qu'il nous est impossible de défendre, je propose de laisser comme sentinelle le général Chazot avec quelques bataillons dans notre camp retranché de Sedan, et avec le reste de l'armée de gagner rapidement Châlons par Sainte-Ménehould; si Châlons était déjà occupé par l'ennemi, de marcher sur Reims pour nous porter derrière la Marne, afin d'en défendre le passage, en attendant les renforts que nous pourrons recevoir et qui nous permettront peut-être de prendre l'offensive.

L'avis de Dillon était appuyé de si bonnes raisons, qu'il fut adopté par les quatre maréchaux de camp. Mais Dumouriez, qui avait déjà son plan tout conçu et qui n'avait assemblé le conseil de guerre que pour connaître l'esprit et le caractère de ses généraux, leva la séance en disant qu'il réfléchirait à l'avis de Dillon; en même temps, il donna ordre à ce général de faire replier l'avant-garde de l'armée, dont il lui donna le commandement, et de la cantonner, à la gauche de la Marne, autour du Mouzon, en attendant de nouveaux ordres.

Le conseil se sépara, et Dumouriez, qui n'avait pas dormi depuis son départ de Valenciennes, le 26, rentra dans sa chambre pour se reposer. Mais, tourmenté par la grave responsabilité qui pesait sur lui, il manda aussitôt son aide de camp Thouvenot; il ne le connaissait que depuis son arrivée à Sedan, mais pendant toute la conférence il avait été à même d'étudier sa physionomie si sympathique et qui respirait la plus haute intelligence.

Dès que Thouvenot fut arrivé, Dumouriez, s'ouvrant à lui comme à un ami, l'informa qu'il désirait avoir son avis sur le plan de Dillon et sur celui qu'il avait conçu lui-même; et l'ayant fait asseoir autour d'une table sur laquelle se trouvait une carte militaire :

— Ecoutez-moi, lui dit-il : le plan de Dillon est sage, mais parfois la témérité est la sagesse des grands dangers. Je n'approuve donc pas la retraite sur Châlons pour plusieurs raisons, dont voici les principales : d'abord, en fuyant devant l'ennemi, nous donnerions à la France le signal de la faiblesse et du découragement; en second lieu, nous abandonnerions aux Prussiens la Lorraine, les Évêchés, les Ardennes, qu'il ne nous serait plus possible de leur reprendre; puis, en nous retirant derrière la Marne, il nous faudrait brûler Châlons et sacrifier Reims et Soissons; alors notre position les laisserait libres de marcher sur Paris par Reims et Epernay ou par Vitry ou Troyes; enfin, si les Prussiens voulaient passer la Marne à Châlons, il ne nous serait pas possible de les en empêcher, attendu qu'elle est guéable au-dessus et au-dessous de cette ville, et Châlons même leur fournirait un passage assuré, lors même que les habitants souffriraient qu'on brulât leur ville. Dans cette situation, notre petite armée ne trouvant plus entre Châlons et Paris une position tenable, la retraite dégénérerait bientôt en déroute, et avant d'arriver sous les murs de la capitale, nous serions probablement détruits par la nombreuse et redoutable cavalerie dont dispose l'ennemi.

Alors, montrant à Thouvenot, sur la carte, les hauteurs de l'Argonne couvertes de bois, coupées de marais et de rivières, ouvertes seulement par cinq défilés :

— Voilà, dit-il, les Thermopyles de la France, si j'ai le bonheur d'y arriver avant les Prussiens.

A peine Thouvenot avait-il jeté les yeux sur l'endroit que Dumouriez lui désignait sur la carte, que sa figure s'illumina tout à coup; il avait compris la pensée pleine de génie de son chef.

Heureux de l'approbation d'un homme en la haute intelligence duquel il avait eu confiance d'instinct, Dumouriez alla, l'esprit tranquille, prendre quelques instants de repos, laissant à Thouvenot le soin de préparer les détails du mouvement que l'armée devait exécuter.

Le lendemain il chargea Théophile de Fernig de porter à Beurnonville, qu'il avait laissé à Valenciennes, l'ordre de lui amener sur-le-champ les neuf mille hommes qui se trouvaient en ce moment sans grande utilité au camp de Maulde, et donna mission à Félicité d'informer Luckner, général en chef de l'armée de l'Est, des mouvements qu'il projetait et, en outre, de connaître les siens.

VIII. — LES THERMOPYLES DE LA FRANCE.

La forêt de l'Argonne, dont Dumouriez voulait faire les Thermopyles de la France, est une longue lisière de bois qui s'étend de Sedan à Sainte-Ménehould, l'espace de quinze lieues. C'est une ramification des Ardennes, dont la largeur, très-inégale, varie d'une lieue à quatre lieues.

Elle sépare les riches contrées des Trois-Evêchés des plaines stériles de la Champagne pouilleuse. Cependant les bords de la forêt offrent sur ses deux penchants de bons pâturages, des champs fertiles, où s'élèvent de riches fermes et de riants villages.

L'Argonne, coupée par des montagnes, des rivières, des ruisseaux, des étangs, des marais, n'est franchissable que par cinq défilés, qui mettent en communication la Champagne et les Trois-Evêchés.

Le premier de ces défilés, large et sans obstacle naturel, est *le Chêne-Populeux;* il laisse passer la route de Sedan à Réthel. Le second, situé deux lieues plus à l'ouest, est *la Croix-aux-Bois;* c'est un chemin de charrettes, qui va de Briqueney à Vouziers. Le troisième, placé au centre de la forêt, est *le Grand-Pré*, situé entre deux rivières : l'Aire et l'Aisne; la nature en a fait une espèce de camp retranché pour une armée défensive; il est traversé par la route de Stenay à Reims. Le quatrième défilé, à deux lieues et demie de Grand-Pré, se nomme *la Chalade;* il conduit de Varennes à Sainte-Ménehould. Enfin le cinquième, situé à une lieue environ à l'ouest, est appelé *les Islettes;* c'est par là que passe la grande route de Verdun à Paris.

Tels sont les passages que Dumouriez, avec moins de trente mille hommes, voulait barrer à la puissante armée prussienne.

Quelques jours après le conseil de guerre tenu à Sedan, par une belle matinée du commencement de septembre, un groupe de cavaliers quittait la clairière de Grand-Pré, se dirigeant, par la route de Stenay à Reims, vers la lisière de la forêt. Le premier qui ouvrait la marche était Dumouriez; à ses côtés se tenait son aide de camp Thouvenot; derrière suivaient plusieurs officiers de différents âges, parmi lesquels on distinguait les deux demoiselles de Fernig, dont la modestie et la grâce contrastaient singulièrement, sous leur élégant costume de hussard, avec les figures mâles et guerrières qui les entouraient.

Arrivés à la lisière de la forêt, Thouvenot, se séparant du groupe, tourna à gauche du côté du Chêne-Populeux, tandis que Dumouriez, suivi de ses officiers, se dirigea à droite vers les défilés de Chalade et des Islettes.

Après une longue course à travers une partie de l'Argonne, que Dumouriez avait sondée dans tous ses coins et recoins, tandis que Thouvenot parcourait l'autre, le général en chef regagnait vers la fin de la journée son cantonnement.

La forêt avait en ce moment quelque chose de solennel. Déjà la nuit commençait à descendre sur les cimes touffues des grands arbres des bois. De temps en temps une feuille jaunie, se détachant de sa branche, allait s'ajouter avec un léger bruissement à celles qui jonchaient déjà le sol. Au loin on entendait par intervalles le cri lugubre du chat-huant ou le bruit sonore d'un torrent roulant de rocher en rocher pour aller se perdre dans les eaux tranquilles d'une des rivières qui traversent la forêt. Tout autour s'élevaient les mamelons boisés de l'Argonne, ressemblant de loin à d'antiques remparts bâtis par des géants pour contenir le cours d'un fleuve impétueux. Par des éclaircies, on apercevait d'un côté les plantureuses contrées des Trois-Évêchés, et de l'autre, comme triste contraste, les immenses plaines ondulées de la Champagne, ressemblant à de grandes vagues de sable dont les couches crayeuses s'étendent, en se succédant, jusqu'à Châlons.

Heureux d'avoir prévenu l'ennemi et de tenir avec sa petite armée tous les passages de l'Argonne, Dumouriez rentra, l'esprit tranquille, à son quartier général de Grand-Pré, où, avec douze mille hommes, il était retranché entre l'Aire et l'Aisne, après avoir suffisamment garni de troupes les autres défilés.

A ce moment la clairière de Grand-Pré présentait un étrange spectacle. A la lisière du défilé on apercevait, ici un escadron de cavalerie; là un bataillon d'infanterie ou de volontaires; plus loin, au centre, des groupes de militaires assis autour de quelques batteries en repos ou de fusils formés en faisceaux, riaient, s'amusaient avec cette franche gaieté gauloise qui n'abandonne jamais le soldat français, pendant que les marmites à soupe, suspendues à des branches croisées, réjouissaient le cœur de ceux que la faim talonnait. C'était un feu roulant de grossières équivoques, de folâtres chansons, de chants patriotiques, d'interminables éclats de rire, qui ont souvent donné aux Français cette force morale qui a tant contribué à leurs succès.

Mais bientôt les chants, les rires s'affaiblirent peu à peu. Chacun fit son lit pour la nuit avec les herbes ou les feuilles sèches de la forêt; les feux devinrent moins ardents, leurs lueurs vacillantes n'éclairèrent bientôt plus que par intervalles le cercle des soldats enveloppés dans leurs couvertures ou leurs sacs de toile grise, et qui se confondaient avec les blocs granitiques au milieu desquels ils gisaient.

Les peines secrètes et l'enthousiasme s'endormirent; les rêves ramenèrent les pensées au foyer domestique, aux affections abandonnées; et le silence de la forêt ne fut plus troublé que par le cri des oiseaux de proie ou le qui-vive des sentinelles.

J. BERTAL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

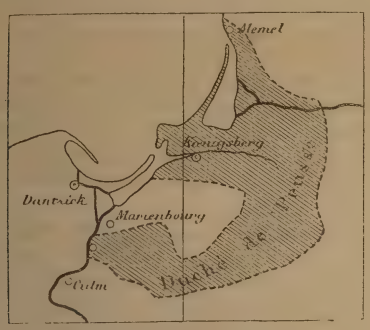
ÉTUDES HISTORIQUES.

LA DYNASTIE DES HOHENZOLLERN (1).

Quel sort attendait le jeune prince? Le roi le disait : la mort. Vainement sa famille, sa mère prièrent pour lui; les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Hollande intercédèrent en vain, le roi persistait. Le comte de Seckendorff, ambassadeur de l'empereur, fut plus heureux : au nom de son maître Charles, il déclara à ce barbare que, comme prince de la Confédération germanique, Frédéric n'avait pour juge que la diète, et que la justice prussienne ne possédait pas le droit de frapper un tel coupable. Cette opposition arrêta le bras du roi, mais il dit à Seckendorff d'un ton prophétique :

— Vous vous repentirez un jour de ce que vous faites aujourd'hui.

Avant de faire espérer la liberté à son fils, Frédéric-Guillaume lui imposa les plus rudes conditions; le prince dut jurer de ne jamais voyager, d'accepter sans remontrance toute femme qu'il plairait au roi de lui désigner; de vivre en exil à Custrin et de ne s'occuper désormais qu'à apprendre l'administration.



Duché de Prusse (1618).

Enfin, après une lente réconciliation et un exil d'une année, exil pendant lequel il reçut secrètement l'argent dont il avait besoin d'un ami et de l'empereur, obéissant à son père, Frédéric épousa, le 12 juin 1732, Elisabeth-Christine de Brunswick, fut investi par son père du comté de Ruppin et alla s'établir au château de Rheinsberg, près de la frontière qui sépare la Prusse du duché de Mecklembourg. « Le château, entouré de bois de chênes et de hêtres, domine les eaux limpides d'un vaste lac. Retiré dans cette charmante solitude, Frédéric s'amusait à faire planter des allées parfaitement droites, à construire les labyrinthes les plus compliqués qu'il pouvait inventer, à élever des obélisques, des temples, des serres, à réunir des collections de fruits et de fleurs rares. Sa société se composait de quelques amis, parmi lesquels il préférait ceux qui étaient Français. Il faisait, en leur compagnie, de bons dîners, d'excellents soupers. Il buvait sans aucune gêne; il donnait quelquefois des concerts dans lesquels il jouait les parties de flûte; quelquefois il présidait les séances d'une société qu'il avait fondée et qu'il appelait *l'ordre de Bayard*; mais sa principale ressource était la littérature. Son éducation avait été entièrement française, car, malgré ses vieux préjugés saxons, Frédéric-Guillaume exigea que ses enfants sussent le français, mais il jugea inutile de leur faire enseigner l'allemand. Quant au latin, il en interdit positivement l'étude. « Mon fils, écrivait-il, n'apprendra pas le latin; « il y a plus, je ne souffrirai pas que personne me parle « jamais d'une pareille chose. » Un des précepteurs du prince osa lire un jour à son élève l'original de *la Bulle d'or*. En ce moment, Frédéric-Guillaume entra dans la pièce où se donnait cette leçon et s'enquit de ce qui se faisait dans son langage habituel, la canne levée. Le précepteur, épouvanté, prit la fuite. Ainsi se terminèrent pour toujours les études classiques de Frédéric. Quelquefois, il est vrai, lorsqu'il eut succédé à son père, il affecta de vouloir citer quelques mauvaises phrases latines, par exemple : *Stante pede morire — de gustibus non est disputandus — tot verba, tot spondera.* Il pouvait traduire, quoique avec peine, une page de Métastase, mais il ne savait pas un mot d'anglais ni d'espagnol (1). »

Prusse royale (1701).

Il lui prit la fureur de rimer et il écrivit des vers royalement mauvais. C'était l'époque où la gloire de Voltaire rayonnait sur l'Europe entière; du Rheinsberg le prince lui écrivit, et, dès lors, commence cette correspondance célèbre qui jette un si grand jour sur les affaires du temps, mais qui renferme des pages qui ne sont pas plus honorables pour l'un que pour l'autre des correspondants, qui, tout en continuant de s'écrire par des intérêts divers, se détestaient cordialement. Au début de cette liaison, la vanité fébrile de Voltaire fut grandement flattée. Aussi, lorsque Frédéric, alors âgé de vingt-huit ans, monta sur le trône, le grand écrivain annonça au monde que les jours des Marc-Aurèle et des Antonins allaient renaître pour le bonheur de l'humanité, qu'un roi philosophe était né à l'univers.

Ce roi philosophe lui donna, sans tarder, un sanglant démenti. L'empereur Charles, celui à qui Frédéric devait la vie, celui qui l'avait soutenu dans son exil de Custrin, était mort avant l'avénement de son obligé; Charles ne laissait pas d'héritier mâle; aussi, pendant toute la fin de sa vie, sa préoccupation fut de faire reconnaître et consacrer les droits de la belle et sympa-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

(1) Macaulay.

thique Marie-Thérèse, sa fille. Cette sollicitude paternelle donna naissance à l'acte devenu célèbre sous le nom de la *pragmatique sanction;* il assurait à la ligne féminine toutes les possessions et tous les droits de la maison de Hapsbourg. Tous les Etats de l'Europe y adhérèrent du vivant de l'empereur; aussi, sans opposition aucune, à sa mort, sa fille, l'archiduchesse Marie-Thérèse, femme de François de Lorraine, hérita-t-elle de la couronne de ses ancêtres. Tous les princes lui adressèrent des lettres de félicitation presque galantes. On le pouvait, elle allait devenir mère, et, à une époque profondément corrompue, toutes les cours parlaient de sa vertu sans tache. Parmi les princes qui reconnurent alors ses droits, nul ne le fit d'une façon plus formelle et plus gracieuse que Frédéric; il y avait dans ses paroles comme un parfum d'une reconnaissance bien due qui, du père, se reportait sur la fille. Eh bien, au moment que le Titus, l'Antonin de Voltaire adressait à la jeune souveraine de si chaleureuses protestations d'amitié, il se préparait à lui faire la guerre pour lui arracher une de ses plus belles provinces. « L'ambition, l'intérêt, l'envie de faire parler de moi, dit-il dans ses *Mémoires*, tels furent les motifs qui me déterminèrent à commencer la guerre. » L'envoyé de Vienne à Berlin prévint sa souveraine des projets du roi; la noble jeune femme lui fit répondre : « Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas vous croire. » Elle jugeait trop bien du cœur de Frédéric. Tout à coup, vers la fin de décembre 1740, au sortir d'un bal masqué, il quitta Berlin et se précipita avec toute son armée sur la Silésie, et c'est quand il fut maître, sans coup férir, de la province, qu'il écrivit à Vienne : « Abandonnez-moi la Silésie et je m'engage à vous défendre contre tous les souverains qui tenteraient de vous dépouiller de vos autres domaines.»

La facilité du succès qu'il venait d'obtenir éveilla les ambitions de l'Europe; tous les souverains rêvèrent le démembrement de la puissance autrichienne et se jetèrent sur cette splendide curée; les routes se couvrirent d'armées, le monde entier courut aux armes. Au printemps, les troupes autrichiennes se présentèrent et Frédéric livra sa première bataille à Molwitz. Les débuts du grand capitaine ne furent pas brillants. Dans une charge, sa cavalerie étant ramenée, il perdit la tête, s'éloigna à toute bride et ne s'arrêta qu'à plusieurs milles, dans un moulin, où l'on vint lui apprendre le sort de la bataille; elle avait été gagnée par la discipline prussienne et par le sang-froid du feldmaréchal Schwerin. Les soldats, faisant allusion au lieu où le roi avait cherché un refuge, donnèrent quelque temps le sobriquet de *meunier* à celui que, plus tard, ils devaient si orgueilleusement appeler leur *Fritz*.

A la nouvelle de la bataille de Molwitz, les Bavarois et leurs alliés les Français, soutenus par les Saxons, pénétrèrent en Bohême. Prague fut prise. Une immense coalition, composée de la Prusse, la France, la Bavière, l'électeur de Cologne, l'électeur palatin, la Sardaigne et l'Espagne, se forma contre l'Autriche, et les membres de l'empire donnèrent à l'électeur de Bavière la couronne impériale, tombée depuis si longtemps dans l'héritage de la maison de Hapsbourg.

Au milieu de l'épouvantable tempête qui fondait sur elle, Marie-Thérèse mit au monde un fils, qui fut Joseph II. Dès qu'elle eut repris un peu de forces, elle courut à Presbourg pour se faire couronner reine de Hongrie et revêtir la robe de Saint-Etienne. La jeune mère était belle, son front portait encore la pâleur de ses souffrances, et l'on sentait que la fièvre seule la soutenait. L'immense multitude qui l'entourait fondit en larmes lorsque, suivant l'usage, elle gravit à cheval le mont du Défi et que, tirant l'épée de ses pères, elle la brandit vers le nord et le sud, l'orient et l'occident, défiant le monde entier.

Le lendemain, épuisée, plus pâle encore, revêtue d'habits de deuil, mais fière de porter son fils sur ses bras, lorsqu'elle parut devant l'assemblée des magnats et des députés, un frémissement d'admiration la salua. Puis, quand d'une voix ferme et touchante elle eut prononcé un patriotique discours, tous les Hongrois, tirant à demi leurs sabres du fourreau, poussèrent un cri qui retentit dans l'Europe entière : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse ! »

Et ce ne fut pas une vaine acclamation; toute la Hongrie se leva pour défendre une cause juste et une jeune femme qui avait gagné son cœur. Cependant la coalition marchait toujours en avant, et Frédéric lui-même, inquiet de sa puissance, sans tenir compte des engagements qu'il avait pris avec elle, offrit de nouveau secrètement la paix à Marie-Thérèse. Elle ne l'accepta qu'après une seconde bataille gagnée par le roi de Prusse, à Chotusitz. Le traité de Breslau fut signé le 11 juillet 1742; l'Autriche cédait la Silésie, moins le territoire au sud de l'Oppa, avec les villes de Troppau et de Jœgendorf.

En apprenant l'issue de ces négociations, les coalisés crièrent à la trahison, tandis que Marie-Thérèse, débarrassée du plus dangereux de ses adversaires, marchait de succès en succès. Elle chassa les Français de Bohême : elle inonda la Bavière de ses soldats. Le pauvre électeur, empereur éphémère, mourut de chagrin; les Anglais, alliés de l'Autriche, gagnèrent la bataille de Dettingen, et, pénétrant en Alsace, les Autrichiens songeaient déjà à enlever à la France cette province, la Lorraine et les trois évêchés. Tant de triomphes ne pouvaient convenir à Frédéric; Marie-Thérèse, si complétement victorieuse, ne manquerait pas de lui reprendre la Silésie. En conséquence, il traita de nouveau avec Versailles et, pendant l'automne de 1744, traversant brusquement la Saxe, il s'empara de la Bohême, prit Prague et menaça Vienne. Après ce premier succès, presque foudroyant, vinrent les revers : une armée autrichienne se porta sur ses communications; la Saxe, furieuse, s'était levée, il fut fort heureux de pouvoir rentrer en Silésie. Il se releva dans la campagne suivante, gagna les victoires de Hohenfriedberg et de Sorr, et la position de la France devint meilleure, grâce à la bataille de Fontenoy. Dès lors, ne redoutant plus les succès de l'Autriche, Frédéric revint à sa politique habituelle. Pendant l'automne de 1745, il fit la paix avec l'Angleterre, et, abandonnant tout à fait la France, il signa un nouvel arrangement avec l'Autriche. Il ne prit plus aucune part à la guerre, que termina, en 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle.

Devenu le prince le plus respecté de l'Europe, Frédéric s'adonna tout entier à l'administration de son royaume, agrandi d'une admirable province. Travailleur infatigable, il voyait tout, ordonnait tout et faisait tout par lui-même. Méfiant à l'excès, il examinait soigneusement tous les comptes et toutes les dépenses; ni hommes ni choses ne pouvaient se dérober à sa vigilance. « Avoir une armée nombreuse, forte, disciplinée, tel fut, dit Macaulay, le premier but de Frédéric. Souverain d'un royaume que sa superficie et sa population

plaçaient à peine parmi les États secondaires de l'Europe, il aspirait à égaler les monarques de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche. La Prusse entière devint une énorme caserne; car l'armée se composait du septième de la population : les instructions, les revues, l'usage fréquent de la canne et du fouet lui avaient appris à accomplir toutes les évolutions commandées avec une précision qui eût étonné Villars ou Eugène.

Cette armée était entretenue avec la plus admirable économie, qui régnait, du reste, dans toutes les parties de l'administration : ses ambassadeurs ne recevaient que vingt-cinq mille francs, et ils le servaient très-bien; sa maison, quoiqu'il aimât la table, ne lui coûta jamais plus de cinquante mille francs par an. Nous avons dit que, prince royal, il avait recherché une mise élégante; devenu roi, sa garde-robe se composait d'un habit d'apparat qui lui dura sa vie entière, de deux ou trois vieilles culottes et d'autant de méchantes redingotes toutes tachées de tabac, qu'il ne remplaçait qu'à grand'peine.

Il savait que l'on se moquait de sa parcimonie, que l'on critiquait sa personne et ses actes, mais il n'en tenait aucun compte et n'en prenait nul souci. Un jour, se promenant, il vit une foule assemblée, il s'en approcha; tous ces Berlinois réunis lisaient un placard injurieux à sa personne. Comme il était collé un peu haut, il le fit descendre pour la commodité des lecteurs, puis s'en alla. Il est à présumer que peu de curieux restèrent après lui pour profiter de sa délicate attention. Pendant dix ans, Frédéric répara les maux de la guerre et s'efforça d'améliorer la condition de ses peuples; il se voua à cette tâche avec la persévérance la plus obstinée. Sa seule distraction, il la trouvait dans sa malheureuse manie de versifier en français et dans la société de quelques beaux esprits, à peu près tous athées, qu'il avait appelés de divers pays et réunis autour de sa personne. Là, chaque soir après souper, on parlait science, beaux-arts, philosophie, théologie. Dans ce cénacle de libres penseurs, Voltaire avait passé quelques mois avec le spirituel Algarotti, Georges Keith, l'abbé Bastiani, le marquis d'Argens, Maupertuis. Mais si Frédéric aimait à se moquer des autres, il souffrait difficilement que l'on se moquât de ses talents littéraires : pour avoir commis cette faute, l'auteur de *Zaïre* dut quitter la Prusse, et à Francfort un envoyé du roi poëte lui réclama les *poésies* de son maître. Voltaire raconta cette sotte aventure avec le plus fin de son malicieux esprit, les rieurs de l'Europe entière se mirent de son côté et l'amour-propre du vainqueur de l'Autriche en fut profondément blessé.

Pendant qu'il se livrait aux travaux et aux distractions dont nous venons de tracer le rapide tableau, Marie-Thérèse, avec la patience d'une femme qui poursuit une vengeance, s'efforçait de réunir des forces et de contracter des alliances qui lui permissent de rentrer en possession de la Silésie. Elle s'assura du concours de la Russie, de la Pologne, de presque tous les membres de l'empire et de la France elle-même, que la vanité blessée d'une favorite de Louis XV fit entrer dans cette coalition.

Frédéric n'attendit pas l'orage, et, sans déclaration de guerre, selon son habitude, il tomba comme la foudre sur la Saxe (1756). Les Autrichiens, accourus au secours de leur allié, furent battus à Lowositz et l'armée saxonne réduite à déposer les armes. La campagne suivante, il gagna la bataille de Prague, mais il perdit complétement celle de Kollin. Pendant ce temps, les troupes françaises menaçaient la Vieille-Marche, les Suédois entraient en Poméranie, les Autrichiens et les Russes en Silésie et en Lusace. Le courage de Frédéric fléchit un instant en présence de tant d'ennemis triomphants; il songea au suicide, ainsi que le prouve sa correspondance avec Voltaire; mais, avant d'exécuter ce suprême dessein, il n'était pas homme à ne point faire un dernier appel à son génie. La victoire lui revint, il écrasa l'armée française à Rosbach; un mois après, il battit les Autrichiens à Leuthen.

La veille de cette glorieuse affaire, on lui avait amené un de ses grenadiers qui était passé à l'ennemi :

— Pourquoi m'as-tu quitté? lui demanda le roi.

— Ma foi, Sire, lui répondit le soldat, qui était Français, vos affaires vont si mal!...

— Eh bien, reprit le roi d'un ton enjoué, battons-nous encore aujourd'hui, et, si je suis vaincu, nous déserterons ensemble.

L'année suivante, 1758, il triompha des Russes à Zorndorff; mais les Autrichiens lui infligèrent une défaite à Hohenkirchen, et, en 1759, il essuya un sanglant désastre à Kunersdroff. Enfin, après une lutte gigantesque, après avoir vu ses États ravagés, Berlin mis à contribution, les Russes s'étant, à la mort d'Élisabeth, retirés de la lutte, la paix fut signée par l'impératrice Marie-Thérèse et le roi à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric gardait la Silésie.

La situation de la Prusse était affreuse, on ne voyait partout que misère et que ruines. La population, qui, avant la guerre, était de quatre millions cinq cent mille habitants, s'élevait à peine à quatre millions. Frédéric s'adonna tout entier à rendre la vie et la prospérité à son royaume. La fin de la carrière du grand capitaine serait admirable s'il ne se fût activement mêlé des affaires de la malheureuse Pologne. Ce fut lui, plus que Catherine II elle-même, qui en voulut le partage. La Prusse, dans l'odieuse spoliation de 1772, eut pour sa part la Poméranie et la Prusse occidentale, moins les villes de Dantzig et de Thorn, plus une large partie de la Grande-Pologne.

En 1785, le vieux roi, accablé d'ans et de gloire, mais toujours actif et vigilant, sentit sa fin approcher; il conserva jusqu'à sa dernière heure toute la puissance de sa tête, et s'éteignit doucement, sans préoccupations religieuses, le 17 août 1786, trois ans avant les premiers jours de la révolution française, qu'il avait prévue.

Au grand Frédéric succéda son neveu, Frédéric-Guillaume II; à un homme de travail, d'économie et d'ordre, un prince sans suite dans les idées, paresseux, facile à tromper et à séduire, croyant aux sciences occultes et n'ayant qu'une passion, celle de la volupté. Son oncle, avec sa main de fer, avait eu peine à le contenir; devenu roi, il tomba dans des dérèglements que l'histoire ne peut conter sans rougir. Il avait répudié sa première femme, la princesse Élisabeth de Brunswick, pour cause d'inconduite. Sa seconde femme, la princesse de Hesse, ne fut pas plus heureuse; malgré la sagesse de sa conduite, elle dut assister au triomphe de toutes les rivales qu'il plut à son mari de lui donner.

Avant la mort de Frédéric, l'Allemagne était profondément agitée par des doctrines mystérieusement propagées. L'esprit humain semblait plus que jamais tourmenté par la soif de l'inconnu et le besoin de modifier les conditions de la société. Les beaux jours de l'alchimie et de la démonologie semblaient revenus;

en même temps, on sentait courir et se répandre le souffle des révolutions. En 1776, Weishaupt avait, au delà du Rhin, jeté les fondements de *l'illuminisme* et réuni mystérieusement autour de lui ses principaux adhérents. Quel but poursuivaient les *illuminés*? La chute des anciennes dominations spirituelles et temporelles. Telle fut, cependant, leur habileté, la séduction de la prédication de ces hommes, le charme de leur mystérieuse propagande, qu'ils comptèrent parmi leurs adeptes des princes, des prélats et des rois. Les disciples de Weishaupt étaient des illuminés populaires, il parut bientôt des illuminés royaux. A la tête de cette secte se trouvait Bichofswerder. Frédéric-Guillaume s'abandonna tout entier à cet homme cupide ; et, tandis qu'il traitait plus que légèrement le duc de Brunswick, le prince Henri, Mullendorf, ses ministres Hertsberg, Schulenbourg et Fink, toutes ses faveurs, tous ses trésors appartenaient aux Bischofswerder, aux Wellner, aux princes de Dessau et de Wurtemberg, qui, devant ses yeux éblouis, évoquaient Moïse et Jésus, et poussaient la mystification jusqu'à lui faire, à souper, paraître sur la muraille la silhouette de Jules-César. Par ce que nous venons de dire, on peut préjuger ce que

Prusse sous Frédéric II (1780).

fut le gouvernement et la politique de Frédéric-Guillaume, si l'on veut bien ajouter au portrait que nous avons essayé d'esquisser de ce prince, qu'il était brave, chevaleresque et prêt à saisir toutes les occasions de se mettre en évidence. C'est ainsi que nous le verrons bientôt briguer le rôle d'Agamemnon, comme l'a dit M. de Ségur, dans la ligue des rois contre la France.

Par la pente naturelle de l'esprit humain, Frédéric vieillissant avait été entraîné à exagérer les qualités administratives dont il faisait jouir la Prusse. Au début de son règne, Frédéric-Guillaume sembla vouloir effacer ce qu'il y avait, dans le régime de son oncle, de trop minutieux et de trop tendu. On peut croire un instant que, comme son illustre prédécesseur, il s'adonnerait au travail de régner, mais bientôt Berlin dut reconnaître qu'il n'avait rien à attendre de son roi. La liberté d'écrire, respectée par Frédéric II, ne le fut point par Frédéric-Guillaume, qui imposa aux écrivains les entraves les plus gênantes. A l'extérieur, sa politique ne fut pas plus heureuse. Sa sœur, princesse hautaine, ambitieuse, implacable, avait épousé le stathouder Guillaume V, dont la faiblesse, l'entêtement et l'ambition révoltèrent les patriotes hollandais. Le roi de Prusse, pour défendre son beau-frère, envoya vingt mille soldats, sous les ordres du duc de Brunswick, en Hollande, et le parti national, abandonné par la France, sur laquelle il comptait, fut définitivement abattu (1788).

Mais une bien autre tempête se levait à l'horizon. En détruisant, le 4 août 1789, les droits féodaux dans toute l'étendue du territoire français, l'Assemblée nationale atteignit plusieurs des princes de l'empire qui possédaient des seigneuries en Franche-Comté, en Lorraine et en Alsace. Le gouvernement français offrit des indemnités aux princes dépossédés; on repoussa tout arrangement et toute conciliation; on dénia aux représentants de la France le droit d'agir comme ils l'avaient fait, et Frédéric-Guillaume s'entendit avec Léopold II d'Autriche pour combattre la révolution. Mais tandis que l'empereur pesait les dangers d'une telle entreprise, le roi de Prusse ne voyait dans une guerre contre la France qu'une simple promenade pour son armée, qui, après quelques étapes, entrerait à Paris et rendrait à Louis XVI tous les pouvoirs que l'assemblée révolutionnaire lui avait enlevés.

A la suite de la malheureuse issue de la fuite de la famille royale ramenée de Varenne à Paris, les princes allemands s'abouchèrent à Pilnitz et enfin, le 7 février 1792,

Prusse après le premier démembrement du royaume de Pologne.

signèrent à Berlin un traité d'alliance offensive et défensive contre la France. Peu de temps après, Léopold mourut; son successeur, François II, neveu de Marie-Antoinette, se montra plus décidé que son père à voler au secours de sa tante. La France qui, à plusieurs reprises, avait demandé à l'Allemagne des explications sur ses armements et sur l'appui qu'elle prêtait aux émigrés, lui déclara la guerre le 20 avril. Aussitôt Frédéric-Guillaume, conformément aux stipulations du traité de Berlin, fit marcher ses troupes vers les frontières de la Lorraine, pendant que les Autrichiens se dirigeaient sur les Flandres. Oubliant les leçons de l'histoire, qui montrent combien il est difficile de conquérir un peuple en révolution, le roi de Prusse et ses courtisans étaient convaincus qu'ils ne trouveraient aucune résistance, que les troupes françaises ne tiendraient pas une minute devant les grenadiers prussiens et la cavalerie autrichienne. Ils étaient loin de se douter des prodiges qu'allait enfanter le patriotisme de nos pères.

Bichofswerder, aide-de-camp et favori du roi, dans une revue, disait aux officiers qui allaient entrer en campagne : « N'achetez pas trop de chevaux, la comédie ne sera pas longue. Les fumées de la liberté se

dissipent déjà à Paris... Nous serons de retour à l'automne. » Il ne faut point trop sourire de ce langage, car considérée au point de vue militaire, la France paraissait bien faible ; la Prusse et l'Autriche pouvaient mettre en ligne deux cent mille hommes d'excellentes troupes, tandis que les trois armées françaises commandées par Lafayette, Luckner et Rochambeau n'offraient qu'un effectif nominal de cent soixante-quatre mille soldats mal disciplinés et mal armés. Qui pouvait deviner alors que la France serait capable de jeter à ses frontières neuf cent quatre-vingt cinq mille intrépides combattants ?

Les premières opérations de la guerre semblèrent donner raison à Bichofswerder ; ce fut d'abord une série de déroutes sans combats ; nos soldats se mutinèrent, pillèrent la caisse de l'armée, tuèrent, pendirent leurs officiers, et laissèrent découvertes nos frontières bientôt envahies. Longwy, Verdun tombèrent aux mains des Prussiens, Lille fut assiégée. Mais le 11 juillet 1792, l'Assemblée nationale prononça ces mots qui soulevèrent la France entière : *Citoyens, la patrie est en danger !*

Elle l'était en effet : l'armée prussienne, commandée par Brunswick et par le roi de Prusse, maîtresse de

L'évocation. Dessin de F. Lix.

Longwy et de Verdun, se présentait devant les défilés et les bois de l'Argonne pour pénétrer en Champagne. Nous n'avons pas ici à raconter cette campagne déjà tant de fois décrite, ni le succès de nos troupes à Valmy, mais il est curieux de connaître l'effet moral que la valeur de nos soldats produisit sur leurs adversaires... Gœthe assistait à cette canonnade ; laissons-lui la parole : « Le matin encore, dit-il, on ne songeait qu'à embrocher et à manger en masse ces Français que leur mauvais sort amenait devant nous, et, maintenant, on n'osait ni se parler ni se regarder, et si on s'adressait la parole, c'était pour maudire cette expédition jusque-là triomphante. On finit par me demander ce que je pensais : « Je pense, répondis-je, que, dans ce lieu et à partir de ce jour, commence une nouvelle époque dans l'histoire du monde et nous pourrons dire : J'étais là ! »

Après Valmy, Frédéric-Guillaume comprit qu'il avait trop espéré, et la bravoure française le remplit d'étonnement, trompé qu'il avait été jusqu'alors par ses courtisans. Dans un engagement entre les Français et ses troupes, il vit un grenadier républicain qui, quoique couvert de blessures et enveloppé d'ennemis, continuait à se défendre ; touché de son courage, il ordonna d'épargner sa vie et lorsque le grenadier fut désarmé on l'amena devant lui :

— Vous êtes un brave, lui dit le roi, quel malheur que vous serviez une si mauvaise cause!

— Citoyen Guillaume, lui répondit le soldat, ne parlons pas de ça, nous ne serions pas d'accord!

Cette réponse amusa beaucoup le prince, elle fut bientôt connue de toute l'armée et, plus d'une fois, sans qu'il en parut blessé, il s'entendit appeler dans le camp : « le citoyen Guillaume ».

Par suite de conventions soigneusement tenues secrètes, il fut dit entre Dumouriez et le duc de Brunswick que les Français n'inquiéteraient pas la retraite des Prussiens affaiblis par la maladie et la famine Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire, d'après Gœthe, le tableau de cette déroute.

« Lorsqu'au point du jour, a écrit le grand poëte, nous sortîmes de Verdun, le tumulte et la confusion furent sans mesure sur la grande esplanade qui s'étend devant la porte où se croisaient toutes sortes de voitures, peu de cavaliers et des fantassins innombrables. Tournant à droite vers Etain, nous nous engageâmes dans une étroite route bordée de fossés. Si nombreux était l'entassement, si ardente la précipitation, que le sentiment de la conservation personnelle faisait taire toute autre considération, étouffait toute pitié. Un cheval de fourgon étant tombé, non loin de moi, on coupa les courroies pour le laisser mourir sur le chemin; et comme ses trois compagnons devenaient incapables de traîner leur fardeau, on les détacha aussi et l'on renversa le lourd fourgon dans le fossé. Il fallait avancer, et sans retard; nous eûmes à passer droit sur le corps du pauvre animal qui allait précisément se relever, et je ne vis que trop bien ses jambes frémir et craquer sous les roues. Hommes et bêtes, étouffés dans l'étroite route, cherchaient à s'échapper dans les terres environnantes Mais la pluie les avait affreusement détrempées; elles apparaissaient couvertes de fossés pleins d'eau, et les sentiers y étaient partout coupés. Quatre soldats français (1) bien vêtus, de bonne mine et d'une tournure distinguée, marchèrent quelque temps à côté de ma voiture; ils choisissaient leur pas avec tant d'art, que c'était au-dessous de la cheville seulement, que leur chaussure témoignait du fangeux pèlerinage où ces braves gens s'étaient aventurés. Qu'en de semblables circonstances, on aperçût, gisant de toutes parts, dans les prairies, dans les fossés, dans les champs, des tas de chevaux morts, rien de plus naturel; mais nous ne tardâmes pas à en rencontrer que l'on avait écorchés et auxquels manquaient les parties charnues : triste symptôme de l'universelle détresse. »

Pendant cette campagne de 1792, qui avait semblé si longue au duc de Brunswick, une armée française s'était emparée, en débouchant par l'Alsace, de Spire, Francfort et Mayence, et l'invasion passagère de la France avait contribué à précipiter la chute de la royauté. Frédéric-Guillaume espéra une meilleure fortune de la campagne suivante; en effet il reprit Mayence, de nouveau ses soldats franchirent nos frontières, s'emparèrent des lignes de Wissembourg et investirent Landau. Mais un général de vingt-six ans, Hoche, après d'héroïques combats, les chassa de ces positions conquises, débloqua la ville assiégée et rentra dans Spire. Ainsi se termina la campagne de 1793. Celle de 1794 ne fut pas plus heureuse, malgré les subsides de l'Angleterre, et, en décembre, s'ouvrirent entre le corps germanique et la Prusse d'une part, et la république de l'autre des négociations qui, le 6 avril 1795, aboutirent au traité de Bâle, qui laissa aux mains de la France toute la rive gauche du Rhin.

(1) Emigrés.

Tout en combattant la Révolution, Frédéric-Guillaume s'était je é dans une entreprise moins honorable et qui eut cependant pour lui des résultats matériels plus heureux. Après avoir promis aux Polonais de les soutenir, repren nt l'odieuse politique de Frédéric II à leur égard, il s'unit à Catherine, et le 8 juin 1794, attaquant avec quarante mille soldats l'armée polonaise forte de quinze mille hommes seulement, il la défit, et le 19 octobre, Kozciusko tombait à Majovice; c'était la fin de la Pologne. La Russie, l'Autriche et la Prusse en firent un nouveau partage. Cette dernière puissance eut Varsovie pour sa part.

Ainsi, Frédéric-Guillaume finit sa vie comme le grand Frédéric avait fini la sienne, par un acte aussi inexcusable. Atteint d'une hydropisie de poitrine, il mourut en 1797 après avoir plus agrandi la Prusse, que, malgré son génie, ne l'avait fait son glorieux prédécesseur « Celui-ci, dit M. Mazas de Sarrion, avait hérité de son père d'un royaume qui comptait seulement 2 240 000 habitants et il avait laissé à son neveu une population qui s'élevait à 5 430 000. L'augmentation sous son règne avait donc été de 3 190 000. Or, sous Frédéric-Guillaume II, elle fut de 3 275 000, ce qui porta la population du royaume à 8 687 000. Il faut à la vérité tenir compte de l'acquisition très-légitime du margraviat d'Anspach-Beyrouth, que son souverain avait volontairement cédé à Frédéric-Guillaume en 1791. Ce petit État comptait 385 000 habitants. »

Frédéric-Guillaume II avait commis une grande faute en s'attaquant à la Révolution française. Il ne fut pas regretté de ses sujets, qui virent avec joie monter sur le trône un jeune homme de vingt-sept ans, dont le caractère différait d'une façon absolue de celui de son père.

« On savait, a dit M. Eugène Véron dans son excellent travail (1), que Frédéric-Guillaume III n'avait contre la Révolution aucun de ces préjugés qui, quelques années auparavant, avaient si malheureusement armé la Prusse contre la France. Les hommes qui comprenaient la nécessité des réformes, et ils étaient nombreux, pensaient que ces dispositions du roi lui permettraient de résister à l'influence des courtisans et des privilégiés, et que la Prusse pourrait s'engager dans la voie ouverte par la Révolution. Quant aux intérêts généraux de l'Allemagne, nul à peu près n'y songeait à cette époque. Le patriotisme allemand, tel que nous l'avons vu se développer depuis, devait être un des résultats de l'oppression et de l'humiliation communes. »

Malheureusement le jeune roi manquait de la première de toutes les qualités : il n'avait ni résolution ni volonté. Son indécision, son manque d'énergie devaient faire le malheur de ses peuples. Au début de son règne, il sembla vouloir donner satisfaction à l'opinion publique et relever la situation financière. La Prusse lui sut gré d'avoir aboli le tribunal d'inquisition et de n'être pas entré dans la seconde coalition, qui, après d'importants succès, fut brisée par les victoires de Masséna à Zurich, de Brune en Hollande, avant que Bonaparte vînt à Marengo porter le dernier coup aux ennemis de la France. Lorsque, d'une main violente, ce général

(1) *Histoire de la Prusse depuis la mort de Frédéric II.*

se fut emparé du pouvoir et que la Prusse vit des liens d'une étroite amitié se former entre le jeune César et l'empereur de Russie Paul Ier, le roi se crut forcé de se déclarer contre l'Angleterre en entrant dans l'Union des puissances du Nord signée à Saint-Pétersbourg le 16 et le 18 décembre 1800 par la Russie, la Prusse, la Suède et le Danemark. En conséquence, Frédéric-Guillaume III s'empara des États héréditaires que la maison royale d'Angleterre possédait sur le continent et interdit toute communication entre le Hanovre et la Grande-Bretagne. Cette énergique résolution, si en dehors du caractère du roi, ne trompa personne; il existait entre la Prusse et le cabinet de Saint-James une note secrète qui réglait tous les détails de cette comédie. Aussi, après l'assassinat de Paul Ier et lorsque la France ouvrit avec l'Angleterre des négociations pour la paix, Frédéric-Guillaume se hâta-t-il de prévenir cette puissance que le Hanovre était libre.

Cependant l'Autriche, qui la dernière avait résisté à la France, s'était vue forcée de signer, le 9 février 1801, le traité de Lunéville et de nous abandonner toute la rive gauche du Rhin; mais il était dit que les princes dépossédés seraient indemnisés. « Où prendre ou plutôt à qui prendre cette indemnité? car il était bien clair qu'on ne trouverait pas de territoires inoccupés pour les leur donner. On prit tout simplement les domaines ecclésiastiques pour les donner à des laïques, et cette opération s'appela *sécularisation*. » Bonaparte continuait ainsi et achevait l'œuvre de la réforme et de Luther. Comme, à cette époque, il tenait pour ses desseins ultérieurs à conquérir l'amitié de la Prusse et à la compromettre avec l'Autriche, il lui donna, le 13 mai 1802, en dédommagement de ses petites possessions sur la rive gauche du Rhin, les évêchés de Paderborn et d'Hildesheim, Eichsfeld, Erfurth, Untergleichen, la ville et l'évêché de Munster et plusieurs autres abbayes, c'est-à-dire une population de 400 000 habitants.

A cette époque, des relations encore assez amicales existaient entre l'empereur de Russie et le premier Consul; mais, lorsqu'à la suite du traité d'Amiens, Bonaparte envahit le Hanovre et le royaume de Naples; lorsque, le 15 mars 1803, par une violation de toutes les lois humaines, en pleine paix, il saisit, sur le territoire badois le malheureux duc d'Enghien, qui tombait fusillé dans les fossés de Vincennes, et que, deux mois après, il se proclamait empereur, une rupture entre Alexandre et Napoléon devint inévitable. Pour la lutte qu'il prévoyait, et qu'il eût pu éviter, ce dernier prince se mit à chercher des alliances. Une seule alors s'offrait à lui dans des conditions utiles, c'était celle de la Prusse. Par tous les moyens imaginables, il voulut capter Frédéric-Guillaume; il alla jusqu'à lui offrir la couronne impériale, qui plus tard, en un jour funeste, devait entrer dans la maison des Hohenzollern; rien ne put décider le roi de Prusse à unir ses deux cent mille soldats aux armées françaises; de même que la Russie, l'Angleterre et l'Autriche le trouvèrent sourd à toutes les ouvertures qu'elles lui firent. Il déclara donc qu'il entendait conserver la neutralité; les fautes et les violences de Napoléon devaient l'en faire sortir. Sans prévenir Frédéric-Guillaume d'aucune manière, celui-ci donna l'ordre à Marmont et aux divisions de Bernadotte de traverser le territoire prussien. A la nouvelle de cet outrage, Berlin retentit de cris de colère. La reine, la belle Louise-Amélie de Mecklembourg, les chefs de l'armée et de la noblesse conjurèrent le roi d'unir sans retard ses forces à la coalition. Alexandre, pensant que le moment était venu d'arracher Frédéric-Guillaume à son éternelle indécision, accourut à Berlin, où le peuple le reçut avec enthousiasme. Enfin, le 3 novembre 1805, il arracha au roi la convention de Potsdam, par laquelle la Prusse s'engageait à sommer une dernière fois Napoléon de se tenir aux conditions du traité de Lunéville. Faute par lui de le faire, Frédéric-Guillaume déclarait que, le 15 décembre, ses armées se mettraient en marche. Le 15 décembre! avant cette date, la coalition devait être détruite.

Sur le point de quitter la Prusse, Alexandre désira visiter le tombeau de Frédéric le Grand. Cette visite donna lieu à une scène que les arts et le patriotisme allemands ont rendue célèbre. Il était minuit; le roi, la reine et l'empereur se firent ouvrir les portes du monument funèbre. Saisi d'un attendrissement profond, Alexandre, dont la sensibilité était presque maladive, baisa le cercueil du héros; puis les deux princes, se jetant dans les bras l'un de l'autre, se jurèrent une amitié éternelle, tandis que la reine, heureuse cependant, fondait en larmes. Le sombre caveau allait bientôt recevoir une autre visite : Napoléon devait y entrer pour s'emparer de l'épée du vainqueur de Rosbach.

L'amitié que les deux princes s'étaient jurée était destinée à une rude épreuve. Après avoir comme balayé l'armée autrichienne à Elchingen et à Ulm, Napoléon, le 2 décembre 1805, à Austerlitz, écrasait ses débris et l'armée russe tout entière. Alexandre se voyait forcé de solliciter un armistice, et le négociateur prussien chargé de notifier le traité de Potsdam dut se contenter d'adresser ses félicitations au vainqueur :

— Voilà, lui répondit Napoléon, un compliment dont la fortune a changé l'adresse.

Rien n'égale le mépris que les natures violentes ont pour la faiblesse. Napoléon aurait eu de l'estime pour Frédéric-Guillaume s'il s'était engagé hardiment dans la coalition; mais, connaissant la convention de Potsdam, il le traita sans pitié. Il lui ordonna de céder à la Bavière le margraviat d'Anspach, de renoncer à la principauté de Neufchâtel, à toutes ses possessions sur le Rhin, y compris Wésel, et lui donna en échange le Hanovre, prenant ainsi à la Prusse ce qui était bien à elle et lui octroyant ce qui ne lui appartenait pas à lui-même. Frédéric-Guillaume obéit et acheva de se perdre dans l'estime de l'Europe.

Dès qu'il eut forcé le roi d'entrer dans cette voie et de rompre avec l'Angleterre, Napoléon, c'était dans sa nature, exigea plus encore : il le contraignit à fermer ses ports au pavillon britannique; des détachements français s'établirent même sur le territoire prussien, et l'empereur voulut que le ministre Hardenberg fût renvoyé. Sous toutes ces duretés et toutes ces violations du droit, la Prusse encore baissa la tête, malgré ses sourdes et légitimes colères. Pour mieux abaisser l'Autriche, Napoléon eut l'idée de créer la confédération du Rhin, dont il se fit le chef, et semblant un instant revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de Frédéric-Guillaume, il l'invita à se mettre à la tête d'une confédération semblable du nord de l'Allemagne. Ainsi c'est nous qui avons indiqué à la Prusse l'arme qui, un jour, devait nous être si funeste. Mais bientôt, lorsque le roi se réjouissait du rôle qu'on lui donnait, changeant de plan, l'empereur lui défendit ou lui enleva les moyens de construire la confédération qu'il avait imaginée.

Il alla plus loin. La Prusse avait reçu comme échange

le Hanovre; elle apprit avec stupeur que Napoléon offrait à l'Angleterre de lui restituer ce pays, devenu partie intégrante de la monarchie prussienne. C'en était trop, le vase déborda. Le roi, sous la pression de tous ses sujets, de la cour, des princes et de la reine, se décida enfin à en appeler à la force :

« Comme tous les esprits faibles, Frédéric-Guillaume ne savait rien faire à propos ni avec mesure. Après avoir porté la patience jusqu'à la lâcheté, il poussait maintenant l'empressement jusqu'à la témérité. Lui qui, naguère, n'avait pas osé tenter la lutte contre Napoléon quand il avait avec lui la Russie, l'Autriche et l'Angleterre, le voilà maintenant qui se lance en avant, seul, sans attendre que ses alliés soient prêts à lui tendre la main et à le soutenir, comme un nouvel Achille, dont la seule présence devait sauver les armées (1). »

Le 9 septembre 1806, alors qu'il lui était si facile d'attendre les armées russes, qui s'avançaient à grands pas, entraînant avec lui la Hesse et la Saxe, il commença les hostilités avec la folle présomption d'un jeune homme. S'il croyait surprendre son redoutable adversaire, son erreur était grande : Napoléon avait tout prévu, jusqu'aux fausses manœuvres de son ennemi.

Le 10 octobre, Lannes attaqua Louis de Prusse dans les défilés de la Thuringe, à Saalfeld, le battit complétement, et, dans la déroute, le prince fut tué, après une lutte corps à corps, par le maréchal des logis Guindet. Par suite des opérations de Napoléon, les deux armées se trouvaient dans une position singulière : les Français se tenaient entre l'armée prussienne et la Prusse, et les soldats prussiens fermaient à nos divisions les chemins de la France. Le 13, le général en chef, duc de Brunswick, vieux compagnon du grand Frédéric, se dirigea avec la masse de ses troupes sur Auerstaedt, en laissant à Iéna le prince de Hohenlohe. Ainsi l'armée prussienne se trouvait divisée en deux grands corps le jour que Napoléon résolut de l'attaquer : à Iéna soixante mille hommes, à Auerstaedt quatre-vingt mille, qui n'avaient en face d'eux que le corps du maréchal Davoust, composé de trois divisions, fortes de vingt-six mille soldats. Ce partage des forces prussiennes, Napoléon était loin de le connaître exactement. Il s'imaginait avoir affaire au gros de l'armée ennemie, tandis que c'était son lieutenant qui devait lutter contre lui.

Le 3 octobre, tout au début de la campagne, l'empereur avait dit :

— Le 8, je serai devant l'ennemi; le 10, je le battrai à Saalfeld; le 14 ou le 15, je battrai toute son armée, et, avant la fin du mois, mes aigles entreront à Berlin.

Tout se passait comme il l'avait prévu. Le 13, étudiant la position de l'ennemi, commandé devant Iéna par le prince de Hohenlohe, il s'aperçut que son adversaire n'avait point assez fortement occupé une hauteur qui commandait le champ de bataille; il l'enleva brusquement; pendant la nuit, il fit tailler le roc pour établir son artillerie sur le plateau conquis et il dit aux troupes du maréchal Lannes :

— L'armée prussienne est coupée comme celle de Mack l'était, l'année dernière, à Ulm; elle ne va plus manœuvrer que pour se faire jour : le corps qui se laisserait percer serait déshonoré.

(1) Eugène Véron.

Après cette courte allocution, il prit ses dernières dispositions et, le 14, à la pointe du jour, l'armée française s'ébranla. A cet instant même, le prince de Hohenlohe croyait si peu à une bataille, qu'il donnait l'ordre de laisser reposer ses troupes, et avant que ce commandement fût parvenu, toutes ses grand'gardes étaient culbutées et une brigade saxonne écrasée. Le centre des Prussiens se trouvait à Vierzehn-Heilengen; Prussiens et Saxons défendirent énergiquement ce village, couvert par une nombreuse artillerie, mais Lannes déborda leur extrême gauche, tandis que Ney emportait, avec un élan irrésistible, le point disputé. Le corps de Holtzendorf, défait près de Stobra, laissait découverte l'aile gauche de Hohenlohe; le général Hudelet menaçait l'aile droite. Cet effort de toutes les forces françaises se portant en avant jeta le désordre chez l'ennemi. Tout se dispersa; des régiments entiers tombaient foudroyés et l'artillerie fut enlevée. Hohenlohe, un instant, parvint à rallier les débris de son armée rompue; il essaya d'établir un nouvel ordre de bataille; il fut de nouveau culbuté avec des pertes énormes, et inutilement le général Ruchel arriva au secours de son chef à la tête de vingt-six bataillons et de vingt escadrons. Soult, Wedel, Desjardins, Saint-Hilaire l'assaillirent et finirent par l'aborder à la baïonnette. La lutte fut courte, mais sanglante; tout ce qui échappa au fer s'enfuit en désordre, rejoignant le malheureux prince de Hohenlohe. Si prompte avait été sa défaite et si complet le désordre de son état-major, qu'une division saxonne avait été oubliée sur le champ de bataille. Sa résistance fut énergique, opiniâtre; mais que pouvait-elle contre toute une armée victorieuse? Presque tous ses soldats furent tués ou pris. Des soixante et dix mille hommes que commandait le matin le prince de Hohenlohe, le soir c'est à peine s'il put, à Weimar, en rallier vingt mille, découragés, démoralisés, ne traînant après eux que les rares canons échappés au vainqueur.

Quelque grande, quelque complète qu'avait été la victoire de Napoléon, elle n'était, pour ainsi dire, que secondaire à côté de celle que Davoust remportait à la même heure. Ce maréchal, induit en erreur par les assurances et les ordres même de l'empereur, croyait n'avoir devant lui qu'un corps prussien, qu'avec ses vingt-six mille soldats il contiendrait facilement, tandis qu'en réalité il allait avoir à soutenir le choc de la grande armée ennemie, ayant à sa tête le roi, et commandée par le duc de Brunswick, dont la réputation militaire, quoique affaiblie par l'insuccès de sa campagne de France, n'était point éteinte. Vingt-six mille Français enfin, avec peu de canons, allaient avoir à résister à quatre-vingt mille Prussiens, vieilles troupes, soutenues par une artillerie formidable.

Un brouillard épais couvrait la terre et cachait aux deux armées leurs mouvements respectifs; elles marchaient, sans le savoir, à la rencontre l'une de l'autre. Le roi avait fait occuper Auerstaedt, et Davoust, le 14 au matin, passait la Saale avec ses trois divisions, après avoir pris possession du défilé de Koësen. Une brigade française vint se heurter contre un corps ennemi, dont l'état de l'atmosphère lui empêchait de reconnaître la force; il se composait de vingt-cinq escadrons, d'un bataillon de grenadiers et d'une batterie d'artillerie : cette avant-garde se trouvait sous les ordres de Blücher. La brigade française déploya une partie de ses troupes, forma l'autre en carré et attendit ainsi le choc

de la cavalerie, qui se précipita sur elle. La cavalerie prussienne ne put rompre l'intrépide petite troupe, qui la rejeta en désordre sur un corps que Brunswick s'était hâté de porter en avant. Pendant ce temps, une seconde brigade française rejoignait celle qui venait de faire une si belle besogne, toute la division Gudin se trouva ainsi au feu. Le brouillard était tombé; furieux d'avoir été battu par si peu d'hommes, Blücher, à la tête de sa cavalerie, se rua sur le carré français; mais, accueillis par des décharges meurtrières, ses cavaliers se rompirent et s'enfuirent à plus d'une lieue du champ de bataille.

Tout cela n'était réellement que le prélude de la bataille. Les masses profondes de l'armée ennemie arrivaient et menaçaient d'écraser Gudin; la division Friant accourut et se mit en bataille pour couvrir la droite. Mais la gauche de Gudin ne se trouvait protégée que par un seul régiment, le 85e, qui luttait contre deux brigades prussiennes. Brunswick, ayant reconnu que là était notre point faible et disposant de forces énormes

Bataille d'Iéna, d'après le tableau de H. Vernet. Dessin de J. Duveaux.

forma le projet de nous tourner et, dans ce but, d'enlever, coûte que coûte, le village de Hassen-Hausen. Il y précipita l'infanterie de Wartensleben, celle de Kunheim, d'Arnim et la cavalerie ralliée de Blücher. Pour résister à cet ouragan d'hommes et de chevaux, Davoust ordonna au général Petit de se maintenir dans le village avec un de ses régiments et d'envoyer l'autre au secours du 85e. Malgré tout leur courage, ces deux régiments durent se replier sur le village de Hassen-Hausen, mais ils ne firent pas un pas plus loin. Cette résistance d'une poignée d'hommes exaspérait Brunswick; et comme, pour relever le moral des siens et les pousser à un suprême effort, il s'exposait au feu, il reçut une blessure mortelle, en même temps qu'un de ses généraux tombait à ses côtés. Ce malheur ralentit un peu l'ardeur de l'attaque; mais Frédéric-Guillaume et Blücher réveillèrent les courages, et la division Gudin, couverte de sang, épuisée de fatigues, devenait incapable de résister aux masses qui l'accablaient. Davoust, froid comme l'acier, ordonna à la division

Morand, sa suprême et dernière réserve, d'entrer en ligne. Son choc fut terrible; elle culbuta la cavalerie du prince Guillaume. Tout se porta en avant, jusqu'au vallon de Rehausen, où vinrent s'engouffrer les corps que nos soldats poussaient devant eux. Le roi de Prusse, à la tête d'une forte réserve, essaya d'arrêter notre mouvement; mais l'enthousiasme s'était emparé des nôtres : Friant enfonçait les bataillons du prince d'Orange.

« Cependant les Prussiens avaient encore des ressources et Davoust avait engagé toutes ses troupes. Kalkruth, qui était resté en réserve avec deux divisions à la hauteur de Juba, s'approcha enfin pour sauver le corps d'armée; Blücher, ayant en même temps rallié sa cavalerie, demandait à reprendre l'offensive. Mais, pendant qu'on délibérait, les divisions françaises attaquaient, débordaient, écrasaient ce nouveau corps, le refoulaient sur Gernstæd et lui enlevaient encore cette belle position. Blücher, étourdi du coup, ne put pas même trouver un refuge dans le village d'Auerstaedt, que les obus français incendièrent; et, à cinq heures du soir, les Prussiens, battus de tous les côtés, abandonnèrent le champ de bataille aux trois divisions de l'intrépide Davoust, qui cueillit ainsi une des plus belles palmes de nos guerres.

« La double victoire d'Iéna et d'Auerstaedt coûta à l'ennemi dix mille morts, une masse énorme de blessés, de prisonniers, trois cents pièces de canon et trente généraux. Brunswick, Schmettau et Mollendorf moururent des suites de leurs blessures (1). »

Cependant, quand le feu de la bataille eut cessé à Iéna, Napoléon avait entendu le canon tonnant à Auerstaedt, et c'était avec une impatience extrême qu'il attendit le rapport de son lieutenant, pour savoir le point précis où, le lendemain, il pouvait attaquer les Prussiens, car il ne comptait pas qu'avec le peu de forces dont il disposait Davoust pût faire autre chose que de les contenir. Lorsque, dans la nuit, les aides de camp et les courriers du maréchal arrivèrent, l'empereur refusa d'abord d'ajouter foi à leurs paroles :

« Davoust n'avait pas eu à faire à tant d'ennemis qu'il le croyait; il se trompait sur l'importance et l'étendue de sa victoire. »

Pendant quelques heures, s'obstinant dans son erreur, il se prépara à la lutte définitive qui devait avoir lieu le lendemain; mais les officiers expédiés par Davoust se succédaient rapidement; tous étaient enivrés d'orgueil; tous racontaient la prodigieuse victoire remportée *un contre quatre*, et Napoléon fut bien forcé de reconnaître le triomphe inespéré et complet de son heureux lieutenant. En réalité, l'armée prussienne n'existait plus; le roi fuyait au milieu de corps cherchant à se dérober à la poursuite des vainqueurs, et la route de Berlin était ouverte.

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE BANQUET DES CENTENAIRES (1).

ESSAI SUR L'ART DE VIVRE LONGTEMPS.

Le docteur poursuivit :

— Voulez-vous que, pour prendre pied dans le domaine des faits probables, je vous entretienne d'Alain de l'Isle, dit *le Docteur universel*, qui, né en 1200, était encore en 1299 une des lumières de l'enseignement à Paris?

— Euh! euh! fit le cousin Bernard, passons.

— Parlerai-je de ce vieillard italien qui, à l'occasion du jubilé de 1300, fut présenté au pape Boniface VIII, et lui déclara se souvenir fort bien, ayant alors 7 ans, que son père, se rendant à Rome en 1200, pour gagner les indulgences, lui avait conseillé de suivre son exemple, cent ans plus tard, s'il était encore de ce monde?

— Où as-tu pris l'anecdote? demanda l'ex-avoué à son fils.

— Dans des mémoires pour la vie de Pétrarque.

— La garantie ne me semble pas irréprochable.

— Eh bien! vous plaît-il le fait de certain cardinal d'Armagnac qui, passant dans je ne sais quelle rue de n'importe quelle ville, aperçut un vieillard pleurant à la porte d'une maison :

— Eh! mon brave homme, qu'avez-vous à sangloter ainsi?

— C'est que mon père m'a battu, pour avoir passé devant mon grand-père sans le saluer.

— Quel âge a donc votre père?

— 103 ans, monseigneur.

— Et votre grand-père?

— 123.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Est-ce encore de la légende? Je serais presque tenté de le supposer; mais je trouve la chose rapportée sous la date précise du 31 juillet 1554, et le soin pris de cette désignation m'inspire une sorte de confiance.

Quoi qu'il en soit, c'est vers la même époque que Brantôme disait : « J'ai vu Mme de Morevil, mère de la marquise de Merzières, et grand'mère de la princesse dauphine, en l'âge de 100 ans, aussi fraîche, aussi belle, aussi dispose et saine qu'en l'âge de 50 ans. » Le seigneur de Bourdeilles ajoute : « Elle était tante de Mme de Bourdeilles, femme de mon frère aîné. »

Nous voilà par conséquent sur le terrain des solides affirmations, tâchons d'y rester.

Il était contemporain de Brantôme, ce Titien dont Charles-Quint s'honorait de ramasser le pinceau, et qui, à 99 ans, produisait encore des chefs-d'œuvre, lorsqu'il fut emporté par la peste qui désola Venise en 1576. Voltaire a dit de lui que Dieu, par ce grand âge, lui avait donné un à-compte sur son immortalité.

Quelque quinze années après la mort du grand peintre vénitien, notre poëte Malherbe écrivait, pour la tombe d'un gentilhomme de ses amis mort à 100 ans, cette épitaphe devenue célèbre :

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire,
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie;
Juge de moi par le regret
Qu'eut la Mort de m'ôter la vie.

(1) M. Viennet.

C'est à l'année 1605 que de Thou rapporte la mort de Robert Constantin, lexicographe grec et médecin, né en 1502, et aussi celle d'un paysan hollandais qui meurt au même âge, suivi dans un monde meilleur, à trois heures de distance, par sa femme, âgée de 100 ans.

En 1619, avait 103 ans Antoine Arnaud, avocat au Parlement de Paris, et chef de cette famille dont le nom jeta tant d'éclat sur l'histoire de Port-Royal.

J'avance, en faisant se succéder chronologiquement un seul exemple pour chaque période, mais n'en concluez pas que j'épuise ma liste. D'ailleurs, plus je vais, et plus les rangs des centenaires deviennent compactes, imposants.

Vers le milieu du dix-septième siècle, on porte solennellement un jour, à Notre-Dame-de-Liesse, une pierre, ou plutôt, pour parler le langage technique, un *calcul* énorme, qu'on suspend, en façon d'*ex voto*, dans une chapelle, par un cordon de vermeil, sur lequel le donataire a fait graver l'inscription suivante : *Cette pierre a été tirée de François-Annibal d'Estrées, duc et pair, premier maréchal de France, par la grâce de Dieu et l'intercession de la sainte Vierge, le 15 septembre 1654.* Or ce maréchal d'Estrées, qui n'était autre que le frère de la belle Gabrielle, de trop galante mémoire, avait 82 ans lorsqu'on lui fit cette terrible opération, qu'il eut pourtant raison d'affronter avec courage, puisqu'elle devait lui donner encore plus de vingt années d'heureuse existence.

Nous voici maintenant en présence de deux individus que je puis appeler classiquement fameux dans les fastes de la longévité.

Harvey, qui, vous le savez, découvrit la circulation du sang, raconte, dans les *Transactions philosophiques*, que, le 9 octobre 1635, fut présenté au roi Charles Ier d'Angleterre Thomas Parr, paysan qui était né en 1483, et qui, parvenu à cet âge de 152 ans, n'éprouvait d'autre affaiblissement que celui de la vue et de la mémoire. Dieu sait combien de jours étaient encore promis à ce patriarche, s'il se fût abstenu du voyage de Londres, car sa mort, qui arriva peu de temps après, doit être imputée, de l'avis d'Harvey lui-même qui fit l'autopsie de son corps et trouva la plupart des organes encore sains et robustes), au changement d'air et de régime.

Transplanté dans l'air épais de la grande cité, dit Flourens, comblé de soins, au milieu de la famille opulente qui l'avait recueilli, passant brusquement à une nourriture trop abondante, et même à un peu d'excès de vin, les fonctions se trouvèrent comme accablées et le corps entier mis en désordre.

Thomas Parr — qui a d'ailleurs fourni à Dickens le sujet d'une de ses plus charmantes nouvelles (1) — s'était remarié à 120 ans ; à 130, il labourait et moissonnait encore. Il avait vécu sous dix rois, et avait vu quatre fois la religion nationale changer officiellement.

Henri Jenkins — c'est l'historien Robinson qui le dit et Flourens le répète — était un pauvre pêcheur du Yorkshire qui, à 100 ans, traversait encore les rivières à la nage et qui vécut jusqu'à 169 ans (1500-1669). On l'appela un jour en témoignage pour un fait datant de cent quarante ans. Il comparut, accompagné de ses deux fils, dont l'un avait 100 et l'autre 102 ans.

Ce Jenkins, à qui un biographe parcimonieux a voulu retirer quelques années pour réduire sa vie à 157 ans, et Thomas Parr, dont nul ne peut contester le grand âge, étant généralement regardés comme ceux de tous les hommes qui, aux temps modernes, ont fourni la plus longue carrière, je crois que je ferai bien de ne pas trop m'arrêter devant ces phénoménales exceptions, si je ne veux pas que, par comparaison, les personnages dont j'ai encore à vous entretenir ne semblent autant d'adolescents aspirant au titre de vénérables.

Et d'abord laissons ces rustiques. Je vous présente Laurent Leclerc, orfévre et dessinateur du pays messin, qui fut père de Sébastien Leclerc, l'honneur du burin français, et qui, à 105 ans (1695), étonnait encore ses concitoyens par sa vigueur, sa bonne santé et la gaieté de son caractère ; puis Jean-Léonor Le Boucher, doyen des conseillers au bailliage de Caen, qui atteignit l'âge de 108 ans (1680), ayant possédé sa charge pendant soixante-douze ans, et dont le fils, Henri Le Boucher, vécut jusqu'à 115 ans ; puis le père Jean Cômes, docteur de la Faculté de Paris, qui mourut à Seyssel, en 1666, âgé de 111 ans, après avoir été le confesseur du saint évêque de Genève, François de Sales ; puis le frère du fameux abbé réformateur de la Trappe, Henri le Bouthelier de Rancé, qui, au dire de la *Gazette de France*, mourut en 1726, dans la cent unième année de son âge...

Mais voici que j'ai abordé le dix-huitième siècle, et c'est maintenant par véritables légions que, grâce aux moyens de publicité, les centenaires se présentent à moi.

Saluons François Secardi Hongo, dit Huppozoli, qui, lorsqu'il s'éteignit, le 27 janvier 1702, à Smyrne, où il était consul pour les Vénitiens, comptait 114 ans 10 mois 12 jours. Sa vue, son ouïe, sa mémoire, son agilité étaient surprenantes ; il faisait encore à pied jusqu'à cinq et six lieues par jour.

Une révérence à Jacques Poncy, chirurgien, qui, en 1724, avait 103 ans et nulle infirmité.

Maintenant, écoutons l'opiniâtre antagoniste de Voltaire, la Beaumelle, nous dire une histoire d'aventurier :

Huguétan, originaire de Lyon, réfugié pour cause de religion en Hollande, y fit une grande fortune à vendre des bréviaires et des missels. Il revint en France, où il acquit la confiance de Louis XIV. Mais, abusant de cette confiance, il signa des lettres de change pour plusieurs millions et révoqua, par le même courrier, les ordres qu'il avait donnés à ses correspondants, puis il se retira à la Haye, où il épousa la fille illégitime d'un prince de Nassau, et obtint le gouvernement de la ville de Viane. La France voulut le faire enlever pour lui demander raison de ses friponneries. Un capitaine Gauthier se chargea de l'expédition ; on corrompit un valet de chambre qui le livra. Saisi, garrotté, bâillonné, il fut jeté dans une voiture close et conduit jusqu'aux frontières de Hollande, sans que nul eût le moindre soupçon du rapt. Mais, à la dernière barrière, un soldat qui avait aperçu une robe rayée au moment où Gauthier sortait du carrosse pour donner quelques ordres, ouvrit la portière pour voir la belle que les voyageurs cachaient avec tant de soins. Au lieu d'une femme, il vit un homme en bonnet de nuit, les fers aux mains, un bâillon à la bouche. La barrière se referma ; Gauthier et ses recors furent saisis et mis à mort.

Huguétan, délivré, offrit ses services à la cour d'Angleterre, qui les refusa, et à celle de Vienne, qui le fit baron. Après avoir erré en divers pays, toujours pour-

(1) *Petit bonhomme vit encore, ou cent cinquante ans de l'histoire d'Angleterre*, traduit par la *Revue Britannique* en 1858.

suivi par ses craintes et par ceux qu'il avait offensés, il s'établit à Hambourg, où il introduisit un système de commerce qui mit la Bourse de cette ville dans un désordre extrême. Le magistrat le pria d'en sortir ; il porta en Danemark ses richesses et son esprit. On vit alors ce que peut un seul homme. Il tira ce pays de la barbarie, y établit des compagnies maritimes, des manufactures de laine et de soie et une banque, qui n'était rien moins que systématique. Consulté sur tout, quoique sans emploi, il accrédita si bien les bons principes de l'aministration des finances et du commerce, que les républiques les plus soupçonneuses prirent confiance en la probité de ce gouvernement, bien qu'il fut purement despotique. Frédéric IV érigea pour lui et ses descendants la terre de Guldenstein en comté, et Huguétan en prit le nom. Il obtint la clef de chambellan et le cordon blanc de l'ordre du Danemark. Il vécut avec beaucoup de magnificence, augmentant son bien en marchand et le dépensant en seigneur. S'étant retiré à Holstein, il fit un si grand vide à Copenhague, qu'il y fut rappelé. Je ne l'ai vu qu'âgé de 103 ans (c'est la Beaumelle qui parle), mais il passait encore à bon

Le vieillard et la croix. Dessin de F. Lix.

droit pour l'homme le plus aimable dans la société, le plus prévoyant dans le conseil, le plus droit dans le commerce et le plus compatissant pour les pauvres. Quoique la librairie religieuse eût commencé sa fortune, il n'avait lu d'autre auteur que Rabelais ; quoique la cour de France ne l'eût pas favorisé au gré de ses désirs, il aimait uniquement la France. Sa fille fut mariée à un ambassadeur d'Espagne. Il refusa une de ses petites filles à un prince du sang royal de Danemark, et enfin il mourut en 1750, « du chagrin de n'avoir pu obtenir le cordon bleu de l'Éléphant (1). » Vanité des vanités ! Voilà sur quel écueil allait échouer cette remuante personnalité, qui devait pourtant avoir la mesure des grandeurs humaines.

J'en passe, je ne dis pas des meilleurs, mais des plus authentiques, et j'arrive à Fontenelle, le placide et spirituel philosophe qui, jusqu'au dernier moment, conserva cette délicatesse de pensée, cette subtilité d'ex-

(1) L'ordre de l'Éléphant est mis en général au même rang que celui de la Jarretière et de la Toison d'or. Il ne se donne qu'aux souverains, aux princes, aux ministres et aux fonctionnaires les plus éminents. (Maigne, *Science des armoiries.*)

pression qui avaient fait de lui un des hommes les plus recherchés de son siècle. *Siècle* vient ici bien à propos, puisqu'il ne s'en fallut que d'un mois pour que l'auteur de la *Pluralité des Mondes* le parcourût en entier.

— Voilà, disait-il, étant tout près de sa fin, la première mort que je vois.

Et questionné par son médecin sur ce qu'il éprouvait :

— Je ne sens, répondit-il, autre chose qu'une difficulté d'être.

Quelques années auparavant, quand à la surdité avait succédé pour lui un certain affaiblissement de la vue :

— J'envoie devant mes gros équipages, avait-il dit en souriant.

Il paraît d'ailleurs qu'on devenait vieux en la fréquentation de ce roi de l'esprit. On raconte qu'en 1750, lorsqu'on remit à la scène son opéra de *Thétis et Pélée*, Fontenelle se trouva dans la même loge où il était soixante et dix ans auparavant, avec deux de ses amis, qui avaient aussi assisté à la première représentation de l'ouvrage en 1680. Or comme l'auteur de l'opéra avait vingt-quatre ans lors de cette première représentation, comme il est permis de supposer que ses

Le grand seigneur et les maçons. Dessin de F. Lix.

amis devaient être à peu près du même âge que lui, et que la mort ne les prit pas immédiatement au sortir de la nouvelle représentation, nous nous trouvons, je crois, en face de deux anonymes d'âge fort respectable.

Le 9 janvier 1759, Voltaire envoyait de Ferney à une dame Lullin (de Genève), qui la veille avait eu 100 ans accomplis, une guirlande de fleurs encadrant ce quatrain :

Nos grands-pères vous virent belle,
Par votre esprit vous plaisez à cent ans ;
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve longtemps.

Je donne maintenant la parole au jésuite Cerutti, que devait toucher un véritable rayon de gloire littéraire et patriotique le jour où il prononça l'éloge funèbre de son ami, le grand orateur Mirabeau :

« Pendant un voyage que je viens de faire en Franche-Comté, écrit-il dans le *Journal de Paris*, du 20 octobre 1788, on me parla d'un vieillard qui avait 119 ans... MM. les curés de Montargis et de Saint-Julien me conduisirent vers la maison qu'habite ce patriarche... Nous le trouvâmes assis sur un banc de

pierre placé à la porte de sa maison. C'est là que tous les jours il vient se reposer, ou plutôt se ranimer au soleil. Quand nous arrivâmes, il dormait. Son sommeil était le plus paisible du monde, sa respiration facile, les battements de son pouls réglés et calmes, les veines de son front sont d'un bleu transparent et animé; toute son attitude enfin tranquille et vénérable. Des cheveux blancs comme la neige tombaient sur son cou et s'éparpillaient sur des joues, où étaient répandues les couleurs d'une santé enfantine.

Jean Jacob à l'Assemblée nationale. Dessin de F. Lix.

« On l'éveilla pour le faire parler. Il me parut moins vivant, moins beau. D'ailleurs il est sourd et ses yeux sont fort affaiblis; mais il n'a perdu la vue et l'ouïe que depuis trois ans. A 115 ans, on ne lui en eût pas donné plus de 80. A 110 il était encore un des plus infatigables ouvriers du pays, à ce point qu'il menait la bande des faucheurs à l'époque de la fenaison. A table il ne se distinguait pas moins par son gaillard appétit et par des chansons, qu'il entonnait d'une voix pleine et retentissante... Vers le même âge, ayant eu le désir

de revoir le village de Clervaux, où il est né, il s'y transporta à pied et y arriva au moment où les habitants étaient en procès avec leur seigneur pour la situation d'une croix qui devait marquer la séparation de leurs domaines et des siens. Le vieillard, à qui l'on parla de cette discussion, alla examiner la croix que les gens d'affaires du seigneur disaient borner les terres de leur maître et reconnut que ce n'était pas celle qui servait de limite autrefois. Puis il conduisit les habitants qui l'accompagnaient vers un tas de pierres très-élevé et placé à une lieue de là. Et s'étant mis de concert avec eux à écarter les pierres, il découvrit au-dessous la croix antique et véritable, qui avait fait naître et qui termina le procès.

« Dans sa première jeunesse, il a été au service de M. de ***, un des plus grands seigneurs de la province, mais qui exerçait encore toute la tyrannie féodale que beaucoup de gens regrettent. Il raconte qu'un des plaisirs de son illustre maître était d'abattre à coups de fusil les maçons qui travaillaient à finir son château. Il appelait ce plaisir tout seigneurial *la chasse aux vilains*. Le vieillard ajoute, il est vrai, qu'après avoir assassiné ces maçons, il les faisait enterrer avec une certaine pompe et se chargeait de l'entretien de leur famille. Il tuait volontiers, mais il payait bien.

« Informé de l'existence de Jean Jacob (c'est le nom de notre centenaire), le ministre, M. de Maurepas, s'intéressa vivement à lui et lui obtint du roi une pension de cent francs. Il est impossible de peindre l'émotion de ce vieillard au seul nom du souverain :

« — Si j'avais quelques années de moins, m'a-t-il dit, « j'irais le remercier à Versailles; mais je ne saurais, « et mes remercîments ne peuvent aller à lui que par « le ciel, qui est le voisin et l'ami de tout le monde. »

Cela s'écrivait, comme la date nous l'indique, en pleine et tranquille monarchie absolue; mais en ce temps-là les événements allaient vite.

J'ouvre le *Moniteur* du 24 octobre 1789, et j'y lis sous la rubrique *Assemblée nationale*, séance du vendredi 23 :

« ... On annonce un vieillard de 120 ans, né dans le mont Jura. Il désire voir l'assemblée qui a dégagé sa patrie des liens de la servitude.

« M. l'abbé Grégoire demande qu'en raison du respect qu'a toujours inspiré la vieillesse, l'assemblée se lève lorsque cet étonnant vieillard entrera.

« Cette proposition est accueillie avec transport. Le vieillard est introduit. L'assemblée se lève. Il marche avec des béquilles, conduit et soutenu par sa famille; il s'assied dans un fauteuil vis-à-vis le bureau et se couvre. La salle retentit d'applaudissements.

« Il remet son extrait baptistaire. Il est né à Saint-Sorbain, de Charles-Jacques et de Jeanne Bailly, le 10 octobre 1669 (Il porte le nom de Jean Jacob).

« Un député. Ce vieillard, que la nature a conservé pour être témoin de la régénération de la France et de sa patrie, a constamment rempli ses devoirs de citoyen utile jusqu'à 105 ans. Le roi lui a donné une pension de 200 livres; mais pour que sa famille se souvienne de cette journée, votons parmi nous une contribution qui, quelque modique qu'en soit le produit, rendra plus tranquilles les jours de ce vieillard respectable à tant de titres, et deviendra pour sa famille un précieux héritage.

« L'assemblée charge MM. les trésoriers des dons patriotiques de recevoir cette contribution,

« M. le président dit que M. Bourdon de la Cosnière, auteur d'un plan d'éducation nationale présenté à l'assemblée, faisant entrer dans les leçons qu'il donne le respect et le culte de la vieillesse, demande à recueillir ce vieillard, qui sera servi dans l'école patriotique par les jeunes élèves de tous les rangs, et surtout par les enfants dont les pères ont été tués à la prise de la Bastille.

« M. le vicomte de Mirabeau. Faites pour ce vieillard ce que vous voudrez, mais laissez-le libre.

« M. le président au vieillard. L'assemblée craint que la longueur de la séance ne vous fatigue et vous engage à vous retirer. Elle désire que vous jouissiez longtemps du spectacle de votre patrie devenue entièrement libre... »

Après son voyage à Paris, Jean Jacob, plus heureux que Thomas Parr, retourna dans ses montagnes, où il vécut jusqu'en 1794, c'est-à-dire jusqu'à la cent vingt-cinquième année de son âge.

Puisque j'ai ouvert le *Moniteur*, je vais le feuilleter pour abriter mes assertions sous sa grave autorité.

Le 4 messidor an IX s'éteint à Habas, dans les Landes, Catherine Bernet, âgée de 105 ans et 22 jours; son mari est mort à 96 ans.

Le 7 vendémiaire de la même année, le sous-préfet de Ruffec écrit au ministre de l'intérieur « qu'il vient de découvrir, dans la commune d'Ebréon, un vieillard âgé de 108 ans. C'est un bon vigneron qui se tient encore aussi droit qu'un jeune homme. Il a conservé toutes ses dents; ses cheveux sont restés aussi noirs qu'ils l'ont toujours été. »

Le 3 pluviôse an X. « Il existe en ce moment à Secondigny, dans les Deux-Sèvres, un vieillard de 106 ans qui jouit encore d'une excellente santé. Il voit très-bien sans lunettes et n'a perdu ni dents ni cheveux. Pendant les guerres civiles, les Vendéens s'emparèrent de Secondigny et maltraitèrent la population. Le bon vieillard allait recevoir le coup mortel lorsqu'il s'écria :

— Quoi ! vous ne respecterez pas mes cent ans !

Soudain la fureur s'arrêta et la vie lui fut accordée. »

Le sous-préfet qui relate ce fait recommande pour une pension, que le premier consul ne refusera pas, cet « homme qui a vécu sous Louis XIV et qui a été assez heureux pour voir Bonaparte. » Bien trouvé, monsieur le sous-préfet !

« Le 10 germinal an X, meurt à Pontoux, dans le Jura, presque dans le pays de Jean Jacob, Claude-Joseph Juhan, âgé de 118 ans, toujours robuste, intrépide chasseur. Il tomba malade il y a 40 jours, fit appeler le notaire, afin de dresser son testament, mais, par un sentiment de dignité, il se leva pour dicter ses dernières volontés. »

Prairial, même année : « La commune de Gueures, canton du Bourg-Dun (Seine-Inférieure), possède un vieillard, âgé de 104 ans, qui a encore dansé à la dernière fête patronale du pays. »

Le 29 thermidor an IX (1801), on écrivait de Tours : « Parmi les militaires qui habitent cette commune, il en existe un âgé de 103 ans, nommé Jean Thurel, né à Orain, Côte-d'Or, en 1698. Il s'est engagé au régiment de Touraine, en 1716, il a servi depuis sans interruption, comme simple fusilier, n'ayant jamais voulu d'avancement. Il a reçu un coup de fusil au siége de Kehl, en 1733, et sept coups de sabre à la bataille de Minden, en 1759. Il a eu trois frères tués à Fontenoy. Il a fait toutes les guerres d'Allemagne. Cet homme

jouit encore d'une bonne santé. Sa mère a vécu 118 ans et un de ses oncles 130. »

Or, ce Jean Thurel, qui avait été présenté à Louis XVI, que Napoléon décora comme doyen de l'armée, et qui comptait plus de 92 ans de service non interrompu, ne s'éteignit que le 10 mars 1807, à l'âge de 108 ans.

En 1811, le médecin Dufournel, âgé de 112 ans, est reçu en audience d'honneur par l'Empereur.

En 1812, à Lemberg (Pologne autrichienne), meurt un tisserand du nom de J. Urssulack, âgé de 116 ans, qui n'avait jamais éprouvé le moindre malaise, et qui, six heures avant le dernier soupir, poussait encore la navette.

La même année, le même journal officiel, signale à Luttaries (Calabre), une femme âgée de 110 ans, un juif de 108 ans à Fremtz (Prusse). En 1813, un Portugais Gomes Carvallis, qui meurt à Amsterdam, âgé de 107 ans, ayant gardé toutes ses dents, n'ayant jamais eu besoin de lunettes.

Le 24 août 1822, à propos de l'inauguration de la statue équestre de Louis XIV, sur la place des Victoires, il est question de Pierre Huet, soldat, âgé de 115 ans, qui a été nommé gardien de la statue du souverain « dont il a vu les traits et dont l'image est encore gravée dans sa mémoire. » Le comte de Chabrol, remet solennellement la croix de la Légion d'honneur au vénérable militaire qui figure à la cérémonie, assis dans un fauteuil placé devant le monument, et qui porte l'uniforme de l'ancien régiment de royal-cavalerie où il a servi pendant 6 ans. Pierre Huet est droit, il marche encore aisément; en parlant il gesticule avec feu... La ville fait une pension à ce brave, ainsi qu'à un invalide âgé de 102 ans, qui est venu à pied pour assister à la fête...

Trouvez-vous que j'aie poussé ma revue assez loin? Voulez-vous que j'arrive littéralement jusqu'à nos jours? j'y consens.

En 1841, M. Edouard Magnien, de Versailles, publiait sous le titre : *Un centenaire, supplément à la biographie contemporaine*, une notice sur son grand-oncle, M. Adrien Leroy, né à Paris, le 21 décembre 1738. Quand je cite, dit-il, la longévité de M. Leroy, comme un fait presque phénoménal, ce n'est pas pour ses 102 ans, mais pour l'intégrité de son *moi* physique et moral, pour cette possession aussi complète que possible des deux biens les plus désirables, des deux meilleurs dons du ciel à l'homme : « *Mens sana in corpore sano* (une intelligence saine en un corps bien portant). » Là se montre la merveille; on ne se figure pas l'aisance avec laquelle, il porte ses 102 ans; il n'a seulement pas l'air d'y penser; il ne s'est pas même douté jusqu'à présent de cette difficulté d'être, dont se plaignait son modèle Fontenelle, et si j'avais à désigner poétiquement l'âge de son esprit, je dirais qu'il compte 102 printemps.

Comme témoignage à l'appui de son appréciation, le neveu donne les stances suivantes, écrites par son oncle à propos de sa fête séculaire :

Plus on est vieux, moins on sait plaire;
La vieillesse ennuie : on la fuit.
Triste sort auquel est réduit
Un trop malheureux centenaire.

Mais lorsque de parents chéris
L'amitié près de lui s'empresse,
Et soutient ses faibles débris,
Il sent revenir sa jeunesse.

Revenir... non pour les amours;
Leurs doux plaisirs sont le partage
De ces beaux ans, hélas! trop courts,
Où l'on est plus heureux que sage.

Mais vivre et mourir en aimant
Est un bonheur toujours possible,
C'est par le cœur qu'on est sensible;
Il bat jusqu'au dernier moment.

En vérité ce témoignage a son prix.

Vous dirai-je maintenant que, vers 1845, un de mes confrères du département de la Loire, me dit avoir visité à Rive-de-Gier, un artisan, un menuisier qui travaillait encore de la scie et du rabot à 102 ans, et dans un hameau dépendant de la commune de Saint-Rambert-sur-Loire, certaine paysanne qui, à l'âge de 108 ans, allait, venait encore dans la ferme, cousant sans lunettes, entendant parfaitement, et qui ne mourut que par suite du coup moral qui lui fut porté un jour où l'on vint lui apprendre que son fils aîné, plus que nonagénaire, avait perdu la vue : « Ce pauvre petit n'y verra donc plus rien ! » s'écria-t-elle désespérée; puis elle s'alita et ne se releva pas.

« En 1857, dit Flourens, un de mes auditeurs m'écrivait ceci : Vous avez sans doute connaissance du bel exemple de longévité que nous a donné un de nos compatriotes, le nommé Delpeuch, mort il y a quelques années au village de Mazze, près Saint-Cernin (Cantal). C'était le doyen de l'armée française. Il avait assisté à Fontenoy, et faisait partie de ces fanfarons militaires qui engagèrent les Anglais à tirer les premiers. A l'âge de cent vingt ans, Delpeuch, qui avait conservé sa fanfaronnade, se présenta pour tirer au sort, au grand étonnement du délégué de la préfecture, qui ne s'attendait pas à voir paraître une pareille recrue. »

Le *Dinanais* du 10 juillet 1859, constate que madame la vicomtesse de Marigny, sœur de Châteaubriand, est entrée dans sa centième année.

Enfin, voici ce que j'ai lu ces jours derniers dans le journal *la Haute-Loire :*

Mme Champanach, âgée de 101 ans, vient de mourir à Yssingeaux. Elle s'était mariée, en 1796, avec le capitaine d'artillerie Champanach, qui commandait l'une des batteries si habilement établies par Napoléon Ier, alors chef d'escadron, dont le feu terrible reprit, en 1793, Toulon aux Anglais.

Mme Champanach, qui, malgré son grand âge, avait conservé toutes ses facultés, s'est doucement éteinte au milieu de ses enfants, petits et arrière-petits-enfants, qui, réunis auprès d'elle, présentaient ce spectacle assez rare de cinq générations successives appartenant à une même famille.

Bornons ici notre carrière, comme dit le fabuliste, car outre que je ne saurais guère pousser plus loin, je crois vous avoir démontré qu'il suffit d'un regard quelque peu attentif jeté sur les annales des divers peuples pour établir une sorte de chaîne non interrompue de centenaires depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

E. MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ALEXANDRE DUMAS (1).

Christine, dont les situations les plus saisissantes sont empruntées au *Comte d'Egmont* de Gœthe, mais qui n'en est pas moins un drame d'une verve, d'une fougue, d'un pathétique, d'une originalité remarquables, trouva un chaleureux protecteur en Charles Nodier, qui se connaissait en talent.

Nodier recommanda Dumas au baron Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français; Dumas lut sa pièce au baron; le baron la trouva de son goût, et, huit jours après, Dumas lisait *Christine* au comité de messieurs et dames les sociétaires de la Comédie française.

Le comité reçut l'œuvre; toutefois, vu les grandes innovations qu'elle contenait, il ne s'engagea à la jouer qu'après une nouvelle lecture ou la communication du manuscrit à un auteur qu'il désignerait lui-même.

Cela se passait le 30 avril 1828.

Le malheur voulut pour Dumas que cet auteur fût Picard, de *la Petite Ville,* esprit vif et borné à la fois, talent bourgeois de 1806, incapable de comprendre et d'apprécier les poétiques audaces de l'employé de M. le duc d'Orléans.

Il lut *Christine,* et quand Dumas alla lui demander sa réponse :

— Mon cher monsieur, lui dit-il avec un charmant sourire, avez-vous quelques moyens d'existence?

— Monsieur, je suis commis à quinze cents francs chez M. le duc d'Orléans.

— Eh bien! mon cher enfant, allez à votre bureau.

« Était-ce bien un avis consciencieux que Picard me donna? dit à ce propos Dumas; j'en doutai toujours. Il était impossible qu'un homme d'esprit, si étroit que fût cet esprit, ne vît point, je ne dirai pas même une œuvre remarquable dans *Christine,* mais des œuvres remarquables au delà de *Christine.*»

Trop de modestie, en vérité.

Il y a cela d'agréable avec Dumas, qu'il n'attend pas l'éloge et le prévient toujours.

Christine fut cependant reçue définitivement à une seconde lecture, grâce à l'insistance de Nodier et de Taylor; mais les « innovations » qu'elle contenait ayant décidé le comité à exiger d'importants changements aux scènes les plus fortes, Dumas reprit son manuscrit, et *Christine* ne vit le feu de la rampe qu'en 1830, à l'Odéon, après avoir subi une refonte entière, non telle que l'avait indiquée le comité du Théâtre-Français, mais telle que l'avait voulue l'expérience de l'auteur et avec quelques retouches habiles de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny.

Ces accrocs successifs ne découragèrent point Dumas; la machine était montée, rien ne pouvait plus l'arrêter. D'ailleurs, il avait une foi si absolue en son avenir, il était tellement convaincu qu'il serait prochainement un grand homme, que les obstacles disparaissaient devant sa confiance. Il continua donc à travailler de plus belle et fit *Henri III.*

Gœthe lui avait fourni une partie des matériaux de *Christine;* Schiller (*Don Carlos*), Walter Scott, Anquetil, Pierre de l'Estoile, la *Confession de Sancy, l'Ile des hermaphrodites,* lui fournirent ceux de *Henri III.*

Le système des plagiats entrait plus avant dans sa manière.

La composition fut rapide; en deux mois l'œuvre se trouva sur pied; l'auteur la lut au comité du Théâtre-Français le 17 septembre 1828; le comité la reçut par acclamation, et, comme il devait une réparation et une compensation à l'auteur de *Christine,* sur les vives instances de Taylor, la pièce entra bientôt en répétition.

Le 11 février 1829, elle affrontait le public pour la première fois.

Le duc d'Orléans assistait à la représentation.

Admirablement joué par la fleur du panier de la Comédie française, Mlle Mars, Firmin, Michelot en tête, *Henri III* eut un succès éclatant, qu'il méritait deux fois, parce que c'était une œuvre de combat, une œuvre vaillante, une œuvre de valeur.

Henri III marque, au théâtre contemporain, la première victoire du romantisme sur la tragédie classique : ce fut une révélation et une révolution en même temps.

Dumas y gagna une célébrité subite, une place de bibliothécaire chez le duc d'Orléans et une quinzaine de mille francs de droits d'auteur.

Dès ce jour, l'horizon lui apparut sous une face nouvelle, et, fort des preuves de talent qu'il venait de donner, ne doutant de rien, ni de la fortune ni de lui-même, il sembla répéter avec assurance cette orgueilleuse parole de Fouquet : « Où n'atteindrai-je pas? » *Quò non ascendam?*

Christine, complétement remaniée, passa à l'Odéon le 20 février 1830 et eut un splendide succès.

Harel, le légendaire Harel, dirigeait en ce temps le monumental cénotaphe de la rive gauche. Le lendemain de la première représentation, le libraire Barba acheta le manuscrit de *Christine* douze mille francs. Le manuscrit de *Henri III* n'avait été acheté que six mille francs. Il y avait progrès, on le voit.

Sur ces entrefaites, Alexandre se lia avec Victor Hugo, qui, lui aussi, livrait de grandes batailles littéraires, et dont le génie était alors l'objet des disputes les plus passionnées. Hugo invita Dumas à entendre la lecture de *Marion Delorme;* Dumas trouva dans le personnage de Didier un type à son gré, et, six semaines après, *Antony* était fait.

Lu, reçu, et sur le point d'être mis en répétition au Théâtre-Français, ce drame immoral, suranné, ce drame boursouflé, épileptique, faux, absurde d'un bout à l'autre, et dont le style bouffi ne rachète pas les excentricités scéniques; ce drame, qui excita des transports enthousiastes dans le clan des romantiques chevelus, faillit compromettre la probité littéraire de l'auteur.

Lorsqu'il fut joué, l'interdit dont le ministère avait frappé *Marion Delorme* n'était pas encore levé, de sorte que, quand l'œuvre de Hugo vit à son tour le feu de la rampe, il sembla que Hugo avait copié Dumas, l'avait copié en l'illuminant des rayons de son génie, s'entend.

Effrayé du scandale qui allait naître à ce propos,

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

nous dit Quérard dans ses *Supercheries littéraires*, Alexandre Dumas chercha en toute hâte à le prévenir en déclarant dans la *Revue des deux mondes* que, s'il y avait un plagiaire, « ce devait être lui ».

Cet aveu dut faire sourire Hugo; mais ce qui le réjouit sans doute infiniment plus, ce fut l'incorrection, la folie enragée, la révoltante immoralité de l'œuvre tant acclamée de son *cher* confrère.

L'explication du succès frénétique d'*Antony*, Dumas nous la donne dans les lignes suivantes de ses *Mémoires* :

« La première représentation d'*Hernani* a laissé un souvenir unique dans les annales du théâtre; la suspension de *Marion Delorme*, le bruit qui se faisait autour d'*Hernani* avaient vivement excité la curiosité publique, et l'on s'attendait, avec juste raison, à une soirée orageuse. On attaquait sans avoir entendu, on défendait sans avoir compris. Au moment où Hernani apprend de Ruy Gomez que celui-ci a confié sa nièce à Charles V, il s'écrie :

. . . Vieillard stupide, il l'aime!

Parseval de Grandmaison et Lassailly.

M. Parseval de Grandmaison, qui avait l'oreille un peu dure, entendit : « Vieil as de pique, il l'aime! » et, dans sa naïve indignation, il ne put retenir un cri :

« — Ah! pour cette fois, dit-il, c'est trop fort!

« — Qu'est-ce qui est trop fort, monsieur? qu'est-ce qui est trop fort? demanda *mon ami* Lassailly, qui était à sa gauche et qui avait bien entendu ce qu'avait dit M. Parseval de Grandmaison, mais non ce qu'avait dit Firmin.

« — Je dis, monsieur, reprit l'académicien, je dis qu'il est trop fort d'appeler un vieillard respectable comme l'est Ruy Gomez de Silva : « Vieil as de pique »!

« — Comment! c'est trop fort!

« — Oui; vous direz tout ce que vous voudrez, ce n'est pas bien, surtout de la part d'un jeune homme comme Hernani.

« — Monsieur, répondit Lassailly, il en a le droit, les cartes étaient inventées... Les cartes ont été inventées sous Charles VI, monsieur l'académicien. Si vous ne savez pas cela, je vous l'apprends, moi... Bravo pour le vieil as de pique! Bravo, Firmin! bravo, Hugo! Ah!... »

« Vous comprenez qu'il n'y avait rien à répondre à des gens qui attaquaient et qui défendaient de cette façon-là. »

En effet; or c'est probablement ainsi qu'*Antony* fut attaqué et défendu. De là le tapage qu'il fit.

Antony, transporté à la Porte-Saint-Martin, et revu, augmenté même par Émile Souvestre, fut joué le 3 mai 1831, quelques mois avant *Napoléon Bonaparte*, drame historico-militaire à grand spectacle, genre du Cirque, que Dumas brocha à la diable, sur l'ordre, sur les instances d'Harel.

Durant cet intervalle, c'est-à-dire de *Christine* à *Antony*, la révolution de 1830 arriva, et Dumas y prit une part active.

Il a raconté prolixement ses prouesses pendant *les trois journées*. Nous ne le suivrons pas dans le labyrinthe des épisodes héroïques et civiques des événements auxquels il prétend avoir été mêlé de la façon la plus brillante; une de ses marottes, ce fut longtemps de devenir un homme politique, et le moment semblait d'autant plus propice en 1830, que le duc d'Orléans, son protecteur, montait sur le trône; ceux qui désireraient connaître ses hauts faits à l'hôtel de ville, au musée d'artillerie, à Soissons, les 27, 28 et 29 juillet, n'ont qu'à lire la sixième et la septième série de ses *Mémoires*, ils seront édifiés.

Il reçut, du reste, la croix de Juillet en récompense de sa conduite.

Le 22 octobre 1831, Dumas donne à l'Odéon *Charles VII chez ses grands vassaux*, pastiche classique imité de l'*Andromaque* de Racine, du *Cid* et de la *Camargo*, de l'aveu même de son auteur.

D'après M. Eugène de Mirecourt, qui a bien quelquefois mauvaise langue, Gérard de Nerval et Théophile Gauthier prirent une grande part à la composition de ce drame.

Dumas n'en souffle mot.

Ce n'est pas une raison, il est vrai.

Charles VII eut le succès qu'il méritait, c'est-à-dire un succès d'estime, qui ne se renouvellera probablement plus.

Après cette pièce vint *Richard Darlington*, drame anglais fait en collaboration avec Dinaux et Goubaux.

Richard Darlington est un drame à toute vapeur, fantastique, invraisemblable souvent, mais toujours scénique, toujours saisissant.

Rarement le type de l'ambitieux politique a été tracé avec cette vivacité, avec ce bonheur. La pièce a vieilli pourtant, à cause de son style mélodramatique.

A *Richard Darlington* succéda *Thérésa*, drame médiocre de l'école d'*Antony*, représenté par extraordinaire à l'Opéra-Comique.

Thérésa est presque entièrement l'œuvre d'Anicet Bourgeois.

« Je ne veux pas exprimer mon opinion sur ce drame, a écrit à ce propos Dumas : c'est un de mes plus mauvais, comme *Angèle*, faite en collaboration toujours avec Anicet, est un de mes meilleurs. Le malheur d'une première collaboration est d'en amener une seconde; l'homme qui a collaboré est semblable à l'homme qui s'est laissé pincer par le bout du doigt dans un laminoir : après le doigt, la main; après la main, le bras; après le bras, le corps. Il faut que tout y passe; en entrant on était homme, en sortant on est fil de fer. »

Dumas parle ici *ex professo*.

Nous arrivons maintenant à *la Tour de Nesle*, un des drames dont la fortune fut la plus grande, et que les

saltimbanques ont popularisé jusque dans les plus petits villages.

La Tour de Nesle donna lieu à un scandale littéraire à peu près aussi retentissant que son succès.

En deux mots voici l'histoire :

M. Frédéric Gaillardet, jeune écrivain de province, de Tonnerre, avait écrit un drame historique dont Harel, qui dirigeait en ce temps la Porte-Saint-Martin, se montrait enthousiasmé. Ce drame péchait par un défaut : l'inexpérience de son auteur, et il était nécessaire, pour le rendre parfaitement jouable, de lui faire subir quelques remaniements. Ces remaniements avaient d'abord été entrepris par Jules Janin, mais sans succès. Harel s'adressa alors à Dumas, le *charpentier* dramatique à la mode du moment; Dumas accommoda l'œuvre de M. Gaillardet au goût de son compère M. Harel, et un beau jour, ou plutôt un beau soir, le 29 mai 1832, *la Tour de Nesle* fut jouée. Elle eut un succès inouï.

Il avait été convenu préalablement que les arrangements de M. Dumas ou autre ne constitueraient pas une collaboration effective, mais seulement une collaboration de mise en scène, et que M Gaillardet se contenterait de partager ses droits d'auteur avec son *arrangeur*, non son succès littéraire.

Ce traité ne fut pas exécuté, grâce à M. Harel, un saltimbanque fort réussi, à en juger par les *Mémoires* de notre héros, et le lendemain de la première représentation, l'affiche de la Porte-Saint-Martin, au lieu de porter : *la Tour de Nesle*, drame de M. Frédéric Gaillardet, portait drame de *MM. *** et Gaillardet.*

De concert avec Dumas, Harel avait essayé d'égarer le public sur la paternité de l'œuvre qu'il venait de *monter*, en criant aux quatre vents que *la Tour de Nesle* était, non pas le produit des veilles de cet obscur provincial qu'on nommait Gaillardet, mais celui des veilles de Dumas, du grand Dumas, de Dumas le chevelu, de l'auteur de *Henri III*, de *Christine*, d'*Antony*.

Les trois étoiles qui précédaient sur l'affiche le nom du véritable auteur n'étaient qu'une perfidie doublée d'une insulte. M. Frédéric Gaillardet le comprit, car le lendemain M. Harel recevait une assignation à propos de ces étoiles, et les journaux publiaient la lettre suivante :

« 30 mai.

« Monsieur le Rédacteur,

« Nommé seul hier comme auteur de *la Tour de Nesle*, mon nom se trouve aujourd'hui précédé de deux M et de ***; c'est une erreur ou une méchanceté dont je ne veux être la victime ni la dupe. Dans tous les cas, veuillez annoncer, je vous prie, que dans mon traité, comme sur le théâtre, et comme, je l'espère, sur l'affiche de demain, je suis et serai le seul auteur de *la Tour de Nesle*.

« F. Gaillardet. »

M. Harel répondit d'une façon peu loyale à cette lettre ; il ne voyait et ne cherchait, du reste, dans ce différend qu'un scandale, qu'une réclame ; Dumas entra malheureusement dans ses vues ; M. Gaillardet se fâcha tout de bon, il eut mille fois raison, et un procès s'ensuivit.

Il le gagna.

M. Harel fut condamné à enlever les trois fameuses étoiles de son affiche et à n'y inscrire que le nom de M. Gaillardet, seul auteur de *la Tour de Nesle*, drame qui, suivant l'expression du fameux impresario, quelques mois auparavant, « devait révolutionner Paris et qui était exécuté, sauf de légères imperfections de style, à la façon des plus habiles faiseurs de l'époque. »

Le procès de M Gaillardet irrita Harel, irrita Dumas surtout, et les journaux continuèrent à être saisis de la dispute.

Chose bizarre, ce fut le *Musée des Familles* qui amena le duel survenu à ce propos entre M. Gaillardet et Dumas.

Le *Musée* avait publié un article très-intéressant de M. Gaillardet, dans lequel celui-ci racontait comment lui était venue l'idée de son drame ; cet article ne parlait pas de Dumas, qui y répondit aussitôt avec cette vaniteuse assurance qu'il apporta pendant toute sa vie dans ses déclarations littéraires de ce genre. M. Gaillardet répliqua de sa meilleure encre, toujours dans le *Musée*, et, à la suite de sa réplique, qui avait d'autant plus porté qu'elle était pleine de vérités aussi peu agréables pour Dumas que pour Harel, un duel fut décidé.

Il eut lieu au pistolet dans le bois de Vincennes, le 17 octobre 1834, vers trois heures de l'après-midi. M. Gaillardet s'y comporta avec dignité, Dumas avec sa fanfaronnade habituelle, il le constate involontairement, naïvement même dans ses *Mémoires*. Le combat se termina sans égratignures de part et d'autre ; mais il eut cela de particulier que les deux adversaires en sortirent plus mortels ennemis que par devant.

Ajoutons, pour terminer cette histoire, que nos lecteurs trouveront au complet dans les premiers volumes de la belle collection du *Musée des Familles*, que plus tard, en 1861, lorsque le théâtre de la Porte-Saint-Martin reprit *la Tour de Nesle*, M. Gaillardet autorisa le directeur de ce théâtre, lequel prétendait que le nom de Dumas avait une sérieuse influence sur les recettes (croyance très-fausse, selon nous, les mauvaises pièces de Dumas n'ayant jamais fait d'argent, n'ayant eu qu'une carrière excessivement courte), autorisa, disons-nous, le directeur de la Porte-Saint-Martin, à joindre à son nom, sur l'affiche, celui de l'auteur d'*Antony*.

Loin de dégoûter Dumas de la collaboration et du plagiat, le scandale de *la Tour de Nesle* ne servit qu'à l'entraîner plus avant dans cette double voie malheureuse, aux buissons de laquelle il devait laisser de larges morceaux de sa réputation littéraire.

Un mois et demi avant la première représentation du drame de M. Frédéric Gaillardet, Dumas avait fait représenter aux Français, le 12 avril 1832, une charmante comédie en un acte intitulée *le Mari de la veuve*, écrite en collaboration avec Anicet Bourgeois et M. Eugène Durieu. La pièce, adorablement jouée par Mlles Mars, Dupont et Anaïs, par Monrose et Menjaud, n'eut pas un succès bien éclatant, mais n'en resta pas moins au répertoire, et ce fut justice.

Le 28 décembre 1833, Dumas donne à la Porte-Saint-Martin un autre drame de l'école d'*Antony : Angèle*, fait en collaboration avec Anicet Bourgeois ; le 22 avril 1834, au même théâtre et avec le même collaborateur, autre drame médiocre intitulé *Catherine Howard ;* le 14 avril 1836, également à la Porte-Saint-Martin, *Don Juan de Marana*, sorte d'apocalypse à spectacle, dont toutes les scènes sont empruntées à quelque auteur : citons particulièrement Gœthe, Shakspeare, Walter Scott, Burger, Lewis, Hoffmann, Alfred de Musset.

Vinrent ensuite *Kean, ou Désordre du génie*, cinq actes, en collaboration avec Théaulon et Frédéric de Courcy, joué aux Variétés par Frédéric Lemaître, le 31 août 1836 ; *Piquillo*, opéra-comique en trois actes,

fait avec Gérard de Nerval, musique de Monpou, représenté le 31 octobre 1837; *Caligula*, tragédie fort ennuyeuse, toujours en collaboration avec Anicet Bourgeois, représentée aux Français; *Paul Jones*, cinq actes, joué au Panthéon, sorte de théâtre de banlieue, le 8 octobre 1838; *Mademoiselle de Belle-Isle*, cinq actes, avec un collaborateur anonyme, excellente comédie, merveilleusement jouée aux Français, le 2 avril 1839, par Mlles Mars et Mante, par Firmin et Lockroy.

Mademoiselle de Belle-Isle est, selon nous, la meilleure des pièces de Dumas, celle qui, de tout son répertoire très-mêlé, tiendra le plus longtemps l'affiche.

Citons encore *l'Alchimiste*, drame en vers, en collaboration avec Gérard de Nerval, joué à la Renaissance par Frédéric Lemaître, le 10 avril 1839 : fiasco; *un Mariage sous Louis XV*, cinq actes agréables, en collaboration avec MM. de Leuven et Brunswick, joué à la Comédie française, le 1er juin 1841; *Lorenzino*, cinq actes, au même théâtre, avec les mêmes collaborateurs, le 24 février 1842; *Halifax*, sifflé aux Variétés, le 2 décembre 1842; *les Demoiselles de Saint-Cyr*, Théâtre-Français, 25 juillet 1843, en collaboration avec de Leuven et Brunswick; *le Laird de Dumbicky*, avec les mêmes collaborateurs, cinq actes, sifflé à l'Odéon, le 30 décembre 1843; *Louise Bernard*, cinq actes, à la Porte-Saint-Martin, médiocre réussite.

Arrêtons-nous un peu sur la pente de cette nomenclature.

L'habitude de Dumas de signer seul les œuvres dramatiques qu'il faisait en collaboration, lui suscita dans ses relations, dans ses affaires, des tiraillements qui l'engagèrent souvent à voyager, développèrent ainsi les dispositions naturelles qu'il avait à se promener par monts et vaux, et le jetèrent dans le domaine du roman, du roman historique ou prétendu tel, car Dumas a souvent une curieuse manière d'écrire l'histoire.

C'est avec l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante qu'il fait ses essais dans ce genre; il s'approprie ensuite, sans le moindre scrupule, des pages entières d'Augustin Thierry et de Chateaubriand et un livre complet, q traduit, d'Ugo Foscolo : *Jacques Ortis*.

La *Revue Britannique* et diverses autres publications sont également mises à contribution par lui. Cela, malheureusement, n'est que le premier chapitre de l'énorme dossier de ses plagiats et de ses collaborations occultes.

Une fois lancé, Dumas part à toute vapeur; il aime à se promener en chaise de poste à travers la France, l'Espagne, l'Italie, etc.; le faste lui est aussi nécessaire que le boire et le manger, sa prodigalité est doublée d'une ostentation qui la rend encore plus ruineuse; il faut absolument qu'il se procure de l'argent, beaucoup d'argent et d'une façon suivie, autrement il sera exécuté à la fin de chaque semaine. C'est alors qu'il établit à Paris son *usine* de romans.

Laissons ici la parole à M. Eugène de Mirecourt, qui, nous le déplorons pour notre écrivain, ne dit que la vérité dans les lignes qu'on va lire :

« M. Dumas va passer à d'autres exercices. Les journaux lui achètent des livres; il ne suffit plus aux demandes nombreuses des éditeurs. Pourquoi ne pas donner à sa fabrique une extension nouvelle?

Il prend vingt travailleurs, copistes impudents,
Chargés de rajeunir les plus vieux incidents;
Et quand, avec l'esprit, le style de Brantôme,
En un jour ils ont fait ce qu'il faut pour un tome,
Vite, ainsi qu'un Pradier payant ses ébaucheurs,
Le maçon, sans revoir l'œuvre de ses gâcheurs,
Sur le cahier, malgré les fautes d'orthographe,
Pose avec majesté son flamboyant paraphe.

Ce coup de fouet de *l'Antinémésis* appliqué à Dumas en plein visage a pu le faire rugir, mais ne lui a point donné le regret de ses torts. Son atelier s'organise. Tous les ouvriers de la plume sont à la besogne. Les intrigues se filent et les romans se charpentent.

— Çà, qu'on se dépêche! Dix libraires m'ont payé d'avance, et j'ai quarante volumes à fournir. *Le Siècle* m'annonce à grand orchestre, *la Presse* est à mes trousses, *les Débats* me poursuivent, *la Démocratie pacifique* se plaint de mes retards, *la Patrie* m'accuse de la trahir. Tous ces gens-là réclament des fournitures promises et me placent le poing sous la gorge pour avoir du manuscrit. Brochez, brochez vite : on n'aura garde de se plaindre. Le Dumas a cours sur la place. Nous pouvons débiter de la pacotille et vendre de la contrebande : il n'y a pas de danger que le *commerce* la refuse!

Et chaque ouvrier s'empresse d'accomplir sa tâche. Le Napolitain Fiorentino livre au patron le manuscrit du *Corricolo* et celui du *Speronare*. Paul Meurice apporte *Ascanio*, *Amaury*, *les Deux Dianes*. Mallefille écrit *Georges* d'un bout à l'autre et le laisse signer *Dumas*. Auguste Maquet, le plus fécond de ces artisans littéraires, fournit à lui seul quatre-vingts volumes : *le Chevalier d'Harmental*, *les Trois Mousquetaires*, *Vingt Ans après*, *le Vicomte de Bragelonne*, *Sylvandire*, *le Comte de Monte-Christo*, *la Guerre des Femmes*, *la Reine Margot*, *une Fille du régent*, *le Bâtard de Mauléon*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *la Dame de Montsoreau*, *les Quarante-cinq*, *les Mémoires d'un médecin*, *Olympe de Clèves*, *Ingénue*, *la Tulipe noire*, *Ange Pitou*, c'est-à-dire tous les livres qui ont posé M. Dumas dans ce siècle comme un prodige de conception, comme un auteur dont la fécondité n'a point d'égale. »

Auguste Maquet obtint plus tard de signer avec Dumas quelques-uns des romans qu'il avait écrits seul et que seul Dumas avait signés, entre autres *les Trois Mousquetaires*.

La fécondité extraordinaire de l'auteur d'*Antony* intrigua bientôt les clairvoyants, qui découvrirent facilement la fabrique susmentionnée.

Les calculs que provoquaient les publications de Dumas étaient d'ailleurs à eux seuls une révélation foudroyante.

En effet, l'auteur le plus rompu à la *copie* ne pourrait guère produire plus d'un volume par mois, soit douze volumes par an; encore faudrait-il pour cela que ses plans fussent tracés préalablement, ses notes, ses matériaux rassemblés; encore faudrait-il qu'il travaillât consciencieusement dix heures par jour et sans que l'inspiration lui manquât une minute; encore mettrions-nous ce phénomène au défi de continuer un tel travail pendant dix ans, c'est-à-dire de produire dans l'espace de dix ans cent vingt volumes qui ressemblassent à quelque chose. Or Dumas ne publiait pas seulement douze volumes par an, il en publiait soixante, cinq par mois, plus d'un par semaine; et cela sans solution de continuité.

C'est-à-dire qu'il lui aurait fallu, pour les penser et pour les écrire, les cinquante têtes et les cent bras de Briarée.

Ajoutons à ces considérants que, quoique grand travailleur, quoique travaillant avec facilité, Dumas étant

également un voyageur infatigable, et, ainsi que nous le disions plus haut, passant une partie de sa vie à courir le monde, à chasser, à festoyer, il lui était encore plus impossible qu'à tout autre d'écrire ce qu'il vendait aux journaux et ensuite aux libraires.

Chose bizarre, Dumas était convaincu qu'il était l'auteur unique de tous les ouvrages publiés sous son nom ; cette conviction, qu'entretenait sa vanité incommensurable, le rendit même souvent, trop souvent injuste, ingrat envers ses collaborateurs, et lui conserva peu d'amis.

Nous nous rappelons à ce propos un mot caractéristique de Balzac, que jalousait fort notre écrivain et dont il niait le génie.

Un jour, Balzac discutait avec le directeur de *la Presse* le prix d'un roman qu'il devait faire pour le feuilleton de ce journal ; il demandait, si nous ne nous trompons, cinquante centimes de la ligne :

— Cinquante centimes ! s'écria le directeur en question, mais je n'en donne que quarante à Dumas !

A. Dumas et sa ferblanterie. Dessin de Pelcoq.

— Me comparez-vous donc à ce nègre ? répliqua Balzac blessé.

Il y a dans cette exclamation toute la silhouette de Dumas.

Pour la *blague*, Lamartine l'appelait le roi de la blague, et il appelait Lamartine l'ange de la blague. Dumas était Gascon, Gascon fieffé, Gascon de la plus belle eau ; pour la vanité, il était nègre.

Il adorait les décorations, la ferblanterie, et, si dans les dernières années de sa vie il dédaignait de porter son ruban rouge (il avait été décoré en 1836), il n'en soignait pas moins d'une façon toute particulière sa fameuse brochette.

Sa vanité, sous ce rapport, nous dit encore M. de Mirecourt, excédait toutes les limites connues. Charles Nodier, devant lequel il se prélassait un soir avec ses plaques, ses crachats, ses colliers d'ordres, lui dit avec cet air doux et paterne qui faisait passer tant de choses :

— Oh ! Dumas, mon pauvre garçon, que de babioles ! Serez-vous donc toujours les mêmes, vous autres nègres, et rechercherez-vous éternellement la verroterie et les hochets ?

Une autre fois, en 1848, il s'était mis en tête d'être député et briguait les suffrages des électeurs de Corbeil. Pensant séduire plus facilement ceux-ci avec sa *ferblanterie*, il en couvre sa large poitrine.

— Ah çà, lui objecte-t-on, pour un républicain, vous avez bien des croix.

— Mon Dieu, répondit-il, si je les porte, ce n'est point du tout par amour-propre, je vous le jure ; c'est purement et simplement pour ne pas désobliger ceux qui me les donnent. A quoi bon chagriner ces malheureux rois ?

Fouillant dans sa poche, il en retire un paquet cacheté.

— Ce matin même, poursuit-il, on vient encore de m'en envoyer une.

Il ouvre le paquet.

— Oui, tenez, justement !... c'est du roi de Hollande... Pourquoi voulez-vous que je lui fasse de la peine à ce pauvre roi de Hollande ?

Les traits de l'orgueil de Dumas fourmillent, on en pourrait remplir des in-folios. Nous en avons cité plusieurs, pris au hasard ; détachons encore celui-ci de ses *Mémoires :*

« J'emporte avec moi (d'où cela vient-il ? je n'en sais rien, mais enfin cela est), j'emporte avec moi une atmosphère de vie et de mouvement qui est devenue proverbiale. J'ai habité trois ans Saint-Germain ; eh bien, les habitants eux-mêmes, ces respectables sujets de la Belle au bois dormant, ne se reconnaissaient plus : j'avais communiqué à la ville un entrain que ses habitants avaient pris d'abord pour une espèce de fièvre endémique et contagieuse dans le genre de celle que produit la piqûre de l'araignée napolitaine. J'avais acheté le théâtre, et les meilleurs artistes de Paris, en venant souper chez moi, jouaient de temps en temps avant de s'asseoir à table, afin de se mettre en appétit, soit *Hamlet*, soit *Mademoiselle de Belle-Isle*, soit *les Demoiselles de Saint-Cyr*, au bénéfice des pauvres. Ravelet n'avait plus assez de chevaux, Collinet n'avait plus assez de chambres, et le chemin de fer m'avoua (*sic*) un jour une augmentation de vingt mille francs de recettes par an depuis que j'étais à Saint-Germain. Il est vrai qu'à l'époque des élections Saint-Germain me trouva trop *immoral* pour avoir l'honneur d'être son représentant. Saint-Germain était donc ressuscité ou à peu près, Saint-Germain courait sa forêt à cheval, Saint-Germain allait au spectacle, Saint-Germain tirait sur ma terrasse des feux d'artifice qu'on voyait de Paris, et cela au grand étonnement de Versailles, qui de temps en temps se levait du fond de sa tombe, regardant avec ses yeux vides par-dessus les collines de Louveciennes, et disait de sa voix de trépassé :

« — Qu'a donc Saint-Germain à se trémousser ainsi ? Voyez, moi, est-ce que je bouge ? Que diable ! quand on est mort, ce n'est pas pour tirer des feux d'artifice, ce n'est pas pour monter à cheval ! Voyez, moi, je dors comme un académicien, et je pousse même le respect des convenances jusqu'à ne pas ronfler.

« Et Versailles se couchait dans son sépulcre doré, où, comme il le disait lui-même, il ne ronflait même pas. Un jour, cela ennuya le roi d'entendre ce bruit qui venait de Saint-Germain et, si bien qu'il prêtât l'oreille, de ne pas entendre le plus petit souffle venant de Versailles. Il appela M. de Montalivet. Le roi aimait M. de Montalivet, quoiqu'il n'aimât point les gens d'esprit. Montalivet et Vatout, c'étaient les deux exceptions de la cour.

« — Mon cher comte, dit Louis-Philippe, comprenez-vous une chose ?

« — Laquelle, Sire ?

« — C'est que nous soyons parvenus à ressusciter Saint-Germain (on avait fait accroire au roi que c'était lui qui avait fait ce miracle), c'est que nous soyons parvenus à ressusciter Saint-Germain, et qu'avec la galerie, avec les eaux tous les premiers dimanches du mois, nous ne parvenions pas même à galvaniser Versailles.

« — Sire, répondit Montalivet, voulez-vous que Versailles, au lieu d'être triste jusqu'à la mort, soit gai jusqu'à la folie?

« — Mon cher comte, répondit le roi, je ne vous cache pas que cela me ferait le plus grand plaisir.

« — Eh bien, Sire, Dumas a quinze jours de prison

Saint-Germain sous le règne de Dumas Ier. Dessin de Pelcoq.

à faire comme garde national : ordonnez que Dumas fasse ses quinze jours de prison à Versailles. »

Nous croyons que les commentaires sont inutiles.

Dumas avait l'esprit d'une vivacité rare; mais son fonds d'inventeur n'était pas aussi riche qu'on le croit généralement; d'une anecdote, il faisait une nouvelle; d'une nouvelle, il faisait un volume; d'un volume, il faisait un drame; quand il ne demandait plus rien à une de ses publications, c'est qu'elle lui avait donné toute sa quintessence. Il ne pouvait donc abandonner les milliers de romans qui sortaient régulièrement de sa fabrique sans en tirer jusqu'au plomb vil qu'ils contenaient; ainsi fit-il.

Du feuilleton et du livre, ses romans, ou plutôt ceux de ses collaborateurs, passèrent au théâtre sous la forme de comédies, de tragédies, de mélodrames.

Versailles à la même époque. Dessin de Pelcoq.

La fabrique de notre entrepreneur littéraire arriva même à fournir tant de produits, que les théâtres de la capitale ne purent y suffire.

Dumas pensa alors à bâtir une salle de spectacle dont l'accès serait sévèrement interdit aux autres auteurs, et sur la scène de laquelle seules ses pièces pourraient être représentées.

Le duc de Montpensier lui obtint un privilége et l'autorisa même à placer le théâtre projeté sous le patronage de son nom; mais, sur les représentations du roi Louis-Philippe, il revint sur sa promesse, et la nouvelle salle du *boulevard du Crime*, au lieu de s'appeler *théâtre Montpensier*, s'appela *théâtre Historique*

Son inauguration eut lieu avec beaucoup d'éclat et de réclame, au commencement de l'année 1847, par une pièce à spectacle, genre historique, intitulée : *la Reine Margot*, qui fut un grand succès.

Cette fois, Auguste Maquet signa avec Dumas; Maquet l'avait exigé, et Dumas n'avait pu s'y refuser, car Maquet, le plus fécond, le plus brillant des collabora-

teurs de notre écrivain, avait formellement déclaré à son *cher maître* qu'il ne lui convenait plus de travailler pour le roi de Prusse, comme cela avait à peu près eu lieu jusqu'alors.

Maquet signa donc.

« *Catilina*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *Monte-Christo*, *la Jeunesse des Mousquetaires*, *la Guerre des femmes*, *Urbain Grandier*, cinq grands drames à succès, nous dit encore M. Eugène de Mirecourt, trouvèrent également le jeune collaborateur debout et démasqué sous la rampe. Les autres ouvriers dramatiques n'eurent pas le même avantage. Le patron signa seul une traduction de l'*Hamlet* de Shakspeare faite par Paul Meurice. Il signa seul *la Barrière de Clichy*, du même auteur, représentée au Cirque. Il signa seul *le Cachemire vert*, fait en collaboration avec Eugène Nus. Quant aux plagiats, nous les voyons recommencer avec plus de sans-gêne qu'autrefois. *La Jeunesse de Louis XIV*, arrêtée par la censure et devenue *la Jeunesse de Louis XV*, sans être pour cela jugée plus digne de la scène, n'est que la traduction servile d'une pièce allemande apportée au grand mousquetaire par M. Max de Goritz. *La Conscience*, jouée à l'Odéon, est tout simplement une trilogie d'Iffland, cousue en une seule pièce et traduite par M. Lockroy. *Romulus*, joué rue de Riche ieu, a été pris tout entier dans un roman d'Auguste Lafontaine. M. Dumas, trente années durant, a fermé aux jeunes écrivains les issues de la publicité. Par un trafic inqualifiable, il les a dépouillés de leur droit à l'héritage commun, il a usurpé leur place au soleil. »

M. de Mirecourt n'est pas tendre pour notre auteur; malheureusement, il faut le reconnaître, notre auteur mérite les étrivières qu'il lui donne.

A. DUBARRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

II

Nous voilà donc cheminant vers la ville où nous devions compléter l'armement des uns, l'équipement des autres, et nous renseigner sur la direction à prendre pour inaugurer le plus tôt possible notre rôle de guérillas.

Mais il conviendrait, je crois, de passer sommairement en revue notre petit corps.

Onze hommes au total, dont quatre nommés déjà plus d'une fois, à savoir le Grand-Espagnol, le père Cluzot, Claude Mazuyer, le tailleur, et Gaspard, dit Appenzell. Étant ensuite compté celui qui écrit ces lignes, cela fait cinq. Restent six compagnons.

Voici d'abord les deux frères Jérôme et Honoré Turillaud, âgés, l'un de trente, l'autre de trente-trois ans. Célibataires et véritables richards pour le pays, gaillards, trapus, carrés, barbus, bruns de poil et de visage, chasseurs infatigables, qui n'ont pas voulu laisser échapper l'occasion d'une chasse plus émouvante et plus utile que toutes celles qu'ils ont menées jusqu'alors. Ils ont de fines armes sur l'épaule, d'abondantes munitions dans leurs gibecières, et certainement le gousset bien garni.

Je trouve, pour contraste à ces robustes notables du hameau, Jean Berchère, un pâle et chétif imberbe gars de dix-huit ans. Chétif mais non malingre, face blême mais regard vif, bras fluets, mais nerveux. Il était cordonnier, disons savetier, et travaillait avec son père, qui n'avait que lui :

— Si je partais? fit-il en écoutant les discours du Grand-Espagnol.

— Si j'avais ton âge, je partirais, répliqua le père.

Jean Berchère, trop pauvre, n'a point de fusil : nous lui en trouverons un — léger — à la ville. Il n'est guère mieux chaussé qu'armé (conformément au proverbe), nous lui aurons une paire de gros souliers et peut-être aussi une cape quelconque.

Le quatrième et le cinquième sont le gros Baptiste et le grand Bernard — je ne connais que leurs prénoms — scieurs de planches, comme notre vieux chef, leur maître d'apprentissage : dix-neuf et vingt ans. Baptiste, roux comme écureuil, Bernard, foncé comme corbeau; mais quels torses! quels bras! Front bas, regards courts, élocution presque absente; en somme, intelligence très-bornée, mais dévouement sans bornes au vieux bûcheron. Il a dit : « En route! » ils sont venus. Quand il leur dira : « Allez là! » je ne sais guère qui pourra les arrêter; « Restez là! » et malins ceux qui les délogeront. Au surplus, montagnards d'antique race, partant tireurs de premier ordre.

Enfin voici Benoît, dit *la Calandre*, du nom d'une espèce d'alouette qui semble personnifier la joie mélodieuse. Benoît est un garçon de trente-cinq ans environ, tisserand de profession, qui chante du matin au soir, en poussant sa navette, et qu'on veut avoir dans chaque fête comme boute-en-train, comme répertoire de charmants refrains. Et pourtant, en dépit de cette intarissable et bruyante gaieté, Benoît n'est rien moins qu'un très-sérieux citoyen, qui jamais ne laissa le plaisir faire tort au travail, et qui professe pour son pays un amour dont il donne maintenant la meilleure preuve. D'ailleurs c'est l'homme qui croit aux chansons. Pour lui, l'histoire qu'elles content est arrivée; il pleure aux vieilles et naïves ballades de nos montagnes.

Allons, enfants de la patrie!

dit l'hymne national : aussi Benoît est-il parti. Avec lui, nous sommes sûrs de ne pas engendrer la mélancolie.

Notre revue est achevée.

Au résumé, onze volontaires sur une population de trois cents âmes environ, c'est, quoi qu'il en semble, un bel apport; puisque, si chaque commune fournissait un contingent proportionnel, l'armée, régulière ou non, de la défense nationale, calculée seulement sur le pied de trente soldats par mille habitants, s'élèverait à quelque douze cent mille hommes; et pour peu qu'il y eût dans l'ensemble l'esprit de résolution que je crois voir dans la petite légion de la Chaux-Cernoise, Dieu sait si les envahisseurs seraient à la fête.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Bref, nous marchons. En marchant, l'on agite la question de savoir si nous devrons adopter un uniforme ou un signe de reconnaissance quelconque.

— A quoi bon? dit le Grand-Espagnol, nous nous connaissons tous, et l'uniforme ne pourrait que contribuer à nous rendre la tâche plus difficile, en nous signalant aux ennemis, quand nous serons en pays occupés.

— Mais de nouveaux volontaires peuvent se joindre à nous?

— Voilà ce qu'il ne faut point. Nous n'allons pas faire la guerre régulière, mais la chasse aux étrangers; et pour ça, les petites troupes valent mieux. Elles peuvent causer beaucoup de mal, avec toutes les chances d'échapper à l'ennemi. Que si d'autres Français, et je l'espère, veulent faire comme nous, libre à eux; mais restons ce que nous sommes : les volontaires de la Chaux-Cernoise. Toutefois une chose nous est indispensable, c'est un mot de ralliement pour les rencontres ou gardes de nuit, les marches sous bois...

— Eh bien, fis-je, le mot est, je crois, tout trouvé. On dira *Chaux*, et la réponse sera *Cernoise*.

Ma proposition fut unanimement adoptée.

Puis, tout en allongeant le pas, le Grand-Espagnol sembla s'absorber en de profondes réflexions.

— Il pense sans doute à sa Josine, dis-je au père Cluzot, qui paraissait remarquer comme moi l'air préoccupé du vieillard.

Celui-ci m'entendit, bien que j'eusse parlé tout bas.

— Non, répliqua-t-il, je ne songe pas à Josine; je la sais tranquille auprès de la mère Cluzot, à qui je l'ai confiée hier soir. A quoi je pensais?... Tenez, vous allez le savoir.

En s'exprimant ainsi, le Grand-Espagnol s'arrêta net au milieu du chemin, les deux mains sur la bouche de sa carabine.

Le lieu semblait d'ailleurs tout marqué pour une première halte.

C'était à trois lieues environ du hameau; à la cime d'une montée assez rapide, en plein bois, un endroit où, d'un côté de la route, une suite de rochers, pointant obliquement hors du sol et s'échelonnant comme des gradins inégaux d'amphithéâtre, formaient une clairière entaillant la futaie.

— Écoutez, reprit le Grand-Espagnol, pendant que nous nous rangions en demi-cercle devant lui, le dos tourné aux rochers — je réfléchissais, voyez-vous, pour régler nos manières d'agir, quand nous aborderons l'ennemi, et je veux vous faire part de mes idées. Disons-le bien, encore une bonne fois, ce n'est pas en soldats que nous allons batailler, et il faudra nous équiper, nous arranger de façon à pouvoir toujours, au premier besoin, faire disparaître armes et munitions, pour sembler n'être que des paysans allant par la campagne. Un fusil et un paquet de cartouches sont vite cachés dans un buisson. Seulement j'ai pensé que, comme il faudrait une marque pour reconnaître l'endroit, nous prendrions tous en poche, à la ville, un peu de bourre de laine bleue ou verte, dont nous accrocherons quelques brins aux branches ou aux troncs d'arbres, dans les environs de la cachette. Ce signe pourra d'ailleurs nous servir en mainte occasion, soit pour retrouver notre chemin, soit pour nous dire les uns aux autres que les gens de la Chaux-Cernoise ont passé par là.

— Très-bien, fis-je.

— De plus, continua notre chef il faudra que chacun de nous...

Mais tout à coup :

— O mon Dieu! s'écria-t-il.

Et il resta un bras levé, la bouche béante, les yeux écarquillés.

Nous nous retournâmes tous. Alors que vîmes-nous, dominant la plus haute des roches, dont la silhouette grise tranchait, à quelques mètres au-dessus de nous sur les ramures noires des sapins? — Josine, et Labri à ses pieds.

Oui, la petite fille du vieux bûcheron était là, posée debout, avec une grâce singulière, comme une rustique statue sur son abrupte piédestal, où semblait placée, comme un symbolique accessoire, la figure pittoresque du chien. Un bâton blanc à la main, sa capuce noire en arrière, une grosse gourde au côté, le buste enveloppé d'une pièce de drap brun qui soutenait un paquet sur le dos; muette, immobile, elle regardait son aïeul avec un sourire si expressif, que soudain le vieillard, détachant d'elle ses yeux ébahis :

— Eh bien, là, vous autres, voulez-vous savoir la franche vérité? nous dit-il, foi de ma vie! je ne prétendrai point que je l'attendais, mais ça m'aurait fièrement étonné si elle n'était point venue.

Puis, tendant une main vers la fillette :

— Allons, tu as bien fait; tu seras la vivandière. Arrive.

Et alors il fallut la voir dégringoler des rochers, pour venir présenter au vieillard son front bruni où il appliqua un large baiser, pendant que Labri aboyait pour obtenir une caresse.

— Soyez tranquilles, ajouta le grand-père, tout en serrant encore tendrement la jeune fille dans ses bras, ce n'est pas elle qui nous embarrassera.

La démonstration ou instruction du Grand-Espagnol, interrompue par cet incident, fut renvoyée à plus tard. Nous nous remîmes en route, pour ne faire la halte réelle qu'à un bourg distant de cinq lieues de notre point de départ, et où la présence de la petite colonne produisit un véritable événement. Là, pendant que nous prenions un frugal repas sur les tables en plein vent d'une auberge, hommes, femmes, enfants nous entouraient, nous acclamaient.

Le Grand-Espagnol adressa à cette foule sympathique une allocution, dont les chaleureux arguments étaient appuyés par l'exemple que nous donnions; et nul doute qu'après notre départ quelques volontaires ne soient sortis de ce bourg pour courir à la défense du pays.

Un peu plus loin, en traversant un second village, ce fut encore une sorte d'ovation. On nous accompagna, et nous pûmes croire que, là aussi, nous laissions derrière nous les sentiments patriotiques convenablement surexcités.

Nous arrivâmes vers le milieu du jour à Lons-le-Saulnier, où notre entrée fut un peu moins remarquée, par cela même qu'une émotion assez grande régnait dans la population par suite des nouvelles qui annonçaient les progrès de l'envahissement. Nous apprîmes là d'ailleurs que la formation de *corps francs* ou de *francs-tireurs* n'était pas, comme nous aurions pu le penser dans nos montagnes, à l'état de simple souhait; que déjà beaucoup de ces troupes tenaient la campagne et promettaient d'aider fort utilement à l'action des armées régulières, qu'on travaillait à reconstituer par des levées de jeunes gens et des rappels d'anciens mili-

taires. On nous fit savoir en outre qu'il y avait des décrets rendus pour l'entretien et la direction des compagnies franches.

Un brave homme, qui nous avait ouvert sa maison, nous démontra qu'à tous les points de vue, il importait que nous nous fissions reconnaître officiellement, d'abord pour avoir droit, comme les troupes ordinaires, à la solde et aux distributions de vivres ou de munitions, et ensuite pour trouver dans le brevet de belligérants qui nous serait délivré une sauvegarde en cas de capture — les exemples, disait-il, étant déjà nombreux de patriotes qui avaient cru pouvoir faire acte individuel de résistance et que l'ennemi avais passés par les armes, comme s'étant mis hors du droit des gens.

— Le droit des gens! repartit le Grand-Espagnol avec un dédaigneux sourire; moi, je ne connais qu'un droit, à savoir celui que tous les Français doivent prendre de détruire les ennemis. Des brevets!... Allez voir si les Espagnols s'inquiétaient d'en avoir pour nous canarder, pour nous poignarder, quand nous étions chez eux. Si l'un de nous est pris et qu'on le fusille, ce sera tant pis et tant mieux; tant pis pour lui, mais tant mieux pour le courage des autres, qui se diront qu'il n'y a pas à balancer. Ils veilleront à ne pas se laisser prendre, et ils continueront plus chaudement la guerre. Pour la solde, les vivres, les munitions, Dieu merci! la bourse commune de notre petite troupe y pourra suffire pendant quelque temps... Puis, viendra peut-être une aubaine; nous verrons bien. Bref, nous allons achever ici la journée pour des achats d'armes, d'habits ou d'autres menues choses; mais demain, à la première heure, nous filons vers Vesoul ou Belfort, puisque c'est par là que nous avons chance de pouvoir nous mettre en chasse.

Le lendemain matin, en effet, nous montions dans un train qui, vers le milieu du jour, nous déposait à Besançon, ville au delà de laquelle le service régulier du chemin de fer ne se faisait plus; les uhlans ayant été aperçus du côté de Montbéliard.

— En route donc du côté de Montbéliard, fit notre vieux chef, quand, au sortir du wagon, il apprit cette nouvelle, et cela avec d'autant plus d'élan, qu'on nous dit aussi que, les jours précédents, des troupes assez nombreuses de francs-tireurs, venues de divers points de la France, avaient pris la même direction.

Nous suivîmes des chemins à mi-côte des hautes vallées, au fond desquelles sinue le canal du Rhône au Rhin, et qui obliquent à l'est.

Le soir, nous campions à six lieues de Besançon, sur les hauteurs voisines de Baumes-les-Dames, sous le vaste hangar d'une ferme dont les habitants nous offrirent la plus cordiale hospitalité et nous donnèrent tous les renseignements possibles sur la topographie des lieux que nous allions probablement visiter.

Les femmes de la maison voulaient que Josine couchât dans un de leurs lits, mais la brave fille s'obstina à rester sur la paille, à côté de son grand-père. Labri à leurs pieds, cela va sans dire.

En nous éveillant, au point du jour, nous trouvâmes le Grand-Espagnol déjà debout, monté sur un petit tertre; il promenait ses regards sur le vallon encore sombre. Josine et Labri n'étaient plus là.

— Voilà que la campagne commence, nous dit-il; nous ne devons plus marcher qu'avec précaution et en nous attendant à faire à tout moment le coup de fusil ou à ruser pour surprendre l'ennemi. Donc, prudence et attention. Josine a pris les devants avec Labri. Toute armée a besoin d'éclaireurs, ils nous en serviront. Il faut aussi des fourriers et des intendants pour les logements et les vivres : Josine s'en charge. Je suis convenu avec elle de plusieurs choses qu'il faut que vous sachiez. D'abord qu'à toutes les croisières de chemin, elle marquera avec quelques brins de laine bleue mis, soit aux buissons, soit aux herbes, à défaut d'arbres, la route qu'elle aura suivie. Ensuite que si nous l'entendons faire semblant d'appeler un chien en disant : *Tou, hou! Briffaud!* ça signifiera que nous pouvons avancer sans crainte, et que si, au contraire, elle appelle : *Briffaud! tou, hou!* ça voudra dire que nous devons nous arrêter pour attendre qu'elle vienne nous conter quelque chose. Puis, si elle crie : *Tou hou! tou hou! Briffaud, tou hou!* il faudra, ou reculer au plus vite, en laissant aux chemins un peu de la laine verte que nous avons, pour qu'elle puisse nous retrouver, ou bien cacher nos armes et avoir l'air de paysans ou de passants dans la campagne. D'autres fois, elle renverra Labri vers moi, ce qui voudra dire qu'elle vient en toute hâte vers nous, à moins qu'elle n'ait noué un fil à la boucle du collier, ce qui voudra dire qu'il faut que nous allions, au contraire, en toute hâte vers elle. Et soyez tranquilles, la petite est sensée. Si elle se trompe sur ce qu'il convient de faire, c'est que de plus vieux s'y tromperaient aussi.

Nous avions compris. Nous nous mîmes en marche, non plus en corps, mais en nous espaçant sur la crête des collines, pour exercer une surveillance plus facile des environs.

Tout à coup, et comme après deux heures de marche environ nous venions de laisser à notre gauche un village dont le clocher pointait dans la vallée, derrière une rangée de peupliers, voilà que nous entendîmes le brave Appenzell, qui tenait la tête de la colonne déployée, nous envoyer du haut de la colline un *Priffaud, tu hu!* qui fit qu'aussitôt nous arrêtâmes notre mouvement pour nous grouper avec précaution autour du chef, qui le premier avait fait halte.

Au bout d'une minute, Appenzell nous avait rejoints. Il nous dit que, du point élevé où il se trouvait à l'avant-garde, il venait d'apercevoir fort distinctement trois cavaliers couverts de grands manteaux gris, portant la coiffure carrée et la lance, qui cheminaient, un tout seul, les deux autres côte à côte à quelque cent pas plus loin, et paraissaient se diriger vers le village.

En passant à Lons-le-Saulnier, j'avais lu quelques journaux où il était question des uhlans et de leurs façons d'agir. Je n'eus pas de peine à les reconnaître.

En même temps Labri, envoyé par Josine, venait frotter sa bonne tête dans les jambes du Grand-Espagnol, qui regarda tout de suite au collier.

— Point de fil, dit-il; c'est qu'elle vient elle-même. Nous savons déjà de quoi il retourne; mais n'importe, attendons-la.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Elle arriva tout essoufflée, et nous apprit qu'on ne voyait dans le village que paysans des environs courant devant eux en criant : « Les Prussiens! les Prussiens! »

— Bon! fit le grand-père; mais puisque ces éclaireurs doivent avant peu retourner sur leurs pas, je ne vois pas d'inconvénient à ce que nous allions prendre tranquillement position dans ce taillis qui est là-bas, à la pointe du coteau; de là on domine la route qu'ils ont suivie pour venir : nous pourrons leur dire deux mots

au retour; avec leurs chevaux, ils ne sauraient nous poursuivre à travers bois. D'ailleurs, enfants, nous devons regarder les bois comme notre meilleur domaine. Toutes les fois que nous en aurons à notre disposition, restons-y.

— Mais si ces coquins n'allaient pas revenir par là? objecta le père Cluzot, dont les yeux avaient des lueurs étranges.

— Mon père a raison, dis-je. Comme les uhlans ont pour mission, non-seulement de battre le pays, mais encore de faire en quelque sorte préparer la réception des troupes dont ils sont l'avant-garde, ce n'est pas dans un village aussi peu important que celui-ci qu'ils doivent arrêter leur reconnaissance.

— Alors ils pourraient fort bien s'en retourner par une autre route, et nous les attendrions là-bas en pure perte, observa encore le père Cluzot.

— A moins qu'on n'aille leur conseiller la retraite, repris-je, et, avec la permission du Grand-Espagnol, c'est ce que je veux faire.

— Tu veux aller là-bas, me demanda le vieillard avec une expression d'inquiétude à mon égard.

— Oui, j'irai sans armes. Je dirai que des troupes viennent, et peut-être cela les décidera-t-il à rétrograder, et alors vous les tirerez à votre aise au passage. Souvenir de chasse, métier de rabatteur, voilà tout.

— Hé, hé! il va, le petit, il va! fit, en branlant la tête le vieux bûcheron, tout aise de me voir déjà formé

Les premiers uhlans. Dessin de F. Lix.

à la multiplicité des rôles de la guerre de ruse et d'audace que nous devions faire. Eh bien! à revoir, garçon; tu sais où nous rejoindre.

Je laissai aux mains de mes compagnons tout ce qui pouvait me signaler comme belligérant : carabine, gibecière, pistolets, etc., gardant toutefois au fond d'une poche, sur ma poitrine, un joli revolver que j'avais acheté à Lons-le-Saulnier.

La troupe se dirigea vers le taillis, et moi je descendis au village. J'y arrivai au moment où, par la rue qui fait face à l'église, débouchaient les trois cavaliers qui s'étaient réunis, et qui marchaient la lance au poing avec l'assurance de gens que devance la terreur.

Les portes, les volets s'étaient fermés, tout au plus çà et là quelques figures épouvantées, blêmes, se montraient-elles furtivement aux lucarnes des toits. Cependant, au bout de la rue que je suivais, une vieille femme était tranquillement assise sur un banc de pierre, et, comme elle s'aperçut que je remarquais son calme :

— Oh! c'est que je les ai déjà vus deux fois, moi, ils ne me font pas peur. Puis, enfin, s'ils veulent me tuer, je suis assez âgée pour faire une morte. Eh! tenez, les voilà qui vont droit chez M. le maire. Pourtant, je n'ai vu personne leur indiquer la maison.

Pendant que la bonne femme me parlait ainsi, les cavaliers passaient à quarante pas de nous. L'un d'eux se retourna, et, accompagnant ses paroles d'un geste de main qui avait l'intention de paraître tout à fait amical, sinon protecteur :

— Eh! bonjour, mère David, bonjour! cria-t-il dans un langage qui n'était guère affecté que d'une très-légère nuance germanique.

La bonne femme se leva, sous le coup d'une véritable commotion électrique, en clignotant, et en passant la main sur son front, comme pour se reconnaître dans le trouble profond que les paroles du uhlan venaient de lui causer.

— Çà, mais..., çà, mais..., fit-elle avec une laborieuse hésitation. Eh! attendez, attendez donc!

Puis, tout à coup :

— Mais, pardienne, j'y suis! c'est Frantz, c'est lui, c'est bien lui. Mon Dieu! est-ce possible?

— Frantz! répétai-je interrogativement.

— Oui, monsieur, un garçon qui est arrivé ici il y a cinq ou six ans, presque sans souliers aux pieds, sans habits sur le corps. On l'a reçu, soigné, gardé. Il était entré comme valet à l'auberge au bout du village... Assez travailleur, à vrai dire, doux de caractère, trop doux même, trop mielleux... Il s'était refait, il avait économisé, il parlait d'épouser la servante de la maison, et de s'établir... La guerre déclarée, il s'est dit obligé d'aller servir son pays; il est parti en pleurant, en regrettant ce qui arrivait... Et voilà, monsieur, il revient, Mais c'est affreux, ça! Je ne m'étonne pas qu'il aille tout droit chez le maire avec ses coquins de camarades... Mais j'espère bien qu'on va leur faire un mauvais parti, à lui surtout, qui n'est gros et gras que des bontés d'ici.

Et la vieille, indignée, s'apprêtait à ameuter ouvertement la population contre l'impudent visiteur :

— Pierre, Claude, criait-elle déjà, venez, c'est Frantz, c'est ce vilain; il ose, oui, il ose!... Aurez-vous peur de ce lâche?

Je m'efforçai de la calmer, en lui remontrant que le moyen qu'elle prenait pouvait manquer le but. Elle consentit à se contenir; et, toutefois, quelques hommes étaient sortis, à qui elle expliqua le fait révoltant, mais à voix basse.

L'indignation les prit à leur tour :

— Il faut voir, dirent-ils, en marchant résolûment avec moi vers la maison du maire, devant laquelle les cavaliers venaient de s'arrêter.

Cette maison, d'apparence bourgeoise, avait son perron dans une vaste cour pavée, communiquant avec la rue par un portail, dont l'un des deux vantaux seulement était ouvert, et par une petite porte latérale.

Le cavalier qui avait apostrophé la vieille s'avança jusque sous le cintre de la principale entrée, et, frappant du talon ferré de sa lance sur la dalle sonore :

— Eh! monsieur le maire, cria-t-il, on veut vous parler; montrez-vous, s'il vous plaît.

Au bout de quelques secondes, je vis paraître sur le perron un homme de soixante-cinq ans environ, qui semblait sinon calme, au moins maître de son émotion.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il en dévisageant attentivement son interlocuteur.

— Eh! eh! c'est moi, Frantz, vous me reconnaissez bien? crut devoir dire le uhlan, qui releva même un peu son casque pour rendre cette reconnaissance plus facile.

— Oui, je vous reconnais, repartit le vieillard, et ce n'est pas ce qui vous fait honneur.

— Que voulez-vous? monsieur le maire, c'est la guerre. Je sers mon pays.

— Soit! fit brusquement le maire en secouant la tête. Que voulez-vous? que demandez-vous?

— Oh! s'il vous plaît, monsieur le maire, dit l'autre avec une impertinente douceur, ne nous fâchons pas. Mes camarades et moi nous n'avons nullement l'intention de vous faire le moindre mal, à vous, ni à personne du village...; mais, bien entendu, à la condition qu'on soit ici convenable avec nous.

— Enfin?... demanda plus brusquement le vieillard.

Alors le uhlan parut vouloir élever la voix à son tour, et ses deux acolytes, qui s'étaient tenus immobiles derrière lui pendant qu'il faisait entrer son cheval dans la cour, tirèrent chacun des fontes de leur selle un pistolet, dont ils firent jouer la batterie.

Les hommes et moi nous nous étions avancés peu à peu jusqu'à une dizaine de pas des cavaliers.

— Pourtant, ils ne sont que trois! gronda l'un de ces hommes, beau et mâle gaillard d'une trentaine d'années.

— Oui, répliquai-je à voix très-basse et sans faire passer dans mes yeux le sentiment de mes paroles pour n'être point suspect aux uhlans; oui, et j'ai moi six coups à tirer.

Et je glissai une main dans la poche où était mon revolver.

L'homme arrêta sur moi un regard brillant de la plus significative sympathie, et lentement, comme poussé par un simple ou banal sentiment de curiosité, il se dirigea vers la petite porte par laquelle, l'instant d'après, il pénétra dans la cour.

Frantz reprit donc d'un ton singulièrement rogue et impétueux :

— Enfin, monsieur le maire, nous venons vous faire savoir que cinq cents hommes de l'armée qui nous suit devront trouver ici, ce soir, le logement et un bon repas, de la viande, du vin, de l'eau-de-vie, des cigares. Vous entendez!

— J'entends; mais si rien de cela n'était prêt?

— Le village serait brûlé et le maire fusillé.

— Ah!

— En attendant, vous allez, s'il vous plaît, monsieur le maire, nous compter, à nous, une somme... oh! pas trop forte! mille francs.

— Et si je ne les ai pas?

— Nous vous en demanderons deux mille, et vous les trouverez certainement.

— Mais..., commençait à répliquer encore le vieillard, quand au loin, du côté par lequel étaient venus les cavaliers, une détonation d'arme à feu retentit, suivie presque immédiatement de cinq ou six autres.

Les trois Prussiens parurent dresser l'oreille en ouvrant l'œil d'une étrange façon, l'un d'eux murmura avec une visible inquiétude :

— *Freyschützen* (francs-tireurs)!

Et les pistolets qu'ils tenaient à poings levés s'abaissèrent tous prêts à rentrer timidement dans les fontes.

Alors, moi, usant de tout ce que je savais ou croyais savoir d'allemand :

— *Ia*, m'écriai-je, sollicité par les indices de couardise que je venais de voir se manifester chez ces cavaliers si arrogants l'instant d'auparavant, *ia, Freyschützen da und da* (francs-tireurs là et là).

Et, de l'index, je montrais les deux points extrêmes du pays.

Aussitôt, comme par un coup de théâtre habilement ménagé, le battant du portail se referme brusquement derrière l'*ami* Frantz. Dans la cour se fait un tapage de ferraille sur le pavé. Les deux uhlans restés à l'extérieur enlèvent de l'éperon leurs chevaux, qui évoluent en se cabrant. Comme ils vont gagner le large, je sors mon arme, j'allonge le bras, je fais feu. L'un des fuyards vide la selle, et le cheval, qui con-

tinue à courir, le traîne par un pied pris dans l'étrier. Je tire sur l'autre, mais sans l'atteindre, et il ne tarde pas à disparaître au tournant de la place. Des gens sortent de toutes les maisons. On appelle à l'aide dans la cour. On y entre en foule. Des hommes arrêtent le cheval dont j'ai abattu le cavalier. Cris, tumulte, c'est pendant quelques instants une véritable confusion.

Enfin l'on se reconnaît et chacun peut se rendre compte de ce qui vient de se passer.

Au moment où les coups de feu s'étaient fait entendre, l'homme qui avait furtivement pénétré dans la cour, n'écoutant que son courage, et convaincu que je tenterais quelque chose de mon côté, résolut d'avoir raison de l'un des trois Allemands.

Tout d'abord il coupe la retraite au cavalier, en poussant le vantail de la porte cochère; puis, prompt comme l'éclair, il court au soldat, qu'il soulève vigoureusement par un pied et qu'il fait basculer de l'autre côté du cheval. Avant que le uhlan, qui vient de rouler lourdement à terre, ait pu essayer de se relever, l'homme lui a posé un genou sur la poitrine, et des deux mains l'étreint à la gorge. Il l'étranglerait même bel et bien sans l'intervention du maire, qui trouve suffisant de le faire prisonnier; mais l'homme le tient toujours sous lui et veut à tout risque tirer satisfaction du misérable qui a manqué si indignement à tous les sentiments du cœur. C'est, au surplus, l'avis assez unanime des hommes, des femmes, qui sont en nombre dans la cour; mais je me joins au maire, et le malencontreux Prussien — qui d'ailleurs proteste du plus lâche repentir — en est quitte pour quelques coups et force reproches. On ne le laisse toutefois se relever qu'après lui avoir solidement lié les mains derrière le dos, et on l'attache de la même corde à la rampe de fer du perron.

D'autre part on a relevé le uhlan qu'a frappé la balle de mon revolver. Il n'est pas mort, mais la blessure est grave. C'est au-dessous de l'épaule qu'il a été atteint. On l'adosse assis devant le portail. Il ouvre de gros yeux mornes et paraît souffrir cruellement...

Je dois avouer que la part prise par moi aux événements m'avaient fait perdre à peu près de vue le point de départ de mon entreprise, et m'avait empêché même de chercher à avoir l'explication de la fusillade qui avait en quelque sorte tout causé.

Deux coups de feu, qui furent de nouveau tirés dans la même direction, me rappelèrent aux réalités de la situation.

Incertain sur ce qui pouvait se passer là-bas, je pensais qu'en tous cas la prudence commandait de faire disparaître les indices de la lutte. Je conseillai en conséquence d'atteler au plus tôt une voiture sur laquelle on placerait le blessé et le prisonnier, pour les conduire jusqu'à la première brigade de gendarmerie, qui les dirigerait ensuite vers un lieu sûr.

L'homme de la cour s'offrit à les mener lui-même avec quelques amis jusqu'au chef-lieu; et l'on procéda immédiatement aux préparatifs de ce départ.

Jusque-là, et bien que je parusse en parfaite communion avec ces braves gens, nul n'avait pu ni demander ni savoir qui j'étais, d'où je venais. J'appris au maire la présence aux environs du corps de volontaires dont je m'étais détaché. Le digne vieillard me serra les mains avec effusion; il ne se dissimulait pas que cette affaire risquait d'attirer sur le pays de terribles représailles de la part de l'ennemi, qui avançait, et que le uhlan fuyard était sans doute allé instruire. Mais il approuvait pleinement ce qui avait été fait, et se déclarait prêt à tâcher d'assumer sur lui seul, au cas échéant, les malheurs dont le village était menacé.

Quoi qu'il en fût, j'avais hâte de rejoindre mes amis. J'allais donc m'éloigner, quand, dans la rue par laquelle avait disparu le dernier uhlan, nous entendîmes un certain tumulte se produire.

Il y eut un moment d'anxiété, et déjà, par contre, dans les yeux du prisonnier, brillait une lueur de secrète satisfaction.

Mais bientôt déboucha sur la place une foule qui applaudissait, qui acclamait un groupe d'hommes armés; c'était la légion de la Chaux-Cernoise qui ramenait captif le troisième de nos uhlans. Ils avaient tiré sur lui au passage comme il fuyait à bride abattue. Le cheval, touché à la tête, était tombé raide, lançant à quelques pas de lui le cavalier, qui, étourdi du choc, ne s'était reconnu que désarmé et solidement maintenu par les deux frères Turillaud.

Le Grand-Espagnol marchait fièrement à la tête de la troupe; Josine, à côté de lui, portait ma gibecière en sautoir et ma carabine en bandoulière.

Comme tout d'abord, je n'aperçus ni le petit bossu, ni Appenzell, je craignis que le succès de cette première action n'eût été chèrement acheté par nous; mais en découvrant ces deux camarades, qui marchaient, si je puis ainsi dire, à l'arrière-garde, je pus constater, au contraire, que je ne connaissais pas encore dans son entier le résultat de l'affaire, puisqu'ils ne s'attardaient ainsi que pour soutenir le pas chancelant d'un second prisonnier blessé.

Les trois uhlans entrés au village étaient suivis à quelque distance de trois autres. Postés dans le taillis et les voyant passer à bonne portée, nos tireurs n'avaient pu résister à la tentation d'étrenner leurs munitions. Le père Cluzot avait envoyé la première balle, qui avait étendu net et pour toujours un des cavaliers. Une décharge à peu près générale avait tué aussi le deuxième et blessé le troisième, qu'on ramenait.

La voiture était prête, jonchée de paille, sur laquelle on le coucha avec celui que j'avais blessé, et l'on amena, les mains toujours liées, ce Frantz que nous avions vu si plein de jactance, et qui maintenant personnifiait l'extrême couardise.

L'homme qui l'avait terrassé se disposait à l'enlever par les aisselles pour l'asseoir sur la charrette.

Mais voilà qu'à ce moment la foule s'ouvre silencieuse, ébahie, devant une jeune et belle paysanne qui arrive en courant, les manches retroussées, le visage singulièrement animé; elle a dans la main un gros fouet de roulier. Elle va droit au jeune Allemand, qui, en la voyant, blémit et semble défaillir.

— Non, non, pas là-dessus! crie-t-elle en levant le bois tordu qu'elle tient. C'est moi qui dois le conduire. Allons, coquin, va droit, ou sinon!...

Elle a pris le bout de la corde. Le fouet claque; la mèche cingle aux jambes le prisonnier, qui fléchit sur lui-même en poussant un petit cri douloureux, et qui ensuite se met docilement en marche, comme un bœuf stupide sous l'aiguillon du fier bouvier.

— Bien! Jeanne! bien! très-bien! répète-t-on de toutes parts.

Le maire lui-même semble s'associer à ce manque unanime de générosité, qui, en dépit de tout, me cause une douloureuse surprise.

On me dit :

— C'est la brave fille qu'*il* devait épouser, et qui se serait mise au feu pour lui, tant elle l'aimait.

Alors, ma foi, je me sens aussi porté à féliciter Jeanne, qui, certes, ne procède pas à cette exécution sans qu'il en ait dû coûter à son cœur un profond, un héroïque déchirement.

Bref, captifs et blessés sont dirigés vers la ville, pendant que des hommes, requis par le maire, vont inhumer en hâte les morts laissés sur la route.

Quelques jeunes gens, enhardis, animés par le succès qu'ils viennent de voir si facilement obtenu, offrent de se joindre à nous. Fidèle à son principe, le Grand-Espagnol, tout en s'efforçant de surexciter leur zèle, les engage à former une bande distincte gardant sa liberté, ses inspirations.

Jeanne et Frantz. Dessin de F. Lix.

— Voyez, dit-il, pour dix ou douze hommes qui ont pris part à l'affaire, voilà six ennemis tués, blessés ou prisonniers. Il ne faudrait pas que la chose se répétât souvent pour qu'il ne restât bientôt plus de Prussiens en France. Ajoutez que vingt hommes, trente hommes, n'auraient pas fait plus que ces dix, et que ces dix, portés sur quelque autre point, pouvaient faire autant que nous ici, ce qui aurait donné double résultat. La petite guerre ! la guerre de sentiers, de buissons, de maisons, n'en faisons pas d'autre ; c'est la bonne, c'est la vraie. A vos fusils ! à vos couteaux ! à vos fourches ! enfants ! et vive la France !

L'allocution de notre chef fut chaudement accueillie. Nous pûmes voir que, parmi les auditeurs, plusieurs se concertaient, si je puis parler ainsi, pour le bon motif.

Et voilà comment dans ce pays, où une heure plus tôt l'effroi régnait, il avait suffi d'un coup de bonheur, plutôt que d'audace, pour réveiller les plus fiers sentiments.

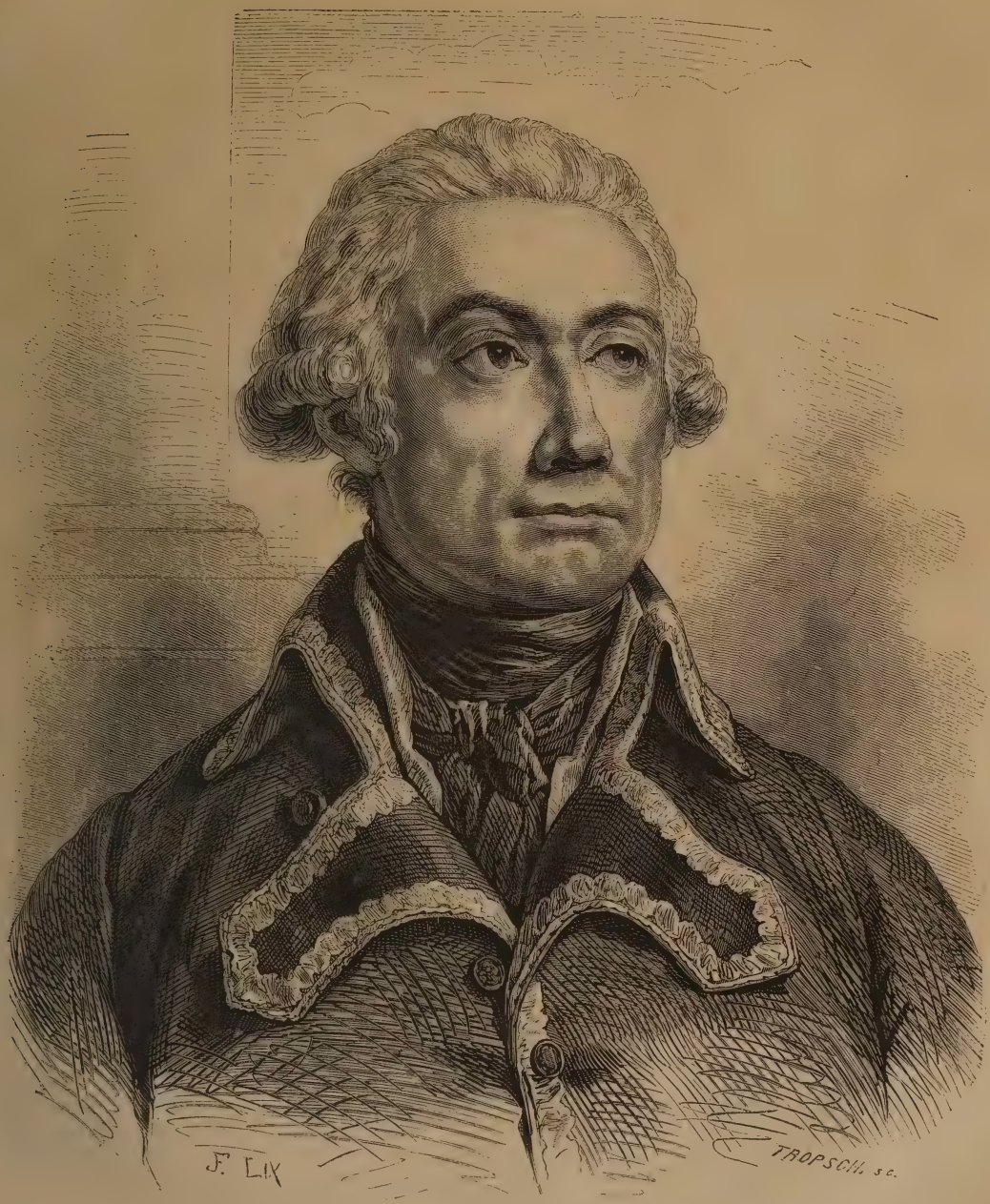
Quoi qu'il en fût, littéralement chargés de victuailles que les habitants du village étaient venus nous offrir à l'envi, nous reprîmes le chemin des hauteurs. ***

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION.

LES DEMOISELLES DE FERNIG (1).



Dumouriez. Dessin de F. Lix.

IX. — LA RETRAITE DE L'ARGONNE.

Au moment où Dumouriez rentrait dans sa tente, après son inspection dans l'Argonne, on lui remit une dépêche qui lui annonçait la capitulation de Verdun. Cela aggravait singulièrement sa position; car cette ville prise, il allait avoir sur les bras l'armée prussienne avant d'avoir reçu les secours qu'il attendait.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Le lendemain matin, à peine éveillé, il manda près de lui Thouvenot.

Lorsque son aide de camp parut :

— Thouvenot, lui dit-il, nous voilà tranquilles du côté de l'Argonne ; Dillon occupe la Chalade et les Islettes avec 8000 hommes ; Dubouquet défend le Chêne-Populeux avec 4000 hommes d'infanterie de ligne et 1800 volontaires de Reims ; un régiment de dragons et deux bataillons de volontaires barrent la Croix-aux-Bois, et moi, avec le reste de l'armée, je suis fortement retranché à Grand-Pré. Tout va donc pour le mieux de ce côté. Mais il n'en est pas de même du côté de Verdun ; cette ville vient de capituler, j'en ai reçu hier soir la nouvelle de Galbaud, qui n'a pu entrer dans la place avec les 3000 hommes de secours que j'y envoyais.

— Je suis étonné que Beaurepaire ait rendu si vite la ville, répondit tristement Thouvenot ; c'était pourtant un vaillant soldat! La nouvelle, en effet, est fâcheuse pour nous.

— Pauvre Beaurepaire ! Ce n'est pas lui qui a rendu la ville, reprit Dumouriez, c'est le conseil municipal ; Beaurepaire, plutôt que de signer la capitulation, a préféré se faire sauter la cervelle dans la salle même du conseil, où cette trahison a été décidée.

— Il a fait son devoir ! répondit simplement Thouvenot.

— C'est vrai, repartit Dumouriez ; à nous maintenant d'agir avec énergie et promptitude ; car les Prussiens, s'apercevant de la faute qu'ils ont commise en nous laissant occuper l'Argonne, vont mettre tout en œuvre pour la réparer. Malheureusement nous n'avons pas encore les secours que nous attendons. Quel est votre avis pour parer au plus pressé?

— Il faut nous barricader le mieux possible dans l'Argonne, en accumulant obstacle sur obstacle devant l'ennemi. Je vais donc faire sonner le tocsin dans tous les villages de l'Argonne, rompre les ponts, abattre les arbres, et rouler les rochers pour barrer le moindre passage de la forêt.

— Bravo ! dit Dumouriez. Mais, avant, écrivez mes ordres et envoyez-les sans retard. Dites à Kellermann de venir, avec son armée de Metz, par Bar-le-Duc et Ligny, pour opérer sur le flanc des Prussiens, et de m'attendre à Sainte-Ménehould ; écrivez au ministre de la guerre Servan de continuer ses envois de volontaires que je concentrerai, comme réserves, dans des camps retranchés à Châlons, à Reims et à Meaux ; en cas de défaite dans l'Argonne, ces camps serviront à retarder la marche de l'ennemi sur Paris, ce qui nous permettra de nous retirer et de l'attaquer sur ses derrières. Quant à Beurnonville, il doit être sur le point d'arriver à Réthel, d'après ce que m'a assuré Théophile de Fernig ; il se préparait à suivre mes instructions au moment où elle l'a quitté. Si tout cela est bien exécuté, et si les défilés sont bien barrés et bien défendus, je crois toujours, malgré la prise de Verdun, que l'Argonne sera les Thermopyles de la France.

— Je le crois aussi, dit Thouvenot.

Et il sortit pour transmettre les ordres de son chef et faire sonner le tocsin dans les villages de l'Argonne.

Une imprudence devait, malheureusement, compromettre un plan si bien combiné !

Comme l'avait supposé Dumouriez, les Prussiens en apprenant, après la prise de Verdun, que l'Argonne était occupée par les Français, se mirent aussitôt en mouvement, renforcés par 25000 Autrichiens que commandait Clairfayt ; s'avançant à marches forcées, ils vinrent se précipiter sur tous les défilés à la fois pour en forcer le passage ; mais, accueilli par des troupes pleines d'ardeur, l'ennemi fut repoussé sur toute la ligne. Changeant alors de tactique pour tromper son adversaire, le duc de Brunswick se porta principalement sur la droite de l'Argonne défendue par Dillon, et renouvela plusieurs fois, dans le même jour, son attaque contre la Chalade et les Islettes, mais sans le moindre succès.

Trompé par les démonstrations du duc de Brunswick, et convaincu, d'après les rapports qui lui avaient été faits, que la Croix-aux-Bois était un sentier de bûcherons, impraticable à des troupes, et surtout à de la cavalerie et de l'artillerie, Dumouriez laissa dégarnir, en partie, ce passage au profit des points les plus menacés par l'ennemi.

Prévenu aussitôt de cet état de choses par ses nombreux espions, Clairfayt lance contre la Croix-aux-Bois 8000 Autrichiens commandés par le jeune prince de Ligne ; ils s'en emparent sans grande résistance et s'y retranchent fortement.

Brisé de corps et d'esprit, Dumouriez prenait quelques instants de repos pendant que ce désastre s'accomplissait.

Tout à coup Théophile de Fernig, les traits altérés, se précipite dans la tente du général et le réveille.

— Qu'y a-t-il, mon enfant? dit Dumouriez, en quittant son lit de repos.

— La Croix-aux-Bois est forcée !

— Où est Thouvenot? s'écrie Dumouriez en fronçant le sourcil.

— Il est parti pour la Croix-aux-Bois, afin de se rendre compte du fait, ainsi que de la position de l'ennemi.

— Qu'on me l'envoie dès qu'il sera de retour, et soyez prêtes à partir, vous et votre sœur, aussitôt que l'ordre vous en sera donné.

Une heure après, Thouvenot entrait chez le général :

— Eh bien, Thouvenot, le malheur est-il réparable?

— Certainement, général.

— Qu'on le répare alors sans le moindre retard. Dites à Chazot de partir avec deux brigades d'infanterie, six escadrons de cavalerie et six pièces de canon, et de reprendre coûte que coûte la Croix-aux-Bois. Envoyez en même temps Félicité et Théophile de Fernig, l'une au Chêne-Populeux, l'autre aux Islettes, pour prévenir Dubouquet et Dillon de ce qui se passe, et leur dire de se tenir sur leurs gardes. Puis établissez des estafettes entre Grand-Pré et la Croix-aux-Bois, afin que je sois instruit de minute en minute des opérations de Chazot.

Malgré les ordres pressants de Dumouriez, il fallut longtemps à Chazot pour se mettre en mouvement et prendre ensuite de bonnes positions. Enfin le 14 septembre au matin, Dumouriez entendit les premiers coups de fusil qu'échangeaient les avant-postes ; bientôt le grondement de l'artillerie annonça que l'action était tout à fait engagée. Après quelques heures de combat, le bruit du canon diminuant insensiblement, Dumouriez jugea que les Autrichiens étaient refoulés dans la forêt. Il ne s'était pas trompé ; vers le soir, le jeune Mac-Donald, un de ses aides de camp, lui apporta la nouvelle que Chazot avait repris la Croix-aux-Bois après une vigoureuse résistance, et que le prince de Ligne qui la défendait, y avait trouvé la mort avec 800 Autrichiens.

Mais pendant que Dumouriez se réjouissait de cette heureuse nouvelle, Clairfayt, furieux de l'échec qu'il

venait d'éprouver, et brûlant de venger la mort du jeune prince de Li ne, lançait toutes ses troupes contre la Croix-aux-Bois, et s'emparant des hauteurs de l'Argonne avant que Chazot eût pu prendre ses dispositions, foudroyait de sa nombreuse artillerie de front et de flanc la colonne française et la rejetait en désordre dans la plaine du côté de Vouziers, en lui coupant sa communication avec Grand-Pré.

Au même moment, le Chêne-Populeux était attaqué par des forces supérieures prussiennes, et Dubouquet, malgré une résistance héroïque, était obligé, lui aussi, de battre en retraite vers Châlons.

Ces deux désastres successifs frappèrent cruellement Dumouriez.

Mais, dans cette situation presque désespérée, son génie allait se révéler.

Enserré de trois côtés dans son camp de Grand-Pré par 60000 Prussiens, il n'avait plus que la route de Châlons pour battre en retraite avec les quelques mille hommes qui lui restaient, et encore n'avait-il pas un instant à perdre, car Clairfayt manœuvrait pour lui couper cette dernière retraite.

A ce moment suprême, fermant l'oreille à tous les avis qui lui conseillent la retraite sur Châlons, il conçoit un plan plus audacieux encore que celui de l'Argonne.

Il assemble sur-le-champ en conseil son état-major et tous les chefs de corps, et il leur dicte des ordres qui bientôt vont changer la face des choses et sauver la France.

Il charge Thouvenot d'aller rendre compte à Dillon de la situation et de se concerter avec lui pour défendre jusqu'à la mort les défilés de la Chalade et des Islettes, lesquels tiennent encore les Prussiens à distance sur la droite de Grand-Pré ; en même temps des troupes légères doivent s'avancer au delà de la forêt dans le but de tromper de ce côté l'ennemi, et de tenir ainsi les communications libres entre le général en chef et Kellermann, qui se dirige sur Sainte-Ménehould.

Dumouriez envoie ensuite Théophile de Fernig au-devant de Beurnonville pour lui donner ordre d'abandonner Réthel et de côtoyer la rivière de l'Aisne, en évitant de se rapprocher de l'Argonne.

Il dépêche le jeune Mac-Donald à Kellermann pour presser sa marche sur Sainte-Ménehould.

Il donne mission à Félicité de Fernig d'aller dire à Dubouquet de se diriger avec ses troupes sur Châlons, et, cette mission remplie, de porter, sans perdre un instant, l'ordre au général Sparre, qui commande à Châlons, de former, en avant de cette ville, un vaste camp retranché avec toutes les troupes et tous les volontaires qu'il a sous la main et qui pourront ultérieurement lui arriver.

Enfin il fait dire à Chazot de venir le rejoindre avec ses troupes sur les hauteurs d'Autry.

Ces ordres partis, Dumouriez donne des instructions secondaires au sujet de son parc d'artillerie qu'il fait filer immédiatement sur Autry, et, l'esprit plus tranquille, il attend que la nuit soit venue.

Vers onze heures du soir, par une nuit des plus obscures, Dumouriez sort de sa tente, monte à cheval, et, suivi de Thouvenot, qui a rempli sa mission auprès de Dillon, il parcourt son camp endormi. Il fait réveiller les tambours et les trompettes, et leur commande de transmettre silencieusement de bouche en bouche l'ordre de plier bagages et de prendre les armes.

Ses instructions sont exécutées avec tant de diligence, qu'avant le jour sa petite armée peut se mettre en marche sur deux colonnes, passer l'Aisne sur deux ponts, et aller se ranger en bataille sur les hauteurs d'Autry, où se trouve déjà son artillerie et où Chazot ne tarde pas à venir le rejoindre.

S'assurant alors que l'ennemi n'a pas éventé son plan et qu'il ne le suit pas, il coupe les ponts derrière lui pour ralentir en tout cas sa marche, et remontant l'Aisne, il va camper à Dammartin, à quatre lieues de Grand-Pré.

Le lendemain, il se remet en marche, sans se préoccuper de l'échec éprouvé pendant la nuit par son arrière-garde commandée par Chazot : assaillie par de nombreux coureurs prussiens, elle avait honteusement pris la fuite, croyant avoir affaire à toute l'armée ennemie, et avait semé la terreur et le bruit de la défaite de Dumouriez dans les pays environnants. Enfin il arrive le 17 à Sainte-Ménehould, où il va prendre position sur un plateau qu'il s'est choisi d'avance aux portes de la ville.

Voulant punir alors, d'une manière exemplaire, les fuyards qu'il a fait ramener par sa cavalerie, il ordonne qu'ils soient dépouillés de leurs habits d'uniforme, qu'ils aient les cheveux et les sourcils rasés, et il les renvoie honteusement du camp, comme indignes de combattre pour la patrie.

X. — LE CAMP DE SAINTE-MÉNEHOULD.

Sainte-Ménehould, située à l'extrémité de la forêt de l'Argonne, sur les bords marécageux de l'Auve et de l'Aisne, est enserrée entre deux plateaux élevés. Dumouriez avait choisi un de ces plateaux pour y jouer les destinées de la France.

Le front du camp était protégé par une étroite et profonde vallée; ses deux flancs, à droite par l'Aisne, à gauche par des marais et des étangs infranchissables à l'artillerie ; ses derrières par des branches marécageuses de l'Auve. Un peu au delà de ce plateau s'étendait celui de Dampierre, qui pouvait servir à un autre camp, et que Dumouriez destinait aux troupes de Kellermann. En outre, pour ajouter à la sécurité de cette forte position, on pouvait se procurer facilement toute espèce de provisions par les routes de Reims et de Châlons, tant que ces voies ne seraient pas interceptées par l'ennemi.

Le lendemain de son arrivée, Dumouriez alla faire, en compagnie de Thouvenot, l'inspection de ses troupes. Cela fait, il dicta à son aide de camp ses instructions, dont celui-ci surveilla l'exécution. Un bataillon fut jeté dans le château escarpé de Saint-Thomas, qui terminait et protégeait la droite du camp ; trois bataillons et un régiment de cavalerie furent envoyés à Vienne-le-Château ; sur le front du camp furent établies des batteries qui infilaient le vallon; l'avant-garde de l'armée fut portée sur des hauteurs dominant ce vallon et le petit ruisseau de la Tourbe ; puis pour maintenir le plus longtemps possible les communications avec Châlons, l'arsenal et la place de recrutement de l'armée, quelques postes isolés furent placés sur la route de cette ville.

Ces dispositions prises, Dumouriez établit son quartier général à Sainte-Ménehould, située, comme nous l'avons dit, à l'extrémité de la forêt de l'Argonne, où tenait Dillon, défendant les défilés de la Chalade et des Islettes.

Quelques heures après, apparaissaient à l'horizon,

dans les plaines blanchâtres de la Champagne, les 9000 hommes du camp de Maulde. A leur tête marchait fièrement leur vaillant général Beurnonville, entouré de son état-major, au milieu duquel on distinguait le gracieux et élégant officier d'ordonnance de Dumouriez, Théophile de Fernig, dirigeant la colonne dans sa marche.

En apercevant ces troupes aguerries dont il connaissait si bien l'intrépidité et le dévouement, Dumouriez ne put réprimer l'indicible bonheur que cette vue lui causait. Se portant vivement à leur rencontre, il serra tendrement dans ses bras son ami Beurnonville, et se précipitant ensuite au milieu de ses anciens compagnons d'armes, il fut salué d'une acclamation enthousiaste par ces vétérans qui l'appelaient leur père, et qui, dans leur joie, oubliant leurs longues marches, réclamèrent l'honneur d'être passés en revue par leur ancien et bien-aimé général.

Lorsque les troupes de Beurnonville furent cantonnées dans leurs positions, Dumouriez rentra à son quartier général de Sainte-Ménehould ; il y trouva Félicité de Fernig qui arrivait de Châlons, où elle avait porté des ordres au général Sparre ; elle le prévint des bruits sinistres qui couraient à Paris sur sa retraite de Grand-Pré, et l'exhorta à les faire cesser au plus vite. Sur-le-champ Dumouriez écrivit la lettre suivante à l'Assemblée nationale :

« J'ai été obligé d'abandonner le camp de Grand-Pré. J'avais déjà accompli ma retraite, lorsqu'une terreur panique s'est mise dans l'armée : 10000 hommes ont fui devant 1500 hussards prussiens ; les pertes sont insignifiantes. Tout est réparé. Je réponds de tout.

« Dumouriez. »

Cependant, malgré l'assurance que Dumouriez montrait dans sa lettre à l'Assemblée nationale, il était loin d'être complétement rassuré sur sa situation. Il s'attendait à chaque instant à être attaqué par 90000 Prussiens et Autrichiens, et Kellermann, qui lui était si nécessaire, n'était pas encore arrivé.

Mais le lendemain, le 19 septembre, son officier d'ordonnance Mac-Donald, accourant à bride abattue, lui annonça que Kellermann, qu'il avait devancé, n'était plus qu'à une heure de marche du camp.

— La France est sauvée ! s'écria Dumouriez.

Et quelques instants après, montant à cheval, il se porta, avec son état-major, à l'entrée de son camp, pour recevoir Kellermann et son armée.

L'armée de Kellermann était forte de 20000 hommes de troupes de ligne, composées en partie de conscrits et de 2000 ou 3000 volontaires lorrains. Le duc de Chartres, fils aîné du duc d'Orléans, et qui plus tard, en 1830, devait monter sur le trône de France sous le nom de Louis-Philippe, avait un commandement dans cette armée.

Dumouriez, qui l'avait connu en Belgique, et qui, comme Kellermann, avait apprécié ses hautes qualités, fut fort heureux de l'avoir sous ses ordres dans la lutte solennelle qu'il allait engager.

Il était temps que l'armée de Kellermann arrivât, car à peine était-elle cantonnée au camp de Sainte-Ménehould, que Thouvenot, entrant dans la chambre de Dumouriez, lui annonça l'approche de l'armée prussienne.

— L'ennemi, dit-il, dépasse déjà en masse la pointe de l'Argonne et se déploie, en face de notre camp, sur les hauteurs du village de la Lune.

— C'est bien, répondit Dumouriez avec le plus grand calme ; il veut sans doute me couper la route de Paris et me forcer à mettre bas les armes, avant de marcher lui-même sur la capitale. Nous allons voir !

Cependant le lendemain, dès le point du jour, Dumouriez, en inspectant ses lignes de bataille, s'aperçut que Kellermann, au lieu d'occuper le plateau de Dampierre qu'il avait désigné à ses troupes, s'était porté plus en avant, sur le plateau d'Orval, espèce de cap s'étendant aux abords du village de Valmy, et au centre duquel s'élevait un moulin à vent.

Cette position, qui faisait face au coteau dominé par l'auberge de *la Lune*, où les Prussiens avaient établi le centre de leurs positions, était très-hardie pour le combat ; elle avait l'air de s'avancer comme pour provoquer l'ennemi ; mais Kellermann, qui s'y trouvait trop isolé, pouvait y être tourné par les masses prussiennes.

D'un coup d'œil Dumouriez s'en aperçoit, et supposant, avec raison, que ce sera sur le plateau du moulin de Valmy que Brunswick dirigera son principal effort, il s'empresse de corriger l'isolement de Kellermann. Pour cela, il envoie Chazot, à la tête de huit bataillons et de huit escadrons, se porter derrière les hauteurs du village de Gizaucourt, à la disposition de Kellermann, et il donne ordre à Stengel et à Beurnonville de se développer avec vingt-six bataillons sur la droite de Valmy, liant ainsi par ces deux manœuvres la gauche et la droite de l'armée de Kellermann à l'armée principale du camp de Sainte-Ménehould. Tranquille maintenant, il attend avec confiance la bataille.

Dans cette situation si heureusement combinée, 45000 Français, la plupart des conscrits, mal disciplinés, mal équipés, mal armés, sans chaussures, leurs habits en lambeaux, mais soutenus par un ardent patriotisme et par le génie de leur général, pouvaient jeter le défi à 90000 Allemands aguerris, bien disciplinés, bien armés, rompus aux fatigues et à toutes les ruses de la guerre, et commandés par un généralissime surnommé l'*Agamemnon de l'Allemagne*.

XI. — Bataille de Valmy.

Cependant le 20 septembre, vers dix heures du matin, les Prussiens, descendant des hauteurs du village de la Lune, s'avancent fièrement, d'un pas mesuré et comme d'une seule pièce, vers l'armée de Kellermann ; arrivés à mi-côte des hauteurs qu'ils occupent, ils disposent leurs batteries et engagent l'action par une canonnade de quarante-huit bouches à feu.

A cet ouragan de boulets et de mitraille, l'artillerie de Kellermann s'ébranle, et s'établissant en avant de l'infanterie, répond par un ouragan de fer non moins formidable.

Pendant deux heures le champ de bataille est labouré par vingt mille boulets lancés par plus de cent bouches à feu.

Alors Kellermann s'apercevant que les Prussiens, décimés par son artillerie, ralentissent leur feu, s'élance à cheval, et, à la tête d'une colonne, fond comme la foudre sur l'ennemi. A ce moment, une nouvelle batterie prussienne, masquée par un pli du terrain, éclate broyant de tous côtés la colonne française. Le cheval de Kellermann, atteint au poitrail par un boulet, roule avec son cavalier dans la poussière ; Lormier, son aide de camp, est frappé à mort ; bientôt une pluie d'obus tombe sur le parc d'artillerie : quelques caissons

en éclatant jettent la confusion dans les rangs, et déjà nos jeunes soldats reculent en désordre.

Dumouriez, qui a vu la chute de Kellermann et la retraite de ses troupes, se retourne vivement du côté de ses aides de camp, demandant deux officiers pour porter ses ordres.

Tous se précipitent vers lui, briguant l'honneur de la mission ; mais les deux demoiselles de Fernig sont au premier rang, le regard en feu, les narines frémissantes.

Dumouriez contemple quelques instants ces deux héroïnes, resplendissantes de beauté et de patriotisme, sourit et les choisit pour porter ses ordres : il donne mission à Félicité d'aller s'assurer si Kellermann est tué ou simplement blessé, et charge Théophile de porter au duc de Chartres l'ordre de prendre le commandement des troupes à la place de Kellermann.

Les deux sœurs s'élancent dans la mêlée et disparaissent bientôt au milieu de la fumée du combat.

Théophile de Fernig trouve le duc de Chartres au poste périlleux qu'il occupe au moulin de Valmy, supportant, depuis plus de deux heures, l'arme au bras et avec un courage stoïque, la grêle de boulets et de mitraille que lance l'artillerie prussienne; elle lui transmet l'ordre du général en chef et se tient à sa disposition.

Le jeune prince, heureux de sortir de son inaction,

Bataille de Valmy, d'après H. Vernet. Dessin de F. Lix.

court, à toute bride, à la réserve de l'artillerie à cheval, la porte au galop sur le plateau du moulin et, par des décharges bien nourries et bien dirigées, brise l'élan de l'ennemi et le force à ralentir son feu.

Mais le duc de Brunswick, pour en finir, forme trois colonnes d'attaque composées de ses meilleures troupes, et, soutenues par une nombreuse cavalerie, il les lance, malgré le feu terrible des batteries françaises, contre les hauteurs de Valmy.

Le duc de Chartres, ayant à ses côtés son frère, le duc de Montpensier, qui lui sert d'aide de camp, et Théophile de Fernig, attend sans se troubler, à la tête de ses conscrits, les régiments prussiens formés aux guerres du grand Frédéric.

De son côté, Kellermann, qui n'est que blessé, accourt, soutenu par Félicité de Fernig, laquelle remplace son aide de camp tué ; il rallie ses soldats, s'élance à leur tête, et d'une voix palpitante d'enthousiasme :

— Camarades, dit-il, voici le moment de la victoire ; laissons avancer l'ennemi sans tirer un seul coup, et chargeons à la baïonnette.

Et élevant sur la pointe de son épée son chapeau à plumes tricolores, il s'écrie :

— Vive la nation ! allons combattre pour elle.

Et ce cri patriotique, répété de bouche en bouche par 40000 soldats, agitant en l'air leurs chapeaux comme pour saluer la victoire, va porter l'étonnement et l'hésitation dans le cœur des vieilles troupes de Brunswick.

Alors Kellermann, à la tête de ses soldats électrisés, s'élance au pas de course au-devant des colonnes prussiennes, pendant que le duc de Chartres, un drapeau tricolore à la main, charge avec la cavalerie les Prussiens qui, cédant bientôt à l'élan irrésistible des jeunes héros de la Révolution, battent lentement en retraite. Trois fois de suite, le duc de Brunswick renouvelle son attaque contre les hauteurs de Valmy, trois fois il est vigoureusement repoussé.

Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, le roi de Prusse, ne pouvant croire à la défaite de ses vieilles troupes, se met lui-même à leur tête et tente un dernier effort contre les hauteurs de Valmy; mais cet effort est encore impuissant. Alors il bat en retraite, abandonnant honteusement le champ de bataille à cette armée qu'il ne disait composée que de *vagabonds* et de *savetiers*.

Cependant, malgré sa victoire, la situation de l'armée française était loin d'être sans danger; les Prussiens, quoique vaincus, avaient conservé leurs positions, et, par suite, emprisonnaient toujours les Français dans leurs lignes. Paris, ainsi à découvert, continuait d'être à la merci du roi de Prusse.

Comprenant le danger d'une telle situation, la Convention envoyait ordre sur ordre à Dumouriez de profiter du découragement de l'armée ennemie, en proie à la famine et à toutes les maladies, pour dégager ses troupes et venir couvrir la Marne, le menaçant de destitution s'il n'y obtempérait pas. Ses généraux le pressaient aussi de se conformer à ces ordres, et les soldats eux-mêmes, privés de pain, par suite de l'interruption des communications avec l'intérieur, commençaient à murmurer en prononçant déjà le mot de « trahison. »

Mais Dumouriez, inébranlable dans sa résolution, restait toujours inactif : une conviction puissante le soutenait contre tous.

Aux menaces de destitution qui lui arrivaient tous les jours de Paris, il répondait :

« Je tiendrai ma destitution secrète jusqu'au jour où je verrai fuir les ennemis. Je la montrerai alors à mes soldats, et j'irai recevoir, à Paris, ma punition pour avoir sauvé mon pays malgré lui. »

Avec les généraux, il employait tantôt la menace, tantôt la prière, gagnant ainsi, « jour par jour, sa victoire de patience. »

Aux murmures de ses soldats, il répondait ironiquement : « Voyez les Prussiens, ne sont-ils pas plus à plaindre que vous? Ils mangent leurs chevaux morts, et vous avez de la farine. Si vous n'avez pas de pain, faites des galettes, la liberté les assaisonnera. » D'autres fois, il menaçait d'enlever l'uniforme et les armes à ceux qui se plaindraient, et de les chasser du camp comme des lâches, indignes de souffrir des privations pour la patrie. Et pour entretenir le courage et la confiance dans le cœur de ses soldats, il passait la nuit à leurs feux, mangeait et buvait avec eux, leur expliquait la supériorité de sa position sur celle des Prussiens, leur annonçant la prochaine déroute des ennemis; quêtant ainsi, homme par homme, « cette confiance et cette patience dont il avait tant besoin pour les sauver tous. »

Le 21 septembre, trois commissaires de la Convention arrivèrent au camp pour faire reconnaître au général en chef la République, qui avait été proclamée le 21, et lui faire ramener l'armée au delà de la Marne. Dumouriez n'hésita pas à accepter et à faire accepter à ses soldats la nouvelle forme du gouvernement; mais il demanda et obtint six jours avant d'exécuter le mouvement qu'on lui ordonnait.

« Le septième jour, au lever du soleil, dit Lamartine, les vedettes françaises virent les collines du camp de la Lune nues et désertes, et les colonnes du duc de Brunswick filer lentement entre les mamelons de la Champagne et reprendre la direction de Grand-Pré. La fortune avait justifié la persévérance. Le génie avait lassé le nombre. Dumouriez était triomphant. La France était sauvée. »

« A cette nouvelle, un cri général de « Vive la nation! » s'éleva de tous les postes de l'armée française. Les commissaires, les généraux, Beurnonville, Miranda, Kellermann lui-même se jetèrent dans les bras de Dumouriez, et reconnurent la supériorité de ses vues et la toute-puissance de sa volonté. Les soldats le proclamèrent le Fabius de la patrie. Mais ce nom qu'il acceptait pour un jour répondait mal à l'ardeur de son âme, et il rêvait déjà, au dehors, le rôle d'Annibal, plus conforme à l'activité de son caractère et à l'obstination de son génie. Celui de César pouvait aussi le tenter, un jour, au dedans. Cette ambition de Dumouriez explique seule la retraite impunie des Prussiens à travers un pays ennemi, par des défilés faciles à changer en fourches caudines, et sous le canon de cinquante mille Français, devant lesquels l'armée décimée et énervée du duc de Brunswick avait à opérer une marche de flanc. »

Dans les premiers jours du mois d'octobre, à la suite d'une convention militaire implorée par l'orgueilleux souverain de la Prusse, l'armée des Rois, comme elle s'intitulait, repassait honteusement les frontières de la France, semant ses routes de cadavres, en proie à la famine et aux maladies de toutes sortes.

Pendant que Brunswick, vaincu, regagnait l'Allemagne, Dumouriez, victorieux, quittait son camp, et accompagné des deux héroïques sœurs de Fernig, prenait la route de Paris pour aller rendre compte de sa conduite à la Convention et concerter avec le gouvernement son plan de conquête de la Belgique.

XII. — BATAILLE DE JEMMAPES.

Un mois environ après la bataille de Valmy, Dumouriez quittait Valenciennes, à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, commandés par ses lieutenants le duc de Chartres, Ferrand et Beurnonville, et pénétrait en Belgique par la route de Mons.

Le bataillon des volontaires belges, composé de réfugiés, ouvrit le 3 novembre les hostilités Impatients de reprendre possession de la terre natale, ils s'élancèrent impétueusement à l'attaque du village de Thulin, et en chassèrent les Autrichiens; mais, enivrés par ce premier succès, s'étant jetés imprudemment dans la plaine à la poursuite de l'ennemi, ils furent enveloppés par un régiment de uhlans. Leur position était des plus critiques, quand, sur l'ordre de Dumouriez, Félicité et Théophile de Fernig accoururent à la tête de quatre escadrons des hussards de Chamarand, et, par des charges furieuses, parvinrent à dégager les volontaires et à mettre en déroute les uhlans, en leur tuant beaucoup de monde.

Après deux jours de différents combats, dans lesquels l'ennemi fut presque toujours repoussé, l'armée française arriva le 5, au déclin du jour, en vue des hauteurs de Jemmapes, où les Autrichiens, retranchés dans de formidables positions, avaient résolu de jouer le sort de la Belgique.

Le champ de bataille était bien choisi. C'était une chaîne de collines, couvertes de bois et en partie inaccessibles, s'inclinant aux deux bouts, à gauche sur Jemmapes, à droite sur Cuesmes, deux villages entre lesquels passe, par une profonde trouée, la route de Valenciennes à Mons.

La position, déjà très-forte par elle-même, était devenue formidable par les travaux de toutes sortes que l'ennemi y avait fait exécuter.

Jemmapes, sur le flanc de la montagne, était suffisamment défendu par la nature; mais Cuesmes, bâti au pied, et par suite plus accessible, avait été protégé par plusieurs rangs de redoutes formidables étagées l'une sur l'autre. Les pentes qui séparent ces deux villages, et qui forment deux ou trois angles rentrants, avaient été garnies de palissades et de nombreuses batteries destinées à foudroyer, par des feux croisés, les colonnes ennemies assez audacieuses pour tenter l'escalade. Des chasseurs tyroliens, des dragons hongrois remplissaient les bois qui s'étendaient au-dessous des hauteurs; la cavalerie, placée dans les intervalles de la route de Mons, devait fondre sur les colonnes dès qu'elles auraient été désorganisées par le feu des batteries.

Enfin tout autour de cette vaste et redoutable place d'armes s'étendait un terrain fangeux, entrecoupé de marais, de canaux et de rivières, presque inaccessible à la cavalerie et a l'artillerie.

C'était cette redoutable position qu'il s'agissait d'enlever.

Le 6 novembre au matin, Dumouriez montait à cheval, et, entouré d'un groupe de son état-major particulier, parcourait le front de sa longue ligne d'attaque.

A côté de lui marchaient Thouvenot et le duc de Chartres; derrière suivaient, sur le même rang, le jeune duc de Montpensier avec Félicité et Théophile de Fernig.

Le ciel était gris et pluvieux, comme un ciel d'automne sous le climat du Nord; la brume dégouttait, fine et froide, sur les lignes sombres des bataillons et des escadrons sous les armes.

L'armée française présentait un aspect singulièrement pittoresque, avec ses soldats mal vêtus, mal équipés, au milieu desquels se distinguait une foule de volontaires, aux costumes les plus disparates, un grand nombre même en sarrau de toile, en bonnet de paysan.

Quel contraste avec l'aspect sévère, martial, réfléchi des soldats allemands, vêtus de costumes à la fois chauds, riches et brillants, et qui, étagés avec symétrie sur le couronnement de leurs redoutes, avaient plutôt l'air de spectateurs que d'acteurs dans le grand drame qui allait se jouer.

Il était huit heures du matin quand Dumouriez eut fini son inspection. Sur son signal, le combat s'engagea simultanément aux deux extrémités de la ligne de bataille.

Au son des musiques militaires, jouant *la Marseillaise*, le général Ferrand lance, à gauche, ses troupes à l'attaque; mais, après quelques succès, il doit s'arrêter devant les difficultés du terrain marécageux, et foudroyé qu'il est par les redoutes ennemies. Dumouriez, placé au centre, s'en aperçoit; il accourt, suivi de Thouvenot et de Théophile de Fernig; en quelques paroles il ranime le courage ébranlé des soldats, et va reprendre ensuite son poste, après avoir donné à Thouvenot la direction de l'attaque et laissé Théophile de Fernig à la tête de sept escadrons de chasseurs pour agir au besoin.

Ferrand et Thouvenot, animés d'une généreuse émulation, enlèvent leurs colonnes au chant de *la Marseillaise*, et, malgré le feu terrible de l'ennemi, se portent, au pas de course, sur le flanc droit et le flanc gauche de Jemmapes. Là, par des prodiges de valeur, ils entraînent, de gradins en gradins, leurs colonnes décimées par la mitraille. A ce moment, Théophile de Fernig ébranle ses chasseurs à cheval; gravissant au galop la rampe escarpée du village, elle s'élance dans la mêlée, et enfonce un bataillon de grenadiers hongrois après avoir tué de sa propre main deux soldats ennemis et fait prisonnier le chef du bataillon; elle conduit elle-même ce dernier, qui est d'une taille colossale, au général Ferrand :

— Mon général, dit-elle de sa douce voix de jeune fille, voilà mon prisonnier que je vous amène!

A cette voix, le colosse tressaille, et, devinant le sexe de son vainqueur, rougit de s'être rendu à une femme.

Cependant Dumouriez, revenu au centre, se décide à commencer l'attaque de front; ses ordres donnés, il abandonne la direction de l'affaire au duc de Chartres, et se porte à l'aile droite, où commande Beurnonville.

Les bataillons du centre s'ébranlent et s'avancent courageusement à l'attaque; mais tout à coup, des régiments de dragons impériaux débouchent par la trouée qui sépare les deux villages, et viennent jeter la confusion dans les rangs des républicains. Un jeune homme sans grade, Baptiste Renard, le simple valet de chambre de Dumouriez, comprenant le danger, s'élance au galop vers le général qui comma de la brigade en déroute, et lui reproche sa faiblesse; puis, sans perdre un instant, il rallie sept escadrons de cavalerie mis en désordre par la retraite de cette brigade, et, les ramenant au feu, il rétablit l'attaque.

Mais un certain ébranlement s'était manifesté dans tout le centre; bientôt une autre brigade, sous un feu très-vif de boulets et de mitraille, hésite, s'arrête, et la plus grande confusion ne tarde pas à se mettre dans tous les rangs. Le duc de Chartres s'en aperçoit; frémissant d'indignation, il s'élance l'épée à la main au plus épais de la mêlée, suivi du duc de Montpensier et de Félicité de Fernig. L'attitude du jeune général finit par arrêter le mouvement de retraite. Des volontaires de tous les bataillons se rallient autour de lui et lui demandent de les ramener à l'ennemi. Sans perdre un instant, il forme un bataillon de ces volontaires :

— Vous vous appellerez le bataillon de Jemmapes, s'écrie-t-il, et demain le bataillon de la victoire!

Il fait alors un faisceau de tous les drapeaux de la brigade dont ce bataillon réunit les débris, les confie à leur valeur; puis, descendant de cheval, il se met à leur tête et s'élance à l'ennemi avec son jeune frère et Félicité de Fernig au cri mille fois répété de « Vive la république! »

En quelques minutes le bataillon de Jemmapes, grossi dans sa marche des débris de la brigade dispersée, et soutenu par la cavalerie du centre, se précipite sur les

retranchements ennemis et les escalade sur les corps des blessés et des mourants; mais les obstacles qui s'accumulent sans cesse vont le forcer de s'arrêter, quand le général Ferrand débouche de Jemmapes, qui vient d'être emporté, et les Autrichiens, pris entre deux feux, s'enfuient en désordre dans la direction de Mons.

Cependant Dumouriez était arrivé fort à propos à l'aile gauche, où, malgré sa vaillance, Beurnonville avait fait de vains efforts contre Cuesmes. Quatre mille vieux soldats du camp de Maulde et trois bataillons de jeunes volontaires parisiens, exposés à un feu terrible, et sur le point d'être sabrés par une division de dragons impériaux, étaient là, sombres, criant déjà à la trahison et prêts à se débander.

A la vue de leur général bien-aimé, les vétérans sentent renaître leur courage et font retentir l'air de cris d'enthousiasme. Dumouriez, ému, les appelle ses enfants, leur promet la victoire s'ils savent attendre l'ennemi de pied ferme. Ils le jurent, et ils placent les enfants de Paris au milieu d'eux, pour leur faire un rempart de leur corps.

Tout à coup la cavalerie autrichienne s'ébranle et s'avance au galop. Dumouriez, l'épée à la main, se place à la tête de ses vieux soldats :

— A vous, mes enfants, s'écrie-t-il, feu ! à dix pas seulement.

Et les dragons impériaux, accueillis à bout portant par plusieurs décharges successives, s'enfuyent en désordre, portant la confusion dans les bataillons hongrois.

Beurnonville s'élance alors audacieusement à l'assaut au chant de *la Marseillaise*, et Dumouriez lui-même,

Bataille de Jemmapes, d'après H. Vernet. Dessin de F. Lix.

prenant le commandement de ses vieux compagnons d'armes, les conduit au combat, en entonnant, lui aussi, l'hymne de la liberté.

Et ce chant sacré de la patrie, répété en chœur par les chefs et les soldats, couvre en quelque sorte le bruit du canon. Ce fut alors un entraînement général : tous ces hommes s'élancent la baïonnette en avant; rien ne leur résiste; en quelques instants les redoutes sont emportées, les canonniers tués sur leurs pièces, les superbes grenadiers hongrois massacrés ou mis en déroute. Dumouriez ne s'arrête que sur les hauteurs de Cuesmes.

Alors le général en chef, inquiet sur les mouvements de l'aile gauche, et surtout du centre, dont, de loin, il a vu la débandade, et dont il ignore le ralliement, s'élance de ce côté pour y rétablir le combat. Mais il rencontre en route Félicité et Théophile de Fernig, qui accouraient à toute bride lui annoncer la victoire de Thouvenot et du duc de Chartres.

Les deux jeunes filles, après avoir héroïquement combattu, l'une à l'aile gauche, l'autre au centre, s'étaient rencontrées victorieuses sur les hauteurs de Jemmapes, et là, à la vue des soldats attendris, elles s'étaient précipitées dans les bras l'une de l'autre en versant des larmes de bonheur.

Pour récompenser leur courage, les généraux les avaient choisies pour annoncer la victoire à Dumouriez.

Il était alors deux heures, et nos jeunes soldats, qui avaient passé la nuit, les pieds dans l'eau, et qui, à jeun, avaient vaincu, en chantant, les soldats aguerris de l'Allemagne, s'assirent sur le champ de bataille et demandèrent à manger.

J. BERTAL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE BANQUET DES CENTENAIRES [1].

ÉTUDE SUR L'ART DE VIVRE LONGTEMPS.

La danse des vieillards. Dessin de F. Lix.

III. — LES GROUPES.

— Fort bien ! dit le luthier, qui n'avait pas mis en oubli l'article de journal, point de départ de cette dissertation ; mais, docteur, mon bel ami, laisse-moi te faire remarquer que tu nous cites là une suite d'exemples qui ne prouvent rien, quant à la possibilité de voir réunis sur un même point un certain nombre d'individus ayant atteint un grand âge.

— Oh ! mon Dieu ! répliqua le docteur, ne croyez pas me prendre au dépourvu : je n'ai encore, comme on dit, que l'embarras du choix, pour vous donner satisfaction.

— Bah !

— Certes ! Ainsi, au dire de Pline (qui, en ce cas, mérite créance entière, car sa position d'ami intime des gouvernants l'avait dû mettre à même de compulser les documents d'après lesquels il parle), lorsque les empereurs Vespasien et Titus firent opérer le recensement des populations italiennes, les tables dressées à cet effet donnèrent pour la seule ville de Velléia, près de Plaisance, six personnes âgées de 110 ans, et quatre de 120, et pour la ville de Parme, trois de 120 ans et deux de 130.

Un autre auteur ancien... mais a beau mentir qui vient de loin, penserez-vous peut-être. Vous vous méfiez des classiques autorités, en tant qu'authenticité des faits allégués. Eh bien ! interrogeons les annalistes modernes, soumis à plus de contrôle.

En 1613, M. Hoskin, conseiller et juge du royaume d'Angleterre, voulant divertir le roi Jacques Ier, l'invita dans son château, au comté de Worcester, et fit venir dix hommes qui, ayant plus de 100 ans chacun, formaient ensemble plus de 1,000 ans, et qui exécutèrent devant le monarque une danse appelée la *moresque*... L'idée dût sembler originale au roi qui s'ennuyait. Ce spectacle grotesque, sinon douloureux, lui causa-t-il un

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

grand plaisir? on ne le dit pas; mais toujours est-il que le fait se renouvela, car voici qu'au dire de l'abbé des Fontaines, il se trouva à Hereford (même royaume), en 1700, douze vieillards que l'on fit danser un jour tous ensemble; leurs âges réunis additionnés composaient un total de 1,200 ans.

On voit dans les questions de l'*Encyclopédie* qu'en 1700, la femme de l'empereur Youtchin, ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui passaient 70 ans on compta dans la seule province de Canton parmi celles qui reçurent ces présents, 3,453 personnes d'environ 100 ans.

Le curé de Fesigicane en Galice attestait, en 1727, que dans le cours de l'année 1724, il avait administré les sacrements dans sa seule paroisse à treize personnes âgées de plus de 100 ans, savoir : trois de 110, une de 112, une de 113, deux de 115, deux de 116, une de 117, une de 118, une de 120, et enfin une de 127.

En 1758 au village de Couche, paroisse de Saint-Frezel de Vautalon, diocèse de Mende, mourut une femme nommée Florette Roux, âgée de 118 ans; son mari avait alors 113 ans. Au même lieu vivaient Jean Faye, âgé de 107 ans, et sa sœur âgée de 105, et dans un hameau voisin se trouvait Marguerite Tourtoulon, âgée de 113 ans.

Le médecin naturaliste suédois Rudbeck, qui vivait au commencement du même siècle, assure que, d'après les registres de mortalité, signés par son frère qui était évêque d'un diocèse de douze paroisses, il s'y trouva, dans l'espace de trente-sept ans, deux cent trente-deux individus âgés de 100 à 140 ans.

Changeons de latitude : l'abbaye de Saint-Sigismond de Béarn comptait, vers 1760, six ou huit religieuses centenaires; en 1763 on signale sur la seule paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, six hommes et quatre femmes âgés de 100 à 105 ans; en 1765, au diocèse d'Avranches, une femme de charge du vicomte de Mattam était morte âgée de 102 ans, il se trouva, pour la porter en terre, dans le même pays, cinq femmes, dont l'âge total formait plus de 525 ans; de septembre 1767 à janvier 1768, les registres de la ville de la Haye mentionnent trente-sept personnes âgées de 100 ans. A Paris, en 1769, on trouve environ trente centenaires. En 1771, meurt à Liverpool, Fleming, facteur, âgé de 128 ans, qui laisse soixante et dix descendants, parmi lesquels quatre âgés de 100 ans et plus.

J'aborde le dix-neuvième siècle. A la suite de la cérémonie militaire qui se célébra en messidor 1800, trois invalides âgés l'un de 104, l'autre de 105, le troisième de 107 ans, se trouvèrent parmi les soldats qui reçurent des médailles au temple de Mars; et, dans le recensement des militaires retraités en 1804, on en vit cinq qui étaient centenaires et à qui l'empereur accorda des suppléments de pension.

Il y a une dizaine d'années, un journal anglais annonçait le décès de la dame Broadvick, âgée de 112 ans, qui n'avait consenti à garder le lit que cinq heures avant sa mort, et remarquait que dans le même district existait un homme nommé Michael Gee, âgé de 120 ans, qui s'était marié, quatre ans auparavant, avec une jeune fille de 16; et qu'à cinq milles de sa demeure, se trouvait un certain M. Hourrigan, âgé de 115 ans, lequel faisait tous les matins, par n'importe quel temps, une longue promenade.

Arrivé là de ses citations, le docteur ajouta :

— Eh bien, M. Blanchon, dois-je me mettre en frais de nouveaux exemples, ou admettez-vous dès à présent que les cas de longévité peuvent se produire autrement qu'isolés?

— *Satisfait!* prononça l'horloger.

— Moi, reprit le petit charpentier, qui jusque-là n'avait guère apporté à l'entretien qu'une attention fort soutenue, je voudrais faire une motion.

— Motionnez, monsieur Borel, motionnez.

— Vous venez, docteur, de nous donner des centenaires, comme on dit quelquefois, à bouche que veux-tu? Ils ont défilé devant nous depuis le déluge, jusqu'à l'heure présente, solitaires ou groupés, que c'était vraiment une bénédiction, et il va sans dire que tous, tant que nous sommes ici, nous avons instinctivement souri à la perspective de prendre rang à notre tour dans cette respectable galerie. Mais nous nous trouvons dans le cas de gens qui s'ébahiraient aux exercices d'un prestidigitateur, et qui désireraient faire preuve d'une pareille habileté, mais pour qui les notions de l'art merveilleux seraient lettres closes.

— En deux mots, et sans la moindre métaphore, dit le docteur, vous admettez sur la foi des exemples que la durée de la vie humaine peut être prolongée jusqu'au siècle entier, sinon même au delà, mais vous ignorez les voies à suivre pour arriver à cet heureux résultat, et vous voudriez les connaître.

— Oui, reprit le cousin Bernard, et je pose nettement la question : Le moyen de devenir centenaire? Ceci soit, docteur, pour te mettre en demeure de formuler à ton tour une réponse catégorique.

— Amen! fit le docteur qui, le nez dans son verre, parut se recueillir un instant.

IV. — LES SPÉCIFIQUES.

— Le moyen de devenir centenaire, répéta-t-il après un silence. Je pense, messieurs, ne rien vous apprendre en disant que vous n'êtes pas les premiers que la solution de cet important problème ait préoccupés. Non, car de tout temps, les hommes, même les moins favorisés du sort, aimèrent la vie, et de tout temps ils avisèrent à la conserver, à la prolonger. L'histoire des recherches, des efforts dirigés en ce sens serait, ma foi, bien curieuse à faire. On y verrait les idées les plus extravagantes coudoyer à tout moment les inspirations de la plus sereine sagesse, et l'inanité des procédés les plus follement compliqués y contrasterait avec de surprenants résultats obtenus par les méthodes les plus simples.

Il va de soi, en effet, que du moment où nombre d'esprits s'attachèrent à poursuivre le même but, les voies prises pour l'atteindre durent être aussi divergentes que nombreuses. Il est dans l'ordre des événements naturels que maint système dut s'édifier, mainte théorie se produire, et Dieu sait souvent quels systèmes, quelles théories!

Ne nous armons pas trop de mépris cependant. L'observateur trouve son bien partout : il n'est guère de conception humaine, si dénuée de sens, que les yeux de la raison n'y puissent découvrir quelque point digne de remarque ou d'attention. C'est pourquoi procédons avec déférence, même pour les apparentes folies.

Je note tout d'abord, mais sans en vouloir tirer aucune conséquence, que les mythologies antiques, inspirées sans doute de la tradition biblique, où la destinée de nos premiers parents repose sur le fruit d'un arbre, nous offrent presque toutes quelque végétal

doué de la vertu de conserver indéfiniment l'existence. Et d'ailleurs Plutarque lui-même ne parle-t-il pas très-sérieusement d'une sorte d'orge sauvage qui croît sur les bords du Tigre, et que les naturels font bouillir, pour en extraire une huile dont ils se frottent le corps, friction qui les préserve de toute espèce de maladie « jusqu'à ce qu'ils cèdent enfin à la nécessité de mourir. »

Au moyen âge viennent les philosophes hermétiques qui, vous le savez, ne s'occupèrent pas seulement de la transmutation des métaux, mais aussi de composer cette fameuse *panacée* ou médecine universelle, qui devait rendre l'homme littéralement immortel, et que plusieurs d'entre eux prétendirent avoir découverte.

Or, comme on est en droit de s'étonner qu'un adepte de la *véritable science* (j'emprunte à l'un d'eux ses expressions) qui est dans la possession absolue de la santé, de l'opulence, vive pourtant dans la misère, et un beau jour paye, comme le premier venu, son tribut à la nature, ils vous répondent que s'ils sont possesseurs d'une médecine *universelle*, ils se trouvent dans l'obligation de la cacher, sans quoi ils se feraient connaître par ces effets; et que s'ils ont réellement à leur disposition le secret de créer de l'or, ils se voient cependant obligés de vivre dans une espèce de pauvreté apparente, pour éviter le fatal danger de devenir ainsi que leur art même, les esclaves de l'avarice des hommes.

Ils ajoutent que si la faculté de pouvoir vivre éternellement est dépendante de leur volonté, les traverses et les inquiétudes qu'ils sont dans le cas d'éprouver suffisent au delà pour les décourager et les amener jusqu'au point de renoncer au bénéfice qu'ils retireraient de leur fatal secret; en sorte qu'il leur semble préférable de se soumettre à la sentence générale que subit le genre humain, quoique le contraire soit à leur disposition absolue.

Ne vous disais-je pas qu'on avait toujours chance de rencontrer quelque chose de bon, même là où l'on ne comptait trouver que pure insanité d'esprit? N'est-elle pas, en effet, bien propre à nous consoler de la brièveté plus ou moins grande de l'existence, la raison que donnent, pour y renoncer, ces gens qui pouvaient, si bon leur eût semblé, ne la quitter jamais?

Au surplus, à l'époque où les alchimistes opéraient et où l'on croyait encore à la vertu de leurs mystérieuses pratiques, il ne faisait pas bon se laisser soupçonner soit de travailler au grand œuvre, soit d'être nanti de la panacée. J'en atteste certaine historiette qui, en 1687, courut toutes les gazettes.

La scène se passe à Vienne. En ce temps-là, paraît-il, les relations dans la grande société de cette capitale étaient d'une liberté qui touchait à l'inconséquence. Ceci soit dit pour expliquer comme quoi un signor Géraldi, sur l'origine et les antécédents duquel personne ne savait rien, fut admis dans les meilleures compagnies. On avait cependant fait trois remarques sur sa conduite ou sa personnalité : la première qu'il avait une collection de très-belles et précieuses peintures qu'il montrait volontiers à ceux qui désiraient la voir; la seconde qu'il était très-versé dans les arts et dans les sciences; et en dernier lieu qu'il n'écrivait ni ne recevait jamais de lettres, jamais ne demandait crédit, quelque chose qu'il achetât, et qu'il ne faisait ni billets ni lettres de change, ayant toujours l'or ou l'argent à la main pour suffire à ses dépenses qui étaient considérables.

Un jour ce Géraldi se trouvait au café avec un noble Vénitien, grand connaisseur en tableaux, qu'il engagea à venir visiter sa collection. Le Vénitien, s'étant rendu à l'invitation, déclara n'avoir jamais vu un choix de peintures aussi belles et aussi précieuses : au moment de se retirer, il remarqua sur la porte du cabinet un portrait :

— Ah! s'écria-t-il, la ressemblance est parfaite! Après avoir envisagé attentivement le tableau, vous êtes reproduit là, on peut le dire, de main de maître.

A quoi Géraldi ne répondit que par une profonde révérence :

— Mais, reprit le Vénitien, ce que je trouve étrange, c'est que vous avez tout au plus 50 ans, et que je crois m'y connaître assez pour être sûr que ce portrait est de notre fameux Titien, mort depuis cent trente ans au moins, et je ne sais comment cela est possible.

— Il n'est, en effet, pas aisé, reprit gravement l'autre avec un certain embarras, de reconnaître tout ce qui est possible; mais ce n'est sûrement pas un crime de ressembler à un portrait autrefois peint par le Titien.

Le Vénitien, craignant alors d'avoir offensé le signor Géraldi, lui fit quelques excuses et se retira. Il ne put cependant s'empêcher de raconter ce qu'il trouvait de singulier dans cette aventure à quelques amis, qui furent curieux de voir cet étonnant portrait.

Ils se rendirent, en effet, dès le lendemain au café où l'étranger avait coutume d'aller; mais ils ne l'y rencontrèrent point. L'un d'eux alors se détacha pour aller demander de ses nouvelles dans l'hôtel où logeait notre homme, et il apprit, non sans surprise, que Géraldi avait quitté Vienne le jour même, sans donner aucune raison de son départ, et sans dire où il allait.

Et l'on en conclut que Géraldi n'était autre qu'un *adepte de la vraie science*, possédant le double secret de la transmutation des métaux et de l'élixir de vie, et prenant la fuite lorsqu'il se croit reconnu, pour éviter le châtiment terrible qu'on n'eût pas manqué de lui infliger.

Quoi qu'il en fût des dangers auxquels ils s'exposaient, c'était dans l'or, ce roi des métaux, ce mirifique but de toutes leurs recherches, que devait, selon les alchimistes, se trouver le principe régénérateur ou conservateur de l'existence. Aussi les voyons-nous prôner les vertus de l'*or potable*, breuvage dont la formule resta toujours inédite, bien qu'un grand nombre d'ouvrages en aient indiqué et préconisé l'emploi.

Il faut entendre le moine Bacon, le même à qui l'on a longtemps attribué l'invention de la poudre, recommander au pape Nicolas IV un remède dont l'or réduit en *teinture* était la base. Il prétend que les vertus de ce spécifique divin se manifestèrent la première fois par hasard sur un vieux laboureur du royaume de Sicile. Cet homme, un jour qu'il était affaibli, exténué par le travail, trouva à sa portée un vase rempli d'or, au fond duquel était une liqueur jaunâtre, qu'il crut être une sorte de rosée et qu'il but avec avidité — ce qui ne tarda pas à opérer en lui une si surprenante révolution que, « d'un homme de soixante ans passés, il en offrait à peine aux yeux un de trente, et que, l'aventure ayant fait du bruit, il devint valet du roi Guillaume, qu'il servit, ainsi que ses successeurs, pendant plus de quatre-vingt-dix ans. »

Cette histoire, sur laquelle le vieil alchimiste revient par trois fois dans le cours de ses divers ouvrages, tant il la trouve belle et significative, n'obtient de vous,

messieurs, qu'un sourire d'incrédulité; et pourtant — car tout s'enchaîne dans le monde des idées — c'est évidemment à de pareilles assertions et à l'observation de quelques faits naturels, que nous devons faire remonter en principe l'école que j'appellerai des *Rajeunisseurs*.

Il semble fortement avéré qu'on vit maintes fois, chez des gens très-avancés en âge, les dents repousser, les cheveux repasser du blanc au noir ou au blond, et plusieurs autres marques de rajeunissement se produire. L'exemple le plus fameux — à prendre d'ailleurs entre cent, que citent des auteurs très-dignes de créance — est celui que rapporte le savant Velasquez de Tarente, d'une abbesse du monastère de Monviedro, laquelle, au moment où elle touchait à sa centième année, après une longue et très-grave maladie qu'on jugeait devoir la conduire au tombeau, retrouva pendant sa convalescence de nouvelles dents, une nouvelle chevelure brune et un embonpoint, une fraîcheur qui la faisaient paraître toute rajeunie, à tel point que la respectable religieuse, importunée du concours de curieux qu'attirait de toutes parts cet événement, dut prendre le parti de ne plus se montrer qu'à ses proches parents et à ses intimes amies.

Or, en des temps où la science n'avait pas encore échappé à l'influence des idées purement spéculatives, il se trouva des hommes de sens profond, qui, de tels exemples étant donnés, purent croire que la nature ne demandait qu'à être aidée dans son œuvre de régénération, et qui s'évertuèrent à découvrir dans les *arcanes* de la nature elle-même la formule du spécifique à mettre en usage.

C'est ainsi qu'au treizième siècle, Arnauld de Villeneuve, célèbre chimiste et médecin français (1), propose, pour opérer le grand travail de rajeunissement, certain régime hautement tonique, qui, s'il n'opérait point de miracle, devait au moins procurer un singulier reconfort à l'individu qui s'y soumettait. Il s'agissait en effet de vivre exclusivement pendant vingt, trente ou quarante jours de chair et de consommé de poulets exclusivement engraissés avec des boulettes de froment cuit dans du bouillon concentré de vipères et d'herbes aromatiques (le serpent, que remplacerait sans désavantage toute autre espèce de viande, est là, ai-je besoin de vous le faire remarquer, comme représentant symbolique du grand art médical).

L'usage prolongé de ce *magistère*, à la digestion duquel devait venir en aide quelques œufs frais et mainte rasade de clairet généreux, était suivi d'une série de bains balsamiques, au sortir desquels on se mettait sur un bon lit tiède, pour y dormir et transpirer au cas échéant, après avoir ingurgité quelques tasses de vin aromatisé; et l'on achevait en s'administrant, par demi-cuillerée « d'argent », une sorte d'électuaire ambré, musqué, où entraient, soigneusement pulvérisés, saphirs, perles, rubis, topazes, émeraudes, sans oublier l'or, qu'on eût été bien surpris de ne pas voir en cette affaire.

Si donc le cœur vous en dit, ou plutôt si votre tempérament ne s'effraye pas des conséquences incendiaires d'une alimentation pareille, vous pouvez essayer du régime d'Arnauld de Villeneuve, fût-ce même en retranchant les vipères de la première mixtion et les pierres et métaux précieux de la seconde; et je crois que vous ne sauriez vous en trouver mal.

A vrai dire, l'auteur de ce système ne fut pas à même d'en démontrer personnellement l'excellence, car il perdit la vie à 76 ans dans un naufrage, mais rien ne nous empêche de croire que, sans cet accident, il eût pris rang parmi les archicentenaires célèbres.

Puisque nous sommes sur le compte des trouveurs de spécifiques, laissez-moi vous présenter le docteur suédois Ivervex, à qui est due la recette de ce fameux *élixir de longue vie*, dont on trouve encore un flacon dans la plupart des officines de bonne femme, et dont je puis, en résumé, vous conseiller l'emploi modéré, comme d'une liqueur douée de quelques vertus stomaco-purgatives. Ce docteur Ivervex mourut, dit-on, vers 1700, à l'âge de 104 ans, d'une chute de cheval et l'on ajoute que sa longévité résultait de l'usage constant de cet élixir, dont le secret était dans sa famille depuis plusieurs siècles, et qui avait été d'un grand secours à celle-ci, puisque l'aïeul du docteur avait vécu jusqu'à 130 ans, son père jusqu'à 112, et sa mère jusqu'à 107, par la seule vertu de cette composition prise à la dose de quelques gouttes chaque jour.

— Ça, fit le cousin Bernard, il me semble, docteur, que tu retournes de gaieté de cœur en plein pays des légendes.

— Non, monsieur Bernard, mais trouvant sur ma route ces légendes, investies du renom populaire, je ne crois pas devoir passer sans leur tirer mon chapeau. A la vérité, pour quelques spécifiques auxquels j'accorde une mention plus ou moins honorable, je fais tort à vingt autres moins fameux, mais non moins efficaces, soit dit sans ironie. Et d'ailleurs, à bien prendre, tout peut devenir spécifique : il ne s'agit que de l'appropriation aux tempéraments, aux lieux, aux circonstances. Par exemple, voici Jean Constant, dont le *Mercure de France* de 1763 nous conte l'histoire. C'était un lieutenant du régiment de la vieille marine parvenu à l'âge de 114 ans, dans la vie duquel on remarque cette particularité qu'il se trouvait à côté du sieur de Saint-Hilaire, lorsque cet officier eut le bras emporté du même boulet qui tua le grand Turenne en 1675. Jean Constant ne buvait point de vin et n'avait jamais fait d'excès, à cela près qu'il mangeait des quantités énormes de fruits, et notamment de melon.

Sans aucun doute, celui-là devait être convaincu, par expérience, que les fruits et notamment le melon, réputés funestes à tant d'autres, jouissent des vertus hygiéniques les plus incontestables.

Voici encore Durand Estival, travailleur de terre du village de Carbonnier, au diocèse de Cahors, qui atteignit la 128e année (1610-1738), et qui assurait n'avoir jamais fait d'autre remède pour se maintenir en bonne santé que de se purger de temps en temps avec de la *poudre à canon*. — Plût à Dieu que la poudre à canon n'eût à se glorifier que de semblables exploits!

J'appelle encore en témoignage Jean Georges Paulitsky d'Eylau (Prusse), qui parvient à 103 ans (1664-1767), et qui, lui, nous affirme que son remède unique dans les quelques légères indispositions qu'il éprouva consista en un petit *verre de vinaigre*, qu'il buvait le matin, comme d'autres prennent de l'eau-de-vie.

Chez les anciens, qu'il ne faut pas toujours récuser, Pollion Romule avait 100 ans lorsque l'empereur Auguste s'informa de lui comment il avait pu se maintenir

(1) C'est à lui qu'on doit la découverte des trois acides sulfurique, nitrique et muriatique et les premiers essais de distillation.

aussi longtemps vigoureux, et qui répondit que c'était en « usant de miel au dedans, et d'huile au dehors. »

Puis encore chez les modernes Jean Rica, agent de change vénitien, qui arriva à 116 ans en mâchant continuellement de l'écorce de citron.

Puis, Antoine Bondini, médecin italien (1763), qui vécut jusqu'à 117 ans, ayant pour régime de manger de la viande assaisonnée d'un peu de sel, et s'abstenant de sortir chaque année pendant tout le mois de mars.

Puis Elisabeth Varieux, qui en 1829 comptait 114 ans, et qui prenait tant de café qu'elle tenait toujours la bouillotte sur le feu pour en préparer.

J'irais longtemps ainsi, je pourrais multiplier à l'infini les exemples, en me proposant pour but de vous prouver que tout peut devenir spécifique aux yeux de tel ou tel... et si je devais continuer, je ne passerais point certes sous silence, Nicolas Palmer, canonnier à Berwick, qui, âgé de 105 ans, prétendait devoir sa verte vieillesse au plaisir ineffable que lui causait la *pêche à la ligne*, intéressante occupation à laquelle il se livrait depuis nombre d'années pendant plusieurs heures chaque jour. J'omettrais encore moins volontiers Henry Magdonel, Irlandais d'origine, qui habitait la Croatie, où il atteignit la 118e année, et qui, lorsqu'on lui demandait par quel moyen il avait ainsi prolongé son existence, répondait avec un très-sérieux attendrissement que c'était la vertu de son fils qui le faisait vivre. Or ce fils était un capitaine qui, en 1702, pendant la guerre de la succession d'Espagne, ayant fait prisonnier un officier supérieur, refusa la somme considérable que celui-ci lui promettait pour conserver sa liberté — action généreuse qui avait été grandement louée à cette époque, et qui, dit le gazetier d'alors, « fait les délices du père dans sa vieillesse. »

Avis aux fils dont les parents seraient susceptibles d'éprouver les heureux effets d'un pareil spécifique... Mais je ne veux pas oublier qu'il n'y a guère ici que des pères ou grands-pères; c'est pourquoi, ne fût-ce qu'à titre d'avis perdu, laissez-moi vous dire quelques mots d'une pratique qui au siècle dernier était encore en vigueur chez des nations, ou plutôt chez des castes tout entières, et qui avait pour but de prédisposer les enfants à une très-longue existence.

Je veux parler de la *saupoudration*, qui consistait à couvrir les pauvres petits êtres naissants d'une épaisse couche de sel de cuisine, et à les y laisser bien empaquetés pendant trois ou quatre jours, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on pouvait voir que le caustique avait opéré (passez-moi l'expression) une sorte de décortication totale de leur tendre individu. Après cela on leur faisait la grâce de les laver avec du vin ou de l'eau; et on les disait à l'abri de tous maux. Je vous avoue, du reste, que je serais tout disposé à le croire, car pour des malheureux qui, si jeunes, étaient sortis vivants de ce terrible martyre, la plupart des misères physiques qui affectent l'humanité ne devaient plus être vraiment que des bobos sans importance.

Je vous répète qu'il ne s'agit point là d'un fait isolé, exceptionnel, mais d'une méthode généralement usitée par de certaines populations, et dont les mérites furent d'ailleurs attestés par maint exemple de longévité remarquable. (Je parle ici d'après les auteurs qui ont traité spécialement de la saupoudration.) Vous avez sous aucun doute entendu parler de ce marquis de Saint-Aulaire, à qui une douzaine de petits vers fort légers, composés à soixante ans, valurent, à l'Académie, au grand scandale de Boileau, un fauteuil, qu'il devait occuper pendant plus de quarante années; ce Saint-Aulaire qui à 80 ans écrivait le fameux quatrain :

La divinité qui s'amuse, etc.

et de qui Voltaire a cru pouvoir dire : « Anacréon moins vieux fit de bien moins jolies choses. » Eh bien, Saint-Aulaire — c'est un célèbre hygiéniste du siècle dernier qui nous l'apprend — avait été *saupoudré* à son arrivée en ce monde ; et le vieux bel esprit était si parfaitement convaincu de devoir à cette barbare précaution son inaltérable santé et ses longs ans, qu'il faisait le possible pour qu'on y soumît tous les enfants qui naissaient dans sa famille ou chez ses amis.

EUGÈNE MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

Nous étions convenus de gagner dans la montagne un point où nous pussions, tout en ayant l'œil sur les environs, nous reposer le temps de prendre un peu de nourriture, et de nous orienter pour nos opérations ultérieures.

— Et d'un ! m'avait dit fièrement le père Cluzot aussitôt qu'il avait pu s'approcher de moi, en me montrant du doigt une feuille de chêne glissée sous le cordon de son chapeau.

A l'instar des guerriers de certaines peuplades, dont j'avais lu l'histoire, et qui adoptent, pour témoignages permanents de leur bravoure, des marques disant le nombre d'ennemis tués ou vaincus par eux, le cher homme avait probablement résolu lui aussi de porter un signe de victoire. N'a-t-on pas dit que les idées instinctives sont en tous lieux les mêmes?

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

J'avais repris mes armes des mains de Josine, qui était partie la première avec le chien dans la direction des montagnes.

Comme nous cheminions :

— Allons, dit le Grand-Espagnol, la campagne commence bien.

— En effet, pour peu que nous ayons un certain nombre de journées comme celles-ci, les volontaires de la Chaux-Cernoise pourront, après la guerre, se vanter d'avoir rendu quelques services au pays.

— La journée ! répéta le vieillard, mais je crois bien qu'elle n'est pas finie.

— Comment donc ?

— Voyez-vous, je ne suis pas tout à fait tranquille sur le compte des gens de ce village. Un Prussien que nous ramenions tout à l'heure ne disait-il pas à Appenzel qu'ils n'avaient eux, les uhlans, que quatre ou cinq heures d'avance sur une troupe de cinq cents hommes

formant l'avant-garde d'un corps beaucoup plus considérable? Il va de soi que la première n'ayant pas vu revenir ses éclaireurs voudra savoir qui les a pris ou tués ; et si ces pauvres villageois sont soupçonnés d'y être pour quelque chose, ils passeront un mauvais quart d'heure. J'ai bien recommandé au maire de laisser entendre en tous cas que les francs-tireurs tiennent la campagne, mais les paroles ne valent pas les actions. Dans l'intérêt de cette brave population, il faut absolument que la troupe qui vient nous voie, ou plutôt nous entende, quand nous ne devrions faire que décharger nos fusils en l'air et nous esquiver ensuite; il ne sera pas besoin de plus pour que la disparition des uhlans nous puisse être attribuée, et le tour sera joué.

Nous nous dirigions vers le nord, prenant pour but, assez lointain d'ailleurs, une espèce de pavillon ou de moulin en ruines qui montrait ses parois ébréchées au-dessus d'un mamelon boisé. De là, l'on devait embrasser un vaste horizon, et Josine avait dû nous y devancer.

Au bout d'une demi-heure de marche environ, et comme nous n'étions plus qu'à une courte distance du pavillon, Labri parut.

— Oh! oh! le fil au collier, s'écria le Grand-Espagnol. Josine nous veut auprès d'elle. Alerte! enfants.

Nous prîmes le pas gymnastique, précédés du brave chien, qui nous guidait.

Bientôt nous pûmes voir Josine, qui, montée sur un tertre, nous excitait du geste à précipiter notre marche. Alors nous courûmes; et ce fut, je dois le dire, le Grand-Espagnol qui arriva le premier.

Sa fille le prit par le bras, l'emmena vers un coin de la ruine et, du doigt, dirigea son regard vers un point de l'étendue accidentée. Nous les suivîmes.

D'abord le vieillard parut ne rien distinguer qui méritât l'attention, et tous nos yeux, braqués dans la même ligne que le sien, s'accordaient à ne rien découvrir.

— Mais, voyez donc, là-bas, une route grise qui descend, qui tourne, dit Josine.

— Loin? bien loin?

— Oui, sur cette route quelque chose bouge...

Josine avait raison, « quelque chose » bougeait en effet là-bas, mais à cinq ou six kilomètres au moins, et il avait fallu une singulière puissance d'attention pour remarquer ce véritable atome mouvant dans l'immuable immensité.

— Eh bien, ne put s'empêcher de nous demander le Grand-Espagnol, pensez-vous que notre *éclaireuse* y voit clair?

— Certes!...

Or ce quelque chose qui bougeait, autant que je fus à même d'en juger à l'aide d'une petite lunette ordinaire que j'avais achetée à Lons-le-Saulnier, était une masse d'hommes armés. Je voyais scintiller des casques ou des fusils : sans doute le corps annoncé par les uhlans.

— Fort bien! fit le vieux sceur, quand il eut, à son tour, tenu la lunette un instant Voilà les gens avec qui nous devons avoir affaire, non pas, entendons-nous bien, pour engager une bataille de front, ce serait folie, et notre tâche n'est point celle-là, mais tout bonnement pour qu'ils sachent que nous existons et que nous chassons par là au Prussien.

Là-dessus, il nous donna ses instructions, après avoir paru étudier les localités qui nous faisaient face.

— Si je ne me trompe, reprit-il, la route que suivent les ennemis vient passer au-dessous d'un coteau boisé, où nous irons nous mettre aux aguets. Nous ferons de là une décharge de tous les coups que nous pouvons avoir à tirer : fusils et pistolets. Plus de bruit que d'effet, peut-être, mais n'importe. La décharge faite, nous nous jetterons tous à plat ventre, pour esquiver les balles qu'ils ne manqueront pas de nous envoyer. Puis nous nous en irons en nous éparpillant à travers bois, mais toujours sur la hauteur, pour venir nous rallier à l'endroit où nous sommes maintenant, et de là nous descendrons par l'autre versant du coteau pour aller chercher aventure ailleurs. C'est compris, je pense.

— Parfaitement.

— Eh bien, nous n'avons pas de temps à perdre. Nous déjeunerons plus tard. Quant à Josine, comme nous n'aurions que faire d'elle là-bas, elle va rester ici pour nous y attendre, à moins que nous ne soyons forcés de prendre une autre route, et elle le verra bien. En tous cas, le chien l'aiderait à nous retrouver.

Ce qui fut dit fut fait. Vingt-cinq minutes plus tard nous arrivions au poste choisi par le Grand-Espagnol.

Choisi, dis-je, et fort heureusement en vérité, car, outre que la position dominait à souhait le passage présumé des Prussiens, sur l'avancée se trouvait à point nommé un mur de soutenement en pierres sèches, formant bastion, derrière lequel nous pourrions nous blottir, et qui nous abriterait des coups dirigés sur nous.

Évidemment si une bataille avait dû se livrer dans les environs, cette position eût été une des premières à l'occupation de laquelle eussent visé les stratégistes pour l'établissement des batteries, car en même temps qu'à l'ouest elle commandait au loin la campagne, à l'est elle se reliait, par le dos du coteau, avec le point culminant où nous avions laissé Josine.

Nous voilà donc, véritables chasseurs à l'affût, groupés tranquillement derrière la muraille, fusils et pistolets armés, et attendant la venue du gibier; mais, ma foi, le gibier se faisait singulièrement attendre.

Depuis que nous étions descendus de la ruine, l'horizon s'était relativement rétréci pour nous. La marche lointaine du détachement ennemi nous échappait; et près de deux heures s'étaient écoulées que nous nous lassions encore vainement à interroger le débouché du vallon où nous comptions les voir paraître.

Avaient-ils fait halte ou changé d'itinéraire? Du haut de son observatoire Josine le savait peut-être, mais nous ne pouvions que l'ignorer.

Déjà Mazuyer, le jovial bossu, s'était offert pour aller à la découverte, lorsqu'enfin deux uhlans parurent sur la route, à mille ètres environ.

Ils marchaient lentement, explorant du regard tous les points d'alentour.

— Ferons-nous feu? demandai-je au chef pendant que le père Cluzot tenait déjà, en manière de passe-temps, un des deux Prussiens dans l'axe de sa mire.

— Ma foi! c'est mon avis, répondit le Grand-Espagnol, car l'effet sera le même avec eux qu'avec le bataillon qui les suit. Et même ce sera moins dangereux pour nous.

— Donc, nous tirons.

— Oui, mais en l'air pour les effrayer seulement, car s'il nous arrivait de les tuer, ils ne pourraient pas retourner dire là-bas qu'il ont vu les francs-tireurs.

— Bon! et c'est convenu, feu au hasard.

Le père Cluzot, son fusil toujours horizontal, me jeta un regard oblique qui voulait dire à ne pas s'y méprendre que le hasard n'était nullement le dieu en l'honneur duquel il aimait à brûler sa poudre.

Quoi qu'il en fût, les deux cavaliers semblaient se concerter, en étendant le bras tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre. Il était évident que la configuration ou la topographie des campagnes environnantes formait le sujet de leur entretien.

Tout à coup, les voilà qui, faisant demi-tour à droite, piquent des deux à travers champs pour gagner une maison située à cinq ou six cents pas de la route. Ils s'y arrêtent quelques minutes, et nous les voyons ensuite décrire au delà une courbe qui doit les ramener à leur point de départ. Enfin ils disparaissent.

Que faire alors? attendrons-nous encore?

Mazuyer insiste pour qu'on lui octroie la liberté de se signaler comme éclaireur.

— Eh bien, va, lui dit le Grand-Espagnol, mais ouvre l'œil, sois prudent; et, en tous cas, ne t'aventure pas trop loin. Si dans une demi-heure tu n'as eu vent de rien, reviens.

— Soyez tranquilles! fait le bossu en prenant avec une mine suffisante la tonique d'Appenzell.

Puis il se dépouille de son attirail guerrier, il se taille une badine dans les arbres, et, le chapeau sur l'oreille, sifflotant un air du pays, il se faufile à travers les arbres pour descendre vers la route.

Bientôt nous pouvons suivre des yeux sa marche à découvert. Il va d'un pas agile et, se doutant bien que nous l'observons, il fait de temps à autre, avec sa main levée, un petit geste de crânerie.

Tout d'abord on le prendrait pour un voyageur qui va devant lui insoucieux des rencontres qu'il pourra faire, et c'est du reste le véritable rôle qui convienne en pareil cas; mais quelle idée lui passe soudain par la tête? Le voilà qui prend, d'un air furtif et sournois, à travers champs et s'en va, courbé de buisson en buisson, comme un tireur de merles qui veut avancer sans être vu de l'oiseau. Il marche à pas lents, il court, s'arrête, se baisse, se relève, lorgne d'ici, regarde de là; pantomime que nous serions tout prêts à trouver singulièrement ridicule, si elle ne devait être motivée par une cause à nous inconnue.

Et toujours notre homme s'éloigne en répétant ses multiples simagrées.

— Découvre-t-il quelque chose ou ne découvre-t-il rien? nous demandons-nous d'instant en instant, pendant une vingtaine de minutes sans qu'aucun indice, tiré de l'attitude de notre éclaireur lui-même, nous permette d'asseoir la moindre supposition plausible. Nous attendons impatientés. Mais tout à coup la réponse à notre question nous est donnée de la façon la plus affirmative, par deux nouveaux uhlans qui surgissent de derrière un bouquet d'arbres, un peu en avant de l'endroit où opère le bossu.

Il ne les a nullement aperçus, lui, et la preuve, c'est qu'il continue son petit manége; mais eux l'ont si bien remarqué, qu'ils courent sur lui à bride abattue, et qu'ils le bloquent au bord d'un ruisseau avant qu'il ait paru se douter de leur approche.

La distance est trop grande pour que nous puissions nous rendre bien compte de ce qui se passe alors entre les trois hommes; mais bientôt nous voyons très-distinctement les uhlans s'en retourner par où ils sont venus, faisant marcher entre leurs chevaux notre camarade, qui semble de temps en temps regarder de notre côté comme pour nous prendre à témoins de sa mésaventure.

— Voyez mon nigaud! s'écrie le Grand-Espagnol, il s'est fait prendre par suite même des prétendues précautions dont il a usé pour ne pas être pris. Et Dieu sait maintenant ce qu'ils vont faire de lui, pour peu qu'à ses airs de guetteur il lui arrive de joindre quelque embarras dans ses réponses. Nous voilà aussi peu renseignés qu'auparavant.

— Pardon! fis-je, l'apparition de ces nouveaux cavaliers nous démontre clairement, je crois, que l'ennemi insiste à faire éclairer cette route, et que...

— Foyez! foyez! interrompit Appenzell.

Nous regardâmes dans la direction qu'indiquait le doigt du brave Helvétien. Un corps d'infanterie se présentait de front sur la route, à l'endroit où avaient paru, et où s'étaient entretenus les premiers uhlans.

En quelques secondes cette troupe eut débouché en entier dans le vallon par deux groupes de cent cinquante hommes environ, que précédait une ligne de cavalerie légère, et entre lesquels d'autres chevaux traînaient deux petites pièces d'artillerie et quelques caissons.

Tout cela, pensions-nous, allait défiler devant nous, et nous nous disposions à mettre à exécution notre premier projet; mais l'ensemble de la colonne s'arrêta net. Après un instant, elle obliqua à gauche, et se mit en marche pour occuper le coteau parallèle à celui sur lequel nous étions, en se développant dans la direction de l'éminence où était Josine. En même temps, les cavaliers se détachèrent, et, après avoir décrit au galop une longue courbe au-dessous de nous, revinrent se poster comme en sentinelles avancées à l'autre versant de notre coteau. On eût dit qu'il s'agissait de nous investir. Les deux pièces étaient toutefois restées sur la route, et nous avions pour issue le dos du coteau, se reliant au loin à la pente d'où nous étions descendus.

Mais la colonne s'était hâtée dans son déploiement. Avant que nous eussions songé à combiner une prudente retraite, une bonne moitié des soldats avait escaladé à distance la colline. Nous nous trouvions littéralement cernés. Un coup d'audace pouvait seul nous tirer d'affaire.

Le Grand-Espagnol eut bientôt apprécié le danger et les ressources de la situation.

— A moins de croire, dit-il, à une trahison du bossu, et pourquoi y croire? ce n'est pas à nous que ces gens-là en ont. Ils ne se doutent pas même que nous soyons là. Non. Ils veulent choisir apparemment un campement pour la nuit, et le lieu d'abord visité par les uhlans leur convient, voilà tout. C'est pourquoi, n'étant pas surveillés, nous avons chance de leur brûler la politesse sans qu'il nous en coûte trop cher. Notre chemin est du côté des cavaliers. Ils sont là sept ou huit, espacés et découverts. Nous descendons à pas de loup, par le versant boisé. Arrivés au bas, écartés les uns des autres, nous choisissons chacun notre homme. Vous attendez que je tire, et, quand j'ai tiré, vous faites feu tous ensemble. Des cavaliers tombent; d'autres s'étonnent. Nous profitons du remue-ménage pour traverser au plus vite la petite bande de pré et pour nous jeter dans le taillis de l'autre coteau. Les cavaliers qui restent ne peuvent pas nous poursuivre à travers bois, et avant que les fantassins d'ici aient pu tirer sur nous, ou

seulement nous voir, nous nous sommes mis en parfaite sûreté.

Le plan était évidemment bon, mais à la condition d'être exécuté sans retard, et déjà nous commencions à opérer notre mouvement, quand soudain, après un coup de feu qui semble un signal comme celui que nous devait donner le Grand-Espagnol, une fusillade bien nourrie éclate, roule et ne se ralentit que pour petiller bientôt de plus belle, en décrivant comme un fumeux cordon sur le haut du vallon opposé à celui dans lequel nous nous apprêtons à descendre.

— Per Bacco! fait Appenzell en jetant vivement autour de lui des regards effarés, c'est, che grois, le tiaple qui s'en mêle.

— Eh non! s'écria le vieux bûcheron, au contraire, c'est le bon Dieu qui nous vient en aide! D'où ça sort, je n'en sais rien; mais je sais bien que ce n'est pas sur nous qu'on tire, et je sais que voilà nos coquins en désarroi. Regardez plutôt.

Le bon homme disait vrai : un désordre général régnait dans la troupe que nous avions vue quelques instants plus tôt se développer avec une sorte de préci-

L'embuscade. Dessin de F. Lix.

sion automatique. Tout courait, tout se précipitait, tout criait. Un grand nombre d'hommes d'ailleurs étaient tombés qu'on relevait, qu'on emportait. L'effarement, l'éparpillement partout : la débâcle.

Pour les soldats courant dans le vallon à notre gauche, le but à atteindre était le point où ils avaient laissé leur petite artillerie.

Ceux qui étaient montés sur l'éminence dont nous occupions la pointe, voulurent en toute hâte plonger dans le vallon de droite, où nous avions dû descendre, mais la descente n'était guère possible qu'à la place où nous nous trouvions; ailleurs, la pente était presque à pic.

Les voilà donc courant vers nous sans se douter de notre présence et pendant que quelques balles sifflent toujours sur eux :

— Attention! dit le Grand-Espagnol, l'arme à l'épaule! chacun son homme!

Puis quand il voit la bande à bonne portée :

— Feu! crie-t-il.

Dix coups partent qui éclaircissent singulièrement le premier rang des fuyards. Le reste, saisi d'un surcroît de désarroi, se replie pêle-mêle, et se jette à tout hasard dans les escarpements, où plus d'un membre dut être rompu.

— Et maintenant, mes enfants, dit le Grand-Espagnol, il pourrait bien ne pas faire bon ici tout à l'heure. Rechargeons donc les armes par précaution,

mais vivement, et après, en route pour là-haut, sans chômer, et en nous espaçant.

Il montrait l'endroit où nous avions laissé Josine.

Nous nous hâtons de remettre une cartouche dans chaque fusil, et nous prenons notre course vers la montagne.

Le coteau voisin ne petille plus; mais nous pouvons y voir sur la hauteur des files d'hommes, en uniforme sombre, courir parallèlement à nous et dans le même sens.

Ils nous aperçoivent à leur tour; quelques-uns, en signe de reconnaissance, brandissent leurs armes; d'au-

Un défilé dans les Vosges. Dessin de H Clerget.

tres crient, autant que nous pouvons entendre : « Vive la France! » Nous leur renvoyons la même acclamation; mais tout cela sans cesser de marcher.

Bien nous en prend d'ailleurs, car, tout en pressant le pas, nous pouvons voir que la troupe ennemie — je devrais dire ses débris, vu que cent hommes au moins ont été mis hors de combat tant par le feu plongeant de nos camarades inconnus que par notre courte fusillade — la troupe ennemie s'est reformée en bon ordre autour des pièces que nous voyons mettre en batterie dans notre direction.

— Espaçons! espaçons! crie le Grand-Espagnol, qui croit trouver chez nous trop de tendance au groupement.

Il n'a pas achevé qu'au-dessus de nous passe une sorte d'*épais* et pénible sifflement qui nous fait instinctivement baisser la tête, et, en même temps, nous voyons à vingt-cinq ou trente mètres en avant le pro-

jectile heurter un bloc de rocher et se briser avec un fracas terrible au milieu d'un fumeux éventail.

Je crois avouer que plusieurs de nous — et je me mets du nombre — pour qui ce spectacle avait tout l'*intérêt* d'une émouvante nouveauté, s'entre-regardèrent avec un certain effarement, et même s'arrêtèrent court; mais Appenzell qui, lui, ne s'était pas arrêté, et qui, même quand il s'écriait, gardait tout son phlegme natal :

— Diavolo! fit-il, en foilà un qui ne bourra plus serfir; les Brussiens, ils defront en acheter un aultre.

Il n'en eût pas fallu davantage pour dissiper le sentiment d'effroi involontaire qui avait pâli quelques visages; mais notre ami Benoît, la Calandre, crut, en outre, à propos d'entonner, de sa plus vibrante voix, le refrain d'une ronde populaire au hameau :

Prunes! prunes! prunes!
C'était une brune,
Qui vendait des prunes,
Dans son blanc, son petit blanc panier.
Prunes! prunes! prunes!
Eh! mangez des prunes,
De mon doux, mon petit doux prunier.

Et, sans plus de façon, ma foi! nous poursuivons notre marche, d'ailleurs très-accélérée, en répétant en chœur la ronde des prunes, qui nous permit de ne prendre plus garde aux trois ou quatre détonations dont l'ennemi accompagna notre retraite.

C'était devenu presque amusant. Mais la *journée*, que nous avions le droit de croire achevée, nous réservait une dernière aventure un peu moins heureuse que les précédentes.

Deux minutes encore et notre petite bande, prudemment éparpillée, allait passer derrière un pli de terrain qui l'eût complétement dérobée à la vue de l'ennemi : nous allions chantant — exceptons cependant le père Cluzot. — Le Grand-Espagnol lui-même fredonnait parfois le refrain. Marchant à grandes enjambées, toujours le premier, levant son arme de la main gauche, il nous excitait du geste et de la voix :

— Allons! allons! venait-il de crier, quand deux coups de feu éclatent à quelque distance, sur notre droite, presque immédiatement suivis d'un troisième, parti de chez nous.

En même temps, je vois notre ami Appenzell disparaître, en s'affaissant dans de hautes bruyères, où nous marchions en ce moment, et le Grand-Espagnol faire comme un faux pas, et son fusil échapper à sa main levée.

Evidemment, ils ont dû être atteints tous deux. Je cherche à savoir d'où ont pu partir les coups.

Un petit nuage de fumée qui flotte à cinquante pas environ guide mes regards. Trois Prussiens sont là, trois des fuyards de tout à l'heure, sans doute égarés dans cette direction, et qui, cachés jusqu'à mi-corps par une roche, ont eu le courage de nous attaquer, alors que nous allions passer sans les apercevoir. Deux seulement sont armés de fusils; les lisérés d'or de sa coiffure font reconnaître le troisième pour un officier.

A peine d'ailleurs ai-je, pour ma part, le temps de voir qu'ils sont trois, que l'on n'en voit déjà plus que deux. Le père Cluzot vient d'envoyer à l'un des soldats une balle qui le fait pirouetter sur lui-même et tomber. Presque aussitôt un autre coup part de l'endroit juste où vient de tomber Appenzell, et soudain je vois notre ami se relever, tandis que le soldat prussien lâche son arme et soutient de sa main droite sa main gauche, d'où le sang coule.

Inquiet, je m'étais élancé vers le Grand-Espagnol :

— Ce n'est rien, me dit-il en ramassant son fusil, une égratignure au bras, rien du tout; demain ça n'y paraîtra plus.

Et toutefois je pus voir que la balle avait assez profondément incisé la manche de gros drap du vieillard, un peu au-dessous du coude gauche. Les lèvres de la déchirure étaient ensanglantées. Je tirai mon mouchoir pour bander provisoirement la plaie, et j'eus toutes les peines du monde à obtenir qu'il me laissât faire.

Pendant ce temps, trois ou quatre des nôtres, Bernard et Baptiste, les ouvriers scieurs, Benoît le chanteur et le petit Jean Berchère — celui-ci, quoique surchargé par le bagage du bossu — avaient fait feu à la fois sur l'officier et le soldat encore debout. Mais les Prussiens s'étaient vivement effacés derrière la roche.

Bientôt l'officier reparut seul à quelques pas au delà de son abri. Un bouquet d'arbres était à une trentaine de mètres devant lui. Il avait sans doute l'espoir de l'atteindre et de se dérober à nous.

Alors les deux frères Turillaud épaulèrent ensemble, et très-probablement le compte de l'officier était bien près d'être définitivement réglé.

Mais Appenzell :

— Patienze! cria-t-il en se jetant presque au-devant des tireurs, laissez parler moi à loui : oune idée fient à moi.

Et enflant sa voix, et faisant se heurter avec une remarquable vélocité toutes les rauques aspirations et toutes les gutturales consonnances de son dialecte natal, le voilà interpellant le fuyard, qui, d'abord, ne semble tenir aucun compte de ses paroles, mais qui tout à coup pourtant s'arrête, se retourne et le regarde.

— Que lui dites-vous? demandai-je à l'Helvétien.

— Je lui tis que s'il vait drois bas te plus, il est mort, et que s'il feut se rentre, nous foulons laisser loui en libreté, barole t'honneur.

— Mais..., objectent plusieurs d'entre nous, à qui la proposition semble peut-être empreinte d'un caractère de clémence assez intempestive.

— Laizez, laizez, oune idée, oune ponne idée, fous allé foir, réplique Appenzell.

Et, sans plus de cérémonie, il s'avance vers l'officier, qui a tiré son sabre et l'a laissé tomber à ses pieds, en signe de pacifique acceptation de l'entretien.

Arrivé à une dizaine de pas de l'officier — fluet blondin presque imberbe, qui, bien certainement, ne comptait pas plus de dix-sept ans — Appenzell s'arrêta. Le jeune Prussien se découvrit. Notre parlementaire porta simplement son pouce à sa casquette et fit signe à l'officier de remettre la sienne. Puis il commença à causer avec lui.

Nous ne pouvions ni comprendre, ni même entendre ce qu'ils se disaient, mais il était évident pour moi, à en juger surtout par les inflexions de tête du Prussien, qu'une entente facile s'établissait.

Bientôt même les deux interlocuteurs revinrent ensemble vers notre groupe :

— Nous zommes t'agord, nous dit Appenzell.

— D'accord?

— Ia. Chai benzé à Glaute, qui est brissonnier là-pas. T'ailleurs le cheune homme il parle vranzais, il fa fou tire...

Alors le Prussien nous fit savoir en fort bons termes,

ma foi, bien que sa diction fût affectée d'une nuance germanique très-accusée, qu'Appenzell venait de lui apprendre comme quoi un de nos amis avait été fait prisonnier par les uhlans un peu avant l'action, et comme quoi, si nous voulions consentir à le laisser retourner librement auprès des siens, il s'engageait sur sa parole d'honneur à nous faire renvoyer le captif. La proposition, du reste, émanait d'Appenzell, qui, toutefois, la soumettait à la ratification de ses camarades en général, et de son chef en particulier.

— Hum! fit le Grand-Espagnol en hochant la tête, je ne sais pas trop si nous devons, nous autres, jouer à ce jeu-là. Il me souvient qu'un jour, en Espagne, il arriva quelque chose de pareil. Les insurgés nous renvoyèrent un capitaine, pour avoir la liberté d'un de leurs moines. Le capitaine avait aussi juré sa parole; mais on décida que parole donnée à des brigands était nulle : on garda le moine, et l'on défendit au capitaine d'aller se remettre aux mains des *brigands*, comme il menaçait de le faire. A vrai dire, le capitaine, qui était un brave soldat, se brûla la cervelle, pour s'enlever de la conscience un soupçon de lâcheté ; et ça au moment et à l'endroit même où l'on fusillait le moine... Mais, n'importe! je dis que si des Français ont fait fi d'une parole d'honneur, à plus forte raison les Prussiens, qui nous tiennent pour des brigands, hors du *droit des gens*, comme disait le monsieur de l'autre jour.

— Eh bien, soit, repris-je, et je pense, comme notre chef, qu'un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. C'est pourquoi prenons un terme moyen : que l'officier écrive une lettre à son corps, disant qu'il est prisonnier et qu'on offre de l'échanger contre notre ami. Un de nous portera cette lettre, et...

— Et s'ils retiennent le porteur?

— Non, car la lettre mentionnera que si le porteur n'est pas de retour à telle ou telle heure, l'officier sera passé par les armes.

— Ah ! fit le Grand-Espagnol, du moment où l'officier consentirait à cette convention et en parlerait dans sa lettre... Mais voudra-t-il?

— Parfaitement, dit le Prussien, qui n'avait pas perdu un mot de cet entretien, et qui semblait saisir avec avidité tous les moyens à lui offerts pour se tirer de nos mains.

— En ce cas, nous pourrons, je crois, nous entendre.

Cependant Appenzell avait ramassé le sabre de l'officier et s'était dirigé sur le lieu du combat, où l'on voyait l'un des deux soldats qui avaient fait feu étendu sans mouvement, et l'autre assis adossé derrière le rocher, occupé à bander lui-même sa main blessée. C'était encore un prisonnier bon à faire et qui nous serait un otage de plus pour la négociation projetée. Le Prussien ne se fit pas répéter l'ordre de nous suivre, et bientôt il fut aux côtés de l'officier.

Le petit Berchère, pour ne rien laisser perdre, prit les fusils des deux soldats, ce qui lui en fit quatre à porter. Il en avait un en bandoulière sur chaque épaule et un sous chaque bras.

Formant un demi-cercle derrière les deux prisonniers, qui ouvraient la marche avec six ou huit pas d'avance, nous marchions depuis quelques minutes à peine, quand soudain l'air fut de nouveau déchiré d'un terrible sifflement qui nous fit instinctivement courber la tête; et, comme nous la relevions, ce fut pour voir une masse noire s'abattre aux pieds de l'officier, qui disparut, ainsi que le soldat, dans un tonnant et fulgurant nuage de fumée, de poussière, de pierres au loin projetées.

En même temps le petit Berchère tombait sur la face.

Nous courûmes tous à lui, pensant ne trouver qu'un cadavre ; mais il cherchait déjà à se relever, et, comme il n'y réussissait pas, nous pûmes d'abord croire que l'arsenal au milieu duquel il se débattait lui faisait seul empêchement. Nous le prîmes à deux, sous les bras, pour l'aider; mais il ne réussit point à se tenir debout. La jambe gauche fléchissait en lui arrachant des cris de douleur. Nous le reposâmes à terre. Je relevai le pantalon ; il y avait fracture entre la cheville et le genou; mais, chose qui me parut singulière, fracture par contusion et non par plaie pénétrante. On ne voyait qu'une épaisse ligne bleue, au milieu d'une enflure rouge.

Quoi qu'il en fût, l'heure n'étant pas propice à la recherche des causes, puisque le mal existait, qui rendait le pauvre garçon incapable de nous suivre, nous dûmes aviser sans retard au moyen de le transporter. Les deux fusils prussiens, reliés l'un à l'autre, crosse d'ici, crosse de là, par leurs courroies, me semblèrent propres à former une sorte de brancard sur lequel nous l'assoirions, et que nous porterions à tour de rôle.

En prenant ces armes, je remarquai que le canon de l'une d'elles était plié à angle presque aigu par le milieu. Ainsi me fut expliquée la contusion de Berchère, qui portait ce fusil; un éclat d'obus l'avait sans doute frappé et notre ami avait reçu le contre-coup; mais l'arme faussée ne pouvait plus servir à la construction du brancard.

— Eh! mon Dieu! fit alors le grand Baptiste, pas tant de travail; prenez seulement ma carabine et asseyez-moi le petit sur le cou, les jambes sur ma poitrine. Et nous verrons bien si j'arriverai le dernier. Allons, hop !

Il se baisse ; nous soulevons le blessé; il l'enlève, et il part aussi agile que s'il n'eût porté qu'un oiseau.

Quand je cherchai du regard les prisonniers que j'avais un instant oubliés, Appenzell me montra une sorte de masse sanglante, informe qui avait été s'aplatir sur un affleurement de rocher — c'était l'officier; et un corps qui gisait la poitrine largement effrondrée — c'était le soldat.

Et comme je ne pus maîtriser un mouvement d'horreur :

— Ia, me dit Appenzell, c'est pien tommache... bour le bauvre Claute.

. . . . . .

Dix minutes plus tard, nous étions loin dans la montagne, et nous voyions s'avancer sur nous la troupe qui, une demi-heure auparavant, était si à propos venue nous tirer d'un mauvais pas.

Il y avait là environ deux cents hommes portant pour uniforme une grosse blouse de laine brune, serrée aux flancs par une large ceinture de cuir naturel, et un chapeau de feutre noir bordé de bleu, dont l'aile était relevée à gauche et retenue par la cocarde tricolore.

Quelle ne fut pas d'ailleurs notre surprise en reconnaissant à côté du chef qui tenait la tête de la colonne Josine et son fidèle Labri.

Nous eûmes bientôt l'explication de ce fait de la bouche du chef lui-même.

Quand du haut de l'observatoire naturel où Josine devait attendre notre retour, elle nous avait vus installés à la position indiquée, elle avait dirigé quelques investigations sur le versant qui inclinait vers la frontière

suisse. Elle avait alors aperçu à une demi-heure de distance environ une troupe qui allait du nord au midi et semblait obliquer vers les hauteurs où nous devions revenir à la suite de notre expédition.

Il lui parut important d'être nettement renseignée sur la marche de ce corps et sa composition.

Elle se débarrasse donc dans l'épais fourré d'un buisson de tout son petit bagage, qui la désigne comme voyageuse ; puis, un grand bâton vert à la main, Labri sur ses talons, elle se porte lestement sur le passage de la troupe.

Quand elle n'est plus qu'à quelques cents pas, elle fait mine de cueillir des mûres, tout en lorgnant du côté des soldats. Voilà que ses yeux perçants distinguent la cocarde nationale aux chapeaux de ces hommes. Mais, outre qu'elle ne connaît pas cet uniforme, elle sait nos ennemis capables de toutes les feintes les plus déloyales. Il lui faut d'autres garanties. Après avoir consigné le docile Labri au pied d'un arbre, elle marche seule à tout hasard droit à « messieurs les militaires », à qui elle demande d'un ton presque larmoyant s'ils n'auraient pas rencontré par-là sa chèvre blanche et son biquet roux.

Et comme la salve de joyeux propos que lui vaut cette naïve apostrophe n'accuse pas le moindre germanisme :

— Ah ! puisque vous êtes des Français, s'écrie-t-elle d'un accent qui fait qu'aux rires succède soudain une sorte d'étonnement admiratif, il ne s'agit plus de chèvre

Un obus. Dessin de F. Lix.

ni de biquet ; il s'agit d'un bon coup à faire peut-être contre les Prussiens. Écoutez, monsieur le commandant...

Et au chef qui fait arrêter sa troupe, elle dit qui elle est, comment elle se trouve là, ce qu'elle sait des mouvements de l'ennemi...

Les deux cents hommes montent avec elle sur le point culminant d'où elle les a découverts. De là elle montre la position que nous occupons et les Prussiens, qui se sont arrêtés au loin. En toute hâte le chef dirige ses gens pour les placer en embuscade sur le coteau voisin du nôtre, et... nous savons le reste.

En nous faisant ce récit, le capitaine — homme d'ailleurs d'excellentes manières ainsi que ses trois lieutenants — ne cessait d'y jeter incidemment les plus élogieux témoignages à l'adresse de la jeune fille ; mais elle n'en entendait rien. Aussitôt qu'elle avait aperçu le mouchoir lié autour du bras de son grand-père, elle avait été entièrement absorbée par le soin de cette blessure, encore qu'un jeune docteur, qui suivait en volontaire nos nouveaux alliés, la déclarât fort légère.

Il n'en put dire autant pour notre ami Berchère : toutefois la fracture n'offrait aucune complication dangereuse ; le blessé en serait quitte pour une immobilité de quelque six semaines.

— Allons, fit le brave garçon, la campagne est finie pour moi. Mais n'importe, je ne suis pas fâché d'être venu : je l'ai bien vue commencer.

Quoi qu'il en fût, nous mourrions littéralement de faim, car il était plus de deux heures, et nous n'avions dans l'estomac qu'un morceau de pain et quelques gouttes d'eau-de-vie. Les hommes de l'autre troupe se

fussent aussi volontiers accommodés d'un peu de réfection.

Mais les chefs ne jugèrent pas que le lieu où notre jonction s'était opérée offrît une sécurité suffisante pour une halte.

On convint que nous irions camper de concert à la ruine, d'où l'on dominait tous les environs. On décida en outre, afin de dépister l'ennemi, s'il lui plaisait de nous suivre de ses longues-vues, que, pour avoir l'air d'être redescendus par le versant oriental, nous nous établirions derrière le sommet — une ou deux sentinelles bien dissimulées restant chargées de veiller à l'occident.

Ce qui fut dit fut fait.

Et, comme nous gagnions le campement :

— Maledetto! s'écria près de moi Appenzell, ce baufre Glaute... il est beut-êdre téjà fusillé.

J'allais l'engager à chasser de son esprit cette affreuse idée, quand mes yeux remarquèrent que le père Cluzot portait *trois* feuilles de chêne au cordon de son chapeau.

Et, n'osant plus penser au sort de notre camarade, je fis mine de n'avoir rien entendu.

***

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES HOHENZOLLERN (1).

Ce qui suivit fut plus extraordinaire peut-être que la double victoire d'Iéna et d'Auerstaedt. La cavalerie de Murat enveloppe, à Erfurth, des débris de régiments en

La Prusse en 1815.

fuite et les fait prisonniers. Le prince de Wurtemberg avait, à Halle, une réserve intacte de dix-huit mille hommes; le général Dupont, avec sa seule division, les attaque et les disperse. Deux corps prussiens, de chacun vingt mille soldats, restaient encore sous les ordres de Hohenlohe et de Blücher; Murat et Lannes atteignent Hohenlohe le 28 octobre, à Prenslow, et le contraignent à capituler. Ce même jour, la forteresse de Spandau se rend à Lannes. Stettin ouvre ses portes et livre ses canons à Lassalle, qui ne commandait cependant que de la cavalerie légère. Blücher, pour se soustraire à la poursuite du vainqueur, avait violé la neutralité de Lubeck, et s'était saisi de toutes les armes et munitions que renfermait cette riche cité; il essaya de s'y défendre. Vigoureusement pressé par le maréchal Soult, il se rend le 7 novembre. Le lendemain, la plus importante des places de la Prusse, Magdebourg, défendue par vingt-quatre mille hommes, ouvrait ses portes à Ney, et sa garnison restait prisonnière de guerre. Tout était soumis en six semaines, sauf la Silésie et la Prusse orientale, où Guillaume et sa famille s'étaient réfugiés.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Napoléon s'arrêta d'abord à Potsdam; là, comme l'avait fait Alexandre, il voulut visiter le tombeau du grand Frédéric; il descendit dans le caveau escorté de

La Prusse en 1866.

quelques-uns de ses plus illustres généraux. Après avoir, d'un front soucieux, contemplé le monument funèbre où reposaient les restes du vainqueur de tant de batailles, il prit la glorieuse épée de Frédéric, qu'il envoya à Paris; puis il songea à Berlin.

« C'était la première fois, dit M. Thiers, qu'il lui arrivait d'entrer en triomphateur, comme Alexandre ou César, dans une capitale conquise. Il n'était pas entré à Vienne, qu'il avait à peine visitée, vivant toujours à Schœnbrunn, loin des regards des Viennois. Mais aujourd'hui, soit orgueil d'avoir terrassé une armée réputée invincible, soit désir de frapper l'Europe par un spectacle éclatant, soit aussi l'ivresse de la victoire montant à sa tête plus haut que de coutume, il choisit le 28 octobre au matin pour faire à Berlin une entrée triomphale.

« Toute la population de la ville était sur pied, afin d'assister à cette grande scène; Napoléon entra, entouré de sa garde et suivi par les beaux cuirassiers des généraux d'Hautpoul et Nansouty. La garde impériale, richement vêtue, était ce jour-là plus imposante que jamais. En avant les grenadiers et les chasseurs à pied, au milieu les maréchaux Berthier, Duroc, Davoust,

Augereau, et, au sein de ce groupe, isolé par le respect, Napoléon, dans le simple costume qu'il portait aux Tuileries et sur le champ de bataille, Napoléon, objet des regards d'une foule immense, silencieuse, saisie à la fois de tristesse et d'admiration, tel fut le spectacle offert dans la longue et vaste rue de Berlin, qui conduit de la porte de Charlottenbourg au palais des rois de Prusse. Le peuple était dans les rues, la riche bourgeoisie aux fenêtres. Quant à la noblesse, elle avait fui, remplie de crainte et couverte de confusion. Les femmes de cette bourgeoisie prussienne semblaient avides du spectacle qui était sous leurs yeux : quelques-unes laissaient couler des larmes ; aucune ne poussait des cris de haine ou des cris de flatterie pour les vainqueurs ! Heureuse la Prusse de n'être pas divisée et de garder sa dignité dans son malheur ! L'entrée de l'ennemi n'était pas chez elle la ruine d'un parti, le triomphe d'un autre ; il n'y avait pas dans son sein une indigne faction saisie d'une joie odieuse, applaudissant à la présence de soldats étrangers ! Nous, Français, plus malheureux dans nos revers, nous avons vu cette joie exécrable ; car nous avons tout vu, dans ce siècle, les extrêmes de la victoire et de la défaite, de la grandeur et de l'abaissement, du dévouement le plus pur et de la trahison la plus noire ! »

En écrivant ces dernières lignes, M. Thiers songeait à 1814 et 1815, aux honteux entraînements, à l'abaissement moral dont Paris avait été alors le théâtre ; mais, dans d'autres jours plus sombres encore et plus près de nous, la grande cité devait se relever et effacer cette honte. Les Prussiens vainqueurs n'ont pénétré dans nos murs que pour être parqués en une étroite enceinte. Toutes les maisons, toutes les fenêtres fermées, les drapeaux noirs, attestaient le deuil de la patrie, et derrière les barricades et les ponts interceptés se tenait debout et armé un peuple décidé à se faire d'immortelles funérailles si l'ennemi franchissait d'un pas le terrain étroit qu'une convention lui avait abandonné pour quelques heures.

Mais reprenons notre récit. De Berlin, Napoléon nomma roi l'électeur de Saxe, et lança son fameux décret du blocus continental, puis il partit pour aller à la rencontre de l'armée russe, que l'imprudent roi de Prusse avait eu la folie de ne pas attendre. Quoique le sort des Prussiens en dépendit, le récit de cette campagne, des batailles d'Eylau et de Friedland, n'entre point dans notre cadre, que nous nous efforçons de rétrécir pour ne point donner trop de développement à cette rapide étude. Après la victoire de Friedland, dernier coup porté à l'armée russe, Guillaume, qui venait encore de perdre Kœnigsberg, s'était en toute hâte réfugié à Memel, et un armistice fut conclu entre Napoléon et Alexandre.

Une entrevue eut lieu entre les deux empereurs, le 25 juin, sur un radeau fixé au milieu du Niémen ; idée assez étrange, qui semble dénoter de singulières méfiances ou d'étranges préoccupations d'étiquette. Le lendemain, 26, le tsar présenta le roi de Prusse à Napoléon et vint s'établir à Tilsitt, sur la rive gauche du fleuve, qu'occupait l'armée française. Quelques jours après, Guillaume, à qui le vainqueur faisait un rude visage, essaya de se mêler aux négociations de paix qui se poursuivaient.

Tilsitt devint le rendez-vous des princes allemands, et tous les yeux de l'Europe se tournèrent vers cette petite ville où Frédéric-Guillaume et la malheureuse reine de Prusse jouèrent le rôle le plus triste, malgré l'intérêt qu'Alexandre ne cessait de leur témoigner. On ferait un volume très-amusant de tout ce qui se passa alors dans la cour improvisée, qui se réunit autour de l'empereur victorieux. Les anecdotes, dont les historiens nous ont transmis le souvenir, sont très-nombreuses, et, si le récit dans lequel nous sommes engagé nous le permettait, nous en raconterions plusieurs. Tantôt ce serait Napoléon qui, ayant fait venir la comédie française, annonçait, le front rayonnant d'orgueil, au grand tragédien Talma qu'« il allait jouer devant un parterre de rois » ; tantôt Alexandre pressant la main de son vainqueur lorsque ce vers tombait des lèvres de la muse tragique :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux ;

tantôt enfin Napoléon disant, à la stupéfaction des princes allemands et répétant avec une intention maligne : « Quand j'étais lieutenant d'artillerie » ; mais tous ces souvenirs ont été contés mille fois, mille fois aussi les historiens ont retracé l'accueil glacial que l'empereur, au faîte de sa gloire, fit à la reine de Prusse, s'efforçant en vain de désarmer un vainqueur irrité.

« Frédéric-Guillaume essaya de débattre lui-même ses intérêts, mais sans plus de succès que le tsar, et, d'une population de neuf millions et demi d'habitants, son royaume se trouva réduit à cinq millions. Plus ses provinces polonaises données au roi de Saxe, Napoléon lui enleva tout ce qui se trouvait sur la rive gauche de l'Elbe, destinant ce territoire à un nouvel Etat, qu'il organisait sous le nom de royaume de Westphalie... En outre, Dantzick demeurait en dehors pour se gouverner en ville libre ; enfin, malgré tous les efforts du roi de Prusse et les sollicitations de la reine, Napoléon refusa absolument à Frédéric-Guillaume Magdebourg, la grande forteresse de l'Elbe. Ce traité désastreux pour la Prusse fut signé à Tilsitt le 7 juillet 1807 (1). » Cette effroyable spoliation ne laissait à Frédéric-Guillaume qu'un territoire en lanière ouvert à toute attaque.

D'autres clauses plus douloureuses encore furent imposées au malheureux prince. La Prusse, réduite de moitié, se vit frappée d'une contribution énorme, et deux cent mille Français durent occuper le royaume jusqu'à ce qu'il eût intégralement payé cette accablante rançon ; Napoléon exigea en outre le renvoi d'Hardenberg, ministre dans lequel le roi avait placé toute sa confiance.

— Vous exigez absolument, dit à l'empereur Frédéric-Guillaume, que je renvoie M. de Hardenberg ; il faudra donc que je m'adresse pour le remplacer au comte Schulembourg-Kehnert ou au baron de Stein.

— Prenez Stein, répondit Napoléon, c'est un homme d'esprit.

O prétendue clairvoyance des hommes de génie ! dans le patriote allemand, déjà bien connu, sinon célèbre encore, le vainqueur d'Iéna ne voyait qu'un homme d'esprit.

Qu'il était loin de se douter que ces mains, dont il ne soupçonnait point la redoutable puissance, allaient amener la ruine de sa fortune et pousser l'Allemagne entière dans les murs de Paris.

Que l'on nous pardonne d'entrer dans quelques détails sur le ministère du baron Stein, ils sont malheu-

(1) M. Mazas de Sarrion.

reusement pour tout Français d'un intérêt poignant. Afin de raviver chez le paysan l'amour de la patrie, il lui donna le droit de posséder des biens-fonds, il abolit le vasselage de la glèbe, il rendit les municipalités électives, et, sans distinction de caste et de religion, moyennant un certain cens, tous les habitants reçurent le droit de choisir leurs magistrats. Tout soldat put désormais aspirer à l'épaulette; la noblesse fut dépouillée de ce droit, dont elle ne s'était pas montrée digne.

Régénérer l'armée ne suffisait pas, il fallait d'abord la recréer en présence des garnisons françaises et malgré le traité de Tilsitt, qui limitait à quarante-deux mille hommes les forces de la Prusse, il fallait le faire, à l'insu de Napoléon, à l'insu du roi lui-même, dont l'incurable faiblesse aurait reculé devant les résolutions du courageux ministre s'il les eût connues. Par un règlement secret du 31 juillet 1808, le baron Stein organisa une armée occulte, mystérieuse, exercée régulièrement, qui, au jour donné, permettrait à la Prusse de se lever tout entière. « Cette combinaison consistait à renvoyer dans leurs foyers, où ils demeuraient à la disposition de l'État, tous les soldats suffisamment formés et à les remplacer par des recrues, avec qui on procédait de la même manière. Ainsi la landwehr, avant d'être une institution publique, fut, on peut le dire, une patriotique supercherie, à laquelle le pays tout entier se prêta avec un dévouement que nous ne pouvons assez admirer, tout en regrettant profondément qu'il ait eu à s'exercer contre nous. »

Du reste, en Prusse, la pensée d'une revanche travaillait tous les esprits; en octobre 1807, un jeune magistrat de Braunsberg, H. Bardeleben, après en avoir prévenu le baron Stein, organisait avec les généraux Gneisenau, Grollmann et le professeur Krug, sous le titre modeste d'*Association scientifique et morale* (Sittlich Wissenschaftlicher Verein), une ligue qui avait pour but d'éteindre tous les dissentiments qui séparaient les Allemands, et de réveiller le patriotisme national. Le roi approuva en tremblant les statuts de cette société, qui compta bientôt des centaines de mille adhérents, tous unis par une forte organisation.

Mais Napoléon ordonna à Frédéric-Guillaume de dissoudre la menaçante association, il fallut obéir; de public, le *Tugenbund* devint secret, et mille fois plus dangereux sous la direction du baron Stein, qui en tenait tous les fils. Il était bien difficile qu'au milieu de garnisons françaises pussent aller et venir impunément les agents de cette vaste conspiration. Le 8 septembre 1808, le *Moniteur de l'Empire* contenait une lettre du baron Stein adressée, le 15 août, au prince de Saxe Wittgenstein; elle avait été saisie sur un assesseur nommé Koppe; le ministre disait : « L'exaspération augmente tous les jours en Allemagne, il faut la nourrir et chercher à travailler les hommes. Je voudrais bien qu'on pût entretenir des liaisons dans la Hesse et dans la Westphalie, qu'on se préparât à de certains événements, qu'on cherchât à établir des rapports avec des hommes d'énergie et bien intentionnés, et que l'on pût mettre ces gens-là en contact avec d'autres. Dans le cas où Votre Altesse pourrait me donner des renseignements à cet égard, je la prie de vouloir bien me renvoyer M. Koppe ou un autre homme de confiance. Les affaires d'Espagne — nous étions engagés dans la guerre désastreuse qui devait en ce pays dévorer tant de soldats — les affaires d'Espagne font une impression très-vive; elles prouvent ce que depuis longtemps on aurait dû entrevoir. Il serait très-utile d'en répandre les nouvelles d'une manière prudente... »

Cette lettre était précédée, dans *le Moniteur*, de quelques phrases qui se terminaient par ces mots : « Nous croyons devoir publier cette lettre comme un monument de la cause de la chute des empires; elle révèle la manière de penser du ministère prussien, et elle fait connaître particulièrement M. de Stein, qui a pendant longtemps exercé le ministère, et qui est aujourd'hui presque exclusivement chargé de la direction des affaires. On plaindra le roi de Prusse d'avoir des ministres aussi malhabiles que pervers. »

Napoléon exigea immédiatement le renvoi du grand patriote, qui quitta Berlin et se réfugia en Russie le 17 novembre 1808, et, le 16 décembre, Napoléon lançait contre lui ce décret (nous le croyons sans précédent dans l'histoire, en tant qu'il frappe un homme qui n'est point le sujet de celui qui décrète) :

« 1° Le nommé Stein, cherchant à exciter des troubles en Allemagne, est déclaré ennemi de la France et de la Confédération du Rhin;

« 2° Les biens que ledit Stein posséderait soit en France, soit dans la Confédération du Rhin, seront séquestrés. Ledit Stein sera saisi de sa personne partout où il pourra être atteint par nos troupes ou celles de nos alliés. — En notre camp impérial de Madrid, le 16 décembre 1808. — Napoléon. »

Nous retrouverons bientôt le proscrit qui écrivait un jour à un de ses amis : « Napoléon ne gouverne pas, il joue avec l'univers, *ludit in orbe terrarum*, mais cela n'est permis qu'à Dieu, car Dieu seul est éternel. » Que l'on me pardonne une citation encore; il n'y a pas une âme vraiment française qui ne doive la connaître et la répéter aujourd'hui : « Que d'écrivains, que de savants! que de professeurs aimés de la jeunesse! dit Stein. Quelles généreuses phalanges d'étudiants dans nos universités! Si la génération actuelle doit vivre et mourir sous le joug, pensons à la génération qui se lève, transformons-la par les moyens qui nous restent encore; rendons l'éducation libérale et forte, rendons la science patriotique. »

Quand le baron Stein quitta les affaires, la Prusse se trouvait dans un indicible état de misère, ruinée par nos troupes et nos contributions et par le manque de commerce, tous ses ports se trouvant fermés par le blocus continental. Napoléon permit à Frédéric-Guillaume de reprendre pour ministre le prince de Hardenberg.

Vers cette époque, la belle reine Louise, ennemie déclarée de Napoléon, et objet de toutes ses colères, finit, à trente-cinq ans, ses jours si agités.

« Peu de reines ont été autant aimées pendant leur vie et autant regrettées après leur mort. L'arrivée de son corps à Berlin, le 27 juillet 1810, répandit dans la ville une douleur profonde et générale. On rappelait son amabilité dans la vie privée, l'éclat qu'elle jetait dans les fêtes. On songeait à tout ce qu'elle avait dû souffrir dans les dernières années de sa vie, et tous ceux qui avaient espéré pour la Prusse un meilleur avenir regrettaient qu'elle n'eût pas vécu assez longtemps pour se voir réconciliée avec la fortune. Son souvenir vécut longtemps en Prusse. Vingt ans après sa mort, quand on ouvrait au public, pendant l'été, le monument que son mari lui avait fait élever à Charlottenbourg, sa ré-

sidence favorite, le peuple s'y rendait en pèlerinage, comme au tombeau d'une sainte (1). »

Lors de la guerre entre la France et l'Autriche, guerre qui se termina par la bataille de Wagram et par le mariage de Marie-Louise avec Napoléon, sauf un soulèvement partiel qui n'eut aucune importance, la Prusse resta calme, et quand l'empereur, guidé par sa mauvaise étoile, entreprit la campagne de Russie, à son immense armée il força la Prusse de joindre vingt mille soldats. Nous ne raconterons point cette lamentable aventure; mais voici les débris de nos troupes de ce côté du Niémen, que les Russes, malgré les excitations de Stein, n'osent franchir, tant ils sont harassés, épuisés par leur victoire inespérée. S'ils ne la saisissent pas, s'ils ne poussent pas en avant, s'ils laissent au génie militaire de Napoléon le temps de se reconnaître, tout sera douteux encore; c'est alors que, pressé par les excitations de Stein, le tsar se décida à écrire au général York, qui commandait le contingent prussien séparé de l'armée française sur le bord du Niémen, pour l'engager à faire cause commune. York s'adressa vainement au roi, Frédéric-Guillaume n'osait se prononcer. La position du général prussien était pleine de responsabilités et de périls. Enfin il se décida et fit part à ses officiers, dans l'enthousiasme, du dessein qu'il embrassait :

— Ah! mes jeunes gens, leur dit-il en souriant, vous l'avez belle à parler ainsi; mais à moi, vieux, la tête

Napoléon Ier au tombeau de Frédéric II. Dessin de Fellmann.

branle sur les épaules... Si je réussis, le roi me pardonnera peut-être. Si j'échoue, ma tête est perdue; je recommande, en ce cas, à mes amis, ma femme et mes enfants.

A la nouvelle de la défection d'York, Frédéric-Guillaume eut une peur effroyable, mais la Prusse entière applaudit et se souleva. Stein arriva dans la Prusse orientale; les États de cette province se réunirent le 5 février, et, le surlendemain, à cette assemblée, fut présentée l' « ordonnance sur la *landwehr* et le *landsturm* ».

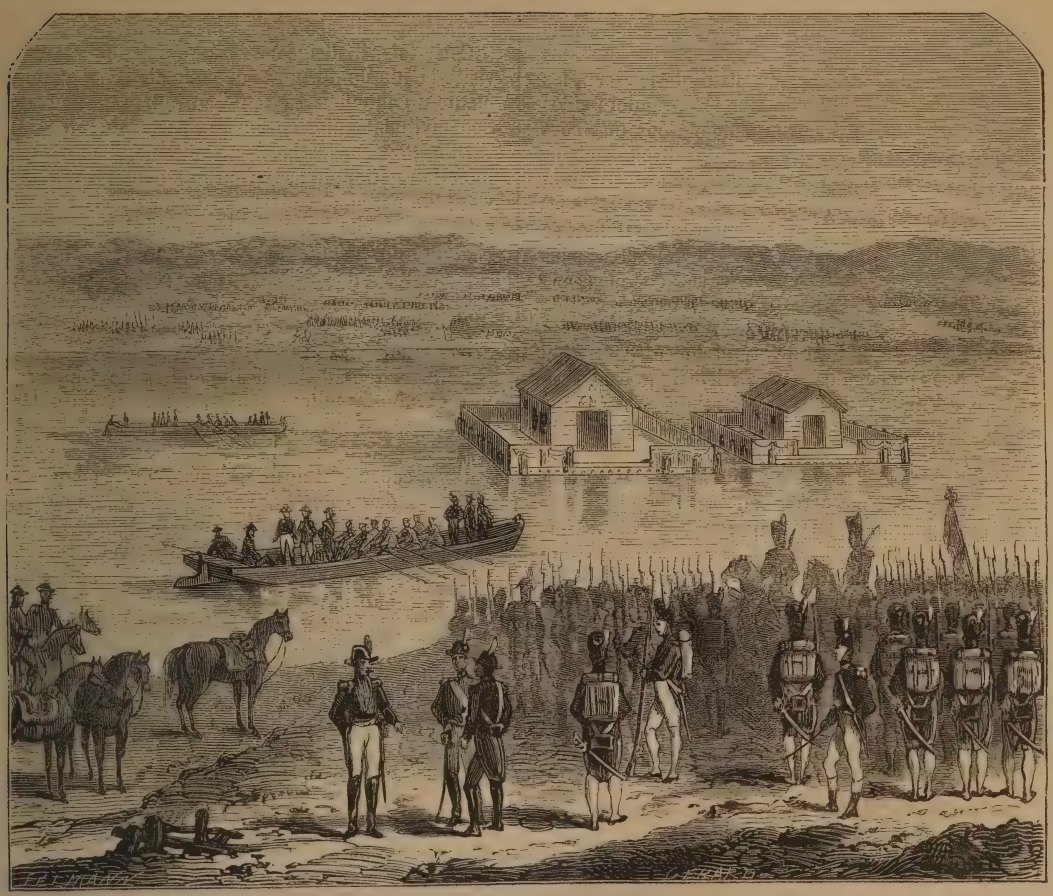
La landwehr se composait des citoyens valides de dix-huit à quarante-cinq ans. Chaque milicien recevait de l'État ses armes, son équipement, sa coiffure et son manteau; il devait se fournir le reste des vêtements nécessaires; en cas de pauvreté, la commune pourvoyait. La landwehr ne recevait de solde qu'en face de l'ennemi; elle choisissait elle-même ses officiers, sauf le chef de brigade, dont la nomination était soumise à la sanction du pouvoir royal. Elle ne formait que de l'infanterie organisée en compagnies, bataillons et brigades. Le landsturm comprenait dans ses rangs les hommes au-dessus de quarante-cinq ans qui ne faisaient partie ni de la landwehr ni de l'armée; toute arme lui était bonne pour détruire les convois, couper les communications de l'ennemi. Cette puissante organisation militaire fut adoptée et mise en mouvement en quatre jours. Le roi, entraîné par l'enthousiasme général, se

(1) Eugène Véron,

déclara, et la Prusse entière fut debout et en armes. Le 28 février, un traité d'alliance entre la Prusse et la Russie était signé à Kalisch.

En deux mois, l'armée de Frédéric-Guillaume fut portée de trente-cinq mille à cent vingt-huit mille hommes, et, deux mois après, cent mille encore entrèrent dans ses rangs.

Alors commença cette lutte gigantesque qui a été plusieurs fois racontée dans le *Musée*, et dont notre collaborateur Ch. Muller a retracé d'une manière si émouvante les dernières péripéties (1). La Prusse, animée par tous les ressentiments, conduisit pour ainsi dire l'attaque de l'Europe, et sa colère contre nous eut un caractère sauvage qui ne se rencontrait pas dans les autres soldats de l'Allemagne. Tandis que les Russes, les Autrichiens ne parlaient que de s'affranchir du despotisme de Napoléon, les Prussiens, poëtes, hommes d'État, généraux, soldats, témoignaient d'une haine mortelle contre tout ce qui portait le nom de Français. Quant à l'empereur, le déposséder ne leur suffisait pas; ils disaient hautement qu'il fallait le frapper d'une peine corporelle, en punition de tout le sang qu'il avait fait verser et de tous les maux qu'il avait imposés à l'Europe. Les clauses du traité de 1814, la situation laissée



L'entrevue de Tilsitt. Dessin de Fellmann.

à Napoléon souverain de l'île d'Elbe, la France gardant ses anciennes frontières, la rapide évacuation de nos provinces furent donc loin de satisfaire à la soif de vengeance du patriotisme prussien : il ne demandait pas moins que notre ruine et notre démembrement. L'empereur Alexandre heureusement s'interposa, et, si rudes que furent les conditions de la paix, elles nous laissèrent du moins notre vieux territoire.

Par malheur pour nous, chez Napoléon de folles espérances survivaient aux défaites, et son indomptable énergie n'était point brisée. Joueur d'échecs incomparable, il crut pouvoir oser encore une partie; il l'entreprit sans tenir compte de l'épuisement de la France et sans songer à quelle ruine il l'exposait. Il revint de l'île d'Elbe; et, suivant son expression, ses aigles volèrent de casernes en casernes jusqu'aux Tuileries, où elles entrèrent le 20 mars.

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) *Les Écoliers de Châlons*, souvenirs de la campagne de France. Tome XXXVI.

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ALEXANDRE DUMAS (1).

Dumas ne pouvant fournir continuellement de bonnes pièces au théâtre Historique, après les succès vinrent les *chutes*, après les *salles combles* les *salles vides;* puis l'entreprise périclita.

Ce n'était pas prévu, mais c'était à prévoir.

Dumas possédait alors près de Saint-Germain une habitation somptueuse, un château, si l'on veut, qu'il avait fait bâtir au temps où ses revenus dépassaient deux cent mille francs par an, et qu'il avait baptisé *Monte-Christo.* Là il donnait des fêtes, d'un goût douteux parfois, mais toujours enveloppées d'un brio tapageur. Ces fêtes, les mémoires des constructions fantaisistes du château, les hypothèques données pour combler les premiers vides de la caisse du théâtre Historique amenèrent une perturbation complète dans les finances de notre châtelain.

Bientôt Monte-Christo fut saisi et, peu après, vendu par autorité de justice.

Une déconfiture arrivant rarement seule, Dumas se vit abandonné à ce moment de ses collaborateurs les plus précieux. Les fournisseurs de son entreprise se retirant, l'entreprise tomba, et il ne fut plus possible de la relever.

Monte-Christo est le dernier grand succès de roman de Dumas; ses pièces du théâtre Historique sont également ses dernières victoires dramatiques, parce que ce roman et ces pièces sont, pour la plus grosse part, le fruit des veilles de ses collaborateurs.

Isolé, livré à ses propres ressources, Dumas n'est plus ce phénomène, cet écrivain d'une fécondité miraculeuse dont le public naïf a fait une sorte de demi-dieu; c'est tout simplement un homme de beaucoup d'esprit, un littérateur superficiel, mais original, écrivant annuellement en moyenne, quand l'inspiration lui vient et que le besoin l'éperonne, quatre ou cinq volumes, d'une moralité scabreuse parfois, d'un style peu châtié, mais toujours agréables et intéressants.

La retraite de ses collaborateurs, la faillite du théâtre Historique, la révolution qui venait de chasser Louis-Philippe, tout cela et cent autres incidents secondaires avaient, sinon complétement tari, du moins considérablement diminué les sources des recettes de Dumas.

Il fallut aviser promptement, car, pour lui plus que pour tout autre, l'argent était un besoin impérieux.

Les affaires théâtrales et littéraires étant fort compromises depuis le 24 février 1848, Dumas, ainsi que nous l'avons dit, brigua la députation. Renvoyé à ses moutons par les électeurs devant lesquels il se présenta, il se rabattit sur le journalisme et fonda un premier journal intitulé *la Liberté*, qui mourut peu après sa naissance; puis un second journal intitulé *le Mois*, rédigé par lui *seul*, toujours, qu'on aurait pu appeler avec beaucoup plus de raison LE MOI, et qui portait pour épigraphe : « Dieu dicte, nous écrivons. »

Le Mois ayant eu le sort de *la Liberté*, la politique de notre auteur n'étant décidément pas prise au sérieux, Monte-Christo étant vendu, le théâtre Historique fermé, ses collaborateurs persistant à faire grève, ses créanciers s'occupant de lui avec une sollicitude trop grande, Dumas résolut d'aller parcourir un peu le monde, et bientôt, disant adieu à Paris, à ses pompes et à ses œuvres, il prit la route de l'exil.

Son absence fut d'assez courte durée, ses ressources s'étant promptement épuisées.

Rentré dans la grand' ville, il y fonde deux nouvelles feuilles, *le Mousquetaire* et *le Monte-Christo*, qui n'ont guère plus de succès que les précédentes. Voyant cela, il reprend sa besace et se remet en voyage.

Cette fois, il dirige ses pas vers Saint-Pétersbourg, visite la Russie du nord au sud, de l'est à l'ouest, et plante un moment sa tente au milieu du Caucase, où Schamyl faisait alors beaucoup parler de lui.

De retour sur les bords de la Seine, il se hâte de publier la relation de ses aventures dans les régions qu'il vient de parcourir. Mais, voyez le hasard! à peine sa relation a-t-elle paru qu'il est cité devant la sixième chambre du tribunal correctionnel de la Seine, pour y répondre à une accusation de contrefaçon littéraire portée contre lui par M. Edouard Merlieux, auteur d'un livre intitulé *les Souvenirs d'une Française captive de Schamyl*.

Le plagiat était une des maladies de Dumas; il en usa et abusa en tout temps, et, malgré les désagréments qu'elle lui causa parfois, il ne put jamais s'en guérir.

Il y a cependant des pages charmantes dans ses *Impressions de voyages*, des pages qui sont bien à lui et qui font regretter que le besoin de produire avec abondance l'ait poussé souvent, trop souvent, soit à s'approprier les idées des autres, soit à laminer outre mesure les siennes.

Qui ne connaît, par exemple, la plaisante histoire du bifteck d'ours? Dumas la réédite ainsi dans la deuxième série de ses *Mémoires:*

« En 1842, je revenais de Florence... Je partis pour Livourne; le lendemain, je m'embarquai sur le bateau à vapeur de Gênes. La mer, mauvaise, me jeta tout fatigué dans la ville des palais; je trouvai à la table d'hôte un de mes amis qui arrivait de Naples, plus fatigué encore que moi; il m'offrit de revenir ensemble en poste, mais à la condition que nous passerions par le Simplon, qu'il n'avait pas vu. J'acceptai; nous louâmes une espèce de carriole, et nous partîmes. Le Simplon traversé, le Valais franchi, nous nous arrêtâmes à la porte de l'auberge de *la Poste*, à Martigny. Le maître d'auberge, le chapeau à la main, vint poliment nous inviter à prendre, en passant, un repas chez lui. Nous avions dîné à Sion : nous le remerciâmes. Il se retira aussi poliment qu'il était venu.

— Voilà un aubergiste bien charmant, me dit mon ami.

— Tu trouves?

— Ma foi, oui.

— Et quand je pense que, si je lui disais mon nom, je serais probablement obligé de lui donner une volée pendant que nous relayons.

— Pourquoi cela?

— Parce que, au lieu de faire fortune avec une plai-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

santerie que j'ai risquée sur lui, il a eu la niaiserie de s'en fâcher et m'en veut mal de mort.

— A toi?

— Eh! mon Dieu, oui!

— Ah! bah!

— Rappelle-le un peu, et dis-lui que nous nous arrêtons si, par hasard, il peut nous donner un bifteck d'ours.

— Hé! monsieur!... monsieur le maître d'hôtel! cria mon ami, avant que j'eusse eu le temps de l'en empêcher.

Le maître d'hôtel se retourna.

— Voici mon compagnon qui dit qu'il s'arrêtera pour dîner chez vous, si vous avez, par hasard, du bifteck d'ours.

J'ai vu bien des figures se décomposer dans ma vie; j'ai vu ces décompositions arriver à la suite de nouvelles terribles, d'accidents inattendus, de blessures graves... je n'ai jamais vu décomposition de physionomie pareille à celle du malheureux maître de poste de Martigny.

— Ah! s'écria-t-il en prenant ses cheveux à pleines mains, encore! toujours!... Il ne passera donc pas un voyageur qui ne fasse la même plaisanterie?

— Dame! reprit mon compagnon, j'ai lu dans les *Impressions de voyages* de M. Alexandre Dumas...

— Les *Impressions de voyages* de M. Alexandre Dumas! hurla le malheureux maître de poste; mais il y a donc encore des gens qui les lisent?

— Pourquoi ne les lirait-on pas? me hasardai-je à demander.

— Mais parce que c'est un livre atroce, plein de mensonges, et qu'on en a brûlé par la main du bourreau qui ne le méritaient pas comme celui-là... Oh! M. Alexandre Dumas! continua le malheureux marchand de soupe en passant de la colère à l'exaspération, je ne le rencontrerai donc pas un jour entre quatre yeux? Il faudra donc que j'aille à Paris pour en finir avec lui? Il ne repassera donc pas par la Suisse? Il ne l'ose pas! Il sait que je l'attends ici pour l'étrangler: je le lui ai fait dire. Eh bien, si vous le voyez, si vous le connaissez, redites-le-lui encore, redites-le-lui chaque fois que vous le rencontrerez, redites-le-lui toujours!

Et il rentra chez lui comme un fou, comme un furieux, comme un désespéré.

— Qu'a donc votre maître? demandai-je au postillon.

— Oh! on dit comme cela qu'il a une maladie, un sort qu'un monsieur de Paris lui a jeté en passant.

— Et il veut tuer le monsieur de Paris?

— Il veut le tuer.

— Absolument?

— Sans rémission.

— Et si ce monsieur de Paris lui disait tout à coup: « — Me voilà, c'est moi! » que ferait-il?

— Oh! pour sûr, il tomberait mort d'un coup de sang.

— C'est bien, postillon... En revenant, vous direz à votre maître que M. Alexandre Dumas est passé, qu'il lui souhaite une longue vie et toute sorte de prospérités. — En route.

— Ah! en voilà une bonne! dit le postillon en partant au galop. Ah! oui que je le lui dirai; ah! oui qu'il le saura et qu'il se rongera les poings de ne pas vous avoir reconnu... Allons, la Grise, allons, hue!

Mon compagnon était tout pensif.

— Eh bien, lui demandai-je, à quoi penses-tu?

— Je cherche la cause de la haine de cet homme contre toi.

— Tu ne comprends pas?

— Non.

— Tu te rappelles bien le bifteck d'ours, dans mes *Impressions de voyages?*

— Parbleu! c'est la première chose que j'en aie lu.

— Eh bien, c'est chez ce brave homme que se passa la scène de M. Alexandre Dumas mangeant un bifteck d'ours, en 1832.

— Après?

— Beaucoup d'autres comme toi ont lu le bifteck d'ours; de sorte qu'un beau matin est passé un voyageur plus curieux ou moins en appétit que les autres, qui a dit en regardant la carte :

« — Vous n'avez pas de l'ours?

« — Plaît-il? a répondu le maître d'hôtel.

« — Je vous demande si vous avez de l'ours?

« — Non, monsieur, non. »

Pour le moment, tout a été fini là... Un jour, deux jours, huit jours après, un second voyageur, en posant son bâton ferré dans l'angle de la porte, en jetant son chapeau sur une chaise, en secouant la poussière de ses souliers, a dit au maître d'hôtel :

« — Ah! je suis bien ici à Martigny, n'est-ce pas?

« — Oui, monsieur.

« — A l'hôtel de *la Poste?*

« — A l'hôtel de *la Poste.*

« — C'est bien ici qu'on mange de l'ours, alors.

« — Je ne comprends pas.

« — Je dis que c'est ici qu'on mange de l'ours. »

Le maître d'hôtel regarde le voyageur tout ébahi.

« — Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs? lui demanda-t-il.

« — Mais parce que c'est ici que M. Dumas en a mangé.

« — M. Dumas?

« — Oui, M. Alexandre Dumas... Vous ne connaissez pas M. Alexandre Dumas?

« — Non.

« — L'auteur de *Henri III,* d'*Antony,* de *la Tour de Nesle?*

« — Je ne connais pas.

« — Ah! c'est que, comme il le dit dans ses *Impressions de voyages,* il a mangé de l'ours chez vous... mais du moment que vous n'en avez pas dans ce moment-ci, n'en parlons plus; ce sera pour une autre fois. Voyons, qu'avez-vous?

« — Monsieur, choisissez, voici la carte.

« — Oh! je n'y tiens pas; donnez-moi tout ce que vous voudrez : du moment que vous n'avez pas d'ours, tout m'est égal. »

« Et, d'un air dégoûté, en trouvant tout mauvais, le second voyageur a mangé le dîner qu'on lui a servi. — Le lendemain, le surlendemain, la semaine suivante est entré un voyageur qui, sans rien dire, a posé son sac de voyage à terre, s'est assis devant la première table venue, et a frappé de son couteau contre un verre, en criant :

« — Garçon!

Le garçon est arrivé.

« — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

« — Un bifteck d'ours.

« — Ah! ah!

« — Allons, vite, et saignant! »

Le garçon n'a pas bougé.

« — Eh bien, tu n'entends pas, farceur?

« — Si fait, j'entends.

« — Eh bien, commande mon bifteck, alors.

« — C'est que monsieur paraît désirer un bifteck particulier...

« — Un bifteck d'ours.

« — Oui... nous n'en avons pas.

« — Comment, vous n'en avez pas?

« — Non.

« — Va me chercher ton maître.

« — Mais, monsieur, mon maître...

« — Va me chercher ton maître!

« — Cependant, monsieur...

« — Je te dis de m'aller chercher ton maître! »

Et le voyageur se leva si majestueusement, que le garçon crut qu'il n'avait qu'une chose à faire : obéir.

Et il disparut en disant :

« — Je vais le chercher, je vais le chercher.

« — Me voici, monsieur, dit le maître de l'hôtel au bout de cinq minutes.

« — Ah! c'est bien heureux!

L'aubergiste de Martigny. Dessin de Pelcoq.

« — Si j'eusse su que monsieur désirait particulièrement avoir affaire à moi...

« — Je désire avoir affaire à vous parce que votre garçon est un sot!

« — C'est possible, monsieur.

« — Un impertinent!

« — Aurait-il eu l'impudence de manquer à monsieur?

« — Un drôle qui ruinera votre établissement!

« — Oh! oh! ceci devient grave... Si monsieur veut me dire en quoi il a à se plaindre de lui?

« — Comment! je lui demande un bifteck d'ours, et il a l'air de ne pas comprendre.

« — Ah! ah! c'est que...

« — Avez-vous de l'ours ou n'en avez-vous pas?

« — Monsieur, permettez...

« — Avez-vous de l'ours?

« — Mais enfin, monsieur...

« — De l'ours ou la mort! Avez-vous de l'ours?

« — Eh bien, non, monsieur.

« — Il fallait donc l'avouer tout de suite, alors, » dit le voyageur en rechargeant son sac.

« — Que faites-vous, monsieur?

« — Je m'en vais.

« — Comment, vous vous en allez?

« — Sans doute.

« — Mais pourquoi vous en allez-vous?

« — Parce que je ne venais dans votre gargote que pour manger de l'ours. Du moment que vous n'en avez pas, je vais en chercher ailleurs.

« — Cependant, monsieur...

« — Allons, *furth!* »

Et le voyageur sortit en disant :

« — Il paraît que vous avez des préférences pour M. Alexandre Dumas. Il me semble cependant qu'un voyageur en vins de Bourgogne vaut bien un homme de lettres. »

Et l'aubergiste resta consterné. . . . . .

— Mais enfin qu'y a-t-il de vrai dans ton histoire du bifteck d'ours?

— Tout et rien.

— Comment, tout et rien?

— Trois jours avant mon passage, un homme s'était mis à l'affût d'un ours et avait blessé l'ours à mort; mais, avant de mourir, l'ours avait tué l'homme et dévoré une partie de sa tête. En ma qualité de poëte dramatique, j'ai mis la chose en scène, voilà tout. Il m'est arrivé ce qui est arrivé à Werner, à l'auberge de Schwartzbach, avec son drame du *Vingt-quatre Février*. »

Se non è vero...

Nous ne voulons pas raconter ici l'aventure de Werner, ni son drame du *Vingt-quatre Février*, cela nous entraînerait trop loin et sortirait d'ailleurs de notre sujet; mais nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur découper en échange le récit de l'aventure de chasse qui fournit à notre écrivain l'occasion de tâter du bifteck d'ours, lorsqu'il s'arrêta, en 1832, à Martigny. Il affirme, dans ses premières *Impressions de voyages*, que ce récit n'est que l'expression de la vérité, non-seulement dans son ensemble, mais encore dans ses détails; nous ne rechercherons pas le plus ou moins de véracité de cette affirmation, et nous nous bornerons à reproduire le récit en question comme un échantillon du talent de conteur de Dumas, talent réel, remarquable, et qu'il serait puéril de contester.

Dumas s'arrête, en 1832, à Martigny; son hôte, le maître de l'hôtel de *la Poste*, lui sert, comme plat de résistance, à son dîner, un plantureux bifteck d'ours, provenant d'un animal pesant trois cents livres, qui avait mangé la moitié du chasseur sous les coups duquel il était tombé. Intrigué par cette déclaration intempestive, qui lui coupe l'appétit, Dumas demande l'explication de ce qu'il appelle tout d'abord une mauvaise plaisanterie, et son hôte la lui donne en ces termes. Nous transcrivons :

« — C'était un pauvre paysan du village de Fouly, nommé Guillaume Moria. L'ours, dont il ne reste plus que ce petit morceau que vous avez là sur votre assiette, venait toutes les nuits voler ses poires, car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes? Or le paysan de Fouly préférait aussi, par malheur, les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos; il prit en conséquence son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. « Tiens, dit-il, il y a un ours dans les envi-

rons. » Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, si rapproché, que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait. Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avança en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle, qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours. Cependant l'homme était un brave... et il avait dit tout bas en voyant l'ours s'en aller :

L'ours dans le poirier. Dessin de Pelcoq.

— C'est bon, va-t'en ; mais ça ne se passera pas comme ça ; nous nous reverrons.

Le lendemain, un de ses voisins, qui vint le visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? lui dit-il.

— Je m'amuse, répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et, après avoir réfléchi un instant :

— Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois ?

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis bon enfant, reprit François (c'était le nom du voisin), eh bien, si tu veux, à nous deux l'ours ; deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon, dit Guillaume.

Et il continua de scier son troisième lingot.

— Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre.

Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

— Il paraît que tu prendras ton fusil de munition ? dit François.

— Un peu ! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue roide.

— Et quand comptes-tu faire ta chasse ?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas ?

— Non.

— Je te préviens que je vais chercher la trace.

— Bien du plaisir.

— A nous deux, dis ?

— Chacun pour soi.

L'ours et les deux chasseurs. Dessin de Pelcoq.

— Adieu, Guillaume !

— Bonne chance, voisin !

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

— Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête ; ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant je viens te proposer, encore une fois, de faire à nous deux ?

— Chacun pour soi, dit Guillaume.

C'est le voisin qui m'a raconté cela avant-hier, » continua mon hôte, et il me disait :

— Concevez-vous, capitaine, car je suis capitaine dans la milice, concevez-vous ce pauvre Guillaume ? Je le vois encore sur son banc, devant sa maison, les bras croisés, fumant sa pipe, comme je vous vois. Et quand je pense enfin !...

— Après ? dis-je, intéressé vivement par ce récit, qui réveillait toutes mes sympathies de chasseur.

— Après, continua mon hôte, le voisin ne peut rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait; car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivie jusqu'au moment où elle s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre, par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivit pas sa route habituelle; il avait, au contraire, décrit un circuit, et, au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passa à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais, au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassait le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine, que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge et du rugissement que poussa l'animal, mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne, dans tout le village, qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré sa tête et ses bras dans son sac et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien, il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix, car ils sont pieux, nos chasseurs, recommanda son âme à Dieu et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

— Prends garde à toi, Guillaume, prends garde! s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami; car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu; l'ours l'avait éventé.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes :

— A moi!...

Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné après sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer de peur de tuer Guillaume, s'il n'était pas mort; car il tremblait tellement, qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi; ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer; François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement, il appuya le doigt sur la gâchette : le coup partit.

L'ours tomba à la renverse : la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner en hurlant sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre : c'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête avait été dévorée presque entièrement.

Alors comme il vit, au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes, car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut assemblé dans le verger de Guillaume.

Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

On fit pour elle, dans toute la vallée du Rhône, une quête qui rapporta sept cents francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin, chacun s'empressa de l'aider et de la secourir... »

La scission qui s'opéra entre Dumas et ses principaux collaborateurs porta un coup funeste à sa production; car, dès ce jour, il ne donna plus, soit aux libraires, soit aux directeurs de journaux, soit aux

directeurs de théâtres, que ce qu'on appelle communément des *ours*.

Ses créanciers, commençant alors à troubler sa digestion plus souvent que de raison, Dumas prit le parti de fuir une fois encore ce Paris ingrat, et alla vagabonder de nouveau à travers le monde.

Son incommensurable vanité le portait à s'incarner dans les types excentriques qu'il avait créés ou *empruntés*.

Après avoir prétendu qu'Antony *c'était lui*, moins le coup de poignard de la fin sans doute, il se déguisa en Monte-Christo dans le manoir qu'il se fit bâtir follement à Saint-Germain.

Son château vendu par autorité de justice, il persista à jouer le rôle du héros de son roman, et, à l'image de celui-ci, équipant un navire, s'embarqua fièrement pour aller courir les aventures, après avoir secoué la poussière de ses bottes sur les côtes de Provence.

Ce navire, si nous avons bonne mémoire, se nommait *l'Emma;* vendu plus tard, comme le castel de Saint-Germain, il fut acheté pour un voyage d'exploration dans l'Afrique centrale, et périt à quelques milles de Marseille (décembre 1864).

Dumas partit donc, comme un autre Jason, à la recherche de la toison d'or; passa devant l'île de Monte-Christo sans daigner s'assurer si le trésor découvert par son paladin moderne était épuisé, se mêla avec insistance aux événements qui se déroulaient à cette époque en Italie, à l'ombre de nos victoires de Magenta et de Solferino, et, nouvelle mouche du coche, s'accrocha particulièrement à Garibaldi, à la séduction duquel il n'avait pu échapper.

A l'en croire, il aurait aidé l'illustre condottiere à conquérir la Sicile et Naples; sans son concours, Palerme serait demeurée au pouvoir des troupes bourboniennes et François II n'aurait peut-être jamais été détrôné.

Garibaldi vit Dumas avec d'autant plus de plaisir que celui-ci lui témoignait une grande admiration et l'encensait à outrance dans les correspondances colorées qu'il adressait en ce temps aux journaux de Paris; bientôt l'écrivain et le général ne furent plus qu'une paire d'amis, et, arrivé à Naples, Garibaldi nomma Dumas directeur du musée de cette ville, tandis que la municipalité napolitaine offrait à notre écrivain, en récompense de ses articles en faveur de la cause libérale, un palazzetto sur le bord de la mer, entre l'arsenal et Santa Lucia.

Naples est une ville d'une beauté incomparable par sa situation. Le Vésuve qui la couronne d'un côté, Pausilippe qui la cache de l'autre; Sorrente qui lui montre de loin les grappes d'or de ses orangers et de ses citronniers; Capri et Ischia qui se dressent à l'entrée de son splendide golfe comme des sentinelles avancées; sa population remuante et bruyante; ses grands airs de capitale et ce je ne sais quoi qui la fait ressembler à Paris par plus d'un côté caractéristique, tout cela devait attirer, saisir Dumas.

Dès qu'il se trouva installé à Naples, il n'en voulut plus bouger, et, pour être plus sûr de s'y établir définitivement, il y fonda un journal italien, intitulé l'*Indipendente*, que Garibaldi consentit à patronner, ce qui ne l'empêcha pas de traîner peu après une existence languissante.

Nous avons dit qu'il y avait du gascon et du nègre chez Dumas, nous aurions pu ajouter qu'il y avait aussi du napolitain.

Spirituel, artiste, mais matamore, mais polichinelle; très-hâbleur, très-vaniteux, mais très-sociable et très-agréable aussi, le Napolitain était fait pour s'entendre avec Dumas. Il y eut donc entente entre eux momentanément du moins, car, au bout de quelque temps, cette bonne harmonie se gâta; Garibaldi le premier se fâcha contre Dumas, dont les fantaisies devenaient par trop gênantes; les Napolitains imitèrent l'exemple du héros de Caprera, et, en 1863, notre écrivain crut le moment venu de quitter la belle et séduisante cité parthénopéenne.

De retour en France, il essaya, mais sans succès, de ressusciter son *Mousquetaire*, journal d'*Alexandre Dumas seul*, toujours; donna deux ou trois pièces médiocres; fit quelques conférences sur *lui*, naturellement, puis se remit en route comme conférencier, ce qui n'était pas une excellente idée.

L'étalage qu'il faisait de son *moi* le rendait littéralement insupportable au public.

Nous nous rappelons une de ses conférences à Venise, au commencement de l'année 1866; on l'y eût volontiers criblé de coups de sifflet, n'eussent été les convenances et la sympathie que la reine de l'Adriatique avait en ce temps pour les Français.

Nous revîmes Dumas à Florence en 1866, au moment où la guerre éclatait entre la Prusse et l'Autriche; il envoyait alors des correspondances politiques assez ternes à *l'Avenir national*, organe libéral avancé pour l'époque, et s'occupait beaucoup de cuisine.

Nous mangeâmes un jour un dîner fantastique qu'il cuisina chez une des plus grandes dames de la société florentine; les deux compositions les plus mystérieuses de ce dîner mémorable étaient une certaine soupe d'une étrangeté particulière, et une salade composite qu'il prétendait avoir inventée en 1847, à Monte-Christo, pour la plus grande joie de ses amis.

Il nous souvient que ce dîner coûta à la maîtresse de la maison chez lequel il eut lieu, une motte de beurre tout entière et un sac d'épices.

On en parla pendant huit jours à Florence, tant que durèrent les indigestions des convives.

Dumas annonçait alors qu'il mettait la dernière main à un livre de cuisine qui devait détrôner la *Cuisinière bourgeoise* et Brillat-Savarin; si ce livre est terminé et qu'il voie jamais le jour, nous le recommandons aux héritiers de nos riches gourmets comme moyen infaillible de hâter l'arrivée de leurs successions.

Dumas continua à vagabonder jusqu'en 1868, tout en publiant un assez piètre roman, la *San Felice*, ouvrage dont il avait recueilli les matériaux à Naples.

Au reste, depuis sa déconfiture du théâtre Historique, depuis surtout la grève de ses meilleurs collaborateurs, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il est vrai qu'il pouvait alors se reposer non-seulement sur ses lauriers, mais encore sur ceux de son fils, l'auteur de *la Dame aux camélias*, de *Diane de Lis*, du *Demi-Monde* et de tant d'autres chefs-d'œuvre écrits sans collaboration, et avec les seules ressources d'un talent admirable, d'un travail persévérant, d'une observation aussi fine que laborieuse.

Il était impossible de se donner un remplaçant plus parfait.

Nous ne voulons pas faire ici de parallèle entre l'auteur d'*Antony* et celui du *Demi-Monde;* toutefois, au

point de vue de la gloire des lettres françaises, il nous est difficile de ne pas reconnaître que le meilleur ouvrage d'Alexandre Dumas père, c'est Alexandre Dumas fils.

Notre écrivain annonce ainsi, dans ses *Mémoires*, la naissance de son premier enfant : « Le 29 juillet 1824, tandis que le duc de Montpensier venait au monde, il me naissait, à moi, un duc de Chartres, place des Italiens, n° 1. » Après Alexandre, vint Marie Dumas, une femme de lettres, une artiste d'un vrai mérite, qui a souvent marché à côté de son père et de son frère, lorsqu'elle a publié des livres.

En 1836, Dumas épousa Mlle Ida Ferrier, une actrice de quelque talent, qui, après avoir joué au théâtre Comte et au théâtre des Batignolles, était entrée à la Porte-Saint-Martin, où elle faisait assez brillante figure.

Cette union fut stérile.

Voici comment elle se noua, s'il faut en croire M. Eugène de Mirecourt, déjà cité : « ... Ayant eu l'étourderie de conduire Mlle Ida Ferrier à un bal chez le duc

A. Dumas devant ses fourneaux. Dessin de Pelcoq.

d'Orléans, le prince s'approcha du couple, et dit sur un ton fort digne au trop chevaleresque auteur : — Il est entendu, mon cher Dumas, que vous n'avez pu me présenter que votre femme. »

Ces paroles renfermaient un ordre exprès, dont l'inexécution eût été suivie de la disgrâce. Le mariage eut lieu.

On sait que Dumas, à cette époque, se décorait hautement du titre de marquis de la Pailleterie. Les nouveaux époux ne furent ni économes ni sages. Bientôt une séparation devint nécessaire et la marquise partit pour Florence, où elle vécut assez obscurément d'une pension de six mille francs qu'elle avait obtenue judiciairement de son mari.

Dumas était à peu près mort littérairement lorsque éclata la terrible guerre de 1870.

Déjà profondément miné par une sorte d'anémie, il était allé passer l'été au Havre, où il comptait beaucoup d'amis, où il jouissait d'une certaine popularité ; mais là, son état empira et son fils dut venir le chercher pour le conduire au Puys, charmant village dépendant de la commune de Neuville-le-Pollet, blotti dans un petit vallon à trois kilomètres de Dieppe.

C'est là qu'Alexandre Dumas s'éteignit doucement dans une chambre d'où il pouvait découvrir le magnifique horizon de la mer.

Son agonie somnolente eut au moins cela de consolant pour ceux de ses amis qui assistaient à ses derniers moments, qu'aucune souffrance physique ne précéda sa fin. Il est mort sans s'en douter (le 6 décembre 1870, dans la soixante-neuvième année de son âge), comme il avait vécu, ainsi que l'écrivait son fils quelques jours plus tard.

Ce qui survivra de Dumas, nous serions embarrassé de le préciser ; d'abord parce que toutes ses œuvres, quelles qu'elles soient, sont incomplètes, défectueuses et appartiennent, pour une portion très-importante, pour la portion la plus importante, à une légion, c'est le mot, de collaborateurs.

M. Paul de Saint-Victor, dont la critique magistrale fait autorité, s'exprime ainsi sur cette question :

« Que restera-t-il de ce monceau de pièces et de livres? Il tombe en ruines déjà par bien des parties. Il lui manque le goût, la proportion, la mesure, le style surtout, qui conserve et qui éternise. La plume agile et cursive de ce grand improvisateur effleurait tout et ne creusait rien. Elle jetait des éclairs, semait des étincelles, mais ne faisait pas feu qui dure. Les collaborateurs, qu'il recrutait de tous les côtés, ont mêlé d'ailleurs leurs platras à ses pierres de taille. On n'élève pas un monument en entassant une tour de Babel.

« Ce qui survivra à l'écroulement de son œuvre, c'est sa renommée, le bruit qu'elle a fait : toutes les idées de force et d'ardeur, d'action contemporaine et de mouvement sympathique qui se rattachent à son nom. Il a remué et passionné son époque, agité les théâtres, entraîné des masses ; ses romans ont fait le tour des deux mondes. « Il a eu le cri », comme dit Dante, le cri populaire; et cette popularité bruyante se prolongera, par échos, à travers les âges. A défaut du chef-d'œuvre solide et indélébile, il laisse tant de voies frayées, tant de débris épars, tant de vestiges de constructions et d'efforts, que son nom ne saurait périr. En supposant son œuvre disparue et anéantie tout entière, l'emplacement qu'elle a occupé est si vaste, qu'il suffirait à perpétuer sa mémoire. — Il y a deux races d'écrivains : les uns naissent immortels par droit de génie ; ils gravent et ils inscrivent, ils dédient leur livre à l'avenir plutôt qu'au présent. Méconnus souvent de leur temps, qu'ils devancent ou qu'ils contrarient, ils restent dans l'isolement du sommet. D'autres sont nés pour vulgariser, pour se répandre, se mêler aux foules, leur parler leur langage, leur distribuer le pain commun, mais quotidien, de l'intelligence. Leur gloire est viagère, le sillon qu'ils tracent se referme avec la rapidité du sillage, le vent emporte les improvisations qu'ils lui jettent. Mais, en somme, ils ont accompli leur mission et rempli leur tâche. Ils ont amusé leur génération, pressé sa marche, accéléré son esprit; ils ont conduit ceux qu'ils entraînaient sur leurs pas à mi-côte des hauteurs que quelques-uns graviront peut-être. Au-dessous du groupe des hommes de génie qui dominent ce siècle, Alexandre Dumas restera un des premiers entre les seconds. »

On ne saurait dire mieux. Dumas restera un des premiers entre les seconds; mais il eût pu être un des premiers entre les premiers, si, au lieu de se laisser emporter par cette frénésie de production qu'excitait sa vie prodigue jusqu'à la folie, il eût exploité purement et simplement son fonds.

ARMAND DUBARRY.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA DYNASTIE DES HOHENZOLLERN (1).

Le 17 mars 1848 à Berlin. Dessin de F. Lix.

Les princes, les vainqueurs de la coalition, étaient alors réunis en congrès à Vienne, pour faire le partage des dépouilles et du territoire arrachés à l'empire français; toutes les convoitises fermentaient, et celles de la Prusse se montraient âpres et impérieuses. Outre ses anciennes possessions, Frédéric-Guillaume réclamait la Saxe entière, enlevée à son roi, pour le punir de sa fidélité — rare exemple de vertu — à la fortune

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

mauvaise de Napoléon. A cette prétention, l'Autriche, qui ne voulait pas que la Prusse devînt prépondérante en Allemagne, s'opposait énergiquement, et la discorde commençait à souffler dans le congrès, lorsque, le 11 mars 1815, à un bal chez le prince de Metternich, tout à coup la valse s'arrête, tout le monde se regarde, s'interroge à voix basse; les regards animés s'éteignent, les fronts pâlissent, et ces mots courent à travers les salons :

— Il *est en France!...*

A la menaçante nouvelle, les troupes prussiennes reprirent le chemin de France, et les manifestes les plus violents furent publiés. Justus Grünner, gouverneur général des provinces prussiennes du Rhin, dans une proclamation restée célèbre, disait :

« Les princes et les sujets allemands vont trouver, dans le fruit de cette guerre, les premiers des *vassaux* que nos lois courberont sous la discipline, et les seconds des *biens fertiles* dans un pays que nos baïonnettes tiendront dans une *terreur salutaire.* »

« Il faut anéantir les Français comme peuple, écrivait un journal rédigé sous l'inspiration du baron Stein; le monde ne peut rester en paix tant qu'il existera un peuple français; qu'on le change donc en peuples de Bourgogne, de Neustrie, d'Aquitaine, etc. Ils se déchireront entre eux, mais le monde sera tranquille pour des siècles. »

Après la victoire de Ligny, où les Prussiens luttèrent avec la plus vigoureuse énergie, vint la bataille de Waterloo; que d'autres la racontent... Blücher se précipita à marches forcées sur Paris, avec une imprudence qui lui aurait certainement été fatale, si la moindre vigueur eût existé dans le gouvernement qui avait, après l'abdication de Napoléon, pris en ses mains le sort de la France. Rançonner Paris à outrance et faire pendre Napoléon, s'il parvenait à s'en saisir, était la double passion qui poussait Blücher en avant, et il ne s'en cachait pas :

« J'ai dit à Blücher, écrivait lord Wellington, que, comme son ami particulier, je ne lui conseillais pas de se mêler d'une affaire aussi infâme. »

Mais les conseils du général anglais, Blücher était peu capable de les recevoir et de les entendre; c'était un soudard livré aux plus grossières passions. Après la guerre, le vin et le jeu partageaient sa vie, et, malgré les sommes énormes qu'il reçut pendant son séjour à Paris, il quitta cette ville sans argent : la roulette et les cartes lui avaient tout enlevé. Napoléon lui échappa; mais après la capitulation de Saint-Cloud, qui livra Paris aux étrangers, Blücher se rua sur la grande cité devenue sa proie. Pour la bien tenir dans sa main, il nomma chef de la police ce Justus Grünner qui nous haïssait si bien, et gouverneur général son aide de camp, le général de Müffling, qui partageait toutes ses passions. Deux monuments de notre gloire militaire attirèrent d'abord la colère des Prussiens : la Colonne et le pont d'Iéna. Il ne fallut rien moins que l'intervention des princes confédérés pour arracher ces pierres et ce bronze de la main de ces vandales.

Autant les Anglais honorèrent leur victoire par la sévérité de leur discipline, autant les Prussiens se montrèrent violents, outrageux et rapaces; partout ils frappèrent le pays qu'ils occupaient des plus lourdes contributions, et souvent ils y joignirent le vol. Enfin, quand il s'agit du traité de paix, ils demandèrent que l'on nous enlevât les départements formés par l'ancien Hainaut, la Flandre et l'Artois, l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté, ainsi que le Valromay et les Dombes. Contre un tel démembrement, « la fierté de Louis XVIII se révolta; il fit demander une audience à l'empereur Alexandre et à lord Wellington :

— Milord, dit-il à ce dernier quand ils furent réunis, je croyais, en rentrant dans la France, régner sur le trône de mes pères; il paraît que je me suis trompé. Je ne saurais cependant rester qu'à ce prix. Croyez-vous, milord, que votre gouvernement consente encore à me recevoir si je lui demande asile?

Il y avait de la grandeur dans cette parole du vieux roi; Alexandre, ému, s'écria :

— Non, non, vous ne perdrez pas ces provinces; je ne le souffrirai pas (1). »

C'est ainsi que la grande intégrité de la France fut sauvée; mais ce fut avec une sorte de rage que la Prusse dut se soumettre aux volontés de ses alliés; elle nous arracha cependant Sarrelouis. Elle recouvra la Westphalie et obtint les électorats ecclésiastiques de Cologne et de Trèves, ce qui, avec le pays de Juliers, Berg et Clèves et l'ancienne ville impériale d'Aix-la-Chapelle, forma la Prusse rhénane. Elle eut encore dans son partage la Poméranie suédoise, l'île de Rugen, le duché de Saxe et une grande partie du duché de Varsovie. La population de la Prusse, qui, en 1806, avant Iéna, était de 10 000 000 d'habitants, fut, par le traité de 1815, portée à 13 000 000.

Dès lors, ainsi agrandie et fortifiée, la Prusse reprit la guerre sourde que, depuis son érection en royaume, elle faisait à l'Autriche. En elle se personnifièrent tous les jours davantage le génie et l'ambition du protestantisme en regard du catholicisme qui dominait à Vienne, et la diète germanique se trouva partagée entre ces deux courants, ce qui n'empêcha point Frédéric-Guillaume de réprimer énergiquement toutes les aspirations de ses peuples demandant des réformes libérales. Nous n'entrerons à ce sujet en aucun détail, la nature de notre publication ne le comporte pas. Par la même raison, nous ne parlerons point des efforts malhabiles et malheureux auxquels le roi se livra pour obtenir l'unification des temples protestants, des persécutions qu'il imposa aux catholiques et aux israélites. La révolution qui éclata en France en 1830 avait d'abord effrayé Frédéric-Guillaume; c'était un rude coup porté aux traités de 1815, mais l'esprit pacifique de Louis-Philippe le rassura bien vite, et le système politique qu'il suivait n'éprouva que des modifications légères, plus apparentes que réelles. La cour de Berlin sembla même se rapprocher de celle de Paris, et ce fut de la main de Frédéric-Guillaume que Louis-Philippe reçut une épouse pour son fils aîné, le duc d'Orléans.

Après un règne de près de quarante-trois ans, mêlé de tant de fortunes diverses, Frédéric-Guillaume III mourut le 7 juin 1840. Génie médiocre, il avait mis son royaume à deux doigts de sa perte, et il ne dut son salut et l'agrandissement de sa domination qu'au patriotisme prussien, servi par les folles ambitions d'un vainqueur imprudent.

Frédéric-Guillaume IV avait quarante-cinq ans lorsqu'il succéda à son père. C'était un beau parleur, un savant plein de théories, avec un caractère bien autrement résolu que celui de son prédécesseur. Son avénement au trône fut salué en Prusse par d'unanimes applaudissements, et les amis des réformes politiques

(1) Vaulabelle.

et sociales fondèrent d'abord en lui de magnifiques espérances. En 1640, disaient-ils, le grand électeur avait pris les rênes de son glorieux gouvernement; en 1740, Frédéric le Grand était monté sur le trône. Que ne devait-on pas attendre du prince qui prenait le sceptre en 1840? Les Prussiens ne sont pas le seul peuple qui raisonne de cette belle sorte. La vérité est qu'entre les deux grands partis, celui du progrès, de la représentation nationale et celui de la résistance et du droit féodal, le choix de Guillaume IV ne fut pas douteux un seul instant. Roi lettré, versé dans les études de la théologie et dans la nébulosité de la philosophie allemande, il était convaincu de sa supériorité, et rien n'égalait la dédaigneuse pitié qu'il professait ouvertement pour ses adversaires. Il y avait en lui du Jacques Ier d'Angleterre, et, autant et plus que lui peut-être, il croyait au droit divin et à l'infaillibilité des têtes couronnées. Cependant la Prusse entière demandait l'établissement du régime constitutionnel, la Pologne s'était soulevée, le temps était gros de menaces; néanmoins, en 1847, Frédéric-Guillaume disait encore :

— Je ne permettrai jamais qu'une feuille écrite (une constitution) vienne s'interposer, comme une sorte de seconde Providence, entre mon peuple et moi... La couronne ne doit pas plier sous la volonté des majorités...

Il s'exprimait ainsi le 11 avril 1847, dix mois avant le coup de foudre de 1848.

Au bruit du formidable événement, toute l'Allemagne s'agita; dans presque toutes les villes, malgré la crainte très-vive de voir la république française reprendre les rives du Rhin, éclatèrent des mouvements révolutionnaires. A Berlin, le sang coula depuis le 13 jusqu'au 17 mars. Le roi fut contraint de céder : il promit la convocation de la diète et la liberté de la presse; mais, quelques heures après cette promesse, une collision eut lieu entre les troupes et les insurgés; et au bout de treize heures d'une lutte acharnée, le peuple triompha et le roi eut à subir la plus poignante des humiliations. La place du palais se couvrit de charrettes remplies de cadavres et la foule armée appela Frédéric-Guillaume à grands cris. Quatre de ces cadavres furent placés sous le balcon de la résidence royale, et de nouveaux cris : Le roi! le roi! forcèrent Frédéric-Guillaume à paraître au balcon. La reine, qui s'appuyait sur son bras, recula d'horreur à la vue du sanglant spectacle. Le roi voulut parler, sa voix se perdit dans le tumulte. On exigea qu'il descendit, il obéit; qu'il saluât les corps saignants étalés sous ses yeux, il les salua. Mais après cette scène épouvantable, peu digne d'un peuple éclairé; après une constitution « donnée d'enthousiasme, » et promulguée, vinrent les jours de la réaction; la révolution, en Allemagne, fut partout comprimée, ne laissant derrière elle qu'une haine plus vive entre la cour de Berlin et celle de Vienne, parce que Frédéric-Guillaume avait un instant ouvertement aspiré à se faire déclarer empereur d'Allemagne. N'ayant pas osé prendre le globe impérial qu'une Diète lui offrait, le roi essaya de reconstituer l'hégémonie de l'Allemagne par « l'union restreinte » placée sous la direction de la Prusse. Il l'obtint en effet de l'assemblée qui se tint à Erfurth le 10 mai 1850; mais, le même jour, l'ancienne Diète, conduite par l'Autriche, se réunissait à Francfort, et là, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg, la Bavière, le margraviat de Hesse-Hombourg et le Luxembourg se séparaient de la politique prussienne. La lutte ainsi engagée entre Vienne et Berlin se termina le 29 septembre 1850 par la convention signée à Olmütz, dans laquelle, s'abaissant plus qu'il ne devait, Frédéric-Guillaume IV demanda pour lui et ses alliés de l'union restreinte la faveur de rentrer dans la Diète de Francfort. Enfin la malheureuse échauffourée de Neufchâtel, le 3 septembre, acheva le discrédit de la Prusse, qui fut contrainte de céder tous les droits qu'elle possédait sur ce petit Etat. Ce fut le dernier acte de Frédéric-Guillaume IV, dont la raison, depuis longtemps ébranlée, s'obscurcissait de jour en jour. Il fut contraint d'abandonner les rênes de l'Etat, qu'il remit, le 23 octobre 1857, à son frère Guillaume. Celui-ci régna pendant trois ans sous le titre de régent, et ne monta sur le trône, à la mort de Frédéric-Guillaume, qu'en 1861. Guillaume Ier, lorsqu'il prit en main la direction, était âgé de soixante et un ans; il était loin de jouir des honneurs de la popularité; mais la Prusse, profondément irritée contre l'Autriche, sut gré au prince de choisir, pour la représenter à la Diète de Francfort, le baron de Bismark, ennemi déclaré de cette puissance. Ce personnage, destiné à jouer un rôle si considérable en Europe, fut placé à la tête du ministère prussien en septembre 1862, et c'est en lui, dès lors, que s'incarna la politique prussienne avec ses tendances anti-libérales et envahissantes.

Dès le début, il se trouva en lutte avec la Chambre; il eut beau la dissoudre trois fois, trois fois le pays la lui renvoya plus hostile, sans que cette ferme résistance pût engager le ministre à renoncer à l'augmentation de l'armée prussienne, arme nécessaire à la guerre d'annexion qu'il prétendait entreprendre. Il eut d'un autre côté d'autres obstacles à vaincre; Guillaume, imbu du principe divin des rois, ne pouvait voir sans trouble un projet qui avait pour but de renverser tant de princes; mais par des arguments que nous ne connaissons point, mais qui, en tous cas, sont peu conformes aux traditions monarchiques, M. de Bismark triompha des scrupules de Guillaume et entra résolûment dans la voie qu'il a suivie jusqu'à ce jour avec une fortune inouïe.

Sa première étape fut la question du Sleswig-Holstein, que la Diète allemande prétendit régler, quoiqu'elle n'en eût qu'un droit fort douteux, et certainement nul en ce qui concerne le Sleswig. Francfort menaça les duchés de l'intervention des forces fédérales pour faire prévaloir ses décisions en faveur de quelques princes allemands. Cette menace fut mise à exécution en 1863, à l'avénement de Christian IX de Danemark, dont les droits sur le Sleswig et le Holstein avaient cependant été reconnus en 1852 par un traité conclu à Londres entre la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse. Depuis longtemps la Prusse, qui convoitait le port de Kiel, reniant sa signature, s'offrit pour exécuter par les armes la sentence que la Diète avait rendue, et l'Autriche, craignant les ambitieux desseins et les arrière-projets de M. de Bismark, proposa de joindre ses forces à l'armée prussienne. L'accord fut fait sur cette base; les braves Danois, après une héroïque résistance, furent vaincus, et le Holstein-Sleswig, qui aurait dû, d'après la sentence fédérale, être remis au prince d'Augustembourg, demeura aux mains de la Prusse et de l'Autriche, qui, plus tard, en firent un partage provisoire réglé à Gastein le 14 août 1865. Entre les deux puissances, des difficultés, ouvertement suscitées par M. de Bismark, ne tardèrent pas à naître, et la Prusse força l'Autriche à abandonner le Holstein et proposa

d'exclure les Etats autrichiens de la Confédération germanique (9 juin 1866). L'envoyé de la cour de Vienne, répondant par une contre-proposition, dénonça les armements de la Prusse, la violation de la convention de Gastein, et demanda la réunion de l'armée fédérale pour s'opposer aux desseins de son ennemie. La Diète statua le 14 juin; neuf voix contre six donnèrent gain de cause à l'Autriche. La Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, le Hanovre, Nassau, les deux Hesses et Francfort votèrent pour elle. La Prusse déclara immédiatement qu'elle ne reconnaissait plus l'existence de la Confédération germanique; et aussitôt, inondant l'Allemagne, l'armée prussienne entra le 17 dans la ville de Hanovre, le 18 à Dresde, forçait le 28 les braves Hanovriens à capituler et faisait prisonnier l'électeur de Hesse dans son château de Wilhemshohe, qui devait bientôt voir un autre captif. L'Autriche, attaquée en Italie, vit sa principale armée du nord battue le 3 juillet à Sadowa, en Bohême, et, le soir même de la bataille, Benedeck sollicitait une trêve. La France se porta médiatrice. Cependant les vainqueurs avançaient toujours; ils n'étaient plus qu'à dix-huit lieues de Vienne; il fallut signer le 26 juillet un armistice à Nikolsbourg, qui précéda le traité de Prague, conclu le 23 août. Nous ne relaterons pas les clauses de ce traité, mais en voici le résultat matériel. Avant la guerre la Prusse possédait :

Prusse proprement dite.....	3 014 608 habitants.
Posnanie.....	1 523 729 —
Poméranie.....	1 437 375 —
Silésie.....	3 510 706 —
Brandebourg.....	2 613 793 —
Saxe.....	2 043 975 —
Total...	14 144 186 habitants.

Report.....	14 144 186 habitants.
Westphalie.....	1 666 582
Province rhénane.....	3 349 195 —
Principauté de Hohenzollern...	61 958 —
Territoire de Jahde.....	1 573 —
	19 223 494 habitants.

Territoires annexés après Sadowa.

Holstein.....	554 000 habitants.
Lauenbourg.....	51 000 —
Schleswig.....	406 000 —
Hanovre.....	1 924 000 —
Hesse électorale.....	746 000 —
Nassau.....	463 000 —
Francfort.....	100 000 —
Territoires cédés par la Bavière et la Hesse.....	80 000 —
Total...	4 324 000
Possessions antérieures.....	19 223 494 —
Total général...	23 547 494 habitants.

Pour faciliter la lecture de cette rapide esquisse, la direction du *Musée* a eu la pensée d'y joindre des cartes qui donnent l'état territorial de la Prusse à différentes époques. Ce qu'elle est devenue depuis la dernière guerre... Callot répondait à Richelieu qu'il aimerait mieux se couper le pouce que de retracer avec son burin la prise de Nanci, sa patrie. Le sentiment qui dictait cette fière réponse, nous l'éprouvons aujourd'hui, et nous ne raconterons les malheurs de la France que lorsqu'ils seront réparés.

A. GENEVAY.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION.

LES DEMOISELLES DE FERNIG (1).

XIII. — L'ANGE TUTÉLAIRE.

Malheureusement Dumouriez ne devait pas retirer de son éclatante victoire tout le fruit qu'il était en droit d'en attendre; toute l'armée autrichienne eût pu être écrasée ou faite prisonnière, si d'Harville, chargé de lui couper la retraite, ne lui eût permis, par sa lenteur, de se retirer dans la place forte de Mons.

Néanmoins, quelques jours après, les Autrichiens évacuaient Mons et Bruxelles, et, le 14 novembre, Dumouriez faisait une entrée triomphale dans la capitale de la Belgique au milieu des acclamations universelles.

Bientôt tout le territoire belge jusqu'à la Meuse fut occupé par l'armée française, à la grande joie des habitants; car jamais pays n'avait adopté avec plus d'ardeur les idées nouvelles; le clergé, la noblesse, le peuple appelaient unanimement les Français à leur délivrance du joug autrichien.

La victoire de Jemmapes eut un retentissement prodigieux en Europe. Tous les trônes se sentirent ébranlés.

Mais la France allait ternir sa gloire par un acte horrible, dont les conséquences devaient se faire cruellement sentir.

La Royauté avait succombé au 10 août 1792, et, depuis cette époque, Louis XVI et sa famille vivaient tristement enfermés dans la sombre forteresse du Temple. Le lendemain de Valmy, la Convention avait aboli cette royauté et proclamé la République. Mais la victoire de Jemmapes et la facile conquête de la Belgique, exaltant tous les esprits, la Convention décréta qu'elle accordait « secours et fraternité » à tous les peuples qui voudraient recouvrer leur liberté en chassant leurs rois; elle déclarait ainsi la guerre aux souverains de la vieille Europe; et, pour leur jeter en défi la tête d'un roi, elle faisait tomber sur l'échafaud celle de Louis XVI.

L'horreur qu'inspira cet épouvantable événement fut universelle; il se forma alors contre la Révolution française cette puissante croisade des rois, à la tête de laquelle se mit l'Angleterre, et qui, pendant plus de vingt ans, couvrit l'Europe de sang.

Cependant, peu de temps après le supplice de Louis XVI, un jour du mois de février 1793, Dumouriez, sombre, pensif, parcourait d'un pas agité le vaste palais qui lui servait de demeure à Bruxelles :

— Les misérables! s'écriait-il, le regard en feu, les lèvres frémissantes, ils ne respectent rien! Ils ont osé immoler un roi de France! Et moi, qui ai commandé les armées de ce malheureux prince, je n'ai pu l'arracher à ces assassins!

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

En proie à une agitation fébrile, il arriva dans son cabinet de travail; là, s'asseyant près d'une table, il jeta les yeux sur un journal qu'on venait de lui apporter; mais tout à coup il le froissa d'une main crispée et le foula aux pieds :

— Pauvre France! murmura-t-il, en quelles mains es-tu tombée?

Puis, comme pour calmer sa tête en feu, il ouvrit un volume de Plutarque, « cette école des grands hommes, » qu'il consultait souvent; ses regards tombèrent, dit Lamartine, sur ces mots, dans la vie de Cléomène : « Puisque la chose n'est pas belle, il est temps d'en avoir la honte et d'y renoncer. »

La pensée que renfermaient ces mots répondait si bien à celle de son âme, qu'elle fit cesser toutes ses hésitations; et le renversement de la république fut décidé dans son esprit.

Mais, pour favoriser son plan politique, il comprit qu'il lui fallait rehausser sa gloire militaire. Et comme la Hollande se trouvait pour ainsi dire sous sa main, il forma le projet d'en faire sans retard la conquête.

Quelques jours après, le 17 février, il entrait en Hollande, enlevait d'un coup de main Bréda et Gertruydenberg et s'avançait jusque sur le Biesboch, qu'il s'apprêtait à franchir, quand il apprit que le prince de Cobourg, à la tête de soixante mille Autrichiens, venait

Le blessé. Dessin de F. Lix.

de passer le Roër, de battre Valence et Miranda et marchait triomphalement sur la Belgique.

Tout se trouvait compromis du coup, même la conquête de la Belgique. Une nouvelle et éclatante victoire pouvait seule rétablir les affaires. Dumouriez n'hésita pas; abandonnant ses premiers projets, le 13 mars, il rejoignit à marches forcées Valence et Miranda, qui s'étaient repliés sur Louvain et Tirlemont.

Il divise alors son armée, forte de quarante-cinq mille hommes de vieilles troupes, en trois corps, commandés à droite par Valence, au centre par le duc de Chartres, à gauche par Miranda, et il s'avance à la rencontre du prince de Cobourg, campé entre Tongres et Saint-Tron.

Le 18 mars, au point du jour, il donne le signal de l'attaque, et Valence et le duc de Chartres se portent sur les deux villages de Nerwinde et d'Oberwinde, où vingt mille Autrichiens s'étaient retranchés, pendant que Miranda, par de fausses attaques, cherche à occuper une partie des forces de l'ennemi. Trois fois le duc de Chartres s'empare de Nerwinde, trois fois il est repoussé dans ses positions.

Mais pendant que la bataille se poursuit, avec des alternatives diverses, Miranda, assailli par des forces

supérieures, se replie, sans en prévenir le général en chef, sur Tirlemont, à deux lieues en arrière du champ de bataille. Dumouriez, soupçonnant une catastrophe, laisse à Thouvenot la direction de la bataille et, suivi de Félicité de Fernig et d'un petit groupe de hussards, il s'élance au galop vers les positions de Miranda ; il les trouve occupées par l'Autrichien Clairfayt. Alors, par des chemins détournés, il se met à la poursuite de son lieutenant, n'échappant aux uhlans que par la vitesse de son cheval. Et comme, maintenant, le succès est désespéré, il envoie Félicité de Fernig porter à Thouvenot l'ordre de battre en retraite sur Tirlemont.

Quelques instants après, l'intrépide amazone, avec une escorte de quatre hussards seulement, courait à toute bride vers le champ de bataille ; tout à coup, au détour de la route, elle est enveloppée par un détachement de uhlans :

— Bas les armes ! rendez-vous ! lui crie l'officier autrichien.

Pour toute réponse, d'un coup de pistolet, elle le renverse, et, chargeant l'ennemi avec sa faible escorte, elle le met en complète déroute.

Elle poursuit ensuite rapidement son chemin, avec ses quatre hussards, dont un seul a été légèrement blessé. Mais à peine a-t-elle fait quelques centaines de pas, que des cris sauvages, mêlés à un cliquetis d'armes, frappent ses oreilles ; elle s'arrête, regarde, et elle aperçoit sur la droite, non loin de son chemin, un capitaine de volontaires belges, qui, emporté par son ardeur, avait été enveloppé par des dragons de Cobourg. Ses soldats étaient tous massacrés, car les Belges obtenaient rarement quartier des Autrichiens, et lui-même, grièvement blessé, allait succomber, quand Félicité, ralliant autour d'elle ses quatre hussards, se précipite sur les cavaliers ennemis, et parvient à dégager l'officier.

Elle descend alors de cheval, relève le mourant, étanche avec soin le sang qui coule de ses blessures ; puis elle le fait placer sur un brancard improvisé et transporter dans une ambulance établie dans un village voisin.

Là, elle le confie à un chirurgien, le recommande à ses soins, et reprend enfin sa route pour le quartier général de Thouvenot.

L'ambulance était établie dans une vaste pièce dallée de briques et chauffée par un grand poêle ; une vingtaine de blessés y avaient été déjà transportés.

L'officier belge, M. Vanderwalen, était un grand et beau jeune homme, à la moustache blonde. Sa figure, d'une pâleur mortelle, ses yeux fermés, le sang qui s'échappait de plusieurs blessures à la tête et à la poitrine lui donnaient l'apparence d'un cadavre.

— Il est mort ! dit un des hussards qui le transportait.

A ces mots, le chirurgien déploie rapidement sa trousse, fait déposer le blessé sur le seul lit qui se trouvait encore vacant ; puis il lui tâte le pouls, sonde ses blessures, et hochant la tête :

— Il n'est pas encore mort, murmure-t-il, mais il n'en vaut guère mieux.

Il ordonne néanmoins un pansement et fait préparer une potion.

Il passe ensuite aux autres lits, consolant les blessés, relevant leur moral ; et, sa visite accomplie, il va porter ses soins ailleurs, laissant l'ambulance sous la surveillance de son aide.

La nuit était venue ; des lampes fumeuses jetaient dans la pièce une pâle clarté ; au dehors, le vent sifflait avec des notes stridentes à travers les portes mal jointes. Pour ajouter au lugubre tableau, quatre soldats et un sous-officier des équipages militaires entrèrent dans l'ambulance avec deux civières, sur lesquelles ils déposèrent les malheureux qui avaient cessé de vivre ; et, avec l'indifférence que donne l'habitude, ils sortirent, les emportant dans la grande fosse commune, creusée non loin de là.

A ce moment, Félicité de Fernig, après avoir accompli sa mission et embrassé sa sœur, revenait, l'esprit plein d'anxiété, pour connaître le pronostic que le chirurgien avait prononcé sur le jeune blessé.

A la vue du funèbre convoi, le cœur de la jeune fille se serre douloureusement ; elle descend de cheval, s'approche précipitamment et, à la lueur de la lanterne que porte le sous-officier pour éclairer la marche funèbre, elle jette un coup d'œil rapide sur les lugubres brancards. Son protégé n'y est pas !

Presque heureuse, elle pénètre alors dans la salle d'ambulance et questionne l'aide sur l'état du blessé ; celui-ci lui fait une réponse peu rassurante et, sur sa demande, la conduit auprès du lit du jeune officier.

Félicité s'asseoit au chevet du moribond ; elle interroge elle-même son visage, prend ses mains robustes entre ses mains délicates comme pour les réchauffer, et elle reste là, pensive et inquiète, attendant qu'un signe visible révèle chez le blessé un retour à la vie.

Tout à coup il lui semble entendre un faible gémissement. Quelques sons vagues s'échappent en effet des lèvres du jeune officier ; peu à peu ces sons deviennent plus distincts, et bientôt il ouvre légèrement les yeux :

— Où suis-je ? demande-t-il d'une voix faible.

— Ne fatiguez pas votre esprit, répond-elle ; vous avez été blessé, et l'on vous a transporté dans une ambulance, où les meilleurs soins vous sont donnés.

A cette voix, le blessé tressaillit :

— Ah ! c'est vrai, répondit-il, comme sortant d'un rêve, et un ange m'a sauvé !

Et, tournant ses yeux du côté de la jeune fille, il lui jeta un profond regard de reconnaissance.

Félicité tressaillit à son tour ; ses joues s'empourprèrent d'une vive rougeur et elle détourna la tête.

XIV. — LA TRAHISON.

Conformément aux ordres de Dumouriez, les corps de Valence et du duc de Chartres se replièrent en bon ordre, mais la bataille de Nerwinde n'en fut pas moins une défaite. Elle devait entraîner la perte de la Belgique.

Comprenant alors qu'il allait être exposé à la fureur de ses ennemis, Dumouriez n'hésita pas à tout préparer pour exécuter le plan qu'il avait conçu avant son entrée en Hollande, et qu'il ne devait exécuter qu'après sa victoire.

Ce plan consistait à rétablir la monarchie et à réconcilier aussi la France avec l'Europe en lui rendant un gouvernement légal.

Dans ce but, Dumouriez forma le projet, d'accord avec les Autrichiens, de marcher sur Paris avec les débris de ses vieilles troupes, sur lesquelles il croyait pouvoir compter, de dissoudre la Convention nationale et de faire proclamer roi son jeune lieutenant le duc de Chartres, qui avait joué, comme nous l'avons

vu, un rôle brillant dans toute la guerre, et qui « était le seul Bourbon dont la position fût parfaitement nette et pure en face de la révolution. »

En conséquence il eut, le lendemain même, à Louvain, une entrevue secrète avec le colonel Mack, chef d'état-major du prince de Cobourg.

Le 24 mars, Dumouriez évacuait Bruxelles, et le 25, l'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold, y faisait une entrée triomphale.

Deux jours après, le général français, qui s'était replié sur Ath, arrêtait secrètement avec les ennemis de sa patrie les dernières conventions contre la République. Comme premier gage, Condé, place forte sur la frontière française, au confluent de l'Hayne et de l'Escaut, devait être livrée aux Autrichiens, pour leur servir à lier les opérations des deux armées impériales qui occupaient le pays.

Dumouriez rassembla alors les débris de son armée, et, les ramenant en arrière, distribua dans les places voisines de Lille, de Valenciennes, de Condé, ainsi que dans les camps de Maulde et de Saint-Amand, les généraux et les troupes sur lesquels il pouvait le plus compter pour l'accomplissement de ses projets.

Mais pendant le cours de ces criminelles manœuvres, le parti de la Montagne, soupçonnant la conduite de Dumouriez, lui envoya trois de ses membres, Proly, Dubuisson et Péreira, pour sonder ses intentions. Dans l'entrevue qui eut lieu entre les trois députés et le général, celui-ci ne craignit pas de leur laisser entrevoir ses dispositions menaçantes contre la Convention et la république :

— La Convention, s'écria-t-il dans un mouvement de colère, est une assemblée de sept cent trente-cinq tyrans. Tant que j'aurai quatre pouces de fer dans la main, je ne souffrirai pas qu'elle règne et qu'elle verse le sang. Quant à la république, ajouta-t-il, c'est un vain mot : j'y ai cru trois jours. Depuis Jemmapes, j'ai regretté tous les succès que j'ai obtenus pour une aussi mauvaise cause. Il n'y a qu'un moyen de sauver la patrie : c'est de rétablir la constitution de 1791 et un roi.

— Y songez-vous, général, lui répondit Dubuisson; les Français ont en horreur la royauté, et le seul nom de Louis...

— Eh! qu'importe que ce roi s'appelle Louis, Jacques ou Philippe!

— Et vos moyens, quels sont-ils?

— Mon armée!... Oui, mon armée; elle le fera, et, de mon camp, ou du sein d'une place forte, elle dira qu'elle veut un roi.

— Mais votre projet compromet le sort des prisonniers qui sont encore au Temple.

— Le dernier des Bourbons serait tué, même ceux de Coblentz, que la France n'en aurait pas moins un roi; et, si Paris ajoutait ce meurtre à ceux dont il s'est déjà déshonoré, je marcherais sur Paris. Dût-on m'appeler Cromwell ou Monk, je sauverai la patrie!

Et pendant que les émissaires de la Montagne regagnaient Paris, pour rendre compte de leur mission à leurs collègues, Dumouriez, inébranlable dans sa résolution, se retirait, menaçant, à Saint-Amand, avec son état-major et ses régiments les plus dévoués.

Cependant la Convention s'était enfin décidée à rendre un décret par lequel elle sommait Dumouriez de comparaître à sa barre pour rendre compte de sa conduite.

Le général, ne se faisant point illusion sur la portée d'un tel décret, avait refusé d'y obéir.

Alors la Convention nomma quatre commissaires pour aller le sommer, à son quartier général, d'obtempérer à son ordre, leur donnant le pouvoir, si le général s'y refusait de nouveau, de le destituer de son commandement et de le faire arrêter au milieu même de son armée.

Ces quatre commissaires étaient Camus, Bancal, Quinette et Lamarque. Beurnonville, alors ministre de la guerre, et l'ami particulier de Dumouriez, leur fut adjoint pour leur faciliter la mission si délicate qu'ils avaient à remplir.

Les commissaires de la Convention arrivèrent le 2 avril, à midi, au camp de Saint-Amand. Introduit sur-le-champ auprès de Dumouriez, Beurnonville se jeta dans les bras de son ami et compagnon d'armes. Puis, lui présentant les quatre commissaires de la Convention :

— J'ai voulu, lui dit-il, les accompagner moi-même, pour ajouter l'entraînement de l'amitié à la voix du devoir.

Cependant, à la nouvelle de l'arrivée des commissaires, tout l'état-major du général en chef était accouru autour de lui, pour le protéger au besoin. On y distinguait Thouvenot, Valence, le duc de Chartres, le duc de Montpensier, Nordmann, colonel des hussards de Berchiny, et les deux sœurs de Fernig. De plus, devant le logement de Dumouriez vint se ranger un escadron des hussards de Berchiny, soldats dévoués, prêts à exécuter tous les ordres qui leur seraient donnés. Et comme ils étaient tous Allemands ou Alsaciens, leur ignorance de la langue française les garantissait contre l'éloquence patriotique des commissaires de la Convention.

En voyant un si grand entourage, Camus, homme austère, qui apportait dans ses fonctions « la rigueur du jansénisme et les scrupules de la probité », voulut éviter au général l'embarras d'un entretien public; il lui demanda donc d'écarter ces témoins ou de passer dans une autre pièce.

Un murmure désapprobateur se fit entendre dans l'état-major; Dumouriez le calma d'un geste et conduisit les commissaires dans son cabinet, mais les officiers exigèrent que la porte restât ouverte.

Camus présenta alors au général le décret de la Convention, en l'invitant à en prendre connaissance.

Dumouriez le lut avec une impassibilité presque dédaigneuse, puis, le rendant à Camus avec un léger haussement d'épaules :

— Je ne refuse pas d'obéir, dit-il, mais je veux obéir à mon heure, et non à l'heure de mes ennemis.

Et, d'un ton ironique, il offrit aux commissaires sa démission.

— Mais, après avoir donné votre démission, que ferez-vous? lui demanda Camus, avec une certaine anxiété.

— Ce qu'il me plaira! répondit fièrement Dumouriez. Du reste, je vous déclare sans détour que je n'obéirai pas à ce décret; je ne me rendrai pas à Paris pour être livré à la frénésie jacobine et me faire avilir et condamner par le tribunal révolutionnaire.

— Vous ne reconnaissez donc pas ce tribunal? reprit Camus.

— Je le reconnais, répliqua d'une voix irritée le général, pour un tribunal de sang et de crimes, et je le regarde comme l'opprobre d'une nation libre!

Alors les autres commissaires, craignant que les paroles pleines d'aigreur échangées entre Camus et Dumouriez n'amenassent un dénoûment violent, s'interposèrent en médiateurs, conjurant le général d'obéir, pour la forme seulement, au décret de la Convention, lui promettant sur leur tête que l'Assemblée nationale, ainsi satisfaite de voir son autorité reconnue, le renverrait immédiatement à son armée; et, pour achever de vaincre la résistance du général, Bancal lui cita les beaux exemples de l'obéissance à la patrie des grands hommes de la Rome antique.

— Oh! citoyen Bancal, s'écria avec vivacité Dumouriez, vous défigurez singulièrement et vous outragez même l'histoire de ces grands hommes, en donnant pour excuse aux crimes qui se commettent l'exemple de leurs vertus. Les Romains n'ont pas tué Tarquin comme vous avez tué Louis XVI; les Romains avaient une république bien réglée et de bonnes lois; ils n'avaient ni clubs de jacobins ni tribunal révolutionnaire. La France est dans un moment d'anarchie complète. Des tigres veulent ma tête, et je ne veux pas la leur donner; je puis vous faire cet aveu sans craindre que vous m'accusiez de faiblesse. Et puisque vous puisez les exemples chez les Romains, je vous déclare que j'ai joué le rôle de Décius, mais que je n'ai nullement envie de jouer celui de Curtius.

L'entretien se prolongea longtemps encore. Enfin Camus, impatienté, interpella le général :

— Voulez-vous, s'écria-t-il, obéir au décret de la Convention?

Les commissaires de la Convention. Dessin de F Lix.

— Pas maintenant, répondit tranquillement Dumouriez.

Les commissaires se retirèrent dans une autre pièce pour délibérer, et Dumouriez resta seul avec Beurnonville. Alors celui-ci essaya, à son tour, de faire revenir son ami sur sa fatale détermination; non-seulement il ne put y réussir, mais il eut encore à se défendre contre les tentatives de séduction de Dumouriez, qui, après avoir cherché à lui montrer le danger qu'il courait à Paris, osa lui offrir, pour l'accomplissement de son criminel projet, le commandement de son avant-garde.

— Je sais que je dois succomber sous mes ennemis, répondit Beurnonville d'une voix triste, mais je mourrai, avec honneur, à mon poste. Je vois que vous êtes décidé à prendre un parti désespéré; au nom de l'amitié qui nous a longtemps unis, je vous demande pour unique grâce de me faire partager le sort, quel qu'il soit, que vous réservez aux députés de la Convention.

— N'en doutez pas, répondit froidement Dumouriez; et, en agissant ainsi, je croirai vous servir et vous sauver.

Et tous les deux, en attendant la décision des commissaires, rentrèrent, l'air pensif, dans la salle où l'état-major était réuni.

Après plus d'une heure de délibération secrète, les quatre députés de la Convention parurent à leur tour; leur visage avait l'expression d'une calme résolution mêlée à une mâle tristesse, en rapport avec la pénible mission qu'il leur restait à remplir envers un homme

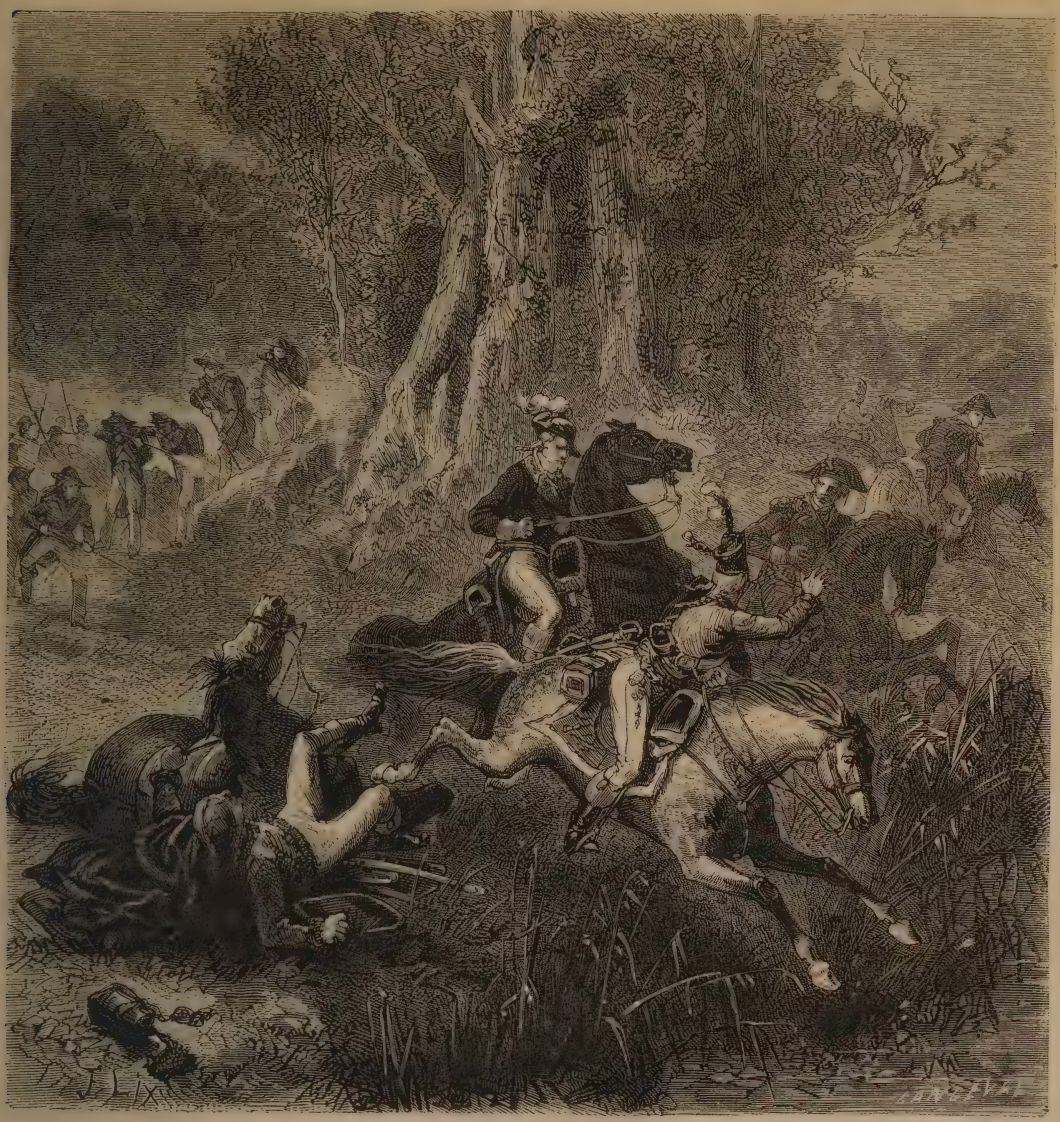
bien coupable, il est vrai, mais qui, deux fois, avait sauvé son pays.

Camus, au nom de ses collègues, prit le premier la parole :

— Citoyen général, dit-il à Dumouriez, voulez-vous obéir aux ordres de la Convention et vous rendre à Paris?

— Pas dans ce moment-ci, répondit gravement Dumouriez.

— Eh bien! s'écria Camus, je vous déclare, au nom



La trahison. Dessin de F. Lix.

de la Convention, suspendu de toutes vos fonctions : à partir de ce moment, vous n'êtes plus général; j'ordonne en conséquence qu'on ne vous obéisse plus et qu'on s'empare de votre personne. Je vais mettre les scellés sur vos papiers.

A ces paroles, un murmure d'indignation courut dans l'état-major de Dumouriez, et tous, généraux et officiers, la main sur la poignée de leur épée, s'avancèrent menaçants vers les commissaires de la Convention pour couvrir leur général en chef.

— Dites-moi les noms de ces gens-là, dit brutalement Camus en désignant les officiers qui l'entouraient.

— Ils vous les diront eux-mêmes, répondit le général.

— Cela serait trop long, reprit Camus, troublé.

Alors Dumouriez, voyant que l'indignation de ses officiers était à son comble et qu'elle allait éclater, s'écria d'une voix frémissante de colère :

— Ceci est trop fort, citoyens commissaires; il est temps de mettre fin à votre audace et à votre impudence.

Et, sur un signe, les hussards qui stationnent à la porte font irruption dans la pièce :

— Qu'on s'empare de ces quatre personnages, leur ordonne-t-il en allemand en désignant les commissaires, et qu'on ne leur fasse pas de mal.

— Général Dumouriez, s'écria Camus d'une voix indignée, vous perdez la république !

— C'est bien plutôt vous, vieillard insensé !

— Je vous déclare traître à la patrie ! Que votre action criminelle retombe sur votre tête et vous livre à jamais au mépris universel !

Mais les hussards de Berchiny, s'étant emparés des députés de la nation, les entraînèrent dans une autre pièce.

— Et moi ! s'écria Beurnonville d'une voix pleine de mépris et en venant se placer, la tête haute et fière, devant Dumouriez ; je t'ordonne de me faire arrêter avec ces dignes et courageux députés, afin qu'on ne puisse pas supposer que je suis complice de ta trahison.

— Qu'on arrête aussi le ministre de la guerre, répondit sèchement Dumouriez, et qu'on lui laisse ses armes.

Et pendant qu'on exécutait ses ordres, Dumouriez, la figure empreinte d'une sombre tristesse, s'éloigna avec les officiers de son état-major, tous vivement émus de la scène dont ils venaient d'être témoins.

Une heure plus tard, les quatre commissaires de la Convention et le ministre de la guerre de la république, enfermés dans des voitures préparées à la hâte, étaient transportés, sous bonne escorte, à Tournai, et livrés comme otages, par Dumouriez, au général autrichien Clairfayt.

XV. — LA FUITE.

Deux jours après cet acte, qui déchirait le voile de ses manœuvres criminelles, Dumouriez se décida, non sans de cruelles appréhensions, à quitter le camp de Saint-Amand pour s'assurer de Condé, premier gage qu'il avait promis de livrer aux Autrichiens.

Il était accompagné du duc de Chartres, de Thouvenot, du général Montjoie, du duc de Montpensier, des deux sœurs de Fernig, d'une petite escorte de hussards et de quelques serviteurs, parmi lesquels le fidèle Baptiste Renard.

Plongé dans de profondes réflexions, Dumouriez arrivait déjà, avec son état-major, en vue de Condé, lorsqu'il rencontra un aide de camp du général Neuilly, commandant la place, qui venait lui annoncer que les troupes de la garnison, ayant eu vent de la trahison, étaient dans la plus grande effervescence et déclaraient hautement vouloir défendre à outrance Condé contre l'étranger.

A cette nouvelle, Dumouriez fut atterré ; il descendit de cheval et, s'éloignant un peu de son escorte, il alla réfléchir au bord du chemin. En ce moment passaient sur la route, se dirigeant sur Condé, trois bataillons de volontaires de l'Yonne, dont l'un était commandé par Davoust, le futur prince d'Eckmühl.

Étonné de ce mouvement, qu'il n'avait pas ordonné, Dumouriez interpelle vivement les officiers de la colonne et leur enjoint de rebrousser chemin ; et, pendant qu'ils se préparent à obéir, le général se dirige vers une chaumière, située à quelques pas de la route, pour écrire un ordre au général Neuilly. Mais tout à coup des cris tumultueux se font entendre dans les bataillons ; Dumouriez se retourne vivement et il aperçoit une partie de la colonne, en débandade, s'avançant vers lui d'un air menaçant ; effrayé, il s'élance sur son cheval et, suivi de son escorte, il s'enfuit à travers champs, sous les imprécations et les coups de feu des volontaires, qui ont appris ou deviné la trahison de leur général en chef. Malheureusement pour Dumouriez, un canal se trouve sur son passage, et son cheval refuse de le franchir ; ce moment d'arrêt est funeste à sa petite escorte : deux hussards tombent sous les balles des volontaires ; deux domestiques, qui portaient le portefeuille et le manteau du général, sont frappés également ; les chevaux de Thouvenot et de Théophile de Fernig sont tués. Thouvenot saute alors en croupe sur celui de Baptiste Renard, et Dumouriez se décide à abandonner le sien, qui s'enfuit en hennissant dans la direction des volontaires, qui s'en emparent *comme d'un trophée*. Dans cette situation critique, Félicité de Fernig donne son cheval à Dumouriez, et les deux intrépides jeunes filles, toutes deux à pied, s'élancent d'un bond sur la rive opposée du canal. Cet obstacle franchi enfin par tout le monde, le groupe fugitif, toujours exposé aux balles des volontaires, continue sa course désordonnée à travers la campagne, guidé par les deux courageuses sœurs, qui connaissent le pays, et qui parviennent, en bravant mille dangers, à conduire leur général jusqu'au bac de la Boncaulde, sur le bord de l'Escaut. Mais le bateau est trop petit pour contenir toute l'escorte : Dumouriez passe le fleuve avec le duc de Chartres, le duc de Montpensier et les deux jeunes filles, pendant que le reste de la troupe continue sa route en longeant l'Escaut jusqu'au camp de Maulde.

Cependant Dumouriez, après avoir échappé, comme par miracle, aux balles françaises, s'était enfui à pied, avec ses quatre compagnons d'infortune, à travers les marécages qui bordent le fleuve et, exténué de fatigue, était venu frapper à la porte du petit château de Whiers, demandant humblement l'hospitalité.

A la tombée de la nuit, Baptiste Renard, après de nombreuses recherches, vint rejoindre son maître et lui apprit que la tentative de meurtre dirigée contre lui avait soulevé la plus grande indignation au camp de Maulde.

Cette nouvelle remit un peu de baume dans le cœur ulcéré de Dumouriez, et il osa espérer encore. Le colonel autrichien Mack étant venu le voir au milieu de la nuit, à Whiers, il y eut entre eux une longue conférence, où de nouvelles résolutions furent prises.

En effet, le lendemain matin, Dumouriez, escorté par cinquante dragons impériaux que lui avait laissés le colonel Mack, partit pour le camp de Maulde, afin de s'assurer des troupes qui lui étaient encore dévouées.

Il fut reçu avec le plus grand enthousiasme par ses vétérans, mais les volontaires restèrent menaçants et sombres, prêts à se lever pour punir la trahison de leur général.

S'obstinant néanmoins à surprendre Condé, Dumouriez rappela autour de lui le régiment de hussards de Berchiny et plusieurs escadrons de dragons et de cuirassiers sur lesquels il pouvait compter ; et, à la tête de cette cavalerie, il se dirigea sur Saint-Amand, pour entraîner les vieilles troupes qui s'y trouvaient.

Mais arrivé à Rumigies, à une lieue de Saint-Amand, il apprit que la plus grande partie des troupes, sur le bruit de la trahison et de la mort de leur général en chef, avaient chassé leurs officiers et s'étaient retirées avec armes et bagages sur Valenciennes.

A cette nouvelle inattendue, Dumouriez comprit enfin que tout était perdu, et, la mort dans l'âme, il s'éloigna, au galop de son cheval, dans la direction de Tournai, entraînant dans sa fuite les officiers restés trop fidèles à sa fortune.

Il arriva à Tournai dans le plus grand dénûment : inspection faite de sa bourse, il ne s'y trouva que quelques pièces d'or. Alors les deux sœurs de Fernig, qu'un sentiment de fidélité exagéré avait malheureusement entraînées dans une entreprise criminelle, que leur belle âme désavouait au fond, parvinrent à ramasser pour leur général une somme assez forte, lui fournissant ainsi, les premières, le pain si amer de l'exil.

Dumouriez, attendri, embrassa ses malheureux compagnons d'infortune, qui, tous, au moment de le quitter, versaient des larmes ; et cet homme, que les événements politiques avaient élevé, en trois mois, à la hauteur des plus grands capitaines, s'éloigna, triste et malheureux, sur la terre étrangère, laissant entre lui et la France, qu'il avait sauvée deux fois, un abîme infranchissable.

XVI. — LE ROMAN APRÈS L'HISTOIRE.

Dans le Holstein, presque aux portes d'Altona, sur le penchant d'une colline couverte de sapins, s'étend un petit village dont les modestes maisons, aux toits rouges et bruns, descendent en une seule rue dans la vallée de l'Elbe.

Au sommet de la colline, tout près de l'église rustique, on voyait, en l'année 1794, une charmante maisonnette dont le verger allait se perdre dans les derniers sapins du coteau ; son architecture différait peu de celle des autres habitations du village, mais ses murs blanchis et ses contrevents verts lui donnaient un aspect plus riant, plus gracieux. On l'appelait *la Maison-Blanche*.

Un jour du mois de juin, au moment où le soleil se levait dans un océan d'azur, parut sur le seuil de la Maison-Blanche un vieillard d'un maintien distingué et dont les longs cheveux blancs, soigneusement arrangés à la mode du temps, tombaient sur ses épaules. Il fit quelques tours de promenade devant la maisonnette, puis il alla s'asseoir sur un banc rustique à côté de la porte. Sa figure grave et empreinte d'une expression douloureuse, les rides profondes qui sillonnaient son front, indiquaient suffisamment que sa vie n'avait pas été exempte de chagrins. Sa démarche ferme et un peu roide avait quelque chose de militaire.

A peine assis, il porta les yeux vers l'horizon, du côté du midi, et, plongé dans une profonde rêverie, il regarda longtemps, comme s'il eût cherché à percer l'espace pour entrevoir un objet aimé ; enfin, comme si ses yeux eussent été fatigués d'une occupation inutile, il baissa la tête en murmurant : « O ma patrie ! » et, quelques instants après, il s'endormit à la chaleur bienfaisante du soleil qui réchauffait ses membres refroidis par les ans et par la souffrance.

Pendant que l'infortuné oubliait ainsi ses peines dans un doux repos, apparut à la porte de la même maisonnette une charmante et gracieuse jeune fille dont le regard s'arrêta mélancoliquement sur le vieillard endormi :

— Pauvre père ! dit-elle avec une profonde tristesse, comme les peines l'ont vieilli ! qui reconnaîtrait maintenant en lui cet intrépide soldat dont les ennemis de la France ont si souvent éprouvé la vaillance ? Oh ! que l'exil est une chose amère !

Et elle alla s'asseoir auprès du vieillard, attendant avec une affectueuse sollicitude le réveil de celui qu'elle avait appelé son père, et qui n'était autre que M. de Fernig, le brave commandant des volontaires de Mortagne.

Bientôt le vieillard se réveilla, et la jeune fille le pressant entre ses bras :

— Mon père chéri, lui dit-elle, les rayons du soleil commencent à devenir trop ardents, il est prudent de rentrer ; ce soir, au déclin du jour, vous reprendrez votre place favorite.

— Non, ma bonne Félicité ! laisse-moi ici, je veux être le premier à embrasser Théophile à son arrivée d'Altona, car tu sais que c'est aujourd'hui son jour de liberté, et puis ce soleil est si doux et si rare dans ce pays de brumes, que je veux en profiter. Oh ! il me semble que c'est le soleil de notre belle France.

Au nom de France, les yeux de Félicité se remplirent de larmes, et pour ne pas montrer son émotion au vieillard, dans la crainte d'augmenter sa douleur, elle rentra précipitamment dans la maison ; là, tombant à genoux au pied d'une chaise, elle pria avec toute l'ardeur de son âme, demandant à Dieu de prendre en pitié la peine de son père et de lui rouvrir les portes de la patrie ; insensiblement laissant errer sa pensée, elle songea à son existence encore si courte et déjà si tourmentée ; le tableau désolé de l'ambulance du champ de bataille de Nerwinde se déroula sous ses yeux, et elle revit l'officier belge qu'elle avait été obligée d'abandonner sanglant sur son lit de douleur pour aller reprendre son poste auprès de Dumouriez :

— Pauvre jeune homme ! Qu'est-il devenu ? murmura-t-elle, il repose, sans doute, dans quelque coin ignoré d'une fosse commune !

A cette douloureuse pensée, elle tressaillit, comme elle avait déjà tressailli sous le regard étrange du jeune blessé, et des larmes inondèrent son beau visage.

Mais retournons à quelques mois en arrière, et racontons en peu de mots les circonstances qui avaient amené la famille de Fernig dans le Holstein pour y passer les cruelles heures de son exil.

Après leurs touchants adieux à Dumouriez, les deux héroïques sœurs qu'aucun danger n'étonnait, qu'aucune fatigue ne rebutait, entraînées, hors de cette France qu'elles adoraient, par un sentiment, comme nous l'avons déjà dit, de fidélité exagéré, avaient quitté, sans se plaindre, leurs armes et leur brillant costume de hussard, maintenant inutiles, et avaient repris modestement les habits et les occupations de leur sexe. Puis, munies de lettres de recommandation du duc de Chartres pour Mme de Sillery-Genlis, son ancienne gouvernante, elles étaient parties avec leur père pour Altona, où habitait en ce moment cette fidèle confidente de la famille d'Orléans.

Mme de Genlis accueillit avec la plus grande bienveillance les pauvres exilés, et les aida à établir le moins tristement possible leurs pénates, aux environs d'Altona, dans le petit village où nous les avons trouvés.

Plus tard même, le général Valence, gendre de Mme de Genlis, étant venu, aussi en fugitif, rejoindre sa femme et sa belle-mère à Altona, prit comme secrétaire Théophile de Fernig, afin d'augmenter ainsi le bien-être de la famille.

La bonté, la douceur, l'égalité de caractère, les talents variés de Théophile, firent bientôt de la jeune fille l'enfant gâtée de Mme de Genlis et de ses nombreux amis.

Mais malgré ce bonheur apparent, les instants les plus doux pour Mlle de Fernig étaient encore ceux qu'elle venait passer, un jour de chaque semaine, à la Maison-Blanche, au milieu de sa famille adorée.

Au mois de septembre de l'année 1795, une aventure singulière, dans laquelle Théophile, qui avait alors vingt et un ans, déploya le courage qu'elle avait si souvent montré sur le champ de bataille, fit de cette charmante et gracieuse enfant le héros de toute la contrée.

Un jour que Mme de Genlis se trouvait, avec toute sa famille, en visite à Sierk, chez une de ses amies, Mme Clrhost, la servante arriva tout effrayée dans le salon en criant qu'un brigand s'était introduit dans la maison et qu'il bouleversait tout. La société fut saisie d'épouvante, d'autant que ce jour-là il n'y avait pas un seul homme valide à Sierk, tous étant partis pour une grande chasse. Mais au récit de la servante, il s'opéra chez Théophile de Fernig une transformation extraordinaire ; sa jolie et modeste figure prit aussitôt un air martial, ses yeux si doux lancèrent des éclairs. Saisissant une grosse canne posée dans un coin du salon, elle se précipita impétueusement à la rencontre du malfaiteur et lui ordonna de sortir. A la vue de la jeune fille, dont la figure avait en ce moment quelque chose de terrible, même pour un homme de sa trempe, le brigand resta stupéfait; mais, honteux d'avoir peur presque d'un enfant, il continua son œuvre dévastatrice, prenant ce qui lui convenait, détruisant ce qui lui semblait inutile. Théophile s'élança alors sur lui, et malgré sa haute taille et sa force musculaire, elle le terrassa en un clin d'œil, et le genou fortement appuyé sur sa poitrine, le força à demander grâce ; puis l'ayant chassé à coups de canne, elle rentra dans le salon avec la même simplicité que si elle avait accompli l'action la plus ordinaire, au grand ébahissement de toute la société, qui ne pouvait se persuader que des mains si jolies, si petites, si délicates eussent pu exécuter un pareil tour de force.

La famille de Fernig vivait donc relativement heureuse dans la retraite qu'elle s'était choisie, si l'on peut vivre heureux loin de sa patrie !

Cependant la Convention, après avoir, par sa volonté de fer, courbé sous le même joug amis et ennemis, commençait à faiblir ; bientôt, le 9 thermidor, envoyant au supplice les derniers tyrans, elle abolissait les lois d'exception et rendait au gouvernement de la France son mouvement régulier.

Profitant de cette heureuse transformation, Félicité et Théophile de Fernig, qui avaient été condamnées à mort, eurent le courage de venir à Paris pour demander leur radiation de la liste des condamnés ou l'exécution de l'arrêt. Efforts inutiles ! On refusa leurs têtes, mais on les força à reprendre le chemin de l'exil.

XVII. — L'HOROSCOPE.

Dans le quartier le plus laid, le plus abandonné d'Altona, on voyait, à la fin du dernier siècle, une maison si sombre, si délabrée, qu'elle semblait, par son aspect lugubre, attrister le quartier lui-même, habité en partie par des bohémiens ou des mendiants.

Cette maison était la demeure de Jacques Olybrius, Bohémien d'origine, et exerçant à la fois la profession d'alchimiste, de médecin, de nécromancien, et diverses autres professions encore, plus ou moins illicites, communes à tous les bohémiens. Quoi qu'il en soit, ses oracles avaient grande renommée à Altona; on les acceptait comme argent comptant. Aussi riches et pauvres venaient-ils en foule demander à maître Olybrius de chercher la fin de leurs peines dans les profondeurs mystérieuses de l'avenir.

Un soir du mois de décembre de l'année 1796, par un temps froid, noir et humide, deux jeunes femmes soigneusement cachées dans de grands capuchons, s'arrêtèrent, non sans une vive émotion, devant la demeure du célèbre nécromancien. Un coup discret ayant été frappé à la porte, une jeune et belle fille, au teint bistré, aux yeux noirs, aux cheveux d'ébène tombant en longues boucles sur ses épaules couvertes d'un corselet écarlate, vint ouvrir, et après un échange de quelques mots prononcés à voix basse, introduisit les deux inconnues, par un long corridor sombre, dans le cabinet de maître Olybrius. C'était un vaste caveau, à peine éclairé par une énorme lampe, de forme étrange, qui pendait à la voûte en projetant des rayons sanglants sur les sinistres objets qui l'environnaient. Aux murs, d'un noir verdâtre, suintant l'humidité, étaient accrochés de hideux squelettes, des animaux empaillés, des formes inconnues et étranges, dont le regard semblait encore menaçant; des serpents monstrueux repliés de mille manières, des lézards, des crocodiles; des portraits représentant d'horribles figures, des momies d'un aspect sale et repoussant. Au fond de la pièce était une longue table chargée pêle-mêle de livres, de parchemins bigarrés de signes et de figures cabalistiques, d'ossements humains, de fioles, d'urnes et d'une foule d'autres vases de formes plus ou moins bizarres. Enfin, derrière la table, trônait le maître des céans, en entretien secret, en ce moment, avec une dame masquée, à laquelle il montrait quelque chose dans un miroir en acier poli, pendant que tout autour de la pièce se dissimulaient dans l'ombre de nombreux clients attendant leur tour.

A l'aspect de cet immonde repaire, les deux inconnues s'arrêtèrent, regrettant déjà leur imprudence ; mais, bientôt, rassurées par la présence de quelques personnes dont les manières et le maintien dénotaient des gens de distinction, malgré le soin qu'elles mettaient à se cacher, elles se décidèrent à se rapprocher de la table.

Enfin lorsque leur tour fut venu, les deux jeunes femmes s'avancèrent, en proie à une grande agitation, vers le trône sinistre de Jacques Olybrius, et celle qui paraissait l'aînée lui adressa quelques paroles à voix basse. L'indigne charlatan allongea alors sa figure railleuse et parcheminée et couvrit les deux inconnues de ses regards perçants; puis demandant leurs mains, il les examina avec le plus grand soin, tout en ayant l'air de consulter quelques-uns des parchemins aux signes cabalistiques.

Il rompit enfin le silence :

— Le sel de l'exil est bien amer! dit-il d'une voix grave et solennelle; mais chaque peine a sa fin et son salaire.

S'adressant ensuite particulièrement à celle qui avait pris la parole :

— Qui vous désirez vous cherche, ajouta-t-il.

Et pendant que celle-ci, toute troublée, s'efforçait de cacher la douce émotion que venaient de lui causer ces paroles, maître Olybrius se pencha vers sa compagne et lui murmura à l'oreille :

— Jeune, beau, vaillant, sur les marches du trône,

quel beau rêve de jeune fille ! Mais rêve, hélas ! sans lendemain !

En voyant découvert un secret qu'elle croyait si bien caché dans les replis les plus secrets de son cœur, la plus jeune des deux inconnues se sentit défaillir. S'appuyant sur le bras de sa compagne :

— Viens ! Félicité, murmura-t-elle.

Et elle l'entraîna si vivement, qu'elle lui donna à peine le temps de verser dans l'escarcelle du charlatan le prix de ses oracles.

Dans leur agitation, elles ne s'aperçurent pas, en traversant la pièce, de la vive émotion qu'elles avaient causée, elles-mêmes, à un homme enveloppé dans un grand manteau, et qui, sans attendre la consultation qu'il était venu sans doute demander à maître Olybrius, se précipita sur leurs pas.

XVIII. — LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE.

Cependant, M. Vanderwalen, le jeune officier belge que Félicité de Fernig avait arraché, mourant, des mains des Autrichiens, n'avait pas succombé à ses blessures.

Après la retraite de l'armée française, il avait été évacué sur un hôpital de Bruxelles, où, après une longue convalescence, il était revenu à la santé. A ce moment, Dumouriez était déjà fugitif, et son état-major s'était dispersé dans les différentes parties de l'Europe pour échapper à l'arrêt de mort de la Convention. Mais

L'horoscope. Dessin de F. Lix.

M. Vanderwalen ne pouvait oublier l'ange tutélaire qui l'avait sauvé d'une mort certaine sur le champ de bataille ; il avait sans cesse dans son souvenir cette belle et gracieuse jeune fille, en costume de hussard, se précipitant dans la mêlée pour le secourir, et qui, penchée ensuite sur son lit de douleur, l'avait soigné avec l'affectueuse sollicitude d'une sœur.

Voulant consacrer sa vie à la recherche de celle qui la lui avait conservée, le jeune officier quitta le service militaire pour accomplir la mission que son cœur lui dictait. Hélas ! il n'était pas facile de retrouver les traces de celle qui se cachait. M. Vanderwalen apprit pourtant que les demoiselles de Fernig avaient pris la direction de l'Allemagne. Il se mit alors en route et parcourut à l'aventure cette contrée, mais sans résultat ; de là, il passa en Danemark, et il apprit à Copenhague, d'un ancien compagnon d'armes de M. de Fernig, que la famille vivait dans la retraite à Altona. Il partit sur-le-champ et arriva dans cette ville ; mais là il perdit les traces de nos héroïnes. On lui donna alors le conseil de s'adresser au bohémien Jacques Olybrius qui, pour conserver sa réputation de nécromancien infaillible, entretenait une nombreuse police secrète, chargée de le mettre au courant des faits et gestes des habitants d'Altona.

Pour se conformer à ce conseil, le jeune officier se rendit donc dans le laboratoire de maître Olybrius ; mais presque honteux de se trouver en pareil lieu, il s'enveloppa dans son manteau pour n'être reconnu de personne, et attendit avec une certaine anxiété le moment d'entretenir le nécromancien ; il était là depuis à peine quelques instants, lorsqu'il vit passer devant lui les

deux jeunes femmes si diversement impressionnées par les horoscopes du charlatan, et qu'un secret pressentiment de son cœur lui dit être celles qu'il cherchait avec tant de sollicitude. Il ne s'était pas trompé, c'était bien, en effet, nos deux héroïnes.

Après que Félicité et Théophile furent sorties toutes troublées de la maison de l'alchimiste, M. Vanderwalen les suivit dans la rue, et là, s'étant fait reconnaître à Félicité, il lui raconta dans les termes les plus touchants tout ce qu'il avait fait pour retrouver son ange tutélaire, comme il se plaisait à l'appeler, lui vouant à jamais cette existence qu'elle lui avait conservée.

Reçu dans la famille de Fernig, la reconnaissance du jeune officier se changea promptement en un violent amour; il offrit sa main à Félicité, et ces deux âmes si nobles et si bien faites pour se comprendre furent unies par les doux liens du mariage.

Peu de temps après, des amis puissants ayant obtenu la grâce de la famille de Fernig, ils quittèrent tous le Holstein, et Félicité alla se fixer avec son mari à Bruxelles.

Quant à Théophile, son cher compagnon de combat, elle ne voulut jamais se marier; elle alla habiter la France avec son vieux père, qu'elle entoura des soins les plus tendres et les plus affectueux.

Après la mort de M. de Fernig, qui arriva en 1816, Théophile, le cœur profondément affligé, se retira auprès de sa sœur bien-aimée, à Bruxelles, et là, elle se consacra entièrement aux belles-lettres et aux beaux-arts, qu'elle avait cultivés avec soin durant les tristes années de l'exil. Elle était musicienne, peintre et poëte. Elle a laissé des poésies remarquables où se reflètent le goût, la noblesse et le mâle héroïsme de son âme.

Elle mourut, jeune encore, deux ans après son père. Elle s'éteignit, heureuse, dans les bras de sa chère Félicité, son fidèle compagnon de gloire.

Aujourd'hui « ces deux sœurs, inséparables dans la vie, dans la mort, comme sur les champs de bataille, reposent, dit Lamartine, sous le même cyprès, sur la terre étrangère. Où sont leurs noms sur les pages de marbre de nos arcs de triomphe? où sont leurs images à Versailles? où sont leurs statues sur nos frontières, qu'elles ont arrosées de leur sang? »

J. BERTAL.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

III

Nous allâmes donc camper au lieu convenu, qui était parfaitement choisi, autant pour n'avoir à redouter aucune surprise, que pour permettre de suivre, au cas échéant, les mouvements de l'ennemi.

Là, les sacs se vidèrent de leurs provisions, les gourdes, les gobelets s'alignèrent, on alluma des feux pour faire la soupe ou le café...

Là, le jeune docteur procéda d'urgence au pansement de trois ou quatre hommes qui avaient été atteints, mais légèrement, pendant l'action. Il lava et banda de nouveau la blessure, fort peu grave en réalité, de notre chef, et ce fut avec le plus grand soin qu'il fixa dans un premier appareil le membre fracturé de Jean Berchère.

Nous devions faire ensuite une civière de branchage pour porter le blessé; mais le bruit de la canonnade prussienne avait naturellement jeté l'émoi à la ronde, et, quand nous arrivâmes au haut du coteau, de nombreux paysans étaient là, qui avaient été curieux de savoir ce qui se passait.

Ces braves gens qui, notons-le à leur louange, ne se faisaient aucune illusion sur les terribles conséquences auxquelles ils s'exposaient, en nous témoignant le moindre intérêt, s'offrirent, soit à garder chez eux notre ami, soit à le mener eux-mêmes à la ville, s'ils jugeaient qu'il ne fût pas en sûreté suffisante sous leur toit.

Quelques-uns se détachèrent, qui ne tardèrent pas à revenir avec un brancard et un matelas, sur lequel le petit Berchère fut bientôt commodément installé et emporté comme en triomphe par quatre fiers gaillards, pendant que tous les volontaires, se levant sur le passage du cortége, faisaient retentir l'air de leurs acclamations en l'honneur du blessé.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Il va sans dire que notre petite troupe tout entière, sans en excepter Josine, lui voulut faire escorte au moins jusqu'à une notable distance. Mais tant insistèrent les paysans, qui semblaient fort envier l'honneur de soigner et de garder eux-mêmes le malade, et Jean Berchère lui-même, qui savait aussi bien que personne qu'un peu de repos nous était nécessaire, que nous retournâmes bientôt sur nos pas, après avoir pris affectueusement congé du brave garçon, qui pleurait d'attendrissement, en se voyant l'objet de tant de chaudes et sincères sympathies.

Il était environ trois heures de l'après-midi quand nous revînmes prendre notre place au bivouac, où régnaient la plus grande animation et la plus fraternelle union.

La légion qu'un heureux hasard nous avait fait rencontrer s'était formée au commencement de septembre, dans un canton des Vosges, sous l'impulsion de trois jeunes fils de famille très-riches, qui avaient fait en grande partie les frais d'équipement, et dont un seul, possédant des connaissances ou des aptitudes spéciales, avait pris rang d'officier, tandis que les deux autres servaient comme simples tireurs.

Un capitaine d'infanterie, retraité après la guerre du Mexique, exerçait le commandement supérieur, ayant pour lieutenants, outre le jeune homme dont je viens de parler, deux anciens sous-officiers, âgés de trente et de trente-cinq ans, qui avaient fait l'un et l'autre quelques campagnes en Afrique.

Ce petit état-major, qui d'ailleurs en tant qu'ordinaire de vivre et d'installation semblait être sur un pied de parfaite égalité avec le commun des légionnaires, avait offert à notre vieux chef et à sa petite-fille une sorte de place d'honneur au milieu du campement. Bon gré mal gré, les autres volontaires de la Chaux-Cernoise durent s'asseoir au même cercle central.

Tout en mangeant, l'on devisait, ou plutôt l'on com-

plétait la connaissance, et l'entente s'établissait d'autant mieux qu'on eût dit que le Grand-Espagnol et le capitaine Martin — ainsi l'appelait-on — fussent l'incarnation jumelle des mêmes convictions sur le genre de guerre qu'il convenait de faire aux Prussiens.

Les idées que notre chef devait à ses anciens souvenirs de Catalogne ou de Castille, le chef vosgien les avait rapportées des sierras mexicaines ; l'un était élève des fanatiques de Ferdinand VII, l'autre des guérilleros de Juarez.

De prime abord cependant il ne semblait pas que, de la part du dernier, la mise en pratique eût répondu aux vues théoriques. Cette troupe, relativement nombreuse, portant l'uniforme et les insignes nationaux, régulièrement reconnue d'ailleurs, ne révélait pas un plan de campagne analogue à celui du vieux bûcheron. Mais le capitaine Martin s'expliquait catégoriquement à ce sujet :

— Comme vous, disait-il au Grand-Espagnol, je crois qu'il n'appartient pas aux volontaires de former des phalanges compactes, qui se trouvent presque naturellement conduites à combattre par masses et qui, numériquement trop faibles, n'ont alors que le désavantage des troupes régulières, sans avoir aucune de leurs chances de supériorité. Mais à l'appel jeté par quelques jeunes gens de cœur, plus de deux cents hommes se présentèrent ; on fut heureux de les accepter aussi nombreux qu'ils étaient. La plupart arrivaient avec de méchantes blouses et des sabots. On les habilla, on les chaussa tous : de là l'uniforme. Il fallut les armer et leur assurer le droit aux vivres et aux munitions : de là l'inscription administrative. Quant à livrer dès l'origine à eux-mêmes, par petites troupes, ces patriotes résolus, mais qui n'avaient en majorité aucune notion précise de la tâche à laquelle ils se dévouaient, cela n'eût été possible qu'à la condition de compter autant de chefs expérimentés qu'on eût formé de bandes distinctes. Nous les avons donc conduits à une espèce d'apprentissage d'ensemble de deux semaines à travers les postes avancés des Prussiens. Dans ces conditions, chacun de nos hommes a pu se convaincre que notre groupement avait le grand inconvénient de nous rendre trop *visibles*, sans nous faire assez forts. Nous avons laissé là quelques braves, dont l'ennemi nous a chèrement payé la perte, il est vrai, mais que nous n'eussions peut-être pas perdus avec un autre système — système que nous avons résolu d'adopter, et qui est le vôtre, moins pourtant l'absence d'uniforme, condition à laquelle nous ne pouvons plus nous soustraire.

« Avant-hier encore, à une dizaine de lieues d'ici, nous avons eu maille à partir avec un corps de deux à trois mille Bavarois, que nous ne cherchions pas et qui est venu tout à coup faire angle sur notre route, un peu sans le vouloir. Force nous a été de nous battre dans les règles, face à face. Nous leur avons fait du mal, beaucoup de mal, mais ils nous en ont fait aussi, et, partant, la proportion efficace de notre action ne reste pas ce qu'elle devrait être.

« A la suite de cette affaire, nous avons décidé de nous replier sur le pays encore non envahi, autant pour éviter la poursuite dangereuse d'un ennemi trop supérieur en nombre, que pour mettre régulièrement à exécution le projet que nous avons formé dès le principe de nous fractionner en six ou sept détachements, destinés à opérer indépendants sur une certaine étendue de pays, avec réunion possible, au cas échéant.

« Ces petits corps auront pour loi invariable, exclusive : surprendre, attaquer, mais non combattre.

« Tantôt le hasard, très-habilement servi par votre jeune fille, nous a permis de nous conformer encore réunis à cette règle, et Dieu sait que l'événement a donné raison à notre tactique. Pour deux ou trois hommes égratignés de notre côté, l'ennemi compte peut-être une soixantaine de morts ou de blessures sérieuses. Voilà la vraie guerre des francs-tireurs. Car, que serait-il arrivé si, au lieu de battre en retraite après une double ou triple décharge sur cette troupe surprise, nous avions tenu à continuer la lutte? Ils se sont reformés à quelque distance, ils ont du canon : la partie devenait inégale, et nous eussions trop chèrement payé un succès incertain. Non, ce n'est pas à l'honneur de les vaincre ou de les faire reculer que nous devons viser : c'est à les affaiblir, à les gêner, à les désorganiser, à les user enfin.

— Oui, comme les Espagnols ont fait des Français au temps du premier empire, dit le vieux bûcheron.

— Et comme les Mexicains au temps du second, nous ne devons pas sortir de là. »

Et les deux chefs échangèrent une vigoureuse poignée de main.

Les Vosgiens ayant unanimement adopté le principe de fractionnement de leur légion, il avait été convenu entre eux que, pour éloigner toute idée de choix des soldats par les chefs ou des chefs par les soldats, on remettrait au sort le soin de désigner les membres de chaque compagnie.

Chacun des officiers — dont quatre déjà en exercice et deux nouveaux choisis par acclamation — reçut un numéro. Puis, sur autant de bouts de papier qu'on jeta dans le képi du capitaine, on répéta autant de fois ces numéros qu'il devait y avoir d'hommes à la suite de chaque chef, et chaque soldat dut venir à son tour extraire lui-même de cette urne fatidique le bulletin qui lui assignait une place dans la nouvelle organisation.

Ce fut Josine qui, sur la courtoise invitation du capitaine, présida à cette pittoresque loterie. Elle tenait le képi; chaque homme passait, prenait un bulletin, le donnait à l'un des officiers, qui en proclamait à haute voix le numéro, puis l'homme reprenait le numéro et le plaçait immédiatement à son chapeau.

Et ainsi les compagnies se formaient tout naturellement.

Pendant que cette opération avait lieu, le Grand-Espagnol et le capitaine Martin continuaient à s'entretenir des choses de la guerre.

Plusieurs fois notre chef s'était préoccupé de ce qui pourrait être tenté pour la délivrance de notre camarade le tailleur. Mais sans prisonnier, sans otage, alors que l'ennemi devait être singulièrement irrité des pertes qu'on venait de lui infliger, l'avis général fut qu'on n'aurait d'autre chance que d'exposer le parlementaire aux pires traitements, sans profit pour le captif, dont le sort devait être d'ailleurs irrévocablement fixé à l'heure présente.

En sorte que nous ne pûmes que nous borner aux regrets que nous causaient l'absence de notre ami et le doute sur ses destinées.

Le soir venait, et bien que des observations de nos vedettes il résultât que l'ennemi ne semblait pas vouloir se mettre en marche de notre côté, les chefs avaient jugé imprudent de passer la nuit à la place que nous

occupions, et il avait été résolu qu'une heure avant la nuit, c'est-à-dire après quatre bonnes heures de repos, le départ général aurait lieu.

Et le mouvement fut réglé de la sorte :

Les deux tiers environ de la légion vosgienne, encore massée, iraient passer la nuit à quelque cinq ou six kilomètres au midi. Le lendemain matin, les corps divisionnaires, tournant à l'ouest, se sépareraient ou, mieux, s'espaceraient pour agir — en chapelet, si l'on peut ainsi parler — sur la ligne d'invasion par la Franche-Comté, dans la direction de la haute Bourgogne.

Le reste, formant deux compagnies, devait prendre à l'est, mais seulement par mesure temporaire de sûreté, et pour revenir ensuite *croiser* à distance dans ces mêmes parages.

Quant à la légion de la Chaux-Cernoise, elle se dirigerait au nord, en obliquant toutefois un peu du côté de la frontière, ou plutôt du Haut-Rhin, pays boisé que connaissait le Grand-Espagnol.

En somme, il s'agissait de décrire une espèce de cercle sur ce que je me permettrai d'appeler les bords du flot envahisseur ; mais il va de soi que ce bel ordre théorique n'avait rien d'absolu en principe, et restait subordonné aux événements, puisqu'il était réglé sans tenir compte des mouvements imprévus de l'ennemi, de la présence probable d'autres corps francs, comme aussi des opérations des armées régulières — dont jusque-là, il faut, hélas! le reconnaître, il n'était guère question dans ces contrées.

Bref, le capitaine Martin ayant donné le signal par un

Le tirage au sort. Dessin de F. Lix.

cri de : Vive la France! que tous les volontaires répétèrent avec enthousiasme, et de chaleureux adieux ayant été échangés, la levée du camp s'effectua par quatre colonnes, qui s'éloignèrent en rayons d'éventail.

Notre objectif à nous était un village, ou plutôt un gros hameau, dont quelques vitres miroitaient au soleil couchant, sur le flanc d'une colline, à une grande lieue du point de départ.

Notre chère petite éclaireuse avait pris, comme d'ordinaire, les devants avec son fidèle compagnon, et, comme d'ordinaire, nous suivions ses traces, à l'aide des petits flocons de laine colorée qu'elle ne manquait jamais de laisser à chaque bifurcation des chemins.

Pour incidents sur la route, nombreuses rencontres de paysans qui venaient, tout anxieux, s'informer à nous des événements de la journée, et qui, en apprenant que nous avions remporté une sorte d'avantage sûr les Prussiens, se mettaient à notre suite pour nous demander des détails ; si bien qu'en arrivant au village, aux premières maisons duquel Josine nous attendait et où, d'ailleurs, la canonnade avait été entendue, nous étions entourés d'un véritable cortége.

Là, nous reçûmes un accueil d'autant plus chaleureux, que la haine de l'étranger semblait animer au plus haut point la population.

On nous serrait les mains, on nous embrassait, on nous acclamait. C'était à qui nous offrirait asile et réfection, et nous étions dans un embarras assez grand pour savoir desquels accepter, sans paraître tenir à moins haut prix les cordiales avances des autres.

Mais la difficulté fut levée comme d'elle-même, quand, au milieu de la foule sympathique, un homme se montra, qui dit :

— C'est chez moi, entendez-vous, que ces braves gens doivent loger et trouver tout ce qui leur sera nécessaire.

Nul n'insista plus; et sans que l'homme eût articulé une syllabe de plus, il arriva que, tout naturellement en quelque sorte, et comme instinctivement soumis à cet inconnu, nous nous trouvâmes marchant avec lui vers sa maison.

C'était un homme de cinquante ans environ, petit, maigre, brun, vif, bref. On l'appelait — souvenir surabondamment justifié — M. Lebel. La maison dans laquelle il nous conduisit (nous n'y arrivâmes qu'à la nuit tombée, mais le lendemain il nous fut donné d'en voir la disposition) faisait partie d'un ensemble de bâtiments rustiques groupés sur la colline, en contre-haut du village. Il y avait là tout un monde de serviteurs ou d'ouvriers : batteurs de blé, charretiers, charpentiers, maçons, carriers même (car à deux cents pas de la

Le campement des francs-tireurs. Dessin de F. Lix.

maison un chantier se voyait, où l'on semblait à la fois tirer de la pierre et tailler une route). M. Lebel, en même temps, je crois, cultivateur et commerçant en fromages, en bestiaux, je ne sais plus au juste, occupait, dirigeait, payait tout cela.

Nous arrivons; une grande table se dresse : plats fumants, larges brocs. On mange, on boit. L'hôte nous interroge. Il écoute, avide. Il s'émeut, il s'enflamme. Nous n'avons pas besoin d'être longtemps dans cette maison, d'ailleurs pleine de gens qui semblent ne penser que de sa pensée, pour comprendre que l'esprit dont nous avons vu le village animé n'est autre que l'esprit de M. Lebel. Puissance magique de la conviction! C'est M. Lebel qui a tout fait. Au commencement de nos désastres, le village a fourni plusieurs volontaires à l'un des premiers corps francs qui se sont formés, et si maintenant, à l'approche des étrangers, M. Lebel voulait que toute la population, armée de fourches et de faux, se défendît contre des soldats bien armés, il est certain qu'elle n'hésiterait pas.

— Viennent ces bandits, dit-il en manière de péroraison d'une bouillante profession de foi, et peut-être n'auront-ils pas lieu de se rappeler gaiement leur passage en notre pays.

Quoi qu'il en fût, après souper, l'on nous mena dans une grande salle, où des matelas, avec des draps et des couvertures, avaient été disposés sur de la paille fraîche. Dans une chambre à côté étaient deux lits pour le Grand-Espagnol et Josine.

Vu la proximité de l'ennemi, qui exigeait une extrême vigilance de notre part, chacun de nous fit à tour de rôle, pendant la nuit, en compagnie de quelques hommes du pays, des rondes dans les environs.

Mais la nuit se passa sans la moindre alerte.

Nous devions reprendre notre marche le matin au soleil levant. Déjà le Grand-Espagnol, le premier sur pied, hâtait nos préparatifs de départ; mais comme nous remarquions — et notre hôte avec nous — qu'il avait l'air très-fatigué, Josine nous apprit qu'en effet il avait à peine reposé : sa blessure, quoique légère, lui ayant causé beaucoup de fièvre.

Alors M. Lebel, considérant qu'une journée de repos au moins était absolument nécessaire au brave vieillard, déclara s'opposer net à ce que nous nous remissions en route avant le lendemain. Le Grand-Espagnol eut beau s'en défendre et affirmer qu'il était en état de fournir une longue étape, force lui fut de consentir à ce retard, que tous nous acceptions dans son intérêt. D'ailleurs, son parti pris du contre-ordre, il alla se rejeter sur son lit, et Josine vint bientôt nous dire qu'il dormait enfin du plus calme sommeil...

Le soleil était levé depuis deux heures environ; il faisait un temps superbe. Appenzell, le père Cluzot, qui fumait tranquillement sa pipe, avec ses trois feuilles de chêne au chapeau, un des frères Turillaud et moi, nous étions assis sur les dalles du mur qui bordait la cour ou plutôt la terrasse de la ferme, et d'où l'on dominait le village et la vallée au delà.

Nous causions, quand tout à coup :

— Ma, per Dio santissimo! s'écria l'Helvétien, le doigt tendu vers un groupe de gens qui montaient du village, entourant un homme à cheval. C'est loui, c'est pien loui!

— Lui, qui donc?

— Le possu! le possu!

— Claude?

— Vui, Claute, le foilà! foyez, le foilà!

Et Appenzell se mit à courir dans la direction du cavalier. Nous le suivîmes; et bientôt, en effet, nous nous trouvions en face du petit tailleur, qui, juché sur la selle d'un haut cheval brun, le pistolet au poing, le chapeau en arrière, se donnait, moitié riant, moitié sérieux, des airs de triomphateur — quelque chose de burlesque comme certain macaque que je vis un jour au cirque faire de la haute et grimaçante école, au milieu de l'ébattement général.

— Eh! d'où vient-il?

— D'où diable sors-tu?

— Nous t'avons cru mort?

— Comment! en pareil équipage?

C'était à qui de nous lui adresserait la plus pressante question, tout en lui serrant cordialement la main.

..... Quelques minutes plus tard, Claude Mazuyer, installé au bout d'une grande table, dans la salle commune de la ferme et devant une collation à laquelle il faisait largement honneur, satisfaisait à l'unanime curiosité :

— Mort! Vous m'avez pu croire mort? Allons donc! on ne se laisse point mourir comme ça et pour si peu. Que j'aie péché par un certain manque de finesse en prenant par le bas pays, au lieu de suivre les hauteurs et en laissant ces deux estafiers me bloquer derrière un buisson, je ne dis pas le contraire, mais il n'y avait rien là de mortel, comme vous verrez. Bref, me voilà bloqué. Ils ont couru sur moi et, autant que je peux comprendre, ils me demandent, dans leur baragouin, ce que je fais là. L'explication que je leur donne n'a pas l'air de leur apprendre grand'chose, vu qu'ils n'y entendent rien. Toujours est-il qu'ils ont des doutes sur moi et que, par signes plutôt que par paroles, ils me commandent d'aller avec eux. Moi, mon Dieu! je ne me fais pas prier. Je leur dis en riant : « Allons! » (Je faisais semblant d'être gai, parce que c'était le meilleur moyen de les tromper sur mon compte.) Ils font donc demi-tour, et moi, marchant entre leurs deux chevaux, ils m'emmènent du côté où je vois un gros de troupe suivant la route. Alors, m'attendant à me trouver bientôt en face d'un chef qui me ferait toutes sortes de questions, vous pensez bien que je ne perdis pas de temps pour songer à part moi au moyen de lui répondre convenablement. Et, ma foi, ce qui me parut le meilleur, ce fut de jouer comme qui dirait à l'imbécile. Depuis j'ai pensé que la ruse n'était peut-être pas fameuse, vu que — entre nous, eh! eh! sans vanité — on sait bien que les bossus nigauds sont rares ; mais enfin ces Allemands n'ont pas l'air des plus malins; la frime aurait tout de même réussi avec eux.

« Je ne vous cacherai pas que, d'autre part, tout en me préparant à faire bonne ou adroite figure devant ces chers messieurs, je ne renonçais pas le moins du monde à leur brûler la politesse, pour peu que l'occasion voulût bien se présenter; mais les gueux me serraient de près et ne me perdaient pas de l'œil.

« Nous n'étions plus qu'à trois ou quatre cents pas d'un groupe de cavaliers qui restaient beaucoup en arrière des troupes déjà arrivées au tournant du coteau — nous suivions alors un chemin assez étroit, coupé sur une pente *broussailleuse* — voilà qu'une *petillade* du diable se fait entendre à notre droite; et voilà qu'en même temps s'arrêtent et mes cavaliers et ceux de la route. Les miens se regardent ébahis; les autres, après un moment d'arrêt, piquent des deux, en criant, du côté des troupes. Moi, j'avise une passe entre deux hauts buissons bordant le chemin. Je ne fais ni une ni deux; je file à quatre pattes entre les jambes d'un cheval, et je me jette à corps perdu, c'est le mot, dans le vide que j'avais vu, et je me pelotonne et je roule, par le fait même de la pente assez rapide, mais en ayant soin de me cramponner pour obliquer un peu et disparaître derrière les broussailles. Pan! pan! et zitt! zitt! Ce sont deux coups de pistolet que mes vilains drilles m'ont envoyés au jugé — et même pas trop maladroitement — puisque, des deux balles que j'ai entendues siffler, une vient filer là, dans le pan de ma veste, tandis que l'autre me fait bel et bien une coche au fin bout de l'oreille. Voyez plutôt. »

Le tailleur nous montrait en effet un trou dans la basque de sa jaquette, et nous avions déjà pu remarquer qu'il portait au lobe de l'oreille gauche la trace sanguinolente d'une érosion récente.

— J'avais joué ma peau, ni plus ni moins, continua-

t-il; mais tant y a qu'ils m'avaient manqué et qu'ils étaient bien empêchés, eux à cheval, de se mettre à ma poursuite sur ce terrain mal uni et couvert de buissons épais. Sans être bien loin d'eux, j'étais d'ailleurs hors de leur vue. Au surplus, là-bas, les coups de fusil allaient encore leur train.

« Après avoir envoyé de mon côté, comme pour l'acquit de leur conscience, deux nouvelles balles en pure perte, mes cavaliers prennent leur parti du tour que je leur ai joué : ils rejoignent la troupe... et m'en voilà entièrement débarrassé.

« Mais qui avait tiré tous ces coups de fusil? et contre qui les coups de canon que j'entendis bientôt?... Encore que la chose m'inquiétât fort à cause de vous, car ça ne ressemblait guère à ce que nous attendions, vous pensez si j'eus l'envie d'aller y regarder de près. Je me dis que ce qui était était, que je n'y changerais rien; et je n'eus alors d'autre idée que de rejoindre le pavillon, la masure d'où nous étions partis, et qui était le rendez-vous convenu.

« Mais ce fut tout d'abord en y tournant le dos que je commençai à m'y rendre, car aussitôt après le tapage, je vis des casques et des fusils prussiens éparpillés sur tous les points.

« Je dus donc faire un grand et long détour, en biaisant du côté par où nous étions venus le matin. D'ailleurs je mourais à peu près de faim; je fis halte dans une ferme, où un paysan était venu dire qu'une troupe française avait regagné la montagne après s'être battue avec les Prussiens. C'était un bon renseignement.

« J'arrivai à la masure, mais seulement à la nuit tombante, ou plutôt à la nuit tombée. Personne; et je ne pouvais plus voir s'il y avait des maisons ou des villages à distance. J'étais rompu de fatigue. Là, tout semblait bien tranquille. Je résolus d'y passer la nuit, pour me remettre en quête de vous au jour levant.

« Le petit pavillon a, comme vous l'avez pu voir, un reste de plancher au premier étage, où l'on monte par un reste d'escalier. Je grimpai là; je m'étendis dans le coin, à même les planches, ayant pour oreiller une grosse pierre plate, et que je rembourrai de mon chapeau et de mon mouchoir.

« J'avais fièrement cheminé dans la journée; mes yeux ne tardèrent pas à se fermer, et, ma foi! à la garde du bon Dieu, je ne fis qu'un somme jusqu'au lever du soleil. Ce fut même, je crois, un rayon m'arrivant en plein visage par une brèche du mur qui m'éveilla. Sans ça, j'y serais peut-être encore..., c'est-à-dire, non, au contraire..., je ne sais pas trop où je serais.

« Je me lève, et tout machinalement, en bâillant, en m'étirant, en me secouant, parce qu'il faisait frais, je m'approche de l'espèce de fenêtre, pour regarder au dehors. Je m'avance, je jette un coup d'œil..., et je vois..., à dix pas de la masure, devinez quoi..., devinez qui. Un de mes gredins de cavaliers de la veille... qui montait, tranquillement la bride de son cheval autour du bras..., et, à quelque deux cents pas plus bas, un second, mais en selle, celui-là — mon autre gredin probablement.

« Le premier, heureusement, n'avait pas alors les yeux levés de mon côté, et j'eus le temps de me rejeter en arrière avant qu'il m'eût aperçu. Mais pas moyen de détaler. La porte, aussi bien que la fenêtre, donnait en face de lui. Je serais allé, comme on dit, de moi-même dans la gueule du loup, et toute chance consistait à me tenir coi et à faire le mort dans mon réduit, en espérant qu'il n'aurait pas idée de le fouiller.

« Je me blottis donc, mais non sans que la curiosité me pousse à tâcher de savoir ce que fait mon homme.

« Il arrive au seuil, il regarde à droite, à gauche, en haut. Il fait le tour de la masure à pas lents et revient devant la porte, où il a laissé son cheval.

« Puis j'entends résonner la ferrure de ses bottes à l'intérieur, au-dessous, et il crie :

— *Wer da?*

« Je savais bien que ça voulait dire : Qui vive? mais vous pensez si j'eus envie de faire la moindre réponse.

« Sans doute la réflexion lui vint qu'on pouvait bien ne l'avoir pas compris :

— Gui fife? cria-t-il en se donnant des airs de bon français dont j'eus grande envie de rire.

« Pas plus de réponse qu'auparavant; et une espèce de heu! heu! qu'il fit me laissa supposer qu'il ne soupçonnait pas ma présence. Je commençai à respirer et à croire que j'en serais quitte pour la peur. Mais, soit qu'il voulût avoir le cœur net de la chose, soit qu'il eût résolu de monter à l'étage pour examiner mieux les environs, j'entends mon gars armer un pistolet et rentrer dans le pavillon.

— Pour le coup, me dis-je d'abord, mon pauvre Claude, tu peux faire deuil de ta peau.

« Et je vous avoue que je n'étais pas du tout à la noce, mais là, pas du tout. Il me semblait qu'il n'y eût plus que le drap à tirer sur moi et le *De profundis* à chanter. J'avais froid, très-froid...

« Et mon homme arrivait sur les degrés; il montait, l'arme au poing; et moi, rien dans les mains, pas la moindre trique. J'avais de plus en plus froid.

« Tout à coup, cependant, et comme il était déjà à moitié de l'escalier et que déjà le brillant de son casque me faisait mal aux yeux :

— Eh! non, fis-je; il ne sera pas dit que je me serai laissé tuer comme un lapin par un gredin de Prussien.

« La chaleur me revient au cœur. Je me baisse, je prends à deux mains la pierre qui m'avait servi d'oreiller (elle pesait bien vingt livres), je la lève vivement sur ma tête et vlan!

« Patatras! l'homme dégringole. Lui ai-je cassé quelque chose? je n'en sais rien; mais je sais qu'il est par terre et ne semble pas pouvoir se relever. Il se débat, il grogne, il geint.

« Je comprends qu'il faut que je détale au plus vite, parce que le second cavalier va arriver, avec qui j'aurai un compte à régler, si même l'autre ne s'est pas remis sur pied. Mais, pour sortir, mon chemin serait de passer sur le corps de l'homme qui a roulé au bas des degrés. Ça ne me semble pas très-prudent. Je me pends par les mains au bord de la fenêtre et je me laisse tomber à tout hasard. Puis, je veux me mettre à courir, mais je ne peux pas. En tombant, je me suis engourdi le pied. N'est-ce pas le diable qui s'en mêle? Faudra-t-il me laisser prendre?

« Eh mais, le cheval est là... De ma vie, je n'en avais enfourché. Mais, ma foi! il y a des étriers, une selle. Je me cramponne, je grimpe, et hue! bidet. Me voilà parti vers le soleil levant.

« Je n'ai pas fait vingt pas que j'entends un coup de feu et qu'une balle siffle à mes oreilles. Je me retourne, c'est mon homme, qui est accroupi devant la masure, et qui crie contre moi, en agitant son pistolet au bout de son bras.

« C'est comme ça que j'ai su que, s'il était malade, il n'était pas mort.

« Toujours est-il que je pousse la bête, et qu'elle va d'un bon pas. Tout juste, à une croisière du chemin que j'ai pris, j'aperçois des brins de laine bleue. Je me dis : « C'est par là qu'ont passé les amis. » En suivant ces marques, j'arrive au village. Je demande si on vous a vus. On m'accompagne ici, et je vous rejoins, un peu éclopé, mais ce ne sera rien. D'ailleurs, j'ai un cheval pour me porter; ce n'est donc pas moi qui retarderai la marche. Et voilà. »

Tel fut le récit qui valut au tailleur force félicitations pour la présence d'esprit dont il avait fait preuve, mais dont la conclusion — selon moi, qui savais les agissements coutumiers de l'ennemi — était qu'avant peu le village où nous nous trouvions, et vers lequel le Prussien blessé et démonté avait vu se diriger notre camarade recevrait prochainement la dangereuse visite d'une troupe toute disposée à rendre toute la population solidaire du *méfait* d'un inconnu.

Je fis part de cette prévision à M. Lebel, qui n'en parut ni étonné ni affligé — non plus que les gens du pays qui avaient écouté la narration de Claude Mazuyer.

— Nous verrons bien — dit-il, en homme qui veut cacher beaucoup d'intentions sous fort peu de mots — nous verrons bien.

— Oui, firent les paysans, avec un accent de parfaite intelligence.

Puis, notre hôte et les siens nous quittèrent, comme pour aller se concerter.

Le Grand-Espagnol fut alors d'avis que, quelle que dût être la part prise par nous aux événements prochains, la prudence voulait que Claude, trop facilement reconnaissable, quittât le pays en se dirigeant vers l'est.

Claude partit donc, sur son cheval, bien entendu, accompagné d'un homme du pays, qui devait le conduire vers un lieu désigné.

Bientôt reparut M. Lebel, évidemment très-affairé, à qui le Grand-Espagnol crut devoir offrir notre concours, aveugle au besoin, pour l'entreprise qu'il semblait méditer.

— Ce n'est pas de refus, répliqua-t-il, mais, pour le moment, et puisque vous voulez bien vous mettre à notre disposition, c'est par une entière neutralité que je vous demanderai de nous venir en aide. Pour commencer, veuillez, je vous prie, prendre avec vous tout votre attirail guerrier et me suivre.

Quand nous fûmes harnachés, il nous emmena tout en haut de la colline, vers une espèce de hutte de branchages construite au milieu d'un taillis et encombrée de fagots :

— Voilà, nous dit-il, le lieu qui, jusqu'à nouvel ordre, vous servira, non pas de casernement, mais d'arsenal. Cachez vos armes sous les fagots; qu'un ou d'eux d'entre vous veillent aux environs, en cas de surprise venant de ce côté, ce qui n'est cependant pas probable. Quant aux autres, qu'ils redescendent, si cela leur plaît, et se mêlent aux gens du pays, en se tenant prêts toutefois à se réunir et à s'armer dès le premier signal. Voilà ce que je vous demande.

— Bien ! fit le Grand-Espagnol, qui s'était comme engagé pour lui et pour nous à une entière obéissance.

Les armes cachées, Benoît la Calandre et le père Cluzot restèrent pour les garder, munis, l'un d'une serpe et l'autre d'une houe, afin de se donner au besoin l'air de travailler dans le bois, et nous retournâmes à la ferme.

A peine y étions-nous arrivés, que des gens vinrent avertir M. Lebel qu'un groupe de cavaliers était en vue, à quelque distance du village.

— J'y vais, fit-il.

Et il se rendit au village.

Le Grand-Espagnol, Josine, Appenzell et moi, nous crûmes pouvoir le suivre.

Il s'agissait en effet d'une douzaine de cavaliers, au-devant desquels M. Lebel se porta résolûment, avec l'évidente intention d'être le premier à qui ils pussent s'adresser.

Les hommes avaient le pistolet au poing. Un officier qui parlait très-purement le français demanda, du ton le plus arrogant, si des *bandes* de francs-tireurs n'avaient pas traversé le village.

— Non, répondit M. Lebel du ton le plus humble; mais hier, après un combat dont le bruit est venu jusqu'ici, nous avons vu plusieurs troupes marchant du côté de la frontière. Ce matin, toutefois, un homme à cheval, étranger au pays, et que nous croyons détaché de ces troupes, car il était armé, a passé par ici.

— Un petit homme, bossu? précisa l'officier.

— Bossu? répéta M. Lebel, oui, je crois; en tout cas voûté, très-voûté.

— C'est cela. Vous deviez arrêter cet homme, dit sèchement l'officier.

— L'arrêter ! Et pourquoi? demanda naïvement M. Lebel.

— Parce que cet homme n'est autre qu'un de ces aventuriers qui nous font une guerre de sauvages, de pillards, d'assassins, qui combattent sans uniforme, sans discipline, et qui se sont mis d'eux-mêmes hors du droit des gens. La guerre entre nations civilisées a des lois qui doivent être respectées. Vos francs-tireurs sont autant de brigands, à qui nous sommes résolus de ne faire aucune grâce, quand ils tomberont entre nos mains. Qui les soutient ou les favorise se met hors la loi comme eux, sachez-le bien, monsieur. Nous avons déjà fait plus d'un exemple, et nous en ferons jusqu'à ce que tous les Français qui n'appartiennent pas à l'armée régulière aient compris qu'ils doivent rester parfaitement neutres envers les combattants des deux pays. Encore une fois, vous deviez arrêter cet homme, qui a blessé un de nos soldats et lui a pris son cheval, ses armes. Pour avoir manqué à ce devoir, vous vous êtes mis dans le cas de...

— Pardon, monsieur l'officier, interrompit M. Lebel avec le calme imposant de la conscience blessée, mais pourriez-vous croire, vous, ennemi de la France, que des Français doivent prêter les mains à votre triomphe? Non; vous nous mépriseriez, et vous auriez raison. D'ailleurs, que sont nos francs-tireurs, sinon ce que seraient les hommes de votre *landsturm*, ou levée en masse?

L'officier fit un mouvement.

— Permettez, continua M. Lebel, dont l'accent avait alors quelque chose de solennel — mais il me souvient fort bien avoir lu dernièrement quelque part qu'une ordonnance royale règle, en Prusse, pour le cas où la patrie serait en danger, la levée en masse des hommes valides qui doivent, par tous les moyens possibles, même les plus *inexorables* — le mot m'est resté — chercher à nuire à l'ennemi, et cela sans uniforme, sans... (1).

(1) Dans les premiers jours de septembre, plusieurs jour-

— Çà, monsieur, cria l'officier, pensez-vous que je sois ici pour le plaisir de vous entendre ergoter?

— Je vous ferai respectueusement observer, monsieur l'officier, que c'est vous qui avez amené cette discussion. Je ne demande pas mieux, pour ma part, d'y renoncer — car nous sommes ici de pauvres diables de paysans, qui de fait, demeurons, comme vous le vouliez tout à l'heure, parfaitement neutres.

— C'est bien, fit le Prussien, avec la jactance de l'homme qui a la conviction d'inspirer la terreur. On décidera plus tard comment doit être traité ce pays, où l'*intelligence avec l'ennemi* est flagrante. Nous en avons brûlé pour bien moins que cela.

— Oh! vous n'agirez pas avec une pareille rigueur!

— Nous verrons, nous verrons. Êtes-vous le maire du village, monsieur?

— Non. Ce n'est pas ici un village, mais la dépendance d'un village, qui est à une lieue...

— Un des notables, alors?

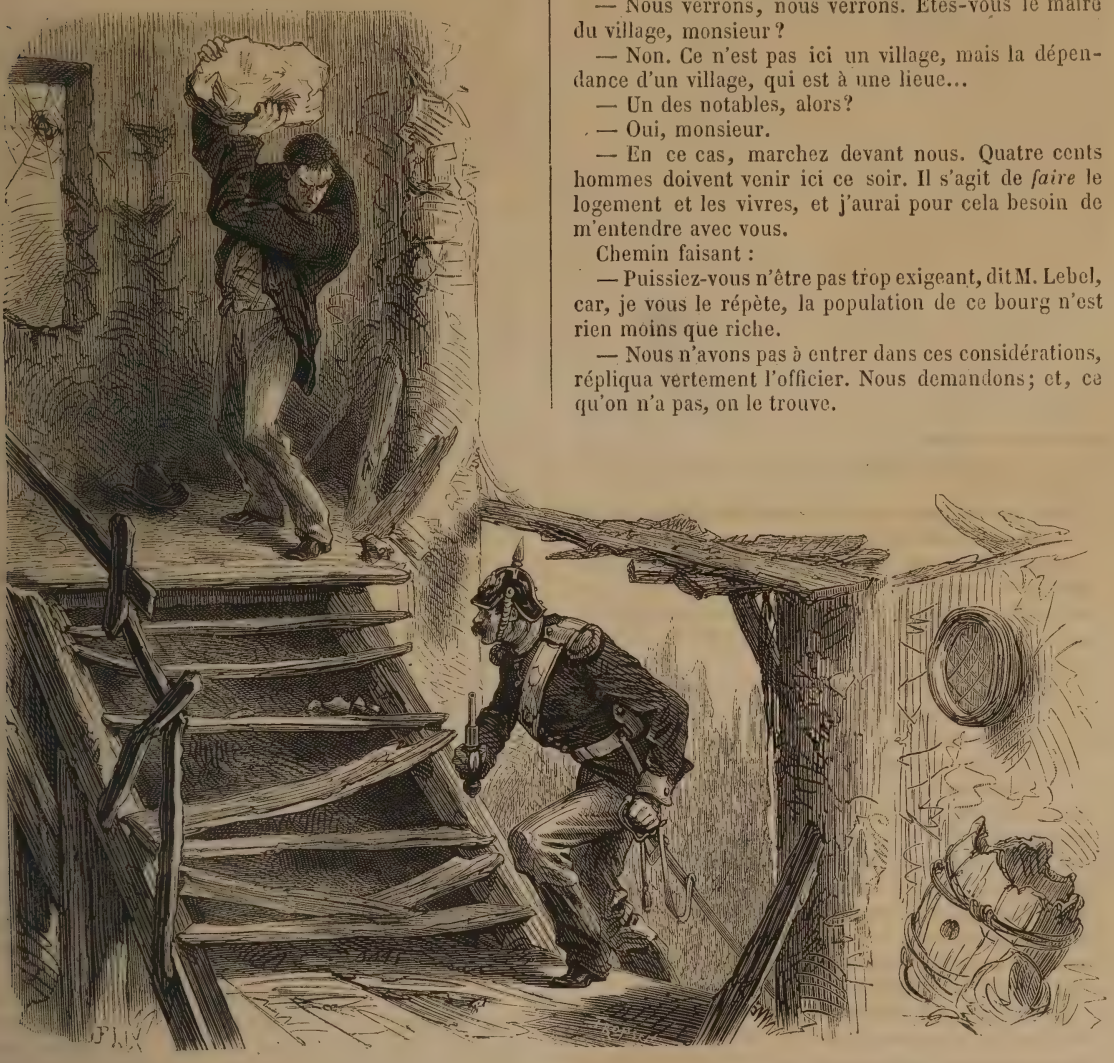
— Oui, monsieur.

— En ce cas, marchez devant nous. Quatre cents hommes doivent venir ici ce soir. Il s'agit de *faire* le logement et les vivres, et j'aurai pour cela besoin de m'entendre avec vous.

Chemin faisant :

— Puissiez-vous n'être pas trop exigeant, dit M. Lebel, car, je vous le répète, la population de ce bourg n'est rien moins que riche.

— Nous n'avons pas à entrer dans ces considérations, répliqua vertement l'officier. Nous demandons; et, ce qu'on n'a pas, on le trouve.



Les exploits de Claude Mazuyer. Dessin de F. Lix.

— Pourtant, monsieur...

— Un mot de plus, fit l'autre, et je vous fais fusiller; un geste de rébellion de la part des paysans, et nous incendions le village. Il est probable, d'ailleurs, que

naux avaient reproduit des extraits de l'ordonnance royale en date du 21 avril 1813, dont voici les principales dispositions, en considération desquelles les belligerants prussiens auraient pu, croyons-nous, se dispenser de l'indignation et des cruautés que leur inspira toujours la formation essentiellement patriotique des corps francs.

« Art 7. Le landsturm, mis en activité, combat pour l'existence menacée de la nation, ce qui justifie tous les moyens employés. Les moyens les plus extrêmes et les plus inexorables sont les meilleurs, parce qu'ils sont les plus propres à assurer le succès de la grande cause.

« Art. 8. L'objet du landsturm est d'entraver la marche de l'ennemi, de lui couper la retraite, de s'emparer de ses munitions, d'arrêter ses courriers et ses renforts, de le surprendre pendant la nuit, de *détruire ses hôpitaux*: en résumé, de le tourmenter et de lui nuire par tous les moyens imaginables, de le détruire, soit individuellement, soit par détachements, partout et dans toutes les occasions possibles.

« Art. 39. *Tout uniforme est défendu*, toute marque distinctive est interdite au landsturm, parce qu'une marque distinctive le trahirait aux yeux de l'ennemi et l'exposerait à être poursuivi. »

nous devrons finir par là, si, comme je le suppose, nous arrivons, pendant notre séjour, à reconnaître que l'ennemi a trouvé ici aide et assistance.

— Allons, mes amis, dit alors M. Lebel, en se tournant vers les habitants, qui étaient là en grand nombre, et auxquels nous étions mêlés, vous voyez de quoi nous sommes menacés, sur le simple soupçon d'avoir témoigné de la sympathie à nos compatriotes en armes. C'est la loi de la guerre, à ce qu'il paraît : subissons-la. Tout ce que nous pourrions dire ou faire ne changerait rien à notre position.

— A chacun selon ses œuvres, ajouta l'officier en manière d'insolente péroraison.

— Hélas ! soupira M. Lebel d'un ton qui n'était peut-être point en parfait accord avec l'idée que traduit ordinairement cette triste exclamation.

On était arrivé au centre de la petite bourgade. Six des cavaliers mirent pied à terre et s'en allèrent deux par deux marquer à la craie, sur la porte de chaque maison, le nombre d'hommes qui devaient y être reçus, et des indications de corps, de compagnie. Les autres restèrent comme escorte à l'officier, qui demanda à être conduit à la maison de M. Lebel.

Quand il y fut et qu'il en eut parcouru les dépendances, il fit mettre aussi par ses hommes diverses marques sur les portes, puis il revint dans la salle principale et, commandant à M. Lebel d'écrire sous sa dictée, il énonça, par nature et par quantité, les réquisitions exigées pour les troupes attendues.

Il stipula dix moutons, beaucoup de lard, plusieurs quintaux de pain et de pommes de terre, cent livres de fromage, un certain nombre de cigares ou un poids équivalent de tabac.

M. Lebel, qui avait docilement enregistré tout jusque-là, crut devoir arguer de l'impossibilité où l'on serait de trouver dans la localité une aussi grande provision.

— On ira se la procurer ailleurs, repartit impassiblement l'officier, et il continua :

— Deux bouteilles de vin ordinaire par homme.

— Combien d'hommes? demanda M. Lebel.

— Quatre cents.

— Soit donc huit cents bouteilles. Ici, monsieur l'officier, je suis obligé de vous demander une petite modification, à laquelle vous consentirez, j'espère.

— Je ne crois pas; mais, voyons, fit brièvement le Prussien.

— Je doute, dit avec un calme presque souriant M. Lebel, qu'en fouillant toutes les caves des habitants, on y puisse recueillir, à cette époque de l'année, la centième partie de ce que vous demandez là.

— Eh bien?

— Quand nos paysans ont un peu de vin, c'est après les vendanges..., mais il y a longtemps que tout est bu, et ils n'en achètent guère. C'est donc sur ma seule cave que va tomber la charge de cette fourniture. Je ne m'en plains pas, si ce sacrifice, qui m'est personnellement imposé, doit alléger d'autant ceux qu'auront à subir mes pauvres concitoyens. Huit cents bouteilles! les ai-je?

— Vous les trouverez, dit l'officier.

— Je crois, en effet, que j'y parviendrai, répliqua M. Lebel; mais seulement il pourrait se faire qu'au lieu de vin ordinaire en baril, je n'eusse à offrir à vos soldats que certains vins peut-être un peu choisis et déjà vieillis en bouteille...

L'officier arrêta sur M. Lebel un regard couvert; puis, avec une sorte de froid éclat de colère :

— Croyez-vous, monsieur, dit-il, que je sois d'humeur à supporter qu'on se moque de moi?

— Je ne me moque pas, repartit doucement M. Lebel, je précise; et tout au moins admettrez-vous qu'étant contraint de faire une telle largesse à vos soldats, je veuille, comme compensation, m'en attribuer l'honneur. Vous aviez dit *vin ordinaire*, je n'ai pas voulu écrire *vin vieux* sans vous prévenir. Voilà tout.

M. Lebel accompagna ces dernières paroles d'un sourire dont parut singulièrement gêné l'homme aux réquisitions, qui craignait peut-être de ne plus se trouver suffisamment fort dans son rôle implacable, s'il devait voir se renouveler les plaisantes objections.

— Passons, fit-il avec brutalité.

— Passons, répéta M. Lebel sans s'émouvoir.

L'officier stipula qu'un repas, dont il indiqua sommairement le confortable menu, serait servi pour quinze officiers dans la salle où avait lieu l'entretien; qu'autant de lits seraient dressés dans des chambres voisines. Il ordonna qu'à la porte de chaque maison fussent transportées autant de bottes de paille qu'il devait y coucher d'hommes — ajoutant comme remarque incidente — que cette paille pourrait être à double fin, en facilitant l'incendie, si le village, pour une raison ou pour une autre, devait être brûlé. Il réclama encore du bois sec près de chaque foyer, pour la cuisson des aliments des soldats, du foin, de l'avoine pour les chevaux... Que sais-je?

Et il partit en annonçant l'arrivée des troupes pour quatre ou cinq heures de l'après-midi.

Quand nous l'eûmes perdu de vue, lui et son escorte :

— Voilà, dit le Grand-Espagnol à M. Lebel, une quinzaine de bandits, dont nous aurions vu certainement la fin, si vous aviez voulu nous laisser faire.

— Oui, répondit M. Lebel; mais vous ne songez pas au village... Il faut que nous pensions au village, nous.

— Ah ! votre village; je crains bien qu'ils ne le brûlent quand même, en dépit de tout ce que vous pourrez faire pour les apaiser.

— Non, non, ils ne le brûleront pas; répliqua M. Lebel avec un mouvement de tête qui exprimait la plus nette certitude.

Et il se mit en devoir de tout disposer pour la réception des hôtes annoncés.

Ils avaient demandé dix moutons, on en tua douze. Trois pétrins furent mis en besogne pour le pain. Les sacs de pommes de terre, les quartiers de lard s'entassèrent. Des émissaires partirent en tous sens pour rapporter les choses dont on manquait. Dans le village, c'était presque par charretées que les bottes de paille et les fagots étaient déposés devant les portes et près des foyers... A la ferme, on ne voyait que gens plumant, épluchant... Les tables se dressaient, les lits se plaçaient. Les bouteilles cachetées sortaient poudreuses des celliers.

A voir tant d'entrain, tant de zèle partout, on se fût volontiers cru, non pas dans l'attente d'une occupation étrangère, mais à la veille de quelque grande fête du pays.

Étant donnés les sentiments manifestés à notre arrivée, nous nous demandions ce que signifiait cette étrange conduite.

A la vérité, dans chaque maison, les femmes ras-

semblaient à la hâte leurs objets les plus précieux et ceux de leurs enfants.

Un peu avant l'heure indiquée pour la venue des ennemis, une sorte de migration en règle commença : des jeunes filles, des vieillards, des mères, des enfants, chargés de paquets, se dirigeaient du côté de la frontière. Les hommes restaient, qui continuaient les préparatifs de réception.

A ce moment, M. Lebel crut devoir nous faire remarquer que la ferme ayant été requise pour le logement des officiers et de leur entourage, nous ne saurions y trouver l'hospitalité cette nuit-là.

— Il conviendrait peut-être, ajouta-t-il, que vous vous établissiez vers le soir au petit poste, dans le bois, car, d'un moment à l'autre, l'occasion pourrait se présenter d'un *bon coup à faire*.

La plupart des nôtres gagnèrent donc la hutte. Seuls, Appenzell et moi, nous eûmes la curiosité d'assister à l'arrivée des étrangers.

Ils furent en vue vers cinq heures et demie. Vingt-cinq à trente cavaliers, dont quelques-uns, d'ailleurs, s'étaient déployés à travers champs, devançaient l'infanterie, qui formait deux détachements, entre lesquels quelques chevaux traînaient deux canons et quelques fourgons. C'était évidemment la troupe contre laquelle nous avions combattu la veille, grossie d'une ou deux compagnies.

L'officier qui était venu le matin se présenta le premier. M. Lebel l'attendait avec cinq ou six hommes sur la route. L'autre s'informa si ses instructions avaient été ponctuellement suivies. M. Lebel attesta que tous avaient fait de leur mieux.

La halte se fit aux premières maisons. Cinq minutes plus tard, les rangs ayant été rompus, les hommes se trouvèrent presque aussitôt répartis, sans confusion, sans tumulte, presque sans bruit, dans les logements qui leur avaient été assignés. Un cordon de sentinelles se formait, occupant toutes les avenues du village, avec des vedettes en diverses directions.

Le corps d'officiers monta à la ferme, ainsi que les cavaliers et les artilleurs, dont les pièces furent placées en batterie devant la maison.

Pendant que les hommes galonnés traînant leurs sabres, allaient et venaient, donnant, envoyant des ordres, M. Lebel, de son côté, veillait à ce que le service du repas et des écuries fût convenablement fait.

Le couvert était mis sur de belles nappes blanches, où brillaient le cristal, la porcelaine et l'argenterie. De la cuisine s'échappaient d'alléchantes vapeurs; et Appenzell, qui saisissait de temps en temps quelques-unes de leurs paroles, me disait que ces messieurs de l'état-major semblaient se promettre, avec une véritable unanimité, de faire largement honneur aux mets dont ils flairaient déjà les réjouissantes prémisses, et aux vénérables flacons qui allongeaient devant chaque assiette leur cou cravaté de cire verte ou brune.

Ils se mirent à table vers la chute du jour. Nous dûmes alors quitter la ferme pour rejoindre nos camarades, car à la nuit toute circulation allait être interdite, et l'une des sentinelles avec qui Appenzell échangea quelques mots nous dit que la consigne était de ne laisser passer personne après huit heures, pour sortir du village, non plus que pour y entrer.

Quand nous arrivâmes sur la hauteur, il faisait encore assez clair pour qu'on pût distinguer les groupes d'habits bleus épars çà et là, et quelques bruits montaient vers nous.

Mais bientôt l'ombre s'étendit, qui sembla répandre avec elle un morne silence. Nous ne vîmes ni n'entendîmes plus rien.

Alors chacun de nous ayant repris ses armes, nous nous assîmes deux par deux dans le taillis, la plupart disposés à passer la nuit à la belle étoile, car la hutte n'aurait pu nous abriter tous. Causant à voix basse, nous attendions.

Plus de deux heures s'étaient passées ainsi, quand un bruit de pas attira notre attention.

— Qui vient là? demanda tout doucement le Grand-Espagnol.

— Moi!

C'était M. Lebel avec un de ses domestiques.

— Les sentinelles vous ont donc laissé passer? demandai-je à mon tour.

— Les sentinelles? Elles dorment, et solidement, je vous jure.

— Comment?

— Oui; le vin vieux produit de ces effets-là quand on a eu soin d'y mélanger une dose suffisante d'eau de pavots. Cela n'a aucun goût, mais cela procure un sommeil très-paisible.

— Quoi! ces bouteilles?

— Que vous avez vues bien cachetées, bien couvertes de poussière, avaient été convenablement préparées et recachetées, repoudrées... Nous avions pris nos précautions.

— Mais, alors, tous ces soldats?...

— Soldats et officiers, ils dorment. Sur quatre cents, je gage pour trois cent cinquante que n'éveillerait pas le bruit du canon..., et pour trente autres qui n'ont guère envie de courir ni de se battre. J'en admets vingt en bon état.

— En ce cas, il n'y aurait qu'à vouloir pour en faire un effroyable massacre?

— Si le cœur vous en dit, messieurs de la Chaux-Cernoise, il y a de la besogne pour vous, là-bas.

— Allons! fit le père Cluzot d'une voix lugubre.

J'avoue que, pour ma part, si autorisée qu'elle pût être par la cruelle conduite des Prussiens contre les francs-tireurs, l'idée d'une semblable tuerie ne fit que me causer une sorte d'effroi. Ce sentiment fut sans doute partagé par tous mes camarades, car le mot du père Cluzot resta sans écho, même auprès du Grand-Espagnol, qui proposa de descendre au village, de désarmer tous ces hommes qui, à leur réveil, se trouveraient prisonniers, et qu'on emmènerait à la ville avec l'aide des paysans.

— Non, dit M. Lebel, car ceux qui ont moins bu que les autres pourraient suffire à vous en empêcher.

— Alors, qu'espérez-vous?... Car demain, ils se réveilleront...

— Pas tous.

Et voilà que sur ces mots de M. Lebel, un immense et fumeux éclair jaillit devant nous, comme un jet de volcan, pour s'éteindre dans une double détonation intense et profonde, qui s'acheva par de sourds et longs fracas.

— Qu'est cela?

— C'est ma maison qui saute, nous répondit M. Lebel. André, le mineur, m'avait assuré que les cinquante kilos de poudre suffiraient, et que, la mèche allumée, j'aurais le temps de venir jusqu'ici pour assister à

l'explosion. Je crois d'ailleurs que les caissons d'artillerie s'en sont mêlés. Allons, tout va bien.

— Mais, maintenant, là-bas, ces flammes sur divers points?

— Le signal est donné. C'est l'incendie du village qui commence. Je vous l'avais bien dit qu'*ils* ne le brûleraient pas. C'est nous qui le brûlons — en leur honneur. Ainsi la paille aura servi à deux fins, comme ils l'ont désiré. Ce n'était pas sans intention que nous la leur avions prodiguée : la traînée de feu se communiquera mieux. Ce soir, pendant qu'ils étaient à table, ils m'ont fait venir, et comme je ne leur répondais pas à leur gré à propos des francs-tireurs, ils ont encore parlé d'incendier le village demain, avant de partir. Eh bien! ils n'auront pas cette peine. Ceux qui resteront pourront aller dire à leurs compagnons d'armes comment certains Français savent mettre à exécution les menaces que leur font les Prussiens, et la leçon leur profitera peut-être.

— Elle vous aura coûté cher, observai-je.

— Oh! moins qu'à eux. Voyez, jeune homme, voyez, me répliqua M. Lebel, la main tendue vers le vallon, où peu à peu se déroulait pour nous, aux croissantes clartés de l'incendie, le spectacle le plus sinistrement grandiose auquel il m'eût été jamais donné d'assister.

La flamme, qu'attisait une légère brise d'automne, se répandait fauve ou rougeâtre de proche en proche; là elle montait, tordant ses découpures aiguës; là elle

La discussion du menu. Dessin de F. Lix.

rampait, se traînait comme un épais serpent de métal en fusion, là elle petillait claire, là elle semblait s'arrêter, s'étouffer dans sa propre fumée, mais pour éclater bientôt plus rapide, plus envahissante.

Sous le dôme empourpré du ciel noir, ce village, embrasé dans toute son étendue, était comme une sorte de fournaise fantastique, infernale, où l'on croyait voir çà et là s'agiter, se tordre les fantômes désespérés des maudits.

Des formes humaines, se découpant noires sur les foyers ardents, ou lumineuses sur les fonds ombreux, allaient, venaient, les unes lentes, lourdes; les autres affolées, vertigineuses. Celles-là ne paraissaient avoir fait quelques pas que pour retomber sur elles-mêmes; ces autres couraient en secouant des tourbillons d'étincelles. C'étaient des bras levés, des chutes, des rencontres; et partout, on le comprenait, l'inconscience du péril : comme un cauchemar auquel tous ces êtres s'étaient trouvés livrés. Ils se hâtaient sans savoir fuir; ils sortaient des maisons pour y rentrer.

Et de longs cris retentissaient : plaintes douloureuses, appels confus, rauques imprécations. Et les armes chargées détonaient; et quand le feu trouvait des gibernes, il se faisait comme des rayonnements de fusées.

A l'explosion de la ferme avait succédé l'embrasement de ses ruines. Mais là presque pas de mouvement, seulement quelques silhouettes presque aussitôt disparues qu'aperçues et des hennissements de chevaux. Un des canons avait roulé jusqu'au parapet de la terrasse, par-dessus lequel on le voyait allonger son grand cou jaune. L'autre avait disparu. Un caisson était resté ou avait reculé près de la maison. La flamme

l'atteint : il saute. Une gerbe fauve illumine le ciel; un bruit terrible ébranle la terre; un nuage blanc flotte, ondoie à cette place. Le vent l'emporte. Le canon n'est plus là; où est-il?

Au loin, tout autour de la zone embrasée cependant, des bruits s'entendaient, témoignant que quelques hommes avaient échappé au sort subi par tant d'autres.

— C'est ce qu'il faut, dit M. Lebel; ceux-là iront porter la nouvelle aux autres. Et maintenant, adieu, messieurs, ajouta-t-il en nous tendant les mains. Nos comptes réglés avec l'ennemi, je dois m'occuper de la sûreté de mes compatriotes; je vais là-bas diriger l'émigration. Vous m'excuserez, je pense, de ne plus me dire votre hôte. Je ne crois pas qu'il y ait ici de grands dangers à courir pour vous cette nuit. Mais si vous décidez de vous éloigner, ce brave garçon — il désignait son domestique — vous servira de guide. Au revoir, messieurs, et Dieu délivre la France!

L'incendie. Dessin de F. Lix.

Nul de nous ne trouva un mot à lui répondre. Il s'éloigna; et, tant qu'on l'entendit, un silence morne régna parmi nous.

Puis le Grand-Espagnol, avec une sorte de farouche et sombre éclat de voix :

— Allons-nous-en, fit-il, allons-nous-en!

Une minute plus tard, nous étions en marche, hâtant le pas, laissant derrière nous, et sans nous, s'achever le drame lugubre dont l'horrible vision semblait nous harceler tous d'épouvante.

— C'est affreux, n'est-ce pas? dis-je à notre chef, près de qui je marchais.

— Jamais rien de pareil en Espagne, me répondit-il d'une voix que l'émotion faisait étrange — jamais!

Puis, après un instant de silence :

— Et pourtant, reprit-il avec un accent qu'il s'efforçait de rendre ferme et résolu — et pourtant, si c'était partout comme ça!...

Dans le ciel noir s'allongeaient par-dessus nous de mouvantes lueurs, qui me semblaient des brouillards de sang.

J'aurais bien voulu qu'il fît jour.

***

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE BANQUET DES CENTENAIRES[1].

ESSAI SUR L'ART DE VIVRE LONGTEMPS.

Maintenant que je vous ai mis à même de constituer de futurs centenaires si l'occasion s'en présente, je retourne aux rajeunisseurs, que je ne saurais décemment quitter sans avoir accordé un instant d'audience au plus ancien, et je pourrais dire aussi au plus aimable d'entre eux.

Vous avez mémoire, mémoire, n'est-ce pas? de certain passage des livres saints (passage qui a d'ailleurs prêté à mainte interprétation diamétralement opposée à ce qu'il renferme en réalité), où il est question du vieux roi David, qui languissait dans la décrépitude et à qui les sages, disons les médecins de sa cour, conseillèrent, comme spécifique revivifiant, la compagnie d'une jeune personne. Or, en rapprochant de l'anecdote biblique une inscription tumulaire authentique, ou supposée, qui aurait été retrouvée sur de vieux marbres romains et qui constate que Clodius Hermippus avait vécu jusqu'à 115 ans, à l'aide de « l'haleine de jeunes filles » (*puellarum anhelitu*), le médecin allemand Cohausen trouva la base d'un système de rajeunissement dont il exposa les principes (en 1742) dans l'*Hermippus Redivivus*, livre de fantaisie sérieuse, où l'ingénieux à propos des exemples s'unit sans cesse au pittoresque des idées.

« On admet généralement, dit-il, que dans le cas des maladies épidémiques, l'infection est propagée par les haleines corrompues. Or si la respiration humaine est si fétide, et si puissamment nuisible quand elle émane de personnes malsaines, pourquoi ne concevrions-nous pas qu'elle pût être de quelque efficacité salutaire de la part des personnes qui jouissent d'une santé aussi franche que vigoureuse? Il est, je crois, dès longtemps convenu de la part des vrais initiés dans les secrets de la nature, qu'il est un mouvement aussi preste que vivace dans le sang des personnes jeunes et auquel, conformément aux lois de l'économie animale, sont attribuées la santé et la vigueur; d'un autre côté, que le déclin de ce même mouvement, et conséquemment une circulation plus lente, qui, par degrés se ralentit dans les moindres vaisseaux, est la principale cause de ces engourdissements de nerfs, ainsi que de la pénible lassitude du décroissement de force qui constituent les incommodités du vieil âge. Il n'est donc point absurde de penser que les chaudes, actives et balsamiques particules que poussent dans l'air les poumons des jeunes gens, étant pour ainsi dire pompées par un vieillard, puissent communiquer à son sang ainsi qu'à sa circulation un degré de jeunesse rétroactive et qui, par une constante répétition, peut prévenir ou écarter ces affligeantes infirmités auxquelles le vieil âge n'est que trop généralement exposé. »

Ainsi s'exprime le docteur Cohausen, et il va sans dire que, me renfermant dans mon rôle d'historien, je vous donne sa théorie pour ce qu'elle peut valoir. Toujours est-il qu'après une argumentation assez complexe dans le même sens, l'auteur passe aux exemples. Il remarque que plusieurs personnages notables, qui se sont occupés d'enseignement et qui, par conséquent, ont vécu dans la compagnie de la jeunesse, ont atteint un âge très-avancé. Il cite chez les anciens ce Gorgias, dont nous avons déjà parlé, et son disciple Isocrate qui, à 98 ans, professait encore avec toute la sérénité, toute la lucidité d'esprit d'un jeune homme. Chez les modernes, il atteste l'héléniste Platerus, lequel rapporte que son aïeul, ci-devant instituteur de plusieurs gentilshommes, avait épousé à 100 ans une femme de 30, avec laquelle il vécut encore nombre d'années. Il cite encore un seigneur français, qu'il regrette de ne pouvoir nommer, qui, instruit sans doute du secret de l'Hermippus romain, gardait constamment dans un hôtel, sous prétexte de charité, dix à douze jeunes filles, dans la société desquelles il se tenait presque toujours. Par ce moyen, il se maintenait dans la pleine possession, non-seulement de sa santé, mais des facultés de son esprit, et il se flattait de recueillir encore les avantages de ce genre de vie, lorsqu'on vint lui démontrer qu'il pouvait y avoir quelque chose d'irréligieux dans cette pratique; sur quoi il congédia ses espèces d'*anges gardiens* et ne tarda pas à tomber dans un marasme qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau. Cohausen pourrait mentionner aussi l'empereur Barberousse, qui, par le conseil de ses médecins, faisait coucher dans sa chambre plusieurs petits garçons, et se trouvait bien de ce voisinage. Son traducteur français lui vient en aide en parlant du lord maréchal, comte de Stair, qui se fit remarquer pour avoir conservé très-tard toute sa vivacité et toute sa bonne humeur, « grâce à ce qu'il rechercha toujours la compagnie des jeunes gens des deux sexes, avec lesquels il était toujours aussi gai qu'obligeant et dont il ne cessa d'être également chéri. »

Tout le monde, ajoute cet écrivain, a ouï parler de M. Coverly, fameux maître d'une école de jeunes demoiselles dans Queen Square. Il conserva sa santé, sa vigueur, son bon sens de gaieté jusqu'au delà de la centième année, et avait coutume de dire quand il entendait tousser, cracher ou geindre des hommes de trente ou quarante années moins âgés que lui : « Quel ennui d'avoir à vivre avec de vieilles gens! » Mais un jour les siens le forcèrent en quelque sorte à se séparer de ses chères élèves pour prendre du repos, et il ne tarda pas à tomber malade et à mourir.

Je vous fais grâce, messieurs, de l'organisation quelque peu utopique du collége des jeunes vierges en faveur des Hermippus modernes, et de l'appareil à recueillir l'essence de respiration juvénile, élixir vital que l'auteur ne se permet de recommander qu'en s'appuyant sur le témoignage de plusieurs personnalités scientifiques célèbres, et notamment sur celui du grand chimiste Robert Boyle, qui dit avoir obtenu les plus merveilleux résultats d'un *extrait* analogue. Fidèle toutefois à l'une de mes précédentes assertions, je ne saurais passer outre sans vous indiquer ce qui peut ressortir de profitable selon moi d'une théorie en réalité fort hasardeuse. Aussi, je n'hésite pas à déclarer qu'en dédaignant, au point de vue purement physique, les conseils du docteur Cohausen, je serais tout disposé à en attendre les merveilleux effets au point de vue moral; car il me semble hors de doute qu'en tout état

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

de cause la fréquentation de la vive, de l'heureuse, de l'ardente jeunesse ne peut être que bonne et salutaire aux gens qui ont à combattre les rouilles de l'âme aussi bien que celles du corps. Je me rangerais donc volontiers à l'avis du très-célèbre et très-âgé maréchal de Schomberg qui disait que, dans sa jeunesse, il aimait à converser avec les vieillards pour acquérir de l'expérience, et que, dans sa vieillesse, il recherchait la compagnie des jeunes gens pour tenir ses esprits en action.

Des gens qui crurent à la possibilité

De réparer des ans l'irréparable outrage,

à ceux qui s'avisèrent de penser qu'un moyen était trouvable pour enrayer en quelque sorte l'action du temps, il n'y a qu'un pas, et la transition se fait tout naturellement. Je ne vous citerai qu'un de ceux-là, mais, comme on dit quelquefois, la qualité équivaut à la quantité, et il s'agit d'un véritable esprit d'élite, dont la parole mérite d'autant plus d'attention en ce cas qu'il n'eût guère coutume de s'égarer dans les sphères purement spéculatives.

Interrogé sur la question de la longévité humaine, Maupertuis répond ceci :

— Sans remonter à ces temps où la vie de nos pères était de huit à neuf siècles, nous trouvons des exemples récents, qui peuvent faire penser qu'il y a dans l'homme quelque source de vie plus longue que la vie ordinaire.

Une idée se présente à nous, c'est que le corps humain est une sorte de machine végétante, c'est-à-dire dont les parties sont susceptibles de développement et d'augmentation, et qui, dès qu'elle a été une fois mise en mouvement, tend continuellement à un certain point de maturité, qui est la mort... Le seul moyen par lequel on pourrait peut-être prolonger nos jours serait donc de suspendre ou de ralentir cette végétation. Et ce qui se passe dans les plantes et dans quelques animaux paraît confirmer cette idée. Le ralentissement ou l'accélération du mouvement de la séve prolonge ou abrége sensiblement la durée des plantes... Les œufs des oiseaux et de différentes sortes d'insectes sont ces animaux eux-mêmes renfermés dans la coquille. Ils y ont déjà une espèce de vie, et l'on peut la prolonger longtemps en leur faisant éviter la chaleur... Cette prolongation peut aller jusqu'à des années, et sur une vie dont la durée n'est parfois que de quelques jours, des années sont plus que ne seraient pour nous plusieurs siècles.

Si donc on trouvait l'art de ralentir la végétation de nos corps, peut-être parviendrait-on à augmenter de beaucoup la durée de notre vie. Ou si l'on pouvait les tenir dans une suspension plus parfaite de leurs fonctions, peut-être parviendrait-on à remettre diverses périodes de notre vie à des temps fort éloignés (1).

Pure extravagance, penserez-vous, peut-être, dût en souffrir l'autorité morale du philosophe qui s'exprime ainsi. Mais à ce propos laissez-moi vous rappeler que Descartes, le grand Descartes lui-même, était convaincu qu'une sorte d'immortalité humaine était possible, et qu'il affirmait avoir trouvé le secret de pousser la vie bien au delà des limites ordinaires; j'ajoute que Condorcet dit très-sérieusement qu'un temps viendra sans doute où la mort ne sera plus qu'un rare accident de nature, auquel la généralité des hommes pourra se soustraire. Voilà, je pense, que l'extravagant Maupertuis a trouvé bonne compagnie. Quoi qu'il en soit, et quoique cent et quelque trente ans soient écoulés depuis que Maupertuis écrivait, nul n'a encore imaginé le procédé de suspension d'existence. Mais s'ensuit-il que cette idée, aussi bizarre qu'elle puisse paraître, ait été émise en pure perte? Non, sans doute, et nous le verrons bien plus tard.

Deux siècles avant Maupertuis, l'hermétiste Cardan semblait déjà ouvrir un avis analogue quand il affirmai que si les arbres vivent plus longtemps que les animaux, c'est « qu'ils ne font pas d'exercice », car l'exercice accroît la transpiration, et la transpiration constituant une déperdition du fluide vital doit nécessairement abréger la vie (1). L'illustre chancelier Bacon vint ensuite, qui, adoptant sans doute cette singulière opinion, engage les gens à s'huiler le corps pour empêcher la transpiration. Maupertuis lui-même avance quelque part qu'il pourrait être bon de se couvrir le corps de poix; mais ces conseils n'ont pas fait fortune.

D'ailleurs le système qui consiste à préserver l'homme des pertes dues à la transpiration est une grosse hérésie en opposition avec les idées des physiologistes les plus fameux des divers âges. Demandons plutôt à notre contemporain, le docteur Turc, qui prend au contraire pour thèse que la santé est le résultat du libre et régulier « fonctionnement de la peau ». Selon lui, c'est par la peau que nous commençons à vieillir. La peau, premier créé de nos organes, est aussi le plus important de tous. La transpiration *sensible* et *insensible* qui s'opère par la peau (2) est chez nous le phénomène fondamental de l'existence, et quand la paresse ou l'atonie du tissu cutané en retarde ou en interrompt les fonctions, l'équilibre organique est compromis et la vieillesse, qui n'est à proprement parler qu'une affection de la peau, s'empare de nous. C'est donc surtout à entretenir la vitalité de la peau que nous devons tendre, si nous désirons acquérir de longs jours.

A cet effet, le docte auteur de *la Vieillesse considérée comme maladie* (de la peau) nous indique un ensemble de pratiques salutaires, comme l'exercice, le bain d'eau, de soleil ou de grand air, le massage, les frictions, les lotions, pratiques d'ailleurs excellentes en elles-mêmes, à la condition toutefois que, par un esprit trop systématique, on n'arrive pas à en faire excès, et je dois dire qu'on risquerait fort de tomber dans cet excès si l'on prenait trop à la lettre les prescriptions de notre auteur, et que...

— Ça mais, docteur, interrompit l'hôtelier, sais-tu bien que, si tu continues sur ce ton-là, nous risquons, nous, d'aller loin sans savoir à quoi nous en tenir sur les conseils que tu prétends nous donner. Il n'est, en effet, aucun système dont tu parles, qu'aussitôt tu n'aies à le battre en brèche par l'ironie ou la réticence. Tu me parais être sceptique en diable. Les médecins le sont tous, dit-on, mais pour un homme qui devait nous persuader de la possibilité...

— Patience donc, Monsieur Courtinat, interrompit à son tour le docteur, n'est-il pas évident pour vous que la ligne que je me suis tracée va de l'absurde au raison-

(1) Voir *la Vie intermittente*, par Arthur Mangin, *Musée des Familles*, t. XXXII, p. 99.

(1) Notons qu'à l'époque où vivait Cardan les naturalistes n'avaient pas encore constaté dans les végétaux les phénomènes de respiration et de transpiration.

(2) Il est en effet démontré, par des expériences exactes, que la transpiration *insensible* peut enlever jusqu'aux cinq huitièmes en poids de nos aliments et de nos boissons.

nable? et convient-il que vous m'arrêtiez alors que je mets justement le pied sur le terrain des idées saines et praticables? Que je fasse des réserves, c'est doublement dans mon rôle, d'abord parce qu'en tant qu'historien, j'ai le droit et même le devoir d'exercer une critique impartiale, ensuite parce que je ne suis rien moins qu'homme à système, et que, par conséquent, je ne saurais être entièrement approbatif pour les esprits systématiques. Au surplus, j'ai à vous présenter maintenant une école, que je qualifierai d'imposante, avec laquelle nous aurons d'autant moins à contredire que ses doctrines sont appuyées par de nombreux exemples... Car, ne vous l'ai-je pas déjà laissé entendre? dans des questions de l'ordre de celle qui nous occupe, tout en professant le plus grand respect pour l'autorité de la science pure, je penche fort vers l'empirisme, et les données spéculatives me semblent singulièrement distancées par l'expérience.

V. — L'ÉCOLE DE LA SOBRIÉTÉ.

Louis Cornaro, noble vénitien, qui fut citoyen du monde pendant un siècle bien révolu (1466-1566) peut passer pour le principal apôtre, ou pour l'oracle de cette école. Il fit lui-même l'historique de sa longévité en quatre discours qu'il publia le premier à 83 ans, le second à 86, le troisième à 91 et le quatrième à 95.

A la bonne heure, n'est-ce pas? Voilà des chiffres qui argumentent respectablement en faveur des théories émises par l'auteur. C'est pourquoi interrogeons, ou plutôt laissons parler cet heureux expérimentateur.

« L'abondance et la diversité des mets, sans plus de préambule, est un abus pernicieux qu'il faut détruire en vivant sobrement, comme faisaient par goût ou par force les premiers hommes. Quelques jeunes gens qui ont perdu leurs pères plus tôt qu'ils ne devaient s'y attendre m'ont témoigné le désir de savoir de quelle manière j'ai vécu, pour s'y conformer... Je veux les satisfaire et rendre en même temps un bon office au public en déclarant quels ont été les motifs qui m'ont fait renoncer à l'intempérance pour suivre la vie sobre.

« La faiblesse naturelle de ma constitution, qui s'était considérablement augmentée par la manière dont je vivais, me mit en un si pitoyable état, que je fus obligé de quitter tout à fait la bonne chère pour laquelle j'avais eu toute ma vie beaucoup d'inclination. Je m'y étais même livré si fréquemment, que j'éprouvais toutes sortes de maux : douleurs d'estomac, gouttes, coliques, etc...

« J'étais presque continuellement dans un état de fièvre et d'angoisse insupportable, et en vérité, quoique je ne fusse encore âgé que de 35 ans environ, je croyais la fin de ma vie très-prochaine.

« Les meilleurs médecins d'Italie essayèrent vainement ce que l'art pouvait indiquer pour me tirer d'affaire, et ils finirent par me déclarer qu'ils ne savaient qu'un remède pour sauver mes jours, si j'avais le courage de l'entreprendre et d'y persévérer. Ils m'assurèrent que si les excès m'avaient attiré tant d'infirmités, une tempérance soutenue ne manquerait pas de m'en délivrer.

« D'abord, je ne fus guère docile à leurs conseils, mais, sentant mes maux s'augmenter encore, je pris mon parti, et commençai à pratiquer le régime qui m'était indiqué... Bien m'en advint, car à peine l'eus-je observé pendant quelque temps, que j'en ressentis les effets, et je ne fus pas au bout de l'année que je me trouvai non-seulement soulagé, mais entièrement débarrassé de tous mes maux. »

Ainsi se trouve posée en principe l'heureuse influence de la sobriété; mais voyons de quelle façon notre Italien en entend la pratique.

« Lorsque je me vis rétabli et que je commençai à goûter les douceurs de cette espèce de résurrection (1), je compris que si ma nouvelle façon de vivre avait eu assez de pouvoir pour me guérir, elle en aurait suffisamment aussi pour me préserver des maladies auxquelles j'avais toujours été sujet... Je m'appliquai donc à la connaissance des aliments qui m'étaient propres. Je voulus éprouver si le proverbe ne ment point, qui dit que tout ce qui est agréable à la bouche est bon au corps, et je connus qu'on a tort d'y ajouter foi. Je ne pouvais autrefois me passer de boire à la glace, j'aimais les vins fumeux, les melons, les fruits crus de toutes sortes, les salades, les viandes venaisées, les ragoûts, les pâtisseries, et cependant tout cela m'incommodait. En conséquence, je fis choix des viandes et des vins dont l'usage convenait à mon tempérament. J'en proportionnai la quantité à la force de mon estomac, et me fis une loi de demeurer à la fin du repas assez sur mon appétit pour qu'il me fût possible de manger encore avec plaisir. »

Cornaro avait adopté ce vieil adage : *Qui mange peu mange beaucoup*, à savoir que, pour être à même d'avoir longtemps besoin de nourriture, il faut en user frugalement. Il affirme aussi que ce que nous laissons d'un repas où nous mangerions encore, nous fait plus de bien que ce que nous avons mangé (2). Il ajoute que si tout le monde vivait d'une vie régulière et sobre, il y aurait si peu de malades, qu'on pourrait presque se passer de médecin et de remède. Il dit enfin, et avec beaucoup de raison, selon moi, que chacun devrait tenir à être son propre médecin, car chacun connaîtra toujours mieux son tempérament que celui d'un autre, les tempéraments des hommes étant d'ailleurs aussi différents que leurs visages. »

Au résumé, d'expériences en observations, notre Vénitien en était arrivé à faire un choix rigoureux parmi les aliments et à n'en consommer chaque jour qu'une quantité strictement égale, qu'il dosait, la balance à la main, aussi bien que sa boisson, et il nous assure qu'une fois ses proches, ses amis, croyant voir qu'il se restreignait trop, et l'ayant tourmenté afin qu'il augmentât la ration quotidienne, il tomba sérieusement malade pour deux onces ajoutées à ses aliments solides et deux onces aux liquides.

Ne croyez pas cependant qu'il prétende imposer à

(1) Évidemment Cornaro eut des violences à se faire pour passer de ses habitudes d'alimentation copieuse et recherchée au régime excessivement frugal qui devait le guérir, mais il ne nous en dit rien. Peut-être connut-il et employa-t-il un procédé analogue à celui qu'imagina son contemporain François de Borgia, qui, devenu général des jésuites (et plus tard même canonisé), voulait se corriger de l'habitude de boire très-copieusement qu'il avait prise étant homme du grand monde. On dit qu'il se réduisit peu à peu et insensiblement à la plus petite mesure de vin, en laissant chaque jour tomber dans la vaste coupe qu'il avait coutume de vider à son repas, une ou deux gouttes de cire, qui diminuaient d'autant la capacité du vase.

(2) Salomon avait dit avant Cornaro : « La bouche en tue plus que le glaive. » Platon appelait l'intempérance du boire et du manger « l'amorce de tous les maux, le tombeau de la santé. » Enfin les Anglais disent : « Dieu nous donna la viande et le diable les cuisiniers. »

tous ses disciples un régime aussi rigoureux : « Si je mange très-peu, observe-t-il, c'est parce que mon estomac est délicat; si je m'abstiens de certains mets, c'est qu'ils me sont contraires; mais ceux à qui ils ne sont point nuisibles ne sont pas obligés de s'en priver; ils doivent seulement s'abstenir de manger trop de ce qui leur est bon, et qui par cela même qu'ils en prendraient en excès leur deviendrait mauvais... Tout est là. »

Et maintenant si nous voulons savoir ce qu'il en était advenu de cet homme sobre par excellence, écoutons-le nous déclarer à 90 ans, qu'il trouve l'âge où il est le plus beau, le plus agréable de sa vie. Au reste, il va encore à cheval, il descend et monte encore hardiment de son pied escaliers et montagnes. Il est toujours content, toujours de belle humeur. Il va visiter ses amis et cause avec eux de toutes choses. Il fait faire autour de sa maison de campagne des travaux d'assainissement : il écrit jusqu'à six heures par jour; il ne laisse jamais échapper l'occasion d'acquérir quelque nouvelle connaissance. Une belle vue, un site pittoresque, une mélodie l'enchantent, et les plaisirs qu'il en éprouve sont d'autant plus parfaits que tous ses sens sont encore aussi subtils que pendant sa jeunesse, sinon davantage. Le changement de lit ne l'empêche nullement de dormir; il a partout un sommeil tranquille peuplé de rêves agréables, etc.

Il nous apprend aussi qu'à 83 ans, il avait conservé encore assez de liberté et de vivacité d'esprit pour composer une comédie fort divertissante; et, en raison de cet exploit littéraire, il ne s'estime pas moins digne d'admiration que Sophocle, à qui l'on a tant décerné d'éloges pour un ouvrage sérieux écrit à 70 ans.

Enfin — et cela vient confirmer la théorie de l'Hermippus, dont nous nous entretenions tantôt — Cornaro, pour comble de bonheur, se voit en quelque sorte renaître dans ses nombreux descendants. Quand il rentre chez lui, il trouve jusqu'à onze petits-fils, âgés de 2 à 18 ans, tous sains, tous bien faits et d'un bel avenir. Il badine avec les cadets, les plus grands lui tiennent meilleure compagnie; il les fait souvent chanter ou jouer des instruments; il se mêle quelquefois à leurs concerts, et il faut l'entendre « célébrer les louanges de Dieu, au son de sa lyre, comme un autre David. »

Cornaro, je l'ai déjà dit, vécut un peu plus de 100 ans, et, selon le témoignage d'une de ses nièces, lorsqu'il sentit que sa dernière heure approchait, il mit ordre à ses affaires, reçut les sacrements, puis attendit tranquillement la mort dans un fauteuil. Enfin, sans souffrir aucune douleur, ayant même encore l'esprit et l'œil fort gais, il lui survint un petit évanouissement, qui lui tint lieu d'agonie et lui fit rendre le dernier soupir.

A présent qu'en fait de sobriété nous connaissons, si je puis parler ainsi, « la loi et les prophètes », il convient, je crois, que nous passions sommairement en revue les adeptes conscients et inconscients de cette doctrine.

Notons, au préalable, sans vouloir amoindrir Cornaro (qui, d'ailleurs, nous l'avons vu, n'avait adopté ce régime que par les conseils des médecins), notons que les prescriptions de sobriété, ou tout ou moins de tempérance, se trouvent chez les plus anciens auteurs qui ont traité de la conservation de la vie : chez Hippocrate, qui, rappelons-le, vécut jusqu'à 104 ans; chez Galien, qui atteignit le même âge; chez Cicéron, chez Plutarque, qui devint très-vieux et comptait des centenaires dans sa famille. Cornaro cite, comme lui ayant montré l'exemple, le pape Paul III, le cardinal Bembo, les doges de Venise Londi et Donato, etc.

Après Cornaro, se place en première ligne le moine hollandais Lessius. Ce moine était, comme le vieillard vénitien, d'une constitution chétive, d'un tempérament maladif :

« De savants médecins, nous dit-il, ne jugeaient pas qu'il pût vivre deux ans. Il se prescrivit de lui-même la sobriété, et il en retirait déjà les meilleurs résultats, lorsque lui tombèrent entre les mains les ouvrages de Cornaro. Il les lut, les traduisit d'italien en latin, et, sous forme de préface, les augmenta d'un traité fort judicieux, intitulé *les Avantages de la vie sobre.* » Avantages qu'il recueillit, en effet, car sa vie fut presque aussi longue que celle de son prédécesseur en sobriété.

Il faut d'ailleurs le reconnaître, c'est sous la bannière de la tempérance que paraissent s'être rangés, d'instinct ou de propos délibéré, le plus grand nombre des individus pour qui les bornes de l'existence furent reculées au delà du terme habituel.

Et comme je ne connais pas de meilleurs documents que les faits, nous allons butiner au hasard dans la

Michel-Ange peignant *le Jugement dernier*. Dessin de F. Lix.

multitude des exemples que l'histoire a dû porter au compte d'une école dont Cornaro peut être considéré, sinon comme le chef, au moins comme un des plus notables représentants.

Je relève tout d'abord le témoignage de Galien, qui dit avoir connu personnellement un laboureur âgé de 100 ans, qui ne se nourrissait que de lait de chèvre, où il mettait tantôt de la mie de pain, tantôt un peu de miel, et qu'il aromatisait en y faisant bouillir quelques branches de thym.

Platon cite Hérodique de Sicile, médecin et philosophe, qui, bien que d'une santé fort délicate, poussa sa carrière jusqu'à la centième année, par le secours de la diète et de la tempérance.

Et puisque j'ai prononcé le mot de diète — ou jeûne — il est bon que nous sachions jusqu'à quel point ce régime de privation, ordinairement observé par les communautés religieuses, influe sur la durée de l'existence. J'interroge donc les annales d'un des ordres où l'abstinence est la plus rigoureuse (j'entends l'ordre des chartreux et chartreuses), et je trouve qu'en 1524, dom Jean Briselance, profès du Valdieu au Perche, après soixante-dix-huit ans de profession, y mourut à 101 ans;

Qu'en 1559, dom Jean-Edmond Clavel, profès de Bonnefoi en Vivarais, ne cessa de vivre qu'à 111 ans;

Qu'en 1593, dom Corneille, profès de Sainte-Sophie, proche Bois-le-Duc, atteignit 118 ans;

Que vers 1610, dom Percheron, profès du mont Dieu, près Sedan, parvint à 105 ans;

Qu'en 1516, domne Michelle de Montorzier, professe de Gannay, près Béthune, mourut à 118 ans;

Qu'en 1574, domne de Marsonnas, professe de Salette, mourut à 103 ans, après quatre-vingt-cinq ans de religion;

Et enfin qu'en 1625, domne Isabelle de Bergues, professe de la même chartreuse de Gannay, mourut à 101 ans, dont elle avait passé quatre-vingt-trois dans les saintes austérités de la règle.

Donc en thèse générale, l'abstinence, toute mesure gardée cependant, semblerait n'être pas aussi meurtrière qu'on s'accorde à le dire.

J'arrive au fameux empereur mogol Aureng-Zeb, celui-là qui, s'il faut en croire le voyageur historien Gemelli, lorsqu'il eût fait périr tous ceux de sa famille qui pouvaient lui disputer le trône, fut pris de certains remords (remords de crocodile, sans doute) et se condamna, en expiation, à ne goûter désormais ni chair, ni liqueur fermentée jusqu'à la fin de sa vie. Or, savez-vous ce qui arriva? Eh bien, il arriva que cette espèce de pénitence eut pour effet de prolonger indéfiniment une existence que ce cruel ambitieux prétendait lui être à charge. Aureng-Zeb ne quitta la vie qu'à plus de 99 ans. Que les coupables repentants se le disent!

Voici maintenant la grande et austère figure de Michel-Ange, ce prodige d'activité et de génie, qui, en dépit de l'énorme dépense d'énergie nécessitée par ses immenses et merveilleux travaux, ne laissa jamais d'observer la plus excessive sobriété :

« Quelque riche que j'aie été, disait-il au Condivi, son disciple, j'ai toujours vécu pauvrement. »

On sait, en effet, qu'il ne mangea jamais par plaisir, et tout au plus par besoin, se contentant le plus souvent d'un morceau de pain avec un peu de vin, afin d'être, selon son propre aveu, plus dispos, plus dégagé. Ajoutons qu'il dormait peu, le sommeil lui rendant d'ordinaire la tête lourde et l'estomac douloureux.

Il ne se relâcha guère de ce régime qu'à l'époque où il peignit son *Jugement dernier*. A vrai dire, c'était l'époque où il lui arrivait presque chaque nuit de se lever pour travailler chez lui. Il s'était fait, nous dit un de ses biographes, un petit atelier de carton, dans lequel il s'enfermait, pour peindre à la lueur de deux ou trois chandelles plantées sur son chapeau. Par ce moyen, il voyait clair partout, en gardant ses mains parfaitement libres.

Dieu sait si une pareille suite d'efforts intellectuels et physiques doit nous sembler épuisante, et pourtant le grand homme ne s'éteignit qu'à plus de 92 ans.

D'ailleurs, il est reconnu que l'excès de travail n'est pas à redouter, quand il n'y a pas en même temps excès de plaisir ou d'ennui.

Il le comprenait bien, cet artiste hollandais, qui tomba malade à 46 ans, et à qui les médecins disaient qu'à son âge on pouvait espérer beaucoup :

« Non, répliqua-t-il, n'ayez aucun égard à l'âge que je parais avoir. J'ai vécu jour et nuit. Il faut compter double. »

Mais allons un peu dans les diverses conditions.

Voici Jeanne Brocand, pauvre veuve, qui, en 1761, vivait à Boulogne-sur-Mer, âgée de 104 ans. Mère de quatorze enfants, cette femme n'avait toute sa vie vécu que de pain, de petits poissons et de coquillages, avec de l'eau pour boisson.

L'Irlandais Patrice O'Neil, né en 1647, possédait encore, à 114 ans, l'usage de tous ses sens. Il n'avait jamais bu que de la bière, s'était toujours nourri de végétaux et, signe particulier, n'avait jamais manqué de se lever et de se coucher en même temps que le soleil.

Élisabeth Delon, née à Villevieille, en Languedoc, en 1655, atteignit 107 ans. D'un caractère fort enjoué jusqu'à sa dernière heure, elle n'avait jamais fait usage de vin et jamais goutté de liqueurs.

Jean Essingham, paysan de Corncuailles, avait, en 1657, 144 ans. Bien qu'ayant été soldat, il s'était, lui aussi, abstenu des boissons spiritueuses, et il n'avait même que rarement mangé de la viande.

Ecoutons maintenant messire Pierre la Barrière de Fournier, curé de Nastrongue en Agenois, nous dire comment l'on peut arriver à voir cent cinq fois reverdir les prés et mûrir la vendange.

« Mon régime, depuis l'âge de 45 ans, a toujours été de vivre de légumes, d'oignons, d'ails et d'autres choses aussi grossières. J'ai sans cesse travaillé durement, soit à la terre, soit à mon ministère. Fort peu sensible aux injures du temps, je n'eus jamais de couche molle. Je ne fus jamais ni saigné ni purgé, et ne ressentis jamais la moindre douleur. J'ai 104 ans, et me sens encore assez de force pour faire deux lieues de mon pied, ce qui m'arrive quelquefois.

On conte de ce curé que, déjà fort avancé en âge, et étant un jour occupé à battre son blé, il fut abordé par un bon bourgeois qui le pria de venir recevoir sa confession :

— Volontiers, lui dit-il, mais commencez par faire votre pénitence.

Puis il lui met un fléau dans les mains, le fait battre avec lui autant que ses forces peuvent le lui permettre; si bien que l'autre n'eut plus cœur à rapporter ses péchés, ce qui ne l'empêcha pas de s'en aller absous.

En 1767, meurt à Grechter (Autriche), Justine Weigantin, âgée de 110 ans, qui, ayant eu toute sa vie un dégoût invincible pour la viande, ne connaissait pas de plus grand régal que du pain trempé dans du petit lait, dont elle faisait sa nourriture ordinaire.

J'ai déjà nommé François Seccardi Hongo, consul de Venise à Smyrne, qui était encore très-solide à 114 ans. Ce respectable Italien ne vivait que de légers potages, d'un peu de viande rôtie et de fruits bien murs et n'acceptait jamais de dîner hors de chez lui, pour n'être pas exposé à se départir de son régime.

Nous devons ici une nouvelle mention à la vénérable génevoise objet du quatrain de Voltaire. Cette dame n'avait jamais bu que de l'eau. En revanche — et cela devait lui mériter un redoublement de sympathie de la part du philosophe de Ferney, — elle prenait deux fois du café chaque jour.

Un des rédacteurs de la chronique de Saint-James (Angleterre), écrit ceci en 1763 : « Il y a environ deux mois que j'ai eu occasion de causer avec Robert Eglebie, vieillard de 109 ans. Il a toutes les apparences d'un homme sain et vigoureux. Il porte sur son dos la hotte du raccommodeur de chaudrons. On ne lui donnerait pas plus de 80 ans. Il dit n'avoir goutté ni vin, ni viande depuis bien longtemps. Il a pour nourriture ordinaire du pain, du lait, du fromage et parfois, bien

rarement, un peu de pudding. Deux fois par an, il va à pied de Rippon à Yorck, d'Yorck à Leeds et de Leeds il revient chez lui (voyage de trente lieues environ). »

Vers la même époque vivait au diocèse de Sarlat, dans la paroisse de Sainte-Innocence, Jean Maulmy, âgé de 120 ans. « Ce vieillard, dit une sorte de rapport officiel, dressé par un commandeur de province, ce vieillard n'ayant jamais été que très-pauvre, s'est toujours vu obligé de vivre à la sueur de son front. Il n'a jamais mangé que du pain, de la soupe, des fèves, n'ayant eu pour boisson que de la piquette, et le plus souvent de l'eau ; ce qui n'empêche pas qu'à l'âge de six vingt ans, il fasse encore fréquemment des courses de deux ou trois lieues. »

Voulez-vous d'autres faits du même genre ? j'en suis riche. Mais il me semble que c'en est assez. Deux notes encore cependant l'une statistique, l'autre anecdotique, qui me semblent également conluantes.

Les quakers, vous le savez, sont gens essentiellement austères et tempérants. Or les registres de cette caste, compulsés à Londres vers 1826, attestaient que chez eux la moitié des enfants qui naissent atteignent quarante ans, tandis que sur le même nombre pris dans les autres classes anglaises, la moitié était morte au bout d'un an. D'autre part, les quakers avaient, toute proportion gardée, autant de nonagénaires que le reste des habitants de Londres comptaient d'hommes de 40 ans.

Rétrogradons un peu pour l'anecdote : « En 1728, à Paris, un nommé Villars confia à quelques amis que son oncle, qui avait vécu plus de 100 ans, et qui même n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à 150 ans, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer l'enterrement de quelque personne morte avant l'extrême vieillesse : « Encore un, disait-il en hochant dédaigneusement la tête, qui ne serait pas où il est, s'il avait bu de mon eau. » Ses amis à qui il communiqua ce merveilleux breuvage et qui observèrent le régime prescrit, s'en trouvèrent bien et le prônèrent. Le débit en devint bientôt prodigieux, quoique Villars en fit payer la bouteille 6 francs. Ceux qui, en buvant de son eau, s'astreignirent à la vie sobre qu'il recommandait, comme accompagnement obligatoire, recouvrèrent en peu de temps, dit-on, une santé parfaite. Il disait aux autres : c'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris. Vous avez été intempérants ; corrigez-vous de ce vice ; et vous vivrez 150 ans pour le moins. » Quelques-uns se corrigèrent.

La fortune de cet homme fut bientôt très-considérable. Des enthousiastes le mettaient, et avec raison selon moi, fort au-dessus de son homonyme, le maréchal de Villars qui, disaient-ils, ne savait que faire tuer des hommes, tandis que lui les faisait vivre. »

Enfin l'on apprit que les flacons de Villars, ne contenaient autre chose que de l'eau de Seine aiguisée d'un peu de salpêtre.

VI. — L'ÉCOLE DE LA QUIÉTUDE.

Revenons pour un instant à Cornaro. Après avoir constaté que la nourriture choisie et scrupuleusement dosée qu'il prend n'engendre point les mauvaises humeurs, qui altèrent les meilleurs tempéraments, il fait cette remarque : « Outre cette précaution je n'en ai pas négligé un certain nombre d'autres... Je me suis surtout fort bien trouvé de ne me point livrer au chagrin, en chassant de mon esprit tout ce qui m'en pouvait causer. J'ai employé toutes les forces de ma raison à modérer celle des passions dont l'impétuosité déconcerte souvent l'harmonie des corps les mieux composés... »

Ainsi, selon Cornaro, le calme d'esprit peut marcher de pair avec la sobriété pour la conservation de la vie. Devons-nous l'en croire sur parole ?

Les débats sont ouverts ; appelons les témoins.

Voici d'abord comparaître don Félibien qui nous raconte que dans le couvent du Crogland, dont fut abbé Turquetule, cousin d'Edouard Ier d'Angleterre, les moines étaient divisés en trois classes. Les jeunes, jusqu'à la vingt-quatrième année de profession, portaient tout le poids des offices du chœur et du souci d'entretien de la maison ; la seconde classe, jusqu'à la quarantième année, avait beaucoup moins d'obligations à remplir, mais la troisième classe, dite *des anciens*, avait la liberté de vivre tranquille sans qu'on lui parlât de la moindre affaire inquiétante. Aussi n'était-il pas rare que des moines de cette abbaye vécussent plus d'un siècle. L'un d'eux nommé Turget parvint à 115 ans, un autre appelé Swarlinge arriva jusqu'à 142, et un troisième du nom de Clerambaut ne mourut qu'à 148 ans.

Qui vient là ? — Moi, Jean Maulmy, dont vous faisiez mention tout à l'heure. D'ailleurs, je n'ai qu'un mot à dire.

— Dites-le donc, brave homme.

— Eh bien ! à l'âge de 120 ans, où je suis arrivé, je n'ai pas souvenir de m'être jamais mis en colère.

Remarquons à propos de cette déposition un mot de Leibnitz qui assure que « la bonté est un élément de longévité. »

Autre témoin : Antoine Ranchin, d'une des meilleures familles de Montpellier, né le 29 août 1625.

« J'ai 100 ans, je n'ai aucune infirmité, je suis gai, gaillard et dispos.

— Et c'est sans doute à l'extrême sobriété que vous devez cette heureuse vieillesse ?

— Euh ! pas précisément, j'imagine, car si, à vrai dire, il ne me souvient d'avoir fait aucun excès, je n'ai pas non plus mémoire de m'être jamais assujetti à aucun régime austère...

— En ce cas, par quel moyen ?...

— Vous voulez connaître mon secret. Eh bien, je crois, ou plutôt j'ai l'assurance que je dois mes longs jours à l'égalité d'humeur, à la placidité d'âme où j'ai toujours su me conserver. Lisez plutôt ce qu'on a écrit sur moi dans les mémoires de la Société royale de Montpellier, en 1755. »

M. de Ranchin a de bonne heure banni toutes les idées qui tourmentent la plupart des hommes, et avec un petit revenu honnête pour la province et un fonds de philosophie inépuisable, il s'est fait un système de jouir du plus rare présent dont le ciel nous ait gratifiés. Il a coutume de dire en italien (langue qu'il parle à merveille) : « *Io voglio provare per quanto tempo puo campar un poltrone.* Je veux savoir par expérience combien de temps un poltron peut rester ici bas. » M. de Ranchin est homme d'esprit ; les belles-lettres l'occupent et l'amusent. Il ne va guère sans Virgile ou Horace avec lui. Il visite souvent ses amis, s'assied parfois à leur table, et porte la plus franche gaieté dans les repas auxquels il assiste.

La parole est maintenant à Isaac Newton, un per-

sonnage au nom duquel il n'est besoin, je pense, d'ajouter aucun titre. S'il ne devint pas centenaire, peu s'en fallut. Ecoutons-le. « Né faible, délicat, je ménageai mes forces autant que je pus. Ma vie fut toujours simple et mon régime frugal. Pendant mes travaux les plus appliquants, je ne vécus que de pain trempé dans du vin. Mon habit était toujours du même tissu, quelle que fût la saison. Mais ce qui influa, je crois, le plus sur mon bien-être, c'est que je ne me suis jamais connu de passions : celle même de la gloire fut toujours en moi très-modérée. Plus d'une fois j'ai sincèrement regretté d'avoir songé à me faire connaître, au prix de mon repos. Nommé membre du Parlement, et mis par là sur la route de toutes les grandeurs, l'ambition ne me gagna pas pour cela. Je ne pris la parole que deux fois dans cette assemblée. La première sur une affaire de peu d'importance, la seconde pour demander qu'on fît remettre à l'une des fenêtres un carreau qui était cassé, et par l'absence duquel la température de la salle se trouvait singulièrement refroidie. Malgré l'importance de nos recherches, et le désir que j'avais de les mener à bonne fin, je sus

Le curé de Nastrongue et son paroissien. Dessin de F. Lix.

toujours suspendre mon travail quand je me sentis trop fatigué, et d'ailleurs dans les dix dernières années de ma vie, je renonçai complétement à m'occuper de mathématiques... » (Réveillé-Parise.)

Voici venir ou plutôt revenir Fontenelle : « Moi, dit-il, j'ai toujours considéré la santé comme l'unité qui fait valoir tous les zéros de la vie : je fis en conséquence le possible pour la conserver et j'y parvins. Me réfugiant dans la sobriété, je sus la porter jusque dans la sagesse. Chacune de mes journées était réglée d'avance, et je ne m'écartais que bien rarement du plan tracé. Mes heures de repos, de travail, de récréation, de lecture étaient arrêtées avec soin et précision. Tour à tour mondain et solidaire, toujours tranquille dans le tourbillon du monde, j'avais imprimé aux phénomènes de mon organisation un mouvement tellement égal, uniforme, régulier, que ce mouvement me faisait passer sans la moindre secousse de jour en jour, d'année en année... Je jetais sans les lire au fond d'un bahut les libelles dirigés contre moi; je tâchais d'être secourable à mes ennemis, j'évitais de donner le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Voilà pour le moral. Au physique, j'avais pour maxime de ne manger que modérément et de m'en abstenir quand la nature y répugnait; de ne passer aucun jour sans travailler, afin de n'être obligé en aucun jour de travailler avec excès. Par-dessus tout, j'observai d'être toujours gai. Sans cela, à quoi m'eût servi la philosophie? La surdité même ne me rendit pas triste. Quand on causait autour de moi, je demandais le sujet de la conversation et quand j'avais ce *titre de chapitre*, je pouvais mentalement prendre part, si bon me semblait, à l'entretien... Enfin la mort me vint sans douleur, sans effort... le pendule avait cessé d'osciller. » (*Id.*)

Quel est cet autre vieillard qui passe méditatif? — C'est le grand philosophe Emmanuel Kant qui vécut, lui aussi, près d'un siècle, et de qui un de ses biographes a dit que l'horloge de la cathédrale n'accomplissait pas sa tâche avec plus de méthode que lui. Toujours levé à cinq heures et couché à dix, il prenait un exercice régulier chaque jour, ayant soin même de respirer par le nez, afin d'échauffer l'air qui pénétrait dans ses poumons. Le boire, le manger, le travail, la promenade étaient réglés avec la même ponctualité. Mais il avait essentiellement soin de chasser de son

Villars débitant son élixir. Dessin de F. Lix.

esprit toute idée qui aurait pu en troubler la tranquillité. C'est lui qui, chaque soir en se couchant, s'enveloppait méthodiquement dans sa couverture et se demandait, le cœur épanoui d'aise : « Y a-t-il au monde un homme qui soit plus heureux, et qui se porte mieux que moi? »

En évoquerons-nous d'autres, messieurs? si vous le jugez convenable, je n'ai qu'à faire un signe.

— Je crois, docteur, dit le petit charpentier, que les quelques témoignages exceptionnels qui viennent de se produire forment une assez belle somme d'autorités, pour que tu n'insistes pas. Ainsi, tu sembles conclure que la sobriété de Cornaro, jointe soit à la belle humeur de M. de Ranchin, soit à la régularité mathématique de Fontenelle ou de Kant, peut donner...

— Pardon, interrompit le docteur, je ne conclus rien encore; avant d'en arriver là, je veux donner audience aux délégués d'un nombreux bataillon qui se présente, et qui pourrait, je crois, être qualifié le *clan des irréguliers*.

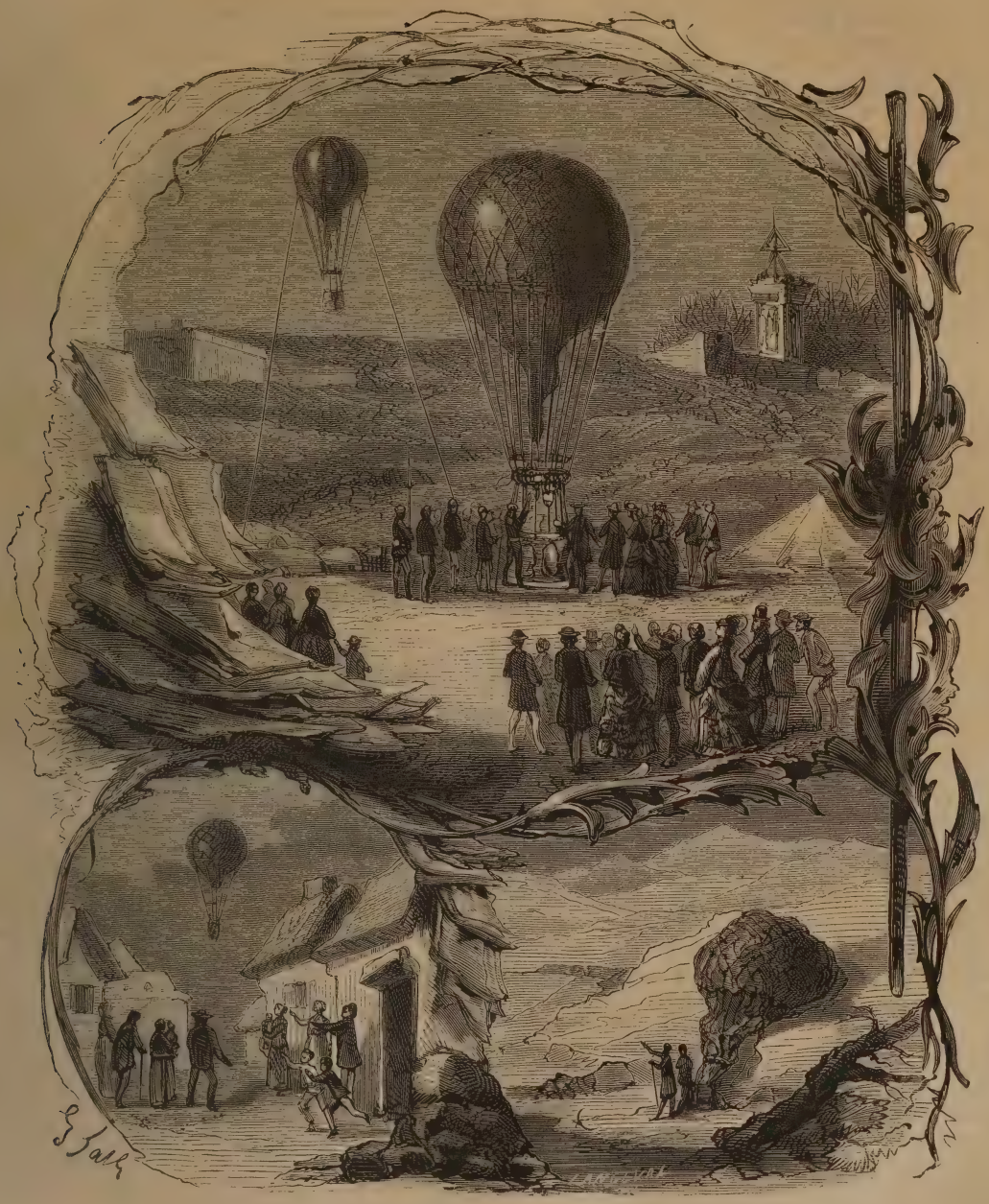
E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LA POSTE PENDANT LE SIÉGE.

I. LES BALLONS.



Les ballons. Composition de G. Fath.

C'est dans la nuit du 17 au 18 septembre que l'avant-garde des armées allemandes arriva en vue des forts.

Trois jours après, Paris était entièrement investi et toutes ses communications interceptées.

Pendant les premiers jours de ce nouvel état de choses, l'achèvement des fortifications, les derniers préparatifs de la lutte, l'armement des gardes mobiles et de la garde nationale occupèrent fiévreusement les esprits. Les Prussiens allaient attaquer la ville, et la ville se tenait prête à les repousser.

Puis, dès que les remparts s'unissant aux forts eurent tiré les premiers coups de canon, on se convainquit que l'ennemi ne tenterait jamais d'entrer de vive force et l'on se résigna à subir les longueurs d'un siége.

Alors on commença à s'inquiéter des nouvelles du dehors. Que se passait-il à Strasbourg, à Metz? La province s'armait-elle? Allait-elle venir au secours de Paris? L'agitation était extrême et des groupes se formaient partout; on s'interrogeait sans se connaître, sans s'être jamais rencontré, car chacun était assailli des mêmes préoccupations.

Enfin la poste annonça qu'elle allait lancer des messagers à travers les lignes. Quelques hommes dévoués tentèrent, en effet, de mettre en défaut la surveillance des Allemands; les uns partaient à cheval, d'autres à pied; mais ils ne pouvaient emporter que fort peu de dépêches.

Ceux que l'ennemi saisissait étaient fusillés comme espions, d'autres revenaient sans avoir pupasser; quelques-uns franchirent les lignes; mais il leur fut impossible de rentrer à Paris, et l'on dut renoncer à ce moyen.

Parfois une dépêche parvenait aux membres du gouvernement et on l'affichait sans retard aux portes des mairies. Et la foule de se presser pour tâcher de lire! Celui qui, à force de patience, d'énergie et de coups de coude arrivait à ce résultat, était aussitôt interrogé par la foule... De temps en temps un homme complaisant se hissait jusqu'à la dépêche et la lisait à haute voix... La nouvelle était aussitôt commentée, dénaturée, colportée, augmentée, amplifiée, jusqu'à ce qu'elle eût atteint des proportions telles que personne ne pouvait plus y croire.

Les Prussiens, pour déjouer les surprises, se servaient de chiens danois dressés à reconnaître les Français; ces éclaireurs d'un nouveau genre arrivaient ventre à terre, et tout en se dissimulant le plus possible, afin de reconnaître nos postes. Ce but atteint, ils signalaient la présence de nos soldats par de formidables aboiements et disparaissaient aussi vite que le vent dès qu'on les mettait en joue. Cette façon d'agir, renouvelée de Cimbres et des Teutons, les aïeux des Prussiens, auxquels ils ont transmis leurs ruses et leur brutalité, suggéra aux assiégés une idée du même genre.

Les habitants de la campagne, réfugiés à Paris, avaient amené avec eux des chiens; ils leur attachèrent des lettres au cou et les lâchèrent hors des remparts dans l'espoir qu'ils retourneraient à leur ancienne demeure, et que les lettres recueillies parviendraient à leur destination; mais l'on renonça encore à ce moyen, qui ne produisit aucun résultat.

C'est alors qu'on songea à employer pour le service de la poste les ballons, qui n'avaient guère servi jusque-là qu'aux observations militaires.

Le célèbre aérostier Nadar avait établi des ballons captifs sur différents points de Paris. Sur la place Saint-Pierre (au pied des buttes Montmartre), des officiers de marine faisaient plusieurs ascensions par jour, ils s'élevaient jusqu'à deux cents mètres, et de là, avec des longues-vues. ils observaient les mouvements de l'ennemi jusque dans un rayon de vingt lieues, et des télégraphes aériens transmettaient aussitôt leurs remarques à tous les points importants de la défense.

Déjà, le 2 octobre, une famille américaine avait quitté Paris en ballon; on résolut alors d'établir un service régulier d'aérostats, chargés de porter en province les dépêches du gouvernement, les journaux et les lettres privées. Les lettres privées ne devaient pas peser plus de quatre grammes.

Les ballons partiraient deux fois par semaine, montés de préférence par des marins, qui ont généralement une connaissance parfaite des vents et des changements atmosphériques.

Le premier départ eut lieu le 7 octobre, sur la place Saint-Pierre. M. Gambetta, ministre de l'intérieur, chargé par le gouvernement de la défense nationale d'organiser les armées de province, partit dans le ballon *l'Armand-Barbès*, emportant avec lui trois cents kilogrammes de dépêches. Un autre ballon, monté par des Américains, devait partir le même soir, à la même heure.

A onze heures du matin, une foule immense, profondément émue, assistait à ce départ.

L'expression de tout ce que Paris renfermait alors d'angoisses, d'espérances et de sentiments affectueux était emportée par ces deux appareils si fragiles que la moindre tourmente pouvait déchirer en lambeaux et rejeter sur le sol.

Un incident suivit immédiatement ce départ; les ballons dépassaient à peine les buttes Montmartre, que le public, ne se rendant nullement compte qu'il se trouvait au pied d'un monticule assez élevé, crut que les aérostats s'arrêtaient dans leur ascension, que le vent manquait et que les voyageurs allaient être contraints d'atterrir dans les lignes prussiennes. En quelques secondes, un millier de personnes rompirent le cordon des sentinelles en poussant un cri de détresse et montèrent jusqu'au plateau qui sert d'assise à la tour Solférino, pour ne pas perdre de vue les voyageurs aériens.

On fut bientôt complétement rassuré sur leur compte.

La marche des aérostats est soumise à tant de conditions, que les départs ne pouvaient s'effectuer régulièrement : tantôt l'atmosphère humide dégonflait le ballon, tantôt les vents soufflaient vers l'Allemagne et l'Océan. On essaya alors de remporter une victoire sur le vent et de guider autant que possible le ballon dans les airs. Plusieurs projets furent successivement présentés et rejetés; depuis longtemps déjà les aéronautes les plus célèbres avaient vainement tenté d'arriver à ce résultat.

On proposa, dans ce même ordre d'idées, d'atteler des aigles aux ballons; quatre devaient suffire largement à conduire l'aérostat contre les courants les plus violents; la direction serait donnée par l'aéronaute en présentant à son attelage, au bout d'une longue perche, un morceau de viande saignant. C'était ingénieux, ce qui n'empêcha pas certaines gens, sans doute mal intentionnés, de prétendre que ces aigles avaient reçu le jour d'un canard, et l'on n'y songea plus.

Le ballon à voile, à hélice, tout fut tenté sans succès, et l'on dut se résigner à l'ancien système.

Ce n'était pas tout pourtant de porter à la province des nouvelles de Paris, car Paris attendait avec une anxiété non moins grande les nouvelles de la province.

Deux ballons partis de Tours tentèrent de se diriger sur Paris en profitant du vent; mais ils ne purent y parvenir; c'est alors seulement que l'on songea à employer les pigeons voyageurs.

GEORGES FATH.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

IV

Après avoir marché environ deux heures, nous atteignîmes une grosse ferme où déjà le matin un homme du pays avait conduit Claude Mazuyer.

Le maître du lieu était un ami de M. Lebel. Nous trouvâmes, chez lui aussi, la plus sympathique hospitalité.

Après quelques bonnes heures de sommeil pris sur la paille d'une grange, nous nous remîmes en route, amplement fournis de provisions, que portait alors le cheval prussien, dont la selle d'ordonnance avait été échangée la veille chez M. Lebel contre un bât flanqué de deux paniers; entre eux se tenait assis, en tailleur qu'il était, le bossu, qui se ressentait encore de son espèce d'entorse et qui aurait éprouvé quelque difficulté pour nous suivre à pied.

Nous nous dirigions vers l'est, notre projet étant toujours de gagner le département du Haut-Rhin en longeant presque la frontière suisse.

Nous allions lentement, c'est-à-dire prudemment, éclairant notre route, tant par les soins de notre intelligente avant-courière que par les informations prises auprès des habitants. Jusque-là d'ailleurs, il est bon de le constater, les populations, quoique sous la terrifiante menace de l'étranger, ne nous refusaient ni asile ni renseignements.

A vrai dire, toutes les communications régulières étant interrompues dans ces contrées, nous nous trouvions souvent fort embarrassés pour déduire la vérité des vagues informations des uns et des prétendus récits authentiques des autres.

Après quatre jours enfin, alors que déjà, poussant une pointe au nord, nous étions entrés en Alsace dans la direction d'Altkirch, des indications précises nous furent fournies par un franc-tireur originaire du Lyonnais. Blessé à la main, assez grièvement pour être empêché de continuer la campagne, mais trop légèrement pour rester dans un hôpital, il regagnait son pays.

Nous sûmes par lui que, depuis une huitaine de jours, maints combats importants avaient eu lieu en deçà de Mulhouse, sur la route de Belfort, entre les troupes bavaroises qui tenaient le pays en grand nombre et plusieurs compagnies franches venues des divers points du territoire. Il mentionna, entre autres, une légion bretonne, forte d'au moins douze cents hommes, qui, commandée par un ancien officier de marine, formait un véritable petit corps d'armée, avec cavalerie, génie, pionniers, service d'intendance, etc.

L'ensemble de ces braves volontaires agissait sans autre plan commun que l'unité de vues dans le patriotisme. Faisant, les uns, la guerre stratégique, les autres multipliant les surprises, les coups de main; arrêtant les convois d'ici, coupant les routes de là, tiraillant sur les flancs de marche de l'ennemi ou lui opposant une résistance directe, ils avaient même paru pour un moment enrayer en quelque sorte l'invasion.

Mais aux masses avaient succédé les masses qui constamment arrivaient des bords du Rhin, et qui, bien que cruellement décimées par les balles françaises, n'en poussaient pas moins vers le centre de la France, ou vers Paris, dont l'investissement était, nous disait-on, un fait accompli depuis une ou deux semaines.

Notre place était sur le passage ou mieux sur les bords du torrent d'hommes vomi chez nous par l'Allemagne. Nous résolûmes de nous y rendre au plus tôt.

Ces détails nous avaient été donnés un soir. Nous fîmes, dès la même nuit, avec un paysan pour guide, cinq bonnes lieues, qui nous rapprochèrent assez de notre future sphère d'opérations, pour qu'en mettant l'oreille à terre, on perçût très-distinctement le bruit du canon allemand — je dis du canon allemand, parce qu'il était de notoriété qu'aucune troupe régulière française n'opérait là; mais la résistance des corps francs était assez énergique, assez opiniâtre pour que, depuis une dizaine de jours, les échos lointains de l'artillerie se fissent régulièrement entendre.

Ayant besoin de repos après notre marche de la nuit, qui avait succédé à l'étape de la veille, nous nous établîmes, pour une partie de la journée, dans un taillis de chênes.

Mais à peine y étions-nous installés, que les habitants du village voisin vinrent nous prévenir que des gros de troupes ennemies étaient en vue de deux côtés, et marchaient comme pour se réunir au point que nous occupions.

La situation était difficile. Nous pouvions retourner quelque peu sur nos pas; mais le pays vers lequel nous nous serions repliés était découvert, tandis que, devant nous, s'étendait une contrée boisée propre à dissimuler ou à protéger nos mouvements. L'avis du Grand-Espagnol fut donc d'avancer en laissant les lignes prussiennes se rejoindre derrière nous, simple mesure de sûreté toute provisoire, ou plutôt simple manœuvre d'observation. Ce qui fut dit fut fait.

Les ennemis venaient les uns du nord, les autres de l'est; nous nous mîmes en marche dans une direction intermédiaire pour gagner un point où nous pourrions guetter tranquillement l'heure d'un retour agressif, ou l'organisation de quelque embuscade.

Nous nous étions divisés pour cette marche en trois groupes. Appenzell et moi, qui formions l'avant-garde, nous cheminions depuis dix minutes au plus, quand la voix d'un de nos camarades, qui venait en seconde ligne, porta jusqu'à nous le signal de halte. Nous nous arrêtâmes.

Bientôt la troupe entière nous eut rejoints, en tête de laquelle se trouvait le Grand-Espagnol, qui, s'étant d'abord attardé avec intention au lieu de départ, avait pu voir l'une des colonnes ennemies arriver au village et avait déduit de l'aspect désordonné, troublé de ce corps qu'il battait en retraite après une affaire où il avait eu le désavantage.

— Ou je me trompe fort, nous dit-il, ou la route et les champs doivent être par là — il montrait le nord — encombrés de traînards. C'est affaire à nous de leur donner la chasse. Rabattons en hâte de ce côté, et j'ai idée que la journée sera bonne.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Nous obéîmes, et ne tardâmes pas à reconnaître la justesse de ces prévisions.

Du point culminant que nous occupions, nous vîmes, en effet, maints soldats ennemis répandus par groupes ou isolés le long de la route, qui gravissait une colline boisée. Selon toute évidence, le combat avait eu lieu à une certaine distance, et les hommes, séparés de leur corps pendant l'action, après s'être éparpillés à travers champs, avaient pu comprendre, au bruit ou à la vue, que le ralliement ou le gros de la retraite s'opérait dans cette direction.

Les fantassins étaient en majorité : quelques-uns avaient perdu ou jeté leurs armes, d'autres, blessés, s'étaient sans doute attardés à mettre eux-mêmes un premier appareil sur leurs plaies; ceux-ci couraient, ceux-là se traînaient péniblement. Tels semblaient suivre avec une machinale insouciance le chemin ouvert devant eux; tels, au contraire, paraissaient ne s'aventurer que défiants, inquiets, dans cette voie dont les abords pouvaient cacher quelque embûche funeste. On en voyait qui débouchaient des sentiers du bois et allaient en toute hâte se joindre aux camarades marchant sur la route, tandis que d'autres quittaient tout à coup la route pour se perdre dans les massifs. Une carriole de vivandier, dont l'attelage boitait, et que poussaient trois hommes, dont l'un avait le front bandé d'un mouchoir ensanglanté, s'avançait piteusement, suivie d'un cheval portant deux cavaliers, l'un paraissant cramponné à l'autre. Plus loin, un homme étendu, sans doute un blessé qui était venu tomber là sans force ou mourir, et à qui ceux qui passaient donnaient à peine un regard. Plus loin encore, au delà du point où la route quittait les bois pour des champs moins couverts, on voyait çà et là dans les guérets les habits bleus, les casques de cuivre.

Débâcle enfin...

Toujours est-il qu'un rôle facile semblait nous être offert. Échelonnés le long de la route, à couvert dans les futaies ou les taillis, nous n'avions évidemment qu'à guetter, viser et tirer, sans courir presque aucun danger de riposte.

— Voyez-vous, enfants, dit le Grand-Espagnol, qui ne laissa pas de comprendre que cette espèce de massacre de sang-froid pourrait répugner à quelques-uns de nous, voyez-vous, il ne s'agit pas de compassion pour des gaillards qui, de toute manière, sont autant d'ennemis dont nous avons à craindre la force ou la méchanceté. Ils passent là dépareillés, égarés, fatigués, et peu à craindre, je le sais bien; mais ils vont rejoindre leur régiment, et autant il en passera, autant demain se trouveront en plus dans les rangs étrangers pour le malheur de notre pays. Chez les Espagnols, tout homme était bon à tuer ou à blesser qui s'appelait Français, tout faisait nombre dans la destruction. A l'invasion comme à l'invasion! Triste besogne, soit, mais nous ne sommes pas ici pour notre plaisir. Tant pis pour l'étranger, tant mieux pour le pays! Tout coup est une bonne œuvre, s'il ôte un ennemi à la France. Alerte, enfants, et de tout cœur!

— Alerte! répéta d'une voix caverneuse le père Cluzot, qui alla prendre la première place en tête de la file de tirailleurs que nous devions former, et qui ne tarda pas à nous faire savoir qu'il suivait à la lettre les instructions de notre chef, car ses deux coups de feu retentirent presque en même temps.

Et, ma foi, l'active, l'implacable battue était commencée, qui, selon l'expression du vieux bûcheron, allait ôter plus d'un ennemi à la France, mais qui, je puis le remarquer, ne devait pas avoir, comme nous l'avions tout d'abord supposé, le caractère de pur massacre sur des hommes sans défense.

Dès les premiers coups de fusil tirés par nous, d'ailleurs, l'éveil fut donné à la ronde; tout ce qui portait une arme parmi les traînards parut aussitôt retrouver la conscience de sa force; le reste s'ingénia à qui mieux mieux pour esquiver nos coups. Ce ne fut pas sans user de prudence que nous pûmes nous aventurer à prendre à revers cette espèce de migration. Devant nous, à la condition toutefois d'être apostés derrière des arbres ou des haies, nous avions ordinairement l'avantage du tir à découvert sur des soldats qui venaient sans méfiance, mais, plus d'une fois, il y eut retour offensif de ceux qui avaient passé, et les balles sifflèrent autour de nos cachettes.

Nous marchions espacés, lentement, ne quittant un abri que lorsque nous en avions avisé un autre, que nous atteignions souvent en rampant. C'était à genoux, sinon couchés, que nous rechargions nos armes, et nous faisions rarement feu sans nous être, autant que possible, assurés que la détonation ne nous rendrait pas le point de mire de quelque tireur des environs; car, si pressés qu'ils pussent être de rejoindre leur corps, les Prussiens ne craignaient pas de s'attarder pour nous faire savoir qu'ils ne se considéraient pas encore comme réduits à l'inaction.

La situation, difficile et jusqu'à un certain point périlleuse pour nous, l'était plus encore pour Josine, qui avait pris la tâche de conduire le cheval, et qui, faisant très-ostensiblement partie de notre troupe, se trouvait doublement signalée à l'attention de l'ennemi. Mais la brave petite montagnarde nous donna en cette occasion une nouvelle preuve de son esprit d'à-propos et de son sang-froid.

Elle fit cette remarque, d'ailleurs très-juste, que, par suite de l'alarme que nos coups de feu jetaient aux environs, chacun des traînards craignant d'être attaqué s'il se hasardait trop à découvert, la grande route devait être à peu près déserte, et elle résolut d'aller la suivre en poussant devant elle le cheval, dont elle aurait au préalable jonché d'herbe fraîche les paniers. Elle me fit part de son idée, qui me sembla bonne.

— Toutefois, me dit-elle, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, vous devriez bien me prêter un de vos pistolets.

Je lui donnai mon revolver, dont les six coups étaient chargés; elle le cacha tranquillement dans les plis de l'épais tartan croisé sur sa poitrine. Puis, profitant d'un moment de répit, elle sortit du bouquet d'arbres où elle était venue se réfugier en même temps qu'Appenzell et moi; et, bientôt après, nous pûmes la voir, frappant d'un bout de branche feuillée sur la croupe de l'animal bâté, son chien sur les talons, cheminer, de l'air le plus indifférent du monde le long de ce chemin où, à vrai dire, il ne passait guère de Prussiens, mais où nous n'eussions guère osé peut-être nous aventurer nous-mêmes.

Depuis deux heures environ durait la chasse aux isolés. Chacun de nous pouvait, je crois, s'attribuer quelque vide fait dans le personnel de l'armée ennemie, et, grâce surtout à notre système de furtive agression, nous avions eu le bonheur de n'attraper que de légères égratignures (l'un des frères Turillaud avait l'épaule droite

effleurée); et pendant que, blotti derrière un tronc d'arbre, je couchais en joue un grand dépendu qui m'avait aperçu et qui, lui aussi, n'eût pas demandé mieux que de me loger une once de plomb dans le corps (1), une balle, dont je ne vis jamais l'*envoyeur*, vint passer sous mon bras gauche et labourer mes habits, en me déchirant très-sensiblement le sein. Quelques centimètres de plus, et j'étais certainement tué roide. J'avoue que, par mesure de précaution à l'égard du tireur qui m'avait si bien visé, je me laissai glisser à terre, et demeurai longuement caché dans les herbes; mais non pas sans avoir au préalable lâché le coup destiné au gigantesque Allemand, qui, lui, ne tomba pas, mais qui me parut s'éloigner avec une extrême difficulté.

Nous avancions, disais-je, depuis une couple d'heures sans avoir fait à la vérité beaucoup de chemin. Les rencontres de soldats égarés commençaient à devenir très-rares, et déjà nous avions songé à nous réunir pour nous diriger plus rapidement du côté où devaient se trouver les troupes françaises auteurs de la déroute aux effets de laquelle nous nous étions efforcés d'ajouter un complément de notre façon.

Nous nous rapprochions ensemble de la route que

La débâcle. Dessin de F. Lix.

nous comptions côtoyer, et où Josine nous attendait, quand l'attention du Grand-Espagnol fut attirée par un petit groupe de cavaliers qui semblaient s'avancer vers nous par derrière, et qui appartenaient évidemment à l'armée ennemie, puisqu'ils venaient de l'endroit d'où nous venions.

— J'y suis, fit notre chef après un court instant de réflexion, tout en nous entraînant derrière une haie qui devait nous dérober à la vue de cette lointaine escouade. Les deux colonnes qui nous ont été signalées en même temps quand nous étions au village se sont rejointes, l'une battue, mais l'autre fraîche, sans doute. Se voyant en nombre, ils pensent à prendre une revanche, et les gens que nous venons de voir ne sont autres que les éclaireurs du corps qui se dispose à pousser de ce côté. Or, sans savoir quelle troupe amie est là-bas devant nous, notre devoir est double envers elle : l'avertir de l'attaque qui la menace, et faire le possible pour retarder ou inquiéter la marche de l'ennemi. L'avertissement...

— C'est moi qui le porterai, reprit vivement Josine, qui était venue à nous; moi, sur le cheval, pour aller plus vite.

(1) Cette appréciation approximative est assez exacte, la balle prussienne pesant trente-trois grammes.

— Très-bien ! dit le grand-père. Quant à nous, apostés convenablement et déployés sur une longue ligne, nous attendrons les coureurs pour les tirer au passage. Outre que, si nous en tuons ou blessons quelques-uns, ce sera déjà cela de moins, les autres s'en retourneront dire que le pays est, sinon occupé, du moins surveillé.

Pendant que le vieillard parlait, la jeune fille s'était installée sur le bât du cheval — qui d'ailleurs, bien qu'assez ardent, était un modèle de docilité. Elle embrassa son grand-père, nous dit adieu de la main et s'éloigna au trot allongé de sa monture, dont Labri emboîtait tranquillement le pas.

Nous allâmes chacun de notre côté choisir un poste d'observation.

De l'endroit où je me trouvais — une haute broussaille sur le talus d'un sentier creux — je pouvais à la fois guetter la venue des cavaliers, qui eux aussi s'étaient déployés à travers champs, et suivre des yeux Josine.

Bientôt, et lorsqu'elle pouvait avoir fait mille mètres environ, à un détour, parurent deux *habits bleus*, que la jeune fille devait forcément rencontrer, et qui venaient à elle avec l'intention très-évidente de l'accoster. Je pus croire tout d'abord qu'ils se borneraient à lui parler, à lui demander quelques renseignements ; mais je les vis se mettre formellement au-devant d'elle pour lui interdire le passage. L'un avait pris la bride du cheval, et, aux gestes que faisait l'autre, on pouvait comprendre qu'ils la voulaient contraindre à mettre pied à terre. Il y avait sinon lutte, au moins altercation fort vive.

Toujours est-il que notre brave compagne, quoique semblant rester impassible, me parut courir un réel danger, et que je crus urgent de lui porter secours. Le grand Bernard, l'un des deux ouvriers scieurs, était à une quarantaine de pas de moi. Je l'appelai ; il vint en toute hâte. Je lui montrai Josine aux prises avec les Prussiens, et Dieu sait s'il en fallut davantage pour le lancer dans cette direction.

Nous voilà tous deux courant, le fusil à la main, et bien disposés à demander bon compte à ces maudits Allemands de leur malencontreux avisement ; mais encore devions-nous craindre, vu l'éloignement, de ne pas arriver assez tôt.

Tout à coup nous voyons deux petits nuages de fumée voltiger au-dessus du groupe, et presque en même temps la chère petite cavalière s'éloigner rapide, en laissant derrière elle l'un des deux soldats étendu immobile sur la route, et l'autre se traînant, chancelant, titubant comme un homme aviné.

J'avais entièrement oublié le revolver donné à Josine. Il s'échappa de nos poitrines un double et retentissant bravo, qu'elle entendit peut-être, car nous la vîmes brandir comme à notre intention au-dessus de sa tête le rameau qui lui servait de cravache. Et elle ne tarda pas à disparaître au tournant d'où quelques instants plus tôt avaient débouché les soldats si bien payés de leur impertinence.

Bien que l'issue de cet incident fût de nature à nous rassurer sur les rencontres que la jeune fille pourrait faire, Bernard et moi nous regagnâmes nos positions respectives sans rien conter de ce qui venait de se passer au Grand-Espagnol, qui, autant que nous pûmes le comprendre, n'avait rien remarqué.

Les éclaireurs ennemis avançaient toujours. Déjà même les plus aventureux n'étaient guère qu'à trois ou quatre cents pas de nous, et, pour ma part, j'avais choisi celui à qui ma carabine devait dire la bienvenue, quand le petillement assez distant, mais fort distinct, d'une fusillade bien nourrie se fit entendre du côté où était allée Josine.

Les cavaliers prussiens s'arrêtèrent pour prêter l'oreille et orienter leurs observations. Je vis même celui que j'allais viser faire demi-tour, et alors, à tout hasard, je lui envoyai une balle, dont le sifflement parut lui conseiller une prompte retraite. Il partit au galop.

Mon coup de feu fut le signal du tir sur toute la ligne que nous occupions, chacun des nôtres ayant sans doute agi dans le but principal de faire savoir à ces cavaliers tout prêts à tourner bride, que les passages étaient gardés.

Quoi qu'il en fût, les cavaliers ayant rebroussé chemin et le combat continuant de plus belle derrière nous, nous n'avions plus aucune raison de rester en place.

Réunis, nous nous disposions à nous mettre en marche le long de la route ; mais nous remarquâmes que le bruit semblait se rapprocher avec une certaine rapidité, et nous crûmes qu'il pourrait y avoir de notre part imprudence à nous porter d'ensemble dans cette direction sans savoir ce qui s'y passait.

D'ailleurs, comme nous délibérions sur le parti à prendre, Josine reparut, qui semblait s'efforcer de faire toute la diligence possible, et qui nous eut bientôt rejoints.

Elle nous apprit que, de l'endroit d'où elle venait, elle avait pu se rendre parfaitement compte de l'action engagée. Elle avait vu d'abord, à droite de la route, une cinquantaine de Français sortant d'un hameau aller donner, sans paraître s'y attendre, contre trois ou quatre cents Prussiens qui venaient en colonne du côté de l'est.

Pendant quelques minutes, nos compatriotes, s'éparpillant en tirailleurs, avaient tenu la troupe ennemie en échec ; mais tout à coup ils avaient lâché pied pour rentrer en courant dans le hameau, dont les Prussiens avaient aussitôt commencé l'attaque en règle.

Cette attaque, fort opiniâtre, ne semblait pas réussir beaucoup, car, bien que le feu des assiégés fût relativement assez peu intense, il était habilement dirigé et renversait beaucoup d'hommes, ce qui contribuait à ralentir l'ardeur des assaillants.

Les choses en étaient là quand Josine, devant l'impossibilité de communiquer avec les combattants amis, et ne voyant aucune autre troupe aux environs, avait cru devoir revenir vers nous pour nous instruire de ce qu'elle avait vu.

Cinquante hommes retranchés dans des maisons, contre quatre cents agissant à découvert, la partie n'avait rien de trop inégal. Nous pensâmes néanmoins qu'il serait bon de vérifier si nous n'étions pas à même d'opérer une diversion favorable aux assiégés, et nous allâmes là où était allée Josine.

Quand nous arrivâmes, la situation respective des adversaires ne semblait pas s'être sensiblement modifiée.

Le hameau occupé par les Français — huit ou dix maisons autour desquelles rayonnaient quelques vergers clos de haies — était bâti au milieu d'une plaine assez nue, sur un léger soulèvement du sol qui faisait saillie dans un étang ou marais, s'allongeant à droite et à gauche de façon à rendre ce petit amas de maisons

inabordable de deux côtés. La position ne pouvait donc être attaquée que de face, et c'était à quoi s'obstinaient les Prussiens, qui, tenant nos compatriotes acculés dans une sorte d'impasse, se flattaient de les y détruire ou capturer après avoir lassé leurs efforts.

Nous ne pouvions guère songer à intervenir; car, outre notre petit nombre, nous eussions dû nous avancer à découvert contre des hommes se servant d'armes à beaucoup plus longue portée que les nôtres.

Toutefois, du côté où nous observions le combat, la plaine venait finir contre une épaisse ceinture de bois taillis qui rejoignait presque une des pointes de l'étang, le long duquel une chaussée courait entre deux rangées de peupliers. Il y avait donc là comme un défilé qui, au dire du Grand-Espagnol, devait offrir aux assiégés la seule voie de retraite possible, si, désespérant de s'y maintenir, ils songeaient à évacuer le hameau. Ce défilé, l'ennemi n'avait pas encore cru à propos de l'occuper, et notre chef pensa qu'en allant nous embusquer sur l'avancée du bois qui le dominait, nous pourrions être à même de protéger dans une certaine mesure la retraite si elle s'effectuait.

Nous y allâmes donc en suivant, pour dissimuler notre marche, les sentiers perdus du taillis.

A peine étions-nous arrivés au poste choisi, que les choses parurent prendre la tournure prévue par le Grand-Espagnol.

Nous vîmes en effet les assiégés accuser un double mouvement de sortie, l'un tendant, selon toute évidence, à soutenir ou masquer l'autre; c'est-à-dire que, d'une part, un certain nombre d'hommes se montraient prêts à suivre la chaussée, pendant que d'autres, opérant en deçà, poussaient une pointe dans les vergers, comme pour attirer sur eux l'effort de l'ennemi et détourner d'ailleurs son attention.

En même temps, sur les points intermédiaires, la riposte du hameau semblait perdre de sa vigueur, en sorte que les assaillants pouvaient accoster de plus près la position et croire venu le moment de leur succès.

Au surplus, la feinte des assiégés ne tarda pas à être déjouée. Pendant que la majorité des Prussiens se serrait sur les principaux abords du hameau, le reste se portait en toute hâte à la garde de la chaussée, rendant ainsi toute retraite impossible à nos braves compatriotes, qui partout reculèrent.

Ceux-ci paraissaient donc n'avoir d'autre chance que de vendre chèrement la victoire à leurs adversaires; mais, comme si le désespoir se fût emparé d'eux, nous remarquâmes qu'en ce moment leur feu se ralentissait à tel point, qu'on eût dit que les Prussiens allaient achever leur tâche sans efforts.

Déjà, parmi les arbres des vergers, se mouvaient par groupes les soldats, qui semblaient marcher presque tranquillement à la prise de possession du hameau.

— C'est singulier! s'écria le Grand-Espagnol; tout à l'heure, ils se défendaient si bien, maintenant ils ne se défendent plus. Abrités comme ils le sont, ils n'ont pas dû cependant perdre beaucoup d'hommes. Ce ne sont pas les munitions qui leur manquent, car ils ne m'ont pas paru gens à les user sans raison. Qui sait? leur chef est peut-être tué, et la démoralisation les a pris. Il n'en faut pas davantage quelquefois; mais aussi, dans ces cas-là, il suffit d'un mot, d'un bon exemple pour remonter une troupe abattue. Vont-ils se laisser massacrer comme des agneaux là-bas dedans? Non! ça ne se peut pas. Ah! pardieu! si je m'écoutais, je crois que je vous dirais : « Essayons quelque chose. »

— Dites! dites! firent plusieurs d'entre nous.

— Il y a deux partis à suivre, reprit le vieillard. Le premier, ce serait d'engager simplement d'ici une fusillade que les autres entendraient, verraient, et qui aurait la double chance de les ranimer en leur faisant croire qu'un bon secours leur arrive, tout en troublant les Prussiens, qui pourraient se replier par crainte d'une sérieuse attaque. Le second parti serait de foncer bravement par la chaussée, en surprenant ceux qui la gardent et qui ne nous attendent pas, pour aller nous joindre aux amis, que ce renfort, ou plutôt ce reconfort, pourrait bien aider à se tirer d'affaire. Que quelques-uns de nous ne doivent pas rester en route, si nous tentons ce coup-là, je n'en veux point répondre; mais il n'y a pas d'omelettes sans œufs cassés.

— Certainement, fit le père Cluzot.

— Allons! dis-je.

Et maintes voix répétèrent après la mienne :

— Allons!

— Ainsi, dit le Grand-Espagnol, c'est le second parti qui vous semble le meilleur à prendre. Soit, prenons-le. Convenons tout d'abord que...

Mais le vieillard s'interrompant :

— Eh bien, non, mes braves enfants, reprit-il en secouant tristement la tête, non, il n'y a rien à faire.

— Comment donc?

— Regardez.

Il avait le doigt tendu dans la direction de la route le long de laquelle nous étions venus.

Or sur le pli de terrain qui fermait pour nous l'horizon de ce côté, à un demi-kilomètre environ, une imposante colonne ennemie se présentait — sans doute la troupe dont les éclaireurs avaient rebroussé chemin au bruit de la fusillade.

Il y avait bien là huit cents hommes et une centaine de chevaux.

Des cavaliers coururent se mettre en rapport avec les chefs des assaillants et revinrent vers un groupe qui devait être l'état-major.

Bientôt après, la colonne avança en masse dans la plaine; arrivée à deux cents pas du hameau, elle s'arrêta et se divisa en trois parties à peu près égales, dont l'une marcha vers la droite, l'autre vers la gauche, tandis que le centre, se déployant, laissait voir trois pièces d'artillerie, que les servants braquaient contre la position occupée par nos compatriotes.

L'intention des nouveaux venus était facile à saisir. Les ailes, flanquées de cavaliers, comptaient aller s'établir aux deux rives extrêmes de l'étang, pendant que le milieu bombarderait et mitraillerait les maisons. C'était comme un grand traquenard, dans lequel les défenseurs du hameau devaient inévitablement succomber.

— Tout ce travail, tout ce monde pour mettre à mal cinquante hommes! fit le Grand-Espagnol avec un triste sourire.

— Cinquante hommes qui en valent plus de mille, répliquai-je, puisqu'il en faut plus de mille pour les réduire.

— Oui, gronda fièrement le vieillard.

Comme il prononçait ce mot, un premier coup de canon retentit, dont le projectile alla effondrer, avec un fracas horrible, les murs d'une chaumière.

— Et dire, s'écria le Grand-Espagnol, un poing fermé sur sa tête, que nous ne pouvons rien pour eux maintenant!

A ce moment, nous vîmes au-dessus des maisons une longue traînée fumeuse monter vers le ciel, en faisant entendre le sifflement particulier des fusées d'artifice. Nous nous entre-regardâmes comme pour nous demander ce que cela signifiait.

Mais soudain Josine :

— Oh ! voyez, voyez, s'écrie-t-elle joyeusement en tendant, elle aussi, le doigt du côté de la route.

Deux légions, qui peuvent bien compter quatre cents hommes chacune, sortent au pas gymnastique du bois et se déploient en cercle sur la plaine, ouvrant un feu terrible sur le dos des quatre ou cinq cents Prussiens massés autour des pièces en batterie.

En même temps, les détachements ennemis qui ont été envoyés pour occuper à droite et à gauche les abords de l'étang, et qui n'ont encore pu atteindre leurs positions, se trouvent en face de troupes composées d'au moins deux cents hommes de chaque côté, lesquels, sortis en courant du hameau, le long des chaussées, commencent contre eux la plus vive fusillade. Enfin le hameau, qui avait semblé renoncer à la défense, se prend à petiller de plus belle par tous ses abords.

Au résumé, les douze ou quatorze cents Prussiens réunis pour la prise de ces bicoques étaient littéralement cernés par les Français, en nombre peut-être un

L'attaque du hameau. Dessin de F. Lix.

peu inférieur, mais ayant le double avantage de la position et de l'imprévu de leur attaque.

Aussi, fallut-il voir le désarroi, la panique de ces divers groupes, qui, alors qu'ils se croyaient sûrs de la victoire, se voyaient tout à coup tenus sous les rayons convergents et croisés d'un tir meurtrier.

Tout cela s'agitait, se mêlait, se confondait. Au centre, les artilleurs attelaient en hâte leurs pièces pour les retourner ou pour fuir. Ceux des fantassins qui songeaient à résister couraient vers les vergers pour s'y abriter dans les arbres. Sur les ailes, cavaliers et hommes de pied se rabattaient, se précipitaient effarés vers le centre. D'ici, de là, des groupes, reformés à la voix de quelque officier, faisaient face aux agresseurs, commençaient un feu hâtif, désordonné, mais ne tardaient pas à se disperser ou à disparaître, renversés par les balles françaises.

De toutes parts, au contraire, les nôtres avançaient calmes, visaient juste, tiraient sans hâte et se portaient méthodiquement sur les points où l'ennemi semblait vouloir forcer ou franchir leur ligne d'investissement.

Témoins d'un revirement de fortune aussi soudain dans une partie que nous avions si bien jugée perdue pour notre cause, nous avions peine à revenir de l'étonnement où nous jetait ce véritable coup de théâtre.

Mais le Grand-Espagnol hasarda une explication qui devait nous être ensuite pleinement confirmée, et que je vais résumer.

Mille ou douze cents francs-tireurs (ensemble formé par quatre ou cinq corps différents que les hasards de la guerre avaient réunis en cet endroit), après avoir, le matin même, battu une troupe prussienne — celle dont nous avions pourchassé les traînards — avaient connu l'approche d'une colonne de quatre ou cinq cents hommes — celle que Josine avait vue commencer l'action.

Les Français avaient résolu de faire donner ces nouveaux venus dans un piége qui leur permît de les cerner.

Un tiers d'entre eux environ avait furtivement occupé le hameau, pendant que le reste se retirait dans le bois.

Puis cinquante hommes étaient partis, qui avaient fait mine de donner à l'aveuglette sur la troupe prussienne et qui, après un semblant de combat, avaient paru se réfugier dans le hameau : simple moyen d'attirer l'ennemi autour de cette position, dont on le laissait s'approcher de plus en plus, en simulant un ralentissement graduel de défense.

Les Prussiens pris au piége. Dessin de F. Lix.

Or — et c'est ici qu'une heureuse chance avait présidé à la succession des événements — le moment étant venu où la réserve du bois allait se jeter sur le derrière des assaillants, tandis que la double sortie de combattants cachés dans le hameau se ferait à droite et à gauche, le renfort sur lequel les Prussiens ne comptaient pas arriva, et, pour prendre tout naturellement part à l'action, s'avança dans la plaine.

De cette façon, le piége tendu pour quatre cents hommes se trouvait en englober le triple, et l'opération ne devait pas moins réussir, les troupes qui l'exécutaient se trouvant en nombre pour y apporter la force nécessaire.

Il va sans dire qu'avancé de quelques minutes, le mouvement qui avait assuré l'avantage des Français aurait pu leur coûter cher, puisqu'il eût mis leur corps principal juste à la place qu'était venue prendre la dernière colonne prussienne. Mais la guerre (c'est le Grand-Espagnol qui parle) a souvent de ces hasards qui couronnent les combinaisons — quand ils ne les déjouent pas.

Quoi qu'il en fût, et par la même raison, la situation, magnifique pour nos amis, comportait pour nos adversaires un véritable désastre.

Grand fut leur désastre, en effet. Après les avoir montrés pris dans l'embuscade où la ruse et la malechance les avaient attirés ou conduits, est-il besoin que je suive dans tous ses détails la tumultueuse action qui devait amener le dénoûment? Non, sans doute. Elle se comprend, elle se voit.

Au trouble, au désarroi causé par la surprise de la première attaque succède un semblant de résistance régulière, qui toutefois n'a pour but évident que le dégagement, ou mieux, disons le mot, la fuite des troupes cernées. D'ici, de là, quelques groupes de fantassins ou de cavaliers parviennent à forcer les lignes assaillantes. Tels alors gagnent le bois, où ils se perdent; tels s'éloignent à toute vitesse à travers champs. C'est autour des canons que le combat est le plus acharné. Les artilleurs opposent une vigoureuse, une héroïque résistance. Le plomb les décime; mais ils se remplacent, se suppléent et, en dépit de tous les efforts dirigés contre eux, ils réussissent à emmener deux de leurs pièces; la troisième même n'est prise, ou plutôt abandonnée, que, parce qu'en évoluant trop court, ses conducteurs la versent dans un fossé.

D'ailleurs ce noyau d'hommes qui font si bien leur devoir devient comme un centre de ralliement pour les soldats, et surtout pour les cavaliers éparpillés, qui se massent près d'eux et forment une petite colonne dont la retraite, bravement protégée par elle-même, s'effectue, non sans pertes graves, mais avec un bon ordre relatif. A vrai dire, on ne laisse pas de les poursuivre avec la vigueur qui doit leur ôter l'idée d'un retour offensif immédiat.

Trois ou quatre cents hommes se sont ainsi échappés ensemble. Mais plus solidement est fermé sur les autres le cercle dans lequel ils se débattent en vain. Issue vers le bois, refuge dans le hameau, fuite par les pointes de l'étang : ils cherchent, ils tentent tout cela; mais partout une fusillade sûre, intense, les accueille, les refoule. Ils blessent ou abattent quelques hommes; mais c'est un effort intermittent, mal soutenu, qui n'aboutit qu'à leur en démontrer l'inanité. Enfin, comme dans une agonie, les violentes convulsions font place à la lente agitation; peu à peu le mouvement de résistance s'affaiblit, diminue, s'achève. Ceux qui ne tombent pas jettent ou offrent leurs armes. Le feu s'éteint de tous côtés et, sur un champ semé de morts et de blessés, il ne s'agit plus, pour les vainqueurs, que de recevoir à merci les vaincus.

Il y a bien six cents prisonniers.

En somme, excellente aventure pour la cause nationale, mais qui devait, hélas! mettre en deuil la légion de la Chaux-Cernoise — bien que celle-ci n'eût pris qu'une part très-secondaire et toute fortuite à l'action — si insignifiante même jusque-là, que je ne l'eusse point ici mentionnée, si elle n'eût eu pour nous d'aussi tristes conséquences.

De même qu'au moment où la situation de nos compatriotes nous avait semblée compromise, nous étions résolus à ne pas rester les témoins impassibles ou inertes de leur défaite; de même, quand la fortune était venue les favoriser, il nous eût été difficile, l'occasion s'en présentant, de garder en face de l'ennemi commun une complète neutralité.

Alors que s'était opéré le complexe mouvement qui devait envelopper les troupes prussiennes, quelques-uns d'entre nous avaient tout naturellement couru, pour que le cercle fût plutôt fermé sur ce point-là, au-devant des francs-tireurs qui, sortant du hameau, venaient par la chaussée; les autres s'étaient échelonnés sur la lisière du bois. Tout naturellement ceux-ci, comme ceux-là, avaient commencé le tir; et, partant, les uns en rase campagne, les autres un peu masqués par le feuillage du taillis, ils s'étaient offerts aux coups des ennemis, qui, sans riposter avec beaucoup de vigueur, ne laissaient pas cependant de faire parfois un habile usage des excellentes armes qu'ils avaient dans les mains.

Or, quand la lutte fut finie, nous revînmes auprès du Grand-Espagnol, qui avait fait entendre le cri de ralliement usité entre nous; nous constatâmes d'abord que notre ami Benoît la Calandre avait eu le gros du bras droit profondément labouré par une balle, qui heureusement n'avait pas pénétré jusqu'à l'os.

Toutefois le brave garçon perdait du sang. Pour faire un premier pansement, le bûcheron chercha Josine, à qui, au début de l'action, il avait commandé de se retirer à l'écart avec le cheval; mais à ce moment nous entendîmes la jeune fille nous appeler elle-même d'une manière très-pressante. D'ailleurs elle avait envoyé le chien vers son grand-père. Nous courûmes dans la direction d'où partait sa voix. Nous la trouvâmes à quelque cinquante pas, sur le bord du taillis, et nous comprîmes que ce n'était pas pour elle qu'elle évoquait notre aide. Agenouillée, elle soutenait, assis, adossé contre un arbre, l'aîné des frères Turillaud, qui était d'une pâleur effrayante, et ouvrait de grands yeux hagards; entre ses lèvres elle essayait de faire couler un peu de la liqueur cordiale contenue dans la petite calebasse qu'elle portait d'ordinaire à son côté.

Mais notre pauvre camarade semblait n'avoir que l'âme à rendre. Son frère, qui se précipita près de lui, et qui lui parla en l'embrassant, put à peine obtenir un regard d'intelligence.

Au niveau de la hanche gauche, un trou noirâtre se voyait sur son gilet. J'ouvris les vêtements. La balle, entrée au-dessous du cœur, était ressortie en faisant une large déchirure entre l'attache des dernières côtes. Il y avait sous lui une mare de sang.

Josine avait couru prendre dans les paniers du cheval de la charpie, des bandes de linge; et j'allais improviser un appareil provisoire. Mais le blessé parut vouloir se soulever par un effort convulsif. Ses yeux s'animèrent, ses lèvres s'agitèrent comme pour articuler des paroles. Quelques sons rauques sortirent de sa gorge. Il leva un bras, et le doigt tendu, le roidit comme pour montrer une chose devant lui; les espèces de cris étranglés qui accompagnaient ce geste montraient qu'il avait évidemment conscience de ce qu'il croyait dire; à tel point qu'on alla voir. A une quinzaine de pas, l'on trouva le cadavre d'un Prussien étendu à la renverse, les bras écartés, le haut du crâne enlevé.

— Tu l'as tué, bien tué, dit Mazuyer quand il revint près du blessé.

Celui-ci hocha énergiquement la tête, puis il chercha la main de son frère. Ses yeux s'ouvrirent et se refermèrent à plusieurs reprises. Puis une longue et pénible aspiration gonfla sa poitrine, d'où s'échappa ensuite un bruyant soupir, pendant que sur son visage s'étendait la rigide blancheur du marbre. Il était mort...

La légion de la Chaux-Cernoise comptait un brave soldat de moins, la défense du pays un humble martyr de plus.

***

(La suite à la prochaine livraison.)

LA GUERRE CIVILE.

LES OTAGES.

Excidat illa dies ævo, nec postera credant Sæcula...

Chancelier de L'Hospital.

Depuis les jours où Néron regardait brûler la ville de Rome, depuis les temps où Jean de Leyde ensanglantait Munster avant d'y périr avec les anabaptistes, le monde n'a jamais assisté à un spectacle plus rempli d'horreurs que celui dont nous venons d'être témoins. Plus dévastateurs que les Goths, plus féroces que les armées d'Attila, les chefs de la Commune ont fait du Paris de Mansart et de Jean Goujon un immense bûcher, dans l'espoir que les ruines fumantes cacheraient aux regards épouvantés les cadavres de leurs victimes. Nous les avons trouvés près des barricades rougies, dans les prisons gorgées de captifs, dans les fosses de nos cimetières, et, pour leur rendre un culte digne de leur vie, nous rappellerons tout ce que le nom des deux plus vénérables éveille en nous de respectueux et touchants souvenirs. Nous tâcherons de n'omettre aucun détail relatif à leur captivité, à leur mort; rien n'est indifférent ou puéril dans ces épouvantables drames.

Si deux figures ressortent davantage dans le tableau des horreurs de la Roquette, c'est que les noms de Mgr Darboy et de M. Deguerry étaient les plus populaires, et qu'en les frappant la Terreur de 1871 savait atteindre en plein cœur tout le clergé français. En présence de la fin terrible de Mgr Darboy, on ne peut s'empêcher de remarquer que, depuis la première révolution, les titulaires de l'archevêché de Paris semblent désignés pour l'exil, la proscription, l'assassinat :

En 1793, Mgr de Juigné périt sur l'échafaud; — en 1815, le cardinal de Maury se vit obligé de s'enfuir à Rome; — en 1830, Mgr de Quélen, en butte à la haine du parti révolutionnaire, vit son palais saccagé et sa vie menacée; — le 24 juin 1848, Mgr Affre tomba mortellement frappé sur une barricade du faubourg Saint-Antoine; — en 1857, un homme fou de vanité et de rage assassina Mgr Sibour à Saint-Etienne-du-Mont; — le cardinal Morlot interrompit cette hérédité d'exil et de martyres, et Mgr Darboy lui succéda.

I

Georges Darboy naquit le 16 janvier 1813, à Fays-Billot (Haute-Marne), d'une honnête famille d'ouvriers. C'était un enfant débile, d'apparence et de constitution frêles. La vivacité de son intelligence et les pieuses tendances de son esprit faisaient souhaiter à sa famille de lui voir embrasser l'état ecclésiastique; sa pauvreté y mettait un obstacle insurmontable. Des cœurs généreux levèrent cet obstacle et le petit Georges fut envoyé au séminaire de Langres. Il y fit de brillantes études, et ses succès donnèrent raison à ses bienfaiteurs. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans, il fut nommé vicaire de Saint-Dizier, par Mgr Parisis, évêque de Langres; celui ci, comprenant la valeur de l'abbé Darboy, ne tarda pas à le rappeler près de lui pour lui confier la chaire de philosophie de son grand séminaire; un peu plus tard, Georges Darboy y enseigna la théologie dogmatique. Si le caractère un peu froid du professeur n'inspira pas aux élèves une vive affection, ils rendirent toujours hommage à son rare mérite et à ses austères vertus. En 1844, Mgr Parisis ayant abandonné la direction de son séminaire à un ordre religieux, M. Darboy demanda son *exeat* et vint à Paris, où, chaleureusement recommandé à Mgr Affre, il fut appelé à remplir les fonctions de sous-aumônier au collége Henri IV et nommé chanoine honoraire de Notre-Dame. La révolution de 1848 frappa Mgr Affre; son successeur continua sa protection à l'abbé Darboy, le fit aumônier en titre du collége Henri IV et vicaire général honoraire, avec mission de surveiller l'enseignement religieux dans les établissements scolaires du diocèse.

La publication faite par M. Darboy d'une traduction, avec introduction et notes, des œuvres de saint Denis l'Aréopagite (1845), bientôt suivie d'une étude sur *les Femmes de la Bible* et des *Saintes Femmes*, puis d'une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'Overbeck illustra avec son talent d'artiste et sa conviction de chrétien, le plaça au rang des écrivains distingués. Il collabora en outre au *Correspondant* et fournit des articles à la *Vie des Saints*. En général, il ne signait que ses livres et mettait au bas de ses autres travaux littéraires un pseudonyme ou les initiales G. D. Le style de l'abbé Darboy avait des qualités solides, jointes à une grande souplesse de forme; le trait lumineux n'y excluait pas l'argumentation sévère. Quoiqu'il eût avec succès prêché l'Avent à Saint-François-Xavier en 1851, l'abbé Darboy se sentait moins orateur qu'écrivain. Il ne visait pas à composer beaucoup de livres, à les répandre dans la foule; il écrivait pour un cercle choisi de lecteurs et voulait à ses œuvres des éditions de luxe. Il plaisait aux esprits sérieux. Ces considérations engagèrent Mgr Sibour à lui confier la direction du *Moniteur catholique*. Il le choisit pour compagnon en 1854, lors du voyage qu'il fit à Rome; l'abbé Darboy en rapporta le titre de protonotaire apostolique. L'année suivante, Mgr Morlot, ayant succédé à Mgr Sibour, le fit vicaire général titulaire de Paris; en 1859, le siége épiscopal de Nancy fut offert à M. Darboy, qui en prit possession le 30 novembre. Les soins de son diocèse ne l'empêchèrent pas de prêcher aux Tuileries la station suivante du carême, et de ce moment fut décidée sa nomination d'aumônier de l'empereur Napoléon III.

Le siége de Nancy semble toujours prédire à ceux qui l'occupent de plus hautes destinées; ce diocèse est une pépinière de futurs archevêques. Mgr Morlot, qui avait fait de M. Darboy son collègue dans l'épiscopat, le désigna à son lit de mort pour lui succéder. Le jeune prélat recueillit, par décret du 10 janvier 1863, la succession de son ami. A partir de cette époque, les titres et les honneurs s'accrurent pour lui avec la rapidité d'une faveur marquée; il fut nommé presque en même temps grand aumônier de France, grand primicier du chapitre de Saint-Denis, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, sénateur et grand officier de la Légion d'honneur. Son rôle politique a toujours été modéré et conciliateur. Mais la conciliation n'est pas toujours possible, et peut, aux yeux de certaines personnes, ressembler à de la faiblesse. Les tendances gallicanes de Mgr Darboy lui nuisaient en outre près des ultramontains : ils jugeaient ses lettres pastorales trop rem-

plies de philosophie, trop imprégnées de tolérance. A propos de l'un de ses discours au Sénat, discours dans lequel le prélat mettait ses opinions au service de son pays, il reçut du pape une lettre à la fois sévère et paternelle, dans laquelle le saint-père l'invitait à n'oublier aucun des droits du saint-siége et à les respecter tous. Pie IX reprochait en outre à l'archevêque d'avoir assisté aux obsèques du maréchal Magnan, grand maître de l'ordre des francs-maçons, et « d'avoir donné l'absoute solennelle quand les insignes maçonniques étaient placés sur le catafalque, et que les membres de la secte condamnée, avec la décoration des mêmes insignes, étaient rangés autour du catafalque. » Mgr Darboy protesta de son obéissance au pape dans un mandement, mais il ne se corrigea sans doute pas assez, car un discours sur *le Devoir* (février 1866) ne parut point répudier suffisamment les principes de la morale indépendante. Jamais l'attitude de l'archevêque ne fut celle d'un fougueux partisan du pouvoir temporel; sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il partageait la façon de voir de Mgr Dupanloup.

L'archevêque de Paris fut donc froidement reçu à la cour de Rome quand il s'y rendit pour inviter Sa Sainteté, au nom de Napoléon III, à visiter Paris en même temps que les autres souverains de l'Europe. Le pape se récusa : les fêtes de cette réception seraient, dit-il, trop bruyantes pour le vicaire de Jésus-Christ. Le mauvais succès de cette ambassade accrédita le bruit de la disgrâce de l'archevêque ; celui-ci protesta de nouveau dans ses lettres pastorales de la bonne intelligence régnant entre lui et Pie IX; il ajouta qu'il était sincèrement dévoué à la cause catholique et que, si son esprit n'admettait pas toutes les idées des cardinaux romains, il n'avait du moins rien tant à cœur que la prospérité et la gloire de l'Eglise. La chute du père Hyacinthe l'affligea au point de lui faire verser des larmes. Anciennement, il avait adressé des répliques éloquentes, sous forme de brochures, à l'abbé Combalot, relatives à la hiérarchie ecclésiastique ; tout ce qui touchait aux intérêts de l'Eglise lui était sacré.

Parmi les meilleurs ouvrages de Mgr Darboy, il faut citer une *Vie de saint Thomas Becket*, rapprochement touchant et prophétique. En racontant les persécutions et le martyre du prélat anglais, l'écrivain devinait-il les angoisses de sa propre mort?

Personne plus que l'archevêque de Paris ne partagea les douleurs de la France pendant l'invasion prussienne et le siége de Paris : personne ne contribua à donner plus d'essor à l'œuvre de la *Société internationale de secours aux blessés*. Quand l'insurrection leva son drapeau rouge, Mgr Darboy, à la tête du clergé français, crut devoir rester à Paris, pour protéger par sa présence les prêtres et les tabernacles. Le 18 mars, la Commune affirmait son existence, et l'un de ses premiers actes fut l'arrestation du prélat. La résolution de la Commune de prendre les membres du clergé pour victimes fut vite conçue, résolue, applaudie par ceux qui, haïssant à la fois la religion et la famille, en étaient venus à haïr la France. Un vicaire de Paris, qui avait sauvé la vie à l'ex-directeur de Sainte-Pélagie, ayant été informé qu'un mandat était lancé contre l'archevêque, courut près de Sa Grandeur pour la supplier de chercher son salut dans la fuite.

— Non, mon enfant, répondit le prélat, je ne quitterai ni mon siége ni mon diocèse ; je dois, comme le divin maître, veiller sur mon bercail.

— Mais saint Paul lui-même se déroba à la persécution.

— Je l'attendrai et je la subirai, mon ami; que la volonté de Dieu soit faite!

Le lendemain, 4 avril, Mgr Darboy, sa sœur et M. Lagarde, grand vicaire, étaient arrêtés et conduits à la préfecture de police, dans le bâtiment occupé par les femmes. Quelques moments après on le conduisait devant Raoul Rigault et deux de ses collègues.

— Que me voulez-vous, enfants? demanda doucement le prélat.

— Citoyen, s'écria Rigault, quittez ces patelines et familières façons de parler ; n'oubliez pas que vous êtes ici en présence d'un magistrat.

Et il montrait son écharpe de membre de la Commune.

L'interrogatoire, entremêlé de menaces féroces, d'accusations ineptes et de lâches insultes, laissa l'archevêque aussi maître de lui que s'il eût encore été dans son cabinet de travail. Il s'inquiétait plus du sort de sa sœur et de celui de son grand vicaire que de sa propre destinée. Quand on lui apprit l'arrestation de M. Deguerry, son ami, il ne put se défendre d'un profond attendrissement. Hélas! chaque jour devait voir grandir le nombre des victimes à partir de cette date funèbre : 4 avril 1871.

II

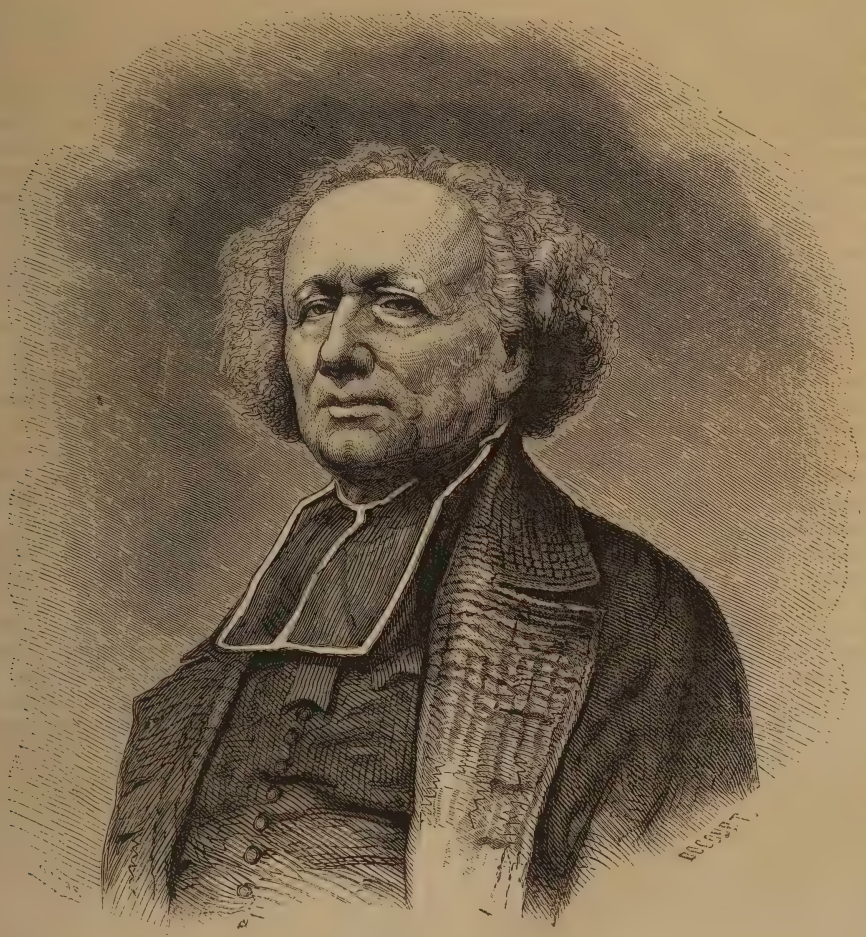
Il semble que le curé de la Madeleine aurait dû être protégé par son grand âge, si son caractère ne trouvait pas grâce devant les hommes du 18 mars; il comptait soixante-quatorze ans. Un des hommes chargés de l'arrêter, pris de respect devant le vénérable prêtre, dont la physionomie angélique semblait adoucie par une longue chevelure blanche, témoigna la crainte que les cahots de la voiture ne lui causassent une douloureuse fatigue.

— Ne craignez rien, mon ami, lui répondit M. Deguerry avec un touchant sourire, je suis assez vieux pour faire un mort...

Une demi-heure après, Gaspard Deguerry, évêque *in partibus* de Marseille, était enfermé à la préfecture de police dans le même bâtiment que son archevêque.

Il était né à Lyon en 1797, d'une pauvre, mais honorable famille, originaire de la Suisse. Son père était marchand de bois. L'enfant, placé d'abord à la maîtrise, entra bientôt au petit séminaire de sa ville natale, puis, en 1812, passa au collége de Villefranche. En 1814, il reprit le cours de ses études religieuses, et il obtint, en mars 1820, les dispenses nécessaires pour son ordination. Il professa pendant quatre ans la philosophie, l'éloquence et la théologie; il ne tarda pas à renoncer à l'enseignement : fortifié par ses études, habitué à porter la parole, et se sentant des facultés d'orateur, il s'adonna à la prédication. Les sermons qu'il fit à Lyon, en 1825, attirèrent sur lui l'attention et lui ouvrirent les chaires de Paris l'année suivante. Il y fut si goûté, que le roi Charles X le nomma aumônier du 6e régiment de la garde royale, qu'il suivit dans ses résidences de Rouen et d'Orléans. Dans cette ville il prononça, en 1828, un remarquable éloge de Jeanne d'Arc. Deux fois pendant sa longue carrière il devait élever sa voix éloquente pour célébrer le patriotisme de l'humble fille de Domrémy, la louer dans sa vie, l'honorer dans son martyre. N'est-il pas au moins étrange que l'auteur de *Thomas Becket* et l'auteur des *Eloges de Jeanne d'Arc*, ces deux grandes figures de l'Eglise et de l'his-

toire, aient été honorés de la même mort? Le talent d'orateur de M. Deguerry, la haute place qu'il occupait dans le clergé de Paris lui valurent de Pie IX la plus honorable réception en 1840. A son retour de Rome, M. Deguerry devint chanoine honoraire de Notre-Dame. La publication de son ouvrage *la Trappe mieux connue*, en ajoutant à sa réputation d'écrivain, lui mérita le titre d'archiprêtre. Quand, par suite de l'élévation de M. Monglars à l'évêché de Saint-Dié, la cure de Saint-Eustache se trouva vacante, l'archevêque le désigna pour diriger cette paroisse; les soins qu'elle demandait prenaient la plus grande partie des heures de M. Deguerry; mais il en trouvait encore pour ses chères études littéraires; son *Histoire de l'Ancien Testament*, bientôt suivie d'une *Vie des Saints*, lui valut la croix de la Légion d'honneur. La révolution de 1848 montra sous un nouveau jour le docte curé de Saint-Eustache. M. Deguerry, qui devait tomber sous les coups de la terreur communale, connaissait déjà par expérience la violence des orages populaires; mais la première fois qu'il se trouva en face de l'émeute, il la vit reculer devant l'énergie de son attitude et se courber sous son pardon; c'est que le peuple de Paris, dans son accès de fièvre révolutionnaire, n'avait cependant pas poussé



L'abbé Deguerry, curé de la Madeleine. Dessin de Bocourt.

l'oubli de tout sentiment humain jusqu'à enrégimenter des bourreaux et embrigader des incendiaires. Une balle atteignait Mgr Affre sur une barricade, mais on n'assassinait pas la nuit entre les murs d'un chemin de ronde; on ne massacrait pas en masse le clergé, les frères, les dominicains; on gardait encore le respect du courage : l'ulcère de l'Internationale n'avait pas tout gangrené.

Pendant les journées de juin 1848, l'insurrection grondait dans le faubourg Saint-Antoine; on dépavait les rues, on dressait des barricades, le faubourg du Temple se fortifiait, l'insurrection de la Bastille descendait vers le centre de Paris. M. Deguerry, comprenant la gravité de la situation, se rendit à Saint-Eustache avec ses vicaires, en fit fermer les portes et se retira dans la sacristie. Tout à coup on distingua le bruit d'une lointaine fusillade, presque immédiatement suivie de rapides roulements de voitures et du fracas des volets de magasins que l'on s'empressait de fermer; un court silence suivit, puis on entendit une rumeur confuse, bientôt dominée par des cris sauvages, absorbés eux-mêmes dans une immense clameur. Les prêtres de Saint-Eustache comprirent que l'église, cernée par les révoltés, allait être envahie. L'attaque ne se fit pas

attendre ; une pierre tomba dans la sacristie ; en même temps de violents coups de crosse de fusil firent retentir les voûtes d'un écho lugubre. Que pouvaient quelques prêtres contre cette marée d'insurgés ivres de vin, de poudre et de sang ? Il leur restait à mourir dignement. Sans se rien dire, tant les grandes âmes s'entendent vite, chacun d'eux revêtit le surplis et l'étole, et M. Deguerry, suivi de ses vicaires, descendit jusqu'au portail de l'église, dont il tira les verrous. L'effort que faisait la foule pour enfoncer les deux battants de la porte précipita les premiers rangs des émeutiers sur le seuil. M. Deguerry vit au loin les rues et la place noires d'une masse compacte, hurlant des cris de mort, crispant les poings, brandissant des armes. Le curé fit le signe de la croix et s'avança de deux pas.

— Mes enfants, que demandez-vous ? dit-il à ceux qui se présentaient en meurtriers et en sacriléges.

Devant ces quelques hommes sacrés par leur caractère, ennoblis par leur chrétienne énergie, les révoltés tressaillirent ; leurs yeux menaçants se baissèrent, les armes tombèrent de leurs mains crispées : la foule, prise de crainte et de respect, recula comme un flot, et le plus féroce de la bande répondit :

— C'est bien, monsieur le curé, c'est très-bien ; désormais c'est nous qui défendrons votre église.

Et ceux qui voulaient assassiner M. Deguerry se retirèrent en le saluant, et ceux qui voulaient violer le temple s'inclinèrent devant le tabernacle. — Quelques mois plus tard, M. Deguerry quittait Saint-Eustache pour la Madeleine, la plus élégante paroisse de Paris.

Une *Notice sur le comte de Clocheville* (1853) est la seule œuvre littéraire qu'il fournisse en plusieurs années. En 1856, il publie son second éloge de Jeanne d'Arc et prêche une remarquable *retraite* à la suite des *conférences de saint Vincent-de-Paul*.

Les éminentes qualités de M. Deguerry le désignaient à l'autorité comme candidat du premier évêché vacant. Le siége de Marseille ayant perdu son titulaire, le pape et l'empereur nommèrent le curé de la Madeleine pour le remplacer. Soit excès de modestie, soit vive affection pour Paris, M. Deguerry supplia qu'on lui laissât sa paroisse. Il garda le titre de prélat, mais l'abbé Cruice prit à Marseille la place qu'il avait refusée (1851). Napoléon III chargea M. Deguerry de l'instruction religieuse du prince impérial, et le jour de la première communion de son élève, le curé de la Madeleine reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Les sermons prêchés aux Tuileries par M. Deguerry, sermons dont les textes étaient empruntés à l'oraison dominicale, sont ses dernières productions. La voix du canon étouffa la voix de l'orateur ; l'angoisse prit la France entière à la gorge, le pied de l'étranger la meurtrit.

III

Le 8 avril — car dans cette sinistre légende les dates se succèdent comme les coups de hache d'un bourreau pressé de terminer sa lugubre tâche — le 8 avril, *le Cri du peuple* insinuait qu'il fallait arracher Blanqui « à l'assassinat des bandits royalistes, et prendre, pour arriver à ce but, des résolutions énergiques. » La Commune s'écriait :

— Nous sommes la justice libre et triomphante !

Et, comme Hérodiade, la première manifestation de sa puissance était de demander que l'on jetât des têtes innocentes dans les pans de sa tunique rouge. De tous côtés, les arrestations se succédaient ; les geôliers cherchaient à répandre le bruit que les captifs tremblaient dans leur prison. On publia de fausses lettres de l'archevêque. Il en écrivit à Versailles, cependant, et la première fut un acte d'évangélique charité. Duval ayant été passé par les armes, sa veuve s'adressa à l'archevêque pour obtenir qu'on lui rendît le corps de son mari ; mais, en quittant la tombe de Duval, sa veuve, craignant qu'on ne la suspectât de reconnaissance, publiait une lettre dans laquelle elle déclarait s'être « servie de Mgr Darboy parce qu'il était un otage et non parce qu'il était un prêtre ». La Commune poursuit son rêve : la mise en liberté de Blanqui ; elle offre en échange celle de Mgr Darboy, de sa sœur, de l'abbé Lagarde. On cherche des messagers assez dévoués pour se rendre à Versailles ; les gardes nationaux ne s'offrant pas, un ordre de la préfecture de police essaye de suppléer au courage des citoyens ; on mande dans la petite cour de la Conciergerie un groupe d'ecclésiastiques, et on leur demande si quelques-uns d'entre eux veulent aller à Versailles porter au gouvernement les propositions de la Commune. Un évêque s'avance, suivi de l'abbé Bertaux, curé de Saint-Pierre-Montmartre.

— Vous savez qu'il y va de la vie, leur dit-on ?

Les deux messagers persistant dans leur résolution, on leur attacha le brassard de l'Internationale au bras, et on leur indiqua la route à suivre... La réponse de Versailles fut négative. A leur tour, les représentants des nations étrangères intervinrent : M. Nory Ott, délégué du lord-maire de Londres, l'ambassadeur des États-Unis, le nonce du pape portèrent à Versailles de nouvelles lettres de Mgr Darboy et de M. Deguerry. Mais l'échange proposé ne parut pas possible. A cette heure de convulsions furieuses, on ne pouvait libérer un homme comme Blanqui. La négociation échoua. On ne pouvait croire d'ailleurs que la Commune, si abominables que fussent déjà ses actes, en arrivât à s'enivrer de sang. Mais elle était prise de vertige, elle sentait l'abîme ouvert sous ses pieds et voulait y être précédée par une horrible hécatombe.

Le 14 avril, les prisonniers de la préfecture furent transférés à Mazas. La voiture cellulaire des voleurs et des assassins les attendait. Au moment d'y monter, le sénateur Bonjean, reconnaissant l'archevêque, lui céda le pas en disant :

— La religion d'abord, la justice ensuite.

Pendant leur séjour à Mazas, les captifs furent traités comme des prisonniers ordinaires ; ils n'avaient entre eux aucune communication et ne quittaient leurs cellules qu'une fois par jour pour prendre l'air dans des préaux isolés. Un matin, on vint les avertir qu'ils eussent à se tenir prêts pour une destination inconnue.

Le tocsin s'était fait entendre toute la nuit, l'agitation paraissait extrême, les prisonniers pensèrent que l'heure suprême était venue ; ils n'allaient en ce moment gravir qu'un autre degré de leur calvaire. On les entassa dans les fourgons de factage de la compagnie du chemin de fer de Lyon, et le convoi, escorté de gardes nationaux, s'arrêta devant la porte de la grande Roquette.

Dans cette prison, l'archevêque de Paris occupa la cellule 21 de la quatrième division ; elle était plus spacieuse que les autres et d'ordinaire occupée par un surveillant. Les compagnons de captivité du prélat parvinrent à lui procurer une mince couchette, une chaise et une table. Le lendemain, mardi 24 mai, une conso-

lation inespérée vint raffermir le cœur des captifs. On leur laissa prendre ensemble leur récréation dans un des chemins de ronde. Presque tous les prisonniers étaient des ecclésiastiques ; mais on y comptait aussi M. Bonjean, premier président de la Cour de cassation, le sénateur Rousseau, M. Jecker, banquier, M. Chevriot, directeur du lycée de Vanves, quelques gendarmes et des soldats de ligne.

Il y eut entre ces malheureux une heure d'effusion touchante, digne des temps où, dans les catacombes, les chrétiens se donnaient le baiser de paix avant l'absolution de la mort. L'espoir de vivre renaissait même dans leurs âmes; ils savaient que, depuis le dimanche soir, les troupes régulières prenaient Paris rue par rue, barricade par barricade. Ils entendaient se rapprocher le bruit de la fusillade qui pour eux pouvait devenir un signal de délivrance; l'armée française accourait, et l'armée française, c'était le salut. — Les misérables qui les avaient séquestrés le savaient bien; se sentant perdus, ils voulurent aller jusqu'au bout de leur voie de fange sanglante. Le lendemain, mercredi 24, à sept heures du soir, comme si les bandits sentaient eux-mêmes le besoin d'envelopper leurs crimes de ténèbres, le directeur de la Roquette, Lefrançais, ancien forçat, guida le capitaine Virigg et les cinquante fédérés qu'il commandait dans le couloir sur lequel s'ouvraient les cellules des principaux otages. Des gardes nationaux occupèrent immédiatement la galerie conduisant au chemin de ronde du nord, puis un brigadier de surveillants alla ouvrir successivement les portes des victimes désignées. On fit l'appel nominal... l'appel des condamnés ! en suivant les numéros d'ordre :

Cellule n° 1. — M. Bonjean, sénateur, premier président de la Cour de cassation.

Cellule n° 4. — M. l'abbé Deguerry.

Cellule n° 6. — Le père Le Clerc, ancien lieutenant de vaisseau.

Cellule n° 7. — Le père Ducoudray, supérieur de la maison de Sainte-Geneviève.

Cellule n° 12. — L'abbé Allard, dont tout le monde avait admiré le zèle dans l'œuvre des ambulances dont il était aumônier.

Cellule n° 23. — L'archevêque de Paris.

A l'appel de son nom dit à voix basse, le prélat répondit :

— Présent.

Les victimes descendirent une à une l'escalier obscur garni de chaque côté de fédérés tenant leurs armes chargées. Arrivées au bas des degrés, elles se reconnurent, s'embrassèrent et s'encouragèrent au martyre. Encore cet entretien suprême ne fut-il pas respecté des bourreaux; c'est au milieu des huées, des injures et des blasphèmes que les condamnés échangèrent leurs adieux. On les fit ensuite prendre le chemin de ronde, et ceux qui allaient mourir passèrent sous les fenêtres de ceux qui le lendemain devaient périr à leur tour.

L'archevêque de Paris, plein de foi et de courage, marchait le premier, donnant le bras à M. Bonjean; l'abbé Ducoudray ouvrait à deux mains sa soutane pour offrir au plus vite sa poitrine aux blessures; puis venaient l'abbé Allard et le père Le Clerc soutenant le curé de la Madeleine. Les fédérés suivaient en désordre; çà et là, des gardiens portant des falots, car il faisait nuit, et le ciel couvert de nuages s'assombrissait encore de la fumée des incendies qui dévoraient Paris.

Le cortége arriva dans la cour précédant l'infirmerie; là un peloton d'exécution attendait. Mgr Darboy avait toute sa lucidité d'esprit, il voyait dans sa mort le couronnement de sa vie, mais il voulut tenter d'empêcher les bourreaux de commettre un odieux assassinat. Nul n'a pu retenir les éloquentes paroles qu'il prononça, mais les témoignages sont unanimes pour affirmer que l'archevêque fut admirable de force et d'onction. Il affirma qu'il avait toujours souhaité la paix, la conciliation, qu'il était résigné à mourir et s'en remettait à la volonté de Dieu.

— Ne profanez pas le mot de *liberté*, dit-il enfin, c'est à nous seuls qu'il appartient, car nous mourons pour la liberté et pour la foi.

Bouleversés de honte, de pitié, de remords, deux hommes s'approchèrent du prélat en le suppliant de leur pardonner sa mort : quand Jeanne d'Arc, cahotée dans la charrette funèbre, allait au bûcher de Rouen, Loyseleur lui demanda aussi pardon de sa condamnation et de son martyre; mais Loyseleur ne sauva pas Jeanne. Et de même que les Anglais faillirent déchirer les membres de l'accusateur de l'innocente fille, les fédérés se ruèrent sur ceux de leurs compagnons en qui s'éveillait le repentir, les accusèrent de lâcheté et vomirent de nouvelles injures sur les condamnés que l'on venait de ranger contre la muraille. Cette scène fut tellement immonde, que le commandant s'écria :

— Vous êtes ici pour fusiller ces gens-là, et non pour les insulter.

Virigg donna le signal...

L'archevêque de Paris leva la main et bénit ses bourreaux.

La première décharge n'abattit pas tous les otages, quoique le feu fût très-régulier et très-nourri. Le père Allard tomba le premier; les autres victimes subirent une seconde décharge. Trois coups de feu atteignirent l'archevêque : deux dans la région de la poitrine à droite, un troisième un peu plus bas, à gauche ; deux de ces plaies ont été faites avec des balles de chassepot, l'autre par un fusil à tabatière. Cependant la victime était encore debout... et sa main levée bénissait encore... Virigg bondit vers le prélat et tira à bout portant... L'archevêque s'affaissa sur le sol. M. Deguerry eut, dit-on, un mouvement de faiblesse, et pria Dieu d'éloigner le calice de ses lèvres... Le sacrifice était consommé, les bandits tiraient encore et lacéraient de coups de sabre les corps palpitants. Après cette exécution, dont on ne rédigea pas même de procès-verbal, les cadavres furent jetés dans une voiture de factage de la compagnie du chemin de fer de Lyon, réquisitionnée à cet effet, et conduits au Père-Lachaise; là, sans suaires et sans cercueils, on les fit rouler dans la tranchée ouverte à l'angle sud-est du cimetière.

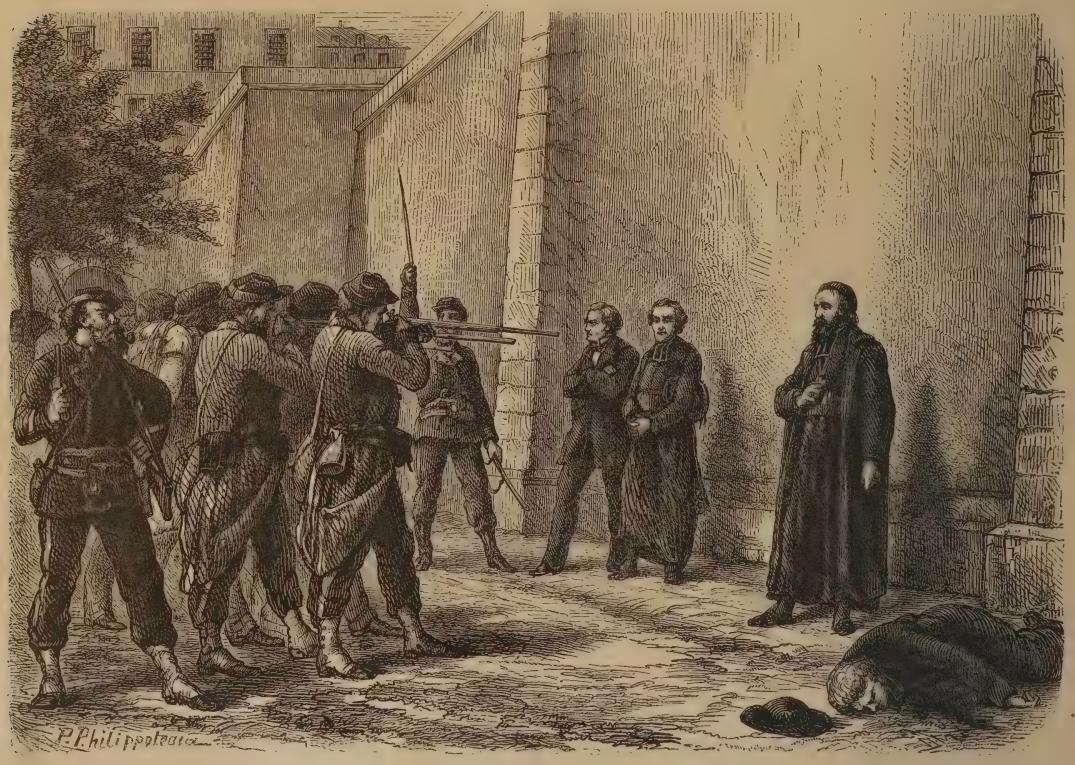
IV

Quand nos soldats eurent vaincu l'insurrection et pris possession du cimetière, il devint possible de rendre de pieux devoirs aux martyrs. M. l'abbé Escalle, aumônier militaire, chargé de recueillir les restes des otages, se rendit au Père-Lachaise avec quelques personnes de bonne volonté. On pratiqua des fouilles, et sous un mètre cinquante de terre détrempée par la pluie, on trouva les six cadavres. Le corps de Mgr Darboy était revêtu d'une soutane violette lacérée de coups de sabre. On lui avait enlevé la croix pastorale, son anneau; le gland d'or de son chapeau avait été arraché. Une de ses mains était broyée par les balles, celle qui,

jusqu'à la dernière minute, s'était levée sur les bourreaux en signe de pardon. Les cadavres de M. Bonjean et du père Ducoudray portaient la trace de traitements odieux ; le premier avait les jambes brisées en plusieurs endroits ; le second, la partie droite du crâne complétement broyée...

Les corps de Mgr Darboy et de M. Deguerry furent transportés à l'archevêché ; ceux de M. Bonjean et de l'abbé Allard restèrent dans la chapelle du cimetière, et la maison des jésuites de la rue de Sèvres reçut les restes des pères Leclerc et Ducoudray.

Ce fut seulement le lundi 29 mai qu'il fut possible de procéder à l'embaumement des corps des victimes ; l'opération était difficile : les balles avaient ouvert de gros vaisseaux, ceux du cœur peut-être, et le liquide conservateur pénétrait d'une façon insuffisante. Le visage de l'archevêque disparaissait complétement sous une couche de terre ; il fallut le débarrasser de cette boue sanglante pour retrouver les traits du vénérable prélat ; ils avaient subi un notable gonflement causé par un commencement d'emphysème ; de larges plaques d'un rouge brun indiquaient un certain degré d'altération cadavérique que fit disparaître l'embaumement. A partir du 1er juin, le corps de Mgr Darboy fut exposé dans une chapelle ardente ainsi que celui de l'abbé Surat, son grand vicaire, tombé à son tour sous les balles des fédérés. Mgr Darboy, revêtu de ses habits pontificaux, ayant le front couronné d'une mitre moins blanche que son visage, et gardant la barbe grise qu'il avait laissé croître pendant sa captivité, était étendu



Les martyrs. Dessin de Paul Philippoteaux.

sur un lit de parade surmonté d'un dais. Deux prêtres et deux sœurs de l'Espérance priaient à côté. La foule se succédait sans relâche ; un grand nombre de femmes faisaient toucher des objets de piété au corps de l'illustre victime. On se répétait que Mgr Darboy avait depuis longtemps le pressentiment de sa fin tragique ; il comprenait que la fatalité des temps le dévorerait, et il attendait la mort avec cet enthousiasme froid qui le caractérisait dans les grandes circonstances. On citait même de lui ces mémorables paroles :

— S'ils me tuent, ils grandiront le principe que je représente.

Il disait, il y a environ un an, à un de ses amis partant pour Rome :

— Au revoir, ici-bas ou ailleurs...

V

Dès le matin du jour fixé pour les funérailles, le palais archiépiscopal était l'objet d'un véritable pèlerinage. Les fonctionnaires, les députés, les prélats venus de Versailles remplissaient la chapelle. Le corps de Mgr Darboy ne put être porté à bras et la figure découverte, en raison de l'altération du visage. Six coups de canon annoncèrent la sortie du cortége. Des régiments de cuirassiers, de chasseurs d'Afrique, de chasseurs de Vincennes, musique en tête, précédaient les voitures de deuil destinées aux chanoines du chapitre métropolitain. La croix, la mitre, la crosse, le bougeoir et le pontifical de l'archevêque étaient portés par de jeunes prêtres ; puis venait le char attelé de six

chevaux richement caparaçonnés et conduits à la main par des palefreniers en grande livrée. Le frère du défunt, des parents et des amis de la famille suivaient à pied dans le plus grand recueillement. Une députation de l'Assemblée nationale, les consistoires israélites et protestants, des académiciens, des artistes se pressaient ensuite. Venait après le char de Mgr Surat, attelé de quatre chevaux; le 38e de ligne, une batterie d'artillerie et trois escadrons de cuirassiers fermaient la marche. La façade de Notre-Dame était entièrement tendue de noir.

Le chapitre de Notre-Dame, les curés de Paris et leur

Monseigneur Darboy, archevêque de Paris. Dessin de Bocourt.

clergé reçurent le corps de Mgr Darboy qui fut processionnellement porté sous le catafalque autour duquel l'attendaient les corps de ses infortunés compagnons, le curé de la Madeleine et les pères jésuites. La tristesse remplissait toutes les âmes, les torches répandant une lumière funèbre ajoutaient à l'ensemble de ce tableau; la chaire et la stalle de l'archevêque étaient voilées de crêpe noir à franges d'argent.

Pendant la bénédiction, les clairons et les tambours sonnaient et battaient aux champs; la cérémonie se termina par cinq absoutes données par NN. SS. les évêques de Versailles, de Coutances, de Châlons, de

Bayeux, et en dernier lieu par Mgr Chigi, nonce du pape. Le prélat officiant était Mgr Alourri, ancien évêque de Pamiers. Le *miserere* de Mozart fut joué à la fin de la cérémonie, et par un hasard d'un effet grandiose, un coup de canon, dont la vibration se prolongea longtemps sous les voûtes, acheva le morceau funèbre. Le cercueil de Mgr Darboy a été descendu dans le caveau des archevêques de Paris, et celui de M. Deguerry repose dans l'église de la Madeleine.

Et maintenant que nous avons raconté le massacre de ces nobles victimes, nous ne savons que répéter le vers latin qui sert d'épigraphe à ces pages : « Que ces jours soient à jamais oubliés, et que la postérité refuse d'y croire... »

CH. RAYMOND.

CONTES ET NOUVELLES.

ZÉMIRE.

Au bout du pont Royal, sur le quai d'Orsay, non loin de l'ancien hôtel de MM. les gardes du corps du roi, un café, de sérieuse apparence, est rempli tout le jour d'une foule d'honnêtes gens qui viennent prendre en ce lieu leur repas du matin et leur repas du soir. On y parle à voix basse, et, si parfois quelque étranger s'égare en ces salons bien hantés, il prend soudain le diapason des habitués du café de la rue du Bac ; si bien que les femmes les plus distinguées ne redoutent pas d'y venir, en compagnie de leur frère ou de leur mari.

Un beau jour du mois de juin (il avait plu dans la matinée et le pavé était encore humide), un carrosse à l'ancienne marque, sorti des ateliers d'Erlher, et conduit par un cocher à cheveux blancs, déposa sur le seuil du café une vénérable dame du faubourg Saint-Germain, accompagnée de sa nièce, une personne sérieuse, qui avait déjà dépassé la vingtième année. Elle-même, la nièce, avait pour chaperon, mieux qu'une servante, une amie, une sœur de lait. Celle-ci s'appelait Mariette ; elle avait dix ans de plus que sa compagne ; elles se tutoyaient l'une et l'autre, avec une certaine déférence du côté de Mariette. Elle était vêtue en paysanne cossue ; à sa tête le vaste bonnet normand ourlé de dentelles, à son cou la croix martelée à Fécamp par les anciens orfévres de l'antique province. Autant la demoiselle était frêle et d'une apparence chétive, autant la Mariette était d'une opulente et vivace santé. Rien ne gênait son beau rire et son grand art de ne s'étonner de rien. Il y avait déjà trois ou quatre jours que ces dames avaient fait le projet de venir déjeuner *en garçons* dans cette maison, voisine de leur hôtel ; elles s'en faisaient une grande fête. A leur entrée, il y eut parmi les habitués un mouvement de curiosité discrète et bientôt réprimée, chacun ayant compris que les nouvelles venues appartenaient évidemment au meilleur monde.

A peine elles furent assises :

— Ah ! mon Dieu, s'écria Mariette, Zémire est perdue ! Où donc est-elle ? Elle m'est échappée, et Dieu sait si la pauvrette est en peine !

En même temps, elle se levait en criant :

— Zémire ! Zémire !

Or Zémire avait retrouvé la piste, et si contente et si gaie elle allait à travers les deux salons, disant à chaque gambade, en petits cris joyeux :

— Rassurez-vous, chères amies, me voilà !

Zémire était une bête charmante de la plus belle race écossaise et grosse à peine comme le poing. Elle avait les grâces et les gaietés de la première jeunesse ; ignorante de toute malice, il n'y avait rien de plus leste et de plus enjoué. La nuit venue, elle couchait sur les pieds de Mariette ; toute la famille en raffolait ; tout le quartier savait son nom. Sa jeune maîtresse l'appelait *l'oiseau*. Que de morceaux de sucre à son intention dans toutes les poches d'alentour ! et tendre à l'avenant, un doigt levé lui faisait peur, la grosse voix remplissait son cœur de remords. Mais le moyen de se fâcher contre un si frêle animal qui vous regardait, sous sa chevelure soyeuse, avec ses deux yeux d'escarboucles ? Elle avait encore ses dents de lait dans la gueule fraîche d'un enfant.

Cependant elle fut grondée :

— O la laide ! disait Mariette.

Et la pauvrette, humiliée, se traînait aux pieds de ses trois maîtresses. La plus jeune, enfin, lui pardonna, et soudain ces trois mains bienveillantes la couvrirent de caresses. Alors la voilà ressuscitée, et plus que jamais bondissante à travers ces hommes d'habitudes et d'humeur si différentes. Mais, quoi ! dans le premier salon son succès fut complet. Elle, alors, se voyant encouragée, eut la curiosité, disons mieux, l'imprudence de traverser la grande salle par où elle était entrée. Elle arracha le journal de celui-ci, juste au moment où son ministre était traité de Turc à More ; elle enleva la serviette de celui-là, comme il allait s'essuyer les mains. Elle eut même l'audace d'effleurer de sa patte, où restait un brin de poussière, le pantalon blanc du sous-lieutenant Joli-Cœur, et le sous-lieutenant se contenta de grogner la vilaine bête. Oui dà, mais il y avait dans le fond de la salle, au coin de la porte d'entrée, un peu dans l'ombre et prenant une glacée panachée autant qu'elle-même, une dame attifée et trop parée. Elle portait une robe à longue traîne, et la malheureuse Zémire, qui ne connaissait pas chez sa maîtresse ces sortes d'embarras, laissa sur l'étoffe traînante l'empreinte légère de ses trois pattes, la quatrième étant essuyée sur le pantalon blanc de Joli-Cœur. Mais, juste ciel ! les grands cris que poussa la dame. Elle jurait que sa robe était perdue. Eh ! comment finir cette journée ? il fallait rentrer au logis. Plus la dame aux riches atours semblait irritée, plus la bestiole implorait son pardon, sans se douter que cette robe était un phénomène. Enfin un jeune homme qui était avec cette femme irritable asséna sur la tête et sur les deux pattes de la triste Zémire un violent coup de ses deux gants. Tout le café retentit du cri de Zémire. Hélas ! c'était la première fois qu'elle était battue ! Elle revint en toute hâte au groupe où sa plainte avait soulevé tant d'angoisses... Un doute arrêta la triste Zémire : elle se demanda si ses trois gardiennes, épouvantées de l'accident, auraient assez de force pour la défendre et de volonté pour la protéger contre un nouvel attentat ? Alors, s'étant décidée, et, d'un bond plein de grâce, elle se mit à l'abri du commandant Martin, qui déjeunait paisiblement en face de Mariette, Mariette ayant déjà remarqué que son voisin respirait à la fois le calme austère et la bonté d'un homme habitué au commandement.

Martin commandait à tout un escadron de cavalerie

légère, et pas un de ses officiers qui passât devant lui sans lui présenter ses respects.

Il ne comprit pas, tout d'abord, les malheurs de Zémire, et pourtant, flatté de sa préférence, il l'adopta d'un geste paternel :

— On nous a donc fait un gros chagrin? dit-il, quelque brutal aura marché sur la patte à Zémire? Allons, consolons-nous!

Il disait ces tendres paroles d'une voix si douce, que Zémire en fut toute rassurée, et que les trois dames en furent touchées jusqu'aux larmes. Quand il vit que le mal était dissipé et qu'il pouvait toucher à la tête endolorie :

— Eh bien, ça ne sera rien, reprit-il, et maintenant, qu'en dis-tu, si nous déjeunions?

Ce brave homme avait devant lui une tasse de café au lait, où il mouillait un petit pain qu'il présenta à Zémire. Elle était plus délicate que lui, et refusa le pain, non pas sans tremper sa langue dans la tasse. Il l'encourageait de son mieux. Quand il eut achevé son pain, il offrit dans sa cuiller un peu de brioche à Zémire. Elle avait faim, elle ne fit pas la rechignée et mangea la moitié de la brioche. Alors ce brave homme acheva sa tasse de café au lait sans honte et sans perdre une miette. Il était sobre et vivait de peu. Les trois femmes, qui le regardaient à la dérobée et le dévoraient du regard, se disaient d'un signe imperceptible :

— Il n'y a rien de plus simple et de meilleur que cet homme-là.

Quand tout fut bu et mangé, Zémire s'endormit paisiblement sur le bras de son hôte, et le commandant, retenant son souffle, se mit à lire une revue où les fils du duc d'Orléans racontaient, dans un accent si vrai, les combats de leur père, un héros que l'Afrique a perdu. Nos trois femmes, qui n'étaient pas non plus que Zémire habituées à tant d'émotions, attendirent assez longtemps leur modeste déjeuner, mais elles se consolèrent de leur attente, quand le commandant fut arrêté dans sa lecture par un de ses frères d'armes. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis longtemps, et celui-ci disait à celui-là :

— Qu'êtes-vous devenu, mon commandant? Nous vous avons laissé mort sur le champ de Solférino, et nous vous avons bien pleuré.

— Mon cher lieutenant, reprenait le commandant Martin, la guerre et la gloire ont leur mauvaise chance, et tout autre mort que le commandant Martin se fût relevé colonel, avec la croix d'officier de la Légion d'honneur. Mais les uns et les autres, vous m'avez trop pleuré, et mes lanciers, petits et grands, ont été quittes avec moi en disant : « C'est dommage! » Revenu de si loin, j'ai retrouvé mon grade et mon escadron, et ma louange étant épuisée, on n'a plus parlé de moi. Cependant je suis fatigué; j'en ai assez de la guerre. Ah! si j'avais seulement quelque bout de ferme où je pourrais, en travaillant, gagner douze cents francs de rentes... Mais je suis pauvre et fils d'une humble famille. Il me faut attendre absolument la croix d'or et le titre de colonel. Toutes ces fortunes réunies, j'irai retrouver mon père, un capitaine marchand du port de Honfleur. Voilà toute mon espérance. Acceptez cependant que je vous offre une modeste absinthe, comme autrefois, quand nous étions à l'École militaire et que la cantinière nous refusait le crédit.

La jeune fille ne perdait pas un mot de cette conversation, où se montraient, dans un jour si modeste, le courage et la bonté du soldat. Mariette aussi enfouissait dans son cœur tous les rêves de *son* commandant. A la fin, le lieutenant prit congé de Martin, et voyant Zémire endormie :

— Au moins, dit-il, vous avez là un joli camarade, et vous êtes sûr d'être aimé.

— Ce n'est pas à moi, répondit Martin, ça dort comme un enfant sur le premier venu. C'est vraiment une bête charmante.

Ce fut en ce moment, que Mariette ayant soldé la carte à payer, les trois dames se levèrent pour sortir, non pas sans faire un beau salut au commandant Martin. La jeune fille, en rougissant, balbutia quelques excuses; la vieille dame entreprit d'expliquer comment elle s'appelait la marquise d'Escars, et qu'elle serait heureuse d'ouvrir au commandant les portes de son hôtel de la rue de l'Université. Mariette eût voulu pour beaucoup embrasser le blessé de Solférino et lui donner sa croix d'or, qui brillait comme un rendez-vous de soleils; mais, avec des allures décidées, Mariette était timide et n'osa pas; elle finit par appeler :

— Zémire!

Alors Zémire, ouvrant un œil languissant, et comprenant qu'il fallait traverser de nouveau la grande salle où elle avait été si malheureuse, se rejeta d'instinct dans les bras du capitaine. Elle ne reconnaissait plus Mariette elle-même; elle se serait fait tuer plutôt que d'aller rejoindre la porte où se tenait la dame au jupon traînant. Ses trois maîtresses s'étonnaient de cette résistance :

— Allons, je vois ce que c'est, reprit le bon commandant en frottant le tête de Zémire; il faut à mademoiselle un garde du corps.

Puis, sans mot dire et tête nue, il suivit ces dames, qui traversèrent tout le café, et quand elles furent rentrées dans le carrosse, il déposa Zémire sur le giron de la jeune demoiselle.

— Adieu, ma chère petite bête, disait-il, je te laisse entre de belles et bonnes mains.

Puis il rougit d'avoir fait un si long compliment.

Ne vous étonnez pas qu'une humble bestiole ait soulevé tant de sympathies en de si nobles cœurs, et s'il vous fallait un exemple, un témoignage en l'honneur de l'un de ces animaux, qui sont en train de prendre « leurs degrés de naturalisation dans l'espèce humaine, » c'est un mot de M. de Buffon lui-même, il vous suffirait de lire un admirable passage à la date du 13 novembre 1675 :

« Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure : J'appelais, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout du parc; Mme de Tarente me dit : — « Quoi? vous savez appeler un chien? Je veux vous envoyer le plus joli chien du monde. » Je la remerciai et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans cette sottise; cela se passe, on n'y pense plus. Deux jours après, je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de Chine toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire; des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme sylphide, blondin comme un blondin. Jamais je ne fus plus étonnée; je voulus le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter. C'est ma petite servante Marie qui s'est mise au service du petit chien; il couche dans sa maison et dans la chambre de Beaulieu; il ne mange que du pain; je ne m'y attache point encore,

mais il commence à m'aimer et je crains de succomber. Voilà l'histoire, que je vous prie de ne point mander à Marphise, car je crains les bouderies. Au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle *Fidèle;* c'est un nom que les amants des plus belles princesses ont bien rarement mérité... »

Depuis toute une semaine, le commandant Martin et ses bontés pour Zémire furent le sujet des conversations les plus suivies dans l'hôtel d'Escars. On en parlait tout le jour et tous les jours ; il n'était pas un habitué de la maison, entre deux parties de whist, qui ne fût forcé d'entendre une oraison presque funèbre du chevalier sans peur et sans reproche. La tante et la nièce, et surtout Mariette, se disputaient pour savoir si le commandant était le bien-invité à venir chez la marquise ? Elle soutenait que oui ; elles disaient que non, et qu'il fallait plus de cérémonie. Il fut enfin décidé qu'une belle lettre serait écrite au commandant Martin par la dame de céans, et que Mariette, qui ne doutait de rien, la porterait à la caserne.

— On te conduira jusque-là, disaient la tante et la nièce.

Au fait, à quatre heures sonnantes, on pouvait les voir qui longeaient, en leur carrosse, le quai d'Orsay, plongé dans la consternation. Il y avait, autour de la caserne, des femmes et des enfants qui pleuraient, des créanciers désolés, des amis au désespoir. On se disait adieu, on se serrait les mains. Les lanciers saluaient de la lance et les dames de leurs mouchoirs. La musique sonnait de toutes ses sonneries : trompettes, clairons

Zémire au café d'Orsay. Dessin de F. Lix.

et bassons. Le drapeau déployait sa flamme à tous les vents ; les chevaux hennissaient, les sous-officiers juraient, les lanciers riaient, les chiens hurlaient. Sur un cheval blanc se tenait un grand corbeau les ailes étendues ; il appelait la tempête, et la tempête ne venait pas.

Tout disparut dans les lointains poudreux du champ de Mars. Les officiers venaient à la suite, et, le dernier de tous, le commandant Martin, simple et calme à son habitude. Il reconnut ces dames, et la petite bête à la portière, qui regardait, curieuse, tout ce départ. Le capitaine alors les saluant de l'épée :

— Adieu, Zémire !

Et Zémire aboya douloureusement.

Sur l'entrefaite revint Mariette. Un maréchal-des-logis chef, interrogé par l'intelligente servante, répondit que c'était tout au plus si le commandant savait à l'avance la destination du régiment, et Mariette, attristée, avait pensé qu'il était inutile de remettre la lettre d'invitation.

Tout fit silence.

— Ah ! ma tante, s'écria la nièce, je suis bien malheureuse, et que nous avons de reproches à nous faire ! Au moins devais-je lui dire le nom de notre famille et que mon père était un des chefs de l'armée. Hélas ! le voilà parti sans se soucier de ces ingrates. « Adieu, Zémire ! »

Et Zémire, voyant pleurer sa jeune maîtresse, essuya ces beaux yeux qui n'avaient pas souvent pleuré.

C'est une tâche ingrate, une entreprise difficile, de conduire à cent lieues de distance une troupe de cava-

liers. La route est longue, les étapes sont désignées à l'avance, les rafraîchissements sont rares. Chemin faisant, plus d'un cheval se déferre, et plus d'un homme en proie au soleil tombe et se blesse dans la poussière du grand chemin. Toutes ces responsabilités, petites et grandes, pèsent sur la tête du commandant. Il répond de la santé de ses bêtes et de ses hommes. Il faut qu'il improvise à chaque instant une ambulance, un hôpital; c'est pis que la guerre une pareille marche, et sitôt que nos soldats n'ont plus qui les regarde, à peine ils ont traversé les cités curieuses et les hameaux étonnés, soudain s'en va toute gaieté; plus de rire et plus de chanson. Rien de triste et de sérieux comme un grand chemin qui n'en finit pas; surtout l'heure était mauvaise et mal choisie au mois de juin. Pas un brin d'herbe à la prairie et pas une ombre aux arbres languissants. Les anciens se montraient là-bas une longue vallée où murmuraient l'an passé tant de ruisseaux sur des rives hospitalières. O misère ! les eaux limpides avaient disparu; le ruisseau était plein de cailloux; le cheval, harrassé, cherche en vain sur les pommiers du sentier quelques fruits verts pour apaiser la soif qui le dévore. Le pommier n'a plus de fruits, le soleil plus de nuages. Elle-même, la nuit, favorable au repos, la nuit était brûlante. Il fallut huit jours pour trouver à Vernon un répit dont ces malheureux avaient si grand besoin.

Hommes et cavaliers, Vernon leur fut un véritable Paris. Bientôt rafraîchis par deux jours de repos, ils gagnèrent Rouen, la capitale de la Normandie, et Rouen les garda trois mois pour remplacer un régiment de cuirassiers qui tenait garnison dans l'antique Evreux, sous les murs hospitaliers de Saint-Taurin. Enfin toutes ces forces étant réparées, hommes et bêtes en bon état, le jour vint où le commandant Martin, faisant l'inspection de ses lanciers, les trouva si beaux et dans un état si prospère :

— Enfants, dit-il, nous entrerons demain dans la capitale du Calvados. La ville appartient à des magistrats qui nous feront bonne mine d'hôtes, et j'espère que nous nous conduirons tous en honnêtes gens.

Le commandant ne haïssait pas les bonheurs d'une courte harangue. Il était content d'avoir accompli toute sa tâche; il se disait que l'heure du repos était venue et que maintenant sa destinée était accomplie, ayant renoncé à toute espérance d'avancement; puis il se sentait chez lui. Il chantonnait entre ses dents la chanson nationale :

J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Ainsi songeant, ils entrèrent, en bon ordre et rendus à la discipline austère, dans l'antique cité de Guillaume le Conquérant. La ville de Caen est l'une des plus vieilles de la grande province. A chaque pas vous rencontrez une maison curieuse et vous foulez une longue histoire. La ville est sévère, et les habitants, silencieux, respectent le passage des gens de guerre. Toutefois chaque habitant s'en vint sur le seuil de son logis saluer ces nouveaux arrivés. Il y eut même (et c'étaient des joies à n'en pas finir) plus d'un père et plus d'une mère qui reconnurent leur fils le brigadier, leur fils le trompette ou le sous-lieutenant. La troupe alors s'arrêtait un instant pour les premières effusions, puis les passants continuaient leur chemin aux hennissements des chevaux, qui comprenaient enfin qu'ils étaient arrivés. Le commandant allait cette fois le premier, cherchant, mais en vain, quelque visage connu. Il entendit cependant à la fenêtre d'une grande maison, gardée par une sentinelle, un cri de surprise et de joie, et même il lui sembla qu'une main bienveillante envoyait à son adresse un baiser qui se sentait dans les airs :

— Si c'était pour moi, se disait le commandant.

Il se sentait déjà moins seul et moins perdu dans cette illustre cité, où l'église et la magistrature, la science et le droit avaient posé leurs tabernacles.

Ils arrivèrent ainsi à la porte de la caserne, où les attendait l'état-major du régiment.

— Soyez le bienvenu, commandant, disait le colonel, mais vous avez diablement tardé ! nous sommes ici depuis quinze jours.

Ce colonel n'était pas un méchant homme; il était un officier de fortune. Il n'avait pas trouvé d'obstacle en son chemin : tout lui avait réussi, et surtout la faveur des inspecteurs généraux, pas un de ces messieurs ne voulant déranger un contentement si parfait. Il faut dire aussi que ce colonel trop heureux était plus jeune de dix années que le commandant Martin. Il n'avait pas dans tout son corps une seule blessure; il se portait à merveille, et M. son père lui faisait une haute paye de deux cents louis, ce qui représente une grosse somme au régiment le mieux tenu. Quand toutes les formalités furent accomplies, chaque homme à sa place et le cheval à la provende, les officiers de tout le régiment dînèrent ensemble, et les premiers arrivés portèrent la santé des nouveaux venus.

— Nous voilà bien loin de Paris, disait le lieutenant Charlier, et Dieu sait quand nous déjeunerons au café de la rue du Bac. Alors chacun raconta son histoire, et, chose étrange, le commandant Martin, le seul homme qui eût une histoire à raconter, ne la raconta pas.

La fin de la soirée fut consacrée aux principaux fonctionnaires, non moins qu'aux plus belles personnes de la ville de Caen. M. le premier président d'Orival et Mme Morton, la jeune femme de l'avocat général, furent cités pour leur hospitalité généreuse. Plusieurs jeunes gens, d'une seule épaulette, plus redoutable que les épaulettes étoilées, proclamèrent le nom des belles danseuses : Mlle Sophie et Mlle Marie, enfants de l'hôtel de ville, et la belle entre les belles, Mlle Amélie avec sa sœur Aurore.

— Quant à moi, disait un sous-officier de la veille, je ne trouve rien de plus charmant que Mlle Mariette, l'honneur et la grâce de la maison du général de Beaulieu.

Et la conversation s'empara du général; les uns disaient que c'était l'un de nos meilleurs officiers généraux, les autres affirmaient qu'il était dur et sans pitié.

— Il n'est pas juste.

— Il n'a fait de bien à personne.

— Il a brisé les plus belles carrières, disaient ceux-ci.

— Au contraire, affirmaient ceux-là, le général de Beaulieu est la bonté même...

Au demeurant, les uns et les autres se rappelèrent qu'ils devaient le lendemain leur première visite au général commandant la ville de Caen.

Le lendemain, sur le midi, à l'heure militaire, le colonel, suivi des officiers en grande tenue, frappait à la porte de M. le lieutenant général comte de Beaulieu. Ces messieurs furent reçus dans le grand salon, orné d'une vieille tapisserie où l'on voyait les amours de Macette. L'appartement était vaste et sombre. Le colo-

nel présentait ses officiers; ceux-ci saluaient, et le général disait un mot agréable à chacun. Quand vint le tour du commandant Martin, le colonel le présenta au général en le nommant d'une voix brève :

— Et si vous n'avez pas reçu plus tôt la visite du régiment, mon général, la faute en est au commandant, qui s'est fait attendre.

Ce manque inusité de courtoisie, à propos d'un tel homme en un pareil moment, fut assez mal reçu dans toute la compagnie. Heureusement le général, très-brave homme et très-juste en dépit de tous les discours, s'approchant du capitaine :

— A coup sûr, lui dit-il, vous êtes l'officier Martin, le ressuscité de Solférino. Faites-moi l'honneur de me donner la main. Si vous êtes arrivé trop tard dans notre garnison, au moins vous avez ramené tout votre monde, bêtes et gens, sans oublier le corbeau du régiment. Vos devanciers ont laissé vingt hommes dans les hôpitaux civils et militaires. Soyez donc le bienvenu, mon cher commandant. Mais comment se fait-il qu'après vos belles actions d'Italie, vous ayez été si mal récompensé? Je suis là, Dieu merci, pour rappeler vos droits et vos services. Comptez donc sur mon zèle et mon amitié.

Ces nobles paroles furent accueillies par un murmure approbateur.

— Mon général, répondit le commandant Martin, me voilà payé de toutes mes peines. A quoi bon la récompense? elle ne peut rien ajouter à l'honneur que vous me faites. Tant pis pour moi, qui n'ai pas trouvé pour me défendre et me protéger quelque protectrice à la mode. Elles font les colonels, elles défont les capitaines.

Comme il achevait de parler, la gardienne du logis, se précipitant dans le salon avec des cris joyeux, monta sur la table et couvrit le bon Martin de ses plus vives tendresses. Sa joie allait jusqu'au spasme, et, pour peu qu'on ne l'eût pas ménagée, elle touchait à la folie. Un instant le général parut très-étonné, mais il se remit bien vite.

— Pardieu, commandant, que disiez-vous de la cruauté des dames? En voici une qui vous compromet devant tout le monde, et vous pouvez en être fier; vous êtes le premier pour qui Mlle Zémire ait jamais montré une si grande passion.

— Elle et moi, reprit Martin, nous avons déjeuné un jour au quai d'Orsay, à la même table, et je suis bien content qu'elle ait daigné s'en souvenir.

— Après la recommandation de ma fille, reprit le général, je n'en sais pas de plus puissante que l'amitié de ma petite Zémire. Elle est la joie de la maison.

Le colonel fut reconduit chez lui par tous les officiers, mais les vrais saluts et les félicitations de ces braves gens s'adressèrent surtout à leur exemple, à leur ami le commandant Martin. Cette fois donc justice était rendue, et pas un ne s'étonna lorsqu'aux premiers jours de juillet un officier d'ordonnance apporta sous un pli cacheté aux armes du général l'invitation que voici :

« Mlles Louise et Zémire de Beaulieu et M. le général de Beaulieu prient M. le *colonel* Martin de leur faire l'honneur de dîner, demain mardi, à l'hôtel du général. »

Le lecteur a deviné que dans l'intervalle une grande amitié s'était établie entre le colonel Martin et le général de Beaulieu. Le colonel était reçu comme un ami de tous les jours, et c'était dans ce logis bien tenu à qui s'empresserait de lui faire oublier son isolement. Quant à s'inquiéter des sentiments qu'il pouvait inspirer à Mlle Louise de Beaulieu, il ne s'en inquiétait pas le moins du monde. Il entourait la jeune fille de ses meilleures déférences et de tous ses respects. Pensez donc s'il fut étonné lorsque Mlle Mariette, l'interrogeant à la façon du juge d'instruction :

— Nous voudrions savoir, monsieur le colonel, dans quelles intentions vous venez si souvent dans notre maison? Il serait temps de le dire, surtout si c'est notre jeune demoiselle qui vous attire. A vous parler franchement, il ne dépend que de vous d'obtenir la main de Mlle de Beaulieu. Il nous a semblé que vous n'étiez pas mal vu de Mlle Louise, et que votre mariage serait facile avec elle, n'était le chagrin que son père en ressentirait.

A cette déclaration inattendue, qui fut bien étonné? le bon Martin. Il resta quelque temps confondu et pénétré du bonheur qui l'épouvantait. Mais enfin, d'une voix très-émue il répondit :

— Pensez-vous donc, mademoiselle Mariette, que je pourrais oublier la dette que j'ai contractée envers le général de Beaulieu, mon bienfaiteur, en lui dérobant le cœur de sa fille? Je serais son père, avec plusieurs années par-dessus le marché. Non, non, à Dieu ne plaise que j'oublie ainsi tous mes devoirs! Moindre est mon ambition, et cependant j'ai bien peur qu'elle ne soit encore au-dessus de mes espérances. Maintenant que j'ai de quoi vivre, avec un beau grade, il me semble que je pourrais obtenir la main d'une belle fille de Normandie, avenante et bonne, qui me permettrait de l'aimer et peut-être aussi de fonder une famille avec son aide et sa protection. Vous m'avez raconté plusieurs fois, Mariette, que du chef de votre père et de votre mère vous étiez propriétaire d'une ferme à dix lieues d'ici. Ajoutée à mes pensions, qui seront réglées avant peu, cette ferme est une fortune. Enfin, si vous êtes plus jeune que moi, je puis du moins, sans trahir les lois naturelles, solliciter une si belle union.

Il parlait encore; en ce moment parut Louise au bras de son père et, les voyant qui se tenaient par la main, Mlle de Beaulieu comprit toutes les choses qu'ils venaient de se dire. Elle passa tour à tour d'une grande pâleur à l'incarnat de la pivoine, et pour cacher sa rougeur, elle se jeta dans les bras de son père. Alors, prenant son courage à deux mains, le colonel Martin, tête nue et debout :

— Mon général, dit-il, avec la permission de sa jeune maîtresse, accordez-moi la main de Mlle Mariette. Elle ne m'a rien dit encore; c'est la première fois que je lui parle mariage, et cependant je sais qu'elle ne me refusera pas d'unir sa destinée à celle d'un officier de fortune.

On eût pu voir en ce moment, sur le visage du général, un contentement qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, mon cher camarade. Apprenez que je marie en même temps Mlle de Beaulieu avec son cousin, le comte d'Escars, un des plus beaux noms de France, et j'en suis bien heureux.

Le mariage de Mariette et du colonel Martin fut un mariage à la hussarde. On y mit de part et d'autre un grand empressement. L'église et le régiment firent de leur mieux pour cette heureuse cérémonie. On eût dit que le ciel même avait voulu sa part dans ces justes noces. Depuis tantôt trois mois le soleil brûlait la plaine, et la terre au désespoir subissait nuit et jour des astres implacables. Les premières gouttes de la pluie, appelée à grand renfort de prières, tombèrent juste au mo-

ment où Mariette, au bras du général, touchait le seuil de Sainte-Étienne. Alors la fiancée, avec un geste pieux, offrit son voile à la pluie et le consacra, tout mouillé, à la Vierge de la chapelle où fut béni son mariage. Oh! la charmante offrande! Il y avait encore à sa couronne de la salutaire rosée, et plus d'un parmi le peuple, aujourd'hui, vous racontera que cette couronne d'oranger offerte à la sainte Vierge a décidé du grand orage. Il grondait terrible et fulgurant, lorsque Mariette et son mari montèrent dans le chariot de leur fermier, pour se rendre à leur maison des champs. Comme ils longeaient la rue où le général les avait précédés, Louise apparut, tenant dans ses bras la petite Zémire et disant :

— Je ne veux pas séparer ces trois êtres désormais inséparables. Adieu, ma bonne Mariette, embrasse-moi; et vous, monsieur le colonel, ayez grand soin de Zémire et de ma sœur de lait.

La pluie, en cet adieu, tombait à verse, et Louise en toute hâte rentra dans la maison paternelle. Mariette et son mari firent un beau voyage à travers ces plaines, par ces collines vivifiées et ranimées. L'écho redisait, joyeux, le bruit de ce tonnerre heurtant le nuage et le précipitant sur la maison à demi brûlée. A chaque pas se relevait la plante; on entendait dans le sillon le bœuf aspirer de ses naseaux la fraîcheur de ces belles ondées. L'oiseau chantait son cantique à la Providence; au-devant de l'orage accouraient tête nue le laboureur, le vigneron, le jardinier rendant grâce à la saison clémente, et la joie universelle et l'orage allaient grandissant toujours. Le sol fécondé s'enivrait de la divine rosée; on entendait déjà bruire entre ces rives rajeunies le ruisseau tari si longtemps. La bénédiction de là-haut s'unissait aux bénédictions d'ici-bas.

Mariette et son mari, silencieux et charmés, s'enivraient de ce grand miracle. Ils ne se disaient rien, se disant tant de choses; ils avaient oublié même Zémire. Elle perdit toute patience, et fit un appel à ses deux compagnons. Ils s'aperçurent alors qu'elle portait, en guise de collier, le bracelet favori de M^lle^ de Beaulieu.

Comme ils gravissaient la dernière montagne et qu'ils approchaient de l'humble maison où leur destinée allait s'accomplir, soudain un grand corbeau, les ailes étendues, et partageant la joie universelle, entoura de trois grands cercles le char rustique.

— Il m'a semblé, disait Martin, reconnaître un ancien ami, don Corbeau? Le voilà bien content d'échapper à l'amitié de MM. du 3^e^ lanciers...

En effet, c'était don Corbeau. Il chantait d'une voix rauque, à la nature entière, un cantique d'actions de grâces.

— Il est parti à notre droite, et c'est d'un bon présage, disait le colonel à sa jeune femme.

Ils arrivèrent enfin dans cet enclos voisin de la ferme.

— On y peut nourrir deux vaches et un petit cheval, disait Mariette.

A peine entrés chez eux, l'orage, qui s'était un peu calmé, recommença de plus belle, et les torrents desséchés se montrèrent plus limpides que jamais. Debout à sa fenêtre, et tout pénétré de bonheur, Martin contemplait ces glorieuses tempêtes, et s'abandonnait doublement : au bonheur de la sécurité présente, à tous les bonheurs de l'avenir.

J. JANIN.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE SIÉGE DE PARIS PAR HENRI IV.

I

Devenu roi de Navarre, Henri de Bourbon, prince de Béarn, avait adopté une première fois la religion catholique, non sans avoir résisté avec un périlleux courage à Charles IX, qui lui ordonna sèchement, le jour de la Saint-Barthélemi, de choisir entre la messe ou la mort.

Mais le Béarnais avait renié son abjuration forcée quand, après sa fuite, il put s'écrier :

— Loué soit Dieu qui m'a délivré! On a fait mourir la reine ma mère à Paris; on a tué M. l'amiral et tous mes meilleurs serviteurs. On n'avait pas envie de mieux me faire, si Dieu ne m'eût gardé; je n'y retourne plus qu'on ne m'y traîne!

Il se trompait pourtant, et devait y revenir, sans autre contrainte que le motif de défendre l'autorité de Henri III, audacieusement méconnue par les Guises. On sait que le Béarnais, par la mort du duc d'Alençon, était l'héritier présomptif du trône de France, et qu'en prenant la défense de la majesté royale contre les Guises et leurs complices les Ligueurs, il voulait sauvegarder les intérêts de la monarchie et le droit que lui conférait la tradition politique.

Henri III, obligé de quitter Paris après la *journée des Barricades*, s'était habilement rapproché du Béarnais, et les deux princes avaient décidé de réunir leurs forces pour assiéger la capitale. Le roi de Navarre établit le centre de ses opérations stratégiques à Meudon, tandis que le vainqueur de Moncontour choisit Saint-Cloud pour résidence. Mais, à peine venait-il d'y arriver et d'y faire déployer ses tentes, que les chefs de la Ligue le firent frapper mortellement par le dominicain Jacques Clément, qu'ils avaient armé d'un couteau, lui promettant le cardinalat s'il réussissait, et la gloire des martyrs en cas de mort.

Aussitôt Henri de Bourbon abandonne une attaque qu'il dirigeait contre le *Pré-aux-Clercs* et accourt auprès du roi de France. Henri III expire en le désignant pour successeur et en l'exhortant à adopter définitivement la religion catholique. Mais les passions fanatiques désolent la terre sans jamais la féconder. La Ligue, c'est-à-dire la *sainte union* qui s'était formée contre les protestants, en faveur du catholicisme, se fortifiait chaque jour, et l'impopularité du triste Henri III allait rejaillir sur son héritier.

La duchesse de Montpensier, sœur des Guises, apprenant le meurtre du roi, ne peut dissimuler un accès de cruelle ivresse. Elle embrasse soudain la personne qui lui apprend la fin tragique du dernier des Valois.

— Ah! mon ami, s'écrie-t-elle avec bonheur, sois le bienvenu! Mais est-il vrai, au moins? Ce meschant, ce perfide, ce tyran est-il mort? Dieu! que vous me faites aise! Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'a

sceu, avant que de mourir, que c'estoit moi qui l'avois fait périr.

Puis la jeune duchesse va en toute hâte chez sa mère, Mme de Nemours. Elles montent chacune dans leur carrosse, se font promener dans les carrefours et sur les places de *la grande ville;* et partout où elles voient la foule assemblée, elles disent d'une voix retentissante, en souriant :

— Bonnes nouvelles! mes amis, bonnes nouvelles! Le tyran est mort; il n'y a plus de Valois en France.

Excité par ces démonstrations farouches, le peuple, qui d'ailleurs détestait et méprisait Henri III, se réjouit publiquement de l'attentat commis par Jacques Clément.

De funestes divisions éclatent autour du loyal et magnanime Béarnais, de celui qui disait :

— Ce qui m'importe avant tout, c'est l'honneur même et non les apparences de l'honneur.

Le plus grand nombre des officiers qui commandaient l'armée royale refusent de se soumettre à l'autorité d'un souverain hérétique, et lui déclarent qu'ils ne le reconnaîtront roi de France qu'après sa conversion :

« On les voyait, dit Agrippa d'Aubigné, comme gens forcenés, enfonçant leurs chapeaux, les jetant par terre, fermant les poings, complotant, se touchant la main, formant des vœux, des promesses, dont on oyoit pour conclusion : plutôt mourir de mille morts! »

Assassinat de Henri III par Jacques Clément. Dessin de Ch. Gaildrau.

Il est vrai que les Suisses lui offrirent leur concours, et que Henri, ayant promis par écrit de se soumettre à l'autorité d'un concile, bien que le pape l'eût excommunié :

« Plusieurs princes et seigneurs catholiques reconnurent de leur côté, dit un chroniqueur du temps, pour leur roi et prince naturel, selon la loi fondamentale du royaume, Henri IV, roi de France et de Navarre, lui promettant tout service et obéissance sur le serment et la promesse ci-dessus écrite, qu'il leur a faits. »

Mais le cardinal de Bourbon avait été nommé roi de France, sous le nom de Charles X, par l'influence du duc de Mayenne, qui s'était déclaré lui-même lieutenant général du royaume, parce que le vieux cardinal était captif entre les mains du Béarnais, son neveu. L'unité monarchique se trouvait ainsi compromise, et la nation française était menacée de voir renaître les crises sanglantes de la féodalité.

II

Henri résolut alors d'abandonner le nord de la France aux Ligueurs et de se contenter des provinces méridionales. Il renonça donc au siége de Paris. Après avoir tenté celui de Rouen et infligé un échec à l'armée que commandait Mayenne, il reçut un renfort d'Anglais et d'Écossais, qui le détermina à reprendre l'offensive et à marcher encore sur Paris. Il espérait, grâce à certaines intelligences, tenter un coup d'audace qui lui permettrait de conquérir cette ville, sans une grande effusion de sang.

Trompés par la duchesse de Montpensier, non-seulement les Parisiens ignoraient l'échec de Mayenne,

mais ils croyaient que la situation du Béarnais était critique et qu'il ne pouvait tarder à être pris. Son arrivée ayant été annoncée, un certain nombre de curieux crurent qu'il était fait prisonnier et louèrent des fenêtres dans Paris pour le voir passer. L'étonnement fut inexprimable quand on le vit venir par la porte de Nesle, à la tête de son armée, qui occupa les faubourgs Saint-Michel, Saint-Marceau, Saint-Jacques et Saint-Germain.

Le succès de son entreprise fut limité à ce triomphe. Manquant d'artillerie, il ne put entrer dans la ville, et fut réduit à épier la conduite des Parisiens en montant au sommet du clocher de Saint-Germain des Prés. Il lui fallut encore se retirer, faute de canons et d'argent, devant Mayenne et son armée, qu'il devait battre bientôt sur les bords de l'Eure, près du bourg d'Ivry, malgré l'infériorité du nombre de ses soldats. C'est là, qu'avant la bataille, il adressa à Dieu une prière qui se termina par ces sublimes paroles, que les monarques ne sauraient trop méditer :

— Mais, Seigneur, s'il t'a plu en disposer autrement, ou que tu voies que je dusse être au nombre de ces rois que tu donnes en ta colère, ôte-moi la vie avec la couronne... Fais que ma mort délivre la France des

Une procession à Paris sous la Ligue. Dessin de Ch. Gaildrau.

calamités de la guerre civile, et que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle.

Le Béarnais crut que la victoire d'Ivry devait lui livrer Paris. Néanmoins, y trouvant encore une sérieuse résistance, il en fit le blocus et résolut de forcer la ville à se rendre par la famine, pour éviter des luttes funestes. Au mois de janvier 1591, il tenta de surprendre la capitale en faisant déguiser ses soldats en meuniers. Cette journée, qui ne réussit pas, reçut le nom de *journée des Farines*.

Le duc de Nemours, gouverneur de la cité rebelle, avait organisé la défense avec énergie et vigilance. Il avait fait sortir impitoyablement de Paris les bouches inutiles et avait utilisé le zèle des bourgeois. Les murs d'enceinte étaient hérissés de canons; les chaînes qui barraient la Seine étaient tendues. Par son ordre, on avait armé et enrégimenté les moines et les prêtres, qui firent, portant le casque, la cuirasse et le mousquet, plusieurs processions, afin de détourner l'attention publique des effets désastreux que commençait à produire la disette.

L'Estoile décrit ainsi une de ces marches à la fois religieuses et militaires :

« Rose, évêque de Senlis, et l'un des Ligueurs les plus déterminés, estoit à la tête comme commandant et premier capitaine, suivi des ecclésiastiques mar-

chant de quatre en quatre. Après estoit le prieur des chartreux avec ses religieux, puis le prieur des feuillants avec ses religieux, les quatre ordres mendiants, les capucins, les minimes, entre lesquels il y avoit des rangs des écoliers. Les chefs de ces différents religieux portoient chacun d'une main un crucifix et de l'autre une hallebarde, et les autres des arquebuses, des pertuisanes, des dagues et autres diverses espèces d'armes que leurs voisins leur avoient prêtées. Ils avoient tous leurs robes retroussées et leurs capuchons abattus sur leurs épaules ; plusieurs portoient des casques et des corselets, des petrinals, des pertuisanes. Hamilton, curé de Saint-Cosme, faisoit l'office de sergent et les rangeoit, tantôt les arrêtant pour chanter des hymnes, et tantôt les faisant marcher; quelquefois il les faisoit tirer leurs mousquets. »

III

Les soldats et les officiers du roi de Navarre voulaient tenter l'assaut, dans le but de venger, par le pillage et par des représailles sanglantes les massacres de la Saint-Barthélemi. Le roi leur résista et se contenta de permettre qu'on attaquât les faubourgs, qui furent pris en quelques instants. Il avait réussi à s'emparer de Saint-Denis. Paris fut donc plus étroitement bloqué. Tout travail était suspendu. La famine multipliait chaque jour ses ravages. Le légat, la duchesse de Montpensier et sa mère s'épuisaient vainement en actes d'intarissable charité. Le peuple était décimé par la plus hideuse misère. Enfin la détresse devint générale, et chacun la supporta avec un courage héroïque. Les plus favorisés du hasard, ceux auxquels toute ressource ne manquait pas, mangeaient des bouillies dont le seul élément était le son d'avoine. On chassait, au piége du lacet, les chats et les chiens. Les gens riches se nourrissaient résolûment de la viande des chevaux morts. Quelques-uns d'entre eux se rassasiaient, par un horrible régal, avec des résidus de vieux suif.

« Le mercredi, 15 août, dit L'Estoile dans son *Journal de Henri IV*, comme j'estois à ma porte, vers cinq heures du soir, se vinst présenter à moi un pauvre homme fort hâve, mourant de faim, qui tenoit un sien enfant entre ses bras, d'environ cinq ans, que je vis incontinent expirer entre les bras du pauvre père, qui lui ferma les yeux en ma présence et m'assura qu'il y avoit trois jours que ni lui ni son enfant n'avoient rien mangé, et plus de quinze jours qu'ils n'avoient vu de pain. »

Pendant quatre mois, le fanatisme détermina la population parisienne à se nourrir de l'herbe des fossés, de la chair des animaux les plus immondes, et à faire une sorte de levain nutritif, en pilant les os des cadavres. Des soldats espagnols eurent la barbarie de manger des enfants arrachés à leurs mères.

Les maladies, et un accroissement considérable de mortalité, s'ajoutèrent à la disette sans faire fléchir la constance et la résignation des Parisiens. L'auteur du *Discours véritable et notable du siége de la Ville de Paris* affirme que « c'estoit chose pitoyable de voir les pauvres défaillir et tomber de foiblesse, se mourant peu à peu de faim dans les hôpitaux, sur les fumiers et au milieu des rues; et tous communément, tant à cause de la faim que de la mauvaise nourriture, devenoient gros et enflés par tout le corps comme hydropiques. »

Les prédicateurs de la Ligue attisaient du reste avec acharnement la fureur des assiégés contre le Béarnais.

— On prétend, disait l'un d'eux aux fidèles, qu'il sera catholique et qu'il ira à la messe ; eh! mes amis, les chiens y vont bien... Badaux que vous estes, qui ne congnoissez pas que ce viel loup fait le regnard, seulement pour entrer et manger les poules!... Mais quoi! nos bons politiques, qui contrefont tant ici, avec nous, les bons catholiques, aiment ce *Ventre-saint-gris*; c'est un luron qui leur plaist... C'est une chose horrible à penser, seulement qu'on veuille avoir paix avec un diable, un loup, un hérétique, un viel relaps, un excommunié, un vilain et un bastard comme lui... Prenons les armes : ce sont les armes de Dieu, encore qu'elles soient matérielles, car c'est contre les ennemis de Dieu. Un bon Ligueur (et je vous déclare que j'en suis, et que j'y marcherai le premier) vaincra toujours trois et quatre politiques. »

IV

Henri était désolé des malheurs qui accablaient la population parisienne ; et ce sera son éternelle gloire de n'avoir pu regarder en face les horreurs de la guerre civile. Lorsqu'il parlait de transaction, chacun lui disait imperturbablement :

« Faites-vous d'abord catholique.

— Le moment n'est pas encore venu, » répondait-il avec souci.

Le prétendu loup accueillit, malgré les murmures et les avis de ses officiers, les infortunés que le duc de Nemours avait expulsés de Paris, parce qu'ils ne pouvaient se rendre utiles à la défense de la ville.

— Je ne m'étonne pas, disait ce prince dans un noble élan, si les Espagnols et les chefs de la Ligue ont si peu de compassion pour ces pauvres gens-là, ils n'en sont que les tyrans ; mais pour moi, qui suis leur père et leur roi, je ne puis voir leurs calamités sans être touché jusqu'au fond de l'âme. Je ne puis empêcher que ceux que la Ligue possède ne périssent avec elle; mais quant à ceux qui implorent ma clémence et ne peuvent mais du crime des autres, je leur veux tendre les bras.

Encouragés par cette touchante compassion du roi, les officiers et les soldats de son armée envoyèrent, avec son assentiment, des vivres aux habitants de Paris, qui leur donnèrent en retour de l'argent et des vêtements. Et ce spectacle est un des plus touchants et des plus singuliers de l'histoire. Aux mécontents qui faisaient observer que de tels actes d'humanité étaient une violation imprudente des lois de la guerre, et qu'on risquait, en les accomplissant, de prolonger sans fin le siége de la ville, Henri répondait ces mémorables paroles :

— Il ne faut pas que Paris soit un cimetière; je ne veux point régner sur des morts.

Ces sentiments chevaleresques finirent par reconquérir tous les cœurs au Béarnais. Malgré les reproches dont on accablait sa magnanimité, il ne démentit jamais son affection pour ses sujets :

— Je ressemble, disait-il, à cette vraie mère du jugement de Salomon : j'aimerois quasi-mieux n'avoir point de Paris que de l'avoir déchiré en lambeaux, tout ruiné et tout dissipé par la mort de tant de personnes.

Mais sa conduite généreuse se retourna contre lui, en prolongeant et en facilitant la résistance. Les ducs de Parme et de Mayenne eurent le temps d'arriver, avant que Paris fût contraint de capituler, et forcèrent Henri de Navarre à lever encore un siége qui devenait laborieux

comme l'éternel travail de Sisyphe. Le duc de Parme prit Lagny-sur-Marne et envoya des approvisionnements dans la capitale, où l'abondance revint, tandis que la famine envahissait le camp royal. Après avoir vainement tenté l'assaut de la porte Saint-Jacques, le Béarnais se retira dans le Beauvoisis, où il attendit des renforts et de l'argent, pendant que ses ennemis triomphaient. Un instant sa cause parut perdue, et il ne put surmonter des accès de profond découragement. La division, d'ailleurs, s'était glissée parmi ceux qui le servaient.

Sully dit « qu'il se trouva réduit en de grandes fâcheries et perplexités, à cause du grand éclat des heureux succès de ses ennemis. »

Ayant reçu d'Allemagne et d'Angleterre des troupes et des secours, Henri fit une brillante campagne en Normandie et en Champagne, puis il revint vers Paris. La ville était fatiguée d'une lutte douloureuse et prolongée. Les notables bourgeois et les partisans de la monarchie légitime avaient fait entendre plusieurs fois le cri : *Du pain ou la paix.* Le Béarnais sut profiter de cette lassitude et réussit, en abjurant la religion protestante, d'après les conseils du judicieux Sully, à réaliser une conquête que la guerre n'avait pu lui obtenir.

Le roi de France abjura publiquement, le 25 juillet 1593, dans l'église de Saint-Denis, entre les mains de Réné de Baune, archevêque de Bourges.

— Qui êtes-vous? demanda le prélat, au moment où Henri frappait à la porte de la basilique.

— Je suis le roi, répondit le Béarnais.

— Que demandez-vous?

— A être reçu au giron de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Puis Henri s'agenouilla et ajouta :

— Je jure devant la face du Dieu tout-puissant de vivre et de mourir en la religion catholique, de la protéger et défendre envers et contre tous, au péril de mon sang et de ma vie, renonçant à toutes hérésies contraires à icelle.

Henri signa aussitôt une trêve avec l'ambitieux Mayenne, dont la popularité s'était singulièrement affaiblie, et qui caressa un instant, ainsi que son neveu, Charles de Lorraine, duc de Guise, le rêve insensé d'usurper la couronne.

On ne doit pas s'étonner que Henri de Bourbon se soit décidé enfin à faire ce qu'il appelait le *saut périlleux.* Il voulut par sa conversion, si diversement jugée, enlever tout prétexte à la rébellion. Dès lors, Paris put être occupé sans résistance sérieuse. Le comte de Brissac, qui avait la garde de la ville, traita avec le Béarnais, moyennant 1 694 000 livres, et lui livra la porte Neuve, avec le concours du prévôt des marchands et des échevins, après avoir endormi les Ligueurs inflexibles et l'armée espagnole, Henri entra dans la ville quand la nuit fut tombée; et, aux premières lueurs de l'aube, les Parisiens apprirent le coup d'Etat pacifique et bienfaisant de leur monarque. N'ayant plus aucune raison de méconnaître son autorité, ils le reçurent avec transport, désireux d'ailleurs de voir cesser les tortures de la guerre civile.

Il permit aux Espagnols de quitter Paris et les protégea contre toute insulte et toute violence.

« Le monarque, dit son historien Péréfixe, les voulut voir sortir et les regarda passer d'une fenêtre d'au-dessus la porte Saint-Denis. Ils le saluaient tous le chapeau fort bas et avec une profonde inclination. Il rendit le salut à tous les chefs avec grande courtoisie, ajoutant ces paroles :

« — Recommandez-moi bien à votre maître; allez-vous-en, à la bonne heure, mais n'y revenez plus. »

Le roi d'Espagne était alors Philippe II, qui avait ordonné au duc de Féria de revendiquer le trône de France pour sa fille aînée, l'infante Isabelle, « comme légitime reine, selon droit de nature, divin et humain, puisqu'il n'avoit plu à Dieu de ne conserver en vie aucun légitime mâle du roi Henri II, son aïeul. »

Le fils de Charles-Quint consentait qu'on fît sanctionner par l'élection l'avénement de l'infante. La revendication du roi d'Espagne ne fut accueillie ni par les états-généraux, ni par la noblesse, ni par le peuple, malgré les intrigues des ambassadeurs de Philippe II, et les pistoles qu'ils répandaient à profusion. On voit que les concurrences politiques ne manquèrent pas à Henri IV.

Les villes de province suivirent l'exemple de la capitale et reconnurent bientôt l'autorité du roi de France.

Un trait qui peint le caractère généreux et l'habileté politique du Béarnais, c'est que, le soir même de son entrée à Paris, il joua aux cartes, dans une salle du Louvre, avec la duchesse de Montpensier, qui avait été une des principales inspiratrices des machinations de la Ligue.

Henri, qui n'avait pas fait sans profit sa lecture favorite de l'historien Plutarque, ne fut avare ni de pardons ni d'amnisties, et ne tarda pas à être justement populaire. Il réussit à vaincre l'esprit de faction par une constante bienveillance, par des procédés généreusement intelligents et par des réformes utiles. Les dignités et les emplois qui avaient été acquis sous la Ligue furent confirmés. Sa loyauté et la petillante finesse de ses réparties subjuguaient ses ennemis eux-mêmes. On citait ses mots avec admiration ou sympathie. Il eut enfin le génie des transactions fécondes, des conciliations salutaires, qui sont l'art suprême de la diplomatie et font les hommes d'État.

La satire Ménippée acheva de tuer la Ligue, en 1572, par le ridicule et l'ironie.

Il est remarquable que, pendant les agitations de la Ligue, les seize quartiers de Paris furent administrés civilement, par un conseil municipal que la population avait élu. On nommait les membres de ce conseil *quarteniers* ou *faction des Seize.* Leur administration, qui était une espèce de république, ne fut pas toujours exempte de violence. Ils firent pendre, sur la place de Grève, comme traîtres et hérétiques, trois magistrats du Parlement. Plusieurs historiens voient, dans l'institution démocratique des Seize, un prélude révolutionnaire de la première *commune de Paris.* Le duc de Mayenne livra au bourreau quatre des quarteniers. Aussitôt que Henri IV fut maître de la capitale, il voulut qu'on brûlât les registres où étaient inscrites les délibérations du conseil des Seize, espérant anéantir par la flamme l'esprit de fiévreuse indépendance que les quarteniers avaient propagé.

V

Nous n'avons pas eu pour but, dans ce récit, de raconter la vie dramatique de Henri IV. Seulement, nous avons cru opportun et significatif de faire connaître un des épisodes essentiels de la vie du Béarnais. Nous devons ajouter que les divisions qui venaient de désoler la France, lors de son avénement, avaient produit des

résultats si désastreux, que le peuple ne pouvait plus payer les impôts, et que le roi manqua glorieusement du nécessaire, comme un simple et loyal sujet. La pénurie d'argent l'obligea plus d'une fois à suspendre ses guerres, et il écrivit à Sully au moment du siége de la Fère :

« Je n'ai pas quasi un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoins troués au coude; ma marmite est souvent renversée, et depuis deux jours je dîne et soupe chez les uns et les autres. »

Afin de remédier à une pareille détresse, Henri IV convoqua à Rouen une assemblée d'états, composée des principaux personnages de la noblesse, de la magistrature et du clergé. Il invita les membres de cette assemblée à délibérer librement, comme il convient à des hommes qui représentent une nation.

— Je ne vous ai point ici appelés, leur dit-il, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains.

Par l'édit de Nantes, qui concédait aux réformés le droit de pratiquer publiquement leur culte et d'exercer toutes les fonctions, le vainqueur d'Ivry a donné au monde l'exemple de la tolérance religieuse, et fut le précurseur des idées de mansuétude qui animent aujourd'hui l'Europe intellectuelle.

ACHILLE POINCELOT.

LE BANQUET DES CENTENAIRES[1].

ESSAI SUR L'ART DE VIVRE LONGTEMPS.

VII. — LES IRRÉGULIERS.

Vienne d'abord la députation des buveurs.

Au curé légumiste et buveur d'eau, dont nous avons entendu l'histoire, vient s'opposer de lui-même Jean Jacquemont, âgé de 107 ans, desservant de la paroisse de Barrois en Bourbonnais, où il exerça le saint ministère pendant soixante-quinze années consécutives, sans avoir manqué un seul jour à une seule de ses fonctions. Quand il quitta ce monde (1761), il n'y avait plus dans les personnes originaires de sa paroisse qu'un seul individu qu'il n'eût pas baptisé. Ce curé, qui était un vaillant convive, un fumeur effréné (la veille de sa mort il brûla encore une douzaine de pipes de tabac), avait pour boisson ordinaire certain petit vin de genièvre, qu'il fabriquait lui-même et prenait en grande quantité.

Celui qui suit se nomme Pierre Gardien, né à Metz en 1653; il est tonnelier de profession et compte quelque cent huit ou cent neuf ans. Depuis très-longtemps il s'était habitué à boire une certaine quantité d'eau-de-vie chaque jour, mais quand il commença à sentir la nature défaillir, il augmenta si bien la dose que, toute vérification faite, on reconnut que dans les trois dernières années de sa vie, il consomma environ cinq cents litres de cette liqueur, dont l'usage est cependant réputé si pernicieux.

En 1600, M. Brawn, Irlandais, meurt au comté de Cornouailles, âgé de plus de 120 ans. On lui fait cette épitaphe :

Ci-gît Brawn qui par la seule vertu de la bière forte sut vivre cent vingt hivers. Il était toujours ivre, et dans cet état se rendait redoutable à la mort même. Un jour cependant qu'elle put le surprendre à jeun, elle l'attaqua et eut enfin raison de cet ivrogne sans pareil.

Voici Dielbold Kulmann, laboureur et vigneron de Sottsheim, à quatre lieues de Strasbourg. Ce bonhomme, qui avait conservé jusqu'à 109 ans l'usage de toutes ses facultés, et qui s'était toujours montré fort amoureux du jus de la treille, ne cessait de parler de la riche vendange de 1666 et de la qualité excellente du vin de cette année, dont il avait gardé la mémoire, quoique n'étant alors âgé que de 9 ans. Il désirait donc ardemment voir la vendange séculaire de 1766 pour faire la comparaison. Ses désirs furent remplis, les vignobles d'Alsace ayant donné cette année là une récolte exceptionnelle, tant comme qualité que comme quantité. Mais, pour pouvoir prononcer son jugement en pleine connaissance de cause, Kulmann but tant de vin nouveau, qu'un beau jour il s'endormit pour ne plus se réveiller. Brave Kulmann ! Bacchus fasse paix à son âme !

M. David Wipacher, Hongrois, écrit en 1763 à l'éditeur de l'*Almanach des centenaires*, que le beau-père de la nourrice de ses petits-enfants, ouvrier mineur, vit, âgé de 103 ans, et a pour coutume de boire chaque jour au moins trois mesures de vin brûlé.

En 1764, on signale sur le territoire de Cassis, petite ville des environs de Marseille, l'existence de Pierre Dalert, âgé de 104 ans, qui n'a éprouvé durant sa vie aucun malaise, bien que depuis longtemps il se livrât régulièrement à la boisson. Et à propos du canton qui donna le jour à ce vénérable suppôt de cabaret, une gazette fait la remarque suivante : « Là, l'amour de la vie et l'amour du vin, loin de se contrarier, semblent se convenir au point qu'il peut être certain d'abréger ses jours celui qui ne satisfait pas son appétit pour cette liqueur — à savoir celle que produisent les coteaux du pays. Ce vin est blanc, chaud et léger à la fois. C'est un si parfait élixir que la nature et l'art ne peuvent rien produire de meilleur. Partout ailleurs le vin obscurcit la raison, là il la rend plus subtile, plus claire. Ailleurs il énerve le corps; là il le réconforte ; ailleurs il raccourcit l'existence; là il la prolonge, à tel point que, dans ce canton, on ne nomme vieillard que l'homme qui a passé un siècle. »

N'êtes-vous pas d'avis, messieurs, que nous ferions bien de profiter de cette remarque, peut-être un peu fantaisiste, pour fausser compagnie à la descendance de Silène, et recevoir les sectateurs délicats d'Épicure?

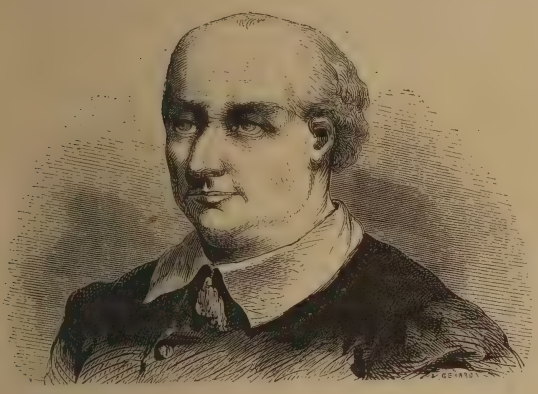
« Je suis heureux, dit Brillat-Savarin, dans ce charmant petit livre qui lui a valu une si grande renommée, je suis on ne peut plus heureux de pouvoir donner à

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

mes lecteurs une bonne nouvelle ; c'est que, d'après mes dernières lectures, la bonne chère est bien loin de nuire à la santé, et que, toutes choses égales, les « gourmands vivent plus longtemps que les autres, » ce n'est pas que ceux qui font une excellente chère ne soient jamais malades, hélas ! ils tombent quelquefois dans le domaine de la faculté, qui a coutume de les désigner sous la qualification de *bons malades* ; mais comme ils ont une plus grande dose de vitalité, et que toutes les parties de l'organisation sont mieux entretenues, la nature a plus de ressources, et le corps résiste incomparablement mieux à la destruction. »

Le spirituel apologiste du bien-vivre mentionne à l'appui de son assertion Mgr du Belloy, archevêque de Paris, qui a vécu 99 ans, et qui avait un appétit assez prononcé. « Il aimait, dit-il, la bonne table, et j'ai vu plusieurs fois sa figure patriarcale s'animer singulièrement à l'arrivée d'un morceau distingué. Napoléon lui marquait en toute occasion déférence et respect. »

Brillat-Savarin aurait pu évoquer aussi le fameux Saint-Evremont de sensuelle mémoire, qui, à plus de 90 ans, exprimait en vers bien sentis le regret d'être réduit aux bouillons, et de n'avoir plus la force de digérer bravement les perdrix et les fais[illegible]deaux. C'est lui qui, alité pour mourir, et invité à se *réconcilier*, répondit en souriant (et, quoi qu'on en ait voulu dire, sans aucune pensée irréligieuse) qu'il serait enchanté de se réconcilier tout d'abord avec l'appétit. C'est lui qui, avant les mésaventures qui le forcèrent à s'exiler, passait en France pour un des législateurs en titre de la vie de plaisir, jusque-là que deux de ses amis et lui reçurent le surnom de *les Coteaux*, parce que cette sybaritique trinité ne consentait à s'abreuver que des vins récoltés sur les coteaux d'Aï, d'Avenay et de Haut-Villiers.



Brillat-Savarin. Dessin de Ch. Gaildrau.

Saint-Evremont. Dessin de Gaildrau.

Mais ces héros de la bonne chère, dont un seul poussa sa carrière au delà des limites coutumières, me semblent fort distancés par ces deux frères qui, au dire d'un journal de 1832, habitaient un chef-lieu de canton du département de l'Ariége, et qui, âgés l'un de 106, l'autre de 104 ans, étaient arrivés à cette haute vieillesse sans la moindre indisposition, bien que n'ayant jamais cessé de se livrer à toutes les douceurs, à tous les raffinements d'une gastronomie véritablement transcendante. Ces deux frères qui, partis de la plus modeste condition, avaient conquis une très-belle position de fortune, vivaient ensemble depuis près de cinquante années, et semblaient avoir pris pour but unique de poursuivre, avec toute la délicatesse imaginable d'ailleurs, les béates voluptés que la table peut offrir. C'étaient deux petits hommes d'un embonpoint raisonnable, d'une humeur toujours égale, d'un esprit remarquablement vif. A vingt lieues à la ronde, leur cave, peuplée comme un vocabulaire, jouissait d'une sorte de renommée classique, ainsi que le menu de leur moindre collation. En dépit des cent et quelques hivers qui avaient passé sur leur tête, l'un et l'autre avaient gardé une telle finesse d'organes, qu'au simple *humer* du premier vin venu qualifié, ils le nommaient et le dataient sans hésitation. Ces fortunés mortels...

— Oh ! oh ! docteur, interrompit l'hôtelier, voilà que tu manques, me semble-t-il, à ta neutralité ordinaire. Fortunés mortels, dis-tu, voudrais-tu nous apprendre comment tu l'entends?

— Mon Dieu, je l'entends, comme, sans doute, vous pourriez l'entendre vous-même, à savoir que si j'avais à devenir centenaire, j'inclinerais pour que ce fût en suivant le genre de vie adopté par ces deux frères. Vous veyez que j'ai le courage de mon opinion. D'ailleurs il faut que j'arrive à conclure, car il va de soi que je n'ai pas cité exemples et systèmes, théories et expériences pour ne tirer de tout cela aucune déduction. Concluons donc, messieurs.

VIII. — COMMENT L'ON DEVIENT CENTENAIRE.

— Pardon, fit l'horloger ; mais ne crois-tu pas, docteur, qu'en vertu de la fameuse formule culinaire : « Pour faire un civet, prenez un lièvre, » ne crois-tu pas que tu devrais, avant toute chose, nous faire connaître quelles sont les prédispositions en quelque sorte naturelles, qui peuvent promettre l'extrême longévité à tel ou tel individu?

— Je vais répondre à votre question en la tournant résolûment, dit le docteur, et vous déclarer net qu'il semble vraiment n'y avoir aucune prédestination acceptable en pareil cas. Ainsi tel voudrait-il prétendre que les gens robustes seuls peuvent espérer de longs jours, outre Galien, qui affirme sous forme d'aphorisme, qu'une « chose caduque conservée dure souvent plus qu'une forte qui est négligée, » Cornaro, Lessius, Newton et mille autres attesteraient qu'un état relativement

maladif, en éveillant la vigilance hygiénique du sujet, lui assurera les bénéfices de la vie régulière et précautionnaire ; et à ce propos — car je n'ai qu'à jeter ici les yeux autour de moi pour trouver une certaine variété de témoignages déjà très-concluants — à ce propos, dis-je, une excellente preuve m'est fournie par mon père, qui n'eut jamais qu'une santé chancelante, et qui pourtant, grâce à la régularité de son régime, est arrivé jusqu'aujourd'hui sans s'aliter un seul jour.

— Et sans douter, reprit le père Morel, de la possibilité de reculer aussi loin que tout autre les bornes de cette fragile existence.

— Que si, continua le fils, cet exemple, joint aux précédents, ne vous semblait pas suffisamment significatif, je vous citerais une Magdeleine *Ristori* (nom devenu fameux de nos jours) qui, au dernier siècle, vécut à Empoli, gros bourg de Toscane, jusqu'à 110 ans, et qui, d'une condition extraordinairement faible, essuya un grand nombre de maladies graves.

Mais si les gens débiles voulaient s'attribuer le privilége de cette prolongation, j'aurais aussi mille témoins et des meilleurs (Jean Jacob, Thomas Parr, Jenkins, etc.) pour réclamer en l'honneur de ceux qui, nés sains et forts, surent, en n'abusant pas de la force et de la santé, se décerner d'eux-mêmes un brevet d'heureuse et longue vieillesse.

— Toute modestie à part, fit le libraire, permettez-moi, docteur, de me ranger parmi ceux-là.

— J'y demande place aussi, reprit le luthier.

— A votre aise, messieurs. Si par hasard, maintenant les complexions sèches et nerveuses...

— Comme moi, interjecta le marchand de farine.

— ...Voulaient prétendre exclusivement au privilége susmentionné, continua le docteur, je leur ferais savoir qu'on vit des centenaires obèses.

— Ah ! voilà mon affaire ! s'écria l'hôtelier.

— Je nommerais, par exemple, le sultan Aladin, roi d'Achim, qui vivait à la fin du seizième siècle, et qui, dit l'*Histoire générale des voyages*, était à 100 ans d'une santé admirable, mais d'une grosseur excessive. Les gens de stature ordinaire s'aviseront-ils de refuser la longévité aux hommes de haute taille...

— Ah ! ah ! voyons, fit le colossal horloger.

— Je leur montrerai cet extrait de la *Gazette de France* de 1773 : « Noël-François Trudain, demeurant dans la basse ville de Boulogne-sur-Mer, est actuellement dans sa centième année. Il gagnait encore sa vie, il y a un an, au rude métier de rompre des roches. Son occupation actuelle est de fendre du bois. Il a au moins *six pieds* de haut ; il est droit et de bon sens. » Ou bien j'ouvrirai le *London Chronicle* de 1760 pour y lire ceci : « Jacques Donald vient de mourir près de Cork (Irlande), âgé de 117 ans ; il avait *sept pieds* de haut, mangeait à chaque repas cinq livres d'aliments environ, et buvait à proportion des liqueurs fortes sans que sa raison en fût altérée. Un bracelet ordinaire aurait pu lui servir d'anneau de doigt. Dans sa jeunesse, il avait été exposé à la curiosité du public ; mais ce genre de vie l'obligeant à la retraite, et sa santé exigeant de l'exercice, il s'engagea dans les grenadiers où il servit jusqu'en 1716, puis il revint dans son village, où il travailla à la terre, en qualité de journalier, jusqu'à l'âge de 114 ans. »

Mais si les géants se targuaient trop, je leur parlerais de Pierre Michelet, maître cordier, dans une bourgade du Nivernais, lequel, vers 1660, comptait 112 ans bien sonnés, et qui pourtant ne mesurait pas plus de quatre pieds quatre pouces.

— Bravo ! fit le petit charpentier.

— Vous voyez que nous savons trouver des exemples dans tous les genres ; au besoin des faits s'offriraient pour démontrer même contre l'expérience commune que la déviation de la colonne vertébrale n'est pas un obstacle à la longévité. Hobbes, qui devint plus que nonagénaire, était contrefait presque depuis sa naissance, qui avait été en quelque sorte accidentelle, puisque sa mère le mit prématurément au monde à la suite d'une frayeur causée par l'arrivée sur les côtes d'Angleterre de la fameuse flotte d'Espagne dite *l'Invincible* (qui fut dispersée et détruite par la tempête au moment du débarquement). Mais la véritable héroïne de cette souffreteuse condition est sans contredit certaine pauvre fille de basse-cour du château de Colemberg, près de Boulogne-sur-Mer, nommée Nicole Marc. « Depuis l'âge de deux ans, dit un mémoire rédigé en 1760 par la maîtresse même du château, elle était estropiée de la main gauche, qui était repliée sur le bras en forme de crochet et ne prenait point de nourriture. Elle était en outre bossue devant et derrière, et tellement courbée qu'elle n'atteignait pas quatre pieds de haut. Avec un corps aussi difforme, qui ne promettait guère une longue vie, elle a pourtant atteint l'âge de 110 ans. Elle avait pour occupation de soigner les bestiaux. Elle était aussi sobre que vigilante, vivant uniquement de pain et de lait ; ce ne fut guère que dans les dernières années de sa vie que l'on put la forcer à prendre quelques gouttes de vin. Elle n'eut jamais d'autre maladie qu'une faiblesse qui lui survint dans ses derniers jours. Elle avait conservé toutes ses dents, à l'exception d'une seule, qu'elle perdit à 103 ans, en cassant une noix fort dure. Elle eut toujours l'ouïe fort délicate et la vue si fine que, peu de temps avant sa mort, on la voyait encore ramasser les épingles perdues dans la poussière. »

Vous faut-il même un centenaire *phénomène*, je vous présente Owen Corollan, laboureur irlandais, lequel était venu au monde en 1637 avec six doigts tant aux pieds qu'aux mains, et qui fournit une carrière de 127 ans, exempte de tous maux.

L'énumération poussée ainsi jusqu'aux limites de ce que j'appellerai par discrétion le pittoresque, vous semble-t-elle assez complète?...

Quoi qu'il en soit, mon but a été de vous démontrer qu'en thèse générale la longévité ne serait la conséquence d'aucune prédestination proprement dite.

Loin de moi, certes, l'idée d'égaliser les chances d'une manière absolue et d'admettre que tout individu, par cela même qu'il est créé, n'a plus qu'à se conformer à telle ou telle règle empiriquement trouvée, pour atteindre infailliblement aux extrêmes limites de l'existence. Non. Je suis tenté d'établir une similitude entre la somme de vie dévolue aux hommes, et le plus ou moins de fortune dont tels ou tels peuvent être appelés à jouir originellement.

Dans ceux qui, comme dit Beaumarchais, n'eurent que la peine de naître pour se voir en possession d'un gras patrimoine, je reconnais les gens naturellement sains et robustes ; mais je les divise, ou plutôt ils se divisent d'eux-mêmes, en deux classes : d'une part ceux qui en peu de temps dévoreront le fonds avec le revenu, et seront réduits à une misère d'autant plus désastreuse qu'ils auront été coutumiers de l'extrême abon-

dance ; de l'autre part ceux qui, établissant un prudent équilibre entre les deux plateaux de leur budget, s'assurent la paisible plénitude des durables jouissances.

Une division analogue s'opère dans la classe des individus qui n'héritent que d'un avoir restreint et qui représentent les gens nés débiles. Tels qui, parmi ceux-là seront d'humeur insoucieuse, ne feront qu'un saut de la modeste aisance à la ruine ; mais tels autres, combinant l'instinct d'économie avec un certain ensemble d'efforts laborieux, se maintiendront dans une condition qui ne sera pas la fortune, mais cette heureuse médiocrité que des sages ont déclaré préférable.

Ceci posé, ai-je besoin d'énoncer les autres termes de ma comparaison? Non, sans doute. Je vous ferai seulement remarquer, de par l'autorité des statistiques, que, sur les listes de longévité, les gens qui correspondent à la dernière de mes catégories, à savoir les pauvres de santé, si je puis les appeler ainsi, constituent, non pas la majorité, mais une minorité fort respectable, et cela précisément en vertu des soins que leur faiblesse les oblige ou les accoutume à prendre d'eux-mêmes.

Quelques auteurs ont voulu dresser une sorte d'état des conditions auxquelles serait soumise l'obtention d'une longue vieillesse. Ainsi, selon le très-aimable et très-éloquent docteur Reveillé-Parise, ces conditions seraient au nombre de six ou huit principales, que je vais me permettre de commenter en les énonçant :

1° Avoir une bonne constitution. — Il va de soi en effet, pour prendre une expression vulgaire, que si la machine est bonne, elle devra dans l'ordre naturel des choses fournir un usage meilleur et plus prolongé; mais bien entendu, pourvu qu'on prenne garde de ne la surmener ni malmener. Rien n'est plus vite détraqué qu'une montre fine. Ajoutons d'ailleurs à nos précédentes observations sur les êtres débiles atteignant un grand âge, que, de l'aveu d'Hippocrate lui-même, « une constitution athlétique n'est nullement l'indice certain d'une longue vie ; »

2° Etre né de parents sains et qui ont vécu longtemps. — Evidemment encore la première partie de ce désidératum est rationnelle, et il faut admettre aussi que la longévité devienne, en de certains cas, une sorte de patrimoine ou de privilége héréditaire.

3° Avoir le pouls naturellement lent, c'est-à-dire normal. — En effet, l'homme épuisera plus tôt son fait d'existence s'il est livré à une sorte de fièvre continuelle, soit par une disposition native, soit par une suite de surexcitations physiques ou mentales. Le duc Jean de Médicis l'avait bien compris, quand il donna pour armes symboliques à Pic de la Mirandole, ce savant universel que la science tua fort jeune, un flambeau brûlant des deux bouts, avec cette devise : « Moins de lumière, plus de vie ; »

4° Dormir d'un franc et facile sommeil. — On comprend sans peine que le sommeil étant un des grands réparateurs des forces vitales, cette réparation ne s'opère qu'imparfaitement chez les individus dont le repos est agité par les rêves, les cauchemars; et à ce propos, je puis attester l'exemple d'un de nos hommes d'État contemporains les plus marquants, lequel est pour ainsi dire le doyen de nos assemblées politiques, et qui, de son propre avis, doit d'en être encore l'un des membres les plus actifs, les plus énergiques, à la faculté qu'il possède de rétablir ses forces par le sommeil, n'importe en quel lieu, n'importe à quelle heure, et même au sein des plus fiévreuses préoccupations.

5° Digérer avec facilité toutes sortes d'aliments. — Ici le bon docteur généralise trop, selon moi, et il semble oublier qu'il a écrit autre part : « Il y a un art de digérer avec un mauvais estomac, de se conserver, de vivre avec certaines maladies, comme un pilote habile conserve son vaisseau au milieu des écueils. C'est ainsi qu'on se compose à la longue une constitution artificielle, une espèce de tempérament philosophique. Mais pour y parvenir, observe-t-il ensuite, il est important de bien peser tout au poids de la raison, de bien sanctionner tout par l'expérience. Le célèbre ministre de Lyonne mourut par excès de diète, en voulant suivre les traces de Cornaro. »

6° Etre d'un caractère doux, égal, ni trop exalté, ni trop apathique. — Nous avons vu le cas à faire de cette considération ; il serait inutile de l'appuyer de nouveaux exemples.

A ces conditions notre auteur prétend qu'il faut ajouter, autant que possible, les avantages suivants :

1° Habiter un lieu salubre. — Recommandation qu'on n'est pas tenté de discuter tant elle paraît sagement inspirée. Nous savons du reste qu'il est des cantons, des contrées exceptionnellement propices à la prolongation de la vie humaine, tandis qu'il en est, comme les pays marécageux, où la population succombe même avant l'âge qui est normal pour la généralité des autres lieux. Ainsi il est de notoriété chez les statisticiens que la Russie (qui d'ailleurs comprend des provinces situées sur des latitudes bien variées) est de tous les pays celui où, à proportions égales, se trouvent le plus de centenaires. Ce que l'on sait moins, c'est qu'en 1698 l'on reconnut, après des recherches très-exactes, que Rouen était la ville de France qui comptait le plus d'hommes et de femmes au-dessus de quatre-vingts ans. En est-il toujours de même? — Je l'ignore.

Plusieurs fois l'on signala certaines petites localités qui, à de certains moments, parurent posséder l'immunité pour un nombre relativement élevé de leurs habitants. Par exemple, en 1777, à Sivray-en-Limousin, après la mort d'une Françoise Gauthier, dont nous avons parlé, on remarqua que depuis cinq ou six ans c'était la cinquième centenaire que voyait mourir ce village.

En l'an IX, après la mort de Catherine Bonnet (déjà nommée), à Habas (Landes), le *Moniteur* remarquait qu'on ne connaissait pas d'endroit en France où les habitants devinssent aussi vieux ; et il donnait pour preuve les chiffres de treize personnes de quatre-vingts ans et d'une grande quantité de septuagénaires sur une population de 1600 âmes, moyenne qui ailleurs ne s'élève qu'au tiers de ce nombre.

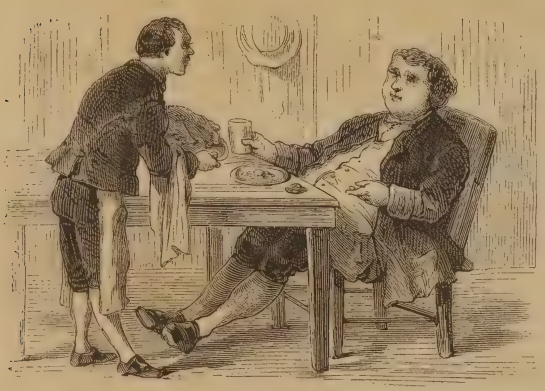
2° Exercer une profession *convenable*, et qui soit en outre conforme aux goûts de l'individu. — Il n'est pas besoin, je pense, d'ouvrir une discussion pour arriver à savoir si le travail que l'on aime est plus léger, moins fatigant. Par profession convenable, le physiologiste entend celle qui n'exige de l'homme ni des travaux au-dessus de ses facultés, ni des efforts contre nature, ni un excès d'immobilité, ni le séjour dans des ateliers mal aérés ou infectés d'émanations délétères. On est d'accord pour admettre que les professions qui exercent le corps libre en plein air sont les plus salutaires, pourvu toutefois qu'elles ne surmènent par la virtualité corporelle. Ainsi l'on trouve force cas de longévité chez les pâtres, les pêcheurs, les jardiniers et beaucoup moins chez les laboureurs proprement dits, les porte-

faix... Dans les carrières libérales, ce sont les gens de lettres qui, avec les artistes dramatiques, tiennent le haut de l'échelle *macrobienne*, et savez-vous à laquelle de ces carrières échoient, d'après les documents les mieux établis, les degrés inférieurs de la même échelle?

— A la musique sans doute, fit l'organiste : voyez Mozart, Hérold, Weber...

— Non, messieurs, répliqua le docteur, c'est à la médecine, comme l'indique une étude très-intéressante publiée par la *Revue Britannique* en 1834. — Mais revenons aux prescriptions de mon savant confrère.

3° Avoir contracté un mariage heureux. — Ceci est à double portée. Tout d'abord il importerait d'être marié. Les statistiques démontrent, en effet, que le célibat est beaucoup moins favorable que l'état conjugal à la longévité. Quant à la félicité du ménage, si, comme nous l'avons vu, la quiétude d'esprit est un des premiers garants d'une tardive vieillesse, il s'ensuit nécessairement que les mal mariés qui prétendraient à cet avantage, n'auraient d'autre recours qu'en la philosophique acceptation de leur mécompte matrimonial. Salomon, qui s'y connaissait, a dit : « Mieux vaut un



Jacques Donald, le géant. Dessin de Ch. Gaildrau.

morceau de pain seul là où il y a la paix, qu'une maison pleine de viandes apprêtées là où il y a querelle », et le dicton populaire affirme qu'un mauvais ménage rapproche les humains de la condition des damnés.

C'est, je crois, ici le lieu de remarquer que les recensements donnent en général plus de femmes que d'hommes dépassant la limite d'âge ordinaire, et que pourtant on compte plus d'hommes que de femmes sur les listes de centenaires.

4° N'avoir pas eu de fréquentes maladies graves. — Nous savons que cette règle souffre des exceptions.

5° Enfin, jouir d'une certaine aisance. A ce sujet, prenons l'avis d'un médecin philanthrope et celui d'un économiste : « La misère, dit l'un (le docteur Turc), est sous toutes ses formes, comme le froid, une cause si grave de destruction pour l'homme, qu'à nombre égal il meurt deux pauvres pour un riche. Ainsi mille riches et mille pauvres du même âge étant donnés (1), quand le dernier pauvre sera couché sur son grabat de mort, cinq cents riches seront encore debout.

— Il est navrant de penser, dit l'autre (J.-B. Say), que chez presque toutes les nations, surtout chez les nations nombreuses, une partie de la population périt tous les ans de besoin. Ce n'est pas que tous ceux qui périssent de besoin, meurent précisément du défaut de nourriture, quoique ce malheur soit beaucoup plus fréquent qu'on ne pense. Je veux dire seulement qu'ils n'ont pas à leur disposition tout ce qui est nécessaire pour vivre, et que c'est parce qu'ils manquent de quelque chose qui leur serait nécessaire qu'ils meurent... Il n'est donc pas vrai de dire avec Buffon que « la différence des nourritures et des commodités n'en fait aucune dans la durée de la vie. »

J'ai fini, messieurs, car je pense en avoir assez dit pour qu'il ne vous reste aucun doute sur le sens de la thèse qui est, selon moi, la seule soutenable en pareille matière; à savoir qu'étant écartés les cas normaux d'incapacité d'existence, et étant donné que l'homme ne sera pas fatalement dominé par les exigences de sa condition sociale, c'est à lui qu'appartient en propre,

Pierre Michelet, le nain. Dessin de Ch. Gaildrau.

sauf accidents ou événement imprévus, la faculté de s'assurer la longévité.

Et maintenant si vous demandiez d'extraire de l'ensemble des préceptes dont l'observation peut concourir à cet heureux résultat, celui qui paraît les résumer tous, je vous rappellerais d'abord cette idée, utopique en apparence, émise par Maupertuis, du *retard* apporté en l'existence, et je vous dirais : « Voyez, cherchez, s'il n'est pas en votre pouvoir quelque moyen d'user moins vite « l'étoffe dont la vie est faite »; je recourrais ensuite à certain aphorisme d'Hippocrate, ce penseur de tant de sens : « Pour l'homme qui tient à se « garder en santé, il faut que travail, exercice, manger, « boire, sommeil, et toute autre action de sa vie soient *modérés* »; enfin je résumerais ce résumé en empruntant au beau livre de l'*Hygiène de l'âme* du baron de Feuchtersleben, la phrase que voici :

« Tout le secret de l'art de prolonger l'existence, consiste à ne rien faire pour l'abréger. »

EUGÈNE MULLER.

(1) L'auteur entend évidemment ici englober dans la classe des riches beaucoup d'individus qui ne jouissent d'aucune fortune effective, mais qui sont, par leur position, au-dessus des besoins, des privations.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LA POSTE PENDANT LE SIÉGE [1].

II. LES PIGEONS.

Les pigeons. Composition de G. Fath.

Le pigeon voyageur ou colombe biset appartient à la petite espèce; son plumage est d'un gris d'ardoise, le tour du cou d'un vert à reflet changeant; l'aile porte une double bande noire et le dos est d'un blanc pur. La grande force de leurs ailes leur permet de traverser une immense étendue de pays en peu de temps; on en a tué dans les environs de New-York, ayant encore le jabot plein de riz, qu'ils ne pouvaient avoir pris que dans

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

la Caroline ou la Géorgie ; or, comme leur digestion se fait en moins de douze heures, il s'ensuivait qu'ils avaient parcouru cent trente lieues en six heures environ. Avec un vol aussi rapide, un de ces oiseaux, s'il lui en prenait la fantaisie, pourrait visiter le continent européen en moins de trois jours.

Sous le premier empire, les joueurs de loterie avaient même employé ces innocents animaux au service de leurs manœuvres : un de ces industriels envoyait, par ce moyen, de Paris à Bruxelles, au moment du tirage, la liste des numéros gagnants et réalisait ainsi des gains énormes. Le bonheur constant de ce joueur finit par éveiller l'attention des intéressés, on le surveilla de près et il ne tarda pas à expier ses méfaits au bagne.

L'espace qu'un pigeon voyageur peut parcourir en une seconde est de vingt-huit mètres, soit mille six cent quatre-vingts mètres en une minute. On cite l'un d'eux comme ayant franchi en quarante-huit heures la distance énorme qui sépare Alep de Babylone.

Ce n'était pas la première fois, du reste, qu'on se servait de pigeons dans une ville assiégée, et l'histoire en rapporte de mémorables exemples ; en 1574, ce fut grâce à eux que le prince d'Orange put faire lever le siége d'une de ses places fortes, aussi voulut-il que les pigeons qui avaient sauvé la ville fussent nourris aux dépens du public. A leur mort, on les empailla pour être conservés à l'hôtel de ville.

A peine libre, le pigeon voyageur qu'on a emporté loin s'élève verticalement à une hauteur considérable, et là, il semble s'orienter pendant quelques instants ; puis, sans hésitation, il se dirige à tire d'aile vers le lieu où il a laissé ses petits. Si le trajet est long, il s'arrête pour manger. Sa vue, extrêmement perçante, lui permet de distinguer à une grande distance les graines qui peuvent servir à sa nourriture, et il descend comme une flèche pour repartir bientôt. Parfois, quand la fatigue l'accable, il se laisse tomber à terre, où, couché, les ailes étendues, le bec ouvert, il reprend haleine. Arrivé au colombier, il s'y laisse tomber comme un aérolithe, et, le corps immobile, la tête renversée en arrière, il dort pendant une heure environ ; ce court sommeil suffit à le remettre de ses fatigues, et c'est à ce moment qu'il se laisse approcher sans peur des personnes qui le soignent habituellement.

Jusque-là, les pigeons n'avaient été chargés que de dépêches chiffrées pour le gouvernement, et l'on résolut de les charger aussi de dépêches particulières ; mais il fallait pour cela trouver un moyen qui permît d'envoyer par un seul pigeon un grand nombre de ces dépêches.

Depuis longtemps M. Rampont, directeur des postes, songeait à obtenir ce résultat tant désiré, quand MM. Lecomte et de Boissay lui présentèrent le projet suivant :

Adresser quatre questions numérotées auxquelles nos correspondants de province auraient à répondre par *oui* ou par *non*, réunir ces réponses sur une feuille qu'on réduirait par la photographie microscopique, et qui, grossies plus tard par le procédé contraire, seraient déchiffrées et envoyées à leur adresse.

Le projet fut accepté après mûr examen, et M. Rampont s'entendit avec M. Dagron pour reproduire chaque jour par la photographie microscopique dix mille dépêches de quinze à vingt mots chacune ; ces dépêches tenaient sur une feuille de papier de deux centimètres carrés, et, renfermées dans un tuyau de plume, devaient être ensuite attachées à l'une des plumes de la queue du pigeon. Il fut encore convenu qu'on photographierait plusieurs exemplaires de ces mêmes dépêches, afin d'être certain que sur plusieurs pigeons un au moins arriverait à destination.

Ce fut alors que parut la circulaire suivante :

« Le gouvernement de la défense nationale, considérant la nécessité de rétablir dans une certaine mesure les communications postales entre Paris et les départements pendant la durée du siége,

« Décrète :

« 1° L'administration des postes est autorisée à faire reproduire par la photographie microscopique et à expédier par pigeons voyageurs ou par toute autre voie, les dépêches que les habitants des départements adresseront à Paris et dans l'enceinte fortifiée ;

« 2° Ces dépêches pourront consister en quatre réponses, par *oui* ou par *non*, écrites sur cartes spéciales, envoyées par le correspondant de Paris ;

« 3° Les habitants des départements auront en outre la faculté d'expédier sous forme de lettres des dépêches composées de quarante mots au maximum, adresse comprise. »

Dès lors chaque ballon partant de Paris pour la province emporta, outre ses lettres, une cage contenant plusieurs pigeons ; dès qu'ils avaient atteint leur but, on les chargeait des dépêches de la province, puis on les mettait en liberté, et les gracieux messagers nous rapportaient à tire-d'aile des nouvelles de nos parents et de nos amis. A leur arrivée au colombier, M. Drouard, l'éleveur, les recueillait et les transportait à la direction des postes.

Rien n'était plus curieux que le déchiffrement des dépêches. Cette opération avait lieu dans une salle du ministère de l'intérieur. Au milieu était installé un appareil d'éclairage électrique, avec un microscope de gros calibre. Les dépêches, fortement éclairées et placées entre les lentilles puissantes de l'appareil, se projetaient en grande dimension sur un fond blanc disposé perpendiculairement au rayon lumineux.

Les quatre petits rectangles dont se compose chaque dépêche se détachant sur ce fond comme de véritables affiches, plusieurs employés s'empressaient de les copier et de les adresser, soit aux membres du gouvernement, soit aux particuliers auxquels elles sont destinées.

Mais tout ce mouvement, que l'ennemi remarquait au-dessus de sa tête avec une sorte de colère et d'effroi, lui inspira les mesures les plus violentes, et il ne parla rien moins que de traiter en prisonniers de guerre les aéronautes, aussi bien que les voyageurs, qui prendraient le chemin des oiseaux pour échapper à sa cruelle vigilance.

Ces menaces ne tardèrent guère à se réaliser.

Dès que les ballons partaient de Paris, des télégraphes les signalaient sur toute la profondeur des lignes occupées par les Prussiens, et ils étaient dès lors, de la part de ceux-ci, l'objet d'une surveillance dangereuse, d'une poursuite acharnée ; et plus d'une fois il est arrivé que des balles ennemies sont venues se loger dans l'osier de la nacelle.

Ces poursuites devinrent si redoutables, que l'on dut chercher à les éviter par tous les moyens possibles. Quand le ciel était pur, les aéronautes jetaient du lest, afin de se tenir hors de portée des projectiles ; mais souvent l'état de l'atmosphère ou le vent empêchait le

ballon de s'élever et le forçait à passer dans le tir des Allemands. C'était alors une lutte terrible entre l'aérostier et les cavaliers ennemis; ceux-ci le suivaient ventre à terre, et si le ballon s'abattait, ils s'en emparaient et faisaient tout l'équipage prisonnier.

Sept de nos aéronautes, tombés ainsi entre leurs mains, furent emmenés comme prisonniers de guerre dans les forteresses de l'Allemagne du Nord. Quelques-uns pourtant leur échappèrent; ainsi le ballon *le Washington*, parti le 12 octobre de la gare d'Orléans, s'était dirigé vers le nord, avec une vitesse de quinze lieues à l'heure; les avant-postes prussiens l'accueillirent par une vive fusillade; se trouvant en ce moment à neuf cents mètres de hauteur, il dut, pour éviter les projectiles, remonter jusqu'à onze cents mètres. Même accueil lui fut fait à Chantilly, Senlis, Compiègne, Noyon; les feux ennemis ne cessèrent qu'à quelque distance de Ham. Vers onze heures et demie, l'aérostat s'abattit à Carnières, près Cambrai, par un vent furieux. Les aéronautes, fortement contusionnés, furent recueillis par la population, qui se précipita au-devant d'eux avec des cris de joie. Le maire de Cambrai s'empressa de les recevoir chez lui, et, le soir, ils couchèrent en ville.

Moins heureux que *le Washington*, *le Daguerre* tomba au pouvoir de l'ennemi, avec un chargement considérable de dépêches. En passant au-dessus de Ferrières, dans l'après-midi, ceux qui le montaient reconnurent qu'il n'y avait aucun espoir de franchir les lignes ennemies. On ne sait trop comment la descente s'opéra; toujours est-il que l'aéronaute qui dirigeait le ballon parvint à s'enfuir et à se cacher dans les bois avec un panier de pigeons.

Il passa la nuit dans une maison de garde abandonnée, et c'est de là que, le lendemain matin, il mit en liberté le pigeon qui apporta la nouvelle de l'accident.

On proposa alors de lester les ballons avec des bombes Orsini et des grenades à la main, au lieu de sacs de sable que l'on employait pour cet usage, de telle sorte que nos aéronautes poursuivis pussent, à quelque hauteur qu'ils fussent, répondre au feu de l'ennemi et le dégoûter de sa chasse; mais ces projectiles inflammables étaient trop dangereux dans la nacelle d'un ballon, et ce projet n'eut pas de suite. On dut se résoudre à ne faire sortir de ballons que la nuit, la vitesse de leur marche devant les mettre à l'abri des Allemands avant le lever du soleil.

Dès ce moment les accidents furent moins fréquents; pourtant une difficulté se présentait, et il fallait préalablement la résoudre. L'aéronaute pouvait avoir des observations atmosphériques à faire, des instruments à consulter, et un mode d'éclairage lui était nécessaire. Il y avait là une difficulté sérieuse, car le gaz dont on se sert pour gonfler les ballons est extrêmement inflammable. Enfin l'on eut recours à la lampe électrique en usage dans les mines, et qui a sauvé tant de mineurs du feu grisou.

L'aéronaute porte en sautoir, dans une sorte de giberne, la pile, la bobine d'induction (bobine de Rumkoff) et la lampe; un bouton dirige l'étincelle dans un sens ou dans un autre, lance la décharge ou la suspend. La construction de cette lampe est très-ingénieuse; elle est basée sur ce principe : une étincelle électrique qui éclate dans un tube vide produit une faible lumière; mais si ce tube devient une spirale étroite et longue, contournée sur elle-même, de façon à se ramasser dans un cylindre de petite hauteur, la réflexion de l'étincelle sur les parois multipliées de la spirale donne une lumière très-intense; de plus, une fracture de la lampe qui aurait pour résultat l'introduction de l'air dans le tube, interrompant tout de suite le courant électrique, l'étincelle s'éteint aussitôt, sans avoir le temps de communiquer l'incendie.

L'aéronaute se trouve ainsi porteur d'un appareil assez puissant pour lui permettre de lire, de consulter ses instruments et même de reconnaître le terrain propice à la descente.

Le 29 septembre, on vit partir de Paris deux ballons accouplés, chargés d'une quantité considérable de dépêches. Les aérostats jumeaux étaient reliés par une longue traverse de bois. Le vent soufflait du nord-est; ils passèrent au-dessus des buttes Chaumont et de Montmartre et se perdirent dans l'ouest.

Puis partirent *le Jacquard*, *le Galilée*, *le George Sand*, *le Fulton*, *le Christophe Colomb*.

De tous ces navires aériens, plusieurs s'égarèrent; l'un, dont le nom est inconnu, a dû tomber dans la mer, du côté de la Rochelle; on a retrouvé sur les flots les sacs de dépêches et une nacelle, rien de plus. Un autre alla toucher terre en Hollande; un autre encore au delà de Metz; un quatrième enfin tomba au milieu des glaces de la Norwége.

Les incidents de ce dernier voyage sont aussi dramatiques que merveilleux :

Parti de Paris, l'aérostat s'était vu, au bout de quelques heures, enveloppé par un épais brouillard; et quand cette brume intense se fut tout à coup dissipée, nos deux voyageurs s'étaient trouvés en pleine mer.

Un navire, qui heureusement passait, avait aperçu leurs signaux et s'était empressé d'y répondre. Les aéronautes eurent alors l'idée de lancer leur sac de dépêches, qui fut recueilli à grand'peine. Le vent ayant immédiatement entraîné l'aérostat dans une brume plus épaisse que la première, les deux voyageurs qu'il portait furent entraînés longtemps dans un océan d'humides ténèbres et durent croire qu'ils étaient entrés dans un nouveau monde ou bien qu'ils approchaient du seuil de l'éternité. Leurs terribles angoisses augmentaient de seconde en seconde, car ils ne voyaient d'autre alternative que de mourir d'inanition dans un voyage interminable ou d'être déchirés par la tempête, ou précipités dans un abîme. Ils s'interrogeaient de ce ton bref de l'homme qui comprend que sa vie peut être tranchée à tout moment.

Tout à coup cette profonde étendue de nuages opaques disparut, et ils virent, non sans un profond étonnement, une nappe immense de neige et de glace, trouée çà et là par des sapins rabougris.

Ce spectacle, qui eût, en d'autres circonstances, épouvanté nos aéronautes, ranima promptement leur courage, car, si glacial et si désolé qu'il fût, ce vaste espace était au moins de la terre ferme. Ils réussirent, après les plus grands efforts, à y prendre pied, non loin d'une cahute isolée, où ils trouvèrent quelques pommes de terre gelées cuites sous la cendre. Des voyageurs avaient évidemment passé par là.

Après avoir mangé les maigres comestibles que la Providence mettait à leur disposition, les deux hommes assujettirent leur aérostat dégonflé à un point fixe, et marchèrent en avant, dans l'espoir de découvrir un être humain qui pût les renseigner sur les lieux où ils

se trouvaient. Apercevant enfin une sorte de maisonnette qui paraissait habitée, ils y pénétrèrent après les précautions d'usage.

La maison était vide!... mais, surprise adorable, il y avait là, sur le feu, un dîner tout préparé, qui achevait de cuire en l'absence de ses maîtres.

Nos deux voyageurs, n'ayant rien de mieux à faire, visitèrent la chétive habitation, où ils trouvèrent, non sans une grande joie, une boîte d'allumettes qui portait le nom et l'adresse d'un fabricant de Christiania; ce fut un éclair, ils étaient en Norwége.

Les propriétaires du logis, qui survinrent en ce moment, ne furent pas peu surpris, on se l'imagine aisément, de la présence des aéronautes. Faute de pouvoir s'expliquer, car ni l'un ni l'autre de nos voyageurs ne parlait le norwégien, ils regardèrent en souriant les hôtes qu'ils s'étaient donnés. Ceux-ci étaient de braves gens, dont les yeux n'en sollicitaient pas moins une explication forcément difficile; ils avaient l'air de leur dire : « Votre présence ici est tout à fait inexplicable, et, à moins que vous ne soyez tombés du ciel... directement. » L'un des aéronautes eut alors une idée triomphante, il sortit un album de sa poche, et sur l'un des feuillets blancs, il dessina tant bien que mal un ballon, au bas duquel il écrivit en grosses lettres : PARIS. Il leur fit ensuite comprendre, par gestes, qu'ils avaient été obligés de prendre terre à quelque distance de l'habitation.

Le dessin (qu'on pourrait appeler la langue universelle), aidé du mot *Paris* et de la pantomime de l'aéronaute, éclairèrent assez vite les habitants du pays, qui se hâtèrent d'inviter nos voyageurs à partager leur repas. Ils allèrent ensuite tous ensemble chercher l'aérostat échoué et, finalement, ils conduisirent nos voyageurs à Christiania, où ceux-ci furent reçus par des acclamations aussi enthousiastes qu'affectueuses; les hommes leur pressaient les mains, tandis que les femmes leur présentaient leurs petits enfants à baiser et à bénir. Pour ces braves gens, les deux voyageurs qui étaient tombés chez eux d'une façon si miraculeuse ne pouvaient être que des élus de Dieu.

Peu de jours après, ils étaient rapatriés.

Pour en revenir à nos moyens de correspondance avec la province, nos ballons n'étaient pas seuls en butte à la colère des Allemands, nos malheureux pigeons ne leur échappaient qu'à grand'peine au retour. L'hiver rigoureux qui a tant aggravé nos maux pendant le siége était peu favorable à ces pauvres messagers. Tantôt la neige tombait abondamment, tantôt la gelée sévissait avec une intensité cruelle, et l'on avait beau interroger l'horizon, nul être vivant ne rayait l'immense étendue plombée qui dominait Paris. Beaucoup encore de ces pauvres oiseaux succombaient à la fatigue et à la faim, et, comme pour ajouter à toutes leurs souffrances, les Prussiens apostèrent des tireurs chargés de les tuer au passage; plusieurs ne rentrèrent au colombier que blessés et couverts de sang. Puis, comme leur vol rapide les mettait souvent à l'abri du plomb, leurs ennemis dressèrent des faucons à les chasser. Des vigies spéciales les signalaient, et les oiseaux de proie, immédiatement lâchés, parvenaient souvent à les tuer, de sorte que dépêches et messagers tombaient du même coup aux mains de l'ennemi. Il fallut dès lors s'en remettre à Dieu, en lui confiant le sort de nos derniers auxiliaires. Enfin, il ne fut plus question que des préliminaires de paix, et bientôt les communications se rétablirent avec les départements.

C'est seulement alors que nous connûmes l'étendue de nos désastres.

GEORGES FATH.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

V

La journée avait été bonne pour notre cause, mais chèrement achetée, autant par nous que par les autres corps de volontaires qui avaient supporté de face l'effort de l'ennemi.

Si heureux donc que fussent les résultats, ils créaient un certain ensemble d'embarras aux vainqueurs; il fallait prévoir un prochain retour offensif, car les débris des deux détachements mis en déroute n'avaient certainement pas eu beaucoup de chemin à faire pour rallier quelque corps important, tout prêt à manœuvrer en vue d'une revanche.

Le premier soin des chefs qui avaient de concert dirigé l'affaire fut de procéder à l'évacuation des prisonniers vers l'intérieur du pays. La presque totalité des volontaires se mit aussitôt en route, escortant sa colonne de captifs, et se retirant, du même coup, à distance de l'ennemi.

Une trentaine d'hommes au plus restèrent pour organiser le transport des blessés et veiller à l'inhumation des morts.

Peu après le combat, d'ailleurs, plusieurs voitures d'ambulance prussiennes s'étaient présentées, sous la protection du drapeau à croix rouge, demandant à recueillir leurs nationaux blessés; on le leur avait permis, et la tâche s'était trouvée diminuée d'autant.

D'autre part, toute la population des environs était venue offrir son aide. Beaucoup de chevaux, de charrettes furent amenés, dont on forma un convoi, qui se mit en marche dans la direction qu'avaient suivie les prisonniers.

Et bientôt il ne resta plus, sur le champ de bataille, qu'un certain nombre de paysans occupés à donner une sépulture convenable aux cadavres.

Nous laissâmes, nous, les autres troupes de francs-tireurs opérer leurs mouvements sans y prendre part, et nous nous attardâmes, pour rendre de nous-mêmes les derniers devoirs à notre camarade.

Nous creusâmes, pour l'y déposer, une fosse particulière au pied d'un grand chêne, dans le bois. Un prêtre, qui, la lutte achevée, avait paru un des premiers sur le théâtre du combat, vint réciter quelques prières, pendant que nous nous tenions à genoux autour de la tombe ouverte.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd

Le frère du défunt, atteint dans sa plus vive, je pourrais dire dans sa seule affection, sut faire preuve, en ce triste moment, d'une résignation vraiment héroïque.

Quand il eut, de ses propres mains, jeté la dernière pelletée de terre sur la chère dépouille :

— Allons ! fit-il d'une voix brève, en reprenant son fusil, allons où nous devons aller.

Et il semblait vouloir se diriger d'instinct du côté de la frontière, où nous eussions sans doute peu tardé à nous retrouver en présence de l'ennemi.

Mais le Grand-Espagnol en avait décidé autrement.

Quelque ardent que pût être son désir de poursuivre l'œuvre entreprise, l'énergique mais prudent vieillard pensait que la légion dont il était le chef ne se trouvait pas alors en état de continuer immédiatement à guerroyer. Outre qu'une suite non interrompue d'actions et de marches avait, depuis le début de nos opérations, soumis la valeur morale et physique de chacun de nous à d'assez rudes épreuves, plusieurs des volontaires avaient reçu des blessures qui, pour n'être pas fort graves, devaient pourtant nous ôter pendant quelques jours l'usage normal, la plénitude de nos facultés.

Benoît la Calandre et le gros Baptiste, que Josine avait pansés de son mieux, eussent été fort empêchés de retourner au combat. Je sentais que pour ma part la déchirure que j'avais au sein allait m'enfiévrer, et enfin la blessure plus ancienne du Grand-Espagnol s'était envenimée par l'agitation et la fatigue.

Le commerce des pendules. Dessin de F. Lix.

Il fut donc convenu que nous nous acheminerions sans retard vers l'une des villes des départements voisins non encore envahis, pour y trouver le repos nécessaire avant de songer à nous remettre en campagne.

Le soir même nous couchions à cinq lieues du champ de bataille, et le lendemain nous étions à Vesoul, où nous devions prendre à loisir conseil des circonstances pour nos nouvelles opérations.

Nous passâmes là une quinzaine de jours, pendant lesquels, tout en y demeurant personnellement étrangers, nous ne laissions pas de suivre avec un avide intérêt la marche des événements.

Assez éloignés de la ligne d'invasion pour échapper aux conséquences matérielles des divers mouvements de l'attaque et de la résistance, nous en étions cependant assez rapprochés pour que les émotions de la lutte fussent en quelque sorte ressenties immédiatement par la population au milieu de laquelle nous vivions.

Là, chaque jour, à chaque heure, passaient, venaient, se réfugiaient des gens isolés qui avaient vu ceci, enduré cela, des troupes qui avaient combattu ou allaient combattre, des familles privées d'asile. Et l'on redisait ce que l'on avait entendu dire, et l'on quêtait des nouvelles : et joie, tristesse, espoir, découragement gagnaient tour à tour les cœurs, les esprits. Puis des journaux arrivaient des divers points de la France, qui témoignaient et des efforts patriotiques et des succès partiels de tel corps, des revers de tel autre ; opérations des corps francs, formation et premiers mouvements des armées régulières, progrès de l'envahissement par ci, recul par là ; que sais-je ? tout un monde, tout un chaos de faits, de suppositions, de plans, d'idées, de

craintes, d'espérances. Ensemble fiévreux où primaient la désolation, la souffrance, le désastre, mais que souvent illuminait de ses nobles éclairs le saint amour du pays.

J'ai noté quelques-uns des principaux traits que j'ai entendu rapporter par des témoins dignes de foi.

Les francs-tireurs sont partout et toujours l'objet de la haine féroce de l'ennemi. Ces gens, qui ont imaginé le *landsturm*, n'admettent pas chez la nation qu'ils combattent l'idée d'une résistance volontaire. Ils veulent croire à la possibilité d'une neutralité parfaite de la part des citoyens aux mains desquels le recrutement régulier n'a pas mis une arme. Ils qualifient obstinément de « coninvence avec l'ennemi » tout ce qui peut ressembler à des témoignages de sympathie donnés par l'habitant aux soldats du pays ; et même n'est-il pas besoin que ces faits, je devrais dire ces sentiments, aient un caractère d'hostilité envers nos envahisseurs.

Un paysan nous raconte que le curé de son village aurait été fusillé, parce qu'on a trouvé dans une des chambres du presbytère un officier français qui s'était réfugié là, mourant de fatigue, à la suite d'un combat où il avait été séparé de sa compagnie. L'officier fut fait prisonnier sans subir aucun mauvais traitement ; mais le pauvre prêtre eut à répondre du crime d'asile fourni à un *ennemi*. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, les vainqueurs le poussèrent à coups de crosse jusqu'à leur corps de garde, où ils le jetèrent dans une pièce basse sur un peu de paille.

Comme quelques paroissiens courageux venaient réclamer la mise en liberté du captif, le chef du détachement, importuné, le fit sommairement exécuter « pour n'en plus entendre parler ».

Et voilà comment les officiers du pieux roi Guillaume entendent ce qu'ils appellent *les lois de la guerre*.

Croirait-on qu'ils ont publiquement fait annoncer en France la mise à prix de la tête d'un commandant de francs-tireurs de l'Alsace ?

Pour un coup de fusil qui aura été tiré dans un bois — le plus souvent par les Allemands eux-mêmes — tout un canton est rançonné, ravagé ; et d'ici, de là, quelques paysans sont fusillés « pour l'exemple » ; les autres en deviennent plus sages, et surtout plus empressés au versement des impôts pécuniaires.

Oh ! les impôts pécuniaires, les réquisitions sonnantes, Dieu sait si les platoniques enfants de la Germanie en usent et en abusent ! Du général au simple soldat, c'est une sorte de consigne nationale que nos ennemis semblent s'être donnée : et chacun d'eux la pratique à sa manière.

On arrive dans une ville, dans un bourg — que les uhlans ont déjà visités et rançonnés pour leur compte particulier — une somme est fixée par le chef des troupes, somme que le maire, les notables doivent réunir et verser dans un délai très-court, et dont, nécessairement, l'homme qui la reçoit ne rend compte à personne. Voilà pour les réquisitionneurs d'en haut. Mais ceux d'en bas ne perdront rien de leurs prérogatives. Outre l'argent, les bijoux que peuvent avoir oubliés dans leurs tiroirs les malheureux dont la demeure est envahie, saccagée, il y a dans les chambres maint objet de valeur. Le linge, les vêtements, les meubles, les tableaux, les glaces, les pendules — les pendules surtout — les porcelaines, etc., etc., tout cela constitue un fonds commercial très-actif.

Ils viennent, ils entrent en possession ; et le marché est ouvert, où les vendeurs se montrent du reste singulièrement accommodants. Ils cèdent leur marchandise pour ainsi dire à tout prix. Et qui donc achète ? — Dieu merci ! pour l'honneur de notre patrie, les Français savent rester étrangers à ce hideux négoce.

Mais l'armée prussienne est suivie d'une nuée de brocanteurs, lesquels sont à leur tour suivis d'une myriade de fourgons, de carrioles, qu'ils chargent à mesure des acquisitions faites par eux aux soldats pillards, et qui s'en retournent à petites journées, pour aller offrir, à taux réduit, aux bons bourgeois de Cologne ou de Berlin, les dépouilles du confortable français.

— Il faut voir — nous disaient de pauvres dépossédés — l'implacable et méthodique sang-froid avec lequel s'opèrent ces spoliations *légitimées* par la conquête ; il faut voir la mise à l'enchère d'un mobilier, en présence de l'habitant qui assiste navré à ce vandalisme de spéculateurs ; puis l'adjudication, puis l'emballage... Et d'ailleurs, de même que les simples soldats octroient, contre espèces, aux déménageurs qui les payent le droit de dévaliser les maisons ordinaires, de même le chef de corps fera diriger vers son manoir de Bavière ou de Silésie le riche mobilier du château qui aura eu la mauvaise chance de lui servir de quartier général.

A la vérité, cette abjecte façon d'entendre le droit du vainqueur a pour résultat de surexciter, d'exaspérer les populations, et, partant, la possession du pays n'en devient que plus difficile pour les envahisseurs.

Dans la région qui est entre nous et la frontière, notamment, région que défendent encore seules les troupes de francs-tireurs, il n'est embûches qu'on ne tende à l'ennemi, obstacle qu'on ne lui oppose, trait d'audace qu'on n'ose contre lui. Tout se ligue, tout s'agite, tout travaille à la vengeance. Les ponts se coupent, les trains déraillent, les convois sont surpris, les prisonniers délivrés... Mais, en revanche, et pour châtier ces prétendus neutres, qui ne veulent pas accepter la neutralité devant la ruine, devant l'agonie de leur patrie, que de vexations, que de lâches moyens d'intimidation !

On ne compte plus les paysans, les bourgeois fusillés pour crime d'intelligence ou de sympathie avec leurs compatriotes. Mais voici appliqué dans toute sa sauvage rigueur le système des *otages*. Dans une ville par exemple on prend le maire, les conseillers municipaux, les notaires, etc. ; on met tous ces gens sur des charrettes, on les emmène pour les garder comme garants de la bonne conduite des gens du pays, et l'on affiche un placard où il est dit que « pour un Allemand blessé ou tué, quatre Français seront mis à mort. »

Autre idée ingénieuse, pour parer aux éventualités d'*accidents* sur le chemin de fer.

« Un citoyen choisi dans la ville — c'est le placard prussien qui parle — sera forcé de monter sur chaque train mis en marche pour le transport des troupes allemandes. On le placera sur la machine, *au point le plus dangereux*. Les citoyens accompagneront les trains d'étape en étape. Une punition d'argent sera infligée aux habitants désignés qui ne viendraient pas aux stations ou ne s'y rendraient pas à temps. »

La rançon est le grand objectif de cette guerre que nous fait un peuple qui affiche cependant la prétention exclusive à l'accomplissement d'une haute mission morale, sinon même providentielle.

Les mots n'ont, au reste, que la valeur qu'on leur

donne. Mais on n'avait pas souvenir d'une telle souplesse d'interprétation.

On vient d'afficher une circulaire gouvernementale ainsi conçue :

« Monsieur le Préfet,

« Veuillez prévenir les maires de toutes vos communes que la résistance à l'ennemi est plus que jamais à l'ordre du jour, que tout le monde doit se lever... Les villes et les communes qui se rendraient sans avoir tenté la résistance seraient dénoncées au pays par le *Moniteur*. »

Voilà qui est franchement patriotique, et qui, en réalité, ne commande rien que de normal. Mais nos ennemis ne l'entendront pas ainsi. Il ne doit y avoir de Français en France que ceux sur le corps desquels l'État a pu mettre deux ou trois aunes de drap rouge ou bleu; et tout citoyen qui seulement conseillera la haine de l'envahisseur sera passible des dernières peines.

Exemple : Dans une ville, le rédacteur du journal, patriote avant tout, a jeté le cri d'alarme; la plume à la main, il a prêché la levée en masse.

La ville prise, le général allemand fait amener notre homme devant lui :

— Savez-vous bien, monsieur, que vous êtes un assassin?

— Moi, général?

— Oui, vous; et, qui plus est, l'assassin de vos concitoyens.

— Moi, général?

— Oui. Nous avons dû hier passer par les armes huit ou dix paysans des environs qui s'étaient armés contre nous.

— Eh bien?

— Eh bien, c'est vous qui les avez poussés à la révolte, *c'est votre plume qui les a tués* (1).

On dit que le journaliste ne trouva rien à opposer à ce magnifique argument. Mais il ne devait pas en être quitte pour la semonce. Le général donne l'ordre de l'incarcérer jusqu'à ce que le conseil de guerre ait le loisir de statuer sur son sort; et il laisse entendre que ledit conseil ne prononce que des sentences fort rigoureuses.

C'est qu'il est fortement en colère, le général! Vous comprenez : ce coquin de journaliste l'a contraint, la plume sur la gorge, de mettre au compte de sa conscience le sang de huit ou dix paysans. La mort peut seule racheter une telle félonie. Aussi le fusillera-t-on, bien sûr...

Oui, ma foi! on en parle : oui, ma foi! ceux qui gardent le prisonnier lui mettent sans cesse devant les yeux cette peu attrayante perspective... Le misérable folliculaire a déjà rédigé son testament; sa famille éplorée, des amis ont pu le visiter et lui faire leurs adieux...

Mais quand ces visiteurs quittent la prison, un officier se trouve là que ce spectacle paraît attendrir, et qui veut s'intéresser à l'infortuné... Il offre de parler au général, dont il est le familier... Ah! le brave officier! On le remercie, on loue ses généreux sentiments.

— Oui, dit-il, je ferai le possible. Je ne réponds de rien, mais j'essayerai, je tâcherai... et je crois que moyennant une somme d'argent...

Le grand mot est lâché : la somme d'argent; toujours la somme d'argent!

(1) Rigoureusement historique. (*Note du manuscrit.*)

Bref, la somme d'argent fut comptée, et le journaliste sortit de prison. Il lui en a coûté la simple bagatelle de *douze mille francs* pour avoir, de par sa plume, forcé les Prussiens à massacrer dix paysans français. Je doute qu'il ait la fantaisie de recommencer.

Mais, je l'ai dit, ces froides exactions ne font qu'enflammer le zèle des cœurs que l'ennemi prétend frapper d'épouvante.

Un vieillard arrive de Rambervillers, petite ville industrielle des Vosges :

— Nos gardes nationaux — raconte-t-il — étaient partis en masse pour aller se joindre aux francs-tireurs qui entravent la marche des armées allemandes. La ville était donc sans défense, lorsque soixante et dix uhlans se présentent, qui veulent faire des réquisitions et qui se disent les avant-coureurs d'un corps de vingt mille hommes. Déjà ils se répandent dans les rues, et nous allons être soumis à toutes les rigueurs de l'occupation... Mais une courageuse jeune fille fait appel à ses amies. Un groupe se forme qui s'arme de bâtons, de fourches. En moins d'une demi-heure, toutes les femmes de la ville sont sur pied. Et ce bataillon résolu marche contre les étrangers qui s'étonnent, qui hésitent, et qui décampent enfin de toute la vitesse de leurs chevaux, sans avoir obtenu rien de ce qu'ils demandaient.

Et voilà ce que peut l'union, ce que peut l'audace.

Le même vieillard nous a fait ce récit :

— Dans un village voisin, un paysan et sa femme avaient deux fils. L'un, parti au commencement de la guerre, avait été tué aux premières affaires; l'autre, qui ne comptait que seize ans, demeurait avec eux quand l'invasion du pays eut lieu. Comme, un jour où il était avec sa mère dans la maison, il ne satisfaisait pas assez vite à un ordre que lui donnait un officier prussien, les soldats l'assommèrent à coups de crosse, puis, sans prévenir la mère qui ne s'échappa qu'à grand'peine, ils incendièrent la pauvre demeure.

Depuis ce jour, ce père et cette mère ne vécurent plus que pour la vengeance. Ils gagnèrent d'abord un canton que l'ennemi n'occupait pas encore. Là, on vit la femme, qui jamais n'avait touché une arme à feu, s'exercer, sous les yeux de son mari, au tir de la carabine. Quand elle se fut fait la main pendant quelques jours, ils retournèrent de nuit dans les bois qui entouraient leur village, et dont ils connaissaient les moindres carrefours. On ne saura jamais le nombre d'ennemis tombés sous les coups de ces deux traqueurs.

L'homme a été tué le premier... Le jour où la mère fut tuée à son tour, elle avait mis par terre deux officiers et trois soldats.

A eux seuls, le mari et la femme — de l'aveu même de l'ennemi — suffisaient à troubler la tranquillité de plusieurs régiments occupant le canton; et une prime était promise aux tireurs qui viendraient à bout de l'un ou de l'autre. La double prime a été payée. Toujours l'argent!

Il est d'autre part grand bruit d'une femme capitaine de francs-tireurs dans les Vosges.

Il y a sur cette dame toute une légende, qu'on assure être de l'histoire très-authentique. Quoi qu'il en soit, ce capitaine féminin, qui se bat sous le costume de hussard, qu'il apprit à porter lors de la dernière insurrection polonaise, et qu'il avait quitté pour remplir les paisibles fonctions de receveuse des postes, ce capitaine fait merveille, et ses soldats se mettraient dans le feu pour lui, c'est-à-dire pour le salut du pays.

Mais que devons-nous penser de la grande nouvelle qui se répand? Qu'y a-t-il de vrai dans l'annonce de l'héroïque entreprise qu'auraient conçue quelques esprits audacieux, et qui aurait déjà reçu un efficace commencement d'exécution?

On dit qu'une légion pour ainsi dire occulte de fiers aventuriers est partie, qui a marché droit aux frontières, qui les a franchies, et qui est allée porter chez nos impitoyables voisins la dévastation qu'ils ont apportée chez nous.

La Forêt-Noire est en feu. — C'est l'œuvre de l'avant-garde d'une véritable armée d'enfants perdus qui est formée, constituée, qui pénètre en Allemagne, fractionnée, par mille points à la fois, qui a des guides tout prêts, qui a des lieux de rendez-vous marqués.

Le pays est facile à surprendre; il a jeté chez nous jusqu'à son dernier homme valide.

Vingt mille soldats, dix mille même bien résolus avancent sans rencontrer d'obstacles sérieux : l'épouvante les sert; ils vont à grands pas; les voilà au cœur

A Varize (pages suivantes). Dessin de F. Lix.

du royaume; ils y trouvent les deux cent mille prisonniers français, qui échappent par eux à la captivité, qui s'arment, qui marchent.

Et la diversion est faite, et l'invasion recule, et...

. . . . . .

Hélas! comme on croit aisément ce qu'on désire! — Pas le moindre incendie dans la Forêt-Noire. Les populations allemandes peuvent se délecter tranquillement aux bulletins de victoire de leur mystique souverain; et nos prisonniers doivent attendre encore la fin de leur humiliante et morne situation... La grande, l'étonnante expédition n'était qu'un rêve ingénieux de journaliste. — Hélas!...

Oh oui, hélas! car en dépit des efforts multiples des volontaires qui tiennent la campagne, l'invasion progresse. Il ne faut plus que ces petits corps se flattent de suppléer entièrement à l'action puissante des armées régulières, dont ils pouvaient être les utiles auxiliaires, mais qui ne se forment que lentement.

Ils vont, viennent, combattent ici, escarmouchent là : c'est toujours autant de fait; mais, au résumé, ils retardent ou seulement inquiètent la marche de l'ennemi sans réussir à l'enrayer. Les masses dirigées contre nous sont si épaisses, si profondes!

D'instinct, la plupart des troupes de francs-tireurs se sont portées vers la frontière, mais trop tard, alors que le torrent avait déjà élargi son courant et gagné le cœur du pays. Je lis chaque jour au Grand-Espagnol les journaux qui attestent la présence réelle d'armées nombreuses opérant sur la Loire et dans le Nord.

— Voyez-vous, enfants, nous dit-il, après avoir médité sur la situation, aujourd'hui, c'est du siége de Paris que tout doit dépendre. Paris est entouré, bloqué, cerné ; mais on dit que Paris est bien ravitaillé, il a des forts, sa garde nationale est courageuse. On ne prend pas une ville semblable d'assaut, les Prussiens n'y penseront même pas. Mais, d'autre part, il ne faut pas que l'idée vienne aux Parisiens de se débloquer eux-mêmes, non. Qu'ils empêchent l'ennemi d'entrer pendant un certain temps, qu'ils tiennent bon; c'est tout ce qu'il faut leur demander, et tout ce qu'ils peuvent espérer. Leur unique besogne consiste à savoir attendre en patience qu'on puisse venir les tirer d'affaire. Quant aux généraux qui manœuvrent au dehors, ils ne peuvent avoir d'autre plan que de marcher sur Paris pour désorganiser les armées qui entourent la

Châteaudun. Dessin de H. Clerget.

grande ville. Débloquer Paris; tout est là maintenant. Si on y réussit, la campagne de l'ennemi est manquée. Si Paris est obligé de se rendre, la guerre est finie à notre désavantage. Donc, de même que les Allemands ont dirigé leurs lignes de façon à former un cercle autour de Paris, de même nos troupes nouvelles doivent se rabattre d'un commun accord sur ce cercle pour le disloquer, et c'est certainement ce qu'elles songent à faire. Mais il va de soi que l'ennemi ne laisse pas de comprendre que ce plan est le seul bon à suivre. C'est pourquoi nous le voyons détacher du gros de l'armée qui entoure Paris des corps qu'il pousse à la rencontre des nôtres pour les maintenir à distance.

Si ce qu'on nous dit est vrai, et j'aime à le croire pour l'intérêt de la France, s'il y a réellement des armées sur la Loire et d'autres dans le Nord, ce n'est plus ici notre place. C'est autour de ces armées que les compagnies de francs-tireurs doivent aller se mouvoir pour leur servir d'éclaireurs ou d'arrière-garde. Là seulement elles se rendront utiles, car le pays n'est pas assez riche d'hommes en armes pour qu'on éparpille les forces.

Il importe qu'une trouée soit faite par le dehors sur Paris, mais le travail sera rude. Il ne saurait s'y adonner trop de bras.

Demain donc, enfants — maintenant que nous voilà remis, guéris ou à peu près — en route pour la Loire !

Ainsi nous parla le Grand-Espagnol.

Le même soir, nous apprenons que, sous le nom d'armée des Vosges, quelque trente mille hommes bien armés, bien disciplinés, s'avancent sous le commandement du général Cambriels. Cette armée doit, dit-on, manœuvrer de façon à couper à l'ennemi la route du Lyonnais, vers lequel il semblait vouloir se diriger.

Sur cette dernière appréciation, qui peut, à la vérité, ne pas émaner de source bien officielle, le Grand-Espagnol a hoché la tête d'un air quelque peu dédaigneux :

— La route du Lyonnais, allons donc ! Et pourquoi faire ? Pour se répandre, pour s'éparpiller ?... Non. Si forts, si nombreux soient-ils, les Allemands ne veulent pas s'étendre à ce point. Une feinte, je ne dis pas le contraire, pour occuper des troupes loin de Paris, et s'ils réussissent à faire que notre général croie à leur intention de tirer au midi, ce sera autant de gagné pour eux. Ce qui bataillera sur la route du Lyonnais n'ira pas sous Paris, et c'est tout ce qu'ils veulent. Ah ! que si j'étais le chef de ce corps d'armée, qu'on dit fort et vaillant, comme je les laisserais filer tant et plus vers Lyon, s'ils avaient la sottise de le faire. Ça en ferait toujours autant de moins autour de Paris. Paris — c'est Paris qui est tout, c'est là que je marcherais une fois que les autres seraient descendus sur le Rhône — s'ils consentaient à y descendre.

Après l'armée des Vosges, voici qu'on parle d'une armée de Besançon, forte de quatre-vingt mille hommes, commandée par... je ne sais qui...

On ajoute que Garibaldi amène plusieurs milliers de volontaires et s'apprête à prendre la campagne dans la Bourgogne.

Allons, la route de Lyon sera bien gardée ; et je crois qu'en ce qui nous concerne, nous ne devons pas nous faire scrupule de suivre l'inspiration de notre chef. Ce n'est pas déserter, mais aller à un surcroît de peine, puisqu'ici l'on ne fait qu'escarmoucher, sans but bien appréciable, tandis que là-bas l'on bataille dans toutes les règles et avec une visée immédiate, certaine.

Cette inspiration semble d'ailleurs être venue à d'autres chefs, car on nous assure que plusieurs compagnies franches, même des plus notables, se sont déjà retirées de la lutte dans l'Est, pour gagner la Loire par une courbe au midi.

C'est la manœuvre que nous allons faire, avec cette différence que, ne constituant pas une troupe nombreuse, notre marche, notre passage est beaucoup plus facile à dissimuler, et nous pourrons décrire la courbe moins large, et parvenir plus directement, plus rapidement à destination.

. . . . . .

VI

C'est fait. En trois jours nous avons passé — aux frais de l'ennemi — des rives de la Haute-Saône aux rives de la Loire.

Aux frais de l'ennemi, dis-je, car nous avons vendu notre cheval prussien à un industriel qui l'a emmené dans le midi de la France, et l'argent reçu nous a défrayés du voyage. C'est toujours cela de moins au passif du petit budget commun, à l'équilibre duquel, vu notre caractère de belligérants libres, nous avons dû jusqu'à présent suffire de nous-mêmes.

A vrai dire, jusqu'à présent la tâche nous a été singulièrement facilitée par les sympathies en quelque sorte unanimes des populations que nous avons visitées en guerroyant ; mais — puissé-je me tromper dans mes appréhensions — il me semble que, autres contrées, autres sentiments, et que, de ce côté-ci de la France, la vigueur des vertus patriotiques n'a plus la même trempe que là-bas. On y paraît redouter l'étranger plus qu'on ne le déteste ; à ce point que des habitants, de l'intérêt national desquels nous sommes les défenseurs, nous tiennent, nous, les francs-tireurs, en suspicion, en mépris, je dirai même en haine, comme des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et qui se plaisent à jeter, de gaieté de cœur, le désordre dans le pays.

— Eh ! laissez faire les *soldats*, disent-ils d'un air qui signifie trop évidemment que les soldats ne sont pas loin d'être voués à la même malédiction, pour leur malencontreux avisement de mettre obstacle à la rapide conclusion de la paix, quelle qu'elle puisse être. Nous savons de bonne part que, dans certains cantons, il a été question — si même on ne l'a fait — de dénoncer, de livrer les francs-tireurs aux Prussiens. Et cette belle réponse a été faite devant nous à des volontaires qui, consacrant leur fatigue et leur sang à la défense du pays, se croyaient presque en droit de réquérir quelques victuailles dont ils manquaient :

— Si nous vous donnons tout, que donnerons-nous aux Prussiens quand ils viendront ? Retirez-vous, vous nous feriez massacrer.

Mais, si portés que semblent être de nombreux esprits à un aussi fâcheux abaissement, bien d'autres se trouvent qui, Dieu merci ! se relèvent de ce niveau et établissent une fortifiante compensation.

Quoi qu'il en soit, nous avons quitté l'Est avec l'intention de gagner directement Orléans, qui était, disait-on, occupé par notre armée de la Loire. Mais tout juste pendant que nous roulions vers ce pays, voilà que cette armée s'en est laissé déloger.

Les Prussiens, qui se répandent dans les contrées du centre après avoir tourné Paris, et qui par conséquent viennent du nord, auraient heurté nos troupes dans les environs d'Artenay, à cinq lieues au-dessus d'Orléans. Un combat acharné a eu lieu, mais à l'avantage de l'ennemi, qui l'emporte surtout par son artillerie.

La retraite s'est faite par la forêt. Puis notre armée a passé sur la rive gauche du fleuve, et s'est rétirée à cinq lieues plus bas qu'Orléans, vers Beaugency ; c'est là que nous pensons, sinon la rejoindre, au moins la voir.

. . . . . .

Hélas ! nous l'avons vue, cette armée de la Loire, dont nous avions tant entendu parler, et sur laquelle reposaient, ou reposent encore tant d'espérances ! nous l'avons vue, et Dieu sait la tristesse qui nous a gagné le cœur en la voyant.

Beaucoup d'hommes, mais quels hommes, et dans quel état !

Une cohue de jeunes gens, venus de tous les points, la plupart sachant à peine tenir un fusil. Et comment armés, comment vêtus ! Où est l'instruction pratique, l'ordre, la discipline ? D'ailleurs, où sont et que sont les chefs ? Pour le plus grand nombre des officiers de

garde mobile, d'abord nommés au hasard avant la guerre, titulaires aristocratiques qui avaient reçu leurs grades comme un honneur de fantaisie, et qui ne savaient rien du métier militaire. On a procédé ensuite, il est vrai, à des élections dans les compagnies mobilisées mêmes. Qu'est-il advenu? Que le vote a confirmé de préférence dans leur grade les officiers *bons enfants*, c'est-à-dire ceux qui permettaient, pour cause, le relâchement disciplinaire; et les quelques anciens soldats, qui veillaient à la tenue du service, se sont trouvés d'*instinct* éliminés.

Avec de tels éléments, qui n'excluent pas la bravoure personnelle, mais qui risquent d'en neutraliser les efforts, qu'un général s'avise donc de quelque stratégie, qu'il ordonne donc des manœuvres de masse ou de détail. Au lieu de le servir, le nombre le gêne, le paralyse; le succès lui échappe et la déroute s'aggrave d'autant.

Tout ce monde-là, divisé par petits groupes, et s'éparpillant pour une guerre d'inspiration, d'initiative partielle, taillerait sans doute à l'ennemi une rude besogne, tandis qu'à l'état d'armée compacte, régulière, c'est le contraire qui arrive. Et pour peu que des échecs aient été subis, comme ces jours derniers, le pêle-mêle, l'incohérence, et partant, l'affaiblissement, sont à leur comble; et c'est ce que nous venons de voir.

Mais un nouveau chef vient d'être donné à ce tumultueux ensemble. Le général d'Aurelle de Paladines est, dit-on, homme de tête, de savoir et de cœur; on lui reconnaît, avec de grandes facultés d'organisation, toute l'audace réfléchie et toute l'équitable fermeté qui permettent de mener à bien les grandes entreprises militaires. On compte qu'après avoir rétabli, ou plutôt établi l'ordre, la discipline dans les rangs de cette armée, il saura en faire un puissant instrument de succès.

Nous verrons bien.

Toujours est-il que l'organisateur est à l'œuvre, qui, dût-on s'effacer encore devant l'ennemi, ne reprendra certainement l'offensive que lorsqu'il croira opérée l'indispensable transformation des masses qui doivent agir sous ses ordres.

Pour le moment, on se borne à veiller, à s'observer aux avant-gardes, et il semble d'ailleurs que l'armée allemande — et ceci confirme les appréciations du Grand-Espagnol — craigne de s'affaiblir en élargissant, en reculant outre mesure sa sphère d'opérations. L'on dirait que, vu les forces relativement restreintes dont elle dispose, il lui suffise d'avoir porté jusqu'à Orléans le boulevard de sa grande et principale action, qui est le blocus de Paris. Etablie sur le poste important dernièrement conquis, et prête à la plus vigoureuse résistance si on l'attaquait, elle ne fait même pas mine de vouloir attaquer son adversaire qui, lui, n'est guère en état de perdre aux moindres escarmouches des instants si précieux pour son travail de réformation.

Il n'y a donc rien à faire pour nous, escarmoucheurs, sur ce point, où nos compatriotes ont tout intérêt à ce que rien ne tire l'ennemi de la favorable réserve, où il veut bien se maintenir.

Mais, si calme et si inactif qu'il se montre aux abords de la cité qui lui forme une menaçante et solide avancée, il ne s'ensuit pas que l'ennemi néglige de s'assurer des positions voisines, dont la possession peut le rendre d'autant plus fort, qu'elle laissera moins d'angles rentrants dans le cercle où il se meut.

C'est ainsi que, pour avoir la libre exploration de ces riches plaines de la Beauce, où il y a tant à prendre, tant à dévaster, il pousse, dit-on, ses lignes pour occuper ou neutraliser les collines qui la bordent à l'ouest.

C'est par là que nous devons nous porter, et d'autant mieux, que par là aucun corps régulier ne se trouve pour gêner ou empêcher ses progrès.

Nous avons passé la Loire au-dessous de Beaugency. Partant de là, après une demi-journée de marche à découvert, nous irons nous jeter dans la forêt dite *de Marchenoir*, pour atteindre, entre Vendôme et Châteaudun, la vallée du Loir, où nous prendrons conseil des événements.

. . . . . .

Le conseil ne s'est pas fait longtemps attendre.

A Saint-Laurent-les-Bois, notre première station dans la forêt, nous apprîmes que de fréquentes excursions de uhlans avaient lieu du côté de Châteaudun, ville choisie d'ailleurs depuis plusieurs semaines pour quartier général par une légion de francs-tireurs parisiens qui, sous la conduite d'un chef aussi actif que résolu, partaient de là pour diriger contre les postes avancés des Allemands des expéditions fort inquiétantes pour ceux-ci.

On nous raconta qu'au lendemain de la prise d'Orléans, la municipalité de Châteaudun, bien qu'animée des sentiments les plus patriotiques, avait craint que la résistance d'une ville parfaitement ouverte ne pût avoir d'autre résultat que d'attirer sur elle toutes les terribles éventualités de la défaite, sans aucune chance d'opposer un sérieux obstacle aux projets de l'armée allemande. En conséquence, les francs-tireurs, objet de la haine implacable de l'ennemi, toujours prêt à rendre les populations solidaires de leurs moindres agissements, avaient été priés de transporter ailleurs leur centre d'opérations. Et les francs-tireurs s'étaient éloignés, pendant que la garde nationale était, sinon désarmée par ordre, au moins engagée à déposer les armes, dont elle ne pourrait faire qu'un usage funeste à la localité qu'elle se fût vainement efforcée de défendre.

Mais à peine cette double mesure préservatrice était-elle prise, qu'une sorte de fière réaction se manifesta au sein de la petite cité beaucerone. La vue des incendies, qui de toutes parts fumaient au loin sur les plaines voisines, aux endroits mêmes où l'ennemi n'avait à réprimer aucune rébellion, le récit des vexations, des cruautés que disaient avoir subies les habitants fugitifs chassés des villages, des hameaux, par des hordes insatiables, impitoyables, ranimèrent un zèle que de prudentes considérations avaient dominé, mais non éteint.

L'indignation eut raison de la crainte; l'honneur national parla plus haut que l'instinct de préservation; et cette population qui n'osait pas se flatter que l'issue de la lutte pût être à son avantage, mais qui fut soudain prise de l'impérieux désir de donner par cela même le magnanime exemple du devoir accompli, la population redemanda ses armes, rappela les francs-tireurs parisiens, qui, eux, ne se firent pas prier, et revinrent avec le renfort d'une légion de la Seine-Inférieure — quelque huit cents hommes au total.

On nous disait d'autre part que, depuis Vendôme, tout le long du Loir, il n'était guère de bourgade dont ne fussent partis quelques volontaires pour la défense de la cité qui, on le comprenait, allait devenir l'objec-

tif d'un coup de main de l'armée prussienne ; et quand nous arrivâmes, le 16 octobre au soir, à Cloyes, petite ville distante d'environ trois lieues de Châteaudun, nous rencontrâmes à l'entrée deux forgerons de Fréteval, le père et le fils, qui, chacun un vieux fusil de chasse sur l'épaule, s'en allaient prendre rang parmi les défenseurs irréguliers de Châteaudun.

La connaissance est bientôt faite en pareille occurrence; ces deux braves gens, qui n'affichaient pas d'autre prétention que de contribuer à la défense en quelque sorte immédiate de leurs foyers, nous demandèrent de les accepter pour compagnons. Il va de soi que nous leur tendîmes cordialement la main.

Après avoir passé avec eux une partie de la nuit, nous nous remîmes en route; et au point du jour nous arrivions à Châteaudun.

Ville ouverte, disais-je plus haut, pour employer l'expression consacrée, ah! non certes, ce n'était plus une ville ouverte, mais fermée, et bien fermée au contraire : pas une rue, pas un chemin aboutissant à l'extérieur qui ne fût soigneusement obstrué et défendu par des barricades, par des levées : double, triple enceinte était faite, surtout de côté de la plaine, et sur les flancs de la ville, par où l'attaque était attendue ; et partout des meurtrières étaient percées dans les murs des jardins, des maisons avoisinant la campagne. Et même sur un point avancé qui commande au loin les environs, un ouvrage, une sorte de fortin, avait été improvisé pour installer des canons, qu'on disait attendre, mais qui ne devaient pas arriver, — par la raison bien simple peut-être que les gens à qui on avait dû s'adresser à cet effet eussent été bien empêchés d'en trouver aucun à distraire du pauvre matériel d'artillerie dont disposait l'armée régulière elle-même.

Et il fallait voir à l'intérieur de cette petite cité transformée en citadelle, le mouvement, l'ardeur, la résolution, l'enthousiasme ; tout cela résultant non pas de l'espérance de la victoire, mais du plus magnifique désespoir. Depuis le chef, qui se multipliait pour organiser la défense, jusqu'aux citoyens que leur âge ou leurs infirmités devaient condamner au rôle le plus neutre, tous semblaient attendre les événements avec une espèce de solennelle et superbe insouciance.

Aux détachements des francs-tireurs qui constituaient, pour ainsi dire, la garnison régulière de la ville, et qui prenaient méthodiquement leurs positions de combat, s'adjoignaient, pour faire corps avec eux, de petits groupes de gardes nationaux. Les volontaires, venus isolément du dehors, se mettaient aussi dans les rangs, acceptant pour eux l'ordre donné à leurs compagnons d'aventure.

Pendant qu'une partie des femmes, des enfants sortaient de la ville en franchissant la rivière, bien d'autres allaient et venaient, qui disposaient les secours aux blessés ou le service des combattants. Des voitures étaient attelées pour les transports, des brancards préparés. On rassemblait des vivres, on distribuait des munitions.

Enfin beaucoup de gens qui ne devaient ou ne pouvaient prendre aucune part à l'action, restaient tranquillement sur le seuil de leurs maisons ouvertes, comme si ce qui allait se passer fût quelque chose de naturel ou d'insignifiant pour eux, et dont toutes les éventualités devaient les trouver indifférents.

On n'a guère idée d'un pareil ensemble de calme énergie.

Je me rappelle ceci qui peut, je crois, caractériser la disposition générale des esprits.

Nous étions au coin d'une rue aboutissant à la place principale, — la place Royale, si j'ai bonne mémoire, — nous causions avec des habitants. Une vieille paysanne était là, dont les traits battus, les yeux cernés, l'air accablé indiquaient qu'elle se trouvait encore sous le coup douloureux de récentes et profondes émotions.

— Las! soupira-t-elle, il en sera ici, voyez-vous, comme il en a été, il y a trois jours, chez nous, à Varize (1).

— Que s'est-il donc passé à Varize? demandai-je.

— Ce qui s'est passé, mon cher enfant!... Figurez-vous que depuis longtemps, à chaque fois que les Prussiens venaient se montrer du côté de notre pays, tout le monde ayant l'esprit monté par les affreuses choses qu'on racontait de ces coquins, et par celles qu'ils ne se gênaient pas pour commettre aux environs, nos hommes prenaient presque toujours leurs fusils, dans l'intention de leur donner la chasse ; mais les femmes se réunissaient et retenaient les hommes, leur faisant entendre qu'ils ne seraient pas les plus forts, et que ce serait attirer la colère des étrangers, qui jusque-là n'avaient pas causé grand mal par chez nous.

Il en fut ainsi plusieurs jours ; mais voilà qu'un matin toute une bande de ces vilains passe à cheval sur la route, allant vers Châteaudun : nos hommes comprirent que ces cavaliers ne faisaient que pousser, comme on dit, une pointe en éclaireurs au delà du village, et qu'ils ne manqueraient pas de revenir bientôt sur leurs pas ; et alors, ma foi! en dépit de toutes les remontrances que purent faire les femmes, nos hommes se blottissent dans les grandes herbes au bord de l'étang, et quand les cavaliers reviennent, d'une décharge de tous leurs fusils, ils en tuent trois et en blessent quatre. Les autres détalent au galop.

Voilà qui est bien, mais ça ne devait pas finir comme ça, il fallait se préparer à payer le beau coup qu'on avait fait. Dans tout le canton on se disait que les Prussiens ne tarderaient pas à venir demander compte de l'affaire.

« Ils tardèrent cependant deux jours, mais le troisième ils arrivèrent plus de deux cents... Nos hommes, qui avaient été mis en goût, les attendaient cette fois en face, à l'entrée du village, où ils se tenaient réunis vingt-cinq environ derrière des tas de pierres. Des premiers coups tirés, ils en abattent une douzaine...

Les deux cents, qui sûrement ne comptaient pas sur une bienvenue pareille, partent en obliquant vers le village voisin, qui s'appelle Civry ; mais là aussi les hommes du pays tirent sur eux, alors ils font demi-tour et s'en retournent bien plus vite qu'ils n'étaient venus.

De mieux en mieux, n'est-ce pas? Mais patience.

Le lendemain ce n'est plus deux cents hommes qui arrivent, c'est deux mille, à pied, à cheval, avec des canons, et venant par les deux bouts du village pour le cerner.

Nous, les femmes, nous nous sauvons avec les enfants dans les herbages du marais, où nous nous cachons de notre mieux. Les hommes, eux, font des barricades et

(1) Village de la Beauce, à trois lieues environ de Châteaudun, sur un affluent du Loir, la Connie, petit cours d'eau qui forme, à l'endroit où est bâti le village de Varize, une sorte de grand étang ou marais.

se battent derrière. Mais que pouvaient-ils espérer contre tant de monde et tant d'armes ?

Ça dura deux heures, deux heures de tapage d'enfer. Nous voyions nos pauvres maisons effondrées par les boulets, nous entendions siffler les balles.

De temps en temps, quelqu'un de nos hommes qui avait le bras ou la tête en sang venait nous retrouver dans notre cachette des roseaux, et nous disait : « Un tel est mort, un tel n'en vaut guère mieux ; mais nous en avons tué beaucoup. »

Quand il en fut revenu une quinzaine comme ça, les quinze ou vingt autres qui se battaient n'étant plus en état de se battre, le tapage cessa. Les Prussiens tenaient le village, et de là où nous étions nous pouvions les voir aller de maison en maison avec des brandons allumés.

Et bientôt il n'y eut plus dans le pays une seule maison qui ne flambât pas.

Puis, comme ils paraissaient se diriger en masse avec leurs canons du côté de Civry, nous voulûmes sortir du marais pour aller éteindre nos maisons ; mais ils avaient laissé des soldats qui tiraient sur nous et qui ne s'éloignèrent que quand il n'y eut plus rien à brûler ni à sauver dans le village.

Pendant ce temps, les autres faisaient à Civry ce qu'ils avaient fait à Varize.

A Châteaudun. Dessin de F. Lix.

Et de deux villages maintenant il ne reste rien, pas un toit où abriter un homme ni une bête, par un meuble, pas une pièce de linge. Moi, comme bien d'autres d'ailleurs, je n'ai sauvé que la méchante robe que j'ai sur le corps. Plus de trente de nos hommes sont morts, autant sont blessés... On n'habitera plus ni Varize ni Civry. Tout est perdu, tous sont ruinés, tous sont en deuil.

Ainsi parla la vieille paysanne, qui ajouta en manière de conclusion, les mains jointes, les yeux levés au ciel :

— Je vous le dis, il en sera ici à Châteaudun comme il en a été à Varize et à Civry.

Et les habitants — et habitantes — de Châteaudun, répliquèrent tout tranquillement, tout naturellement :

— Eh bien, il en sera comme à Varize et à Civry.

Ce stoïque commentaire était significatif.

Quoi qu'il en soit, vers onze heures du matin l'alerte fut donnée. Des masses profondes d'ennemis étaient signalées aux divers points de l'horizon.

Une forte compagnie de francs-tireurs passant près de nous pour aller occuper la redoute avancée qu'on avait destinée à l'artillerie absente, nous les suivîmes.

Quand nous arrivâmes au lieu indiqué, qu'il s'agissait de défendre, plutôt pour retarder l'ennemi que pour

l'arrêter (car la position, qui pouvait être redoutable avec de l'artillerie battant au loin la campagne, n'était guère tenable du moment où, au contraire, elle serait le but de l'artillerie extérieure, agissant hors d'atteinte des balles), quand nous arrivâmes, les troupes allemandes s'avançaient de tous les côtés en grand nombre, échelonnées en bataillons d'attaque et en corps de réserve.

Il y avait bien douze ou quinze mille hommes, se plaçant de façon à investir la ville autant qu'elle pouvait l'être sans franchir la rivière, et disposant, dans l'espèce d'enceinte continue qu'ils formaient, cinq ou six batteries de plusieurs pièces chacune, toutes prêtes à aider l'action des assaillants dans les diverses directions qu'ils pouvaient suivre.

Il va sans dire que la redoute où nous étions fut le premier point attaqué, mais si vigoureusement que l'attaque fût poussée par des troupes très-nombreuses, encore nous fut-il possible de les maintenir à distance, tant que la grêle d'obus ne vint pas bouleverser les ouvrages derrière lesquels nous nous abritions.

Nous tînmes cependant près d'une heure, mais force fut bien de nous replier vers la ville, sur tout le contour de laquelle petillait alors la fusillade la mieux nourrie que j'eusse encore entendue, et qui ne laissait pas de causer de sérieuses pertes à l'ennemi sans que les assiégés eussent beaucoup à souffrir.

Presque dès le début de l'affaire, notre ami Mazuyer, qui faisait preuve d'une véritable intrépidité en se haussant sur la redoute pour mieux viser, fut atteint à la joue par une balle qui la lui creusa assez profondément sans pourtant atteindre l'os. Josine, qui ne nous avait pas quittés, l'emmena vers les maisons où nous devions nous refugier ensuite et le pansa de son mieux. Quand nous le revîmes, il ne put résister à la tentation de faire encore le coup de feu avec nous, bien qu'il fût singulièrement emmitouflé dans ses bandes de toile transpercées de sang.

Toujours est-il que les mille ou douze cents défenseurs de la ville, habilement répartis sur toutes les positions, faisant un feu sûr et actif par les meurtrières des murs, par les fenêtres, par les encoignures, tenaient en échec la foule décuple des assaillants, qui, eux aussi, s'embusquaient, se cachaient, mais qui payaient cher les moindres mouvements qu'ils étaient obligés de faire à découvert pour gagner ces cachettes, ces embuscades.

Quand des colonnes un peu fournies se montraient, aussitôt de larges trouées y étaient faites. Et comme cela semblait devoir se prolonger indéfiniment, au grand déplaisir des Allemands, qui, sans doute, avaient compté ne faire qu'une bouchée de la misérable bourgade, pour la prise de laquelle ils avaient daigné déranger tant de bataillons, vers trois heures on eût dit que toutes les troupes ennemies eussent reçu en même temps l'ordre d'interrompre l'attaque... Elles reculent, s'effacent.

Les assiégés, qui comptent un certain nombre d'hommes hors de combat, profitent de cette trêve pour remettre un peu d'ordre dans leurs groupes. Les chefs des francs-tireurs et des gardes nationaux vont et viennent, félicitant, exhortant leurs soldats, veillant aux nouvelles distributions de cartouches : on enlève les blessés, les morts. Des femmes portent les brancards, conduisent les charrettes, versent à boire aux combattants qui s'apprêtent à reprendre leur tâche...

La trêve, en effet, ne fut pas longue ; elle ne dura que le temps qu'il fallut à l'infanterie ennemie pour se mettre hors de la ligne de tir des batteries, qui, placées en face des principales voies barricadées, ouvrirent alors un feu si soutenu, si terrible, qu'on ne dut plus songer à occuper les quartiers qui s'y trouvaient exposés.

Là tout croulait, et aussi tout flambait, car les pièces prussiennes s'étaient donné le double but de détruire et d'incendier. Pendant que le plus grand nombre visaient à renverser, avec des obus ordinaires, les retranchements et les édifices qui faisaient obstacle à l'entrée des troupes, une batterie envoyait çà et là des bombes qui, en éclatant, éparpillaient des traînées de pétrole et d'huile.

Il en fut ainsi pendant une grande heure, que les assiégés, opérant une sorte de demi-retraite, employèrent à préparer une seconde phase de résistance.

Devant l'hôtel de ville se trouve la longue place où le matin nous avions entendu la narration de la vieille paysanne, et qui divise, pour ainsi dire, la ville en deux grands quartiers principaux.

Ce fut au delà de cette place, dont les aboutissants furent solidement barricadés, que les défenseurs de la ville se retirèrent, avec les habitants que le bombardement avait chassés de leurs demeures. On attendit.

Quand elle crut avoir suffisamment déblayé toutes les avenues, l'artillerie ennemie se tut, et les troupes entrèrent dans la ville, dont elles occupèrent la première moitié sans le moindre effort, sans trouver un combattant.

On les entendait pousser leurs hourras victorieux, en se répandant dans les rues désertes.

Mais elles arrivent vers la place et veulent la traverser. On les laisse s'y aventurer en assez grand nombre, et, à un signal, la fusillade éclate sur tout le contour, de toutes les fenêtres, et par-dessus tous les créneaux.

La place est jonchée de morts et de blessés.

Les Allemands se replient en hâte dans les rues, de l'encoignure desquelles ils tiraillent sans succès.

A plusieurs reprises ils cherchent à enlever d'assaut les barricades, mais chaque fois ils sont terriblement décimés. On en pouvait compter bientôt plus d'un millier étendus sur l'esplanade.

Lutte inégale et trop meurtrière pour eux.

Ils reculent encore. Renonceraient-ils ?

Non : ils se sont dit : « Pourquoi sacrifier tant de sang, là où un peu de liquide incendiaire peut suffire ? »

Et ils sont retournés à leurs batteries, qui alors et jusqu'au soir doivent faire rage sur l'ensemble de la ville que le fer broie, que le feu inonde... mais où gisent au moins deux mille ennemis.

Ce n'est plus la lutte, c'est la dévastation.

La nuit est venue qu'éclaire de ses rouges et lugubres lueurs l'immense désastre qui fait toute une population sans asile, sans biens. Francs-tireurs et gardes nationaux ont achevé leur tâche. Ils quittent la ville.

L'augure de la vieille paysanne s'est accompli. Il en a été de Châteaudun comme de Varize et de Civry. Châteaudun a résisté, Châteaudun brûle, Châteaudun est anéanti.

Les villages ont donné l'exemple à la petite cité. Pour l'honneur, pour le salut de la France, puisse la petite cité servir d'exemple aux grandes !

***

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS PREMIERS ANCÊTRES.

QUELQUES MOTS PRÉLIMINAIRES.

Avant de laisser le lecteur s'engager au milieu des scènes dans lesquelles nous nous sommes efforcé de lui représenter le véritable aspect des premiers âges du monde, nous croyons indispensable de lui expliquer ce qui différencie le présent travail de ceux qui l'ont précédé, dans le *Musée des Familles*, sous le titre de L'HOMME FOSSILE, par M. A. Mangin (1), et LA TRANSFORMATION FUTURE DE LA TERRE, par A. Bertsch (2).

Au moment où L'HOMME FOSSILE a été écrit, les découvertes modernes n'avaient signalé la présence de notre race que pendant l'époque quaternaire, c'est-à-dire pendant celle qui a précédé *immédiatement* l'époque dans laquelle nous vivons. Cette antiquité était déjà immense, non-seulement parce qu'il convient de reculer la durée de la période moderne beaucoup au delà des trois mille et quelques années que lui assignait naguère la chronologie historique, mais encore parce que la durée de l'époque quaternaire ne peut être évaluée que par milliers de siècles.

Aujourd'hui la découverte de la présence de l'homme pendant la durée de l'époque *tertiaire* recule encore l'avénement de *nos Premiers Ancêtres* à des millions de siècles en arrière !

Sans vouloir placer ici un tableau sommaire de l'histoire générale de notre globe depuis son origine, nous croyons cependant indispensable de rappeler en quelques lignes la succession des périodes qui ont précédé ou contenu NOS PREMIERS ANCÊTRES.

Tout le monde sait aujourd'hui qu'à une époque prodigieusement reculée, la terre fut une sorte de nébuleuse, qui, se concrétant sous l'influence des forces cosmiques et l'action des mondes de l'espace sidéral, devint peu à peu une énorme goutte de matières fondues et incandescentes. Autour de ce globe brûlant s'étendait une immense atmosphère, formée des substances gazeuses ou volatilisables.

Vint un moment où la surface de cette goutte liquide se figea, parce que, traversant les espaces, elle perdait à chaque moment de sa chaleur. Ainsi se formèrent, sans intervention de l'eau, les terrains de *l'époque primitive :* granits et autres roches analogues.

Mais, dans la suite des temps, les vapeurs aqueuses en suspension dans l'atmosphère se précipitèrent, et la terre, pour la première fois couverte d'eau, fut attaquée par cet agent qui devait, à tant de reprises, en changer la configuration.

C'est alors que les premiers *terrains de sédiment* se déposèrent, sous l'influence des tempêtes formidables qui corrodaient les roches primitives, et qui mélangeaient et brisaient les précipités solides formés chimiquement dans leur sein. Ainsi se composa l'immense agglomération des couches qui forment aujourd'hui les massifs *cambrien, silurien* et *dévonien,* c'est-à-dire le *groupe secondaire.* Dès l'époque de ce premier sédiment, la vie apparaît par les êtres les plus simples, qu'on peut rapporter aux types inférieurs des foraminifères et des madrépores. Mais à partir de ce moment, la vie s'organise, et ces organismes se compliquent; aux crustacés, aux mollusques, s'ajoutent les premiers poissons, et enfin les reptiles.

Ce fut donc sous l'influence des mêmes causes originaires se reproduisant sans cesse, que la grande *période secondaire* s'établit, et que les terrains sédimentaires augmentèrent chaque jour en nombre et en puissance. Cette période, qui renferme les assises immenses des terrains *triasique, jurassique, crétacé,* a exigé des espaces de temps incommensurables pour se former ainsi sous l'action lente des flots de la mer. Elle fut surtout celle des sauriens gigantesques aux formes épouvantables. Cependant, dès les couches supérieures — triasiques — les premiers mammifères apparaissent. L'homme a-t-il été leur contemporain? C'est ce que nous ignorons encore, mais la science nous l'apprendra probablement un jour.

Après le *groupe secondaire,* d'autres dépôts se produisirent sous l'action toujours continue des mêmes forces, et formèrent le *groupe tertiaire.* Leur nombre est très-considérable; aussi, afin de se reconnaître dans l'incroyable profusion de ces terrains, on les a divisés — arbitrairement, il est vrai — en trois étages superposés : le terrain *éocène,* le plus ancien; le terrain *miocène* ou moyen; le terrain *pliocène,* le plus moderne et, par conséquent, celui qui renferme les couches supérieures.

A la suite du *groupe tertiaire,* c'est-à-dire sur lui, et toujours grâce à l'influence des mêmes forces naturelles, se déposèrent les couches constitutives du *groupe quaternaire,* et enfin, au-dessus de celui-ci, se déposent chaque jour sous nos yeux les sédiments qui forment le *groupe récent.*

Entre les périodes tertiaire et quaternaire, une immense perturbation a sa place. Elle est nommée *l'époque glaciaire;* et nous avons essayé d'en faire comprendre la cause et les développements, en restant, autant que possible, en dehors de la science pure.

Quoiqu'il y ait certainement imprudence à fixer ce que les savants les plus autorisés laissent encore aujourd'hui dans un certain vague, on peut cependant essayer de faire comprendre, par le tableau suivant, la concordance de la civilisation humaine et des différentes couches géologiques dont nous venons de parler.

Terrain récent, se formant encore autour de nous.		Age du fer. Age du bronze.
Terrain quaternaire.	Diluvium rouge. Diluvium gris.	Age de la pierre polie. Age de la pierre taillée.
Terrain tertiaire.	Terrain pliocène Terrain miocène. Terrain éocène	Age de la pierre éclatée.
Terrain secondaire.		La science n'a pas encore découvert la présence de l'homme pendant ces périodes.
Terrain primitif.		

Maintenant, si le lecteur a bien voulu méditer avec soin cette préface indispensable, nous espérons que la suite du voyage le dédommagera de l'ennui du départ.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) Tome XXXIII. — (2) Tome XXXV.

LA GUERRE CIVILE.

LES RUINES.

La colonne Vendôme renversée. Dessin de H. Clerget.

Il y a deux Paris à cette heure : le Paris de la vie et celui de la mort, les ruines et les monuments encore debout, sauvés, on peut le dire, par miracle. La guerre étrangère nous avait coûté le palais de Saint-Cloud, le château de Meudon ; la Commune voulait anéantir Paris entier, et si la ville existe encore, ce n'est pas la faute des incendiaires qui, à travers les balles et les obus, ont promené leurs torches et leur pétrole des Tuileries à la Bastille, du Panthéon à la Villette. Ce qu'ils ont causé de malheurs, ce qu'ils ont fait de misères, nul ne saurait le dire ; l'art semblait les irriter d'une façon particulière ; ils se tournaient avec une sorte de fureur sauvage contre les monuments et la gloire de la civilisation ; ils n'ont pas même été retenus par le sentiment qu'éprouvèrent les barbares à la vue des splendeurs de Rome ; la folie d'Erostrate les tenait.

L'horreur de ces jours de désastres et de crimes, qui en a été témoin ne l'oubliera jamais, et jusque dans ses rêves il sera poursuivi par le bruit des décharges meurtrières, par le cri des femmes fuyant éperdues, et par la lueur fulgurante des incendies. A mesure que les quartiers se trouvaient délivrés par l'armée de la République, car ces républicains se battaient contre la République ; à mesure que s'éloignait le sinistre drapeau rouge, les habitants dont les demeures avaient été épargnées par les flammes sortaient des réduits et des caves où la prudence et la terreur les avaient tenus renfermés, et leurs regards ne tombaient que sur des barricades éventrées, souillées de sang, encombrées de cadavres ; que sur des armes brisées, des canons abandonnés, affreux témoignage d'une lutte abominable. Devant leurs yeux éblouis se dressaient les incendies ;

tout brûlait à la fois et partout : l'hôtel des finances, les Tuileries, une partie du Louvre, le Palais-Royal, le conseil d'Etat, la chancellerie de la Légion d'honneur, la rue du Bac, la cour des Comptes, la Croix-Rouge, le palais de Justice, la rue de Rivoli, l'hôtel de ville, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, la place du Châtelet, les Gobelins, la place du Château-d'Eau, la Bastille, les Greniers d'abondance, le canal Saint-Martin qui roulait des torrents de pétrole enflammé, les Magasins généraux, etc.; Paris n'était qu'un immense foyer de cent vingt kilomètres de circonférence, qu'attisaient des femmes abominables, des sorcières, des furies.

La masse de richesses qui a été détruite ne saurait s'évaluer; toutes les classes de la société ont été atteintes, l'ouvrier comme le riche, le quartier indigent comme la rue opulente. A travers les pans de murs écroulés, et rien n'était plus navrant, on apercevait, fumants et noircis, les meubles des humbles familles, le petit berceau de l'enfant — où était-il, l'enfant? qu'était-il devenu? — une table brisée, une commode de noyer, toutes ces pauvretés, richesses du pauvre, qui lui sont si difficiles à acquérir et si difficiles à garder. Dans ce petit coin, l'ordre, l'économie, le travail avaient habité; ce réduit avait eu ses jours de bonheur et de fête. Maintenant où étaient-ils ceux qui y avaient vécu laborieux et tranquilles? Que deviendraient-ils sans meubles, sans vêtements, sans travail? Aux économies qu'ils pouvaient avoir, il n'y fallait pas penser; après deux siéges et un chômage de près d'une année, qui a des économies à Paris?

Le ministère des finances. Dessin de H. Clerget.

C'est déjà un miracle que l'on ait trouvé de quoi vivre, les amis et les braves cœurs aidant.

En pensant à tout cela, on s'en allait hébété, regardant, regardant encore, regardant toujours, à travers des tourbillons de l'âcre fumée, la flamme qui continuait son œuvre maudite, malgré les efforts des pompiers accourus de tous les points de la France.

Aujourd'hui, depuis bien des heures, les foyers sont éteints; les murs chancelants ou minés ont été démolis par prudence; il ne reste plus, se dressant vers le ciel, comme pour l'invoquer, que le squelette des grandes ruines.

Des monuments renversés, tous ne relevaient pas de l'art, et cependant tous aujourd'hui ont pris un singulier caractère de grandeur, « ce je ne sais quoi d'achevé, » comme dit Bossuet, que la mort donne à l'homme et à la ruine.

Qu'est-ce que le plus grandiose tableau, que la décoration la plus émouvante à côté de ce que nous avons sous les yeux?

Aussi de toutes parts une curieuse pitié fait accourir les étrangers, et bon gré, mal gré, bien des Parisiens sont transformés en *cicerone*, occupation agréable quelquefois, mais qui, trop répétée, finit par devenir ennuyeuse.

Ami lecteur, tu vois en moi un *cicerone*. Un ami est venu me trouver; je l'en remercie parce que je l'aime, et il m'a dit :

— Montre-moi les ruines de la Commune.

Et ce qui va bien vous surprendre, c'est que c'est

un de mes voisins, homme d'esprit, mais, suivant la coutume, plus ignorant de Paris, de ses monuments et de son histoire, que ne l'est un boutiquier un peu voyageur de Londres ou un étudiant de Vienne. Comme d'autres amis de cette sorte pourraient bien avoir envie de venir à leur tour à ma porte, avec la bienveillante autorisation du directeur du *Musée*, j'ai trouvé prudent de publier mon pèlerinage aux ruines, et ainsi je serai dispensé de le recommencer; ce qui aurait bien pu m'advenir, grâce à un ami aussi ignorant que le premier, si je n'avais pris cette prévoyante précaution.

Si vous voulez me suivre, cher lecteur ou bienveillante lectrice, vous aurez pour récompense des gravures qui assurément, à vos yeux, auront plus de prix que mes descriptions et mes histoires. Pour la commode intelligence de mon récit, si vous y rencontriez le nom de Guillaume dans ces pages, vous sauriez que c'est le nom de mon très-ignorant et spirituel ami.

N'oubliez pas non plus que vous trouverez dans votre collection du *Musée* — ce qui, soit dit en passant, en augmente douloureusement le prix — vous trouverez, dis-je, presque tous les monuments dont nous allons visiter les débris, reproduits par le burin et tels qu'ils étaient avant les sauvages fureurs de la Commune.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers la place Vendôme; la colonne triomphale avait été le premier monument renversé par la Commune; il était juste que son fût brisé eût notre première visite.

A présent, je prends la parole.

La colonne a été renversée le 17 mai, et le hasard a mis entre mes mains des renseignements curieux. Tenez, lisez cette pièce, elle deviendra tôt ou tard historique; mais il faut que je vous en explique l'origine; on pourrait intituler ce chiffon de papier : *Preuve du danger d'aller dans les cafés.*

Dans la fin de la première quinzaine du mois d'avril, M. A***, ingénieur civil, entra dans un café célèbre du boulevard Montmartre; il s'assit à côté d'une table autour de laquelle trois personnes déjeunaient. Sans le vouloir, M. A*** entendit la conversation, et il comprit qu'il était question du renversement de la colonne. Un des causeurs, vivement pressé, répondit que tout était prêt et que le colosse de bronze tomberait le 5 mai, ainsi que le voulait la Commune, pour fêter l'anniversaire de la mort de Napoléon Ier. Il expliqua qu'il allait faire creuser sous les fondations, qu'il y placerait des barils de poudre, et qu'à un signal convenu tout sauterait.

En sa qualité d'ingénieur, M. A***, frappé de ce que ce procédé sauvage contenait de dangers pour le quartier de la place Vendôme, crut de son devoir d'intervenir et n'eut pas de peine à démontrer au farouche démolisseur que, avec sa mine, il pouvait bien ne pas abattre la colonne, mais que certainement il ruinerait tous les hôtels qui l'entouraient. Puis il finit par exposer les moyens les plus sûrs et les moins dangereux qu'offrait la science.

Un des membres du trio lui demanda son nom et son adresse; n'ayant pas de raison pour s'en défendre, M. A*** donna l'un et l'autre. Le lendemain, il recevait la pièce que voici :

« Paris, le 25 avril 1871.

« *Réquisition est faite* au citoyen A***, ingénieur, rue de Moscou... d'avoir à prêter son concours à l'œuvre entreprise par le citoyen I*** (descente de la colonne Vendôme), en exécution du décret de la Commune, en date du ... courant.

« A Paris, le 25 avril 1871.

« *Pour la commission exécutive :* »

Cachet rouge de la Commune. (Suivent les signatures de trois membres de la Commune, que nous ferions connaître si la justice ne procédait pas.)

M. A*** fut très-épouvanté de ce message; il était marié, père de famille, et sa jeunesse ne lui permettait pas de sortir de l'enceinte de Paris; il se mit donc à l'œuvre; il eut tort, mais il le fit avec une grande lenteur, espérant l'entrée des troupes de Versailles : c'est pourquoi la démolition de la colonne n'eut pas lieu le 5 mai, jour indiqué, ni le 8, ni le 12, ni le 16...

Ces ajournements exaspérèrent les dictateurs; M. A*** fut arrêté, conduit à Mazas; il racheta sa vie par la chute du monument, qui eut lieu le 17.

Tenez, voyez ces immenses débris, ils jonchent et remplissent toute la moitié de la place, c'est un amas de pierres et de volutes de bronze. Elle avait été fondue en 1806 et terminée en 1810, sur les plans de Lepère et Gondoin, en mémoire du *coup de tonnerre* d'Austerlitz. La colonne et la statue de Napoléon, en triomphateur romain, ont seules été renversées; le piédestal est demeuré intact, le monument ayant été coupé au-dessus.

La hauteur de la colonne était de trente-six mètres; le piédestal en a sept, ce qui faisait quarante-trois mètres. Le bronze de douze cents canons pris sur l'ennemi recouvrait en entier le fût et le piédestal; sur le premier s'enroulaient en spirale toutes les victoires de l'immortelle campagne, exécutées sur les dessins de Bergeret; le piédestal est couvert, comme vous voyez, par d'immenses plaques représentant des trophées d'armes et de canons.

L'érection de ce monument avait coûté douze cent mille francs; le célèbre Chaudet avait sculpté la statue de l'empereur qui le surmontait.

Avant d'être renversée par la Commune, déjà un ignoble outrage avait été imprimé à la colonne; lors de la rentrée de Bourbons, en 1814, des royalistes d'un nom illustre, attelant leurs chevaux à des câbles liés autour du cou de la grande image, avaient cherché à la précipiter; elle résista, et fut quelques jours après descendue pour faire place à un drapeau blanc. Sous Louis-Philippe, Napoléon, sur les instances de M. Thiers, fut rétabli, mais Napoléon avec sa capote légendaire; le second empire trouva cette représentation indigne de la majesté de César, et une nouvelle statue, reproduction de la première, s'éleva dans les airs.

La voilà! Mon cher Guillaume, vous vous essuyez le front, vous êtes tout défait; ah! comme je vois bien que vous n'avez jamais lu une page de Tacite, un chapitre de Montaigne ou un vers de Victor Hugo! « La gloire n'est pas grand'chose, disait Juvénal, si c'est de la gloire et rien de plus (1). » On élève une statue, on érige une colonne, en souvenir de conquêtes ou de victoires, vient un sauvage qui les abat, et, après le premier moment de stupeur en face de cet acte de vandalisme, le peuple passe et oublie. Cependant cette fois

(1) « Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est? »

il n'en sera pas ainsi : l'Assemblée nationale a décrété que la colonne serait relevée, mais le passant là regardera-t-il avec le même respect? Ce ne sera plus elle... Il y aura, hélas! d'autre bronze que celui de l'*ære capto*.

Quant à cette place qui a perdu son glorieux ornement, elle a été commencée en 1699, sur les plans du célèbre Mansart, par la ville de Paris. Les travaux furent terminés en 1701. Elle reçut d'abord le nom de *place des Conquêtes*, et lorsqu'on y plaça la belle statue équestre que la révolution renversa le 11 août 1793 (c'était un chef-d'œuvre de Girardon fondu par Keller), elle fut appelée *place Louis-le-Grand*, puis *place des Piques* sous la Terreur; mais le peuple persista à la nommer *place Vendôme*, en souvenir du fils naturel de Henri IV qui avait possédé les terrains sur lesquels elle s'était établie.

Tout en causant ainsi, mon ami Guillaume et moi, nous regardions les façades des hôtels frappées par les projectiles, et tant bien que mal, nous dirigeant vers le jardin des Tuileries, nous escaladions, non sans quelques difficultés, les pavés soulevés, les sacs de terre et les débris des énormes barricades élevées par les soldats de la Commune, qui ne purent arrêter que bien faiblement l'élan des troupes de Versailles.

A l'angle de la rue Castiglione et de la rue de Rivoli nous nous trouvâmes en présence d'une ruine immense: toute la façade du ministère des finances était là gisante à nos pieds, plus rien n'en restait, la flamme avait tout dévoré.

La vue prise de la rue de Rivoli présentait un aspect qui, grâce à une série d'arceaux noircis et consumés qui courent tout le long du premier étage, rappelle confusément les voûtes béantes et à demi écroulées des cirques renversés par la barbarie. Ce bâtiment qui, lorsqu'il était *vivant*, présentait un aspect assez lourd et monotone a *gagné*, comme aurait dit un artiste, à être dévoré par les flammes. Il avait coûté dix millions à construire.

Guillaume regardait d'un air mélancolique et rêveur ce long amas de débris et de décombres.

— A quoi pensez-vous? lui demandai-je.

— Je songe à la quantité d'or et d'argent qui est entrée là. Que d'or! que d'argent! Tous les revenus de la France, tous les milliards des emprunts, tous les produits de nos impositions! Si le grand-livre de la dette nationale, ouvert au temps de la révolution par Cambon, a péri, comment l'État va-t-il faire?

— Rassurez-vous, on est parvenu à le sauver, et si les incendiaires ont eu la pensée de ce crime (et certainement les chefs l'ont eue; c'était le rêve de l'un d'eux, de Félix Pyat), leur rage a été trompée, grâce au courage et au sang-froid de quelques employés restés fidèles à leur poste, où ils ont bien servi le pays et bien mérité de lui.

Nous causions ainsi en remontant la rue de Rivoli; à notre droite, la grille fermée du jardin des Tuileries (1) nous montrait ses barreaux forcés ou brisés; çà et là, des arbres pendaient de grandes branches, hachées par la mitraille et par les obus, et nous apercevions dans les vastes allées passer des soldats qui faisaient leur ménage tout en veillant sur des canons et des mitrailleuses confiés à leur garde. Pauvres gens! combien de leurs camarades étaient morts, martyrs obscurs de nos affreuses discordes! Ils étaient tombés en faisant leur devoir et sans rien attendre de la gloire, qui ne compte pas avec les soldats.

Enfin nous parvînmes en face des Tuileries, ce palais « où l'on devenait fou », comme disait Napoléon, et sans échanger un seul mot, sans pousser un cri, nous nous arrêtâmes stupéfaits devant cet immense désastre. Ce qui frappe d'abord, c'est la disparition des combles qui surmontaient l'édifice et qui l'alourdissaient. Toutes ces colossales charpentes ont été précipitées dans le brasier; seulement, de distance en distance, l'œil s'arrête sur de grandes poutres noircies qui ont résisté, sur des pans de murs intérieurs s'élevant au-dessus de la façade et que l'action du feu n'a pu renverser. Les longues cheminées se dressent hautes et droites; faites pour résister à la flamme, elles lui ont résisté. Découronné de son dôme, le pavillon central aurait repris, on pourrait le dire, le caractère d'élégance que l'architecte lui avait imprimé, si les trous béants des boulets et des obus ne l'altéraient pas. Le pavillon sur la rue de Rivoli est complétement dévasté; celui sur le bord de l'eau, au contraire, ne semble point mortellement atteint (1). Rare bonheur pour les arts, car le fronton de Carpeaux, un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne, se trouve sauvé. Et dire qu'un peintre de grand talent a été assez abandonné, en se confondant avec les incendiaires, en demandant et en pressant le renversement de la colonne, pour voir son nom voué à l'exécration de la postérité! *Suum cuique decus posteritas!* Mais il fallait que l'on parlât de lui.

Hélas! on n'en parlera que trop; et que sa vieille mère a bien fait de mourir!

Pauvre palais, si rempli de sombres ou éclatants souvenirs, que d'hommes et de choses n'avait-il pas vu passer! C'était toute une histoire dans notre histoire; et si ces noires murailles pouvaient parler, que d'événements ne nous expliqueraient-elles pas! Elles ont vu toutes les gloires, toutes les amertumes de la pourpre; là, Marie-Antoinette et Joséphine ont pleuré, le pâle enfant de Louis XVI est sorti de là pour aller au Temple; de là on ne pouvait arracher le roi de Rome, il pressentait sa destinée, il partait pour un exil que ne terminerait que la mort : l'enfant avait eu la vision de l'avenir.

« La place du Carrousel (2), le jardin des Tuileries et le palais ont été construits sur des terrains vagues où s'élevaient au treizième siècle plusieurs fabriques de tuiles. Dans le siècle suivant, Pierre des Essarts, prévôt de Paris, y avait un logis et quarante arpents de terre labourable qu'il donna à l'hospice des Quinze-Vingts. Au commencement du seizième siècle, Neuville de Villeroy, secrétaire des finances, fit bâtir dans ce lieu un bel hôtel que François Ier acheta pour sa mère, la duchesse d'Angoulême, et où elle demeura pendant quelques années. Catherine de Médicis, après la mort de son mari, étant venue habiter le Louvre, fit l'acquisition de cet hôtel et de plusieurs propriétés voisines, et sur leur emplacement elle fit construire par Philibert Delorme le palais des Tuileries. Ce palais se composait alors d'un gros pavillon surmonté d'une coupole, auquel attenaient deux corps de logis terminés chacun par un autre pavillon; édifice plein de

(1) Voir collection du *Musée*, t. XXI, p. 72; t. XXVI, p. 372; t. XXIX, p. 104.

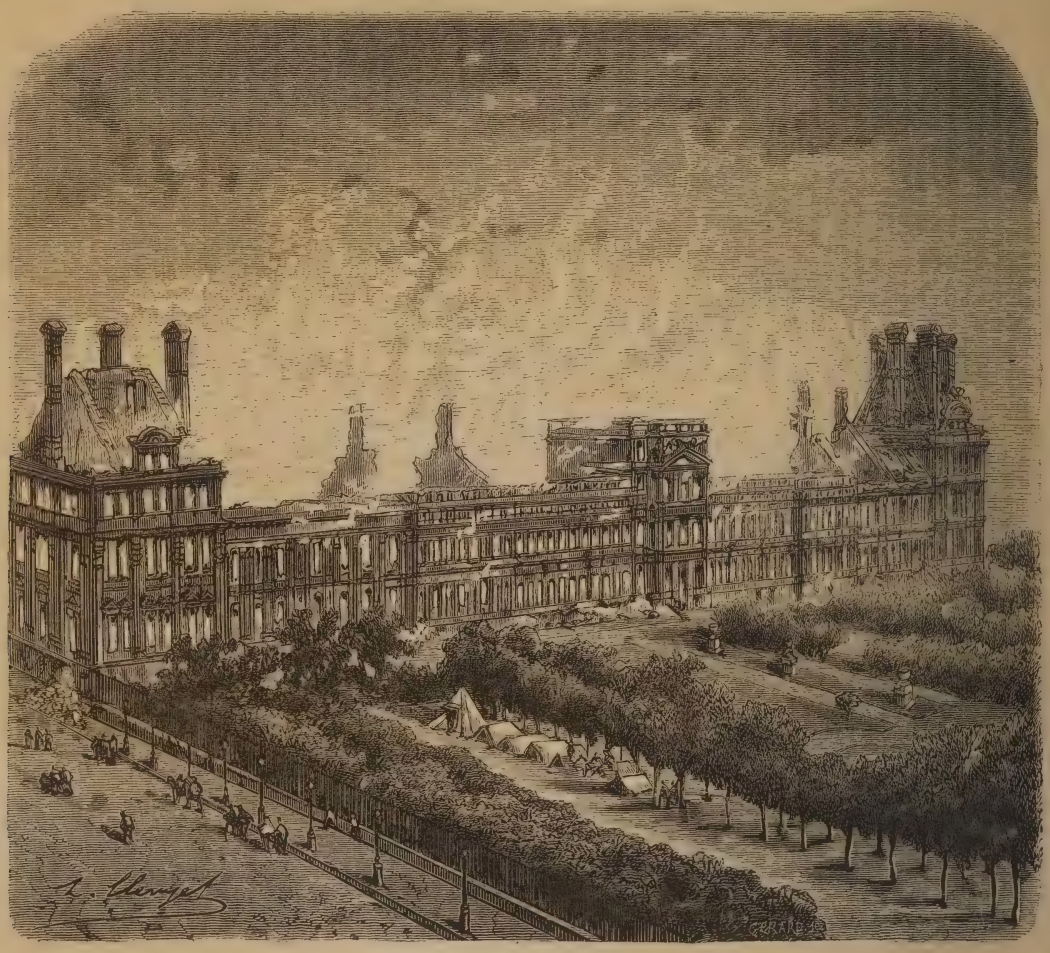
(1) Voir collection du *Musée*, t. XXXV, p. 273.
(2) M. T. Lavallée.

simplicité et d'élégance, dont l'unité se trouve aujourd'hui (1) détruite par les constructions disparates qu'on y a ajoutées. »

Eh bien, ce caractère disparu, l'incendie l'a presque rendu à la ruine, et il est facile maintenant à un œil, même peu exercé, de retrouver les dessins de Philibert Delorme, et de rétablir le palais dans son ensemble gracieux et italien de la belle époque.

Catherine n'eut pas la satisfaction de voir terminer l'édifice qu'elle avait entrepris; elle continua à habiter le Louvre. Les Valois, toujours errants, et que charmaient les rives de la Loire, y habitèrent quelquefois, mais, pour ainsi dire, en passant. C'est par les Tuileries que Henri III échappa à la main des Guise et à la fureur de la Ligue maîtresse de Paris.

Sous Henri IV et Louis XIII on s'avisa, je ne sais pourquoi, d'agrandir un palais que personne, cependant, n'habitait. On le fit maladroitement, sans tenir compte d'harmoniser les constructions nouvelles avec les anciennes; c'est alors que fut construit le pavillon massif du bord de la Seine que l'on nomma le pavillon de *Flore*. Louis XIV porta un coup nouveau au charmant travail de Philibert Delorme, en élevant au nord un pavillon semblable à celui du bord de l'eau, et en



Les Tuileries. Dessin de H. Clerget.

remplaçant par un comble surélevé le dôme qui recouvrait le pavillon central. A partir de cette époque, tous les princes qui succédèrent, si l'on excepte le malheureux Louis XVI, s'efforcèrent, à qui mieux mieux, de gâter les Tuileries. Primitivement, la façade n'avait que quatre-vingt huit toises; elle en eut dès lors cent soixante-huit.

C'était toujours une vaste solitude sans destination. Louis XIV vécut et mourut dans le palais de Versailles, son œuvre folle et ses amours. Cependant il ajouta un charmant embellissement aux Tuileries. Lenôtre en dessina le jardin. Louis XV y vécut pendant sa minorité, mais ensuite il alla habiter Versailles. Il fallut une révolution pour donner au palais un hôte royal; le peuple, après les sombres journées d'octobre 1789, y entraîna Louis XVI. L'infortuné était entré dans la fournaise. Les Tuileries furent envahies par l'émeute le 10 juin — combien de fois l'ont-elles été depuis! — et le 10 août, après une effroyable scène de bataille et de meurtre, après le massacre des Suisses, la famille royale fut renfermée au Temple, et la Convention s'établit dans la résidence des rois. Elle tint ses séances dans la salle du

(1) 1857.

théâtre, qui avait vu jouer des pièces de Molière et couronner Voltaire. Qui aurait dit à Louis XIV qu'un de ses descendants y entendrait prononcer son arrêt de mort? Et de quel méprisant sourire il eût accueilli le prophète qui lui eût appris que l'admirable salle de spectacle de Versailles servirait de salle des séances à une assemblée qui promulguerait ses décrets au nom de la République!

Les Tuileries virent les plus sombres et les plus glorieuses scènes de la révolution; c'est sous leurs lambris que courait la nouvelle de nos victoires, que retentissait la pique des faubourgs. Le terrible Comité de salut public, dont nous avons vu une si odieuse parodie, siégeait au pavillon de Flore. Le conseil des anciens succéda à la Convention, et enfin, le 19 février 1800, le premier consul Bonaparte y entra. A partir de cette époque, qui ne connaît l'histoire du palais? Louis XVIII y est mort; c'est le seul roi qui, depuis un siècle, ait chez nous trouvé une tombe. Charles X, Louis-Philippe, Napoléon III, ont été successivement emportés par les tempêtes révolutionnaires.

Quand un Tacite nous sera donné, quelles pages il aura à écrire!...

Allons, Guillaume, allons-nous-en, allons voir d'autres crimes et d'autres ruines et bénissons le ciel que la flamme des Tuileries se soit arrêtée et qu'elle n'ait pas gagné le Louvre, où elle eût anéanti la plus admirable collection d'objets d'art, de tableaux, de sculpture qui soit au monde.

La bibliothèque seule a péri. Comme nous étions par-

Le Palais-Royal. Dessin de H. Clerget.

venus sur la place du Palais-Royal, je montrai à mon ami le vaste et superbe pavillon qui la contenait; il n'est point assez abîmé, pour que l'on ne puisse, je pense, espérer de le conserver.

Hélas! il n'en est pas de même du Palais-Royal.

Ici, comme aux Tuileries, c'est tout une histoire. D'abord, il se nomma le *Palais-Cardinal*. Richelieu, qui l'avait fait élever, l'habitait et y avait accumulé les merveilles de l'art; les vases de sa chapelle étaient en or massif; Philippe de Champaigne et Vouet couvrirent les murs des galeries de leurs vivantes peintures. « L'homme rouge » comme le peuple l'appelait, y mourut le 4 décembre 1642. Par son testament, il avait fait don à Louis XIII de cette résidence vraiment princière. Le roi accepta le legs de son ministre et de son maître; mais il n'eut pas le temps d'y entrer, c'est sa veuve, Anne d'Autriche, qui y vint avec ses deux fils, le 7 octobre 1643. Elle s'établit du côté du jardin dans un appartement qui, par son élégante somptuosité, fut longtemps « la merveille et le miracle de Paris. » Elle y donna des fêtes splendides auxquelles présidait le cardinal Mazarin.

Mais bientôt « un vent de fronde » se leva et mit en fuite les plaisirs; il fallut entendre les sommations du cardinal de Retz, les commandements impérieux du grand Condé, et s'enfuir abandonnant tout au peuple soulevé.

Mais qui dans ces jours de violences populaires aurait eu la pensée de détruire ce palais? Cette indignité était réservée à la Commune et à notre temps.

Tout l'intérieur du bâtiment, avec tout ce qu'il contenait de peinture et de fine ornementation, n'existent plus. Peut-être, il me semble, pourra-t-on sauver la gracieuse façade. Voyez, Guillaume, ces figures en haut-relief : c'est une œuvre charmante de Pajou; la flamme paraît les avoir respectées, elles ne sont que noircies par la fumée; mais combien d'autres choses à jamais perdues! Oh! les Vandales!

Louis XIV avait cédé le Palais-Royal à la veuve de Charles Ier d'Angleterre, dont la fille, la spirituelle et élégante Henriette, épousa le frère du roi. C'est à partir de cette époque que le palais devint la demeure des princes d'Orléans. Le régent se plut à l'embellir; il y réunit tous les chefs-d'œuvre qu'il put trouver, mais il le déshonora par tous les scandales qu'il put imaginer; il en fit un vrai foyer de démoralisation, et les scènes dont il le rendit témoin ne sauraient être racontées. Après la mort du régent, tout rentra dans le calme et dans l'ordre, jusqu'au jour où en prit possession celui qui devait être Philippe-Egalité; il livra à la révolution ses jardins embellis, sa demeure et lui-même. Le 4 avril 1793, le duc d'Orléans fut arrêté dans ce palais, et, le 6 décembre, la charrette qui le traînait à l'échafaud suspendit sa marche là, où nous sommes. On voulait lui rendre la mort plus amère en lui montrant tout ce qu'il perdait; son visage resta calme et fier.

Le Palais-Royal devint propriété nationale, et ses galeries un lieu infâme. La Convention, furieuse de ces immoralités, eut la pensée d'en faire une caserne. En 1800, Bonaparte y établit le Tribunat; en 1804, il fut la Bourse et le Tribunal du commerce. La chute de Napoléon le rendit à la famille d'Orléans. C'est de là que, le 1er octobre 1830, Louis-Philippe roi sortit pour se rendre aux Tuileries.

Le 24 février 1848, le peuple l'envahit, en arracha des tableaux et des meubles que brûla son idiote colère. Sous l'empire, il a été la demeure de Jérôme Bonaparte, qui y mourut, et le palais devint la demeure de son fils, le prince Napoléon...

Allons-nous-en, Guillaume; c'est assez de tristesse pour un jour. A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

NOUVELLES.

LA FEMME DOIT SUIVRE SON MARI.

I

On était en pleine saison de villégiature, dans l'année calme et joyeuse encore de 1867.

Les buveurs d'eau couraient s'abreuver aux sources à la mode, et ceux qui voulaient mettre un peu de sel dans leur eau se rendaient en foule aux bains de mer.

La plage de Dieppe était splendide : les Parisiennes avaient apporté leurs toilettes les plus tapageuses, pour faire leur visite officielle à Sa Majesté l'Océan.

La terrasse était émaillée de robes de toutes les couleurs, roses, bleues, vertes, aux formes fantastiques, aux fioritures artistiques. Evidemment l'Océan était de mauvaise humeur contre toutes ces folles qui défilaient devant lui, car il semblait les gronder avec sa grande voix.

Les flâneurs et les flâneuses, assis sur la terrasse, examinaient les promeneurs, qui le leur rendaient bien.

Les uns et les autres se regardaient comme des gens qui n'ont rien à faire, si ce n'est à croiser les bras et à ouvrir les yeux.

— Eh! je ne me trompe pas, dit tout à coup une voix sonore et joyeuse, c'est vous, chère marquise; c'est vous, mon enfant!

Celui qui parlait ainsi était un homme de haute taille, qui pouvait avoir environ quarante-cinq ans. Sa belle figure, ouverte et franche, était éclairée par deux beaux yeux noirs, qui regardaient bien en face, comme des yeux qui n'ont rien à cacher; sa lèvre supérieure était ombragée d'une épaisse moustache, tandis que ses cheveux moins luxuriants étaient coupés ras, suivant l'usage militaire. Il élevait la voix et portait haut la tête, comme les gens qui ont l'habitude du commandement.

Les deux femmes auxquelles il s'adressait étaient la tante et la nièce; toutes les deux avaient le type aristocratique, la physionomie fière et distinguée, le nez bourbonien, la main patricienne; mais la dignité de la tante était austère comme son âge, tandis que celle de la nièce, beaucoup plus adoucie, était gracieuse comme la jeunesse. Albine (c'était son nom) avait une beauté de statue antique, des cheveux châtains, des yeux d'un bleu foncé, où la résolution se mêlait à une pureté angélique : quand les yeux bleus s'en mêlent, s'ils ont moins d'éclairs que les noirs, ils ont plus de fermeté. Sa physionomie était avant tout franche et loyale, on y lisait tous les bons et beaux sentiments : contrairement à tant de personnes qui ont leurs raisons pour cacher leurs impressions, et qui portent leur cœur dans leur poche, elle portait le sien sur son visage.

Le général de Courgy était un ancien ami de la famille, famille irréprochable et respectée de tous. Le père d'Albine, le comte de Ransac, n'avait pas une tache à son honneur; sa femme n'avait pas une éclaboussure à sa vertu. La sœur du comte, la marquise de Vilneux, tante d'Albine, poussait la sévérité des principes jusqu'à la rigidité. En remontant aux aïeux, on aurait retrouvé la même pureté de conduite et de sentiments. C'était une de ces familles où l'on se transmet l'honneur, ce diamant de la maison, comme on se transmet le Régent dans les familles royales. Aussi avait-on surnommé la maison du comte de Ransac *le petit coin des honnêtes gens*. Cela ne manquait pas d'une certaine originalité, à notre époque où la conscience est en voie de progrès et s'élargit comme les rues de Paris.

Albine, qui avait été élevée dans ce petit coin des honnêtes gens, au milieu de toutes les grandeurs de l'âme, dans une atmosphère de pureté et de probité, avait suivi les traditions de la famille.

A seize ans, elle était orpheline, et elle allait habiter avec son oncle et sa tante, le marquis et la marquise de Vilneux. Le marquis était le tuteur d'Albine, et loin de faire danser la fortune de sa pupille, comme l'aurait fait plus d'un tuteur fantaisiste, il avait placé les quatre cent mille francs qui composaient l'héritage d'Albine, puis une forte partie des intérêts; et quoique sa propre fortune fût excessivement restreinte, il s'était bien gardé

de toucher, pour des opérations personnelles, à cet argent d'autrui, qui lui aurait brûlé les doigts. D'accord avec sa femme, il avait continué son train de maison modeste, côtoyant presque la gêne. Dans cette vie simple et sévère, les dépenses d'Albine avaient nécessairement été fort minimes, de sorte que, même en les déduisant, en lui rendant des comptes à sa majorité, l'honnête tuteur lui avait remis cinq cent mille francs. Puis, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour qu'il lui fût permis de quitter ce monde, il tomba malade et mourut; il s'en alla en toute confiance rendre ses comptes à Dieu, aussi fidèlement qu'il les avait rendus à sa pupille.

Albine était restée près de la marquise, qui la regardait comme sa fille; mais Mme de Vilneux avait conservé dans toute leur roideur les habitudes de l'ancienne noblesse : elle avait élevé Albine d'une manière exemplaire, irréprochable, mais un peu sévère; elle ne se laissait aimer qu'à distance et voulait avant tout inspirer à sa nièce le respect dû aux grands parents. Elle recouvrait d'une légère couche de glace son affection toute maternelle; elle ouvrait tout son cœur à cette nièce chérie, mais ne lui ouvrait guère ses bras.

Il y avait déjà deux ans que le marquis était mort, quand Albine décida sa tante à faire un voyage à Dieppe.

La marquise, qui n'avait pas vu Dieppe depuis de longues années, fut épouvantée des splendeurs de la terrasse et des toilettes extravagantes des promeneuses. Elle s'aperçut avec terreur que les femmes du monde vont au bord de la mer pour noyer leur raison dans l'eau, comme les gens du peuple vont au cabaret pour la noyer dans le vin.

Le général s'était assis entre la tante et la nièce, et causait avec la franchise et l'abandon d'un ancien ami, lorsqu'une des promeneuses reconnut la marquise, puis moitié par affection, moitié par désœuvrement, lui fit de grandes démonstrations d'amitié et prit place à côté d'elle. Le général, qui ne connaissait pas la nouvelle venue, se retourna du côté d'Albine et continua la conversation avec elle.

Un jeune homme passa, jeta un regard sur Albine, la salua ainsi que sa tante, qui lui rendit son salut avec une gracieuseté dont elle n'était pas prodigue; puis il continua son chemin.

— Vous connaissez ce beau cavalier à la fine moustache brune? demanda le général à Albine.

— Oh! beaucoup! répondit-elle en souriant. Ce matin il était placé près de moi, à table d'hôte, et il m'a offert des crevettes.

— Oh! si vous n'avez que ces petites relations... Mais les crevettes étaient sans doute assaisonnées de quelques paroles?

— Pas un mot, on ne se parle pas à l'hôtel : une table d'hôte à Dieppe est le salon ou plutôt la salle à manger de Curtius, et si les bouches ne s'ouvraient pas pour manger, on croirait avoir affaire à des figures de cire. Aussi l'on s'ennuie à trois francs par tête à déjeuner, à cinq francs par tête à dîner; c'est une réunion de bouches, mais non pas d'esprits, je vous assure.

— Et le voisin aux crevettes est là depuis quelques jours?

— Non, il est arrivé hier samedi, par le train des maris.

— Comment! le train des maris?...

— Mais oui. On est mari, mais on est avoué, on est médecin, on est commerçant; or tous les maris affairés arrivent à Dieppe le samedi, pour faire une visite à leurs femmes, et retournent le lundi à Paris.

— Parfait, s'écria le général; de cette manière, on n'a pas le temps de s'ennuyer ensemble : la tendresse conjugale prend son billet d'aller et retour. Alors ce beau jeune homme est marié?

— Ah! je n'en sais rien.

— Savez-vous son nom, du moins?

— Oui, par hasard. Je l'ai entendu appeler par les gens de l'hôtel M. le duc d'Ermont.

— Oh! oh! Cela sonne bien!

— Surtout aux oreilles de ma tante, qui, après l'avoir entendu nommer, a bien voulu accepter de sa main, avec un sourire très-gracieux, des radis et du beurre, qu'il lui a fait passer.

— Eh! mais, qui sait? dit le général; si au titre de duc il joignait celui de garçon, il se pourrait... Il est beau cavalier; son regard est expressif et a lancé un certain éclair en se tournant vers vous... Cependant ces yeux-là ne me plaisent pas, ils ont quelque chose d'astucieux, d'oblique,... ce qui ne veut pas dire qu'ils ne regardent pas très-droit : il y a des gens comme cela; ce n'est pas l'œil qui touche, c'est l'âme.

— Mais vous l'avez très-mal vu! dit vivement Albine. D'abord il a une physionomie fine, intelligente; je parie qu'il a de l'esprit.

— Ah!... dit le général, en la regardant dans le blanc des yeux, pour ne pas dire dans le fond du cœur. Mais ne plaisantons plus; il ne s'agit point de ce passant : on peut être très-gracieux en offrant des crevettes et faire un mari très-maussade. Il s'agit de savoir pourquoi vous avez déjà refusé assez de prétendus pour former un peloton complet. Vous ne voulez donc pas vous marier?

— Ne croyez pas cela! s'écria Albine. Vous êtes l'ami de mon père, et je puis vous parler franchement.

— Je crois bien! je vous connais depuis votre enfance. Je vous ai fait sauter sur mes genoux, ma grande mademoiselle!

— Mais, dit Albine en baissant la voix, j'ai peur que ma tante ne nous entende.

— Allons donc! dit le général en riant, ne voyez-vous pas qu'elle a une cloche aux oreilles. Cette chère dame, qui s'est emparée d'elle, bavarde sans s'arrêter.

— Eh bien! dit Albine à demi-voix, c'est ma tante qui a refusé la plupart de mes prétendants : ceux qui me convenaient n'étaient pas gentilshommes et elle a le culte de la préposition.

— Vous ne le partagez donc pas, ce culte-là.

— J'ai pu l'avoir un instant : j'ai été élevée dans ces idées-là; mais depuis que je ne suis plus un enfant, j'ai réfléchi. Ce que je veux avant tout, c'est la noblesse de l'esprit et du cœur. Le titre n'est quelque chose que parce qu'il est ordinairement l'enseigne de l'honneur chevaleresque; mais si je trouve sans cette enseigne le grand cœur que je cherche, je ne le refuserai pas. Je ne croirais pas déroger en n'épousant pas un gentilhomme, mais je dérogerais certainement à toutes les traditions de ma famille, si je ne choisissais pas un homme d'honneur.

— C'est bien, mon enfant! dit le général; vous êtes digne de votre père. A la bonne heure! nous avons assez de femmelettes aujourd'hui; il est temps de trouver des femmes! Voyons, est-ce que vous avez fait un choix? Vous pouvez bien dire cela en confidence à votre vieil ami.

— Mais pas si vieux, répondit Albine, en regardant sa belle figure martiale.

— Je sais bien, dit le général en se redressant, qu'on se tient encore au port d'armes, et qu'on n'a pas encore les cheveux voués au blanc. Mais relativement à vous, mon enfant, je suis un burgrave, une vieille moustache... encore noire, mais que vous avez tirée plus d'une fois quand vous étiez petite fille. Vous avez vingt-trois ans, j'en ai quarante-cinq : je suis un père pour vous.

— Oh! oui! s'écria Albine, avec un affectueux élan.

— Alors, ma chère enfant, contez-moi tous vos petits secrets.

— Eh bien, mon ami, je suis un peu lasse de la vie austère que je mène auprès de ma tante. Après m'avoir complimentée sur mes idées sérieuses, vous allez dire maintenant que je suis bien frivole ; mais ma tante (qui m'aime beaucoup, j'en suis sûre; je le sens plutôt que je ne le sais) est très-grave, très-sévère. S'il se présente une occasion de plaisir, un bal, un spectacle, ma tante me dit gravement : « Une jeune fille ne danse pas la polka, ne valse pas à deux temps; une jeune fille ne va pas au théâtre. » Si je veux aller voir une amie, et si, ce jour-là, je n'ai personne pour m'accompagner, ma tante me dit, avec raison : « Une jeune fille ne doit pas sortir seule. » Alors je reste tristement et je me dis en soupirant : « Oh! comme une jeune fille s'ennuie! » Si vous saviez, mon ami, comme j'ai l'esprit indépendant! Il y a dans nos usages une infinité de petites chaînes qui enlacent les jeunes filles; ces chaînes-là ne

Un vieil ami et un nouvel ami. Dessin de Ch. Gaildrau.

sont rien sans doute, ce sont des fils d'araignée, si vous voulez ; mais elles me gênent, elles me pèsent; aussi je veux me marier pour une foule de raisons très-sérieuses et très-frivoles : pour avoir un être de plus à aimer et pour aller au spectacle, pour me dévouer et pour sortir seule. Après tout, je suis majeure depuis deux ans, et quand je trouverai un mari selon mon goût, selon mon cœur, je ferai comprendre à ma tante, le plus respectueusement possible, que j'ai trouvé celui que j'aime et que je suis décidée à l'épouser.

A ce moment, la personne qui causait avec la marquise se leva, et bientôt le petit groupe se dispersa. Albine et la marquise rentrèrent à l'hôtel, car la nuit commençait à venir, et le général continua à faire l'inspection du casino.

II

Le brillant casino de Dieppe offre à la fashion tout ce qui peut flatter ses goûts : le salon où on lit le journal du jour, la galerie où l'on danse, où l'on fait de la musique, où l'on joue la comédie, et, à l'extrémité de cette longue galerie, le salon où l'on se ruine.

Le général, après avoir parcouru la galerie, entra dans ce salon par simple curiosité, non pas en joueur, mais en flâneur, comme Dante dans les cercles de l'enfer.

Cette salle de jeu était morne, silencieuse, mystérieuse même; les stores blancs, peints de guirlandes d'algues vertes, étaient soigneusement baissés, pour que l'on n'aperçût rien du dehors et que les secrets du jeu fussent gardés.

A gauche, en entrant, on voyait deux tables assez inoffensives, et quelques joueurs de whist, qu'on laissait tranquillement se débattre entre eux; mais à droite se dressait la table fatale, la table d'écarté, où l'on combattait avec des billets de banque.

Une foule de parieurs entourait les joueurs; il y avait là tout un groupe d'hommes, et cependant le silence était profond; les cœurs battaient et les bouches restaient muettes. Les figures mêmes essayaient d'être impassibles, tandis que les portefeuilles se livraient entre eux de terribles combats.

— Ne trouvez-vous pas, dit tout bas le général à un de ses voisins, qui venait en curieux comme lui, que ce silence a quelque chose de sinistre? Puis, ne voyez-vous pas, près de la table de jeu, madame la Ruine qui s'avance, toute prête à saisir ses victimes; et là-bas, presque sous les fenêtres, le grand Océan, offrant ses services aux joueurs malheureux?

Devant eux se trouvait un homme à la cravate rouge, à la redingote noire, aux petits yeux inquiets et chercheurs.

Cet homme était dans le groupe des parieurs, mais il ne pariait pas; il regardait, clignotait, observait; son regard allait d'un joueur à l'autre, et ses petits yeux ne se reposaient pas plus que les pieds du Juif errant.

— Assurément, se dit le général, je connais ces yeux-là, mais où donc les ai-je vus?

A ce moment, un jeune homme svelte, élancé, élégant, fit son entrée dans la salle de jeu. Le général reconnut le beau cavalier qui avait salué Albine sur la terrasse, et il l'examina avec une curieuse attention.

La tentation. Dessin de Ch. Gaugrau.

Une place était vacante à la table d'écarté; le jeune homme s'empressa de la prendre.

— Ah! ah! pensa le général, toujours un peu inquiet du regard qu'il avait lancé à Albine et de sa gracieuseté en lui offrant des crevettes, est-ce que M. le duc d'Ermont serait joueur?

Le duc d'Ermont jeta sur la table un billet de mille francs. Ce superbe enjeu fit un fort bel effet; les paris s'engagèrent, et l'homme à la cravate rouge ouvrit démesurément ses petits yeux.

— Quel est ce monsieur? demanda-t-il au général, qui se trouvait près de lui.

— Tout ce que je sais, monsieur, répondit le général, c'est qu'on l'appelle le duc d'Ermont.

— Lui un duc? dit un des assistants, qui les écoutait, allons donc!... Je le reconnais fort bien; j'ai eu affaire dans son étude. C'est un troisième clerc de notaire.

— Est-il possible! s'écria le général.

— Un troisième clerc de notaire qui risque un pareil enjeu? reprit l'homme aux yeux de furet avec une expression étrange.

Aussitôt il passa derrière le jeune homme et examina son jeu avec un intérêt singulier.

Par le fait, le troisième clerc de notaire avait le droit de porter le nom qu'on lui donnait. Quand on le prononçait, ce nom était superbe et aristocratique, c'était M. le duc d'Ermont; mais quand on le lisait, c'était

tout bourgeoisement M. Leduc. Or, comme il avait eu l'adresse de joindre à ce simple nom celui de son village, qui se trouve sur la route de Pontoise, il l'avait, pour ainsi dire, érigé en duché; il profitait des bénéfices de la conversation, et pour tous ceux qui n'avaient pas vu sa signature, il était, sans aucune fraude, M. le duc d'Ermont.

M. Leduc, dont le prénom était Rodolphe, appartenait à une famille honnête et modeste, qui ne manquait pas d'éducation, mais qui manquait de fortune. On avait obtenu une bourse pour faire élever Rodolphe dans un collége de Paris; plus tard il avait fait son droit, puis il était entré dans une étude et était devenu troisième clerc de notaire.

Il était actif, adroit, intelligent; le notaire, faisant des largesses, avait élevé ses appointements à deux mille francs par an.

C'était suffisant pour mener une vie de clerc de notaire, mais non pas une vie de gentleman. Or les prodigalités des petits-crevés l'éblouissaient, les splendeurs des sportsmen l'empêchaient de dormir. Il avait des velléités de Monte-Christo, et se sentait, lui aussi, le génie de la dépense. Tout en grossoyant les actes de vente, de donation, de propriété, il se bâtissait des châteaux en Espagne, en guise d'immeubles. Chaque jour, il faisait signe à la Fortune, et lui chantait, comme dans *la Dame blanche :*

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends...

Le jour se passait, et la fortune ne venait pas; mais il ne perdait pas courage, et il attendait une occasion favorable ou une inspiration quelconque pour réaliser ses rêves d'or.

Un jour, le notaire lui confia un chèque de dix mille francs à toucher au Crédit foncier. Rodolphe reçut la somme et s'apprêtait à la remettre fidèlement, mais, au moment où il allait entrer dans le cabinet du notaire, le petit clerc lui dit :

— Le patron est absent pour la journée.

— C'est dommage, répondit Rodolphe; j'avais à lui parler... Enfin,.. ce sera pour demain.

— Demain? reprit le petit clerc, vulgairement nommé saute-ruisseau (surnom qu'on aurait bien dû changer depuis qu'il n'y a plus de ruisseaux à Paris), demain, mais il n'y aura plus à l'étude ni clerc ni patron ; c'est demain dimanche.

— C'est vrai. Je n'y songeais pas.

— Et c'est bien la moindre chose qu'on en profite, continua le saute-ruisseau. Le premier clerc doit aller à Versailles, le second clerc doit se payer un âne à Montmorency; moi, si j'étais seulement prince de Monaco ou roi d'Yvetot, je me payerais un train de plaisir pour Dieppe, rien que ça! Je partirais aujourd'hui samedi, et je reviendrais lundi à l'étude. Malheureusement mes moyens ne me le permettent pas.

— Un train de plaisir pour Dieppe! s'écria Rodolphe, dont le regard s'illumina.

Aller à Dieppe dans la saison fashionable, mener, ne fût-ce qu'un ou deux jours, la vie de la high-life, se *gentlemaniser*, avoir l'insigne honneur de passer un instant pour un de ces élégants paresseux, ennuyés et ennuyeux, qui s'appellent *petits-crevés*, quel rêve! Justement il venait de recevoir son mois; l'argent sonnait dans sa poche, le désir brûlait dans sa tête; il partit pour Dieppe, et ce fut ainsi qu'il arriva par ce train du samedi qu'on a surnommé *le train des maris*.

Quand il fut à Dieppe et qu'il eut revêtu sa plus élégante enveloppe, il parcourut le casino et entra dans la salle de jeu. Ce fut alors qu'il lui vint une inspiration infernale et que la Tentation le prit entre ses griffes.

Il avait dans sa poche le portefeuille intact, contenant dix mille francs appartenant à son patron. S'il empruntait seulement un billet de mille francs à ce bien d'autrui, s'il le jouait et s'il gagnait, comme ses pressentiments le lui disaient, il remettrait immédiatement dans le portefeuille le billet emprunté; puis, en laissant pour enjeu celui qu'il aurait gagné et qui serait bien à lui, qui sait?... S'il avait une veine, il s'amasserait peut-être un petit trésor; ce serait la base d'une fortune qui lui permettrait quelque entreprise fructueuse, quelque opération financière. La tentation lui parlait de plus en plus haut; il sentait le portefeuille sur sa poitrine; il se décida et prit place à la table de jeu.

Mais la Providence, sous la forme d'un monsieur en habit noir, vint le retenir au bord du précipice. On lui dit que, pour avoir la permission de tenir les cartes, il fallait être reçu membre de la société; car tous ces joueurs font partie d'un cercle dans lequel il faut être admis pour obtenir la faveur de se ruiner... ou de s'enrichir, ce qui est plus rare.

— Faites une demande, continua-t-on, et veuillez nous dire votre nom.

— Leduc d'Ermont, répondit Rodolphe.

— Le duc d'Ermont! répéta-t-on en saluant respectueusement le soi-disant titre. Nous ferons une exception en votre faveur, monsieur le duc; nous vous recevons sur-le-champ membre de la société. Veuillez conserver votre place à cette table.

Ce fut alors que, d'une main frémissante, Rodolphe prit mille francs dans le portefeuille et les jeta sur le tapis vert.

Il eut des frissons de terreur pendant toute cette partie, dont il suivait les alternatives avec une cruelle anxiété. Il venait de toucher, pour la première fois, à l'argent d'autrui!... S'il perdait, que dirait-il en rapportant cette somme ébréchée, qu'il fallait rendre dès le lendemain et qu'il lui serait impossible de compléter?

Son adversaire débuta par un coup de trois; Rodolphe devint d'une pâleur blafarde; mais, au second coup, il reprit l'avantage, et, tout palpitant, tout tremblant, il arriva aux cinq points qui décident la victoire.

La partie était gagnée; il eut peine à réprimer un cri de joie.

— A la bonne heure! dit le général à l'un de ses voisins, voilà un homme impressionnable; tous les autres se font des masques de marbre. Celui-ci a la joie franche.

— C'est un naïf, murmura l'homme à la cravate rouge; il joue certainement pour la première fois. Ce gain doit être pour lui d'une grande importance.

Dans l'ivresse de son triomphe, Rodolphe doubla son enjeu.

Mais, hélas! il perdit cette seconde partie; la somme confiée n'était plus intacte. Il se dit avec épouvante qu'il fallait la compléter, et il demanda la revanche, qui ne fut qu'un second désastre.

L'homme à la cravate rouge était toujours derrière lui et examinait attentivement toutes ses impressions.

Avec cette ténacité des joueurs qui croient toujours que la fortune va reparaître et n'a fait qu'une fausse sortie, Rodolphe revint obstinément vers cette maudite

table de jeu qui l'attirait, comme si elle eût été aimantée. Il en arriva à perdre huit mille francs sur dix mille qu'il avait touchés. Alors, la tête égarée, il plongea une main convulsive dans son portefeuille presque vide, il en retira les deux derniers billets de mille francs et les jeta sur le tapis vert.

Cette partie décisive fut terrible. Son cœur battait, sa tête brûlait, ses doigts se crispaient sur les cartes. Son attention haletante était concentrée sur ces figures de carton qui allaient décider de son sort.

Son jeu fut déplorable. Son adversaire avait déjà quatre points; on en était au coup décisif. L'adversaire retourna le roi; la partie était perdue!

Rodolphe avait le vertige; il lui sembla que ce roi de trèfle le regardait en ricanant; ce n'était plus une figure de jeu de cartes, c'était le démon qui venait lui dire :

— Tu m'as vendu ton âme, et tu viens de la perdre avec ton repos, ta conscience, ton honneur.

Il se leva sans prononcer une parole, se traîna en chancelant vers la porte et disparut.

L'homme à la cravate rouge, qui avait étudié attentivement les moindres impressions du joueur malheureux, le regarda sortir, prit son chapeau et quitta la salle de jeu presque en même temps que lui.

— Certainement, dit le général, en regardant cet homme s'éloigner, je connais ce museau de renard. Mais où donc l'ai-je vu?

— Ce ne doit pas être un prix Montyon, lui dit son voisin.

— Ah! j'y suis! reprit tout à coup le général; je l'ai rencontré dans une ville d'eaux il y a trois ans. J'assistais à une partie de jeu, en flâneur, comme aujourd'hui, et j'ai été appelé en témoignage contre ce fripon-là. Je l'ai vu sur le banc des accusés : police correctionnelle, accusation d'escroquerie... Deux ans de prison. M'y voilà!

Rodolphe, en sortant du casino, était éperdu, désespéré; et, au lieu de rentrer dans son hôtel, il se dirigea vers la plage.

Il lui sembla qu'on marchait derrière lui; il hâta le pas, arriva sur les galets, qu'il entendit bientôt rouler et craquer bruyamment sous les pieds de l'importun qui le suivait.

La nuit s'était avancée au milieu des agitations du jeu; il était plus de minuit; personne au monde n'avait la fantaisie de se promener au bord de la mer; il était absolument seul avec cet homme qui s'obstinait à marcher sur ses pas.

— Que me voulez-vous? dit-il en se retournant brusquement. Pourquoi me suivez-vous? Si c'est ma bourse que vous voulez, je vous plains... je n'en ai plus... Passez votre chemin.

L'inconnu, qui n'était autre que l'homme à la cravate rouge, répondit :

— Je ne veux pas votre bourse... je veux vous offrir la mienne.

— Ah! s'écria Rodolphe au comble de la stupéfaction.

Puis il reprit en se redressant :

— Je ne suis pas un mendiant. De quel droit m'offrez-vous votre argent? pour qui me prenez-vous?

— Je vous prends tout simplement, mon cher monsieur, pour un homme qui n'a plus le sou ou qui n'a plus le louis, si vous voulez, ce qui est à peu près la même chose. Je vous suis parce qu'on n'est pas dans l'usage de prendre des bains de mer à minuit, comme vous alliez le faire.

— Qui peut vous faire supposer?...

— Mais tout simplement votre mauvaise veine de tout à l'heure. J'étais près de vous quand vous avez perdu une assez jolie petite somme, j'ai vu du premier coup d'œil, à votre émotion, à votre pâleur, que vous en êtes réduit à la marée basse des pièces de cent sous.

— Monsieur!...

— Mais, reprit lentement l'inconnu avec une étrange inflexion, quand l'argent se retire, on peut le faire revenir; après la marée basse, la marée haute.

— Oui, quand le sort vous favorise.

— Eh! mon Dieu! même sans cela... Avec un peu d'adresse, un peu d'art, on peut venir en aide à la chance.

— Vous m'insultez, monsieur, s'écria Rodolphe, oubliant que lui-même venait de faire preuve d'une probité un peu fantaisiste. Vous me proposez, à moi, de faire sauter la coupe, de jouer avec des cartes biseautées!

— Fi donc! reprit l'inconnu. Ce serait tricher grossièrement que d'employer de pareils moyens. Nous en avons de plus délicats et de plus nouveaux... Je suppose un joueur réduit au désespoir, au suicide. Il a perdu son dernier billet de banque, et il rencontre au bord de la mer... un philanthrope qui veut lui sauver la vie et qui commence par lui faire une avance de mille francs, pour jouer une première partie. Le joueur, plus heureux cette fois, gagne... joue encore... et peut, avec ces mille francs, en gagner vingt ou trente mille.

— Mais s'il perd?

— Il gagne toujours... il a en face de lui son prêteur de fonds qui se mêle à la foule, regarde le jeu de l'adversaire et peut le faire connaître au joueur à l'aide de certains signes convenus... Cet associé modeste ne redemande ensuite, après les mille francs avancés, que le tiers des bénéfices.

La première pensée de Rodolphe fut de répondre à cette proposition comme à une insulte, et de donner à cet homme une paire de soufflets. Il ne l'en trouva pas même digne, et se contenta de lui jeter quelques paroles de souverain mépris; puis il tourna les talons et s'achemina vers la grève.

Son tentateur l'y suivit avec des paroles dorées.

Rodolphe avait près de lui, presque sous ses pieds, le grand Océan, tout prêt à l'engloutir. Il lui semblait être placé entre deux spectres : le spectre de la mort, qui flottait sur la mer, et le spectre du déshonneur, qui se dressait sur la terre. Ce déshonneur, il allait le rendre encore plus grand s'il consentait à l'infamie qu'on osait lui proposer; mais il pourrait du moins le cacher aux yeux de tous, en remboursant l'argent qui lui avait été confié.

Il était épouvanté, il avait le vertige.

Rodolphe n'avait jamais eu de principes d'une grande solidité; sa religion ne tenait à rien; c'était un de ces catholiques païens qui regardent le suicide comme une vertu; sa moralité ne tenait qu'à un cheveu... blond, noir ou châtain; son honneur ne tenait qu'à un fil... un fil d'or; le fil se cassait tout à coup, comme la corde d'un acrobate, et l'honneur tombait pour ne plus se relever.

Cependant, avant qu'il consentît à cette terrible chute, il y eut en lui de l'indignation, de l'effroi... puis de l'indécision... Il restait muet, frémissant, égaré,

bouleversé. Jusqu'alors, dans sa vie modeste, il n'avait possédé que l'argent légitime, l'argent qui ne pèse guère dans la poche, mais qui du moins ne pèse pas du tout sur la conscience. On lui proposait cette fois de l'argent malsain, lourd à porter, et écrasant l'honneur sous son poids.

Il se révolta et fut prêt à refuser ce pacte infernal; puis il se dit qu'il venait déjà de faire un premier pas dans le vice, et n'avait plus même le droit de se montrer scrupuleux.

Le front déjà baissé sous le poids de la honte, la tête en feu, l'oreille attentive, il reprit le chemin de son hôtel en écoutant les instructions que lui donnait tout bas l'homme à la cravate rouge.

Dès le lendemain, Rodolphe rétablissait plus ou moins honnêtement ses petites affaires, gagnait les dix mille francs perdus et les renvoyait au notaire, en prétextant une affaire qui l'avait forcé de partir pour Dieppe sur-le-champ et l'y retiendrait encore quelques jours.

Albine et la marquise avaient quitté Dieppe si promptement, que le général n'avait pas même pu leur raconter la passion du jeune homme aux crevettes pour la dame de cœur et la dame de trèfle. Ce bon général, fort désœuvré depuis leur départ, errait de plus en plus dans le casino; il se retrouva un jour dans la salle de jeu, qui lui parut d'une monotonie déplorable, et il se disait tout en bâillant :

— Décidément, il ne se passe ici rien de bien curieux. Quelques petites escarmouches, où l'on n'a à constater que des pertes ou des avantages sans conséquence; pas un combat sérieux, pas le plus petit drame. J'aimerais mieux aller voir la reprise de *Trente ans ou la Vie d'un joueur*.

Il se fit alors un mouvement autour du tapis vert, et quelques jeunes gens s'écrièrent en voyant entrer Rodolphe :

— Ah! voilà ce joueur superbe, au bonheur insolent! Il faut espérer qu'aujourd'hui la veine va tourner.

— Comment! pensa le général stupéfait; c'est le joueur infortuné de l'autre jour... Quel changement de fortune!

Rodolphe, sérieux, morne, étrangement pâli et amaigri, revint s'asseoir devant ce fatal tapis vert. L'homme à la cravate rouge était en face de lui.

Aucun adversaire ne se présentait; personne n'osait lutter, car depuis huit jours il avait de formidables veines.

Enfin il se trouva un joueur assez audacieux pour lui tenir tête.

Rodolphe gagna la première partie, puis la seconde, puis la troisième; les adversaires se succédaient, lui seul restait vainqueur et maître de la place.

Le général ne quittait pas des yeux l'homme à la cravate rouge et paraissait stupéfait.

— C'est singulier, dit-il à demi-voix à un touriste dont il avait fait connaissance.

— Quoi donc? demanda celui-ci.

— Je connais les signes de ce fripon-là, qui regarde avec tant d'attention le jeu de l'adversaire de ce jeune homme .. Oh! c'est un hasard!

— Quels signes? demanda le touriste avec la curiosité d'un homme désœuvré qui flaire une scène à effet.

— Les signes convenus pour tricher; un télégraphe d'escroc, dont le secret a été divulgué à l'audience dont je vous ai parlé et où j'ai été appelé en témoignage. Vous savez bien : affaire d'escroquerie, tricherie au jeu, deux ans de prison.

— Ah! ah! dit le touriste en ouvrant de grands yeux, cela devient intéressant.

L'adversaire de Rodolphe regarda son jeu et dit :

— Je propose.

— Eh! mais, dit le général en baissant de plus en plus la voix, notre fripon à la cravate rouge frise sa moustache; ce geste-là, si je m'en souviens, voulait dire au joueur auquel il servait de compère, qu'il fallait s'y tenir.

— Je m'y tiens, dit Rodolphe d'un ton résolu.

— Oh! oh! reprit le général, qui remarqua alors que Rodolphe ne levait les yeux que pour regarder sans cesse à la dérobée l'homme à la cravate rouge.

A partir de ce moment, le général examina tout ce qui se passait à la table de jeu, avec une extrême attention. Chaque fois que l'adversaire avait de l'atout, il voyait le fripon porter la main à sa cravate; il avait également des signes convenus pour désigner le roi, la dame et le valet.

Le général, qui avait eu à l'audience la clef de ce langage, restait stupéfait, indigné... Il voyait sans cesse Rodolphe lever les yeux sur son odieux complice, et il ne doutait plus de ce pacte d'infamie.

Rodolphe gagnait presque à tous les coups, et l'argent volé s'amassait devant lui.

Un nouveau joueur se présenta et osa lui tenir tête; l'enjeu était de deux mille francs.

Rodolphe commençait à donner les cartes, lorsqu'une main ferme lui saisit le bras. Une voix impérieuse et menaçante lui dit :

— Vous ne jouerez pas cette partie.

Rodolphe se retourna effrayé, et vit le directeur du cercle, debout, à ses côtés.

— Je ne jouerai pas! dit Rodolphe; et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je vous le défends!

— Me défendre!... A moi!...

— A vous! L'honnête homme qui est en face de vous, et vous sert de compère, a été reconnu. On sait même qu'il a été condamné pour escroquerie au jeu. Depuis sa sortie de prison, il a continué son infâme métier, à Vichy, à Trouville. Depuis quelques jours, j'ai reconnu ce langage muet, qui m'avait été signalé; j'ai surpris les signes qu'il vous faisait, et j'ai la conviction que ces messieurs auraient le droit de vous redemander la somme énorme que vous leur avez... gagnée.

Ce fut un véritable coup de théâtre. Il se fit dans la salle un grand tumulte. Les joueurs dévalisés réclamaient leur argent; les voix menaçantes, les paroles d'indignation se mêlaient, se croisaient; les têtes curieuses s'avançaient; le scandale était à son comble.

Rodolphe était rouge de honte et de colère. Cependant il ne courba pas la tête, et répondit audacieusement, comme s'il en avait encore le droit :

— Monsieur, vous me rendrez raison d'un pareil outrage. Dès demain, je vous attendrai avec vos témoins.

— Mes témoins! répondit le directeur du cercle, les voici... ce sont tous ces messieurs... des témoins de police correctionnelle, entendez-vous? Si, faute de preuves assez palpables, nous ne vous faisons pas rendre cet argent, ce n'est pas une raison pour que j'accepte un duel impossible; on ne se bat pas avec des gens comme vous, on les chasse.

Rodolphe était comme insensé; il était écrasé sous l'humiliation ; jamais fer rouge, fourches caudines ou pilori n'avait fait subir un pareil châtiment. Il voulait répondre cependant, et balbutiait encore quelques paroles de rage et de rébellion, lorsque son complice, plus habitué que lui à toutes ces hontes, et très-heureux d'échapper aux tribunaux, le rejoignit et l'entraîna hors de la salle.

III

Rodolphe revint à Paris, et ne reparut plus chez le notaire, que du reste il avait remboursé et qui n'avait rien à réclamer.

Cet honnête Rodolphe avait maintenant ses petits capitaux, qu'il voulait essayer de faire fructifier. En payant à son complice le tiers de son gain, comme il en était convenu, il lui restait trente mille francs.

Trente mille francs, ce n'est rien entre les mains d'un honnête homme ; mais, entre les griffes d'un fripon, cela peut devenir une mine d'or. Avant de faire la moindre tentative, il commença par se plonger dans l'ombre, dans la crainte de rencontrer quelque témoin de la fatale scène de jeu ; puis il lui fallait le temps de se familiariser avec la honte, cette odieuse étrangère avec laquelle il devait vivre désormais. Quand il se sentit le courage de porter légèrement le poids qui pesait sur sa conscience, et qu'il se fût assuré que son secret d'infamie restait ignoré, il se décida à reparaître, à relever le front, et à tenter une entreprise quelconque avec cet argent malsain, si honteusement gagné.

Un scandale. Dessin de Ch. Gaildrau.

Alors il se passa un de ces miracles si communs à Paris. Avec ses trente mille francs, qui représentaient quinze cents francs de revenu et ne lui permettaient guère qu'un petit logement sous les toits et une portière pour cirer ses bottes, il prit un loyer de cinq mille francs, fonda un cabinet d'affaires, fit meubler avec luxe un salon assez grand pour y recevoir tous les gogos de Paris, et loua un équipage pour leur jeter en passant de la boue et de la poussière, ce qui s'appelle *jeter de la poudre aux yeux*. Il n'avait épargné enfin ni le luxe du mobilier ni celui des domestiques, et il était parvenu à avoir un train de maison qui représentait une dépense de cinquante mille francs par an.

Par quel problème d'algèbre et d'escroquerie en était-il arrivé là, avec son petit capital de trente mille francs?

C'est ce que nous verrons plus tard.

Il y avait déjà quelque temps qu'il s'était installé dans cette nouvelle position, lorsque, pour inspirer plus de confiance et en même temps pour augmenter sa fortune, si noblement acquise, il chercha une femme et une dot ; il voulait se poser en homme sérieux, et il pensait avec raison que le renard célibataire a beaucoup moins de consistance et attire moins de corbeaux que le renard marié.

On lui parla d'une riche orpheline, qui avait une fortune de cinq cent mille francs, et, après les préliminaires d'usage, les démarches faites par l'ami qui servait de trait d'union, la tante de la jeune fille consentit à une entrevue.

Rodolphe se présenta superbe d'assurance, et resta interdit en regardant la tante et la nièce; il avait reconnu les deux femmes qu'il avait vues à Dieppe, et tremblait qu'elles n'eussent connaissance de la scène infâme dont il était le triste héros. Il s'aperçut dès les premiers mots qu'elles ignoraient absolument ce qui s'était passé; il reprit toute son audace et se remit en possession de tous ses moyens de séduction; il avait de l'esprit, une distinction native; il trouva Albine si belle, qu'il se sentit en verve, et, de son côté, la jeune fille fut ravie en reconnaissant le beau jeune homme à la fine moustache brune, et en voyant que le ramage répondait au plumage.

En se levant, il demanda la permission de se présenter de nouveau et d'être admis dans la maison comme prétendant.

— Monsieur le duc, dit la tante d'un ton officiel, adouci cependant par un bienveillant sourire, votre demande, à laquelle nous ne répondons pas encore affirmativement, mais que nous accepterons, je l'espère, me semble fort honorable pour ma nièce. Je ne vois qu'un obstacle qui me paraît assez sérieux : Comment se fait-il qu'un homme de votre condition ait tout simplement ce qu'on appelle, je crois, un *bureau d'affaires?*

— Il faut bien s'occuper, madame; de nos jours, les affaires, l'industrie même sont fort bien portées. Je suis de mon époque, et je ne rougis pas de travailler pour donner à ma jeune et belle femme le luxe et le cadre d'or qu'elle mérite.

La marquise ne parut pas absolument convaincue; mais comme elle était sous le charme du titre, elle accorda à Rodolphe la permission de revenir chez elle.

Mais dans la famille d'Albine on avait des principes trop arrêtés, des idées trop sérieuses, pour consentir à un mariage sans passer par les préliminaires des renseignements.

— Avant les publications, les informations, se dit la marquise.

Elle écrivit à l'ami qui lui avait présenté Rodolphe, pour lui demander où habitait la famille du jeune homme.

Elle reçut une réponse dans laquelle on lui donnait ainsi l'adresse des parents de Rodolphe :

« M. et M^me^ Leduc, à Ermont, près de Montmorency, Seine-et-Oise. »

— Grand Dieu! s'écria la marquise, qui faillit se trouver mal.

Elle sonna à briser la sonnette, et donna l'ordre d'aller dire à Rodolphe de venir lui parler immédiatement.

— Vous m'avez trompée, monsieur, dit-elle à Rodolphe, dès qu'il fut devant elle.

Rodolphe crut que quelqu'un lui avait appris l'affreuse scène du jeu, et devint horriblement pâle. Mais comme la marquise n'avait pas ses lunettes, elle ne s'en aperçut pas.

— Vous avez pris un nom qui ne vous appartient pas, continua-t elle.

Il respira, se remit, vit que la chose était moins grave qu'il ne le pensait, et répondit avec une dignité fort bien jouée :

— Que voulez-vous dire, madame? Le nom que je porte est bien à moi.

— Mais vous n'avez pas de titre, vous n'êtes pas duc; vous êtes tout simplement M. Leduc, en un mot.

— Vous ai-je jamais dit le contraire, madame? Je suis fier du nom de mon père; il est simple, mais il est honorable. J'y ai joint tout simplement le nom de mon pays, voilà tout.

Et comme Albine venait d'entrer et écoutait l'explication avec autant de surprise que sa tante, il ajouta :

— Ce n'est pas ma faute, madame la marquise, si, en m'entendant appeler M. Leduc, vous avez cru devoir tenir les deux syllabes à distance; elles se rapprochent comme nos cœurs, dit-il à Albine en baissant la voix.

La jeune fille, de son côté, n'éprouva pas une surprise fort agréable de ce rapprochement de syllabes : mais Rodolphe la charmait par sa figure, par ses manières, et surtout par les sentiments élevés qui respiraient dans toutes ses paroles; car chaque fois qu'il se présentait chez elle, il faisait avec un soin très-artistique la toilette de sa personne, de son esprit et de son cœur. La marquise, en continuant à se renseigner, apprit que la famille de Rodolphe était simple, mais convenable et suffisamment distinguée; qu'elle était connue pour sa probité irréprochable, ce qui était vrai; qu'il en était de même de Rodolphe, ce qui était faux; mais cet honnête Rodolphe était un homme habile, qui poussait la fourberie jusqu'aux dernières limites de l'art, et dans l'entourage de la marquise, il avait eu l'adresse de se poser en homme moral, consciencieux, tout cuirassé de grands principes et de beaux sentiments. Ce déguisement moral lui eût été plus difficile si le général se fût trouvé à Paris; mais le général n'avait pas revu la marquise depuis leur rencontre à Dieppe, et il était retourné dans la ville où il avait son commandement.

Cependant la marquise, qui ne transigeait pas plus avec ses préjugés qu'avec sa conscience, avait eu la bonne inspiration de défendre sa porte à ce petit bourgeois qui aspirait à la main patricienne de sa nièce.

— Mais je l'aime, ma tante, disait Albine, et je vois bien à ses moindres paroles, à ses regards, que son amour pour moi est sincère et profond.

Pour la rareté du fait, cette fois, les paroles et les regards de Rodolphe ne mentaient pas; il était réellement épris de cette belle jeune fille, et après sa dot de cinq cent mille francs, ce qu'il aimait le plus au monde, c'était elle.

— Mais, ma nièce, disait la marquise, il n'est pas même gentilhomme.

— C'est vrai, ma tante, je le regrette; mais enfin on a pris la Bastille.

— Mais M^lle^ Albine de Ransac ne peut pas épouser un petit homme d'affaires.

— Il est certain que j'aurais désiré une plus haute position; mais, à défaut d'une autre aristocratie, nous aurons du moins celle de la fortune, qui est très-bien vue aujourd'hui et me permettra de soutenir mon rang. Puis enfin c'est lui qui me plaît, et il est temps de faire un choix.

— Si j'étais votre mère, répondit la marquise, je ne consentirais jamais à cette mésalliance; mais je ne suis que votre tante, vous êtes majeure, vous êtes libre. Épousez-le, puisque vous le voulez; mais souvenez-vous que j'ai protesté.

IV

Plusieurs mois s'étaient écoulés. Il y avait à l'Opéra une brillante représentation. Les roulades pleuvaient sur le théâtre, les diamants étincelaient dans la salle.

Les hommes lorgnaient, les femmes posaient, et tandis que les rossignols chantaient sur la scène, les paons faisaient la roue dans les loges.

La marquise de Vilneux, qui assistait à la représentation avec Albine, était grave et sérieuse, comme si elle eût écouté un sermon. Albine elle-même était soucieuse, et son beau front n'avait pas son épanouissement habituel.

Le premier acte était fini; le rideau venait de tomber, lorsque la porte de sa loge s'ouvrit brusquement.

— Qu'est-ce donc? dit Albine en se retournant.

— C'est l'ennemi qui pénètre dans la place, répondit le général, en lui serrant la main.

— Enfin vous voilà! s'écrièrent les deux femmes.

— Il y a si longtemps que nous ne vous avons vu à Paris! reprit Albine.

— Je suis arrivé hier, et dans huit jours je retourne dans ma province. J'ai fait comme tout le monde et j'ai voulu en arrivant faire une petite visite à l'Opéra, cette grande caserne de la musique, des ténors et des basses-tailles.

— Vous aimez l'Opéra? demanda la marquise.

— Oh! médiocrement. A vrai dire, je préfère la musique de régiment; mais enfin je fais comme les autres, j'écoute, j'applaudis et je bâille en mesure. Mais vous-mêmes, vous n'avez pas l'air de vous amuser excessivement?

— Moi? dit la marquise.

— Oh! quant à vous, mon excellente amie, ce n'est pas étonnant; c'est toujours la dignité qui domine dans votre physionomie. Mais cette chère enfant est presque triste et n'a pas de ces bons sourires en rayon de soleil, qui d'ordinaire lui illuminent tout le visage.

— C'est qu'il s'est passé bien des choses depuis que nous ne vous avons vu, dit Albine. Mais qu'avez-vous donc?... Vous ne m'écoutez plus.

Il venait de se faire un changement à vue sur le visage du général; sa belle figure radieuse s'était assombrie tout à coup, en se tournant, par hasard, vers une loge qui était à peu de distance de celle d'Albine; son front se contractait, ses yeux lançaient des éclairs.

— Je ne me trompe pas! s'écria-t-il.

Et saisissant sa lorgnette, il se mit à la diriger sur la loge, comme il eût braqué une longue vue pour reconnaître l'ennemi.

— C'est bien lui! s'écria-t-il.

— Qui, lui? demanda Albine.

— Le beau touriste de Dieppe, le jeune homme aux crevettes.

— Effectivement, répondit Albine en souriant, c'est lui. Il va saluer dans cette loge deux femmes de mes amies.

— Comment saluer vos amies!... Qu'a-t-il de commun avec elles?... Je vais rendre à ces dames le service de leur dire qu'on ne se laisse pas saluer par ces espèces-là.

— Que dites-vous? s'écrièrent en même temps Albine et la marquise.

— Je dis que cet homme est un infâme, un escroc!

Les deux femmes jetèrent un cri, et Albine reprit d'une voix frémissante :

— Lui!... Un escroc?

— Prenez-y garde, reprit la marquise, toute tremblante aussi; ce sont de ces mots qu'on ne jette pas au hasard; il faut des preuves.

— Vous comprenez, répondit le général, que ce n'est pas une vieille moustache comme moi qui lance une accusation sans pouvoir la soutenir. J'ai vu, de mes propres yeux vu!

— Mais, au nom du ciel, qu'avez-vous vu? dit Albine, qui devenait d'une pâleur effrayante.

Mais le général était trop impressionné, trop surexcité pour s'en apercevoir. Il continua :

— Quand je vous ai rencontrée, l'année dernière, à Dieppe, vous devez vous rappeler que ce jeune homme a passé devant nous, vous a saluée et que je vous ai demandé son nom. En vous quittant, j'ai flâné dans le casino, j'ai visité la salle de jeu, et j'y ai vu entrer le promeneur de la terrasse, qui, par parenthèse, n'est pas le duc d'Ermont, mais M. Leduc, né à Ermont.

— Je le sais, dit Albine, continuez donc.

— Je l'ai vu, dis-je, s'asseoir à une table de jeu, perdre dix mille francs en un instant, puis sortir désespéré, comme un homme qui veut se tuer.

— Il est joueur! s'écria la marquise.

— Certes, continua Albine, c'est une passion fatale, terrible!... mais enfin ce désespoir dont vous me parlez n'a rien de commun avec le déshonneur?

— Attendez. Quelques jours après, je fus fort étonné de le voir reparaître; je le croyais mort, je le prenais presque pour un revenant. Il revint s'asseoir à cette table fatale, avec le diable en face de lui. Ce diable, qui portait une redingote noire et une cravate rouge, était un fripon condamné à deux années d'emprisonnement, pour avoir triché au jeu. Il a fait son temps, et naturellement il recommence son petit métier. J'avais été appelé en témoignage contre lui, de sorte que je l'ai parfaitement reconnu à Dieppe. Il était debout en face de ce M. Leduc, regardait le jeu de son adversaire, et faisait ensuite à cet infâme des signes de convention, que j'ai reconnus, parce qu'ils avaient été dans le temps dévoilés à l'audience. Ce beau M. Leduc regardait et profitait. Il gagnait, il gagnait toujours... Les billets de banque s'amassaient devant lui, tandis qu'au fond de son âme un amas de boue montait, montait, et lui salissait toute la conscience. Quand il en eut pour des milliers de francs de déshonneur, tout à coup une main ferme saisit au collet ce superbe escroc, et lui dit : « Je vous chasse! » et il fut forcé de fuir avec son complice, trop heureux tous les deux de cette clémence qui leur épargnait des années de prison.

— C'est impossible! s'écria Albine, et...

Elle allait continuer, mais la marquise lui imposa silence, d'un geste.

— Doutez-vous de ma parole? dit le général d'un ton grave et digne.

— Oh! non, mon ami, non, dit Albine avec des larmes dans la voix, mais...

— Mais, reprit la marquise, qui voulait absolument que le général s'expliquât jusqu'au bout, il y avait sans doute quelque méprise?

— Non, je l'affirme; je vous le répète, j'ai reconnu son complice, déjà condamné pour la même friponnerie, pour les mêmes signes d'intelligence. J'ai vu ce M. Leduc regarder alternativement son jeu et ce télégraphe d'infamie, et le gain suivait toujours le geste : quand le signe annonçait le roi, le roi était dans le jeu de l'adversaire; il en était de même des autres atouts. En mon âme et conscience, et comme si j'étais juré, j'affirme que ce jeune homme est un escroc du tapis vert.

Il s'arrêta effrayé, en voyant Albine se renverser sur sa chaise.

— Qu'avez-vous, mon enfant? s'écria-t-il, et comment se fait-il que l'histoire de cet escroc vous fasse une pareille impression?

— Je suis sa femme! répondit Albine.

— Vous!... vous, grand Dieu!

Il ne trouva plus une parole; il était foudroyé. La marquise était frémissante, pâle de colère et d'indignation. Albine se rejeta dans le coin le plus obscur de la loge et fondit en larmes.

Quel était le sentiment qui dominait en elle, au milieu du bouleversement qui venait d'ébranler tout son cœur? Etait-ce la passion avec sa grande miséricorde? Mais déjà, après trois mois de mariage à peine, le désenchantement était venu. A chaque instant, la manière d'être et de penser de Rodolphe, un sentiment vulgaire ou bas, froissaient sa nature élevée; une parole, un rien la blessait comme une note fausse, et troublait l'harmonie du ménage. Elle avait déjà été forcée de s'avouer que le Rodolphe rêvé ne ressemblait en rien au Rodolphe réel, et que son idole, fabriquée par elle-

Un secret. Dessin de Ch. Gaildrau.

même, était tout simplement une œuvre d'art. Dans cette disposition de cœur, après le coup de foudre qui venait de la frapper, elle n'avait rien pour contre-balancer le mépris écrasant et l'indignation que Rodolphe lui inspirait.

— Eh bien, ma nièce, dit enfin la marquise, que prétendez-vous faire?

Albine s'essuya les yeux, se leva et répondit fièrement, en s'enveloppant dans son burnous :

— Vous suivre, ma tante. Je ne prétends pas rentrer chez moi. Si Rodolphe n'eût été que malheureux, je me serais dévouée pour lui; il est vil, nous n'avons plus rien de commun ensemble.

— C'est bien, mon enfant, dit la marquise en lui serrant la main. Vous êtes bien de la famille, vous ne transigez pas avec l'honneur.

— Rodolphe m'a trompée indignement sur la source de sa fortune, dit Albine, je vais plaider en séparation.

— Mieux que cela! s'écria le général, qui ne doutait de rien, nous ferons briser le mariage!

ANAÏS SÉGALAS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

AVIS AUX ABONNÉS.

Les différentes lois d'impôt soumises en ce moment à l'approbation de la Chambre, et notamment les lois sur le papier, sur les droits de poste et de timbre, devant vraisemblablement modifier les conditions d'existence de la presse et de la librairie, l'administration du MUSÉE DES FAMILLES croit devoir prévenir le public qu'elle peut se trouver incessamment dans l'obligation d'élever, d'une manière assez sensible, le prix des volumes de la collection. Les abonnés qui voudraient profiter des conditions actuelles sont donc invités à adresser leurs demandes dans le plus bref délai possible. (*Voir les conditions à la troisième page de la couverture de la présente livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LES DRAMES DE LA MER.

LES NAUFRAGEURS DE LA POINTE DU RAZ.

Le pardon de Saint-Corentin. Dessin de Darjou.

I

— Par saint Elme ! il faut que les Poulpiquets m'aient jeté un sort; depuis deux mois je n'ai pas pris pour un écu de sardines, je n'ai pas ramassé pour un liard d'é-

paves; si cela continue, je mourrai de faim. Ah ! bonne Vierge de Rumengol (vierge de tout remède), vous seule pouvez me tirer du guignon où je suis plongé; je vous promets un vœu, assistez-moi !... Hamon m'a parlé l'autre jour d'un coup de fortune dont nous devons

causer ce soir... Qu'est-ce que cela peut être?... Un coup de fortune!... Brrr!... Ça donne le frisson !

Et Floch, renfonçant son chapeau de paille sur sa tête, accélera le pas en serrant la poignée noueuse de son *pen-bas* et en grommelant dans le dialecte bas-breton le plus coloré, des phrases sans suite et les trois quarts du temps insaisissables.

Il était trois heures de l'après-midi ; le ciel roulait des nuages blancs ; la brise était douce, la journée belle pour la saison.

Le soleil se tamisait à travers les ramures des chênes ; les fauvettes chantaient dans les ajoncs ; les cloches tintaient au loin ; le vent apportait des bruits confus d'éclats de rire, de joyeuses chansons.

On était en octobre 1784.

Le chemin que suivait Floch allait de Pont-Croix à Douarnenez ; c'est dans la direction de cette dernière localité qu'il marchait.

Au bout d'une heure, il arriva devant la jolie église de Plouaré, dont le clocher hardi semble menacer le zénith ; enfila un sentier à gauche, et en quelques minutes atteignit les premières maisons de Douarnenez.

Il y avait ce jour-là *pardon* aux portes de la ville, à l'occasion de la fête d'une vieille chapelle bâtie au commencement du seizième siècle, par des pêcheurs, en l'honneur de saint Corentin.

La tradition voulait que le saint, renouvelant la pêche miraculeuse de l'Évangile au profit de deux pêcheurs du pays qui, sans le connaître, lui avaient offert du pain blanc et de la crème alors qu'il tombait de besoin, eût fait prendre en un jour, à ces pêcheurs, à cent brasses de la jetée, autant de sardines qu'ils en avaient pris tous les deux depuis qu'ils couraient la bouline. En reconnaissance, les pêcheurs avaient bâti une chapelle au saint ; le saint enchanté s'était manifesté plusieurs fois dans la chapelle, et, au bout de quelques années, le *pardon* du petit sanctuaire attirait presque autant de visiteurs que les pardons de saint Jean, près Plougastel, de saint Éloi, près Landerneau, ou de Rumengol.

Brûlée en 93, la chapelle n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir ; heureusement les gens de Douarnenez et Saint-Corentin possèdent encore assez d'églises dans l'arrondissement de Quimper pour ne pas en souffrir.

La foule était tellement compacte dans un rayon de cinq cents mètres autour du sanctuaire, que Floch dut jouer des coudes, et deci delà du *pen-bas* sur les orteils de certains paysans obstinément ancrés à leur place, pour se frayer un passage.

Rien de plus bruyant, de plus éblouissant que la physionomie de ce faubourg de Douarnenez à ce moment.

Les mille costumes variés des Finistériens y mariaient leurs vives couleurs.

Ici, c'étaient les habitants de Morlaix avec leur justaucorps vert, leur pantalon blanc, leur gilet bleu, leur ceinture rouge ; là, des Taulésiens à la veste de flanelle blanche, à la culotte violette ; plus loin, des gens de Plougastel, en veston violet et en culotte rouge ; des pêcheurs d'Audierne avec leur veste bleue et leur chapeau de paille ; des meuniers de la vallée de Châteaulin, vêtus de blanc ; des Fouenantaises, droites, souples, fortes, superbes avec leur chemisette blanche et leur corset de velours, sur le patron duquel on dirait que les paysans de la campagne de Rome et de la terre de Labour ont taillé leur *busto;* des filles de Douarnenez habillées d'écarlate, de jaune et de violet, coiffées d'un bonnet plat et chaussées de souliers découverts ; des femmes de Carhaix avec leur lourde robe rougeâtre à boutonnières bleues et leur petit chapeau couvert de chenille bariolée, etc. ; puis des mendiants appuyés sur leurs longs bâtons blancs, la main dans la besace et psalmodiant leurs plaintes d'une voix éraillée, tandis que dans les auberges, dans les cabarets, sous des tentes dressées le long des rues, au milieu de terrains libres ou de jachères, des familles de pèlerins mangeaient des fruits, des petits pains blancs, et buvaient de l'eau-de-vie en compagnie de marchands normands, leur proposant le troc de leurs longues chevelures contre des mouchoirs de Cholet ou des étoffes rouennaises ; tandis que le marguillier de la chapelle vendait à la criée les poules, les agneaux, le beurre, le miel, le blé, le chanvre offerts depuis le matin à Saint-Corentin ; tandis que les cloches s'en donnaient à cœur joie ; que trois musiciens, montés sur des barriques vides dressées en forme d'orchestre au milieu d'un champ de trèfle fraîchement fauché, faisaient danser aux sons de leur hautbois, de leur biniou, de leur tambourin, des *passe-pieds* et des *jabadaos* aux garçons et aux filles massés en groupes autour d'eux ; tandis que les chansons des uns, les cris des autres, le vacarme général emplissaient l'air.

Floch se découvrit, se signa en passant devant la chapelle, fit une génuflexion, marmotta un *Pater* et continua sa route jusqu'à l'auberge de *la Croix blanche*, la meilleure de Douarnenez, où du reste les auberges n'étaient pas nombreuses.

La porte était ouverte ; la grande salle du rez-de-chaussée regorgeait de buveurs, déjà enluminés et chantant à tue-tête, les uns des complaintes de matelots, les autres des noëls, des *guern* ou des cantiques.

Floch entra et jeta un coup d'œil autour de lui.

Un homme fumait dans un coin, les coudes appuyés sur la table, une fiole d'eau-de-vie devant lui.

— Bonjour, monsieur Hamon, lui dit Floch en s'avançant.

— Ha ! c'est toi, fit l'homme d'un air satisfait, je t'attendais. Mathurine, continua-t-il, en appelant la servante, un verre.

Floch essuya du revers de sa manche la sueur qui perlait sur son front, s'assit et but avec une visible satisfaction un long trait d'eau-de-vie.

— Or çà, monsieur Hamon, dit-il, en faisant claquer sa langue sur son palais, qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Des choses qui t'intéresseront, mais que seuls, toi et moi, devons savoir, répliqua Hamon en lançant un regard significatif dans la direction des groupes les plus rapprochés de lui.

Floch comprit, baissa le ton, cligna de l'œil, avala une gorgée et attendit.

Hamon était un homme trapu, d'une cinquantaine d'années, à la figure bourgeonneuse, aux yeux de chat, au front bas, à l'aspect repoussant. Il passait pour le poissonnier le plus retors de Douarnenez, tenait magasin de saumure, accaparait une partie de la rogue (appât nécessaire pour la pêche de la sardine) que les navires norwégiens apportaient dans le port, et la revendait aux pêcheurs de la ville ou des environs à des conditions souvent ruineuses pour ceux-ci. Il achetait annuellement la pêche de quinze ou vingt pêcheurs de la côte, et vendait, bon an, mal an, aux armateurs de Nantes, de Rochefort, de la Rochelle ou de Bordeaux

un millier de barils de sardines. On le disait riche, très-avide et peu scrupuleux sur les moyens de garnir sa bourse.

— Qu'est-ce que tu penserais de deux cents livres qui de ma poche passeraient dans la tienne ? fit-il après avoir trinqué sans boire et en lançant à Floch un regard moitié interrogateur, moitié narquois.

— Dam ! balbutia Floch visiblement ému, ça dépend...

— De ce qu'il faudrait que tu fisses pour cela ? Presque rien ; ce que tu fais une partie de l'année sur la côte avec les gens d'Audierne, de Plouhinec, de Plovan, avec les gens de Penmarch et de la pointe du Raz.

— Ha ! ha ! dit Floch se grattant la tête et ouvrant de grands yeux. Et... qu'est-ce que je fais une partie de l'année avec ces gens-là ?...

Hamon remplit les deux verres, trinqua, but, remit sa pipe à sa bouche et, s'accoudant plus avant sur la table :

— Ton avenir m'intéresse et je veux y travailler, dit-il. Tu as vingt-cinq ans, tu n'es pas bête, tu es solidement bâti, capable de rendre des points à Jean Causeur (1) ; tu dois réussir avec un peu de bonne volonté. Les deux cents livres que je te propose te permettront de t'arrondir, d'acheter une seconde barque de pêche, je t'aiderai pour cela, de courir de meilleures bordées sur le lougre de la fortune. Je ne te demande en échange que l'échouage sur la côte d'Audierne ou à la pointe du Raz d'un vieux trois-mâts pourri, frété par le diable et monté par des hérétiques.

— Comment ?... demanda Floch intrigué.

— Je serai franc avec toi, poursuivit Hamon sur le même ton ; notre port reçoit tous les ans, tu le sais, une douzaine de navires norwégiens chargés de goudron, de planches de sapin et de rogue pour la pêche de la sardine ; parmi ces douze navires, il en est un commandé par un forban qui ne croit ni à Dieu, ni à la sainte Vierge, ni à l'Enfant-Jésus, ni à saint Elme, ni à saint Gildas, ni à saint Corentin, ni à saint Jean du Doigt, ni à rien, et que je serais content de voir avaler sa gaffe.

Floch se signa effrayé.

— Pour qu'il dérape sans retour de notre baie, il suffit que son bateau échoue, à la pointe du Raz par exemple.

— L'idée est bonne ; mais s'il a l'habitude de nos parages, il saura éviter les écueils, d'autant que, pour retourner à son point de partance, c'est vers le cap de la Chèvre, à l'opposé du raz de Seine, qu'il doit passer.

— Il ne retourne pas à son point de partance. Il avait comme chargement, lorsqu'il est arrivé, quatre cents tonneaux de rogue et de goudron ; je lui en ai acheté deux cents ; il lui en reste deux cents, qu'il a cédés à Kernenel, le poissonnier de Concarneau, et qu'il doit livrer dans ce port. Or, pour aller de Douarnenez à Concarneau, il est indispensable de doubler le raz de Seine et les roches de Penmarch.

— Oui.

— Après avoir livré à Concarneau ce qui lui reste de rogue et de goudron, il est obligé de retourner à Douarnenez, par la même route, pour y prendre un chargement de sardines que je lui ai vendu et qu'il se propose de porter à Nantes, où il le troquerait contre des tissus et des toiles. Il passerait donc deux fois en vue du plateau de Penhors et des rochers de Plogoff... Comprends-tu ?

Et Hamon ralluma sa pipe tout en tenant ses yeux fixés sur les yeux de Floch.

— Mais... le pilote ?... demanda celui-ci.

— Il te secondera.

— Vous l'avez acheté ?

Hamon ne répondit pas et but une gorgée d'eau-de-vie.

Floch se gratta le front ; puis, après un moment d'hésitation :

— Ainsi, dit-il, vous voulez que le navire de votre forban vienne à la côte ?...

— Qu'il s'y brise...

— Et que son équipage ?

— Disparaisse.

— Hum ! C'est une grosse affaire, une affaire qui exigera le concours de tous les habitants de Plogoff, en supposant que le navire donne de la bande à la pointe du Raz... Et le pilote, que deviendra-t-il dans la bagarre ?

— Il se sauvera à la nage ; c'est convenu.

— Ha ! ha !... Mais, demanda naïvement le gars, pourquoi voulez-vous la perte de ce Norwégien ?

— Je t'en ai dit assez, répliqua sèchement Hamon ; si le marché ne te convient pas, un autre s'en chargera ; il ne manque point de gars à Plogoff qui seraient enchantés de gagner deux cents livres, sans compter les épaves.

Floch sentit la force de ce raisonnement, se consulta encore pendant dix secondes, enfin tendit sa main à Hamon :

— Touchez là, dit-il, c'est conclu.

— Bien, fit Hamon en lui frappant dans la main, suivant l'usage breton ; maintenant allons voir le navire, qui se balance à l'entrée du port, car il mettra à la voile demain ou après-demain, et il faut que tu le connaisses.

Les deux hommes se levèrent ; Hamon paya la fiole d'eau-de-vie, bourra sa pipe, l'alluma, et, suivi de Floch, sortit de l'auberge, où les consommateurs avinés faisaient un tapage d'enfer.

Le jour baissait, le pardon était dans toute son animation ; le port était calme, désert.

Le trois-mâts norwégien semblait dormir au mouillage.

— Le voilà, fit Hamon, l'indiquant de la tête.

— Je le reconnaîtrai, dit Floch à mi-voix ; soyez tranquille, il est signalé désormais. Par saint Elme ! s'il va jusqu'à Concarneau, il ne reverra pas Douarnenez, je vous en réponds.

Hamon regarda Floch dans le blanc des yeux ; puis, lui serrant le bras :

— Veux-tu gagner cinquante livres de plus ? lui dit-il vivement.

— Cinquante livres ? Ça ferait deux cent cinquante ?

— Oui.

— Si je le veux !...

— Chut ! Dans ce cas, que le pilote ne revienne pas. Tu m'as compris ?...

— Oui..., je...

— As-tu peur ?...

— Non, mais...

— Quoi ?

(1) Jean Causeur, natif de Ploumoguer, boucher de profession, mourut, le 30 avril 1774, à l'âge de *cent trente ans !* A cent vingt ans, il se rasait lui-même, entendait la grand'messe à genoux et faisait quotidiennement, à pied, une course d'une demi-lieue.

— Rien, reprit Floch d'un ton résolu; vous serez servi; préparez vos écus.

— Ils sont prêts, et une vieille bouteille avec.

Hamon remonta avec Floch un sentier rocailleux débouchant sur le quai, s'entretint encore à voix basse avec lui pendant deux minutes, enfin lui dit au revoir et reprit le chemin de l'auberge de *la Croix blanche*.

II

La nuit était venue.

Laissant à gauche la route d'Audierne, Floch prit un chemin qui longeait la côte et aboutissait à Plogoff en passant par Poullan, Breuzec et Goulien.

Tout en frappant par instant les cailloux du bout de son pen-baz, il se tenait ce langage :

— Deux cent cinquante livres et ma part des épaves du trois-mâts, ce n'est pas le Pérou, mais c'est une aubaine telle que Notre-Dame de Rumengol seule peut en envoyer à un pauvre pêcheur comme moi. Je lui ferai un vœu, à la bonne Vierge. C'est Aliette qui sera heureuse quand je lui apprendrai demain!... Elle a des idées bizarres, c'est vrai, des idées comme on en a dans l'île de Seine; cependant deux cent cinquante livres de plus pour entrer en ménage, ça vaut bien un sacrifice. Il s'agit maintenant de prévenir les gens de Plogoff, afin qu'ils m'aident à préparer l'échouage du Norwégien. Ah! si je pouvais agir seul, j'aurais seul le *varech* du naufrage; malheureusement ce n'est pas possible. Je ne partagerai point les deux cent cinquante livres; c'est l'important. Les gens de Plogoff n'ont pas besoin d'être instruits de mes arrangements avec Hamon.

« — Mes amis, leur dirai-je demain, j'ai appris à Douarnenez qu'un navire norwégien (je leur tracerai le portrait du trois-mâts), doit se rendre à Concarneau par le raz de Seine et revenir dans la baie par le même chemin; ce navire porte de riches valeurs qui seront les vôtres, si vous le voulez. »

Et je suis certain que, deux heures après, toute la population guettera sa proie dans le creux des rochers, armée de piques et de crocs. Je suis certain que le soir, surtout si le vent souffle en tempête, il y aura des fanaux mouvants sur la crête des falaises... Mais quel intérêt peut pousser Hamon?... Je connais mon homme; s'il me propose deux cent cinquante livres, c'est que la perte du navire lui en rapportera cent fois autant. Il s'inquiète bien vraiment si le capitaine est hérétique ou non! Je ne suis pas sa dupe... Et le pilote?... Pourquoi veut-il sa perte? Il y a là-dessous quelque histoire que j'ignore... Après tout, c'est son affaire.

L'histoire que Floch ignorait et qu'il ne se cassait pas la tête à pénétrer était simple, voire assez fréquente dans le pays : Hamon avait acheté au Norwégien pour huit mille livres de rogue et de goudron, et, au lieu de lui payer ces huit mille livres, les avait retenues comme arrhes d'un marché de dix mille livres de sardines saumurées et en barils, conclu avec le même, et dont celui-ci devait prendre livraison à son retour de Concarneau. Le trois-mâts se perdant corps et biens sur les sables d'Audierne ou sur les rochers du raz de Seine, et son propriétaire n'ayant aucun représentant dans le Finistère, Hamon gardait les huit mille livres et vendait à un autre ses barils de sardines.

L'opération était avantageuse, on le voit.

L'honnête trafiquant n'en était pas, il est vrai, à son coup d'essai, et les naufrageurs du district lui avaient déjà rendu plusieurs services dans le genre de celui que Floch venait de lui promettre.

Quant au pilote, dont il avait acheté la complicité moyennant quatre cents livres, quant au pilote qui devait jeter le navire sur les écueils du Raz et l'y abandonner en se sauvant à la nage, Hamon se dit au dernier moment qu'il serait préférable qu'il ne reparût pas, et c'est alors qu'il proposa sa suppression à Floch. Ainsi il se débarrassait d'un individu qui pouvait devenir dangereux par la suite et obtenait, pour cinquante livres, ce qui lui en eût coûté quatre cents, le pilote se tirant les chausses propres du drame maritime qui allait s'accomplir.

Hamon était un coquin qui entendait ses intérêts.

Mais, nous le répétons, ces combinaisons inquiétaient médiocrement notre gars.

Le temps était clair, la nuit calme; les falaises rocheuses de Douarnenez dressaient au loin leurs masses sombres, sinueuses, échancrées; la mer ondulait mollement dans l'intérieur de la vaste nappe d'eau et grondait seulement vers le nord, contre le cap de la Chèvre, si dangereux qu'on le nomme vulgairement dans le pays *la Mort-du-Marin*, et vers le sud-ouest, devant l'anse des Trépassés.

De rares pêcheurs se disposaient à jeter leurs filets, pour les relever à l'aube pleins de maquereaux, d'anchois ou de sardines, de merlans, de mulets, de soles, de turbots, etc., etc., car les eaux de Douarnenez sont les plus poissonneuses du littoral finistérien; les vents dormaient; on se fût cru au cœur de l'été.

Floch accélérait le pas, tout en renouvelant la fable de Perrette et du pot au lait, tout en modifiant vingt fois dans sa tête l'emploi qu'il comptait faire des deux cent cinquante livres d'Hamon.

La distance est grande de Douarnenez à Plogoff, sept lieues environ; Floch n'arriva chez lui qu'à minuit.

Il habitait une cabane couverte de chaume, isolée, et située à trois cents mètres de la côte.

Avant de battre le briquet, avant d'ouvrir sa porte, il réfléchit et se remit en marche, à travers champs.

Il avait senti le besoin de combiner son plan de naufrage devant les écueils du cap, qu'il connaissait bien pourtant. En quelques enjambées, il eut atteint la crête du promontoire, s'assit sur un rocher, son bâton entre ses jambes, et étudia, plus attentivement qu'il ne l'avait fait depuis quinze ans les dangers du passage du Raz.

Ici qu'on nous permette d'ouvrir une parenthèse pour donner quelques détails indispensables sur ce passage et sur les habitants des côtes voisines.

La pointe du Raz borne au nord-ouest l'arrondissement de Quimper; l'île de Seine qui lui fait face n'en est qu'une ramification séparée par un chenal étroit de trente-six brasses d'eau dans sa plus grande profondeur.

Rien de terrible comme cet énorme bloc de granit élevé de deux cents pieds au-dessus des grosses marées, lorsque la tempête lance contre sa base et dans ses crevasses béantes des flots écumants et furieux. Alors on croirait qu'il va s'engloutir : il a des trépidations; ses cavernes ont des mugissements horribles; on se sent pris de vertige devant les vagues tourbillonnantes qui le frappent et le mordent. Des hauts-fonds, des écueils le circonscrivent de Cleden à Audierne; sentinelles avancées, il semble qu'ils guettent les navires égarés pour les précipiter vers les gouffres que la mer a creusés dans son flanc.

A sa droite est une anse, qu'on appelle *la baie des Trépassés*, où viennent échouer les débris de navires et les cadavres des matelots après l'orage. Une petite chapelle apparaît au fond de cette anse. Quand le grain menace à l'horizon, quand le vent du nord-ouest souffle, on y voit des femmes de pêcheurs entourées de leurs enfants égréner à genoux leurs chapelets devant l'image de la Vierge.

C'est que, lorsqu'*il en fusille dans le Noroi*, le marin ne risque pas seulement de perdre sa vie au Raz, il risque aussi de perdre son âme.

La falaise derrière laquelle se trouve Plogoff a un trou immense dont les parois sont rouges et où tout s'agite pendant les tourmentes; on nomme ce trou *l'Enfer*, et l'on prétend que le diable s'y tient en faction au plus fort des tempêtes, pour crocher, au moment de leur mort, les marins naufragés.

Cette croyance rappelle la tradition qui plaçait dans ce trou une des bouches du Ténare.

Aucun matelot breton ne passe le Raz sans se signer.

Biscoaz den ne dremenas ar Raz,
N'en deveze aoun pe glaz
(Nul n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur),

Dit un proverbe de l'arrondissement de Quimper.

Va doue va sicouret da dremen ar Raz,
Rac va lestr a zo bian hac ar mor a zo bras.
(Secourez-moi, grand Dieu! dans le passage du Raz, car mon navire est petit et la mer est grande),

Les naufrageurs. Dessin de Darjou.

Ajoute une prière des pêcheurs de la baie d'Audierne et des côtes de Douarnenez.

Ce coin de terre déchiré par les lames, où la nature se montre dans son horreur la plus terrifiante, a enfanté une population sauvage et dangereuse comme lui.

Du Bec-du-Raz aux roches de Penmarch, c'est-à-dire de l'une à l'autre extrémité de l'arc que forme la baie d'Audierne, les habitants sont naufrageurs de génération en génération, depuis les temps les plus reculés.

Aujourd'hui, grâce aux moyens de communication qui ont mis les hameaux, jadis les plus isolés, en contact avec le centre du pays, grâce aux progrès de la civilisation et aux mesures de sûreté publique en vigueur dans tous les départements, les gens de la pointe du Raz et de la baie d'Audierne ne sont pas plus inhumains que les habitants de Quimper, par exemple; mais à l'époque où se passe notre histoire, en 1784, il n'en était pas ainsi.

On les voyait alors, durant les nuits d'hiver, au milieu des ouragans, attirer les navires désorientés en allumant des feux sur les points les plus périlleux de la côte ou en attachant un fanal sur la tête d'une vache qu'ils poussaient devant eux.

Quand leur infâme machination réussissait, quand un bâtiment, trompé par ces signaux perfides, s'affalait sur les écueils, ils couraient se blottir entre les rochers, armés de piques, de crocs, de cordes, de gaffes, suivaient d'un œil avide et féroce les péripéties du sinistre qu'ils avaient amené et se disputaient ses débris avec la fureur de loups s'arrachant un quartier de chair saignante.

Si un malheureux, porté par les vagues, approchait du rivage et les suppliait de le sauver, au lieu de le secourir ils l'assommaient, puis le dépouillaient et cachaient son cadavre dans le sable.

Il advenait parfois que le gouverneur de Pont-Croix, lorsqu'il avait connaissance de naufrages aux alentours du Raz, expédiait à la hâte une trentaine de soldats de la maréchaussée pour empêcher ces atrocités de s'accomplir; mais cette démonstration armée, loin d'intimider les coupables, ne servait qu'à les exciter davantage. Au premier coup de fusil, ils se postaient au milieu des rochers, lançaient une grêle de galets aux soldats, les mettaient souvent en fuite et tuaient sans pitié ceux qui tombaient entre leurs mains.

Les femmes se distinguaient dans ces combats par une rage, une intrépidité forcenées.

Tous commettaient ces crimes avec la conviction qu'ils étaient dans leur droit, non-seulement en se partageant les épaves que, suivant eux, *le ciel leur envoyait*, mais encore en massacrant les naufragés.

La morale n'est malheureusement pas une qualité universellement naturelle à l'homme; les trois quarts du temps, il faut la lui apprendre et faire ensuite de grands efforts pour l'obliger à la conserver. On pense différemment à Paris qu'à Tombouctou, et, quoique la vertu soit une, mille peuples du globe l'interprètent d'une façon particulière et s'imaginent être vertueux en faisant le contraire de ce qu'ordonne la vertu.

On comprend maintenant comment Hamon pouvait *commander* un naufrage à Floch et comment celui-ci, assuré de la complicité du pilote, pouvait promettre la perte du Norwégien.

Rien, en effet, n'était plus propice aux crimes maritimes que *l'industrie* séculaire des habitants de la baie d'Audierne; aussi les coquins tels que Hamon en usaient-ils et en abusaient-ils dans les districts de Pont-Croix, de Quimper et de Châteaulin, sans que l'autorité y pût rien ou y vît rien.

Floch demeura pendant une demi-heure les yeux fixés tantôt sur le Raz, tantôt sur l'anse des Trépassés, tantôt sur les crêtes de la falaise; au bout de ce temps, se dirigeant lentement vers sa maisonnette :

— Avec la vache de Peric, un coup de vent du *noroi*, l'aide du pilote et la grâce de Dieu, dit-il, le Norwégien fournira bientôt du *varech* aux gens de Plogoff et deux cent cinquante livres à un gars de ma connaissance pour épouser Aliette.

Un instant après il mangeait un morceau de pain bis avec un morceau de lard et buvait une tasse d'eau, assis sur le bord de son grabat; ce frugal souper terminé, il soufflait sa chandelle et s'endormait rêvant châteaux en Espagne.

Il était grand jour lorsqu'il rouvrit les yeux; en un clin d'œil il fut sur pied et en quête des naufrageurs émérites du village.

C'étaient Goël, Porhoët, Marhec, Kerho avec leurs femmes; Peric avec sa vache, sur la tête de laquelle on attachait un fanal la nuit et qu'on promenait au-dessus des récifs; enfin Janic, Gaberic et Gouesnach.

Cette douzaine d'écumeurs de mer rassemblés autour de lui, Floch raconta qu'il avait vu, la veille, au mouillage de Douarnenez, un riche trois-mâts norwégien qui devait se rendre à Concarneau d'un instant à l'autre et qu'il serait facile de faire échouer.

— S'il échappe une fois, ajouta-t-il, nous l'aurons sûrement au retour, car de Concarneau il doit revenir à Douarnenez; mais il vaut mieux qu'il n'aille pas à Concarneau, notre butin en sera plus riche.

Floch ne parla pas de la complicité du pilote et insista pour que, en cas de succès, l'équipage entier du navire disparût, « afin qu'aucun homme de cet équipage n'eût la fantaisie d'aller se plaindre à Pont-Croix ou à Quimper des habitants de Plogoff, d'aller réclamer l'assistance des autorités pour se faire rendre les épaves. »

Floch exigea, comme promoteur de l'affaire, que personne ne put accaparer une part de débris plus grosse que la sienne, ce qui fut accepté; recommanda à tous de veiller sans relâche, comme il allait le faire lui-même; de placer des vigies sur les points les plus élevés du Bec et de la côte, le norwégien ne devant pas se faire attendre longtemps et tout le monde devant être prêt au moment critique; enfin, laissant aux plus habiles du groupe le soin de prendre les dernières dispositions et de réunir quelques naufrageurs de plus, il descendit sur la plage, mit à l'eau une barque de pêche tirée aux trois quarts sur le sable, en largua la voile, frappa la mer de ses avirons, et se dirigea vers l'île de Seine en braillant, pour oublier la fatigue de la rame, des chansons de matelot ou de terrien, celle-ci entre autres :

Canomp amouroustet Jeannet,
Canomp amouroustet Ian.
Ian a gar Jeannet,
Jeannet a gar Ian;
Mes abaoe a zo Ian demeet de Jeannet,
Ian ne gar mui Jeannet,
Na Jeannet Ian.

(Chantons les amours de Jeannette,
Chantons les amours de Jean.
Jean aimait Jeannette,
Jeannette aimait Jean;
Mais depuis que Jean est l'époux de Jeannette,
Jean n'aime plus Jeannette
Ni Jeannette Jean.)

Ou bien encore, sur l'air de *Stilà qu'a pincé Bergop-zoom :*

Un capitaine de vaisseau, (*bis*)
Qui s'était embarqué sur l'eau, (*bis*)
Un jour, fumant à sa fenêtre,
Vit un homme marin paraître.

Il avait le nez, le front grand, (*bis*)
Et tout le reste à l'avenant; (*bis*)
Il avait l'air d'une personne,
Hors qu'il était bien plus bel homme.

Près du vaisseau il s'approchait; (*bis*)
Devinez ce qu'il y voyait? (*bis*)
D'une sirène la figure,
Qui était peinte en esculpture.

Il la voyait, il la regardait, (*bis*)
Se remuait, se trémoussait; (*bis*)
Bref, il donnait en témoignage
Qu'il la voulait en mariage.

Mais il survint un matelot, (*bis*)
Qui s'était armé d'un tricot, (*bis*)
Il lui en donne d'une touche...
... Les gens de mer sont bien farouches.

A. DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

VIII

L'ennemi ne pouvait songer à nous poursuivre immédiatement. Il était trop occupé à achever la destruction de la malheureuse cité, la première, je crois, des villes ouvertes qui, depuis le commencement de la campagne, eût osé lui résister avec autant d'énergie.

Nous nous retirâmes dès la même nuit, à quatre lieues environ, sur la route de Nogent-le-Rotrou, dans un hameau du nom des Bruyères, où nous nous reposâmes pendant deux jours.

Là, des fugitifs de Châteaudun nous apprirent de quelle façon le vainqueur usait de sa victoire.

Transcrirai-je ces odieux détails? Rappellerai-je comment notre ennemi, toujours prêt à enchérir sur les désastres qu'il a causés, trouva, même après la piteuse situation du pays et des habitants, un nouvel ordre de rigueurs à exercer? Ne savons-nous pas que toutes les monstruosités lui sont coutumières? qu'il semble avoir pris à tâche de prouver que, dans cette guerre, il veut ne rien laisser deviner chez lui des sentiments qui, jusqu'à présent, avaient pour but d'être comme un suprême correctif aux inévitables malheurs qu'enfantent les luttes internationales? qu'il s'est donné pour mot d'ordre : Mépris féroce, oppression implacable du vaincu; négation barbare, chez son adversaire, des vertus patriotiques, qu'il assimile aux crimes les plus noirs; froide et cruelle application du système des rançons; spoliation sous tous les prétextes et par tous les moyens?...

A Châteaudun, par exemple, ce n'était pas assez du bombardement incendiaire, qui seul pouvait déloger les défenseurs de la ville : la ville prise, officiers et soldats ont rivalisé de zèle et d'adresse pour incendier à la main, de rue en rue, de maison en maison, ce qui restait intact. Plus de cité, des ruines fumantes partout; et cependant une énorme somme d'argent est encore exigée des citoyens restés fidèles à ces débris qui furent leurs demeures. Beaucoup d'entre eux sont tombés morts ou blessés dans la légitime défense de leurs foyers; on tend le lendemain un piége de mansuétude aux survivants, et cela fait un beau convoi de prisonniers à acheminer au delà du Rhin, etc., etc.

Ah! le compte de cruauté, de lâcheté, de rapacité sera long à dresser quand viendra le jour des réclamations, et ils seront bien difficiles à trouver les actes de générosité à mettre dans la balance... Mais passons.

Si peu importantes que pussent être les opérations que la petite légion de la Chaux-Cernoise était appelée à entreprendre d'elle-même, aucun mouvement cependant ne se faisait sans que les raisons en eussent été pesées, débattues, réfléchies. Tout se passait là à peu près comme pour la direction d'un corps considérable. Quand il s'agissait de prendre une décision relativement majeure, le Grand-Espagnol, investi de l'autorité de généralissime, autorité fort respectée d'ailleurs, assemblait ce qu'il appelait son *état-major*, qui l'aidait de ses lumières ou de ses inspirations. L'état-major, c'était Appenzell, Josine et moi. Appenzell, parce qu'il mêlait à une grande justesse d'appréciation une sorte d'intuition originelle de la guerre que nous faisions; Josine, parce qu'au cours d'une délibération qu'elle écoutait en gardant un silence timide, il lui arrivait presque toujours de nous suggérer quelque remarque ingénieuse, quelque idée à la fois prudente et hardie; moi, parce que j'apportais au conseil le secours des quelques connaissances acquises sur les bancs de l'école.

J'ai hâte d'ajouter que les séances de ce conseil n'avaient jamais lieu qu'en pleine réunion de nos autres compagnons, auditeurs intéressés qui avaient toujours, au cas échéant, voix consultative.

Pour une direction de marche nouvelle à suivre, on procédait à peu près ainsi : étant recueillis tous les bruits plus ou moins probables que répandaient les habitants, les voyageurs ou les journaux sur la position des armées ennemies, sur la formation ou les agissements des corps francs ou des armées, notre chef en appelait à moi pour lui dire, d'après une carte que j'avais emportée et que je consultais, quelle était la position relative des pays indiqués, leur configuration, leur proximité; puis il formulait en conséquence un itinéraire; et c'était alors qu'Appenzell d'abord, Josine ensuite donnaient leur avis.

Au sortir de Châteaudun, position qui mettait l'ennemi en paisible possession de la grande région beauceronne, Chartres et Vendôme étant déjà occupés, nous avions quitté les autres francs-tireurs, qui, croyions-nous, se rabattirent par un détour sur l'armée de la Loire, que nous savions forcément inactive. On nous avait parlé d'une autre armée qui se constituait dans le Perche, c'est-à-dire à l'ouest de Chartres et au nord-ouest des plaines de la Beauce.

J'avais montré sur la carte au Grand-Espagnol tout un enchevêtrement de collines et de forêts formant comme un réseau touffu entre le pays qu'occupait notoirement l'ennemi et celui où, disait-on, nos troupes nouvelles se réunissaient. On nous affirmait, en outre, que les garnisons françaises repoussées de la contrée chartraine guerroyaient de leur mieux dans ces bois, à travers ces vallons.

Et, toute réflexion faite, il avait été décidé que nous irions voir si nous pourrions être utilisables par là.

Après diverses haltes, car nous étions tenus à une marche lente et circonspecte, nous avions séjourné pour la première fois à Champrond en Gatine. Le lendemain, en longeant la forêt, au sud de laquelle se cache ce village, nous avions rencontré quelque chose comme six ou sept cents soldats français qui venaient d'avoir maille à partir avec l'ennemi dans les environs de Courville, c'est-à-dire à trois ou quatre lieues de là, et qui, marchant en véritable débandade, gagnaient d'abord l'abri des bois pour aller se joindre ensuite à cette armée du Perche dont nous entendions parler chaque jour davantage, à mesure que nous traversions les pays parcourus avant nous par tous les groupes de gens armés se repliait devant le nombre et la tactique des envahisseurs.

Triste, bien triste doit être encore cette armée-là, pour peu que sa composition repose sur beaucoup d'éléments analogues à la troupe, je devrais dire au troupeau d'hommes que nous venons de voir se diriger vers

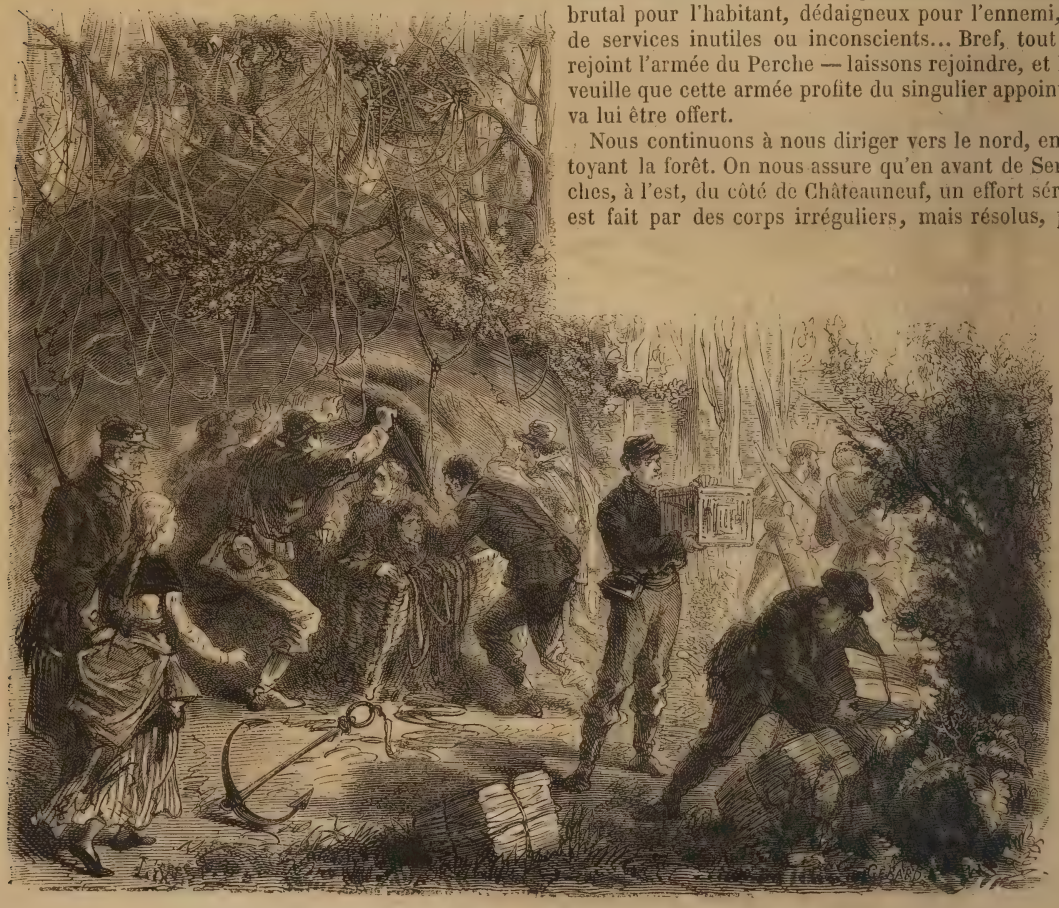
(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

elle : tohu-bohu de pauvres diables de toutes les provenances, de tous les aspects, agissant ou plutôt ayant agi avec des airs, des prétentions de corps réguliers, et s'étant justement fait battre par l'absence radicale d'organisation, de cohésion.

Il y a de tout là-dedans, et, à proprement parler, ce tout est le néant. Le *mobile* rustique, mal équipé, sans instruction, sans esprit militaire et pris de nostalgie, y coudoie le troupier fourbu qui, échappé aux désastres des frontières, ne sait que maudire une fatalité aux vicissitudes de laquelle sa couardise est peut-être bien venue en aide. Le marin, tout étonné de *naviguer* par monts et par vaux, y maugrée à côté du garde national sédentaire, forcément mobilisé après le sac de sa ville. Et encore, et toujours, quels chefs!... un ancien caporal ivrogne institué lieutenant après un long séjour dans la vie civile; un ex-capitaine qui gagna ses épaulettes à l'ancienneté d'estaminet, et qui a repris son grade pour faire campagne; un futur élève de Saint-Cyr investi par anticipation d'un commandement pour l'exercice duquel il devait acquérir les facultés... et que sais-je encore?

Et point de groupement possible dans ces débris de tout genre, point de subordination, point de vue première. Tout cela marche, fuit, passe, exalté, mécontent; brutal pour l'habitant, dédaigneux pour l'ennemi, fier de services inutiles ou inconscients... Bref, tout cela rejoint l'armée du Perche — laissons rejoindre, et Dieu veuille que cette armée profite du singulier appoint qui va lui être offert.

Nous continuons à nous diriger vers le nord, en côtoyant la forêt. On nous assure qu'en avant de Senonches, à l'est, du côté de Châteauneuf, un effort sérieux est fait par des corps irréguliers, mais résolus, pour



Le ballon. Dessin de F. Lix.

arrêter l'ennemi qui veut tenter ou seulement dégager, en prévision d'une marche prochaine, le passage de la Beauce au Perche.

. . . . . .

Arrivés aux bords de l'Eure, dans les environs de Saint-Germain de l'Espinay, nous fûmes à même de contrôler la valeur de cette assertion : car nous vîmes que sur ce point, en effet, l'armée allemande, après s'être emparée des bois et des campagnes en deçà de Châteauneuf, qui lui avaient été bravement disputés par quelques centaines de marins et de volontaires, poussait des reconnaissances, à l'effet de prendre pied sur la rive droite de la rivière.

Malgré toute leur énergie, les nôtres avaient dû céder au nombre, et surtout à la formidable artillerie qui est toujours à la disposition de l'ennemi.

Munis seulement de deux petits canons qu'ils traînaient le plus souvent eux-mêmes, les marins, sous la conduite d'un très-vaillant et très-intelligent officier, s'étaient jetés dans la forêt de Senonches, dont ils défendaient la possession pied à pied, arbre par arbre en quelque sorte. De Saint-Germain on entendait là-bas le bruit de la lutte; nous nous mîmes en marche pour aller nous joindre à ces braves gens, qui depuis plusieurs jours arrêtaient un adversaire trente ou quarante fois plus nombreux qu'eux.

La nuit — qui vint d'ailleurs en même temps qu'un ouragan épouvantable — nous surprit en pleine forêt, au moment où nous franchissions une colline, dont le sommet dégarni forme clairière, et force fut de nous arrêter, pour chercher tant bien que mal un abri sous l'épaisse et large ramure d'un grand chêne s'élevant au bord d'une jeune futaie que traverse une route.

Serrés au pied de l'arbre, et après avoir profité des dernières lueurs du jour pour faire honneur aux provisions de nos gibecières, nous nous arrangeâmes pour passer la nuit en cet endroit.

A l'orage avait succédé d'abord une pluie fine, puis l'eau ne tombant plus, le ciel était cependant resté chargé, et une ombre profonde nous entourait.

Les couvertures furent étendues, et la fatigue aidant, chacun s'étant accommodé de son mieux trouva bientôt le sommeil.

Il va sans dire que la garde était faite à tour de rôle par l'un de nous, qui se promenait autour du petit campement. Les sentinelles se relevaient d'heure en heure.

Quand je pris, moi, la veille à trois heures du matin, rien n'avait encore troublé le repos commun. La nuit était toujours aussi noire, aucune étoile ne perçait de ses rayons l'étendue nuageuse. Pour tout bruit le frou-

Le pigeon messager. Dessin de F. Lix.

frou des bouffées de vent frais qui, de temps en temps, passaient en secouant les perles d'eau qui alourdissaient la feuillée.

Mes compagnons dormaient paisiblement : le bon Labri, qui, d'ailleurs, n'était pas le moins zélé de nos guetteurs ordinaires, veillait avec moi, tantôt s'arrêtant pour écouter, pour regarder, pour flairer, tantôt rôdant avec des airs de complète insouciance, qui signifiaient, sans erreur possible, que rien de suspect ne menaçait à la ronde.

Mais, vers quatre heures, alors que l'approche de l'aube commençait à dompter un peu la morne épaisseur de l'ombre, le chien leva tout à coup la tête, en paraissant prêter attentivement l'oreille du côté du levant. Mais tout d'abord je ne voyais ni n'entendais rien qui m'autorisât à donner l'alarme. L'instant d'après, cependant, je crus distinguer quelques détonations se succéder au lointain ; et Labri, avec un de ces regards intelligents que ces braves animaux ont au service de leur merveilleux attachement pour l'homme, sembla me dire que ce bruit — que la finesse de ses organes lui avait permis de percevoir avant moi — était le motif de son inquiète attention.

Bientôt plus de doute possible : une fusillade, même assez nourrie, se faisait très-nettement entendre, mais à une distance telle qu'il fallait toute la bonne volonté

d'une sentinelle pour y prendre garde, car si distincts que pussent être les coups, encore n'avaient-ils pas assez d'intensité pour tirer nos amis de leur sommeil : aucun ne bougeait.

Mais je devais avertir au moins le Grand-Espagnol. Comme j'allais à lui, je le vis sur son séant. Il n'avait rien entendu, mais c'était l'heure habituelle de son réveil. Le jour ne le surprenait jamais les yeux clos. Je lui fis signe ; il vint, sans que les autres se dérangeassent.

— Très-bien, fit-il, quand il eut à son tour prêté l'oreille et étudié la direction du vent qui apportait le bruit. C'est au moins à une petite lieue d'ici.

Puis, après un moment :

— Ah ! on dirait que ça se rapproche, que ça s'échelonne de notre côté. Qui peut tirailler de la sorte, quand à peine on verrait une maison à dix pas?... On ne se bat pas comme ça au juger. Ecoutons.

Nous écoutâmes encore et ne distinguâmes plus que quatre ou cinq coups tirés les uns à la suite des autres. Puis le silence se fit, qui, après quelques minutes, n'avait pas été troublé de nouveau.

— Je pensais bien, reprit le vieillard, que ce n'était pas un combat en règle. Voilà que c'est déjà fini. Mais n'importe, si l'on a tiré par là, c'est qu'il y a des gens des deux camps en présence. Nous allons réveiller les camarades et nous diriger avec précaution de ce côté-là, où l'on peut avoir besoin de notre aide... car il est probable qu'au soleil levant...

Le Grand-Espagnol n'acheva pas. Un fracas inexplicable qui se fit à quelque distance dans la forêt, où l'on eût dit que les arbres s'entre-choquaient, se brisaient, lui coupa la parole et mit brusquement sur pied tous les dormeurs, qui se levèrent avec force exclamations.

— Sangue d'oun cane ! criait Appenzell, est-ce le diaple qu'il fient folticher tans les pranches?

— En voilà une façon de casser du bois ! grommelait sourdement le bossu qui, bien que pouvant à peine articuler sous les bandages qui pressaient sa joue blessée, n'avait rien perdu de sa jovialité coutumière.

Josine était venue tout effarée auprès de son grand-père ; le chien aboyait dans le vent, et le bruit étrange dont nous cherchions en vain à deviner la cause, continuait quand notre ami l'Helvétien qui, son fusil à la main, avait couru au large dans la clairière pour regarder par-dessus les arbres, du côté où l'on entendait se succéder une suite de craquements, traînée bruyante qui se rapprochait rapidement de nous.

— Oun pallon ! oun pallon ! cria-t-il.

— Un ballon, répétais-je. Il vint sans doute de Paris (car nous n'ignorions pas que Paris, cerné, n'avait plus que ce moyen de correspondre avec la province) et c'est sur lui que les Prussiens auront tiré là-bas.

— Je disais bien que ce n'était pas un combat, reprit le Grand-Espagnol.

Nous étions allés en hâte auprès d'Appenzell, et nous pouvions voir, en effet, la mouvante silhouette d'un immense globe flottant se découper en masse sombre dans les vagues clartés de l'horizon, presque au ras de la cime noire du bois, sur laquelle tantôt il tombait, et tantôt bondissait, comme pour reprendre son essor. Il s'abaissait, oscillait, se relevait, courait encore...

Enfin un coup de vent l'amena devant nous, et nous croyions qu'il allait être emporté au delà de la clairière ; mais l'ancre qui pendait au-dessous de la nacelle mordit bruyamment dans les hautes branches du chêne au pied duquel nous avions passé la nuit, et la vaste machine s'arrêta net, ou, pour mieux dire, exécuta sur place d'effrayantes pirouettes et de gigantesques soubresauts, qui devaient soumettre ses passagers à de rudes épreuves.

Mais voilà pourtant que ceux-ci, au lieu de manœuvrer pour atterrir, comme ils en avaient eu l'irrécusable intention en jetant l'ancre sur la forêt, parurent, au contraire, se raviser tout à coup et vouloir continuer leur voyage.

— Plus de lest : eh bien jetons les sacs de journaux ! entendîmes-nous qu'on disait dans le navire aérien.

Ces mots signifièrent pour moi que les voyageurs, qui d'ailleurs venaient d'échapper aux balles prussiennes, avaient conçu la plus juste méfiance en apercevant dans la mi-ombre, où nous étions encore plongés pour eux, s'agiter une bande de gens sur la nationalité desquels rien ne les renseignait, et qui pouvaient n'être rien moins qu'un parti d'ennemis, s'abstenant de tirer pour les capturer plus sûrement.

— Amis ! Français ! francs-tireurs ! Ne craignez rien, m'avisai-je de crier.

— Vive la France ! fit à son tour le Grand-Espagnol, s'associant à moi pour tranquilliser les arrivants.

Et tous nos camarades répétèrent cette acclamation.

— A la bonne heure ! Vive la France ! cria-t-on aussi dans la nacelle, toujours rudement secouée.

Puis l'on jeta des cordes, auxquelles nous fûmes bientôt cramponnés ; et quelques instants plus tard, nous retirions, non sans peine, d'une montagne d'étoffe et de cordages qui s'était affaissée sur eux, deux hommes, une cage contenant une huitaine de pigeons et trois gros sacs bourrés de papiers.

Après avoir demandé dans quelle contrée ils venaient d'opérer leur descente, les voyageurs nous apprirent que c'était contre eux, en effet, qu'avait été dirigée, comme nous l'avions pensé, la fusillade dont le bruit était venu jusqu'à nous.

Portés pendant plusieurs heures par des courants divers, tantôt du midi au nord, tantôt de l'est à l'ouest, selon qu'ils s'élevaient ou s'abaissaient dans l'atmosphère, et par cela même incapables de se rendre compte de la distance directe de leur point de départ, la réflexion des premières lueurs du jour sur la couche houleuse des nuées au-dessus desquelles ils planaient leur avait fait croire qu'ils couraient vers la mer. Ils avaient alors songé à prendre terre en toute hâte, et n'étaient déjà plus qu'à quelques cents mètres du sol, quand on avait commencé à tirer sur eux. Aussitôt ils avaient tâché de regagner les hautes régions ; mais ayant déjà dépensé beaucoup de gaz et leur provision de lest étant à peu près épuisée, ils n'avaient pu retrouver que très-peu de force ascensionnelle, de telle sorte que tout en filant rapidement, mais passant au-dessus des campements ennemis, ils étaient restés assez longtemps à portée des balles, dont plusieurs avaient frappé dans les toiles du ballon et ouvert de nouvelles issues au gaz.

Il leur était à peu près impossible de continuer leur voyage ; c'est pourquoi, se voyant au-dessus de la forêt, et pensant avoir dépassé les lignes prussiennes, ils laissèrent pendre leur ancre, qui longtemps traîna dans les branches des jeunes arbres sans trouver un point d'arrêt assez résistant.

Quoi qu'il en fût, ils venaient d'atterrir sains et saufs ; il s'agissait pour nous de les aider à atteindre sans encombre un lieu d'où ils pussent se diriger sur Tours, où ils devaient remettre à la délégation gouvernemen-

tale les dépêches emportées de Paris; et ce fut à quoi nous nous mîmes en devoir de procéder le plus promptement possible, vu la dangereuse proximité de l'ennemi.

De l'avis de l'aéronaute lui-même, la question matérielle de sauver les appareils dut passer en dernière ligne. Il fut aussitôt convenu que nous remiserions tout cela dans le fourré, et qu'à la première ferme rencontrée, si nous pouvions requérir un moyen de charroi, l'un de nous reviendrait avec les paysans pour faire ce chargement.

Chacun de nos deux hercules, les ouvriers scieurs, s'offrit à prendre l'un des sacs; le père Cluzot demanda l'autre. Josine réclama instamment l'honneur de porter la cage aux pigeons, qu'elle caressait du regard et qui roucoulaient à qui mieux mieux. Les autres devaient se partager le petit bagage personnel des voyageurs et les quelques instruments qui étaient dans la nacelle; et tous d'ailleurs formeraient escorte vigilante et défensive au cas, qui n'était pas impossible, de rencontre hostile.

Nous fûmes bientôt prêts à partir, avec l'intention de gagner la Loupe, station de chemin de fer, située à trois ou quatre lieues de là, et qu'atteignaient encore, pensions-nous, les trains venant du Mans.

Mais avant que nous nous missions en route, l'un des voyageurs, qui, d'ailleurs, semblait être quelque personnage politique, et nous avait fait lui résumer ce que nous savions des événements ou des positions militaires, tira un carnet, et à l'aide d'une petite plume, trempée dans un encrier minuscule, se mit à écrire, en caractères presque imperceptibles, sur un morceau de papier de trois ou quatre centimètres carrés.

Le soleil allait se lever, une belle journée se préparait.

Comme le voyageur était encore tout occupé de sa rédaction, et que nous attendions que la fin de son travail marquât le signal du départ :

— Attention! fit le Grand-Espagnol, en nous montrant le chien qui paraissait écouter et flairer vers l'intérieur du bois; attention, il y a quelque chose de louche par là.

Sur les derniers mots de son maître, le brave animal retourna la tête à demi, en remuant la queue, comme s'il eût compris et voulu confirmer ce qui venait d'être dit, et il reprit sa position de guetteur inquiet.

— J'entends des pas de chevaux qui galopent, ajouta Josine, qui avait aussitôt mis l'oreille contre terre.

— Des chevaux qui galopent, répéta l'homme qui écrivait, ils (les Prussiens) auront compris que nous baissions sans possibilité de remonter, et ils ont envoyé des cavaliers à notre poursuite, pour nous capturer au débarqué. Mais nous devons pouvoir leur échapper.

— Je l'espère bien! dit le Grand-Espagnol.

— Ils sont proches, reprit la jeune fille; ils viennent sûrement par la route qui passe à côté d'ici.

— En ce cas, dit le voyageur, éloignons-nous au plus vite à travers la forêt.

— Patience! fit le vieillard. Il faut d'abord voir et savoir à qui nous avons affaire. Tout l'attirail du ballon est déjà bien remisé sous les arbres : rentrons à notre tour un peu dans le bois et attendons.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre, car pendant que nous allions nous grouper à quelques pas dans l'intérieur de la futaie, nous percevions très-distinctement le galop des chevaux qui semblaient être assez nombreux, et deux ou trois minutes plus tard, nous pouvions voir, non-seulement déboucher sur la route, mais se répandre à la file par la clairière une quinzaine de cavaliers, au mouvement et à l'air desquels on comprenait qu'ils avaient une donnée approximative sur le point d'atterrissement du ballon, et se disposaient à opérer de munitieuses battues dans nos environs. Quelques-uns même déjà, prenant leurs longs pistolets dans les fontes, s'apprêtaient à mettre pied à terre.

— Qu'allons-nous faire? demanda l'aéronaute avec un embarras qui, à vrai dire, ne ressemblait nullement à de la frayeur.

— Soyez tranquilles : ça nous regarde, répondit à voix basse le Grand-Espagnol, avec certain geste de main qui n'était peut-être pas exempt d'une légère intention de suffisance.

Puis, s'adressant à nous :

— Attention, enfants! chacun son homme, comme de coutume, et deux coups plutôt qu'un! En joue!

Tous les fusils s'abaissèrent, en faisant comme une demi-sphère de rayons dont les voyageurs occupaient le point central.

— Y sommes-nous? demanda le vieillard.

— Oui, lui fut-il répondu à l'unisson.

— Eh bien! une, deux, et... trois!

Une douzaine de détonations se firent entendre, et quand la fumée s'en fut dissipée, l'espèce de champ de course que formait la clairière nous fournit le spectacle d'un singulier chassé-croisé.

Ici des cavaliers sans chevaux se jetant en hâte sur des chevaux débarrassés de leurs cavaliers; là d'autres piquant des deux, assez peu solides sur leurs montures, et partout la fuite précipitée vers la route, où ceux-ci s'engagèrent en tournant à droite, et ceux-là en tournant à gauche.

Et au bout de quelques secondes, il ne restait en vue que deux ou trois hommes et autant de chevaux étendus morts ou blessés devant nous.

Alors le Grand-Espagnol se retournant vers les voyageurs, qui, du reste, regardaient tout cela d'un air assez ébahi :

— Et voilà comme ça se pratique en pays de bois, avec les bons cavaliers de M. le roi de Prusse, dit-il.

— A merveille! fit le personnage politique en tendant la main au vieillard, qui reprit :

— Maintenant, je crois que la campagne est libre devant nous; mais ne nous attardons pas ici, car ceux qui ont détalé iront raconter l'aventure aux autres, et...

— J'entends. En route donc, messieurs!

Pendant que chacun de nous, après avoir rechargé son arme, prenait sa part des bagages de l'aérostat, le voyageur tira de son carnet le petit billet qu'il avait tracé et qu'il y avait remis à l'arrivée des cavaliers; l'aéronaute, qui avait lui, en même temps, retiré un des pigeons de la cage, le présenta renversé à son compagnon, en écarta les plumes de la queue qui formaient l'éventail. L'autre humecta le verso du papier, sans doute gommé au préalable, l'appliqua sur une des plumes, où il adhéra étroitement. Puis l'aéronaute laissa se relever sur sa main le gracieux animal qui, après avoir jeté quelques regards étonnés autour de lui, fouetta bruyamment l'air de ses ailes, fila avec la rapidité d'une flèche vers les hautes régions, où il décrivit deux ou trois cercles pour s'orienter, et prit son vol dans la direction du nord-ouest.

— Bon voyage! dirent ensemble les deux hommes du ballon.

Et tous ensemble, comme à un intime commande-

ment du cœur, nous nous découvrîmes, avec une sorte de respect ému, en l'honneur du petit messager, qui eut bientôt disparu dans l'immensité bleue.

Tout cela n'avait pas duré plus de trois ou quatre minutes, et nous nous disposions à traverser en bon ordre la clairière, pour gagner un sentier sous bois qui s'ouvrait en face de nous, lorsqu'en même temps quatre ou cinq coups de feu retentissaient sur notre gauche, autant de balles sifflaient autour de nous, dont l'une perça même le chapeau du père Cluzot, qui tenait la tête de la colonne.

— En arrière! cria d'instinct le Grand-Espagnol, qui avait déjà fait demi-tour, et qui ajouta, en courant, le corps plié : Baissez-vous, baissez-vous et suivez-moi!

Il nous emmena en obliquant à deux cents pas environ, dans le bois, au bruit d'une fusillade assez vive dont les projectiles fouillaient la place que nous venions de quitter; et tout en nous engageant par l'exemple à nous tenir accroupis derrière les troncs d'arbres.

— Ça, messieurs, dit-il, parlant aux voyageurs, c'est une autre affaire que celle de tantôt. D'où viennent ces tirailleurs, qui me font l'effet d'être en nombre?... je n'en sais rien au juste; mais je crains de le deviner en supposant que l'ennemi est tout bonnement venu par ici pour tourner de flanc la forêt qu'il ne pouvait enlever de front. Ce mouvement s'opérait quand nos fuyards de tout à l'heure se sont rabattus sur les troupes qui passaient dans le voisinage, et qui, d'ailleurs, pouvaient fort bien avoir entendu nos coups de fusil : et voilà qu'elles nous traquent. En réalité le chemin direct nous est coupé, mais le bois est profond, je crois. En faisant d'abord un peu de retraite, nous devons pouvoir nous esquiver de côté, et c'est ce que nous allons tenter sans perdre de temps. Quant à nous, enfants, reprit notre chef, tâchons d'oublier que nous avons un fusil dans les mains; l'essentiel est de faire perdre notre piste. Et maintenant en marche.

Comme le vieillard achevait d'articuler ces paroles, une bordée de balles grêla dans les arbres des alentours, mais évidemment dirigées en sens opposé des premières : nous avions, du reste, entendu les détonations du côté où nous comptions aller.

Puis il en arriva d'autres qui devaient être tirées de la route, puis d'autres encore, venant de la clairière.

— Diable! fit le Grand-Espagnol : devant, derrière et à gauche; mais il nous reste la droite, c'est pourquoi filons au plus vite par la droite.

Et ce qui fut dit fut fait.

Mais à peine avions-nous marché cent pas dans cette nouvelle direction, que Josine, dont le zèle d'éclaireuse ne pouvait qu'être surexcité par le péril, et qui s'était bravement aventurée la première, revint en courant nous apprendre qu'à quelque distance, le bois formant une sorte d'avancée à découvert, on voyait en face de nombreux soldats échelonnés tout le long de l'autre lisière de la futaie.

— Ce qui veut dire en deux mots, fit le grand-père, que nous sommes bloqués de droite aussi bien que de gauche, et que nous ne pourrions aller de l'avant sans donner en plein sur une file de ces coquins, qui nous savent enfermés dans ce fourré, et qui comptent nous tirer à l'aise au sortir, comme on fait du gibier de remise.

Voyant qu'un silence gêné suivait cette déclaration :

— Oh! mais, se hâta de reprendre le Grand-Espagnol, pour être difficile, la situation n'est pas, je crois, désespérée, et la preuve, c'est qu'à mon avis, il y aurait trois moyens au choix pour en sortir. Tout d'abord nous pouvons être sûrs que c'est un simple détachement qui nous cerne. Quelque bataillon passait juste à point quand nos damnés cavaliers venaient de tourner bride. Ils leur ont conté l'affaire, les autres se sont rapidement développés autour de nous. Les lignes d'hommes qui nous entourent ne doivent pas être profondes; avec des bois devant nous où se jeter de nouveau, les aborder, ce serait les franchir. Or, s'il ne s'agissait que de nous tirer du guêpier, nous autres de la légion, nous aurions, je crois, égale chance de réussite, soit en fonçant en masse, tous ensemble par un point donné, soit en nous éparpillant, et sortant un par un par autant de points que nous sommes de personnes. Que l'une ou l'autre de ces façons de brûler la politesse à nos gardiens soit exempte de danger, je ne voudrais nullement en répondre... Mais il s'agit de faire que ces messieurs aillent sans accident là où ils doivent aller, avec leur important bagage, et coûte que coûte, nous ne devons songer qu'à ça.

— Certainement, dirent plusieurs d'entre nous.

Les voyageurs parurent vouloir manifester leur vive gratitude personnelle pour le sentiment exprimé. Mais le Grand-Espagnol, les prévenant :

— Nous devons tout à l'intérêt de la France, dit-il, et voilà pourquoi j'aborde le troisième moyen. En prenant l'un ou l'autre des deux premiers, ces messieurs auraient des dangers à courir, puisqu'il leur faudrait passer dans la grêle des balles ennemies qui les toucheraient peut-être de préférence à nous : car on sait qu'un ballon est tombé là, et c'est aux gens du ballon qu'on en veut surtout. Je dis donc qu'il faut user d'une autre tactique. Il faut que nous tâchions d'attirer l'attention de l'ennemi sur un seul point, que nous serons censés vouloir forcer, pour que d'autre part le passage reste libre; et c'est par là que nos voyageurs décamperont sous la conduite de deux ou trois de nous. Voyons : toi, Étienne, toi, père Cluzot, et toi, Appenzell, avec Josine, qui guettera, vous vous tiendrez prêts à saisir le moment où un côté sera dégarni; tandis que nous autres, faisant tout le feu, tout le bruit possible à un endroit quelconque, pour tromper l'ennemi sur notre nombre (que d'ailleurs il ne peut connaître), nous lui donnerons à entendre que nous voulons absolument sortir par là. Puis, une fois que nous vous saurons dégagés (chose que vous tâcherez de nous faire apprendre de loin en criant le *touhou Briffaut!*), nous prendrons un des deux premiers moyens pour essayer de déguerpir à notre tour. Et à la garde du bon Dieu!... Si nous ne nous revoyons pas dans ce monde, ce sera dans l'autre. Reste à fixer un lieu de ralliement, un rendez-vous.

— Eh bien, dis-je, en ma qualité de cicérone théorique, Nogent-le-Rotrou, à la mairie, où les premiers arrivés se rendront. Si cette ville était envahie, on irait au Mans.

— Bon! Nogent-le-Rotrou ou le Mans : nous nous en souviendrons; mais prenons en outre un délai.

— Huit jours, par exemple.

— Convenu! fit le vieillard. Maintenant avisons prestement à...

Il s'interrompit en voyant Josine montrer quelque chose dans le fourré, derrière lui, pendant que le père Cluzot épaulait son arme...

— Quoi! qu'est-ce qu'il y a? fit-il en se retournant.

Mais, avant qu'il eût achevé son demi-tour, le coup

de feu du père Cluzot était lâché; et, pour ma part, je venais de voir presque aussitôt paraître et disparaître la silhouette d'un soldat prussien qui, sans doute plus audacieux ou plus curieux que ses camarades, s'était aventuré pour battre le bois et avait dû payer cher cet insolite mouvement de témérité, car j'entendis que le père Cluzot disait tranquillement en relevant son fusil :

— Touché... un de moins!

Et le père Cluzot pouvait être cru sur parole en pareille occasion.

D'ailleurs, l'intrépide Josine était allée, en rampant, s'assurer du résultat.

— Un de moins, répéta le Grand-Espagnol; c'est bien. Mais voilà qui nous prouve qu'il peut s'en trouver de plus impatients que les autres et qu'il ne faut pas différer notre action. A mon avis, c'est par le côté de la route que la fuite est d'autant plus facile que la traversée à découvert est moins large. Ayez donc, vous autres, l'œil vers la lisière de la route, pendant que, tout en tiraillant le long de la clairière pour indiquer notre prétendue marche d'ensemble, nous allons porter la vive attaque à l'autre rive du bois. A revoir, camarades, et bonne chance!

— Bonne chance!

Les mains se serrèrent. Josine avait reparu, qui d'un hochement de tête affirma que le père Cluzot ne s'était pas trompé; le Grand-Espagnol l'embrassa. Puis, pendant que les deux voyageurs, le père Cluzot, Appenzell, Josine flanquée de Labri, et moi, nous tirions avec précaution vers la route, l'autre groupe marcha en sens

Le déguisement d'Appenzell. Dessin de F. Lix.

opposé et ne tarda pas à nous faire entendre qu'il mettait fidèlement son programme à exécution; car, après une suite de détonations de moins en moins rapprochées, un feu soutenu, régulier commença, qui aurait pu nous faire croire à nous-mêmes que nos braves compagnons s'étaient multipliés en s'éloignant de nous. On leur ripostait d'ailleurs vivement : l'action semblait chaude, mais il y avait évidemment plus de bruit que de besogne.

En ce qui nous concernait, l'appréciation du Grand-Espagnol était juste : franchir la route eût été en effet chose aussi rapide que peu dangereuse, pour peu que les soldats que nous venions de voir apostés en ligne au delà eussent bien voulu pendant quelques instants porter ailleurs leur attention.

Mais, si animée que l'affaire pût être derrière nous, il eût été difficile de trouver gens plus désespérément calmes que nos gênants gardiens; et notre chef, en pensant opérer une diversion en notre faveur, avait évidemment fait un calcul de Français, oubliant de porter en compte le flegme germanique.

Nos lourds Prussiens étaient rangés ou plutôt à demi cachés là tout le long de ces troncs d'arbres qu'effleuraient leurs mornes habits bleus : on les y eût dit cloués comme d'immobiles bourrelets, si de temps en temps, l'un après l'autre, pour affirmer leur menaçante présence, ils n'eussent envoyé du côté de nos amis quelques balles que nous n'évitions qu'en nous tenant accroupis et comme couchés, et qui s'en allaient faisant craquer les branches dans leur course plongeante.

Et cela n'avait nullement l'air de vouloir finir.

Nous en étions à délibérer sur le parti à prendre, quand tout à coup Josine :

— Une idée, fit-elle.

— Guoi tonc? demanda l'Helvétien.

— Venez, Appenzell; vous, attendez.

— Allons, dit Appenzell.

Et ils disparurent tous deux, en se courbant sous les ramures, allant vers l'endroit où nous avions quitté nos camarades et où le père Cluzot avait tué le Prussien. Ils furent absents cinq ou six minutes, pendant lesquelles toujours la fusillade petillait.

Quand ils nous rejoignirent, Josine portait d'une main un fusil, de l'autre un casque et un ceinturon prussiens, et Appenzell, qui venait derrière elle, était occupé à agrafer sur sa poitrine les derniers boutons de la courte jaquette bleue dont il s'était affublé, après avoir passé par-dessus le sien le pantalon gris-fer, réglementaires chez nos ennemis.

— Comprenez-vous? me demanda la jeune fille.

— A peu près, répondis-je, pendant que le blond enfant des Alpes helvétiques achevait son déguisement, en ceignant ses reins du baudrier blanc, où pendaient le glaive à poignée de cuivre, le fourreau de baïonnette et la cartouchière, et en se coiffant de la lourde calotte noire à pointe jaune.

— Foilà, fit-il, en prenant le fusil, à la baïonnette duquel il enfila sans façon mon chapeau de feutre, après m'avoir donné en échange sa petite casquette plate, ça sera le signe, bour que fous ne me diriez bas tessus guand j'irai vous retrufer. Et j'aurai l'air d'afoir dué un vranc-direur : bona cosa! Et à brésent, sangue d'oune cane! nous allons veder (voir) si li Prussiani de la route ils ne feulent bas vaire oune betite temi-dour à troite ou à cauche, bour tonner congé à fous. Je bars. Brofitez bien tu moment gonfenable; t'ailleurs, je tirai : Tuhu! tuhu! alors il vaudra bartir. Et guand vous le tirez, fous, je saurai gue fous êtes télifrés. Addio!

Là-dessus, il s'enfonça dans le taillis, marchant de façon à se montrer à ses compatriotes d'aventure vers l'encoignure que formaient la clairière et le grand chemin; tandis que nous nous rapprochions le plus possible de cette lisière du bois, que nous espérions bientôt voir se dégarnir de son agaçante garnison, toujours aussi impassible à son poste d'observation.

Notre espoir se réalisa bientôt. Sans nous expliquer au juste de quelle façon le faux soldat de Guillaume s'y était pris pour que s'opérât la conversion désirée — car à peine l'entendîmes-nous baragouiner quelques courtes phrases, où nous ne pouvions rien comprendre — nous vîmes tout à coup les arbres de la route se dégarnir de leurs doublures humaines, qui s'en allaient du côté où était notre ami... Et le cri retentit, à la première audition duquel nous prîmes notre élan.

En trois sauts nous eûmes traversé la route; non pas, il faut bien le dire, en toute ignorance de cause de la part de l'ennemi, car on tira sur nous, mais seulement quand nous fûmes déjà en pleine épaisseur boisée, et alors que nous n'avions plus qu'à presser le pas pour dépister ceux qui eussent été tentés de nous poursuivre.

Bref, le blocus était forcé et, tout en mettant à profit les instants pour gagner rapidement le large, il nous restait à avertir nos camarades du résultat obtenu. Josine s'en chargea, dont la franche et pénétrante voix lança dans les airs le signal, qui, autant que nous en pûmes juger, fut parfaitement entendu et compris; car presque aussitôt nous remarquâmes que là-bas le bruit que, par l'orientation, nous savions provenir du tir de nos amis cessa pour ainsi dire complétement.

Nous sauvés, ils avisaient à leur salut.

Mais — la précipitation nous étant d'ailleurs commandée — quelque soin que nous prissions de répéter de temps à autre notre cri de ralliement, encore n'eûmes-nous pas la satisfaction de voir revenir à nous le brave garçon à qui nous devions notre délivrance.

Qu'était-il donc advenu d'Appenzell?

***

(La suite à la prochaine livraison.)

LA GUERRE CIVILE.

LES RUINES (1).

Le lendemain, nous reprîmes notre course de bonne heure. Partis du quartier de Notre-Dame-de-Lorette, nous gagnâmes les boulevards à la hauteur de la rue Taitbout; arrivés là, nous nous dirigeâmes vers la Madeleine, et à peine avions-nous atteint le théâtre du Vaudeville, que sur toutes les façades des maisons nous rencontrions les affreuses marques de la guerre civile. A notre gauche, toutes les grandes glaces qui forment la devanture de cet opulent quartier étaient percées par les obus et les balles; toutes les saillies de l'architecture, atteintes par les projectiles, montraient leurs blancs stigmates, et les arbres brisés laissaient pendre jusqu'à terre leurs branches. La lutte sur ce point avait été des plus vives, les fédérés ayant accumulé autour de la place Vendôme, où se trouvait leur quartier général, les plus énergiques moyens de résistance; mais nulle part ne se voyait l'affreuse trace de l'incendie, et partant les dégâts commis seront facilement réparés. La célèbre maison Giroux a particulièrement souffert, toute sa devanture en immenses glaces a été percée par le fer, et rien de plus tristement curieux que l'effet des projectiles dans le cristal. Quelques-uns l'ont traversé sans éclats et l'on peut exactement apprécier leur forme et leur diamètre.

Ainsi, regardant à droite et à gauche, nous racontant les détails de l'affreuse lutte, nous montrant les points visibles où avaient été établies des barricades, Guillaume et moi nous arrivâmes en face de la Madeleine. Quel spectacle! ce ne sont plus seulement les obus et la mitraille qui ont fait, ici, leur sanglante et sinistre besogne, c'est l'incendie qui a tout ravagé. Un tiers de la rue Royale est écroulé, la partie droite présente un long monceau de ruines, depuis le passage Berryer jusque par delà de la rue du faubourg Saint-Honoré, dont, à droite et à gauche, les premières maisons ont été dévorées par les flammes. On dit qu'il y a eu là des scènes affreuses, que les bâtiments en s'affaissant ont recouvert de leurs débris calcinés des familles en-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

tières, des femmes surtout, qui avaient cherché un refuge dans les caves. L'aspect des ruines est misérable et tragique; contre les pans de murs restés debout on voit des marbres de cheminée, des glaces, des ustensiles de ménage, des vêtements, des marches d'escalier suspendues sur l'abîme. De longues barres de fer tordues par l'action du feu pendent ou s'élancent des murailles. De la montagne de pierre qui encombre la large voie sortent des débris de toutes espèces, des meubles brisés, de la ferraille de toute nature, des ustensiles de toutes formes.

— Je ne comprends pas, me dit Guillaume, comment avec un tel foyer, et dans l'impossibilité où l'on se trouvait de combattre l'incendie à travers les obus et la mitraille qui pleuvaient, je ne comprends pas que tout n'ait pas été brûlé.

— Remercions le ciel qui n'a pas voulu l'anéantissement complet de la ville; pendant l'affreuse bataille il ne régnait pas de vent, le vent ne voulut point se faire le complice de la Commune. Mais retournez-vous et regardez la façade de la Madeleine. Les boulets ont mutilé les colonnes, les murs sont criblés de balles, les belles portes ont été atteintes, on s'est battu corps à corps dans l'église, le sang a coulé à flots dans le sanctuaire dont M. Deguerry était le premier prêtre.

Cette église, ou plutôt ce temple grec, car son architecture n'est nullement en rapport avec sa destination, s'élève sur l'emplacement d'une petite église dont Saint-Victor, dans son ouvrage *Paris historique et pittoresque*, nous a conservé le dessin; elle fut projetée en même temps que la place Louis XV, qui porte aujourd'hui le nom de place de la Concorde; mais les travaux ne commencèrent qu'en 1764, sur un plan gigantesque conçu par Constant d'Ivry. La Révolution arriva, les colonnes sortaient à peine de terre; et ce ne fut qu'en 1806 que Napoléon ordonna de reprendre l'édifice commencé. Il voulait en faire un temple de la Gloire et le dédier à ses intrépides soldats. Là, il prétendait, à certains jours, leur donner des fêtes dont on a peine à comprendre l'ordonnance et la composition. De nouveaux plans furent adoptés; les colonnes seules étaient achevées lorsque les Cosaques entrèrent à Paris. Nouvelle vicissitude pour le monument, qui fut restitué au culte catholique. Mais les travaux étaient trop avancés pour que le caractère religieux pût être rendu à l'édifice. L'État ne remuait pas alors des milliards, les travaux marchèrent si lentement, que la Madeleine se trouvait loin d'être terminée lorsqu'arrivèrent les journées de juillet; ce fut Louis-Philippe qui eut l'honneur de l'achever en 1842.

« La Madeleine, a dit M. Lavallée, est la plus belle imitation de l'art antique qui ait été faite dans les temps modernes; sa masse est imposante, sa façade grandiose, son fronton, dû au ciseau de Lemoine, plein de dignité, sa colonnade remplie de charme et de grandeur, mais c'est un monument qui n'est approprié ni à notre culte, ni à nos mœurs, ni à notre siècle : c'est toujours le Parthénon, avec son éternel fronton triangulaire, sa masse carrée, sa quadruple colonnade; et tout cela demande, pour être beau, un air limpide, un ciel bleu, un soleil éclatant, du jour à pleins flots. » Je suis bien de l'avis de M. Lavallée; un clocher, quelque petit fût-il, siérait bien mieux à la Madeleine que toutes ses admirables colonnes... Allons, venez, Guillaume, dirigeons-nous vers la place de la Concorde.

Nous y voici parvenus; voulez-vous qu'en la franchissant je vous raconte son histoire? Elle est triste et sombre comme celle de nos jours : cette place a été le théâtre de plus de désastres encore que de fêtes. Ce ne fut longtemps qu'un grand terrain banal par où s'enfuyaient les rois poursuivis de la colère de Paris : Henri III échappant au duc de Guise, Louis XIV enfant se dérobant aux outrages de la Fronde. En 1748, la ville ayant voté une statue à Louis XV, alors « le Bien-aimé, » pour l'érection du monument on choisit cet emplacement. Ce n'est que le 20 juin 1765 que le monument fut terminé; l'esprit du peuple était justement changé à l'égard de Louis XV tombé dans le mépris public, aussi on fit peu de fête à la statue de Bouchardon, placée précisément à l'endroit où s'élève maintenant cet obélisque, témoignage de tant de siècles. Un architecte renommé, Gabriel, décora la place de la plus étrange façon, et les hommes de mon âge l'ont vue avec ses balustrades de pierre, ses fossés et ses lourds pavillons. On travaillait à tous ses enjolivements d'un goût déplorable, lorsque Louis XV maria avec Marie-Antoinette, son fils, le Dauphin, celui qui devait être Louis XVI. La ville de Paris, pour célébrer cette union, s'épuisa en transports d'allégresse et ordonna qu'un feu d'artifice fût tiré sur la place Louis XV.

Le 30 mai 1772, une foule immense couvrait la place; lorsque la dernière fusée eut lancé dans les airs sa gerbe étincelante, tout ce monde à flots pressés se dirigea vers la rue Royale, obstruée par des files de voitures et des tas de pierres; bientôt des cris d'épouvante et de douleur se firent entendre, la terreur se répandit dans les masses, on se poussa, on s'écrasa, on se précipita dans les fossés de Gabriel; le lendemain on ramassait cent trente-deux cadavres; plus de trois cents personnes moururent des suites de leurs blessures, et le peuple augura mal de cette union qui avait eu de si fatals auspices. Hélas! il avait raison, quelques années après la statue de Louis XV était brisée, à sa place s'élevait une statue colossale de la Liberté, et, à côté d'elle, la terreur dressait la guillotine, dont le couteau ne s'arrêta plus. C'est là que tombèrent les têtes de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de la princesse Elisabeth, des Girondins, des Dantonistes, de Robespierre, et de tant d'autres à qui souriait la vie en fleurs. Passons vite, cette place est funeste. Traversons le pont qui est en face de nous; commencé par Louis XVI, il a été achevé avec les pierres de la Bastille.

Ainsi parlant, nous marchions toujours; nous passâmes la Seine, dont nous remontâmes le cours en laissant à notre droite ce palais Bourbon où se font et se défont les rois : il a été respecté par la Commune, ou plutôt elle n'a pas eu le temps de le détruire, quoique pour le faire elle eût tout préparé. Quelques pas plus loin, la dévastation recommence, les maisons du quai que Boucher d'Orsay, le prévôt des marchands, a baptisé en 1708, portent l'empreinte brutale d'énormes projectiles. Plus nous avançons, plus les ravages sont nombreux et terribles; bientôt nous atteignons les édifices dévorés par le pétrole enflammé, et nous nous trouvons en face du palais de la Légion d'honneur. Hélas! qu'est-il devenu? Sa façade, ornée de délicates statues, et qui s'avançait en élégante rotonde sur le quai, s'offre à nos yeux désolés toute noire et détruite par les flammes. Ce petit bijou de grâce, qui n'était point sans une certaine afféterie, avait été construit en 1786 pour le prince de Salm, victime, je crois, de l'échafaud révolutionnaire; il fut d'abord célèbre

dans Paris sous le nom d'hôtel du prince de Salm. Devenu propriété nationale, en 1802, Bonaparte l'affecta à la chancellerie de la Légion d'honneur. Voici comment M. Frédéric Fort a raconté la scène de dévastation des édifices de tout ce quai.

« Le mardi 23, à six heures du soir, les troupes du gouvernement ayant occupé le palais Bourbon, les insurgés commencèrent à déguerpir; à plusieurs reprises ils avaient pris la fuite et l'on crut le quartier sauvé; mais les fédérés revinrent aux palais de la Légion d'honneur et d'Orsay, pour mettre à exécution les sinistres instructions parties de l'hôtel de ville. Des tonneaux de pétrole sont apportés dans la petite cour de la rue Bellechasse et le feu est mis à la partie ouest du bâtiment. En même temps, les gardes nationaux du 67e bataillon enfoncent les portes du Conseil d'Etat et apportent dans les salles et la bibliothèque des matelas imprégnés de pétrole. Tout le rez-de-chaussée est incendié et le feu se communique rapidement au premier, à la Cour des comptes, par les escaliers et surtout par les vastes ouvertures pratiquées au plafond des salles d'attente pour recevoir le jour.

« Il était sept heures moins vingt quand le feu éclata; il se propagea avec une rapidité inouïe qui s'explique par la construction du bâtiment, tout en bois à l'intérieur et rempli de papiers. Non-seulement tout Paris fut couvert de paperasses enflammées, mais le vent en porta à Versailles, et, ce qui est plus éton-

La rue Royale. Dessin de H. Clerget.

nant, les pompiers accourus du département de l'Eure rapportèrent des débris de papiers noircis provenant de la Cour des comptes et qui avaient voltigé jusqu'à Evreux. Le palais est entièrement consumé, il ne reste que les murs. L'escalier de la Cour des comptes est couvert par les fresques de Chassériau, qui ont échappé en partie; les deux grisailles du bas sont intactes; au premier, le grand panneau représentant *la Paix protectrice des arts* est brûlé en partie; le panneau en face, *l'Ordre pourvoit aux frais de la guerre*, est presque intact, ainsi que les panneaux du fond : *la Justice réprimant les abus* et *le Commerce rapproche les peuples*.

« Au Conseil d'Etat, deux belles toiles sont en cendres : *le Président Duranty*, par Paul Delaroche, dans la salle du contentieux, et *Justinien*, par Eugène Delacroix, dans la salle de législation. Dans la grande salle de l'assemblée générale se trouvait une série de beaux panneaux représentant Vauban, Sully, Colbert, Richelieu, Turgot, Suger, Portalis et Cambacérès. »

Regardez, mon cher Guillaume, combien est vrai ce que je vous disais de l'art à propos des Tuileries. Cette ruine immense du palais d'Orsay vous saisit d'horreur par son immensité même, mais le sentiment douloureux que l'on éprouve n'est pas comparable à celui que l'on ressent en contemplant la dévastation du petit pavillon de la Légion d'honneur. Pourquoi cette différence de sensations? C'est que le palais d'Orsay était une œuvre de maçons travaillant dans le goût du jour, tandis que l'hôtel du prince de Salm sortait tout gracieux et tout pimpant des mains d'un véritable artiste.

Tenez, regardez la Caisse des dépôts et des consigna-

tions et cette gigantesque caserne, qui a servi tour à tour aux gardes du corps et à la garde impériale. Le premier édifice, tout consumé qu'il est, conserve encore dans ses ruines une grâce particulière et l'harmonie des lignes architecturales, tandis que l'autre n'a l'air que d'une vieille fabrique dans laquelle une machine en éclatant a mis le feu.

Mais Guillaume n'était plus à ce que je lui disais; pâle, la tête baissée, il s'en allait répétant : « Les monstres ! les monstres ! tout détruire, tout brûler ! les monstres ! les monstres ! » Quand nous arrivâmes à la hauteur de la rue du Bac, il poussa un cri lugubre et fut forcé de s'appuyer contre le parapet du pont Royal. C'était, en effet, un horrible spectacle que celui qui s'offrait à nos yeux, toute la largeur de la voie n'était qu'un encombrement de ruines. Après avoir mis le feu aux palais du quai, les incendiaires, poursuivis par les balles des Versaillais, avaient épuisé leur rage sur la malheureuse rue du Bac, et, à la tombée de la nuit, flambait tout le lot de maisons compris entre les rues du Bac, où était ce ruisseau boueux que Mme de Staël regrettait tant dans son exil, et les rues de Verneuil, de

La rue de Lille et la rue du Bac. Dessin de H. Clerget.

Beaune et le quai d'Orsay. Autour de cet immense brasier une lutte acharnée avait eu lieu; l'on se battit réellement sur les charbons brûlants, dans la fumée ardente, et presque dans les flammes. Qui n'a pas vu ces horreurs ne saurait y croire ; il n'y a que le pinceau ou le burin qui puissent les reproduire et les faire comprendre. L'incendie ne s'allumait point comme dans les circonstances ordinaires, sur un point isolé, à un étage, où l'on aurait pu le combattre : les fédérés en guenilles, ivres de vin et de désespoir, suivis de femmes plus atroces encore qu'eux-mêmes, s'en allaient enfonçant les portes, répandant partout des flots de pétrole; et quand une maison, deux maisons, un quartier tout entier étaient ainsi imprégnés, accordant à peine aux habitants, aux pâles mères, aux enfants en pleurs, cinq minutes pour fuir, ils laissaient tomber un haillon enflammé; le feu courait comme un éclair : dans une seconde, du sol au grenier, tout brûlait et d'immenses colonnes de flammes et de fumée rougie s'élevaient jusqu'aux cieux.

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS PREMIERS ANCÊTRES (1).

L'HOMME MIOCÈNE EN FRANCE.

I. — LA MER DE BEAUCE.

La mer ! partout la mer ! des flots, des flots encor !
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor :
Ici des flots, là-bas des ondes ;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés ;
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés
Rouler sous les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voltigeant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,
Ou l'azur de leurs larges queues.
La mer semble un troupeau secouant sa toison ;
Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon :
Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

V. Hugo.

Au loin s'étendaient les flots bleus d'une mer paisible. A sa surface se jouaient d'énormes animaux, bondissant, frappant l'eau de leurs queues puissantes, la lançant dans les airs en jets brillants, et s'ébattant les uns à côté des autres, de même que nous voyons aujourd'hui les marsouins jouer et rouler à travers les vagues. C'était une troupe d'*halitérions* (2) dont les ébats remuaient la mer.

Or la mer de Beauce était remarquable par son peu de profondeur, et surtout par les nombreux bancs de sable pierreux dont elle était parsemée. Elle couvrait de ses bras ramifiés, quelquefois même interrompus, une bonne moitié de l'Europe occidentale. Les lieux où s'élèvent maintenant Paris, Londres, Bruxelles formaient alors le lit de ce magnifique océan, et nous foulons les sables et les limons remplis encore des anciens habitants de ces mers. A l'ouest, les terrains primitifs des Bretagnes française et anglaise présentaient une bande qui séparait cette mer de l'Océan, ou peut-être n'étaient qu'une île au milieu de ces immenses étendues d'eau.

La partie sur laquelle nous arrêtons nos regards se développe depuis les environs de Châteauroux, au sud, jusque sur les côtes d'Angleterre, au nord ; depuis les environs de Joigny, à l'est, jusque vers le Mans, à l'ouest (3).

Ainsi entourée d'une bordure de collines verdoyantes, cette mer semblait un miroir dans lequel se reflétaient seuls quelques nuages en passant. Notre pays, aujourd'hui vieilli et refroidi, notre ciel trop souvent brumeux et gris, ne peuvent plus donner une idée de la splendeur que la nature revêtait à cette époque.

La mer de Beauce (4) présentait des découpures profondes, ressemblant beaucoup aux fjords qui, de nos jours, dentèlent les côtes de Norwége ; elle s'enfonçait en longs golfes entre les collines, et ces golfes peu profonds se maintenaient remplis d'immenses amas de bois. Des troncs d'arbres gigantesques s'y empilaient à demi perdus dans le sable fin du fond, à demi plongés dans l'eau qu'envahissait la puissante végétation des joncs, des prêles énormes, des sphaignes et des plantes qui habitent les marais torrides (1).

Au milieu de cet inextricable amas de bois entrelacés, roulés, brisés, — tels que nous en voyons des trains naturels descendre le cours du *Père des fleuves*, du Mississipi américain, — flottaient les énormes carcasses des grands animaux morts, roulés à la mer sous l'effet des

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

(2) Espèce de lamantin.

(3) Pictet, *Traité de Paléontologie*, t. I, p. 373. — Gervais, *Traité de Zoologie et de Paléontologie françaises*, p. 144.

(4) Élie de Beaumont et Dufrénoy, *Carte géologique de la France.*

(1) Cette étendue d'eau, qu'on appelle aussi *mer miocène*, couvrait, ainsi que nous venons de le voir, la plus grande partie de l'Europe centrale, baignant le sud de l'Angleterre, la Belgique et le plateau septentrional de la France ; car la Manche n'existait pas encore, et les îles britanniques, bien plus étendues qu'aujourd'hui, formaient probablement le nord du grand continent atlantique, qui, s'étendant jusqu'aux Açores, remplissait une grande partie de l'espace que couvre aujourd'hui l'Océan.

Les Vosges s'avançaient comme un promontoire allongé ; le bassin de Mayence s'étendait au levant, suivant ces montagnes, et baignait le pied du Taunus, de l'Odenwald, de la Forêt-Noire, du Hardt et du Hundsrück. Un fjord puissant s'enfonçait dans les terres jusque vers l'endroit où s'élève Bâle, passant près du Vogelsberg et du Habichtswald.

Un autre golfe miocène s'étendait entre les montagnes de la Bohême et celles de la Moravie, les Carpathes et les Alpes du nord-est ; il deviendra le bassin du Danube dans des temps bien postérieurs. Enfin ce même golfe lançait dans les terres, du côté du nord, trois fjords : ceux de Tœplitz, Falkenau, Eger (Bohême). Communiquait-il avec la mer de Beauce française ? C'est ce que nous ne savons pas encore. Mais il faisait partie de la grande mer miocène hongroise, qui comprenait dans son pourtour accidenté la mer de Marmara et la mer Noire, et il s'ouvrait dans cette mer vers Œdenbourg, entre le Leithagebirge et Haimbourg.

Lorsque les Alpes se soulevèrent à nouveau, cet immense bassin se trouva coupé de la grande mer et enfermé dorénavant entre les prolongements des Carpathes ; peu à peu, sous les rayons ardents du soleil, sous l'influence des vents puissants, l'eau s'évapora dans cette immense saline. Ainsi furent formées les grandes couches de sel gemme du midi de la Gallicie et celles de Transylvanie, qui se prolongent jusque dans la Moldavie et la Valachie. Nous retrouvons à Wieliczka et à Bochina les vases marines qui ont dû supporter le sel cristallisé en couches puissantes à leur surface. Elles sont devenues — probablement sous l'influence d'une chaleur inférieure volcanique — de l'argile, du gypse, de la marne, et des grès plus ou moins schisteux.

Une mer plus profonde s'étendait près du Jura, dans les lieux où allaient être les Alpes, depuis la Savoie jusqu'en Bavière, en traversant la Suisse. C'est dans cette mer que se déposaient les immenses assises de la *molasse*, par un premier soulèvement des Alpes elles-mêmes. Alors les Alpes se dressaient aussi abruptes dans la mer que des aiguilles taillées à pic, et les vagues brisaient sur elles avec un bruit formidable, en rongeant et désagrégeant les parties friables et peu solides, qui retombaient dans l'abîme, formant des amas de 300 à 400 mètres d'épaisseur.

Mais bientôt la force terrible qui chassait les Alpes devant elle fit un dernier effort : les pics se dressèrent plus ardus encore, entraînant la molasse à leurs cimes et le long de leurs pentes. Aujourd'hui cette roche de débris accumulés forme le sommet du Righi — à 5340 pieds — et celui de la pyramide du Speer — à 6020 pieds au-dessus du niveau de la mer !

pluies torrentielles, et peu à peu poussés au fond des fjords par le vent. C'était en quelques endroits un immense charnier de cadavres qui pourrissaient sous la puissante fermentation du soleil et des eaux. Les *Mastodontes*, les *Eléphants*, les *Hippopotames*, venaient y rejoindre les restes des *Dauphins*, des *Phoques*, des *Tortues*, et même des *Poissons*, que le courant charriait. Les orages, fréquents sous ces latitudes — que rappellent celles que nous nommons *tropicales* sur notre terre actuelle — balayaient les pentes des forêts et des pampas qui couronnaient les collines; ils roulaient les *Cerfs gigantesques*, les *Hippothérions*, les *Machœrodontes* et les *Dinothérions*, qui venaient, eux aussi, augmenter la masse des matières animales arrêtées au milieu des immenses trains de ces bois enchevêtrés.

Peu à peu, sous l'influence de l'humidité, de la chaleur et de l'air, les bois changèrent de nature : une sorte de carbonisation les envahit, telle que nous la voyons, de nos jours, transformer en noir le bois des pilotis et des autres constructions enfoncées sous l'eau, et qui ne subissent aucunement l'action intermittente de l'oxygène de l'air. Peu à peu, les arbres s'enfoncèrent dans la mer et disparurent, se tassant d'eux-mêmes sous la formidable pression de leur masse, puis, de plus en plus, sous le poids des vases accumulées et des détritus amoncelés par la mer pendant des siècles. Les bois devinrent charbon; et c'est ainsi que se sont formés les amas de lignites bitumineux que les hommes actuels ont retrouvés dans toutes les criques de l'ancienne mer miocène. Partout où les masses végétales seules ont été entraînées par les flots, le lignite est sec, tandis que la formation des pétroles et des autres essences ou produits hydrocarbonés ne peut être attribuée qu'à la présence de matières animales parmi ces débris. Il n'est point inadmissible, non plus, que la résine qui imprégnait les troncs des pins dont nous parlerons tout à l'heure, pins qui s'étendaient en massifs immenses, ne soit aussi pour une certaine part dans la quantité d'huiles minérales que ces merveilleuses périodes de végétation luxuriante nous ont léguées.

Non loin de cette banquise de matières organiques, animales et végétales, les bas-fonds de la mer portaient un village en miniature, s'étendant sur un îlot de sable couvert de coquillages, et se joignant à l'embouchure d'un fleuve immense par une digue admirablement bâtie. C'était un castor qui avait établi là une de ses colonies, castor de la taille d'un sanglier, et à qui l'on donne le nom de *Conodonte*. Sous la dent redoutable de semblables rongeurs, les arbres énormes de la forêt voisine ne résistaient pas longtemps et venaient renforcer les digues savantes qui élevaient en tous temps le niveau de l'eau à la hauteur voulue pour ne jamais laisser à découvert l'entrée sous-marine des huttes. Les travaux de ces intelligents animaux devaient être incessants, car chaque jour le fleuve charriait des limons plus abondants qui venaient recouvrir peu à peu le banc de sable de la mer de Beauce. C'est ainsi que, plus tard, on trouvera les coquilles marines, les huîtres, qui en formaient la surface, recouvertes par une couche de vase, laquelle sera devenue un grès siliceux et dur rempli de mollusques et de coquilles d'eau douce.

Au bord du lac s'étendait une lisière de *Saules à larges feuilles* (1) occupant le rivage. Un peu plus loin, des *Protéacées* aux formes bizarres, aux feuilles lustrées, croissaient en compagnie des *Aubépines*, des *Mimosas*, des *Bruyères*; puis, au delà, s'étendait la forêt!

Entrons ensemble sous la voûte immense que forment ces arbres entrelacés; abandonnons pour un moment le bruit continu, strident, agaçant, que font sur le bord des marais les *Cigales*, les *Grillons*, les *Sauterelles*, les *Grenouilles* d'arbre et d'eau; avançons dans le silence et l'obscurité de la forêt vierge.

Sous ces arbres colossaux, qu'on croirait peuplés d'animaux innombrables, point de mouvement, point de vie. Nous ne voyons pas encore le singe *Pliopithèque* (1) bondir d'une branche à l'autre, et nous n'entendons pas ses glapissements railleurs. Ni *Tapirs*, ni *Lophiodons*, ni *Tigres*, ni *Jaguars* ne traversent le sentier à demi effacé que nous suivons, tandis que nous eussions pu croire les rencontrer à chaque pas. Çà et là, de loin en loin, nous entendons retentir une note prolongée, plaintive, mélancolique, poussée par une sorte de *Tétras*.

Mais un ruisseau nous barre le chemin, un ruisseau qui s'enfuit en murmurant au travers des longues racines pendantes. Tout à coup, une voix sonore éclate devant nous, puis derrière : ce sont des oiseaux splendides, marchant par couples et ne quittant jamais la cime des grands arbres; l'un signale à ses compagnons par un cri de trompette le chemin qu'il faut suivre. Un autre solitaire ailé gazouille doucement quelques notes commençant très-haut, comme un appel, et arrivant aux notes basses par une dégradation harmonique.

Telle est l'impression première de la forêt vierge; cette impression est trompeuse; en réalité, il existe partout, autour de nous, une très-grande variété de mammifères, d'oiseaux et de reptiles. Mais, d'une part, ils sont répartis sur d'immenses espaces, de l'autre, ils ont peur les uns des autres, et, tandis que le soleil darde du ciel embrasé ses rayons perpendiculaires, ils demeurent tapis dans leurs impénétrables retraites. On n'entend donc que de rares chants d'oiseaux, et ces chants ont un caractère pensif et mystérieux qui nous impressionne vivement et rend plus intense le sentiment de la solitude.

Parfois cependant, du milieu de cette immobilité muette, un hurlement, un cri soudain vient ébranler nos nerfs; c'est un frugivore sans défense sur lequel s'abat un chat-tigre, c'est un ruminant qu'un serpent a saisi dans ses enroulements furtifs et broie contre un tronc d'arbre. Puis tout retombe lourdement dans l'atonie de cette inhospitalité sauvage. Un craquement soudain nous fait frissonner, et nous tournons involontairement la tête : c'est un rameau énorme qui se détache, c'est quelque arbre entier qui tombe pesamment sur le sol, brisant tout ce qui l'avoisine, et cependant n'éveillant point d'écho. Tout est mort, tout est pesant dans le silence de ces lieux déserts.

Tenus perpétuellement en alerte, nous devenons plus impressionnables par cette continuité de bruits inattendus. Nous prêtons l'oreille, et des sonorités que rien n'explique se propagent sous bois sans que nous puissions nous rendre compte de leur origine. On dirait parfois le rebondissement d'une barre de fer contre la dure écorce d'un arbre miné en dedans; un cri perçant déchire l'air; un lugubre roulement passe sous les feuilles; nous pensons qu'une horde de Masto-

(1) *Monde primitif de la Suisse*, Osc. Heer, 1865, Zurich.

(1) *Pliopithecus antiquus. Étude sur les silex travaillés de Thenay* (Eure-et-Loir), par l'abbé Bourgeois.

dontes (1), un troupeau de Dinothériens (2) gigantesques passe dans le lointain de ces solitudes. C'est peut-être un *Amphicion géant* qui hurle... Mais ces sons étranges ne se renouvellent pas, et le silence profond qui leur succède accroît encore notre malaise...

Tournons-nous vers le sauvage qui nous sert de guide et qui marche d'un pas allègre sous son sayon de peau bigarrée : nous le verrons tout à coup tressaillir. C'est que, pour sa naïve imagination, ces bruits inexplicables sont l'esprit de la forêt. Pour lui, cet esprit malfaisant est une espèce d'orang-outang couvert d'une toison touffue qui habite l'intérieur des arbres centenaires. Il ne l'a pas vu; mais le père de son grand-père a ouï dire qu'on l'avait vu : il a les pieds fourchus et la face terrible, colorée d'un rouge vif comme le feu.

Tout à coup, notre guide s'arrête ; les sons magiques ont de nouveau retenti. Il se prosterne à plat-ventre et compose lui-même un charme qui le protégera. C'est la feuille d'un palmier qu'il cueille, qu'il plie en anneau et qu'il suspend à la première branche étendue qui croise notre sentier...

Cependant, nous entrons dans une clairière. Sous nos pieds s'étend un tapis de fougères presque semblables à l'*Aquiline*, dont tous les enfants ont coupé obliquement la tige pour y découvrir l'aigle d'Autriche formé par les fibres noires qui croisent le bois blanc de la branche. Sur nos têtes un *Bouleau* au feuillage délicat se balance, bruissant doucement au moindre souffle de l'air. Salut, bouleau de nos montagnes! Salut, arbre gracieux au feuillage toujours en mouvement! Triste, gris, rugueux comme les terrains pierreux que tu animes par ta présence, sans cependant leur apporter d'ombre, salut!

Plus loin, le massif reprend son empire. Voici un *Plaqueminier*, un *Ebénier* aux feuilles d'un vert sombre, pâles en dessous, un *Laurier* qui nous rappelle les îles Canaries, tandis que son voisin nous transporte dans les chaudes solitudes de l'Algérie. Nous accrochons nos vêtements à un *Jujubier* tortueux, aux feuilles ovales et luisantes, et dont les épines nous rappellent que nous nous y sommes déchirés dans l'Inde. Voici un *Myrica* au suc résineux, à l'odeur balsamique, une sorte de *Houx* à feuilles piquantes, un *Sumac* aux fleurs en pyramide, des *Chênes verts* de dix espèces, nous barrant la vue par leurs petites feuilles coriaces et persistantes. Hélas ! nous ne trouverions aujourd'hui tous ces végétaux de notre pays qu'au Mexique.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) *Mastodon angustidens.* (2) *Dinotherium Cuvieri.*

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA BATAILLE DE DORKING.

La Bataille de Dorking, tel est le titre d'une œuvre humoristique attribuée à un des plus célèbres écrivains de l'Angleterre, et qui vient d'obtenir un immense retentissement de l'autre côté du détroit. Il s'agit d'un vieillard qui, en 1921, raconte à ses petits-enfants la conquête du Royaume-Uni par les armées allemandes, et décrit la grande bataille qui a décidé du sort de son pays. On le voit, nous naviguons en pleine fantaisie; mais ici la fiction emprunte à l'exactitude des détails un tel air de vérité, que, comme dans le drame moderne, on serait tenté de croire que *c'est arrivé*. La nature elle-même de l'œuvre accuse en outre, dans l'esprit de nos voisins, une préoccupation dont l'opinion publique en Europe doit tenir un compte sérieux. A ce point de vue *la Bataille de Dorking* mérite toute notre attention, et nous avons voulu en donner à nos lecteurs une analyse fidèle.

« Quelle nation, dit l'auteur, eut jamais plus d'avertissements! Si nous étions la première nation du monde pour le commerce, nos voisins étaient le premier pouvoir militaire de l'Europe. Ils avaient battu les Russes et les Autrichiens, et les Prussiens aussi dans le temps jadis, et ils se croyaient invincibles. Et cependant, en quelques mois, l'armée que l'on avait crue si longtemps la première de l'Europe était complétement battue et faite prisonnière. Jamais, dans l'histoire, on n'avait vu de pareilles défaites, et avec cette preuve devant les yeux de la folie de ne pas croire à la possibilité d'un désastre, simplement parce qu'il n'est pas encore arrivé, on aurait pu croire que nous aurions été assez sensés pour profiter de la leçon. A la vérité, cela agita le pays pour un temps; il n'y eut qu'un cri sur la nécessité de réorganiser notre armée et de mettre nos défenses en état de résister aux attaques soudaines d'un ennemi formidable.

« Mais bientôt les divisions politiques, la crainte de porter atteinte à l'industrie du pays firent perdre de vue les projets de réorganisation de l'armée. L'opinion que notre flotte suffirait à la protection du pays trouva dans l'amour-propre national un puissant auxiliaire; bref, l'émotion produite par les derniers événements se calma peu à peu, et la nation s'endormit de nouveau dans une trompeuse sécurité.

« Ai-je besoin de vous dire comment la catastrophe arriva? D'abord le soulèvement des Indes nous enleva une partie de notre armée; puis vint la rupture avec l'Amérique, dont nous avions été menacés pendant des années, et nous fûmes contraints d'envoyer dix mille hommes pour défendre le Canada. Notre armée régulière était donc moindre encore que de coutume, et la moitié environ était en Irlande, occupée à empêcher l'insurrection féniane de s'étendre dans l'Ouest. De plus, notre flotte était dispersée au loin ; quelques vaisseaux gardaient les Indes occidentales; d'autres avaient pour mission de prévenir la piraterie dans les mers de Chine; d'autres enfin devaient protéger nos colonies des bords du Pacifique.

« C'est pendant que nous étions dans cet état, avec nos vaisseaux disséminés dans le monde entier et notre pauvre petite armée coupée en plusieurs détachements, que fut publié le traité secret, et que la Hollande et le Danemark furent annexés. On entend dire aujourd'hui que nous aurions pu échapper à nos malheurs, si nous nous étions tenus tranquilles jusqu'à ce que nous eussions arrangé nos autres difficultés; mais les Anglais ont toujours été un peuple emporté ; le pays tout entier

frémissait d'indignation, et le gouvernement, poussé par la presse et suivant le courant, déclara la guerre. Nous nous étions jusqu'ici tirés de tous nos mauvais pas, et nous espérions que notre bonne étoile nous tirerait encore de celui-là. »

Alors, comme de juste, on commença à se remuer comme des fourmis par tout le pays. Un recrutement de cinquante mille hommes, avec une prime d'engagement exceptionnelle, et une levée de cinquante mille cinq cents hommes de milice furent votés par le Parlement. De même pour la flotte. Frégates cuirassées, avisos, canonnières, monitors, chaque chantier eut sa commande.

« Ce fut un lundi que la déclaration de guerre fut officiellement annoncée, et en quelques heures nous pûmes nous rendre compte des préparatifs faits par l'ennemi en vue de l'éventualité qu'il avait réellement amenée, bien que la déclaration de guerre vînt de notre part. Nous reçûmes par le télégraphe son invocation au dieu des batailles, que, disait-il, nous avions déchaîné contre lui; et, à partir de ce moment, toute communication avec le nord de l'Europe nous fut coupée. Nos ambassadeurs et nos consuls firent leurs paquets en moins d'une heure, et ce fut comme si nous étions tout à coup revenus au moyen âge. La muette stupeur des habitants de Londres, le lendemain matin, quand les journaux parurent sans nouvelles, se bornant à quelques maigres conjectures sur les événements, fut un des traits les plus saisissants de cette guerre, qui devait amener tant de surprises. Tout avait été prévu par l'ennemi, et nous ne devions pas en être étonnés, car nous avions vu le même État, quelques mois auparavant, mettre sur pied, en quelques jours, un demi-million d'hommes, pour conquérir la première nation militaire de l'Europe, avec aussi peu d'embarras que notre ministère de la guerre en fait pour transporter une brigade d'Aldershot à Brighton, et cela sans les alliés qu'il avait alors. Comme nos voisins, nous ouvrîmes les yeux lorsqu'il fut trop tard.

« Au reste, les journaux ne furent pas longs à se mettre au courant des nouvelles ; il n'y a organisation si bien combinée qui soit impénétrable à un correspondant spécial, et, dans quelques jours, bien que nous fussions privés de toute communication ferrée ou télégraphique avec l'Europe, les principaux faits transpirèrent. On avait mis l'embargo sur tous nos vaisseaux qui se trouvaient dans les ports du littoral, depuis la Baltique jusqu'à Ostende ; les flottes des deux grandes puissances alliées avaient mis à la voile, et l'on supposait qu'elles se rassemblaient dans quelque port du Nord ; on entassait des troupes à bord de ces steamers, dont la plupart étaient des vaisseaux anglais. Il était clair que l'on méditait une invasion.

« Cependant en dix jours nos escadres avaient été réunies, inférieures, il est vrai, en nombre, à celles de l'ennemi, car la meilleure partie de notre flotte croisait en ce moment aux Dardanelles et sur les côtes d'Irlande. Quoi qu'il en soit, lorsqu'elles levèrent l'ancre, lorsque la reine les passa en revue, acclamée par la foule des matelots qui couvraient le pont des navires, pas un Anglais ne douta de la victoire. Le *Times* accrut encore cette confiance par un de ces articles dont l'organe de la Cité a gardé le secret.

« Le mardi 10 août, la flotte quitta le détroit et mit le cap sur la mer du Nord. Un câble sous-marin, qu'elle posait tout en avançant, la tenait en communication constante avec l'Angleterre. Aussi les nouvelles arrivaient-elles d'heure en heure, et l'on juge de l'impatience avec laquelle on les attendait. Le jeudi matin, « la flotte ennemie est en vue », nous apprend le télégraphe. Aussitôt les affaires s'arrêtent, les bureaux se ferment, la foule se dispute les journaux. A midi, « la « flotte anglaise avait ouvert le feu à trois milles environ « sous le vent du vaisseau amiral. » Jusque-là tout allait bien. Mais bientôt : « L'ennemi a fait sauter une de nos « frégates cuirassées. » — « Ses torpilles nous causent le « plus grand dommage. » — « L'ennemi vient d'aborder « le vaisseau amiral. » — « Le vice-amiral a donné l'ordre « à... » Ici le télégraphe resta muet, et, pendant deux jours, point de nouvelles. A la fin du deuxième jour, un vaisseau cuirassé, qui seul avait échappé au désastre, entra dans Portsmouth et nous apprit l'étendue de nos malheurs. Nos marins, braves comme toujours, avaient essayé de joindre l'ennemi, mais celui-ci avait évité le combat et, dans sa fuite, semé derrière lui ces engins de destruction qui avaient coulé successivement tous nos vaisseaux; cela s'était passé, pour ainsi dire, en quelques minutes.

« La panique et l'excitation qui suivirent l'arrivée de cette épouvantable nouvelle ; comment la rente tomba à 35 ; comment tout le monde courut à la Banque, qui fut obligée de suspendre ses payements ; la faillite de la moitié des maisons de la ville ; les décrets du gouvernement suspendant les payements en espèces et la présentation des billets; l'appel aux armes et la réponse unanime du pays ; tous ces faits appartiennent à l'histoire, et je ne les raconterai pas.

« Mais si les engagements volontaires s'accrurent en quelques jours d'une façon surprenante, si la faillite et la suspension de tout travail versèrent dans les rangs de l'armée une foule de jeunes gens désormais inoccupés, les fusils manquaient, et ceux qu'on nous distribua étaient pour la plupart des armes de rebut, qui ne valaient guère mieux, entre nos mains, que des manches à balai. Cependant l'enthousiasme, sinon la confiance, semblait devoir réparer toutes ces fautes. Des camps se formèrent à Douvres, à Brighton, à Harwich et dans d'autres endroits encore. On faisait l'exercice, on incorporait les volontaires dans les régiments, on formait les brigades. Personne ne refusait sa vie pour la défense du sol sacré de la patrie. Mais que pouvait cette bonne volonté sans l'armement, sans la discipline, sans l'habitude des armes, sans le nombre? Le 15 août, on avait aperçu la flotte ennemie au large du détroit; nos bateaux pêcheurs avaient été capturés ou coulés bas. Enfin l'ennemi avait débarqué en force près d'Harwich.

« C'était donc sur le sol anglais qu'il fallait désormais combattre et vaincre, ce sol respecté jusque-là, que le pied de l'envahisseur n'avait pas foulé depuis Guillaume de Normandie. Et dans quelles conditions allions-nous lutter? »

Ici l'auteur nous raconte, en simple volontaire, les détails de cette campagne si courte, et dont les résultats sont l'anéantissement de la puissance britannique ; l'ineptie de l'intendance, qui laisse les troupes manquer de munitions et de vivres ; les ordres et les contre-ordres des généraux ; les marches et les contre-marches des brigades et des divisions ; la vaillance des uns et les défaillances des autres ; le découragement que les premiers revers et l'incapacité des chefs sèment dans les rangs; les émotions d'un conscrit, quand, pour la première fois, il entend les balles siffler à ses oreilles

et les obus passer sur sa tête. Toute cette partie de son récit est faite de main de maître, et le lecteur assiste en réalité à ces scènes, dont l'émotion le gagne peu à peu ! Hélas ! nous aussi, Français, nous avons éprouvé toutes ces angoisses, ressenti toutes ces douleurs, et ce n'étaient pas, comme ici, des angoisses et des douleurs imaginaires. Aussi nous dispenserons-nous de raconter cette bataille de Dorking, qui commence par une apparence de victoire et finit par une épouvantable défaite. Mais une observation nous frappe dans l'œuvre du romancier anglais. On sent que l'histoire de nos revers lui a appris ce qu'il devait attendre des armées allemandes :

« Nous avions entendu parler de générosité à la guerre ; nous n'en trouvâmes aucune chez notre ennemi. Nous avions déclaré la guerre, disait-il, et nous devions en supporter les conséquences. Londres et notre arsenal pris, nous étions à la merci du vainqueur, et il abusa cruellement de sa victoire. Qu'ai-je besoin de vous dire le reste ? L'indemnité de guerre que nous eûmes à payer, les impôts qu'il fallut lever pour y faire face, et dont nous nous ressentons encore aujourd'hui ; la brutale franchise avec laquelle on nous dit que nous devions faire place à une nouvelle puissance navale et être mis hors d'état de prendre notre revanche ; les troupes victorieuses vivant sur nos terres à bouche que veux-tu ; leur présence rendue plus amère encore par le semblant de légalité de leurs réquisitions. J'ai peine à comprendre encore aujourd'hui comment nous survécûmes à toutes ces humiliations. »

Ne croirait-on pas lire l'histoire de la campagne de 1870-71, et le rêve du romancier anglais n'est-il pas tout simplement le souvenir de ce qu'il a vu ou de ce qu'il a entendu raconter ? La conclusion n'est pas moins étrange et digne de remarque :

« Que nous était-il laissé pour vivre, dépouillés de nos colonies ; le Canada et les Indes occidentales donnés à l'Amérique ; l'Australie forcée de nous abandonner ; l'Inde à jamais perdue, après que nos compatriotes, privés de tout secours de la mère patrie, eurent été tous massacrés dans leurs efforts pour maintenir le pays sous notre domination ; Malte et Gibraltar cédés à l'ennemi ; l'Irlande, indépendante, et dans un état perpétuel d'anarchie et de révolution ? Quand je pense à l'état où je vois mon pays aujourd'hui, son commerce perdu, ses manufactures abandonnées, ses ports vides, en proie au paupérisme et à la misère, et que je me rappelle ce qu'il était dans ma jeunesse, j'ai vraiment honte d'avoir survécu à tant de désastres. *Il n'en fut pas de même de la France.* Là aussi ils eurent à dévorer le pain de la honte sous le joug de l'envahisseur ; le coup qui les frappa fut aussi soudain et aussi violent, et leur chute aussi profonde que la nôtre ; mais on ne pouvait leur enlever le sol fertile ; ils n'avaient pas de colonies à perdre ; leurs riches plaines, qui faisaient leur prospérité, leur restaient, *et ils purent se relever du coup qui leur avait été porté.* »

Nous disions tout à l'heure le *rêve* du romancier anglais. Est-ce bien un rêve ? Ne serait-ce pas plutôt un coin soulevé du voile qui cache l'avenir ? Dieu le sait. Mais l'Angleterre se demande dès aujourd'hui si, en abandonnant l'alliée qui la sauva à Inkermann, elle ne s'est pas trahie elle-même, et c'est cette inquiétude, ce doute, et peut-être ce remords, dont nous avons cherché la preuve dans *la Bataille de Dorking.*

CH. WALLUT.

NOUVELLES.

LA FEMME DOIT SUIVRE SON MARI (1).

V

Rodolphe, qui avait déjà vu quatre ou cinq fois l'opéra qu'on représentait, ne se hâta pas de reprendre sa place dans la loge de sa femme. Il fit encore quelques visites dans la salle, il alla flâner dans le foyer, il sortit pour fumer son cigare, et ne revint pour retrouver Albine que lorsque le troisième acte était à moitié joué.

Mais quand il rentra dans la loge, il s'arrêta sur le seuil avec une profonde surprise : elle était vide.

Rodolphe revint chez lui en toute hâte.

— Madame est rentrée ? demanda-t-il vivement au valet de chambre.

— Mais non, monsieur, répondit celui-ci d'un air ébahi. Je croyais que monsieur et madame étaient ensemble à l'Opéra.

— Ah ! dit tout à coup Rodolphe, étourdi que je suis ! Comment se fait-il qu'il ne me soit pas venu la pensée qu'elle était allée dans quelque loge amie faire une visite de voisinage ? Je retourne à l'Opéra.

Il prit son chapeau et allait sortir, quand le domestique le retint, en lui disant :

— Ah ! j'oubliais, monsieur... La femme de chambre de Mme la marquise de Vilneux vient d'apporter cette lettre, en me recommandant bien de la remettre à monsieur dès qu'il serait de retour.

— Comment ! une lettre de la marquise ?... mais elle était avec nous à l'Opéra !

Il prit la lettre brusquement et ne put s'empêcher de jeter un cri en reconnaissant l'écriture de sa femme.

Le valet de chambre, qui flairait un mystère, le regardait d'un air curieux.

Rodolphe lui fit signe de sortir. Dès qu'il fut seul, il ouvrit la lettre, d'une main frémissante, et lut ceci :

« Je viens d'apprendre une chose infâme, qui m'indigne et me terrifie. On m'a dévoilé les odieux mystères de vos parties de jeu, vos fraudes, votre honte !... Vous m'avez trompée, monsieur !... apprenez qu'une honnête femme a le droit de ne vouloir épouser qu'un honnête homme. Du moment où le déshonneur est chez vous, je n'y suis plus chez moi : je reste près de ma tante, qui me servira de mère, et vous ne me reverrez jamais. »

En recevant cette lettre, Rodolphe fut anéanti ; il y eut en lui un mélange de honte et de fureur, et ce qui lui restait de cœur bondit sous l'affront.

Puis, après s'être demandé avec rage qui avait pu apprendre ce secret à sa femme, après avoir senti monter à son front une dernière rougeur, il reprit le dessus. Ce qu'il pouvait avoir encore de délicatesse dans l'âme commençait à se bronzer : il fallait bien qu'il se fami-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

liarisât avec les affronts ; le métier de fripon a ses charges. Il était entré d'abord timidement et avec les saintes révoltes de l'honneur dans la carrière de l'escroquerie, toute nouvelle pour lui ; puis, peu à peu, il en avait pris les habitudes ; il s'était installé dans la friponnerie, tout en en variant la forme et en la faisant passer du tapis vert au bureau de l'homme d'affaires.

Il ramassa la lettre qu'il avait jetée, la relut, et finit par se dire, en haussant les épaules :

— Il faut lui pardonner ses insolences ; c'est une enfant que je formerai.

Il n'entendait pas se séparer d'elle, elle entrait dans ses spéculations : non-seulement Albine était pour lui la femme séduisante, la femme qu'on aime, mais elle était aussi la maîtresse de maison qui lui permettait d'ouvrir son salon, pour éblouir les dupes ; elle était le charmant porte-respect qui faisait de l'aventurier un homme posé.

Il tomba comme la foudre chez la marquise, pour réclamer sa femme.

Il commença, bien entendu, par dire qu'on l'avait odieusement calomnié et par demander le nom de celui qui avait fait circuler cette fable monstrueuse.

Mais Albine se contenta de le regarder avec un souverain mépris et de lui répondre :

— Je ne puis mettre en doute la parole de celui qui m'a éclairée ; quant à son nom, vous ne le saurez jamais, et je vous prie de vous retirer.

— Soit, répondit-il, mais avec vous.

— Moi, je reste ici, et rien au monde ne m'obligera à vous suivre.

A son grand étonnement, Rodolphe lui répondit :

— Je suis trop homme du monde, ma chère amie, pour vous enlever de vive force : ce serait de très-mauvais goût. Un portefaix vous prendrait dans ses bras robustes, et de par le droit du plus fort, vous transporterait dans son domicile ; les gens bien élevés n'agissent pas ainsi.

Il salua poliment sa femme et la marquise, et revint seul chez lui.

Albine s'en croyait délivrée.

Mais le lendemain elle vit apparaître un monsieur en habit noir, en cravate blanche, sans barbe ni moustaches, au menton frais comme celui d'une femme, au front grave comme celui d'un juge d'instruction. Ce monsieur bien rasé était un avocat, qui venait de la part de Rodolphe.

Comme il était beau parleur, il fit à Albine un petit speech où il lui peignait Rodolphe comme un mari modèle, fidèle et éploré, réclamant sa chère insurgée. A l'audience il aurait fait pleurer toutes les femmes.

— Ainsi, monsieur, lui dit Albine, on vous a chargé de me rapporter.

— Madame !... dit l'avocat, un peu abasourdi de l'expression.

— J'en suis désolée pour vous, mais vous reviendrez sans votre colis. Dès demain je plaiderai en séparation.

— Et nous gagnerons ! reprit la marquise.

— Il faut alors, dit l'avocat, que madame ait à faire valoir des motifs prévus par la loi.

Puis se tournant vers Albine :

— Monsieur votre mari, lui dit-il, vous a-t-il fait la grâce de vous donner le moindre petit soufflet ?

— Allons donc ! répondit fièrement Albine, est-ce que je l'aurai souffert ?

— Vous ignorez, monsieur, que ma nièce est une Ransac, dit la marquise en prenant ses plus grands airs, et dans la famille de Ransac on n'a pas l'habitude de se laisser souffleter comme des manants.

L'avocat continua, en s'adressant à Albine :

— Il ne vous a pas été infidèle et n'a pas introduit une rivale dans votre maison ?

— Je n'ai rien à lui reprocher de ce genre.

— Quant à vous, madame ?...

— Monsieur, s'écria Albine avec cet orgueil de la vertu que Dieu permet sans doute, je ne vous réponds même pas.

Et, par un mouvement fier et charmant, elle releva la tête, comme pour en montrer l'éblouissante pureté : on eût dit qu'elle secouait les rayons de son auréole.

— Alors, madame, dit l'avocat, s'il n'y a dans le ménage ni soufflet ni infidélité, la séparation n'est pas possible.

Albine, qui, pour l'honneur du nom qu'elle portait, ne voulait pas faire valoir ses véritables motifs, lui répondit :

— Eh bien, si je n'obtiens pas la séparation légale, ce sera du moins la séparation de fait. Je resterai ici, près de ma tante, et je ne le reverrai jamais.

— C'est encore impossible, dit l'avocat.

— Mais vous êtes terrible, désolant, dit Albine.

— Que voulez-vous ? je suis fatal comme la loi ; l'article 214 dit : « La femme est obligée d'habiter avec son mari et de le suivre partout où il lui plaira de résider. »

— Le suivre ! dit Albine, je ne suis donc pas moi ; je n'ai donc pas de personnalité, pas de volonté ; il peut me traîner après lui comme un bagage... Mais je ne suis ni sa cassette ni sa malle. Je suis sa femme ; un être pensant qui a ses goûts, sa volonté, son indépendance, une créature de Dieu. Je ne prétends pas m'y soumettre, à votre article 214 ! Allez dire à votre client que je reste ici et que rien ne m'en fera sortir.

L'avocat risqua encore quelques arguments sans effet, puis il s'inclina comme Rodolphe et se retira.

Mais le jour suivant, un homme au regard faux et inquisiteur, à la physionomie si glaciale qu'on se sentait froid rien qu'en le regardant, demanda Mme la marquise de Vilneux et sa nièce, Mme Leduc.

Celui-là déclara qu'il venait de la préfecture de police.

Comme il n'avait pas à sa disposition les fleurs de rhétorique de l'avocat, il dit tout nettement à Albine que son mari la sommait de revenir sur-le-champ au domicile conjugal.

— Je vous donne une heure, madame, ajouta-t-il, pour vos préparatifs.

— Et vous la ferez conduire chez son mari, entre deux gendarmes, comme un assassin, n'est-ce pas ? s'écria la marquise, qui pensa que cette escorte conviendrait mieux à Rodolphe qu'à sa nièce.

— A la rigueur, madame, je pourrais agir ainsi ; mais je ne veux pas mener les choses aussi brutalement. Si vous le permettez, madame, dit-il à Albine, j'aurai l'honneur de vous offrir mon bras et je vous conduirai moi-même chez M. votre mari.

— Mais c'est une indignité ! s'écria la jeune femme, en redressant sa jolie tête, avec autant de fierté que de fureur ; je ne suis pas une esclave, une criminelle ! J'ai, pour me séparer de mon mari, des raisons que je ne veux pas vous dire, que je puis seule apprécier. Je suis libre de ma volonté ; or, je veux rester ici, et j'y resterai.

— C'est impossible, madame.

— Eh bien, si vous me forcez à retourner près de lui, dit-elle au comble de l'exaspération, je vous donne ma parole que je me sauverai, dussé-je attacher des draps à une fenêtre et m'échapper au risque de ma vie!

— Vous pourrez vous dispenser de cette dangereuse tentative d'évasion; votre mari n'a pas le droit de vous enfermer.

— Alors, cela simplifiera la chose, et je m'échapperai sur-le-champ.

— Rien ne vous en empêchera, madame.

— Ah! c'est fort heureux!

— Mais je reviendrai vous chercher le lendemain; vous vous échapperez encore, je reviendrai le surlendemain, et toujours comme cela, madame. Ainsi vous voyez qu'il faut me suivre de bonne volonté.

Il n'y avait plus de résistance possible. L'agent de police attendit qu'Albine fût prête, et comme elle refusait de prendre son bras, on fit avancer un fiacre.

La marquise, qui malgré sa nature profondément aimante et dévouée se piquait de fermeté et pleurait rarement, se mit à fondre en larmes, quand sa nièce chérie vint lui dire adieu.

Albine, émue jusqu'au fond de l'âme de cette tendresse qui s'enveloppait trop souvent de réserve et de dignité, et dont elle ne soupçonnait pas l'étendue, se jeta dans les bras de sa tante et la couvrit de baisers, en s'écriant :

— Ma mère! ma mère bien-aimée!... Je reviendrai... Comptez sur ma parole. Je lutterai, j'aurai du courage. Oui, je vous le promets, je reviendrai bientôt vous embrasser et vous consacrer toute ma vie.

Lorsque la pauvre Albine se vit dans la voiture avec ce guide silencieux, placé en face d'elle, elle se sentit brisée, car elle avait à la fois toutes les tortures du cœur et de l'orgueil froissé. Mais le sentiment de sa dignité la soutint. Elle resta blottie dans un coin, les regards étincelants de colère; quand elle sentait un flot de larmes qui lui montait aux yeux, elle le repoussait, et avec cette force de volonté que Dieu donne à la femme, au moins autant qu'à l'homme, elle lui disait, à ce flot : « Tu n'iras pas plus loin! » Car elle ne voulait pas s'avouer vaincue et pleurer comme ce qu'on appelle *une faible femme;* elle voulait lutter et souffrir la tête haute; mais ces larmes refoulées lui retombaient sur le cœur, le brûlaient et le dévoraient.

Son mariage devenait un bagne d'une nouvelle espèce, où il y avait aussi une chaîne de fer, servant de lien à deux êtres. A un bout de la chaîne se trouvait un escroc, à l'autre bout une femme loyale, et cet escroc avait le droit de traîner sa victime partout à sa suite, de froisser à chaque instant sa délicatesse, sa probité... et c'était lui qui levait la tête, c'était lui qui était le maître, lui qui invoquait la loi.

Enfin on arriva au domicile conjugal. Quand le guide officiel eut remis lui-même à Rodolphe la malheureuse Albine, il salua profondément et sortit en laissant les époux s'expliquer comme ils l'entendraient.

VI

Resté seul avec sa femme, Rodolphe garda le silence pendant quelques instants; il était embarrassé en face de sa victime, on eût dit qu'il cherchait par sa contenance à lui faire oublier l'affront qu'elle venait de subir.

Mais au moment où il allait ouvrir la bouche pour s'excuser, elle le regarda bien en face, et lui dit en croisant les bras :

— Vous savez, monsieur, que je vous méprise!

— Madame! s'écria Rodolphe furieux.

— Vous le savez, continua-t-elle, et vous me faites revenir près de vous. Je vous somme de me laisser partir!

— Et moi, madame, je vous somme de rester.

— Vous y êtes décidé?

— Très-décidé, répondit-il, en la regardant d'un air où il y avait à la fois du défi, de la menace et de l'amour, parce que, malgré toutes vos insultes, je vous aime.

— Et si je ne veux pas rester près de vous?

— Moi, je veux vous garder, j'use de mon droit.

— Votre droit! mais il est arbitraire, mais il est insultant!... Pourquoi sommes-nous les esclaves de votre bon plaisir? Et l'on ose parler de la politesse et des égards que les Français ont pour les femmes! Grand Dieu!... Vous avez aboli la traite des noirs dans nos colonies; mais la traite des blanches existe toujours en France. De quel droit affranchissez-vous leurs esclaves, si vous gardez les vôtres?

— Vous êtes un démon, dit Rodolphe en souriant comme aux paroles d'un enfant, et en affectant cette impertinente indulgence du sexe fort pour le sexe faible; vous êtes un vrai lutin couleur de rose.

— Je suis tout simplement, monsieur, une femme qui comprend sa dignité et qui tient à vous le prouver.

— Allons, ma chère petite, calmez-vous, souriez-moi un peu; je vous suis attaché malgré vos révoltes d'enfant gâtée, je ne vous laisserai pas partir, et je vous répéterai toujours : La femme doit suivre son mari.

— Ah! vous le voulez! s'écria Albine exaspérée, ah! la femme doit suivre son mari!... Eh bien! oui, je vous suivrai; je serai toujours près de vous, comme l'ombre, comme l'espion, comme la mouche qui agace, qui importune, comme le compagnon de chaîne.

Puis elle reprit d'un ton sévère :

— Prenez-y garde! je verrai toutes vos fourberies, tous vos méfaits, je vous suivrai comme la conscience! Vous voudrez me repousser et je vous répondrai. J'use de mon droit, moi aussi : « La femme doit suivre son mari ».

Elle tint parole, l'exécution suivit la menace.

Quand Rodolphe était assis à son bureau avec ses clients, au milieu des préoccupations et des affaires les plus sérieuses, elle arrivait avec son livre ou sa broderie et entendait tout ce qui se disait.

Quand Rodolphe travaillait seul, elle arrivait encore et, tout en faisant de la tapisserie, fredonnait une romance qui venait mêler aux chiffres, aux additions, et peut-être même aux soustractions, des oiseaux et des ruisseaux qui troublaient quelque peu le travailleur.

Cette persistance à le suivre ne s'arrêtait que le soir, car elle avait exigé impérieusement une chambre à part. Rodolphe, ne voulant pas l'irriter sans cesse, et attendant tout du temps qui calme les grandes colères, avait consenti à ce qu'il appelait un caprice.

Mais quand le jour revenait, elle recommençait son inquisition, dont elle souffrait plus que lui; mais elle voulait le harceler, l'irriter et l'amener enfin à lui demander comme un bienfait de se séparer de lui et de ne plus user de son terrible droit de se faire suivre.

C'est là un système que l'on ne saurait trop recommander aux victimes de l'article 214.

Albine ne laissait de trêve à Rodolphe que pour aller de temps à autre se consoler près de sa tante, chez laquelle malheureusement elle ne pouvait rester ; l'article 214 était là pour s'y opposer. La marquise, dont l'indignation devenait de plus en plus ardente, l'excitait à la révolte, au nom de l'honneur de la famille.

Le général, qui avait quitté Paris, écrivait de temps en temps des lettres à la marquise pour savoir ce que devenait cette fatale union. Albine, excitée, irritée, blessée dans le choix qu'elle avait fait, dans tous ses sentiments d'honneur et de probité, continuait avec plus de persistance que jamais la tâche qu'elle s'était imposée. Elle suivait, lassait, exaspérait celui qui, pour son malheur et son humiliation, était son mari de par la loi.

Malgré son amour pour sa femme, Rodolphe en était arrivé au suprême degré de l'agacement ; mais il retenait son impatience à deux mains, car il savait que la moindre parole serait pour Albine un signal de liberté, et que dès qu'il se serait écrié, dans un moment d'irritation : « Vous êtes importune, laissez-moi, partez ! » elle prendrait son vol aussi vite que l'oiseau dont on ouvre la cage.

Mais cette importunité, qui au début n'était pour Albine qu'un défi, un parti désespéré, devint bientôt un devoir ; après avoir patiemment, pendant deux mois, enveloppé son mari d'une surveillance active, elle surprit de cruels secrets.

Rodolphe, après son excursion fantastique à Dieppe, n'avait, on s'en souvient, en revenant à Paris, que les

Discussion conjugale. Dessin de Ch. Gaildrau.

trente mille francs volés au jeu ; mais la vie des aventuriers a d'immenses ressources.

Dès qu'il se fut décidé à tenter une entreprise, il commença par prendre un remise superbe, pour aller louer des meubles chez un tapissier qui consentit à livrer des meubles dont la location ne serait payable que dans deux mois. Rodolphe pria cet aimable tapissier de l'accompagner sur-le-champ dans un magnifique appartement qu'il avait vu la veille, et dont le loyer était de cinq mille francs. Il lui fit prendre, avec un grand tapage, la hauteur des fenêtres, pour faire de superbes rideaux de brocatelle, et la mesure des embrasures pour y placer des meubles de boule, etc., etc. Le tapissier donna de la confiance au propriétaire, qui s'empressa de louer son logement à ces meubles de boule, et quelques jours après, Rodolphe entra triomphalement dans la maison, avec huit voitures de déménagement.

Aussitôt installé, il chercha deux domestiques ; la grandeur de l'appartement et la splendeur du mobilier donnèrent de la confiance aux domestiques, qui se trouvèrent très-honorés de servir un maître qui devait être très-riche et très-généreux.

Jusque-là Rodolphe n'avait guère déboursé, outre les frais d'emménagement, que quinze francs pour une demi-journée de remise, et quarante de denier à Dieu, pour éblouir le concierge.

Il prit alors deux commis et ouvrit son cabinet d'affaires, où il resta seul avec ses commis pendant quinze jours ; mais ce temps lui avait suffi pour faire circuler

les grandes promesses qui attirent les petits capitaux; il avait publié à grand son de trompe, de réclames et de grosse-caisse que les fonds qu'on voudrait lui confier seraient placés par lui dans des entreprises certaines, et qu'il garantissait personnellement les capitaux et un intérêt de douze pour cent, payable tous les six mois.

Ces magnifiques promesses, le grand appartement que l'on traversait tout entier pour arriver à son cabinet de travail, les riches tapis pleins de glu pour prendre les dupes, les meubles du tapissier et les domestiques donnèrent de la confiance aux premiers clients, qui, à leur tour, en donnèrent aux suivants, et en moins d'un an, il y eut une pluie d'or dans sa caisse.

Les naïfs disaient que cet or lui était peu profitable, puisqu'il appartenait à ses clients, et que ces intérêts de douze pour cent ne lui permettaient pas de faire de merveilleuses affaires; mais Rodolphe avait eu une de ces inspirations financières qui font trouver le Pactole, un Pactole qui a beaucoup de vase et de fange au fond de ses eaux.

Il connaissait à fond l'histoire des fripons de notre époque, et il lui était venu le souvenir d'un escamotage trop souvent usité et même assez à la mode. Il en suivit les traditions fructueuses et se fit un devoir de garder pour lui les capitaux, mais de payer scrupuleusement les intérêts. Voilà comment, avec ses trente mille francs volés, il réussit à se faire près d'un million.

La clientèle se composait principalement de petits bourgeois, de marchands retirés, de petites bourses. Tous ces gens-là trouvaient commode de se créer un revenu passable avec leurs modestes capitaux, et n'avaient garde de retirer des fonds si avantageusement placés. Les intérêts étaient payés ponctuellement, et chacun chantait les louanges de l'homme d'affaires.

Cependant, au bout de quelque temps, il arriva qu'un de ses principaux clients voulût disposer de ses fonds; comme il s'agissait d'une somme d'une certaine importance, Rodolphe éluda la demande, gagna du temps, et trouva le moyen de ne rien rendre. Un second client survint qui voulait réaliser son argent, puis un troisième, puis un quatrième.

Rodolphe ne rendit que les sommes insignifiantes et trouva de nouveaux prétextes pour ne pas restituer ce qu'il tenait à garder. Bientôt une partie de sa clientèle eut l'éveil; chacun voulut réaliser, et l'on se pressa à cette caisse qui ne s'ouvrait que pour recevoir et se refermait dès qu'il s'agissait de rendre; le bruit se répandit que la maison Rodolphe Leduc refusait les payements et serait bientôt forcée de se déclarer en faillite.

Ce fut alors que la pauvre Albine assista à des scènes de honte, de menaces, d'humiliation.

Elle se serait laissée abattre, terrasser par le chagrin, si une grande tâche à remplir ne l'eût rattachée à la vie. Il lui semblait que Dieu lui imposrait une mission.

Cette mission était une surveillance plus sérieuse et plus incessante que jamais. Elle continua à suivre Rodolphe pas à pas, à se trouver là sans cesse, au milieu de son travail, de ses affaires, de ses entretiens avec ses clients.

Elle pressentit que ces plaintes, ces récriminations, tout ce grand bouleversement qui se faisait autour d'elle pouvaient bien être la ruine de tous au profit d'un seul, et cachaient quelque nouvelle fourberie de son honnête homme de mari. En se mettant ainsi à la piste de ses secrets, elle espérait décider Rodolphe à un payement loyal. Elle voulait opérer le sauvetage des victimes dans ce grand naufrage des portefeuilles du prochain.

VII

Rodolphe avait, en effet, médité un plan superbe, une catastrophe fructueuse, et refusait tous les remboursements, sous prétexte de malheureuses affaires qui l'obligeraient à une transaction.

Albine, qui assistait presque toujours à toutes ces demandes, à tous ces refus, lançait à son mari des regards foudroyants de mépris. Sa probité se révoltait contre ce dévaliseur des pauvres gens; car s'il est quelque chose de plus vil encore que les voleurs de caisses, ce sont les voleurs de tirelires.

— Voyons, lui disait-elle, dès qu'ils se trouvaient seuls, quel que soit l'état de nos affaires, il est impossible que vous n'ayez pas en caisse les faibles sommes que réclament ces malheureux. Remboursez à cette pauvre mère les trois mille francs qu'elle vous a confiés. Rendez à cet ouvrier ses petites économies qui le sauveront de la misère : la loyauté vous en fait un devoir.

— Rembourser!... rembourser! murmura Rodolphe entre ses dents; vous n'avez que ce mot à la bouche.

— C'est qu'après tout, s'écria-t-elle, vous avez non pas charge d'âmes, mais charge de bourses, et quand on est homme d'affaires...

— Ma chère enfant, dit Rodolphe en souriant, ce n'est pas pour faire les affaires des autres qu'on est homme d'affaires, c'est pour faire les siennes.

— Qu'est-ce à dire?

— Mais vous voyez bien que je plaisante.

Il la regarda bien en face, et lui dit :

— Savez-vous combien je dois?

— Non.

— Sept cent mille francs.

— Grand Dieu! s'écria Albine.

— Et malheureusement, continua Rodolphe, votre dot s'est trouvée mêlée à mes opérations, que je voulais faire sur une grande échelle.

— Naturellement, dit Albine, n'avez-vous pas de par la loi le droit de me ruiner?

— Quant à cette fière marquise, continua Rodolphe, malgré ses nobles aïeux, elle a tout juste de quoi vivre comme une petite bourgeoise, et ne peut pas nous venir en aide.

— O ma pauvre tante! ô ma seconde mère! dit Albine en fondant en larmes, pourquoi ne suis-je pas restée près de vous, pourquoi me suis-je mariée?

— Merci de votre politesse, répondit Rodolphe en s'inclinant.

Il reprit après un instant de silence :

— Eh bien, voyons; maintenant que vous connaissez le chiffre de mes dettes, vous comprenez que vous êtes une folle de me parler de remboursement.

— J'en parle plus que jamais, répondit Albine en relevant la tête; abandonnons tout ce que nous avons. Plus de dettes, plus d'humiliation! On a le droit d'être fier quand on n'a rien sur la conscience.

— Ma chère enfant, quand on n'a rien sur la conscience, il arrive souvent qu'on n'a rien dans la caisse.

— Pas toujours, monsieur, dit Albine en se redressant; ma famille n'avait pas une tache, pas un remords, et cependant elle était riche, mais d'une fortune noblement acquise. Encore une fois, payez loyalement vos

créanciers. Vous ne pouvez pas donner tout ce que vous devez, donnez au moins tout ce qui vous reste. Vous reprendrez un travail quelconque. Quant à moi, j'ai de la vaillance, et je me sens assez de force pour conjurer la misère.

— La misère! s'écria Rodolphe avec éclat, mais vous savez bien que moi, je ne la supporterai jamais! La misère! mais c'est bon pour les goujats; il me faut à moi la fortune ou le suicide!

— Le suicide! s'écria Albine effrayée... un crime devant Dieu!

— Laissez-moi donc, avec vos grands mots; je suis un libre-penseur, moi.

Le lendemain Albine, qui avait laissé à son mari une grande heure de liberté, et qui prétendait continuer plus que jamais son œuvre de sainte persécution, se hâta de reprendre son poste auprès de Rodolphe.

Elle entra brusquement dans son cabinet de travail, tout juste au moment où il avait la main sur le verrou pour s'enfermer.

Elle s'arrêta sur le seuil, stupéfaite du spectacle fantasmagorique qu'elle avait sous les yeux.

C'était un conte des *Mille et une Nuits*, un tableau fantastique qui eût ébloui les yeux d'un juif.

Des billets de banque, des rouleaux d'or, des valeurs de toute sorte étaient étalés sur le bureau.

— Grand Dieu! s'écria la jeune femme, tout étourdie de cette exposition des produits de la Banque et de l'hôtel des monnaies.

— Encore vous! toujours vous! dit Rodolphe en frappant du pied.

Albine, qui était habituée à toutes ces colères, ne daigna pas même y faire attention.

— Et c'est là, s'écria-t-elle, la misère dont vous me parliez!... D'où vous vient cet argent, et qu'en prétendez-vous faire?

Rodolphe garda le silence; puis, au bout d'un instant, il dit tout à coup d'un ton résolu :

— Eh bien, vous allez le savoir. Au fait, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut toujours que vous connaissiez mes projets. Avant tout, je veux serrer ces billets de banque.

Il s'empressa d'enfouir billets, valeurs, rouleaux d'or, dans le fond d'une armoire, qu'il ferma à double tour.

Quand il eut pris la clef et l'eut mise dans sa poche, il fut rassuré et dit à Albine :

— Je vais avoir aujourd'hui, dans quelques minutes, une assemblée de créanciers.

— Ah! s'écria-t-elle.

— Je les ai réunis...

— Pour les payer?

Rodolphe ne put s'empêcher de sourire de cette naïveté et répondit :

— Oui... pour les payer... jusqu'à un certain point.

— Et c'est pour cela, s'écria Albine, sans faire attention à ce certain point, c'est pour cela que vous comptez les fonds qui vous restent. Vous voulez racheter votre faute; vous vous êtes déshonoré au jeu.. vous vous repentez, vous redevenez honnête homme... C'est bien! dit-elle en lui tendant la main.

Rodolphe lui donna la main d'un air un peu embarrassé, puis il reprit :

— Faites vos malles en toute hâte; je vous aurais prévenue plus tôt, si j'avais été sûr de votre discrétion... Nous partons ce soir.

— Nous partons!

— Pour l'Italie.

— Un pareil voyage, si coûteux, quand vous allez abandonner vos dernières ressources... Y songez-vous?

— Mais innocente que vous êtes! s'écria Rodolphe, n'y tenant plus, comprenez donc que je ne veux pas nous réduire, vous et moi, à une pauvreté humiliante. Sois tranquille, mon enfant, ajouta-t-il en changeant de ton, tu seras toujours riche, enviée...

— Mais, dit Albine d'un ton sévère, par quel sortilége deviendrez-vous riche, dès que vous aurez passé la frontière? Car enfin, pour toute fortune, nous avons sept cent mille francs de dettes.

— Aussi, ma chère enfant, nous serons forcés de réduire nos dépenses. Il nous faudra vivre là-bas assez chétivement, avec vingt-cinq mille livres de rente.

— Et vos créanciers?

— Oh! je les payerai aujourd'hui même.

— Et comment cela?

— Je leur abandonnerai cent mille francs.

— Et vous avez en caisse?

— Six cent mille francs, voilà tout; une misère pour un homme comme moi!

— Ainsi vous êtes riche, dit Albine d'un ton de souverain mépris, et vous voulez... Oh! je ne souffrirai pas...

On entendit dans la pièce voisine un bruit de pas précipités, des voix tumultueuses, menaçantes, des voix de créanciers, des cris de bourses en peine.

— Ce sont eux, dit Rodolphe en se levant brusquement. Laisse-moi.

— Mais je ne puis souffrir une pareille fraude!

— Laissez-moi donc! dit Rodolphe avec fureur et en la repoussant violemment dans sa chambre.

Il était temps, car le flot des créanciers, qui grondait dans le salon voisin, envahit en un instant la pièce où se trouvait Rodolphe.

Ils étaient là une cinquantaine, de toutes les conditions et de tous les plumages, depuis l'habit noir jusqu'à la veste, depuis le créancier élégant, instruit, orateur, arrivant hérissé de tous les articles du Code, jusqu'au créancier populaire, réclamant rudement son argent, et prêt à se venger par des menaces et des injures. Les sourires, la politesse, toutes les gracieusetés de placage de la civilité puérile et honnête avaient complétement disparu; on avait même supprimé jusqu'au préliminaire banal de toute conversation; on ne venait pas pour dire à Rodolphe : « Comment vous portez-vous? » mais : « Combien payez-vous? » On ne se réunissait que pour s'informer de la santé de son coffre-fort. Tous ces créanciers entraient chez Rodolphe non pas même comme dans une auberge, mais comme chez un débiteur, ce qui est encore plus sans façon. Ils avaient tous si largement payé leurs droits à l'impertinence! Quelques-uns n'en avaient que pour cinq cents francs, mille francs, mais d'autres s'étaient payé jusqu'à vingt ou trente mille francs d'insolence.

Un homme en veste et en casquette, une sorte de colosse à la taille de tambour-major, faisait d'un regard menaçant l'inventaire du riche mobilier de Rodolphe et le comparait à son arrière-boutique. Il se trouvait près d'une garniture de cheminée en porcelaine de Sèvres, et comme il avait un assez mauvais caractère, il avança sa large main pour saisir vases, coupes et candélabres, et les briser en mille morceaux.

— Prenez donc garde, lui dit un petit monsieur qui

avait la colère plus froide; songez donc que, lorsque la faillite sera déclarée, on vendra le mobilier; or cette vente sera nécessairement au profit des créanciers.

— C'est vrai! s'écria le briseur de porcelaines de Sèvres; ces meubles sont à nous!

— Alors, sans se soucier de Rodolphe qui le regardait, il souleva une housse, examina un fauteuil de brocatelle, puis le sonda et le palpa, comme un revendeur.

Rodolphe fut exaspéré de ce sans-gêne féroce et humiliant; il fit un mouvement pour arrêter le bras de l'insolent, mais il se retint. Si la résignation est la vertu du sage, c'est aussi la vertu indispensable du fripon. Il se calma donc, en se disant que si le chemin de la banqueroute est semé de pierres et d'insultes, il l'est aussi de louis d'or et de billets de banque.

VIII

Rodolphe se fit un visage impassible, éleva la voix pour couvrir le murmure qui se faisait autour de lui, et dit aux créanciers, en prenant ces grands airs d'acteur chargé d'un premier rôle :

— Veuillez vous asseoir, messieurs.

Le moment décisif était venu. On prit place autour d'une grande table, il se fit un silence absolu. Toutes les têtes se tendirent vers Rodolphe, tous les regards étaient pleins d'inquiétude et de points d'interrogation.

— Messieurs, dit Rodolphe, du ton d'un orateur qui commence un petit speech, vous m'avez honoré de votre confiance.

— Elle était bien placée! grommela un créancier.

— Le ciel m'est témoin, continua Rodolphe, que j'ai mis à votre service toute mon activité, tout mon zèle. J'ai agi pour vous comme pour moi.

— C'est vrai! c'est vrai! dit-on de toutes parts, absolument comme pour vous!

Rodolphe se mordit les lèvres et reprit :

— Vous me méconnaissez, messieurs : le malheur m'a poursuivi, mais ma conscience...

Ce mot eut un succès de rire.

— Ta conscience! dit l'homme du peuple, briseur de porcelaine; ne parle pas de ta sourde-muette.

— Ma conscience, répéta Rodolphe d'un ton assuré, ne me reproche rien. Je comprends vos justes réclamations, j'en souffre plus que vous, croyez-le bien, et je suis trop honnête homme pour ne pas faire cesser cet état de choses. Je viens vous proposer...

— De nous payer des cerises, n'est-ce pas? et de garder pour toi les noyaux? reprit l'homme du peuple.

— Laissez-le donc s'expliquer! s'écria-t-on.

— Assurément, reprit un gogo qui écoutait Rodolphe bouche béante, puisqu'il vient nous offrir de nous rendre notre argent.

— Ah! elle est bonne, celle-là! reprit l'homme du peuple; moi je vous dis qu'il n'a de l'or et de l'argent qu'au bout de la langue.

— Silence! silence! dit-on de tous les côtés.

— Il va nous tirer des carottes d'or, continua l'interrupteur.

Les uns crièrent silence, les autres se mirent à rire, et, au milieu du vacarme, on n'entendit pas le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

— Avant de vous récrier, messieurs, dit une voix de femme, il faut écouter.

On se retourna, et l'on vit Albine s'avancer d'un pas ferme. Il y avait dans sa contenance une grande résolution; ce qui n'empêcha une vive rougeur de monter à ses joues, quand elle se vit seule au milieu de cette réunion d'hommes.

Si nous faisions un tableau de fantaisie, nous dirions qu'un murmure d'admiration salua cette fraîche apparition; il n'en fut pas ainsi : ces Français nés fumeurs plutôt que galants, et devenus créanciers, regardèrent d'abord avec une surprise désobligeante, puis avec une sorte d'impatience cette charmante interruption.

En voyant arriver cette jeune femme, si radieusement belle que, partout où elle paraissait, elle faisait de la lumière, aucun de ces hommes, même parmi les plus jeunes, n'eut le moindre éblouissement. Plusieurs murmurèrent :

— Ah! si les femmes s'en mêlent!

Quant à Rodolphe, qui était furieux de cette audace et de cette importunité, il lançait à sa femme des regards indignés.

L'accueil était gracieux, comme on le voit, mais Albine avait de la vaillance; elle reprit d'une voix ferme :

— Vous ne vous doutez pas, messieurs, de ce que mon mari venait vous proposer.

— La ruine! la misère! s'écrièrent plusieurs voix.

— La ruine n'est que pour nous, messieurs, reprit Albine; mon mari vous a réunis pour vous rembourser presque intégralement.

— J'en étais sûr, dit le gogo, qui prit dans sa poche un grand portefeuille vide, et s'apprêta à le remplir.

Les créanciers écoutèrent Albine avec un étonnement indescriptible, suivi d'une clameur d'enthousiasme.

Rodolphe était stupéfait et se disait tout bas :

— Où veut-elle en venir? quel mensonge va-t-elle leur faire? Je ne la croyais pas si forte.

Albine, craignant qu'il ne l'interrompît, continua vivement et brièvement :

— Nous vous devons sept cent mille francs, il ne nous reste plus que six cent mille francs : cette somme est là, dans cette armoire. C'est tout notre bien, et nous vous l'abandonnons, sans nous en rien réserver.

Les créanciers croyaient rêver, et cette foule, si menaçante un instant auparavant, n'eut plus que des cris de joie et d'admiration.

Rodolphe était foudroyé. Jamais renard pris au piége ne fut plus consterné. Sa stupéfaction était si grande, qu'elle l'empêchait même de se rendre compte de l'étendue de sa colère. C'était comme une pétrification.

— Mon ami, lui dit Albine, ne faites pas attendre ces messieurs, ou, si vous l'aimez mieux, veuillez me donner la clef de cette armoire, où vous avez serré vos valeurs et vos billets de banque.

Rodolphe devint livide, mais que faire?... Refuser la clef, quand sa femme venait d'annoncer la possession de cette somme, c'était avouer ouvertement qu'il n'était qu'un fripon, un aspirant à la profession de banqueroutier frauduleux. C'était l'infamie, c'étaient les travaux forcés à temps.

Il sentit une sueur froide et ne répondit pas.

Albine répéta de sa voix argentine, qu'il trouva sépulcrale :

— La clef, mon ami.

C'était comme si elle eût dit :

— La clef ou la banqueroute frauduleuse.

Rodolphe eut un accès de rage, qu'il dut rentrer en dedans; ses lèvres pâles se contractèrent, et l'on ne vit pas son grincement de dents. Il prit la clef dans sa

poche, avec une fureur muette, et la remit à Albine, mais en la lui donnant il trouva le moyen, sans qu'on s'en aperçut, de lui labourer la main avec ses ongles.

Elle n'eut pas un tressaillement; elle ouvrit l'armoire, prit, sans en rien retenir, l'or, les valeurs, les billets de banque, tout ce trésor si soigneusement caché, et le jeta sur la table, en disant :

— Comptez, messieurs.

Rodolphe devint d'une pâleur cadavéreuse.

Il devait sept cent mille francs, il n'en restait en caisse que six cent mille. Quand le compte fut fait et que chacun eut réclamé ce qui lui était dû, il se trouva que le déficit de cent mille francs, réparti entre les nombreux créanciers, ne causait à chacun d'eux qu'une perte fort légère. Ils furent si heureux de cette surprise, qu'ils se déclarèrent complétement remboursés et donnèrent avec transport le reçu de la créance totale.

Ils se levèrent alors tumultueusement et entourèrent Albine et Rodolphe avec une frénésie d'enthousiasme. Des malheureux qui se croyaient ruinés versaient des larmes de joie ; l'homme du peuple, taillé en Hercule, voulait à toute force porter en triomphe Albine et son honnête mari. Rodolphe passait à l'état d'être fabuleux : c'était le phénomène de l'époque, le phénix, le merle blanc, le débiteur qui se ruine pour payer ses dettes.

Le gogo seul n'était ni étonné ni émerveillé; il trouvait la chose toute naturelle, et disait tranquillement, en remplissant son large portefeuille :

— Je le savais bien !

Enfin les créanciers saluèrent Albine jusqu'à terre,

Les créanciers. Dessin de Ch. Gaildrau.

et vinrent serrer les mains de Rodolphe, sans s'apercevoir que ces mains étaient de marbre et ne répondaient pas à leur pression.

Ils se retirèrent en faisant un vacarme d'admiration égal au bruit de menaces qu'ils lançaient en entrant.

Rodolphe resta seul avec sa femme.

Il se retourna vers elle et la regarda bien en face.

Ce regard était si terrible, si flamboyant, si rempli d'une colère sauvage, qu'Albine comprit sur-le-champ qu'elle avait tout à craindre. Par un mouvement instinctif, elle mit la main sur le bouton de la porte et voulut sortir.

Rodolphe ne lui en laissa pas le temps; il l'arrêta brusquement, la rejeta dans la pièce et mit le verrou.

Alors, regardant de nouveau la pauvre enfant toute frémissante, et avec une fureur qui, après s'être contenue, faisait éruption comme un volcan, il s'écria :

— Malheureuse !

A la seule manière dont il prononça ce mot, Albine se sentit en face d'un danger imminent, d'une fureur frénétique, insensée, et elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Vous êtes ma plus cruelle ennemie, continua-t-il; vous m'avez arraché plus que les entrailles, vous venez de m'enlever mon luxe, mon bien-être, mon éclat, comme si vous ne saviez pas que tout cela c'est ma vie !... Je m'enivre avec le luxe comme d'autres avec de l'absinthe. Il me fallait ce trésor que vous venez de leur jeter, et dont ils ont fait la curée... Il me faut de l'or pour vivre, beaucoup d'or... non pour le garder, mais

pour le jeter à tous les vents, pour me procurer toutes les joies.

— Ce trésor, répondit Albine, n'était pas à vous et votre devoir...

— Taisez-vous ! s'écria-t-il d'une voix menaçante, oh ! taisez-vous ! C'est avec de ces grands mots-là que vous avez démoli toute ma fortune, tous mes plans... Et vous croyez que je vais me résigner, que je descendrai jusqu'à la misère.

— Vous y montez, monsieur, vous n'y descendez pas.

Rodolphe, dont l'exaspération était à son comble, et qui, tout en parlant, arpentait la pièce avec l'agitation d'un fou qui se promène dans sa loge, s'arrêta tout à coup et dit à Albine, en fixant sur elle des regards flamboyants de colère :

— Pour quel manant me prenez-vous, si vous croyez que je veux vivre ainsi ? Il n'y a que les hiboux qui vivent sur des ruines... Mon parti est pris.

— Mais, mon Dieu, que prétendez-vous faire ? dit Albine, qui se reprit à trembler.

— Ce que je veux faire, dit-il d'un ton sinistre et résolu, ce que font les hommes de ma trempe quand la fortune est perdue... Je veux...

Tout à coup il passa dans son regard une pensée terrible et satanique.

Il était dans une exaspération qui allait jusqu'à la frénésie, et il ajouta d'un ton qui glaça de terreur la pauvre jeune femme :

— Ce que je vais faire ! Je vais vous le dire.

Vous avez été mon mauvais génie; vous vous êtes attachée à mes pas, et vous avez découvert mes secrets, mes dettes, mes ressources, l'argent que je cachais, pour vous comme pour moi, et chaque fois que je me plaignais de votre inquisition, vous me répondiez avec un sourire railleur : « Vous m'avez réclamée, monsieur : la femme doit suivre son mari. »

Il ouvrit d'un mouvement fiévreux le tiroir de son bureau, y prit un pistolet, et continua, en marchant à elle :

— Ah ! la femme doit suivre son mari !... Eh bien, vous me suivrez; mais cette fois ce ne sera pas en Italie... ce sera plus loin... bien plus loin, entendez-vous ?... Vous allez me suivre dans la tombe.

Albine jeta un cri terrible et voulut fuir, mais Rodolphe la retint avec un poignet de fer.

— Je vous ai toujours dit, reprit-il, que je ne survivrai pas à ma ruine. Cette arme est à deux coups; je vous brûle la cervelle et je me tue ensuite.

— Me tuer ! s'écria-t-elle en se tordant sous la main de l'infâme, et en cherchant à lui échapper... Un assassinat !... C'est impossible !... Je suis votre femme... Revenez à la raison... Je ne veux pas mourir... Grâce !

Mais Rodolphe n'écoutait rien et tenait toujours son arme.

— Au secours ! s'écria-t-elle.

Personne ne l'entendit. La pièce où elle se trouvait était au fond de l'appartement; d'ailleurs il eût été impossible de lui porter secours, car Rodolphe avait eu soin de mettre le verrou.

Alors elle jeta un cri suprême vers Celui qui entend toujours et peut toujours venir, et elle s'écria :

— Mon Dieu !

Rodolphe était parvenu à la terrasser; il la regarda une dernière fois, comme pour dire adieu à cette jeunesse, à cette beauté, et il parut hésiter.

— Oh ! laissez-moi vivre, dit-elle d'une voix déchirante; laissez-moi vivre !

Il ne répondit pas et semblait ébranlé.

— Non, dit-il enfin, car je vais mourir, moi, et je ne veux pas vous donner la joie de vous consoler avec un autre.

Il appuya le pistolet sur le beau front de la jeune femme et pressa la détente.

IX

Le coup ne partit pas : aucun bruit ne se fit entendre ; aucune balle n'effleura cette charmante tête.

Rodolphe avait deux pistolets dans son bureau; mais il ne se souvenait plus qu'un seul des deux était chargé. Il avait pris, dans sa fureur, le premier qui s'était trouvé sous sa main, ou plutôt celui que Dieu y avait mis pour sauver Albine ; c'était l'arme inoffensive.

Dans un premier moment de stupéfaction, il lâcha la main d'Albine, qui s'élança tout éperdue vers la porte et se précipita sur l'escalier. Elle le franchit avec une rapidité qui tenait du prodige, ou plutôt de l'épouvante ; ses pieds posaient à peine sur les marches ; elle ne descendait pas, elle glissait comme dans un cauchemar.

Elle arriva ainsi jusqu'à la cour, brisée, haletante, à moitié morte.

Elle y trouva les créanciers, qui s'étaient rassemblés sous les fenêtres de son appartement, et criaient avec enthousiasme :

— Vive M. Leduc ! Vive l'honnête homme !

Le moment était d'autant plus mal choisi que, lorsque cette ovation avait commencé, l'honnête homme était en train de chercher à tuer sa femme.

Cette clameur d'admiration avait contribué à couvrir les cris de la pauvre Albine.

Ils la virent arriver défaillante, égarée, pâle comme la mort. L'énergie qui l'avait soutenue l'abandonna comme une amie qui vous quitte quand on n'a plus besoin d'elle ; elle s'affaissa sur elle-même et tomba à genoux. Tous ces hommes coururent à elle, et n'eurent que le temps de la soutenir au moment où sa tête allait frapper contre les pavés.

— Ah ! la chère petite dame ! s'écrièrent-ils en lui portant secours ; le sacrifice était au-dessus de ses forces. Il faut la ramener à son brave homme de mari.

Le robuste homme du peuple, qui était devenu le plus dévoué de tous, la prit délicatement dans ses bras vigoureux, et s'apprêta à monter l'escalier avec son précieux fardeau.

Il monta les premières marches, mais elle se rejeta en arrière avec épouvante. Elle était tellement émue qu'aucune phrase ne pouvait se formuler dans sa tête; elle ne trouvait qu'un mot, qu'un cri, et répétait sans cesse en s'accrochant à la rampe :

— Non ! non !

— Elle ne veut pas monter, cria-t-on, elle craint de ne pouvoir arriver jusqu'en haut.

Le robuste créancier redescendit et la fit asseoir dans le vestibule. Ce fut à qui s'empresserait autour d'elle; l'un courut chercher une chaise, l'autre de l'éther, l'autre un verre d'eau, et tous ces hommes qui, un instant auparavant, auraient volontiers déchiré sa robe de soie, rivalisèrent de zèle pour la secourir.

Quand elle se remit et parut un peu plus calme, un des créanciers lui demanda :

— Que s'est-il donc passé, madame ? Quel danger avez-vous couru ?

— Aucun danger, s'écria-t-elle vivement, aucun !

— Parbleu ! reprit l'homme du peuple, qui s'était montré l'un des plus rudes adversaires de Rodolphe, la pauvre petite femme s'est ruinée pour nous payer ; elle n'a plus pour tout bien que son cœur d'or, et, dame ! quand on n'a de l'or que dans le cœur, on ne paye pas avec ça les fournisseurs.

A ce moment la détonation d'une arme à feu se fit entendre au premier étage

On se précipita sur l'escalier, et quand on pénétra dans l'appartement, on trouva Rodolphe étendu sur le parquet et le visage ensanglanté.

Il avait pris le second pistolet qui était dans son bureau, et celui-là était réellement chargé.

On courut à lui pour le secourir ; il était mort.

X

Albine était veuve depuis plusieurs mois.

Nous sommes trop véridique pour parler des larmes de la veuve : on ne pleure pas l'homme qui a failli être votre assassin. Sans doute, au moment du suicide, elle ressentit ce sentiment de compassion qu'on a pour tout ce qui souffre et tout ce qui meurt ; mais quand cette première impression fut passée, quand elle se sentit délivrée pour jamais de son mauvais génie, affranchie de cette union qui l'humiliait, qui la rabaissait à ses propres yeux, elle releva la tête plus fièrement. Elle en avait donc fini avec cette association maudite et honteuse, elle ne marchait plus à côté d'une tache, qui lui semblait toujours devoir s'étendre jusqu'à elle et la salir. Elle avait repris sa dignité, elle ne répondait plus au monde que d'elle-même, c'est-à-dire de l'être le plus pur et le plus loyal qui existât.

La ruine était complète ; mais elle trouvait dans sa conscience de magnifiques consolations. Elle était revenue près de sa tante, qui, en la retrouvant comme par miracle, lui avait ouvert ses bras, sa maison, son cœur ; la maison était modeste, mais le cœur était grand. Dans la petite fortune de la marquise, il n'y avait véritablement place que pour une personne, elle y trouva de la place pour deux, et elle dit à sa nièce, en laissant fondre cette légère couche de glace qui ne recouvrait son cœur qu'à la surface :

— Sois la bienvenue, la bien-aimée ; contentons-nous de peu de fortune et de beaucoup d'honneur.

Aussi, lorsque la tante et la nièce sortaient avec leur mise simple et sévère, tous ceux qui les connaissaient, ne fût-ce que de nom, leur faisaient de ces saluts profonds qui s'adressent au caractère, à la conduite, beaucoup plus qu'aux toilettes tapageuses. Quand Albine rencontrait quelques-uns des créanciers qu'elle avait remboursés, ils s'arrêtaient comme éblouis (et les éblouissements de créanciers sont très-rares), puis ils la désignaient du doigt comme une merveille, en disant : « C'est elle ! » Ils avaient fini par savoir que l'admiration et le respect ne devaient s'adresser qu'à elle, à elle seule, et que Rodolphe ne méritait pas une épitaphe très-louangeuse. A l'exception de la tentative de meurtre, dont Albine gardait scrupuleusement le secret, on connaissait à peu près toutes les qualités du défunt.

Quelqu'un ayant raconté par hasard à l'un des créanciers la scène peu édifiante de l'escroquerie au jeu, celui-ci, rapprochant les circonstances, se souvint du saisissement de Rodolphe à l'entrée de sa femme, le jour de l'assemblée des créanciers. Il comprit que cet honnête homme méditait quelque fourberie déjouée par le sacrifice et la sublime trahison d'Albine. Il fit circuler l'anecdote, et chacun alors s'inclina devant la loyale jeune femme qui, lorsque Rodolphe avait dit :

— Sauvons la caisse !

Lui avait répondu :

— Sauvons l'honneur !

Le général, qui avait été rappelé à Paris, n'était pas l'admirateur le moins enthousiaste de la conduite et du noble sacrifice d'Albine.

Il venait presque tous les jours voir sa vieille amie et sa chère enfant ; c'était une joie quotidienne qui lui était devenue presque aussi nécessaire que le pain quotidien. Sans se rendre compte du motif qui le poussait à la coquetterie, le brave général devenait presque petit-maître : il se redressait orgueilleusement pour faire valoir sa belle taille, on assure même qu'il se serrait un peu pour dissimuler un commencement d'embonpoint qui trahissait l'âge mûr. Ses moustaches artistement retroussées, ses cheveux soignés et lustrés semblaient fiers de leur belle couleur d'ébène, sans aucun mélange. Il était beau, il était jeune du printemps du cœur, et même des dernières lueurs d'un été, qui jetaient sur sa personne des rayons très-avantageux.

Albine, qui ne l'avait jamais vu si brillant et si pimpant, le regarda d'abord avec une certaine surprise, puis peu à peu il se joignit à la tendresse toute filiale qu'elle lui avait vouée, une affection nouvelle, pour ainsi dire étonnée, qui la rendait à la fois plus heureuse et plus timide en face de l'ancien ami de son père.

— Savez-vous bien, dit un jour le général à Albine, que vous êtes la femme forte et loyale entre toutes ; aussi, malgré votre jeunesse, vous inspirez à tous un respect profond.

— Par malheur, reprit la marquise, il lui reste encore le nom souillé de ce M. Leduc. Pour ma part, je l'engage à se remarier le plus tôt possible et à secouer cette éclaboussure de la mairie.

— Je suis de votre avis, dit le général, en étouffant un profond soupir. Si, après le délai prescrit par la loi pour la consolation des veuves, il se présente un beau jeune homme, estimable surtout, dont l'honneur soit sans tache, alors...

— Mais qui vous dit, reprit Albine en l'interrompant, que je tienne tant à épouser un jeune homme ?

— Ah !... s'écria le général, abasourdi. Au fait, tous ces jeunes muguets ne valent pas les vieilles moustaches. Quand je dis vieilles moustaches, reprit-il tout décontenancé, ce n'est pas pour...

— Oh ! nous savons bien que ce n'est pas pour vous ! dit la marquise en souriant. Vous seriez le père d'Albine.

— Un jeune père, s'empressa de dire Albine.

— Au fait, ajouta la marquise pour plaisanter, et sans se douter de la portée de ses paroles, vous venez bien souvent ici... C'est peut-être pour moi, général ?

Comme la marquise était sérieuse, même en plaisantant, le général resta bouche béante, puis répondit avec un embarras si comique qu'Albine ne put s'empêcher de rire.

— Pour vous, ma respectable amie !... Certainement vous avez été très-belle... et puis vous avez une distinction... une dignité... mais nous ne sommes pas très-assortis, ajouta-t-il avec empressement, et il vous faudrait un mari d'un âge plus imposant que le mien.

— Mon Dieu ! ajouta-t-il en tortillant sa moustache et en baissant les yeux comme un collégien, si cette

chère enfant avait hâte de changer son nom, qui est celui d'un fripon, je pourrais bien lui offrir à la place celui d'un honnête homme...

— Eh bien? dit vivement Albine.

— Eh bien, je n'ose pas, parce que c'est en même temps le nom d'un vieux barbon.

Albine lui répondit, en lui tendant la main :

— J'accepte votre demande, général, et si vous devez, à juste titre, être fier de vos faits d'armes, moi, je suis fière de la conquête que j'ai faite : c'est celle d'un brave, d'un cœur digne et loyal, mais pas du tout d'un vieux barbon, ajouta-t-elle en souriant.

La marquise l'écoutait en ouvrant de grands yeux, le général était comme pétrifié par la joie et ne pouvait pas trouver une parole.

Mais tout à coup Albine devint sérieuse, son beau front s'assombrit et elle reprit :

— Ce qui m'attire vers vous, c'est votre noble caractère, votre affection dévouée; mais si vous alliez croire un instant que votre fortune...

— Pas un mot de cela ! s'écria le général; est-ce que toute la fortune de jeunesse et de beauté n'est pas de votre côté ? C'est la plus splendide, celle-là : c'est la dot du bon Dieu.

La tentative d'assassinat. Dessin de Ch. Gaildrau.

La marquise était rayonnante en songeant qu'Albine allait changer son nom contre un nom sans tache, honoré, chevaleresque, et auquel il ne manquait même pas la petite particule que cette excellente marquise affectionnait.

Dès que le délai fixé par la loi fut expiré, le mariage se fit. Le général était si joyeux, qu'il voulut avoir à la bénédiction nuptiale toutes les fanfares de la musique militaire, ce qui parut un peu assourdissant.

Du moins on s'entendit fort bien dans le nouveau ménage, où il y eut un partage égal de condescendance et de liberté.

Quand Albine, qui avait été si longtemps privée des joies du monde, s'y laissait entraîner avec tous les élans et toute l'ardeur de son âge, le général disait, en la conduisant au bal :

— Le mari doit suivre sa femme.

Mais quand le général avait quelque haute mission, quelque devoir à remplir, Albine l'accompagnait, s'unissait à sa vie sérieuse, lui faisait le sacrifice de ses goûts, de ses plaisirs, et disait à son tour :

— La femme doit suivre son mari.

ANAÏS SÉGALAS.

AVIS AUX ABONNÉS.

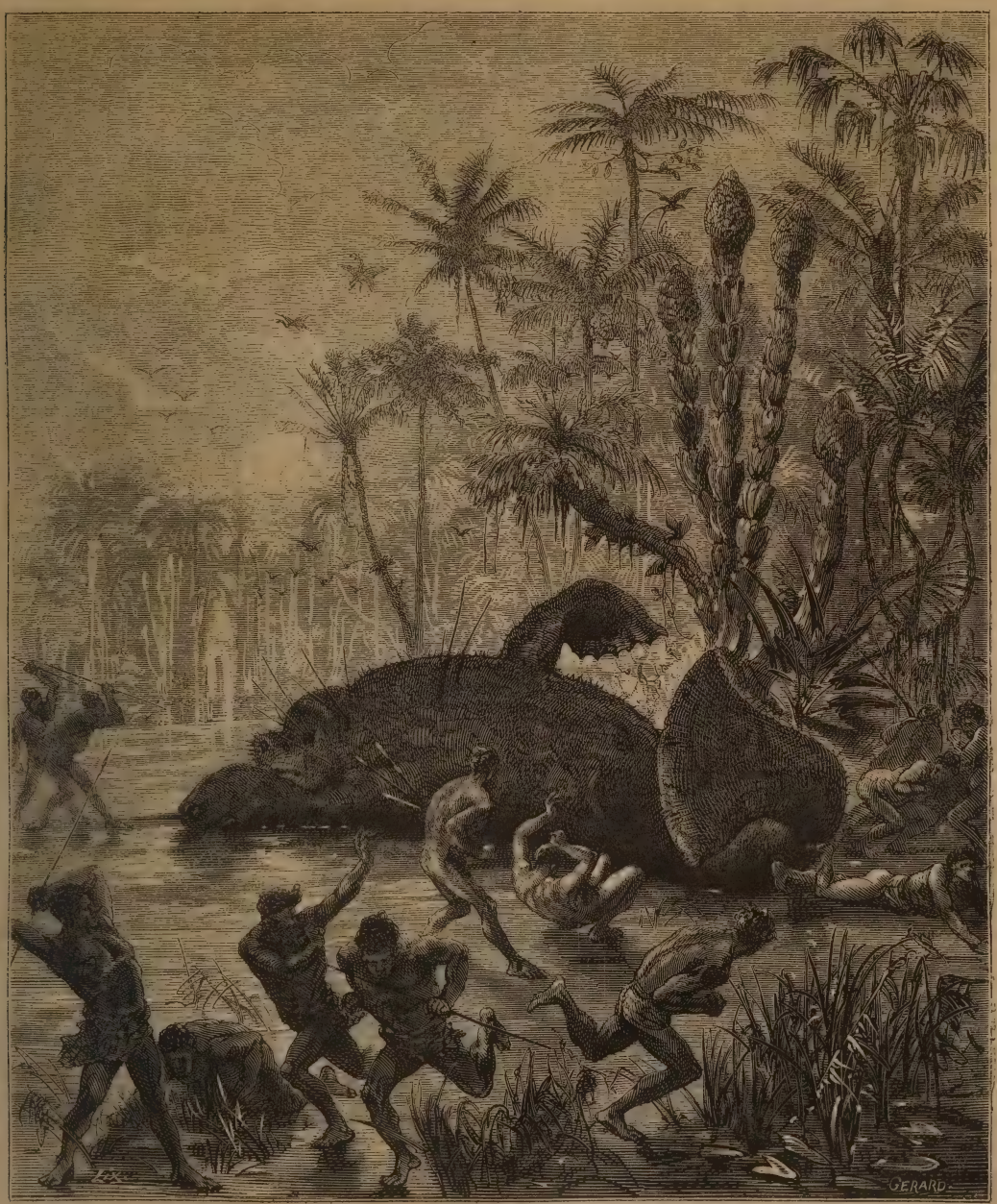
Les différentes lois d'impôt soumises en ce moment à l'approbation de la Chambre, et notamment les lois sur le papier, sur les droits de poste et de timbre, devant vraisemblablement modifier les conditions d'existence de la presse et de la librairie, l'administration du MUSÉE DES FAMILLES croit devoir prévenir le public qu'elle peut se trouver incessamment dans l'obligation d'élever, d'une manière assez sensible, le prix des volumes de la collection. Les abonnés qui voudraient profiter des conditions actuelles sont donc invités à adresser leurs demandes dans le plus bref délai possible. (*Voir les conditions à la troisième page de la couverture de la présente livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS PREMIERS ANCÊTRES (1).

L'HOMME MIOCÈNE EN FRANCE.



L'échouement d'un halithérion. Dessin de F. Lix.

Marchons! marchons encore! Les Mimosas, les *Acacias* nous entourent, avec leurs troncs blanchâtres, lisses, maigres, leurs branches étalées en haut, leurs feuilles divisées à l'infini, si petites qu'elles n'apparaissent que comme une fine toison verte. Un *Cæsalpina* s'y joint, tandis que des Myrica et un *Celastrus* tranchent par leurs feuilles entières sur le fond tremblotant des espèces précédentes. Les *Eucalyptus* abondent,

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

laissant osciller leur curieux feuillage sans ombre; chaque feuille se présente verticalement au soleil, et non horizontalement comme celle des autres arbres. Ils exhalent une odeur de camphre ou de térébenthine. Au-dessous brillent des *Callistèmes* à feuilles roides, à fleurs en épis rutilants, des *Dryandras* qui dressent leurs feuilles longues et étroites découpées en lobes profonds. Sommes-nous donc sur le sol australien?

Non. Ces arbres immenses, mêlés, tordus, enlacés, de lianes traînantes poussent au milieu de la France!... Mais nous montons vers les collines, premier échelon des montagnes bleuâtres que nous entrevoyons au loin. Le peuplement change. Parmi les troncs de ces géants, un *Pin* croît de taille minime; aujourd'hui, nous ne le trouvons plus qu'en Chine et au Japon, dans les régions chaudes et humides de l'Asie orientale; c'est le *Glyptostrobus*. A côté, des *Ifs*, maintenant mexicains, des *Cyprès* de l'Australie et de la Californie méridionale. Sur le sol gisent éparses, au pied des pins *Peuce* des masses jaunes brillantes; c'est une résine durcie. Au moment où elle s'écoule de l'arbre sur son écorce par une expansion naturelle, cette résine est liquide, limpide et gluante, telle que nous voyons aujourd'hui encore la térébenthine pleurer limpide et blanche le long du tronc des sapins et des mélèzes alpestres. L'*Ambre*, car c'était lui qui suintait ainsi, englobait dans son énorme goutte tous les petits objets environnants que le souffle des vents faisait voler à sa surface, feuilles, grains de pollen, fleurettes, aigrettes, débris de toute sorte de la forêt agitée. Sous un rayon du soleil, les insectes se posaient imprudemment à la surface de cette masse odorante; mais, incapables de s'arracher aux étreintes de cette résine visqueuse qui les retenait avec une force invincible, ils s'affaissaient, enchaînés, vaincus, et s'enfonçaient peu à peu, se débattant contre la mort.

Puis un nouvel écoulement arrivait qui les ensevelissait pour toujours.

La résine alors durcissait lentement, sous les influences combinées de l'air et de la chaleur; elle se fendillait et tombait sur le sol, qu'elle émaillait de ses masses jaunissantes.

D'énormes pins gisaient à terre, nombreux et à demi décomposés. Entre leurs écorces fendues et dans l'intérieur de leurs tissus entr'ouverts, ils laissaient voir des amas considérables d'une autre belle résine jaune, la *Rétinite*, différant de l'ambre par sa friabilité, son opacité, sa forme spongieuse et cellulaire, et l'absence d'insectes dans sa contexture, absence parfaitement démontrée, et que l'on ne peut rapporter qu'à cette formation à l'abri de l'air libre et de la rencontre des corps qui volent de toutes parts dans l'atmosphère.

II. — ÉCHOUEMENT D'UN HALITHÉRION.

22. Fervescere facit quasi ollam profundum mare, et ponet quasi quam unguenta ballient.

23. Post eum lucebit semita, æstimabit abyssum quasi senescentem.

24. Non est super terram potestas quæ comparetur ei, qui factus est ut nullum timeret.

LIB. JOB, cap. XLI.

Non loin du village des castors conodontes, sur un banc de sable à proximité de la côte, s'élèvent les habitations de l'homme. Entouré des animaux géants de cette nature exubérante, l'homme dut chercher le repos, au moins pendant la nuit, en éloignant les plus terribles de ces voisins, les grands félins qui fourmillaient dans la forêt vierge que nous venons de traverser, et dans celles des montagnes environnantes; aussi les huttes sont-elles placées en face d'une plaine unie à peine revêtue de bruyères, de houx rabougris et de palmiers nains.

Les huttes, semblables à nos ruches modernes, s'élèvent ainsi au milieu des eaux; et, au moyen de pierres apportées dans le bras peu profond qui sépare le banc de sable de la terre ferme, les habitants ont assez exhaussé le fond, sur un parcours connu d'eux seuls, pour arriver au rivage en se mouillant jusqu'aux genoux. Pour les félins, c'est là un voyage nautique dont aucun d'eux ne se soucie.

Quant aux hippopotames, aux rhinocéros, à tous ces puissants pachydermes qui rôdent le jour dans la contrée, l'abord du banc de sable nu ne leur offre aucun intérêt, n'excite en rien leur convoitise; d'ailleurs les uns comme les autres recherchent plutôt les eaux profondes, dans lesquelles ils peuvent se baigner ou nager à leur aise.

L'emplacement est donc bien choisi; l'expérience de dangers courus et de catastrophes légendaires parmi les tribus a dû guider les fondateurs. Formées d'un clayonnage vertical qui remplit les intervalles de perches ployantes réunies par un lien à leur sommet, les demeures de l'homme sont peu solides; aussi, pour empêcher les vents marins de les abattre, les revêt-il de terre glaise tant au dedans qu'au dehors; de la mousse est introduite entre les perches et les clayons, et la demeure devient plus confortable. Au surplus, la température est douce; le ciel, toujours serein, rappelle celui de l'Algérie moderne. Pourquoi chercher plus loin le bien-être, puisque ces simples huttes peuvent le donner?

La tribu tout entière est rassemblée sur la terre ferme : une aubaine vient de lui être signalée. L'un des halithérions, l'un de ces lamantins (1) énormes qui s'ébattait là-bas, dans ses folles gaietés, s'est jeté à la côte...

Échoué sur la plage basse d'une lagune, l'immense cétacé mugit, s'élance en bonds furieux, retombe impuissant, lançant par ses évents l'eau qu'ont troublée ses efforts désespérés, battant le sable de sa queue à coups gigantesques et redoublés...

Epuisé, il s'apaise, il reste immobile, soufflant, gémissant; il se traîne sur ses nageoires...; ses efforts

(1) Nous connaissons encore, sur notre terre actuelle, deux espèces de lamantins, — sans parler des *dugongs*, leurs voisins, — qui présentent quelques caractères des halithérions.

La première espèce de lamantin atteint cinq à six mètres de longueur et pèse quatre mille kilogrammes; elle habite les embouchures et le cours des grands fleuves de l'Amérique méridionale, tels que l'Orénoque, l'Amazone, le San-Francisco ou l'Oyapok.

L'autre lamantin, de taille plus petite, fréquente les côtes et les rivières africaines; on l'a trouvé surtout au Sénégal.

Ces animaux sont doux et inoffensifs, quoique doués d'une force formidable, et peu craintifs tant que l'homme ne les a pas pourchassés; ils vivent en famille et se nourrissent d'herbes, qu'ils broutent près des rivages à la façon des ruminants.

Quant aux dugongs, ce sont encore des cétacés, vivant en famille et atteignant une plus grande taille que les lamantins les plus forts. Ils recherchent les plages peu profondes et couvertes d'algues et de varechs, dont ils font leur nourriture. On les trouve dans le grand archipel malais qui s'étend au nord de l'Australie, dans les mers qui l'avoisinent, dans la mer des Indes et jusque dans la mer Rouge.

inutiles l'irritent, la rage l'aveugle; les sauts, les secousses recommencent plus terribles, plus furibonds que jamais.

C'est une magnifique et grandiose agonie.

Les autres halithérions fuient épouvantés vers la haute mer, et leurs dos noirs n'apparaissent bientôt plus que comme des épaves glissant au loin sur les eaux.

Les jeunes hommes écoutent la délibération des anciens de la tribu.

Assis en cercle, impassibles, peints en guerre au moyen d'ocre, de bitume, de craie, ceux-ci tiennent conseil.

Sur le sable, autour d'une cavité où brûle un feu de bois fumeux et d'os de mastodonte et de dinothérion, se voient rangées un certain nombre de pierres que les jeunes hommes ont approchées. Ce sont les siéges des vieillards et des chefs. Leurs barbes blanches tombant sur leurs poitrines semblent les emblèmes de leur expérience et de leur sagesse. Ce sont eux qui dirigent les expéditions et qui assurent la vie de leurs proches, en organisant les chasses, les pêches, les récoltes de fruits sauvages, et en veillant à une égale répartition de ces produits.

Sur les épaules de ces pères se voient des peaux du *Tigre des cavernes*; ce sont de chères et précieuses dépouilles, offertes par les jeunes chasseurs, ou enlevées par les chefs eux-mêmes; plus d'un, pour les conquérir, a dans le combat supporté de graves blessures; d'autres y ont laissé la vie! En effet, les armes que ces sauvages portent à leur ceinture ou tiennent à la main semblent peu terribles, si on les compare aux dents et aux griffes de leurs ennemis. Ces armes sont de simples haches de pierre; et encore ce sont des haches d'un silex grossier, se taillant par esquilles, et provenant des couches supérieures du terrain crétacé. Ce ne sera que bien des milliers d'années plus tard que les descendants de ces hommes apprendront à choisir des silex moins grossiers, d'une pâte plus fine et plus homogène, dont ils tailleront les haches du type le plus connu de nos jours.

A côté des haches de pierre emmanchées dans des fragments de bois de cerf et d'élan, pendent à leur ceinture des tomahawks, des casse-tête en bois aussi dur que le fer, garnis des dents aiguës du *Zeuglodon*, cette espèce de saurien ailé dont les peuples ont paru conserver une vague et lointaine tradition en traçant les traits des dragons mythologiques répandus vers les parages méditerranéens, demeure connue du Zeugledon.

A la main, quelques-uns tiennent un épieu formé d'un jeune arbre appointi et durci au feu; d'autres ont fait de cette arme une lance en y attachant, au moyen de tendons de cerf, un silex aigu choisi avec grand soin.

Derrière l'assemblée, le peuple se tient, attentif aux inflexions rauques et gutturales d'un langage rempli de sons imitatifs. Bientôt l'ordre de l'attaque est arrêté, car c'est un véritable assaut qu'il s'agit de livrer à l'halithérion, c'est un rude combat que la rencontre de l'homme et d'un monstre aussi redoutable. Et d'ailleurs il faut se hâter. Si quelque autre peuplade, attirée par l'agonie du cétacé, ou l'apercevant du haut d'une montagne, allait descendre vers la côte, ce serait une bataille!

L'homme n'a pas peur, mais les anciens savent que les guerres affaiblissent la cité sans compensation. Il faut éviter la guerre!

Le conseil est terminé; les sages quittent leurs siéges, le feu s'éteint lentement, laissant envoler au ciel une colonne de fumée bleuâtre...

On arrive aux abords du cétacé; il faut attendre que ses mouvements désordonnés se calment; toute la tribu sur la rive entoure l'animal aux abois. Enfin le calme se fait.

La queue de l'halithérion retombe une dernière fois sur le sable, l'animal halète, son énorme gueule brûle, ses petits yeux brillent. Soudain la troupe se précipite, dix, vingt lances cherchent les yeux et les percent; autant de pointes s'enfoncent près de la tête, au défaut de l'aileron, pour chercher le cœur.

Puis chacun s'enfuit...

Il était temps; le monstre bondit en l'air, laissant voir le ciel entre son corps et la plage... il bondit et rebondit, fou, râlant, aveugle, terrible!

Puis peu à peu il retombe.

Alors les lances, les haches redoublent de fureur, le sang coule à gros bouillons, les tremblements de l'agonie agitent les ailerons du monstre. Il va mourir!

Les guerriers s'approchent encore pour porter de nouveaux coups.

En ce moment, dans une convulsion suprême, le cétacé détourne sa queue puissante. Ce n'est même pas un coup; c'est à peine un tressaillement de la mort, et quatre des assaillants roulent au loin, fracassés, blessés, mourants.

Les anciens, les guerriers s'empressent autour de leurs frères; deux sont morts; deux, blessés, restent étendus sans mouvement. On les relève tous; et, tandis que le surplus de la tribu redouble de fureur contre la belle proie qui meurt sous ses coups, on construit un brancard de feuillages, on y couche les vaincus et les victimes du combat!

Les femmes, qui s'étaient jusqu'alors tenues à l'écart, s'approchent; leur besogne commence. Quelques-unes soignent les blessés; les autres, armées de couteaux de pierre, montent sur l'halithérion — colline immobile échouée au rivage — et découpent, dans sa peau, dans sa chair, de longues bandes de graisse et de viande qu'elles emportent auprès des blessés.

Bientôt, du haut des airs, descendent des vautours immondes, des oiseaux de proie divers, qui rôdent autour du charnier et demandent leur part de l'aubaine que l'homme s'est attribuée. Au loin la plage et la mer se teignent de rouge sombre; c'est un hideux spectacle que celui de ces créatures souillées de sang, ruisselantes d'huile, infectes, grouillant dans les entrailles du monstre, et de ces oiseaux dégoûtants, tournant en cercle au-dessus d'elles et pillant avidement toutes les bribes oubliées!

Mais le soir vient avec ses grandes ombres. Les rauques rugissements des fauves éclatent au loin par les campagnes; il faut songer au retour.

Les femmes chargent leurs épaules des tranches saignantes du cétacé et des morceaux de lard; les guerriers suivent, portant leurs armes ruisselantes et quelques os gigantesques enlevés à l'animal pour armer des épieux ou supporter les effets dans les cabanes.

Quelques jeunes hommes ont enterré les morts sous une colline voisine, plaçant à côté d'eux leurs armes et une provision de chair fraîche d'halithérion pour les aider à faire le grand voyage.

Puis d'autres jeunes gens ont placé les blessés sur des branchages et suivent, les rapportant meurtris et

gémissants aux cabanes. Peu à peu, chaque famille se sépare de la troupe pour regagner son campement préféré; le chapelet humain s'égrène ainsi à chaque coude du sentier.

Dès que le dernier homme a disparu, on peut voir la troupe des pillards de l'air s'abattre sur la carcasse sanglante avec un lugubre cri de joie, et disparaître dans ses profondeurs.

Suivons une des familles. Le père marche droit, superbe, entre les buissons. Une de ses mains soutient, posés sur son épaule, la hache et l'épieu, tandis que, dans l'autre, il porte le petit sac de peau qui renferme sa provision de couteaux. Derrière lui, à quelques pas, suit la femme, courbée sous son fardeau de chair sanglante qui dégoutte lentement autour d'elle et marque le chemin d'une trace que les carnassiers suivront toute la nuit. Autour de la femme, se groupent les enfants, grands, moyens, petits, le dernier accroché d'une main à la fourrure qui lui sert de vêtement, tandis que l'aîné, portant aussi sa part de venaison, ferme la marche, appuyé sur un épieu assorti à sa taille.

Ils avancent tous allégrement; mais le malheur les attend à la clairière prochaine. Arrivés près de la hutte, le feu est mort, les tisons dispersés, les cendres foulées, la paroi de la cabane enfoncée, et les vases usuels brisés gisent épars çà et là...

Quel désastre!

On étudie les traces: évidemment, une troupe de tapirs ou de sangliers, surprise par un rhinocéros, s'est élancée, folle de terreur, entre les huttes, et, passant au milieu du foyer, en a éparpillé les tisons, qui se sont éteints l'un après l'autre...

Qui défendra la famille cette nuit contre les félins qu'attirera certainement l'odeur de la venaison?

III. — LE FEU ET LA CÉRAMIQUE.

. . . . . Le foyer fut bientôt prêt.

Trois pierres brutes, rapprochées l'une de l'autre, laissaient entre elles un espace suffisant pour y accumuler une certaine quantité d'herbes sèches, d'écorces et de brindilles menues.

Par-dessus, mais alors appuyées sur les pierres servant de chenets, des branches cassées formaient un bûcher n'attendant plus que la flamme.

Cette flamme, d'où pouvait-elle venir?

Le sauvage ne semblait nullement embarrassé. Dans un coin de la cabane gisaient quelques morceaux de bois. L'un d'eux était d'essence dure, comme le *buis* ou le *houx;* grossièrement taillé avec la hache de pierre, il ressembla bientôt à un énorme crayon. Quant au deuxième, il était formé par la moitié d'un jeune tronc de *saule* parfaitement sec.

L'homme pose ce dernier sur un des arbres qui soutiennent l'ouverture de la cabane; puis, l'arc-boutant soigneusement contre les voisins, il plaçe le crayon sur le trajet de la moelle du saule et commence un mouvement de va-et-vient qui creuse rapidement un sillon dans les fibres molles du bois.

D'abord assez lent, le mouvement s'accélère de plus en plus : la rainure roussit, fume, puis devient noire, en même temps qu'une sorte de poussière, détachée par le frottement, s'amasse à l'extrémité la plus éloignée du sauvage.

Il est magnifique à voir, dans ces mouvements rapides : les muscles puissants de ses bras ressemblent aux cordes vibrantes d'un admirable appareil; sa poitrine soutient l'effort sans qu'aucun halètement indique la fatigue; et ses jambes, fortement arc-boutées contre le sol, semblent celles d'un lutteur engagé dans une passe définitive.

Peu à peu la pression augmente, ainsi que la rapidité du frottement; l'angle sous lequel le bâton pointu parcourt la rainure s'aplatit au fur et à mesure que la température s'élève; et bientôt un point rouge apparaît, la poussière prend feu, lentement, comme l'amadou reçoit l'étincelle du briquet...

Le feu est créé!...

Bientôt versé avec précaution sur les herbes et les écorces, il flambe sous le souffle de l'homme : les brindilles petillent joyeusement, et le bûcher fumant laisse passer, à travers d'énormes bouffées blanches, les hautes langues de la flamme.

Alors l'enfant tout jeune quitte sa mère et s'approche, tendant vers le foyer ses petites mains diaphanes; la femme attise le brasier au moyen d'une branche de bois vert, et des gerbes d'étincelles joyeuses montent au ciel, illuminant la fumée (1).

(1) Plusieurs circonstances ont pu et ont dû donner aux premiers hommes la connaissance du feu : l'intelligence aura peu à peu, et par la suite des temps, enseigné à ces peuples le parti à tirer de cette immense découverte. Ce qui prouve sans réplique, à nos yeux, que l'homme, quoi qu'on ait dit, n'est point un singe perfectionné; c'est que le singe, son voisin et contemporain sur la terre, placé dans les mêmes circonstances que lui, n'en a tiré nul parti. Tous deux ont dû rôder sur les hautes montagnes. Un beau jour, l'homme s'est trouvé auprès d'un volcan en activité; il aura pu voir s'avancer les coulées de lave, brûlant, enflammant sur leur passage les herbes, les arbres, et propageant au loin l'incendie dans les immenses forêts qui, à ces époques, pouvaient recouvrir la base de ces montagnes et les plaines environnantes.

Si nous supposons que les éruptions précédentes avaient déjà fait le vide autour du volcan, et que celui-ci se dressait nu, aride et sombre au milieu de la chaîne, l'homme, en rôdant, n'a-t-il pas pu rencontrer sous ses pas des fissures brûlantes, comme on en trouve tout autour de la bouche des volcans actuels? qu'il y ait laissé tomber une poignée de mousse ou d'herbe sèche, qu'il en ait approché la baguette qu'il tenait à la main, voilà le feu inventé.

Une fois en possession de cet élément sauveur, l'homme a su le garder. Qui a empêché le singe de faire ces mêmes remarques, aux mêmes endroits? Rien. Il a pu les faire; pourquoi n'a-t-il pas compris? Pourquoi, lui aussi, n'a-t-il pas su garder le feu, si ce n'est parce que l'intelligence est absente? Qu'on ne dise pas que l'action de faire brûler une matière inflammable dans une fissure de volcan, sur une lave en voie de refroidissement, constitue un acte dont un singe est incapable; ces animaux font mille choses plus difficiles, et rien ne répugne à leur supposer les mêmes éléments qu'à l'homme; pourquoi n'ont-ils pas su en profiter?... Pourquoi, qui plus est, le feu une fois créé, n'ont-ils jamais su — eux, les grands imitateurs — imiter l'homme qui l'entretenait? Pourquoi, tandis qu'ils savent venir se chauffer auprès des feux abandonnés par les voyageurs, n'ont-ils pas l'idée de faire ce qu'ils ont vu faire à ceux-ci, d'y jeter du bois pour les alimenter?...

Le feu a dû être d'ailleurs révélé à l'homme le premier jour où il a voulu tailler un silex. Nombre de pierres, outre celle-là, produisent des étincelles quand on les frappe l'une sur l'autre. Une fois l'étincelle produite, je sens qu'il faut un immense effort d'esprit pour passer à l'idée de la recevoir sur une matière inflammable. Cependant une idée intermédiaire a pu être suggérée à l'homme par la vue de la foudre allumant un incendie dans la forêt, ou mieux parmi les herbes sèches des jungles voisines. Là, les étincelles petillantes n'ont pas manqué; la coïncidence du feu et de l'herbe, matière inflam-

La mère de famille n'a pas perdu un moment; le bois sec a été ramassé par elle et par son fils dans le fourré voisin; chacun sort dans la clairière, apportant son faix au tas commun.

Il faut, avant le soir, avoir assez de combustible pour faire face aux besoins de la nuit.

Non-seulement un bûcher est nécessaire, mais, cette nuit-là, il en faudra établir plusieurs, si l'on veut ne pas se voir ravir les provisions nouvelles par les fauves affamés.

Enfin les ombres du soir s'épaississent, les solitudes de la forêt s'animent, le concert de clameurs s'établit au loin sous les arbres sonores; mais les feux sont allumés, les lambeaux de chair fraîche suspendus à un arbre ménagé entre les foyers, près des huttes, dont les habitants dorment tranquilles...

Dès l'aube du jour suivant, de nouveaux soins incombent à la famille. La veille, on a soupé d'un morceau d'halithérion grillé sur les charbons; point d'eau pour apaiser la soif.

On peut, il est vrai, renouveler cette épreuve pour le premier repas de la journée, mais la continuer est une véritable souffrance, à laquelle il importe de se soustraire au plus tôt.

Le village. Dessin de A. de Bar.

C'est pourquoi il faut remplacer sans retard les poteries brisées la veille.

La femme y pourvoira.

Déjà elle a été choisir, sur les bords du ruisseau voisin, le bois qui convient le mieux à la production du feu. Elle a choisi le bois sec, mais non pourri, et elle a bien fait, car le bois pourri ne donne que des étincelles, et le bois sec donne la flamme.

Reste maintenant un dernier mode d'obtenir le feu, mode que nous avons trouvé, dans les temps modernes, en usage chez de nombreuses populations américaines. C'est la friction de deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Pour obtenir du feu de cette manière, il faut d'abord opérer un choix judicieux des essences. Il faut que l'une soit tendre, l'autre dure. Ce choix suppose déjà une longue étude du procédé. Comment aura-t-on opéré la première fois? Quel phénomène aura pu donner l'idée première?... Deux arbres se touchant? Mais ils s'usent et ne s'enflamment pas; le frottement n'est pas assez rapide sous le souffle du vent... L'échauffement des outils de pierre, s'est révélée. L'homme a pu se ressouvenir, un jour qu'il avait froid, de la chaleur intense à laquelle, lors de l'incendie, il ne s'était soustrait que par un prompte fuite, car le feu courait aussi vite que lui.

L'étincelle, il la produisait à volonté. Comment en faire la source d'un incendie? De là l'approche d'herbe sèche; de là un choix lent, patient, minutieux de la matière susceptible de s'enflammer au moindre contact; enfin essai des moelles d'arbre, des bois pourris, etc. Le briquet s'inventa. Nous l'avons gardé presque tel jusqu'à nos jours, et nous le conservons encore. Il a des avantages qu'aucune invention nouvelle n'efface.

sin, un certain banc de terre argileuse, dont elle apporte un fragment. L'homme approuve du geste le choix de sa compagne, et bientôt toute la famille est au travail. Les enfants trient les pierrailles mêlées à la terre et passent à leur père les boules d'argile pétries dans l'eau.

De ces boules, celui-ci confectionne peu à peu un rebord de plus en plus haut sur une pierre plate, puis la femme emporte le tout près de la cabane.

Ce jour-là une grande innovation venait d'être tentée. Frappé du poids que les pierres donnent aux vases dont elles forment le fond et des inconvénients qui en résultent (1), l'homme venait d'essayer de remplacer la pierre par une plaque de la terre qu'il tenait à la main. Cette plaque arrondie — c'est la forme qui se fait toute seule quand on aplatit une boule de glaise sous la pression de la main — avait reçu un rebord qui en suivait le contour, et que notre potier primitif s'efforçait de construire aussi haut que possible.

Malheureusement la terre retombait, s'affaissant sur elle-même; et, pour la maintenir, il fallait lui donner une épaisseur telle, que le poids du vase empêcherait de le changer de place.

C'était bon pour un vaisseau destiné à conserver la provision d'eau, mais non pour celui destiné à aller chercher cette provision.

C'est alors qu'une inspiration lumineuse vint à l'artiste. Il pensa à lier l'ouverture de son vase : une hart prise au buisson le plus proche suffit pour cela... et le vase mince fut inventé.

La hart, c'est la branche verte tordue sur elle-même, de façon que les fibres du bois deviennent flexibles en se désagrégeant, sans cesser de demeurer en faisceau : c'est le premier lien de l'homme le plus sauvage; l'action du vent, tordant un jeune arbre sur lui-même, en a certainement fourni le premier modèle...

Tous ces vases sont apportés au bord du foyer pour sécher doucement; puis, à mesure que les branches brûlent, les cendres chaudes sont poussées autour d'eux ou versées dans l'intérieur. Ainsi leur cuisson s'achève; ils deviennent noirs, de bruns que la terre crue les faisait.

Au bord la marque de la hart reste imprimée dans l'argile : c'est le premier dessin céramique; plus tard l'homme s'ingéniera à en trouver de plus compliqués, surtout quand il aura remplacé la hart par une corde, et remarqué que la torsade imprimée par les fibres était plus belle et plus régulière.

La céramique était inventée. Elle a autant servi que le feu à la civilisation de notre espèce; sans le vase naturel ou artificiel, l'homme ne diffère guère de la brute. Le vase est le premier rudiment de l'esprit de conservation ; la richesse, l'abondance viennent de là. Sans le vase, on vit au jour le jour ; c'est la vraie existence sauvage.

Toute civilisation vient du premier pot que pétrit l'homme miocène.

Étrange chaîne des destinées! Le feu a créé la famille ; le vase, la civilisation.

IV. — SOULÈVEMENT DES ALPES.

Montes exultaverunt sicut arietes, et colles sicut agni ovium.
Quid est tibi, mare, quod fugisti?...
Montes exultastis sicut arietes, et colles sicut agni ovium?
A facie Domini mota est terra...
Psaume 113.

La terre tremble, le ciel est plongé dans de profondes ténèbres. Au loin les grondements du tonnerre se con-

silex? Mais la pierre n'est pas le bois... Le hasard? le désœuvrement? Un homme frottant activement un morceau de bois sur un autre et s'apercevant que le premier s'échauffe dans sa main? — C'est, à notre avis, la seule origine acceptable. Mais combien il y a loin de là au mouvement assez vif pour amener du feu, à moins que nous ne supposions les premiers hommes — de même que les sauvages modernes — mieux doués que nous sous le rapport des essences favorables à ce travail.

Il me souvient que, dans mes courses en forêt, maintes fois j'ai eu recours au procédé des sauvages, maintes fois je variai le rapport des deux essences choisies : rarement je réussis. Et cependant, au moyen de la bretelle de mon fusil, d'une ficelle, avec l'aide d'un ou deux gardes, je perfectionnais tout d'un coup la méthode sauvage, en substituant le mouvement du foret à celui du frottement à la main. L'un est incomparablement plus rapide et plus intense que l'autre, comme mouvement et comme pression.

Voici d'ailleurs comme on opère; cette courte description pourra être utile aux autres, comme elle me l'a été à moi-même, sans que je puisse me rappeler dans quel voyage je l'ai recueillie, étant enfant. On taille dans une branche de bois dur un morceau appointi des deux bouts, ressemblant à ce jeu que les enfants lancent en l'air avec un bâton, et qu'ils appellent *la pirouette*. Cela fait, on se munit d'une branche plus forte de bois blanc bien sec, que l'on fend en deux dans sa longueur. On fait sur la moelle une petite excavation; puis passant une bretelle de fusil une fois autour de la pirouette, on place une des pointes de celle-ci dans l'excavation de la demi-branche, que l'on appuie par le côté de l'écorce contre sa poitrine, puis l'autre pointe de la pirouette contre un arbre. On fait aller et venir vivement la bretelle, ce qui imprime au petit bâton un mouvement rapide de rotation alternative : la chaleur naît, le bois noircit, fume... très bien ; mais il y a là un point difficile à passer, c'est le développement du feu réel; je l'accélérais toujours au moyen de l'amadou.

Lorsqu'on ne possède pas cet auxiliaire, il vaut mieux changer la disposition de l'appareil. Placez la branche plate fendue sur une souche comme table; appuyez avec l'autre moitié sur la pirouette, alors verticale; puis, pendant le mouvement, rapprochez de la pointe qui s'échauffe la poussière qui se forme — c'est elle seule qui brûlera — joignez-y de légers morceaux de moelle d'arbustes sèche, etc., etc.

Quant à la friction de deux morceaux de bois, directement l'un contre l'autre, à la main simple, je n'y crois pas, du moins avec nos essences. Peut-être avec d'autres?...

Nous rapprocherons du procédé décrit dans le texte auquel répond cette note que, en sanscrit, le bâton générateur du feu s'appelle *matha* *, d'où *pramatha*, composé avec *pra*, qui veut dire *ravir*. De là est venu, dans la même langue, *pramathyas*, celui qui *creuse en frottant*, celui qui *ravit le feu*. Le pramathyas indien est évidemment le Prométhée des Grecs. Le sauvage qui fait du feu est, selon l'étymologie sanscritique, un véritable Prométhée, celui qui creuse en frottant pour ravir e feu.

(1) Nous trouvons, dans *l'Homme avant l'histoire*, de sir J. Lubbock, la mention d'un passage du capitaine Cook, tirée de son voyage dans le Pacifique. Cette mention est précieuse. Ce qui se faisait à Unalashka, dans les temps modernes, s'est fait de toute éternité parmi les hommes. Le célèbre navigateur y vit des vases composés d'une pierre plate, avec des parois d'argile, ce qui les faisait ressembler quelque peu à la croûte ferme d'un pâté. « Ainsi nous pouvons nous faire une idée de la manière dont l'usage de la poterie s'est peut-être développé. Après

* *Revue des Cours scientifiques*, VII, p. 264. — *Cosmos*, XIX, p. 15,

fondent avec des bruits affreux montant de la profondeur des vallées. On dirait que la terre gémit et se déchire ; elle tressaille à chaque instant, et les rochers vacillants se détachent de la tête des monts et roulent en avalanche bruyante et continue dans le fond des gorges. Sous leurs masses effondrées, les hauts glaciers disparaissent, ne laissant poindre que quelques cimes blanches inaccessibles au milieu des horreurs du crépuscule qui enveloppe la terre.

Assis au sommet d'un rocher des Alpes, l'homme tremble effaré devant les formidables événements qui se pressent autour de lui.

La pauvre cabane couverte de claies, qui abritait sa famille dans la vallée voisine, n'existe plus : un coup de vent l'a emportée comme une feuille sèche, et c'est miracle que ses habitants n'aient pas été enveloppés dans le désastre.

Nus, grelottants, accrochés aux pierres du foyer, ils sont restés quelques moments éperdus, muets de terreur, au milieu des éléments déchaînés, et transis sous la nappe ruisselante des eaux du ciel tombant en cataractes.

Le vent fait rage aux quatre coins de l'horizon; la mer voisine bondit et mugit en se ruant sur les côtes, qu'elle couvre d'une blanche écume.

Il faut prendre un parti...

La mort est ici et là, partout imminente et terrible.

L'homme, se traînant sur le sol pour résister aux rafales, a saisi ses armes, a revêtu le manteau de peau qui lui servait de lit tout à l'heure, la femme a pris l'enfant et l'a mis à cheval sur sa hanche ; elle a chargé son épaule de quelques provisions dans un vase grossier; puis, saisissant un des tisons du foyer, elle a allumé une pomme de *banksia*, qui brûle lentement, comme l'amadou (1). Elle est partie alors, non sans regarder derrière elle les débris du wigwam s'envolant au souffle de la tempête ; et elle suit l'homme qui gravit rapidement la montagne...

Tandis qu'ils montent la grande pente, de gigantesques ombres passent non loin d'eux, fuyant égarées, montant sans hésitation aucune, poussées comme par une résolution suprême. Ce sont les grands animaux de la plaine qui se sauvent devant l'inondation menaçante.

Derrière eux, là-bas, mugit la mer, affreusement secouée par des tressaillements intérieurs, et amoncelant des vagues de plusieurs myriamètres.

Ainsi, lors des tremblements de terre qui démolirent Arica et les villes maritimes du Pérou, en 1868, on vit la mer s'élancer sur la terre et jeter des navires à trois milles dans l'intérieur du pays, les emportant et les rapportant à plusieurs reprises avec une fureur indicible, puis les laissant enfin au milieu des campagnes dévastées.

Mais l'homme ne perd point courage. De ses bras vigoureux, il amoncèle quelques quartiers de roc, derrière lesquels sa compagne abrite son enfant, puis tous deux s'efforcent de rassembler un peu de bois pour alimenter le feu, dont ils veulent garder la présence bienfaitrice.

C'est alors que, dans un moment d'accalmie, alors qu'un déchirement des nuages énormes amoncelés sur leurs têtes laisse tomber un peu de clarté, les misérables représentants de notre espèce peuvent envisager toute l'horreur de leur position. L'eau monte, monte par secousses interminables qui ébranlent la montagne ; elle emporte avec elle des lambeaux de terre et de rochers, qui clapotent un instant et disparaissent : les animaux poussent des cris de terreur, ajoutant leurs notes plaintives au concert effroyable des éléments déchaînés.

Les uns, arrachés par les flots, nagent vers la montagne, remplissant l'air de leurs cris; les autres, qui se croient sauvés, répondent aux premiers du haut des pics, leur refuge ; au milieu de la terreur générale, aucun d'eux ne pense à l'attaque ni au carnage. Des bêtes de proie et de pâture sont là côte à côte, oubliant leur haine habituelle, pour ne songer qu'au danger présent, universel. L'homme, réfugié plus haut qu'eux, sur un rocher isolé qui se dresse, semble les commander, et, les prenant sous sa protection, faire régner la paix entre ces races ennemies domptées par la frayeur.

Voici les *mammouths* (1), ces premiers éléphants à la laine moutonnée couvrant des membres gigantesques; ils marchent pesamment, battant l'air de leur trompe, ainsi que les dinothériums (2), plus grands qu'eux encore, qui creusent la terre devant eux et soulèvent les rochers de leurs défenses recourbées. Derrière eux s'élance une bande de rhinocéros (3), les uns au museau large, les autres à la tête étroite, tous brusques d'allures et de mouvements, tous bramant à fendre la tête, et frottant les unes contre les autres l'épaisse fourrure qui couvre tout leur corps ; quelques-uns broyant encore avec fureur des branches qu'ils arrachent en passant aux derniers pins de la montagne (4).

Avec eux montaient le *sivathérion*, grand ruminant à quatre cornes, les *hipparions*, ancêtres de notre cheval, les *ours*, les *porcs*, qui grognaient furieux, cherchant noise à leurs voisins.

Non loin de la montagne, au milieu des vagues en délire, des *baleines* jouent et plongent, tandis que des bandes de lamantins semblent leur faire cortége. C'est fête pour eux, tant que les eaux ne les lancent point au milieu des terres émergeantes...

Et ce fut ainsi que des semaines, puis des mois s'écoulèrent pour les reclus perdus sur leur rocher oscillant sans cesse au milieu des eaux soulevées.

L'homme fit tomber sous sa hache de pierre les moins farouches de ses compagnons d'infortune ; buvant leur sang, cuisant sur les charbons leurs membres déchirés, il soutint sa vie, celle de sa femme, celle de son enfant.

Peu à peu les convulsions de la nature se calmèrent ; au loin des plaines immenses étaient sorties de la mer; les eaux, refoulées à perte de vue, ne s'apercevaient plus nulle part...

L'Europe actuelle était à peu près sortie des ondes.

Déjà la plupart des animaux avaient fui, suivant le retrait des eaux.

avoir employé l'argile pour faire les parois de leurs vases de pierre, on s'est dit naturellement que la même substance servirait aussi bien pour le fond, et la pierre a pu, dès lors, être remplacée par une matière plus commune. »

(1) Dumont d'Urville, vol. I. p. 194.

(1) *Elephas primigenius.*

(2) *Dinotherium giganteum.*

(3) *Rhinocerōs tichorinus* ou *à narines cloisonnées* et *rhinoceros leptorhinus.*

(4) Brandt, *Mittheilungen*, Saint-Pétersbourg, in-8°, 1866,

Grâce à leur énorme taille, un grand nombre d'entre eux ne craignaient point les amas de vase, de terre détrempée, les lacs, les cours d'eaux énormes qui couvraient ou découpaient le sol. Les plus timides, les moins bien pourvus étaient restés les derniers : l'homme fut de ceux-là.

Quand il redescendit la montagne, il s'effraya de la prodigieuse hauteur qu'elle avait acquise ; mais la faim le poussait, il fallut pourvoir au plus pressé. Quel bonheur de rencontrer sous ses pas quelques sources limpides sortant de la terre et tombant en cascade au milieu des premières fleurs !

Plus de mer, elle avait fui au loin...

L'homme suivit l'un des grands fleuves qui sortaient des massifs de montagnes qui lui avaient sauvé la vie ; il suivit le Rhin, et arriva ainsi sur le rivage de la mer du Nord. Un golfe énorme, échancrant ce qui sera la Belgique un jour, était le point de ralliement des baleines, des *dauphins*, des *xiphius*, et parmi eux se mouvait, comme un monstre immense, l'étrange *squalodon* (1), carnassier redoutable, d'une taille si effrayante, que la charge d'un bateau pêcheur de nos jours eût à peine suffi à son repas.

Sur les rivages de cette mer glissaient paresseusement

Le cataclysme. Dessin de F. Lix.

une tortue (1), dont la taille dépassait sept mètres, et des *salamandres*, parmi lesquelles les plus petites montraient dix mètres de longueur.

Au milieu de ces êtres monstrueux, l'homme sentit promptement le besoin de chercher un abri ; les cavernes émergèrent peu à peu avec les collines, dans les flancs desquelles la nature les avait creusées ; elles se vidèrent de la fange qui les remplissait, et les vases s'affermirent.

Pendant ce temps la race humaine pullulait ; la famille était devenue tribu ; la tribu se fit bientôt peuple, et les solitudes se remplirent de dominateurs qu'elles ne connaissaient pas encore.

Merveilleux spectacle ! Admirable vitalité dévolue à cette race faible et inerme, qui cependant traversera encore nombre de cataclysmes semblables et se perpétuera dans les siècles des siècles, marchant toujours vers le mieux et atteignant la civilisation que nous connaissons aujourd'hui, et qui n'est certainement qu'un acheminement vers celle que nos fils connaîtront un jour !

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) *Colossochelys Atlas.*

(1) *Squalodon antwerpensis.*

LES DRAMES DE LA MER.

LES NAUFRAGEURS DE LA POINTE DU RAZ (1).

L'île de Seine. Dessin de A. de Bar.

III

Floch, nous l'avons vu incidemment, aimait une fille de l'île de Seine avec laquelle il était fiancé; c'est elle qu'il allait voir, c'est à elle qu'il allait raconter tout au long sa *bonne aubaine;* c'est en songeant à la joie qu'elle allait éprouver, qu'il s'égosillait comme un homme absolument heureux.

Le temps, si clair la veille, s'était couvert; des nuages gris s'entassaient à l'horizon; toutefois le Raz était calme.

La distance entre l'île de Seine et le continent est d'une lieue et demie; Floch mit une heure pour faire ce trajet; quand il aborda, il était trois heures de l'après-midi.

Il tira sa barque sur le sable, l'attacha à un piquet pour plus de sûreté, et, couvrant ses épaules d'un morceau de vieille toile à voiles, la pluie commençant à tomber, il se dirigea vers la maison d'Aliette.

La digue était déserte; une quinzaine de vaches, de cette petite espèce que fournit l'île, mangeaient du goëmon sur divers points du rivage; quelques compagnies d'oiseaux de mer passaient et repassaient dans l'air en criant; aucun navire n'apparaissait au loin, soit vers Penmarch, soit du côté de Brest, vers la pointe de Saint-Matthieu et la chaussée des Pierres-Noires.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Floch s'avançait rayonnant..

Arrivé à cent pas d'une maison basse, presque enfouie au milieu d'un carré de terrain rempli de ronces et de fougères, il s'arrêta.

Une voix de femme, une voix de jeune fille psalmodiait une de ces chansons étranges avec lesquelles on danse à Seine, et qui tiennent lieu de la musette et du biniou les jours de noces.

Laissons-le un instant, appuyé sur son pen-bas, écoutant en souriant le chant d'Aliette et jetons, pendant ce temps, un coup d'œil rapide sur l'île de Seine.

L'île de Seine, ou de Sen, est située en face du Becdu-Raz, dont elle est le prolongement, dont elle fit partie : les rochers sur lesquels elle pose, rochers qui s'étendent à cinq lieues à l'ouest et qu'on nomme *chaussée de Seine*, l'indiquent, le prouvent. Elle n'a aujourd'hui que trois kilomètres de long de l'est à l'ouest, sur un kilomètre de large; mais il n'est pas douteux que c'est à l'action lente de la mer et à un cataclysme qu'elle doit d'être réduite à ces proportions; il n'est pas douteux qu'elle s'étendit, à l'époque où les Armoricains élevaient ces dolmens, ces menhirs qui ont bravé les siècles et provoquent encore de nos jours l'étonnement et l'admiration du voyageur, sur toute la chaussée, c'est-à-dire qu'elle eut près de cinq lieues de long sur une lieue de large.

Les ravages de l'Océan, sur les côtes du Finistère, sont du reste visibles pour tout observateur; on y peut préciser, période par période, les morsures que les flots ont faites au continent.

Parfois des ruines dispersées sur la plage ou recouvertes par la mer vous disent : « Ici s'élevait jadis une ville considérable. »

Les ruines de Penmarch, par exemple, vous parlent de l'opulente cité d'Is, comme les pierres celtiques vous parlent du culte des druides (1).

(1) Voici un passage curieux de l'histoire manuscrite de *la Ligue en basse Bretagne*, par le chanoine Moreau, passage relatif aux antiquités du Finistère et qui confirme ce que nous indiquons succinctement sur les riches cités dont nos côtes bretonnes étaient couvertes aux temps des druides : « Entre Cleden et Plogoff estoit une figure quarrée en forme d'ung grand cloistre de trois toises de haut, faict à ciment de cailloux, vis-à-vis l'isle de Seine ou de Sen, distant de la pointe de terre de trois ou quatre lieues vers l'occident. Ceste muraille, qui autrefois estoit un grand œuvre, estoit en 1586 pour la pluspart desmoly, et sans mémoire d'homme. Les habitans voisins, pour aggrandir leur labouraige, estant en bonne terre, l'auroient du tout razée, lorsque le procureur de Quimper, qui estoit Jacques Mocam, environ 1576, recquit que défenses fussent faictes aux habitans d'attenter ny toucher à ce mur. Et demeura en l'estat pour une marque d'antiquité l'enclos de ceste muraille, qu'ils nomment en breton *moguer-guis*. Et aux environs d'icelle les laboureurs fouissant ont trouvé et parfois y trouvent des urnes ou auges de pierres étrangères et de diverses sortes, et quelques-unes couvertes d'une platine de pierre garnie pour mieux joindre et cimenter. Quelquefois l'on a trouvé engravées quelques lettres non lisibles. On présume aussi que l'on a voulu bastir ladicte muraille de petits cailloux qu'il a fallu apporter de la mer avec grande difficulté, attendu la hauteur de la coste, qui sont hauts précipices, où un homme, tant dispos soit-il, n'y sçauroit descendre qu'avec péril, et moins peut-on charroyer avec chevaulx. Veu aussi que c'est un endroit où l'on trouve à fleur de terre de belle pierre de taille et la meilleure de tout ce quartier, et néanmoins ne s'en trouve aucune dans ceste muraille. Depuis muraille il y avoit ung pavé faict pour la pluspart de pareilles pierres, conduisant d'icelle jusques à Quimper ou assez près, distant de neuf lieues. Lequel pavé, encore qu'il soit interrompu en plusieurs endroits (en 1586) où la terre est molle, et se remarque le même pavé. On en trouve un autre conduisant de Carhaix jusqu'au rivage de Douarnenez, distant de Carhaix de douze à treize lieues, faict aussi de telles petites pierres, et on prétend que ce sont pavés pour arriver à la ville d'Is, que l'on dict avoir existé où est présentement la baye de Douarnenez, ou à la pointe du Raz. Et qui depuis a esté, par succession du temps, conquise par la mer, il y a douze ou treize cents ans, sçavoir est au temps des saincts personnaiges Corentin, Guenolé, Judec, reignant en ces temps en la Bretaigne le roy Grallon prince et souverain fondateur des églises de Kemper et de Landevennec. Et le tout arrivé par une juste punition de Dieu, pour les péchés du peuple de ladicte ville d'Is. »

« L'île de Seine, a écrit Pomponius Méla (l. III *de Situ orbis*, c. VI), est située dans la mer Britannique, contre la côte des Ossimiens. Ce qui la distingue, c'est l'oracle insigne d'une divinité gauloise dont les prêtresses gardent une virginité perpétuelle. Les Gaulois les appellent *Sènes*. Ils croient qu'animées d'un esprit particulier, elles peuvent, par leurs vers, soulever des tempêtes sur terre et sur mer, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées et prédire l'avenir. »

A cette époque, l'île n'était pas une plaine aride et sablonneuse sans un arbre, où l'on ne récolte chaque année que deux ou trois cents boisseaux de mauvais orge, où l'on ne voit que quelques misérables cabanes : c'était une oasis où l'aubépine s'enlaçait au chêne, où l'on ne trouvait pas seulement des algues, des lichens, des touffes de bruyère, mais du sainfoin, de la menthe, du trèfle, du sureau, des fleurs autour desquelles bourdonnaient les abeilles et chantaient les oiseaux.

Son temple était le plus riche et le plus splendide de tous ceux de la Gaule; les temples fameux de la Grèce seuls rivalisaient avec lui.

De tous les points du littoral océanique, les navigateurs accouraient consulter ses vierges et leur apportaient des présents. Les côtes du pays des Ossimiens, sur l'espace compris entre Penmarch, le Raz et la baie de Douarnenez, étaient bordées de villes populeuses et commerçantes, dont les vaisseaux allaient trafiquer au delà des mers, peut-être en Amérique, au Mexique, où de merveilleuses antiquités attestent une civilisation à son apogée...

Aujourd'hui tout a disparu : le temple, l'île même, les florissantes cités des côtes; et le sanctuaire druidique a fait place à une chapelle votive en l'honneur de saint Corentin.

Une source d'eau limpide est emprisonnée contre cette chapelle dans un puits profond de seize pieds; les Sènes y burent sans doute, il y a deux mille ans...

Cependant, si les temples, les prêtresses, les Druides, les esclaves, les jardins féeriques seinois ne sont plus que souvenirs, quelques-unes des plus touchantes traditions celtiques se sont pieusement perpétuées à Seine.

L'île n'a plus de prêtresses, mais elle a toujours des vestales; depuis des siècles, ses filles sont citées comme les plus vertueuses de Bretagne; les gens de Seine lapideraient celle de leurs enfants qui manquerait à l'honneur.

On n'y rend plus d'oracles, on n'y commande plus aux vents, mais on y secourt les naufragés. Qu'un ouragan vienne à se déchaîner sur le Raz; que, par la nuit d'hiver la plus glaciale, la cloche, le canon d'alarme retentissent au large; que le *noroi* souffle en foudre; que la pluie tombe par torrents; que les vagues brisent avec furie leurs masses écumantes contre les écueils, tous les habitants de l'île veillent le long

de la digue ou du rivage : les hommes montent dans leurs barques, et, au risque d'être engloutis par les lames, cherchent à gagner le navire en détresse. Les vieillards sont là, vêtus seulement d'une chemise et de larges culottes de toile; les femmes, en justaucorps, en jupon, en sabots, les secondent avec un dévouement admirable.

Qu'une barque de sauvetage ramène un naufragé, et chacun se le dispute. Ne craignez rien; il ne sera ni volé ni égorgé, comme jadis sur les côtes du Raz et d'Audierne, non. On le mettra dans un lit bien chaud, on le soignera, on recueillera ses effets pour les lui donner lorsqu'il sera en état de repartir.

La Providence, qui aime les contrastes, a placé sur cet îlôt une de ses plus consolantes antithèses : au Raz, la cruauté, l'avidité, le crime; dans l'île de Seine, l'humanité, la charité, l'honnêteté (1).

Il semble que chaque fois que la tempête mugit autour de la plage dénudée de Seine, ses pauvres et dignes habitants répètent ces paroles émouvantes que Virgile met dans la bouche de Didon offrant l'hospitalité à Énée et à ses compagnons d'exil :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.
(Connaissant le malheur, j'ai appris à secourir les malheureux.)

Les Seinois connaissent, en effet, la misère, les privations, les souffrances. Ne pouvant demander à leur coin de terre ingrat la nourriture qui leur est indispensable, ils sont obligés de l'attendre des libéralités du gouvernement, ils sont obligés d'aller la demander en partie à l'Océan, au prix des plus dures fatigues.

Souvent les hommes passent quatre ou cinq jours sur leurs barques, au milieu des rochers, des hauts-fonds de la chaussée, pour pêcher des congres, des raies, des turbots, des vieilles, des écrevisses, dont ils se nourrissent pendant des saisons entières (2).

En 1784, l'île comptait trois cent quarante-quatre habitants, y compris le curé, soixante maisons et une centaine de têtes de bétail, dont cinquante vaches. La plus complète fraternité régnait entre ces braves gens, qui vivaient en communisme bien avant la république et faisaient du communisme pratique bien avant que Babeuf en eût fait en théorie.

Depuis qu'ils vont vendre à Brest les trois quarts de leur pêche, et qu'ils se frottent à la vie nouvelle que les chemins de fer font circuler partout, leurs habitudes, sinon leurs mœurs, se sont modifiées; mais il y a un siècle, c'est-à-dire lorsqu'ils n'avaient de relations qu'avec les caboteurs qui leur achetaient accidentellement, pour les porter à Bordeaux, les congres qu'ils séchaient, la propriété particulière n'existait presque pas parmi eux.

L'île appartenait en commun à ses trois cent quarante-quatre habitants; les femmes la cultivaient, tandis que les maris étaient à la mer, et, comme elles ne connaissaient pas toujours la place de leurs champs, elles se partageaient de bonne foi, sans querelle, avec leurs tabliers qui leur servaient de mesure, le terrain arable.

Les hommes, de leur côté, s'aidaient mutuellement et sans jamais réclamer la moindre rétribution, pour construire ou réparer leurs cabanes ou leurs barques.

Seine n'était pas une commune, c'était une famille, une famille où l'on ignorait les dissensions, où la solidarité était une religion, où l'égoïsme était un crime.

C'est là le secret de l'attachement des Seinois pour leur île malgré sa pauvreté, son humidité, sa tristesse, malgré les pluies qui l'inondent, les tempêtes qui la désolent, les brouillards qui l'enveloppent, les sinistres qu'elle voit chaque hiver.

Quoi de meilleur, en effet, quoi de plus beau, de plus attachant que la famille?

La politique des grandes agglomérations lui a porté un coup funeste; mais elle reviendra à la vie. La famille est l'œuf de toute société; si l'œuf se gâte, la société meurt; on le comprendra, il faut qu'on le comprenne, principalement dans notre malheureuse France, qui doit ses désastres à des vices constitutionnels qui l'ont faite lâche, égoïste et incapable, lorsqu'elle avait tant besoin d'être brave, dévouée et digne de sa sainte devise :

Gesta Dei per Francos.

Revenons maintenant à Floch, que nous avons laissé l'oreille tendue derrière la maison d'Aliette.

Lorsque la jeune fille eut fini sa chanson, il s'avança :

— Par saint Corentin! dit-il, tu chantes comme une fauvette de la grande terre. Bonjour. Je suis heureux de te voir contente, car j'ai de bonnes nouvelles à te confier.

Aliette, un peu honteuse d'être surprise, poussa un : Ha! aigu, se leva vivement, rougit, rajusta involontairement sa coiffe de toile et son justaucorps, puis sourit, montrant ainsi une double rangée de dents blanches, et tendit la main à Floch.

C'était une jolie fille de dix-neuf ans, forte et droite, légèrement brunie par le hâle de la mer, une *pennèrès* (jeune fille à marier), aux cheveux châtains, aux yeux grands et bleus, à la physionomie intelligente, mêlée de douceur et d'énergie.

— Bonjour, Floch, fit-elle, je ne t'attendais pas aujourd'hui; c'est bien d'être venu.

— Et le père?

— Il pêche au Forhol.

— Et la mère?

— Elle est à l'église.

— De sorte que tu es seule?

— Oui.

— J'aime mieux cela; nous serons plus libres pour causer.

— Qu'est-ce que tu as donc à me dire? demanda la jeune fille avec un vif sentiment de curiosité.

(1) Les Seinois rendent, depuis un temps immémorial, à la navigation des services qui seraient plus importants encore si le gouvernement s'occupait un peu de leur île, trop délaissée. En 1796, le vaisseau *le Séduisant*, qui sortait de Brest et faisait partie de l'escadre de débarquement en Irlande sous les ordres du général Hoche, s'étant brisé contre l'écueil appelé *le Grand-Stevenec*, les Seinois sauvèrent l'équipage entier et huit cents hussards passagers. Nous pourrions citer cent exemples de ce genre à l'honneur des pêcheurs de l'île de Seine.

(2) L'utilité d'accorder des secours aux habitants de l'île de Seine, pour les empêcher de mourir de faim, a été fréquemment reconnue, surtout lorsque quelque homme d'État, instruit des services que rendent à la navigation les Seinois, est arrivé au pouvoir. Avant 1789, ces secours consistaient en 12 500 kilogrammes de biscuit, 4 000 kilogrammes de lard salé et 4 000 kilogrammes de légumes secs; sous l'empire, ils furent supprimés; en 1814, on les rétablit; en 1817, par dépêche du 12 mai, on les porta à 18 000 kilogrammes de biscuit, 6 000 kilogrammes de lard salé et 6 000 kilogrammes de légumes secs; puis on les supprima de nouveau. Nous n'avons pas appris qu'ils aient été rétablis, du moins tels qu'ils étaient accordés avant 1789.

— Ha ! ha ! voilà !... dit Floch triomphant.

— Explique-toi.

— Bon ! quelle impatience !

— Dame !...

— Que dirais-tu de deux cent cinquante livres, tu m'entends bien, reprit-il en accentuant chaque syllabe, de deux cent cinquante livres en bons écus sonnants, qui tinteraient dans mes poches le jour de notre mariage ?

— Que signifie ?...

— Réponds !

— Je dirais que Dieu et la sainte Vierge nous ont bénis, si ces deux cent cinquante livres te venaient d'un légitime héritage ou d'un gain honnête.

Cette réponse calma l'abandon de Floch et parut l'embarrasser.

— Oh ! fit-il, peu importe la façon dont ils viendraient ; l'important, c'est qu'ils viennent.

— Non.

— Songe donc, deux cent cinquante livres, plus que je ne gagne en toute une longue année de peines et de fatigues !

Il y eut un instant de silence ; l'entretien ne tournait pas comme l'avait désiré Floch.

— Mais, reprit Aliette, par quel miracle aurais-tu une si grosse somme le jour de notre mariage, c'est-à-dire dans huit jours ?

— Par le miracle d'une magnifique affaire que M. Hamon, le poissonnier de Douarnenez, m'a proposée, avec l'aide de Notre-Dame de Rumengol, et que j'ai acceptée.

— Hamon ?... dit la jeune fille impressionnée à ce nom, j'en ai souvent entendu parler dans l'île, mais rarement en bien. On prétend que c'est un méchant homme.

— Bah ! des contes.

— Et point du tout scrupuleux sur les moyens d'augmenter sa fortune.

— Quand on est scrupuleux, on ne devient jamais riche.

— Mais on garde un trésor qui n'a pas de prix et que rien ne remplace : l'honnêteté.

— L'honnêteté ?... Ça dépend comment on l'entend. Vous exagérez tout, à Seine, ajouta Floch avec impatience sur un mouvement d'Aliette.

— C'est vrai, repartit la jeune fille avec une pointe d'ironie ; nous pensons, contrairement à vous autres gens de la grande terre, qu'amasser des écus pour les enfouir est une triste folie ; nous n'aimons point à nous enivrer avec du vin ou de l'eau-de-vie, et nous préférons la sobriété qui nous fait vivre longtemps en bonne santé à la débauche brutale qui vous envoie au cimetière après de cruelles maladies ; nous repoussons les mauvaises passions qui torturent et qui tuent, parce que nous les savons aussi funestes à l'âme qu'au corps ; comme vous, nous craignons Dieu, la Vierge et les saints ; mais nous croyons que des offrandes et des dévotions ne suffisent pas pour leur témoigner notre amour, et voilà pourquoi, lorsque à Cleven, à Plogoff, à Primelin, à Plovan et ailleurs, vous achevez aveuglément l'œuvre de la tempête sur un pauvre navire en détresse, nous nous efforçons, nous, d'arracher à la mort les malheureux naufragés. Il y a encore une chose que les Seinois exagèrent, ajouta Aliette presque en plaisantant, c'est leur attachement pour leurs femmes, les égards qu'ils ont pour elles ; mais cette exagération-là, ne vous en déplaise, monsieur Floch, il faudra bien que vous l'adoptiez (1).

— C'est fait, répliqua Floch sur le même ton et en frappant de tout cœur dans la main d'Aliette qu'il venait de prendre.

— Il faudra aussi que vous abandonniez ces vilaines coutumes qu'on a au Raz et dans la baie d'Audierne pour vous plier aux mœurs plus humaines des Seinois.

— Bon ! n'est-il pas possible d'être sauvé de l'enfer en vivant autrement que dans l'île de Seine ?

— Je ne prétends pas cela.

— Est-ce donc pécher que d'avoir sur la grande terre une grande ferme, avec de beaux bahuts de chêne remplis de vaisselle luisante, de linge blanc et de belles jupes pour la femme ? Est-ce un crime que d'avoir une étable pleine de bœufs au poil fin et rouge tacheté de noir, de vaches et de moutons, et doit-on être

(1) Grâce à l'augmentation des voies de communication, le sort de la femme s'améliore incessamment en Bretagne ; mais à l'époque où se passe notre récit, et il n'y a pas très-longtemps encore, il était déplorable. La naissance d'une fille était considérée comme un malheur, et le mariage n'était le plus souvent pour la femme qu'une association remplie d'amertume, de souffrances. Les galanteries, les attentions cessaient le lendemain des noces, et les époux, qui s'étaient tutoyés pendant qu'ils étaient fiancés, se disaient brusquement *vous*. Dès ce moment, la mariée de la veille devenait l'esclave dédaignée du lendemain. Il lui était interdit de manger à la table des hommes, qu'elle devait pourtant servir, et où s'asseyaient indistinctement le maître et les valets de la ferme. Sa place, à elle, était avec les autres femmes de la maison. L'aristocratie du sexe fort n'était parfois tempérée que par l'ascendant que pouvait avoir une femme aimable et astucieuse sur un mari débonnaire ; mais cet ascendant ne s'exerçait jamais au mépris des usages établis, car aucun mari n'aurait toléré que sa femme le menât ouvertement par le nez. « La forme, monsieur Brid'oison, la... aaa forme. »

La façon dont les Bretons bâclent les trois quarts du temps leurs mariages indique l'esprit qui les guide quand ils prennent femme. Par exemple, il se tenait, il se tient encore, quoique avec moins d'éclat, au Penzé, une foire dont le but est de procurer chaque année des épouses aux jeunes gens en quête d'un établissement. Au jour dit, les paysannes du district viennent s'asseoir en rang sur le parapet du pont de Penzé. « Tous les cantons se trouvent représentés dans cette fête, a écrit le continuateur du *Voyage de Cambry dans le Finistère ;* tous ces groupes riants et parés présentent, au milieu de la campagne qui les environne, un spectacle charmant. D'un côté, la coulée de *Penhoat* s'étend toute bordée de saules, de chèvrefeuilles et de houblons sauvages ; de l'autre étincelle la mer, resserrée comme un lac entre de nombreux coteaux couverts de bruyères, tandis que plus bas apparaît le bourg couvert de chaume, pauvre et joyeux comme un mendiant de Cornouailles. Les mille costumes des jeunes filles assises sur le pont se reflètent dans les eaux tranquilles de la baie, et au loin, sur la grève, le son du biniou appelle à la danse.

« Bientôt les jeunes gens arrivent, accompagnés de leurs parents ; ils passent gravement au milieu du pont, regardant à droite et à gauche et cherchant dans cette double haie de visages celui qui leur fera quelques douces promesses et éveillera une sympathie dans leurs cœurs. Lorsqu'une jeune fille a fixé leurs regards, ils s'avancent vers elle, la prennent par la main, la font descendre de son siége de pierre. Quelques saluts et quelques compliments sont échangés ; le jeune homme offre des fruits à sa préférée, qui reste immobile devant lui, roulant les rubans de son tablier. Pendant ce temps, les parents des deux jeunes gens se sont abordés ; ils s'interrogent mutuellement, et si l'union de leurs enfants leur sourit, ils se frappent dans la main. »

On conçoit que l'affection n'occupe qu'une petite place dans des unions faites de la sorte.

damné parce qu'on a en réserve quelques poignées d'écus?

— Non certes.

— Doit-on être damné parce qu'on profite des dons du bon Dieu pour se procurer ces choses, surtout lorsqu'on vit en bon chrétien?

— Non.

— Les navires que la tempête jette à la côte ne sont-ils pas des dons du bon Dieu, et peut-on faire un crime aux gens du Raz et d'Audierne, parce qu'au lieu de mépriser ces dons, comme vous autres, ils les reçoivent avec reconnaissance?

— Quand la tempête pousse un navire sur nos écueils, Dieu ne nous dit pas de rendre sa perte certaine, il nous commande de nous dévouer pour essayer de le sauver.

— A ce compte, les côtiers d'Audierne, qui vivent une partie de l'année avec le produit des bâtiments qui se brisent sur leurs rochers, mourraient de faim?

— Crois-tu donc que si nos eaux cessaient d'être tempêtueuses, si les parages de Seine et du Raz devenaient aussi sûrs pour la navigation que l'Odet pour les bateaux pêcheurs qui, de l'anse de Benodet, remontent à Quimper, les gens de la baie d'Audierne n'existeraient plus? Non. Comme nous à Seine, ils chercheraient dans le travail, qui console et fortifie, parce qu'il est ce que Dieu a créé de plus régénérateur sur terre, des adoucissements à leurs misères, un bien-

Floch et Aliette. Dessin de Darjou.

être et une tranquillité qui leur sont inconnus. Et ils les trouveraient. « Cherchez, vous trouverez. Frappez, on vous ouvrira, » nous répète souvent notre vieux curé; cette bonne parole sera toujours vraie pour des chrétiens de bonne volonté.

— Hé bien, j'ai cherché et j'ai trouvé le moyen de gagner deux cent cinquante livres.

— Ce qu'on trouve n'est pas toujours bon à ramasser; dans nos champs, il y a des plantes bienfaisantes et des plantes qui tuent. Il faut savoir distinguer les unes des autres, le poison du baume, l'ivraie du bon grain.

— Deux cent cinquante livres ne sauraient être du poison.

— C'est suivant ce que celui qui te les a promises exige de toi en échange.

— Une œuvre méritoire, en somme

— Laquelle?

— Laisser s'échouer au Raz, si le vent l'y pousse, un trois-mâts norwégien actuellement mouillé à Douarnenez, et dont le patron et l'équipage sont hérétiques.

— Je me doutais qu'il y avait quelque chose de ce genre dans ta *magnifique affaire* avec Hamon, répondit Aliette pâlissant et d'un ton ému.

— Où est le mal?

— Oh! il n'y en a point. Toutefois tu aideras bien au besoin le navire à s'échouer; vous avez des secrets pour cela à Plogoff...

— C'est le pilote qui s'est chargé de l'échouage.

— Ha?...

— Oui. Il laissera courir le navire sur l'anse des Trépassés ou sur d'autres rochers de la côte et se sauvera ensuite à la nage... s'il le peut.

— Et l'équipage? demanda Aliette oppressée.

— S'il est quelque chrétien parmi ses matelots, répondit Floch en baissant le ton, il sera sauvé; je payerai vingt messes à la chapelle des morts de l'église de Plouaré... Pour le reste, j'ai promis un vœu à Notre-Dame de Rumengol.

— Ainsi... les deux cent cinquante livres dont tu me parles seront le prix du naufrage du trois-mâts norwégien et de la perte de son équipage?

— Oui.

— Sais-tu, Floch, dit Aliette de plus en plus oppressée, et se contenant difficilement, que tout ce que tu me dis là est affreux?

— Quoi! répliqua Floch avec aigreur, est-ce donc plus affreux que ce que font depuis des centaines d'années les côtiers du district de Pont-Croix? D'ailleurs, n'est-ce pas autant pour toi que pour moi que je veux gagner ces deux cent cinquante livres?

— Pour moi? dit Aliette avec une violente émotion. Je comprends qu'habitué à voir le crime autour de toi, tu le considères sans effroi; mais je ne comprendrais pas que tu t'y livrasses, et si tu devais te mêler aux naufrageurs de Plogoff ou de Plovan, je ne te reverrais plus. Non, ajouta-t-elle énergiquement sur un mouvement de Floch. Lorsque tu m'as demandée à mon père et à ma mère, lorsque tu m'as dit : « Aliette, nos parents étaient amis, nous nous connaissons depuis notre enfance, veux-tu être ma femme? j'en serai heureux, » et que je t'ai tendu la main en te répondant : « Oui, » je n'ai pas douté un instant que je serais fière de toi, et j'aurais cru te faire injure en te soupçonnant capable de l'infamie dont tu viens de me parler froidement.

— Aliette!... dit Floch avec colère et se relevant.

Il se fit un silence pendant lequel Aliette se mit à pleurer.

— Allons, voyons, la main, méchante, reprit doucement Floch, s'avançant tandis qu'elle essuyait ses yeux avec son tablier.

Aliette retira sa main et ne répondit point.

Floch baissa la tête, embarrassé, honteux, le cœur gros de voir couler les larmes d'Aliette.

A ce moment, la pluie tomba avec intensité; une bourrasque traversa l'île de l'ouest à l'est, et le bruit des paquets de mer se heurtant au loin retentit sourdement.

Aliette tressaillit.

— Quel jour ou quelle nuit le navire norwégien doit-il passer devant le Raz? dit-elle tout à coup.

— Demain, ce soir peut-être, répondit Floch en la regardant pour savoir où elle voulait en venir.

— Les gens de Plogoff en sont nécessairement avisés?

— Oui, fit machinalement Floch.

— Écoute, poursuivit-elle avec une détermination que Floch ne lui avait jamais vue, j'ai pour toi la plus profonde, la plus grande affection; mais comme il me serait impossible de vivre avec un homme que je ne pourrais estimer, si tu n'abandonnes pas pour toujours les odieuses coutumes des côtiers de la baie, si le navire norwégien dont ce misérable Hamon, dans un intérêt personnel qu'il est facile de deviner, t'a proposé l'échouage, se perd par ta faute dans son voyage de Douarnenez à Concarneau, jamais, je le jure devant Dieu, devant la sainte Vierge, fit-elle avec un accent qui alla remuer Floch jusqu'aux entrailles et en se tournant vers deux images du Christ et de la Vierge clouées sur une des parois de la cabane, entre deux bahuts, jamais je ne te reparlerai, jamais je ne serai ta femme.

— Aliette!... dit Floch avec une voix étranglée et en regardant les deux images avec des yeux hagards.

— Jamais! répéta Aliette.

— Où vas-tu? demanda Floch, la voyant prendre son chapeau de paille et se disposer à sortir, malgré la pluie.

— A l'église, chercher ma mère, et de là avec elle prévenir nos Seinois que Dieu va mettre une fois encore leur dévouement, leur courage à l'épreuve, et qu'il y aura bientôt des voiles en détresse au Raz.

Floch resta seul, atterré de ce qu'il venait d'entendre et le cœur si gros, qu'il pouvait à peine respirer.

Lui qui était accouru, croyant apporter à Aliette une nouvelle destinée à la remplir de joie!...

Floch n'était pas un mauvais gars. Naïf, tout en se disant finaud, aimant l'argent comme tout bon Breton, comme tous les paysans de France et de Navarre, car, hélas! où n'aime-t-on pas démesurément l'argent chez nous? il n'eût cependant pas persisté, pour s'en procurer, dans une action qu'on lui aurait démontrée criminelle et qu'il aurait jugée telle. Faire naufrager un navire norwégien (il ne connaissait pas la Norwége, mais *à priori* il était persuadé, Hamon le lui avait affirmé d'ailleurs, que ce pays ne pouvait produire que des hérétiques), faire naufrager un navire au Raz ou sur les côtes d'Audierne était, selon lui, l'action la plus licite du monde. Depuis des siècles, les côtiers du district de Pont-Croix étaient naufrageurs et ramassaient des épaves de bâtiments naufragés, sans que personne cherchât à s'y opposer. On se conduisait d'une autre manière à Seine, il est vrai, mais cela ne voulait pas dire que les coutumes des pêcheurs de Plogoff et de Plovan fussent coupables, et, pour les justifier, Floch eût volontiers répété cet adage des scoliastes du moyen âge, s'il l'eût connu : ***De gustibus et coloribus non est disputandum.***

Après réflexion, il s'avoua néanmoins qu'Aliette avait raison; que faire périr un navire et massacrer son équipage n'était pas une action louable; que l'espoir des deux cent cinquante livres l'avait grisé; que les côtiers de la grande terre valaient moins que les Seinois, et que s'il devait, pour une poignée d'écus, voire pour un sac de louis d'or, perdre Aliette, il préférerait se précipiter dans la mer ou dans l'Enfer de Plogoff.

Ajoutons à cela que Floch, en Finistérien de race, était superstitieux et dévot à l'excès et que l'attitude d'Aliette devant les deux images religieuses l'avait singulièrement frappé.

— Non, dit-il en prenant son pen-bas et en raffermissant son chapeau sur sa tête, je ne commettrai pas cette méchante action; Hamon est un forban, et si je n'arrive pas assez à temps pour sauver le norwégien, si à cause de lui je perds Aliette... ah! par saint Corentin! continua-t-il avec éclat et en levant à demi son pen-bas d'une main crispée, nous compterons tous deux!

Et, sortant brusquement de la cabane, il marcha tête baissée vers l'endroit de la plage où il avait laissé sa barque à l'abri et, malgré le vent qui soufflait en tempête, mit le cap sur le Raz, l'air sombre, mais résolu, et après avoir jeté un dernier regard vers la maison d'Aliette.

A. DUBARRY.

(La fin à la prochaine livraison.)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

IX

Contrairement encore aux appréciations du Grand-Espagnol, nous pûmes bientôt constater que l'invasion du pays où nous nous trouvions n'était rien sans doute moins qu'un fait généralement accompli, car, quelque avance prise dans la direction de l'ouest, nous ne vîmes plus trace de l'ennemi.

Selon toute apparence, la forêt, qui sur ce point forme rideau, à l'entrée du Perche, n'était pas tournée comme l'avait cru notre chef, et la troupe, relativement nombreuse, avec laquelle nous avions eu maille à partir, n'était qu'un détachement envoyé en reconnaissance par l'avant-garde de l'armée qui occupait la région beauceronne.

Porteurs du chargement de l'aérostat, nous n'avancions qu'avec une certaine lenteur, mais nous ne tardâmes pas à trouver des paysans qui attelèrent un chariot où montèrent les voyageurs, que nous fûmes même dispensés d'escorter, car il résultait de tous les renseignements que la route qu'ils devaient suivre était encore parfaitement libre.

Congé pris des deux Parisiens, notre petite escouade, réduite à trois personnes par l'absence d'Appenzell, s'achemina sans trop de précipitation vers le rendez-vous convenu — sans trop de précipitation, dis-je, parce qu'en nous éloignant lentement de l'endroit où nous nous étions séparés de nos camarades, et en croisant pour ainsi dire sur le passage probable de gens venant d'où nous venions et allant où nous allions, nous avions la chance d'être plus tôt réunis à eux.

Mais ce fut peine ou précaution perdue, car, bien qu'ayant employé trois longues journées pour gagner, avec force détours ou zigzags, Nogent-le-Rotrou, qui n'était guère distant que de vingt-cinq kilomètres de notre point de départ, lorsque nous arrivâmes aux portes de la petite cité, nous étions encore sans nouvelles de nos chers compagnons d'aventure, et l'espoir qui nous restait qu'ils nous eussent devancés au rendez-vous devait encore être déçu quand nous fûmes entrés dans la ville.

A la vérité, le délai fixé n'était pas encore expiré; mais comme nous le savions surabondamment suffisant pour la longueur du parcours s'effectuant même avec quelques obstacles, nous dûmes naturellement concevoir des inquiétudes sur le sort des absents.

Bien que montrant, comme de coutume, la plus grande fermeté de caractère, Josine, en particulier, ne laissait pas d'être sérieusement alarmée. Elle eut l'idée d'envoyer à tout hasard le chien à la découverte; et comme il allait de soi que si la brave bête parvenait à retrouver son maître celui-ci chercherait au collier le signe qu'aurait pu y mettre la jeune fille, je traçai quelques mots sur un papier que nous attachâmes, en le dissimulant de notre mieux, où Josine liait d'ordinaire les bouts de fil dont le Grand-Espagnol connaissait la signification.

Je disais au vieillard que nous étions arrivés sains et saufs à Nogent, et que si lui et les amis étaient empêchés de venir nous rejoindre, il tâchât de nous instruire de leur situation par le même messager.

Au commandement de sa maîtresse, le chien partit, et nous attendîmes son retour.

N'eût été le caractère vraiment pénible de nos préoccupations, nous eûmes certes trouvé aux lieux que nous avions choisis pour séjour de quoi tromper notre impatience, car Dieu sait quel singulier, quel pittoresque spectacle nous était offert dans cette petite ville où s'opérait la formation, l'organisation d'une armée dite *du Perche*.

Qui n'a pas vu cela, se ferait difficilement une idée juste du bruit, du mouvement, du tumulte. Dans cette immense confusion d'individus se cherchant, se groupant, se divisant, tous les âges, tous les costumes, tous les grades se coudoyaient, se croisaient, se mêlaient, sans qu'il fût possible de saisir le but de tant d'agitation, sans que se laissât deviner nulle part une idée première, une volonté supérieure, imprimant sa direction d'ensemble à cette multitude, troublée par les tiraillements infinis de mille inspirations diverses.

On eût dit que l'enfantement de l'œuvre, essentiellement confiée d'ordinaire à l'esprit de méthode, fût cette fois livré à tous les caprices bizarres et contradictoires du hasard; et pour peu qu'on songeât que l'armée ennemie, puisant sa force dans le bon ordre, manœuvrait à quelques lieues de là, on se demandait ce qu'il adviendrait de ces foules sans cohésion, sans discipline et pour ainsi dire sans drapeau, si elles devaient lui être tout-à-coup régulièrement opposées? Et l'on n'arrivait qu'à de désastreuses prévisions.

Quoi qu'il en fût, vingt-quatre heures environ après son départ, le chien revint. Mais le billet était encore attaché tel quel à son collier, et d'ailleurs le fidèle animal portait à la cuisse gauche une plaie assez profonde, qui devait avoir été faite par le trajet heureusement latéral d'une balle.

Or comme nous étions réduits, par le fait de ce retour, aux plus affligeantes suppositions sur le compte de notre chef et des quatre camarades restés avec lui, voilà que reparut Appenzell, à qui nous fîmes un accueil d'autant plus chaleureux que nous avions pu croire ne pas le revoir, et que nous espérions avoir par lui des nouvelles des autres.

Il va sans dire que le brave garçon s'était débarrassé de sa défroque tudesque. Il nous revenait coiffé d'un mauvais chapeau, vêtu d'une mauvaise blouse grise. Ajoutons qu'il avait le bras droit en écharpe, et que l'altération de ses traits révélait plus que de la fatigue. La certitude acquise qu'il n'était pas trop gravement atteint, ce fut à qui de nous le questionnerait le premier sur l'emploi du temps depuis que nous l'avions laissé jouant son rôle de soldat ennemi; et voici résumée, par conséquent dépouillée de ses couleurs germaniques, la narration qu'il nous fit :

« Pour remonter au moment même où je me suis séparé de vous costumé en Prussien, il faut que vous sachiez que la ruse sur laquelle je comptais, et qui devait d'ailleurs réussir, n'avait rien de bien compliqué. Je me montre au coin du taillis opposé à celui par où

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

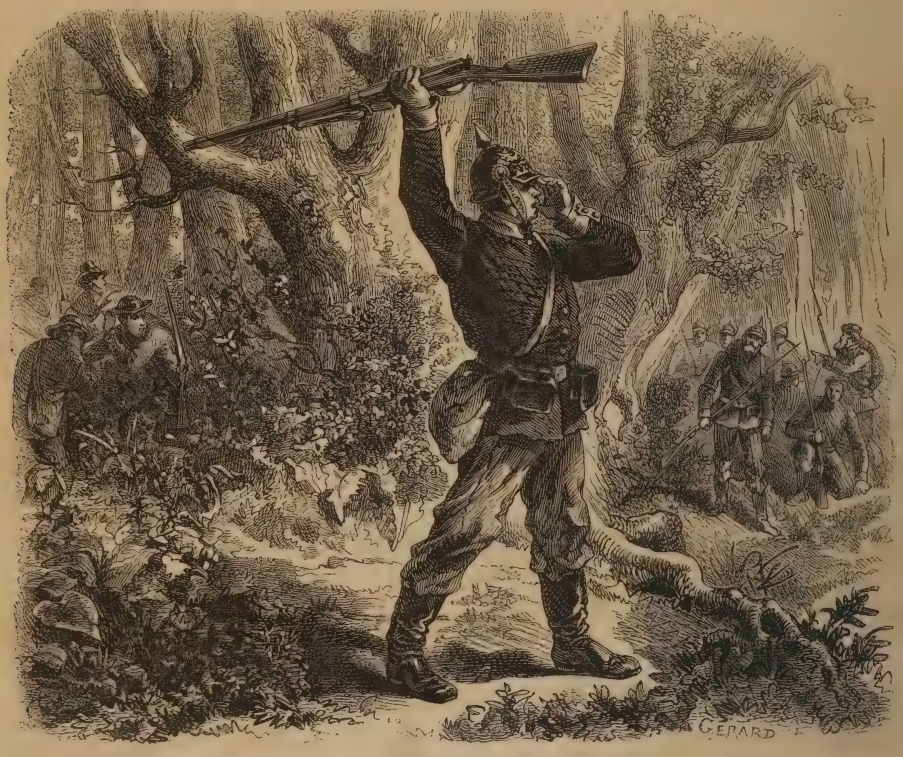
vous deviez sortir; tout en brandissant mon fusil, je fais entendre de la voix et du geste aux soldats apostés là qu'ils n'ont qu'à venir à moi pour prendre ou tuer plusieurs des *ennemis*. Je m'agite comme un homme qui vient de lutter avec succès et qui ne réclame qu'un peu de renfort pour compléter sa victoire. Bref, je fais si bien que j'ai raison de leur flegme. A demi rentré dans le bois, je les vois qui accourent. La route est dégarnie, je vous donne le signal. Vous franchissez le pas et vous m'apprenez que vous êtes hors d'affaire. C'est bien! Je n'ai rien de plus pressé alors que de m'esquiver dans le fourré, où les soldats me cherchent sans me trouver — ce dont je n'ai pas grand souci.

« Je cours aussi tout d'un trait à travers bois, du côté où nos autres camarades sont en train de batailler, avec l'intention de renouveler pour eux la manœuvre qui vient de me servir pour vous.

« Comme ils ne savent rien de mon déguisement, j'ai soin, en approchant d'eux, de les prévenir, pour qu'ils ne tirent pas sur moi. Je les aborde et j'apprends que le second frère Turillaud vient d'être tué roide. Je vois le pauvre garçon étendu sur l'herbe. Les autres n'ont aucun mal et acceptent avec joie le projet de fuite. Ils cessent le feu et viennent dans un coin du taillis, moi, devant attirer l'ennemi à l'autre, comme j'avais déjà fait pour vous, mais en opérant à l'extrémité opposée, c'est-à-dire loin de ceux qui ont été mes premières dupes.

« Et me voilà répétant mes simagrées.

« Tout d'abord ça a l'air de vouloir réussir aussi bien que précédemment. Un mouvement se fait à mon ap-



Comment le stratagème d'Appenzell eut un plein succès. Dessin de F. Lix.

pel... Voyant le passage débarrassé de sa ligne de gardiens, je fais entendre le signal du départ; et nos amis vont pour gagner l'autre rive du bois.

« Mais ce n'a été sans doute que feinte pour feinte, car non-seulement, au moment où ils se montrent à découvert, on ouvre sur eux de droite et de gauche le feu le plus vif, mais encore on tire sur moi, sans que cette fois mon habit donne le change. Tant et si bien tire-t-on même qu'une balle me traverse le gras du bras et que bientôt, tout en rentrant au profond des arbres, arrosant ma route de sang, le cœur me manque, tout tourne devant mes yeux, je tombe sans connaissance.

« Il pouvait être à ce moment-là dix heures du matin. Quand je revins à moi, il faisait nuit noire, le plus profond silence régnait aux environs; et j'étais si faible, que je ne pus qu'à grand'peine me mettre debout en m'accrochant aux branches qui étaient à portée de ma main. Une fois relevé cependant un peu de force me revint. Une soif terrible me pressait. Je m'en allai donc devant moi, marchant péniblement, comme un homme ivre, et souvent obligé de demander appui aux arbres.

« Bien que la nuit fût fraîche et que je me sentisse tout transi, je m'étais d'abord débarrassé du pantalon de Prussien, que j'avais mis par-dessus le mien, et de l'habit; je me trouvai en bras de chemise.

« Après avoir un peu marché en me dirigeant à l'aide de *l'étoile du Nord* (1), du côté du couchant pour sortir

(1) Le pâtre Appenzell, qui avait longtemps vécu en plein air

de la forêt, en même temps que pour éviter les Prussiens, je rencontrai un ruisseau où je pus boire, ce qui me réconforta. Enfin, j'arrivai à une maison de paysans; je frappai, on ne répondait pas. Mais aussitôt que j'eus parlé, avec mon accent allemand, la porte s'ouvrit, et je vis que la frayeur était pour beaucoup dans l'accueil empressé qui m'était fait, bien que je ne fusse guère en état d'en imposer. J'eus d'ailleurs toutes les peines du monde à faire croire que les soins qu'on me prodiguait s'adressassent à un ami et non à un ennemi de la France. Croyant même voir que je ne réussissais à établir mon identité qu'au détriment de la sollicitude dont je devais avoir le bénéfice, je n'insistai pas et laissai ces pauvres timorés me tenir pour tel qu'il leur pourrait convenir.

« Toujours est-il qu'ils pansèrent ma plaie, me firent manger et boire et me donnèrent un lit assez bon, où je dormis d'un seul somme jusqu'au lendemain fort

Orléans. Dessin de H. Clerget.

tard. Après deux jours de repos et de bonne nourriture (car, grâce à ce que j'avais perdu beaucoup de sang, ma blessure m'enfiévrait à peine), je songeai à me mettre en route pour vous rejoindre. On me donna cette blouse, ce chapeau; on m'accompagna jusqu'à la grande route, que je suivis sans trop presser le pas, en faisant d'ailleurs de nombreuses stations.

dans les montagnes, devait nécessairement savoir s'orienter la nuit.

Et me voilà! Mais que sont devenus nos camarades?»

. . . . . .

Huit jours plus tard, c'est-à-dire vers le 12 novembre, la question aussi triste qu'embarrassante par laquelle Appenzell avait clos son récit était encore pour nous sans réponse. Nous étions restés à Nogent, et tout nous portait malheureusement à croire que nous attendrions en vain le retour de nos amis.

Sur ces entrefaites, la nouvelle était venue de la reddition de l'armée assiégée dans Metz, armée sur le

concours de laquelle on avait placé comme une sorte d'espérance suprême pour faire changer la face des choses. Jusque-là en effet, presque chaque semaine le bruit se répandait que Bazaine, avec une centaine de mille hommes bien aguerris, bien résolus, bien équipés, avait forcé le blocus et marchait sur Paris, en déjouant tous les plans et désorganisant toutes les opérations de l'armée d'envahissement. D'heure en heure, les yeux et le cœur tournés vers cette citadelle lorraine, on s'attendait à ce que partît de là une acclamation de délivrance...

Mais, à Metz, on venait de se rendre comme on s'était rendu à Sedan ; et cette seconde capitulation mettait aux mains de l'ennemi jusqu'au dernier soldat, jusqu'au dernier canon de l'armée primitivement réunie sur la frontière au début de la guerre.

Et, Metz rendu, la masse de trois ou quatre cent mille assiégeants, qui n'étaient plus retenus sous ses murs, allait grossir d'autant le torrent qui couvrait et dévastait nos provinces, tout en fournissant un notable appoint aux corps déjà si nombreux agglomérés sous Paris.

Ai-je besoin de remarquer qu'un aussi déplorable événement n'était guère de nature à exalter ou discipliner le zèle des chefs et des soldats qui s'agitaient presque inconscients du but poursuivi, pour la formation réelle ou illusoire de l'armée qui était censée réunie autour de nous et qui à ce moment même n'avait encore aucun général en chef officiellement désigné ni reconnu ?

Partout le doute ou le découragement.

— A quoi bon combattre maintenant? Que pourrions-nous faire contre ce million d'hommes vieux au métier de la guerre, nous qui arrivions sous les drapeaux? Si les anciens soldats n'ont pas pu tenir, est-ce nous qui tiendrons? disaient les recrues mécontentes.

— Que faire avec des couards de cette trempe? Sauront-ils entendre un coup de canon? Est-ce la peine de résister? disaient les chefs de divers grades.

« Ne vaudrait-il pas mieux nous avouer battus, vaincus, puisqu'il est prouvé que nous ne pouvons continuer la lutte qu'à notre détriment, et traiter de la paix, n'importe à quel prix, pour travailler aussitôt à relever, à réorganiser une véritable armée qui, par le nombre et la valeur, fût à même de prendre sur l'ennemi l'implacable revanche qui nous est due et qu'alors nous serions certains d'obtenir? »

En somme, l'on raisonnait autant que l'on agissait peu, quoique à vrai dire l'on s'agitât beaucoup. Et Dieu sait comme les affaires de nos adversaires étaient bien faites au milieu de tout cela.

Voilà que cependant cette armée de la Loire (qui, au moment où nous l'avions traversée, nous avait donné par son désordre, son pêle-mêle exemplaires, un futur avant-goût de la future armée du Perche), se met tout à coup à faire parler très-honorablement, je pourrais dire très-glorieusement d'elle.

Prenant fièrement et glorieusement l'offensive, elle a livré une grande bataille sous les murs d'Orléans et le chef-lieu du Loiret, que les Prussiens occupaient sans conteste depuis un mois, leur a été enlevé. Les lourdes masses allemandes, qui ont subi de grandes pertes, se sont vues contraintes de céder à l'entrain, à l'ardeur française.

« L'ennemi est en pleine retraite sur Paris » dit une dépêche affichée ici. Et chacun prend sur soi d'ajouter qu'on va le poursuivre vivement.

Voilà donc enfin une victoire ! Le succès, et partant le prestige, qui peut tout en France, sont donc enfin rendus à nos armes.

C'en est fait sans doute des progrès de l'envahisseur. Cent mille hommes bien disciplinés, bien commandés, confiants dans une force dont ils viennent de faire avantageusement preuve, et sur le mouvement desquels tout ce qui est en armes réglera ses efforts, doivent suffire à enrayer la marche de l'ennemi. Il s'est arrêté. Il a reculé. Il sent, il sait que des troupes sérieuses viennent d'entrer en ligne.

Pendant que l'armée, déjà victorieuse, les poussera d'une part, les autres corps en formation dans le Perche dans la Normandie, dans le Nord, dans la Bourgogne, voyant le succès possible, affirmeront énergiquement leur existence active... Et le recul de l'ennemi s'accentuera sur tous les points, et Paris sera débloqué — or Paris débloqué, c'est la guerre finie, la France sauvée, et qui sait même? la Prusse contrainte à nous donner satisfaction de toutes les froides atrocités dont elle nous a implacablement rendus victimes.

Partout aussitôt ce n'est que joie, ce n'est qu'espérance, et il semble qu'on n'ait plus qu'à patienter un peu pour assister à un retour de fortune décisif.

. . . . . .

Quoi qu'il en fût, nos camarades ne reparaissaient pas. Quelque part qu'elle voulût bien prendre au patriotique espoir qui avait gagné tous les cœurs français, la pauvre Josine ne restait pas moins livrée à la plus pénible incertude, et nous n'étions pas, nous, si bien rassurés qu'il nous fût possible de donner le change à sa tendresse filiale.

Un matin, sa cape sur les épaules, son bâton de bergère à la main : « Je pars, nous dit-elle, je veux savoir ce qu'ils sont devenus. »

Je lui offris de l'accompagner, car cette recherche n'était pas sans intérêt pour moi ; mais elle me remontra que seule il lui serait beaucoup plus facile d'explorer le pays sans attirer l'attention. Je me rendis à cette excellente raison. Je lui offris deux pièces d'or empruntées à ma réserve particulière, encore assez bien fournie. Elle n'en voulut prendre qu'une, et, marchant à l'est, elle partit avec Labri, en nous disant au revoir.

Alors le père Cluzot et moi nous résolûmes de gagner Orléans, car, outre que nous pensions trouver là-bas l'occasion d'utiliser notre zèle, il nous souriait de pouvoir constater en personne ce qu'il en était réellement des succès dont on faisait bruit.

Il va sans dire qu'Appenzell devait être du voyage. Sa blessure n'était pas guérie et les docteurs d'ambulance qui l'avaient pansé lui avaient affirmé que plusieurs semaines s'écouleraient avant qu'il eût recouvré le libre usage de son bras. Mais le brave et énergique garçon était convaincu, lui, qu'avant peu il n'y paraîtrait plus. Il tenait donc à rester aussi près de nous que possible pour reprendre aussitôt à nos côtés une place où nous devions être d'ailleurs heureux de le retrouver.

Le 13 novembre, nous quittions tous trois Nogent-le-Rotrou.

X

Pour la première fois depuis notre entrée en campagne, il nous a été donné de voir une armée française répondant à l'idée avantageuse que nous nous étions formée d'elle sur la foi des rapports publics.

Arrivés à Orléans, nous avons en effet trouvé, occupant la ville et ses environs, dans un rayon de quelques lieues, des troupes dont l'aspect nous a fait très-heureusement oublier la triste, la navrante impression que nous en avions reçue un mois auparavant.

A vrai dire, le succès a passé par là, et, en guerre, comme on l'affirme et comme j'en puis juger personnellement, le succès est le meilleur élément de tenue, d'ardeur, de confiance. Notons d'ailleurs que ce succès n'est pas moins l'œuvre propre de légions d'abord battues, démoralisées, débandées, qui ont dû à la sage énergie et à l'active intelligence de leur général d'être rendues au bon ordre et à la force.

On nous a conté en détail cette bataille de Coulmiers, qui nous a valu la reprise d'Orléans, et qui a des airs de véritable débâcle donné à la retraite des Allemands. On nous a dit que nos soldats, jeunes et vieux, pouvant enfin aborder à découvert, et en quelque sorte corps à corps, un ennemi qui, jusque-là, s'était toujours dissimulé derrière son artillerie à longue portée, ont su faire briller de nouveau l'intrépidité et la fougue françaises.

On cite entre autres les gardes mobiles de la Dordogne, qui, entraînés par le général Barry, ont héroïquement enlevé la position d'un parc où étaient retranchés les Bavarois, et cette évacuation a décidé, dit-on, du sort de la journée.

Que si toutefois l'on croyait que cette armée victorieuse puisse être offerte comme un modèle accompli dans son organisation d'ensemble et de détail, on se méprendrait fort; c'est d'une manière toute relative qu'il faut l'apprécier, car là encore l'on aperçoit à chaque instant l'absence de liaison, d'unité, et tout se ressent forcément de la précipitation qui a présidé aux levées, aux formations de cadres, à l'équipement, à l'instruction... Mais n'importe, l'élan, la confiance subsistent, qui, la bonne fortune aidant, peuvent suppléer à bien des choses.

Une remarque cependant. Nous croyions, en venant ici, que nous assisterions à la mise en mouvement prochaine de cette armée de la Loire, qui devait avoir hâte de continuer le cours heureux de ses opérations. Mais point; l'on croirait au contraire que cette armée n'ait d'autre visée que de se constituer en garnison permanente du pays nouvellement repris à l'ennemi.

Les camps se fortifient autour de la ville, les retranchements se creusent, s'édifient sur les points stratégiques de la forêt, en avant des diverses localités qui commandent les routes dont Orléans est l'aboutissant.

Le succès obtenu n'est-il donc considéré, par le général en chef, que comme un coup d'audace ou de bonheur non renouvelable? Craint-il de s'affaiblir en étendant son action? La cité reconquise n'est-elle pour lui qu'une sorte de citadelle où il compte défier les retours offensifs, et autour de laquelle il veut se borner à faire bonne garde?

Des gens vous disent : l'armée se renforce, elle marchera ensuite. Soit. Mais l'armée, au moment de sa victoire, comptait cent mille hommes déjà bien exercés, à qui la victoire même avait communiqué tout l'entrain désirable, et qui se sont arrêtés. Les hommes arrivent en grand nombre, de toutes parts; mais sait-on au juste quelle force réside dans ces légions neuves, dans ces troupeaux d'adolescents, qui ont hier quitté leurs foyers, et qui vont peut-être créer plus d'embarras que de ressource aux corps anciens? On compte que bientôt l'effectif premier sera doublé; mais dans les conditions où cet accroissement se réalise, sera-ce un bien? ne sera-ce point un mal? L'avenir parlera.

En résumé, les cœurs sont généralement aux heureuses prévisions. On s'accorde à croire que le temps employé au recrutement n'est rien moins que perdu. On assure que l'esprit du chef saura faire merveille encore une fois. Rien d'impossible, semble-t-il, à l'homme qui a relevé le moral et réveillé la virtualité d'une armée défaite, en désarroi.

Quelques ombrageux objectent bien que pourtant la saison rude arrive et que notre cauteleux adversaire ne doit pas s'endormir.

Mais cent voix répondent : « Attendez un peu, et vous allez voir ces masses novices se discipliner, se viriliser comme par enchantement; et bientôt l'heure sonnera où la grande entreprise pourra être tentée et menée à bien. Attendez. »

Et l'on attend, avec la conviction que le salut de la France est incontestablement aux mains de l'armée de la Loire, qui ne saurait faillir à ses brillantes destinées.

Il faut constater d'ailleurs que le patriotisme, qui était singulièrement refroidi lors de notre premier passage ici, semble s'être ranimé aussi bien parmi les troupes que chez l'habitant, aussi bien chez les soldats qui ont déjà tenu la campagne, que parmi les nouvelles recrues qui n'ont pas encore vu le feu.

On a la foi et partant l'ardeur. Cela donné, il semble qu'il faille beaucoup attendre d'une armée dans les rangs de laquelle toutes les conditions, toutes les personnalités se confondent, se rapprochent avec le commun désir de délivrer le pays.

Mais, à propos de rapprochement des conditions et de patriotisme, bien entendu,... le lendemain de notre arrivée ici, nous étions sortis pour aller visiter l'installation du camp. Sur la route, nous avions lié conversation avec un jeune sergent-major, garçon très-intelligent, très-instruit, qui avait pris part à l'affaire de Coulmiers, et qui nous en narrait les principaux incidents.

Tout à coup, s'interrompant pour nous faire remarquer deux officiers qui venaient bras-dessus, bras-dessous, en causant familièrement et qui allaient nous croiser :

— Le plus jeune, nous dit-il, s'appelle... (j'ai oublié le nom qu'il lui donna). C'est le fils d'une pauvre veuve de Lille. Il est arrivé volontaire. Il s'est bien montré dans plusieurs combats. Il a de l'instruction. Le voilà officier; c'est un avancement aussi mérité que rapide. L'autre nous est arrivé un beau jour, portant déjà le képi galonné; et à la dernière affaire, j'en suis témoin, il a surabondamment prouvé qu'il était digne de le porter. Il est inscrit aux *états* du régiment sous le nom de Robert Lefort.

— Singulier nom en effet, fis-je, et qui vous a un brave petit air d'antiquité capétienne.

— Justement. Aussi veut-on prétendre que celui qui le porte pourrait arguer de quelque droit incontestable à cette lointaine parenté.

— Et alors?...

— Alors l'arrière-petit-fils du vieux chef qui jadis fit souche de rois pour la France ne serait autre qu'un des derniers rejetons de la royale famille.

— Vraiment?

— C'est ce qu'on dit généralement tout bas, mais on évite de le dire tout haut, car on craindrait de déso-

bliger celui qui, au double titre de vaillant soldat et de galant homme, mérite toutes les déférences.

— Un brince qui se met all' servizio d'oune rébouplique, observa le sincère enfant de la démocrate Helvétie, c'est pien! Mais après dout, il ne fait que soun tefoir de pon zitoyen.

— C'est égal, reprit le père Cluzot, qui n'était pas prodigue de réfléxions verbales, quand il y a tant de ces messieurs les rois et les princes qui ne risquent que la peau des soldats pour faire la guerre, je dis que celui-là est un brave garçon, qui va au feu de lui-même, pour aider à la délivrance de son pays, et alors surtout qu'il aurait pu rester tranquille et à l'abri dans sa maison, sans que personne lui pût demander compte de s'être tenu coi.

— Oh? cerdainement, fit Appenzell.

— C'est encore ce qu'on dit au camp, ajouta le sergent-major.

Les deux officiers étaient arrivés près de nous. Nous les saluâmes.

Pour moi, je serais fort embarrassé s'il me fallait dire lequel avait meilleure mine des deux jeunes hommes au képi galonné, qui nous rendirent notre salut avec la même bonne grâce. Je sais seulement que je leur trouvai à l'un et à l'autre, sous le niveau de l'uniforme, autant de simple aisance, de franche tournure martiale, et je sais que j'eus plaisir à voir intimement rapprochés, dans la mâle fraternité des armes, sous le drapeau de la patrie en danger, le fils de la pauvre veuve de Lille et le fils de nos derniers rois.

***

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA GLOIRE (DER RHUM).

La *Bataille de Dorking* devait provoquer une protestation de l'orgueil britannique, et cette protestation ne s'est pas fait attendre. Elle s'appelle *la Gloire* (*Der Ruhm*) et naturellement, sous la même forme fantaisiste que *la Bataille de Dorking*, elle arrive à une conclusion diamétralement opposée. Si nous consacrons encore quelques colonnes du *Musée des Familles* à une œuvre de cette nature, c'est que la préoccupation qu'elle trahit au suprême degré doit fixer l'attention de tout esprit sérieux. Décidément les théories allemandes inquiètent toute nation qui a souci de son indépendance, aucun gouvernement ne se sent à l'abri et le bruit qui se fait, de l'autre côté du détroit, autour de *la Gloire* comme autour de *la Bataille de Dorking*, prouve que chacune de ces œuvres répond à un des courants de l'opinion publique.

Dans *la Gloire*, c'est un vieux capitaine du Brandebourg qui prend la parole pour raconter à ses petits-enfants l'écroulement de l'édifice colossal bâti par M. de Bismark et l'empereur Guillaume.

Tout marchait à souhait. Le czar Alexandre, arraché à son apathie misanthropique par son admiration intense pour l'empereur Guillaume, son oncle, écoulait sa vie en Allemagne, à boire les eaux d'Ems, à passer des revues à Berlin, à Kœnigsberg, à Breslau et mettait sa gloire à fondre toutes les institutions russes dans des moules importés d'Allemagne. Le roi Louis de Bavière, le roi Jean de Saxe, le stupide Charles de Wurtemberg s'étaient tous donné rendez-vous à Berlin et l'on ne s'entretenait dans l'Europe entière que des fêtes splendides dont la cour était le théâtre. Bismark se pavanait dans les avenues du Thiergarten, faisant trembler le feuillage de son rire de stentor; à le voir, à l'entendre, on eût dit que sa vie entière était une fête continuelle. Et cependant les résultats de la guerre de 1870-71, quelque considérables qu'ils eussent été, n'avaient pas satisfait l'ambition prussienne.

Un beau matin, les journaux annoncèrent tout tranquillement que le Luxembourg venait d'être incorporé à l'empire d'Allemagne. La France était trop *dans le pétrin* pour pouvoir faire autre chose qu'une remontrance platonique, à laquelle Bismark ne prit même pas la peine de répondre. Le langage de l'Angleterre fut plus accentué, mais à un article fanfaron du *Times*, un journal de Berlin, la *Patronalzeitung*, répliqua par la revendication d'Helgoland. L'orage se calma cependant. En ce temps-là le premier ministre de l'Angleterre était un M. Gladstone, un homme épris de l'économie au point de ne pas voir qu'une guerre est parfois, pour une nation, le moyen le moins coûteux de se tirer d'affaire. C'est ainsi que nous fîmes l'acquisition du Luxembourg, sans qu'il nous en coutât une goutte de sang. A la suite de cette annexion, on vit surgir timidement d'abord, puis s'affermir avec énergie dans la presse et ailleurs cette opinion que la Hollande était aussi allemande que le Luxembourg et qu'il fallait à l'empire d'Allemagne une frontière maritime plus respectable. On ne négligeait rien non plus pour nous rappeler à la mémoire qu'il y avait ailleurs encore des Allemands qui ne faisaient partie ni de l'unité ni de l'empire germanique. Les journaux ne tarissaient pas d'articles sur les neuf millions d'Allemands de l'Autriche qui se consumaient d'envie d'être incorporés à l'Allemagne... En même temps l'organisation militaire de l'empire se fortifiait, se perfectionnait sans cesse. Moltke s'affaiblissait de jour en jour, mais il piochait encore dur.

Cependant Gortschakoff et Bismark n'avaient pas échangé en vain leurs idées dans les promenades ombreuses d'Ems. Gortschakoff entama tout à coup, au nom de son maître, une querelle avec la Turquie. La Turquie accepta la lutte, bien que malade et épuisée; on se battit dans le Morlem avec rage; on demanda instamment du secours aux puissances signataires du traité de Paris. Mais la France n'était pas en mesure de répondre et l'Angleterre ne s'en souciait guère. Toute l'Europe, dit M. Gladstone, l'homme pacifique, était obligée de combattre au même titre que l'Angleterre, et pourquoi l'Angleterre seule se soumettrait-elle aux obligations qui en découlent? Les engagements du traité, concluait-il avec force périphrases, sont devenus de nos jours chose d'appréciation, de convenances; *ils engagent ou n'engagent pas, suivant les exigences de la politique.* Bref, l'Angleterre se tint tranquille; seule, l'Autriche devait intervenir. Convaincu que, tôt ou tard, ses neuf millions de sujets

allemands devaient être entraînés dans l'orbite de l'empire d'Allemagne, M. de Beust avait consacré toute sa politique à concilier la Hongrie, la Hongrie slave, à la monarchie de Hapsburg. Mais les prétentions panslavistes de la Russie menaçaient évidemment la Hongrie, elle aussi, et force était à l'Autriche de combattre pour sauver au moins cette existence fragmentaire où elle était réduite. Elle fit donc des achats effrayants de chevaux et rappela sa landwehr. Il y eut aussitôt une scène violente entre l'empereur Guillaume et l'ambassadeur d'Autriche à Berlin et, le lendemain, l'empire d'Allemagne déclara la guerre.

La guerre dura plus longtemps qu'on ne s'y était d'abord attendu ; l'Autriche nous donna, pour sa part, beaucoup de fil à retordre ; mais ce qui retarda le plus notre victoire, ce fut la résistance obstinée des Turcs. Les Russes ne pouvaient en venir à bout, et l'empereur Guillaume dut marcher sur Constantinople à la tête d'une armée. Le vieux roi y mourut, je puis bien le dire, dans ses bottes, car il ne fut pas deux jours malade. Je vis revenir le convoi funèbre du vieux Guillaume ; je vis Fritz, son fils, accablé de tristesse. Bien qu'on ne fît pas cette fois d'entrée triomphale, à cause du deuil national, nos victoires n'en suscitèrent pas moins une allégresse générale, et « la gloire » était sur toutes les lèvres. Je me rappelle très-bien le jour où Bismark annonça au Reichstag, en séance solennelle, que l'œuvre de l'unification germanique était consommée. Les neuf millions d'Allemands naguère Autrichiens venaient d'être annexés à l'empire d'Allemagne. Bismark versa des pleurs lorsqu'il arriva à la péroraison de son discours, qu'il termina en s'appliquant les paroles de Siméon : « Allemagne, laisse maintenant ton serviteur partir en paix, car mes yeux ont vu ton unité. » Le même jour il résigna toutes ses charges, et Berlin ne vit plus sa figure entreprenante et déterminée. On se raconta tout bas qu'il ne s'était jamais réconcilié avec le nouvel empereur, depuis certaine querelle qu'ils avaient eue à la préfecture de Versailles.

Cependant Blumenthal avait remplacé de Moltke, tombé en enfance ; Georges de Bunsen, le fils de ce baron de Bunsen qui jouit jadis d'une si grande réputation, avait été nommé chancelier ; l'empereur Alexandre mourut vers la même époque, et si ce fut un Alexandre qui lui succéda, c'en fut un d'une tout autre trempe. Cette idée s'était emparée de lui que la prédominance de l'Allemagne en Europe constituait un antagonisme redoutable à l'hégémonie de la Russie. Son premier soin fut, pour se concilier les Slaves de la Pologne, de leur promettre le rétablissement de la constitution abolie en 1830. Ce fut alors, dans la Pologne entière, comme une renaissance et un réveil ; même dans les provinces de l'antique royaume annexées à la Prusse, on commença à parler fort bas d'abord, puis de plus en plus haut, de la résurrection de la Pologne. La presse allemande releva le défi, et, de son côté, se mit à développer cette thèse que l'unité de l'Allemagne ne serait pas définitivement accomplie tant que les classes moyennes et aristocratiques de la Courlande et de la Livonie, qui parlent allemand, seraient sous le joug du czar.

Pendant que les journaux des deux pays échangeaient des répliques aigres-douces, tout à coup un cri s'éleva qui réclamait de l'Angleterre des explications. Il paraît qu'elle venait de faire des travaux pour fortifier une vieille batterie située sur le cap d'Helgoland. Elle avait de plus construit pour la Russie une paire de vaisseaux cuirassés. Enfin, le prince Georges d'Angleterre, marié à une princesse danoise, avait fait une visite à Copenhague et le bruit s'était répandu qu'il avait donné à ses hôtes le conseil d'augmenter les forces militaires du Danemark.

« La gloire » exigeait que l'Angleterre démolît ses fortifications d'Helgoland et donnât des explications sur les autres points. D'ailleurs, comment supposer un instant que l'Angleterre, qui avait déjà fait tant de sacrifices à la cause de la paix, refusât cette fois satisfaction aux justes réclamations de l'Allemagne ? Un ultimatum partit donc pour Londres accordant une semaine pour choisir entre les concessions et la guerre. En même temps nos préparatifs se firent avec autant de rapidité que de calme. A ce point de vue, Blumenthal était bien le vrai disciple et l'élève du vieux de Moltke.

Malheureusement pour nous, ce n'était plus Gladstone qui présidait aux conseils de la Reine. Il avait été remplacé par un M. Goschen, Allemand d'origine, Allemand de caractère, mais qui, nous l'apprîmes plus tard à nos dépens, ne partageait pas toutes ses idées.

Cependant l'ultimatum avait été expédié en Angleterre par l'empereur Fritz par l'intermédiaire du ministre des affaires étrangères, sans qu'il en eût été fait communication au conseil fédéral de l'empire. Mais on vint à rappeler que, si la constitution impériale accordait à l'empereur le droit de déclarer la guerre, il lui fallait, pour exercer ce droit, le consentement du conseil fédéral. La question fut, en conséquence, soumise au conseil par le chancelier de Bunsen. Jugez de l'horreur qu'éprouva l'Allemagne du Nord lorsque le conseil fédéral, à une majorité de deux voix, refusa son consentement. Le conseil se composait de cinquante-huit voix ; la confédération du Sud en comptait vingt-six. Il suffisait de s'assurer de quatre voix parmi les petits Etats qui n'en avaient qu'une pour avoir la majorité ; avec un peu d'intrigue, on y réussit. C'est ainsi que l'empereur Fritz, Blumenthal et « la gloire » eurent le dessous.

Il en résulta un fier embarras. Si l'Angleterre allait rejeter l'ultimatum, maintenant que le conseil fédéral avait refusé son adhésion, quelle humiliation ce serait ! quel sacrifice pour « la gloire » ! Quels vœux ardents chacun faisait pour que l'Angleterre, si elle ne se résignait pas à s'aplatir complétement, se permît quelque insolence, pour qu'elle prît l'initiative de l'agression, et par ce coup d'audace tranchât le nœud et reconsolidât l'union germanique. Mais Goschen était trop habile pour commettre cette bévue. Il se contenta de répondre à l'ultimatum par un « Non » pur et simple, et alla tranquillement à l'Opéra le même soir.

Il n'y avait pas moyen d'avaler cet affront, malgré l'embarras que nous créait la confédération du Sud ; l'empereur Fritz et Blumenthal firent suivre leur menace de l'exécution ; ils déclarèrent la guerre, pleins de confiance dans les forces militaires de la Prusse et comptant qu'une nouvelle dose de gloire rapidement acquise leur ferait pardonner l'atteinte qu'ils avaient portée à la constitution et accorder le droit de se servir de la flotte fédérale. La tactique de la Prusse, depuis 1866, et même avant, avait été d'envahir le pays ennemi et non d'attendre l'invasion pour la repousser. La Grande-Bretagne est une île ; il s'agissait de lui appliquer notre système, et c'était là une nouveauté très-

hardie. Cependant la flotte impériale ne comptait pas moins de trente-cinq vaisseaux cuirassés de première classe, et si la configuration de nos côtes rendait une concentration difficile, on pouvait remédier à cela par un peu d'habileté, en faisant courir le bruit, par exemple, que nos forces étaient dans la Baltique et que l'expédition devait partir de Dantzig. La ruse réussit; et tandis que nos divisions prenaient passage à bord des grands bâtiments du Lloyd, qui stationnaient à Brême et à Hambourg, et de vaisseaux marchands trouvés dans ces deux ports et réquisitionnés, quelle que fût leur nationalité, pas un navire anglais ne fut signalé dans la mer du Nord.

Mais voilà que tout à coup on apprend que cet impudent petit royaume de Danemark a déclaré la guerre, et que sa flotte, réunie à la flotte britannique, bloque Kiel et ferme les passages du Sund.

Par bonheur, la mer du Nord était libre, et nous avions le temps de débarquer sur les côtes d'Angleterre avant que les escadres ennemies, revenues de leur erreur, eussent pu nous barrer la route. Mais quelle cohue que notre flotte réunie dans les eaux du Nordenez! Quel assemblage hétérogène et confus! Les gros steamers marchands — remorquant la plupart une douzaine de voiliers, car le vent n'était guère favorable — les vaisseaux voiliers se cognant en se brisant les uns contre les autres; les gros navires cuirassés faisant courir des embardées au loin, semblables à des chevaux mal bridés; les capitaines anglais, requis malgré eux, incapables de comprendre les ordres et les signaux allemands ou se refusant à les exécuter; les chevaux, les canons, les voitures, sur le pont, sur le tillac et dans la cale; les hommes, dont la grande majorité n'avait jamais vu la mer, étalés confusément dans les angoisses du mal de mer. Si l'ennemi nous eût surpris en ce moment, à quel épouvantable désastre eussions-nous été exposés! Mais la chance proverbiale de l'Allemagne était avec nous : l'ennemi ne se montra pas.

Le lendemain, le mal était un peu réparé et nous mîmes à la voile. Pendant la nuit le temps se gâta, si bien que l'ordre fut donné de jeter l'ancre jusqu'au matin. Voici que tout à coup, peu avant le lever du soleil, au moment où le brouillard était le plus épais, un mugissement le traversa. C'était un coup de canon isolé. Puis ce furent décharges sur décharges; un feu roulant; des projectiles énormes éclataient sur la masse confuse des vaisseaux. Les vaisseaux cuirassés se ruèrent dans la brume à la recherche de l'ennemi. Du gaillard d'avant du *Roi-Guillaume*, on distinguait vaguement un vaisseau enveloppé de fumée. Un gros bâtiment se lance contre lui pour le couper en deux. Le choc est terrible. Le navire ennemi coule et s'enfonce comme une pierre. Mais, grand Dieu! ce n'est pas un anglais, c'est notre *Arminius* que nous avons traité de la sorte. En même temps un obus éclate à bord de *l'Élisabeth*, chargée de torpilles, et la malheureuse frégate vole en éclats. *Le Rhin*, un de nos plus forts vapeurs, qui portait tout un régiment de cavalerie, est devenu la proie des flammes. Ce n'est pourtant que le commencement de la bataille. La brume s'est dissipée, et nous pouvons enfin répondre aux coups de l'ennemi. Voilà Krupp qui prend la parole; Krupp, qui porte dignement son nom sur mer et sur terre. La canonnade est assourdissante, furieuse. Ce sont de rudes tireurs, ma foi! que ces volontaires anglais! — Mon lieutenant, par le flanc gauche, un feu de file et à l'abordage! — Au diable l'abordage! Une avalanche de balles s'abat sur nous. Semblables à des tigres, à des singes, à des lions furieux, les matelots anglais, à la barbe épaisse, à la gorge découverte, se jettent sur *le Roi-Guillaume* le poignard dans une main, le revolver dans l'autre. Tenez ferme, fusiliers, donnez-leur de la baïonnette. Mais comment jouer de la baïonnette quand l'ennemi vous saute à la figure avec la force d'une catapulte, qu'il vous fend la tête, étend votre voisin mort à vos pieds, se relève avant que l'autre soit à bas, et se démène comme si cinq cents diables s'agitaient furieux dans chacun de ses bras? Pas moyen de l'emporter sur une façon de combattre qui ne ressemble en rien à aucune de celles que nous avons rencontrées jusque-là. Il nous reste au moins la faculté de mourir dignement.

La bataille était perdue; le pavillon britannique flottait sur le pont du *Roi-Guillaume;* au loin derrière nous ce n'était que désordre et confusion. Les vapeurs avaient abandonné les bateaux qu'ils remorquaient. Les voiliers, eux aussi, déployaient leurs voiles et détalaient. Bientôt la flotte en débandade ressembla à une nuée de canards qui s'envolent tout à coup aux quatre coins du ciel, chassés par une pierre tombée au milieu d'eux.

Si c'était tout encore! mais, non. Dix vaisseaux capturés, trois mille prisonniers conduits dans les eaux de la Tamise, le désastre n'est pas complet. Une partie de la flotte, qui vient donner à l'aveugle dans les ports de la Hollande, s'y voit internée jusqu'à la fin de la guerre; le reste trouve les côtes du Hanovre et du Schleswig bloquées par la révolte des populations.

De son côté la confédération du Sud, sous le prétexte que la Prusse a violé la constitution impériale, a massé ses armées sur nos frontières, des armées pleines des souvenirs amers de 1866.

La vérité est que les vaisseaux anglais qu'on avait vus dans la Baltique avec des marins danois étaient des navires marchands travestis en bâtiments de guerre. C'était un tour qu'on nous avait joué, la flotte anglaise nous attendait dans la mer du Nord, où l'on sait quel fut pour nous le résultat de cette ruse.

Nous comprîmes alors, mais il était trop tard, que Goschen et Gortschakoff avaient organisé contre « la gloire » une coalition européenne. La Russie — avec son intime amie la Pologne — avait passé la Vistule, et ses légions marchaient tout droit sur Berlin par Bamberg. Une armée anglaise avait débarqué à Gluckstadt, avec un sérieux renfort de Danois et de Hanovriens; elle avait salué de loin, sans en tenir plus de compte, les fortifications de Hambourg et s'avançait rapidement dans la vallée de l'Elbe. Les Français, *ivres de joie et de vengeance,* avaient jeté des troupes sur la frontière et reconquis l'Alsace et la Lorraine, puis avaient suivi la Saar et la Moselle *jusqu'au Rhin.*

La Prusse se vit donc réduite à soutenir la lutte, non plus pour « la gloire », mais pour sauver son existence. Le traité de Copenhague mit fin à cette guerre, mais à quelles conditions! La Prusse, muselée, mutilée, expiait ses succès de 1866 et de 1870 et connaissait, elle aussi, les dures angoisses de la défaite.

Maintenant, des prophéties contenues dans *la Bataille de Dorking* et dans *la Gloire,* quelle est celle qui se réalisera? *That is the question.*

CH. WALLUT.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LES DEUX COUSINES.

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE (1)

PERSONNAGES :

Le comte de Birfeld.
Amélie, sa fille, seize ans.
Frantz de Wingradt, dix-huit ans (2).
Strélitz, chambellan du grand-duc.
Un domestique.
Un sous-officier.
Domestiques, soldats.

La scène se passe près de Wiesbaden à la fin du dix-huitième siècle.

Un jardin devant le château du comte de Birfeld. A droite, l'entrée d'un pavillon exhaussé de plusieurs marches et qui se perd dans la coulisse. Au fond, une grande grille, derrière laquelle passe la route. A gauche, une allée qui conduit au château. Bosquet et massifs de fleurs. Dans le bosquet, une table et des sièges.

SCÈNE I.

LE COMTE, AMÉLIE.

LE COMTE.

(*Venant de gauche.*) N'est-ce pas le courrier qui vient d'arriver, mon enfant?

AMÉLIE.

Oui, père.

LE COMTE.

Et a-t-il apporté une lettre?

AMÉLIE.

Une lettre de ma cousine Stella, qui m'annonce son arrivée pour aujourd'hui ou demain ; cette chère cousine que je n'ai jamais vue et que je brûle de connaître.

LE COMTE.

En revanche, pas de nouvelles de la cour?

AMÉLIE.

Non. Vous en attendez?

LE COMTE.

Et j'y attache la plus haute importance. N'accuse-t-on pas mon vieil ami le comte de Wingradt de conspirer contre le grand-duc ! Dieu me garde de manquer au respect que je dois à mon prince, mais ce pauvre grand-duc est si bien conseillé que je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il a signé l'ordre d'arrestation de Wingradt.

AMÉLIE.

Et le comte est innocent, n'est-ce pas?

LE COMTE.

J'en jurerais sur mon honneur.

AMÉLIE.

C'est un ami d'enfance?

LE COMTE.

Un ami d'enfance, et notre vieille amitié est sortie victorieuse de toutes les épreuves de la vie. Une fois cependant, il y a de cela trente ans, elle courut un grand danger. Nous aimions tous les deux la même jeune fille. Elle était belle comme un ange, belle... comme toutes les femmes que l'on aime.

AMÉLIE.

De sorte qu'aucun ne voulant céder la place...

LE COMTE.

Au contraire. C'était un véritable assaut de générosité. Enfin, comme le comte me menaçait d'aller demander pour moi la main de notre adorée, je pris une grande résolution, je m'adressai aux parents de ta mère et le soir même on nous mariait. Ainsi, me disais-je, Wingradt épousera celle qu'il aime. Mais je ne le connaissais pas. Au moment où je prononce le Oui qui doit me lier à jamais, derrière moi une voix bien connue répète le mot comme un écho. Je me retourne, et j'aperçois...

AMÉLIE.

Le comte?

LE COMTE.

Précisément. Il avait fait le même raisonnement que moi et se mariait à la même chapelle. Notre bien-aimée se consola du reste bientôt en épousant un troisième amoureux. Cependant Wingradt et moi nous nous gardâmes quelque temps rancune de notre sacrifice inutile et nous cessâmes même de nous voir. Mais une année ne s'était pas écoulée, j'avais trouvé dans le cœur de ta mère tant de trésors d'indulgence et de bonté, en un mot, je me jugeais si parfaitement heureux, que j'allai trouver Wingradt et lui sautai au cou en le remerciant. Alors le comte m'embrassa à son tour et me fit le même aveu; puis il m'apprit que notre belle aux yeux bleus avait fait mourir son mari de chagrin et d'ennui. Tu conviendras qu'il était impossible de nous en vouloir plus longtemps. Quelques années après, le ciel bénit nos deux unions : il nous donna, à lui un fils, à moi une fille, et, en vous voyant dormir dans le même berceau, nous nous jurâmes...

AMÉLIE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Méchante! ne le devines-tu pas? Ce mariage, Amélie, est le rêve de ma vieillesse, et je mourrais heureux si j'avais pu confier ton bonheur au fils de mon ami. Mais, tu le sais, j'ai promis de te laisser maîtresse de ton choix.

AMÉLIE.

Vous êtes bon, mon père ; mais songez qu'il y a quinze ans que je n'ai vu Frantz, depuis le jour où son père l'emmena en France, et je suis sûre que vous-même ne le reconnaîtriez pas.

LE COMTE.

C'est vrai, il est parti si jeune. Et, au moment où ils reviennent, où je vais pouvoir les serrer dans mes bras, une accusation ridicule met leur liberté, leur vie peut-être en péril. Mais j'espère bien ouvrir les yeux au grand-duc et alors rien ne s'opposera plus à cette union.

AMÉLIE.

Oh ! mon père, je vous en supplie, ne me parlez pas de cela. Je ne veux pas me marier,

(1) Illustrations de Bertall. Les abonnés du *Musée des Familles* sont autorisés à composer la musique de cet opéra-comique.

(2) Ce rôle doit être joué par une femme.

LE COMTE.

Le chambellan Strélitz te plairait-il mieux?

AMÉLIE.

(*Riant.*) Oh! lui, pas du tout, par exemple.

LE COMTE.

Pour refuser ainsi tous les prétendants que je te propose, ton cœur en aurait-il choisi un?

AMÉLIE.

Eh bien... peut-être.

LE COMTE.

Ah! je m'en doutais. Voyons, dis-moi tout, mon enfant; je serai indulgent, je te le promets. Son nom, d'abord.

AMÉLIE.

Je ne le connais pas.

LE COMTE.

Ah! et où demeure-t-il?

AMÉLIE.

Je n'en sais rien.

LE COMTE.

Mais c'est un vrai roman que cet amour-là! Raconte-moi comment il est né.

Le comte, Amélie.

AMÉLIE.

Vous ne vous moquerez pas de moi?

LE COMTE.

Non. Je me souviendrai de mes vingt ans.

AMÉLIE.

Eh bien donc... C'était pendant le voyage que j'ai fait à Paris l'an dernier pour aller voir ma tante Béatrix. (*La voix de Strélitz au dehors :*) Qu'on tienne mon cheval prêt; je repars à l'instant.

LE COMTE.

Le chambellan!

SCÈNE II.

LE COMTE, AMÉLIE, LE CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN.

Bonjour, cher voisin; mademoiselle, agréez mes hommages.

LE COMTE.

Je suis votre serviteur, monsieur le chambellan. — Eh bien, mon ami Wingradt?

LE CHAMBELLAN.

Condamné à une prison perpétuelle.

LE COMTE.

Oh ciel!

LE CHAMBELLAN.

Ce matin, le prince en colère
Me fait appeler et me dit :
En vous seul, chambellan, j'espère,
De tous côtés on me trahit.
Le vent qui souffle de la France
Chaque jour sème autour de nous
Le désordre et la résistance;
Il nous faut frapper de grands coups.

Le comte, Amélie, le chambellan.

LE COMTE.

Mais ce complot est un mensonge,
La crainte l'enfanta, l'intrigue le prolonge.

Amélie.

LE CHAMBELLAN.

Je le voudrais,
Mais,
Quoi que je fasse pour vous plaire,
Quand le prince dit le contraire,
Par prudence je dois me taire,
Et je me tais,
Car un prince, à mes yeux, ne se trompe jamais.

LE COMTE.

C'est en user avec adresse!

LE CHAMBELLAN.

Vous n'y pensez pas, une altesse !
Qu'un homme de rien
Se trompe, fort bien !
L'erreur d'un margrave
N'est pas chose grave;
Un baron, je crois,
S'abuse parfois;
Un duc, c'est plus rare;
Mais, en aucun cas,
Qu'un prince s'égare,
Ça ne se voit pas.

Pendant que l'ennemi conspire,
Reprend le grand-duc, il nous faut,
Par un projet que Dieu m'inspire,
Déconcerter ce noir complot.
Wingradt est ici, qu'on l'arrête !
Pour déjouer sa trahison,
Je veux faire tomber sa tête,
Et votre tête m'en répond.

Premier récit du chambellan

LE COMTE.

O ciel ! mais vous avez, je pense,
Combattu son erreur, défendu l'innocence.

LE CHAMBELLAN.

Je le voulais,
Mais,
Lorsque le prince est en colère,
Osez donc dire le contraire !
Par prudence je dois me taire,
Et je me tais,
Car un prince, à mes yeux, ne se trompe jamais.

LE COMTE.

Eh quoi ! votre mémoire oublie...

LE CHAMBELLAN.

Un souvenir qui m'humilie !
Un grand chambellan
En bon courtisan
Voit sans crainte aucune
Changer la fortune;
Sûr du lendemain,
Il serre la main
Au ministre en place;
Son cœur aguerri
De l'homme en disgrâce
N'est jamais l'ami.

LE COMTE.

Ainsi tout est fini !

LE CHAMBELLAN.

Wingradt a été arrêté ce matin et renfermé, pour le reste de ses jours, au fort de Birbach, un très-joli fort, je vous l'assure. Quant à son fils, au jeune lieutenant des gardes, j'avais reçu l'ordre de l'arrêter; mais, je ne sais comment, le jeune homme a eu vent de ma visite; toujours est-il qu'en pénétrant chez lui, je le trouvai l'épée à la main, prêt à vendre chèrement sa vie.

L'arrivée de Frantz.

AMÉLIE.

Très-bien !

LE CHAMBELLAN.

Comment ! vous aussi, mademoiselle? Vos sympathies seraient-elles pour les ennemis du prince ? — Monsieur, dis-je au jeune lieutenant, vous pouvez me tuer, je ne vous en arrêterai pas moins. — Pardon ! me répond-il, si je vous tue, je ne crois pas que vous m'arrêtiez. En tout cas, ce sera pour moi une douce satisfaction de vous avoir logé quelques pouces de fer dans la poitrine. — En entendant exprimer d'aussi mauvais sentiments, je me retirai derrière la porte. C'est alors qu'il me blessa... deux hommes. Cependant, grâce à mon courage, nous allions nous rendre maîtres de lui, quand, mettant son épée entre ses dents, il sauta par la fenêtre et disparut comme une vision.

Frantz.

AMÉLIE.

Très-bien !

LE CHAMBELLAN.

Encore? Mais je suis sur ses traces, on assure qu'il s'est sauvé de ce côté, et je ne tarderai pas...

AMÉLIE.

Puisse-t-il vous échapper encore !

LE CHAMBELLAN.

Permettez-moi de croire, mademoiselle, que, quand vous vous appellerez Mme de Strélitz...

AMÉLIE.

Moi ! monsieur. Je n'ai jamais ressenti pour vous une passion bien vive, et le métier que vous exercez aujourd'hui n'est pas fait pour vous gagner mon cœur.

LE COMTE.

Amélie !

LE CHAMBELLAN.

Laissez, comte. J'aime que mademoiselle dise franchement sa pensée; elle me permettra seulement d'espérer qu'elle ne pense pas tout à fait ce qu'elle dit. Mais je vous quitte; il faut que je me remette à la poursuite de mon fugitif.

LE COMTE.

Cependant, si pour plaire à ma fille...

LE CHAMBELLAN.

Impossible! Songez-y donc! Il y va de mon honneur... et de ma place. Au revoir, comte; mademoiselle... (*Il salue et sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, AMÉLIE.

LE COMTE.

Tu as parlé bien durement à ce pauvre chambellan, Amélie.

AMÉLIE.

Eh! mon père, il s'obstine à ne pas vouloir comprendre que je ne puis le souffrir; vous conviendrez cependant que je ne perds aucune occasion de lui ouvrir les yeux.

LE COMTE.

Soit! n'en parlons plus.

AMÉLIE.

Je rentre au château (*Fausse sortie. Revenant :*) Ah! si la cousine Stella arrivait, vous voudriez bien me faire prévenir. Ses bagages l'ont déjà précédée et je les ai fait porter dans ce petit pavillon, que je lui destine. — Est-elle jolie, la cousine Stella?

LE COMTE.

Charmante!

AMÉLIE.

Tant mieux. — Au revoir, père. (*Il l'embrasse, elle sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, puis FRANTZ.

LE COMTE.

Pauvre Wingradt! Pauvre Frantz! Et personne pour les défendre! Ah! il ne sera pas dit que tout le monde les aura abandonnés. Autrefois j'ai versé mon sang pour le prince, espérons qu'il ne l'a pas oublié. (*Il se retire sous le bosquet et se met à écrire.*)

FRANTZ.

(*Il paraît au fond, vêtu en joueur de vielle, et n'avance qu'en tremblant.*)

La fatigue et la faim ont vaincu mon courage.
Faut-il lutter encor, faut-il lutter toujours,
Pour disputer au sort et sauver du naufrage
Mes tristes jours?
Luttons encor, luttons toujours.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Fuyant le vautour aux serres cruelles,
Un petit oiseau,
L'oiseau du bon Dieu, gagne à tire-d'ailes
L'abri du château.
Il frappe à la vitre, et d'une voix douce :
J'ai quitté, dit-il,
Mon modeste asile et mon lit de mousse
Pour le triste exil.
J'ai perdu ma mère et grande est ma peine,
Voyez mon effroi!
Toi que l'on bénit, noble châtelaine,
Bien vite ouvre-moi.

LE COMTE.

(*Il n'a pas d'abord remarqué le chant, mais aux dernières mesures il relève la tête et écoute.*)

Qu'ai-je donc? j'ai cru reconnaître
Une voix bien douce à mon cœur.
(*A Frantz.*)
Continuez!

FRANTZ.

Merci!

LE COMTE.

Peut-être
Suis-je dupe de mon erreur.

FRANTZ.

DEUXIÈME COUPLET.

Lors la châtelaine ouvre sa fenêtre;
L'oiseau du bon Dieu,
Le petit oiseau tout transi pénètre,
Volant vers le feu.
Elle le réchauffe, et lui : Je regrette
De paraître ingrat,
Je ne puis payer aujourd'hui ma dette,
Mais Dieu la paira.
Le petit oiseau qu'ici tu caresses,
C'est le malheureux,
L'enfant pour qui Dieu garde ses tendresses,
Qu'il aime le mieux.

LE COMTE.

Non! cette fois je ne me trompe pas! (*Allant à Frantz.*) C'est sa voix, c'est son visage! Vous êtes Frantz de Wingradt?

FRANTZ.

Moi! Eh bien oui, monsieur, livrez-moi. Aussi bien je me sens las de disputer mes jours à mon ennemi. Je suis Frantz de Wingradt.

LE COMTE.

Plus bas, malheureux!

FRANTZ.

Que signifie?

LE COMTE.

A mon tour, mon nom vous dira tout. Je suis le comte de Birfeld.

FRANTZ.

L'ami, le frère d'armes de mon père! (*Ils s'embrassent.*) Ah! ici du moins je suis en sûreté.

LE COMTE.

Ne vous y fiez pas! Le chambellan Strélitz sort du château et peut y revenir d'un instant à l'autre. Il faut fuir, gagner la frontière. Moi, je me charge d'aller voir le grand-duc.

FRANTZ.

Alors je suis sauvé.

La voix de STRÉLITZ.

On l'a vu entrer. Qu'on garde toutes les issues.

LE COMTE.

Perdu! perdu, au contraire.

FRANTZ.

Et pas une arme pour me défendre!

LE COMTE.

Taisez-vous, enfant, vous vous feriez tuer et voilà tout. Les voici! Ah! une inspiration du ciel! Entrez dans ce pavillon. Il y a une porte qui donne sur la campagne. Vous pourrez fuir par là. En attendant, je les retiendrai ici. Allez, Frantz, allez, mon enfant, et que Dieu vous conduise!

FRANTZ.

Merci, monsieur, merci en mon nom et en celui de mon père. (*Il lui baise les mains.*) Adieu ! (*Il entre dans le pavillon.*)

LE COMTE.

(*Voyant paraître Strélitz et ses soldats.*) Il était temps!

SCÈNE V.

LE COMTE, LE CHAMBELLAN, SOLDATS.

LE CHAMBELLAN.

Il est ici !
Il est ici !
Enfin j'ai retrouvé sa trace !
Malgré sa ruse et son audace
J'ai réussi !
Il est ici !

LE COMTE.

Expliquez-vous, monsieur, je voudrais vous comprendre.

LE CHAMBELLAN.

Vous allez tout apprendre.
Je chevauchais tranquillement,
Au trot de mon cheval flamand,
A part moi pensant tristement
Que le grand-duc en ce moment
Sur moi portait un jugement
Peu favorable assurément.

Tout à coup de loin je vois sur la route
Un musicien, sa vielle à la main.
Je m'avance alors, c'est lui, plus de doute;
En m'apercevant, il a fui soudain.
C'est lui, c'est certain!

Vite, je m'élance,
Et je le distance,
Lorsque mon cheval,
O moment fatal !
Comme un animal
Rageur et brutal,
Se cabre et s'entête.
Je pique une tête
Et je ne m'arrête
Que sur le chemin,
La bride à la main.

Pendant que ma troupe fidèle
Me relève dans cet état,
(*Il pousse un petit cri.*)
Hors de combat,
Le fugitif s'est enfui de plus belle ;
Mais on l'a vu se diriger ici.
Il est ici !

LE CHOEUR.

Il est ici !

LE COMTE.

Ici, non pas, je vous le jure.
Le fugitif n'est pas dans mon château.

LE CHAMBELLAN.

Dans le château, la chose est sûre ;
Nous l'avons visité du bas jusques en haut.

LE COMTE.

Rien ne vous retient donc, je pense.

LE CHAMBELLAN.

Reste ce pavillon, que, pour bonnes raisons...

LE COMTE.

Ce pavillon jamais !

LE CHAMBELLAN.

D'où vient cette défense?
Un tel refus excite mes soupçons.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Ah! je le sens, sur mon visage
La pâleur parle contre moi.
Pour lui tu trembles, je le gage,
Toi qui jamais n'eus peur pour toi.

LE CHAMBELLAN, LES SOLDATS.

Nous comprenons ; sur son visage
Nous avons vu passer l'effroi.
C'est un aveu. Charmant présage!
Il est à nous. Il est à moi.

LE COMTE.

Eh bien, s'il faut que je vous le confesse,
C'est l'appartement de ma nièce.

LE CHAMBELLAN, LES SOLDATS.

Ah! ah!
Oui-dà.
Eh mais, qu'importe?
Je vous promets de rester à la porte.

LE COMTE.

(*A part.*)
De s'échapper a-t-il bien eu le temps?

LE CHAMBELLAN.

(*A part.*)
J'en suis sûr, il est là-dedans.

LE COMTE.

Non! non! dût-on me faire outrage,
Je ne livrerai pas passage.
On ne passera pas.

LE CHAMBELLAN.

Allons, de grâce,
Faites-moi place.

LE COMTE.

O cruel embarras!
On ne passera pas!

(*Au moment où Strélitz fait signe à ses soldats de pénétrer dans le pavillon malgré les efforts du comte, Frantz paraît sur le seuil habillé en femme et riant aux éclats.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANTZ.

FRANTZ.

Ah! la plaisante aventure!
On se querelle, j'en suis sûre,
Et je croi,
Sur ma foi,
Que l'on va se battre pour moi.

LE CHAMBELLAN, *abasourdi.*

Hein! madame! pardon! — Mais, comte, que veut dire?
Je vous vois sourire,
Et je suis un sot
Si j'y comprends mot.

LE COMTE.

(*A part.*)
C'est le cas de mentir. Un peu de hardiesse.
(*Haut.*)
Je vous l'avais dit, c'est ma nièce,
C'est ma nièce Stella.

FRANTZ.

Oui, voilà!
C'est mon oncle, et je suis sa nièce,
C'est aussi simple que cela.

LE CHAMBELLAN.

Mais où donc avais-je la tête?

LE COMTE.

Etes-vous content?

LE CHAMBELLAN.

Ne serais-je, hélas! qu'une bête?

FRANTZ.

C'est trop évident.

ENSEMBLE.

LE CHAMBELLAN.

C'est à mon tour sur mon visage
De sentir courir le frisson.
Fâcheux revers! Est-ce à mon âge
Qu'on reçoit si dure leçon?

LE COMTE, FRANTZ ET LES SOLDATS.

C'est à son tour sur son visage
De sentir courir le frisson.
Heureux moyen! Fâcheux revers! Ce personnage
Avait besoin d'une leçon.

LE CHAMBELLAN.

Comment! madame, mademoiselle...

FRANTZ.

Mademoiselle (*Saluant gauchement.*), pour vous servir.

Second récit du chambellan.

LE CHAMBELLAN.

(*A part.*) Adorable! (*Haut.*) Mais comment un homme de mon mérite a-t-il pu commettre une pareille erreur? C'est à n'y pas croire. Aussi, comte, pourquoi vous obstiniez-vous à me fermer l'entrée de ce pavillon?

LE COMTE, *embarrassé.*

Pourquoi...?

FRANTZ.

Ne voyez-vous pas, monsieur, que c'était une plaisanterie imaginée entre mon oncle et moi. Mais je crains maintenant d'être allée un peu loin.

LE CHAMBELLAN.

Mais non! mais non! Je suis le premier à rire de ma surprise et de mon désappointement... Ah! ah! ah! quelle drôle de figure j'ai dû faire.

LE COMTE, *riant.*

Mais oui!

FRANTZ, *de même.*

Mais oui! Il est vrai que vous répondez en homme d'esprit, monsieur...

LE CHAMBELLAN.

De Strélitz.

FRANTZ.

Eh quoi! vous seriez ce chambellan de Son Altesse dont j'ai entendu l'éloge dans toutes les bouches, le courage...

LE CHAMBELLAN, *flatté et modeste.*

Oh! mademoiselle! (*A part.*) Elle est charmante.

FRANTZ.

La finesse, la perspicacité, la supériorité, la science.

LE CHAMBELLAN, *de même.*

Oh! mademoiselle. (*A part.*) Ravissante! (*Haut.*) Oui, mademoiselle, je suis tout cela.

FRANTZ.

Permettez-moi, monsieur, de toucher la main d'un homme de génie.

La métamorphose de Frantz.

LE CHAMBELLAN, *de même.*

Oh! mademoiselle! (*A part.*) Cent fois mieux que sa cousine. Du goût, de la vivacité, de l'entrain, du goût surtout.

LE COMTE, *à part.*

Le malheureux va se trahir avec ses imprudences. (*Haut.*) Monsieur de Strélitz, je pars dans un instant, voulez-vous me permettre de donner quelques instructions à ma nièce?

LE CHAMBELLAN.

Faites, je vous prie; j'ai moi-même à parler à mes hommes. (*Il remonte vers le fond. Le comte et Frantz descendent à l'avant-scène de gauche.*)

LE COMTE.

(*Bas.*) Plus de ces plaisanteries, Frantz. Songez qu'un mot peut vous trahir. Pourquoi n'avoir pas fui, au lieu de prendre ce déguisement?

Le chambellan.

FRANTZ.

Toutes les issues étaient gardées.

LE COMTE.

Fâcheux contre-temps! je suis obligé de vous quitter. Je reviendrai dans quelques heures. D'ici là, soyez prudent.

FRANTZ.

Je vous le promets.

LE COMTE, *fausse sortie, revenant.*

Vous vous nommez Stella, vous êtes la fille de ma sœur, on vous attendait aujourd'hui ou demain. Ne dites votre secret à personne, vous entendez, à personne! Adieu. (*Il sort par la gauche.*)

(*Pendant ce temps, Strélitz a donné des ordres à ses soldats. Deux seulement sont restés.*)

LE CHAMBELLAN, *descendant la scène.*

Mon cher comte... (*Remarquant son absence.*) Tiens, il est parti. Je viens d'envoyer mes soldats dans diverses directions à la poursuite de mon vaurien.

FRANTZ, *blessé.*

Morbleu!

LE CHAMBELLAN, *étonné.*

Hein?

FRANTZ.

Qu'y a-t-il?

LE CHAMBELLAN.

J'avais mal entendu. Je voulais demander au comte la permission d'établir ici mon quartier général, car vous ne savez pas que j'ai fait une chute de cheval affreuse.

FRANTZ, *réprimant une envie de rire.*

Vraiment! Mon oncle, monsieur, ne me pardonnerait pas si, en son absence, je ne faisais pas les honneurs de son château à des hommes tels que vous.

LE CHAMBELLAN.

Je suis confus! (*Aux soldats.*) Vous entendez, je reste ici; s'il survenait quelque chose de nouveau, vous viendriez m'avertir. (*Les deux soldats sortent par le fond.*)

CH. RAYMOND.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA GUERRE CIVILE.

LES RUINES [1].

Le Palais de justice. Dessin de H. Clerget.

Guillaume était comme saisi par le vertige, et je fus forcé de l'arracher de ces tristes lieux. « Regardez, lui dis-je en l'entraînant, regardez de l'autre côté de l'eau; cette vue, toute triste qu'elle est encore, vous consolera un peu; le pavillon de Flore n'a pas été détruit et les grandes galeries du Louvre ont échappé au désastre. Les toitures ont été endommagées extérieurement; la partie du palais qui a le plus souffert est la galerie d'Apollon, dont les obus des fédérés ont écrasé la façade. Ce bâtiment fut élevé par Henri IV. Le 6 février 1661, au moment où l'on y dressait un théâtre sur lequel Louis XIV devait danser devant toute la cour, un

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

incendie en détruisit la majeure partie. Le roi ordonna que les dégâts fussent réparés et chargea Lebrun de peindre le plafond qui de nos jours a été orné d'un ouvrage éclatant dû au fougueux pinceau d'Eugène Delacroix. Toutes les merveilles de l'art que contenait le Louvre sont sauvées et intactes ; dites-vous, répétez-vous cela, mon cher Guillaume, et cette pensée vous donnera le courage d'achever notre triste pèlerinage. »

Nous continuâmes notre route en nous félicitant de revoir encore le palais de l'Institut et l'hôtel des Monnaies. Tous les deux devaient être embrasés, mais, par une cause ou par une autre, les incendiaires ne réalisèrent pas leurs projets, la bibliothèque Mazarine et l'admirable collection des médailles furent sauvées des flammes.

— Ainsi, Guillaume, repris-je, nous allons visiter maintenant ce qui reste du palais de nos vieux rois, devenu le palais de justice. De ces princes à figure barbare, violente ou cruelle, le peuple n'a gardé le souvenir que d'un seul, saint Louis, âme tendre et pieuse, qui éleva à côté de sa demeure cette merveilleuse flèche de la Sainte-Chapelle, que l'art et la science modernes ont si religieusement restaurée. Je m'étonne que les vandales de la Commune n'aient point songé à la renverser ; deux choses devaient les y pousser : sa beauté et les souvenirs qui se rattachent à ses pierres si délicatement ouvragées. Je ne vous ferai point l'histoire du palais de justice, il faudrait vous raconter tous les temps féodaux. A plusieurs reprises déjà il a été attaqué par les flammes ; en 1618, le feu consuma la grande salle et faillit s'étendre sur toutes les églises et maisons de la Cité. Le peuple tint cet événement pour une calamité publique, pour une preuve de la colère de Dieu ; « il s'intéressait alors à ce vénérable monument comme les Romains au Capitole. » Il s'y réunissait dans les jours de grande émotion ; il a vu passer les Maillotins, les Bourguignons, les d'Armagnac, les Ligueurs ; plus tard il devait être le théâtre des scènes héroï-comiques de la Fronde. Hélas ! c'est de son horloge que partit le signal de la Saint-Barthélemi.

Le vieux palais s'enorgueillissait de sa grande salle « qui passait pour l'une des plus grandes et des plus superbes du monde ; » elle avait été bâtie par saint Louis ; Enguerrand de Marigny, qui devait y recevoir sa sentence de mort, l'avait fait restaurer. Son pavé était de marbre blanc et noir, elle était recouverte par une admirable charpente peinte d'or et d'argent, et ses murs par des lambris de chêne ornés d'une peinture or et argent.

En 1618, lorsque le palais brûla, à tort ou à raison, le peuple soupçonna que par les flammes on avait voulu sauver les complices de Ravaillac, placés alors au pied du trône. On y ignora toujours l'origine de ce mystérieux incendie. Quand, à trois heures du matin, une sentinelle donna l'alarme, déjà brûlaient la grand'salle, la chambre du trésor, la première chambre des enquêtes et requêtes, et le feu mordait la chambre dorée. On lutta énergiquement pour arrêter le progrès des flammes, qui, furieuses, lançaient partout des flammèches au grand effroi de tous les habitants de la Cité.

A huit heures du matin tout était consumé. « Les grands piliers en pierre dure demeurèrent brisés en menus morceaux en façon d'écailles, ni plus ni moins que chaux mouillée... Furent presque réduites en cendres ces belles et hautes statues des rois affichées aux parois selon l'ordre qu'ils avaient régné ; elles étaient toutes mutilées et tronquées. Il ne restait que le pavé marqueté, encore bouillant, qu'on n'osait toucher, ni marcher dessus à pied, qu'il ne brûlât pendant que l'on portait dehors les immondices du feu. » Un poëte satirique, qui prenait en vérité assez mal son temps, écrivait le lendemain :

> Certes, ce fut un triste jeu,
> Quand à Paris dame Justice,
> Pour avoir mangé trop d'épice,
> Se mit le Palais en feu.

Mais nous voici arrivés.

La façade de l'édifice a cruellement souffert, cependant la solidité et l'excellence des matériaux ont résisté à l'action du feu et au choc des obus ; mais après avoir franchi les degrés bouleversés, lorsqu'on entre dans la grand'salle, on se trouve en présence d'un tableau, oserons-nous dire le mot ? d'une beauté saisissante. L'immense vaisseau est noirci, mutilé ; une portion de la voûte qui le recouvrait s'est effondrée, et, par la large ouverture béante, tombe un flot de lumière qui éclaire de la façon la plus merveilleuse cette scène de désolation. Une décoration d'opéra ne serait pas plus émouvante et d'un effet mieux réussi ; c'est le beau dans l'horreur. Nous contemplâmes longtemps ce cruel et féerique spectacle qui, sans y ressembler, nous rappelait à tous deux le décor du couvent des nonnes de *Robert le Diable*. La ruine de la grand'salle est véritablement splendide ; nous allions bientôt en voir une autre plus grande et aussi admirable. En traversant le grand bras de la Seine nous nous dirigeâmes vers ce qui était autrefois l'hôtel de ville de Paris.

— Mon cher Guillaume, depuis le désastre que nous pleurons tous et que nous n'aurions jamais dû laisser s'accomplir, si nous avions eu quelque énergie, je me suis mille fois demandé pourquoi les énergumènes idiots de la Commune avaient brûlé le monument dans lequel se sont passées les grandes scènes de l'émancipation populaire. Mais ils ne savaient donc rien de l'histoire, les malheureux ! Ils ignoraient donc tous les souvenirs que ces pierres, qu'ils renversaient, éveillaient dans le cœur des Parisiens ! Au plus lointain des temps, aux premiers jours de Lutèce, on trouve une corporation appelée les Nautes, les marchands, les bateliers de la Seine ; ils défendaient, ils représentaient les intérêts de la cité naissante. Rome conquérante reconnaissait leur existence légale ; ils formaient comme un pouvoir municipal rudimentaire. La corporation des Nautes devint plus tard la Hanse, mot qui signifie union, association. Les principaux priviléges que réclamait, que poursuivait la Hanse, devant les rois, avaient trait à la navigation. Du navire ils s'étendirent, peu à peu, au port, du port au magasin, du magasin au foyer du marchand *hansé ;* c'était naturel, logique et forcé. Mais, pour obtenir ce que Dieu a donné à tout homme, la liberté, le droit de vivre en travaillant, et de posséder paisiblement, s'imagine-t-on ce que, dans ces temps de violence et de barbarie, les *hansés* durent souffrir, et avec quelle énergie il leur fallut lutter ?

Une charte de Louis VI confirme les priviléges dont jouissaient « les marchands d'eau » sous Louis le Gros ; Philippe-Auguste les étend et semble témoigner une faveur particulière « aux marchands d'eau hansés » de Paris. Ils avaient des armoiries, ce qui prouve la considération dans laquelle ils étaient tenus ; on les trouve sur un ancien sceau gravé vers le temps de saint Louis,

avec cette inscription : « Sceau de la marchandise de l'eau de la ville. » Ces armoiries n'étaient pas ce gros vaisseau chargé de voiles qui est actuellement les armes de Paris, mais une nef mise à flot sur un champ semé de fleurs de lis. Enfin, peu à peu, s'élevant et s'agrandissant, et sous des titres divers, la Hanse est devenue le corps municipal.

Pendant ces diverses phases d'accroissement, les représentants des intérêts de la ville tinrent leur séance dans divers édifices. D'abord à la « Vallée de misère », voie qui allait le long du Châtelet, de la rue Saunerie à la rue Saint-Leufroi, dans une maison qui s'appelait la *Maison de la marchandise*; ensuite ils se transportèrent dans le voisinage de l'église de Saint-Leufroi, en un autre logis que l'on nommait *le Parloüer aux bourgeois*. Plus tard, les officiers municipaux se réunirent près de la porte Saint-Michel, dans de vieilles tours appartenant à la ville. Enfin, en 1357, les élus des Nautes, la Hanse, les Marchands d'eau, devenus le prévôt des marchands et les échevins, sur la place de Grève, moyennant 2 880 livres parisis, achetèrent un bâtiment dit la *Maison aux piliers*, de Jehan d'Auxerre, receveur des gabelles de la prévôté de Paris, et le prévôt qui acheta ce bâtiment, cette maison aux piliers, fut le terrible et glorieux Marcel qui, le premier, dans une pensée profonde et méditée, ait tenté d'élever la bourgeoisie, la populaire, ainsi que l'on disait en ce temps, au-dessus des caprices et des folies de la royauté. Cette origine n'aurait-elle pas dû faire reculer les torches des incendiaires qui criaient : Commune ! qui prenaient le titre de communeux, sans se douter quelle idée de vertu, de dévouement et de courage nos ancêtres attachaient à ce nom et à ce titre?

La Maison aux piliers avait, dans le principe, semblé assez vaste aux acquéreurs; elle renfermait deux cours, des cuisines hautes et basses, grandes et petites, une chambre de parade, une autre appelée le Plaidoyer, une chapelle lambrissée, une salle couverte d'ardoises; en 1430, on y avait joint un grenier pour l'artillerie, des terrains et des bâtiments voisins. « Les dépenses de luxe faites par le conseil municipal, dit Georges Lafenestre, étaient des plus modestes. L'une des plus grosses (il y a loin de là à M. Haussmann) consistait à faire couvrir les dalles du parloir d'une grosse natte en hiver et, en été d'une jonchée d'herbe fraîche, renouvelée tous les matins, de mai en septembre. En 1424, une jardinière, Colette la Moinesse, reçoit trente-deux sols parisis pour avoir fidèlement accompli cette tâche. Néanmoins, quand les ressources le permettaient, les échevins ne se faisaient pas faute d'embellir la maison commune, ils appelaient alors les artistes en renom de la bonne ville. Vers 1430, Mahiet Biterne peignit la chambre qui tenait au bureau et l'embellit de fleurs de lis et de rosiers entremêlés et rehaussés des armes de la France et de la ville. » Cependant, de jour en jour, avec l'agrandissement de la ville, la Maison aux piliers devenait trop étroite; le 15 juillet 1533, Pierre Viole, alors prévôt des marchands, jeta les fondements de l'hôtel de ville actuel. « Le plan avait été, dit Saint-Victor, conçu dans le genre gothique et déjà il s'élevait au deuxième étage, lorsqu'on suspendit les travaux; on commençait en France à se dégoûter de ce style barbare, et cette lumière des beaux-arts qui venait de renaître en Italie avait déjà pénétré jusqu'à nous; » on adopta les devis et projets d'un architecte italien, D. Boccadore, dit Cortone, du lieu de sa naissance; mais les travaux, troublés par les guerres civiles, marchèrent lentement. Sous Henri IV, ils furent menés plus activement par le célèbre prévôt François Miron, et, en 1606, l'œuvre de Boccadore, telle qu'il l'avait conçue, se montra aux regards des Parisiens charmés. Ce bâtiment élégant, avec ses deux pavillons, Saint-Jean et Saint-Esprit, vous le distinguerez, j'en suis sûr, Guillaume, jusque dans la ruine que nous allons voir, des autres bâtiments que des mains trop lourdes y ajoutèrent.

Vous avez assisté à la transformation complète, trop complète de cet édifice. La partie ancienne était toujours restée la plus curieuse : là se trouvaient de charmants travaux de Pierre Biard, élève de Michel-Ange; les deux cheminées monumentales, l'une due à son ciseau (1613), l'autre à celui de Thomas Baudin (1617); les boiseries de la salle du Zodiaque, assez achevées pour être attribuées à Jean Goujon.

Sous Louis-Philippe, la République et l'Empire, tous les artistes travaillèrent à l'embellissement de l'hôtel de ville, l'or, le bronze, le marbre, les matières les plus précieuses y furent prodiguées; tout y resplendissait, et ses fêtes étaient de véritables féeries. Que de belles choses perdues! Que de pertes irréparables! les toiles d'Ingres, d'Eugène Delacroix, sans compter les peintures de MM. Jadin, Picot, Court, Vauchelet, Schopin, Henri Leuhmann, Gosse, Landelle, et de tant d'autres que j'oublie. Les miraculeux services de table de l'hôtel de ville anéantis, fondus; anéantir tout ce que l'art parisien y avait entassé de merveilles!

Quant à l'histoire de l'hôtel de ville, c'est celle de Paris lui-même. Il est peu d'événements de nos annales qui n'aient eu leur écho sur la place ou dans les salles de la *Maison commune*. En 1381, l'établissement des taxes iniques provoque la journée des *maillotins*. A la nouvelle que, contrairement à l'avis des échevins, Charles VI, ou plutôt le duc d'Anjou, son oncle, qui gouverne pendant la minorité du roi, vient de décréter des impôts nouveaux, le flot populaire brise et enfonce les portes de l'hôtel de ville; on s'arme des maillets de plomb que Charles V a fait fabriquer et qu'il a déposés là, comme dans un arsenal; puis, avec d'épouvantables clameurs, la foule se retire dans toutes les directions, rompant et mettant à sac tout ce qu'un caractère royal signale à sa haine. A l'un des angles de la place, on voyait encore, il y a quelques années, la tourelle d'où un homme, vêtu d'une longue robe noire, et le visage caché sous un capuchon rabattu, donna à cette multitude furieuse le signal du départ en frappant lui-même, avec un lourd maillet, trois coups dont la muraille a longtemps gardé l'empreinte.

Trois siècles plus tard, le 2 juillet 1682, le peuple, réuni sur la place de l'hôtel de ville, s'entretenait des querelles qui divisaient la cour et le Parlement, tandis que les magistrats de la bourgeoisie discutaient à l'intérieur du palais municipal. Le canon grondait au dehors; les détonations se rapprochaient, le combat touchait aux portes de la ville. M. le Prince et ses troupes tentaient de se jeter dans le faubourg Saint-Antoine. Les deux grands capitaines qui dirigeaient cette sanglante partie d'échecs avaient fait preuve d'une égale habileté et acquis une gloire égale; l'armée de Turenne, renforcée par le maréchal de La Ferté, allait pourtant s'assurer la victoire. Les Parisiens jugeaient les coups, sans prendre parti pour l'une ou pour l'autre cause. Une femme triompha de cette apathie. C'était

Mlle de Montpensier ; sa parole ardente entraîna sur ses pas ces masses inertes; le peuple ouvrit à M. le Prince les portes de Paris, et le combat remua tout le faubourg Saint-Antoine ; du haut de la Bastille, le canon, sous les ordres de Mademoiselle, foudroyait l'armée royale.

La place de l'Hôtel-de-Ville — elle s'appelait alors *la place de Grève* — fut longtemps le théâtre des exécutions capitales. Ce fut là que, le 16 juillet 1676, la marquise de Brinvilliers eut la tête tranchée ; son corps fut ensuite brûlé. Cette exécution fournit même à Mme de Sévigné le texte d'une des lettres *les plus gaies* qu'elle ait écrites. On y lit cette phrase : « Elle monta seule et nu-pieds sur l'échafaud, et fut en un quart d'heure *mi-raudée, rasée, dressée et redressée par le bourreau.* » Ce fut là que, le 28 mars 1757, Robert-François Damiens, l'assassin de Louis XV, eut la main droite coupée; et, comme le dit l'épouvantable procès-verbal, « au même instant ledit condamné fut tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras des jambes, et sur lesdits endroits fut jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix brûlante, de la cire et du soufre fondus ensemble. » Ce fut là, trente-trois ans plus tard, que Thomas de Mahi, marquis de Favras, condamné par la chambre du conseil du Châtelet à être pendu et étranglé, mourut en prenant Dieu à témoin de son innocence.

Depuis 1789, l'hôtel de ville fut en quelque sorte le palais de la révolution. Ce fut à l'hôtel de ville que

L'Hôtel de ville. Dessin de H. Clerget.

résidait la Commune de Paris; ce fut de là qu'elle dominait la Convention; là se dénoua le drame du 9 thermidor; là tomba Robespierre, cette terrible personnification du dogme de la terreur. Bien d'autres événements ont encore depuis lors éveillé les échos de l'hôtel de ville; mais ces événements appartiennent à l'histoire contemporaine, vous les connaissez donc tout aussi bien que moi.

A l'instant où je prononçais ces paroles, l'immense ruine se montra devant nous, imposante et superbe. Dans l'ancien bâtiment, sous les voûtes que supportaient les dalles de la cour centrale, où l'on voyait la statue de bronze de Louis XIV par Coysevox, les bandits de la Commune avaient mis je ne sais combien de tonneaux de poudre ; un ordre abominable fut donné, une main exécrable obéit, et du palais voici tout ce qui reste ; un prodigieux monceau de débris, des pans de murs intérieurs, la solide façade, que l'explosion n'a pu renverser, des fenêtres à travers lesquelles on voit des murailles nues et démantelées, des voûtes ouvertes, d'énormes barres de fer tordues comme des fils de laiton; tout cela est affreux, mais présente un aspect d'une grandeur incomparable. En Italie j'ai vu bien des ruines; excepté le Colisée, aucune n'a produit sur moi l'effet des ruines de l'hôtel de ville : elles sont si majestueuses, elles ont quelque chose de si monumental et de si tragique, qu'on se surprend à désirer qu'elles restent ainsi à jamais respectées. Témoignage muet et terrible, enseignant et révélant à tous mille choses que tous doivent savoir, et qu'il n'est plus permis à personne d'oublier.

A. GENEVAY.

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS PREMIERS ANCÊTRES (1).

L'HOMME MIOCÈNE EN FRANCE.

A travers la forêt. Dessin de F. Lix.

V. — ATTAQUE DE L'ÉLÉPHANT MÉRIDIONAL.

17. Cùm apprehenderit eum gladius, subsistere non poterit, neque hasta, neque thorax.

18. Reputabit enim quasi paleas ferrum, et quasi lignum putridum, æs.

19. Non fugabit eum vir sagittarius, in stipulam versi sunt ei lapides fundæ.

20. Quasi stipulam æstimabit malleum, et deridebit vibrantem hastam.

LIB. JOB cap. XLI

Le soir se faisait.

Empourpré par les rayons obliques du soleil s'enfon-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

çant derrière des masses de nuées, l'Occident flamboyait comme sous le reflet d'une immense fournaise. Au loin les montagnes, couvertes de sapins gigantesques, se doraient de tons orangés glissant parmi les masses noires du feuillage.

Nous ne possédons plus, en Europe, ces admirables sapins aux troncs énormes; il faut désormais aller les chercher en Californie, cette presqu'île oubliée si longtemps par les hommes au flanc occidental du grand continent nord-américain, et que la fièvre de l'or a mise tout à coup en lumière. Mais, au temps dont nous parlons, en Europe et jusqu'en Islande, jusqu'au Groenland, les *sequoia gigantea* s'élevaient, dressant dans les airs leurs flèches de cent et cent dix mètres d'élévation.

Les sequoias ont joué un rôle très-important dans les forêts du monde tertiaire, tant pendant la période miocène que pendant la période pliocène. On en trouve les débris, non-seulement dans nos pays, mais en Asie et en Amérique. Aujourd'hui deux espèces seulement ont survécu en Californie, ainsi que nous venons de le dire : le *sequoia semper virens* et le *sequoia gigantea*.

Autour d'elles des mousses couvraient le sol d'un tapis sombre, que n'embellissaient point, comme de nos jours, les buissons touffus de la *ronce* et du *rosier sauvage*, aux fleurs tendres et fragiles. Ici tout était sombre, sérieux, sévère. Les buissons se composaient de *myrtes* divers, de *lauriers*, de *houx* aux feuilles bizarres, telles que nous n'en voyons plus sur notre hémisphère; le *cotonnier* y étalait ses feuilles découpées, et parmi les herbes fleurissaient l'*œillet* et la *buglosse* auprès des hampes porte-graines du *plantain*.

Éclairée faiblement par le crépuscule, la plaine s'étendait, immense, à perte de vue; elle était sombre; de grandes clameurs s'y faisaient entendre. Les mugissements des herbivores répondaient aux cris stridents des grands carnassiers; le *lion*, la *hyène* chantaient les gammes terrifiantes de leur chœur du soir, tandis que, plus pleines, plus basses, les voix ronflantes, sonores et creuses des énormes pachydermes formaient comme la basse extrême de cet étrange concert.

Au pied de la montagne dormaient les eaux verdâtres et croupissantes d'un immense marais. La brise jouait parmi les *joncs* et les *roseaux* pressés en forêt sur les bords et soulevait les feuilles sèches. Voici les tiges à trois divisions du *plantain d'eau*, vôici les hauts épis des graminées palustres. Plus loin brillaient, comme sur un miroir de métal rougi, les larges feuilles des *nénuphars*, sur lesquelles se posaient les *libellules* et les derniers insectes bourdonnants de la journée.

Ainsi finissait le jour de cette nature grave, sombre, mais plantureuse et grassement nourrie par un sol profond et fertile.

Le marais s'étendait au loin, large, long, profond, coupé de lambeaux de nuages blancs glissant comme des brouillards pesants à sa surface; et du fond de ces solitudes sortaient des coassements étranges, des beuglements pleins de terreur, des sifflements sinistres. A chaque instant les prêles énormes paraissaient prêtes à s'entr'ouvrir pour donner passage à quelque monstre aux proportions étonnantes; dans nos marais, c'est ainsi que sort du milieu des prêles *queues-de-cheval* le sanglier, qui vient de creuser sa bauge au frais, fuyant les chaleurs caniculaires, et qui se lève, au déclin du jour, pour aller dans le bois voisin faire sa nuit.

Le bois voisin, ici, c'est une forêt immense, mêlée, feuillue, tantôt profonde, tantôt claire, coupée de clairières et de broussailles, renfermant des fougères et des futaies incultes; le bois, ici, c'est la forêt vierge, avec ses ruisseaux, ses fleuves coulant sous des voûtes de lianes accrochées aux arbres, dont elles relient la branche épuisée qui meurt à la pousse verdoyante et robuste que créa le printemps dernier. D'énormes espaces s'étendent couverts de roches et de sables infertiles; ce sont les demeures des *myrtiles* et des *bruyères*, des lauriers et des houx, des *palmiers* et des *aubépines*.

Les hautes futaies qui emplissent les grasses vallées ne s'écartent pas beaucoup, comme peuplement, de celles que nous possédons encore. Les *chênes* sont nombreux; à côté d'eux croissent le *peuplier*, l'*aune*, le *bouleau*, l'*orme*; le *tulipier* étend partout ses admirables feuilles; le *savonnier de Surinam* pousse à ses côtés; le *noyer*, l'*érable* montrent chacun vingt ou trente espèces différentes. Nous ne retrouvons plus un pâle reflet de ces forêts exubérantes que dans les immenses solitudes canadiennes.

Pas de *hêtre*, nulle part. Mais d'une branche à l'autre se suspendent les gracieux festons de la *vigne*. Un *lierre* couvre les fûts de ces arbres, semblables à des colonnes géantes.

. . . Tout à coup un pas lent, cadencé, pesant, résonne dans la clairière voisine. Un sentier s'ouvre là, descendant au marais, sentier aussi large que nos chemins charretiers d'aujourd'hui. Un animal s'avance lentement, avec nonchalance, balançant son énorme masse. De droite et de gauche il laisse battre une trompe gigantesque, flairant paresseusement les fleurs, les branches, les feuilles qui pendent de chaque côté du sentier. Il est armé de deux défenses incomparablement grandes, recourbées, blanches, qui brillent aux derniers reflets du soir... L'éléphant (1), car c'est lui, promène nonchalamment sur cette nature un petit œil gris, sournoisement caché sous ses énormes oreilles aplaties; on voit qu'il se sent dans son domaine, qu'il marche sans appréhension aucune, sûr qu'il est de la suprématie de sa force, de sa puissance incomparable. Notre éléphant africain peut donner une idée de sa taille.

Mais soudain un craquement se fait entendre... Le sol se dérobe sous les pas de la bête confiante; les pieds de devant enfouis dans un trou trop petit pour recevoir tout son corps, elle a le cou et la poitrine traversés par un énorme pieu pointu enfoncé au milieu de la fosse (2).

Elle est là, incapable de se mouvoir, à demi enfoncée en terre, le corps pressé par les parois de l'étroite cavité, blessée par le pieu qui lui déchire les chairs, et qui pénètre d'autant plus avant qu'elle fait plus d'efforts pour se dégager. Dans sa fureur, elle arrache les pierres énormes qui se trouvent à sa portée, les branches qui recouvraient le piége, et les lance au loin, comme des objets indignes de sa colère; puis elle brame, elle rugit, et toute la forêt retentit...

Alors du haut d'un *platane* gigantesque une forme descend rapide; elle s'approche avec précaution du mastodonte furieux... Quelle est cette forme qui se dresse sur ses membres postérieurs? Quel est cet être qui ose combattre, qui a vaincu le géant, le roi de la nature?...

(1) *Elephas meridionalis*, Desnoyers.

(2) Kolben, *Histoire du Cap de Bonne-Espérance*, t. I, p. 250.

C'est l'homme!!!

Couvert d'une peau d'élan, dont les poils lui font comme une lourde toison, il porte derrière lui, passé dans une ceinture de joncs qui lui ceint les reins et retient les plis de sa robe sauvage, un instrument qu'il vient de saisir et qu'il brandit de sa main droite en dansant sur une mélopée gutturale. Tout à coup il s'arrête; deux ou trois cris modulés sortent de sa bouche, auprès de laquelle il a porté sa main. Nos bergers modulent encore aujourd'hui de cette manière des chants sauvages qu'ils agrémentent de sifflements aigus; au moyen de deux doigts et de la langue repliée, ils lancent des sifflements d'une acuïté extrême, portant à des distances considérables, et propres à devenir des signaux d'appel d'une grande énergie.

. . . La danse continue.

L'homme exulte, le monstre abattu râle de rage et de peur!

Le chasseur voit une large provende pour les jours suivants, pour des mois peut-être...

Mais il s'arrête dans ses bonds désordonnés. Un bruissement se devine sous les feuilles des buissons; des pas se laissent entendre sourdement sur le sentier; qu'est-ce? Une bête fauve, attirée, elle aussi, par la proie, et qui vient en disputer la possession à l'homme.

Celui-ci, d'un saut, s'est rapproché de l'arbre hospitalier duquel il est descendu; sa main s'appuie sur le tronc lisse et élancé; de l'autre il serre fortement le manche de son arme... Qui vient là?

Au détour du sentier, presque au niveau du sol, paraît une tête énorme, aplatie, jaunâtre, marquée de grandes ocelles noires : c'est le tigre des cavernes (1). Il s'avance peu à peu, de cette marche cauteleuse propre aux félins, l'oreille au guet — le nez est faible chez ces animaux — son œil surveille les environs, car les ténèbres vont venir, et le crépuscule est favorable à sa vue faite pour la nuit.

Il s'approche de l'éléphant qui agonise; les pattes étendues, il se détire, allongeant hors de ses babines cette langue âpre et rouge qui ne demande que le carnage et le sang. Puis, de sa marche toujours rampante et tortueuse, il fait le tour du prisonnier. Cherche-t-il par où l'attaquer? Non; il reconnaît le terrain; il s'assure que nulle embûche n'est tendue à sa gloutonnerie. Il veut bien profiter des malheurs d'autrui, mais n'entend point prêter le flanc à une surprise fatale.

Tout à coup une émanation frappe ses narines frémissantes; son museau formidable s'applique sur une trace laissée naguère dans la terre molle; qu'est ceci?

C'est l'homme!

Et le fauve rugit.

Sa queue bat ses flancs de coups saccadés : il est redevenu le maître de céans. C'est donc l'homme qui a tendu le piége! C'est donc à lui qu'appartient cette belle et riche proie! Non!... il ne l'aura pas!... Part à deux? Non! part à un seul!

D'un regard circulaire, le redoutable tigre des cavernes parcourt la forêt; son odorat le guide assez pour l'amener au pied du platane : l'homme est en haut. Plus de doute; il le faut, il faut l'aller chercher!

Et le monstrueux animal se dresse contre le tronc, y aiguise ses griffes, les enfonce avec fureur dans l'écorce, dont il fait voler au loin les éclats; puis, prenant son élan, il monte...

(1) *Felis spelæa.*

Cependant un second bruit traverse le feuillage, des pas se font entendre, des pas légers, qu'accompagne un trottinement plus répété, plus menu encore... Un, deux nouveaux personnages sortent encore du hallier : c'est la mère, c'est l'enfant...

Ils ont répondu à l'appel de l'homme.

Le tigre est engagé dans sa course verticale; il détourne la tête, il voit en bas cette proie facile et sûre; il pousse un rauque rugissement en se léchant les lèvres. Un mouvement d'hésitation a pu faire craindre qu'il n'abandonne la première proie pour celle-ci... Mais à quoi bon se presser? Après l'homme, la femme et l'enfant : le premier seul est armé...

Et l'ascension continue... lente, mais sûre.

Aucun bruit dans l'arbre, aucun mouvement qui décèle entre ses feuilles la présence d'une créature vivante.

Le tigre se rase sur la première branche, flairant bruyamment, levant l'œil, ouvrant les narines.. Il fait un effort et reprend avec précaution sa marche : désormais le succès est certain.

Tout à coup, du corps de l'arbre, un bras semble se détacher; un coup se fait entendre, auquel un rugissement épouvantable répond; puis, précipité de branche en branche, un corps puissant tombe...

C'est le tigre qui roule, emportant au milieu du crâne la hache de pierre aiguë que l'homme vient d'y enfoncer; il roule, et la femme, près de laquelle il tombe, pousse, elle aussi, un cri de frayeur et fuit, emportant son enfant dans ses bras...

Mais un signal part du milieu des branches; elle s'arrête, à demi rassurée; l'homme, descendant du platane, contemple sa victime, qui expire à ses pieds.

VI. — LA TRIBU.

. . . . . .

La tribu qui chasse et qui pêche,
Qui vit libre, et dont la flèche
Jouterait avec l'éclair.

V. Hugo.

Encore chaud, encore palpitant, le tigre des cavernes gît dans la clairière; la femme s'avance, s'agenouille auprès du cadavre et dépose auprès d'elle son enfant rasséréné. Tandis qu'il joue insoucieux avec les fleurs qu'il trouve à sa portée, elle commence une dégoûtante besogne.

D'un havre-sac de peau suspendu à ses épaules, elle a tiré des couteaux de pierre parmi lesquels elle fait choix du plus neuf, du mieux affilé; puis, des doigts écartant le poil, elle fend avec dextérité la peau du tigre et commence à le dépouiller. Tant que les animaux possèdent encore leur chaleur naturelle, cette opération n'est point difficile, et le tranchant du silex suffit pour détacher les filets tendineux qui adhèrent des muscles à la peau.

Bientôt la splendide dépouille du félin s'étale sur le sol près de lui. La femme, après avoir gratté rapidement l'intérieur de cette peau pour enlever les débris de graisse et de chair, la maintient écartée au moyen de branches cassées dans le taillis à la longueur convenable. Elle sait que, sans cette précaution, la peau, se raccourcissant sous l'effet de la chaleur et du hâle, deviendrait impropre à tout emploi; et elle destine cette superbe dépouille à orner les épaules de son époux.

Plus tard elle saura terminer la préparation de cette

peau et la rendre aussi douce que l'étoffe la plus moelleuse. Tous les peuples sauvages possèdent de semblables connaissances.

Mais le travail devient plus rude lorsqu'il s'agit de découper en quartiers le gibier qui est à terre. Elle y parvient cependant en usant avec adresse de ses éclats de pierre; l'habitude est bonne conseillère, et l'on apprend à trouver le joint des articulations. Les mains dans le sang, elle continue sa besogne; l'enfant s'y mêle et se teint du rouge liquide qu'il porte à sa bouche et qu'il boit comme un lait bienfaisant.

Bientôt, percés aux tendons et munis de liens que les haies voisines ont fournis, les quartiers de tigre pendent aux branches flexibles des arbres, hors de l'atteinte des hyènes, des *chacals* et des autres tigres des cavernes qui viendront rôder autour pendant la nuit.

Car déjà les ombres sont épaisses, la forêt se remplit de mystère et de bruits interrompus...

L'homme a fait le guet pendant le travail de sa compagne; immobile sur un rocher voisin, la main appuyée sur sa hache, il a sondé l'horizon de son œil de sauvage, aussi loin que la configuration du pays le permettait. Rien de suspect; quelques vautours planent au haut des cieux, attirés par cet odorat inéluctable dont ils possèdent seuls le secret, et attendent les reliefs de la chasse. Peut-être même devinent-ils d'avance la curée du mastodonte dont les gémissements sourds résonnent dans la forêt.

La chasse. Dessin de F. Lix.

Alors, dans une langue simple, gutturale et sifflante, s'aidant de la pantomime des doigts, des mains, des bras, l'homme intime à sa compagne l'ordre de le suivre et d'apporter l'un des quartiers de la venaison. Il connaît non loin de ce lieu une grotte profonde dans laquelle il compte passer la nuit; et bientôt, grimpant au milieu des rochers éboulés d'une gorge sauvage, il entre, à mi-hauteur de la montagne, dans une cavité spacieuse s'ouvrant sur un sentier presque imperceptible.

C'est dans la double obscurité de la nuit et de cet antre qu'a lieu, sur une pierre plate, le repas du soir. La chair crue en fait tous les frais, et l'enfant, comme un jeune louveteau, déchire à belles dents cette forte nourriture.

Tranquille en apparence, assis sur sa blessure, l'éléphant vaincu se taisait; la forêt devient silencieuse, la nature s'endort peu à peu... L'homme, à l'abri du rocher, enveloppé dans son manteau de peau, son tomahawk de pierre à portée de sa main, se livre au repos, défendant encore dans son sommeil sa famille couchée au fond de la grotte dont son corps garde l'entrée...

Les rayons du soleil pénètrent à peine dans la profonde vallée, que la femme part, emportant son enfant sur son épaule — car elle ne s'en sépare jamais — un guerrier ne s'occupe pas de si minimes soins; quand le fils sera grand, alors qu'il deviendra capable par ses exploits d'aider son père à la chasse, de le secourir à la guerre, alors celui-ci daignera s'apercevoir de sa présence; des exercices convenables serviront à montrer s'il est réellement courageux, s'il est adroit, s'il peut

devenir utile, en un mot; et alors les guerriers l'adopteront, et la tribu comptera un homme de plus.

En attendant, la femme du chasseur court avertir la tribu de l'aubaine qui lui arrive; il faut de l'aide pour mettre à profit la masse de provisions que représente le mastodonte captif. Le chasseur garde sa capture; tout le jour il rôde autour d'elle, veillant attentivement pour surprendre les premiers signes d'affaiblissement, et se tenant hors d'atteinte, car l'énorme trompe de l'animal blessé a des allongements terribles. La faction sera longue, longue est l'agonie d'un tel monstre.

De son côté, la ménagère marche d'un pas allègre, suivant au milieu des forêts sans bornes un sentier tracé par les bêtes fauves. C'est le seul chemin. Elle tremble d'y rencontrer le rhinocéros à *narines cloisonnées* (1), ce terrible animal au nez surmonté de deux cornes juxtaposées. C'est que tous les rhinocéros sont les mêmes. Comme le rhinocéros noir de nos jours, comme le kabaoba ou le muchocho de l'Afrique australe, le rhinocéros tertiaire n'hésiterait pas à s'élancer à fond de train sur tout être vivant qu'il rencontrerait, et la malheureuse femme périrait infailliblement sous les pieds du monstre.

De temps en temps, elle voit passer, non loin d'elle, des troupeaux de chevaux sauvages (2), qui sortent du hallier, et s'élancent vers la plaine avec ces grands écarts de corps, ces crinières et ces queues au vent, cet œil brillant qui les rendent si admirables. De tranquilles hordes d'éléphants paissent plus paisiblement à travers les pins, comme des moutons dans les hautes herbes; on voit les mères courber de leurs puissantes trompes des arbres gigantesques pour que leurs petits puissent brouter les jeunes feuilles du sommet.

A quelque distance le bois se termine en marais; là paissent d'autres animaux réunis en troupeau immense; nous n'avons plus aujourd'hui de représentants de ce type intermédiaire entre le cheval et le tapir; ce sont des *Anoplothèrions*. Leur muffle, leurs pattes sont bien du cheval; mais leur membrure, plus ramassée, plus trapue, rappelle le tapir; comme lui il aime à se vautrer dans le marais, à nager au milieu des lacs, et leur énorme queue tombant jusqu'aux sabots leur sert de rame ou de gouvernail.

Près de là le bois renaît. Lorsque la voyageuse y entre, un charmant animal part devant elle : c'est une sorte de cerf à la forme élancée, gracieuse, plus haut sur pattes que nos cerfs actuels : c'est le *Xiphodon grêle* qui se glisse sous les épines et franchit les buissons d'un bond prodigieux. Pas de bois, pas de cornes; c'est encore un compromis de cheval et de tapir, mi-pachyderme, mi-ruminant, et cependant ni l'un ni l'autre. Au loin, des *Dichobunes* bondissent, toujours semblables au cheval comme forme générale, mais décroissant de taille, suivant leurs sept ou huit espèces, passant d'abord par celle du chevreuil, puis par celle de la chèvre, pour arriver enfin à celle du lièvre, au-dessous de laquelle ils n'existent plus. Rien de plus curieux que ces curieux animaux à deux doigts égaux, vrais cerfs-cochons ou cochons-chevaux, comme l'on voudra.

La femme du chasseur a bientôt franchi la plaine où ils s'ébattent.

En approchant des huttes qui s'étagent sur une colline dont une rivière baigne le pied, elle pousse un cri strident destiné à prévenir les gardiens échelonnés, immobiles et attentifs, aux alentours du village. L'un d'eux vient au-devant d'elle, la reconnaît, et elle se dirige vers la demeure du chef.

La tribu compte une douzaine de huttes bâties en branches entrelacées hourdées de terre argileuse. En haut de chacune d'elles, une ouverture pour admettre l'air et le jour. En un mot, une douzaine de ruches de taille à laisser entrer des hommes.

Pendant trois mois, la tribu tout entière a travaillé à creuser la fosse où est tombé le mastodonte. Ce n'a pas été un mince travail que celui de gratter la terre avec des os de cerf emmanchés dans le bois, d'emporter au loin ces détritus dans des paniers d'écorce et de branches, d'approfondir assez la cavité pour qu'un si monstrueux animal puisse y précipiter la moitié de son corps. Les femmes ont vaillamment secondé les guerriers; ce sont elles qui ont été disperser au loin la terre retirée des travaux, non-seulement pour que ces vestiges ne soient pas aperçus des animaux, mais afin que ces débris ne gênent point la suite du travail.

Ce fut alors qu'on appointit avec patience, au moyen de couteaux de pierre, le pieu que l'on ficha au fond du piége. Que de peines! que de temps! que de haches mises au rebut! Heureusement la carrière était tout près, la matière première abondante, inépuisable, pour ainsi dire; les ouvriers travaillaient, les haches abondaient, grossières, informes, mais tranchantes, aiguës, coupantes, et les éclats de bois volaient sous leurs coups redoublés.

Puis vint la confection du plancher fragile qui, s'enfonçant sous le poids du massif animal, devait le précipiter dans le piége. Tout cela fut préparé avec un soin méticuleux. Les branches minces, droites, flexibles, ne manquaient point aux alentours; on les recouvrit d'une couche de feuilles, et celle-ci supporta de la terre légèrement semée à la main. Le sentier semblait ininterrompu; la patience des sauvages avait effacé toute trace visible du travail humain; pas un grain de terre, pas une brindille froissée ne devait indiquer à l'éléphant, au rhinocéros, à l'hippopotame, que le terrain était miné et couvrait un piége mortel.

Depuis trois mois ce dur travail était terminé; depuis trois mois la tribu attendait patiemment le résultat de son labeur! Chaque jour un guerrier désigné allait visiter le piége, veiller aux alentours, réparer les légers dérangements que les vents ou la pluie pouvaient y apporter; c'est ainsi que nous avons vu notre heureux chasseur descendre de l'arbre qui, depuis le matin, lui servait d'observatoire, et, doublement fortuné, remporter la victoire sur le tigre, et voir tomber dans le piége neuf la première capture...

Bientôt la tribu se met en route. Les huttes sont abandonnées; on y doit revenir au besoin; puis il semble plus simple de construire un autre village plus près du butin que d'emporter à dos des matériaux que l'on trouve partout.

VII. — LE FESTIN.

On peut bien manger sans nappe.
BÉRANGER.

Discissos nudis laniabant dentibus artus.
VIRGILE.

Toute la tribu descend de la colline.

Le groupe des chefs ouvre la marche; il y a là de vigoureux guerriers à la figure sauvage, aux membres

(1) *Rhinoceros tichorhinus.*
(2) *Equus spelæus.*

solides, à l'accoutrement bizarre ; chacun emporte plusieurs haches de pierre et ses meilleurs épieux ; car ces armes toutes confectionnées ne doivent pas rester au village, où jamais peut-être on ne reviendra.

La troupe des guerriers vient ensuite ; ils sont une soixantaine. Tous ont pris leurs armes et portent avec eux quelques outils qu'ils ont voulu garder ; ce sont des couteaux de pierre, des poinçons habilement taillés. Plusieurs les ont renfermés dans une sorte de poche attachée à la ceinture ; c'est la tête d'un animal artistement préparée ; la peau du cou forme un sac, que termine comme une boîte la tête dont on a extrait patiemment la cervelle ; une mince lanière ferme l'ouverture.

Les femmes suivent, entourées d'enfants demi-nus qui courent autour d'elles ; d'autres les portent sur leurs bras ou accrochés à leur sein. Toutes ont sur le dos un sac de peau grossier qui contient les grattoirs en silex, les poinçons en bois durci, les aiguilles d'os, tous les outils nécessaires à la préparation des peaux, tous les primitifs ustensiles d'un ménage pliocène.

Beaucoup ont emporté des tisons de bois dur ou des pommes de banksia qui, se consumant avec une grande lenteur, conservent très-longtemps la flamme. Obtenir le feu par le frottement de deux éclats est une opération bien longue et bien fatigante ; mieux vaut l'entretenir sans cesse, l'emporter même avec soi (1).

Ainsi Alexandre Selkirk, l'original des Robinsons, abandonné deux ans sur le rocher désert de Juan Fernandez, entretint pendant six mois le feu allumé avec son dernier morceau d'amadou ; il l'emportait à la chasse des cochons sauvages, qu'il tuait au moyen de cailloux patiemment appointis et de couteaux façonnés avec de vieux cercles de barriques.

En traversant la plaine qui s'étend au-dessous du village, la caravane effarouche le troupeau d'hipparions que la messagère a rencontré sur sa route. Quelques jeunes gens s'élancent, quelques haches volent, quelques épieux sont jetés ; mais les rapides animaux ont fui, et les chasseurs courent ramasser leurs armes, on entre dans la grande forêt.

Les plus hardis d'entre eux se répandent sous les halliers profonds.

Tandis que la troupe avance lentement à travers cet inextricable amas de troncs, de lianes, de verdure et d'épines, ils prennent les devants, s'écartent sur les côtés, demeurent en arrière, donnant la chasse aux timides habitants des fourrés.

L'un d'eux atteint sur les basses branches d'un sequoia une sorte de *sarigue ;* la hache de pierre, lancée avec force, retombe lourdement, entraînant dans sa chute l'animal fracassé.

Mais, d'un autre côté, un groupe de chasseurs est moins heureux. Un bel animal de l'espèce des *Dorcathérions* (2), transition entre le chevreuil et le tapir, fuyait devant eux ; la chasse traversait une clairière. Tout à coup, de la lisière du bois, un grognement se fait entendre et une énorme bête se précipite brusquement ; son corps, couvert d'un cuir épais et roide comme une armure, ses petits yeux méchants, son mufle étroit et allongé surmonté de deux cornes plantées l'une derrière l'autre, le font reconnaître. C'est un terrible rhinocéros (1).

Couché sous le hallier dans une bauge de feuilles et de fange, le sauvage animal reposait, quand le bruit de la poursuite, les cris des chasseurs l'ont brusquement éveillé. Furieux, il s'élance en aveugle : que peuvent les épieux durcis au feu contre son cuir invulnérable ?... Les chasseurs surpris se replient au plus vite vers la troupe ; mais le monstre les charge au galop, sa course ploie, casse, écrase les arbres et les buissons... Il est sur eux !... Comme un boulet il traverse la caravane, va renverser les femmes, piétiner les enfants... Puis disparaîtra sous bois, emporté par son élan furibond.

Tous s'enfuient au plus vite. Les femmes relèvent à la hâte leurs enfants, leurs sacs, leurs ustensiles épars et la tribu poursuit sa course, traînant avec elle les blessés et les éclopés de cette dangereuse rencontre.

Sur l'ordre des chefs, les guerriers reprennent leurs places, la chasse cesse.

Pourtant, avant de sortir de la forêt, un vieux chef qui marche en tête perce de sa lance à pointe de silex une sorte de tapir qui traverse le sentier, courant vers le marais ; c'est un lophiodon, genre intermédiaire entre les tapirs, les porcs et les rhinocéros.

... Enfin l'on débouche du bois ; et l'éclaireur, tout joyeux, montre à la tribu réunie la proie magnifique qu'il garde depuis la veille.

Alors commence une scène pittoresque.

Tandis que les femmes posent leurs enfants, allument le feu, étendent sur une tête de rocher qui perce le sol des peaux d'élan couvertes de leur poil, tandis que les chefs prennent place sur cette tribune improvisée, les guerriers s'avancent en brandissant leurs armes vers l'éléphant captif.

Ils dansent. Une sorte de ronde frénétique, animée par des cris aigus et des gestes désordonnés, tournoie autour de la victime effarée...

C'est un étrange spectacle, qu'un Européen de nos jours se figurerait difficilement. Une clairière entre la forêt vierge et l'immense marais, la plaine un peu plus loin et les montagnes à l'horizon ; un site sauvage, un monstre énorme abattu et râlant ; puis, tout autour, ces êtres couverts de peaux flottantes, sautant, gambadant, gesticulant avec des hurlements bizarres, brandisssant des armes informes, tout cela est fortement empreint d'un caractère singulier et fantastique. On penserait involontairement à la Danse du Chien, chez les Peaux-Rouges des prairies, et pour un peu, à la *Danse macabre* d'Holbein.

...Cependant les chefs ont donné le signal, la danse échevelée s'arrête. L'on va dépecer le mastodonte.

L'attaque du gigantesque gibier commence par un jeu périlleux. Les plus jeunes guerriers s'avancent et tournent autour du monstre, cherchant à s'en rapprocher. Il s'agit pour eux de couper l'énorme trompe que l'éléphant promène avec un air peu rassurant dans un cercle dangereux à franchir. Privé de cette arme, il sera à leur merci ; et ce mets est une friandise réservée au festin des chefs.

L'on voit de nos jours un cipaye, pressé par l'éléphant, trancher d'un coup de son cimeterre la trompe de son redoutable ennemi. Mais la tâche n'est point si

(1) Cf. H. Le Hon, *l'Homme fossile*. Paris, C. Reinwald, 1868. — Le feu perpétuel déifié par les Perses, le πῦρ ἀσβεστόν des Grecs, le feu sacré des Vestales n'ont pas d'autre origine.

(2) Genre *Dorcatherium* de Kaup.

(1) *Rhinoceros leptorhinus.*

facile pour des gens qui ne possèdent qu'un caillou coupant emmanché d'un éclat de bois.

Leste comme un chat-tigre, l'un des jeunes gens s'est élancé. Mais le petit œil rusé de l'éléphant observait tout, et le malheureux roule à terre, la poitrine broyée. Les autres, plus circonspects, entourent toujours l'animal, épiant ses mouvements, guettant l'occasion favorable.

La tribu les regarde, admirant l'agilité et la souplesse merveilleuses qu'ils déploient, tantôt se rapprochant, tantôt fuyant sous la terrible trompe...

Plus ingénieux que les autres, un jeune guerrier, saisissant la queue du monstre, s'accrochant de son mieux au cuir épais de la croupe, s'est hissé sur son dos : il rampe le long de l'animal, qui n'ose secouer sa masse pour ne pas raviver l'horrible blessure que lui cause le pieu qui le déchire. Déjà le chasseur est sur le cou, il lève le bras, il va frapper... Soudain la trompe de l'éléphant se dresse, se recourbe; saisi par le bras, l'homme culbute par-dessus la tête du monstre et va tomber brisé sur le sol...

Mais, au même instant, l'éléphant pousse un bramement affreux; son sang coule à gros bouillons... Un chasseur plus adroit s'est glissé sous sa tête, et la trompe victorieuse est retombée sur le tranchant d'une hache. Une terrible entaille s'ouvre à la naissance du muscle moteur; le géant est vaincu; son arme mutilée s'agite faiblement; et tandis que la tribu tout entière acclame l'heureux vainqueur, ses compagnons achèvent de trancher la trompe du mastodonte, qui tente en vain de se défendre en secouant la tête et en poussant en avant ses énormes défenses.

Les femmes s'emparent de ce mets délicat. Dans un trou creusé en terre elles entassent les tisons incandescents, y posent la trompe garnie de son cuir, et recouvrent de braise et de brindilles tassées avec un peu de terre. Ainsi cuit à l'étouffée dans le cuir qui se calcine, ce quartier de choix qui fait le repas des chefs.

Déjà toute la tribu s'est ruée sur le monstre désarmé. En un instant, l'animal, bramant et rugissant de douleur, est couvert d'hommes qui frappent, qui taillent, qui fendent le cuir épais, qui coupent des tranches saignantes. L'éléphant énorme disparaît sous cette meute humaine, comme un oisillon mort sous des légions de fourmis affamées (1).

Les plus faibles, ceux qu'une blessure récente, qu'un accident écartent de la bagarre, se rabattent sur les quartiers du tigre de la veille et sur le gibier tué pendant la route.

Parmi les autres, la plupart s'escriment à belles dents contre la chair dure et compacte de l'éléphant, et dévorent tout crus ces lambeaux de viande palpitante!... Les plus adroits ont saisi les parties délicates. Les raffinés grillent devant le feu des morceaux choisis et se font une cuisine particulière. Mais la masse n'est pas épicurienne et mange sans scrupule les bouchées sanguinolentes... Les femmes circulent, allumant, attisant les feux, transportent les viandes, étalant les lambeaux de cuir que l'on arrache, tandis que les petits enfants, rôdant parmi la foule, se régalant des débris saignants, sucent des os rôtis et prennent leur part de la curée.

Presque jusqu'à la nuit dura le banquet primitif. Aux premières ombres, sur l'ordre des chefs, les mangeurs abandonnèrent la carcasse de l'éléphant, à laquelle pendaient à peine quelques lambeaux de peau et de chair; déjà bon nombre avaient roulé à terre, ivres de sang, gorgés de viande crue... La tribu se livra au sommeil. Un grand feu, qu'un veilleur entretint sans cesse, la défendit des bêtes féroces attirées par tant de carnage. Les tigres, les hyènes (1), rôdaient aux environs, ébranlant les ténèbres de leurs hurlements avides. Jusqu'au matin le feu les éloigna, et les premières lueurs du jour les firent rentrer dans la forêt.

Au soleil levant, la tribu s'éveille. Les chefs tiennent conseil, et leurs ordres sont exécutés sans retard.

Les femmes établiront un campement sur le lieu même; une partie des hommes restera avec elles; car on n'abandonne pas une si belle aubaine que le squelette d'un mastodonte. A eux de tirer parti des immenses défenses, à eux de fabriquer avec les os des pointes de flèche, des harpons, des têtes de lance. Quelle mine féconde d'outils divers, d'armes de toute espèce!

Ainsi nous voyons les Esquimaux tirer d'une baleine échouée le lard, l'huile, le cuir, et faire avec ses os presque tous leurs ustensiles de chasse, de ménage ou de guerre (2).

Le reste des guerriers se divise.

Une bande va parcourir la plaine et poursuivre les *Chameaux* et les *Bœufs* (3) qui y errent en troupeaux innombrables.

L'autre s'engage, parmi les fanges et les herbes de l'immense marais, à la recherche des hippopotames et des tapirs qui le peuplent.

L'HOMME QUATERNAIRE.

VIII. — LE CONTINENT POLYNÉSIEN.

. . . . . .
Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
Et le vent inconnu qui souffla cette nuit
Changea la forme des montagnes.
V. Hugo.

Tandis que s'écoulaient les innombrables siècles de cette merveilleuse époque tertiaire, et que se succédaient certaines des étapes que nous avons vues se dérouler sous nos yeux, les portions du monde autres que notre Europe subissaient d'étranges modifications. Une entre autres, l'Océanie, n'était point telle que nous la connaissons aujourd'hui, et sa transformation n'a peut-être pas été sans influence, comme équilibre cosmique, sur les phénomènes du dernier déluge.

Ces centaines d'îles que nous voyons espacées en lignes, en cercles, à la surface de la mer Pacifique, ne sont que les pointes de montagnes disposées en chaînes ou en cirques à la surface d'un continent, aujourd'hui et depuis bien des siècles, disparu.

C'est vers le commencement de l'époque quater-

(1) Ainsi aujourd'hui un très-grand nombre de peuples sauvages dépècent tout vifs le gibier et le bétail. — Voyez Otto Schmitz. *Rapport sur les Indiens apaches*, lu au Congrès international d'archéologie et d'histoire, à Bonn, le 19 septembre 1868; — Cf. Büchner, *l'Homme selon la Science*, deuxième partie, *Qui sommes-nous?* 227 et 272; — Sir John Lubbock, *l'Homme avant l'histoire, les Sauvages modernes*, Paris, Germer-Baillière, 1867.

(1) *Hyæna spelæa.*
(2) Lubbock, *loc. cit.*, chap. XII.
(3) *Bos priscus.*

naire que ce grand phénomène s'accomplit. Mais, hélas! qui sait quelle cause le produisit? Est-ce un enfoncement graduel, méthodique, tel qu'on en constate, non-seulement dans ces parages, mais sur beaucoup d'autres points du globe? Serait-ce, au contraire, un tremblement subit? une dislocation de l'écorce terrestre? une série de secousses volcaniques? Devons-nous peut-être attribuer l'effacement de cette terre, probablement immense, si nous en jugeons par ses restes australiens, à l'usure seule?

Ce n'est pas un mince sujet d'étonnement pour l'homme du monde, cette pensée que tout s'use ici-bas, même la terre sur laquelle il marche, et qu'il croit immuable, éternelle, parce qu'il ne pense pas à en constater le changement perpétuel et continu.

Le soleil, l'eau, le vent, les cours d'eau, les courants marins, tout cela conspire sans relâche contre la permanence des terres solides que nous habitons. Tout cela les détruira — ceci est une affirmation — dans un temps dont il est possible de déterminer l'étendue. Cette étendue est considérable, en effet; elle est énorme, mais elle n'est point infinie; par conséquent elle prendra fin, et un jour viendra où tout ce qui est notre terre actuelle, continent ou île — ce qui est la même chose — sera descendu, parcelle par parcelle, sous les eaux.

Alors le monde sera fini!...

Il n'est pas inutile de rappeler par quelques courtes explications ce phénomène, bien qu'un des collaborateurs du *Musée des Familles* ait déjà traité le même sujet avec un rare talent (1).

Le festin. Dessin de F. Lix.

Chaque goutte d'eau qui tombe à la surface du sol s'y charge de parties solubles qu'elle en détache; chaque averse entraîne non-seulement des parties dissoutes chimiquement, mais des particules diluées mécaniquement; c'est ce qui produit le trouble des ruisseaux, lesquels emportent tout cela aux rivières, celles-ci aux fleuves, ces derniers à la mer. Par conséquent, sans cesse notre terre soluble descend dans la mer et tend à en combler la profondeur : de là, le *delta* des grands fleuves.

Des expériences directes, précises ont permis de calculer quelle était l'augmentation annuelle des deltas du Rhône, du Nil, de l'Orénoque, etc., etc. On sait donc combien de mille, de cent mille tonnes de terre, de limon chacun d'eux amène à la mer par année. Mais d'où ont-ils reçu cette terre? Evidemment et uniquement du bassin où ils coulent, ainsi que leurs affluents. Or ce bassin est facile à mesurer. Donc nous savons tout de suite combien d'hectares ont fourni *tant* de tonnes emportées par le Rhône, si nous le prenons pour exemple; par conséquent de combien la terre s'est usée dans le bassin du Rhône par la pluie tombée du ciel.

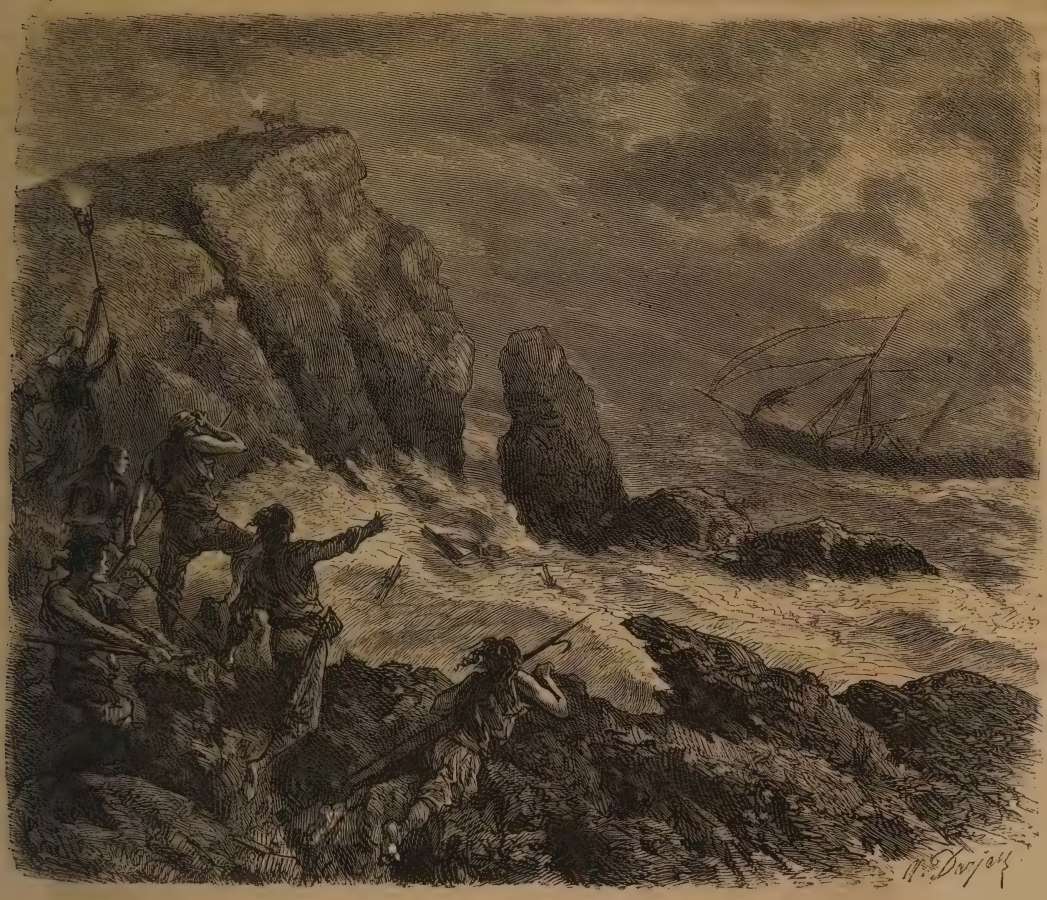
H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

(1) *La Transformation future de la terre*, par A. Dersch, t. XXXXV.

LES DRAMES DE LA MER.

LES NAUFRAGEURS DE LA POINTE DU RAZ [1].



Le navire en détresse. Dessin de Darjou.

IV

La nuit tombait; les vagues déferlaient avec une fureur grandissante; le *suroi* mugissait; la pluie aveuglait Floch.

En *Vrezounec* qui a pâqué de la toile depuis son enfance, il manœuvrait en se jouant de l'ouragan, et sa barque ne disparaissait par moment, au fond des gouffres entr'ouverts par les lames, que pour mieux se redresser sur les crêtes de celles-ci.

Tandis qu'intrépidement il courait des bordées dans la direction de l'anse des Trépassés, cherchant le norwégien pour le piloter, pour l'arrêter sur le bord de l'abîme, pour l'arracher, lui et son équipage, aux naufrageurs de Plogoff, qui l'attendaient, armés de piques et de crocs, dans les creux des rochers, la population de l'île de Seine, mise en alarme par Aliette, accourait sur la digue, préparait des barques de sauvetage et interrogeait l'espace.

Des feux follets accompagnés de sifflements dansaient fantastiquement par les landes; chacun se signait en les regardant, et les vieillards, prêtant l'oreille aux grondements sinistres de la tempête, murmuraient en pâlissant :

— Écoutez les *crierien;* sainte Vierge, ayez pitié de ceux qui sont en mer à cette heure! ayez pitié de nous (1)!

La tempête prenait des proportions effrayantes; on se fût cru en décembre ou en janvier, au moment où les vents d'hiver vont briser jusque dans les ports les navires et les lougres de pêche. Le ciel était noir : l'obs-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(1) Les *crierien* sont les ombres ou plutôt les ossements des naufragés, des noyés qui demandent une sépulture et hurlent des cris de désespoir chaque fois que les vagues en fureur les roulent dans leurs plis.

curité presque complète du côté du Raz et d'Audierne; la mer roulait des montagnes d'eau qu'elle précipitait les unes contre les autres, et d'où jaillissaient alors des gerbes formidables comme des trombes et des avalanches d'écume.

De l'extrémité sud-est de la digue, le spectacle était sublime d'horreur.

Bientôt l'obscurité devint complète; par instant une saute de vent, chassant les vagues d'un côté ou de l'autre et creusant une sorte de vallée dans cette chaîne de montagnes mouvantes et mugissantes, permettait d'apercevoir dans le lointain quelques-uns des feux les plus vifs des côtes : à gauche, les feux de la pointe Saint-Matthieu et de la pointe du Toulinguet, qui éclairent l'entrée du goulet de Brest; à droite, mais aux trois quarts voilé par les ombres épaisses de la nuit et les vapeurs de l'Océan, le feu de Penmarch, qui à cette époque était placé dans le clocher de l'église du village de Saint-Pierre.

Quant au bec du Raz, il se confondait avec les nuages noirs; aucun phare n'indiquait sa place; mais sur les falaises, dans la direction de Plogoff, on apercevait une lumière intermittente qui paraissait courir comme un feu follet.

C'était Peric le naufrageur, Peric le camarade de Floch, qui avait attaché un fanal à la tête de sa vache et qui la promenait sur la côte, au-dessus des endroits les plus dangereux, pour attirer le trois-mâts et lui faire perdre complétement sa route.

Une grosse part d'épaves devait être réservée pour cela à Peric.

Les Seinois, habitués à cette ruse atroce, se montrèrent du doigt la lumière meurtrière.

— Ils attirent la proie, murmurèrent quelques vieux avec indignation.

— Les lâches! dirent quelques autres.

— Mon Dieu! sanglota Aliette en joignant ses mains.

Les gens de Plogoff étaient cachés dans les rochers de la côte, l'œil fixé sur le Raz, l'oreille tendue, armés de piques, de crocs, de haches. Ils étaient là aux aguets comme des tigres, une cinquantaine, parmi lesquels vingt femmes, vingt mégères, portant des cordes et pour la plupart tournant et retournant fiévreusement sous leurs tabliers des serpes ou de longs couteaux.

Un seul naufrageur manquait à l'appel : c'était Floch, le préparateur de la curée attendue; mais cette absence, nous devons le constater, ne préoccupait nullement la bande infernale.

Une heure se passa, puis deux, puis trois, sans que rien vînt annoncer la présence d'un navire en détresse dans le Raz, et déjà les Seinois commençaient à rendre grâce à Dieu, les naufrageurs à le maudire, lorsqu'un tourbillon apporta aux uns et aux autres le tintement d'une cloche d'alarme et des cris désespérés, à demi étouffés par le mugissement de la tempête.

— Le voilà! s'écrièrent unanimement et avec un élan de férocité sauvage les gens de Plogoff.

— Sainte Vierge! dirent en se signant et avec émotion les Seinois.

Un silence se fit, silence de mort que dominait le grondement de l'Océan.

Au bout d'une demi-heure, nouveau tintement de cloche, nouveaux cris, suivis cette fois d'un coup de canon, d'un de ces petits canons de signaux que portent les navires marchands.

— A la mer! fit avec élan un pêcheur seinois entraînant deux de ses camarades et allant détacher une barque de sauvetage, tandis que d'autres pêcheurs, cherchant à percer l'obscurité, à découvrir le bâtiment qui demandait du secours, se disposaient également à se jeter dans leurs bateaux avec des câbles.

— Oh! Floch!... murmura Aliette, pâlissant et une main posée sur son cœur pour en comprimer les battements précipités.

— Il approche!... firent d'une voix étranglée par la joie les naufrageurs dans les creux de leurs rochers, inondés par les lames.

Effectivement, le navire en détresse se rapprochait du Raz plus que de la chaussée de Seine : le fanal de Peric l'attirait. Toutefois, au son de sa cloche de bord qui tintait avec fracas, aux coups de canon qu'il tirait par intervalles rapprochés, quoique ni de l'île ni de la côte on ne pût l'apercevoir, tant à cause de la hauteur des lames qu'en raison de l'épaisseur de la nuit, il était facile de deviner qu'il était désemparé et ne gouvernait plus.

Les Seinois faisaient de suprêmes efforts pour parvenir jusqu'au navire; mais la mer était si grosse, si furieuse, qu'elle rejetait impitoyablement leurs barques contre la digue; une vague brisa même à moitié l'une d'elles et faillit enlever les deux hommes qui la montaient.

Bientôt le canon cessa de se faire entendre et le son de la cloche d'alarme n'arriva plus que faible et rare aux oreilles des Seinois, en prière sur leur digue; le vent emportait le navire loin de l'île, mais pour le jeter contre le bec du Raz, vers l'anse des Trépassés.

Rien de terrible comme ce coin de l'Océan à ce moment.

A travers la nuit, aussi loin que l'œil pouvait plonger vers l'île, on ne voyait, des falaises de Plogoff, qu'un gouffre dont les vapeurs se confondaient avec le ciel et où tourbillonnaient, bondissaient, roulaient, se brisaient de gigantesques avalanches d'écume en rendant un bruit épouvantable.

Le sol tremblait; on eût dit que la mer, qui fouillait les contre-forts de granit de la côte et se tordait à leur base dans d'infernales convulsions, allait couvrir pour jamais la grande terre.

Tout à coup, près de l'endroit où les naufrageurs étaient embusqués, des cris déchirants percèrent le tonnerre de la tempête.

— A l'aide!... Grand Dieu, secourez-nous!...

Puis un craquement retentit; les ondes roulèrent des débris de mâture, des planches, des tonneaux auxquels s'accrochaient des matelots que les naufrageurs massacraient à coups de pique lorsqu'une lame les poussait contre les rochers; et tout se tut; et l'on n'entendit plus que le mugissement sinistre des vagues qui continuaient à déferler dans le Raz! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quelques heures après, au moment où apparaissaient les premières clartés vaporeuses de l'aube, on put voir, des falaises de Plogoff, une tourbe d'hommes et de femmes se disputant, à l'entrée de l'anse des Trépassés, des épaves de navire et repoussant dans la mer, avec leurs crocs, des cadavres que l'ouragan, qui allait s'affaiblissant, lançait sur les rochers ou sur le sable.

C'étaient les naufrageurs, occupés à recueillir les débris du bâtiment qui s'était perdu corps et biens à cent brasses d'eux pendant la nuit qui venait de s'écouler!

V

Le même jour, dans l'après-midi, on savait à Audierne, à Pont-Croix et à Douarnenez que parmi les naufrages signalés aux environs du raz de Seine, à la suite de la dernière tempête, se trouvait celui d'un trois-mâts dont on ignorait la nationalité et le port d'attache, mais qu'on croyait, à quelques lambeaux de pavillon et de mâture ramassés sur la grève, avoir vu au mouillage de Douarnenez.

— C'est le trois-mâts du capitaine Guttorm (le norwégien), répétait Hamon sur le quai de cette dernière ville, au milieu d'un groupe de patrons de bateaux caboteurs et de gros poissonniers ; je le lui avais bien dit : « Le grain menace ; il va en fusiller dans le *suroi ;* ne sortez pas. » Ah! ouiche ! ces boulingueurs du Nord, ça n'écoute rien. En attendant, me voilà avec mes barils de sardines sur les bras et la perte de deux mille livres que me devait Guttorm.

— Deux mille livres... c'est un beau denier, fit un patron.

— Il était convenu qu'il me les réglerait avec le reste, à son retour de Concarneau ; car on revient de Concarneau ; mais de l'Enfer on ne revient pas. Si cela continue, pauvre Hamon, tu mourras sur la paille.

— Bon ! le voilà qui chante déjà misère, exclama un poissonnier en riant. Vieux Crésus, va ! ajouta-t-il en lui donnant une bourrade sur l'épaule.

— Crésus, moi ! dit Hamon en se récriant.

— Hé ! oui !... Je parie dix bouteilles, à boire demain à *la Croix blanche,* qu'en admettant la perte que tu nous accuse, il te reste autant d'écus que nous en possédons tous ensemble.

— C'est tenu ! dirent en chœur les patrons et les poissonniers du groupe.

— Allons, vous êtes fous, fit Hamon irrité et en leur tournant le dos.

— D'ailleurs, poursuivit le poissonnier sur le même ton, qui t'assure que c'est de ton norwégien qu'il s'agit?

— Qui?... repartit Hamon, s'efforçant de dissimuler le contentement intérieur qu'il éprouvait sous un masque de circonstance, les gens d'Audierne, ceux de Pont-Croix, que vous avez pu entendre comme moi il y a un instant.

— Les gens d'Audierne savent qu'un trois-mâts s'est perdu la nuit passée au Raz, mais ils ignorent si c'est un norwégien ou un breton.

— C'est un norwégien !... soupira Hamon avec une douleur feinte.

— Eh ! mieux vaut que ce soit un norwégien qu'un breton ! exclama le poissonnier.

— On voit bien que tu n'es pas intéressé à la chose, répondit aigrement Hamon.

— Intéressé ou non, mes compatriotes avant les étrangers.

— Mais... attendez-donc !... Ne vous désespérez pas, fit un patron mettant sa main droite au-dessus de ses yeux et regardant à l'ouest de la baie ; que vous semble de ce trois-mâts qui s'avance là-bas ?

— Où ? demanda vivement Hamon.

— Là-bas, à deux milles au large, dans la direction de la Basse-Vieille?... Tenez, le voilà qui pique son nez dans la lame. Distinguez-vous son pavillon ?...

Le groupe quitta le quai et s'avança jusqu'à l'extrémité de la première jetée.

Hamon était ému et ouvrait de grands yeux sur la voile signalée.

— Pour sûr, ce n'est pas un finistérien, dit un patron après l'avoir examiné une minute.

— Ni un nantais, ni un bordelais, fit un autre.

— C'est le norwégien ! s'écria brusquement un troisième.

— Impossible, dit Hamon pâlissant.

— C'est lui ou le diable me brûle ! Ne le reconnaissez-vous pas à son pavillon qui flotte à son perroquet ; à son grand hunier, à sa voile de misaine faite de pièces et de morceaux de toutes les couleurs et de toutes les grandeurs ?...

— Par saint Corentin ! il a raison, c'est lui, appuya un poissonnier en s'avançant de quelques pas.

Le trois-mâts n'était plus qu'à un mille et ceux qui avaient bonne vue pouvaient déjà compter le nombre de matelots qui se paumoyaient sur les vergues ou qui grimpaient dans les haubans.

— Mais alors, si c'est le norwégien, murmura Hamon, plus mort que vif et se soutenant à peine, quel est le navire qui s'est perdu au Raz?...

A cet instant, un mouvement se fit au débouché du quai, et un matelot n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise et de larges culottes de toile, la poitrine découverte, la tête meurtrie, les jambes, les bras déchirés, tombant de fatigue et de besoin, apparut, s'avançant vers Hamon et suivi d'une centaine d'autres hommes du port.

— Monsieur Hamon !... s'écria-t-il dès qu'il vit le poissonnier et en laissant éclater une vive douleur.

— C'est toi, Éloi ?... dit Hamon d'une voix saccadée ; que signifie ?... d'où viens-tu en cet équipage ?... Où est *le Saint Matthieu ?*

— Perdu !... perdu, monsieur Hamon, hier au soir, pendant la tempête, devant l'Enfer ; les naufrageurs de Plogoff avaient allumé sur la côte des feux qui nous ont trompés ; le *suroi* a fait le reste et nous a brisés sur les écueils !

— Les naufrageurs ?... répéta Hamon, le regard stupide.

— Les forbans nous attendaient, blottis dans leurs rochers et armés de piques avec lesquelles ils nous assassinaient et nous repoussaient dans la mer lorsque nous approchions du bord, lorsque nous les conjurions de nous secourir. C'est par miracle et avec l'aide de Dieu et de la sainte Vierge que j'ai pu gagner la baie des Trépassés, d'où, à la faveur de l'obscurité, je me suis sauvé à Cleden et de Cleden à Douarnenez.

— Perdu !... perdu *le Saint-Matthieu !...* exclama Hamon blêmissant et en serrant avec égarement le poignet du matelot.

— De lui et de sa cargaison, il ne reste que ce que se partagent à cette heure les bandits de Plogoff. Quant à ceux qui le montaient... tous ont péri, excepté moi, répondit Éloi, les larmes aux yeux.

Hamon eut comme un étourdissement, deux des patrons qui se trouvaient auprès de lui le soutinrent.

A ce moment le norwégien, car c'était bien lui, arrivait à son mouillage, carguait ses voiles et laissait tomber ses ancres.

— Floch !... hurla Hamon, apercevant le promis d'Aliette tenant la barre du gouvernail du trois-mâts étranger.

— *Doue ho benigo!* Dieu vous bénisse, monsieur Hamon !... cria, du haut du navire et d'un ton narquois,

le gars, tandis que le capitaine Guttorm montrait le poing au poissonnier avec une extraordinaire indignation et l'accablait d'un flot de ces injures... *énergiques* dont le vocabulaire pittoresque et *salé* des marins est si riche.

Hamon, effaré, regarda successivement Eloi, Floch, Guttorm et ceux qui l'entouraient; il sentit ses yeux s'injecter de sang, fut pris d'un hoquet rauque qui ressemblait à un râle, et s'affaissa sur lui-même.

Une minute après, deux pêcheurs, accompagnés d'une partie des gens de la ville ou du port qui se trouvaient sur le quai et sur les jetées, le portaient chez lui.

VI.

Il nous reste à expliquer ce qu'avait fait Floch après avoir quitté l'île de Seine, et par quelle suite de circonstances *le Saint-Matthieu* s'était perdu au Raz à la place du Norwégien.

Floch, nous l'avons vu, était remonté dans sa barque, atterré de la colère indignée d'Aliette, et avait mis le cap sur la baie des Trépassés avec la ferme volonté de sauver le norwégien, s'il avait déjà levé l'ancre, si la tempête l'avait surpris au Raz. En se dirigeant sur sa coque de noix vers les parages les plus dangereux de la côte, au moment où l'ouragan se déchaînait du sud-ouest, Floch savait parfaitement qu'il courait à une mort presque certaine; mais après ce que lui avait signifié Aliette, la vie lui importait peu s'il ne parvenait pas à empêcher la perpétration du crime qu'il avait projeté avec Hamon.

Floch abordant le navire norwégien. Dessin de Darjou.

Il naviguait donc, insoucieux de lui-même, au milieu des paquets de mer et des rafales qui bouleversaient le Raz; et sans doute ce fut grâce à son sang-froid autant qu'à l'habileté avec laquelle il manœuvrait qu'il passa là où tout autre aurait péri.

Il franchit le Raz, enlevé par une saute de vent qui devait le briser sur les rochers; doubla, Dieu seul sait comment, l'anse des Trépassés et la pointe du Van, sans découvrir de voile devant lui; enfin arriva dans les eaux de Cleden et de Goulien.

Là, le danger n'était plus le même : le vent soufflant du sud-ouest, et les falaises étant hautes dans cette direction, la grosse mer n'était pas de ce côté, mais en face, au cap de la Chèvre, qui forme au nord l'entrée de la baie de Douarnenez.

Floch mit en panne à peu de distance de Cleden, dans un endroit qu'on nomme la *pointe de Brezelles*, et interrogea l'espace.

La nuit était venue; la tempête grondait; il désespérait de rencontrer le norwégien, tout en se disant qu'il était possible qu'il fût encore à son mouillage, lorsqu'il découvrit, à trois ou quatre milles à l'est, à la pointe de Luguéné, les feux d'un navire, particulièrement le feu de beaupré, reconnaissable à sa couleur, ce qui signifiait que ce navire sortait de la baie et par conséquent marchait contre le vent, c'est-à-dire qu'il ne faisait pas beaucoup de chemin (1).

(1) Les bâtiments à voiles ne sortent de la baie de Douarnenez que par les vents d'est et de nord-est.

« C'est lui, » pensa Floch, larguant de nouveau sa voile et regagnant le large.

— Ohé ! ohé ! ohé ! du navire !... héla-t-il en faisant un porte-voix de ses mains, après avoir nagé pendant une heure et demie.

— Accoste à tribord, lui répondit de la même manière un matelot.

Floch donna quelques vigoureux coups d'aviron et accosta à tribord le norwégien, car c'était lui, saisit le câble qu'on lui tendait, y attacha sa barque et se fit hisser sur le pont.

— Le capitaine? dit-il aussitôt en interrogeant ceux des hommes de l'équipage qui s'étaient portés au-devant de lui.

— C'est moi, grommela une voix près du caillebotis.

— Capitaine, dit Floch avec animation, j'ai à vous confier des choses de la plus grave importance, d'où dépend le salut de votre trois-mâts.

Guttorm regarda Floch avec étonnement, l'examina, non sans défiance, des pieds à la tête, le fit entrer dans son banc de quart, et debout, devant le treillage de celui-ci, dit durement :

— Parle.

Floch raconta brièvement le complot ourdi par Hamon, sans nommer Aliette, dénonça le pilote, et termina en disant que les naufrageurs de Plogoff attendaient le trois-mâts et qu'il était urgent, si l'on voulait prévenir un désastre effroyable, de virer de bord et de mettre à la cape.

Frappé de l'émotion du gars et de la sincérité de son accent, le capitaine, se rappelant que le matin Hamon avait insisté d'une façon étrange pour qu'il partît pour Concarneau, après l'avoir fait boire plus que de coutume, si bien qu'il était fortement *biturè* quand il leva l'ancre ; se rappelant les allures suspectes du pilote, allures auxquelles il n'avait pas pris garde tout d'abord, et cent petites circonstances à l'appui du récit de Floch, le capitaine comprit qu'il venait d'échapper miraculeusement à un grand péril, commanda immédiatement à deux matelots d'empoigner le pilote et de le mettre aux fers, à fond de cale ; et, sur les indications de Floch, alla mouiller entre Goulien et Beuzec, dans une crique abritée du suroi.

C'est là qu'il passa la nuit.

Le lendemain, comme le vent continuait à être contraire, quoiqu'il eût molli, au lieu de poursuivre sa route vers Concarneau, Guttorm retourna à Douarnenez, où il avait *un compte à régler* avec Hamon et où il rentra, comme nous l'avons vu.

Quant au *Saint-Matthieu*, son histoire était simple : frété par Hamon, il transportait d'habitude des sardines à Nantes, à Bordeaux ou à la Rochelle, et en rapportait des vins à Douarnenez. A la Rochelle, son chargement s'étant fait plus rapidement que de coutume, il avait quitté ce dernier port par un temps superbe, avant l'époque fixée, et sans que son propriétaire le sût. Surpris par la tempête dans les eaux d'Audierne, il s'était affalé sur les écueils du Raz ; les naufrageurs avaient complété l'œuvre de l'ouragan, et de tout son équipage le second seul était parvenu à se sauver.

Le naufrage du *Saint-Matthieu*, qui entraînait pour Hamon la perte de quarante mille livres ; le retour inattendu du norwégien ; le règlement immédiat qu'exigea Guttorm portèrent un tel coup au poissonnier, qu'après trois jours de maladie il s'en alla *rejoindre ses pères*, en enfer, si ceux-ci lui ressemblaient.

Pour Floch, gratifié de cinquante écus par le capitaine Guttorm, en récompense de sa conduite, et appelé à remplacer le pilote, qui, consigné à la maréchaussée de Pont-Croix, parvint à se sauver et dont on n'entendit plus parler, pour Floch, il put retourner, le front rayonnant, à Seine et y épouser Aliette.

Depuis, on le cita comme le pilote le plus hardi, le plus dévoué du district, et les naufrageurs de Plogoff et d'Audierne trouvèrent en lui un adversaire aussi implacable que vigilant.

Au reste, ces braves gens rencontrèrent, après 89, de telles difficultés dans l'exercice de leur honnête métier, qu'ils l'abandonnèrent, sinon par dégoût, du moins par prudence.

La justice se préoccupait un peu trop de leurs opérations.

En 1790, ils ne tuaient plus et ne se servaient plus de la ruse du fanal attaché à la tête d'une vache, mais ils volaient encore avec acharnement.

Aujourd'hui, grâce, il faut le reconnaître, aux gendarmes, aux commissaires de police, aux juges d'instruction, à la sévérité de la répression, à la régularité avec laquelle la justice fonctionne partout, et aussi au progrès, aux chemins de fer, qui ont bien modifié, bien corrigé la Bretagne, les côtiers de la baie d'Audierne ont une tout autre idée de leurs droits, de leurs devoirs, et la navigation n'a plus à se plaindre d'eux.

ARMAND DUBARRY.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LES DEUX COUSINES.

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE (1)

SCÈNE VII.

LE CHAMBELLAN, FRANTZ.

LE CHAMBELLAN.

(*A part.*) Nous sommes seuls et je ne crains pas de me répéter ; elle est charmante, et je crois que je ne lui déplais pas.

FRANTZ.

(*A part.*) Qu'a-t-il donc à me regarder ainsi ?

LE CHAMBELLAN.

Ah ! mademoiselle ! quelle différence entre votre cousine et vous !

FRANTZ.

De quelle cousine voulez-vous parler ?

LE CHAMBELLAN.

Mais de Mlle Amélie.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

FRANTZ.

Quelle Amélie?

LE CHAMBELLAN, *étonné.*

Hein? vous dites?

FRANTZ.

Moi? rien. (*A part.*) Il paraît que j'ai une cousine qui s'appelle Amélie. (*Haut.*) En effet, nous ne nous ressemblons guère : je suis brun... brune, veux-je dire...

LE CHAMBELLAN.

Elle aussi.

FRANTZ.

Ah! Je veux parler du caractère. Je suis vif... vive, veux-je dire, franche, un peu étourdie...

LE CHAMBELLAN.

Elle aussi.

FRANTZ.

Ah! (*A part.*) Oh! oh! mon rôle est plus difficile que je ne croyais. Tenons-nous sur nos gardes et veillons à nos opinions.

DUO.

LE CHAMBELLAN.

Non! j'entends qu'elle est rebelle
A l'amour.

FRANTZ.

Ah! vraiment, elle est rebelle
A l'amour.

LE CHAMBELLAN.

Mais je veux être infidèle
A mon tour.

FRANTZ.

Chacun doit être infidèle
A son tour.

LE CHAMBELLAN.

(*A part.*)
C'est charmant! Cupidon commence
A me prendre dans ses lacs.

FRANTZ.

(*A part.*)
De cette façon, je pense,
Je ne me compromets pas.

LE CHAMBELLAN.

On la dit jolie.

FRANTZ.

On la dit jolie.

LE CHAMBELLAN.

Mais, sans flatterie...

FRANTZ.

Pas de flatterie...

LE CHAMBELLAN.

Vrai! qu'en pensez-vous?

FRANTZ.

Soit dit entre nous...

LE CHAMBELLAN.

Non! je vous en prie,
Point de flatterie,
Un loyal aveu!

FRANTZ.

Point de flatterie,
De supercherie,
Un loyal aveu.
Heu! heu! heu! heu! heu!

LE CHAMBELLAN.

(*Parlé. A part.*) Heu! heu! Que veut dire ce heu! heu? Ah! j'y suis! elle est jalouse! Oh! bonheur!

ENSEMBLE.

LE CHAMBELLAN.	FRANTZ.
C'est charmant! ruse divine!	Son piége, je le devine,
La voilà, je la vois bien,	Son but, je le vois fort bien;
Jalouse de sa cousine,	A propos de ma cousine,
Et cela grâce à ma mine.	En silence il m'examine,
Ah! quel excellent moyen!	Mais je ris de son moyen.

LE CHAMBELLAN.

C'est très bien, je continue,
Son langage est plein d'appas.

FRANTZ.

Une réponse ingénue
Ne me compromettra pas.

LE CHAMBELLAN.

On me dit aimable.

FRANTZ.

On vous dit aimable.

LE CHAMBELLAN.

Galant, agréable.

FRANTZ.

Galant, agréable.

LE CHAMBELLAN.

Vrai! le trouvez-vous?

FRANTZ.

Soit dit entre nous...

LE CHAMBELLAN.

Non! je vous en prie,
Point de flatterie,
Un loyal aveu!

FRANTZ.

Point de flatterie,
(*A part.*)
Sa galanterie
M'embarrasse un peu.
(*Haut.*)
Heu! heu! heu! heu! heu!

LE CHAMBELLAN.

(*Parlé. A part.*) Heu! heu! Que veut dire heu! heu? Ah! j'y suis! Son cœur n'ose parler... Oh! transports!

REPRISE DE L'ENSEMBLE PRÉCÉDENT.

LE CHAMBELLAN.	FRANTZ.
C'est charmant!...	Son piége...

(*A la fin de l'ensemble, le chambellan veut mettre une main sur son cœur; il ouvre de grands bras et pousse un cri.*) Aïe! aïe!

FRANTZ.

(*Parlé.*) Qu'avez-vous?

LE CHAMBELLAN.

Affreuse blessure!
Maudite torture
Dans ce moment-là!
Je perds mon empire,
Mon pouvoir expire,
Je le sens déjà.

FRANTZ.

Plaisante aventure!
Drôle de figure
Dans cet état-là!
D'amour il expire;
Moi, je meurs de rire
Ah! ah! ah! ah! ah!

LE CHAMBELLAN.

(*Il veut recommencer le même jeu de scène et fait même*

mine de se mettre à genoux, mais la douleur lui fait pousser un cri formidable.) Aïe! aïe!

FRANTZ.

Encore?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE CHAMBELLAN. Affreuse blessure, etc.

FRANTZ. Plaisante aventure, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN SOUS-OFFICIER.

LE SOUS-OFFICIER.

Pardon, excuse, Excellence, si je vous dérange.

LE CHAMBELLAN (*se relevant avec effort et furieux*). Hein? qu'y a-t-il?

LE SOUS-OFFICIER.

C'est que Votre Excellence m'a dit : si...

LE CHAMBELLAN.

Si... Ce n'est pas une raison. Vous n'êtes qu'un imbécile.

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, Excellence. (*Il va pour sortir.*)

LE CHAMBELLAN.

Me direz-vous au moins ce qui vous amène?

LE SOUS-OFFICIER.

C'est vrai. Eh bien, nous le tenons.

LE CHAMBELLAN.

Qui?

LE SOUS-OFFICIER.

Le fugitif.

FRANTZ, *effrayé et prêt à se trahir.*

Hein?

LE CHAMBELLAN.

J'en étais sûr. Mon œil d'aigle ne pouvait manquer de le découvrir... Et où est-il?

LE SOUS-OFFICIER.

Dans la grande salle du château, Excellence.

FRANTZ, *à part.*

La grande salle! je respire.

LE SOUS-OFFICIER.

Nous l'avons arrêté au moment où il sonnait à la grille pour demander l'aumône. Il a un bandeau sur l'œil gauche. C'est un joueur de vielle.

LE CHAMBELLAN.

Un bandeau! et sur l'œil gauche? je m'en doutais. Je ne suis plus maître de mon impatience. Excusez-moi, mademoiselle, le service du grand-duc avant tout. — Allons. (*Il sort avec le sous-officier.*)

SCÈNE IX.

FRANTZ, *seul.*

Quel est le malheureux que l'on a pris pour moi? Un instant j'ai failli me trahir. J'oubliais qu'avec les sots il y a toujours de la ressource.

SCÈNE X.

FRANTZ, AMÉLIE.

AMÉLIE, *au dehors.*

Stella! On m'a dit que Stella était arrivée. (*Elle entre en scène, un papier de musique à la main. Elle le dépose dans le bosquet.*)

FRANTZ, *à part.*

C'est sans doute ma cousine Amélie dont le chambellan ne m'a pas fait un très-brillant portrait.

AMÉLIE, *apercevant Frantz.*

Ah! la voici! (*Courant à lui.*) Chère cousine, que je vous embrasse, je sens que je vous aime déjà comme si je vous connaissais depuis longtemps (*Elle va pour l'embrasser, le regarde et pousse un cri.*) Ah!

FRANTZ.

Qu'avez-vous donc?

AMÉLIE.

Oh! quel étrange hasard! Figurez-vous que vous ressemblez trait pour trait à une personne...

FRANTZ.

C'est peut-être moi.

AMÉLIE.

Quelle folie! Je puis vous dire cela, vous ne me trahirez pas, c'était...

FRANTZ.

C'était?

AMÉLIE.

Un jeune homme!

FRANTZ.

Ah!

AMÉLIE.

Un jeune homme que j'ai vu, pour la première fois, il y a un an, à Paris, et qui m'a sauvé la vie...

FRANTZ.

Vraiment? Racontez-moi donc cela.

AMÉLIE.

C'était au champ de Mars, un jour de grande revue. Ma tante Béatrix, plusieurs dames et moi avions désiré jouir de ce spectacle, et nous avions trouvé place, non sans peine, dans une des tribunes élevées sur les terres.

AIR.

Longtemps j'admire
Les bataillons,
Les escadrons,
Dont l'air martial attire
De toutes parts
Mille regards;
Le fier coursier qui caracole
A tout moment,
Et dont la crinière vole
Au gré du vent.
Quand tout à coup d'un peuple immense
Un cri s'élance,
Un cri d'horreur
Et de terreur.
La tribune s'est affaissée
Sous la masse des curieux,
Et d'effroi glacée,
A moitié brisée,
Partout repoussée,
Des miens délaissée,
En vain je les cherche des yeux.
Cependant la foule
Comme un serpent roule
Ses plis, ses anneaux;
A la mort certaine
Le courant m'entraîne
Aux pieds des chevaux.
Lors, dans ma détresse,
A Dieu je m'adresse.
Soudain, sans effort,
Une main m'enlève,
Et comme d'un rêve
M'arrache à la mort.

FRANTZ.

(*Parlé. A part.*) O ciel!

AMÉLIE.

Puis, s'il faut que je l'avoue,
Comme je ferme les yeux,
Je crois sentir sur ma joue
Un baiser ou même deux.
J'ai droit de me plaindre,
Monsieur mon sauveur;
Ai-je encore à craindre
Un nouveau malheur?
Mais non! bientôt il me dépose
Loin du tumulte, et plus discret,
Avant qu'à peine j'ose
Le regarder, il disparaît.
Hélas! aujourd'hui peut-être
Il ne pourrait me reconnaître,
Il m'oubliera,
Comme un mirage
Il passera,
Mais son image
Est toujours là!

FRANTZ, *à part.*

C'était elle, cette jeune fille que je n'avais entrevue qu'un instant, et que j'ai eu l'inespéré bonheur d'arracher à la mort.

Morbleu!

AMÉLIE.

Voilà mon histoire, cousine: et, le plus étrange, c'est que vous avez les traits et la tournure de mon inconnu. Aussi, jugez si je vous aimerai.

FRANTZ.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Dès maintenant, j'ai une grâce à vous demander.

FRANTZ.

Je vous l'accorde d'avance, morbleu!

AMÉLIE, *étonnée.*

Merci! vous dites?

FRANTZ.

Moi! je n'ai rien dit.

AMÉLIE.

En effet, je me suis trompée... C'eût été trop invraisemblable.

FRANTZ.

Vous parliez d'une grâce à me demander?

AMÉLIE.

Entre cousines, on se tutoie d'ordinaire, et j'ai bien envie... Non, non, mettez que je n'ai rien dit.

FRANTZ, *à part.*

Voilà une nouvelle épreuve à laquelle je ne m'attendais guère, et qui me semble plus difficile que l'autre.

AMÉLIE.

Vous avez vu M. de Strélitz; vous savez ce qu'il est venu faire dans le pays: arrêter un pauvre jeune homme dont le seul crime est d'avoir un père noble et généreux... Si ce jeune homme se présente au château, vous m'aiderez à le sauver, n'est-ce pas?

Les souvenirs d'une chute.

FRANTZ, *s'oubliant.*

Parbleu!

AMÉLIE, *étonnée.*

Oh! cette fois, j'ai bien entendu...

La toilette de Stella.

FRANTZ.

Quoi donc, cousine?

AMÉLIE.

(*A part.*) C'est étrange! (*Haut.*) Moi, d'abord, je ne connais pas ce jeune homme, mais je sens que je l'aime.

FRANTZ.

Vous l'aimez?

AMÉLIE.

Comme un frère, puisque mon cœur ne m'appartient plus.

FRANTZ, *à part.*

Je n'ai jamais rencontré plus d'innocence, de candeur et de bonté. Mais puis-je abuser plus longtemps?...

AMÉLIE.

Mais, j'y pense, cousine, qui donc vous a habillée?

FRANTZ.

Qui?

AMÉLIE.

Oui, votre robe est mise tout de travers et à peine agrafée... Asseyez-vous que je répare un peu ce désordre.

FRANTZ.

Comment! vous voulez...

AMÉLIE.

Mais certainement. Et cette coiffure! Ah! cousine, je ne vous fais pas compliment de votre femme de chambre.

FRANTZ.

Je vous demanderai des leçons.

AMÉLIE.

Vous en avez besoin. Là, voilà qui est fait. Et maintenant je vous demanderai le même service.

La romance.

FRANTZ.

Moi! que je... Ah! mais non!-sapristi!

AMÉLIE.

Sapristi! Oh! pour le coup...

FRANTZ.

Eh bien, oui, j'aime mieux tout vous dire, cousine; aussi bien je ne veux pas vous voler plus longtemps votre confiance et votre amitié.

AMÉLIE.

Expliquez-vous, Stella, vous me faites peur.

FRANTZ.

Eh bien donc...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, STRÉLITZ.

LE CHAMBELLAN.

Je suis un homme perdu, un homme mort.

FRANTZ.

Encore vous! Que vous arrive-t-il donc?

LE CHAMBELLAN.

Ce qui m'arrive? Que mes gens sont des imbéciles; que mon mendiant est bien un mendiant; que son bandeau est bien un bandeau et son œil gauche un œil gauche. Bref, mon fugitif m'échappe, et je n'oserai plus me présenter devant le grand-duc.

AMÉLIE.

Si ce n'est que cela!

FRANTZ.

D'autres succès, monsieur le chambellan, vous consoleront de cet échec.

LE CHAMBELLAN.

Merci, mademoiselle; vous, du moins, avez toujours une bonne parole pour panser mes blessures. Mais que

Seconde mystification.

je ne vous dérange pas. Je vais partir dans quelques instants.

FRANTZ, *à part.*

Enfin!

Dénoûment.

LE CHAMBELLAN.

(*Voyant la musique sur la table.*) Qu'est-ce que cela? de la musique?

AMÉLIE.

Une romance qui vient de Paris.

LE CHAMBELLAN.

Une romance! j'en suis fou, et si j'osais vous prier...

AMÉLIE.

C'est que je n'ai pas encore eu le temps de la lire...

FRANTZ.

(*A part.*) Oh! une idée... Si j'osais... Oui, il n'y a que ce moyen-là. (*Prenant la romance. Haut.*) Tiens! je la connais, moi, cette romance, et si vous désirez...

LE CHAMBELLAN.

Oh! de grâce...

FRANTZ.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Dans un castel, au pays de Touraine,
Un noble seigneur habitait
Avec sa fille, âme pure et sereine,
Que tout malheureux chérissait.
Voilà qu'un jour, dans ce paisible asile,
Retentit un bruit singulier.
C'étaient, hélas! des soldats de la ville
Qui poursuivaient un prisonnier.

AMÉLIE.

Comme ce matin.

LE CHAMBELLAN.

Très-joli! très-joli!

FRANTZ.

DEUXIÈME COUPLET.

Pour une femme une riche toilette
Sur son passage se trouvait.
Pardonnez-lui cette ruse indiscrète,
Il s'en empare et s'en revêt.
Grâce au seigneur, caché dans le domaine,
A tous les yeux il échappa.
En le voyant, la jeune châtelaine
Comme les autres s'y trompa.

LE CHAMBELLAN.

Oh! oh! voilà qui est fort. Vous verrez que personne ne l'aura reconnu. J'aurais voulu être là, moi.

AMÉLIE, *à part, troublée.*

Est-ce un hasard ou une plaisanterie?

FRANTZ, *à part.*

Oh! mon Dieu! elle ne comprend pas.

TROISIÈME COUPLET.

La jeune fille, aussi belle que bonne,
Fut comme un ange protecteur.
Pendant, hélas! que chacun l'abandonne
En elle il retrouve une sœur.

AMÉLIE, *poussant un cri étouffé.*

Ah!

LE CHAMBELLAN.

Qu'avez-vous, mademoiselle?

AMÉLIE.

Rien, rien. (*A Frantz.*) Achevez!

FRANTZ.

Mais de l'honneur la voix juste et sévère
Lui dit de partir sans retour,
Car, il le sent, à l'amitié du frère
A bientôt succédé l'amour.

LE CHAMBELLAN.

C'est invraisemblable. Il n'y a que ces Français pour avoir des idées pareilles. N'importe, j'ai le cœur sensible. (*Il se mouche et remonte.*)

AMÉLIE, *bas à Frantz.*

J'ai compris. Ah! monsieur, c'est affreux!

FRANTZ.

Oh! mademoiselle. Vingt fois, je vous le jure, j'ai eu l'aveu sur les lèvres. Pardonnez-moi.

AMELIE.

Jamais!

FRANTZ.

Alors, adieu! mademoiselle, adieu! (*Il va pour rentrer dans le pavillon. Le sous-officier paraît au fond, une lettre à la main. Frantz s'arrête et écoute.*)

LE SOUS-OFFICIER.

Une lettre pour Son Excellence.

LE CHAMBELLAN.

(*Lisant.*) Le grand-duc me demande le résultat de mes recherches et m'ordonne de faire afficher la défense, sous les peines les plus sévères, de donner asile au fugitif.

FRANTZ, *à part.*

Oh! maintenant que ma présence peut les compromettre, hésiter serait un crime. (*Il entre dans le pavillon.*)

LE CHAMBELLAN.

Que dire au prince? Comment lui faire comprendre que ce maudit lieutenant a déjoué les calculs les plus habiles?

AMÉLIE, *à part.*

C'était lui!

LE CHAMBELLAN, *au sous-officier.*

C'est bien. Faites apposer cette affiche, je vais écrire au grand-duc. (*Le sous-officier sort.*) Ah! mademoiselle, vous qui voyez mon embarras, ne viendrez-vous pas à mon aide? Tiens, Mlle Stella n'est plus là?

AMÉLIE.

En effet.

LE CHAMBELLAN.

Savez-vous où elle est?

AMÉLIE, *troublée.*

Moi, non.

LE CHAMBELLAN.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle? vous paraissez émue...

AMÉLIE.

Je vous assure... (*On entend du bruit à gauche.*)

LE CHAMBELLAN.

Quel est ce bruit?

LE SOUS-OFFICIER, *rentrant.*

Excellence, on vient d'arrêter un nouveau joueur de vielle.

LE CHAMBELLAN.

Encore un! Le pays en produit donc beaucoup?

LE SOUS-OFFICIER.

Il venait de sauter par la fenêtre de ce pavillon, et il est tombé au milieu des camarades, qui faisaient une ronde.

AMÉLIE, *à part.*

Perdu!

LE CHAMBELLAN, *réfléchissant.*

Voyons, voyons. Cette fois-ci ne nous laissons pas aller à une fausse espérance, et assurons-nous si la vielle est bien une vielle et le mendiant un mendiant.

LE SOUS-OFFICIER.

Faut-il le pendre?

LE CHAMBELLAN.

Comme il y va, le sergent! Amenez-le ici.

AMÉLIE, *à part.*

Impossible de le sauver.

LE CHAMBELLAN.

Et toi, Strélitz mon ami, étonne le monde par ta perspicacité.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRANTZ en joueur de vielle, SOLDATS.

CHŒUR DE SOLDATS.

Plus de soucis!
Nous l'avons pris!
Nous le tenons
Et le gardons!

LE CHAMBELLAN.

Enfin, malgré sa résistance,
Monsieur est en notre puissance.
Il ne nous échappera pas.

AMÉLIE, *à part.*

Que faire, hélas!

LE CHAMBELLAN, *regardant Frantz.*

Je m'en doutais. (*Éclatant de rire.*) Ah! ah! ah! ah!

AMÉLIE et FRANTZ, *étonnés.*

Que veut dire ce rire-là?

LE CHAMBELLAN, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

AMÉLIE.

Expliquez-vous!

LE CHAMBELLAN.

On ne prend pas au piége
Un vieux renard, quand il a fait son siége.
Ah! ah! ah! ah!
C'est votre cousine Stella!

AMÉLIE, *stupéfaite.*

Oui-dà!
Il croit que c'est Stella.

FRANTZ.

Mais, monsieur!

LE CHAMBELLAN.

C'est bien elle!
Je la reconnais sans effort.
Soyez libre, mademoiselle.
Mais me tromper deux fois en un jour, c'est trop fort.

ENSEMBLE.

LE CHAMBELLAN.	LES AUTRES PERSONNAGES.
Je devrais me mettre en colère,	Il devrait se mettre en colère,
Mais je préfère	Mais il préfère
Prendre le tour du bon côté.	Prendre le tour du bon côté.
En vérité,	En vérité,
Chacun s'étonnera, j'espère,	Chacun s'étonnera, j'espère,
De tant de perspicacité.	De tant de perspicacité.

FRANTZ, *bas à Amélie.*

Chère Amélie,
Répondez-moi, je vous supplie,
Me pardonnerez-vous?

AMÉLIE.

Jamais!
Tout entre nous est fini désormais!

FRANTZ.

Eh bien, vous le voulez.
(*Au chambellan.*)
Quelle erreur vous abuse!
Pour vous ouvrir les yeux, il faut jurer un peu.
Morbleu! parbleu!

LE CHAMBELLAN.

Est-ce encore une ruse?

FRANTZ.

Sapristi! sarpejeu!
Prêtez-moi votre épée et vous verrez un peu
Si c'est un jeu.

LE CHAMBELLAN, *avec éclat.*

C'est lui! c'est bien lui! Qu'on l'arrête!

AMÉLIE, *bas à Frantz.*

Vous pouviez sauver votre tête.

FRANTZ.

Sans vous que m'importe mon sort?
Sans vous que m'importe la vie?
Qu'elle me soit plutôt ravie.

AMÉLIE.

Ingrat, je meurs de votre mort.

FRANTZ.

Bonheur digne d'envie,
L'ai-je bien entendu!

LE CHAMBELLAN.

A moi seul je l'ai reconnu!

ENSEMBLE.

FRANTZ.	AMÉLIE.	LE CHAMBELLAN.
Bonheur suprême,	Douleur extrême,	Surprise extrême,
De la mort même	Celui que j'aime	Sous mes yeux même
Vienne le jour.	Perd sans retour	Parler d'amour!
Ah! j'ai d'avance	Sa récompense	Mais ma vengeance
La récompense	Et l'espérance	Bientôt, je pense,
De mon amour.	De notre amour.	Aura son tour.

AMÉLIE.

Tout est perdu!

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *paraissant au fond, un grand pli à la main.*

Non, pas encore.

LE CHAMBELLAN.

Comte, que dites-vous et quel est ce papier?

AMÉLIE.

Parlez! parlez! je vous implore!

LE COMTE.

Ce papier,
C'est la grâce du prisonnier.

AMÉLIE.

Merci, mon Dieu!

LE CHAMBELLAN.

C'est impossible,
Inadmissible;
Sur ses arrêts
Le prince ne revient jamais.

LE COMTE.

Lisez donc. (*Il lui donne la lettre.*)
J'ai pu voir le grand-duc en personne,
Que de mauvais conseils aveuglaient à dessein.
J'ai dessillé ses yeux. A tous deux il pardonne.
Quant à vous, chambellan, vous partirez demain.

LE CHAMBELLAN.

Exilé! c'est écrit.

LE COMTE, *à sa fille.*

Et maintenant, ma chère,
Voici l'époux que je te destinais.
S'il te déplaît...

AMÉLIE.

Pardon, mon père,
Je crois que c'est lui que j'aimais.

CHŒUR.

Lorsque le prince est en colère,
Osez donc dire le contraire!
Par prudence il vaut mieux se taire,
Et je me tais.
Car un prince à mes yeux ne se trompe jamais.

CH. RAYMOND.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

Quoi qu'il en soit, puisqu'une chance heureuse nous a conduits là où, semble-t-il, d'heureux événements sont sur le point de s'accomplir, le père Cluzot, Appenzell et moi, nous devions aviser à nous y assurer un rôle.

Le hasard nous a fait rencontrer dans la ville, où il était venu régler avec l'intendance quelqu'une de ces questions pour la solution desquelles le zèle n'est pas ce qui la distingue, certain capitaine d'un corps franc bourguignon, qui opère, ou plutôt louvoie comme éclaireur de l'armée régulière sur les confins nord de la forêt. Nous lui avons offert nos services, qu'il a acceptés avec empressement. Il nous a donné rendez-vous dans un village du nom de Toury, sur la route de Pithiviers. Nous partons demain matin pour rejoindre notre nouvelle compagnie. . . . . .

. . . . . .

J'écrivais ce qui précède le soir du 15 novembre. Dix jours ont passé et je n'ai pas quitté la ville, par cette raison que, dans la nuit même, une sorte de fièvre ardente me prit subitement, qui faisait pronostiquer une grave affection cérébrale.

Une médication énergique, ordonnée par un docteur qu'alla requérir en toute hâte la brave vieille femme chez qui nous étions logés, enraya les progrès du mal; je n'en délirai pas moins pendant plusieurs heures, et je n'en dus pas moins garder le lit toute une longue semaine.

Le père Cluzot n'a pas voulu me quitter, et Appenzell fût resté aussi, si, pour notre honneur collectif, il n'eût craint que le capitaine, qui avait notre parole, ne nous soupçonnât d'y avoir manqué de parti pris.

Appenzell partit, mais il revint au bout de trois jours pour savoir de mes nouvelles. J'étais déjà beaucoup mieux, et le docteur annonçait comme prochain mon entier rétablissement; il fut donc convenu que, dans la huitaine, le brave Helvétien viendrait nous prendre pour nous conduire au campement de la légion dans laquelle nous sommes enrôlés de fait, et qui nous compte au nombre de ses membres.

Nous l'attendons, en regrettant d'autant moins le temps perdu, que là-bas, aux avant-postes, comme dans la ville autour de laquelle gravite le gros de l'armée, l'on continue à se tenir à peu près dans l'inaction, au moins apparente. . . . . .

. . . . . .

XI.

Ce fut le 26 novembre, vers midi, que reparut Appenzell, avec qui nous partîmes presque immédiatement, pour nous rendre au village d'Auvilliers, situé à quatre lieues environ en avant de la forêt, dans la direction de Montargis.

Nous avions une quarantaine de kilomètres à faire; nous en fîmes à peu près la moitié dès le premier jour, en remarquant, non sans une certaine satisfaction, que tout le long de la route et dans le cours de notre marche, un mouvement général de troupes s'effectuait, qui nous donnait à entendre qu'enfin la détermination était prise d'agir dans un délai prochain.

Le lendemain le mouvement s'accentua davantage, et quand nous arrivâmes, vers le milieu du jour, à Auvilliers, où nous comptions rejoindre notre corps, nous dûmes faire encore quatre grandes lieues au nord-est, pour le trouver aux postes avancés, où il avait été envoyé dès le matin.

Ce ne fut même qu'avec de certaines difficultés, et à la tombée de la nuit seulement, que nous retrouvâmes sa piste, car la région à travers laquelle il avait fait, pendant la journée, plusieurs marches et contre-marches, avoisinait immédiatement celle qu'exploraient les éclaireurs ennemis.

Plus d'une fois, d'ailleurs, au cours de notre recherche, nous pûmes distinguer au loin les masses allemandes qui stationnaient ou manœuvraient, pour surveiller ou défendre les routes de Paris, qui devaient être naturellement, en cas d'action, l'objectif de nos troupes.

Nous passâmes la nuit avec notre nouvelle compagnie, qui comptait quelque cent cinquante hommes, dans les dépendances d'une grande ferme, aux environs du bourg de Maizières — nuit assez pénible, assez difficile, car, outre que la proximité des lignes ennemies nous obligeait à rester sur une sorte de continuel qui-vive, nous avions à subir encore les rigueurs de la température, qui, depuis deux ou trois jours, s'était singulièrement abaissée.

Quoi qu'il en fût, une heure avant le lever du soleil, nous reçûmes l'ordre de nous porter en avant, par la gauche, dans la direction de Beaune-la-Rolande, qu'occupait un corps allemand, et de nous déployer en tirailleurs aussitôt que nous nous verrions à portée convenable de l'ennemi, ou plutôt des lieux dans lesquels il était retranché.

En partant, du reste, nous pouvions constater que des masses imposantes, venant de diverses directions, étaient à peu de distance en marche derrière nous. Et quand le jour parut, nous nous trouvâmes formant la tête d'attaque d'une armée qui développait en bon ordre le front imposant de ses lignes profondes sur un vaste demi-cercle ayant pour point central la petite ville de Beaune-la-Rolande, que les Prussiens avaient choisie comme position intermédiaire, d'où ils pourraient empêcher, selon le cas, les mouvements français sur Montargis et Pithiviers.

Mais, soit qu'ils n'eussent pas prévu l'offensive aussi prochaine, soit qu'il entrât dans leur plan de nous contraindre à les combattre sur ce point, où ils comptaient peut-être avoir l'avantage, toujours est-il que, même menacés de trois côtés à la fois, ils ne firent aucun mouvement pour éviter ou déplacer la lutte.

La lutte commença donc, qui, dès le début, fut ardente, acharnée des deux parts, et qui, d'ailleurs, devait être une véritable bataille.

Une véritable bataille, dis-je; or c'était, à proprement parler, la première fois que j'assistais à une bataille (car Châteaudun n'était autre chose qu'un combat en manière de siége), et un soldat qui prend part à la mêlée

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

résultant du choc de plus de cent mille hommes pourrait-il affecter la prétention d'en avoir suivi les péripéties avec cette vue d'ensemble qui n'appartient, le jour même, qu'aux généraux dirigeant l'opération, et, plus tard, à l'histoire compulsant les rapports? — Non, sans doute.

Il y a eu bataille, grande bataille; voilà tout ce que je sais en réalité, moi, combattant. J'ai vu d'ici, de là, des masses d'hommes aux prises; j'ai entendu, près et loin de moi, tonner le canon, rouler la fusillade. J'ai fait le coup de feu ici, puis là. J'ai avancé dans ce sens, reculé dans cet autre. Au milieu du bruit, de la fumée, j'ai, avec ma troupe, tenté l'assaut de cette colline; puis nous avons fait une conversion par le vallon, évitant l'ennemi ou le chassant devant nous, etc.; tout cela ne saurait être pour moi qu'une suite d'incidents, dont la liaison ou les conséquences directes m'échappent. Simples traits du tableau général, saillants ou confondus, selon la place ou l'à-propos qu'ils doivent aux combinaisons des chefs ou aux hasards de la guerre.

A peine quelquefois, moi, combattant, saurai-je, à la fin de la journée, pour lequel des deux adversaires la fortune s'est montrée favorable; et ce fut justement ce qui m'arriva ce jour-là, car, le soir venu, voyant

Combat de Beaune-la-Rolande. Dessin de F. Lix.

l'ennemi abandonner toutes les positions qu'il nous avait disputées, j'appris cependant que l'affaire avait eu pour nous les plus funestes résultats, et que la bataille de Beaune-la-Rolande allait encore s'inscrire comme un désastre dans l'histoire déjà si désastreuse de cette campagne.

Oui, désastre, grand désastre — grand surtout en ce sens qu'il portait une nouvelle atteinte au prestige que l'armée de la Loire avait récemment reconquis, et qui semblait devoir être comme un fortuné renouveau du vieux prestige national.

Désastre! et pourtant nous avions vu les braves mobiles du Loiret qui combattaient chez eux, et défendaient en quelque sorte deux fois leur patrie; nous les avions vus, soutenus des mobiles de l'Indre, du Cher, accomplir avec succès des miracles d'audace et d'intrépidité... Désastre! et pourtant deux ou trois mille Allemands étaient couchés, morts ou blessés... Désastre! et pourtant de toutes parts nous avions pu voir emmener de nombreux prisonniers; et pourtant les turcos avaient passé devant nous, traînant triomphalement plusieurs canons enlevés à la baïonnette. Des convois de grain, des troupeaux de bestiaux restaient entre nos mains... Nous étions maîtres du champ de bataille et l'ennemi — indice de rage ou de désespoir — se retirait en allumant partout l'incendie, même où gisaient ses blessés.

Et malgré tout cela, désastre! Désastre! parce que,

pendant que quelques milliers des nôtres, sur les ailes de la bataille et même au cœur de l'action, font œuvre de héros pendant qu'insoucieux du feu qui les décime, ils gagnent, ils emportent pied à pied les positions les plus fortes, pendant que devant eux l'ennemi cède, s'efface, tombe ou rend les armes, voilà que soudain, alors que peut-être le succès général va s'affirmer, une division tout entière, voyant quelques larges trouées faites dans ses rangs par des batteries qui tirent en désespérées au moment d'être enlevées, voilà que cette division s'étonne, hésite, recule, se débande; les régiments, les bataillons se heurtent, se poussent effarés, portant à ceux qui viennent pour les soutenir l'effroi, l'épouvante, la panique.

L'élan est brisé, l'ardeur est refroidie parmi ces troupes, dont l'effort allait décider du sort de la journée, et qui, par leur honteuse retraite devant un ennemi trop peu sûr de lui pour les poursuivre, lui permettent de se reconnaître, lui donnent le loisir d'aviser.

Quelques chefs — car ne disons pas tous — s'évertuent cependant pour ramener à la lutte, au devoir ces légions démoralisées. Ils ne réussissent que partiellement : la masse des fuyards ne peut être arrêtée. Ils s'en vont jusqu'au camp, devant Orléans, répandre les bruits de revers, de trahison. Trahison! c'est le grand mot. On les a conduits à la boucherie, on les a poussés, de parti pris, contre des forces trop supérieures, tandis que, à la vérité, ils se sont mis d'eux-mêmes en déroute sans combattre, et alors que le nombre total de nos soldats était presque le double de celui de nos adversaires, qui n'avaient pour eux que l'avantage des positions où ils s'étaient retranchés, mais que déjà nous avions forcées sur plusieurs points.

Et toutefois des colonnes d'attaque se reforment, qui, se joignant à celles qui ont continué le combat, s'avancent avec une sorte d'entrain. L'on croirait que le succès d'ensemble doive s'accuser de nouveau... Mais le temps perdu au recul, à la confusion, à l'organisation du retour offensif a favorisé les affaires de l'ennemi. Dès le commencement du combat, comprenant qu'il ne saurait tenir devant l'élan qu'il voit se manifester, il a fait appel à ses réserves, campées du côté de Pithiviers. Elles sont accourues en toute hâte et elles viennent d'arriver.

C'est contre ces troupes fraîches, dont le nombre d'ailleurs ne fait qu'équilibrer les forces adverses, que vont se heurter nos débris de légions, à peine remis d'une alerte pusillanime.

Aussi le premier choc a-t-il raison de leur courage réchauffé, d'une valeur qui n'est due qu'aux remontrances, pour ne pas dire aux sévices des chefs. Le désarroi, la débandade recommencent; qu'il est alors impossible d'arrêter. L'ennemi, sortant pour la première fois de ses retranchements, poursuit, massacre, capture les fuyards et met le comble à la déroute.

Et pourtant ce vainqueur n'ose pas se fier trop en ses avantages, qu'il sent bien, qu'il sait bien n'être que partiels. Ici l'on fuit devant lui, ici l'on se sauve hors de portée de ses armes; mais là et là-bas, et ailleurs encore, on lui tient fièrement, efficacement tête. Succès pour lui au centre, mais situation critique et même échec sur les flancs. Il gagne une bataille et perd en même temps dix combats accessoires, à tel point que la nuit tombant — chose qui s'était rarement vue peut-être — la retraite est ordonnée aux deux camps à la fois. Et dans les deux camps bien des soldats de se demander sans doute, tout ébahis, tout surpris, ce que cela signifie, pourquoi cette conséquence de la victoire.

Ce fut notre cas à nous, les francs-tireurs, qui, toute la journée n'avions rien vu, rien fait que d'avantageux pour la cause française, et qui même, en nous repliant par ordre sur le gros de l'armée, ne croyions qu'opérer quelque mouvement inspiré par d'heureuses prévisions stratégiques, alors qu'il s'agissait d'une honteuse et fâcheuse reculade, pour un abandon total du plan primitif, que le général avait, paraît-il, reconnu impraticable.

On avait voulu forcer la ligne allemande au nord-est de la forêt. Effort perdu. C'est au nord d'Orléans qu'on semble vouloir maintenant agir, car c'est par là qu'on nous dirige à travers le pays boisé, et que sans doute on envoie du camp toutes les troupes disponibles.

Cette conversion exige deux jours et deux nuits; et Dieu sait par quelle atroce température! Nous filons, nous, par les confins de la forêt, Chambon, Courcy, Chilleurs, Neuville, pour faire halte enfin dans la nuit du 1er décembre, auprès d'Andeglou, sur l'ancienne route de Paris.

Éclaireurs de l'armée qui se groupait ou se développait à notre gauche, nous *sentions* sans cesse, si je puis ainsi dire, les masses allemandes qui, à droite, épiaient et suivaient nos mouvements. C'étaient comme deux serpents épais, entre les sinueuses traînées desquels nous marchions, et qui n'attendaient que le moment favorable pour s'élancer l'un sur l'autre.

Vers le matin du 1er, on nous fit encore tirer à l'ouest. Au jour, nous étions à Sougy; un peu plus tard aux environs de Rouvray, où se trouvait réunie toute une division qui, sous le commandement du général Chanzy, et bien que composée de maints éléments disparates : mobiles, turcos, marins, soldats de ligne, semblait cependant unifiée par le désir ardent de combattre et de vaincre. Il faisait beau voir encore une fois l'enthousiasme des cœurs mettre des éclairs dans les yeux, des rayonnements sur les fronts.

L'ennemi était là, tout près, à deux ou trois kilomètres au plus. On voyait ses batteries. On brûlait de les prendre. Le succès était certain.

Vers dix heures, le signal de marche est donné. On part avec la prudente, mais ferme lenteur du vrai courage. Cinquante pièces au moins tonnent, terribles, sur nos lignes; mais qu'importe! On va, on avance, on arrive...

A midi, la plus inextricable mêlée était engagée, où la baïonnette, la hache agissent presque seules de notre côté. A une heure, vingt mille Allemands culbutés de Terminiers sont en pleine retraite sur Faverolles, et c'est à notre tour de les canonner. Là ils s'arrêtent; ils veulent prendre pied, mais on court à eux, on les déloge encore, et, la nuit venant, on ne songe à goûter un peu de repos que pour pouvoir se remettre d'autant plus vaillamment à l'œuvre le lendemain, que, de toute part arrivent au bivouac les meilleurs rapports sur les résultats d'ensemble de la journée.

Hourra donc pour l'armée de la Loire, qui va enfin prendre la grande, la décisive revanche, faire sa magistrale trouée vers Paris et ramener la fortune sous l'étendard tricolore.

C'est demain l'anniversaire d'Austerlitz, date aussi glorieuse dans notre histoire qu'humiliante dans les fastes germaniques, et qui va désormais briller d'un éclat rajeuni.

Vienne cette heureuse journée, où ceux qui doivent tomber sauront que leur sang n'a pas coulé en vain! Vienne l'heure de l'attaque, et l'on verra ce que peuvent encore les véritables soldats de la France! Trop longue sera la nuit, trop lente est la marche du temps!

Ainsi l'on s'exhorte, ainsi l'on s'exalte autour des feux du bivouac, en s'étendant gaiement sur la terre glacée, sous un ciel plein de givre; et l'on fait de beaux, de patriotiques rêves en frissonnant sous les âpres morsures de la bise.

Demain! demain! vienne demain! . . . . . .

(*5 décembre*). — Hélas! elle est venue, et que n'est-elle encore à venir cette journée, qui devait voir tant de prodiges accomplis pour l'éternelle gloire de la France, et qui n'a vu encore que désastres.

Désastres et toujours désastres! Il n'y a plus d'armée de la Loire, sinon quelques tronçons qui s'agitent en se cherchant, comme les tronçons coupés du reptile, et qui fuient, et qui s'éloignent effarés des lieux funestes où la terrible mutilation s'est accomplie.

Elle était grande, elle était forte, elle était belle, elle était nombreuse, trop nombreuse même, cette armée. Elle tenait fièrement son camp devant Orléans, la patriotique et légendaire cité; elle déployait, vigilante, ses mâles bataillons par tous les méandres de la forêt, qui lui faisait comme un inexpugnable retranchement naturel; elle était maîtresse sur les rives de ce noble fleuve, dont elle avait pris le nom... Et maintenant, cherchez-la, loin de cette forêt, dont les sentiers couverts ont été autant de voies dérobées cachant la marche furtive de ses fuyards; loin de ce camp, que l'ennemi a trouvé presque veuf de défenseurs, loin de cette ville, que les lourds Allemands vont encore écraser de leurs cupides exactions; loin au delà de ce fleuve, qui n'avait pas assez de ponts, sur dix lieues de son cours, pour l'impatient passage de la colonne bigarrée que harcelait l'épouvante.

Comment cela s'est-il fait? Comment un tel désarroi? Qui nous le dira? Incurie, inhabileté des chefs ou couardise des soldats?... A quoi bon le savoir d'ailleurs? Quelle satisfaction à rechercher les causes du malheur irréparable? Non! Le fait brutal, navrant, désespérant est là, auquel nous ne changerons rien. — Plus d'armée de la Loire! Victorieuse le 1er décembre, chancelante dès le matin du 2; partout refoulée le même soir; dispersée le 3, en pleine débâcle le 4. — Plus d'armée de la Loire!

On assure pourtant qu'un général — celui qui s'est révélé le plus habile de tous nos chefs (1) — en rappelle, en recueille les débris, avec lesquels il espère pouvoir reprendre, continuer la lutte, en se jetant vers le Maine, dans le Perche. Honneur à lui pour cette tentative suprême, pour cette ténacité dans l'espoir! Mais que fera-t-il? que pourra-t-il? Arrêter ou retarder l'invasion des provinces de l'Ouest. Eh! c'est bien, ma foi, de l'invasion plus ou moins complète de ces provinces qu'il s'agit! et nos ennemis eux-mêmes savent de reste le peu de cas à faire des empêchements en ce sens.

Paris! c'est à Paris qu'il faut aller! C'est Paris qu'il importe de secourir, de dégager. Paris, sous les murs duquel se concentrent tous les efforts significatifs de l'ennemi, qui ne fait évoluer ses armées d'ici et de là que pour mettre obstacle à la levée de ce grand blocus; Paris, qui, nous dit-on, les yeux anxieusement fixés sur tous les points de l'horizon, l'oreille à terre, comptant les jours, les heures, les minutes, attend, écoute venir les phalanges amies qui ne viennent pas, qui ne pourront plus venir. Paris qui, nous dit-on, est décimé par la faim, le froid, la maladie; Paris qui succombe, qui s'éteint dans les tristesses de l'atonie et de la colère impuissante; Paris dont la chute, imminente à cette heure, sera la chute de la France...

Qui donc marchera vers Paris? Qui, du dehors, en déchirant le cercle odieux qui l'environne, ira tendre la main à ses braves défenseurs du dedans? L'armée du Nord? Non; car elle semble être encore en formation, et d'ailleurs elle est loin, bien loin. L'armée de l'Est? Pas d'avantage; car même fût-elle dûment constituée, aux nouvelles qui nous viennent de ses maigres et incertains exploits, il est permis de la juger bien faible ou bien mal dirigée... Plus d'armée de la Loire! Tel est le mot fatal qui résume la sinistre situation du pays.

Le dénoûment n'est plus qu'affaire de patience pour l'ennemi et d'agonie pour Paris... à moins que dans la fièvre suprême du désespoir, ce Paris, qui ne devait pas tenir huit jours, et qui résiste depuis près de quatre mois, n'accomplisse seul le miracle!...

Un miracle; oui, c'est un miracle qu'il faut, et ce n'est pas d'ici que ce miracle viendra. Ici tout est fini; c'est ce que nous disions tantôt (nous — j'entends par là le père Cluzot, Appenzell et moi, qui, Dieu merci! en sommes quittes pour quelques égratignures, après toutes les rudes épreuves des derniers jours, encore que notre légion, de laquelle nous avons été séparés dans la déroute, ait subi de nombreuses pertes). Ici tout est fini; que ferions-nous donc ici?

Nous avons résolu de regagner nos montagnes du Jura, qui, peut-être, sont actuellement le théâtre de luttes où nous pourrons encore demander notre part. On parle, au reste, d'un effort sérieux qui devrait être tenté de ce côté-là; à ce point même qu'on fait appel aux débris de l'armée de la Loire. Déja plusieurs groupes se dirigent vers l'est. Nous allons prendre aussi cette direction, ne fût-ce que pour avoir la satisfaction de coopérer à la défense de notre territoire.

Nous partons, mais non par les voies rapides, qui, à cette heure, sont en réalité les voies détournées. Nous voulons utiliser la marche et le temps. Nos fusils sur l'épaule, nous côtoierons le flot envahisseur, et — un coup de fusil par-ci, une embûche par-là — nous trouverons certainement encore l'occasion de nuire, si nous n'avons pas trouvé celle de vaincre. . . . .

. . . . . .

(*10 décembre.*) — Nous avions marché deux jours, lentement, à la vérité, et non sans que l'ennemi, dont nous tâchions, si je puis ainsi dire, de *frôler* sans cesse les lignes extrêmes, eût, de temps à autre, entendu et *senti* parler nos carabines. Nous étions dans les environs de Gien; nous traversions, vers le milieu de l'après-midi, une petite plaine que rayaient des files de hauts peupliers. Autour d'un hameau qui était devant nous, il nous avait semblé voir de loin rôder quelques personnages d'aspect douteux. Pour observer plus sûrement, nous avions fait halte derrière un mur de clôture qui bordait notre chemin, et le long duquel se dressait aussi un double rang de peupliers.

Depuis le matin, la température s'était sensiblement

(1) Sans doute le général Chanzy, que tous les rapports publiés depuis sur cette malheureuse campagne s'accordent à présenter comme ayant fait preuve des plus brillantes et solides qualités militaires. (*Note de la Rédaction.*)

radoucie. Le ciel vif et scintillant des jours précédents s'était voilé d'un peu de brume. Le vent, qui voulait souffler du midi, commençait à perdre de sa cruelle acuité.

Tout à coup, comme nous étions là, épiant, deux ou trois détonations assez rapprochées se font entendre, et nous vîmes d'ailleurs un petit nuage de fumée voltiger et s'éparpiller près du groupe de maisons sur lequel notre attention était arrêtée.

Au même instant un oiseau, dont le vol offre une assez large envergure, et qui semble faire, pour avancer, les plus pénibles efforts, vient se poser, ou plutôt s'accrocher au-dessus de nous, dans les ramures d'un peuplier, où il ne parvient à trouver son équilibre qu'avec de longs et bruyants battements d'ailes.

Le pauvre animal se soutient à peine; son sang coule, qu'il secoue en se débattant, et dont les tièdes gouttes viennent tacher nos fronts. La force lui manque, il trébuche; il s'abandonne, et son corps sanglant descend de branche en branche jusqu'à terre, où il n'arrive que pour se roidir dans une dernière et douloureuse convulsion.

C'est un pigeon. Nous le prenons. Sous l'une de ses ailes, déchirée du même plomb qui lui a labouré le côté, nous remarquons l'empreinte de plusieurs cachets; et à l'une des plumes de sa queue, nous voyons collé un petit carré d'une espèce de membrane grisâtre, qui doit être un de ces messages microscopiques dont nous savons qu'on fait usage pour les relations entre la délégation gouvernementale de province et le gouvernement de Paris.

Les soldats de Bismark ont l'œil fin; ils ont promptement reconnu le patriotique messager; à tout hasard ils ont fait feu sur lui, et une balle prussienne a eu raison de la charmante bestiole, dont le crime est d'avoir mis ses touchants instincts de famille au service d'une grande infortune nationale.

Bien tiré, messieurs les héros du pillage et du massacre!

Mais pensent-ils que ce valeureux exploit va leur profiter? — Non, pardieu!...

Non; car ils ont vu le pigeon blessé s'arrêter sur un arbre; et ils s'avancent — ils sont trois — pour le prendre s'il est tombé, pour l'achever s'il vit encore.

Ils s'avancent, sans savoir que nous sommes là. Nous épaulons, le canon sur le mur, et nous les laissons venir à bonne distance. Trois coups partent. Un Prussien tombe roide; et les deux autres, dont l'un a paru faire, sous notre feu, un mouvement « désagréable », n'ont hâte que de rebrousser chemin, en abandonnant le cadavre de leur camarade, pour trouver plus tôt un abri derrière les maisons du hameau.

Non, sans doute, le meurtre du messager ailé ne leur profitera pas, car le message est tombé entre des mains françaises, qui tiendront à honneur, non-seulement de ne pas le laisser tomber aux mains prussiennes, mais encore, et quelque péril qu'il y ait à courir pour cela, de le faire parvenir à sa destination primitive. Il aura été retardé, mais non arrêté.

Qui sait? en dépit de toutes les funestes prévisions, le salut est peut-être sur cette plume de pigeon? Et d'ailleurs, quoi qu'il en soit, la tâche est toute tracée à celui qui l'a recueillie.

— Vous allez continuer la route seuls, ai-je dit à mes compagnons; moi, j'accepte la survivance du pauvre petit défunt. Dieu sera sans doute avec moi : j'arriverai. Si je n'arrive pas, si je tombe, moi aussi, sur la route, ce sera avec la satisfaction du devoir accompli.

Le père Cluzot m'approuva en m'embrassant, Appenzell en me serrant vigoureusement la main. Je leur remis tout l'attirail qui faisait de moi un belligérant et la bourse, devenue commune, où je ne pris que quelques pièces d'argent. L'Helvétien me donna sa vieille blouse fanée, son feutre déformé; je me débarrassai de mes guêtres, qui me donnaient trop l'air d'un voyageur, tandis qu'il me fallait l'allure d'un paysan. Je détachai l'aile timbrée du pigeon et la plume ou adhérait le message, que je cachai sous la coiffe du chapeau.

Puis nous songeâmes à nous séparer, eux pour continuer leur route à l'est, moi pour tirer vers le nord. Mais auparavant, comme je tenais encore dans les mains la dépouille de l'oiseau, quelque chose sembla nous dire à tous trois en même temps que nous avions un honneur à rendre à cette innocente victime des dissensions humaines.

Nous avions marché vers le bord d'un ruisseau dont l'eau vive faisait, au-dessus du courant, une buée légère dans l'atmosphère glacée. Appenzell ouvrit dans le sable, avec son large couteau et ses mains ensuite, une petite fosse, au fond de laquelle je couchai le pauvret, après que chacun de nous, avec un pieux respect, eut approché ses lèvres de sa tiède dépouille. Puis le sable fut repoussé, et le père Cluzot roula au-dessus une grosse pierre, que nous regardâmes tous trois en silence pendant un instant... avec une larme au bord des paupières.

Et nous nous dîmes adieu.

XII

Il s'agit maintenant de faire entrer à Paris cette plume de pigeon, en dépit des satanés Allemands qui, dit-on, exercent tout autour la plus stricte, la plus redoutable surveillance.

Est-ce facile, difficile, impossible?...

Voyons.

On quitte ses amis aux environs de Gien le 10 décembre, presqu'à la chute du jour, après avoir eu le soin de se donner, par le costume, l'aspect le plus paysannesque. Au premier village on ajoute, comme accessoire à cette tenue rustique, une serpe qu'on porte sur le bras, une houe qu'on s'accroche à l'épaule, et qui devront, selon le cas, faire de vous une espèce de bûcheron, de broussailleur dans les pays de bois, ou bien d'ouvreur de rigoles dans les pays de prairies. On épingle ses cheveux de foin et on les rassemble sur le front, on macule de terre son pantalon, on noue son mouchoir par un coin à une boutonnière de sa veste; on se tient prêt à *enniaiser* quelque peu son regard et son rire, à patoiser quelque peu son langage, à traîner quelque peu le pas, comme par habitude du fardeau que la glèbe met aux pieds; et l'on va devant soi sans rien faire, il est vrai, pour rencontrer l'ennemi, mais en se gardant bien de jamais paraître vouloir l'éviter. Au contraire, tout en se donnant à l'occasion l'air de piocher ou de fagotter, on regarde attentivement passer les bataillons, les détachements; on s'avance même pour regarder, avec une mine au quart craintive et aux trois quarts curieuse. S'ils vous demandent un renseignement, on le leur donne au hasard avec tout l'aplomb possible. Que sais-je? Bref, on marche ainsi — non sans se renseigner personnellement sur les routes les plus directes ou les plus sûres, toutes les fois qu'on croit avoir

rencontré de braves habitants à qui l'on ne dit rien cependant du motif vrai de son voyage, restant même pour eux un paysan que des raisons de famille obligent à ce voyage — on marche ainsi sans trop d'encombre, je ne dis pas sans détours, pendant les journées du 11, du 12, du 13, et le 14 vers midi on arrive dans un village où commencent à se montrer épaisses les lignes d'investissement que l'ennemi décrit autour de la grande ville, qui n'est plus qu'à trois lieues; on voit distinctement les forteresses faire feu d'instant en instant.

Là on s'arrête pour bien orienter sa dernière étape. Or, comme on apprend que là il est interdit de sortir le soir des maisons qui sont soigneusement surveillées, on va broussailler vers la tombée de la nuit, et, un gros fagot de buissons ramassé, on se glisse tranquillement dessous pour attendre en plein champ que l'ombre épaisse soit venue. Il brume, il verglace bien un peu, et ce tas de buissons qu'on a sur le dos n'a pas tout à fait le tiède et confortable contact de l'édredon. Mais, bah! avec un sang de dix-sept ans dans les veines et l'amour de son pays au cœur, on ne s'engourdit pas pour si peu.

Ce n'est guère que vers onze heures, c'est-à-dire après six petites heures passées entre le duvet épineux

Wer da? Dessin de F. Lix.

et la terre glacée, que, tout rayon de lune absente, l'ombre semble avoir acquis la densité désirable pour la sûreté du voyageur furtif.

On s'aventure, on marche en posant légèrement et en levant vivement les pieds : pas de loups.

Tout va bien pendant une petite demi-heure, quand soudain : *Wer da?*

Pas un mouvement de plus. Tu t'es trompée, sentinelle; c'est quelque feuille que roule le vent, quelque oiseau de nuit qui rôde.

Au bout de cinq minutes, en avant! Point de *wer da*, cette fois : la sentinelle a l'oreille ailleurs.

Encore un quart d'heure de marche méthodique mais rapide, quand, de nouveau : *Wer da?*

Autre arrêt, puis autre départ; mais aussitôt répétition du maudit cri. — Au diable! avec ce système on n'arriverait pas. En avant quand même! Course folle, à fond de train; la nuit n'est pas d'une aussi favorable épaisseur pour qu'on se prive d'en profiter. En avant!

« Wer da? » d'ici, « wer da? » de là!

Eh! tous vos sinistres croassements, corbeaux de l'Elbe ou de la Sprée, ne me retarderont pas d'une semelle! En avant toujours!

Pif! paf! Ah! voilà qu'ils font crier la poudre, à présent! — Pan! pan! pan! et zitt, zitt!... c'est le plomb qui vole en sifflant.

Mais, *per Bacco!* — comme dirait l'ami Apenzell, — je crois que quelque chose a passé là sous mon bras

gauche, et qu'il y a une certaine déchirure mouillée dans ma blouse, dans ma jaquette et aussi dans ce qui porte la jaquette et la blouse... Oh ! un léger accroc, sans doute; ce n'est pas le premier, nous connaissons cela. On n'en court que plus vite.

— Wer da, encore ? mais loin derrière nous, cette fois.

On respire un peu, puis on reprend sa marche. Rien ne bouge, nul ne crie. En avant ! courage ! Et l'on va de plus belle... pendant combien de temps ?...

Soudain : Halte-là ! qui vive ?... A la bonne heure, voilà qui s'appelle parler ! L'on est ravi de joie en comprenant qu'on a franchi la zone ennemie, et l'on tarde à répondre.

Pour la seconde fois : Qui vive ?

— Ami ! Français ! porteur de dépêches. Ne tirez pas, ami !... Vive la France !

— Halte-là ! répète la sentinelle, que vous entendez se replier pour trouver ou appeler les hommes du poste dont elle fait partie. Ils viennent. Un chef vous réitère l'appel de reconnaissance. Il vous dit d'avancer tout en commandant d'apprêter les armes.

Vous avancez « à l'ordre », selon le terme consacré, mais pour dire de nouveau que vous avez une dépêche à remettre au gouvernement, dépêche trouvée sur un pigeon tué par les Prussiens ; que vous venez de l'armée de la Loire, etc., etc.

— Bon ! fait le chef, qui ne doit pas paraître trop prompt à l'entière confiance ; on verra, on examinera. Et il ajoute : Au fort !

Et, avec cinq ou six hommes, au milieu desquels vous marchez, on se dirige vers le fort. On arrive. On est introduit dans une grande salle basse où, par rapport à la température extérieure, règne une chaleur suffocante, et où se trouvent bientôt réunis, autour d'un quinquet fumeux, un certain nombre d'hommes, dont l'un, qui porte un képi tout chargé de lisérés d'or, commence à vous adresser des questions.

Vous commencez à répondre, et, pour étayer irréfutablement vos réponses, vous vous occupez de sortir de dessous la coiffe du vieux chapeau de feutre l'aile et la plume du pigeon... Mais à ce moment une sorte de vertige vous prend au cerveau, un nuage passe devant vos yeux, la respiration vous manque, et tout en sentant que vous perdez l'équilibre, vous entendez confusément autour de vous : « Mais il se trouve mal !... Mais il est blessé !... il a du sang !... »

Et vous n'avez plus conscience de ce qui se passe.

Le contraste du froid extrême à une chaleur relativement élevée, peut-être aussi la fatigue, le besoin, la perte de sang, ont produit ce beau résultat.

Toujours est-il que quand vous revenez au sentiment, vous vous trouvez étendu sur un matelas dans une salle dont la température vous paraît bien meilleure ; un brave homme de chirurgien, ou plutôt l'adolescent transformé en chirurgien, est occupé à vous lier sous le bras autour de l'épaule des bandes de linge blanc. On vous présente une boisson chaude. Vous la prenez. Le cœur vous revient.

— Eh bien, ça va mieux maintenant ?

— Oui, mon général, répondez-vous à tout hasard ; car c'est l'homme au képi doré qui vous a parlé, et vous avez compté sept ou huit rangs de galons au képi.

Et alors, le général vous prêtant toute son attention, vous pouvez lui dire d'où vous venez, ce qui vous amène ; vous lui montrez la précieuse dépouille dont vous êtes chargé : il la reçoit en vous adressant force félicitations — qui, entre nous, ne vous sont nullement désagréables ; — il dit qu'il va faire parvenir *cela* aux mains du gouverneur de Paris. Il fait prendre vos nom, prénoms, etc. Il affirme qu'on aura soin de vous ; et il vous quitte en vous engageant à goûter un peu de repos bien gagné.

Et pour lui obéir, ou plutôt pour obéir à la nature, — code général qui sait toujours magistralement discipliner même les plus rebelles, — vous vous endormez bel et bien, cette double condition aidant : d'un lit relativement très-confortable et de la douce quiétude qu'apporte la conscience d'une tâche utile accomplie.

Et voilà — je ne prétends pas que ce soit la règle, je n'argue pas non plus pour l'exception, — voilà comment l'on fait entrer à Paris assiégé, cerné, bloqué, une plume de pigeon qu'on n'a pas voulu laisser tomber aux mains des Prussiens.

Mais où la plume est allée doit aller à son tour le porteur : à Paris...

***

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

GIANNINO, ROI DE FRANCE.

I. — L'ANNEAU DE MARIAGE.

Le château de Cressy, longtemps silencieux après la mort de haut et puissant seigneur Picard de Cressy, sortait enfin de son deuil et reprenait sa vie bruyante. Les fils du sire défunt, Pierre et Janocte, après avoir passé de longs mois à consoler leur mère de son veuvage et à terminer leurs études sous la direction d'un docte moine, revenaient à leurs distractions habituelles, la chasse à l'oiseau, la chasse à courre et les exercices équestres.

La dame Eliabel, enveloppée dans ses voiles de deuil et creusant chaque jour davantage l'abîme de sa douleur, s'affligea d'abord de voir ses fils reprendre leurs occupations, leurs plaisirs ; mais frère Jordan, son confesseur, plaida la cause des jeunes gens, et assura qu'il leur deviendrait préjudiciable des vivre dans une complète solitude ; leur santé, leur caractère en souffriraient ; d'ailleurs, au retour des parties de chasse, des fêtes, ils retrouvaient leur mère avec une joie réelle, et les dissipations du dehors n'altéraient point leur tendresse.

— Je veux vous croire, répondait Eliabel, mais il n'importe ! ma fille sait mieux m'aimer... On dirait parfois que Pierre et Janocte me préfèrent leur ami Guccio, et Marie n'a pas dans le cœur une seule pensée qui ne soit pour sa mère.

Quand Eliabel avait de semblables entretiens avec frère Jordan, en présence de Marie, celle-ci venait bien

souvent payer d'un baiser l'affectueuse reconnaissance de sa mère, mais une vive rougeur lui montait au front, et si, au lieu de la serrer dans ses bras, la dame de Cressy l'eût regardée, elle se fût demandé pourquoi Marie devenait confuse et troublée...

L'heure des repas réunissait la famille. Eliabel paraissait alors revivre, mais si ses regards se portaient sur le haut fauteuil dans lequel s'asseyait jadis son époux, elle retombait dans sa morne tristesse.

Le caractère de ses fils s'harmonisait mal avec le sien. Pierre, hautain et dur, exagérait la fierté du sire de Cressy; Janocte, avide de plaisirs, ne savait point, comme son père, en faire la diversion d'une occupation sérieuse ; tous deux semblaient avoir pris un des côtés du caractère de Picard de Cressy, sans l'atténuer par la raison et l'adoucir par l'urbanité. Janocte valait mieux que Pierre. Celui-ci, en sa qualité d'aîné, puis par suite de l'énergie de sa nature, imposait son vouloir à Janocte. Loin de son frère, Janocte, léger, impressionnable, se fût abandonné à des élans de sensibilité; en présence de Pierre, il se croyait obligé de montrer de l'obstination à l'égard de sa mère et du despotisme envers Marie. Dans l'opinion de ses frères, la jeune fille avait le droit d'aller à la messe, de broder des tapisseries, de composer des élixirs pour les malades; mais elle ne pouvait disposer d'elle-même, et il appartenait aux sires de Cressy de fixer sa destinée.

Un châtelain voisin, dont la jeunesse avait été batailleuse, et qui s'était mêlé à plus d'une ténébreuse affaire politique, obtint, en considération de l'estime dans laquelle le tenait Philippe, comte de Poitou, une solennelle promesse de mariage. Pierre de Cressy devait annoncer cette nouvelle à sa sœur quand elle atteindrait sa seizième année : jusqu'à cette époque, le comte Hugues d'Apreval aurait ses entrées au château en qualité de commensal et d'ami, sans le titre officiel de fiancé.

La fortune des Cressy était médiocre ; Pierre et Janocte comptaient la doubler en obtenant une charge à la cour, et le mariage de Marie avec le favori d'un frère du roi les pousserait rapidement dans la voie des honneurs.

Ils ne s'inquiétaient point de la froideur de Marie pour le comte d'Apreval : eux, les aînés de la famille, les représentants de la race, voulaient cette union, elle se conclurait.

Pendant que Pierre et Janocte préparaient son avenir, Marie poursuivait son rêve...

Elle avait un rêve, et si elle le gardait encore au fond de son âme, c'est qu'Eliabel, absorbée dans sa douleur de veuve, oubliait d'interroger le cœur de son enfant.

Le manoir de Nofl-le-Vieil, dont les tours s'élevaient fraternellement près de celles de Cressy, était alors occupé par un jeune gentilhomme siennois appelé Guccio Mino Baglioni, parent de Spinelli Tolomei. Guccio avait été chargé par son oncle de négocier avec la cour un énorme emprunt motivé par l'amour désordonné des princes pour le luxe et les fêtes. Leurs cassettes se trouvant vides, l'État obéré, le peuple commençant à se plaindre des impôts, il devint indispensable de se créer de nouvelles ressources. Les Tolomei étaient en Italie les rois de la finance, et, ce qui ajoutait à leur prestige et facilitait avec eux les transactions, ils étaient nobles comme des croisés et chrétiens comme des moines. La haine que l'on ressentait pour les juifs doublait l'influence des Tolomei. On pouvait leur demander la solde d'une armée, le prix d'une flotte, la valeur d'une province, les fonds ne leur manquaient jamais. Assez intelligents pour croire avec les Génois que le commerce n'est point une dérogation à la noblesse, ils partageaient les plaisirs des princes dont ils remplissaient les coffres à des intérêts modérés, et les meilleurs gentilshommes de France s'honoraient de leur amitié.

De tous les membres de cette famille, Guccio était celui qui réunissait le plus de qualités indispensables pour réussir dans les négociations commencées. Tolomei l'envoya donc en France, autant dans l'intérêt de sa maison que pour procurer au jeune homme l'occasion de voir cette cour de France élégante et joyeuse, dont il entendait vanter l'urbanité, la vaillance et aussi la passion pour le plaisir sous quelque forme qu'il se présente. Guccio avait vingt ans. Il possédait cette forme sculpturale et presque parfaite des Italiens que Dieu fit beaux. La régularité de ses traits ne semblait jamais froide, tant ses yeux bleus rayonnaient, tant sa parole avait de prestige et son sourire de fine raillerie. Sa gaieté devenait irrésistible et ses mélancolies, car il en avait quelquefois, ajoutaient encore à sa distinction. Il s'habillait avec une rare élégance, possédait une chasse princière, une meute enviée de tous ses voisins. Beau joueur, habile cavalier, sachant jouer du luth comme un ménestrel, et chantant d'une voix harmonieuse les canzone de son pays, Guccio ne tarda pas, aussitôt son installation à Nofl-le-Viel, à se lier avec les jeunes seigneurs des environs et surtout avec Pierre et Janocte de Cressy.

La dame Eliabel lui fit un accueil glacial, non point pour l'offenser personnellement, mais parce que sa douleur la rapprochait davantage des morts que des vivants. Guccio, avec sa finesse italienne, comprit vite les mécomptes anciens et les ambitions récentes des gentilshommes de Cressy; il ressentait une sorte de dédain pour ces petitesses, et cependant il eût accompli des prodiges pour se rendre utile, indispensable aux deux frères. C'est que, tantôt à travers la fenêtre losangée de plomb, tantôt à la chapelle des ermites de Saint-Augustin, parfois même sur sa haquenée blanche, Guccio apercevait Marie, et Marie l'attirait comme la goutte de rosée attire le rayon de soleil. Il la voyait pâle, frêle, triste, entre une mère frappée mortellement et des frères prêts à la sacrifier aux intérêts de leur fortune future. Guccio, jeune, brave et d'aventureuse humeur, s'éprit de cette enfant opprimée et délaissée ; il l'aima d'une telle puissance, qu'elle le devina même avant l'aveu; mais quand Guccio lui fit cet aveu, Marie fondit en larmes :

— Hélas! répondit-elle, que vais-je devenir entre votre tendresse, ma seule espérance, et la volonté de Pierre, qui a promis ma main au sire d'Apreval? Ma mère me défendra mal contre mes frères.

— Ne pouvez-vous vous garder vous-même? demanda Guccio. Vos frères me répètent chaque jour que je suis leur meilleur ami, je leur parlerai franchement.

— Gardez-vous en bien! Ils vous aiment, comme ils peuvent aimer; vous leur plaisez, voilà tout! Mais de cette affection dont la frivolité de Janocte tire profit, où l'orgueil de Pierre trouve son compte, à une tendresse fraternelle, il existe un abîme. Vous êtes étranger, Guccio ; votre mission terminée, vous retournerez à Sienne. Ce qu'il faut à mes frères, c'est un protecteur puissant, acheté à n'importe quel prix.

— M'aimez-vous? demanda le jeune homme.

— Plus que ma vie, plus que mon salut.

— Non, Marie, non ; votre salut m'est aussi cher que le mien ; votre réputation ne doit point subir de tache. Je vous veux pour femme au pied de l'autel, enveloppée de voiles blancs, pure comme une neige de fleurs printanières ; ne baissez donc pas les yeux, ne tremblez pas, Marie. Affermissez au contraire votre cœur ; mettez-le aussi haut, aussi fier que le danger est grand et prochain, et demain, à la messe de l'aube, trouvez-vous à la chapelle des frères ermites de Saint-Augustin.

— A la chapelle, Guccio, avec vous?

— Avec moi, Marie ; frère Jordan, en qui vous avez toute confiance, recevra nos serments devant Dieu.

— Sans le consentement de ma mère?

— Vous le donnerait-elle, Marie?

— Sans la présence de mes frères?

— Vous venez de me dire qu'ils désiraient vous unir à un autre.

— C'est vrai, murmura Marie ; cependant, avant de prendre une détermination si grave, j'essayerai, je tenterai ; ce n'est pas jusqu'à demain que je vous demande, il me faut huit jours.

— Faites votre volonté avant la mienne, Marie!

Les deux jeunes gens se séparèrent ; Guccio, Pierre et Janocte allaient à la chasse ; Marie resta seule avec sa mère.

La veuve semblait ce jour-là plus que jamais absorbée dans ses souvenirs. Marie la trouva debout près d'un grand coffre, regardant plusieurs objets ayant appartenus à Picard de Cressy. Sa fille s'étant approchée, Eliabel lui dit :

— Baise ce collier d'or, ma fille, ton père ne le quittait jamais.

— Oh ! comme vous l'aimiez ! s'écria Marie en se jetant dans les bras d'Eliabel.

— Trop ! bien trop, sans doute, puisque le Seigneur me l'a enlevé... Jamais il n'est permis de préférer la créature au Créateur, et je l'ai fait ; j'ai été châtiée, cruellement châtiée... Je ne te souhaite donc pas de mettre toute ton âme dans une tendresse terrestre... Tu chériras ton mari, tu gouverneras sagement ta maison, tu feras respecter le nom qui deviendra le tien, et tu ne connaîtras pas le désespoir qui mine mes jours et finira par les dévorer...

— Ne parlez pas ainsi, s'écria Marie, c'est un blasphème. Je veux aimer mon époux comme vous avez chéri le vôtre.

— Je ne croyais pas le sire d'Apreval capable d'inspirer de tels sentiments, dit Eliabel, et je t'aurais voulue à l'abri des peines qu'ils entraînent.

— Ma mère, fit Marie en se jetant à genoux, ce n'est pas le seigneur d'Apreval qui remplit ma pensée, ce n'est pas lui que je désire épouser...

Eliabel regarda sa fille avec plus d'étonnement que de colère.

— Ne dis jamais pareille chose devant Pierre et Janocte, mon enfant... Leur parole est donnée, elle doit s'accomplir...

— Même au prix de mon bonheur?

— Qui compte le bonheur des femmes pour quelque chose, quand il s'agit d'ambition?

— Même au prix de mon âme?

— Heureuse ou brisée, une âme est à Dieu!

— Et vous ne me défendrez pas contre mes frères?

— Quand je te protégerais contre eux, te défendrais-je contre ta propre destinée?

— Vous avez raison, ma mère, répliqua Marie, n'en parlons plus... Le passé vous occupe seul, il vous obsède, il vous dévore, c'est à moi de faire mon présent.

— Que veux-tu dire ? demanda la mère.

— Je suis une Cressy, ce mot doit vous suffire.

Le lendemain Marie fit demander frère Jordan au confessionnal.

Frère Jordan, originaire d'Espagne, et appartenant à l'ordre des ermites de Saint-Augustin, habitait un couvent caché dans une vallée ombreuse, et placé entre les manoirs de Cressy et de Nofl-le-Vieil, qui dominaient deux collines jumelles.

A cette époque, frère Jordan approchait de la quarantième année. C'était un excellent homme, à l'esprit poltron, au cœur brave, facile à apitoyer, assez prompt même à l'enthousiasme, capable de dévouements sublimes dans une minute d'entraînement ; mais à ces heures d'abnégation irréfléchie et de témérité charitable succédaient de larges retours de faiblesse et de crainte. Frère Jordan pouvait regretter avec amertume une belle action, quand la réflexion la lui montrait désavantageuse aux besoins de son ordre. L'existence et le caractère de frère Jordan se ressentaient perpétuellement de cette lutte et l'engageaient dans des conflits étranges, pleins de fatigues, de soucis et d'anxiétés. Orgueilleux, il s'était jeté dans l'humilité du cloître ; sensuel, il acceptait les rigueurs de la pénitence ; sa passion se concentrait dans son monastère. Il avait fait vœu de pauvreté, mais il mendiait sans honte des ornements somptueux et des calices d'or pour son église ; il portait une robe de bure rapiécée, mais il aimait les fines nappes de toile de Flandre pour les autels. Il obéissait à son supérieur, mais il eût souhaité que le roi de France baisât les sandales du fondateur de son ordre.

Frère Jordan allait fréquemment au manoir de Cressy. Depuis la mort du seigneur Picard, la veuve doublait la somme de ses exercices de piété et de ses fondations pieuses.

Le moine s'intéressait à Marie, et voyant dans quelle sujétion la tenaient ses frères, il lui insinuait parfois qu'elle serait plus heureuse de prendre le voile. La jeune fille ressentait pour frère Jordan une confiance sans bornes ainsi que la plus vive sympathie ; aussi, quand elle se trouva subitement placée entre Eliabel, ses frères et Guccio, résolut-elle de se fier au seul homme capable de la sauver.

Marie voulait mettre son secret sous l'inviolable sceau de la confession, et prosternée aux pieds de frère Jordan, dans la chapelle du monastère, elle lui demanda :

— Puis-je, sans crime, épouser le sire d'Apreval, que je hais ; recevoir un sacrement de l'Église l'âme pleine de douleur et de fiel, et promettre affection et fidélité à un homme pour qui je ressens le plus profond dédain ?... Ne vaut-il pas mieux prononcer d'autres vœux ?

— Sans nul doute, ma fille, répondit frère Jordan ; le mariage est saint devant Dieu, et le recevoir sans être convaincu de sa dignité et de sa grandeur, ce serait le profaner.

— Je vous remercie, mon père, fit Marie ; je refuserai donc d'épouser le comte d'Apreval et je deviendrai la compagne de Guccio...

— La femme du seigneur Guccio !... Vos frères n'y consentiront jamais... J'ai cru, en vous entendant parler de votre répugnance pour ce mariage, que vous songiez à entrer dans un cloître...

— Non, mon père, je serai la femme de Guccio, et j'attends de votre main la bénédiction nuptiale... Ne me refusez pas... Si vous repoussiez ma prière, un désespoir me ferait commettre une irrémédiable faute... Mais non! vous ne le voudrez pas. Dans trois jours, Guccio et moi nous nous agenouillerons devant cet autel, vous recevrez nos serments, et j'attendrai, pour déclarer ce mariage, qu'une heure propice ait sonné... Je sais que votre esprit se révolte; je sais qu'ami de ma mère Eliabel, vous tremblez de la trahir; mais je sais aussi que, prêtre, vous voyez avant tout mon salut éternel, et que vous sacrifieriez votre existence pour empêcher une créature de commettre une faute mortelle. Pour la première fois de ma vie, j'ai une volonté, et je la manifeste; il dépend de vous qu'elle reste innocente ou qu'elle devienne coupable!

— Vous me laissez le choix d'un malheur ou d'un crime, fasse le ciel que le châtiment tombe sur moi seul!

Ce soir-là le moine dormit mal.

Marie ne ferma pas les yeux. Pendant toute la nuit elle s'entretint de Guccio avec Amalec, sa fidèle suivante. Amalec s'était mariée à Cressy, et on lui eût ordonné de choisir entre Jacqueline, sa fille, et Marie, sa jeune maîtresse, il est presque sûr qu'elle eût préféré cette dernière.

La famille de Cressy. Dessin de F. Lix.

Guccio, prévenu par Amalec, se trouva le troisième jour dans la chapelle des ermites. Les fiancés, tremblants de joie, échangèrent leurs promesses et leurs anneaux; frère Jordan rédigea leur acte de mariage, en remit une copie à chacun d'eux, les bénit et versa des larmes en les quittant.

— Dieu vous garde! répéta-t-il par deux fois, Dieu vous garde!

Alors commença pour les époux une vie de bonheur mêlée d'angoisses. Amalec garda le secret de Marie de Cressy, et protégea les rares et dangereuses entrevues de la jeune femme et de Guccio.

Cependant Pierre et Janocte regardaient parfois leur sœur avec une expression de défiance visible; la parole s'arrêtait sur leurs lèvres; ils craignaient de hasarder une question, et brûlaient d'entamer un entretien nécessaire. Eliabel ne s'apercevait ni de la langueur de Marie ni de l'agitation de ses fils, et ce fut à elle pourtant que les sires de Cressy résolurent de s'adresser.

Un jour, tous deux entrèrent dans sa chambre et trouvèrent leur mère plongée dans l'apathique et morne douleur qui lui était habituelle.

En voyant s'avancer ses fils l'œil menaçant, le sourcil froncé, Eliabel, prise d'effroi, s'écria :

— Grand Dieu! quelle colère vous agite, et que venez-vous demander à la veuve de votre père?

— Assez de larmes sur sa tombe! s'écria Pierre. Vous veillez trop sur un cercueil, et vous oubliez les vivants, ma mère! Vous regardez trop dans la crypte du monastère et vous ne veillez pas assez à votre foyer! Qu'avez-vous fait de l'honneur de notre maison?

— Vous vous oubliez étrangement, mes fils, répondit Eliabel; la lame de votre dague n'est pas plus franche que ne le fut ma fidélité à mes devoirs.

— Vous savez bien que ce n'est pas de vous que nous parlons, ma mère, mais de Marie.

— Votre sœur! ma fille!

En ce moment Marie, attirée par le bruit, souleva les tapisseries de la portière et, pâle comme une morte, vint tomber aux genoux d'Eliabel en s'écriant :

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

— Malheureuse! fit Pierre, tu avoues donc ton crime?

— Je demande pardon à ma mère d'avoir disposé de ma vie sans son consentement, reprit Marie avec une soudaine fermeté en se tournant vers ses frères; je n'ai point d'excuses à vous adresser, à vous... Si vous m'avez flétrie d'un soupçon, retirez vite cette injure... Voici ma bague de noces et l'acte de mon mariage...

Pierre leva son poignard sur Marie... Eliabel se plaça devant sa fille, prit l'anneau et le parchemin et lut l'acte signé de frère Jordan.

— Guccio! s'écria Janocte, Guccio l'époux de l'héritière des Cressy! un marchand d'or allié à l'une des meilleures maisons de France!

— Vous le trouviez digne d'être votre ami, dit Marie, je l'ai trouvé digne de devenir votre frère.

— Je le tuerai! fit Pierre.

— Vous ne toucherez pas à un seul de ses cheveux, dit Eliabel, car malgré vous et moi il fait partie de la famille... C'est ma faute! vous l'avez dit, j'ai négligé de veiller sur Marie... C'est votre faute aussi, à vous, qui ne deviez pas contraindre sa volonté, et surtout rapprocher d'elle un homme tel que Guccio... Si nous devons punir la faiblesse d'une enfant et la témérité de celui qui est aujourd'hui son époux, que cela ne soit pas d'une façon trop sévère...

— Ah! vous m'aimez encore, vous! s'écria Marie.

Pierre et Janocte firent seller leurs chevaux et coururent à Nofl-le-Vieil. A l'expression de leur visage, Guccio devina tout.

— J'aime Marie et je la rendrai assez heureuse pour me faire pardonner, leur dit le jeune Siennois.

— Te pardonner, nous! jamais! s'écria Pierre. La dame de Cressy nous a défendu de te tuer, nous lui obéissons; mais elle exige que tu sois châtié, et tu le seras... Sans un jour, sans une minute de retard, tu quitteras Nofl, la France, et jamais, jamais tu ne reverras ta femme!

— Et vous dites que vous ne me tuez pas! s'écria Guccio désespéré.

— Quitte Nofl, quitte la France! répéta Janocte, sans cela rien ne te protégerait, pas même la prière d'Eliabel.

Les deux frères sortirent. Guccio, comprenant que la fureur des châtelains de Cressy ne s'apaiserait qu'avec le temps, pressé de fuir par un billet de Marie que lui remit la fidèle Amalec, alla serrer dans ses bras frère Jordan, devenu inconsolable, et sous une robe empruntée au digne moine il abandonnait le soir même le château de Nofl-le-Vieil.

En même temps, une litière emmenait dans un couvent de Paris, dont la sœur d'Eliabel était abbesse, la jeune femme que sa mère n'avait pas eu l'énergie de défendre contre cet emprisonnement déguisé.

II. — DEUX JEUNES MÈRES.

Les terreurs dont Marie avait l'âme atteinte au sujet de Guccio l'empêchèrent de se révolter ouvertement contre la violence dont elle était victime. Il fallait avant tout assurer le salut de son mari; une fois qu'elle le saurait hors de l'atteinte de ses frères, la jeune femme saurait bien défendre ses droits. Aussi se laissa-t-elle entraîner sans résistance et franchit-elle sans pâlir le seuil du couvent. L'abbesse la reçut avec une froideur glaciale, lui désigna pour appartement une vaste chambre aux murailles nues et dont un christ sculpté avec une sorte de furie douloureuse augmentait encore la tristesse. La suivante de la jeune femme occupa un cabinet voisin. Il y avait loin de cette cellule aux magnificences de Cressy. Marie n'y songea même pas. Elle se préoccupait de Guccio; et quand, vers la fin de la semaine, elle apprit qu'il ne courait plus aucun danger, elle résolut de travailler à sa propre délivrance et de réunir quelques protecteurs autour du berceau de son enfant.

Pierre et Janocte n'avaient pas manqué de défendre à Marie toute correspondance avec le dehors. Amalec ne devait jamais quitter le monastère. Marie comptait sur un seul protecteur : frère Jordan. Sans doute le moine, en présence de la douleur d'Eliabel et de la colère de ses fils, regrettait d'avoir béni un imprudent mariage; mais, cette faute commise, il ne pouvait abandonner la jeune femme si elle réclamait son secours. D'un autre côté, quelque répugnance que ressentît l'abbesse à mettre Marie en rapport avec une personne étrangère à la communauté, elle n'osait étendre la mesure prise par les sires de Cressy à un membre influent du clergé, élevé depuis quelques jours à la charge de directeur de la reine Clémence de Hongrie, veuve de Louis X le Hutin. L'abbesse essaya de déterminer Marie à choisir un autre confesseur; la recluse fut inébranlable et un messager partit de Paris avec ordre de remettre un billet à frère Jordan. Fort inquiet des suites de cette affaire, désolé du sort réservé à Marie, tremblant de pitié et de terreur, le moine se rendit à la prière de la jeune femme. Il croyait la trouver en larmes et la vit calme, digne, prête à raisonner la situation qui lui était faite.

— Mon père, dit-elle, je dois à cette heure regarder mes frères comme mes plus cruels ennemis. Mon devoir est de chercher à sortir de ce monastère, où ils m'ont jetée au mépris des plus saintes lois de la nature. J'ai un mari, Dieu me donnera un enfant; je me dois à ces deux êtres. Mais je ne puis agir seule. On me garde ici prisonnière. Ma tentative d'évasion serait peut-être un signal de mort. Mes frères ont tout intérêt à dissimuler mon union clandestine; ils en demanderont au pape l'annulation. Si le pape refuse de briser ce lien, Pierre et Janocte me feront veuve, afin de me marier ensuite au comte d'Apreval. Ne vous révoltez pas à cette idée dans l'honnêteté de votre conscience, ils le feraient. Et mon enfant, direz-vous?... Mon enfant disparaîtra. Et l'aveu que ma loyauté de femme m'obligerait à faire au comte d'Apreval?... Ils l'étoufferont sous les menaces, pensent-ils. Les ambitieux ne reculent devant aucun moyen. Pour éviter une série de malheurs et de crimes, il faut que mon mariage soit connu, prouvé, que la naissance du fils de Guccio ne reste jamais un mystère. N'ayant pas à rougir devant Dieu ou devant moi, il ne me convient pas de baisser la tête devant les hommes. Vous devez faire respecter l'indissoluble loi d'un mariage que vous avez béni; vous devez me protéger contre mes bourreaux; je supplie, et au besoin je somme l'Eglise de se placer entre mes frères et moi.

— Ah! mon enfant! mon enfant! s'écria le moine, dans quels embarras vous plongez un pauvre religieux!

— Je le sais, et je vous en demande pardon; mais à quoi se réduit votre rôle, cependant? A vous rendre près de l'évêque de Paris pour lui tout révéler et obtenir qu'il me prenne sous sa sauvegarde.

— Non, non, s'écria frère Jordan; l'évêque ne pourra qu'une chose : reconnaître votre mariage, et je n'ai nulle crainte à ce sujet. Ce qu'il vous faut, c'est plus que l'autorisation de quitter cette cellule. Ce que j'exige pour vous, c'est une protection efficace, contre laquelle échoueront les persécutions de vos frères; et ce qu'il vous faut, ma fille, je l'ai trouvé par l'inspiration du Seigneur.

— Ne puis-je savoir? demanda Marie.

— Attendez que j'aie réussi; mais espérez, espérez beaucoup. Vous serez sauvée et je vous donnerai pour amie la plus puissante dame du royaume.

Frère Jordan quitta Marie et prit au grand trot la route du château du Bois.

La reine Clémence y résidait encore. Plongée dans la douleur depuis la mort du roi Louis, minée par la fièvre, rebelle aux ordonnances des mires et repoussant toute consolation, la reine, enveloppée de ses longs habits blancs, attendait avec la résignation des martyrs la naissance de l'enfant qui ne devait jamais recevoir le baiser paternel. Le rapide retour de Philippe comte de Poitou, son beau-frère, les visites fréquentes de Charles, comte de Valois, ne pouvaient la distraire de ses souffrances.

Elle ne se dissimulait point d'ailleurs que les affectations des frères du feu roi cachaient des ambitions rivales. Ils convoitaient l'héritage de Louis, ils méditaient de déposséder sa veuve et fixaient d'avance à quel âge ils remettraient le pouvoir dans les mains de l'enfant de Clémence, en supposant qu'elle devînt mère d'un fils, et que ce fils vécût. Pauvre reine! elle pleurait sur la perte de Louis quand on lui venait prédire la mort de son enfant, cet enfant qui seul aurait pu essuyer ses larmes. Il fallut prendre une résolution et préparer à tout événement une royauté ou une régence.

Le comte de Poitou vint à Paris, prit possession du palais, dont il fit fermer toutes les portes, à l'exception d'une seule; les barons du royaume s'assemblèrent et il fut décidé que Philippe garderait le gouvernement de l'Etat, en toucherait les revenus et remettrait à la reine son douaire, ultérieurement fixé à vingt mille livres de revenu sur Lorris, Beaugency, Montargis et Fontainebleau. Lors de sa quatorzième année, l'héritier de Louis X monterait sur le trône, et Philippe lui rendrait obéissance comme à son souverain seigneur.

Si la reine Clémence donnait le jour à une fille, Philippe, proclamé roi, pourvoirait à sa dot, suivant la coutume.

Ces arrangements pris entre les princes et les barons, ceux-ci reconnurent pour régent du royaume le comte de Poitou, à l'exception du duc de Bourgogne.

Philippe ne se préoccupait pas seul de la naissance de l'enfant posthume de Louis le Hutin. Mahaut, comtesse d'Artois, dont il avait épousé la fille Jeanne, convoitait pour celle-ci la couronne de France; si la reine avait un fils, cet ambitieux espoir s'écroulait. Aussi, soit qu'elle méditât un plan mystérieux, soit que l'état maladif de Clémence lui inspirât des craintes sérieuses, la comtesse d'Artois ne cessait de répéter aux personnes de son entourage :

« L'enfant de la reine ne vivra pas. »

Plus d'une fois la jeune veuve entendit ces prédictions sinistres, et pour la soutenir, la fortifier, la consoler, elle ne trouvait pas une amie. Charles de Valois l'aimait à la vérité plus que ses frères, mais il était réduit à une sorte d'impuissance par la volonté de Philippe et les intrigues de la comtesse d'Artois. Ce fut le prince Charles lui-même, qui, se trouvant sans influence sur l'esprit de Clémence de Hongrie, lui adressa frère Jordan, dont l'onction pénétrante aurait, croyait-il, le pouvoir de calmer sa douleur. Jamais l'humble frère des ermites ne s'était trouvé en face d'une telle dame; cette reine sans royaume, cette femme sans époux, cette mère qui tremblait à l'avance pour la vie de son enfant, lui inspirèrent un dévouement absolu mêlé de respect, de pitié, d'enthousiasme. Frère Jordan pria beaucoup avec la veuve, réveilla dans son âme d'ardents sentiments de piété, et bientôt, soutenue par la parole de ce prêtre qui lui prédisait la paix et lui commandait l'espérance, la jeune femme se sentit presque consolée. Mais frère Jordan n'était pas toujours là; les jours et les soirs paraissaient longs à la malade; elle eût souhaité garder à toute heure près d'elle une confidente, presque une sœur, mais à qui pouvait-elle se fier? à qui pouvait-elle ouvrir son cœur sans crainte de voir trahir sa confiance?

Quand frère Jordan promit à Marie de Cressy la protection d'une haute et puissante dame, il songeait à cette jeune reine enveloppée de ses blancs voiles de deuil. Aussi, quand il entra au château du Bois et se trouva en face de Clémence, avait-il sur le visage une expression presque joyeuse. Il commença l'entretien par raconter à la reine l'histoire de la femme de Guccio. Il la représenta isolée entre une mère indifférente et des frères ambitieux; il avoua son imprudent mariage, puis termina en peignant sous les couleurs les plus vives les terreurs de Marie au sujet de son enfant.

— Pauvre créature! s'écria la reine. Elle aussi voit des ennemis autour d'un berceau vide encore.

Jordan offrit alors à la reine de placer près d'elle la femme de Guccio. Il faudrait une nourrice pour le nouveau-né, la dame de Cressy trouverait à la fois honneur et sauvegarde à être choisie pour élever le royal enfant.

— O mon père! s'écria Clémence, vous avez le génie de la charité; je protégerai cette infortunée, elle me consolera en partageant mes regrets. Courez au couvent de Marie, amenez-la-moi; on connaît toujours trop tard ses amis.

— Dans l'intérêt de votre protégée, il est indispensable d'attendre, reprit frère Jordan. Nul ne doit soupçonner à cette heure que la dame de Cressy a trouvé un asile et une amie. La mander près de vous en ce moment éloignerait le but que nous nous proposons d'atteindre.

— Je vous laisse le maître de régler tout ceci, dit la reine, et vous prie seulement de répéter à la pauvre femme que Dieu lui garde encore de meilleurs jours.

Frère Jordan reporta au monastère ces paroles d'espérance, sans les appuyer d'aucune confidence; mais la parole du moine avait l'autorité d'une page d'Evangile pour Marie, et, à partir de ce jour, sa résignation fut éclairée de quelques rayons de joie.

La saison devenait froide, le palais du Bois perdait les dernières feuilles de sa couronne de verdure, Clémence ne pouvait habiter plus longtemps le morne château de Vincennes; elle revint au Louvre et s'y tint

enfermée, voyant à peine la jeune régente et sa mère, la comtesse d'Artois. Clémence n'éprouvait contre Jeanne aucun sentiment de haine ou de jalousie, elle était presque tentée de l'aimer, et Jeanne, cédant à l'attraction de la beauté angélique de la veuve et de son inaltérable douceur, l'eût peut-être franchement serrée dans ses bras, si la comtesse Mahaut ne s'était sans trêve placée entre les deux jeunes femmes. L'ambitieuse et vindicative pairesse du royaume haïssait dans la veuve la mère du roi futur, et pour que rien n'entravât plus tard ses projets et ses menées, elle ne voulait pas que l'amitié de Jeanne pour Clémence lui devînt un obstacle.

Pour éviter toute fraude, et jusqu'au soupçon d'une substitution avantageuse à la veuve de Louis le Hutin, on choisit parmi les femmes des plus hauts seigneurs de la cour celles qui devaient veiller sur la mère et l'enfant qui allait naître. Mais, si dans chacune de ces dames d'honneur Clémence trouvait une humble sujette, elle cherchait vainement une âme sympathique et dévouée, et attendait Marie de Cressy afin d'avoir quelqu'un à aimer.

Pendant une nuit de cruelles angoisses, le dix-septième jour des calendes de décembre, à l'heure où les cloches sonnaient le premier office du dimanche, la reine mit au monde un fils. Elle voulut retrouver dans

La naissance de Jean le Posthume Dessin de F. Lix.

ses traits indécis le visage de Louis; elle chercha à remplir son cœur de cette nouvelle tendresse, et le montrant avec orgueil à frère Jordan :

— S'il vit, je vivrai, dit-elle.

Pendant ce temps la comtesse d'Artois enveloppait de langes l'enfant royal et disait à la régente, assez haut pour que Clémence l'entendît :

— Cette mièvre créature n'a que le souffle.

Le moine s'avança vers Mahaut :

— Que Dieu vous pardonne ces paroles, madame, lui dit-il, la reine vient de s'évanouir en les écoutant; un mot de plus et vous la tueriez...

Mahaut regarda fixement le prêtre, mais elle ne soutint pas l'interrogation muette qu'elle trouva dans ses yeux et rejoignit sa fille auprès du lit de la reine.

Les dames de la cour s'inquiétaient vivement du choix de la nourrice du petit prince. Aucune disposition n'avait été prise à cet égard; elles s'en étonnaient, et chacune d'elles désignait une amie, une parente, et l'appuyait de son crédit.

Enfin la comtesse Mahaut elle-même, s'adressant à Clémence de Hongrie, la pressa de fixer son choix.

— Il est fait, madame, répondit la reine. Je prie les barons de Nanteuil et de Croysex de se rendre au couvent des Filles-Dieu et de demander à l'abbesse la dame Marie de Cressy. C'est elle que j'ai désignée pour la nourrice de Jean de France, et je souhaite qu'à l'instant même elle me soit amenée.

Mahaut devina dans l'esprit de la reine un sentiment de défiance, mais elle n'osa rien objecter.

RAOUL DE NAVERY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

POÉSIE.

LA LEÇON.

La leçon. Composition de Damourette.

I

Au bord de la côte normande,
Où le grand Christ sur le rocher
Semble à l'Océan qu'il commande
Défendre à jamais d'approcher,

II

Un joli bourg, Honfleur, s'abrite
Au pied de ce roc de géant,
Où le flot, alors qu'il s'irrite,
Gronde et se brise en gémissant.

III

A la porte d'une cabane,
Une femme, aux yeux grands et doux,
Attendant une paysanne,
En ce moment se tient debout.

IV

Sa charité, tendre, attentive,
L'a conduite dans ce réduit;
Quand le malheur vient, elle arrive
Et souvent l'emporte sur lui.

V

Près de là, bruyant voisinage,
Quelques enfants, las de repos,
Par leurs cris aigus, de la plage
Ont éveillé tous les échos.

VI

Mais qui donc de ce petit monde
Fait soudain cesser les ébats?
Un papillon à l'aile blonde.
Nouveau jouet, nouveaux combats.

VII

Après un moment de poursuite
Le malheureux, lâché, repris,
Bientôt arrêté dans sa fuite,
De la lutte devient le prix.

VIII

Chacun aussitôt le tiraille,
Et son pauvre corps torturé
Au moindre mouvement tressaille
Sous le doigt qui le tient serré.

IX

Mais, tout à coup, idée nouvelle :
« — Le goudron fume là devant;
Si, pour noircir un peu son aile,
Nous l'y plongions tout vivant? »

X

Et vite l'on court sur la grève;
Dans la course se bousculant,
L'un tombe, l'autre se relève,
On arrive clopin-clopant.

XI

Une fillette, la plus grande,
Debout tout auprès du fourneau,
Cédant au désir de la bande :
Se charge d'être le bourreau.

XII

Hélas! déjà sa main cruelle
Va jeter l'insecte innocent
Dans le goudron qui, devant elle,
Fume et bouillonne en boursouflant.

XIII

Soudain une autre main l'enchaîne.
L'étrangère, qui voit le jeu,
Prend les enfants et les entraîne
Dans le logis, au coin du feu.

XIV

Là : « — Pourquoi donc, petite fille,
Brûler ce papillon charmant?
Pourquoi, dans la poix qui petille,
Le jeter? Par amusement?

XV

« — Oui, pour jouer. — Alors, écoute :
Sais-tu ce que c'est que mourir?
Ton père et ta mère, sans doute,
Vivent encor pour te nourrir?

XVI

« N'as-tu jamais perdu de frère,
De tes petits amis du port?
N'as-tu jamais dans ta prière
Dit au bon Dieu le nom d'un mort?

XVII

« — Si, répondit l'enfant troublée;
L'an passé, quand vinrent les froids,
Ma sœur là-bas s'en est allée
Dans le champ aux morts, près du bois.

XVIII

« — As-tu donc oublié sa plainte,
Ses pleurs et ses sanglots affreux,
Sa pâleur et sa voix éteinte,
Dans ton cœur écho douloureux?

XIX

« — Non, certes, la pauvre petite,
Un mois, dans son berceau d'osier,
Malgré notre Vierge bénite,
Nuit et jour ne fit que crier.

XX

« Pourtant maman, la pauvre femme,
Pour pouvoir la garder toujours,
Avait promis à Notre-Dame
Un cierge garni de velours.

XXI

« — Eh bien, dans le feu liquide
Ce petit être aurait souffert
Comme ta sœur, au front candide,
Qui vous quitta pendant l'hiver;

XXII

« Car pour tous la fin est la même,
Et la mort, traçant son sillon,
Rend douloureux l'instant suprême
Pour l'enfant et le papillon. »

. . . . . .

XXIII

La fillette, un instant pensive,
Vers la fenêtre s'en alla,
Ouvrit les doigts, et sur la rive
Le captif au loin s'envola.

XXIV

Depuis ce temps, le vent l'emporte
Tantôt ici, tantôt là-bas;
S'il passe devant votre porte,
Enfants, ne le poursuivez pas.

BLANCHE GENEVAY.

LA VIOLETTE.

Je suis la fleur de printemps et d'automne,
Espérance et regret;
Je suis la fleur que la nature donne
Sans effort, sans apprêt.

Je suis la fleur innocente et modeste
Comme un discret amour;
Je suis la fleur qui dans un buisson reste
Et meurt sans voir le jour.

Je suis la fleur qui croît, comme le sage,
Dans l'ombre et dans la paix.
De la vertu je suis la douce image :
J'embaume et je me tais.

Je suis la fleur qu'on cueille dans la plaine
Le matin d'un beau jour,
Quand on est deux et qu'on a l'âme pleine
De musique et d'amour.

Je suis la fleur que l'on baise avec larmes,
Lorsqu'on est seul le soir,
A l'âge heureux où les pleurs ont des charmes,
Fussent-ils sans espoir.

Je suis la fleur que, fanée, on retrouve
Quand l'amour est vaincu;
Je suis alors le seul témoin qui prouve
Que le cœur a vécu...

. . . . . .

Je suis la fleur de printemps et d'automne,
Espérance et regret;
Je suis la fleur que la nature donne
Sans effort, sans apprêt.

HORTENSE PARENT.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

XIII

Il faisait grand jour quand je fus tiré en sursaut de mon sommeil par une espèce de tremblement de terre.

C'était — à ce que m'apprit un jeune garde mobile qui fumait tranquillement sa pipe dans un coin de la salle, et qui d'ailleurs avait été placé là pour que je ne me trouvasse pas seul au réveil, — c'était le fort qui, au-dessus de ma tête, envoyait une bordée de ses grosses pièces sur quelque ouvrage ou sur quelque mouvement découvert des assiégeants.

Mon garde mobile — un jeune et gros paysan picard à qui il tardait bien de réintégrer le domicile paternel — avait ordre de prévenir l'adolescent ayant charge de chirurgien quand il me verrait réveillé, et sans doute aussi le général, car, presque en même temps, le mobile étant sorti, parurent le chirurgien qui m'apportait lui-même un peu de nourriture et le général qui, après m'avoir fait causer un instant, principalement sur ce que je pouvais savoir des derniers agissements de l'armée de la Loire, me dit qu'il allait me faire transporter d'abord à l'ambulance de rempart, d'où l'on aviserait à me transporter dans une des ambulances de l'intérieur.

— Ambulance! transporter! fis-je en sautant brusquement à terre, et en me plantant ferme sur mes pieds; mais pardon, mon général, je saurai bien marcher, et je ne vois pas pourquoi j'irais à l'ambulance.

— Parce que votre blessure, encore bien que légère, a besoin d'être soignée pour ne pas s'aggraver, repartit l'adolescent docteur pendant que le général souriait.

— D'ailleurs rassurez-vous, reprit-il, ce n'est pas à l'hôpital que nous vous enverrons. Je vais vous accompagner moi-même jusqu'aux portes, plus loin s'il le faut, et je saurai ne vous remettre qu'entre bonnes mains.

— Eh bien, va pour l'ambulance et les soins à mon bobo !

Le général me tendit la main, en me disant qu'il saurait où je suis, et que nous nous reverrions sans aucun doute.

Quelques instants plus tard, le buste bien enveloppé dans une couverture suppléant à ma jaquette, dont on avait dû fendre la manche pour voir plutôt la blessure à laquelle on attribuait ma défaillance, je montai avec le jeune docteur dans une espèce de cacolet que conduisait un soldat du train, assis à la naissance du brancard, et nous quittions le fort, pour franchir la distance qui le sépare de l'enceinte de la ville.

J'avoue que tout sentiment de fatigue ou de souffrance personnelle fut oublié en approchant de cette cité reine que je n'avais jamais vue dans ses jours d'opulente et joyeuse et brillante splendeur; à l'idée de la voir dans le sinistre abattement où tant de jours d'épreuves extrêmes devaient l'avoir plongée, j'éprouvai une certaine angoisse sourde et très-douloureuse qui me serrait le cœur et m'assombrissait l'esprit. J'aurais volontiers prêté une voix aux chemins que nous suivions, le long desquels on ne voyait que décombres blanches, ruines de maisons que la défense de la place avait dû faire abattre, ou que les projectiles étaient venus effondrer, et ce chemin m'aurait dit comme dit la fameuse inscription du poète :

Par moi l'on va dans la cité des larmes,
Par moi dans le profond abîme des douleurs.

Le temps était beau pourtant : par un froid sec, le soleil faisait briller à l'horizon clair le sommet des principaux monuments que mon aimable compagnon me nommait, ou que je reconnaissais pour les avoir vus maintes fois figurés ; çà et là montaient bleuâtres vers le ciel bleu ces légers filets de fumée qui animent gaiement l'air au-dessus des lieux habités ; çà et là aussi de grandes cheminées d'usine lançaient ces lourds panaches noirs qui disent la puissante activité.

— On travaille donc encore ? demandai-je.

— Oui, sans doute : ici, pour la fabrication des canons ; là, pour la mouture du grain.

— Mais que brûle-t-on ?

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— De la houille pour les usines, du fumier pour les moulins.

— On a donc encore de la houille ?

— Les usines peuvent travailler encore trois mois. Il y a six cents pièces de canon en chantier ; on en a déjà livré autant.

— Et l'on compte en faire bon et profitable usage ?

— Certes, pour peu que les armées de province veuillent bien s'avancer.

— Hélas ! la dernière que j'ai vue n'était guère en état que de reculer.

— Bah ! elle se réorganisera... et d'ailleurs les autres du Nord, de l'Est sont belles, sont fortes ; elles viendront.

— Vous pensez ?

— Nous l'espérons tous. Elles avanceront, nous donnerons avec nos deux ou trois cent mille hommes bien exercés, bien résolus, avec notre puissante artillerie ; la jonction se fera par les deux actions combinées du dedans et du dehors; une fois la jonction opérée, à nous la belle !

Il fallait vraiment venir dans ce Paris livré à toutes les infortunes et à toutes les détresses depuis plus de quatre mois pour voir s'épanouir d'aussi robustes espérances, qui, je le confesse, à ma honte peut-être, n'eurent pas cependant le pouvoir de me gagner aussitôt.

Et d'autant que ces consolantes prévisions que je ne partageais guère, me semblaient comme une sorte de gênante ironie à l'adresse de mes doutes, je ne me trouvais que plus profondément porté aux navrantes pensées.

Nous arrivions alors près de l'entrée de la ville, et je puis dire que le contraste à mes tristes sentiments ne m'était offert ni par ces murailles nues se dressant aux confins creux de la plaine ravagée et déserte, ni par ces baïonnettes des sentinelles qu'on voyait au-dessus aller et venir, derrière une grise dentelle de sacs de terre, ni par la gueule sombre de ces canons s'ouvrant au bord des créneaux, ni par ces hérissons de pieux aigus, de branchages enchevêtrés en avant des levées obliques qui masquent la porte et font sournoisement dévier la route.

Nous nous engageons sur le pont-levis et en cet instant il me semble qu'il en soit de moi comme, au théâtre, d'un spectateur qui attend la levée du rideau sur quelque grand drame lugubre : décor morne, personnages à l'avenant, ensemble de consternation ou de douleur.

Nous passons au pas sur l'étroit tablier, entre les chaînes qui pendent des madriers noirs. Voici le moment où l'affligeante impression va soudain se produire; le rideau va se lever, c'est-à-dire l'horizon va s'ouvrir sur l'intérieur de l'immense cité, la cité misérable, sur la population martyre... Que va-t-il m'être donné de voir, hélas !

Ce que je vis ?... Je ne saurais guère l'oublier.

L'étroit passage ouvrait brusquement sur une spacieuse avenue (1) dont la longue perspective, éclairée par un soleil assez pur, offrait un tableau très-pittoresquement animé, diapré, bruyant, plein d'entrain ; hommes, femmes, enfants, chevaux, voitures...

C'était l'heure où, cantinières en tête, fourgons derrière, les compagnies de garde nationale désignées pour le service du rempart venaient remplacer celles qui avaient pris leur tour la veille. Les tambours battaient, les clairons sonnaient, les drapeaux flottaient au vent, les rangs s'avançaient en bon et bel ordre.

L'uniforme manquait un peu, à vrai dire, d'*uniformité*, mais sous le képi civique où se confondaient tous les âges et aussi — on le voyait — toutes les conditions, le même air de mâle et tranquille résolution brillait dans les regards, sur les fronts.

Ils arrivaient, ces citoyens-soldats, imberbes ou moustaches grises, grands ou petits, forts ou débiles, richards ou pauvres hères, marchands ou artistes, ouvriers ou patrons; ils arrivaient, la couverture roulée en sautoir autour du corps, la marmite au dos, le bidon au côté, le fusil sur l'épaule, la cartouchière sur le ventre ; ils arrivaient coude à coude, nivelés par le confraternel alignement du bataillon.

Et ceux dont ils allaient prendre la place étaient à droite et à gauche répandus le long des bastions, d'où on les voyait sortir des casemates de terre ou des baraquements pour se ranger en contre-bas des terre-pleins où trônaient les canons.

Et dans ces préparatifs de départ, comme dans cette martiale arrivée, paraissaient régner la bonne humeur, le franc élan, la détermination aisée.

Des gamins, qu'avait entraînés le tambour ou le clairon, marchaient en petit troupeau sémillant, en avant ou aux flancs des colonnes. Sur le seuil des maisons, aux fenêtres, les habitants regardaient sympathiquement défiler les troupes armées et leur souriaient. Les passants s'arrêtaient qui disaient un mot à celui-ci, saluaient celui-là. Auprès de la porte, des voitures stationnaient, dont les cochers fumaient tranquillement leurs pipes. Des femmes allaient et venaient criant les journaux du matin, et à quelque distance, sur un pan de mur, je remarquai une immense affiche rouge et blanche où je lus distinctement ces mots plus gros que les autres : *Opéra... Concert... Guillaume Tell... Africaine...*

Voilà ce que je vis en pénétrant dans *la cilta dolente*.

Nous nous étions arrêtés après quelques pas faits sur l'avenue, le jeune chirurgien allait descendre pour entrer sous un portail au-dessus duquel était tendu un calicot portant l'inscription : *Ambulance de rempart*, quand il aperçut venir une petite tapissière, au côté droit de laquelle se déployait au vent le drapeau blanc à croix rouge.

— Ah ! fit-il, en paraissant reconnaître et en saluant de la main l'une des deux personnes qui conduisaient la voiture, excellente rencontre. Ces messieurs vont vous prendre, et, vous ayant confié à eux, je m'en retournerai bien tranquille sur votre compte, car je sais comment les blessés sont traités dans l'ambulance où ils vont vous conduire.

Ces messieurs, un bon gros père et un tout jeune homme qui était sourd-muet, mais qui comprenait tout au mouvement des lèvres et qui, pour répondre, aidait son intelligente pantomime de quelques syllabes très-nettement articulées, ces messieurs, à qui d'ailleurs mon compagnon me présenta et me recommanda dans les meilleurs termes, me reçurent de façon à me laisser croire que je leur faisais une véritable grâce en acceptant d'aller avec eux, et congé pris du docteur, la tapissière tourna pour suivre le chemin de ronde intérieur afin de visiter une autre ambulance où elle avait coutume de venir recruter son contingent de blessés, mais où elle n'en trouva point ce jour-là.

(1) Barrière d'Italie.

Tout le long du chemin, même aspect, même animation militaire, même ensemble de physionomies traduisant tout autre sentiment que la consternation ou l'accablement : des sentinelles fièrement campées sur les bastions, des groupes causant ou jouant aux alentours des cantines, des rondes d'officiers, des pelotons qui vont en corvée...

Nous revînmes dans la ville par une rue de la Glacière, dans le parcours de laquelle je remarquai à plusieurs reprises des troupes de femmes, d'enfants, de vieillards qui, rangés deux par deux, des cartes blanches, jaunes ou bleues à la main, formaient de longues, d'interminables files aboutissant à des boutiques de boucherie dont la porte entre-bâillée était défendue par de vieux gardes nationaux sans armes, qui ne goûtaient là rien moins que les douceurs de la sinécure, car la police devait être assez difficile à faire aux abords de ces portes, dont l'accès semblait fort envié.

— C'est que, voyez-vous, me dit le gros monsieur qui m'emmenait, il en est qui sont constamment là depuis la première heure ou même avant le jour, car il importe de ne pas laisser perdre son tour, alors que la ration est de trente-cinq grammes par personne, os compris dans la pesée. Si l'on manquait, les distributions n'ayant lieu que tous les deux jours dans certains quartiers, tous les trois jours dans d'autres, on serait tout ce temps-là sans viande, ou pour mieux dire sans pitance, car ce n'est pas toujours de la viande qu'on débite, mais de la morue, des harengs, du lard, quel-

La queue à la porte d'une boucherie. Dessin de F. Lix.

quefois des légumes secs ; aujourd'hui d'ailleurs ce n'est rien de *faire queue*, le temps est beau et pas trop froid ; mais jugez ce qu'il en doit être quand il pleut, quand il neige, quand il gèle bien fort et qu'on stationne ainsi, sans bouger, à la même place, dehors, sur le pavé glacé, dans la boue pendant quatre, cinq ou six heures !... Ah ! les queues auront fait, pendant le siége, plus de victimes parmi les ménagères, les jeunes filles, les vieilles gens, que le plomb ennemi parmi les hommes.

Et pourtant, à l'exception de quelques personnes qui se chamaillaient à l'entrée des boutiques pour revendiquer leur tour ou en frustrer le voisin, tout ce monde semblait subir avec une singulière placidité les fastidieuses exigences de ce rigoureux état de choses. Ils étaient là devisant, plaisantant, riant, prenant, comme on dit, et dans toute l'acception du mot, leur mal en patience.

Plus loin, en traversant un boulevard, encore des gardes nationaux ou plutôt des apprentis soldats, volontaires réunis tardivement parmi les hommes très-mûrs et les adolescents qui apprenaient l'exercice, sans autre pièce d'uniforme que le képi, devenu coiffure générale, ou la bande rouge appliquée sur le premier pantalon venu.

Nous prenons ensuite le faubourg Saint-Jacques. Bientôt *queue* d'un autre genre, et celle-là d'un aspect tout à fait misérable, je ne dis pas triste cependant, car là encore on était bruyant, on jasait, on tuait patiemment le temps.

— Et pourtant, me dit le gros monsieur, ces gens que vous voyez là, attendant qu'on les ait gratifiés d'un peu de bouillon ou d'une portion de riz, de haricots, ont déjà dû faire queue... ailleurs pendant combien de temps ? pour obtenir les *bons* que les municipalités font distribuer aux indigents, et qui se changent ici en nature... Ah ! les queues, les queues !... On a tenté de les supprimer par des fixations d'heure, en affirmant qu'il y avait pour tous. Rien n'a fait... mauvaise organisation, mauvais vouloir, habitude prise, crainte de manquer ou de perdre le tour, ou impossibilité réelle de parer à cet inconvénient ; c'est ainsi, et ainsi ce sera probablement tant que le siége durera, et tout autant dureront les causes de maladie, de mort, parmi les gens de tout âge et de toute condition obligés à ces terribles stationnements.

Nous voilà dans le cœur de la ville ; je remarque que si quelques boutiques sont fermées, le plus grand nombre est ouvert, et notamment les cafés et débits de boissons, qui, malgré l'heure peu avancée, me semblent déjà bien pourvus de clients, trop peut-être.

Je vois un facteur de la poste qui fait de porte en porte sa distribution ordinaire et dont la boîte est suffisamment garnie.

Les omnibus circulent pleins dedans, peuplés dessus, croisant à tout instant des voitures de louage. Je ne sais pas ce qu'il en est du mouvement, de la circulation de Paris en temps normal, mais je puis affirmer que Lyon, dans ses meilleurs jours d'activité, n'approche pas de ce que je vois ici.

On nous disait là-bas que les Parisiens étaient à la veille d'avoir mangé tous leurs chevaux, j'apprends qu'il en reste encore au moins cinquante mille, et j'atteste que les clients des omnibus ou des petites voitures ne semblent nullement songer à porter la dent sur les braves animaux qui les traînent.

Nous prenons le boulevard Saint-Germain, et bientôt, à un endroit où cette large voie fait sa trouée à travers d'antiques et noirs quartiers, près d'une halle ou marché, je serais tenté de croire qu'une foire se tient là, tant les deux côtés de la chaussée sont encombrés de petits marchands étalagistes et tant il y a de visiteurs pour ces boutiques en plein vent. Quels étalages, à vrai dire !...

Ici des fragments de vieilles planches brisées mis en paquets et *criés* à deux sous les cinq ou six morceaux; là des numéros pour les képis ; plus loin de la graisse brunâtre; un bloc de matière translucide zébrée de filaments noirs ou blancs, sur lequel est arboré ce triomphant écriteau : *galantine* — galantine de quoi ? — mis en petits tas sur une serviette qui ne revient pas directement du lessivage, quelques rognures d'herbes diverses : queue de poireau longue d'un doigt, déchirure de chou, bribe de persil ou de céleri. Plus loin, un gros tas de betteraves roses à douze sous le kilo; c'est pour rien ; puis un éventaire, couvert d'un linge très-blanc, ma foi ! sur lequel s'étalent côte à côte, proprement, habilement dépouillés et troussés, les cadavres d'une douzaine de quadrupèdes qu'à travers une loupe on prendrait pour autant d'appétissants lapins, gibelottes futures, et qui ne sont autres que de gros rats d'égouts.

A quelques pas de là : *Boucherie canine !* où se voient pendus d'assez volumineux gigots, et où se dresse un assortiment de côtelettes fort bien parées; plus loin encore, des saucissons à qui leur problématique origine n'interdit pas une certaine bonne mine ; puis de pâles tablettes de chocolat, des raisins secs, des briquettes noires, composition carbonifère; puis mainte friperie, des choses sans nom, des riens devenus objets rares ou précieux... que sais-je ?

Et tout cela est visité, marchandé, acheté ; il y a foule à ce point, que nous devons mettre le cheval au pas. Il y a un marchand de chansons qui chante avec une guitare, et qu'on entoure... Et pas un homme dans son costume du temps ordinaire : le képi numéroté sur toutes les têtes, partout la vareuse à liséré rouge ou la tunique, partout le pantalon à bandes...

Nous passons. Près du quai, qui est bordé d'arbres, un coup de feu part. — Oh ! oh ! est-ce qu'on se battrait par ici, en plein Paris ?

Non, l'on chasse, et quel gibier, mon Dieu ! — Voyez ce grand garçon qui vient de faire feu avec une petite carabine de tir; il ramasse sa victime : un pauvre *pierrot* à gorge noire et rougeâtre, un de ces friquets parisiens dont la familiarité est universellement proverbiale.

— Voulez-vous m'en acheter, messieurs ?

Et il nous en montra cinq ou six pendus en grappe par le bec à un fil.

— Combien ?

— Quarante sous.

— Les cinq ?

— Les cinq !... Plus souvent !... La pièce, s'il vous plaît ! et il n'y en a pas pour tout le monde.

Un passant s'approche en effet que nous voyons mettre la main à la poche.

Devant la halle aux vins, on me montre sur la berge toute une étendue surhaussée par une épaisse couche de gravier : ce sont des milliers de fûts d'eau-de-vie et d'alcool qu'on a rangés et *remblayés* ainsi en prévision des bombes incendiaires. Les réconfortants spiritueux ne sont pas prêts de manquer.

Nous longeons le Jardin des plantes, et je vois des cerfs, des bœufs exotiques se promener tranquillement, gras, bien portants, derrière la grille de leur parc.

Nous traversons un pont : le vent nous apporte le bruit lointain du canon ; et mon voisin de voiture me fait remarquer à l'horizon clair une haute silhouette qui est celle du mont Valérien, des flancs duquel se détachent des flocons de fumée. C'est là qu'on tire aujourd'hui, demain ce sera ailleurs. Il ne se passe guère de jour ni de nuit sans que cette musique ne se fasse entendre sur un point ou sur l'autre. On y est accoutumé, me dit-on ; quand le canon se tait, il semble qu'on manque de quelque chose, ou plutôt il semble que la défense ne fasse rien, et que les assiégeants travaillent ou avancent d'autant ; et l'on n'est pas content.

A l'issue du pont nous allons droit devant nous jusqu'à ce que nous trouvions une rue à l'un des bouts de laquelle se montre la colonne de Juillet, à l'autre le chemin de fer de Lyon. Nous tournons à droite, et, après quelques pas, la voiture s'arrête devant un grand portique vitré où sont arborés les deux drapeaux de la France et de la convention de Genève.

C'est l'ambulance dont je vais devenir l'hôte et qui, du nom du local dans lequel elle a été organisée, avec le patriotique et philanthropique concours des habitants du quartier, est dite *Ambulance du grand Théâtre parisien*.

— Nous y voilà, dit le gros monsieur.

Son fils, le muet, saute à terre, et, la porte ouverte,

il a bientôt fait comprendre aux gens qui se montrent la nature et la non-gravité de ma blessure.

Je suis reçu au seuil par deux avenantes mères en tablier blanc, qui sont évidemment les patronnes du lieu, elles m'accueillent d'un « Bonjour, mon enfant, » qui est à lui seul une véritable entrée de famille.

Le muet veut me donner le bras pour pénétrer dans la salle. J'accepte. Et par cela même qu'il s'agit d'un théâtre, je m'attends à entrer dans une grande salle sombre, à peine aérée, où les lits, sans doute placés sur la scène et dans le parterre, doivent faire étrange figure en face des loges vides, au-dessous des décors suspendus. On doit vivre là dans une atmosphère lourde et morne qui doit peu contribuer à ramener la gaieté au cœur des pauvres diables que les cruelles conséquences de la guerre ont amenés là demander la guérison ou attendre la mort. Aussi, Dieu sait quel peut être le navrant aspect de la population à laquelle je vais être mêlé.

Mais il semble dit que j'en serai continuellement pour mes affligeantes prévisions.

Salle immense (qui n'est pas celle du théâtre d'ailleurs), éclairée par un vaste vitrage à ciel ouvert, et en contre-haut de laquelle règne une large galerie. Une trentaine de couchettes, bien propres, bien blanches, garnies de leurs édredons, sont placées sur trois rangs. Il y en a autant dans la galerie supérieure. Un poêle gigantesque, dont l'interminable tuyau va sortir par un trou du vitrage, répand une température douce. Vingt soldats le bras en écharpe, la tête bandée, font cercle autour, se prélassant dans de bons fauteuils de tous les styles. Une quinzaine de lits sont occupés, plusieurs des occupants lisent accoudés ou assis sur leur séant. Au-dessus de deux ou trois de ces lits, de grands montants de sapin sont installés, auxquels pendent des seaux de bois qui, percés au fond, laissent couler par des brins de paille de l'eau froide sur des bras ou des jambes posés, couverts de charpie, sur des toiles cirées qui font gouttière dans un baquet à côté du lit.

Ici l'on souffre évidemment, puisque c'est à la souffrance que cet asile est ouvert. Mais la tristesse semble absente; mais l'espoir, c'est-à-dire la guérison, est dans l'air.

— Le numéro 7 ! a dit l'une des directrices.

Et pendant que deux sœurs portant la grande cornette blanche immaculée se mettent en devoir d'apprêter l'engageante couchette qui m'est destinée, on m'a fait place auprès du poêle. Un homme est venu qui a posé devant moi une grande terrine pleine d'eau tiède. Il me déchausse et me lave les pieds.

Le lit est prêt; je trouve sur la petite table à côté une cuvette, un linge pour nettoyer mes mains et mon visage. Il y a sur l'oreiller une chemise bien blanche, qu'un convalescent m'aide à échanger contre la mienne, qui a des droits au savonnage. J'entre dans la couchette, où l'on a fait courir une brique chaude, qu'on a laissée aux pieds. Je m'enfonce jusqu'aux oreilles un bonnet de coton qu'une des sœurs me présente; je ramène sur moi le drap et les couvertures, et je défie à n'importe quel monarque sur son trône d'éprouver un bien-être comparable au mien.

Un jeune homme, qui porte la casquette à croix rouge sur carré blanc et deux petites croix d'or brodées au collet de sa redingote, vient auprès de mon lit. C'est l'aide-major, *l'interne* de l'endroit; un garçon très-distingué, mais de complexion maladive, et qui, pour concourir au soulagement des maux d'autrui, paraît oublier résolûment ceux dont il est l'évident tributaire. Il me questionne sur ma blessure; il la découvre, la lave, l'examine.

— Je crois que ce ne sera rien, dit-il; mais le docteur Arthault doit venir dans l'après-midi : il sondera, il verra.

Et le jeune homme recouvre la plaie de compresses fraîches. Il dit à la sœur : « Nourriture entière, » et il va continuer des pansements.

Alors j'engage la conversation avec mes voisins de lit. Celui de gauche, soldat au 35e, est là depuis le 30 septembre, c'est-à-dire depuis quatre-vingts jours, sur le dos, les jambes posées dans des espèces de jambières ou d'armures en fil de fer qui les tiennent immobiles. Dans un combat devant Villejuif il a eu les deux tibias percés, fracturés en même temps par des balles. Il croyait bien qu'il lui faudrait subir une double amputation, et il se demandait s'il supporterait une aussi terrible épreuve. Mais le docteur Arthault, qui fait avant tout de la chirurgie conservatrice, et à qui cela réussit assez bien pour que depuis l'ouverture de l'ambulance (et bien qu'il y soit venu nombre de membres fort endommagés) aucune amputation n'ait été reconnue nécessaire, M. Arthault, dis-je, a tout bonnement placé pendant une douzaine de jours les deux jambes sous des ruisseaux d'eau froide pour traverser la période d'inflammation. Puis il a, en quelque sorte, laissé agir la nature pour l'expulsion des esquilles et la suture des os. On se borne à laver les plaies, à les injecter d'un liquide astringent ou antiputride... Et voilà que les trous commencent à se fermer, que les os vont se souder. Encore huit ou dix semaines d'immobilité, et l'homme pourra mettre pied à terre. C'est le docteur Arthault qui l'a dit. Et l'expérience a prouvé que le docteur Arthault n'affirme rien qui ne se réalise.

Aussi faut-il voir la placide résignation, l'imperturbable confiance de ce garçon. Il roule et brûle tranquillement des cigarettes; il a l'œil gai, le teint frais, les joues pleines. Il sifflotte en faisant tourner le barreau de bois qui pend à la corde dont il s'aide pour les demi-mouvements du buste qu'il peut faire. Et s'il manifeste quelque impatience, ce n'est guère qu'à l'approche des repas, dont l'heure ne sonne jamais assez tôt pour lui.

Mon voisin de droite est un brave Breton qu'on apporta à l'ambulance dans les premiers jours de novembre avec une moitié du visage emportée, deux ou trois côtes enfoncées par des éclats d'obus, et aussi, je crois, quelque balle perdue dans l'aine ou dans la cuisse. C'est une de ces constitutions de fer, héréditairement archisaines, qui semblent faites exprès pour démontrer à quelles rudes épreuves la prétendue frêle machine humaine peut être soumise sans se détraquer complétement.

Avec celui-là la tâche était toute différente : la balle extraite (et elle le fut, paraît-il, avec une dextérité, une délicatesse rares), les chairs du visage nettoyées, il n'y avait guère qu'à attendre tout de la force du patient; mais si le physique était robuste, le moral était faible, très-faible, autant que j'ai pu le comprendre. Il fallait un médecin de l'âme, sans quoi le désarroi de l'âme entraînait la déconfiture du corps. Or le médecin de l'âme s'est trouvé.

— M. Arthault me disait (c'est mon voisin qui parle) : « J'ai vu un Breton comme vous, plus grièvement atteint

que vous, mais presque de la même façon, et qui s'en est tiré par la seule patience. De la patience, mon enfant, et vous verrez que tout ira bien. » Il me disait : « A telle heure la fièvre viendra, mais il faut qu'elle vienne ; vous souffrirez beaucoup, mais à telle heure vous souffrirez moins. La nuit prochaine vous dormirez peu, mais il importe que vous ne dormiez pas trop cette nuit-là ; l'autre nuit tant que vous voudrez, et je suis sûr que vous dormirez. » Et ceci, et cela, et tout ce que me disait M. Arthault arrivait à point nommé : aussi je devais le croire quand il me promettait la guérison, et voilà, la guérison vient... ce n'est qu'une affaire de patience, comme dit M. Arthault. J'aurai le nez un peu de travers, mais mon œil est sauvé, je commence à y voir ; le trou de ma balle est fermé ; mes côtes vont mieux... Enfin je retournerai au pays, ça suffit.

— Moi, dit un petit mobile parisien qui, portant le bras en écharpe, était venu se mêler à l'entretien, moi j'avais la main percée, abîmée ; M. Arthault m'avait dit dès le premier jour que mon petit doigt, qui était roide, reprendrait son mouvement, ça n'a pas manqué...

Et M. Arthault par-ci, et le docteur Arthault par-là : grand médecin du corps, de l'âme, oracle...

— C'est au moins une des notabilités parisiennes? demandai-je.

— Non pas, répliqua le petit mobile, c'est tout bonnement un docteur campagnard, mais comme il serait à désirer que la ville en eût beaucoup. Il est de Villecresne, un village aux environs de Boissy-Saint-Léger. Il est rentré à Paris avec les gens de son pays, au moment de l'invasion, et il va les visiter aux quatre coins de la ville, quand ils sont malades ; mais ça ne lui fait pas oublier le service de l'ambulance, il vient tous les jours, plutôt deux fois qu'une ; et quand il y a soixante blessés, comme en ces derniers temps, c'est de la besogne, et tout ça, voyez-vous, pour le plaisir et l'honneur de le faire... et...

— Ah! ah! interrompit avec une satisfaction bien évidente le garçon aux deux tibias percés, je crois qu'on va déjeuner; voilà maman Meygret qui dit de dresser la table, et maman Samson qui compte combien il faut remplir de timbales.

Et l'une des deux mamans désignées :

— Aujourd'hui, mes enfants, bombance ! régal ! fit-elle.

— Quoi donc? quoi donc? demandent vingt voix.

— Un cadeau qu'on vous a fait.

— Quoi donc ? quoi donc ?

— Eh bien, de l'âne !

— De l'âne !

Et en chœur :

— Oh ! oh ! fameux, ça ! excellent ! superbe ! encore mieux que le chat d'avant-hier !

Nos gaillards sont, paraît-il, payés pour s'y connaître, et ce n'est pas eux qui engendreront la bégueulerie dans le choix des aliments.

Va pour l'âne qui est si bien accueilli.

Une grande table se dresse entre deux rangées de lits, et pendant qu'une trentaine de convives se placent autour, les deux religieuses, un homme de service et maman Samson elle-même s'occupent de poser sur chaque tablette à côté des lits occupés tout l'appareil *dînatoire*. Tel des hommes alités s'assied sur son séant, tel s'accoude sur l'oreiller... Mon voisin de gauche seul reste dans sa position horizontale, mais le jeune et intelligent muet est venu prendre place au chevet, il étale une serviette sur la poitrine du malade, il taille le pain, il verse le vin dans un biberon de porcelaine... Depuis deux mois et demi, c'est sa tâche quotidienne, il n'y manque jamais.

Et l'on apporte fumeuses, odorantes, très-appétissantes en somme, les tranches de baudet sur une couche de riz veiné de jus de viande. Et le bruit des fourchettes commence... Et j'entends mon voisin, à qui le muet tend patiemment la brochette, s'exclamer entre ses dents actives : « Fameux, oui, fameux !

Et je suis, ma foi, de son avis : l'âne a maintenant pour moi un titre de plus à la considération.

Je remarque que le pain qu'on nous donne est bis, mais savoureux, mais agréable. On nous disait là-bas que les Parisiens n'avaient plus que du pain immangeable; il est, ma foi, bien supérieur à celui des montagnards du Jura, qui sont réputés pour atteindre un grand âge en s'en nourrissant. Dieu donne longue vie aux Parisiens !

C'est jeudi. Ce jour-là, au déjeuner, maman Meygret d'une part, maman Samson de l'autre, versent comme coup du dessert à chacun un petit verre de malaga, quand toutefois M. Arthault ne l'a pas défendu... Mais M. Arthault est partisan des bonnes digestions, et il le défend rarement. Or, comme l'interne a dit que ma blessure était légère, on ne m'excepte pas, et je trinque d'intention avec mes voisins, à la santé de maman Meygret et de maman Samson — excellentes femmes qui, me dit-on, ont chacune un ou deux fils à la guerre, et qui, en soignant, en choyant les blessés, sont convaincues qu'elles gagnent chez le bon Dieu une sauvegarde pour leurs chers absents.

Sainte source d'ingéniosité du cœur maternel, tu ne tariras jamais, et ton œuvre sera toujours bienfaisante et bénie !...

Vers une heure, alors que mon voisin l'horizontal et bien d'autres faisaient paisiblement la sieste sur les douceurs du rôti d'âne et du malaga, M. Arthault est arrivé. J'ai vu un homme d'une soixantaine d'années, à figure débonnaire, mais non sans finesse, à la démarche simple, mais digne, vêtu d'un gros paletot gris par-dessus lequel il a passé le tablier blanc du praticien; il est venu vers moi en marchant doucement, en faisant sur son passage le signe du silence pour qu'on respectât le repos des dormeurs. Tout en examinant ma blessure, et comme on lui a dit que je venais de l'armée de la Loire, que j'avais apporté un message, il m'a paternellement complimenté. Il n'a sondé ou touché ma plaie qu'avec les plus grandes précautions, en me demandant à chaque mouvement s'il me faisait mal... Il a indiqué à l'interne dans quelle position d'immobilité il conviendrait de fixer mon bras pour qu'il n'y eût pas tiraillement des muscles de l'aisselle. En somme, il est d'avis que ce ne sera rien, et il n'ordonne que des compresses d'alcool et cinq ou six jours de complet repos, après lesquels je pourrai me lever. Puis il s'assied quelques instants au pied du lit pour causer avec moi sur l'état des armées de province. Je lui dis ce que je sais, ce que j'ai vu ; il m'écoute avec intérêt, et, de temps en temps, il branle tristement la tête en murmurant : « Affreuse chose ! vilaine guerre ! » On comprend que la guerre en elle-même lui fait profondément horreur.

Alors moi :

— Au moins, docteur, êtes-vous de ceux qui auront

l'honneur et la satisfaction d'en avoir atténué les désastreuses conséquences.

— Mon enfant, me répond-il tout simplement, vous avez fait votre devoir, il faut bien que je tâche de faire le mien.

Et me tendant une main que je presse avec un sentiment de respect filial :

— Allons, ajoute-t-il avec un franc sourire, reposez-vous, soyez sage, et bientôt le bobo n'y paraîtra plus ; au revoir.

Il passe, et le bon, l'habile, le sensible, le modeste, le désintéressé docteur compte un cœur de plus pour le vénérer, pour l'aimer.

Vénération, amour, c'est d'ailleurs la seule rémunération qu'il puisse attendre de son dévouement et il est homme à savoir la trouver amplement suffisante.

XIV

20 *décembre*. — Il y a cinq jours que je suis à l'ambulance, et le docteur a dit qu'après-demain je pourrais me lever. Tous les matins Achille — c'est le jeune muet — nous apporte trois ou quatre petites feuilles de papier roussâtre imprimées que lui donne pour nous un marchand de journaux du quartier, car l'ambulance est en tout et pour tout alimentée des offrandes de chacun aux environs ; nous sommes donc au courant de ce qui se passe.

Quand la nuit nous avons entendu le canon, les bul-

L'ambulance. Dessin de F. Lix.

letins de guerre nous apprennent ordinairement le lendemain la cause plus ou moins significative de ce bruit ; mais ordinairement cela se borne à des renseignements dans le genre de ceux-ci : « Tel fort a bouleversé tel ouvrage de l'ennemi ; telle redoute a déjoué une surprise des assiégeants. » De la poudre brûlée, du fer éparpillé, quelques pauvres diables estropiés ou guéris de tous les maux, de part et d'autre, et c'est tout.

Mais on semble s'attendre à quelque grande affaire...

21 *décembre*. — Dans la journée du 20, en effet, et dès le milieu de la nuit, le rappel, la générale ont battu dans notre quartier et dans tous. Grand bruit, grand remue-ménage ; tambours, clairons, chariots, rumeurs de foules qui passent... Tous les bataillons mobilisés de garde nationale sont, dit-on, sur pied et filent équipés, armés, vivres au dos, vers les portes de l'ouest et du nord. Il paraît que c'est une animation et une émotion sans égales, car c'est la première fois que ces mobilisés font positivement campagne... Tous les services d'ambulance sont requis d'avoir à expédier leurs voitures aux barrières, d'où on les dirigera sur les lieux convenables.

Le soir on affiche une proclamation dont une de nos petites feuilles de papier roux nous donne le texte : « Le gouverneur est parti ce soir pour se mettre à la tête de l'armée, des opérations de guerre importantes devant commencer demain, 21 décembre, au point du jour. Tous les mouvements de troupes se sont exécutés avec la plus grande régularité, et à l'heure qu'il est, il y a plus de cent bataillons de garde nationale mobilisée au dehors de Paris. »

Et Dieu sait les commentaires, les suppositions, les espérances ! Au nord, dit-on, doit être dirigé le principal effort. Il y a donc jonction probable avec une armée extérieure venant de ce côté, car on se range généralement à cette opinion qu'une sortie ne peut avoir pour but qu'une rencontre avec des forces amies. Cette armée du Nord, à laquelle nous ne croyions guère, nous là-bas, sur la Loire, elle existe, elle agit, elle marche donc. En ce cas, je me demande si je n'ai pas contribué pour quelque chose aux présentes opérations, en apportant la nouvelle des mouvements de cette armée.

A vrai dire, quelques-uns prétendent que le plan du gouverneur — un plan mystérieux sur la réalité ou la sagacité duquel j'entends s'élèver quelques doutes peu respectueux — serait de faire une trouée, de pousser en avant pour se constituer lui-même en armée de secours, et de reprendre les opérations par le dehors.

D'autres penchent pour un abandon de Paris de la part du gouverneur, et ceux-là disent : Que deviendrons-nous?

Bref, toutes les opinions s'émettent dans les conciliabules que tiennent, en venant nous faire leurs visites fréquentes et cordiales, les quelques notables du quartier qui forment ce qu'on appelle le *conseil d'administration de l'ambulance*.

Toujours est-il qu'un grand coup va être tenté. Nous verrons bien.

21. — Durant la nuit du 20 au 21, bien que les veilleurs fissent grand feu dans le poêle, et bien que nous nous blottissions sous nos édredons, nous nous sommes sentis frissonner plus d'une fois, et nous avons envoyé mainte pensée de fraternelle commisération aux cent ou cent cinquante mille jeunes gens, soldats d'hier, qui ont forcément dû passer la nuit à la belle étoile pour être prêts à l'attaque qui est annoncée et qui s'effectue, car, dès l'aube, le vent aigu du nord, que nous entendons siffler sur le vitrage, marbré de glaçons, nous apporte le vacarme du canon et de la mitrailleuse.

Et cela dure toute la journée avec la même intensité, avec la même rage.

De temps en temps, d'ailleurs, des nouvelles, de bonnes nouvelles arrivent. Il paraît qu'on est tout bonnement en train de déloger les Prussiens d'une position qu'ils avaient occupée presque sans coup férir dès leur arrivée, et qui est importante en cela qu'elle commande plusieurs routes.

Quel que soit le succès de l'entreprise, il aura certainement coûté cher des deux parts, et les voitures de l'ambulance qui sont parties vers midi ne viendront pas à vide.

J'ai eu la permission de me lever. Mon bobo, pour continuer à l'appeler du nom qu'a bien voulu lui donner après moi le docteur, va beaucoup mieux. On m'a mis à l'arrière-bras une petite attelle qui empêche ce tiraillement de muscles qui fatiguerait la plaie ; et si j'ai encore le bras en écharpe, ce n'est qu'une affaire de deux ou trois jours.

La nuit venant, nous n'entendons plus le bruit du combat, et l'on continue à dire que tout va bien pour nous...

Nous achevions de dîner, et j'allais me mettre au lit, quand les voitures sont revenues, amenant quinze blessés. Toute la maison en émoi : des lampes partout, des bougies aux mains de tous ceux qui ne peuvent pas aider au transport. Il faut voir ce remue-ménage.

On a fait un grand espace libre auprès du poêle. Tous les blessés qui peuvent marcher viennent d'eux-mêmes s'installer autour du feu, car tous sont transis, glacés. Les autres sont apportés sur les bras, ou sur un brancard, selon que la nature de leur blessure permet de les prendre. On les pose à terre sur des matelas, et le docteur et son aide dirigeant les investigations, on tâche de se reconnaître dans le tas sanglant. Qu'a celui-ci ? où est la blessure de celui-là? Tout cela crie, geint, indique douloureusement son mal.

— C'est la jambe... Oh ! ne tirez pas sur la botte, tout viendrait.

— Moi, docteur, c'est dans le ventre.

— Ah ! j'ai bien soif !

— N'ayez pas peur, lavez-moi seulement le visage ; c'est le sang gelé qui m'aveugle... C'est un éclat d'obus, mais ce ne sera rien.

— Ah ! aie ! pas si fort ! coupez la veste... C'est à l'épaule...

— J'ai froid...

Et les dents claquent, et les regards mornes se fixent sur vous, et des mains se cramponnent convulsivement à vous quand la douleur se manifeste trop vive... que sais-je?

On offre à tous du bouillon chaud et un peu de vin. On les déchausse, on les déshabille. Les voilà chacun dans un lit qu'on a chauffé, mais où beaucoup grelottent. Il en est qui sont restés blessés depuis le matin sur la terre, avec ce froid...

Le docteur passe d'un lit à l'autre ; nous suivons, nous éclairons, nous présentons des cuvettes, des éponges. Le docteur examine, sonde, questionne. L'aide prend des notes ; et derrière eux, sur leurs indications, plusieurs personnes installent des bandages provisoires.

Nous arrivons près d'une longue et jaune figure à petites moustaches noires, dont les yeux s'entr'ouvrent péniblement. C'est un homme d'une trentaine d'années. Une balle l'a traversé d'outre en outre, en pleine poitrine. Le docteur, qui reconnaît que le foie est perforé, branle piteusement la tête à la dérobée. Le brave garçon n'en a pas pour longtemps. Rien à faire, sinon pour la consolation du blessé. Après avoir ordonné une potion calmante, le docteur va vers un autre lit.

Je suis resté, tenant la lumière à la personne qui s'est chargée de mettre un semblant d'appareil sur ces plaies. Le patient, qui a l'air d'un pauvre être bien doux, bien simple, se confond en remercîments pour les moindres soins reçus. Nous tâchons de lui faire prendre le change sur sa situation. Il paraît accepter sans peine nos rassurantes assertions.

— Oui, j'entends bien, ce sera long ; mais je suis patient, vous verrez, messieurs.

— Vous êtes ancien soldat, rappelé sans doute?

— Oui, messieurs. J'avais fait un congé, puis je m'étais établi dans mon pays. Il a fallu partir.

— Marié, peut-être?

— Oui. Vous me ferez plaisir si vous voulez écrire à ma femme, pour qu'elle ne s'inquiète pas.

— Soyez tranquille, demain nous écrirons : les ballons partent. Ils emporteront la lettre. Avez-vous des enfants?

— Je n'en avais point quand je suis parti, mais je dois en avoir un maintenant... J'ai idée que c'est une fille. Je voulais une fille. Mais enfin, si c'est un garçon, oh ! je l'aimerai bien tout de même.

Il fallait voir la tendre expression de ce regard déjà presque éteint, entendre l'heureuse émotion de cette voix défaillante!...

— Je l'aimerai tout de même, dit-il...

Et le docteur assure qu'il ne vivra pas vingt-quatre heures . . . . . .

22 *décembre.* — Hier soir, toutes les nouvelles étaient au succès. Ce matin, une affiche que les journaux reproduisent dit que la journée n'est que le commencement d'une série d'opérations; elle ne pouvait donc avoir de résultats définitifs, mais elle sert à établir deux points importants : la valeur des bataillons de marche de la garde nationale et la supériorité de notre nouvelle artillerie. S'il n'eût pas fait aussi froid, nous eussions certainement conservé la position prise dans la journée. Mais il fallait s'y retrancher, et la terre est si dure, que les terrassements ne peuvent s'exécuter qu'avec une extrême lenteur, etc...

Bref, au lieu de constater une réussite, à laquelle chacun se plaisait à croire, c'est une sorte d'échec que l'on s'efforce d'expliquer, de pallier, en donnant à entendre toutefois que l'on se prépare à reprendre vigoureusement l'offensive.

Un peu de découragement suit ces déclarations; mais presque aussitôt l'on se remet à espérer.

— Echec ne fait pas compte. Ce froid terrible ne saurait durer. L'action décisive aura lieu...

L'homme à la poitrine traversée a rendu le dernier soupir dans l'après-midi, en nous demandant si la lettre pour sa femme était partie, et si nous avions bien mis dedans qu'elle ne se tourmentât pas, et qu'elle embrassât l'enfant... garçon ou fille.

25 *décembre.* — Le froid, au lieu de diminuer, ne fait qu'augmenter chaque jour. Pendant la nuit dernière, le thermomètre est, dit-on, descendu à quinze ou seize au-dessous de zéro. C'est un hiver terrible. On croirait que la nature elle-même soit contre nous. Les troupes, c'est-à-dire la garde nationale mobilisée et les les quelques débris de régiments reconstitués pour la défense de Paris, souffrent cruellement dans leurs campements hors de la ville. On dit que l'on trouve à tout instant des sentinelles mortes de froid. (On vient d'ailleurs d'apporter à l'ambulance un pauvre mobile de la Côte-d'Or qui a les deux pieds gelés.)

En présence d'une température « tellement exceptionnelle qu'il faudrait remonter à une époque très-éloignée pour en retrouver un autre exemple » — ce sont les termes de l'arrêté qui vient d'être rendu public — le gouverneur a cru pouvoir décider que tous les corps qui ne seraient pas nécessaires à la garde des positions avancées seraient campés sous des abris, et que la plupart des bataillons de garde nationale employés au dehors rentreraient dans Paris.

Bien que le gouverneur ait le soin d'ajouter que « ces mesures n'impliquent à aucun degré l'abandon des opérations commencées » et bien que chacun puisse personnellement apprécier la rigueur de la saison, ennemi avec lequel on devait être obligé de compter, ce n'est pas sans peine qu'on voit s'effectuer cette retraite... mais, autant que j'en ai pu juger déjà plus d'une fois, la confiance, l'espoir sont, comme on dit, chevillés au cœur des Parisiens. Le moindre mouvement de retour offensif ou le plus léger succès d'avant-poste suffira pour leur faire oublier cette nouvelle déconvenue.

Mon bobo, sur lequel j'entretiens des compresses d'alcool, se guérit comme par enchantement. Dans deux ou trois jours, la plaie, fort peu profonde d'ailleurs, sera fermée, sans avoir eu la moindre suppuration. Seulement il me prend chaque jour, après les repas, des pesanteurs de tête assez douloureuses et qui ne se dissipent qu'après le premier travail de la digestion.

Le paternel docteur attribue cela à une complexion sanguine, qui s'accommode d'autant moins de l'entière claustration que je viens de mener pendant trois mois la vie la plus active au grand air, et il conseille que, à dater de demain, je fasse chaque jour, après le déjeuner, une promenade d'une heure ou deux. Il ne pouvait rien m'ordonner de plus agréable.

26 *décembre.* — « Venez, mon enfant, m'a dit, après le repas du matin, maman Samson, qui était présente à la consultation. »

Elle m'a emmené dans le vestiaire-lingerie, dont elle est la soigneuse conservatrice, et m'a mis en possession de tout un confortable assortiment qui doit me soustraire au froid pendant mes sorties : gilet de flanelle, caleçon de tricot, cache-nez, gants fourrés, gros bas de laine, et par-dessus tout cela, bonne et ample capote empruntée à l'un des camarades alités.

Et me voilà parti, à travers ce grand Paris, où, depuis plusieurs années, j'enviais de venir en curieux, mais que je ne comptais certes pas visiter à une époque aussi singulièrement caractéristique de son histoire.

Le jeune muet, qui s'évertue sans cesse pour témoigner de ses sympathies envers les prisonniers de l'ambulance, s'est offert à me servir de cicérone. J'ai accepté sa cordiale et fantaisiste proposition.

Dans une petite avenue à maisons basses, en face de l'ambulance, je remarque devant chaque porte de grands baquets, des tonneaux défoncés pleins d'eau, ou plutôt de glace, dont la présence m'est expliquée par autant d'affiches blanches collées à l'entrée des maisons. C'est le programme officiel des précautions à prendre en cas de bombardement. On explique là dedans l'effet des obus ordinaires et des bombes à pétrole, on indique les objets dont il faut être muni pour arrêter le commencement d'incendie, et la manière de s'en servir : un vrai cours de balistique et de pyrotechnie préservatrices. Le muet me fait comprendre que, dans toutes les maisons de la ville, les mêmes baquets se trouvent, mais placés à l'intérieur, sur le palier de chaque étage, avec les couvertures, les éponges que prescrit l'indicateur imprimé : voilà ce qui s'appelle du *stoïcisme organisé.*

Un peu plus loin, au coin d'un terrain vague fermé de planches, une grande pancarte de calicot est tendue sur laquelle on lit :

Chantier municipal du douzième arrondissement.

Puis, sur l'un des grossiers vantaux qui servent de porte à cette clôture, une affiche manuscrite dit ceci :

« Les habitants du douzième arrondissement peuvent se faire délivrer ici, sur la présentation de leur carte de boucherie, 25 kilogrammes de bois par carte (ce qui veut dire par ménage) tous les deux jours, à raison de 2 fr. 75 les 100 kilogrammes. »

Or, à l'ouverture de ce portail, où se tiennent de planton deux citoyens à barbe grise, vêtus du képi et de la vareuse à filet rouge, se présente, si l'on peut dire ainsi, la tête d'une longue queue de gens qui sont

là grelottants aux morsures de l'âpre bise. Pauvres hères en haillons et bourgeois bien couverts attendent avec une impatience également justifiée, en soufflant dans leurs doigts, en battant la semelle, que leur tour vienne d'obtenir le lot mis à leur disposition par la sollicitude municipale. Et combien lentement vient ce tour, mon Dieu ! Et quand il est enfin venu, hélas ! de quel singulier combustible il légitime la possession !

De magnifiques tronçons d'arbres sont là couchés, à vrai dire, qu'on est allé couper dans les forêts-promenades de Vincennes ou de Boulogne; des hommes les dépècent à grand renfort de haches et de coins. Il faut voir la verdâtre blancheur qu'étalent ces déchirures. On se prend à plaindre les ménagères qui demanderont un peu de flamboiement à ces bûches tout imprégnées de séve aqueuse. On les entend maugréer en s'évertuant du soufflet.

Et pourtant avec quel avide empressement, besoigneux de condition et bourgeois coutumiers de l'aisance, égaux maintenant devant la pénurie générale, se disputent les moindres lambeaux de ces récentes dépouilles forestières. C'est à qui aidera aux pesées pour être plus tôt servi, à qui tâchera de s'attribuer les meilleurs morceaux.

Puis chacun opère à sa façon le transport du lot qui lui est échu. Tel le charge sur son épaule robuste, et regagnant son logis ne résiste pas au plaisir de lancer un triomphant coup d'œil sur les tard venus, qui se morfondent et se morfondront longtemps encore aux derniers rangs de la queue. Telle pauvre mère souffreteuse a fait un lien à ses deux ou trois bûches avec un mouchoir pour avoir l'aide débile d'un enfant qui, tous les dix pas, laisse retomber le fardeau. Tel autre est venu avec une brouette et tel avec une simple corde qui lui sert à traîner derrière lui ces branches de chêne, dont le pavé rugueux mord et déchire la verte écorce...

Nous arrivons sur la place de la Bastille. Là, malgré le froid terrible qui règne, des groupes d'oisifs sont formés, où l'on dit et commente les nouvelles, et où chaque assertion vraie ou fausse sert de texte aux déclamations de maint orateur plus ou moins pittoresque dans ses termes, et surtout plus ou moins extravagant dans ses idées. C'est là que semble s'être donné rendez-vous, certaine d'y trouver un auditoire convenable, la caste, aussi nombreuse que variée, des brouillons mécontents, poltrons bravaches, nullités orgueilleuses et autres *grands* personnages sans aveu.

Ils critiquent, déblatèrent, proposent des mesures suprêmes. Celui-ci démontre par A plus B l'incapacité des chefs, et tout en couvrant de son mépris superbe ce qui a été fait, expose avec une enthousiaste complaisance pour lui-même ce qu'on aurait dû faire. Les auditeurs permanents applaudissent; des passants sourient. Celui-là, parleur mielleux et fleuri, a prononcé le grand mot de *trahison*, triste et banal argument qu'il est toujours si facile d'articuler, et qui, en état de guerre, semble être la seule arme à l'usage de la couardise et des vanités envieuses, en même temps que l'amère compensation aux vaillantes espérances déçues. Le mot trouve de l'écho parmi un certain ensemble de faces patibulaires ou rechignées; mais un mâle et robuste compagnon s'avance, qui, d'une voix bien timbrée, et accentuant ses simples paroles de gestes franchement énergiques, fait directement entendre que l'homme aux décevantes insinuations pourrait bien n'être rien de plus ni de moins qu'un ignoble agent de la Prusse, payé pour semer la discorde, la méfiance, et, partant, le découragement dans cette cité que l'ennemi désespère de réduire par la force. Ce nouveau venu obtient un tel succès, que le malencontreux orateur n'a qu'à disparaître bien vite s'il veut éviter le mauvais parti qui lui pourrait être fait.

Nous avisons un autre cercle, au milieu duquel un grand et crasseux escogriffe, aux yeux ternes et injectés de sang jaunâtre, au nez violet, pérore sur le compte des gouvernants et de la grosse bourgeoisie, qui, nageant dans l'abondance, éprouvent une cruelle joie à voir les souffrances, les privations décimer la brave population pauvre dont « ils veulent avant tout se débarrasser, » et que, à cette fin, ils sont trop heureux d'exposer à la double malechance des balles prussiennes et de la famine — famine qui d'ailleurs est toute factice et calculée.

Mais dans ce cercle encore un contradicteur se trouve qui, en deux ou trois vigoureuses apostrophes, a raison du maussade discoureur, dont le nez, selon lui, ne doit pas sa vive coloration aux seules rigueurs de la diète ou de la saison, et que l'on mettrait sans doute dans un singulier embarras si on lui demandait d'indiquer, avec possibilité de vérification, l'avant-poste où il a jamais couru le moindre danger.

Risée générale et rapide éclipse de l'escogriffe.

Je constate, en somme, qu'en dépit des misères réelles dont le sentiment peut être en outre avivé par de chagrines ou coupables suggestions, l'esprit général est encore à l'espoir, à la confiance.

Nous gagnons les boulevards, où, paraît-il, pendant la semaine qui précède le nouvel an, il est de vieille tradition que s'installent dans une suite de baraquements tout un monde de petits marchands, d'industriels, qui offrent aux passants des jouets, des bonbons, et mainte autre menue bimbeloterie.

Eh bien, cette année, malgré la gêne, malgré les affligeantes préoccupations, la tradition n'a pas tout à fait perdu ses droits. Les baraques se sont dressées, moins nombreuses que d'habitude sans doute, mais abondamment fournies d'objets qui, par leur nature d'ailleurs, ont su s'approprier aux circonstances exceptionnelles que nous traversons. Le bonbon est assez rare, et parmi les joujoux, c'est aux trompettes, aux tambours, aux fusils de fer-blanc, aux poupées portant le brassard d'ambulancière qu'appartient la place d'honneur; puis ce ne sont que marchands de pièces d'équipement civique : képis, bidons, gamelles, gobelets, cartouchières, lanternes dites *de rempart* ; puis aussi la chaude ganterie, et les ceintures de flanelle, et les bonnets dits *passe-montagnes*, et les guêtres de cuir, et jusqu'aux couvertures,... sans préjudice de cent étalages où les difficultés alimentaires se trouvent résolues avec cette ingénieuse et peu scrupuleuse imagination dont j'ai déjà eu de nombreux exemples le jour de mon arrivée, depuis le noir et hypothétique boudin où de fades grumeaux de riz bouilli remplacent le classique lardon, et qui atteint le prix de trois et quatre francs le demi-kilogramme, jusqu'à la crêpe confectionnée en plein vent sur des plaques de tôle graissées d'huile infecte, et qui fait cependant, au taux le plus modique, il est vrai, la joie gastronomique de maint pauvre diable trop cruellement soumis au rationnement municipal.

***

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

GIANNINO, ROI DE FRANCE (1).

Les deux mères. Dessin de F. Lix.

III. — L'ÉPINGLE DE LA COMTESSE MAHAUT.

Quand les sires de Nanteuil et de Croysex frappèrent à la porte du couvent, une vieille sœur tourière ouvrit à demi un guichet treillagé de fer et, d'un air à la fois inquiet et dur, leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Voir dame Marie de Cressy, répondit le baron de Nanteuil.

— Cette sainte maison renferme des filles du Seigneur, et non point des femmes mondaines, répliqua la tourière.

— Ecoutez, ajouta Croysex, nous n'avons pas le temps de discuter avec vous; prévenez madame l'abbesse que deux barons du royaume se présentent ici de la part de M^me^ la reine.

Le guichet se referma vivement, les gonds de la porte grincèrent et les gentilshommes furent introduits dans le parloir, où quelques moments après l'abbesse entrait à son tour d'un air hautain.

— Je ne puis croire, leur dit-elle, que la pieuse reine Clémence ordonne à ses chevaliers de forcer les portes d'un cloître; mais je lui témoigne mon profond respect en condescendant à vous recevoir malgré les statuts de notre ordre.

— Madame, dit vivement Nanteuil, nous n'avons nulle intention mauvaise à votre endroit; en aidant à l'accomplissement d'un nouveau bienfait de la reine, nous croyons au contraire remplir votre cœur d'une joie chrétienne. Sa Majesté vient de donner naissance à un fils qui sera notre roi; elle appelle pour le nourrir dame Marie de Cressy, mère elle-même d'un enfant depuis quelques jours...

Le visage de l'abbesse se couvrit de pâleur, et ce fut d'une voix assourdie par une intime colère qu'elle répondit :

— Je pourrais vous demander raison de l'outrage que vous adressez à ce monastère, messeigneurs! Le prenez-vous pour un asile de pécheresses, que vous y venez réclamer des Madeleines?...

— Vous parlez de la bonne renommée de votre nièce, reprit le baron de Croysex, y portons-nous atteinte? Si nous l'appelons encore dame de Cressy, c'est pour nous faire mieux comprendre; nul n'ignore qu'elle est devenue la femme du seigneur Guccio...

— Et n'est-ce point un déshonneur pour la famille? demanda impétueusement l'abbesse; une pareille union

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ne souille-t-elle pas sa race? Oui, cette malheureuse est venue ici pleurer sa désobéissance; elle y ensevelira sa vie; elle y cachera son enfant; à force de repentir, elle méritera l'indulgence du ciel et le pardon de ses frères.

— Ses frères, madame, ce sont eux qui l'ont amenée dans ce cloître. Si, comme vous le dites, la dame de Cressy avait volontairement enseveli sa douleur, ses larmes et sa maternité dans cet asile, loin de nous la pensée de la troubler; mais une prison, une tombe s'est fermée sur elle, nous voulons les clefs de la prison, et nous lèverons la pierre de la tombe...

— Je cède à la violence, fit l'abbesse, car vous causeriez un inutile scandale; suivez-moi donc, et si cette malheureuse consent à vous suivre, qu'elle aille ailleurs étaler sa honte! J'aurais espéré davantage des barons de Nanteuil et de Croysex!

— Eh! madame, s'écria Nanteuil, aucune loi salique n'exclut les femmes du droit au bonheur!

L'abbesse n'ajouta pas un mot; froide et rigide, elle passa devant les gentilshommes, ouvrit une petite porte, et d'un pas automatique monta plusieurs escaliers aboutissant à un couloir sur lequel s'ouvrit la cellule de la recluse.

Au bruit qu'elle entendait dans le corridor, Marie dressa la tête; elle distingua une marche pesante, des bruissements d'armures, des voix d'hommes; elle crut que ses frères venaient pour lui ravir son enfant. D'un mouvement plein de tendresse passionnée, elle le serra dans ses bras, se recula dans un angle de la chambre et attendit anxieuse, effarée, tandis qu'Amalec, à genoux, le pressait contre elle en pleurant.

Une chandelle de cire éclairait mal la cellule. La porte s'ouvrit, Marie distingua vaguement l'acier des cuirasses, la sombre figure de l'abbesse, et d'une voix entrecoupée de sanglots elle s'écria :

— Laissez-moi mon enfant! laissez-moi mon enfant!

— Oserez-vous soutenir que cette jeune femme reste volontairement ici? demanda Nanteuil à l'abbesse.

Ces paroles, le son de cette voix rassurèrent Marie, et avec un accent craintif encore, mais plein de douceur, elle ajouta :

— Vous n'êtes pas des persécuteurs de Guccio? vous n'êtes pas des ennemis de sa femme?

— Nous sommes, madame, répondit Croysex, les envoyés de la reine Clémence, et nous venons vous chercher de sa part pour vous conduire au Louvre...

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi, messire! reprit la recluse d'une voix tremblante; on m'a si cruellement atteinte dans mes affections, que je me défie même du bien... Au Louvre, moi! La pauvre prisonnière mandée par la reine! La liberté pour moi, le salut de mon enfant! Cela est si beau, après de telles tortures, que mon esprit refuse d'y croire, si mon cœur a besoin de l'espérer...

— Ne vous souvenez-vous plus de la promesse de frère Jordan, madame, et sa signature au bas de cet écrit suffira-t-elle pour vous rassurer?

Marie porta la lettre du moine aux lèvres de son enfant :

— Sauvé! lui dit-elle, te voilà sauvé! Je vous suis, messeigneurs... Hélas! dans ma misère, je n'ai point à faire de préparatifs; mon fils dans mes bras, je possède tous mes trésors... Viens, Amalec! Adieu, madame ma tante; j'ai tant de joie et de reconnaissance au fond de mon âme, que je ne saurais garder rancune de vos duretés!

Marie Guccio s'entoura la tête d'un long voile qui servit en même temps à garantir l'enfant du froid; puis, appuyée sur le bras de Nanteuil et suivie d'Amalec, elle descendit les escaliers, franchit la porte claustrale et respira avec avidité l'air froid du soir, l'air de la liberté.

Quand elle arriva au Louvre, il y régnait un grand mouvement. Depuis la naissance du dauphin, les seigneurs se ralliaient un peu du côté de Clémence, ou du moins ne cessaient de l'assurer de leur dévouement. La reine, assise dans un grand fauteuil et tenant sur ses genoux l'enfant royal, le couvait d'un regard plein de tendresses passionnées et craintives. Dans la foule des dames qui l'entouraient elle apercevait la sombre figure de la comtesse Mahaut et ne pouvait s'empêcher de frémir sous son regard, tant elle y sentait de haine. Tout entière à l'immense joie de tenir sur son sein la vivante image de Louis, elle n'avait point consenti jusqu'à ce moment à ce qu'une femme, pas même la régente Jeanne, prît un seul moment le prince Jean dans ses bras. Affaiblie par la souffrance, Clémence échangeait de rares paroles avec frère Jordan. Tout à coup la porte s'ouvrit, et l'on vit s'avancer entre les barons de Croysex et de Nanteuil Marie Guccio vêtue d'une simple robe d'étoffe noire, et dont le visage pâle s'encadrait comme celui de son enfant sous un voile semblable. Ce groupe était si touchant et si beau, qu'un murmure s'éleva dans la foule remplissant la chambre de la reine; Marie s'approcha de Clémence et plia les genoux. En ce moment les fronts des deux enfants se touchèrent, et par une sympathie spontanée, ardente, les deux mères en se regardant sentirent leurs yeux se remplir de larmes...

— Ah! madame! madame! s'écria Marie Guccio, vous êtes bonne comme un ange!

— J'ai besoin d'être aimée! dit la reine.

— J'ai besoin que l'on protége mon fils! répondit Marie.

— Ils sont beaux, innocents et malheureux tous deux, ajouta Clémence, Dieu veuille qu'ils se chérissent un jour comme deux frères; il me semble trouver en vous une sœur...

Et la reine, quoique faible jusqu'à la défaillance, prit un instant l'enfant de Guccio sur ses genoux. Quelques minutes après, Clémence témoignait le désir de rester seule avec la nourrice du prince Jean, frère Jordan et Amalec. Les dames d'honneur se retirèrent vivement froissées par la faveur dont Marie Guccio venait de recevoir les preuves, et Mahaut, qui s'éloignait au bras de sa fille Jeanne, répéta d'une voix aigre :

— Nous porterons le deuil du roi Jean avant d'avoir fini de porter le deuil du roi Louis.

— Tu entends, tu entends, Marie Guccio, s'écria la reine Clémence en cachant son visage dans ses mains, ils défendent à mon enfant de vivre; ils appellent, au fond de leur cœur, la mort sur son berceau... Jure, jure par tes chagrins, par ton ardente tendresse pour ton fils, de protéger, de défendre, même au péril de tes jours, l'enfant de ton roi mort et de ta reine désespérée... Jure-le, Marie Guccio, sur ton éternel salut et sur ton unique amour en ce monde...

— Madame, dit Marie, en reconnaissance de vos bienfaits, devant Dieu qui me voit, aux pieds de son ministre, je fais le serment de me dévouer à votre fils aux dépens de mon propre bonheur.

Clémence serra les mains de Marie.

— Comment s'appelle ton fils? demanda-t-elle.

— Giannino, madame.

— Tant mieux! ce sera un lien de plus entre eux que ces noms semblables. Rappelle-toi, Marie, qu'il faut te défier ici de tout le monde et voir un piége en toute chose... Je suis de trop à cette cour de France... Cet enfant renverse d'ambitieuses espérances... Jeanne, sur le point de devenir mère à son tour, songe que ce petit être vole la couronne sur laquelle s'étend la main de Philippe... Ne laisse jamais la comtesse Mahaut seule auprès de Jean de France... Ne permets jamais qu'une autre que toi le tienne dans ses bras... Quelle cour que la nôtre, Marie! et quels mystères s'y cachent, depuis ceux que les filles de Bourgogne ensevelissaient dans les tours de Nesle, jusqu'aux ténébreux complots de la princesse d'Artois! Ta chambre communique à la mienne, une draperie seule l'en sépare; Amalec élèvera ton enfant près de toi, près de nous: ce n'est pas moi qui t'enlèverai la joie de voir grandir Giannino...

Une heure plus tard deux enfants reposaient dans la chambre de Marie Guccio; le berceau de l'un portait une couronne royale d'où retombaient les rideaux fleurdelisés; le petit lit de l'autre, drapé de noir, n'avait aucun ornement. Assise entre les deux berceaux, Marie Guccio veillait; de temps en temps, d'un pas assourdi, elle allait jusqu'au seuil de la chambre de Clémence de Hongrie, et, la voyant sommeiller paisiblement, elle bénissait Dieu du fond du cœur.

Plusieurs jours se passèrent dans une tranquillité dont la veuve de Louis X avait grand besoin. Charmée de la douceur et de la grâce de Marie, elle s'attachait profondément à cette jeune femme brisée si vite dans les luttes de la vie. Avec elle Clémence pensait tout haut; près d'elle elle pouvait pleurer. L'écho des ambitions de la cour, des prédictions sinistres n'arrivait plus jusqu'à la chambre de Clémence. Sans leur donner l'ordre de s'éloigner, elle écartait ses dames d'honneur par sa froideur et surtout par la préférence accordée à la fille d'Eliabel. Clémence respirait à son aise et commençait à espérer quelque chose de l'avenir. Quand elle perdit son époux, elle supplia Dieu de l'appeler dans la même tombe; depuis la naissance de Jean, elle aspirait à la vie. C'est elle qui demandait maintenant les conseils des mires, et prenait en souriant les breuvages qu'elle repoussait quelques mois avant. Mais si Clémence, en faisant le vide autour d'elle, en concentrant sa vie dans son enfant, recouvrait le calme et presque la santé, ses ennemis, c'est-à-dire tous les ambitieux, ne cessaient point d'agir, soit ouvertement, soit au moyen de sourdes menées. La comtesse d'Artois parlait plus que jamais de l'état maladif du petit prince. Si bien que le peuple de Paris, qui s'était réjoui de voir naître un successeur de Louis le Hutin, s'affligeait à l'avance en entendant répéter qu'il n'était pas né viable. Les sympathies générales étaient pour la reine Clémence. Philippe ne possédait aucune des qualités qui rendent un roi populaire. On s'effrayait assez de vivre sous sa régence pendant quatorze années, pour souhaiter de ne point le voir devenir maître absolu. Plus que lui encore on détestait l'orgueilleuse comtesse d'Artois, dont l'influence était grande sur son gendre. Si le fils de Clémence mourait, on pouvait s'attendre à voir bien des misères s'abattre sur le peuple, pressurer le plat pays et ruiner à jamais la campagne. Dans son incertitude au sujet de la santé de l'enfant royal, le peuple se pressait journellement aux portes du Louvre, s'inquiétant de la reine et du prince Jean. Parfois de longues acclamations, mêlées de souhaits de bonheur, montaient en rumeurs confuses jusqu'à la chambre où se tenait la reine. Elle y trouvait un heureux présage et appelait Marie pour qu'elle les entendît à son tour. Les nouvelles rassurantes que l'on transmettait au peuple ne le satisfaisaient qu'à moitié. Il souhaitait juger par lui-même de la force vitale de son petit roi. Comme il n'était point possible de faire défiler dans les appartements royaux tous ceux qui s'intéressaient à la vie de Jean Ier, il fut décidé par le régent qu'on le montrerait au peuple d'un balcon du Louvre lors de la cérémonie de son baptême, qui devait être célébré douze jours après sa naissance. Il y eut à cette occasion de grandes réjouissances dans la capitale, les seigneurs rivalisèrent de luxe, les dames de parure; l'allégresse était véritablement générale, du moins dans la population parisienne. On n'avait pu refuser à la comtesse d'Artois l'honneur de tenir le roi sur les fonts du baptême; elle affecta pour son royal filleul une tendresse dont rougissait la régente et dont la reine Clémence s'effrayait. Celle-ci, encore languissante, n'avait pu quitter son appartement. Assise près de Marie Guccio, dont l'enfant sommeillait dans son berceau, elle attendait avec une impatience allant jusqu'aux larmes, le retour du cortége qui devait lui rendre son fils. Il lui semblait que cette cérémonie ne finirait jamais. Quand elle entendit le bruit de la foule et ses acclamations, elle pressa la main de sa compagne.

— Une heure de plus et je mourais d'angoisse! dit-elle.

Enfin les princes, la régente, la comtesse Mahaut apportent à la reine le fils qu'elle attend. La joie de Clémence est si grande qu'elle oublie la famille qui l'entoure, la cour qui la regarde. Son fils est pâle, il souffre; le poids de la couronne dont on a entouré son front lui fait mal peut-être... Clémence débarrasse Jean de ses langes, de ses hochets royaux, et le met sur les genoux de sa nourrice; puis elle rentre dans la salle et rejoint Philippe, Charles et Louis, ses beaux-frères Cependant la foule qui a suivi la cour ne se tient pas pour satisfaite. On lui a promis qu'elle verrait le fils de Louis X; elle l'appelle, le demande, l'exige. L'amour du peuple pour le fragile héritier de ses maîtres devient tyrannique. Des cris timides d'abord, impérieux ensuite s'élèvent à plusieurs reprises..

— Le roi! le roi! Jean Ier, Jean de France!

— Il faut satisfaire à ce vœu légitime, madame, dit la comtesse Mahaut d'une voix douce; permettez-moi de le prendre dans mes bras et de le montrer à ce peuple dont un jour il fera le bonheur.

— Cela devient indispensable, ajoute le régent. Qui sait si un revirement contraire au prince, à vous, à l'Etat, ne se ferait point dans l'esprit du peuple, à qui vous refuseriez une faveur si juste?

Clémence hésitait sans se rendre compte de son hésitation.

— Il le faut, répéta la comtesse d'Artois, d'une voix plus accentuée; vous ne serez donc jamais qu'une femme et jamais une reine!...

— Hélas! je suis une veuve et une mère... répliqua Clémence.

En ce moment s'approchèrent les sires de Nanteuil et de Croysex. Clémence les interrogea du regard.

— Jean de France! Le roi! Nous voulons voir le roi, répétait la foule.

— Madame, dit avec respect le baron de Nanteuil, nous permettez-vous d'agir ?

— Faites, messires, dit la reine.

Les deux gentilshommes s'élancèrent dans la chambre de Marie Guccio, prirent un enfant dans leurs bras, et l'enveloppèrent des langes à fleurs de lis.

— Messires..., cria Marie.

— Dieu sauve la maison de France! madame..., fit Croysex, en plaçant la couronne sur le front de la frêle créature.

Avec une rapidité justifiée sans doute par l'impatience populaire, les barons remirent l'enfant dans

L'épingle de la comtesse Mahaut. Dessin de F. Lix.

les bras de la comtesse Mahaut, qui gagna la grande salle. Son balcon plus vaste convenait mieux pour la solennité du petit prince aux Parisiens.

Tandis que la comtesse d'Artois traversait la pièce immense, dont les pages ouvraient les fenêtres, Mahaut tira de ses cheveux une épingle d'or.

— Quelque chose s'est dérangé dans votre parure? lui demanda Jeanne.

— Rien! répondit la comtesse.

En ce moment un douloureux cri d'enfant se fit entendre.

— Le prince s'est piqué, dit la régente en se penchant vers le prince.

— Silence! répliqua Mahaut, je viens de te faire reine de France (1).

(1) « Quelques-uns ont dit qu'on l'avait fait mourir en lui enfonçant une aiguille dans la tête pour qu'on ne s'aperçût pas

La comtesse d'Artois s'avança sur le balcon tenant dans ses bras tendus l'héritier de Louis X le Hutin. La foule pressée sur les quais applaudit avec ivresse et frénésie; Philippe et Charles prodiguèrent les largesses. Les cris de *Noël! vivat rex! los à Jean Ier! longue vie à l'enfant de France,* se prolongèrent avec

L'enfance de Giannino. Dessin de F. Lix.

un indescriptible enthousiasme... L'enfant pleurait toujours. Il faisait froid, on ne pouvait davantage laisser exposée à l'air de décembre la frêle créature; une dernière fois on la montra au peuple, puis les fenêtres

de sa mort. » (Brianville, *Abrégé méthodique de l'Histoire de France.*)

« ... Hæc arbitrata se manibus regem tenere, id effecit ut sequenti die moratur; sunt qui dicunt violenter strinxisse tempora, alii acutissimo acu transfixisse... » (Chiffet, *Ex lumine.*)

« ... La sera del giorno intesso in cui il bambino si morì. O perche quella signora glia forosse con un ago. » (Gigli, *Diario Sanese.*)

se refermèrent, et les barons de Croysex et de Nanteuil se hâtèrent de porter l'enfant dans la chambre de la nourrice.

Marie Guccio bondit au-devant d'eux, dévorant le nourrisson du regard; puis, fondant en larmes, elle le couvrit de caresses et le cacha dans ses bras comme si elle craignait qu'on ravît de nouveau ce cher dépôt à sa garde.

IV. — LES DROITS DU PÈRE.

Une tranquillité morne régnait au manoir de Cressy. A de rares intervalles résonnaient les hallalis de la chasse. Pierre et Janocte faisaient à Paris de fréquents voyages, et, chose singulière, si l'on se souvient de la hauteur dédaigneuse avec laquelle Jacques de Nanteuil et Arthur de Croysex s'étaient exprimés sur le compte des deux frères, ceux-ci n'avaient point à la cour de plus zélés protecteurs. Leur influence pesait-elle sur les sires de Cressy? Les fils d'Eliabel tenaient-ils à leur situation plus qu'à leur haine? Toujours est-il que leur réconciliation avec Marie paraissait franche, et que la jeune femme commandait en souveraine maîtresse au manoir paternel, où elle était revenue. Elle n'était plus l'ardente jeune fille de seize ans, imprévoyante dans sa tendresse pour Guccio; elle n'était plus la jeune femme confiante que nous avons vue assise près de la reine Clémence; la jeunesse même semblait s'être envolée de ce front de vingt ans, et dans ses yeux bleus se lisait un tel désenchantement de toute chose, que ses plus fidèles amis perdaient l'espoir de la consoler. Pensait-elle encore à Guccio? Plus que jamais. L'aimait-elle comme aux premiers jours? Oui, si la tendresse prend sa source dans la douleur qui la fortifie et la fait sainte. Marie ne désespérait même pas de revoir son époux; à des intervalles éloignés, mais réguliers, il lui écrivait et parlait de revenir en France; cette fois il userait de ses droits et l'emmènerait avec lui en Italie. Alors, entre sa femme adorée et Giannino son fils... Mais quand Marie lisait ces promesses de Guccio, loin de s'éveiller à l'espoir et de rêver dans l'avenir une félicité vainement poursuivie, elle s'arrêtait pensive, les yeux fixés sur la phrase où Guccio parlait de son enfant... Combien il l'aimait avant de le connaître ce fils dont Marie lui avait si longuement parlé dans ses missives datées du Louvre, alors qu'enivrée des joies de la maternité, elle voulait les faire partager à Guccio... Maintenant serait-elle jalouse de son enfant? Craint-elle que son mari lui préfère Giannino? Ces deux amours créent-ils une rivalité dont son cœur s'alarme? On serait tenté de le croire... Souvent la dame de Cressy regarde le bel enfant qui joue à ses pieds avec une sorte d'amertume. Quand elle le serre dans ses bras, c'est avec désespoir; elle laisse sur son front moins de baisers que de larmes. Mais, en opposition avec l'indifférence inexplicable qu'elle semble parfois ressentir pour lui, de quels soins elle l'entoure! avec quelle sollicitude elle veille sur sa santé! combien de nuits passées près de son berceau!

Pierre et Janocte, s'ils ont fait leur paix avec Marie, ne témoignent pas une hypocrite tendresse à Giannino; ils le supportent, voilà tout. Cette preuve vivante de la mésalliance de leur sœur amène sur leur front, dans leurs yeux et dans leurs paroles des signes de colère. Ils n'osent manifester tout leur mauvais vouloir à l'égard de Giannino, dans la crainte de s'aliéner la bienveillance de Jacques de Nanteuil et d'Arthur de Croysex. En effet, ces gentilshommes éprouvent pour l'enfant une affection ardente, comme un culte. Chaque fois qu'ils font une visite à Cressy, ils apportent à Giannino des jouets merveilleux, des armures à sa taille. Un jour ils lui amenèrent un cheval à peine de la hauteur d'un bélier, venu à grands frais de l'Angleterre. Giannino n'exprimait jamais un vœu sans le voir exaucé par ceux qu'il nommait ses grands amis.

— Nous donnerez-vous toujours ce titre? demanda un jour Nanteuil à l'enfant.

— Je serai fier que vous me le permettiez, répondit Giannino.

Les deux barons se regardèrent en échangeant un sourire rempli de complicité mystérieuse.

Pierre et Janocte s'expliquaient mal les assiduités de Nanteuil et de Croysex. Pendant quelques mois ils s'imaginèrent que l'un d'eux était épris de leur sœur et comptait demander sa main après avoir fait rompre son mariage. Mais rien dans la façon d'agir des deux barons ne vint justifier ce soupçon. Ils arrivaient ensemble au château; ils en sortaient ensemble. Jamais aucun d'eux ne demanda un entretien particulier à la dame de Cressy. Ils la traitaient avec un égal respect, et leur dévouement paraissait avoir son fils pour objet plutôt qu'elle-même. Les deux frères questionnèrent vainement Marie; elle se borna à leur répondre :

— La reine Clémence m'aimait, ils m'aiment par dévouement pour elle.

Chose étrange! Marie, qui devait beaucoup à la veuve de Louis le Hutin, prononçait son nom avec peine. Jamais depuis son retour à Cressy elle n'avait songé à l'aller voir au Louvre. Craignait-elle de réveiller dans l'âme de Clémence une douleur mal endormie? Evitait-elle de montrer à la mère la nourrice de l'enfant royal, parce que cet enfant était mort... Le soir même du jour où la comtesse Mahaut le montra aux Parisiens, le fils posthume de Louis le Hutin avait rendu le dernier soupir dans les bras de Marie de Cressy, sous les yeux de la reine Clémence... Ah! sans doute Marie chérissait profondément la veuve de Louis, car il eût été impossible de dire laquelle de ces deux femmes répandit les larmes les plus amères. Bien des seigneurs affirmèrent même que le désespoir de la dame de Cressy dépassa celui de Clémence. Mais tandis que la reine cherchait Marie pour pleurer avec elle, Marie fuyait la reine pour s'ensevelir seule dans une farouche douleur. Quand Amalec lui présentait Giannino, elle tressaillait, détournait la vue, et comme s'il lui rappelait le nourrisson dont le Seigneur venait de faire un ange, elle le repoussait, obéissant à un instinct plus fort que sa raison. Elle assista malgré son état de faiblesse aux funérailles royales que l'on fit à Jean Ier; et si jamais, après avoir quitté la cour de France, Marie ne visita sa royale amie, elle alla souvent à l'abbaye de Saint-Denis se prosterner devant la tombe de Louis le Hutin. Les frères du roi défunt, Philippe et Charles, commandèrent une statue de Jean Ier, que l'on coucha aux pieds de celle de son père; elle était de marbre blanc, d'un travail fin et délicat, et pour ne pas charger ce jeune front d'un poids inutile et dérisoire, une simple bandelette retenait ses cheveux (1). Au retour de ces pèlerinages, Marie rentrait à Cressy plus abattue, et rarement Amalec lui amenait ce soir-là Giannino...

(1) *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, par dom Félibien.

Clémence de Hongrie accusa dans le fond de son cœur la femme de Guccio d'ingratitude, et de son côté Marie ne parla jamais sans amertume de son séjour à la cour de France. Quand elle entendait Pierre ambitionner la faveur de Philippe, devenu roi après la mort de Jean, elle secouait la tête :

— Vous saurez plus tard, disait-elle, que l'affection des souverains est fatale. Malheur à qui les aime ! malheur même à qui en est aimé !...

Quelques années se passèrent. Giannino était un enfant beau, robuste pour son âge, habile à tous les exercices du corps, aimant avec passion les divertissements favoris du gentilhomme. Il élevait des faucons et des gerfauts, montait comme un écuyer son petit cheval à longue crinière, maniait dextrement un arc proportionné à sa taille; en même temps, il écoutait docilement les leçons de frère Jordan, et promettait de devenir un clerc habile. Son caractère franc et gai n'était pas exempt d'obstination; sa voix commandait, son geste avait une sorte de fierté enfantine. Toute femme, même une reine, pouvait être fière d'un tel enfant. Jacques de Nanteuil et son ami le remarquaient avec une joie sincère, et chaque fois qu'ils découvraient en Giannino une qualité nouvelle, ils en paraissaient reconnaissants à Marie de Cressy.

La bienveillance des barons de Croysex et de Nanteuil, soutenue par les prières de Marie, venait d'obtenir du roi Philippe une mission pour Pierre et Janocte de Cressy; le roi les chargeait d'inspecter quelques bonnes villes dont l'attachement à Sa Majesté paraissait un peu douteux. Cette première faveur pouvait mettre les talents des deux frères en relief, et si leur tendresse pour Marie ne s'augmentait point en raison des jouissances de leur orgueil, ils lui témoignaient du moins une déférence inusitée et affectaient de la consulter sur les meilleurs moyens à employer pour réunir une grosse somme d'argent sans trop pressurer leurs vassaux. Certes, le problème était difficile à résoudre; les pauvres gens de Cressy, ruinés par les précédentes guerres, ne gardaient pas un denier dans leurs chaumières dévastées. Pour la première fois Marie s'adressa directement à Nanteuil, et en obtint pour ses frères de telles avances de frais de voyages, que les orgueilleux gentilshommes purent se promettre d'étaler un luxe capable de rehausser l'honneur de leur mission.

Ils achevaient leurs préparatifs de départ, quand Marie reçut une lettre de Guccio annonçant un rapprochement prochain, immédiat. Guccio, le cœur rempli d'un double amour, revenait en France, avide de presser dans ses bras sa femme et son fils... Sa femme, il l'aimait de toute la puissance du souvenir; son fils, il l'aimait avec toute la passion qui pressent des félicités mystérieuses. Sans doute le nom de Marie revenait à chaque ligne, mais la pensée de l'enfant dominait celle de la mère... A la lecture de cette lettre, la dame de Cressy ne put contenir l'explosion d'une étrange douleur. Elle se jeta à genoux devant son crucifix, implorant la force et le courage; elle fit mander frère Jordan, et le supplia de la consoler, sans consentir à lui confier sa peine; elle se fit amener Giannino et le renvoya presque brutalement avec Amalec.

— Ah ! fit-elle enfin, quand elle se retrouva seule, les forces humaines ont leurs limites et je me sens à bout... Dieu lui-même me commande de prendre une décision énergique... Dût l'âme de Guccio se tromper au sentiment qui me presse..., dût son âme se briser sans retour comme la mienne..., il faut qu'il sache ! Il saura...

Marie prit fiévreusement une feuille de parchemin et se mit à écrire. Ses doigts couraient sur la feuille blanche; quand elle s'arrêtait, c'est que ses yeux voilés de larmes ne lui laissaient plus distinguer les caractères. Sans doute ce qu'elle racontait lui coûtait beaucoup... On eût dit qu'elle s'accusait parfois, à voir de quelle façon elle plongeait sa tête dans ses mains... Craignait-elle de garder une place trop petite dans le souvenir de son mari ? On l'aurait pu croire en lisant cette dernière phrase :

« Guccio ! Guccio ! tu le vois, si tu ne reviens que pour ton fils, reste à jamais en Italie... »

Son âme se brisait tandis que sa main traçait ces lignes, et quand elle entendit Amalec ouvrir la porte, la dame de Cressy cacha sous un Evangile enluminé sa lettre inachevée.

— Que veux-tu ? demanda Marie à sa servante.

— Messire Janocte vous prie de vouloir bien descendre dans la grande salle pour régler avec vous une affaire importante.

— Je te suis, Amalec.

Marie rangea ses cheveux sous sa coiffe de velour noir, essuya la trace de ses larmes et rejoignit ses frères

Les sires de Cressy lui voulaient dire adieu. Les montures attendaient dans la cour, les pages se tenaient en selle, les écuyers terminaient les derniers préparatifs de départ. Entre les seigneurs Picard de Cressy et la femme de Guccio, il n'y eut point d'épanchement de tendresse; mais en ce moment Marie se sentait l'âme si cruellement navrée, elle venait de renoncer d'elle-même et pour toujours peut-être à des joies si grandes, qu'oubliant les torts de ses frères, et se rappelant seulement que comme elle ils étaient les enfants d'Eliabel, descendue depuis si longtemps dans la tombe, elle ressentit, en les voyant partir, un déchirement qui raviva ses anciennes douleurs.

Le signal fut donné, Pierre et Janocte lui firent de la main un dernier signe d'adieu, les couleurs vives de la bannière aux armes des Cressy s'éteignirent dans la pénombre du soir, les sons de la trompe s'affaiblirent et Marie se trouva seule, toute seule sur la terrasse du château. En ce moment le tintement d'une cloche résonna doux comme une hymne; en même temps aussi, semblable à une étoile nouvelle allumée au firmament, une lumière brilla du côté de Nofl-le-Vieil.

— Hélas ! pensa Marie, jadis c'était un signal...

Puis elle ajouta :

— Le manoir est désert depuis tant d'années, qu'on pourrait le croire hanté par des fantômes... le fantôme du passé, sans doute.

Longtemps elle regarda la lumière incertaine et pâle, longtemps elle écouta la cloche sainte; quand elle rentra, elle oublia sa lettre commencée, et Giannino s'endormit sans son baiser. A l'aube, la cloche sonnait encore; Marie se leva rapidement et courut au monastère des frères ermites. Frère Jordan officiait à cette heure, et Marie se croyait mieux entendue de Dieu quand sa prière montait vers le ciel en même temps que celle du bon religieux.

Pendant que Marie assistait à la messe, une scène inattendue se passait au château.

Accourant de Nofl-le-Vieil au galop de son cheval, un jeune homme s'arrêta dans la cour de Cressy, puis, sans daigner répondre au serviteur qui l'interrogeait, il monta

le grand escalier, traversa plusieurs pièces et se trouva dans une chambre au milieu de laquelle s'ébattait un bel enfant rieur.

Amalec filait paisiblement dans l'embrasure de la haute fenêtre.

— Amalec, cria l'étranger, Amalec, ne me reconnais-tu pas?

— Seigneur Guccio ! vous ! vous en France ! Ah ! que madame Marie sera joyeuse !

— Amalec, poursuivit Guccio, tremblant d'une crainte mêlée de joie, quel est cet enfant?

— Giannino ! votre bambino, seigneur ! votre doux Giannino, à vous et à madame Marie !

Alors Guccio enleva l'enfant dans ses bras, le prit sur ses genoux, le dévora de baisers, l'appela des noms les plus tendres, adoucissant encore, pour lui parler, la langue si douce de sa patrie.

— Ma joie ! mon trésor ! répétait-il, mon Giannino, enfant béni ! Tes yeux ressemblent à ceux de Marie, et je crois revoir son sourire sur tes lèvres ! Quelle folie que l'amour d'un père ! Je t'aime depuis six ans. Je t'aime depuis que je sais que tu m'as été envoyé pour effacer mes misères et mes larmes... Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir combien tu vas rafraîchir mon cœur desséché par la lutte avec les hommes et les choses... Tu es beau ! ton âme est celle d'un ange ! M'aimeras-tu, Gianni? Veux-tu me laisser t'aimer, Giannino?

L'enfant, un peu étourdi de cette explosion de tendresse à laquelle Marie de Cressy ne l'avait pas habitué, se prêta doucement et avec grâce aux démonstrations de Guccio. Il s'assit sur ses genoux, s'émerveilla de la beauté de ses armes, et jouant avec le collier de Guccio, voulut à son tour le mettre à son cou.

— Je te le donne, dit Guccio.

— A moi?

— Mais je te donnerais ma vie, si tu me la demandais, petite tête blonde qui ne songe à rien encore !

En ce moment Marie parut.

Son premier mouvement fut de se jeter dans les bras de son mari. On eût dit qu'elle en écartait Giannino avec jalousie.

— Crains-tu donc qu'il te prenne jamais ta part de tendresse, Marie? demanda le jeune homme; oh ! ne redoute rien de pareil, et si tu voulais augmenter encore une affection à laquelle tu sembles attacher du prix, le meilleur moyen de la doubler n'était-ce pas de me donner Giannino?

— Tu l'aimes donc bien? demanda Marie avec une sorte d'inquiétude.

— Si je l'aime? demande-moi pourquoi je suis revenu.

— Ah ! fit Marie d'une voix défaillante.

Elle resta une minute immobile, hésitante, l'œil morne et baissé, la poitrine haletante, pâle comme une condamnée... Puis elle se dirigea vers la table, et regardant son mari et l'enfant qu'il dévorait de caresses, elle alluma un flambeau de cire et brûla la lettre commencée la veille.

— Il souffrirait trop, murmura-t-elle.

Tout le jour Guccio vécut dans une fête de cœur complète. Il était, pour la première fois, libre à Cressy. Nul témoin ne l'épiait; la bonne Amalec lui était dévouée comme à sa maîtresse; Giannino, avec la gracieuse amabilité de son âge, se prêtait à ses caresses et paraissait prêt à les lui rendre; Marie, soucieuse d'abord, retrouvait quelque chose des joies perdues.

— Nous quitterons la France, lui répétait Guccio, tu me suivras en Italie; nous vivrons à Sienne d'une douce vie, et mon vieux père t'aimera comme Eliabel ne t'a jamais aimée. Sous le ciel de mon pays, ciel d'azur que les fleurs embaument, tu retrouveras l'éclat de ta printanière beauté. La tristesse t'a pâlie; à force de me pleurer, tu as désappris le sourire. Le bonheur te le rendra, ce sourire...

— Ai-je assez de force pour vivre désormais? demanda Marie; la souffrance a plus ravagé mon cœur que mes traits... Je ne doute pas de toi, Guccio, je me défie de la destinée. Elle a tant promis jadis, pour tenir si peu !

— Et l'enfant, le bambino bien-aimé, tu l'oublies donc?

— Ah ! oui, l'enfant ! toujours l'enfant ! répéta Marie d'une voix troublée; il me prendra tout...

— Chère jalouse ! s'écria Guccio, oui, sans doute, il deviendra un peu ton rival dans ma tendresse, mais d'ordinaire les mères se réjouissent de l'amour du père au lieu de s'en effrayer... Tiens, maintenant je n'oserai plus t'adresser la prière que j'avais sur les lèvres.

— Parle, dit Marie, n'es-tu pas sûr de moi?

— Eh bien ! demain je pars pour Paris; il s'agit d'une absence de quelques jours, pendant laquelle je négocierai un nouveau système d'abaissement de la monnaie au profit de Sa Majesté... Dans une semaine je serai de retour à Nofl-le-Vieil... Laisse-moi emmener notre fils... laisse-moi le posséder à moi seul pendant mes heures de solitude... Depuis six ans tu possèdes Giannino, permets-moi de m'en faire aimer à mon tour, de le garder, de veiller sur lui... Je te le demande au nom de ton affection, au nom de mes droits sur cette chère créature...

— Emmène-le, Guccio, répondit tranquillement Marie, promets-moi seulement de revenir vite, bien vite...

Le lendemain, Giannino, heureux de faire un voyage, suivait sans regret Guccio. Le jeune père ne cessait de lui prodiguer une tendresse à laquelle Marie ne l'avait pas accoutumé.

L'affaire relative à l'abaissement des monnaies traîna en longueur, Guccio se vit obligé de repartir pour Sienne le plus rapidement possible, afin de préparer avec Tolomei un traité qui permît à Philippe de lever une armée si les hostilités recommençaient avec l'Angleterre. Guccio devait revenir à Paris pour la conclusion de l'emprunt.

Le mari de la dame de Cressy hésita sur ce qu'il devait faire; retournerait-il au château pour remettre Giannino dans les bras de sa mère ou l'emmènerait-il avec lui? Il s'agissait, après tout, d'une absence de quelques semaines. Lors de son départ de Sienne, Guccio laisserait l'enfant chez son aïeul et prendrait ensuite Marie à Cressy. En demandant à la jeune femme la permission de garder Giannino, il s'exposait à un refus. Mieux valait agir, Marie pardonnerait toujours.

Guccio quitta Paris... Mais depuis l'an de grâce 1326, on ne revit à Cressy ni l'époux de dame Marie ni le blond enfant qui s'appelait Giannino.

V. — LES SAUVEURS DU ROI.

Marie attendit... elle attendit des mois, des années... Elle cessa enfin d'espérer. Jamais le nom de Guccio ne sortit de ses lèvres, elle ne prononça pas davantage celui de Giannino. Seulement elle rendit plus fréquents les pieux pèlerinages qu'elle faisait à Saint-Denis, et il

ne se passait guère de semaine sans qu'on la vît prosternée dans le chœur de l'église, du côté de l'Evangile. Un jour, tandis qu'elle priait le front appuyé sur les pieds de la statue de marbre de Jean Ier, une femme prit place à côté d'elle, et, comme elle, cette femme pleura et pria longtemps. Quand elles se levèrent toutes deux et se trouvèrent en face l'une de l'autre, un double cri leur échappa :

— La reine Clémence!

— Marie de Cressy!

— Ah! dit la reine, si vous m'avez quittée malgré mon désir, vous n'en n'êtes pas moins, je le sais, restée fidèle à votre parole, et vous avez gardé souvenir de celui qui dort là...

— J'en meurs! répondit Marie d'une voix sombre.

— Ne puis-je rien pour vous, moi qui voudrais, non pas vous payer cette loyale amitié, mais vous prouver que je n'ai rien oublié non plus?

— Non, madame, fit Marie en secouant la tête... Vous ne pouvez rien...

— Et votre mari? demanda la reine.

— Je ne l'ai plus revu.

— Et votre enfant?

— Je ne le reverrai jamais! jamais!

Clémence serra les deux mains de la dame de Cressy.

— Veuve! sans fils! comme moi! Alors pourquoi nous séparer, Marie? Revenez dans ma solitude, vous m'y fermerez les yeux... Je sens se tarir en moi les sources de l'existence... Voyez-vous, Marie, j'avais placé trop d'espoir sur un fragile berceau... L'ange parti, la mère

Le retour de Guccio. Dessin de F. Lix.

n'a plus qu'à le suivre... Mon enfant! mon beau petit enfant! Dire que je l'ai tenu dans mes bras, rose et souriant, et que devant mes yeux je ne trouve plus qu'un marbre glacé...

— Un marbre glacé! répéta Marie comme un écho.

— Ah! poursuivit Clémence, il faut bien que Dieu réserve le ciel pour prix de nos douleurs : si la foi ne nous obligeait point à y croire, l'excès de nos maux nous le ferait inventer. Ma vie n'a été qu'une longue suite d'épreuves; j'aimais mon mari d'une tendresse exclusive; lui, dans un repli caché de son âme, gardait un souvenir persistant à la fille de Robert II. Il s'en voulait de la puissance qu'exerçait encore sur lui cette femme qui, après l'avoir trahi, torturé pendant sa vie, le poursuivait du fond de sa tombe... Mais, quoi qu'il fît, Louis revoyait Marguerite de Bourgogne dans sa pensée, tantôt éblouissante de parures dans son palais du Louvre, tantôt suppliante dans sa prison de Château-Gaillard... Moi j'étais une enfant timide, arrivant d'un pays presque sauvage. Je manquais d'éloquence pour m'exprimer, et peut-être la profondeur même du sentiment que je ressentais le rendait-il muet... Louis ne sut jamais combien il m'était cher... Je le perdis, et tu sais, Marie, l'excès de mon désespoir... J'attendais mon fils et je ne mourus pas; mon fils vint et je me repris d'un amour exalté pour l'existence. Marie! Marie! pourquoi Dieu me l'a-t-il enlevé? Bientôt on couchera aussi ma statue dans le chœur de cette église; alors tu te diras en t'agenouillant ici pour y prier : C'est la mort de l'enfant qui attira la mère dans sa tombe...

— Sa tombe ! sa tombe ! répéta la dame de Cressy, quoi ! pour cette frêle créature vous languissez et vous mourez... Un miracle du ciel pourrait vous le rendre, cet enfant ; une voix pourrait lui crier : « Sors de ton linceul, Jean Ier, roi de France. » ... Et quand je vous vois sanglotante et navrée, je suis tentée de vous dire...

Mais une voix l'interrompit.

— Priez, dit-elle, madame la reine, un ange recueille vos prières pour les remettre aux pieds de Dieu.

C'était le sire de Nanteuil, qui, appuyant sa main sur l'épaule de Marie, ajouta d'une voix basse :

— La comtesse Mahaut revit dans Jeanne, sa fille !

Marie courba la tête et se tut. Quelques instants après, la reine prenait le chemin du Louvre, et Marie suivait la route de Cressy.

La rencontre de Clémence de Hongrie laissa dans l'esprit de la femme de Guccio de profondes tristesses. Sa santé, de plus en plus ébranlée, lui permit moins fréquemment de retourner à Saint-Denis. Un temps vint même où Marie de Cressy fut incapable de quitter son fauteuil, et passa de longues journées regardant d'un œil vague la flèche du monastère des ermites, qui lui rappelait de pieuses pensées, et les tourelles de Nofle-Vieil, qui réveillaient les souvenirs de sa jeunesse.

Marie ne redoutait point la mort ; elle l'appelait, au contraire. Un à un se détachaient les liens qui la retenaient à la terre ; elle pouvait aller chercher dans le sein de Dieu le repos qui l'avait fuie en ce monde. Certes, Marie de Cressy rendrait au Seigneur une âme pure de faute grave ; rien ne l'avait entachée, pas même son amour, purifié d'ailleurs par la souffrance. Cependant elle mandait souvent frère Jordan, elle lui répétait qu'elle sentait le besoin de faire une confession générale, afin de n'emporter dans la mort nul secret capable de la troubler. En vain son directeur lui répétait-il qu'elle pouvait sans crainte paraître au tribunal suprême, Marie ne paraissait pas convaincue.

— Non ! non ! disait-elle, il faut que je parle bientôt, demain s'il se peut, aujourd'hui si j'en sentais le courage... Mes souffrances étouffées m'absoudront-elles de mon mensonge ? Car le mensonge peut être dans le silence comme dans la parole... J'ai tant souffert, tant pleuré, que j'ai le droit de compter sur la céleste miséricorde.

Un soir, dévorée par la fièvre et sentant le délire envahir son cerveau, Marie dit à son confesseur :

— L'heure est venue, écoutez-moi ; devant l'éternité qui s'ouvre, je jure que la vérité seule sortira de ma bouche ; si extraordinaire qu'elles paraissent, croyez à mes révélations. Hélas ! j'aurais dû les faire plus tôt peut-être... Clémence de Hongrie ne fût pas morte !

— Ma fille ! ma fille ! revenez à vous, n'allez point vous accuser de fautes imaginaires.

— Des faits, mon père, je raconterai des faits seuls. Vous vous souvenez de la nuit pendant laquelle la veuve de Louis X mit un fils au monde... Vous vous souvenez de cette parente qui sans trêve répétait :

« L'enfant royal ne peut vivre ! »

Marie poursuivit :

— Vous vous rappelez Giannino ? Ah ! ces noms : le Louvre, Guccio, mon enfant, la reine, la comtesse d'Artois, bourdonnent dans ma tête affaiblie... Mahaut détestait Clémence ; elle souhaitait la couronne pour l'enfant de Jeanne, au besoin elle l'eût volée... Pareille à une louve guettant sa proie, elle attendait l'occasion d'un péril ou méditait un crime ; les moyens lui importaient peu. Mahaut n'avait pas de conscience, peut-être ne croyait-elle pas en Dieu... Vous me portiez intérêt, vous crûtes me sauver en m'appelant à la cour... Mon père ! mon père ! vous m'avez perdue ! Sans vous Giannino vivrait, sans vous je ne mourrais pas désespérée. Mahaut voulait tuer le fils de Louis le Hutin, elle le voulait, et les princes, les barons la surveillaient. Ils avaient aimé Louis et protégeaient sa veuve. Quand la comtesse d'Artois voulut, après le baptême de Jean, le montrer au peuple, les amis de la reine, par une intuition subite, comprirent que l'enfant de France courait un grand danger... Je vous l'ai dit, Mahaut est un monstre... Elle insistait toujours pour présenter l'enfant à la foule ; plus elle insistait, plus les barons de Nanteuil et de Croysex se défiaient. Enfin, pressés, n'osant se soustraire davantage à la demande de Mahaut, aux exigences du peuple, ils entrent dans la chambre des enfants. Jean de France reposait dans son berceau ; j'avais jeté sur lui les langes brodés de fleurs de lis dont on le para pour le baptême. Guccio était sûr mes genoux. Nanteuil saisit mon enfant, vous comprenez, Giannino, mon fils à moi, pose sur sa tête la couronne de Jean, l'entoure des langes royaux et va sortir quand je me précipite au-devant de lui.

— « Qu'allez-vous faire ? demandai-je.

— « Sauvons le fils du roi ! » me répondit-il.

— Mon père, j'avais juré devant vous, devant la reine, de sacrifier mon bonheur, mon avenir à son enfant, mon maître et mon roi. Je ne répliquai rien, et, plus froide qu'une morte, je restai immobile, pétrifiée, regardant la comtesse d'Artois qui enlevait brusquement Giannino. De loin je distinguai de longues acclamations, puis le baron de Nanteuil me rapporta mon enfant. Giannino pleurait. Il souffrait ; qu'avait-il donc ? J'enlevai les ornements mensongers dont on l'avait paré, sa couronne dérisoire ; je l'embrassai pour le calmer, je le pressai sur mon sein. Hélas ! mon père, tout fut inutile ; quelques heures après il expirait dans mes bras : il mourait assassiné par la comtesse d'Artois ! il mourait à la place de Jean Ier, son seigneur ! Ah ! je n'accuse pas sans preuve, mon père. Si vous voulez voir l'instrument qui frappa Giannino, le voici.

Marie tira d'un coffret une longue épingle d'or.

— Mahaut l'avait enfoncée dans la tête de mon enfant, reprit Marie d'une voix saccadée ; les barons, en substituant Giannino au roi Jean Ier, avaient eu raison de le dire, ils sauvaient la maison de France. Ils sauvaient le fils de Clémence de Hongrie pour laisser assassiner à sa place le fils de Guccio. Rappelez-vous mes larmes, mon désespoir, dont rien ne paraissait justifier la violence. Rappelez-vous, mon père, la folie de douleur qui s'empara de moi.

— « Comme la dame de Cressy aimait son nourrisson ! » répétait la cour.

— Et je devais, surveillée par les sires de Nanteuil et de Croysex, étouffer le bruit de ma souffrance ; je devais, fidèle jusqu'au martyre, garder la parole donnée d'immoler mon bonheur pour le salut de Jean Ier. Je quittai le Louvre, laissant dans les larmes une reine que j'aimais et que d'un mot j'aurais pu consoler. Sa tendresse l'aurait trahie, la substitution de l'enfant se fût découverte, et la comtesse d'Artois vivait encore. J'emmenai à Cressy le fils légitime de Louis X le Hutin ; je le fis passer pour Giannino, l'enfant de Guccio ; je l'aimai le plus qu'il me fut possible, mais je ne le regardai jamais sans me souvenir de ce que me coûtait sa vie.

Mon enfant à moi reposait à Saint-Denis, couché aux pieds du dernier roi. Un jour la tentation me vint de tout révéler à la reine... J'allais trahir le secret de l'existence de Jean le Posthume, quand Jacques de Nanteuil me rappela ma parole. Lors du voyage de Guccio en France, la force me manqua pour révéler à mon époux que Giannino n'était pas son fils. Vous savez comment l'enfant me fut enlevé. Vous savez que Guccio ne m'a jamais, depuis cette heure, donné de ses nouvelles. J'ignore ce qu'est devenu le fils de Clémence de Hongrie; je le quittai enfant; s'il existe encore, il est d'âge à comprendre ses droits, à les faire valoir, à réclamer le trône de son père, à redemander à Jean II l'héritage de Louis X. J'ai consigné tous les faits relatifs à sa naissance dans un mémoire dont vous ferez tel usage que vous croirez utile. Les sires de Nanteuil et de Croysex ont relaté les mêmes faits dans leur testament; le premier confia ses volontés dernières à l'évêque de Paris, le second à l'abbé de Saint-Denis. Tous deux rapportent exactement ce qui concerne la substitution de mon fils à l'enfant royal; tous deux ont vu sur le crâne du véritable Giannino l'épingle d'or de la comtesse d'Artois, avec laquelle j'attache ces feuillets.

Frère Jordan prit le mémoire des mains de la dame de Cressy. Epuisée par ces révélations, Marie resta un moment immobile, les yeux clos, pâle comme une trépassée. Elle rassembla ses dernières forces pour ajouter:

— Je ne mourrai pas en paix si vous ne me donnez l'assurance qu'il sera fait à l'égard de Jean Ier comme le souhaitaient ses protecteurs. Je n'ai point agi dans un but d'intérêt personnel, je me suis sacrifiée; mon immolation doit porter ses fruits. Promettez-moi, mon père, de remplir la mission que je vous confie au moment de descendre dans la tombe. Promettez-moi de partir pour l'Italie, de vous mettre à la recherche de Guccio et de Giannino, puisque l'héritier du trône de France est connu sous ce nom. La famille de mon mari était originaire de Sienne, vous ne pouvez dans cette ville manquer de renseignements et de lumières. Dites à celui que j'ai tenu si longtemps sur mes genoux qu'il n'a pas dépendu de moi de faire sa destinée plus heureuse... et, s'il se souvient de Marie de Cressy, priez-le de faire célébrer des messes pour le repos de son âme.

— Pauvre femme! s'écria le moine, vous avez suivi la voie douloureuse; l'heure de la récompense arrive pour vous, partez sans crainte, entrez dans le repos éternel.

— Vous n'avez pas juré, mon père, dit Marie avec angoisse.

— Ma fille, croyez-vous le roi plus heureux que le moindre de ses sujets? Giannino vivant de la vie commune a-t-il quelque chose à envier au roi Jean?

— Peu importe! dit Marie, nous devons lui révéler ce qu'il est. Se taire maintenant serait une faute, une injustice; nous n'avons pas le droit de disposer de sa destinée.

— Et que peut un pauvre moine dans les moyens tortueux de la politique? Nous appartient-il de faire et de défaire les rois?

— Voulez-vous me voir mourir désespérée? demanda Marie de Cressy; voulez-vous que j'expire un blasphème aux lèvres?... Vous m'avez soutenue, consolée pendant ma jeunesse; m'abandonnerez-vous à l'heure de l'agonie?

— Vous me comprenez mal, dit le moine.

— Jurez! jurez! répéta Marie de Cressy.

— Eh bien! ma fille, je vous fais devant Dieu la promesse d'employer tous mes soins à rétablir sur le trône de France son légitime roi Jean Ier le Posthume.

— Je meurs tranquille, dit Marie; je vais là-haut retrouver mon enfant.

VI. — NECCA.

On était au printemps, la terrasse de la maison du vieux Guccio de Mino Baglioni enchantait le regard par ses corbeilles fleuries, tandis que les orangers et les lauriers-roses, les grenadiers et les daphnés formaient un escalier de haies odorantes descendant jusqu'aux vastes jardins peuplés de nymphes de marbre demi-voilées par les ombrages ou ruisselantes de l'eau des fontaines. La maison, triste au regard des passants et fermée du côté de la rue, étalait ses sculptures sur la façade de la terrasse. Au dehors, garnie de grilles en fer, cloutée d'acier, munie de guichets, de cadenas, de heurtoirs, elle paraissait plus rébarbative qu'hospitalière, et ressemblait de loin à quelque prison mystérieuse. Mais à peine en franchissait-on le seuil, que tout s'éclairait, brillait et rayonnait à miracle. Le corridor dallé de faïences fleuries, les niches remplies de vases de bronze, d'émail et d'albâtre, les escaliers à larges rampes, au fond en perspective la terrasse et le jardin, tout contribuait à séduire le regard et à persuader que l'heureux habitant de cette demeure possédait une baguette enchantée. Si un étranger demandait à Sienne : « Quel est le propriétaire de cette maison? » on saluait en répondant : « Guccio de Mino Baglioni, le patriarche de la finance. »

Le vieillard comptait plus de quatre-vingts ans. Il en portait allègrement le poids. Si la chevelure était blanche, l'œil restait vif, la bouche souriait avec la franchise de la jeunesse, et le vieux Mino Baglioni continuait à se lever avec l'aube et travaillait sans relâche jusqu'à la nuit. De grands chagrins l'avaient éprouvé sans parvenir à le rendre haineux ou défiant. Il gardait pour toute famille son petit-fils Giannino, dont le père, Guccio, était mort depuis longues années. Le jeune homme ressentait pour son aïeul une vive tendresse. Il savait à ce vieillard un gré infini d'avoir rajeuni sa maison, ses goûts, et permis à l'adolescent les plaisirs de son âge.

Mino Baglioni, concentrant toutes ses espérances sur son petit-fils, se préoccupait avant toutes choses de son bonheur, et, s'il persistait dans un labeur ardu, c'était dans le but d'augmenter sa fortune.

Giannino, d'une nature ardente, capricieuse, avait plus d'une fois inquiété son aïeul. Mino eût souhaité que Giannino se mariât de bonne heure et lui rendît ainsi une famille que des morts successives avaient fauchée. Mais le jeune homme remit de mois en mois, d'année en année, redoutant toute chaîne capable de gêner son humeur vagabonde. Il ne rencontrait nulle part, disait-il, la compagne rêvée, et reculait devant un mariage de raison. D'autres fois il objectait la médiocrité de sa situation présente ou le peu de beauté de la jeune fille dont Mino voulait faire sa fiancée. Giannino atteignit de la sorte l'âge où l'homme devient grave en dépit de lui-même; il comprit le côté sérieux de l'existence, il sentit le besoin de se reposer dans une grave et chaste affection, il voulut aussi donner à son aïeul la joie longtemps refusée de l'entourer d'êtres chers à son cœur, et, comme on se décide à renouveler son

genre de vie, il prit la résolution de se marier. Ce premier point arrêté, il consulta Mino Baglioni sur le choix qu'il devait faire.

— Mon enfant, lui répondit le vieillard, quand je regarde autour de moi, cherchant quelle femme réunit assez de qualités pour satisfaire à la fois ton orgueil, ton bonheur et tes intérêts, mes yeux s'arrêtent sur Necca Vanni Agazza. Son père est un des plus riches négociants de Sienne et comptera une grosse dot à son gendre. Necca est aussi jolie que bonne. Elle refuse depuis longtemps de nobles et opulentes alliances, et je ne sais quel pressentiment m'affirme qu'elle ne te repousserait pas.

— Est-ce que jamais...?

— Non, Giannino; quelques mots échappés à son père, mon ancien ami, presque mon parent, me le laissent supposer, voilà tout. Il n'est point naturel que Necca, jeune, belle, intelligente, atteigne ses vingt ans sans que son cœur ait battu. Parfois, quand elle accompagne ici Vanni Agazza, je l'ai entendue parler du bonheur comme d'un rêve dont elle n'attendait pas la réalisation, et soupirer quand je lui montrais une réalité prochaine. On a même parlé pendant plusieurs mois de son entrée au couvent. Alors, Giannino, tu faisais à Sienne de bruyantes folies. Depuis, Necca revient plus souvent ici; elle aime le vieillard, dont elle réjouit les yeux; mais qui sait si elle ne l'aime pas pour l'amour de Giannino lui-même?

Aux tombeaux de Saint-Denis. Dessin de F. Lix.

— Cette espérance me comblerait de joie. Necca est si belle, si douce! Je redoute seulement qu'elle soit trop parfaite pour moi.

— Ce qui me peine, moi, mon enfant, c'est de ne pouvoir te donner en te mariant une fortune royale. Hélas! Giannino, notre maison est déchue de sa prospérité européenne. Le temps n'est plus où les Tolomei prêtaient de l'argent aux rois, lançaient des flottes sur les mers et disposaient du commerce de Gênes, de Sienne, de Naples et de Rome. Alors notre crédit n'avait pas de limite, notre parole était tenue pour un traité, notre signature valait de l'or. Je t'aurais offert les richesses d'un doge, et Necca, la fille adoptive de ma vieillesse, eût trouvé les diamants d'une reine dans son coffre de mariage... Les guerres ont épuisé l'argent; les royaumes, divisés, déchirés, ruinés, n'offrent plus de garanties; la famille Tolomei, nombreuse comme une tribu de patriarches, s'est presque éteinte; j'ai perdu ton père, dont les capacités soutenaient notre maison, et qui négociait les affaires de banque en France et en Angleterre; tu vas rester seul; cette villa, une aisance modeste, voilà tout l'héritage de ton aïeul, qui te devait une fortune de prince, puisqu'il l'avait reçue de son père.

— Ah! s'écria Giannino, pouvez-vous parler ainsi? Qu'avez-vous négligé pour ma prospérité, pour mon bonheur? J'ai joui de tous les plaisirs d'un gentilhomme, j'ai vécu à Sienne dans une liberté dont j'abusais trop, et que jamais vous ne m'avez reprochée. Vous me gâtiez, vous m'aimiez, et c'est vous qui poursuiviez le labeur dont les fruits m'étaient destinés... Oh! pour moi, grand-père, ne gardez ni regrets du passé ni souci de

l'avenir; si ce que je possède ne satisfait pas encore toutes mes ambitions, je l'augmenterai, soyez-en certain. Pourquoi les Tolomei, de banquiers qu'ils étaient, ne deviendraient-ils pas hommes politiques? Cette voie me séduirait plus que l'autre, je l'avoue, et je me crois moins propre aux affaires de finances qu'aux négociations de la diplomatie et du gouvernement des villes et du peuple. Le chemin que j'ai parcouru me laisse l'espoir d'atteindre plus haut. Ma situation est florissante, je veux la rendre enviable. Ne suis-je pas déjà trésorier général de la république de Sienne? On m'a nommé recteur de la maison de la Miséricorde. A la prochaine élection des Douze, mon nom, j'en suis certein, sortira de l'urne. Je serai magistrat pour quelques mois, influent à Sienne, et dès lors en situation de vouloir et d'obtenir davantage. Vous ne me saviez pas ambitieux, grand-père; je le suis en dépit de la légèreté de ma conduite pendant ma première jeunesse.

Vous souriez... Eh! bien souvent je me suis dit que l'étourneau que vous connaissez cachait un oiseau de race, aigle ou vautour. Et si j'avais, comme mon père, été chargé d'une mission pour la France, il me semble qu'elle eût retenti du bruit de mes aventures de guerre et d'amour...

La bénédiction. Dessin de F. Lix.

— Ton pauvre père! je crois l'entendre en t'écoutant. Des aventures? nul n'en eut plus que Guccio! Des amours? les siennes eurent une issue fatale. Ne te souviens-tu donc pas, quand tu étais enfant, de la jeune femme qui te berçait sur ses genoux?

— Elle était triste et pâle, m'embrassait peu, et ne réalisa jamais pour moi ce que l'on raconte de l'amour maternel. Les étrangers m'aimaient davantage, et je retrouve plus distinct dans mon souvenir le visage de deux gentilshommes que celui de Marie de Cressy.

— Tous sont morts, Giannino; j'ai vu l'une après l'autre se fermer leurs tombes. On prépare la mienne, j'attends de toi que la fin de ma vie ressemble à celle d'une splendide journée.

— Voici le matin qui entre! dit Giannino.

En effet, une jeune fille parut dans la salle, et sa beauté rayonnait de tant de grâce, que le vieillard et le jeune homme en restèrent éblouis.

Necca, troublée par la persistance du regard de Giannino, courut au banquier et lui présenta son front. Puis, attirant un siége bas, elle s'assit à ses pieds.

— Ai-je donc dans ma personne quelque chose d'inaccoutumé? demanda-t-elle en riant à Mino de Baglioni.

— Non, chère fille, répondit le vieillard, seulement vous devez avoir remarqué ceci : quand nous avons vivement désiré un bijou, une perle, un diamant, à l'heure où nous tenons l'objet convoité en notre possession, il nous paraît mille fois plus précieux encore;

l'homme est essentiellement avare et jaloux de son bien; en même temps il en est orgueilleux. Eh bien, Necca, la perle de Sienne, me paraît aujourd'hui plus belle, plus tendre et meilleure, parce que...

— Eh bien? demanda Necca d'une voix légèrement altérée.

Giannino s'avança, plia le genou et lui prit la main.

— Parce que, si vous le voulez, Necca, dès ce jour vous deviendrez la femme de Giannino, la fille bien-aimée de son aïeul... Vous accueillerez ma tendresse et vous lui payerez la sienne. Vous me rendrez heureux et vous remplirez son âme de la plus grande joie qu'il ait ambitionnée. Voilà, Necca, pourquoi mon grand-père sourit en vous regardant, et pourquoi, vous suppliant de devenir mienne, je sens monter des larmes dans mes yeux.

Necca pressa l'une des mains du vieillard, et, d'un geste charmant, posa l'autre sur son jeune front.

— Bénissez-moi, lui dit-elle, comme je sens à cette heure que Dieu me bénit et me protége.

— Est-ce une promesse, Necca?

— C'est un serment, répondit la jeune fille en levant sur Giannino des yeux remplis d'une joie pure.

— Je ne me trompais donc pas, demanda Mino de Baglioni, quand je disais à Giannino : Necca cache un secret au fond de sa pensée.

— Non, Mino, non, mon vénéré père! Vous lisez mieux dans mon âme qu'il ne le pouvait faire, je me sentais moins timide avec vous... Je parlais si souvent de Giannino, d'ailleurs, que vous avez dû me comprendre tout de suite; je n'avouais pas, mais je ne dissimulais rien... Et à cette heure, maintenant qu'il me prie de l'aimer, pourquoi dissimulerais-je? J'aime Giannino et je l'ai toujours aimé; je n'ai point compris que cette tendresse naissait en moi, je l'ai toujours sentie... A partir de cette heure je lui donne toute ma vie. Heureuse ou misérable, sa destinée sera la mienne. Si, même après avoir juré de m'aimer au pied de l'autel, Giannino devenait infidèle, je ne me croirais point dégagée de ma parole.

— Chère et adorable créature! s'écria Giannino, tu veux donc me faire craindre de ne pas t'aimer assez?

— Jamais vous ne m'aimerez assez, Giannino, car vous avez à compenser le temps perdu!

— Necca, je jure...

— Ne jurez rien! Mino, je veux désormais que vous m'appeliez votre fille. J'aurai de la sorte le droit de vous entourer de soins et de tendresse. Vous rappelez-vous, Giannino, qu'un jour je faillis me noyer en tombant dans le grand bassin... Je crois bien vous être redevable de la vie.

— Ah! Necca, vous m'avez sauvé d'un danger bien plus grand. J'ai des défauts... Je vous les sacrifierai tous. J'étais joueur, et sur un coup de dé jadis je risquai une somme, une grosse somme. Je la perdis. Avouer ma faute à mon grand-père me semblait impossible... Alors, avec votre cœur d'enfant, vous fîtes une chose charmante; rassemblant vos bijoux et les diamants de votre mère, vous les apportâtes à mon aïeul en lui demandant de vous prêter sur ce gage tout ce qu'il pourrait... Et comme il vous répondit que les Tolomei ne connaissaient pas ce genre de commerce, vous tombâtes à ses pieds en répétant :

— « Si vous me refusez, qui payera donc la dette de jeu de Giannino? »

Mon grand-père vous embrassa, et jamais il ne m'a grondé.

— Certes, Giannino, nous avons déjà de bons et lointains souvenirs... Oubliez-vous notre promenade un soir dans la campagne de Rome? Vanni Agazza marchait à côté de Mino de Baglioni, nous courions... Pourquoi? Pour courir, sans doute. Tout à coup, une vieille femme, drapée dans ses haillons bizarres, se dressa devant nous en murmurant une prière. Je vidai ma bourse entre ses mains, et comme sa misère était grande, sa reconnaissance fut sincère; elle me regarda attentivement, obstinément même, et me répéta :

— « N'espère pas échapper à ta destinée, tu seras la femme d'un roi! »

Elle disparut comme par enchantement, et je restai muette de surprise. Vous, Giannino, vous sembliez sérieux, inquiet, et la rencontre de la sorcière des Abruzzes vous fit beaucoup réfléchir... Maintenant je comprends le sens de cette prédiction : oui, je serai la compagne d'un roi! car vous êtes le maître de ma destinée, mon seul et souverain seigneur.

— Cela est bizarre, bien bizarre, répéta Giannino. Le souvenir de cette aventure s'était complétement effacé de mon esprit. Et voyez quels rapports dans nos existences! L'autre soir, un inconnu m'aborde proche du couvent de fra Bartholomeo, et, dans un entretien rempli de mystérieuses réticences et de révélations mêlées de questions presque indiscrètes, il m'a répété ce que vous avait annoncé la sorcière des Abruzzes. Il a trouvé sur mon front des signes de royauté, il m'a promis un trône, il m'a promis...

Giannino s'arrêta, et son regard devint vague comme s'il se fixait sur un objet lointain. Necca l'observait avec une sorte de tristesse.

— Quelle folie! s'écria enfin Giannino. Notre couronne, c'est notre jeunesse; notre royaume, cette chère et vieille maison; nos sujets, de loyaux serviteurs et les pauvres nombreux dont tu soulages les misères. L'avenir, le splendide avenir qui m'attend, Necca, c'est ton amour de vierge et ta beauté de femme, c'est la joie de vivre avec toi, entre le fauteuil de mon aïeul et les berceaux des enfants que tu berceras dans tes bras... Unissons sans crainte ton empire chimérique à mes fantastiques Etats: nous sommes sûrs de ne rien risquer, et nous gagnons ce qui dépend de nous seuls et de Dieu.

Necca plaça ses mains dans les mains de Giannino.

Mino de Baglioni se leva, ouvrit une cassette, y prit un anneau, en tira un second de son doigt, et les remettant tous deux à son petit-fils :

— Prenez les bagues de noces de Guccio et de sa femme, dit-il; qu'elles soient le gage d'une tendresse aussi vive, mais moins vite brisée.

Giannino reçut les anneaux; il allait en passer un à la petite main de Necca, quand fra Bartholomeo, traversant rapidement la salle, se plaça entre les deux jeunes gens.

— Que faites-vous, mon père? demanda le vieux banquier au moine; ces enfants réalisent mon vœu le plus cher en échangeant les anneaux de fiançailles.

— Des fiançailles entre eux? Je le défends! s'écria fra Bartholomeo.

Puis, tirant de son sein une large lettre scellée qu'il remit au jeune homme :

— Lisez! dit-il, c'est un message de Rienzi.

R. DE NAVERY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS PREMIERS ANCÊTRES (1).

L'HOMME MIOCÈNE EN FRANCE.

Il ne faut pas omettre non plus, parmi les causes qui contribuent à la destruction du globe terrestre, l'action du vent, qui a soulevé les poussières et les a portées dans les cours d'eau et dans la mer; cette action est assez faible, il est vrai, mais elle existe.

D'où vient la terre, alors? elle doit s'user? Sans doute, elle s'use. Le soleil, avec sa chaleur et sa lumière, le froid, la neige, la gelée, la sécheresse, l'humidité, toutes ces alternatives usent et désagrégent peu à peu les roches les plus dures et en font de la terre. C'est ainsi que nos montagnes et nos collines s'aplanissent peu à peu, lentement, il est vrai, mais chaque jour d'une manière certaine, irrémédiable...

Parcelle à parcelle, tout s'en va dans la mer!

Dernière dégradation à constater : la mer elle-même ronge directement la terre ; elle enlève les falaises, elle égrène sans relâche les rochers. Quelquefois elle apporte des dunes; mais ce n'est qu'un faible apport, qu'elle reprend par le vent ou grâce à quelques courants marins qui se déplacent ou s'établissent.

Tout ce mécanisme est grandiose et cependant bien simple; il se réduit à ceci : nous nous usons de tant de millimètres par an; notre sol dépasse la mer de tant de mètres. Donc, divisant l'un par l'autre, *dans tant de siècles, nous serons au-dessous des eaux!*

Heureusement l'équilibre détruit tend à se rétablir, sinon également, du moins par places. C'est ce que nous voyons depuis la disparition du continent polynésien. Les feux volcaniques et les zoophytes s'en chargent : les premiers, en produisant ces pitons élevés qui dominent la plaine liquide de plusieurs milliers de mètres; les seconds, en créant peu à peu les îles madréporiques, que la mer ronge dès le premier jour de leur émersion, mais ne détruira que dans des myriades de siècles, tant leur structure est solide.

Mais revenons au passé qui nous occupe, non à l'avenir.

Donc, quand le continent océanien disparut, l'océan Pacifique forma un immense désert d'eau, semblable à l'océan Atlantique, qui s'étend aujourd'hui au-dessus d'un autre continent submergé. Ce Pacifique quaternaire ne différait pas sensiblement d'ailleurs de ce que nous voyons aujourd'hui.

Il est probable, quelles qu'aient été la cause et la forme de cet affaissement formidable, que les habitants de ces espaces ont pu, au moins en partie, se réfugier sur les terres voisines; et c'est vers l'ouest, sur les terres géologiquement anciennes de la Nouvelle-Hollande, qu'ils ont dû se concentrer.

Ces tribus jouissaient alors d'une civilisation avancée, dont les traces se rencontrent aujourd'hui dans l'île Waïhou, ou de Pâques, un îlôt de douze à quinze lieues de tour tout au plus, un piton émergeant, stérile, sans arbres, sans ombre, au milieu de l'océan Pacifique. A mille lieues du continent le plus proche, cette île apparaît nue et désolée, véritable jalon qui marque la place du continent descendu au fond des mers.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Improductif, isolé, dénué de toutes ressources, ce brisant est pourtant habité : des huttes chétives y abritent quelques misérables sauvages que la mer a dû y jeter sans doute, et qui y végètent, mourant en détail et s'éteignant lentement...

Tel est le cadre de notre tableau.

Sur ce rocher, au faîte et le long des pentes, se dressent de nombreuses statues, gigantesques effigies de pierre rudement sculptées, dont la hauteur moyenne atteint six mètres, tandis que les plus grandes dépassent quinze mètres de hauteur. Quelques-unes reposent sur de larges plates-formes construites en blocs cyclopéens, qui rappellent ceux des Nurraghes de la Sicile. Presque toutes ces effigies portent sur leurs têtes des couronnes qui atteignent parfois deux mètres, taillées dans des tufs volcaniques et ajoutées aux statues lors de leur érection. S'étageant le long de la cime du pic, ces statues semblent regarder les unes par-dessus les autres, les premières plongeant à demi dans la mer — il faut donc que celle-ci soit venue les chercher, car il est difficile d'admettre qu'elles aient été érigées au milieu des flots — les autres n'y trempant que leur base, les dernières sont tout à fait à sec.

L'îlôt ne renferme ni métaux ni silex, rien, par conséquent, qui ait pu servir à tailler des masses pareilles. A peine y ramasse-t-on quelques pierres dures volcaniques, dont on eût pu, à la rigueur, faire des haches; mais on ne taille pas de pareilles statues avec des haches!

Quant aux types des statues, nous ferons remarquer que les fronts sont fuyants, les bouches en avant, caractère que les fossiles du même temps donnent à l'homme de l'âge tertiaire. D'ailleurs, nul moyen d'attribuer de tels ouvrages à la population moderne de l'île. Les malheureux sont trop peu nombreux, trop inhabiles; ils ne savent pas du reste ce que c'est que ces statues.

Ainsi donc, nous sommes en présence d'un peuple nécessairement nombreux, puissant, doué d'une civilisation assez avancée non-seulement pour avoir pu connaître les moyens de tailler les effigies que nous voyons, mais encore sachant faire grand, probablement en usant des appareils d'une mécanique élémentaire. C'est d'ailleurs en employant des moyens analogues que l'Égypte a pu accomplir les œuvres colossales dont notre esprit, encore aujourd'hui, demeure écrasé.

Toutes ces choses affirment une longue, très-longue période d'efforts, une masse considérable de bras, une suite d'idées qu'un vieux peuple possède seul (1). Si,

(1) L'île de Pâques n'est peut-être pas la seule terre qui renferme des souvenirs d'une civilisation anténistorique. Il n'est pas jusqu'à l'Australie elle-même qui ne contienne des traces d'une civilisation bien plus avancée que celle des peuplades que l'homme actuel y a rencontrées, antérieures à la présence de ces peuplades, et analogues à la période humaine de l'âge du renne telle que nous la verrons plus loin. Dans une caverne de la côte nord-est, M. Cunningham observa, dit sir John Lubbock, « certaines figures passables de requins, marsouins, tortues, lézards, trépangs, étoiles de mer, massues, canots, calebasses, et de quelques quadrupèdes qui avaient, sans doute, la

comme il est probable, les effigies de l'île de Pâques sont des *statues des hauts lieux* — puisque l'île semble le sommet émergeant d'une montagne — nous ne pouvons nous empêcher de faire ressortir la persistance de certaines idées relatives au culte, idées qui paraissent inhérentes à l'humanité, telles que celle de rapprocher du ciel les manifestations de la Divinité, en les plaçant sur les lieux élevés. Nous retrouvons cette idée dans toutes les religions antiques, jusque dans celle du peuple hébreu, qui l'a consignée dans nos livres sacrés...

Revenons à la disparition du continent polynésique, parce que les phénomènes de réapparitions d'îles à sa place — îles qui sont les rudiments d'un continent nouveau — nous permettent de supputer à peu près la durée de cette période quaternaire à laquelle nous succédons immédiatement. Nos unités de temps, employées à mesurer l'âge de ces terres naissantes sous nos yeux, sont de véritables infiniment petits. Nous ne dirons rien de certaines de ces îles volcaniques, telles que les Fidji (1) — bien que formées exclusivement de tufs, de basaltes, de scories, elles ne conservent presque plus aucune trace de leur origine — parce qu'elles pouvaient être la pointe d'immenses volcans existant sur le continent polynésien. Ce qui le prouve, c'est que les courants de lave, les amas de cendres n'existent plus à leur surface, où ils ont été enlevés par les eaux, le temps, l'usure ; et les seuls cratères qu'on y remarque ne sont plus que des ruines informes.

M. Garnier affirme — ce qui corrobore encore notre manière de voir — que, sur l'une d'elles, à Rapa, qui sert de dépôt de charbon aux paquebots qui vont de la côte américaine à Wellington, dans la Nouvelle-Zélande, on trouve des couches de combustible sur des lignites d'un mètre cinquante d'épaisseur, reposant directement sur une coulée de basalte. Or ces couches de combustible, que nous avons vues se formant du temps de l'homme miocène, se sont accumulées dans les anfractuosités de la montagne, alors que sa base et le continent qui la supportait étaient hors de l'eau,

Les statues de l'île de Pâques. Dessin de F. Lix.

tandis que les plaines et les collines voisines étaient couvertes de forêts, dont les bois descendaient dans des lacs d'eau douce, peut-être formés eux-mêmes par des cours d'eau que barraient des coulées de basalte.

Ce serait une erreur de croire que tout mouvement a cessé sur cette vaste étendue de notre globe, parce que la mer a saisi sa proie. Au contraire, quelques points semblent émerger peu à peu, poussés de bas en haut par une nouvelle force contraire à la première. Nous pouvons en citer comme exemple les trois îles Loyalty, dont la surface est de deux mille hectares, et que trois mouvements successifs ont exhaussées verticalement de près de trente mètres au-dessus de la mer. Combien de millions de siècles représente chacun de ces mouvements? Nous le saurons peut-être un jour. En attendant, nous nous contenterons de remarquer que, ces belles îles ayant leur sol partout recouvert d'une épaisse couche d'*humus*, il a fallu un temps énorme pour que l'accumulation des êtres vivants à leur surface ait pu amener cette production.

L'esprit recule effrayé devant pareille supputation des âges.

IX. — LES GLACIERS ET LES MERS DE GLACE.

La neige revêt les terres hautes de l'Europe jusque vers l'emplacement de la Méditerranée. De plus en plus compacte à mesure qu'on monte vers le nord, elle se transforme en une coupole immense de glace, sous laquelle disparaissent l'Islande, l'Écosse et la Scandinavie. Toutes les vallées des monts Karpathes, des Balkans, des Pyrénées, des Apennins sont obstruées d'énormes glaciers qui s'avancent au loin dans les plaines.

Les Alpes, enveloppées de ce linceul, se dressent au

prétention d'être des kangouroos et des chiens ». Il est douteux, toutefois, que ce soit l'œuvre des indigènes d'aujourd'hui. Les Alfouras, loin d'en réclamer l'honneur, les attribuent à une intervention diabolique.

(1) *Cosmos*, XIX, 262.

centre de ces énormes amas comme de blancs et sinistres fantômes. De leurs faîtes perdus sous des nuages épais descendent des cascades solides de glaces qui envahissent, vers le midi, les plaines de la Lombardie et du Piémont, submergées par la mer.

Vers l'ouest, le seul glacier du Rhône s'étendait sur une partie de la France et couvrait une surface de deux mille lieues carrées. Partout la sombre image d'un hiver presque sans trêve et sans repos. Pour rencontrer aujourd'hui un spectacle semblable, il faut aller près du pôle nord chercher l'aspect morne et terrible des terres du Groënland.

Quelle cause a pu produire de semblables phénomènes? La science hésite encore entre plusieurs explications plus on moins plausibles. Parmi toutes, une seule nous semble rationnelle, évidente : celle qui attribue ce fait gigantesque à une cause gigantesque comme lui, à une cause cosmique, c'est-à-dire à un phénomène se déduisant des lois astronomiques qui règlent les rapports des mondes entre eux et surtout la marche de notre planète.

Quoiqu'il ne soit point facile de réduire de semblables phénomènes à une explication en langage usuel, le fait dont il s'agit est si capital dans l'histoire de la terre, si curieux dans ses conséquences, si imprévu dans sa grandeur et sa simplicité, que nous ne pouvons résister au désir de le faire comprendre tant bien que mal à notre lecteur, en nous appuyant sur l'excellent traité que M. Le Hon a consacré à l'étude de l'influence des lois cosmiques, dans son livre de *l'Homme fossile.*

Tout le monde sait aujourd'hui que la terre tourne sur elle-même, comme une orange qui serait enfilée sur une aiguille à tricoter.

Or cette aiguille à tricoter, fictive, imaginaire — bien entendu — est ce qu'on appelle *l'axe de la terre;* axe qui, maintenu par le mouvement de rotation même de l'astre, demeure toujours parallèle à lui-même.

Malheureusement tous les corps du monde s'attirent entre eux, et cela d'autant plus fortement qu'ils sont plus gros, disons qu'ils ont une plus grande masse. — C'est ce qui fait que le soleil attire la terre et la retient ainsi dans l'orbite, c'est-à-dire dans la route qu'elle décrit chaque année autour de lui. — Malheureusement, notre terre n'est pas tout à fait une boule; elle ressemble plutôt à une orange un peu aplatie; elle fait ventre à l'équateur; et ce ventre ne se présente point de côté directement au soleil, parce que l'aiguille à tricoter dont nous parlions tout à l'heure — l'axe — ne marche point droite comme sur une table autour du soleil : elle est inclinée.

D'où il résulte que le ventre est tantôt plus près, tantôt plus loin du soleil; d'où il résulte enfin que l'axe, au lieu de marcher toujours également incliné sur le chemin de la terre, se dérange en plus ou en moins. Voilà ce qui m'a fait écrire deux fois : « Malheureusement. » Nous allons voir pourquoi.

Ce mouvement de notre axe terrestre d'ouest en est — mouvement bien léger pourtant — détermine à son tour des variations dans le moment précis des équinoxes, c'est-à-dire des deux époques de l'année où la durée des nuits devient égale à la longueur des jours pour tous les points situés à la surface de la terre. Ce moment avance chaque saison de cinquante à soixante secondes. Ce n'est pas grand'chose! Et cependant, cette précession des équinoxes suffit pour que, *dans vingt et un mille ans,* les mêmes saisons reviennent juste au même point de la sphère terrestre où elles se trouvent aujourd'hui.

Ces mouvements ont pour effet en même temps de rapprocher plus ou moins la terre du soleil aux solstices et, par conséquent, de faire les étés plus froids ou plus chauds, les hivers plus longs ou plus courts, suivant le moment de la période totale que l'on considère. Le cycle de ces mouvements embrasse environ vingt et un mille ans.

C'est en 1248 que le solstice — premier jour de notre hiver — correspondait avec le passage de la terre au point le plus près du soleil. Par conséquent, les plus courts hivers et le maximum de chaleur dans nos contrées ont eu place vers le milieu du treizième siècle. L'été avait huit jours de plus que l'hiver.

Cette évolution se continuera jusqu'en l'année 11784 de notre ère, époque où l'automne et l'hiver auront leur plus grande longueur et seront le plus froids, comme vingt et un mille ans auparavant, l'an 9232 avant J.-C.

Entre ces deux limites, il y aura un point où les saisons froides et chaudes seront égales, point éloigné de cinq mille deux cent cinquante ans des deux extrêmes. Or, puisque l'un de ces extrêmes se place en 1248, il est évident que le moment d'égalité des saisons tomba en 4000 avant J.-C.

Nous remarquons maintenant que ce cycle produit un effet évident : c'est que les glaciers des pôles — lesquels se trouvent plus près et plus loin du soleil pendant la durée des vingt et un mille ans — augmentent ou diminuent; c'est ainsi que, vers cette même époque (1248), la coupole de glace du pôle nord était aussi petite que possible, tandis que celle du pôle sud était énorme, s'étendant jusqu'au delà du 60e degré, et présentant une surface de sept cent quatre-vingt-cinq mille lieues carrées, c'est-à-dire à peu près trois fois l'étendue de l'Europe.

Au contraire, à une demi-révolution de là, c'est-à-dire dix mille cinq cents ans avant l'an 1248, notre hémisphère était dans des conditions tout à fait opposées. C'était le moment des plus longs hivers et des plus grands refroidissements; par conséquent c'est à notre pôle nord que les glaces devaient être accumulées. Or, si cette théorie est vraie, nous avons vu s'écouler six siècles depuis 1248, et nous devons constater des effets sensibles de refroidissement terrestre : c'est ce qui arrive.

Prenons quelques exemples. Du dixième au douzième siècle, l'Islande, qui portait le nom de *Snowland* — pays de la neige — était un foyer de civilisation très-prospère, commerçant avec Terre-Neuve et le Canada; les scaldes, poëtes primitifs des Scandinaves, y créaient le grand monument de la langue norse, les poëmes de l'Edda. Aujourd'hui l'Islande est le pays de la glace — *ice land* — elle est presque déserte et inhabitée.

Avant le quinzième siècle, la partie du Groënland située entre Pralen-Hoeck et le parallèle de l'Islande était accessible et très-habitée, ayant, pendant quatre cents ans, commercé avec la terre ferme. Tout à coup les glaces se sont avancées et empêchent complétement l'accès de cette côte. Sur cette même terre on a trouvé des troncs d'arbres en place, là où ne poussent plus que des buissons rabougris.

Pendant les expéditions tentées à la recherche de sir John Franklin, on a retrouvé des traces de culture et d'habitation dans des lieux désormais désolés, ensevelis sous les neiges éternelles.

Prenons maintenant quelques exemples de l'extension des glaciers terrestres du centre de l'Europe, et la démonstration sera complète. La Blümlis-Alp — Alpe fleurie — près de Kienthal, était autrefois, suivant la tradition, un versant de gras pâturages où paissaient les bestiaux; aujourd'hui elle est couverte d'un manteau de neiges.

Jadis, les Valaisans avaient construit le village d'Ammerten au commencement de la vallée de Lauterbrünnen, et ils y arrivaient par un chemin entre le Breithorn et le Tschingelhorn. Aujourd'hui ce chemin est fermé par les glaces, et une meule, vue sur les bords de la Lutschine par le docteur Christen, est le seul vestige d'Ammerten.

Vers le milieu du seizième siècle, les glaciers suisses de Grindelwald laissaient encore à découvert toute la base du Wetterhorn, du Mettenberg et de l'Eiger. Ce fait, qui concorde avec l'érection et l'existence de la chapelle Sainte-Pétronille, se soutient jusqu'à la fin du seizième siècle. Vers 1600, ces glaciers avaient assez grandi pour faire disparaître la chapelle. Ils ont oscillé depuis, se retirant et avançant plusieurs fois, suivant les variations accidentelles.

Le glacier de la Brenva croît depuis 1767. Il a traversé la Doire et a été détruire, sur le flanc opposé de la vallée, une chapelle située à cent mètres au-dessus de la rivière. Le petit glacier du Faulhorn, de 1841 à 1852, a gagné cinquante-cinq mètres de long et quatre-vingt-deux de large.

Les glaciers de l'Aletsch et de l'Aar ont, en 1848, atteint des pins de deux cents ans, qu'ils ont déracinés.

Non-seulement la généralité des glaciers s'accroît, mais on en voit de nouveaux se former. Le glacier de Dreckgletcherli, sur le Faulhorn, n'existait pas au siècle dernier. Celui du Rothelsch, au Simplon, ne date que de 1822; celui du Galenhorn, dans la vallée de Saas, est né en 1811.

Partout, sur les montagnes, le niveau des pâturages s'abaisse avec les siècles, et nous pourrions multiplier à l'infini ces quelques exemples. Nous n'irons pas plus loin. Le phénomène inverse se démontre pour l'hémisphère austral, d'après les récits des voyageurs, et confirme la loi cosmique dont nous avons ébauché l'explication.

Il faut donc admettre comme démontrées les conséquences suivantes : que par suite de la précession des équinoxes, il y a inégalité entre les sommes des heures de jour et des heures de nuit des deux hémisphères — ce qui produit une différence de température et une accumulation plus ou moins grande de glaces à l'un ou à l'autre pôle. Comme conséquence nécessaire, l'inégalité qui existe entre les poids des deux masses glacées déplace nécessairement le centre de gravité, et de ce déplacement doit résulter celui des eaux à la surface de notre globe. Nous avons vu que ce déplacement s'opère en dix mille cinq cents ans environ; il est bien facile d'en déduire que cet accroissement d'eau dans les régions tempérées et glaciales tend à augmenter l'humidité du climat, à rapprocher les écarts de température et à favoriser l'accumulation des neiges sur les sommets.

Mais ce n'est pas tout. Le chemin que notre terre poursuit autour du soleil n'est pas un cercle, c'est une ellipse, un ovale, qui s'allonge ou se raccourcit avec les siècles, s'éloignant ou se rapprochant ainsi de la figure d'un cercle. Ce sont des mouvements très-lents — par rapport à nous, qui ne vivons qu'un instant — mais qui, par rapport à la durée cosmique de la terre, sont d'une tout autre valeur. Ainsi nous nous rapprochons du cercle depuis treize mille ans; nous nous en rapprocherons encore pendant vingt-quatre mille, puis nous nous en éloignerons jusque vers l'an 70000. Nous ne sommes pas encore en 1900!... Il y a environ cent mille ans, l'ellipse était très-allongée, ce qui donnait une différence de vingt-trois jours d'hiver; il y a deux cent mille ans, il y avait vingt-huit jours de différence; la plus intense de ces périodes de froid eut lieu il y a huit cent cinquante mille ans : elle fut de trente-six jours d'hiver de plus. Cela suffit pour que le froid devienne extrême dans l'hémisphère ainsi partagé; et, comme ce fait se renouvelle tous les ans, il en résulte un excès de froid que la chaleur ne peut compenser; d'où accumulation de glaces pendant une longue série, non plus d'années, mais de *siècles*.

Nous avons acquis la certitude que, pendant la période tertiaire, notre hémisphère était dans la phase de chaleur, car la flore miocène du Groënland — d'après les restes fossiles trouvés à Atanekerdluck — prouve que cette contrée jouissait alors d'une température beaucoup plus élevée que de nos jours, soit neuf degrés, dix degrés minimum *au-dessus* de zéro, tandis qu'elle est à présent à seize degrés *au-dessous*. Nous sommes en train de retourner à la période glaciaire!

Déjà, entre la période tertiaire pliocène et la période quaternaire, il faut intercaler au moins deux apparitions des glaces. Quelle merveilleuse horloge que la géologie pour marquer l'âge de la terre! Il y en aurait eu au moins trois depuis l'époque quaternaire. Combien ont existé au delà du terrain pliocène? C'est l'infini! Mais c'est un infini périodiquement coupé d'époques espacées de cent mille à deux cent mille ans. C'est ainsi que, remontant encore dans les âges géologiques, on rencontre la plus grande excentricité de l'orbite, comme nous l'avons vu, il y a huit cent cinquante mille ans. C'est probablement l'époque glaciaire qui a roulé les blocs erratiques du terrain nummulitique ou *éocène*.

L'homme existait-il alors?

Le fait est probable; mais nous ne l'avons pas encore constaté directement. Les conditions de son existence étaient alors tout à fait similaires à ce que nous verrons plus tard.

De tout ce que nous venons de dire ressort cette conclusion : que nous marchons — lentement, il est vrai — à une période glaciaire qui, de même que les précédentes, effectuera d'immenses perturbations à la surface de la terre, tant par les invasions des mers sur les terres que par l'émergence de certaines de celles-ci au-dessus des eaux. Que deviendront les hommes à ces époques? Nul ne peut le prévoir ni s'en faire une idée...

Rassurons-nous cependant; nous avons le temps d'y penser, et l'humanité perfectionnera bien des choses d'ici au moment de cette terrible catastrophe.

X. — LES ANTHROPOPHAGES.

Ilic spelunca fuit, vasto submota recessu,
Semihominis Caci facies quam dira tenebat,
Solis inaccessam radiis, semperque recenti
Cæde tepebat humus, foribusque affixa superbis
Ora virûm tristi pendebant pallida tabo.

VIRGILE.

Que faisait-on chez nous, Européens de l'Ouest, alors

que la civilisation fleurissait sur le continent océanien, aujourd'hui descendu sous les flots ?

Nous étions sauvages, au moins aussi sauvages que les Nouveaux-Zélandais actuels. Nous étions sauvages, dans la véritable acception du mot, sauvages armés de l'arc et de la flèche, de la hache de pierre taillée et du tomahawk de bois durci ; nous nous vêtissions de peaux de bêtes cousues, nous connaissions à peine le feu et l'art du potier, nous pêchions au besoin, nous chassions sans cesse, mais surtout... *nous étions anthropophages !*

Chut ! ami lecteur. Ne vous étonnez pas ! De tout temps n'en a-t-il pas été ainsi? Aujourd'hui on dévore encore son semblable, mais on s'y prend autrement : on l'exploite, on l'use jusqu'à la corde ; puis, cela fait, on l'envoie mourir à l'écart, là où il ne gêne pas... En ce temps-là on le digérait, c'était plus intime. De tout temps, je vous le dis en vérité, l'homme a mangé son semblable et il le mange encore.

Il y a quelques années seulement, de nombreuses tribus de l'Afrique australe chassaient encore à l'homme, mangeaient femmes et enfants et apprêtaient avec ces derniers les piéges à lions. Plusieurs vieillards de ces nations ont vécu du temps où ces usages étaient en vigueur, et c'est de leur bouche qu'on pourrait, avec les circonstances différentes qu'y apporterait un pays tropical, recueillir presque mot à mot le détail d'un repas d'Européens quaternaires.

Qu'on se figure une bande d'hommes se dirigeant vers l'entrée d'une grotte profonde, ouverte dans la montagne. L'ombre est à peine attenuée, dans cet intérieur obscur, par les reflets fumeux de torches grossières.

Tout montre qu'ils reviennent d'une expédition : leurs armes encore sanglantes, les blessures de quelques-uns d'entre eux le disent, aussi bien que leur pas allègre, leur joie farouche et leurs cris assourdissants. Tout cela, c'est l'orgueil des vainqueurs qui s'exhale.

Les femmes, les enfants groupés devant la caverne ont abandonné les peaux qu'ils raclaient avec les grattoirs de silex ou les outils à demi fabriqués. Ils accourent au-devant des guerriers, comme autour de leur père des renardeaux qui flairent une aubaine.

Les hommes, en effet, ne sont pas seuls. Au milieu d'eux, liés par file entre deux perches, au moyen de cordes faites de lianes tordues, d'autres individus s'avancent. Ceux-ci paraissent jeunes, plus jeunes que la plupart de leurs conducteurs; beaucoup sont des femmes que suivent leurs enfants, attachés comme elles. Voilà les prisonniers, les trophées de la victoire, le fruit de l'expédition.

Les guerriers qui les amènent partirent naguère tendre une embuscade aux hommes d'une tribu, d'une famille voisine.

Surpris, vaincus, ceux-ci sont exterminés ; et les assaillants, dans l'ivresse de leur triomphe, prennent le chemin de l'abri où leurs ennemis trouvaient un refuge. Des enfants, des vieillards, des femmes défendent seuls l'entrée de la caverne ; comment résister avec des bras aussi débiles à des ennemis fous de carnage ? Réfugiés au fond de leur demeure, acculés contre la paroi de pierre, les malheureux tombent bientôt au pouvoir des vainqueurs.

Alors commence une scène d'une naïve horreur. Les prisonniers, saisis l'un après l'autre, passent tour à tour devant un groupe formé de quelques guerriers, dont leurs compagnons reconnaissent sans doute l'expérience ou la supériorité. Ceux-ci, palpant les captifs, se livrent à un minutieux examen, comme un boucher qui marchande le bétail. Sont-ils maigres, vieux, faibles de constitution, maladifs? immédiatement, sur un signe des experts, la hache de silex met fin à leur existence. Leurs dépouilles vont orner leurs bourreaux.

Hélas ! pour être épargnés à cette heure, le destin des autres prisonniers n'est pas plus enviable. Mille fois mieux vaut le sort de leurs compagnons que celui qui leur est réservé.

Déjà les vainqueurs sont revenus et réunis tumultueusement devant leur propre caverne. Les femmes attisent des feux qui couvaient sous la cendre et dressent, avec des branches, les appareils simples qui servent à rôtir la viande; chacun se livre activement aux apprêts du festin.

Pendant ce temps, les victimes destinées au repas sont là, résignées, regardant d'un air indifférent les apprêts de leur supplice. C'est la coutume ! D'ailleurs ces femmes, ces jeunes gens que les vainqueurs vont dévorer n'ont-ils pas maintes fois pris leur part de régals semblables ? Aujourd'hui mangeurs, demain mangés : telle est pour eux l'existence ; et ils envisagent, dans leur sauvagerie naïve, l'extrémité où ils se trouvent réduits comme la suite naturelle de la défaite et du massacre de leurs pères et de leurs époux.

Tous les prisonniers ne devaient cependant pas subir sans retard leur destin. Quelque chose de plus affreux était réservé à une partie d'entre eux.

Déjà les experts que nous avons vus à l'œuvre tout à l'heure ont fait deux parts dans leur gibier humain. Ceux des captifs dont une blessure reçue dans la lutte, ceux dont la frayeur ou l'enfance ont abattu le moral, les plus gras aussi et ceux présumés les plus tendres sont mis de côté. Le reste est conduit au fond de la caverne. Là existe une cavité peu profonde, dont une pierre dressée ferme l'ouverture ; c'est le garde-manger des cannibales. Les malheureux qu'ils destinent à leur servir de réserve alimentaire y sont enfermés ; ils y seront nourris, jusqu'à ce que la faim, la gourmandise ou l'état suffisamment appétissant des victimes décide leurs maîtres à les dévorer.

Cette opération faite, les prisonniers demeurés dans la grotte sont immédiatement entourés par toute la bande, qui saute autour d'eux avec des cris de joie frénétique et brandit ses armes.

A chaque tour que fait la ronde barbare, une des victimes tombe, la tête fracassée par une hache de pierre et, chaque fois, sa chute est saluée par des hurlements où nous ne reconnaîtrions jamais des voix humaines.

L'odeur du sang, l'animation de cette danse furieuse, la surexcitation de la bataille récente, l'appât du carnage portent au paroxysme leur furie sanguinaire; quand le dernier captif est abattu, tous se précipitent, comme une bande de loups affamés, sur les cadavres, et les dépècent à l'envi.

L'un boit le sang fumant qu'il fait jaillir des veines ouvertes, l'autre brise les crânes pour en extraire la cervelle. La plupart taillent avec les silex coupants les morceaux fins et les portent aux feux, où les femmes et les enfants font griller ces chairs pantelantes...

Bientôt il ne reste plus rien de cette hideuse agapé, si ce n'est quelques enfants occupés dans les coins à fendre patiemment les os longs pour sucer la moelle qu'ils renferment.

La nuit est venue, les anthropophages sont rentrés dans leur caverne, dont ils ont soigneusement bouché l'entrée avec le rocher énorme qu'ils y roulent tous les soirs. Les captifs qu'on y engraisse ont reçu eux-mêmes leur part des membres de leurs frères. Tout bruit s'éteint, et, sauf le guetteur chargé d'entretenir le feu qui flambe devant la caverne, tout dort dans la tribu. Régalés et fiers de leur triomphe, les convives goûtent le repos, prêts à recommencer demain une expédition analogue.

Tels étaient les hommes qui peuplaient notre pays à l'époque quaternaire. Veut-on savoir, à présent, comment s'est reconstruit pour nous ce passé si étrange?

Ce fut en 1842 — alors que la science officielle devait encore soutenir pendant vingt ans que l'homme était arrivé tout élevé sur la terre pour jouir des ineffables beautés que nous présente l'époque diluvienne actuelle — M. Spring avait trouvé dans une caverne du mont Chauvaux, près de Namur, en Belgique, sous des stalagmites énormes, une masse d'ossements enfouis pêle-mêle. O stupéfaction! ô joie des chercheurs! Parmi ces os, si évidemment fossiles, une quantité d'ossements humains se présentent.

Le savant s'émeut, publie sa découverte...

Oh! ce n'est pas possible! Les princes de la science ont décidé le contraire... Le savant a pris des os de singe pour des os humains!...

En attendant que le tapage s'éteignît, Spring déterminait ses os. Outre ceux de l'homme, il en avait trouvé appartenant au cerf, d'autres au bœuf, au daim,

Les prisonniers. Dessin de F. Lix.

au sanglier, au chien, au mouton, à la martre, au lièvre, etc... Puis une similitude singulière s'imposait à son esprit, lorsqu'il examinait ces reliques précieuses des âges écoulés; tous ces os avaient subi l'action évidente du feu, tous avaient été rôtis. L'argile sur laquelle ils reposaient était calcinée, des cendres les enveloppaient, des fragments de charbon étaient épars autour d'eux. Enfin, autre ressemblance capitale, tous les os à moelle, les os longs étaient brisés, fendus; tous les os sans moelle, les os plats étaient intacts, hommes et animaux!...

Qu'a donc été cette caverne de Chauvaux, sinon la salle à manger, la cuisine d'une peuplade entière, qui venait y dévorer le produit de ses chasses aux animaux et à l'homme? Ces os d'homme rôtis, fendus en long pour en extraire la moelle, ces os d'homme sont des restes de cuisine!... Les bêtes sauvages ne savent point fendre les os d'une manière si uniforme, ni les faire rôtir.

Depuis ce temps, et pour que le doute ne fût plus permis, voilà que des découvertes toutes semblables sont faites dans les cavernes du midi de la France, en Italie, puis dans le Nord, en Danemark, en Allemagne, puis partout en Europe... Plus de doute possible! Nous étions anthropophages et nous l'avons été longtemps, bien longtemps..., la quantité énorme de ces hideux reliefs l'affirme avec une impartialité indiscutable.

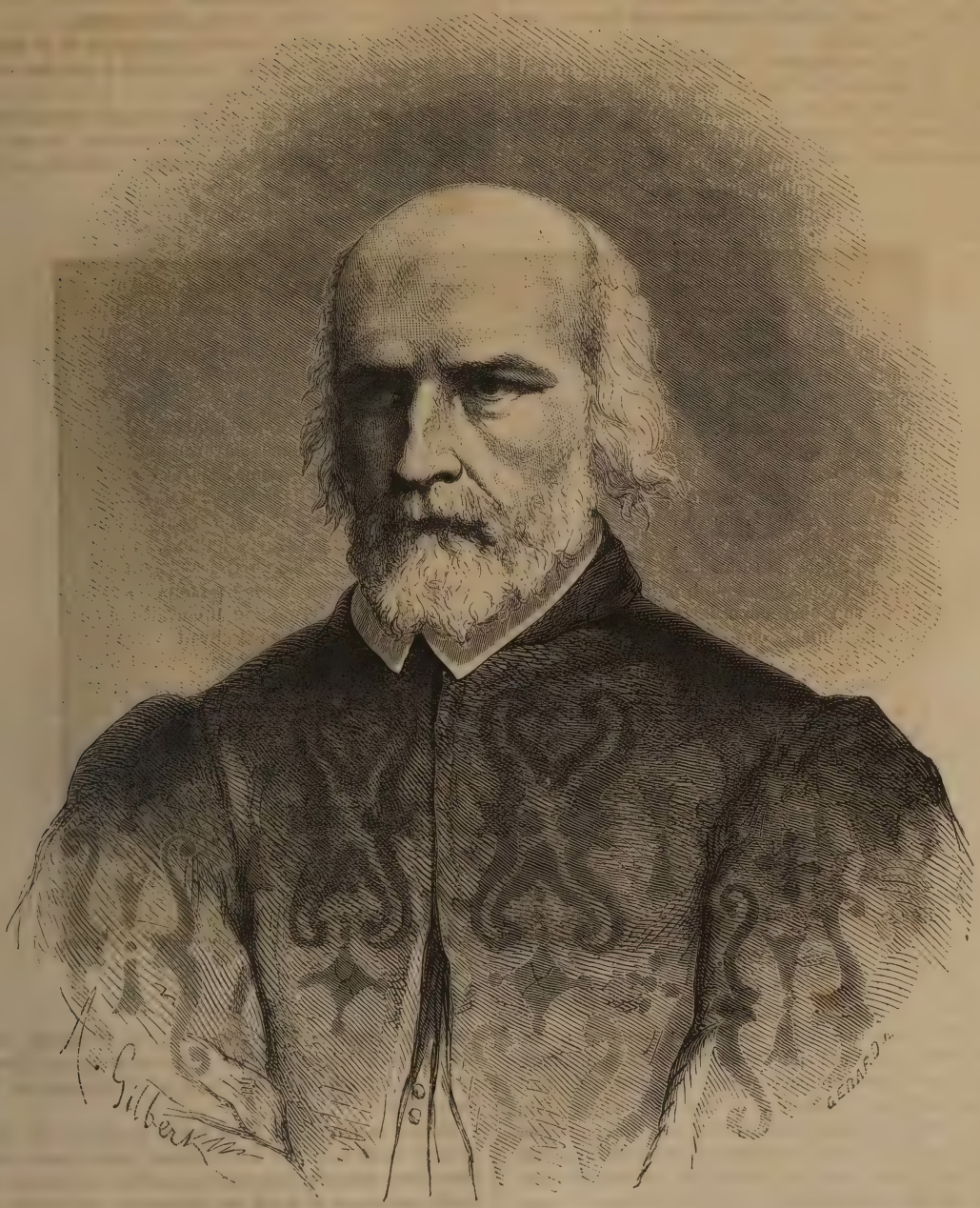
H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

GIANNINO, ROI DE FRANCE.



Rienzi. Dessin de Gilbert.

VII. — LE TRIBUN DE LA LIBERTÉ, DE LA PAIX ET DE LA JUSTICE.

Rienzi, dont une lettre rompait les fiançailles de Giannino, était alors le maître de Rome et presque de l'Italie; son père se nommait Lorenzo; par abréviation, les paysans d'Anagni l'appelaient Rienzo; sa mère était une robuste lavandière. Nicolas Rienzi

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

témoigna de bonne heure le goût des lettres. Il étudia la grammaire, la rhétorique, la philosophie, l'histoire, les livres sacrés, et sa passion pour les œuvres d'art de l'antiquité ne fut peut-être pas étrangère à son désir de rétablir la république en Italie. A l'époque où il atteignit l'âge viril, des réformes devenaient indispensables; la ville de Rome, divisée par le schisme, abandonnée par le pape, ensanglantée par les factions, avait besoin d'être gouvernée par un homme énergique. Rienzi, après s'y être marié, y prit une charge de notaire, et, sous l'apparence paisible d'un légiste, il dissimula ses projets. Une occasion de les dévoiler se présenta subitement. Un de ses frères ayant été assassiné par un membre de la bourgeoisie, Rienzi demanda justice de ce meurtre sans pouvoir l'obtenir. Il jura de châtier le criminel, dût-il pour cela changer la constitution de la cité; Rienzi plaidait une cause sacrée, il fut éloquent, groupa autour de lui tous les mécontents de la ville, puis prenant le titre de *Consul des orphelins, des veuves et des pauvres*, il s'empara du pouvoir après avoir chassé les gouvernants et les magistrats. L'approbation du peuple ne lui paraissant pas une sanction satisfaisante, Rienzi se rendit à Avignon à la tête d'une députation du parti guelfe, afin d'éclairer le pape Clément VI sur les méfaits de la noblesse romaine. Le cardinal Jean Colonna défendit les sénateurs, et la disgrâce de Rienzi eût été complète si Pétrarque n'avait plaidé sa cause; le consul des pauvres rentra dans Rome en qualité de *notaire de la chambre urbaine*. A partir de ce moment, il ouvrit un Tribunal public où, chaque jour, il proposait et développait des projets de réforme. Les magistrats et les barons, après l'avoir traité de brouillon et de fou, s'alarmèrent de son éloquence imagée, prophétique, d'autant plus facilement comprise qu'elle rappelait l'Évangile par sa forme concise et ses préceptes d'égalité. Les circonstances hâtèrent l'exécution des projets de Rienzi, la disette acheva de mettre aux abois le peuple écrasé d'impôts. Dans l'excès de son malheur il se sentait disposé à regarder comme ses ennemis ceux qui ne le sauvaient ni de la famine ni de la mort; Rienzi frappa un grand coup : le 2 mai 1347, il réunit tous les citoyens de Rome au Capitole, abrogea les anciennes lois, en proposa treize nouvelles, et le *buono stato* fut voté par acclamation et suivi de la déchéance des sénateurs, qui s'enfuirent de la ville sans essayer de tenir tête à l'orage. Rienzi, revêtu d'un pouvoir dictatorial, l'accepta sous la dénomination de *tribun de la liberté, de la paix et de la justice*. La milice urbaine fut créée, la paix se rétablit dans la cité, les finances s'équilibrèrent, les mœurs s'épurèrent et le gouvernement de Rienzi mérita de tels éloges, que le pape le reconnut et l'affermit. A partir de ce moment, la vanité entra dans le cerveau de Rienzi; non content d'être le médiateur des rois, il les cita à sa barre. Du moment où le révolutionnaire voulut devenir souverain, le peuple l'abandonna; vaincu dans sa lutte avec les grands, Rienzi plia sous la tempête et attendit dans un couvent des Apennins que l'heure de rentrer à Rome fût venue. Une accusation portée contre le roi Charles faillit lui coûter la vie; pour la seconde fois Pétrarque sauva son ami. Innocent VI ayant succédé à Clément, le nouveau pape, résolu d'en finir avec les troubles de l'Italie, y envoya le cardinal Albomoz; celui-ci échoua dans ses tentatives; Rienzi fut rappelé, reçu avec acclamation par le peuple et rétabli par le saint-siége dans ses anciens honneurs. Mais, instruit par l'expérience, et ne trouvant plus assez solide l'appui de la faveur populaire, Rienzi rechercha l'alliance des souverains; fort de l'amitié du pape, de celle des rois de Bohême et de Hongrie, il travaillait à se ménager des intelligences en France, quand le hasard lui en fournit le moyen.

Un franciscain se fit un jour annoncer chez lui.

— J'ai demandé une audience au sénateur de Rome, dit le moine, j'ai oublié de dire qu'elle serait longue.

— Parlez mon père, je vous écoute.

— Je suis né à Sienne et j'y habite d'ordinaire; une mission de mon supérieur m'appela dernièrement à Porto-Venere. Je m'y trouvais depuis quelques jours, quand un malade me fit demander. En m'apercevant, il me tendit les bras.

— « Dieu soit loué ! dit-il, c'est un ami qui vient... Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au tombeau des Saints-Apôtres, j'espère que vous ne m'avez pas oublié...

— « Antoine ! m'écriai-je, frère Antoine !...

—« Un pécheur qui va rendre compte à Dieu de sa vie, un mandataire qui doit, avant d'expirer, remplir un devoir dont dépend le salut d'une âme.

— « Comptez sur moi comme sur vous-même, répondis-je.

— « Il y a un mois, reprit mon ami, frère Jordan, sur le point de mourir, s'accusa d'avoir manqué à une promesse sacrée... Une noble dame, Marie de Cressy, femme de Guccio Mino de Baglioni, s'était rendue en France complice d'une substitution d'enfant, afin de sauver les jours de Jean le Posthume... Prête à rendre le dernier soupir, Marie de Cressy remit à son confesseur les papiers relatifs au fils de Louis X, et lui fit jurer de partir pour l'Italie, où l'enfant avait été emmené, de le chercher à Sienne, où il devait vivre sous le nom de Giannino Guccio Mino de Baglioni, et d'aider à le rétablir dans ses droits... Jordan promit; mais quand la dame de Cressy fut morte, les difficultés de l'entreprise l'effrayèrent; bientôt après la maladie le cloua sur son lit de douleur; il vit dans ses souffrances un châtiment du ciel, s'humilia, pria, pleura; puis, troublé par les remords, hanté de visions funèbres, il chargea l'un de ses frères d'accomplir sa mission... J'acceptai le legs de ce mourant. Arrivé à Porto-Venere, pris d'un mal subit et craignant de manquer à ma parole je voulais à mon tour transmettre ce secret... Je bénis Dieu qu'il vous ait envoyé à moi... »

Je pris les papiers que me tendait frère Antoine et je partis... Je viens vous dire à vous, sénateur de Rome, tribun des orphelins et des pauvres : « Le fils de Louis X, poursuivi, menacé par sa famille, ne doit rien attendre que des étrangers... Son père est mort, Clémence de Hongrie l'a suivi dans la tombe, mais son frère est votre ami, et, fussiez-vous seul pour le soutenir, vous êtes Rienzi !... »

Rienzi, penché vers le moine, l'écoutait avec une agitation fiévreuse. Quand fra Bartholomeo eut terminé ses révélations, le tribun prit les papiers et les parcourut.

— Tout ceci porte, dit-il, le cachet de la vérité... Il faut que je voie ce jeune homme, que je confère avec lui... Il est à Sienne, vous le connaissez... Je vais lui expédier un messager chargé de le mander ici... Restez près de moi, vous me serez utile.

Rienzi envoya un de ses serviteurs à Giannino ; mais le langage de cet homme fut trop peu explicite,

Giannino ne comprit rien à ses demi-confidences et le renvoya. En apprenant le mauvais succès de son ambassade, le tribun résolut d'écrire à Giannino et chargea cette fois fra Bartholomeo de lui remettre sa lettre et de la commenter au besoin.

Nous reprenons maintenant notre récit.

Giannino avait saisi la lettre d'une main tremblante ; il en brisa les sceaux et lut :

« Au Capitole, le 18 septembre 1354.

Au noble et sage GIANNINO DE GUCCIO DE MINO, *notre cher ami, citoyen de Sienne.*

« Nous avons chargé nos messagers de découvrir le lieu où vous êtes et de vous demander, de notre part, s'il ne vous plairait pas de vous rendre à Rome, auprès de nous. Il nous a été rapporté par notre serviteur que, vous ayant rencontré à Sienne, il s'est acquitté de notre commission, mais que, n'étant porteur d'aucun écrit émané de nous, vous n'aviez point cru à ses paroles. Dans l'ignorance où nous étions du lieu et du moment où il pourrait vous trouver, nous ne lui avions point confié nos lettres. Maintenant que nous savons où vous êtes, nous vous demandons qu'il vous plaise, au vu des présentes, de venir près de nous, à Rome, sans aucun retard et dans le plus grand secret. Nous vous écrivons cette lettre, à laquelle nous avons fait apposer notre sceau, pour que vous ajoutiez foi à ce que le messager vous dira de notre part.

« Donné au Capitole, le dix-huitième jour de septembre 1354.

« NICOLAS,

« Chevalier du peuple romain par l'autorité du saint-siége apostolique, sénateur illustre, syndic, capitaine et défenseur de la sainte cité. »

Pendant qu'il dévorait cette lettre du regard, Giannino sentait s'ouvrir pour lui les perspectives d'ambitions inconnues ; Necca l'observait en silence, et le banquier demandait au franciscain quel magique pouvoir exerçait cette missive sur la destinée de Giannino.

— Magique ! vous avez raison, répondit le moine ; rien de ce que vous avez rêvé pour ce jeune homme n'atteignit le sommet où Rienzi se placera.

Necca se prosterna devant Baglioni :

— Vous me regarderez toujours comme votre fille? demanda-t-elle.

— Accuses-tu donc Giannino d'ingratitude?

— Mon père, il garde tous les droits, il est aimé... Il faut d'ailleurs une bien impérieuse raison pour que fra Bartholomeo apporte le doute et l'angoisse dans cette hospitalière demeure. Je me soumets en chrétienne ; je me résigne en femme soucieuse de sa dignité... Bannie du cœur de Giannino, la fille de Vanni Agazza ne sera pas chassée du vôtre.

— Si mon enfant est capable de cette infamie, dit le vieillard, je le maudis!

— Vous n'en avez pas le droit, objecta le moine d'une voix ferme ; laissez s'accomplir les desseins du ciel.

— J'en mourrai..., murmura Mino de Baglioni.

— Consolez-vous, dit Giannino au banquier, un retard dans la réalisation de vos projets doit-il vous émouvoir à ce point? Necca ne peut-elle attendre?...

— Que le bonheur de Necca n'entrave pas votre avenir, Giannino, répondit la jeune fille avec une fierté triste.

— Je vous jure qu'à mon retour de Rome...

— Vous le voyez bien, vous partez!

— Ne suis-je point allé déjà dans la capitale du monde chrétien, lors du jubilé solennel de 1350?

— Vos affaires vous y appelaient.

— Nullement ; mes plaisirs tout au plus... Cette fois j'obéis à la prière d'un homme puissant, généreux... Ce serait mal vous chérir, Necca, que de refuser l'occasion de vous offrir un sort digne de vous.

— Si vous ne voyiez que moi seule, Gianni, vous répondriez à Rienzi ce que le Christ disait à Satan : « Retire-toi, tentateur ! » Mais, non ; tandis que je vous parle, vous changez de visage, et déjà vous avez hâte d'abandonner cette maison...

— Je vous prouverai..., dit encore Giannino.

Necca se détourna pour essuyer une larme :

— C'est la dernière ! dit-elle au vieillard.

Les préparatifs du jeune homme furent courts ; il les abrégea fiévreusement, ainsi que ses adieux ; il brûlait d'arriver à Rome et d'apprendre le secret de sa destinée. Pour obéir aux prescriptions de Rienzi, il se procura un habit de soldat et, sous ce costume, à la nuit tombante, il abandonna la maison du banquier, où le matin même il avait dit, en voyant apparaître Necca rayonnante :

— Voici l'aurore, voici l'amour!

Le trajet s'acheva rapidement ; Giannino et le franciscain arrivèrent à Rome le 2 octobre. La ville était en fête ; Rienzi, qui n'avait rien perdu de son amour pour le luxe et les manifestations bruyantes, faisait célébrer dans la capitale son retour et sa nouvelle faveur. Il avait un double but en agissant de la sorte, et son penchant naturel se doublait d'une précaution politique. Les Colonna conspiraient toujours contre lui, il le savait ; cette famille, décimée sous les murs de Rome, se sentait assez forte encore pour lutter contre le tribun. Elle disposait de la noblesse, et Rienzi tentait d'attirer dans son parti les chevaliers romains, en multipliant les joutes, les courses, les bruyants plaisirs qui permettent à la jeunesse oisive d'étaler son opulence et de faire briller sa bravoure. Giannino, masqué par la visière de son casque, prit part aux cavalcades du champ de Flore, et remporta le prix de l'une des joutes. Puis il fit annoncer à Rienzi son arrivée et lui demanda audience.

Le tribun en fixa le jour au 4 octobre.

Giannino, sous l'empire d'une profonde émotion, se rendit au Capitole. Il croyait trouver dans Rienzi l'homme ardent, enthousiaste qu'on lui avait dépeint, ou tout au moins le confident empressé, dévoué, que faisait pressentir sa lettre. Il vit dans le tribun, malgré son urbanité, un magistrat impassible, questionnant avec calme de la voix et du regard, et demandant à Giannino le secret de sa vie sans lui rien donner en échange. Rienzi insista beaucoup sur l'enfance de Giannino, son séjour à Cressy, ses visites à l'abbaye de Saint-Denis, la froideur mal déguisée de la dame de Cressy. Il exigea que le jeune homme rappelât tous ses souvenirs relatifs aux sires de Croysex et de Nanteuil. Aucun détail, si minime qu'il fût, ne semblait inutile à Rienzi. Tout en écoutant Giannino, il traçait des chiffres, prenait des notes, et cherchait des concordances de faits et de dates. Après un long interrogatoire, le tribun se leva, et, prenant la main de Giannino, il la baisa :

— Votre Majesté me pardonnera, je l'espère, ces

précautions indispensables et ces questions multipliées... Voici le testament de dame Marie de Cressy, dont vous vous êtes cru le fils; la confession de frère Jordan, des ermites de Saint-Augustin; les notes de voyage de frère Antoine, du même couvent, qui remit ces documents à fra Bartholomeo, de qui je les tiens moi-même. De ces mémoires, de ces attestations ressort la preuve que, dans l'intérêt de votre vie, menacée par la comtesse d'Artois, pairesse du royaume, on vous substitua, le jour même de votre baptême, l'enfant de dame Marie de Cressy, nourrice de Jean Ier le Posthume...

— Quoi! s'écria Giannino, je serais...

— Le fils légitime de Louis X le Hutin, roi de France, et de Clémence de Hongrie, sa femme.

— C'est un rêve! murmura Giannino, un rêve éblouissant... Roi! moi? Roi! celui qui se croyait le petit-fils d'un banquier de Sienne! Et roi de quelle patrie? de la France, ce pays si beau que, s'il n'avait point le ciel, Dieu le voudrait pour empire... Je n'ose croire encore à un destin pareil.

— J'y crois, moi, répondit Rienzi d'une voix vibrante. Je suis tellement convaincu de la validité de vos droits et du succès de votre entreprise, que je voue à votre service le peu de forces qui me restent et le crédit dont je dispose... Ne vous exagérez pas cette offre, sire... Je vous offre ma protection, et j'ignore si je ne devrais pas me protéger moi-même. J'ai pris en main une cause juste, mais fatale; elle tua Arteveld; Étienne Marcel succombera sous son poids. Mais qu'im-

Entrevue de Rienzi et de Giannino. Dessin de F. Lix.

porte à Rienzi? Ce qu'il faut pour sa gloire, ce qui suffira pour lui donner des titres devant la postérité, ce sera d'avoir rendu sa patrie au bourgeois de Sienne, son nom à l'enfant adoptif de Guccio Baglioni, sa couronne à l'héritier spolié.

— Ah! s'écria Giannino, ma reconnaissance...

— La reconnaissance, répondit Rienzi, non sans amertume, est une dette que chacun reconnaît et que Dieu seul acquitte. J'ai vécu plus que vous, monseigneur... Voici, outre les papiers qui vous concernent, une *charte* écrite tout entière de ma main, scellée de mon sceau; elle renferme le détail des événements qui vous concernent, depuis le mariage de Marie de Cressy avec Guccio Mino de Baglioni jusqu'au jour où Bartholomeo me remit les papiers de frère Antoine... Si quelque malheur fondait sur moi, faites état de cette pièce, par laquelle je vous reconnais solennellement pour l'héritier de Louis X; et maintenant, prince, muni de ces documents, rendez-vous auprès du cardinal d'Espagne, légat d'Italie; obtenez son appui d'abord. Nous nous adresserons ensuite au roi de Hongrie, votre oncle, puis au pape... Cette marche est lente, mais sûre... En songeant à vos intérêts, daignez vous souvenir des miens. Moi fort dans Rome, je reste un allié puissant; vaincu, je vous nuis au lieu de vous servir...

— Vous l'avez dit, répliqua Giannino, nos intérêts sont les mêmes.

— Que le ciel favorise Votre Majesté! dit le tribun.

Rienzi fit ouvrir à deux battants les portes de son appartement, donna ordre de rassembler dans la cour

d'honneur la garde du Capitole ; puis, présentant Giannino aux chevaliers, aux chefs, aux soldats, il déclara, par droit de succession, Giannino légitime héritier de la couronne de France. Alors éclatèrent les fanfares de trompettes, les roulements sourds des tambours et des acclamations unanimes pour le fils de Louis X.

Le soir même, tandis que Giannino s'entretenait de ses projets avec fra Bartholomeo, un serviteur lui remit un billet. Giannino le lut, fit un signe d'acquiescement, puis le cacha dans sa poitrine.

— Ne puis-je savoir? demanda le religieux.

— Secret d'État, répondit en riant Giannino.

— Déjà ! s'écria le moine.

Quelques minutes après, Giannino, avide, disait-il, de respirer l'air frais du Tibre, s'engageait dans les rues de Rome et gagnait, non pas les bords du fleuve, mais l'église renfermant les tombeaux des saints apôtres.

Au moment où il allait s'agenouiller, une femme, portant un costume de pèlerine, s'approcha de lui :

— Giannino, roi de France, dit-elle, les Colonna, instruits de ce qui s'est aujourd'hui passé au Capitole, t'enveloppent déjà dans leur haine pour Rienzi... Ton signalement est donné ; au coin de chaque rue tu peux trouver un assassin... Fuis cette ville, dont pour toi le séjour serait mortel... Fuis, non pas dans deux jours, dans une heure, à l'instant... Cache tes habits de soldat sous cette robe de bure et que Dieu te garde, roi Giannino !

— Qui donc es-tu pour me connaître si bien? demanda le jeune homme ; que puis-je faire pour te prouver ma reconnaissance?

— Sois heureux ! répondit la pèlerine.

Giannino voulut questionner sa mystérieuse conseillère, mais elle disparut dans les ombres de la nef. Alors le prétendant devint sérieux, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

Un moment après, un moine franciscain quittait la chapelle des Saints-Apôtres.

VIII. — LE BUCHER D'ORTIES.

Giannino avait à peine quitté Rome pour se rendre près du légat, que le tribun regretta son départ. Les menées des Colonna, pour le renverser, prirent de telles proportions, qu'il devenait indispensable de les déjouer. Il fallait des hommes, et de l'argent pour payer ces hommes. Le cardinal d'Espagne promettait un concours efficace ; la prudence ordonnait de l'employer sans retard. Le temps des illusions était passé pour Rienzi ; sa première défaite l'avait vu condamner à mort, la seconde sonnerait l'heure de son supplice, et cette fois Pétrarque ne serait pas là pour obtenir sa grâce. Toute l'énergie du tribun se réveilla pour la lutte suprême. Pendant trois jours il rassembla ses partisans, emprunta aux juifs de l'argent pour subvenir aux premières dépenses, puis il songea de nouveau à Giannino. Où trouver alors le prétendant? Quelle route avait-il suivie? Rienzi l'ignorait.

Il venait d'achever sa lettre à l'héritier de Louis X ; il sonna, et un valet parut :

— Fais-moi chercher, dit le tribun, un homme capable de faire rapidement un voyage ; prends-le jeune et fidèle, si tu le peux.

— Monseigneur, répondit le valet, depuis trois jours un pâtre des environs se tient sur les marches du palais, attendant, dit-il, les ordres que vous ne manquerez pas de lui donner.

— Qu'il vienne, dit Rienzi.

Un moment après le pâtre entra. Il paraissait âgé de seize ans ; ses cheveux noirs bouclaient sur son cou, que le soleil n'avait point hâlé. Il portait, avec une élégance native, un costume pittoresque. La franchise brillait dans son regard, et la tristesse creusait un pli sur son jeune front.

— Qui es-tu, toi qui prétends attendre mes ordres? demanda Rienzi en examinant l'adolescent.

— Un pauvre gardeur de chèvres dans les temps ordinaires, monseigneur ; à cette heure un homme prêt à se faire tuer pour votre service. Quant à mon nom, il vous importe peu. Qu'est-ce qu'un nom? Un assemblage de syllabes ; ce qu'il vous faut, c'est un cœur vaillant : je tais le nom, j'offre le cœur.

— Prends donc, dit le tribun en tendant une lettre à l'enfant ; j'ai confiance, la jeunesse ne sait pas trahir. Je te remets un secret terrible, je te confie une mission dangereuse... La suscription de cette missive te prouve mon ignorance du lieu où se trouve actuellement l'homme à qui tu dois la remettre. Il est sans doute chez le cardinal d'Espagne, à Montefiascone ; mais il se peut qu'il n'ait pas quitté Arezzo, Orvietto, que sais-je ?... Pars ; chaque minute vaut un siècle.

— Seigneur, dit le pâtre, si vous ne me voyez pas revenir, c'est que je serai mort, mort au service de Giannino, roi de France...

L'enfant sortit rapidement et marcha dans la campagne jusqu'à ce que la fatigue et la faim l'obligeassent à prendre un peu de repos dans une auberge. Il se renseigna sur la route de Montefiascone et, pendant la fraîcheur de la nuit, il poursuivit son chemin. Quand il se sentait trop las, il tirait de son sein la lettre de Rienzi, la portait à ses lèvres et en relisait la suscription mystérieuse :

A JEAN DE GUCCIO, *officier de notre maison, à présent à Montefiascone, à Orvietto ou à Arezzo, très-excellent prince, roi très-excellent, supérieur à tous les autres rois de la chrétienté, connu de Dieu seul et inconnu au monde à cause des malversations commises envers vous, au moment de votre naissance, par ceux qui auraient tenu de vous l'honneur et l'existence, s'il leur avait été donné de connaître la vérité.*

Il s'informa de Giannino à Orvietto, à Arezzo, sans trouver aucun renseignement positif. En effet, Giannino, abandonnant les grandes routes dans la crainte d'être poursuivi, avait gagné Montefiascone par des chemins détournés. L'accueil du légat fut chaleureux. Il promit au prétendant de soutenir ses droits ; en même temps il s'occupa de venir en aide à Rienzi, sans croire cependant le danger imminent. On ne pouvait, du reste, improviser les secours dont il avait besoin. Une levée de mercenaires demandait au moins quelques jours, et une semaine se passa avant que la troupe, équipée et payée d'avance de la solde d'un mois, fût prête à marcher sous le commandement de Giannino.

Le prétendant au trône de France recevait, dans le cabinet du cardinal, ses dernières intructions, quand le pâtre, messager de Rienzi, se fit annoncer comme porteur d'importantes nouvelles.

Le légat le fit introduire, et l'enfant remit à Giannino la missive, datée du 7 octobre.

Voici ce qu'elle contenait (1) :

« Au Capitole,

« Très-noble prince,

« Nous vous avons envoyé près de M. le légat, notre ami, afin que vous demeurassiez inconnu, et aussi pour que vous pussiez venir à notre aide, en lui demandant d'envoyer son armée contre les rebelles de la sainte Église, au peuple romain et à l'autorité que Dieu a mise entre nos mains contre les ennemis de la sainte Église, du peuple de Rome et de la dignité que nous tenons de la main de Dieu. Nous vous adressons cette lettre comme à une personne de notre naissance, afin que tout le monde ignore que vous traitez avec M. le légat pour qu'il nous envoie le secours que nous lui avons demandé ; car nous savons que de nombreuses intrigues s'ourdissent à Rome contre la sainte Église, le peuple romain et notre propre autorité. Nous vous avons envoyé des lettres qui en contenaient le détail, pour que vous les présentassiez à M. le légat, et que nous voyions ainsi ce que vous aurez pu obtenir de lui. Nous apprenons à l'instant que des menées si audacieuses sont dirigées contre nous, au dedans de Rome, qu'il nous paraît certain qu'il n'y a point de salut à espérer pour nous, le secours de la sainte Église tardant trop à nous parvenir. Nous vous prions néanmoins de ne chercher aucunement à vous rapprocher, quant à présent, de notre personne ; retirez-vous, au contraire, dans un lieu sûr, jusqu'à ce que vous ayez reçu de nous un avis qui pourrait vous y déterminer. Nous vous prions de demeurer en paix et de ne vous épouvanter de rien de ce qui pourrait arriver ; car, avec la permission de Dieu, vous serez bientôt rétabli dans votre dignité royale, et j'ai la ferme confiance que Dieu enverra au-devant de vous quelqu'un qui vous replacera dans votre seigneurie. Si nous ne vous écrivons pas aussi honorablement qu'il conviendrait, dans la suscription de cette lettre, pardonnez-nous-le ; les circonstances, qui ne permettent pas que vous soyez connu, seront notre excuse, car notre but principal est d'assurer votre tranquillité ; et voyant que nous ne pouvons espérer de sauver notre personne, nous vous écrivons ce que plus tard nous croyions pouvoir vous manifester nous-même, à savoir : que « vous êtes véritablement roi « de France et le fils légitime du roi Louis, premier né « du roi Philippe-le-Bel, et que votre mère a été la « reine Clémence, fille de Charles-Martel ; vous avez « reçu, avec les eaux du baptême, le nom de Jean. » Ne perdez pas courage, car, dans peu de temps, vous serez certainement seigneur et roi de France ; et, je l'affirme, tout habitant de ce royaume deviendra votre sujet.

« Donné au Capitole, le septième jour d'octobre 1354.

« Nicolas,

« Chevalier du peuple romain par l'autorité du saint-siége apostolique, sénateur illustre, syndic et capitaine de la sainte cité. »

— Monsieur le légat, s'écria Giannino en achevant la lecture de cette lettre, c'est à l'instant même qu'il faut partir ; une minute de retard peut être fatale à Rienzi, voyez ce qu'il écrit.

— Oui, le danger est grand, répliqua le cardinal en rendant à Giannino la lettre du tribun ; envoyez des hommes, des chevaux, de l'argent ; ne vous exposez pas vous-même, Rienzi vous le conseille en termes affectueux et prudents.

— Eh ! qu'importe après tout ? dit Giannino ; pour connaître depuis quelques jours mes droits à la couronne de France, vais-je devenir ingrat et lâche ? Alors le peuple sur lequel j'aspire à régner aurait raison de me regarder comme un fourbe, car jamais prince ne s'y dispensa d'être chevalier.

— Prince, reprit le légat, les souverains se doivent à leurs peuples, et vous n'avez pas le droit...

— Béni soit le ciel alors que l'onction sainte n'ait pas touché mon front ! Le bourgeois de Sienne peut encore payer la dette du roi de France.

Puis Giannino, se tournant vers le pâtre :

— Prends ce collier, lui dit-il ; ta course fut longue, et tu te soutiens à peine, pauvre enfant.

— J'accepte le remercîment, répondit le pâtre ; le collier d'or, je le refuse, ne vendant pas mes services, même à un roi.

— Alors ta main, et merci ! Et maintenant, monsieur le légat, Dieu et saint Denis me soient en aide ; je saute sur mon cheval et je cours ventre à terre au secours de Rienzi ! En selle, vous tous, cria Giannino en ouvrant la fenêtre, dague au poing et casque en tête ! En avant ! en avant ! Il s'agit de protéger l'Église et de sauver le tribun du peuple !

— Le tribun est mort ! cria d'une voix rauque un homme couvert de poussière et harassé de fatigue, qui pénétra dans la chambre, à travers le groupe de valets qui lui fermait le passage.

Le cardinal se leva brusquement :

— Mort ! dis-tu, mort Rienzi ?

— Oui messire, et de quelle mort ! Jamais la haine ne trouva plus abominable supplice, jamais créature vivante ne souffrit dans son âme et dans son corps ce qu'endura le tribun du peuple.

— Parle, parle ! dit Giannino d'une voix fiévreuse.

— Le chevalier de Rome ne se méprenait pas au calme apparent des Colonna ; leur rancune datait de loin : le premier ennemi que Rienzi compta dans cette famille fut le cardinal Jean Colonna, qui l'accusa devant le pape ; quatre Colonna tués sous les murs de Rome léguèrent la vengeance à leurs héritiers ; ceux-ci n'ont pas cessé une heure de la poursuivre. Plus Rienzi multipliait d'efforts pour pacifier l'Italie, plus les barons fomentaient la révolte. Leur or payait le mécontentement, il allait soudoyer l'émeute. Le 8 de ce mois, dès l'aube, il fut facile de prévoir des événements graves... On rencontrait dans les rues des gens affairés, mystérieux, s'interrogeant et se répondant par des signes, se groupant près des carrefours, se réunissant près des églises. Peu à peu, la foule se massa autour du Capitole, le cerna et demanda à grands cris qu'on lui livrât Rienzi. Le tribun parut à la première sommation du peuple. Tant de fois il avait soulevé la colère ou refréné la haine qu'il se fiait à son éloquence pour le dompter encore... Mais à sa vue la foule hurla plus fort : à mort ! à mort ! On ne permit pas à Rienzi de prononcer une parole ; l'insulte était dans toutes les bouches, la menace dans tous les yeux... Les gens des Colonna soutenaient la fureur générale ; les chefs attendaient dans leur palais que la victime fût sacrifiée. Rienzi, voyant que nul ne répondait à son appel, essaya de se soustraire à l'orage... A quoi bon lutter ? Bête féroce, le peuple était déchaîné...

(1) Cette lettre, comme la précédente, comme la charte de Rienzi, fait partie de la collection des pièces conservées dans la bibliothèque de Sienne

Rienzi emprunta l'habit d'un jardinier et tenta de s'évader du Capitole... On le reconnut... Alors s'épuisa sur cet homme sans armes tout ce que peut inventer la barbarie. Il n'est pas de tortures qu'on ne lui ait infligées... Sanglant, pantelant, brisé, on le traîna de rue en rue, multipliant les coups, les blessures, et, quand Rienzi ne fut plus qu'un cadavre, on s'acharna sur ce cadavre défiguré! Ce ne fut pas tout; le peuple ne brise pas à demi ses idoles, la poussière même du tribun devait disparaître: on amoncela des orties en bucher, et pour le rendre plus infamant, on chargea les juifs d'y mettre le feu... Les cendres de Rienzi sont au fond du Tibre. Moi qui lui devais le pain de ma famille et qui n'ai pu le sauver, je suis accouru à Montefiascone, sachant que Mgr le légat était son ami, afin de le prévenir et de venger s'il se peut le consul des pauvres...

Longtemps le silence régna dans la salle après le récit du paysan; le cardinal, accablé de douleur, restait immobile, le front caché dans ses mains; Giannino, les poings crispés, la lèvre enfiévrée, le pâtre pleurant silencieusement le front collé contre les vitraux de la fenêtre.

Le jour même la troupe des mercenaires fut licenciée.

Privé de Rienzi, le cardinal d'Espagne ne possédait pas assez de crédit pour faire reconnaître les droits du prétendant. Du reste, Giannino étourdi par le coup imprévu qui le frappait, sentit défaillir son énergie.

— L'heure n'est pas venue, dit-il au légat; j'attendrai qu'elle sonne... Le premier événement grave qui surviendra dans le royaume de France me donnera le signal d'agir.

Il prit donc congé du cardinal; au moment de partir, il aperçut le jeune messager de Rienzi.

— Veux-tu partager ma fortune, bonne ou mauvaise? lui demanda-t-il.

— Je refuserais la bonne, répondit l'enfant; quant à la mauvaise, j'en prendrai ma part sans que vous me l'offriez...

— Singulier enfant! murmura Giannino.

Il appela le pâtre de nouveau, mais celui-ci s'en allait à grands pas, chantant une ballade commençant par ce vers :

Rondinella pellegrina...

— Je suis fou, pensa Giannino; cette voix... mais non! je vis dans un monde de visions fantastiques... Pourtant cette chanson... Ah! j'ai hâte de me retrouver dans la maison de Mino de Baglioni... Mon père! mon père véritable par la tendresse... Qu'il ignore toujours le secret de ma naissance, et qu'en mourant, il croie bénir un fils!... J'abjure mon ambition, je renonce à mes droits... Depuis quinze jours j'ai la fièvre, je souffre... je vis au milieu de complots, d'assassins! Pauvre maison de Sienne, tu me garderas mieux qu'un palais.

Le souvenir de Necca revint a sa pensée, plus vif et plus tendre.

— Elle me pardonnera, pensa-t-il, je me repens; nous célébrerons nos fiançailles, non plus devant Baglioni seulement, mais en présence de tous nos amis!

Giannino rentra un soir dans la ville de Sienne; la maison du banquier semblait extérieurement plus sombre que jamais. Les serviteurs poussèrent un cri de joie en reconnaissant leur maître, et le jeune homme alla se jeter dans les bras du vieillard, qui, tout tremblant, s'était levé en reconnaissant sa voix.

— Toi! toi! s'écria-t-il, ah! le Seigneur est bon! j'ai cru te perdre à jamais!

— Je reviens, mon père, et pour toujours...

— Vrai! et tu me diras plus tard ce qui faillit m'enlever mon enfant... ce que voulait dire Bartholomeo... ce que signifiait la lettre de Rienzi...

— Rienzi est mort!... Bartholomeo est rentré dans son couvent!... la lettre fatale est brûlée!... reprenons la vie où elle était le jour de mon départ.

— Hélas! j'avais alors deux enfants.

— Necca? fit Giannino avec un cri d'angoisse.

— A disparu de Sienne, laissant à Vanni Agazza une lettre d'adieu... On croit qu'elle s'est réfugiée dans un monastère...

Cette nouvelle porta un coup violent à Giannino. On attribua à la perte de Necca la solitude dans laquelle il vécut sans prendre part à aucun des plaisirs de son âge. Fra Bartholomeo parvenait mal à réveiller ses ambitions endormies.

Mino de Baglioni s'éteignit cette même année, laissant à Giannino tous ses biens. Le jeune homme, remis du premier choc de cette douleur, s'occupa plus activement que jamais des intérêts de la république de Sienne. Le conseil général et public de la ville devant s'assembler pour la réélection de trois de ses membres. Giannino se présenta et reçut des bourgeois notables des promesses formelles.

C'en était fait sans nul doute des rêves pompeux du prétendant, il allait limiter son existence, s'accommoder de sa vie et de sa fortune quand éclata la nouvelle de la défaite de Poitiers, arrivée le 17 septembre 1356.

Jean II prisonnier des Anglais; la régence de France abandonnée au duc de Normandie, prince vaniteux, malingre, débauché, incapable de se défendre contre Charles de Navarre autrement que par la trahison; Paris soulevé pour réclamer ses franchises; l'étranger aux portes de la capitale : tout se réunissait pour rendre facile au prétendant la revendication de ses droits.

Bartholomeo devint immédiatement à Sienne le héraut, le messager, le ministre de Jean Ier le Posthume; il porta en plein conseil la charte, les lettres de Rienzi, les *Mémoires* de Marie de Cressy et ceux du frère Jordan; en même temps il annonça que la situation désespérée où se trouvait la France nécessitait la présence du prince; celui-ci venait d'écrire à son oncle le roi de Hongrie pour lui demander sa protection. Le conseil répondit que si Louis de Hongrie reconnaissait Giannino pour son neveu, il s'empresserait de rendre au prétendant tous les services qu'il pourrait. Giannino reçut par le retour du courrier la réponse de son parent; celui-ci s'attendrissait sur le sort de la reine Clémence, sur les malheurs de son enfant, s'accusait de ne pouvoir en ce moment lui envoyer de l'argent et des hommes, et priait la ville de Sienne de lui venir en aide.

Le 28 octobre 1358, le conseil était rassemblé pour la réélection de trois de ses membres; le nom de Giannino Guccio de Mino de Baglioni venait de sortir de l'urne, quand la lettre du roi de Hongrie fut remise au prétendant.

Il la passa au podestat qui, après en avoir fait lecture à haute voix, cassa l'élection de Giannino bourgeois de Sienne comme membre du conseil général de la république et le salua roi de France. A ce titre, on lui alloua sur l'heure des revenus, des gardes lui furent données et le podestat choisit parmi les plus notables habitants

de la ville ceux qui devaient composer le conseil privé de Giannino, roi de France.

IX. — DANIEL LE RENÉGAT.

La plus sombre boutique du Ghetto appartenait à un juif converti, flétri par ses coreligionnaires du surnom de *Daniel le Renégat*. C'était un homme dont la vieillesse atteignait les limites de l'impossible, et qui, dépositaire des richesses de quinze générations, possédait à lui seul de quoi payer la moitié des palais de Venise. Aussi, à quelque heure du jour ou de la nuit que l'on traversât son obscur quartier, était-on certain de voir dans le logis de Daniel des marchands de pierreries, des emprunteurs sur gages appartenant aux classes les plus diverses de la société. Daniel n'en portait pas moins une houppelande verdâtre rapiécée aux coudes, garnie d'une fourrure dont le poil s'envolait par larges places, un bonnet graisseux et des chaussures béantes.

La boutique elle-même suintait la pauvreté : des loques pendaient aux murailles, des bêtes empaillées descendaient du plafond, des instruments de physique allongeaient leurs cous dans les angles ; les tables, les escabeaux boitaient ; les balances elles-mêmes oubliaient de garder l'équilibre de leurs plateaux.

Les pauvres gens ayant affaire à Daniel traitaient avec lui dans la boutique ; les riches clients grimpaient un tortueux escalier et se trouvaient subitement dans une pièce où s'entassaient les merveilles du tissage et

Daniel le Renégat. Dessin de F. Lix.

de l'orfévrerie. L'argent remplissait des coffres de cèdre ; un meuble à tiroirs contenait les diamants démontés, les parures complètes.

Daniel vivait seul, sans famille, sans serviteur : l'âge le courbait sans parvenir à le vaincre, et quelque besoin qu'il ressentît parfois d'avoir un aide auprès de lui, il remettait de jour en jour à en choisir un. Cependant sa main devenait tremblante, sa vue se troublait. Un jour il se vit dans l'impossibilité de tenir ses comptes et dut s'occuper de trouver un scribe.

Un matin, un jeune adolescent se présenta. Sa mise était modeste, son air timide. Il se proposa pour tenir les écritures du banquier prêteur.

— Tu es trop jeune, répondit Daniel.

— Si j'étais plus âgé, je demanderais des gages.

— Tu n'en veux donc pas ?

— Non, pour commencer.

Le juif le regarda avec défiance.

— Tu ne saurais me convenir ; celui qui ne cherche pas à gagner de l'argent le plus vite et le plus possible manque du génie du commerce.

— C'est si bien une vocation pour moi que je me trouve rémunéré par vos leçons. Vous me nourrirez... Je mange peu... Mes habits dureront au moins une année... Vous m'initierez à la banque ; vous m'apprendrez la valeur des pièces ; puis, quand vous le jugerez opportun, vous rétribuerez mon zèle... Quant à mon savoir, donnez-moi un de vos livres que j'épure le compte d'un de vos clients.

Daniel ne répondit pas encore. L'adolescent, intimidé, attendait les yeux fixés à terre. Tout à coup ses yeux distinguèrent sur le carreau un petit diamant égaré ; il se baissa, le releva et le tendit au juif en lui disant avec un sourire :

— Je suis incapable d'avoir de telles distractions.

Puis, saisissant une plume, il se mit à tracer des caractères et des chiffres si nets que les petits yeux du juif pétillèrent de joie.

— Mais je n'ai pas où te loger, dit-il.

— Bah! je coucherai sur cette table, avec un manteau pour couverture et pour oreiller.

— Quand commences-tu ta besogne?

— Moi? je ne vous quitte plus.

— Et comment te nomme-t-on?

— Ah! oui; on m'appelle... Zucco.

Une heure après, Zucco était de la maison. En quelques jours il se mit au courant des affaires et transforma l'intérieur du juif.

La boutique parut rajeunir, et jamais la salle du premier étage n'avait paru si brillante. Zucco ne se plaignait de rien, mangeait comme un oiseau, dormait à peine et travaillait une partie de la nuit. Daniel se réjouissait de son acquisition, et sa confiance dans Zucco grandit d'une façon aussi rapide qu'imprévue.

Tandis que le juif et l'enfant nettoyaient un jour des parures de prix, Zucco, s'arrêtant, regarda Daniel en face :

— N'avez-vous jamais, lui demanda-t-il, rêvé plus que la fortune? Votre ambition n'a-t-elle pas atteint les sommets de la puissance? Vous régnez dans votre boutique, ne préféreriez-vous pas gouverner des provinces?

— Railles-tu? demanda le juif. Qui donc, en Italie, vendrait ses Etats à Daniel le Renégat?

Giannino et la pèlerine. Dessin de F. Lix.

— Et qui vous parle de l'Italie? Le domaine de la race juive, c'est le monde. Dieu dit aux fils d'Abraham : « Multipliez-vous comme les étoiles... » Leur patrie s'appelle la terre.

— Que veux-tu dire? demanda le juif.

— Maître Daniel, un seul mot : remettez demain au jeune homme qui se présentera dans votre boutique votre or monnoyé et vos diamants, sans réserve aucune, sans crainte... Voilà le seul conseil que je puisse actuellement vous donner.

— Tu es fou?

— A votre aise. Mais la nuit descend, et mes yeux ne distinguent plus un rubis d'une perle; vous me permettrez donc d'aller regarder les pigeons de la république et de voir si l'on jette beaucoup de dénonciations dans la gueule du lion de Venise.

— Mais m'expliqueras-tu?...

— A demain, maître! A demain!

Zucco sortit.

Après avoir longtemps erré dans le Ghetto, il pénétra dans un petit jardin d'où l'on ne le vit pas sortir. Et si Daniel avait eu la tentation de contempler aussi, lui, la place Saint-Marc au clair de lune, il aurait été fort surpris de n'y point apercevoir son scribe. Une pèlerine assise sur les marches d'un escalier de marbre s'y trouvait seule en ce moment. Elle se leva rapidement en voyant s'avancer un jeune homme de bonne mine qui cherchait évidemment quelqu'un, car ses regards fouillaient de tous côtés. La pèlerine le rejoignit.

— Je suis celle que vous attendez, et voici les renseignements que je dois vous transmettre. Allez demain au Ghetto chez Daniel le Renégat; demandez-lui assez

d'or pour lever une armée, des joyaux dignes de votre condition... Il vous prêtera tout cela sur un traité avantageux en cas de réussite dans vos projets...

— Mes projets? Je suis à Venise depuis deux jours, et tu sais?...

— Je sais que, reconnu pour légitime roi de France par le podestat de Sienne et ses amis, vous vous êtes trouvé subitement avoir pour ennemis les bourgeois de la ville, peu désireux de vous constituer des revenus, de solder votre garde et de défrayer votre maison... Vous commencez votre tour d'Europe et vous manquez de tout... Prenez d'abord mon conseil, il est bon, et puis je le donne pour rien.

— Est-ce donc le premier? demanda le jeune voyageur. Crois-tu que je ne reconnais pas en toi la pèlerine qui me facilita le moyen de quitter Rome quand les Colonna voulaient me comprendre dans la proscription de Rienzi?

— Si vous me reconnaissez, reprit la pèlerine, obéissez-moi comme vous l'avez fait déjà : vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

— Soit. Demain au Ghetto, chez maître Daniel.

— Adieu jusqu'alors, Sire...

— Tu ne m'échapperas pas de la sorte! s'écria Giannino en saisissant le poignet de la pèlerine. Je saurai, je veux savoir quel bon ange s'attache à moi pour défendre ma vie, mes intérêts et préparer ma destinée... Ta main est frêle et douce, ta voix harmonieuse ; tu es jeune et belle... Pour te dévouer de la sorte à Jean le Posthume, et presque Jean sans Terre, réponds, qui es-tu?

— Je n'ai pas mérité l'insulte de votre curiosité, Sire; respectez en moi l'amie qui ne faillira jamais, et jurez, oui, jurez sur votre mère de ne pas même chercher à savoir de quel côté je dirigerai mes pas.

— L'unique moyen de te revoir est-il d'obéir?

— Le seul, monseigneur.

— Je te le jure donc, dit Giannino avec l'accent du regret.

Et, fidèle à sa parole, le jeune homme n'essaya pas de savoir dans quelle rue pleine d'ombre se perdait la robe flottante de la pèlerine.

Il dormit mal pendant la nuit. Dès l'aube il s'informa du quartier du juif, reconnut vite la boutique de Daniel et aperçut derrière les petits vitraux de la fenêtre un adolescent blond qui le regardait. Giannino s'avança vers la porte, et Zucco l'ouvrit avant que le prétendant eût mis la main sur la poignée de cuivre.

— Maître Daniel? demanda le prétendant.

Zucco s'élança vers l'escalier en spirale et introduisit le prétendant près du juif.

Giannino commença par étaler devant Daniel ses titres : la charte de Rienzi, la lettre du roi de Hongrie ; puis il dit au renégat, en accentuant chaque mot :

— Je suis légitime roi de France ; mais ce royaume reste à l'état de rêve et de fiction si je ne puis m'en rendre maître... Tout me manque en ce moment : le luxe d'un prince, l'armée d'un prétendant, l'argent d'un maître des monnaies... Je te céderai deux provinces de France en cas de réussite... si tu m'avances les sommes dont j'ai besoin pour marcher sur Paris et les joyaux nécessaires pour que le fils de Clémence de Hongrie fasse figure à la cour de son oncle Louis... Le traité est prêt ; ma signature y est apposée ; ton nom au bas, et encore quelques mois tu seras comte ou duc dans ma patrie.

Daniel hésita, refusa, revint sur son refus, tour à tour mordu par l'ambition et tourmenté par l'avarice. Les provinces de Giannino étaient loin, les diamants et l'or se trouvaient là sous la main... Jamais peut-être il n'apercevrait la moindre tourelle d'un de ses châteaux, et il baignait à loisir ses doigts dans les pierreries. Cependant le désir de régner sur des hommes, de se faire l'égal des plus grands seigneurs de France l'emporta sur ses appréhensions. Daniel signa, vida ses coffres, remplit une cassette de pierreries et cacha l'acte de cession dans son sein.

Quand il descendit, ses yeux gris flamboyaient.

Zucco devina le résultat de l'entretien. Il ferma le livre sur lequel il écrivait, posa sa plume sur la table, secoua son pourpoint et quitta sa place.

— Où vas-tu? demanda Daniel.

— En Hongrie, répondit le scribe.

— Tu m'abandonnes, ingrat?

— Non pas : j'accompagne vos joyaux pour les protéger.

— Au fait, murmura le juif, il a peut-être raison.

Il ne fut pas difficile de persuader à Giannino de prendre avec lui le scribe de Daniel. Avant la fin du jour, Zucco changeait son modeste costume pour un brillant habit de page et chevauchait à côté de son maître.

Dès que le roi de Hongrie apprit l'arrivée de son neveu, il ordonna des réjouissances publiques.

Le jeune prétendant charma tout le monde par sa grâce affable, son esprit chevaleresque ; il se montra si adroit dans les jeux de guerre, entretint les dames d'une si galante façon, que les sujets du roi Louis devinrent des partisans fanatiques de sa cause. Giannino se prêta sans affectation de rigorisme aux plaisirs multipliés pour lui complaire ; mais il ne négligea pas le côté positif de son voyage en Hongrie, demanda des lettres pour tous les princes voisins, recruta parmi les gentilshommes un groupe de chevaliers résolus à s'attacher à sa fortune ; puis, sans retarder davantage l'exécution de ses projets, il quitta le roi de Hongrie et se dirigea vers Bude.

Il en était à mi-chemin environ, quand la vue d'une sorte de camp attira son regard. Piqué par la curiosité, Giannino s'avança vers les tentes dressées au milieu d'un large espace vide ; des soldats diversement armés préparaient un souper homérique. Des peaux de bœufs et de chèvres saignantes, suspendues à des branches d'arbres, témoignaient de la qualité et de la quantité des mets. Le feu flambait sous des vases de cuivre d'une contenance fabuleuse. Tandis qu'un groupe d'hommes achevait les apprêts du repas, un autre réparait les lances, les arcs, rajustait les courroies et passait en revue le ferrage des chevaux.

Les gens du camp, voyant s'approcher Giannino et sa troupe, poussèrent un cri d'alarme, et, un moment après, le prétendant et ses amis furent environnés de gens d'armes plus rébarbatifs que courtois.

— Que voulez-vous? demanda l'un des soudards à Giannino.

— Rien de vous, manant ! répondit le jeune homme ; mais je veux voir votre chef pour lui dire que votre façon d'interroger les voyageurs ressemble fort à celle des détrousseurs de grands chemins.

Attiré par le bruit de l'altercation, qui menaçait de se terminer par une querelle, le chef de la bande parut. C'était un homme robuste, haut de taille, assez bien de visage, à la chevelure rousse comme sa barbe. Sa voix rude gardait un accent anglais très-prononcé.

Sans doute la mine de Giannino et de ses compagnons lui inspira confiance, car il devint aussi courtois que ses hommes s étaient montrés grossiers. Il essaya de les excuser en se plaignant de la curiosité malveillante des paysans et de la méchante humeur des magnats, qui mettaient sur le compte de ses hommes la moindre déprédation commise dans le pays.

— En signe que vous leur pardonnez, ajouta le capitaine, acceptez une tranche de rôti et une coupe de vin sous ma tente... Je me nomme Jean de Vernay, tout au service de Votre Seigneurie.

— Je me nomme dans le présent Giannino, répondit à son tour le prétendant; dans l'avenir je m'appellerai Jean Ier, roi de France.

Après le repas, le capitaine de Vernay eut avec son hôte un entretien dont le résultat fut que la bande de l'aventurier anglais passa sous le commandement absolu du prétendant, qui garda Jean de Vernay attaché à sa personne en qualité de lieutenant général du royaume de France (1).

A partir de ce jour, la grande compagnie, conduite par Giannino, se recruta dans les villes, les campagnes, jusqu'à prendre les proportions d'une armée. Elle se rendit à Bude, rançonna Vicence et Godre, pénétra en Lombardie, ravagea l'Etrurie, et se rendit si redoutable que toute l'Italie dut se mettre sur la défensive. Riche de butin et redoutant une coalition des princes, Giannino résolut de partir pour Avignon. Une flottille reçut ses troupes; un étendard fleurdelisé décora la poupe du canot dans lequel se tenaient Jean de Vernay, le prétendant, le page et quelques officiers.

Zucco, depuis son départ de Venise, n'avait pas quitté son maître. Pendant tous les combats, Giannino le trouvait à ses côtés, non plus sous un costume de page, mais couvert d'une armure à sa taille, se battant comme un lion et veillant sans relâche à la sûreté de son seigneur. Plus d'une fois Giannino témoigna par des paroles sincères la reconnaissance que lui inspirait ce dévouement. Alors Zucco changeait de visage, cherchait à diminuer le mérite de ses actes et s'éloignait de Giannino.

Un jour, dans une rencontre, Zucco fut blessé sous l'aisselle et le sang teignit de pourpre le justaucorps bleu de l'enfant. Si résolu qu'il fût, Zucco chancela sur son cheval; Giannino s'en aperçut, le jeta en travers du sien, et d'un élan courut le déposer au pied d'un arbre. Puis, s'agenouillant sur l'herbe, il voulut délacer l'armure. Zucco, presque évanoui de douleur, revint à lui brusquement. D'une main il ferma sa blessure pour en arrêter le sang; de l'autre il repoussa Giannino avec une sorte de terreur.

— Laissez-moi! s'écria-t-il avec angoisse, par pitié laissez-moi seul!...

— Mais ta blessure est grave, malheureux enfant!... Ton sang coule!... Tu m'as assez souvent défendu pour accepter mes soins.

— Si vous me touchez, je meurs! s'écria Zucco, les lèvres blêmes, le regard fixe, la poitrine soulevée par un effort suprême.

— Enfant obstiné, je te sauverai malgré toi!

Zucco saisit la dague du prétendant.

— Voulez-vous que je me tue sous vos yeux? demanda-t-il.

— C'est de la folie ou de la haine! s'écria Giannino en se reculant.

— Oui, de la folie, mon maître! répéta Zucco d'une voix subitement adoucie; puis, prenant la main de Giannino, il la baisa. Retournez vous battre, lui dit-il, je me panserai seul.

Zucco souffrit horriblement pendant huit jours sans permettre qu'on visitât sa blessure. Dès qu'il fut guéri, sa gaieté lui revint, une sorte de gaieté mélancolique à laquelle son maître trouvait un grand charme, car il préférait l'entretien de Zucco à celui de Jean de Vernay.

Tandis que le vent poussait les aventuriers vers la France, le jeune écuyer, assis à l'avant de la barque royale, suivait du regard les oiseaux descendant des plaines azurées pour baigner leurs ailes dans l'eau transparente. Comme cela lui était assez ordinaire, sa pensée se formulait en chanson d'un rhythme plaintif dont nul n'aurait pu citer le musicien ni le poëte; puis tout à coup, et comme si ce refrain résumait toute sa rêverie, il chanta d'une voix douce en regardant les hirondelles tracer de grands cercles au-dessus de son front :

Rondinella pellegrina...

Il commençait à peine le second vers que Giannino le rejoignait.

— Continue, Zucco, lui dit-il; j'aime cette chanson, elle ravive au fond de mon âme le plus pur des souvenirs, et, dans mon existence aventureuse, c'est encore un souffle de bise caressant mon front enfiévré.

— Ah! fit Zucco sans cesser de regarder les hirondelles, vous connaissez cet air?... On vous l'a chanté au cœur plus qu'à l'oreille, peut-être... une noble dame...

— Zucco, c'était une chaste enfant dont la tombe se cache aujourd'hui sous l'herbe haute d'un cimetière.

— Vous l'aimiez? demanda le page en penchant vers l'eau son visage.

— Je l'aimais trop peu, car je la sacrifiai... Elle m'aimait trop bien, car mon abandon l'a tuée... Comprends-tu pourquoi j'aime t'entendre dire la chanson de l'hirondelle?

Zucco releva son front incliné, porta ses deux mains à sa poitrine, puis debout sur la barque, se retenant d'un bras à la hampe du canot, il lança comme un chant de triomphe la mélodie qu'il murmurait auparavant.

— Merci! merci! lui dit Giannino; et pour me prouver, ami, encore ton affection, prends cette bague et porte-la par amour pour moi.

— Oui, seigneur, dit Zucco, par amour pour vous.

La traversée fut heureuse. A peine débarquée, la troupe de Giannino débuta par un coup de fortune. Il existait sur les rives du Rhône un château fort auquel la nature prêtait l'appui de ses murailles rocheuses, mais dont la petite garnison négligeait complétement la défense. Codelecte (1) présentait aux regards des terrasses, des contre-forts de granit, des trous béants prêts à encadrer des gueules de bombardes, des meurtrières disposées pour les sarbacanes et tout l'attirail de défense des forteresses du moyen âge. Mais le comtat d'Avignon jouissait d'une paix si grande, surtout depuis que le pape l'avait acquis de Jeanne de Naples, que l'idée d'avoir à repousser une attaque ne pouvait venir au capitaine chargé de le garder. Giannino

(1) Lettre du pape Innocent III au roi Louis et à la reine Jeanne de Sicile (*Thesaurus novus anecdotorum*, a D. Martinio, editus 1717); Matteo Villani, lib. IX; Muratori, t. XIV, p. 566.

(1) Actuellement Codelet, département du Gard.

comprit la valeur du manoir de Codelecte et un habile coup de main l'en rendit maître. La garnison surprise fut passée au fil de l'épée, et il n'échappa pas même au massacre le messager qui, depuis les Thermopyles, est chargé de porter les mauvaises nouvelles. A partir de ce moment, Giannino fit de Codelecte son quartier général. Des troupes en partaient pour un ou plusieurs jours, parcourant et rançonnant la campagne, rentrant la nuit suivies de troupeaux de bœufs et de chèvres, de chariots remplis de butin provenant indifféremment des cabanes, des manoirs ou des chapelles. Il ne fallut pas un mois à la grande bande pour devenir la terreur du pays. Giannino expédia sa compagnie franche à Urgan, de là à Saint-Remy. Le château de Silione, propriété de Raymond de Montalban, ayant paru propre à la sûreté des troupes, l'assaut fut donné et Giannino y pénétra en vainqueur, faisant grâce de la vie aux hommes d'armes qui s'enrôlaient dans sa troupe.

L'effroi se répandit bientôt dans toute la Provence. Jamais compagnie de routiers et d'écorcheurs n'avait semé terreur pareille. Et ce qui doublait le danger de la présence de Giannino dans le Midi, c'est que le prétendant ne manquait jamais de réclamer ses impôts comme un tribut légitime levé sur des sujets obéissant à l'usurpateur. Le régent de France s'effraya. Il connaissait mieux que personne la sinistre légende de la comtesse d'Artois. Si mystérieuse qu'eût été la confidence suprême de Jacques de Nanteuil et de Hugues de Croysex, le bruit courait sourdement que l'enfant de Clémence de Hongrie ne reposait point dans les caveaux de Saint-Denis. L'impopularité du régent venait en aide aux réclamations de Giannino. Le peuple avide de nouveauté prenait parti pour le prétendant. Si l'on racontait les courses aventureuses, les pillages de ses troupes, on pouvait leur donner pour excuse que les seigneurs français agissaient de la sorte et peut-être d'une façon pire. Le Midi tremblait devant l'armée de Giannino, mais les exactions de la noblesse de France avaient enfanté la jacquerie et devaient noyer dans le sang les fils de Jacques Bonhomme.

Le régent expédia en Provence des espions chargés de le renseigner sur la personne et les vues de Giannino. Ceux qui aperçurent le prétendant demeurèrent frappés de sa ressemblance avec le roi Louis X. Du reste, chaque démarche, chaque complot du régent contre Giannino échouait fatalement. Le prince Charles de Navarre, qui gardait rancune au Dauphin de la trahison de Rouen et de sa captivité au château d'Arleux, paraissait disposé à traiter Giannino en allié, sinon en parent. Cependant le duc de Normandie écrivit au pape pour le supplier de mettre sur pied toutes ses troupes, afin de tailler en pièces la Grande-Bande; mais, préoccupé de sa sûreté personnelle, le pape songeait bien davantage à se fortifier dans Avignon. Alors le sénéchal de Provence leva des hommes, se mit en campagne et offrit le combat aux soldats du prétendant, à Saint-Étienne (ancienne Provence, arrondissement de Nice). La bataille fut terrible, elle dura de l'aube à la nuit. Vernay multiplia d'inutiles prodiges de valeur. Blessé en deux endroits, cerné par l'ennemi, il tenta de se percer de son épée, fut pris, chargé de fers et conduit en prison.

Giannino réussit cette fois encore à sauver sa liberté, sa vie. Il s'enfuit à Codelecte; mais faute de vivres, avide d'ailleurs de prendre une éclatante revanche de la défaite de Saint-Étienne, il accepta le combat sous les murs même de Codelecte. Malgré son courage et l'habileté de ses dispositions, Giannino fut écrasé par cette force brutale qui s'appelle *le nombre*.

Entouré de cadavres, brisé de fatigue, blessé à la tête, il fut pris et conduit dans la même prison que Jean de Vernay. Au moment où croulaient toutes ses espérances, son regard chercha le seul être qu'il pût croire son ami : Zucco ! Mais Zucco avait disparu, il était mort aussi, peut-être, et le prétendant sentit ses yeux humides à la pensée que cet enfant n'était plus.

La citadelle dans laquelle fut enfermé le prétendant dépendait du comté de Provence, c'est-à-dire du domaine de la reine Jeanne de Naples. A la sollicitation d'Innocent VI, on lui interdit toute communication avec le dehors. Sa nourriture fut si mauvaise, l'air de son cachot était si infect, que cet homme, accoutumé à l'air libre de la forêt ou de la plaine, tomba sérieusement malade.

L'opinion publique s'émut en sa faveur, on le plaignit tout haut; ses malheurs intéressaient déjà, sa mort prochaine le couronnait d'avance d'une auréole de martyr. Le geôlier lui-même s'adoucit. Un soir un moine pieds nus, suivi d'un jeune clerc portant une croix d'argent, demanda l'autorisation d'administrer les sacrements à celui qui allait mourir. Le geôlier le laissa entrer, ouvrit lui-même la porte du cachot, et se promena de long en large dans le corridor sombre, tandis que le religieux fortifiait le malheureux agonisant. A partir de cette heure Giannino se trouva soulagé. Il demanda des livres pieux, et passa de longues heures à s'entretenir avec le moine qu'accompagnait toujours le jeune clerc. Les visites devinrent journalières sans exciter de défiance, quoique Giannino eût complétement recouvré la santé. Un matin, quelle ne fut pas la stupéfaction du geôlier en trouvant le religieux seul dans le cachot :

— Vous m'avez trahi ! s'écria-t-il, Giannino s'est évadé.

— J'ai servi la cause du roi de France, répliqua le moine.

Si habilement qu'elle eût été combinée, cette évasion ne devait pas avoir de grands résultats. Giannino, suivi de Zucco, trouva un asile dans une cabane de paysans. Il apprit alors de son page comment celui-ci, échappé par miracle à la meurtrière bataille de Codelecte, n'avait cessé de se préoccuper de rendre la liberté à son maître.

Quinze jours après, Zucco vendit la bague que Giannino lui avait donnée et, possesseur d'une barque, il forma le projet de gagner, avec son maître, le territoire italien.

Tous deux montèrent dans la coquille de noix, et sans compagnons, car tout étranger pouvait être un traître, ils s'en remirent à la grâce de Dieu.

Dieu ne les protégea pas. L'éveil fut donné sur la côte; leur barque, signalée, devint l'objet d'une ardente poursuite. Giannino rama jusqu'à ce que ses forces fussent à bout, puis désespérant de son étoile comme de sa vie, il se laissa prendre par ceux qui le poursuivaient.

— Je vous quitte ! lui dit Zucco, je ne vous abandonne point.

Deux jours après, Giannino, enfermé dans une prison plus étroite, attendait que l'on fixât le jour de son supplice.

RAOUL DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

Les canons de la défense. Dessin de F. Lix.

Le concours est grand tout le long de ces boutiques ; on regarde, on marchande, on achète... Et l'on entend gronder au loin l'artillerie des forts, dont nul ne paraît faire autrement cas que d'une sorte de murmure coutumier ajouté aux mille rumeurs de la grande ville.

Partout encore, sur les colonnes d'affichage, des spectacles, des concerts annoncés, donnés en général, il faut bien le dire, au bénéfice de quelque œuvre patriotique ou de bienfaisance, et qui, à ce que m'assure un promeneur, trouvent presque toujours un public nombreux, tant est vivace ici, non-seulement le besoin normal de distractions théâtrales, mais aussi, en ce moment, l'esprit de philanthropie et de solidarité entre les diverses classes de la société.

Sur le terre-plein devant l'Ambigu, une grande tente de toile rayée est dressée, toute pavoisée de drapeaux tricolores, sous laquelle une petite estrade supporte une urne enguirlandée aux couleurs nationales. Un officier de garde nationale est assis derrière l'estrade, un factionnaire se tient l'arme au bras près des rideaux à franges d'or, et un autre qui est accoudé sur la bouche de son fusil répète aux passants :

— Pour les canons! citoyens, pour les canons!

Et de nombreux passants déposent leur offrande anonyme dans l'urne, où les pièces en tombant éveillent le petit bruit métallique sec des tirelires bien garnies.

Les boulevards sont encombrés de baraques, d'étalagistes ambulants, qui parfois même s'installent jusque sur la chaussée, et pourtant plus d'un espace s'y trouve encore pour servir de champ d'exercice à des miliciens de tous les âges, je pourrais dire aussi de toutes les couleurs, car on a utilisé pour les vêtir les draps de toute sorte qu'on a trouvés dans les fonds de magasin : Capote bleu clair, vareuse marron, pantalon vert, il n'y a guère d'uniformité que dans la nuance du képi et de la bande du pantalon.

D'une rue aboutissante sort l'aigre accent de la trompette qui rappelle un bataillon pour quelque service imprévu, comme il y en a beaucoup en ces jours d'alerte perpétuelle.

Un peu plus loin, le roulement sourd de deux tambours voilés de crêpes nous annonce l'approche d'un convoi mortuaire. Quatre corbillards sans ornements se succèdent, sur le drap noir desquels sont étalées les simples tuniques à liséré de laine que portaient les défunts, alors qu'ils figuraient dans les rangs de cette

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

compagnie qui, la crosse du fusil derrière l'épaule, la bouche du canon regardant la terre, forme la double haie au long des lugubres chars. Des femmes, des enfants suivent éplorés ; chacun se découvre ou se signe avec respect sur le passage de ces funèbres dépouilles, et salue en elles l'héroïsme ou le sacrifice, d'autant plus méritoires qu'ils furent plus humbles ou plus obscurs.

Pendant que nous sommes arrêtés, suivant du regard ces quadruples funérailles, qui, en temps ordinaire, eussent été sans doute l'objet de la plus grande attention, mais dont on a maintenant le trop fréquent spectacle pour y prendre garde, un vieillard se tourne vers moi et dit en secouant tristement la tête :

— Allons, encore un bon appoint au compte du pieux roi Guillaume et de son honnête ministre. Ils ont calculé que la reddition de Paris serait une affaire de cent mille existences. Pour peu que cela continue, nous serons bientôt à leur chiffre. Dans les deux premiers mois du siége, la mortalité a presque aussitôt doublé ; maintenant la voilà qui a graduellement atteint et même dépassé le triple. J'ai vu ce matin le relevé officiel de l'administration. Dans la semaine correspondante de l'année dernière on comptait neuf cent quatre-vingts décès, cette année on en compte trois mille cent cinquante ; et les maladies accidentelles ou épidémiques deviennent d'autant plus meurtrières que les souffrances physiques et morales de tout genre leur préparent de faciles victimes. Et savez-vous, monsieur, quelle est la classe qui fournit le plus gros contingent dans cette horrible immolation de victimes innocentes? Ce sont les enfants nouveau-nés. Nourris au sein, vous pensez ce que peuvent leur offrir les pauvres mères nourrices, qui défaillent faute d'alimentation confortable ; élevés au biberon, on ne trouve souvent plus rien à leur donner. A vrai dire, l'administration a conservé, pour fournir du lait aux enfants et aux malades, trois mille vaches ; mais la nourriture convenable manque à ces animaux. C'est à peine si l'on obtient au total mille litres de lait ; ce qui, divisé par vingt arrondissements, donne cinquante litres à chacun ; et il est certains arrondissements qui comptent plusieurs milliers d'ayants droit à cette maigre ration. Dieu sait d'ailleurs quel lait est celui-là !... Aussi est-ce par plusieurs centaines que ces malheureux nourrissons périssent chaque jour. Ah ! s'il est là-haut, comme j'aime à le croire, un livre où s'inscrivent les nobles ou détestables actions des humains en général et des rois en particulier, la page ouverte au nom de Guillaume doit...

Les éclats d'une martiale fanfare, qui débouchait du faubourg Saint-Martin, coupèrent la parole au vieillard, dont nous sépara une poussée de la foule qui faisait escorte à cette musique, et dont nous suivîmes machinalement le courant.

Or la curiosité semblait d'autant mieux éveillée par le cortége dont cet étourdissant concert ouvrait la marche, que, chose anormale en ce moment, il n'avait d'autre caractère belliqueux évident que le motif exécuté par le chœur des instruments. Derrière les musiciens se voyaient en effet, nécessairement couverts du costume de garde national, qui est à peu près le seul en usage, mais sans armes, et d'ailleurs sans groupement numérique, deux ou trois cents citoyens rangés sur quatre lignes, portant à leur boutonnière, enrubannée de violet, un emblème brodé quelconque, qui doit être l'insigne d'une corporation toute civile. Une bannière pourpre et or flotte du reste en tête de la colonne ; mais l'âpre bise en agite trop vivement les plis pour qu'il me soit possible de lire l'inscription dont elle est chargée.

Où vont ces gens, ces confrères? Serait-ce une manifestation politique? — Non, car les visages n'ont rien de l'animation fébrile ou de la morne contention qu'ils montreraient en pareil cas. — Une fête qu'on célèbre? — Non, encore, car par ces temps de chômage général, le vent n'est guère aux commémorations professionnelles. C'est pourquoi voyons, suivons.

La troupe s'arrête bientôt, et avec elle le flot compacte de population qu'elle entraîne, devant un édifice qui n'est autre que le Conservatoire des arts et métiers, et pour ma part je me demande avec plus d'étonnement encore ce que vient faire là cette corporation. Mais mon compagnon le muet a compris, lui. Il me prend par le bras et m'emmène un peu plus bas dans la rue, devant une grille à travers laquelle on voit une cour pleine de pièces d'artillerie toutes neuves, toutes brillantes, et il m'explique que c'est dans les ateliers du Conservatoire que s'achètent, se montent et se livrent la plupart des canons fabriqués par le génie civil.

Tout m'est alors expliqué ; la corporation dont nous venons de voir le personnel réuni aura réalisé par elle-même une souscription représentant le prix d'une pièce d'artillerie destinée à la défense de Paris, et elle vient prendre livraison de cette pièce, pour aller l'offrir solennellement ensuite à la municipalité.

Nous voyons, en effet, qu'on attelle des chevaux à l'une des bouches à feu rangées dans la cour et aux caissons qui en forment l'attirail accessoire. On attache des drapeaux au long tube jaune et aux chariots vert noir. Plusieurs personnages, qui semblent être les chefs de l'association, s'installent sur la banquette de l'avant-train et sur les caisses des autres voitures. La fanfare, qui est venue prendre place devant les premiers chevaux, entonne à plein cuivre l'entraînant motif de l'hymne de Méhul (1), dont les mille voix disent à l'unisson les paroles ; et le cortége va prendre avec une lente solennité le boulevard de Sébastopol, où il défile à travers une foule qui témoigne des plus généreuses sympathies.

Nous suivons encore. Arrivés devant l'hôtel de ville, les voitures font un demi-tour en face l'entrée principale, et la corporation forme sur deux rangs un grand demi-cercle dont sa bannière occupe le centre. Une grille s'ouvre, qui donne passage à un homme de haute taille, tête grise, profil énergique, physionomie sympathique, l'écharpe tricolore en sautoir, et qu'on me dit être l'un des adjoints au maire de Paris (2).

Un mélange d'allocutions a lieu, dont je ne puis entendre les termes (un cordon de gardes nationaux tenant les curieux à trop grande distance), mais qui doivent exprimer les sentiments les plus patriotiques, car elles s'achèvent par un ensemble de vives acclamations et de longs applaudissements.

Nous prenons pour retourner à l'ambulance la rue Saint-Antoine, où nous nous croisons avec plusieurs bataillons de marche qui rentrent à Paris en vertu de la dernière décision du gouverneur. Bien que fort éprouvés dans leur courte, mais trop rigoureuse cam-

(1) *Le Chant du départ*, musique de Méhul, poésie de M.-J. Chénier.

(2) Sans doute Gustave Chaudey, qui devait quelques mois plus tard périr massacré comme otage de la Commune.

(*Note de la Rédaction.*)

pagne, ces troupes en quelque sorte improvisées montrent cependant par leur mâle tenue et leur fière allure qu'elles ne demandent qu'à justifier, dans des conditions moins radicalement défavorables, la confiance qu'on avait placée en elles.

En traversant de nouveau la place de la Bastille, nous voyons un rassemblement formé devant le débarcadère du chemin de fer de Vincennes ; nous nous rapprochons pour en connaître la cause.

Un train vient d'arriver en gare, ramenant de la seconde station, en ce moment point extrême de la ligne libre, toute une population de terrassiers qui étaient allés travailler aux retranchements des postes avancés, et dont les services, en l'état actuel des choses, ne peuvent plus être utilisés. Renvoyés à Paris, ces pauvres gens ont voulu tirer individuellement parti de leur présence à l'extérieur. A tout risque, ils se sont répandus en maraudeurs dans la campagne, même jusque sous le feu des premières gardes prussiennes, qui, d'ailleurs, disent-ils, ont fait payer à plusieurs d'entre eux cette témérité.

Or il faut voir le produit de cette maraude exécutée par douze ou quatorze degrés de froid, sur des régions déjà mainte et mainte fois visitées et ravagées par les soldats des deux camps : des feuilles de choux tenant aux trognons, des queues de poireau, des collets de carotte ou de navet, non pas arrachés, mais coupés au ras de la terre durcie, quelques branches de céleri, ou rejets de persil : véritables épluchures qui, en temps normal, s'en iraient aux balayures de la plus pauvre cuisine, et qui suffisent maintenant à faire établir, sur le trottoir même de la gare où leurs triomphants détenteurs les mettent immédiatement en vente, un marché des plus animés, et qui offre l'exemple des plus folles enchères.

J'ai vu, de mes yeux vu, payer trente sous six plants de poireau et deux moitiés de navet gelé, par un bon bourgeois sur la physionomie duquel on pouvait déjà lire le reflet du bonheur qu'éprouverait sa ménagère lorsqu'il reparaîtrait devant elle avec cet insolite et précieux regain de verdure.

Nous rentrons...

27. — En sortant, j'ai vu dans le quartier des groupes devant des affiches blanches, et je me suis d'autant plus vite approché, qu'une véritable satisfaction semblait peinte sur tous les visages. Peut-être l'annonce de quelque succès remporté par nos armées du dehors, pensais-je, et qui est comme un heureux présage pour nos efforts du dedans.

Je cours donc. Oh ! il s'agit bien, ma foi ! d'opérations militaires ! Non, les bons habitants sont dans la joie, parce que la municipalité a songé à leur donner des étrennes.

Des étrennes ! Eh oui-dà ! de belles et bonnes étrennes ! Lisons plutôt la teneur sommaire du placard officiel. Il y est dit que le 31 décembre et le 1er janvier des distributions supplémentaires sont faites dans les boucheries, où chaque porteur d'une carte aura droit de se faire délivrer — à des prix fort réduits, du reste — le premier jour cent grammes de haricots secs, ou trente grammes de chocolat par bouche, et le second jour soixante grammes de café vert, ou quarante grammes d'huile d'olive par bouche pareillement.

Et voilà les largesses municipales qui, ne rions pas, mettent littéralement en liesse ce Gargantua parisien si coutumier des somptuosités gastronomiques.

— Cent grammes de haricots par bouche, dit un monsieur très-bien vêtu, diable ! nous sommes cinq, cela fera une livre. Bonne affaire ! Je choisis les haricots.

— Moi, je prendrai le chocolat, dit une pauvre commère ; ma petite a le dégoût de tout le reste. Il n'y a que ça qui la soutienne ; mais elle sèche, madame, elle sèche.

— Et l'huile d'olive donc ! c'est ça qui vient bien à propos !

— Oh ! pas pour la salade, je suppose.

— Non, mais pour la soupe.

— A l'oignon ? Est-ce que vous en avez ?

— J'en ai encore deux de ceux que j'ai payés trois francs le litre ; il y en avait onze. Ça faisait un peu plus de cinq sous la pièce. Aussi je n'en mets que le quart d'un pour une soupe. On n'en trouve plus.

— Si, quelquefois ; mais à six francs le litre.

— Oh ! c'est un peu trop cher !

— C'est égal, le gouvernement est gentil de nous *donner* ça.

— Oui, mais il paraît qu'on va rationner le pain, à tout de bon, cette fois.

— Pardieu ! on en a tant fait manger aux chevaux dans les commencements ! Ça revenait meilleur marché que le foin et que l'avoine. Et voilà où ça nous a menés ! Nous allons avoir aussi des cartes de boulangerie.

— Oui, une queue de plus à faire. Quatre heures à la viande — et on dit qu'on va la réduire à vingt grammes — autant au pain, par *les froids* qu'il fait ; allons, ça sera drôle.

— Oui, ça nous achèvera, etc., etc.

Tels sont les intéressants *devis* que provoque l'affiche blanche.

Toute la journée nous avons entendu une canonnade formidable. C'est, dit-on, le bombardement régulier qui commence sur les forts, en attendant qu'il s'adresse à la ville elle-même.

Paris s'intimide-t-il ? Non. Paris, à qui des officiers prussiens, venus en parlementaires pour des échanges de blessés ou de prisonniers, ont fait savoir la défaite vraie ou prétendue de l'armée du Nord, Paris affirme, au contraire, que si l'ennemi en vient à cette barbare extrémité du bombardement de la capitale, c'est que ses affaires sont certainement en bien mauvais état dans le reste de la France, et qu'il a hâte d'en finir avec cette résistance qui l'empêche de faire tête ailleurs, et qui peut compromettre tous ses desseins.

Et qui sait si Paris n'a pas raison ?

30. — Rien de nouveau. Le froid persiste, la neige tombe... Le pain devient plus noir et plus lourd.

Toujours la terrible et incessante canonnade, qui jusqu'à présent n'a pas causé de dommage bien appréciable aux forts, encore que ceux-ci ne puissent guère riposter efficacement, vu l'énorme distance où sont placées les batteries qui les bombardent. Le fort d'Issy est celui qui a le plus souffert. On compte qu'il y tombe en moyenne, depuis deux jours, douze cents obus de tout calibre par heure ; et l'on a ramassé de ces obus qui pesaient près de cinquante kilogrammes. Toutefois peu de victimes, quelques blessés seulement.

Et l'intimidation ne se produit pas plus parmi les garnisons des forts que parmi la population de la ville, qui semble stoïquement prête à tous les événements.

1er janvier 1871. — Ce matin, après le déjeuner, véritable fête de famille à l'ambulance : grande loterie, à

tous numéros gagnants, tirée par les soins de nos chères patronnesses, au bénéfice des cinquante-six blessés.

Maman Meygret et maman Samson se sont dit :

— Il faut bien que ces pauvres enfants s'aperçoivent du renouvellement de l'année.

Et une collecte a été ouverte parmi les administrateurs et visiteurs habituels. Cinquante-six lots en sont résultés : pipes, tabatières, porte-monnaie, porte-cigares, bourses, que sais-je? L'on a apporté la longue tablette sur laquelle étaient disposés les lots numérotés d'avance et flanqués, qui d'une tablette de chocolat, qui d'un flacon de liqueur, qui d'un paquet de tabac, qui d'un petit pot de confitures... Puis une corbeille mystérieusement recouverte d'une serviette blanche... Chacun a mis la main dans un sac de loto. Et à l'appel du numéro tiré chacun a reçu le lot portant le numéro correspondant, et aussi un objet que maman Meygret faisait lentement sortir de la corbeille voilée, et dont l'apparition provoquait presque toujours de longs éclats de rire : une poupée à ressort pour celui-ci, un mirliton pour celui-là, un flageolet pour cet autre, une grenouille qui saute, une guimbarde, etc., etc.

Le brave garçon aux deux jambes percées reçoit un gigantesque pantin à ficelle, qu'on attache immédiatement à la potence qui est au-dessus de son lit, et qu'il fait gigoter sans quitter sa position horizontale. Pour moi, qui n'ai qu'un bras valide provisoirement, c'est une crecelle d'un sou, comme complément comique d'une jolie ceinture de flanelle bleue et d'un gros bâton de sucre de pomme formant le lot sérieux...

Le fort d'Issy. Dessin de F. Lix.

A tous — à tous ceux du moins qui peuvent se permettre cet extra — une bonne tasse de café noir, qu'on vide à la santé des patronnesses, à la délivrance de Paris et à la malédiction des Prussiens. Et chante mirliton! danse pantin! saute grenouille!... c'est le jour de l'an à l'ambulance, au cœur d'une cité qui en est à son cent cinquième jour de siége et d'investissement rigoureux.

3 janvier. — Le général à qui j'ai remis la dépêche lors de mon arrivée à Paris (et qui d'ailleurs avait envoyé prendre de mes nouvelles deux ou trois jours après mon entrée à l'ambulance) est venu aujourd'hui me visiter lui-même. Le docteur et deux de ces messieurs qui se trouvaient là, et qui ont reçu ses compliments pour la bonne tenue de l'établissement, l'ont discrètement questionné sur la situation, et notamment sur les bruits passablement contradictoires qui courent, les uns parlant de la désorganisation complète de l'armée du Nord commandée par Faidherbe, les autres prêtant à Chanzy un retour offensif très-énergique et très-efficace dans la direction du Mans. Le général s'est tenu dans une évidente réserve, se fondant sur ce fait que le froid empêche l'arrivée des pigeons, et que, par conséquent, l'on ne sait rien du dehors. Quant à la situation intérieure, il s'est efforcé de nous rassurer en affirmant que tout se prépare pour une nouvelle action, qui pourrait bien être décisive.

A peine est-il sorti, qu'une personne, d'ordinaire assez bien renseignée, un véritable patriote, qui n'incline nullement au pessimisme, assure devant moi au doc-

teur tenir de bonne source qu'un soigneux inventaire vient d'être fait des ressources encore existantes dans les greniers de la ville, et qu'on n'a trouvé qu'environ *soixante mille* quintaux de grains, blé, orge, avoine, riz. La consommation quotienne actuelle, sans rationnement, il est vrai, en absorbe plus de six mille. Paris aurait donc encore pour dix jours de pain ; en rationnant, on en trouvera cinq de plus : total quinze. Après cela, comment fera-t-on? Mais, bah! d'ici là quelque grand et heureux événement peut s'accomplir : c'est à quoi l'on conclut, avec d'autant plus de complaisance que la température, dont la rigueur est en quelque sorte la seule cause d'inaction, semble vouloir se radoucir...

7 janvier. — C'est fait : le temps a changé, le dégel

Le moment psychologique. Dessin de F. Lix.

est venu, et le bombardement, le véritable bombardement de la ville est commencé.

Notre ennemi disait, il y a quelque temps, qu'il comptait sur ce qu'il lui a plu d'appeler le *moment psychologique:* il entendait par là l'époque où il saurait enfin frapper les imaginations par les moyens extrêmes. Eh bien! voilà que les obus tombent jusque dans le cœur de la ville, qui effondrent les édifices, qui tuent les femmes, les enfants, qui font entendre la nuit comme le jour leur sinistre sifflement, et le moment psychologique ne vient pas. On dirait que le bruit terrible des engins Krupp n'annonce rien de plus qu'un spectable nouveau à cette population qui commence, ou plutôt qui achève de mourir de faim, qui grelotte dans ses maisons sans feu :

— Quoi! bien vrai? l'on bombarde là-bas? il y tombe de vrais obus?... Allons voir!

Et l'on court à ce spectacle comme à un autre. *Panem et circenses :* le mot caractéristique des Romains fut souvent applicable aux Parisiens. Aujourd'hui *panem* fait défaut ; mais *circenses* se trouvent quand même.

— Allons voir bombarder.

Ils y vont. Et ma foi, j'y suis allé voir aussi, comme le premier Parisien venu.

En longeant la rue Saint-Jacques, près de l'hôpital du Val-de-Grâce, qui, malgré le drapeau à croix rouge qui flotte à son dôme, a déjà été visité par plusieurs boulets, je trouve, devant une maison dont le faîte est en ruines, un rassemblement où l'on répète et commente un petit drame qui s'est accompli dans cette maison la nuit précédente. (Auteurs : Guillaume et Bismark ; musique et machines de Krupp.)

Certaine vieille femme habitait là-haut une mansarde, où elle avait pour compagne une jeune orpheline, sa fille d'adoption. La veille, le soir, dans tout le quartier, ce n'étaient que sifflements d'obus et écroulements de toits.

— Ne couchons pas là, dit la jeune fille, toute transie d'épouvante.

— Eh ! laisse donc, ma mie ! repart tranquillement la vieille, le quartier est si grand. Pourquoi veux-tu que ça tombe juste sur nous ? Le bon Dieu est bon, si méchant est le roi de Prusse, à qui nous n'avons rien fait, nous autres pauvres gens. Le bon Dieu nous gardera. Viens, couchons-nous.

On se coucha ; mais à chaque sinistre sifflement, à chaque effondrement dans le voisinage, la petite poussait des Ah !, faisait des soubresauts. Et de sommeil, point pour elle.

Si bien que la vieille, qui l'entendait s'écrier et se retourner :

— Que tu es nigaude d'avoir peur ainsi ! Quand je te répète qu'il n'y a rien à craindre ! A ton âge, il faut dormir ; dors donc : fais comme moi.

— Je ne peux pas...

— Allons, tiens... (vu l'étroitesse du logis, les deux couchettes étaient proches), donne-moi ta main ; je la tiendrai ; ça te rassurera ; tu auras moins peur, tu dormiras.

La petite donne sa main, et Dieu sait comme encore cette main tremblait, tressautait par instants dans celle de la vieille, qui elle, s'était bravement endormie.

Tout à coup, ah ! mon Dieu ! un tremblement, du feu, de la fumée. Tout semble s'effondrer, tout luire, tout fumer. Secousse terrible qui sépare les deux mains jointes.

— As-tu du mal, ma mie ?

— Non, bonne mère, et vous ?

— Moi !...

La vieille n'en put répondre davantage. L'obus avait littéralement fait deux parts de son corps, en frappant sur le bas du ventre. Et l'obus ensuite était allé au-dessous écraser, pulvériser un nouveau-né dans un berceau. Pas une égratignure à la jeune fille dont la vieille tenait la main. Pas la moindre contusion à la mère nourrice qui dormait à côté de l'enfant.

C'est le drame qu'on racontait devant cette maison de la rue Saint-Jacques. Et pendant qu'on le disait, la satanée musique allait son train d'enfer. Détonations lointaines, susurrements aériens, craquements dans le voisinage...

Broum ! Patatras !

— Une bombe ! gare !

On courbe instinctivement la tête et le dos.

— Bon ! elle a tombé dans la rue à côté. Il faut voir... et toujours voir.

Un gamin, qui a couru le premier, revient bientôt avec un éclat tout chaud dans la main.

— Voulez-vous l'acheter, monsieur ?...

Voulez-vous l'acheter ? Cela veut dire que les éclats d'obus sont objets de commerce. On les voit exposés partout, on en trafique. Un obus entier n'a pas de prix.

Venez donc de Berlin avec un million d'hommes, avec quelques milliers de canons vous établir autour d'une ville, où il se trouvera des vendeurs et des acheteurs pour les boulets que vous y enverrez. Vraiment, sire Guillaume, c'est honteux pour vous. Car voilà le moment psychologique.

Quand je reviens, je vois placardé sur les murs une affiche rouge, signée de noms la plupart inconnus, qui se plaignent ouvertement de l'inaction du gouvernement, qui appellent les bons citoyens à la revendication du droit de défense, mais cela dans des termes qui sentent trop évidemment leur séditieux. Les gardes nationaux arrachent ces placards, tout en émettant généralement le vœux que l'on agisse enfin une bonne fois et en dépit des éléments, s'il le faut.

D'ailleurs, il doit n'être que temps d'agir, car si le rationnement du pain n'est pas chose officiellement faite, si les cartes de boulangerie ne sont pas distribuées, les queues déjà se produisent aux portes des boulangers qui ont ordre officieux de ne livrer que tant de pain par ménage à leur appréciation. Il leur est, de plus, interdit de tamiser la farine qu'on leur délivre pour en faire du pain de choix, tentation qui doit tout naturellement leur venir, car Dieu sait l'espèce de tourteau noir et gluant qu'ils mettent en vente — quand ils ont de quoi ouvrir leur boutique, c'est-à-dire quand on n'a pas oublié de les fournir de cette sciure brune épineuse qu'on appelle de la *farine*.

La viande manque souvent aussi, et les bouchers ouvrent pour délivrer quelques merluches sèches comme planches, ou quelques bribes de lard...

Ma blessure est tout à fait fermée ; on a ôté l'attelle de mon bras, qui reprend son mouvement normal.

— Il faudra maintenant que je voie de loger ailleurs, ai-je dit à maman Sanson, qui, me regardant avec un maternel étonnement :

— Est-ce qu'on vous renvoie ? Et où iriez-vous ? où vivriez-vous ? Il vous faudrait une carte de boucherie, une autre de boulangerie... C'est la fin, attendez, restez.

Je reste.

10 janvier. — Dégel complet. Bombardement continuel. Gens tués, maisons trouées. C'est un désastre quotidien de plus : on s'y fait.

Le gouverneur de Paris a répondu à l'affiche rouge par une affiche blanche, qui se termine ainsi :

Rien ne fera tomber les armes de nos mains. Courage, confiance, patriotisme ! Le gouverneur de Paris ne capitulera pas.

Cette déclaration produit un excellent effet, et d'autant mieux que l'on voit partout procéder à la remise sur pied de marche de tous les bataillons mobilisés. On sait que des quantités de canons sont livrées. On entend dire que le train a des ordres pour un service d'intendance. Les voitures d'ambulance sont partout commandées. Enfin on va donner en masse. — Enfin ! c'est le mot, c'est le cri de tous. Enfin !

Sur la porte des restaurants on lit :

Les consommateurs sont priés d'apporter leur pain.

16 janvier. — C'est aujourd'hui la Saint-Guillaume, et comme les Parisiens oublient que le roi de Prusse est protestant, ils prétendent que le déluge de fer qui pleut sur eux depuis ce matin a pour motif la célébration de la fête de l'odieux monarque. Quoi qu'il en soit, le tonnerre de l'artillerie n'avait jamais ébranlé l'air de cette façon. A vrai dire, les assiégeants ont rapproché leurs travaux, et pendant qu'ils envoient des obus jusque sur la rive droite, on leur riposte des forts, des bastions. Quel tapage !

Et sous ce bruit, sous cette averse meurtrière... quel mouvement dans toute la ville, quelle animation ! Partout le clairon sonne, partout bat le tambour. Partout jeunes gens qui bouclent leurs sacs, partout compagnies qui se réunissent, bataillons où l'on procède à l'appel, aux revues d'effectif et de matériel ; drapeaux au vent, ils vont, ils viennent... Ils s'ébranlent pour un départ qu'on sent prochain... et suprême.

Le temps est doux, mais brumeux, mais humide. Et, du reste, quel qu'il soit, le temps ne peut plus être un obstacle.

Le pain n'est plus du pain... Deux cents grammes par personne, et les deux cents grammes de cette noire chose poisseuse, hérissée, tiendraient dans la main, tant c'est lourd, tant c'est compacte. A l'eau bouillante cela fait boule dure.

Et l'on mange cela, quand on en a. Eh ! l'on a bien le temps de savoir ce qu'on met sous la dent. La sortie, la grande, la définitive sortie est imminente. On en attend le succès. On croit savoir qu'elle sera dirigée par le nord-ouest. Donc les armées du Nord et du Mans sont en expectative. On leur donnera la main. On sortira, à deux cent mille, avec six cents pièces de canon. Quand ? — Demain ; après demain au plus tard.

— Ça, mais, dis-je à nos mamans de l'ambulance, et moi, est-ce que je ne pourrais pas être utile ? Si j'allais trouver le général ? Oui, c'est cela : je lui demanderai de m'incorporer. Tout le monde est convaincu qu'on va faire la large et triomphante trouée ; je veux être de la fête ; j'en serai.

— Voyez l'enragé ! Quelle idée !

— Une idée toute naturelle. On ne sera jamais trop nombreux.

— Eh bien, demain, nous verrons...

Elles veulent gagner du temps, pour qu'il soit trop tard ; nous verrons, oui, nous verrons.

18 janvier, onze heures du soir (à la lampe du baraquement au Champ de mars). — Je m'apprêtais à aller trouver le général, quoi que pussent dire les braves dames de là-bas, qui me sermonnaient, qui me suppliaient. Voilà qu'arrivent cinq ou six gardes nationaux, dont un capitaine, qui apportent à l'ambulance un des leurs, qui a été blessé près de l'œil en faisant des armes avec un camarade.

— Capitaine, un homme de moins dans vos rangs. Vous plaît-il que je le remplace.

— Pourquoi pas?

— Allons, capitaine !

— Mais le costume, objectent les chères dames.

— Celui du malade, dit le capitaine.

— Mais le malade a cinq pieds dix pouces. J'aurais l'air d'une mascarade. — Eh ! d'ailleurs, l'habit ne fait pas le soldat, comme disait le Grand Espagnol.

— C'est, ma foi, vrai, dit le capitaine ; dans le nombre, ça ne paraîtra pas. Allons.

Je prends seulement le sac, le fusil, la baïonnette, la cartouchière.

Une bonne embrassade à mamans Meygret et Samson, une poignée de main à mon ami le muet, et en route avec mon nouveau corps.

Tout Paris en l'air, pour voir passer, pour accompagner ces bataillons qui filent en masse vers le bas de la Seine. Les mères, les femmes, les sœurs... On sonne la prise d'armes... L'ordre de marche est donné... Nous partons...

***

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS PREMIERS ANCÊTRES (1).

L'HOMME QUATERNAIRE EN FRANCE.

XI. — LES RACES LÉGENDAIRES.

> . . . L'ouragan est suivi par l'ouragan, l'avalanche entraîne l'avalanche, et moi je serai le dernier de ma race !
>
> V. Hugo.

Joindrons-nous maintenant le grotesque à l'horrible ? Nos savants officiels nous rassurent sur des rapprochements peu flatteurs pour notre amour-propre.

— Ces aimables gastronomes de chair humaine que nous venons de voir n'étaient pas de la même race que nous.

— Grand merci !...

— Ils avaient le *crâne fuyant* et la *bouche en avant*, des dents obliques, les tempes étroites, les narines larges, une taille de cinq pieds ; si vous les voyiez, disent ces messieurs, vous les prendriez pour de vrais Groënlandais ! Pas beaux, cela est vrai, mais enfin...

S'ils nous voyaient, ils nous trouveraient peut-être si laids qu'ils seraient fiers de n'être point nos pères !...

Nous ne ferons aucune difficulté de reconnaître, instruits par les faits, que la vraie civilisation a été, dans nos pays et probablement partout ailleurs, d'une extrême lenteur, puisque, à la fin de la période quaternaire, nous retrouvons encore des peuples anthropophages, tout aussi bien que dans les grottes de l'âge du grand ours des cavernes, que nous nommerons encore l'*époque de la pierre brute* ; après elle est venue, pendant des siècles et des siècles, l'époque de la pierre polie.

En effet, ce furent toujours des peuples anthropophages que rencontra dans l'Europe occidentale l'immigration aryenne. Ce furent ces peuples qu'à l'âge des dolmens, du bronze et du fer, les Gaulois et les

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Germains n'eurent pas de peine à décimer, de même que nous voyons de nos jours les Anglo-Saxons d'Amérique exterminer, par le fer et par le feu, les malheureux Peaux-Rouges.

Dans ce conflit sans merci de deux populations, l'une venant d'Orient et se ruant sur le possesseur des pays fertiles d'Occident — lutte tant de fois reprise depuis les temps historiques jusqu'à nos jours, et qui n'est pas abandonnée — tout ce qui ne fut pas exterminé ou englobé par la race envahissante et victorieuse dut fuir et chercher un refuge dans les endroits les plus inaccessibles. Qu'en est-il résulté? C'est que, longtemps après la prise de possession de nos pays par ces conquérants derniers venus, de rares survivants de la race autochthone habitaient encore les sombres antres cachés dans les forêts d'Ardennes, qui couvraient tout le pays de l'Ourthe à la Meuse. Il en fut de même dans les forêts du Midi; il en fut de même au milieu des bois et des rochers de l'Armorique.

Les fugitifs étaient petits, les conquérants étaient grands. Pour ces derniers — les seuls dont le temps nous ait conservé les chroniques — les premiers devinrent des *pygmées;* puis, la tradition s'obscurcissant peu à peu sur les mœurs de ces petits hommes habitant les cavernes, la superstition s'empara de ces faits, et leur taille fut se rapetissant à mesure que les légendes passèrent de bouche en bouche et de génération en génération. Mais, en même temps, ces pygmées disparaissaient peu à peu, mourant de misère et d'isolement. Moins on en voyait, plus rarement on les rencontrait, plus leur existence prenait une apparence vague, capricieuse, légendaire.

Depuis longtemps le dernier est mort, et son souvenir est demeuré une sorte de cauchemar parmi les populations où il vécut comme une bête fauve. Sans le vouloir sans doute, Victor Hugo a supérieurement mis en scène cette existence dans le roman fantastique de *Han d'Islande.*

En Bretagne, ces hommes sont devenus les *korrigans* des ballades; dans le reste de la France, les *farfadets;* dans les pays du Nord, les *gnomes;* ils n'ont plus qu'une coudée, qu'un empan même... En Flandre, en Belgique, ce sont les *nuttons;* leurs demeures — toujours des cavernes — portent le nom de *trous des nuttons, trous des suttons...* Ces petits êtres sont les *elfes* de Scandinavie, les *trilbys* d'Ecosse, les *kobolds* d'Allemagne. De même en Danemark, en Irlande, dans toute l'Europe, ces petits hommes vivant sous terre sont devenus des génies ennemis du genre humain... Partout on les a connus, partout on les a vus petits, laids, farouches... Ils étaient conquis, matériellement impuissants, et cependant ils inspirèrent longtemps encore une crainte superstitieuse à leurs conquérants.

Ainsi, quoique la légende populaire varie en quelques points secondaires, elle ne parle jamais de leur force musculaire; il est convenu qu'ils étaient faibles, par conséquent méprisés des vainqueurs; mais elle montre, comme revanche, leur instinct malin, moqueur, toujours méchant et souvent dévastateur. Puis, revenant à des sentiments plus humains — plus fraternels, si l'on peut s'exprimer ainsi — elle leur prête parfois des accents plaintifs et leur fait chanter l'immense tristesse du paria et du vaincu.

Pour nous, le personnage du *drack* est une des réminiscences les plus caractéristiques de ces races vouées à une destruction imminente et fatale, races qui, représentées par leurs derniers survivants, redoublaient de méchanceté, de ruse, de perversité, pour se venger de leurs oppresseurs abhorrés.

Le drack est partout en France, et non pas là seulement. Nous avons entendu, tout jeune, conter ses méfaits à la veillée du chanvre en Anjou, à la soirée du fil en Bretagne; nous le retrouvâmes dernièrement dans les légendes rouergates. Il est partout et toujours le même, et — symptôme remarquable — partout ses exploits sont identiques. On ne brode pas sur son compte; l'imagination populaire n'ose s'y mettre en frais; ce qu'il a fait, il l'a fait; c'était ceci et non cela; personne n'essaye d'y rien changer; c'est véritablement *légendaire* dans l'acception positive du mot.

Quand vint le christianisme, le drack s'incarna tout naturellement dans le génie du mal. Drack et démon devinrent synonymes. Et de même encore aujourd'hui pour les populations simples de nos départements éloignés, le drack et son cheval blanc, c'est le diable et sa monture, le diable s'amusant des hommes, raillant le pauvre paysan, le flattant pour le conduire à sa perte...

Une douzaine de jeunes gens reviennent un soir de la fête voisine. Ils sont gais; le vin s'est mis de la partie dans le Midi, le cidre en Normandie, le gist en Bretagne. Arrivés devant la rivière :

— Ah! ah! dit l'un d'eux, l'eau a grandi. Si nous avions au moins un cheval pour passer à gué...

Il n'avait pas fini ces mots, qu'un joli cheval blanc s'avançait vers le groupe.

— Pardieu! dit le garçon, voilà notre affaire.

Et il arrête le joli cheval, qui se laisse prendre complaisamment. D'un bond il est sur son dos.

— Allons! les amis, je vais vous faire passer l'un après l'autre en croupe.

Et l'un d'eux monta derrière lui. Quand il y fut, un troisième s'approcha et s'écria :

— Mais, il y a encore une place.

Et il monta aussi.

Le quatrième s'aperçut alors qu'il y avait aussi place pour lui et il monta.

Enfin ils montèrent tous... tous, car après chacun d'eux il y avait toujours une place.

Et quand le douzième jeune homme fut monté, il détourna la tête, et sur les reins du cheval il vit encore une place vide...

Tout cela était fort louche; et si nos jeunes lurons eussent moins fêté ce soir-là la bouteille, il est probable qu'ils eussent regardé à deux fois avant d'enfourcher pareille monture. Mais, s'il y eut quelques appréhensions, elles fondirent comme la neige au soleil.

Cependant la rivière s'était faite torrent, et torrent grossissant à vue d'œil.

— Hue! le cheval blanc!

Quoique le courant fût terrible, le cheval avançait allègrement sous ses douze cavaliers... Ceux-ci, bientôt rassurés, riaient, devisaient joyeusement et se voyaient déjà au milieu du torrent, quand un éclat de rire strident retentit...

Un vieux paysan — la vindicte publique, l'œil curieux de la foule; il se trouve toujours à point nommé dans la légende; et, remarquez-le bien, il est vieux, c'est-à-dire qu'il est sage, qu'on peut le croire — un vieux paysan, qui passait par hasard sur la berge et qui regardait tout ébahi cette haquenée infernale, entendit des cris de détresse. Le cheval avait disparu... Il ne vit plus que des cadavres roulés par les eaux furieuses.

Telle est la légende du drack, au Nord comme au Midi.

Et maintenant que veut dire ce cheval du drack? N'y pourrions-nous pas voir le canot primitif des peuples conquis? Les peuples de *l'âge du renne*, derniers hommes quaternaires de nos contrées, connaissaient ce moyen de transport, inconnu sans doute aux Aryens conquérants. Ceux-ci, avant de remarquer qu'il n'était qu'une auge et de lui en donner le nom (1), y virent un véhicule portant douze personnes ou plus; quand le cheval devint leur moyen de locomotion par excellence, il entra à ce titre dans la légende, et voilà d'où vient le cheval aux douze cavaliers.

Le drack, on le voit, est terrible quand il joue. Nous pourrions le montrer simplement facétieux et mystificateur, comme dans l'histoire universellement répandue du mouton qui s'alourdit sans cesse sur les épaules du bonhomme compatissant qui l'a recueilli, mais cela nous entraînerait trop loin. Nous avons montré ce que nous voulions faire toucher du doigt, l'asservissement du faible, et sa vengeance, tardive souvent, mais irrévocable; nous avons en même temps attiré l'attention sur le personnage le plus curieux peut-être que l'imagination populaire ait fabriqué avec les souvenirs des époques antéhistoriques.

Nos pays de montagnes — remarquez-le, pays de ca-

La légende du Drack. Dessin de F. Lix.

vernes et de grottes, c'est-à-dire pleins des *demeures des proscrits* — ont gardé la légende nue et fruste, un peu modifiée par le christianisme; mais, pour certaines races à l'imagination plus riche et plus rêveuse, la poésie est venue au secours de la réalité, la poésie qui concilie les ennemis et console les souffrances. Elle accorda aux pauvres parias disparus une origine surnaturelle et presque céleste. Le dernier d'entre eux, mort depuis si longtemps, voltige par les chemins et dans les clairières, sous les rayons blanchissants de la pleine lune; leur peuple entier se reconstitue dans l'imagination des campagnards. Leur roi Albarick devient Obéron; leur reine May ou Mab fut la belle Titania.

Peut-être, même au temps où les nuttons et les korrigans étaient légendaires déjà dans les parties où la conquête avait été effective et complète, les anthropophages étaient-ils établis plus loin, conservant leurs primitives coutumes.

Ce qui pourrait le faire admettre à des observateurs

(1) La racine très-répandue *nav* ou *nou* a fait le *naú* sanscrit, le *nâw* persan le ναῦς grec, le *noi* irlandais, l'ancien allemand *nâva*, et tandis que dans le latin *navis* elle arrivait à désigner les *navires* de grande dimension, dans l'armoricain *nev* elle ne désignait plus qu'une auge, un baquet, et dans le *nôi* scandinave qu'un vase... Le sens originel est celui d'une chose qui marche. (A. Réville.)

bienveillants, c'est que saint Jérôme rapporte avoir rencontré, dans le fond des Gaules, une peuplade qui, propriétaire de troupeaux de bétail, aimait à la passion la chair humaine et se délectait à rôtir certaines parties succulentes du corps des petits enfants et des jeunes femmes, ainsi que l'énumèrent les traductions latines du pieux apôtre : *Puerorum nates et feminarum papillas!*

Hélas! hélas! avouons humblement, après une telle citation, et en songeant que saint Jérôme vivait au quatrième siècle de l'ère chétienne, que nous ne devons pas trop nous étonner si les Néo-Zélandais, si les Australiens, possédant peu de quadrupèdes, mangent de l'homme ; si les Battas et les Orang-Tédonguer engraissent leurs captifs avant de les dévorer...

« Mille ans ou mille lieues font même effet, » disait Franklin à Washington. Eh! que sont dix ou quinze siècles dans la vie de l'humanité? Pas même une goutte d'eau dans l'Océan qui engloutira notre monde.

XII. — L'INDUSTRIE.

Et le bruit du travail, plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.
V. HUGO.

Des milliers et des milliers d'années se sont écoulés de la période du *grand ours des cavernes* à l'âge du renne.

Les époques glacières, espacées de onze mille ans au minimum, ont amené après elles des inondations, puis des périodes de retrait des eaux. Des vallées ont été creusées par la mer qui envahissait les continents, ainsi que nous l'avons vu plusieurs fois à l'époque moderne pendant les grands tremblements de terre des côtes du Pacifique.

Le froid est venu long, intense, permanent. A l'époque à laquelle nous nous trouvons, les mammouths disparaissent peu à peu, ainsi que les rhinocéros à toison et les grands tigres. La température baisse et chasse vers l'équateur les derniers représentants de ces gigantesques espèces. Déjà le grand ours des cavernes, les hyènes ont disparu, éteints un à un par une cause incessante : cause climatérique, car la nourriture ne leur manquait point. Les nombreux troupeaux de rennes (*cervus tarandus*) de cette époque pouvaient être leur proie. D'ailleurs nos profondes forêts, nos steppes sans fin donnaient asile à trois bœufs à la fois : l'aurochs (*biso europæus*), dont nous n'avons plus que des individus isolés en Roumanie et au Caucase et deux troupeaux d'une cinquantaine de têtes précieusement conservés par le czar dans les forêts de la Lithuanie et dans celles de l'Oural ; puis l'urus (*bos urus*), disparu depuis longtemps, à moins, selon sir J. Lubbock, que les célèbres bestiaux sauvages de Chillingham ne soient ses descendants ; enfin le bœuf musqué (*ovibos muschatus*), réfugié maintenant dans les solitudes les plus septentrionales de l'Amérique.

Si nous admettons que l'ours des cavernes, malgré sa taille et sa force prodigieuses, eût eu quelque difficulté à terrasser l'aurochs et ses congénères, que l'hyène n'eût pu en dévorer la chair que morte par accident, nous trouvons dans les mêmes solitudes l'élan, aujourd'hui réfugié dans le Nord, en Europe et en Amérique ; le cerf à bois gigantesque (1), disparu presque dès cette époque ; le bouquetin, qui nous reste en Corse, et le chamois, que nous voyons encore bondir sur les cimes ardues des Alpes. Quant au sanglier (1), il était alors, comme aujourd'hui, de taille à se défendre et vivait dans l'indépendance de sa brusque sauvagerie, au milieu des halliers marécageux, sous lesquels il se vautrait à l'abri des coups de l'homme, qui dédaignait sa chair au goût fort, et qui ne l'attaquait que poussé par la famine. Il est probable que nos ancêtres mangeaient aussi le castor (*castor fiber*), sans doute après avoir utilisé sa fourrure épaisse et fine.

Mais où nous avons abandonné leurs traces, c'est dans la coutume qu'ils avaient de dévorer tous les membres de la petite famille des rongeurs : les hamsters, les lemmings, les lagomys sont de véritables rats ; aujourd'hui nous laissons ces festins à quelque matelot en quête de distractions pendant une longue traversée, ou aux nocturnes industriels qui, dans nos capitales, font la chasse aux rongeurs des égouts pour en utiliser la peau, mais qui ne se privent pas de se régaler de leur chair.

Les fourrures, à l'âge du renne, durent être pour l'homme de nos pays un objet de première nécessité et leur capture une question de vie ou de mort ; car la température de la France était alors celle de la Laponie actuelle. L'homme d'alors, de même que le Groënlandais ou l'Esquimau d'aujourd'hui, faisait preuve d'une grossièreté d'instincts qui nous étonne, car ses organes ne fonctionnaient pas autrement que les nôtres, et il nous serait difficile d'habiter une cabane étroitement bâtie et close la plupart du temps par suite de la rigueur de la température ; de demeurer dans une caverne, une grotte, dans un coin de laquelle nous jetterions tous les débris de nos repas quotidiens. Une telle puanteur s'élèverait de ce charnier en fermentation, que, à supposer que l'habitude pût nous rendre les narines insensibles, l'empoisonnement miasmatique de notre organisme entier se manifesterait promptement par une mortalité effrayante. Il faut donc admettre que le froid mettait obstacle à toute fermentation et conservait intacts ces objets dont nous retrouvons les restes aujourd'hui à la place où ils furent jetés. La même incurie règne dans la hutte de l'Esquimau de nos jours, et le froid empêche la fermentation funeste.

La France était-elle donc si durement habillée d'un manteau de glace et de frimas que l'été lui-même n'en pût un instant égayer la surface? Tout doit nous le faire affirmer ; car les cavernes, remplies ainsi de débris de venaison, eussent rapidement exhalé une odeur insupportable. Nos pères n'apportaient pas un grand soin à leurs préparations culinaires : la viande, lorsqu'ils ne la dévoraient pas toute crue, était rôtie devant le foyer ou bouillie dans de l'eau, sans doute au moyen de pierres chauffées ; leurs vases grossiers étaient plutôt faits pour contenir les provisions que pour aller au feu.

Autour de la caverne voici les femmes au travail.

Les hommes de la tribu sont en chasse. C'est l'époque de l'année où les migrations habituelles du renne et de l'élan s'exécutent. Quittant les lieux bas où l'été, dégelant les couches supérieures de la neige, forme d'immenses marécages boueux, les grands ruminants gagnent la montagne vers la limite des glaces immuables, et là, sur les pentes, trouvent assez de maigre nourriture pour attendre le retour de l'hiver.

Mais l'homme guette leur passage et lève un tribut

(1) *Cervus megaceras, megaceras hibernicus.*

(1) *Sus scrofa palustris.*

sur leurs troupes innombrables pour se nourrir et vêtir sa famille.

Chaque jour des messagers reviennent du territoire de chasse, apportant leur charge de peaux que les femmes se distribuent entre elles : les grattoirs de silex servent à enlever, du côté de la chair, les restes de tendons et de viande adhérents à la surface non encore desséchée. Assouplie entre les mains, la peau est frottée à plusieurs reprises de cendres prises au foyer. La graisse s'imprègne en même temps dans son épaisseur, pour qu'elle ne durcisse pas. Le travail est long et pénible ; mais la nécessité est mère de l'industrie, et les malheureuses femmes frottent courageusement en pensant aux longues nuits de froidure de l'hiver à venir.

En général les peaux conservent leur fourrure : c'est un grand préservatif contre le froid, et surtout contre la neige et l'humidité, qui ne pénètrent point les peaux dont les poils les tiennent éloignées.

Ce n'est pas tout de rendre les peaux malléables, il faut les rendre aptes à couvrir le corps humain sans entraver ses mouvements.

Depuis combien d'années les matrones rassemblent-elles les os délicats et pointus de la jambe des animaux, ces péronés que la nature a façonnés en véritables poinçons, et qu'il leur suffit de frotter par la pointe sur quelque pierre poreuse pour les amener à percer facilement le cuir?... Elles en ont de toutes les dimensions ; et, quelque jour, elles inventeront l'aiguille à chas, c'est-à-dire le poinçon entraînant à sa suite le fil. Quel magnifique perfectionnement ! Mais combien de soins, de patience et d'efforts pour façonner l'aiguille de corne ou d'os qu'il faudra percer ensuite ! Nous pensons que la première aiguille fut vraisemblablement obtenue dans une arête de poisson : la forme y est, le chas seul est à faire.

Quant au fil, voici des femmes qui le trouvent dans les tendons attachés au long canon de la jambe du renne. Leurs couteaux de silex laissent sur l'os des entailles transversales. Qu'importe? l'os aura donné sa moelle, fendu en long au repas du soir, puis il ira grossir le tas d'immondices qui encombre la caverne.

Plus loin, les peaux sont rapprochées et cousues au moyen de ces fibres ténues. Rien n'est plus simple : un trou au poinçon fait alternativement au bord de chaque peau accolée à l'autre, un fil bien serré en zigzag comme un lacet, et voici une saie construite. Tel est le premier vêtement ; car, si une peau est trop étroite pour envelopper le corps, le moyen le plus simple consiste à en ajouter bout à bout une seconde : laissons un trou pour la tête, deux autres pour les bras, et l'habit est fait. Ce ne sera que plus tard qu'on y coudra des manches, perfectionnement grave que l'on doit chercher d'abord dans la peau de la jambe des grands animaux.

Mais la chasse est terminée, la tribu tout entière est de retour.

Il y a festin chez nos chasseurs quaternaires. Et quel festin ! Ce n'est pas un renne, un élan qu'on apporte : dix, vingt rennes, autant d'élans gisent dépouillés sur le rocher en tas ruisselant. Tous ceux qui ont été pris sont là... et les convives dévorent !

Pendant plusieurs jours on continue sans relâche ; même la nuit on se réveille pour manger. Personne ne songe au lendemain ; la prévoyance, départie à certains animaux, est encore étrangère à l'homme. Plus tard seulement on apprendra par des vestiges sans réplique qu'il a su amasser. A cette époque, il mange tout ce qu'il a devant lui ; la viande se gâte, peu importe, on l'avale comme si elle était fraîche. Seuls les festins humains, régal rare, auquel une espèce de rite semble présider, sont réglés d'une autre manière.

L'aspect de la tribu est bientôt changé : les hommes, amaigris et décharnés par les privations de l'hiver passé, ne sont plus reconnaissables. Les faces pleines et les gros ventres sont à l'ordre du jour ; les marmots, les joues barbouillées de graisse et de sang, roulent çà et là un lambeau de chair crue ou mal cuite à la main.

Arrive un moment où les os même sont grattés. Chacun tombe enfin dans la stupeur ; le sommeil envahit la tribu. Les jours et les nuits s'écoulent cependant ; l'homme a digéré ; l'appétit revient. Il faut encore chasser.

Il repart. Mais les femmes s'occupent de sa parure et de la leur. Les dents des ruminants tués, les lanières des ours et des loups sont percées pour prendre place dans les colliers et les bracelets, à côté de l'os éburné de l'oreille du cheval, des morceaux de pierres brillants, des pyrites de fer et des phalanges de renne percées en long. Enfin la pièce précieuse de ces parures est une coquille déjà fossile à cette époque, et qui vient des plaines de la Champagne. La caverne de Chaleux, en Belgique, a fourni une cinquantaine de ces coquilles, percées pour être suspendues ; c'était un bijou de prix ; car, en ces temps où nulle communication n'existait, quels voyages pénibles à travers des dangers sans nombre pour se procurer ces raretés si estimées !

Voilà la bijouterie de l'âge du renne. Cette industrie de la parure complète la civilisation rudimentaire de l'époque. Certes, une semblable parure flatte peu nos yeux éblouis par les merveilles de notre temps ; mais quel prix n'acquiert-elle pas si l'on songe à l'adresse, au travail, à la patience qu'ont dû déployer, pour la produire, de pauvres sauvages ne connaissant aucun métal? Rien n'est laid, rien n'est indifférent, lorsqu'on y voit l'intelligence humaine travaillant à s'élever sans cesse d'essai en essai, d'effort en effort, d'échelon en échelon.

XIII. — LES ARTS.

Hinc variæ venere artes : labor omnia vincit
Improbus...

Le sentiment artistique est-il nécessairement le produit d'une civilisation perfectionnée? Nous ne le pensons pas. Pour nous, c'est un don de la nature. Il peut se manifester aux époques les plus barbares et parler plus haut chez certaines races privilégiées, quoique arriérées dans le sens général, que chez telles autres beaucoup plus avancées dans la civilisation. Nous possédons maintenant des preuves irréfragables de cette vérité et la certitude que les arts plastiques s'étaient singulièrement développés chez certaines peuplades de l'âge du renne.

Pourquoi chez quelques-unes, et pas chez tous, cette curieuse aptitude? Le dessin et la sculpture sont inventés. Ils voient le jour dans les parties du continent européen qui correspondent au midi de la France actuelle : c'est notre beau pays qui a vu naître les plus grands des arts. Les départements de la Dordogne, de l'Ariége, de la Vienne, de la Charente, du Tarn-et-Garonne, et leurs voisins, sont les seuls où l'on ait recueilli des dessins et des sculptures représentant des

êtres animés. Les départements du Nord, du Centre, l'Allemagne n'ont rien offert de semblable. La Belgique, si féconde pour tout le reste, n'a fourni qu'un spécimen, et des plus grossiers. Cependant les explorations y ont été nombreuses et approfondies.

Quelle peuplade privilégiée a fait faire à l'humanité ce pas gigantesque? Nul ne le sait plus. On a voulu attribuer cette singularité à ce que ce peuple artiste aurait appartenu à la dernière et plus récente époque de l'âge du renne, tandis que les autres stations eussent remonté aux temps les plus reculés. Rien ne le prouve en premier lieu, ensuite qui dira pourquoi?

Ce splendide privilége a disparu avec les âges suivants. Toute copie d'animal ou de plante disparaît avec l'époque quaternaire. La barbarie s'est de nouveau étendue pour longtemps sur notre pays. L'esprit humain ne s'est réveillé que plus tard, bien loin de là, dans les temps historiques. On n'a trouvé aucun spécimen d'art ni dans les kjœkkenmœddings du Danemark, ni dans les stations lacustres de la Suisse.

Quoi qu'il en soit, ces hommes contemporains du renne ont sculpté. Nous en avons la preuve par une statuette de femme grossièrement fouillée dans un os de mammouth, trouvée à la station de Tayac (Périgord), qui, avec une tête de mammouth en ivoire et quelques autres essais moins importants, constitue le trésor plastique de l'époque quaternaire. Est-ce une amulette? est-ce une divinité? Il est bien difficile de déterminer cette figurine sans attributs.

Cependant, si l'on est en droit de déduire une conclusion de preuves négatives, l'homme de l'âge du renne croyait à une autre vie, puisqu'il enterrait ses guerriers avec leurs armes, leurs parures et leurs attributs, absolument comme les Peaux-Rouges actuels, pour qu'ils fassent bonne figure au territoire de chasse du grand Wacondah. Néanmoins tout semble prouver qu'il ne possédait aucun culte digne de ce nom. Il n'était pas même idolâtre; nous ne trouvons aucune figure matérielle ou symbolique, aucun fétiche : une seule représentation grossière du soleil, trouvée par M. Pictet, gravée sur un os. Dans les fouilles de l'Ermitage, le même savant a découvert des os encore plus curieux : il a cru y reconnaître, dans certains signes qui y sont gravés, « des caractères analogues, dit-il, aux voyelles de l'écriture sanscrite et appartenant à l'alphabet dévanâgari, usité encore en Orient au dixième siècle de notre ère. » Malheureusement, cette dernière constatation semblerait attribuer ces os gravés à l'époque beaucoup plus moderne de l'invasion aryenne. La même observation s'appliquerait aux os trouvés à la caverne du Chaffaud (Dordogne).

Heureusement d'autres sculptures, appartenant bien à l'âge du renne, se sont rencontrées en plusieurs endroits. A Laugerie-Basse on a trouvé une tête d'éléphant sculptée dans un bois de renne ; à Bruniquel, un mammouth entier taillé dans la même matière ; les manches de poignards, les bâtons de commandement ne manquent pas dont la forme, adroitement modifiée, représente des animaux dans diverses attitudes.

Pendant cette curieuse époque, certaines imaginations plus impressionnables que les autres avaient inventé le dessin : des artistes étaient nés. C'est ainsi que nous est parvenue, gravée au trait sur une plaque d'ivoire, l'image naïve, mais fidèle, d'un mammouth fuyant au grand trot. Cette silhouette est pleine de vie et de mouvement; la crinière est figurée, ainsi que la toison qui pend plus longue sur l'épaule et sous le ventre ; la queue est relevée, comme chez certains ruminants quand ils sont animés par la course. Une seconde figure de mammouth entier est sculptée sur un morceau de bois de renne, et l'on reconnaît facilement le même animal à sa trompe, à ses défenses, à ses larges pieds plats et à sa queue retroussée, terminée par une touffe de poils. On a retrouvé sur un autre manche de poignard le front bombé qui caractérise cet énorme éléphant des anciens âges. Nous connaissons encore un grand ours gravé sur une pierre, un animal barbu à quatre cornes représenté assis sur ses pattes postérieures; nous avons les deux faces d'un lissoir d'os représentant des têtes d'aurochs, de cheval, un serpent et une forme humaine nue. Les ardoises, les schistes servaient à ces hommes si étrangement doués à figurer même des scènes, telles qu'un combat de rennes, où le vainqueur est représenté dans une attitude pleine de force et de vérité. Ils nous ont laissé ainsi l'aurochs, l'élan, le cheval, la loutre, le castor, l'ours pyrénéen actuel, des oiseaux, des reptiles, des poissons, etc... même quelques fleurs.

En présence de ces faits, on ne saurait manquer de se demander par quels moyens ces hommes ont réalisé des travaux de cette espèce; quels outils possédaient ces sculpteurs pour entamer des matières dures et leur conserver la forme des objets qu'ils voulaient représenter? On comprend facilement qu'au moyen d'un éclat de silex aux angles aigus on puisse buriner la surface d'une plaque d'os, d'ardoise ou d'ivoire ; mais que de soins préliminaires! Si l'artiste choisit une plaque de schiste, la nature la lui fournit certainement plane et unie; mais, s'il veut confier à l'ivoire ou à l'os son idée, il lui faut d'abord polir la surface dont il a besoin. Que de travail : d'abord pour scier une portion de l'énorme défense du mammouth, puis pour la débiter, et enfin pour en polir la surface courbée! Que de temps, que d'efforts pour tailler un simple manche de poignard!

Il nous paraît probable que, avant de graver au moyen de la pierre, il fallut tracer le trait à suivre sur la plaque choisie. Comment faisaient-ils ce trait? Les terres colorées ne leur manquaient pas et probablement étaient employées au tatouage de leur corps. Les ocres, la sanguine, toutes ces argiles colorées par les sels de fer abondaient dans le pays et ont dû constituer leurs premiers crayons; la craie, plus commune dans le Nord, pouvait leur être apportée par échange avec la coquille et les pierres de colliers.

Cette singulière civilisation sauvage s'étendait plus loin qu'au premier abord on ne saurait le supposer. Des connaissances élémentaires avaient permis de confectionner divers genres de vases et d'ustensiles. Non-seulement les hommes façonnaient à la main des poteries noirâtres, grises, jaunes ou rougeâtres, mais ils savaient les cuire, quoique imparfaitement, et ils mêlaient des grains de sable quartzeux à l'argile pour la rendre plus tenace à l'action du feu. Il y a là tout un progrès, un pas important vers la civilisation vraie.

L'argile a d'abord servi à l'homme pour s'approvisionner d'eau dans les cavernes qu'il habitait. Un creux pratiqué dans une boule de terre formait un bassin que l'on remplissait en y apportant l'eau de la rivière voisine dans une peau. De même un rebord d'argile élevé à la main sur une pierre a pu former, ainsi que nous l'avons vu, la première auge dans laquelle l'homme a gardé l'eau. Peu à peu on allégea l'un et l'autre système

de la matière superflue ; la pierre du fond fut remplacée par une plaque d'argile qui adhéra aux rebords ; l'immobilité de l'appareil était vaincue, la poterie était inventée. On sécha ces vases au soleil pour les durcir ; approchés par hasard du foyer, ils devinrent plus résistants encore, et bientôt les vases soumis au feu devinrent un objet de première utilité : la vaisselle, les meubles, les resserres des provisions de la tribu.

L'usage du feu — ce premier bienfait sans lequel la plupart des autres ne seraient rien — mena ces peuples à des résultats plus surprenants encore, et dont on a vraiment lieu de demeurer frappé. Il y a deux ou trois ans, M. Forgeais, l'intrépide dragueur de la Seine, retira vers la pointe Notre-Dame, au milieu d'une quantité d'outils en silex dentelés en scie et contenus dans la même gangue, un couteau en verre. Il est absolument semblable aux couteaux de pierre : dentelé, taillé comme eux à sa surface, brut au dehors ; une multitude de petites coches pratiquées sur les bords en font un instrument admirablement propre à débiter les os et à les transformer en menus ustensiles. Ce couteau de verre mesure six centimètres de long sur trois de large à l'une de ses extrémités, et un à sa partie la plus étroite.

Hâtons-nous d'ajouter que cet exemplaire n'est pas unique. Déjà M. Leguay avait rencontré des fragments d'un semblable outil dans la sépulture de la Pierre-au-Prêtre, à la Varenne-Saint-Hilaire. Le nom de *Pierre-au-Prêtre* est-il un souvenir? Etait-ce là un couteau de sacrifice, vu la rareté relative de la matière ?... Ce cou-

Le premier foyer. Dessin de F. Lix.

teau aurait-il été enseveli avec le grand sacrificateur auquel il appartenait, et de la dignité duquel il était peut-être le signe ?

Ainsi donc, à cette époque éloignée, indéterminée, mystérieuse sous son linceul de siècles, la population sauvage qui habitait les bords de la Seine, et qui se trouvait réduite aux silex comme matériaux usuels, connaissait cependant l'art de fabriquer le verre. Bien plus, elle savait le faire en masse compacte et elle savait le tailler.

Ajoutons que la création d'un culot de verre n'est pas chose difficile à comprendre, et qu'on peut en hasarder une explication simple et plausible. Supposons, pour un grand sacrifice, pour une grave solennité, l'érection d'un feu national, d'un bûcher énorme et long-temps entretenu ; que le lieu choisi se trouve être une couche de sable siliceux un peu fusible — rien n'est plus commun — la cendre potassique du bois, le sable fondront au centre du bûcher, et, sous les cendres refroidies, les sacrificateurs retrouveront une masse vitrifiée dont ils ne comprendront pas la présence.

Leur première idée sera de briser cette pierre si singulièrement née du feu du dieu : la texture vitreuse de l'intérieur, le tranchant des arêtes attireront leur attention ; voilà les couteaux et les scies de verre inventés et probablement consacrés au culte qui leur a donné naissance.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA CHRONIQUE DU SIÉGE DE PARIS,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

La liste est déjà longue des ouvrages que le siége et la Commune ont fait éclore. La plupart, écrits au jour le jour, le lendemain même des événements, retracent bien quelques aspects de ces temps douloureux, mais ils manquent généralement des vues d'ensemble et de l'impartialité que la réflexion et une certaine perspective peuvent seules donner. Ainsi un soldat qui n'a vu qu'un côté de la bataille est inhabile à rendre compte des mille mouvements qui ont décidé de la victoire ou de la défaite. La *Chronique du siége de Paris*, par M. Francis Wey, échappe à ce reproche, et, venu un des derniers, alors que la lumière s'est faite sur bien des points obscurs, le livre de notre collaborateur a le rare avantage de nous présenter le tableau le plus complet et le plus vrai, partant le plus intéressant, de cette épopée, où le grandiose et le grotesque se coudoient et se mêlent à chaque pas. De toutes les faces multiples du sujet, aucune n'a été oubliée; à côté du chapitre consacré au courage de nos soldats, voici le triste récit des insurrections, des excès et du pillage des banlieues par les mobiles; puis, comme une brave et vaillante chronique qu'elle est, la *Chronique du siége* ne saurait oublier ces menus faits, ces anecdotes de chaque jour, ces observations de la rue et du corps de garde, ces impressions mobiles, fugitives et contradictoires de la foule qui sont la vie même et la chair de l'histoire.

Pour les lecteurs du *Musée*, qui connaissent de longue date le style si sobre et si élégant à la fois de M. Wey, l'éloge du mérite littéraire de son livre n'est plus à faire, et, à une analyse toujours sèche et aride, nous avons cru qu'ils préféreraient un extrait même de l'ouvrage, et c'est pourquoi nous avons détaché à leur intention le chapitre qui a pour titre :

JOURNÉE ET NUIT DU 31 OCTOBRE.

I

Le jeudi matin, 27 octobre, le journal *le Combat* publia en tête de sa première colonne, en gros caractères encadrés de noir, la nouvelle suivante que, dans les faubourgs, quelques affiches reproduisirent en même temps :

« LE PLAN BAZAINE.

« Fait vrai, sûr et certain, que le gouvernement de la défense nationale retient par devers lui comme un secret d'Etat, et que nous dénonçons à l'indignation de la France comme une haute trahison :

« — Le maréchal Bazaine a envoyé un colonel au « camp du roi de Prusse pour traiter de la reddition de « Metz et de la paix, au nom de S. M. l'empereur Na« poléon III. (Signé) : LE COMBAT. »

En ce moment, où l'on commençait à douter du plan Trochu, comme naguère on avait douté du plan Palikao, le maréchal Bazaine était, pour les partisans de la résistance, le meilleur espoir d'une diversion libératrice, et, pour les amis de la paix, attentifs à la mission de M. Thiers, la garantie d'obtenir des conditions meilleures. La révélation par *le Combat* d'une défection aussi funeste produisit donc une très-vive alarme; les députations de la garde nationale et des clubs vinrent tout le jour interroger le gouvernement à ce sujet. M. Jules Favre, le général et leurs collègues donnèrent aux affirmations du *Combat* les démentis les plus formels; MM. Arago, Jules Ferry, Pelletan les confirmèrent à l'hôtel de ville, et, le soir même, on publia partout que la nouvelle était « une *infâme calomnie*, un *crime de lèse-nation*. »

Dénonçant le lendemain à l'opinion publique « les *lignes odieuses* écrites dans la feuille rédigée par Félix Pyat, le *Journal officiel* les escortait de ces réflexions : « L'auteur de ces tristes calomnies n'a pas osé faire connaître son nom; il a signé : *le Combat*. C'est assurément le combat de la Prusse contre la France; car, à défaut d'une balle qui aille au cœur du pays, il dirige contre ceux qui le défendent une double accusation *aussi infâme qu'elle est fausse*. Il affirme que le gouvernement trompe le public en lui cachant d'importantes nouvelles, et que le glorieux soldat de Metz déshonore son épée par une trahison.

« Nous donnons à ces deux inventions le démenti le plus net... Depuis le 17 août, aucune dépêche *directe* du maréchal Bazaine n'a pu franchir les lignes; mais *nous savons* que, loin de penser à la félonie qu'on ne rougit pas de lui imputer, le maréchal n'a cessé de harceler l'armée assiégeante par de brillantes sorties, etc. »

Ces déclarations portèrent au comble l'exaspération publique contre M. Pyat et son journal. Dès la soirée de la veille, la population furieuse avait transformé le boulevard en un véritable club. *Le Combat* y fut brûlé sur les trottoirs. Après la note de l'*Officiel*, les Parisiens, d'autant plus irrités que M. Pyat ne daigna pas se justifier, arrivèrent au paroxysme de la fureur. Des francs-tireurs, des gardes nationaux se portèrent au bureau du journal et arrêtèrent quelques rédacteurs. Leur chef avait disparu, très-prudemment, car les cris de : *Mort à Pyat!* précédaient les auto-da-fé des feuilles coupables, sur la cendre desquelles on jurait de n'acheter jamais plus un numéro du *Combat*. Écho de ces sentiments, les clubs écrasèrent Félix Pyat de leur mépris, ils manifestèrent leur profond dégoût; il fut déclaré par un vote unanime, aux Folies-Bergères, que, moralement, le citoyen Pyat était *un homme mort*. On demanda qu'il fût traduit devant une cour martiale.

Pour toute réponse alors, Félix Pyat publia la déclaration suivante : « C'est le citoyen Flourens qui m'a dénoncé pour le salut du peuple (*salus populi*, selon sa propre expression) le plan Bazaine, et qui m'a dit le tenir directement du citoyen Rochefort, membre du gouvernement provisoire de la défense nationale. »

A cette affirmation, Gustave Flourens répondit dans *le Réveil* qu'il n'avait pas à se prononcer sur la véracité de la nouvelle, mais qu'il maintenait la tenir d'un citoyen *attaché* au gouvernement de la défense nationale, « et j'affirme (ajoutait-il) que ce citoyen n'est pas le citoyen Henri Rochefort, que je n'ai pas vu depuis plusieurs jours. »

Devant *un pareil gâchis*, selon l'expression du même

(1) Librairie Hachette, 1 vol. in-18.

Réveil, l'indignation contre Pyat prit un nouvel essor. On pensa qu'il avait voulu perdre Rochefort en le calomniant et se venger par là d'avoir été, la veille, à l'hôtel de ville, stigmatisé par lui en termes qu'il convient de reproduire, car ils ne sont pas l'épisode le moins curieux de cet *imbroglio*.

Des gardes nationaux ayant arrêté et mené à l'hôtel de ville le sieur Delimal, secrétaire de la rédaction du *Combat*, M. de Rochefort leur avait démontré que le gouvernement n'avait rien dissimulé, que M. Bazaine n'avait aucune raison d'aimer l'empereur, que ni lui ni l'armée n'eussent consenti à rien de semblable, etc... « Enfin (poursuit *le National*, qui publie cet entretien) M. Rochefort, s'adressant à M. Delimal, qui baisse la tête et continue à garder un silence absolu, blâme avec une extrême sévérité M. Félix Pyat, qui est responsable des articles de son journal. Il rappelle que M. Pyat s'est toujours dérobé prudemment aux dangers où l'exposaient les violences de ses polémiques et de ses discours. Sous la réaction présidentielle comme sous l'empire, M. Pyat a eu le don de ne suivre ni sur les bancs des tribunaux bonapartistes ni en prison les hommes qu'il avait entraînés; *la fuite lui est toujours restée familière*... M. Pyat a agi *avec mauvaise foi;* c'est un *lâche*, un *poltron*, comme il l'a toujours été. — Vous le savez aussi bien que moi, monsieur Delimal; *il ne mérite que du mépris*, et je me suis juré de n'avoir avec lui aucune relation politique... A la prochaine sortie périlleuse, je suis résolu à marcher à la tête des troupes : *je défie M. Pyat de m'y accompagner;* je suis sûr qu'il ne viendra pas! »

Jamais homme ne fut l'objet d'une flétrissure publique plus déshonorante; chacun la crut méritée en voyant que M. Pyat n'y répondait que par une troisième calomnie; que, pour venger son honneur, il se bornait à signaler Rochefort à ses collègues comme un traître et qu'il essayait de rejeter sur lui ses impostures.

... Sur ces entrefaites, la nouvelle de l'arrivée à Paris de M. Thiers, chargé de négocier un armistice, prélude de la paix suivant le plus grand nombre, et moyen, aux yeux de tous, d'organiser par la représentation nationale un gouvernement régulier, rendit quelque sympathie aux hommes du 4 septembre. Un fait d'armes vint même, en nous relevant d'une longue abstinence de gloire, rendre le pouvoir intéressant et démontrer l'efficacité de ses efforts pour la défense de Paris.

On apprit le 29 au matin que, la veille, après une suite de brillantes attaques, les francs-tireurs du commandant Rolland, soutenus par les mobiles de la Seine et les 28e et 34e régiments de marche, avaient reconquis le Bourget et que nos troupes s'y étaient maintenues, repoussant partout et à plusieurs reprises, non des Bavarois ou des soldats de la landwehr, mais la fleur des armées ennemies : la garde royale. On fit valoir l'importance de l'opération, les avantages qui résultaient de l'extension de notre territoire au delà des forts, et le rapport du général de Bellemare, jugé trop modeste, fut complété dans ses séductions par la riche imagination des journaux. Ils eurent même la satisfaction de faire valoir toute la journée suivante l'inanité des tentatives acharnées de l'ennemi pour rentrer en possession de notre conquête. En même temps, quelques sorties avantageuses, au sud de la ville, achevèrent de remonter les esprits et d'écraser sous le poids de son forfait l'homme qui, quand nous étions sur le point de conquérir une paix honorable, s'était fait l'auxiliaire de l'ennemi en cherchant à renverser le gouvernement de nos fidèles défenseurs.

La grossièreté du piége où cette trahison avait espéré le faire tomber par surprise était signalée sous toutes les formes; nos concitoyens s'applaudissaient donc de leur pénétration, qui avait démêlé avec une lucidité si nette la véracité du gouvernement, lorsque tout à coup, dans la matinée du lundi 31, on apprend que nos troupes se sont laissé tourner à Drancy et au Bourget; que, faute d'avoir été soutenues par M. Trochu, elles ont été enveloppées; que ces deux positions, naguère précieuses pour nous, présentées à cette heure comme étrangères à notre système de défense et d'une importance secondaire, ont été reprises par l'ennemi; enfin que Metz a capitulé, que l'armée de Bazaine est prisonnière avec lui; que les allégations de Félix Pyat, quant au fait principal, étaient fondées; que, par conséquent, le peuple souverain avait été dupe et que son gouvernement avait dû se jouer de sa crédulité.

II

Cette triple révélation produisit un effet facile à concevoir. La perte du Bourget, si rapidement enlevé par le général de Bellemare, et par où les lignes ennemies, peu profondes, auraient pu, selon les stratégistes de la rue, être coupées si le général en chef avait rapidement soutenu l'offensive avec une artillerie imposante et des troupes fraîches, dénotait en lui une telle absence de décision, que la défiance du peuple envers M. Trochu se trouvait justifiée. La capitulation de Metz, où, comme à Sedan, une armée entière se laissait confisquer en bloc, faisait pressentir le même sort pour les quatre cent mille hommes inutilement dévoués à la défense de Paris. Metz renouvelait les douleurs de Strasbourg. Comme la capitale de l'Alsace, cette clef de la Lorraine, cette place si française, et de langage et d'aspirations, était perdue, pour toujours peut-être!

Enfin chacun s'indignait qu'un gouvernement composé d'hommes qui avaient renversé le trône pour punir un ministère d'avoir dissimulé un désastre eût commis la même faute, et que, s'étant laissé devancer de cinq jours par M. Félix Pyat, il eût ajouté à cette maladresse le tort de lui infliger un démenti si absolu.

Le gouvernement savait-il quelque chose? Quelle est, dans cette mystification, la part qui revient à chacun?

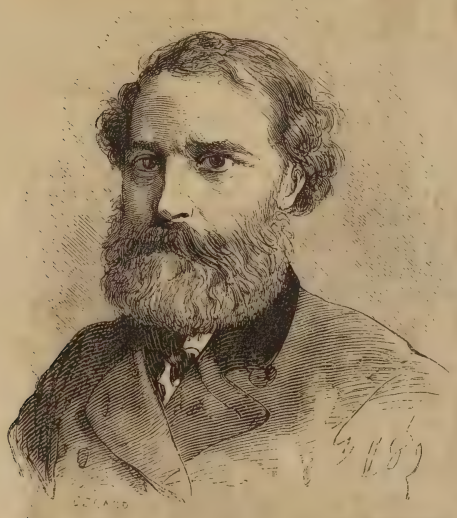
Des négociations avaient précédé la reddition de Metz; la cour de Versailles en avait répandu le bruit, son journal l'avait enregistré : M. de Bismark n'était pas homme à laisser ignorer aux archontes parisiens une nouvelle qui pouvait abattre leur courage et les compromettre à l'intérieur. La capitulation Bazaine porte la date du 27 : c'est ce jour-là même que M. Pyat dénonce l'envoi, pour traiter, d'un colonel français au roi de Prusse; mission connue de notre gouvernement dès la veille, puisque Flourens, qui en fit part à Pyat, a déclaré tenir le fait de M. de Rochefort. Flourens, il est vrai, a démenti le directeur du *Combat* en affirmant par écrit que l'auteur de la confidence n'était pas Rochefort; mais ledit Flourens en imposait : il l'a confessé publiquement deux jours après à l'hôtel de ville.

Ce qui s'était passé, le voici. Le 26 octobre M. de Rochefort avait quitté ses collègues triste, consterné; il avait rejoint Flourens et avait eu la faiblesse de lui avouer la cause de son découragement : la prochaine reddition de Metz. L'imprudent comptait sur la discrétion de son cher Flourens, ou bien il avait oublié la

confidence qui lui était échappée, puisque, le lendemain, il traita comme le dernier des misérables Félix Pyat, dont, apparemment, il pensait n'avoir rien à craindre, et à qui Flourens avait livré, avec ce secret, son ami Rochefort. Ce dernier était haï de Pyat, qui ne cherchait que les occasions de le compromettre.

Dès lors Félix Pyat, n'ayant, en définitive, que risqué de calomnier un maréchal de France trahi par la fortune, reconquit sa popularité; Flourens, qui n'avait trahi que la vérité et l'amitié, n'y perdit rien dans l'estime de ses partisans; Rochefort, absolument isolé, disparut un moment de la scène.

L'attitude du gouvernement avait-elle été plus droite? Tout en prodiguant contre les assertions du *Combat* les démentis formels et les gros mots, tout en criant bien haut à la calomnie, le gouvernement s'était borné à affirmer que, depuis le 17 août, il n'avait pu recevoir du maréchal aucune nouvelle *directe;* il établissait aussi que rien d'*officiel* ne lui avait été transmis par la délégation de Tours. Cette prudence à limiter la sincérité



F. Pyat Dessin de Darjou.

dans un cercle étroit permettait bien des restrictions sans qu'on pût être convaincu de mensonge. Mais un fait parlait plus haut et eût semblé significatif à un public moins résolu à la naïveté. M. Félix Pyat, l'auteur de ces prétendues calomnies qui déshonoraient une armée, qui déchaînaient la guerre civile et pouvaient amener les Prussiens dans Paris, Pyat, que les hommes du 4 septembre abhorrent et qui, par une chance inouïe s'offrait, abandonné de tous ses soutiens et coupable plus qu'un homme ne le fut jamais, à la vindicte des lois, Pyat n'avait été ni arrêté, ni déféré à la justice, ni même inquiété... Or quel est le pouvoir, si caduc qu'on le suppose, qui, en présence d'un crime si nettement qualifié, devant une répression facile et nécessaire, ait jamais, sans une secrète impossibilité d'agir, trahi à ce point par l'abstention la société qu'il devait défendre et l'autorité des lois?

III

... Quand le spectacle d'une collision populaire est attendu à heure fixe comme il l'était ce jour-là, les curieux envahissent avant les acteurs le théâtre du drame. De dix à onze heures, bien que le temps fût pluvieux, la matinée sombre, le vent aigre et mouillé, quelques groupes s'assuraient les premières places devant les grilles de la mairie. Deux heures après, la foule jonchait la place entière, le quai Pelletier, l'avenue Victoria, la rue de Rivoli. Des gardes nationaux sans armes arrivaient par détachements; un bataillon (le 186e) vint se masser devant la grille et mit la crosse en l'air en signe de paix, ce qui fit refluer, à gauche du bas-relief de Henri IV, une multitude qui encombra la porte de la mairie, restée ouverte; car rien ne protégeait, dans une situation prévue par des milliers d'hommes, un gouvernement qui semblait être, au début, abandonné de tous les partis.

Des délégués avaient pénétré dans l'hôtel, où, sans doute, ils discutaient avec les organes du pouvoir, les invitant à descendre pour parlementer avec la foule; mais, comme ils ne venaient pas assez vite, on essaya de briser la grande porte, qui céda pour éviter tout acci-

G. Flourens. Dessin de Darjou.

dent, et, vers une heure et un quart, une cohue envahit la cour d'honneur, d'où les plus hardis, par l'escalier et les corridors, s'engouffrèrent dans les appartements. M. Rochefort essaya d'arrêter ce mouvement; mais ses paroles furent étouffées par des cris. Le mot de ralliement: *Vive la Commune!* avait été donné au dehors par l'apposition d'une affiche au pilier d'un candélabre, et l'ami de Flourens fut obligé de céder la place au général Trochu, qui, grâce à son exorde, parvint, du haut des degrés, à faire entendre, en s'y reprenant à plusieurs fois, ces quelques mots :

« Citoyens, voulez-vous entendre un soldat? (Oui, oui!) C'est en vain que vous suspectez mon patriotisme : je mourrai pour la défense de la république. J'ai trouvé Paris sans défense; il pouvait être pris en quarante-huit heures; j'ai consacré tous mes efforts à le rendre imprenable : il l'est aujourd'hui. (La Commune! la Commune!)

« Aucun ennemi ne peut y entrer! (Pas d'armistice! la Commune!) »

Le général fut obligé de battre en retraite.

Vers deux heures et demie déboucha, par l'avenue Victoria, le 118e bataillon de la garde nationale, avec un drapeau que tenaient tendu plusieurs hommes, et sur lequel on lisait : *Pas d'armistice! Résistance à mort!* Il fut suivi de quatre autres bataillons sans armes. Quelques membres du gouvernement contemplaient des fenêtres cette marée montante; c'est alors seulement qu'ils se décidèrent à fermer les portes du palais. Mais le loup était dans la bergerie.

La foule, au dehors, était devenue immense, lorsque, près des grilles, un garde national s'avisa de décharger en l'air un pistolet. Trois ou quatre coups de fusil répondirent, et leur bruit causa une panique telle, qu'en trois minutes dix à douze mille personnes qui jonchaient la place, femmes, enfants, gardes nationaux, curieux, s'enfuirent en tous sens, en poussant des cris d'épouvante et des imprécations. Deux autres détonations accélèrent encore ce sauve-qui-peut; les boutiques se ferment jusqu'au Pont-Neuf; les fugitifs vont porter au loin la nouvelle que l'on se mitraille à l'hôtel de ville.

La place était presque vide, lorsque, vers trois heures et demie, des masses de gardes nationaux, avec ou sans armes, vinrent la remplir de nouveau, ramenant avec

La place de l'Hôtel-de-ville, le 31 octobre 1870. Dessin de Darjou.

eux les plus hardis, c'est-à-dire les plus violents des fuyards. Alors, tandis que les chefs du complot apparaissent aux fenêtres de la salle du Trône, accueillis par les cris de : « Vive Pyat! Vive Blanqui! A bas le gouvernement! » plus à gauche, aux croisées du cabinet du maire, Étienne Arago et ses adjoints, qui s'efforcent de satisfaire le peuple, n'aboutissent qu'à démontrer la présence, dans l'hôtel de ville, de deux ou trois gouvernements distincts.

Bientôt on voit tomber une neige de petits papiers sur lesquels chacun se précipite : ils contenaient les noms des membres d'un nouveau pouvoir chargé par lui-même de faire élire la Commune. Un instant après, d'autres listes, avec d'autres noms, sont lancées par les fenêtres; puis d'autres encore, et d'autres après. On devine que la discorde est au camp d'Agramant. Enfin, tandis que des papiers roulés s'envolent pour certifier l'acceptation de la Commune et le vote de la levée en masse — heureuse bêtise qui éleva jusqu'à la résistance intrépide l'effroi des Parisiens — le citoyen Arago, reparaissant à une fenêtre de gauche, lit un décret convoquant les électeurs à bref délai pour la nomination des municipalités.

Mais, dans la salle voisine, on n'en était plus à accepter cette concession des hommes du 4 septembre. Une commune révolutionnaire avait été élue; seule-

ment, chacun de ses électeurs voulant y figurer, on ne parvenait pas sans doute à arrêter un personnel, puisque des listes diverses furent lancées sur la place. MM. Félix Pyat, Ledru-Rollin, Millière, Mottu, Schœlcher, Joigneaux, Louis Blanc, Martin Bernard, Victor Hugo, Flourens, Greppo, Delescluze figuraient sur la plupart de ces papiers. Nombre de curieux restèrent convaincus que l'œuvre était consommée, le pouvoir anéanti et que le régime terroriste recommençait.

Le lendemain était un jour de fête; le soleil brillait, les rues étaient animées et paisibles, les familles se rendaient à la grand'messe de la Toussaint; les flâneurs se prélassaient déjà sur leur boulevard. Comme le *Journal officiel* n'avait point paru, comme d'ailleurs on affichait encore, sous la signature de MM. Dorian, Schœlcher, Étienne Arago, en vertu du vote unanime des vingt maires et « dans l'intérêt du salut national », la convocation des électeurs, ce jour même, pour nommer dans chaque arrondissement quatre membres d'une municipalité dirigeante (acte sur lequel nous reviendrons en en donnant le texte), les gens étaient étonnés qu'une révolution aussi radicale laissât la cité aussi profondément insouciante. Ils ne pouvaient deviner que l'oligarchie démagogique inaugurée la veille, et dont on placardait encore les décrets sur les murs, avait été renversée pendant la nuit.

IV

... Pour se rendre compte de ce qui avait eu lieu, pénétrons dans l'hôtel de ville et essayons d'éclaircir, aidés par le témoignage des gens de la maison et des acteurs eux-mêmes, nombre de récits confus et contradictoires.

La cour de marbre envahie, entre trois et quatre heures, la première horde gravit les degrés qui en occupent le centre, brisa les fenêtres et fit irruption dans la salle du conseil municipal, où siégeaient encore la plupart des maires d'arrondissements. Ils avaient été réunis deux heures auparavant, sous la présidence de M. Étienne Arago, pour discuter un projet d'élections municipales auquel il fut donné le 1er novembre, comme nous le verrons, une portée et une extension imprévues. Laissant l'assistance se débrouiller comme elle pourrait, et cédant la place aux rebelles, le maire de Paris se replia par les corridors sur son cabinet, qu'il trouva occupé, et où il parvint à reconquérir son fauteuil pour capituler dignement.

C'est dans la salle du conseil municipal que se constitua le principal foyer du gouvernement insurrectionnel; c'est là qu'affluèrent ses principaux chefs et que, environnés d'une foule hurlante qui avait escaladé les bancs et qui piétinait sur les pupitres, ils commencèrent, chacun se proclamant soi-même au milieu des clameurs de tous, à élaborer les éléments du chaos. Les meneurs s'étaient emparés des pièces réservées aux commissions, pièces alignées à l'issue de la salle, et dont plusieurs avaient été affectées au logement du colonel commandant l'hôtel; ils les occupèrent pour y rédiger leurs premiers actes, et mirent de préférence à leur usage le salon Bleu n° 1, plus vaste, meublé d'une très-grande table couverte de papier blanc et orné d'une reproduction du grand *Plan de Paris* qui fut respectée, tandis que plus tard l'exemplaire original a été lacéré dans le salon Jaune, siége habituel du gouvernement de la défense nationale.

C'est dans les salles des commissions que furent dressées, au milieu du tumulte, et dans celles du conseil municipal que furent proposées tour à tour les quatre listes du nouveau gouvernement que les journaux ont données, chacune d'elles contenant des élus plus nombreux que la précédente; ce qui indique la pression exercée à leur profit par les survenants, qui, amenant leurs souteneurs, forçaient au partage les premiers occupants. Les moins autorisés de ceux-là avaient soin, pour faire passer leurs noms, de les corroborer par l'adjonction de quelques célébrités telles que Victor Hugo et Louis Blanc, qui ont désavoué, après la défaite, cet abus de leur nom.

M. Dorian, ministre des travaux publics, désigné comme président en tête de quelques listes, fut jugé propre à les faire accepter; il ignorait peut-être, à cet instant-là, qu'il servait à immoler ses collègues. Ces listes sont curieuses, parce qu'elles indiquent à la fois l'ordre dans lequel se sont succédé les envahisseurs et le personnel où est réduit le parti qui prétendait s'imposer à l'opinion publique.

Au début, M. Pyat n'avait encore à compter avec presque personne : il fait voter par acclamation les noms des citoyens Pyat, Dorian, Delescluze et Ledru-Rollin. La seconde liste porte dix membres; pour y introduire Flourens, Rochefort, Schœlcher et Mottu, il faut faire briller à leur côté Louis Blanc et Victor Hugo. Dix personnes au lieu de quatre.

Mais voici que les citoyens Joigneaux, Martin Bernard, Greppo, Bonvallet sont imposés; ils font disparaître Flourens et Rochefort, compromis l'un par l'autre, et la liste est portée à douze membres.

Flourens s'était absenté, ce qui favorisa la double élimination. Dans l'intervalle, il avait précédé un groupe qui commençait à envahir la salle du Trône, et, comme il hésitait à s'avancer, un huissier, le reconnaissant, lui demanda s'il désirait parler à un membre du gouvernement :

— Oui, dit-il, mais un peu plus tard; j'attends encore *quelqu'un*.

Ce *quelqu'un*, c'étaient les bataillons de Belleville. Il se replia donc sur la salle du conseil municipal, selon toute apparence, car son nom et celui de Rochefort reparaissent vers six heures sur la quatrième liste, qui arrive à un chiffre de dix-neuf parties prenantes, par l'adjonction des citoyens Malon, Duprez, Millière, Petit et Blanqui.

A l'intrusion de ce dernier se rattachent les premiers actes administratifs de la nouvelle Commune et les premiers signes de dissidence entre ses membres. Le *collègue* Greppo était absent, puisque l'attroupement qui l'avait élu permet à Blanqui de le révoquer de ses fonctions de maire du IVe arrondissement et de signer l'ordre de l'arrêter *comme bonapartiste*.. Une mesure semblable est prise contre Arthur de Fonvielle, maire du XIe, et qualifié de *jésuite* parce qu'il a réagi contre son prédécesseur, ennemi trop acharné de l'enseignement religieux. C'est à l'arrivée de Blanqui que se rattachent également la nomination de Millière au ministère des finances, la révocation du préfet de police et la signature d'un bon de quinze millions, payables immédiatement à la caisse centrale des finances pour être remis au nouveau ministre. Le bon a été — je le tiens d'un témoin oculaire — libellé par Blanqui dans le salon municipal, sur la petite table placée devant le bureau du président. Hâtons-nous d'ajouter que le fait est nié par Blanqui.

Pendant qu'on se démenait dans cette salle, de petits groupes faisaient, dans les chambres voisines, la parodie des chefs d'emploi et se déléguaient entre eux ; menus gâchis autour du gâchis supérieur. Les balayeurs ont ramassé plus de trente listes différentes, d'une orthographe très-irrégulière ; les illusions de ceux qui les écrivaient se trahissent, aussi bien que leur valeur personnelle, dans ce billet tracé par un de ces éphémères :

« Ma bonne amie, me *voilà* au pouvoir. Je t'écris de l'*autel* de ville. »

D'autres scènes, cependant, avaient lieu dans la salle du Trône. Cette pièce, une des plus vastes du palais, était accessible par sept portes et éclairée par cinq grandes fenêtres qui regardent la place. C'est là que Robespierre a reçu le coup de pistolet du 8 thermidor ; c'est à la croisée du milieu que Louis-Philippe a reçu le baiser de La Fayette. La salle du Trône était devenue un salon d'attente où se tenaient, devant la cheminée de droite en entrant, les huissiers du maire (installé où était le secrétaire général de la préfecture), et devant la cheminée de gauche, les huissiers du délégué à l'administration de la Seine. Quelques chaises, deux divans étaient rangés contre les murs ; chaque huissier avait un bureau à casiers aux extrémités de la pièce et, devant le bureau de gauche, il y avait une table ronde couverte d'un tapis vert.

C'est en ce lieu que ne tardèrent pas à affluer les députations armées et autres, concertées entre elles ou émanées de leur initiative propre, et non-seulement les orateurs des journaux ou des clubs, non-seulement les comités de la salle municipale, mais les commandants des bataillons révoltés, suivis de leurs hommes. Ils traversaient la salle de biais, se dirigeant à gauche, entre les cariatides de la cheminée et de la fenêtre ; là les recevait un huissier qui, à leur requête, allait faire appeler tel ou tel membre du gouvernement, en refermant la porte derrière lui.

Le général Trochu se rendit des premiers à ces appels ; il parut en uniforme à cette porte, qui conduit à l'ancien cabinet des préfets, et, interpellé par vingt personnes à la fois, il parlementa trois quarts d'heure avec beaucoup de sang-froid, au milieu des cris, sans pouvoir se faire entendre ni amener à la raison des gens qui ne voulaient rien écouter. M. Jules Favre, qui l'accompagnait, ne fut pas plus heureux.

M. Jules Ferry accueillit, à cette même place, une députation plus violente, nouveau courant qui se faisait jour dans la cohue générale, et qui suivait comme chef l'Italien Tibaldi, naguère débarqué de Cayenne. Ils y trouvèrent comme renfort un publiciste, le sieur Maurice Joly, déjà présent aux discussions précédentes, et qui dit nettement à M. Ferry :

— Vous êtes des incapables !

Avec une modestie égale à sa franchise, il fit comprendre qu'il venait avec ses amis, investi de la confiance du peuple, remplacer un gouvernement qui l'avait perdue. Les bras croisés, la tête haute, M. Ferry répliqua :

— Je vous connais fort bien, monsieur Joly, et vous ne m'effrayez pas. Vous ne représentez ici que votre personne, et vous ne tarderez pas à en faire l'épreuve. Vous nous trouvez incapables, parce que nous avons ici même refusé à vos obsessions les emplois que vous êtes venu successivement solliciter du gouvernement provisoire.

. . . Durant ce colloque, Flourens, quittant la salle du conseil municipal, s'était avancé sur le rebord de l'escalier, et, après avoir obtenu, grâce à trois roulements de tambour, le silence de la foule entassée dans la cour de marbre, il s'était dit chargé par une réunion de citoyens, réclamant non des promesses, mais des actes, de formuler les résolutions suivantes :

« 1° Il sera procédé, dans les quarante-huit heures, à l'élection d'un comité de défense ;

« 2° Il sera pourvu jusque-là à la nomination d'un comité provisoire, dont les premiers soins devront être de faire garder l'hôtel de ville non plus par des mobiles bretons, mais par des gardes nationaux qui représentent réellement les droits et les intérêts de la cité. (Bravos.) Ensuite ce comité devra immédiatement envoyer des délégués dans les forts pour empêcher toute trahison ; car, ajoute l'orateur, depuis le commencement de la campagne jusqu'ici, nous avons été trahis, toujours trahis... »

M. Flourens fait voter ensuite par acclamation la liste du comité provisoire arrêtée dans la salle voisine ; mais, chose à noter, sur dix-neuf noms qu'elle contenait, onze ont disparu, et le prétendu mandataire, ayant omis les plus renommés, Victor Hugo, Louis Blanc, a substitué Avrial et Ranvier sur ce tableau, réduit à huit personnes.

Plus autorisé dès lors par ce vote, extorqué sur l'allégation d'une élection antérieure, le citoyen Flourens, que ses adhérents ont rejoint, que des baïonnettes protégent et précèdent, fend la foule qui s'était ruée avec fracas par trois portes dans la salle du Trône. Tandis que tout se démène et crie, que les gardes nationaux rebelles envahissent les fenêtres, jetant des clameurs à la foule et se juchant jusque sur les cordons extérieurs de l'étage, d'où sont agitées des écharpes rouges, Flourens, gagnant le bureau de gauche, qui domine la table déjà envahie, grimpe sur le casier et attend que l'on se taise. Il a le sabre au côté, l'uniforme de colonel, des bottes à l'écuyère ; sa taille élancée lui donne une certaine élégance :

— Citoyens, s'écrie-t-il, j'arrive de la grande cour, où *cinq mille citoyens* réunis viennent de nommer un *comité de salut public* qui veillera sur les élections de la Commune, qu'on fera dans un court délai, vingt-quatre heures au plus, etc...

Il répète ensuite ce qu'il avait annoncé dans l'escalier et proclame sa liste, en y replaçant Louis Blanc et Victor Hugo pour faire passer Rochefort. Ce dernier nom souleva une tempête :

— Il était avec la réaction ! A bas Rochefort ! Nous n'en voulons plus !

— Citoyens, riposte Flourens, vous le repoussez à cause de la reddition de Metz publiée par *le Combat*. Eh bien, je le déclare ici, c'est bien de lui que j'en tenais la nouvelle. Si je l'ai nié, c'est d'accord avec lui, afin que nous l'eussions jusqu'au dernier moment dans le gouvernement que nous venons de renverser.

Proposé de nouveau après cette déclaration, Rochefort demeura ballotté, d'où il suit que son ami ajouta, comme appoint, Raspail, accueilli avec des éclats de rire :

— Et Gambon ? crie un loustic.

— Qu'il garde sa vache ! répond un autre.

Prenant la chose au sérieux, Flourens inscrit au crayon Gambon sur sa liste. Le nom de Dorian fut alors unanimement réclamé et placé en tête, circonstance qui prouve que cette scène a bien eu lieu dans la salle

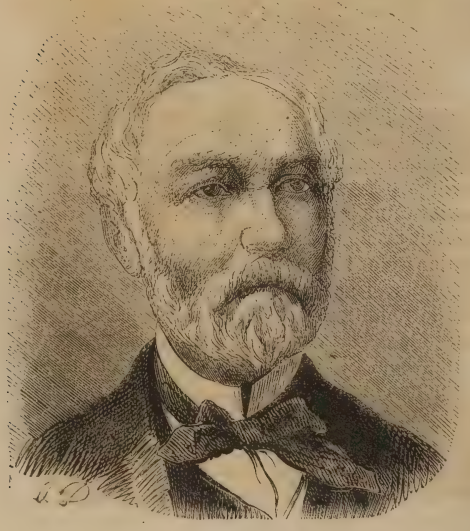
du Trône, où ce ministre n'était pas, et non, comme plusieurs journaux l'ont avancé, au siége du gouvernement, dans le salon Jaune, où M. Dorian n'aurait pu se dispenser de décliner, comme il l'a fait plus tard, le

Le général Trochu.

triste honneur de figurer sur la liste de ce comité de salut public.

V

Vers la fin du jour, deux membres du gouvernement, apparus sur le seuil de la grande salle, entre la fenêtre et le bureau qui servait de tribune à M. Flourens, venaient de se retirer, lorsqu'une cohue, enhardie par



Dorian.

l'obscurité naissante, se précipita sur cette porte et fut lancée au delà par la poussée irrésistible des masses entraînées dans ce sens. La porte cède ; tout s'engouffre par cette issue. Le torrent envahit un premier cabinet, puis une galerie étroite, puis l'ancien cabinet de M. Haussmann et les pièces qui suivent; il arrive à l'antichambre des appartements, qui fait angle sur la façade et le quai, et de là au seuil du salon Jaune, où siégeaient, groupés sur le même côté d'une table ovale, MM. Trochu, Jules Favre, Jules Simon, Jules Ferry, Pelletan, Emmanuel Arago, Garnier-Pagès, Magnin, Le Flô, Edmond Adam, préfet de police, et le colonel Montagut, près du général Tamisier, debout en ce moment.

Ces messieurs ne pouvaient ignorer que déjà la Commune était proclamée ailleurs, qu'à l'autre extrémité de l'hôtel M. Etienne Arago avait, non sans être bousculé, annoncé de leur part la prochaine élection des municipalités, concession équivoque; que, tout en arrivant, M. Flourens avait, sur la place, décrété la levée en masse avant même de descendre de cheval; enfin que cette foule apportait plusieurs membres d'une administration nouvelle, déjà connue dans les quartiers avoisinants.

H. Rochefort. Dessin de Darjou.

Il fut donné peu de répit au gouvernement pour délibérer sur sa situation, car l'escalier *du Préfet* était envahi à son tour, et la porte principale de ces appartements-là fut, au moment même, enfoncée par les tirailleurs de Tibaldi, renforcés de gardes nationaux en armes.

A mesure qu'ils entrent, les insurgés entourent la table et réclament, qui la démission du gouvernement de la défense, et qui l'arrestation de ses membres. Les plus hardis montent sur la table et pérorent; M. Jules Favre est accablé d'invectives; on lui met le poing sous le nez; on lui intime d'avoir à signer sa démission; on s'écrie qu'il faut l'y contraindre et, sur la passive résistance de ces messieurs :

— Tant que nous ne les arrêterons pas, dit un garde national, nous ne tiendrons rien.

— Nous ne céderons pas, répond Jules Favre ; vous n'êtes que la violence ; vous détruisez l'œuvre du 4 septembre!

FRANCIS WEY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

CHRONIQUES DU MOYEN-AGE.

GIANNINO, ROI DE FRANCE (1).

Le collier. Dessin de F. Lix.

X. — LE CHANTEUR DU RHONE.

La cour la plus élégante d'Europe séjournait alors dans la cité papale d'Avignon. Les jeunes et magnifiques souverains de Naples et de Sicile donnaient leurs fêtes non loin du palais sombre, dont les murailles nous font encore rêver aujourd'hui. La fleur de la chevalerie, les troubadours célèbres, tout ce qui possédait des trésors de jeunesse, d'inspiration et d'amour se donnait

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

rendez-vous dans la ville d'Innocent VI. Le parfum de poésie et de tendresse laissé par Pétrarque ne s'était pas encore évaporé.

Mais comment s'étonner de ces passions poétiques, de cette recherche de l'esprit et de ses jeux divers, quand on savait quelle femme régnait dans Avignon, par sa beauté, ses grâces irrésistibles, son éloquence même, si on oubliait la double couronne dont elle ceignait ses blonds cheveux.

Jeanne de Naples était alors dans tout l'éclat de cette beauté fascinatrice à laquelle elle dût les malheurs de sa vie. — Dans l'histoire, plus tard, elle eut une sœur belle et fatale comme elle-même: Marie-Stuart! — Jeanne possédait tous les dons que d'ordinaire le Ciel répartit entre les femmes d'une main avare, elle était si belle qu'on aurait cru sa parole avant qu'elle eût ouvert ses lèvres, et fût-on sûr qu'elle mentait on aurait voulu la croire encore! Il fallait que son charme s'exerçât sur tous d'une façon bien puissante, car il y avait dans la vie de Jeanne une page sombre, et dans sa chambre un cadavre; mais quand elle comprit l'accusation portée contre elle, loin de baisser la tête, elle la releva; au lieu d'attendre qu'on lui fît son procès, elle demanda des juges, et, dédaignant qu'un autre prit en main sa défense, elle-même se justifia! Se justifia-t-elle? Toujours est-il qu'elle vainquit ses ennemis et fut absoute par les cardinaux du meurtre d'André, son premier mari.

Forte de la protection du Pape, peu désireuse de rentrer à Naples dont la Hongrie était trop voisine, Jeanne se fixa dans Avignon avec Louis de Tarente, son second mari. Il était son cousin, et sa tendresse pour Jeanne précéda son mariage avec André. Loin de s'effrayer de l'amour de la reine pour le plaisir, il ne cessait de lui créer des distractions nouvelles, de payer à grands frais des parures venues de lointains pays, et de lui permettre de satisfaire les plus coûteuses fantaisies. Jeanne partageait-elle la passion de Louis de Tarente? Se dévouait-elle à lui comme il s'était sacrifié à la destinée de cette femme accusée d'un crime devant toute l'Europe? — Non, Jeanne de Naples était de la race immortelle des ingrats. Jeanne s'était faite déesse pour ne pas être obligée de se montrer femme. Mais Louis de Tarente l'aimait trop pour chercher au delà de l'apparence. Elle voyait peu son mari dans l'intimité; pour la reine de Naples il n'existait point de vie intime. Les carrousels, les promenades sur le fleuve, les cours d'amour occupaient ses heures; mais elle rayonnait si bien sous ses parures, elle souriait si doucement, cette Médée caressante, elle tendait si bien ses doigts roses aux lèvres de Louis que le prince se trouvait heureux.

Aucune réputation de talent ne pouvait s'établir dans le gentil pays de France sans avoir reçu d'Avignon sa consécration. Aussi la ville et ses environs étaient-ils souvent traversés par les trouvères du Nord, les poëtes du Midi, voire même les Minnesingers de l'Empire. Obtenir de réciter ses vers à la cour de Jeanne était une faveur enviée; un luth manquait de sa corde d'or quand la reine n'avait pas applaudi ses airs gais ou mélancoliques.

Cependant, depuis plusieurs semaines, un jeune chanteur habitait dans Avignon une demeure isolée sur les bords du Rhône, et rien dans sa façon de vivre ne semblait indiquer qu'il briguât dans le présent ou dans l'avenir les suffrages de la cour. Manquait-il de talent? Non certes! Les promeneurs qui entendirent les premiers ses doux accents sortir de la maisonnette cachée sous les saules, affirmèrent que jamais voix plus fraîche n'avait frappé leurs oreilles; bientôt le bruit des talents de l'étranger se répandit si bien dans la ville, que chaque soir, à l'heure où le ménestrel accordait sa viole, des barques remplies d'une foule élégante se pressaient sur le Rhône. Quand le chanteur préludait, les rames restaient immobiles, les cavaliers se penchaient pour mieux entendre, et les jeunes femmes rêveuses demeuraient les regards fixés sur la berge fleurie, dominée par la cabane. Plus d'une fois des pluies de bouquets, des cris d'enthousiame récompensèrent l'artiste, mais rien ne put l'arracher à sa solitude, il ne souhaita pas voir les beaux yeux qu'il humectait de larmes, il ne tendit pas ses deux mains pour recevoir des couronnes de jasmins et de roses.

Cette modestie persistante, cette indifférence du succès piqua plus la curiosité et doubla plus vite l'engouement des habitants d'Avignon pour le ménestrel, que ne l'eussent fait des menées savantes.

Il se cachait, on voulut le voir; il dédaignait la louange, on résolut de le rendre célèbre.

La reine Jeanne ne fut pas la dernière instruite de la science et de la bizarrerie de l'étranger; plus femme que toute autre, elle fit préparer une gondole dorée qui lui rappelait en France son Italie, puis assise sur des carreaux de velours, la main appuyée sur les tapis frangés qui recouvraient le bordage de l'embarcation, belle comme Cléopâtre et songeant elle aussi à fondre une perle dans sa coupe, Jeanne ordonna de ramer directement et sans bruit et de s'arrêter en face de la maison des saules.

Exact comme l'étoile du soir, le ménestrel commença bientôt ce concert quotidien auquel la cour se conviait malgré lui. Jamais les hymnes à Dieu, les chants de guerre et les plaintes d'amour ne s'étaient succédé avec plus d'inspiration. L'admiration prenait dans l'auditoire les proportions d'une enthousiaste folie.

— Ah! s'écria la reine, je veux posséder à ma cour ce merveilleux chanteur, cet admirable poëte! Ne me parlez plus des accords de Loys de Cabestan, ne me vantez plus les vers de l'auteur de Pierre de Provence, ce poëte est plus poëte qu'eux tous! Ce musicien est le premier artiste du monde! Sire, — ajouta la reine en se tournant vers Louis de Tarente, j'espère que vous exaucerez ce vœu.

— Hélas! ma dame et mie bien-aimée, le Pape, éprouvant le même désir, a complétement échoué!... Il voulait attacher ce chanteur à sa chapelle.

— Raison de plus pour que je souhaite l'avoir: ah! rappelez-le-vous sire, je n'écouterai une autre musique que d'une oreille distraite.

— Même la mienne, Jeanne?

— Cela pourrait bien être... En tout cas Aymon, quittez la barque, prenez ce collier d'or et de pierreries, attachez-le à la porte de cette maison... le présent est assez royal pour n'avoir point besoin de signature.

Le page sauta de la barque à terre. Arrivé en face de la chaumière, il lia le collier au loquet de bois, et rejoignit sa noble maîtresse.

La reine s'attendait, en guise de remercîment, à une ballade, à une canzone nouvelle, mais la viole resta silencieuse, et aucune lumière ne s'alluma dans l'intérieur de la maison. Il fallut regagner la ville, mais pendant le trajet Jeanne ne cessa de s'entretenir du musicien mystérieux.

Le lendemain, malgré sa promesse de ne prêter nulle attention aux divertissements habituels, Jeanne présidait une fête magnifique dont elle paraissait elle-même la plus éclatante merveille. La soirée s'avançait, les groupes se formaient, on devisait des questions graves de l'époque, de la fidélité des chevaliers et de la beauté des dames, quand une rumeur d'étonnement courut dans les pièces précédant la salle où se trouvait la reine. Un tumulte suivit ce bruit, mais l'empressement des invités semblait si rempli de surprise, de joie, qu'une cause heureuse pouvait seule le faire naître. Les groupes refluant vers la porte s'ouvrirent, et l'on vit s'avancer un adolescent, vêtu d'un costume de soie taillé à la mode italienne, et tenant une viole suspendue à son cou par une chaîne de pierreries.

— Le chanteur du Rhône ! Le musicien de la maison des saules, murmura-t-on de tous côtés.

Personne n'avait vu l'adolescent jusqu'à cette heure, tout le monde le reconnut.

Le jeune homme traversait les salles d'un pas lent, rhythmé, élégant comme toute sa personne ; sans hésitation il marcha droit à la reine, et, pliant le genoux devant elle :

— Plaise à la plus belle dame du monde d'écouter les chansons du poëte pèlerin, dit-il.

Jeanne de Naples, toute à la joie de voir ses vœux satisfaits, oubliait de relever l'adolescent ; quand elle s'aperçut qu'il restait devant elle dans l'attitude d'un fidèle aux pieds de la madone, elle lui tendit sa blanche main.

— Lève-toi ! mon ménestrel et mon poëte, et prends de ce jour, si tu le veux, place à ma table et dans ma maison.

— Je vous rends d'abord, madame la reine, ce collier de pierreries... Quand vous l'avez attaché à ma porte je n'avais encore rien fait pour votre service ; soyez rassurée, je demanderai le prix de mes vers et de mes accords.

Puis sans attendre la réponse de Jeanne de Naples, le chanteur jeta le collier dans une coupe, accorda son luth et commença une villanelle. Ce qu'elle célébrait, c'était le printemps embaumé, le ciel plein d'étoiles, le renouveau de la nature et des cœurs ! Les auditeurs émerveillés, n'osant applaudir avant la reine, se penchaient pour ne perdre aucune note de ce concert, et Jeanne, quand il eut fini, se leva avec l'entraînement de son caractère et courut au chanteur :

— Tu es un sublime artiste, lui dit-elle, que demandes-tu de moi ?

— La rose de votre corsage, répondit le musicien.

La reine l'arracha et la tendit au ménestrel.

— Puis, ajouta l'adolescent, je veux qu'une royale parole s'attache à ce don octroyé... Jurez, madame, qu'à toute heure que ce soit, fortunée ou fatale, quand je vous présenterai cette fleur qu'une de vos larmes a mouillée, vous exaucerez le vœu formé par moi.

La reine parut hésiter, puis elle répondit :

— En tout lieu comme à toute heure, cette fleur et même sa poussière te sera un talisman.

L'adolescent sourit et la mit à son pourpoint, puis avec une grâce charmante il répondit aux courtois éloges des chevaliers et aux flatteries discrètes des femmes.

A partir de cette soirée, Isoletto fut l'hôte de cette cour charmante, et la reine s'ennuyait dès que le chanteur manquait au milieu du groupe de ses intimes.

— Eh bien, lui demande-t-elle un jour, poëte aventureux, qu'avez-vous fait de cette journée pendant laquelle on ne vous a pas vu ?

— J'ai buissonné quelques rimes, causé avec des pêcheurs du Rhône et fait l'aumône pendant deux heures.

— Votre escarcelle est donc bien riche ?

— Je l'aurais retournée sans qu'il en tombât un seul agnel ; chanteur, j'ai donné mes chansons.

— A d'autres qu'à moi ?

— De préférence à vous, madame la reine, car ma voix est brisée ce soir, parce que j'ai pleuré ce matin.

— Pleuré, demanda Jeanne de Naples, et pourquoi ?

— On m'a raconté des histoires lugubres, madame..., on m'a montré des murailles redoutables... et j'avoue, moi le chantre des cieux et des anges, comprendre mal que vous si belle ne soyez pas miséricordieuse... et qu'à l'heure où vous souriez il y ait des infortunés qui gémissent au fond de vos cachots...

— Ces prisonniers sont des coupables, Isoletto, tu ne peux haïr la justice.

— Non ! non ! madame la reine, tous n'ont point offensé les lois ; il en est qui sont seulement malheureux.

— Cite-les-moi...

— Un seul, Giannino...

— Cet aventurier batailleur, ce prétendant, ce capitaine d'une grande compagnie !

— Pardon, madame la reine, que savez-vous s'il n'est pas le légitime héritier de Louis X... J'ai rencontré près de la porte de sa prison un moine franciscain nommé Bartholomeo Mino, j'ai eu un long entretien avec lui ; né à Sienne, il y vit grandir Giannino, il assure que ce jeune homme est chevaleresque et bon ; il a vu les pièces signées de Rienzi, les lettres du roi de Hongrie, il jure sur son âme que le captif peut, devant les hommes et devant Dieu, revendiquer son royaume..., et c'est pour distraire ce malheureux à qui sa véritable patrie n'a donné qu'une prison, que j'ai chanté ce matin, madame, et que je pleure encore...

En effet, de grosses larmes roulaient dans les yeux d'Isoletto.

— Mais que faire ? demanda la reine.

— L'a-t-on entendu, jugé, condamné pour le traiter avec cette barbarie ? et avant que les magistrats et les tortionnaires franchissent le seuil de son cachot, ne vous appartenait-il point de l'illuminer par votre présence ?

— Tu dis vrai ! s'écria la reine, je pourrais...

— Vous devriez !.., il souffre et se lamente, qu'attendez-vous ?

— J'attends qu'il fasse nuit pour dissimuler cet acte de charité ou de folie à tous les regards, Isoletto... tu m'accompagneras seul.

Quand les ombres se furent épaissies sur la ville, la reine Jeanne, enveloppée d'un manteau noir et soigneusement voilée, suivit, avec le ménestrel, la route de la prison.

Arrivée dans la première cour, elle se nomma, le geôlier prit ses clefs et la précéda en silence. Il fallut descendre de tortueux escaliers avant d'arriver à l'humide fosse dans laquelle languissait le vaincu de Codolecte. Isoletto s'assit sur la dernière marche afin d'attendre la reine, le geôlier remonta après avoir reçu ordre de rester en haut de la spirale sombre, et Jeanne, prenant la lampe de terre, pénétra seule dans le cachot.

Giannino dormait. Etendu sur la paille amincie,

pâle, le visage à demi voilé de ses cheveux, serrant d'une main un sachet pendu à son cou, il oubliait l'angoisse présente et les dangers du lendemain. Jeanne le regarda longtemps ; un soupir du prisonnier l'avertit de son réveil, elle posa la lampe sur une pierre et attendit.

Giannino se crut le jouet d'un rêve en apercevant cette femme éblouissante de beauté, et il se souleva sur sa couche.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il.

— T'interroger, t'entendre, te sauver peut-être.

Puis Jeanne questionna minutieusement Giannino sur les événements de sa vie, le jugea convaincu de ses droits, innocent de tout subterfuge, coupable seulement de crédulité. Quant à sa bande de routiers, elle devenait indispensable, du moment qu'il s'agissait pour lui de réclamer son héritage. Certaine de l'innocence de Giannino, Jeanne cacha soigneusement ses pensées, seulement elle encouragea le prisonnier à la patience et lui promit de le protéger.

— Vous reviendrez donc ? demanda le jeune homme.

— Je reviendrai..., répondit Jeanne, oui, je reviendrai.

Quand la reine quitta le cachot, elle trouva le ménestrel à son poste.

Le lendemain elle parut distraite, le chanteur la trouvait absorbée et la regardait curieusement. Quand le soir fut venu, la reine lui glissa ces mots :

— Là-bas, comme hier.

En effet, comme la veille, Jeanne de Naples s'enferma dans le cachot du prisonnier, le forçant à recommencer le même récit, l'écoutant, le regard perdu, la tête penchée.

Cette nuit-là Giannino fut transporté dans un cachot salubre après le départ de sa visiteuse.

Jeanne revint encore, accompagnée ou seule... Elle vit assez souvent Giannino pour s'intéresser à ce jeune homme poursuivi par une fatale destinée. Elle rêva de lui rendre la vie telle que Dieu, jadis, la prépara pour lui... Elle rêva ce que rêvent les âmes ambitieuses quand rien ne les fait reculer devant un désir, pas même... Elle se dit bien que pour réaliser le plan audacieux formé par elle il faudrait renverser de nombreux obstacles... Mais qu'étaient-ce que les obstacles pour Jeanne ? D'où pouvaient-ils venir ? De la cour de France ? Mais le Navarrais s'intéressait au prétendant, le roi de Hongrie le protégerait... Ce nom la fit tressaillir, ce roi de Hongrie était son beau-frère, il avait sur elle vengé la mort d'André... L'occasion était belle de se faire pardonner le soupçon d'un homicide en sauvant le fils de Clémence ! Louis de Tarente vivait, sans doute ! Mais si Jeanne avait cédé presque pour rien au pape la ville d'Avignon, afin de le gagner à sa cause, elle vendrait ou donnerait la Provence pour obtenir son divorce avec Louis de Tarente..., il était son cousin..., elle évoquerait des scrupules de conscience.... on briserait ce mariage et, devenue libre, elle pourrait...

Sous l'empire de cette espérance, de cette folie, Jeanne se rendit à la prison.

Elle trouva Giannino ranimé par l'espoir. Elle s'assit près de lui, non loin de la fenêtre grillée.

— Vois, lui dit-elle, la ville baignée de soleil, le fleuve rapide, les campagnes couvertes d'oliviers au feuillage argenté, les coteaux chargés de vignes, tout cela, de même que Dieu fit hommage de l'Eden à Adam, je voudrais te le donner.

— Vous êtes reine, répondit Giannino.

Jeanne s'arrêta un moment, puis tout à coup :

— Pour Giannino l'aventurier, dit-elle, je ne puis rien ; pour le prétendant, je puis tout !

— Expliquez-vous, madame, s'écria le prisonnier.

— Crois-tu, reprit Jeanne, que la double couronne de Naples et de Sicile puisse suffire à mon orgueil ? Non, j'ai rêvé plus, je puis avec toi réaliser davantage... Si tu es libre et si tu me laisses la disposition de ta vie, j'achèterai mon divorce, puis, libre moi-même, je te donne mes sujets et mon armée pour reconquérir le trône de Louis X, et ce trône, j'y monterai avec toi...

— Un tel destin !

— Acceptes-tu ? demanda Jeanne.

— J'accepte, madame, en travaillant pour moi, vous n'agirez plus que pour vous.

Jeanne de Naples rentra et la gaieté sous laquelle se cachèrent ses préoccupations trompa tout le monde, excepté Isoletto. Depuis quelque temps il observait la reine avec défiance. Elle lui parlait moins de Giannino, elle allait le voir plus souvent et ne l'amenait plus avec elle. Une terreur secrète s'emparait par degrés de l'esprit de l'adolescent. Le caractère de Jeanne l'effrayait ; il le savait trop profond pour ne pas renfermer des abîmes. Quelle comédie ou quel drame jouait-elle dans le cachot de Giannino ! Toutes ces pensées troublaient l'âme du chanteur du Rhône ; aussi, lorsque le lendemain la reine le chargea d'un message avec ordre de le remettre dans les mains du prétendant, éprouva-t-il un tel élan joie, que la rougeur envahit son visage.

— Va, lui dit la reine, le conseil auquel je dois assister occupera l'heure que j'espérais donner au prisonnier ; dis-lui... non, ne lui dis rien, cette lettre suffira.

Isoletto courut à la prison. En demandant Giannino, il parlait d'une voix à peine distincte, il trébucha en montant dans la tourelle qu'il habitait. Au moment où le gardien allait ouvrir la porte, Isoletto posa la main sur la clef.

— Va, dit-il.

Le geôlier le laissa seul. Quand le bruit de ses pas s'éteignit, Isoletto tourna la clef, doucement, lentement, comme ferait une mère craignant de réveiller son enfant... il entrebâilla la porte et aperçut Giannino occupé à compulser les documents de Rienzi.

Le chanteur s'avança, Giannino ne le voyait, ne l'entendait pas ; du reste, le jour baissait et l'adolescent prit soin de se placer un peu dans l'ombre. Il tendit à Giannino une lettre que celui-ci dévora du regard, puis l'éleva vers le ciel comme un trophée de triomphe.

— Sauvé ! s'écria-t-il, sauvé !

— Le crois-tu? demanda Isoletto d'une voix sombre.

— Elle me le dit, elle me le jure, cela doit être, cela est !

— Celle qui t'écrit s'appelle Jeanne de Naples.

— Elle m'arrache à ce cachot, elle sacrifie son existence à la réussite de mes projets.

— Seigneur, poursuivit le page, ne te courrouce point si je te parle comme me parle ma conscience et si je crie : « Giannino, roi de France, connais-tu cette femme pour lui promettre la moitié de ta couronne et ton cœur tout entier...? Dis, qu'a-t-elle fait d'André, son premier mari? Quand elle eut épuisé cette tendresse adolescente, elle regarda autour d'elle pour chercher qui la débarrasserait de son époux... On l'étrangla pendant une nuit de fête... Jeanne épousa Louis de Tarente ensuite, et voilà que Louis de Tarente

la gêne et qu'elle te dit : « Veux-tu mon aide pour de-« venir roi ? » Mais avant de réaliser ce plan, ne sais-tu pas, Giannino, qu'il faut faire disparaître un homme... Jeanne fit étrangler André pour s'unir à Louis de Tarente ; tu devras poignarder Louis de Tarente avant de prendre sa place. »

— Tais-toi, s'écria Giannino.

— Jeanne t'a peut-être déjà fasciné et corrompu... Il te restait au fond de ta prison, dans l'abîme de tes misères, un secours, une consolation; il faut que Jeanne fasse d'une dague la clef de ton cachot... tue ou meurs... Elle le pense, elle le dira ! Giannino, tu seras alors perdu sans résistance... le monde et le ciel se fermeront !... Ah ! par pitié, par grâce, au nom de tout ce que tu aimais, si tu as aimé, Giannino, fuis la honte, le crime, la damnation, tout cela s'appelle Jeanne de Naples.

— Tu deviens fou, Isoletto, tu calomnies ta bienfaitrice !

— Et quels bienfaits lui dois-je ? Moi ! son obligé ! je n'ai pas même vidé sa coupe de vin de Sicile ! je suis son chanteur, mais aussi son espion et son ombre. Je veille, j'épie pour toi, Giannino, pour toi seul... Ah ! s'il faut te prier, je prie ! s'il faut enlacer tes genoux,

Jeanne de Naples et Necca. Dessin de F. Lix.

je suis à tes pieds... Fuis Jeanne ! fuis Jeanne ! Hélas ! mon seigneur et mon maître, une seule femme...

Le prétendant bondit de son siége, renversa en arrière le front du chanteur du Rhône, et éperdu, fou de terreur, de surprise :

— Necca ! Necca ! s'écria-t-il.

Mais au même moment une femme les sépara violemment.

— La reine Jeanne ! s'écria Giannino.

— J'ai tout entendu, dit la reine, et pour ne point séparer des amours tels que vous, j'aurai soin de vous réunir dans le même supplice !

Giannino garda le silence, Necca répondit :

— Non, vous ne savez pas tout, reine de Naples..., vous ignorez que nous fûmes fiancés, que nous avons grandi ensemble... Vous ne savez pas que, lui parti pour Rome, je l'ai servi de loin sous l'habit d'une pèlerine, qu'à Venise je conseillai à Daniel de lui remettre sa fortune ! J'ai pris part à toutes les batailles livrées, j'ai eu faim et froid roulée dans mon manteau de guerre ! J'ai reçu trois blessures dont le sang a coulé, j'en garde une dont il ne tombe que des larmes !... Et vous osez me disputer Giannino ? Baglioni l'a fait honnête homme, le hasard l'a fait roi ! Vous alliez en faire un assassin ! Choisis donc, Giannino ? devant la mort dont elle nous menace il est temps encore, une prière

et elle te pardonne, un reproche et nous sommes condamnés.

Giannino était un être faible, il éclata en sanglots :

— Necca ! Necca ! répéta-t-il avec un gémissement.

— Un soldat, un geôlier, un sbire, cria la reine folle de rage et d'humiliation, la mort pour ces deux misérables et la plus cruelle des tortures !

Trois hommes d'armes allaient s'emparer de Giannino, quand la jeune fille, tombant aux pieds de la reine :

— Grâce pour lui, dit Necca, je suis seule coupable ! Moi seule vous ai insultée, moi seule j'ai mérité le châtiment, je m'y soumets, je l'accepte, je l'implore... Il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée et ma folie à le poursuivre de ma tendresse doit avoir augmenté son dédain... Sauvez-le, vous êtes reine ! faites Giannino grand, puissant, heureux, vous serez vengée.

— Assez, fit Giannino, assez d'humiliations, de larmes et de honte, Necca ! Debout, chère âme, et s'il faut aller au supplice, nous y marcherons appuyés l'un sur l'autre !

— Tu me braves aussi ? s'écria la reine.

— Je rends à cette enfant une tardive justice.

— Que la mienne suive donc son cours !

Necca tira de son sein une rose desséchée :

— La reconnaissez-vous ? demanda-t-elle, vous avez juré sur cette fleur, vous la reine, de m'octroyer ce que je demanderais au jour, à l'heure où je voudrais une grâce..., j'use de mon droit, je l'ai payé ! la grâce de Giannino ! sa grâce !

Jeanne frissonna de la tête aux pieds ; si tentée qu'elle fût de se parjurer, elle ne l'osa point d'une façon complète, et jeta, en sortant, ces mots :

— L'exil..., la prison éternelle !

XI. — LA PRÉDICTION DE LA SORCIÈRE.

Un effroyable orage se préparait ; des nuées noires violemment chassées par un vent furieux se succédaient dans le ciel sombre. Les arbres de la côte craquaient sous l'effort de la tourmente, le sable volait en tourbillons épais et de sourds roulements répétés par l'écho s'unissaient au tumulte des vagues ; parfois une lueur frangeait de rouge les nuages effarés, éclairait d'une façon livide le paysage et s'éteignait subitement au sein d'opaques ténèbres. Les éclairs ne tardèrent pas à se multiplier, le fracas du tonnerre parut ébranler le sol de l'île, et l'on eût dit que la mer furieuse battait pour la saper et l'engloutir la ceinture de rocs qui montait jusqu'aux terrasses du château fort. En dépit de la pluie, de la rafale et de la foudre, un homme veillait sur la plate-forme et plongeait un regard inquiet aussi loin que le lui permettaient la nuit et la tempête.

— Par saint Janvier ! marmotta-t-il entre ses dents, je suis fou d'attendre un voyageur par un temps pareil ; les poissons mêmes doivent trembler ce soir, et pas un bâtiment ne se hasarderait à aborder la côte... Cependant l'ordre est précis... et mal m'en prendrait sans doute de ne pas rester à mon poste... Allumons même le petit phare.

Le veilleur grimpa un escalier vacillant, et un moment après une vive lueur se projetait dans un rayonnement assez vaste. Presque aussitôt l'homme crut distinguer le bruit prolongé d'un sifflet, il prêta l'oreille, mais le vent mugissait trop fort pour lui laisser une certitude. Un quart d'heure se passa pendant lequel attentif, anxieux, il suspendit sa promenade pour épier ce qui se passait sur la mer. Cette fois encore il entendit le même son, mais plus près, plus distinct, et convaincu de l'arrivée d'une embarcation, il saisit une lanterne, une gaffe, un paquet de cordes et descendit l'escalier de roches jusqu'à la dernière marche.

— Par ici ! cria-t-il, par ici !

— Qui êtes-vous ? demanda une voix paraissant venir des profondeurs de la mer.

— Le geôlier du château de l'Œuf.

— Jetez l'amarre, nous pouvons la prendre !

Le gardien de la prison lança un paquet de cordes, dont l'extrémité fut saisie par une main vigoureuse, et une minute après un homme sautait à terre.

— Chien de temps ! fit-il, la barque disloquée fait eau, malgré le secours de l'écope, nous n'avions pas un quart d'heure à vivre, si au lieu de nous trouver en face de votre crique nous eussions été en pleine mer.

— Et le voyageur ?

— Il est là, solidement enchaîné, et à demi mort de fatigue.

Le soldat qui venait d'échanger ces paroles avec le geôlier, tira à lui la barque à l'aide du croc de fer de la gaffe ; le bordage toucha la roche, et, soutenu par deux marins, le prisonnier gravit péniblement l'escalier rocheux conduisant au château. Ses pieds entravés rendaient son pas hésitant, ses mains enchaînées soulevaient avec peine le poids des anneaux de fer, sa tête s'inclinait sur la poitrine. Quand il parvint aux derniers degrés de la terrasse, son regard morne embrassa l'horizon, un soupir douloureux gonfla sa poitrine, sa lèvre s'ouvrit pour murmurer un nom... On l'entraîna dans l'intérieur de la prison, la porte bardée de fer se referma sur lui et sur son escorte. On l'introduisit dans une salle enfumée, et tandis que, brisé de fatigue, il tombait sur un escabeau, un soldat dit au geôlier :

— Comment prouverons-nous que le prisonnier vous a été remis ?

— Le capitaine va vous donner un reçu, répondit le geôlier. Attendez-moi.

Il sortit et rentra tenant à la main un parchemin signé et scellé.

Le capitaine ordonna d'introduire le prisonnier ; puis il lui demanda d'une voix brève :

— Votre nom ?

— Giannino, roi de France.

— Allons ! pensa le capitaine, je croyais avoir affaire à un chef de routiers, et c'est un fou que l'on m'envoie.

Puis faisant un signe au geôlier :

— Le cachot de la tour du Nord.

Giannino suivit le gardien en silence. Jusqu'à cette phase de sa vie, il avait au milieu de ses épreuves des souffrances gardé l'esprit et le courage ; maintenant tout lui faisait défaut. Il ne rêvait pas comme du fond de sa prison d'Avignon voir s'ouvrir les portes de cette tombe anticipée, il désirait qu'elles pesassent sur lui de façon à l'écraser. Las de la vie, il aspirait à la mort sans avoir le courage d'aller au-devant d'elle. D'ailleurs trop de tortures physiques et morales s'étaient succédé depuis le jour où Jeanne de Naples découvrit le secret de Necca pour que l'infortuné ne sentit pas son cerveau troublé, sans âme noyée. Le chaos se faisait dans son esprit, dans ses sentiments. La tempête de la nuit l'avait transpercé, livré, anéanti, et si dure que fut sa couche de paille, si rude que fut la pièce de bois qui devait lui servir de chevet, il s'endormit dans le cachot dont le geôlier enleva toute lu-

mière. Où se trouvait-il? Giannino l'ignorait. On lui avait fait descendre un si grand nombre de marches qu'il devait être dans les profondeurs de la terre. Aurait-il une fenêtre d'où son regard put embrasser la mer, ou seulement le ciel? le priverait-on de la clarté d'une lampe? Il se demanda cela rapidement et ses dernières terreurs se confondirent avec ses songes. Quand il s'éveilla, la nuit durait encore... Cependant il avait dû dormir longtemps. Assis sur la paille, écrasé du poids de ses chaînes, il épiait un bruit extérieur; aucun n'arrivait jusqu'à lui. Un moment il se dit qu'on le laisserait mourir de faim. Mais alors à quoi bon l'enfermer au château de l'Œuf, s'il s'agissait seulement de le faire disparaître? On aurait pu, une fois au large, le précipiter dans la mer.

Enfin le geôlier apporta une cruche d'eau, du pain, une lampe. La lumière réjouit plus Giannino que la vue des aliments. Il questionna le geôlier sur la situation de son cachot, et lui demanda s'il ne respirerait jamais plus l'air vif de la mer.

— On avait cloué les volets de la fenêtre pour le prisonnier qui est mort dans ce cachot, répondit le gardien, on les déclouera, le soupirail est à fleur d'eau.

— On ne me laissera pas mourir de faim, se dit le captif, mais à la première tempête je serai noyé.

Contrairement à l'habitude des captifs, Giannino ne remarqua point la date de son entrée au château de l'Œuf, il ne compta pas les jours, il ne s'ingénia pas pour trouver le couteau, le clou nécessaire pour préparer une évasion. Il demeura dans sa prison comme un cadavre dans la bière. Pendant plusieurs jours il resta étendu sur son lit sans se préoccuper de la fenêtre étroite à travers laquelle l'eau dessinait une ligne bleue. Il s'absorbait dans le sentiment de sa captivité comme s'il espérait être étouffé par cette pensée. Quelques semaines se passèrent de la sorte sans amener aucun changement dans son attitude et dans son esprit.

Mais si le cachot restait aussi morne pour Giannino, en revanche la geôle de son gardien avait subitement changé d'aspect. Une maladie de deux jours l'ayant cloué sur un lit, le gardien manda un moine et une servante: le premier, pour mettre ordre aux affaires de son âme; la seconde, pour s'occuper de sa cuisine.

Le geôlier attendait une vieille femme de l'île, ce fut une jeune fille qui se présenta.

Le geôlier la jugea bien frêle, mais au bout de deux jours il fut obligé d'avouer que jamais une autre servante n'eût monté et descendu si allègrement les escaliers, ni réalisé les prodiges d'activité de cette enfant.

En outre, elle se montra réservée, silencieuse et ne semblait nullement se préoccuper du prisonnier. Cependant une fois sur pied le geôlier songea à congédier la servante, mais elle lui raconta d'une façon si touchante qu'elle était sans parents, sans amis au monde, que le geôlier, moitié pour garder une aide utile, moitié en souvenir de sa fille morte à dix-sept ans, consentit à la garder.

Peu à peu la confiance du gardien s'augmentant, il l'emmena dans ses tournées quotidiennes. Bientôt la jeune fille connut tous les prisonniers, sauf un seul.

Un soir, c'était le jour de la fête de saint Janvier, pour honorer le patron de son maître, elle prépara un repas recherché et plaça sur la table des bouteilles de vins vieux capables de troubler l'esprit d'un cénobite. Elle en versa de pleines rasades au vieillard, et toujours en honneur du protecteur de la ville de Naples, le grisa d'une façon complète. Judith n'en usa pas autrement avec Holopherne, seulement la servante se contenta de prendre au chevet de son maître une clef au lieu d'y saisir un glaive. Puis, une lanterne à la main, moins tremblante de terreur que de joie, elle descendit, descendit encore et toujours jusqu'à ce qu'elle trouvât le sol sous ses pieds. Alors, élevant la lumière, elle chercha une porte, une issue. Enfin elle aperçut une porte de fer... elle essaya la clef, elle ouvrit...

Mais, au lieu d'avancer rapidement, elle assourdit ses pas; au lieu de projeter dans l'intérieur du cachot toute la clarté de la lanterne, elle la tamisa de la main, s'approcha du captif, s'agenouilla, puis, inclinée vers lui, d'une voix faible comme un souffle, elle murmura :...

Rondinella pellegrina...

Le prisonnier se souleva sur sa couche.

— Encore ce rêve ! dit-il.

Tout à coup ses yeux s'agrandirent, ses bras se levèrent.

— Necca ! dit-il en sanglotant, Necca... toi toujours ! toi jusqu'à l'agonie, toi jusqu'au ciel...

— En as-tu douté, Gianni ? Depuis plus de trois mois je suis prisonnière avec toi, comme toi dans cette île, entre ces murailles... et si je ne puis parvenir à t'en arracher, j'ai fait vœu d'y mourir.

— Ensemble ! oui, ensemble ! répéta-t-il.

Pendant une partie de la nuit Necca resta dans le cachot du prisonnier, le consolant, ranimant son courage ; elle le quitta quand l'aube éclaira les vagues de la mer.

— Au revoir ! dit-elle.

— Quand reviendras-tu ?

— Bientôt, dit-elle.

La porte se referma et Necca regagna la salle où le geôlier dormait du même sommeil. Mais avant de remettre la clef sous le chevet de son maître, elle eut soin d'en prendre l'empreinte.

Sous le prétexte d'une fête dans l'île, Necca quitta la prison pendant une demi-journée. Si on ne la vit pas à la danse, on eût pu la rencontrer dans une chapelle s'entretenant avec un moine, puis dans la boutique d'un serrurier.

La nuit suivante elle gagnait le cachot de Giannino sans avoir besoin d'emprunter la clef du gardien.

— Giannino, demanda la jeune fille en s'asseyant près de lui, es-tu bien convaincu que jamais cette prison ne s'ouvrira pour toi ?

— J'en suis sûr !

— Ne gardes-tu ni ambitions mal éteintes, ni souvenirs d'un autre amour ?

— Je suis un captif dont Jeanne est le bourreau.

— Alors, écoute... Jadis un conspirateur échoua dans ses plans, il convoitait une couronne et trouva la défaite, et ne voulant pas affronter le supplice, lui-même mit le feu à sa demeure, laissant croire qu'il s'ensevelissait sous les décombres de son palais... Des souterrains ignorés de tous le cachèrent aux yeux des hommes, une seule créature en savait la route, sa femme ! Échappant à la surveillance de sa famille, elle venait chaque nuit adoucir la captivité du prisonnier et lui rendre sinon l'espoir, du moins la patience... Elle l'aima prisonnier, vaincu, condamné. Elle l'aima non pas l'espace d'une année, mais assez pour élever dans les souterrains deux enfants gages de cette tendresse fidèle. L'histoire ajoute qu'ils moururent le même jour

et du même supplice, car ni le ciel ni les hommes ne firent grâce à tant d'amour et de vertu.

— Hélas! murmura Giannino.

— Eh bien je suis venue te dire : Necca devient ton épouse. Necca s'enferme dans ta tombe... Necca attend dans ce cachot le prêtre qui la fera ta femme.

— Joies du ciel! fit Giannino, vous n'êtes donc pas un rêve?

— Dieu soit loué, Gianni, tu pourras vivre!

Pendant la troisième nuit qui suivit cette visite de Necca, Bartholomeo Mino, qui attendait dans l'île le signal de la jeune fille, pénétra dans le cachot du prisonnier. Loin de chercher à retarder l'union tardive de ces êtres réprouvés, il la hâtait de tous ses vœux, et quand ses mains se posèrent sur les fronts inclinés devant lui, il murmura : — La bénédiction divine soit sur vous! Et puisse le ciel me pardonner si je me trompai jadis!...

Jamais le visage de Necca n'avait rayonné de plus sainte allégresse. Elle avait payé cher le droit de se sacrifier, elle eût souhaité avoir souffert davantage pour l'amour de celui qu'elle nommait son époux.

Fra Bartholomeo les laissa seuls, et le captif souriant avec mélancolie :

— Necca, t'en souvient-il, dit-il, la sorcière des Abruzzes t'avait prédit que tu serais reine?

Le bonheur rendit un peu de force et de vie à Giannino. Il ne souhaitait plus mourir, puisqu'il était aimé;

Le mariage. Dessin de F. Lix.

il fit plus et voulut que l'histoire gardât son souvenir, comme ses fils hériteraient de ses droits.

Le prisonnier commença le récit détaillé de ses aventures depuis ses premières années passées au château de Cressy, jusqu'au jour où, plongé dans les cachots du château de l'Œuf, il s'était vu dépossédé d'une partie de ses papiers et des joyaux de Daniel le Renégat. Giannino historien et poëte écrivait le dialecte siennois avec une rare élégance, et la *Historia del Re Giannino* serait encore aujourd'hui un modèle de ce genre.

Mais les forces du prisonnier, pareilles à la flamme d'une lampe subitement ravivée au moment de s'éteindre, ne tardèrent pas à décliner de nouveau au bout de sa première année de captivité. Il ne formait plus que deux souhaits, ce roi dépossédé, bénir l'enfant dont Necca allait devenir mère, et terminer le récit de ses malheurs.

Necca devait, semblable à Épouine, présenter à son époux un nouveau-né destiné, comme les fils de Sabinus, à être élevé dans cette tombe. Le geôlier, vaincu par les larmes et le courage de la fille de Vanni Agazza, lui permit de garder son enfant, et, le cœur rempli d'une joie amère, le captif mit un baiser au front de cet être innocent qui, lui aussi, devait porter la peine de l'ambition de la comtesse Mahaut.

Necca fut admirable d'héroïsme : elle refoula sa douleur pour garder l'espoir au proscrit. Elle fit plus. Un jour, son fils dans les bras, elle quitta le château de l'Œuf et partit pour Naples.

En arrivant au palais, elle demanda une audience à Louis de Tarente, et lui raconta toute sa vie, tout, jusqu'à la scène terrible du château d'Avignon.

Le roi n'en était plus à croire en Jeanne de Naples, le bandeau tombé de ses yeux lui permettait de voir clair dans le passé et de sonder l'avenir.

— Après tout, pensa-t-il, en épousant cette jeune fille, Giannino m'a peut-être sauvé la vie ! Qu'il soit libre! Et, sans consulter la reine, Louis signa un ordre de grâce.

Necca, folle de joie, revint à la forteresse. Quand elle en franchit le seuil, le geôlier la regarda avec une telle expression de pitié, qu'elle s'arrêta bouleversée.

— Sa grâce ! murmura-t-elle, j'ai sa grâce !

— Signée du roi, mais non ratifiée par Dieu ! dit fra Bartholomeo d'une voix triste.

La nuit suivante vit l'agonie de Giannino Ier. Son dernier regard fut pour Necca, l'admirable compagne de sa vie d'aventures et de souffrances.

Son dernier mot fut pour son enfant :

La mort de Giannino. Dessin de F. Lix.

— Gabriel, roi de France, dit-il en exhalant son dernier soupir.

Après avoir rendu les suprêmes devoirs à cette chère dépouille, Necca revint à Sienne; elle y apportait deux trésors : son enfant et la *Historia del Re Giannino* inachevée.

Thomas Agazzano, son parent, termina le manuscrit, aidé dans cette tâche par Salomone Piccolomini, et l'œuvre terminée fut déposée plus tard à la bibliothèque *Barberine*.

Necca vécut et mourut dans l'ombre et le silence; des dates funèbres nous renseignent seules sur la destinée de cette famille infortunée qui s'éteignit en 1530, en la personne de Camille, petit-fils du Gabriel, qui vit le jour dans la prison du château de l'Œuf.

Le LIVRE NOIR de la sacristie de Saint-Dominique, à Sienne, mentionne que les descendants de *Giannino Ier roi de France*, au moment où on les déposait dans le cercueil, portaient sur l'épaule une croix de drap d'argent, en signe qu'ils appartenaient à la lignée légitime de saint Louis.

RAOUL DE NAVERY.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS PREMIERS ANCÊTRES (1).

L'HOMME QUATERNAIRE EN FRANCE.

XIV. — LE DERNIER DÉLUGE.

11. . . . Rupti sunt fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt.
Lib. GENESEOS, cap. VII.

Depuis une longue série de siècles, toutes les cavernes accessibles de notre Europe étaient habitées par l'homme. Cette race ne connaissait ni l'agriculture, ni d'autre demeure fixe que la voûte des rocs creusés par le hasard; et cependant tout nous indique que les peuplades diverses avaient su nouer des relations ensemble et communiquaient par échange.

C'est alors que se produisit cet immense inondation de notre planète, ou tout au moins d'un de ses hémisphères, par les eaux furieuses de la mer. Nous sommes impuissant à rendre l'aspect d'un semblable cataclysme.

Rien dans nos inondations actuelles ne peut faire pressentir le grandiose des phénomènes dont nous parlons. Il faut, pour s'en rendre compte, emprunter l'œil de la science, et regarder, comme au microscope, en l'amplifiant des millions de fois la terrible onde séismique qui suivit le tremblement de terre du Pérou et lança la mer à 20 kilomètres dans les terres. Quand on songe que, sous l'influence de quelques secousses de *terremoto*, une onde marine peut se former en levant d'un coup un navire et le portant à 3 milles dans les terres; quand on songe que tel autre navire a fait en quelques minutes, sur la même onde, oscillant, allant et venant, onze fois le même trajet, pour être enfin abandonné intact à 5 kilomètres du rivage ordinaire, on commence à comprendre ce que devaient être ces courants d'eau diluviens, dont nous voyons la trace partout sous la forme des dépôts qu'ils ont accumulés.

La plupart de nos vallées sont dues au travail de ces immenses masses d'eau roulant comme des torrents irrésistibles, coupant les montagnes, enlevant les collines et les disséminant au loin sous forme de sable, de glaises et de cailloux roulés. C'est ainsi que s'est formé le relief actuel du bassin de la Seine. Le grand courant marchait vite, emportant les graviers et les ossements qui ont formé le *diluvium gris;* puis au-dessus, alors que la masse de l'eau diminuait, et par suite sa violence, le *diluvium rouge*, couche de terre assez fine pour être demeurée jusque-là en suspension — par conséquent ne contenant plus ni ossements ni débris de l'homme ou des animaux ses contemporains. Au-dessus se déposa enfin un limon, le *loëss*, ou *terre à briques*, véritable sédiment de débordements successifs.

Ce régime dura longtemps : des années, des siècles.

Pendant cela, les courants érodaient le fond de leur lit; au bord de la mer se formait une chute, puis des rapides qui remontaient vers la source, parce que chaque jour leur travail emportait quelque morceau de leur lit. A l'époque des hauts niveaux, cependant, M. Belgrand a constaté que les lits de la Seine, de la Marne, de l'Oise, étaient sans pente depuis les plaines de Champagne jusqu'à la mer (1). Maintenant, l'abaissement du fond des vallées par les cours d'eau est dû évidemment au relèvement du continent.

Si les courants des hauts niveaux, ces déluges partiels, furent très-peu meurtriers pour l'homme, — ce qui semble attesté par la rareté des os humains dans le diluvium gris et par l'abondance des pierres taillées, — il n'en fut pas de même pour les animaux ses contemporains; leurs ossements, au contraire, y sont extrêmement abondants. D'où il faut conclure que les hommes, très-nombreux déjà dès cette époque, surent, par leur intelligence, échapper à l'action des eaux qui engloutirent les autres êtres vivants; d'où il faut conclure en même temps que cette action destructive n'était pas l'effet d'un déluge, c'est-à-dire d'une submersion générale.

Pour expliquer encore la prodigieuse quantité des os d'animaux que l'on rencontre dans le dilivium gris, comparée à la rareté des ossements humains, il faut se rappeler que, quand l'homme vivait des produits de sa chasse, il devait y avoir pour chaque chasseur un très-grand nombre d'animaux sauvages. De nos jours, chez les Lapons, cent rennes est le nombre *minimum* qui puisse faire vivre un homme : pour être à son aise, il lui en faut au moins le double, et un riche en possède trois cents à cinq cents. Or, ce sont des animaux quasi domestiques, dont la chair est ménagée par le propriétaire, et dont le lait est employé pour une grande part dans l'alimentation.

Si, au contraire, l'homme doit vivre d'animaux sauvages, la proportion change aussitôt; et quelques statistiques modernes nous permettent de nous rendre compte de la prodigieuse quantité d'animaux qui devaient alors remplir les solitudes de nos campagnes. Le territoire de la baie d'Hudson comprend au moins neuf cents millions d'animaux, et on estime à cent trente neuf mille le nombre des Indiens qui l'habitent. Affectons 20 acres de terre à chaque Indien, cela fera au moins trois mille animaux pour sa part; et si nous considérons la longévité de l'homme, c'est par six, ou même par un chiffre plus fort, qu'il faudra multiplier ce nombre.

Ainsi donc, tout concourt à expliquer la rareté des ossements humains dans le diluvium gris et l'abondance naturelle des restes d'animaux contemporains, la plupart d'une taille énorme, ou tout au moins grande par rapport à celle de l'homme...

Maintenant que nous possédons dans son ensemble la marche de ces grandioses phénomènes, nous est-il permis de rechercher quelle en a pu être la cause?

Hélas! nous savons que nous ne savons rien! Ce dépôt, le plus récent de toute la série géologique, est celui dont l'origine est la plus obscure. La loi de précession des équinoxes, que nous avons essayé d'esquisser plus haut, nous permet de penser qu'une débâcle immense des glaces du Nord ou du Sud, — car telle est

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(1) *Le Bassin de la Seine aux âges préhistoriques.* Belgrand, 1867.

la direction générale des érosions, — a pu produire l'épouvantable invasion des océans. Mais rien de précis à ce sujet ne peut être affirmé. Nous en sommes réduits à attendre des développements de la science les éclaircissements qui nous manquent.

Ce serait donc à une période quelconque — car nous ne pensons pas que ce soit à la première, elle est trop moderne — de 10 500 ans avant notre ère, que dut se passer notre dernier déluge. Si, ce que nous ne croyons pas, c'est à la dernière période de glaces, il y a maintenant 11 122 ans, que l'on doit faire remonter l'envahissement de notre hémisphère par les eaux, on expliquera très-aisément que, depuis cette époque, la température de nos climats se soit élevée; de sorte que le *renne*, l'*élan*, le *bœuf musqué*, le *lemming*, qui habitaient nos contrées, ont émigré au nord, au-dessus de 50 degrés de latitude, vers le cercle polaire; et de même, que le *chamois*, le *gloutox*, le *bouquetin*, la *lagomys*, la *marmotte* aient quitté nos plaines pour remonter sur les hautes montagnes, et y rencontrer près des neiges la température abaissée qui leur est indispensable pour vivre et prospérer.

XV. — AUJOURD'HUI.

Natura il face, è poi ruppe la stampa.
L. ARIOSTO.

Aujourd'hui les temps ont passé, les siècles se sont accumulés sur les siècles, depuis les époques où vivaient ces races disparues, et l'on serait tenté de croire que rien de semblable à leurs mœurs n'existe plus à la surface de la terre.

Que l'on se détrompe. Plusieurs contrées sont encore habitées par des races dont l'analogie est frappante avec les peuples antéhistoriques : frappante non-seulement au point de vue des coutumes et des mœurs, mais encore sous le rapport bien plus étonnant de la conformation du squelette, particulièrement du crâne. Devons-nous, en parlant de cette dernière similitude, en déduire celle des idées et des instincts, par suite celle du développement intellectuel? Il y a quelque vingt ans, la proposition eût semblé insensée; aujourd'hui l'observation a fait de grands progrès, et, sans prendre sous son patronage la phrénologie ancienne et moderne, la science en accepte en grande partie les conclusions.

Ainsi donc, de la similitude de types osseux et de la ressemblance des armes et des ustensiles, nous concluons facilement que les mœurs de nos premiers ancêtres devaient avoir une grande analogie avec celles des sauvages modernes. En ce cas, les Esquimaux actuels peuvent nous donner une idée fidèle de ce que furent, aux époques préhistoriques noyées dans la profondeur des temps, les plus anciens possesseurs du sol que nous habitons aujourd'hui. « La poussière que nous foulons a vécu, » dit Byron.

Les Esquimaux, rejetés dans l'extrême Nord, ont dû en accepter les ressources possibles : ils y vivent de chair, et de chair huileuse, l'huile — aliment essentiellement carboné — étant l'indispensable combustible destiné à maintenir leur chaleur vitale. Rennes, bœufs musqués, morses, veaux marins, lard de baleine, oiseaux huileux, saumons : tel est le fond, le résumé de leur nourriture. Ils aiment la graisse, et la moelle, qu'ils se procurent en broyant les os avec une pierre. Cependant l'homme est omnivore; et le besoin de quelque nourriture végétale est tellement grand chez lui, que ces peuplades du Nord retirent la leur à demi digérée de l'estomac du renne; ils regardent cela comme une inestimable friandise. Les tribus un peu moins septentrionales trouvent quelques baies pendant l'été. Quant aux Esquimaux de l'extrême Nord, étant incapables de tuer le renne, ils n'ont même pas la ressource peu attrayante dont nous parlions tout à l'heure pour goûter à un végétal quelconque : ils boivent du sang, et avec avidité.

L'utilité du feu chez ces peuplades est très-peu sensible, et permet de penser que l'homme a pu vivre très-longtemps à la surface de la terre avant d'avoir inventé cet auxiliaire, qui lui est devenu indispensable. C'est une opinion vulgaire que, sans le feu, l'homme pourrait à peine vivre dans les climats tempérés, et pas du tout dans les régions arctiques. Or les Esquimaux n'emploient point le feu pour chauffer leurs habitations; la cuisson des aliments est rare chez eux, c'est un raffinement; la fonte de la neige qui leur sert de boisson peut très-bien s'effectuer par la chaleur du corps. Ainsi ces peuples, surtout ceux qui vivent plutôt de rennes que de veaux marins, et qui, par conséquent, ne récoltent pas beaucoup de graisse, ne font guère usage du feu. Nous avons à réformer là-dessus l'opinion commune.

Quant aux armes de ces peuplades, elles sont identiques à celles de l'âge de pierre. Ce sont les mêmes pointes de lance, les mêmes pointes de flèche : ils emploient souvent à leur fabrication les aérolithes ferrugineux. Les harpons d'os sont semblables.

Pour préparer les peaux, ils emploient des racloirs de pierre absolument pareils à ceux qu'on a retrouvés dans les cavernes quaternaires de l'Angleterre, de la France, de la Belgique, du Danemark, de la Suisse, de l'Irlande, etc... Ce sont des morceaux oblongs arrondis à une extrémité. L'une des faces est plate, l'autre concave; quelquefois il y a un manche court qui fait ressembler l'instrument à une cuiller. Les femmes emploient encore dans la préparation de leurs pelleteries l'*ooloos*, sorte de couteau plat demi-circulaire, dont la partie droite est dentelée en scie. Parmi ceux que l'on retrouve dans les fouilles, quelques-uns sont tellement usés, que leur tranchant prend la forme d'un croissant.

Il y a quelques années, on a rapporté du Mexique des haches et des couteaux, non plus en silex, mais en obsidienne, taillés et détachés du bloc minéral par un procédé identique à celui que les hommes employaient en Europe à l'époque quaternaire, pour leurs armes et leurs outils. Ces couteaux sont tout simplement obtenus par un clivage sur les arêtes d'un bloc d'obsidienne préparé à l'avance.

Les Mexicains attribuent ces prismes préparés aux peuples Aztèques.

On rencontre ces blocs sur toute l'étendue du Mexique, mais plus spécialement dans les endroits qui renferment des gisements d'obsidienne.

Voilà déjà un fait remarquable, certes, que celui de constater une similitude parfaite dans les procédés de fabrication. Cependant le plus curieux de cette découverte, c'est que le procédé opératoire pour la confection des couteaux s'est conservé à travers les âges depuis ces fabricants inconnus des blocs prismatiques jusqu'aux Indiens actuels! M. Curtis, lieutenant d'artillerie, a vu de ses yeux, pendant l'expédition française au Mexique, le procédé qu'emploient encore aujourd'hui les *Indios bravos;* et c'est un véritable sujet d'é-

tonnement que de trouver un peuple sauvage, succédant à une civilisation antérieure très-avancée, mais absolument perdue, ayant conservé la tradition d'une manipulation semblable.

Rien de plus ingénieux d'ailleurs que ces prismes, véritables paquets de couteaux, non détachés les uns des autres, que l'on sépare à volonté, au moment du besoin, et qui se montraient d'autant meilleurs qu'ils étaient plus nouveaux. Il suffit, en effet, pour détacher une lame, de tenir à pleines mains le prisme en faisant reposer la pointe sur un corps résistant, et de frapper ensuite, à l'aide d'un marteau ou d'une pierre, à coups de plus en plus forts, la tête, la partie plate du prisme. Au bout d'un certain temps, il se produit un clivage, et l'on obtient une lame d'obsidienne toute semblable aux couteaux quaternaires, et qui est douée d'un pouvoir tranchant si remarquable que, fraîchement taillée, elle remplirait au besoin l'office de rasoir.

Ainsi donc, de nos jours, des Indiens vivants — vivants ! — savent faire les mêmes couteaux de pierre que leurs ancêtres, ancêtres dont ils n'ont pas conservé un seul souvenir, excepté le nom ! Et encore, rien ne prouve que ces sauvages actuels descendent de ces Aztèques auxquels il attribuent l'invention des prismes et des couteaux. Et de plus, rien ne prouve que les Aztèques — s'ils ont jamais existé — ou le peuple puissant auquel on a donné ce nom, aient jamais su faire des couteaux de pierre !

Nous avons dit plus haut que, ethnographiquement, les peuplades antéhistoriques se rapprochaient beaucoup, comme stature, comme ossature, comme mœurs, probablement aussi comme type, des Esquimaux (1). Cet avis est celui de sir J. Lubbock, de MM. Letton, Burmeister, Büchner, etc..., et généralement de tous les hommes qui ont étudié ces matières, pour y chercher autre chose qu'une vaine nomenclature, et des reliques ne se rapportant en rien à ce que nous pouvons voir de nos jours.

Grâce à ces comparaisons, nous ne devons pas trop nous étonner de la vie que menaient les premiers hommes dans leurs cavernes, puisque, aujourd'hui encore, en dehors de l'Europe, la coutume d'habiter de semblables lieux et d'y mener une vie analogue est très-commune. Nous avons des détails fort intéressants donnés par MM. Bowker, Bleek et Beddœ sur les troglodytes anthropophages de l'Afrique méridionale. « L'effrayante sauvagerie de ces cannibales africains, leurs habitudes nous retracent suffisamment, dit le docteur Büchner, celles de nos antiques ancêtres en Europe. La plus grande de leurs cavernes, située dans les montagnes au delà de Thaba Bosigo, et qui fut examinée par les explorateurs dont nous avons donné les noms, contenait une énorme quantité d'os humains, provenant principalement d'enfants et de jeunes gens. L'état de ces os ne laissait aucun doute sur le sort des personnes à qui ces ossements avaient appartenu. Dans le fond de la caverne était une grotte fermée avec une pierre ; c'était le lieu où l'on emprisonnait, comme réserve alimentaire, les victimes qui ne pouvaient être utilisées sur-le-champ. »

Le docteur Bowker alla voir aussi, avec quelques amis, les habitants d'anciennes cavernes à anthropophages, vers les sources du fleuve Calédon. Ces habitants ne sont plus cannibales ; mais parmi eux était encore un vieux sauvage qui avait vécu du temps de l'anthropophagie ; et il raconta qu'autrefois on avait l'humaine coutume d'appâter les piéges formés de rochers suspendus et destinés aux nombreux lions de la contrée avec de jeunes enfants dont les cris attiraient les animaux. — Actuellement, grâce aux efforts de leur vieux chef Moshesch, presque toutes ces tribus ont abandonné le cannibalisme.

XVI. — CONCLUSION.

Oh ! demain, c'est la grande chose.
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause ;
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

V. Hugo.

N'est-il pas temps de chercher quelle supputation des années peut nous donner à peu près la notion de l'antiquité de notre race ? Ne pouvons-nous nous figurer, au moins approximativement, quelle époque correspond à notre ère vulgaire ? A quel temps convient-il de placer ce que nous avons appelé *la civilisation préhistorique* ?

Nous sommes obligés d'avouer que les renseignements de l'histoire humaine sont d'un grand vague, et

(1) L'opinion commune est que les sauvages ne sont que les misérables restes de nations autrefois plus civilisées. Nous sommes d'un avis radicalement opposé. Les sauvages sont des nations *non arrivées* et dont la plupart n'*arriveront* jamais !

Quelle est la vraie cause de ces phénomènes ? Il serait assez difficile de l'asseoir sans scrupule : nous devons penser quelle est multiple et tient plutôt à des différences de milieux qu'à des diversités d'organisation. Placez l'homme dans des conditions de très-grandes difficultés pour la satisfaction de ses besoins naturels : par là même vous le maintenez dans un état de civilisation inférieure. Parce que tout son temps est pris par la nécessité des appétits grossiers, mais inéluctables, de la nature, il n'a plus le temps de penser, il ne sait qu'agir !

Ajoutons que les difficultés matérielles de milieux engendrent les maladies, les affections plus nombreuses, qui, décimant l'espèce, laissent les populations trop peu denses, trop faibles, par conséquent : la force, il faut bien le reconnaître, c'est le fondement d'une grande civilisation ; la santé, c'est la pierre angulaire d'un grand peuple !

Reconnaissons donc que certaines peuplades, trop faibles pour fonder une civilisation, trop mal placées pour devenir plus fortes, sont prises dans un cercle vicieux, et fatalement condamnées, surtout celles des îles, à un effacement constant, et qu'elles finiront par disparaître. C'est ainsi que nous avions raison de dire que certains peuples n'arriveront jamais : ils meurent enfants, comme, dans l'humanité, certains enfants n'arrivent jamais à l'âge d'hommes.

Ce qui prouve bien que nous sommes dans la vérité, c'est que nous connaissons depuis des siècles certaines races sauvages, et que nous ne leur avons vu faire aucun progrès, tandis que nous en avons fait d'immenses. Les Australiens, les Boschemans, les Trégiens vivaient, lors de leur découverte, comme aujourd'hui : plus nombreux — car ils disparaissent — mais non plus civilisés.

D'un autre côté — fait consolant ! — nous voyons plusieurs races, sauvages au moment de leur découverte par nous, monter peu à peu vers la civilisation. Les progrès sont lents, mais le fait ne peut être démenti. La république africaine de Libéria en est un admirable exemple ; mais, sans monter si haut, nous savons par Burchell que les Bachapins venaient d'apprendre à travailler le fer ; les Taïtiens ont renoncé au cannibalisme, ils construisent aujourd'hui des vaisseaux.

De nos jours, certains peuples en sont demeurés à l'âge de la pierre taillée, d'autres en sont à la pierre polie, d'autres en sont arrivés à l'âge du bronze, comme les Indiens du Nord-Amérique, qui possédaient des carquois de cuivre, façonnés sans feu, à coups de marteau !

que les chronologies primitives présentent une incertitude et des incohérences qui ne sont pas encore toutes expliquées. Büchner nous fait remarquer que le déluge des Chinois est placé par eux sous le règne de l'empereur Yao, 2357 ans avant J.-C. ; et, dès l'an 2698, sous Hoang-ti, on avait inventé l'écriture ; par conséquent la civilisation de ce peuple était déjà fort avancée. Mariette a trouvé en Egypte des statues remontant à 4500 ans avant J.-C., et à cette époque la civilisation y était déjà bien florissante. Quand on songe aux quarante et quelques pyramides, qui, dans ce pays, ont exigé un millier d'années de travail, on ne peut les considérer que comme les monuments d'une longue série de dynasties successivement couchées dans la tombe (1). Cette manière de voir concorde d'ailleurs avec l'histoire mythique de ce peuple, laquelle commence bien des milliers d'années avant leur ère historique réelle, puisque cette dernière débute par Ménès, leur premier roi historique, seulement 5000 ans avant J.-C.

« Sept mille années, dit J.-P. Lesley (2), se sont écoulées, depuis que le quatrième roi de la première dynastie construisit la première pyramide de *Cochomé*, celle que salue d'abord le voyageur sortant des portes du Caire pour entrer dans le désert. Mais, dès lors, l'Egypte était une vieille contrée : son peuple était civilisé, son architecture aussi grandiose dans la conception que parfaite dans l'exécution ; sa statuaire était

Une caverne aux temps préhistoriques. Dessin de F. Lix.

naturelle, sa langue formée et se prêtant à l'écriture ; on y avait des animaux domestiques de toutes sortes, des esclaves de Numidie.

« Que le laboureur de la vieille Egypte ait mené une vie heureuse, tranquille, souvent joyeuse, cela est évident ; car les parois des tombeaux dans l'antique Memphis sont couvertes de peintures représentant des fêtes, des jeux, des danses, des régates, des divertissements analogues à ceux qui récréent aujourd'hui le peuple de Paris au mois de juillet. Ces poëtes récitent des vers, des jeunes filles dansent avec des plaques d'or dans leur chevelure. On chercherait vainement un signe belliqueux quelconque. Pas la plus petite trace d'une existence guerrière sur les monuments antérieurs à la douzième dynastie ; à peine quelque trace de religion. La divinité n'a ni image ni nom. Le chien Anubis est l'unique gardien de ces maisons mortuaires, la première divinité aussi bien que le premier ami de l'homme. Rien que les traces d'une vie tout à fait patriarcale sur une terre d'abondance et de paix ! Chaque tombeau a été bâti pour celui qui l'occupe, comme pour lui servir d'éternelle demeure. On y voit son image entourée de celles de sa femme, de ses enfants, de ses serviteurs, de ses scribes, de ses clients, de ses singes et de ses familiers. *Tout cela, trois mille ans avant que Salomon bâtît son temple sur la montagne Moriah, ou que les Assyriens construisissent leurs palais sur les plateaux élevés de Koujunjik.* »

(1) Dr Büchner, *l'Homme selon la science*, 1re partie : D'où venons-nous ? p. 65.

(2) *Origine et Destinée de l'homme.* Londres, 1868.

L'histoire mythique des Chinois — et c'est surtout celle-là, comme celle des Égyptiens, qui peut nous ramener aux premiers points de contact de l'histoire et de la paléontologie — comprend l'énorme nombre de 129 600 ans; et, d'après leur tradition, cette période se compose de douze grandes divisions de 10 800 ans chacune. Il nous est impossible de ne pas faire remarquer la singulière concordance entre le chiffre 10 800 ans de la période chinoise, et le chiffre 10 500 ans de la période scientifique moderne, déterminée comme époque périodique des refroidissements cosmiques de chaque hémisphère.

Tous les peuples anciens ont consigné dans leur histoire une période semblable. Celle des Babyloniens, d'après Spiegel, ne dure pas moins de 432 000 ans, et ils la divisent en dix vies de patriarches. Ces vies ne sont, en réalité, que des époques.

Quant à notre race aryenne, elle n'a, pour ainsi dire, pas d'histoire. Qu'est-ce, en effet, qu'une série qui, même en y comprenant la tradition et la légende, ne remonte pas à 2000 ans avant J.-C. ? De la création au déluge, la Bible compte deux ou trois milliers d'années! Tout cela ne fait pas, à beaucoup près, un total de 6000 ans avant J.-C. ! L'histoire proprement dite ne commence pour nous qu'avec l'établissement de la première olympiade grecque, c'est-à-dire 776 ans avant J.-C. Cependant la fameuse guerre de Troie est certainement plus ancienne : elle remonte à cinq ou six cents ans plus haut; mais elle ne présente qu'un tissu de poésie et de faits vrais. Et puis, que savons-nous auparavant? Héraclée de Milet, qui vivait cinq cents ans avant J.-C., exprime l'opinion que, depuis neuf cents ans, les dieux ne se marient plus avec les hommes..

Il est évident que les dieux, qui se mariaient avec les hommes mille quatre cents ans avant l'ère chrétienne, peignent le souvenir d'une race d'hommes plus civilisés qu'eux, que les Grecs, en arrivant dans le pays, ont trouvés habitant sur les montagnes, sur le Parnasse, sur le Pinde, sur l'Olympe, et desquels ils ont appris à se servir de l'arc, de la flèche, de la fronde, etc... Ils en ont appris l'usage du feu (1).

Cette race se serait peu à peu éteinte et fondue dans la race grecque conquérante, d'où est restée cette tradition des héros fils des dieux et des mortels, tels que nous les voyons dans Homère. Peut-être même les derniers dieux auraient-ils émigré tout à coup, par une cause quelconque, et disparu aux yeux de leurs envahisseurs. Le centaure Chiron, qui nourrissait Achille, son élève, avec la moelle des animaux sauvages, n'est-il pas le souvenir confus de la prédilection des peuples quaternaires pour cette nourriture, véritable friandise à leurs yeux? N'oublions pas que tous les os longs étaient brisés pour en extraire cette précieuse matière. Bien d'autres héros, Jason par exemple, ont été élevés par les mêmes peuples cavaliers et avec la même nourriture : d'où les Grecs ont fait du centaure Chiron le père nourricier de tous les chefs de cette époque. La moelle gardait toujours son grand honneur, celui de produire des hommes courageux, forts et grands. Une telle croyance ne se perpétuait pas d'une façon si nette et si définie, si elle ne s'appuyait pas sur le souvenir lointain d'une longue permanence d'un même fait. Si nous nous arrêtions sur cette matière, nous trouverions un souvenir qui semblerait indiquer que les Grecs ont reçu de ces peuples d'autres connaissances encore. Chiron est le médecin de son époque, et il ne néglige jamais d'enseigner aux héros qu'il élève les vertus des plantes de la montagne et les recettes dont il se sert pour guérir les blessures; c'est lui qui a donné à Pélée cette fameuse lance qui, dans les mains d'Achille, guérit Télèphe après l'avoir blessé. Toutes ces légendes ont leur sens : il n'en est pas de si vaine qui ne doive son existence à la constatation vague de quelque fait véritable et au souvenir confus de choses et d'événements réels.

Il en est de même des récits terrifiants de luttes effroyables soutenues contre des dragons, des monstres, des oiseaux étrangement conformés et d'une énorme grandeur, récits qui se retrouvent chez tous les peuples au commencement de leur période historique et en remplissent le plus souvent la partie légendaire. Toutes ces histoires sont le ressouvenir des hommes qui ont rencontré, vu et combattu les grands et singuliers animaux des époques quaternaire et tertiaire.

Une dernière question se présente, et nous demandons à nos lecteurs la permission de leur en dire quelques mots. Que deviendront ces peuples sauvages qui occupent encore aujourd'hui certaines parties de notre globe? Nous répondrons sans hésitation comme sans remords : ils mourront!

Cette conclusion semble absolument dépourvue des sentiments que la charité chrétienne nous impose, mais elle n'en est pas moins vraie. Nous obéissons à des lois immuables, inflexibles, comme celles qui régissent les mondes et leurs transformations, et nous-même nous disparaîtrons un jour, parce que d'autres races d'hommes viennent à leur tour coopérer au grand œuvre du perfectionnement de l'humanité.

Les peuples ont leurs destinées : il y a longtemps que le poëte l'a dit : *Habent sua fata!* Mais l'humanité a les siennes aussi. Sa vie a commencé peut-être, — probablement, dirai-je, — avec celle des premiers êtres vivants apparus à la surface de notre globe; elle n'y végète pas comme une plante futile, elle a une destinée à remplir, une marche ascendante à parcourir vers la perfection, le progrès est son essence et sa nature.

Le progrès se manifeste par la civilisation.

Or ce fait de la civilisation semble lié à des lois dont nous ne tenons pas encore la clef. La civilisation paraît, pour qui étudie philosophiquement la tradition des temps, une sorte de rosée se répandant sur un espace plus ou moins circonscrit, pendant un temps plus ou moins étendu.

Nous avons vu le continent océanien, aujourd'hui enfoncé sous la mer, nous laisser au haut de ses montagnes des témoignages de la grandeur de la civilisation qui l'habita.

Nos voyageurs ont retrouvé, dans les immenses forêts vierges de l'Inde, de l'Indo-Chine, des palais et des temples enfouis sous la végétation qui les escalade sans les entamer; et les prêtres, interrogés, avouaient qu'ils n'avaient aucune notion sur les fondations de ces merveilles cyclopéennes! Et cependant, ils appartiennent eux-mêmes à l'un des cultes les plus anciens de l'humanité.

En Amérique, la civilisation a également fleuri en des époques dont l'histoire humaine n'a point gardé le souvenir ; civilisation également grandiose à en juger

(1) Voyez chap. III, note 1.

par les monuments qu'elle a laissés épars sur d'immenses étendues de terrain.

La civilisation chinoise se perd dans la nuit des temps; mais aujourd'hui, par un mystère encore inexpliqué, elle subit un temps d'arrêt qui dure depuis plusieurs siècles, et qui ne cessera probablement que pour accélérer sa ruine et reformer un nouveau foyer sous une autre forme, par l'alliance avec les idées modernes des peuples occidentaux.

L'Egypte est morte, au moins comme civilisation. Mais quelle splendeur dans ce qu'elle a fait! Quelle grandeur dans ce qu'elle a conçu et exécuté! Et,— remarque qu'il ne faut point négliger,— voyez quelle peine pour y ranimer le feu sacré! Quelles difficultés pour y ramener la civilisation! Y parviendra-t-on jamais?...

On dirait que la civilisation humaine est une plante qui brûle le sol où elle croît, et qui, une fois qu'elle y est morte, ne peut plus jamais y refleurir!

Tandis que la Chine et l'Egypte florissaient, passaient les civilisations assyrienne, juive, médique et persane, grecque et étrusque. Les Phéniciens avaient été grands et avaient vécu. Les Romains sont venus à leur tour.

Maintenant les races blanches caucasiques, les races occidentales semblent avoir le monopole de la civilisation. L'Europe—du moins la majeure partie de ces peuples, et en première ligne la France —tient le premier rang. Combien cela durera-t-il encore?... Dans cette Europe si avancée, un phénomène d'équilibre, de balance, pour ainsi dire, se fait déjà sentir. On connaît que les races méridionales y sont plus usées que celles du Nord : beaucoup sont déjà mourantes, la plante civilisatrice y baisse déjà la tête. Personne ne nous contredira quand nous citerons la Turquie, la Grèce, l'Italie, l'Espagne.

Cette mort lente envahit la France! Gagnera-t-elle bientôt l'Angleterre? Quand sera-ce aux races du Nord à lever la tête à leur tour? L'Europe germaine a dans les Etats-Unis un rameau anglo-saxon qui, déjà, semble destiné à saisir la première place. Les Slaves ne doivent-ils pas venir, eux aussi? Où serons-nous alors, nous, races latines?

Au temps où nous étions pliocènes, l'Océanie, alors continent, tenait le sceptre du progrès; alors que l'Europe laissera éteindre ses facultés par un épuisement qui tient à la nature physiquement bornée de l'homme, le flambeau se rallumera ailleurs. Qui sait? l'Australie le reprendra peut-être, si la race saxonne n'est pas trop vieille pour son sol rajeuni!

Attendons de l'avenir la régénération de l'Afrique; elle a tout à faire et à refaire plutôt, car elle a eu son temps bien antérieurement à la civilisation plagiaire et morbide dont l'islamisme l'a infectée. L'Amérique du Sud est dans le même cas; ce sont les barbares d'Espagne qui ont rendu sauvages les descendants des Incas.

Nous n'avons pas craint d'aborder ici ces grandes questions, malgré leur gravité réelle : elles sont utiles cependant! D'ailleurs le grandiose de leur conception s'impose à l'esprit et le frappe d'une manière salutaire. Il est bon de temps en temps de regarder en face le chemin parcouru et de mesurer de l'œil ce que peut être la destinée de cette humanité dont nous représentons chacun un atome.

Elle changera la face de notre terre : le fait est certain. Mais quand et comment? C'est le secret de Dieu, qui lui a livré le monde!

H. DE LA BLANCHÈRE.

FIN.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

LES MÉMOIRES D'UN FRANC-TIREUR (1).

Ici s'arrêtait le manuscrit trouvé par notre collaborateur.

On se souvient qu'en racontant, au début de cette histoire (voir janvier 1871), comment le carnet qui la contenait était tombé entre nos mains, nous exprimions l'espoir qu'une de nos livraisons passerait sous les yeux d'une des personnes qui y ont joué un rôle, et que, par cette personne, nous connaîtrions et pourrions livrer, à notre tour, au public le nom de l'auteur des *Mémoires d'un franc-tireur*.

La première partie de notre vœu s'est réalisée; ce nom, nous le savons aujourd'hui, et cependant, à notre grand regret, le livre doit rester anonyme.

On en verra la raison dans les pages suivantes, qui nous parviennent au dernier moment, et qui émanent de la même main que celle du carnet :

La Chaux-Cernoise, le 15 octobre 1871.

Monsieur le rédacteur,

C'est une espèce de ressuscité qui vous écrit, ressuscité qui, laissez-le vous en faire l'aveu, ne compte pas en dernière ligne des spécifiques, auxquels il doit sa résurrection définitive, le plaisir ressenti par sa petite vanité, en retrouvant, entourées de tous les honneurs d'une sérieuse publicité, des notes qu'il avait lieu de croire perdues ou dédaignées, et pour lesquelles, en tous cas, il n'eût point osé espérer une aussi heureuse aventure.

Vous avez rendu public le contenu de mon carnet de voyageur-soldat; c'était votre droit, dont je suis très-aise que vous ayez usé; mais, outre que je vois par quelques mots mis en tête de la publication de mes souvenirs que vous aimeriez à les faire suivre du nom de *l'auteur*, la personne qui me communique votre recueil me dit s'être à tout hasard empressée de répondre à votre appel et vous avoir envoyé ce nom.

Cette personne a cru me faire plaisir, je la remercie de sa bonne intention; mais, entre nous, monsieur, est-il bien utile que vous fassiez usage du renseignement qu'elle vous a fourni? Ce nom, complétement inconnu, qui prendrait place au bas d'un récit improvisé toujours et décousu souvent, ajouterait-il rien à l'intérêt, ou ôterait-il rien à l'ennui de la lecture déjà faite? Non, sans doute.

Devenu auteur, comme soldat, c'est-à-dire sans le savoir, je crois n'avoir rien fait de plus avec une qualité qu'avec l'autre. Les armes à la main, j'ai tout simplement rempli mon devoir de citoyen, sans autre but

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

que la satisfaction de le remplir; la plume à la main, j'ai consigné au jour le jour mes impressions, comme aurait pu le faire tout homme intelligent, acteur ou témoin en d'aussi graves événements. Le seul mérite du récit vient des événements eux-mêmes, et je serais malavisé, me semble-t-il, de m'en vouloir approprier rien.

C'est pourquoi, monsieur, ne signez pas cela de mon nom, que vous m'obligerez d'être seul à connaître, et que d'ailleurs je vous prierai de ne pas trop oublier, car il pourrait se faire — et c'est en quoi vous allez voir que mon semblant de modestie actuelle n'implique pas un renoncement absolu aux prétentions littéraires — il pourrait se faire, dis-je, qu'il vous arrivât quelque jour encore de ma prose. Me voilà mis en goût de publicité. Je serais aise de savoir s'il existe dans mon propre fonds quelque veine digne d'être exploitée. Vous serez juge de mes essais, tout personnels cette fois; et alors la signature avouera l'œuvre, qu'elle qu'en soit la valeur, qu'elle qu'en doive être la fortune.

Le bombardement de Paris. Dessin de F. Lix.

Au reste, de longs, de très-longs loisirs vont m'être faits, pendant lesquels j'aurai toute faculté de réflexion, d'élaboration; et voici comment ces loisirs m'ont été faits, ou plutôt voici comment s'est opéré ce que j'appelais au début de cette lettre ma résurrection — explication qui, si vous le voulez bien, servira d'épilogue au récit brusquement interrompu que vous avez publié.

Je n'ai guère de détails à vous fournir sur la journée dite *de Buzenval et de Montretout;* mais je puis toutefois constater comme impression d'ensemble — et ceci soit dit sans que je compte en faire retourner sur moi la moindre part orgueilleuse — que ce jour-là cette garde nationale parisienne, que plus d'une fois j'avais entendu juger assez défavorablement, fit bravement, héroïquement son devoir, plus même que son devoir, car, après une certaine suite de fatigues réelles causées par l'agitation de la veille, le manque de repos pendant la nuit, le froid brumeux et la marche forcée du matin par des chemins gluants, effondrés, elle enleva vivement des positions très-fortes, très-bien défendues, au

pas de course, sans souci du danger, en voyant impassiblement ses rangs s'éclaircir sous le fer et le plomb ennemi ; or, l'adversaire refoulé, mis en complète déroute, frappé en quelque sorte de terreur panique à la vue d'une audace, d'une ardeur qu'il n'attendait pas de la part de troupes dont on lui avait sans doute inspiré le mépris, les positions importantes enlevées, et alors que, victorieuse, la garde nationale attendait soit l'artillerie nécessaire pour se maintenir sur des points où elle devait être forcément assaillie à son tour, soit un ordre, une impulsion pour pousser régulièrement plus loin, rien ne vint, ou rien ne put venir ; ni l'artillerie, que le mauvais état des routes, ou le manque d'attelages empêchait, disait-on, de hisser jusque sur les plateaux élevés d'où l'on avait délogé l'ennemi ; ni l'ordre, ni l'impulsion qui, disait-on aussi, n'eût été qu'un acte de témérité ; ou le retard d'une des colonnes qui, par le fait de marches mal combinées, n'arrivant sur le champ de l'action que deux ou trois heures après les autres, créait dans la ligne d'attaque un manque d'équi-

Le combat de Montretout. Dessin de F. Lix.

libre funeste à l'effet qui, simultané, eût été certainement décisif.

Bref, je sais qu'après avoir chèrement acheté pour sa part la possession d'un parc dont il avait escaladé les murs tout percés de meurtrières, notre bataillon, heureux, fier de ce beau, de ce chaud succès, se demanda, une fois maître de la place, ce qu'il allait y faire, ou la direction qu'il devait prendre.

Notre chef envoie dire à l'état-major : « J'ai le parc ; faut-il aller de l'avant? »

On lui répond : « Attendez. »

Attendre quoi? Quand nous voyions fort bien l'ennemi se reformer au loin et déjà préparer, sinon un retour effectif, mais les batteries formidables qui allaient, en nous couvrant d'un feu terrible, protéger ce retour. Nous attendîmes cependant ; bientôt commença une grêle d'obus sur notre position, et au moment où notre commandant, homme d'initiative, faute d'ordre supérieur, avait décidé que nous pousserions droit aux assaillants pour tâcher de les déloger encore une fois,

voilà que l'ordre de retraite arrive, auquel nul ne voulait croire. Une de ces compagnies même, qui avait déjà pris l'élan, continua, sans tenir compte des sonneries qui la rappelaient. Que sera-t-il advenu de cette poignée d'hommes isolés?...

Le reste du bataillon recula à son grand regret, et avec la consolante appréciation que cette manœuvre dépendait de quelque grand mouvement stratégique. Il recula en bon ordre, lentement, et non sans causer quelques pertes aux détachements ennemis qui s'aventuraient sous la protection de leur mitraille diluvienne.

Nous venions d'évacuer le parc par petits groupes espacés, et je traversais, avec trois ou quatre de mes camarades, un champ découvert quand un obus tomba, éclata, qui tua roide mon voisin et me renversa avec la jambe droite brisée au-dessous du genou.

Impossible d'aller plus loin; mais pour attendre qu'on vînt me relever, comme il tombait là une pluie de fer fort malsaine, je me mis à ramper jusqu'à un gros arbre, derrière le pied duquel je m'abritai pour essayer de mettre de moi-même une sorte de bandage sur ma plaie, d'où coulait beaucoup de sang. J'avais un mouchoir propre dans la poche où était mon carnet; je tirai le carnet pour prendre le mouchoir que je voulais imbiber du vin de ma gourde et rouler autour de ma blessure; mais à ce moment même une secousse terrible me fit perdre connaissance. . . . . .

. . . . . .

Quand j'eus de nouveau conscience de la vie, c'est-à-dire quatre jours après le combat, j'occupais un lit de l'ambulance établie par les Prussiens dans les bâtiments de l'école militaire de Saint-Cyr; et j'avais des droits assez nombreux à cet alitement, car, outre la rupture compliquée du tibia et du péroné, le docteur tudesque dont j'étais devenu le client avait constaté chez moi (je traduis la pancarte latine mise à la tête de mon lit) le bris de l'os claviculaire gauche et une plaie pénétrante intercostale avec lésion assez profonde du poumon, toutes blessures de plus en plus graves, dont une seule pouvait m'acheminer vers la vie meilleure, mais en dépit desquelles, grâce à une entière santé constitutionnelle, à la force juvénile du sang, et aussi à une certaine énergie morale, je suis cependant resté citoyen de ce monde; citoyen, à vrai dire, légèrement éclopé, car tibia et péroné se sont trouvés ressoudés de travers et raccourcis par suite des portions d'os qu'on a dû extraire; citoyen à physionomie quelque peu grimaçante, car certains muscles ou nerfs du cou avaient été atteints, qui communiquent aujourd'hui une tension insolite à ceux de la face; citoyen d'haleine un peu courte, enfin, car le poumon endommagé n'a pas encore retrouvé et peut-être ne retrouvera jamais son jeu régulier ou normal.

Toujours est-il qu'à l'heure présente (plus de neuf mois s'étant écoulés depuis le triple accident) je ne puis prendre encore que la qualité de convalescent, soumis à toutes les plus minutieuses prescriptions de régime.

J'ai passé les deux premiers mois dans une parfaite immobilité très-horizontale à l'ambulance prussienne de Saint-Cyr. Lors de l'évacuation de cette localité, pour la venue de l'Assemblée nationale à Versailles, mon tuteur — brave cœur, qui, je dois le noter en passant, s'est borné à regretter *mon coup de tête*, sans songer à m'adresser le plus léger reproche — mon tuteur est venu accompagné de ma bonne mère nourrice. Ils m'ont mis dans une voiture longue, bien suspendue, où un bon lit avait été disposé. Ils m'ont emmené au petit pas du cheval; et je suis arrivé, après douze jours de voyage, sans en avoir ressenti la moindre fatigue, à la Chaux-Cernoise, où je suis resté depuis, soigné, choyé, aimé, et d'où je vous écris, en m'y reprenant à plusieurs fois, car le docteur, qui vient du chef-lieu de canton me voir toutes les semaines, m'interdit avec raison la moindre application prolongée.

Et voilà, monsieur, comment il se fait qu'après avoir, à la vérité, vu de très-près la tombe, où vous avez pu le croire bien et dûment descendu, votre collaborateur de hasard peut encore caresser l'espoir de continuer avec vous quelques relations.

Mais, avant qu'il vous quitte aujourd'hui, il doit prévoir la question que certainement vous ne sauriez manquer de lui adresser s'il était près de vous, et à laquelle il ne veut pas manquer de répondre.

Et le Grand-Espagnol? Et le père Cluzot? Et Josine? Et Appenzell? Et Bernard et Baptiste? Et Mazuyer? Et la Calandre? — Voilà la question.

Voici la réponse:

Nous avions laissé notre vieux chef — le jour du ballon — tiraillant dans le bois avec cinq de nos camarades pour donner aux Prussiens, qui nous cernaient, le change sur l'évasion partielle que nous avions projetée, et qui ne réussit que grâce au travestissement d'Appenzell.

Nous partis, Appenzell, voulant essayer de renouveler sa feinte à leur intention, les avait rejoints au moment où le second frère Turillaud venait d'être tué roide, et il avait dû se séparer d'eux sans leur avoir ouvert une issue. Depuis, plus de nouvelles de nos chers compagnons.

Quelques jours plus tard, le chien envoyé en découverte était revenu portant encore au cou le billet que nous y avions attaché, et Josine nous avait quittés avec la ferme résolution de retrouver les traces de son aïeul et des amis qui s'étaient dévoués avec lui.

Puis j'avais dû à mon tour me séparer du père Cluzot et d'Appenzell, qui, non sans jouer chemin faisant quelques tours à l'ennemi, dont ils côtoyaient sans cesse les lignes avancées, regagnèrent sains et saufs notre hameau jurassien. Là, vous pourriez voir le premier promener chaque jour, avec une vanité qu'il n'essaye nullement de dissimuler, le vieux feutre qu'a troué la balle allemande, mais sous le cordon duquel sont symétriquement rangées *quinze* feuilles de chêne; là le second, philegmatiquement retourné à son bâton de vacher, ne semble pas se douter qu'il a bien mérité de son pays d'adoption, ce qui n'exclut pas cependant l'évident plaisir qu'il éprouve à baragouiner devant qui veut l'entendre, le récit de notre petite odyssée, dont ses jurons italiens, ses inflexions latino-germaniques et son gros rire tranquille parviennent à faire la chose la plus drôlatique du monde.

Or retournons à nos cinq Décius. Je puis sans hyperbole les qualifier ainsi, car nous savons qu'ils s'étaient littéralement dévoués pour que, bénéficiant de la périlleuse diversion qu'ils allaient opérer, nous pussions soustraire à l'ennemi la cargaison de l'aérostat, qui, autant que nous devions le supposer, devait importer beaucoup au salut national.

Après qu'Appenzell eut tenté sans succès de les tirer d'embarras, comme il l'avait fait pour nous, voyant que le cercle des assaillants, dont ils avaient mis bas un certain nombre, allait se rétrécissant de plus en plus sur

eux, les cinq braves résolurent de se frayer à tout prix un passage et de vendre, en tout cas, chèrement à l'ennemi la satisfaction de leur défaite, je devrais dire de leur mort, car il était évident qu'en leur qualité de francs-tireurs, et après la lutte très-meurtrière qu'ils venaient de soutenir, ils n'avaient aucun quartier à attendre d'un adversaire sans générosité.

Plus d'une heure encore, tantôt se groupant derrière un massif, tantôt s'espaçant sur telle ou telle lisière du taillis, ils firent le coup de feu pour guetter l'instant où ils seraient parvenus à faire se dégarnir tel ou tel point afin de se jeter à corps perdu, c'est le mot propre, dans l'autre épaisseur boisée, où il devait leur être facile d'effectuer leur retraite. Enfin la fusillade ennemie se ralentit d'un certain côté, nos hommes croient l'issue ouverte, ils s'élancent par là. Mais la cautèle germanique avait encore une fois pénétré la pauvre dissimulation française. Nos amis donnent dans un piége. A peine se montrent-ils, que des profondeurs du bois où ils veulent pénétrer sort un feu terrible. Le Grand-Espagnol tombe frappé en pleine poitrine... Il a pourtant encore la force de dire aux autres qui ne veulent pas l'abandonner :

— Volte-face, amis, prestement, courez devant vous et vous passerez. Embrassez Josine. Adieu!

Ils le laissent. Ils courent et ils passent, en effet, en dépit d'une fusillade assez vive.

Mais comme ils avaient déjà franchi la ligne de tireurs ennemis, une des balles dont ceux-ci continuaient à fouiller le bois à travers lequel fuyaient nos camarades vint frapper au pied gauche le pauvre Benoît la Calandre, qui juste à ce moment entonnait, avec sa gaieté coutumière, une sorte de chanson narquoise à l'adresse des maudits Allemands dont il croyait avoir déjoué toutes les atteintes.

Il ne pouvait plus marcher. Les autres voulaient l'emporter; mais il refusa, en leur remontrant qu'il deviendrait certainement pour eux un embarras funeste, tandis qu'il arriverait bien à se tirer d'affaire tout seul.

Ils se séparent donc de lui et gagnent sans autre encombre un canton non envahi, mais où la terreur de l'ennemi est si bien répandue, qu'ils frappent à bien des portes avant que l'hospitalité leur soit accordée, et encore, le lendemain matin, un détachement prussien s'étant montré dans le village, leurs hôtes n'ont rien de plus pressé que de les livrer tout naïvement à ces soldats, contre lesquels ils se fussent certainement défendus jusqu'au dernier souffle, si les rustiques Judas n'eussent pris eux-mêmes le soin de leur enlever leurs armes pendant qu'ils dormaient encore.

On les prend, on leur lie les mains derrière le dos, et, les abîmant de coups de plat de sabre, on les conduit devant un officier maussade et rogue, qui leur fait subir en mauvais français une sorte d'interrogatoire, et qui, autant qu'ils peuvent le comprendre, donne ensuite en allemand l'ordre de les fusiller ; car, au sortir de cette brutale audience, ils voient un peloton charger les armes, et l'on paraît chercher la place où l'exécution doit se faire.

Mais, à ce moment-là, grand bruit, grand désordre tout autour d'eux. Ils entendent des cris, des coups de feu. On les pousse dans une salle dont on ferme la porte à double tour. Et le tumulte continue, dont la cause leur est bientôt expliquée par des paysans qui viennent ouvrir la porte de leur prison, et leur demandent de se mettre à leur tête pour courir sus aux Prussiens.

Ce revirement de sentiment est tout justement le résultat de l'ignoble trahison dont nos amis ont failli devenir les victimes. Le remords, la honte se sont emparés des traîtres. Ils ont voulu racheter leur lâche conduite et en prévenir les effets si c'est possible. Douze ou quinze hommes sont bientôt rassemblés, qui trouvent quatre ou cinq fusils, qui emmanchent autant de faux, et qui, donnant résolûment sur une soixantaine de soldats réguliers, les inquiètent, les troublent au point que ceux-ci, sans songer à faire usage de leurs excellentes armes, n'ont souci que de vider au plus vite le pays.

Dans ce facile succès apparaît encore une fois tout ce qu'on aurait pu espérer de notre vieille audace nationale se mesurant avec des ennemis qui ne doivent leur force qu'au groupement de leurs masses sous une discipline de fer; mais à qui fait complétement défaut l'ardeur individuelle.

Voilà nos amis libres. Le Prussien, à qui on donne la chasse jusqu'à une grande lieue du village, est en fuite; mais il reviendra probablement, et dans cette prévision on se barricade, on cherche toutes les armes trouvables aux environs, car on veut se défendre à outrance, et vaincu, brûler tout, pour que le vainqueur ne jouisse de rien : exaltation patriotique dans toute la force du terme.

Mais cinq jours, huit jours, dix jours se passent sans que l'ennemi reparaisse. Les mouvements d'ensemble de ses armées ont sans doute empêché ce retour partiel que devaient lui commander ses cruelles habitudes de vengeance.

Sur ces entrefaites, outre que Mazuyer, le bossu, a fort à souffrir des suites de sa blessure à la face, qui s'est rouverte et enflammée, le gros Baptiste s'est réveillé un matin tremblant la fièvre; pendant deux ou trois jours, on a craint même une affection grave; et quand le danger est passé, il reste encore hors d'état de tenir la campagne. Alors nos amis, dont un seul valide, pensent pouvoir reprendre sans scrupule le chemin du hameau.

On les fête, on les reconduit avec toutes les cordiales démonstrations, on les fournit de provisions et même d'argent pour la route, et la semaine d'ensuite — presque en même temps que le père Cluzot et Appenzell — ils rentrent à la Chaux-Cernoise, où leur arrivée ne laisse pas de donner lieu à une joyeuse manifestation.

Benoît la Calandre y reparaît, lui, un mois, jour pour jour, après eux. Laissé dans le bois, il s'est traîné comme il a pu vers une maison, où de braves gens le recueillent, le couchent, le pansent, et, le lendemain, l'ayant caché dans une voiture de paille, le conduisent jusqu'à la première station de chemin de fer. Ils le mettent dans un train qui l'emmène au Mans. Arrivé là, il est admis à l'hôpital-ambulance, d'où il sort, à peu près guéri, vingt-cinq jours plus tard, pour regagner le Jura. Il conserve encore une légère claudication, en vertu de laquelle il déclare gaiement n'avoir rien à envier au petit Berchère, notre blessé du premier jour, qui est resté, lui, trois mois à l'hospice de Besançon. Il faut les voir se promener tous deux hochant le pied l'un d'un côté, l'autre de l'autre, la Calandre toujours jovial, toujours en fonds de chansons, répéter ce refrain qu'il a lui-même arrangé sur un vieil air du pays :

Clipe et clope!
Ah! Prussien du diable, tu nous fais cloper!

Mais prends patience,
Les hommes de France
T'iront rattraper,
Et, clipe et clope!
Te faire chanter :
Clipe et clope !

Or, un dimanche du milieu de janvier, alors qu'à l'office du matin plus d'un habitant du hameau avait récité quelque mentale oraison pour le repos de l'âme du vieux bûcheron, que nul n'espérait plus revoir, voilà que, toute la population paroissiale étant réunie devant le porche de l'église, un cri retentit soudain qui a bientôt fait écho dans tous les cœurs :

— Le Grand-Espagnol ! c'est lui, c'est bien lui !

Il vient courbé, il marche appuyé sur un haut bâton; mais il n'est pas mort :

— Vive le Grand-Espagnol !

On l'entoure, on l'embrasse, on le questionne :

— Eh ! oui, mes enfants, me revoilà. Je croyais bien que c'était fini, car j'avais dit aux autres : « Embrassez Josine. » Las ! elle n'est pas revenue encore, elle ; mais elle reviendra, je pense ! — Puis, le cœur m'avait manqué ; un brouillard m'avait passé sur les yeux. — Eh bien, ces coquins, en ramassant les blessés et les morts que nous leur avions faits, me ramassèrent aussi; leur médecin (un brave homme au fond celui-là) me fit porter à l'ambulance, il me ranima. C'était bien quelque chose d'assez mauvais que j'avais attrapé, mais il paraît tout de même qu'on en peut revenir : la preuve, c'est que je suis là. Mais ce fut long, et quand le mieux revint, on parla, je crois, plus d'une fois de me juger, et à la fin, quand je me retrouvai sur pied, il fut question que je serais emmené prisonnier en Allemagne, et j'ai su que c'étaient mes compagnons prussiens de l'ambulance qui poussaient à ces méchancetés contre moi, tant ils gardaient de rancune aux francs-tireurs, qui leur font toujours une peur de loup.

Franc-tireur, *freischütz*, comme ils disent, eux : vous n'avez pas idée de la colère où ce nom les met. Moi, couché, n'ayant que l'âme à rendre, j'en ai vu qui venaient lever le sabre sur moi avec toute espèce de jurons.

C'est ainsi qu'une fois, comme toute la chambre grognait contre moi, je vois arriver mon brave Labri, qui vient me lécher les mains. Je pensai : S'ils se doutent que le chien est à moi, ils vont lui faire un mauvais parti. Et vite je lui dis tout bas comme je pus, car j'avais peine à parler :

— Va à maîtresse.

Mais ils avaient déjà remarqué les caresses de la bonne bête. Les voilà tous après lui. Je le vois sortir de la salle ; mais j'entends un coup de fusil. Ah ! les gredins, ils l'auront tué, pensai-je (1). Et je le croyais bien mort ; mais quinze jours plus tard, comme j'avais été changé d'ambulance, il revenait, et supposant que Josine ne devait pas être loin, je le renvoyai vite à elle, en lui mettant un fil de mon drap au collier, pour qu'elle comprît qu'il m'avait trouvé. Mais je n'eus plus de nouvelles de l'un ni de l'autre. Où seront-ils allés? que seront-ils devenus ?...

Toujours est-il qu'un beau jour le médecin, qui m'avait pris presque en amitié, à cause, je crois, de ma vieillesse, me dit :

(1) C'était le jour où Labri portait au collier le billet que j'avais écrit, et qui, par conséquent, revint sans réponse.

— Allons, partez, retournez-vous-en ; j'arrangerai l'affaire...

Je ne me le fis pas répéter. Me voilà revenu. Mais quand reviendra Josine, et Labri avec elle ?...

Or ce n'était que trois mois plus tard, alors que la paix était depuis longtemps signée, et alors que le brave grand-père commençait à désespérer de ce retour, que Josine rentra à la Chaux-Cernoise.

La courageuse enfant revenait du milieu de l'Allemagne. Arrêtée sous la traditionnelle accusation d'*intelligence avec l'ennemi* le jour où, grâce au fidèle Labri, elle était parvenue à retrouver l'asile où gisait son aïeul, elle avait été jetée avec deux ou trois autres femmes sur une charrette, et dirigée aussitôt au delà du Rhin, et gardée là-bas comme prisonnière de guerre, pour n'être rendue à la liberté que dans les premiers jours d'avril.

Le roi Guillaume avait recommandé de faire des exemples. Josine sait comment le pieux monarque est obéi; car, aux derniers outrages près, il n'est pas de souffrances physiques et morales que la brave fille n'ait dû subir.

Au nombre de ces souffrances, elle met d'ailleurs en première ligne le poignant chagrin qu'elle ressentit en voyant un bel officier abattre froidement de deux coups de son revolver le pauvre Labri, lequel s'était avisé de montrer les dents aux soldats qui s'avançaient pour lier les mains à sa maîtresse.

L'officier s'étant ensuite approché de Josine pour voir si les prisonnières étaient bien liées sur la voiture, elle put lui cracher au visage. Il porta d'abord la main sur la poignée de son sabre ; mais, se ravisant, il se déganta tranquillement et appliqua un violent soufflet sur la face de la jeune fille, qui, fièrement souriante, lui tendit l'autre joue.

Le bel officier ne redoubla pas...

Comme je me dispose à clore cette longue épître, après avoir, je crois, répondu à toutes les questions que vous auriez pu m'adresser, voilà qu'entre dans ma chambre le Grand-Espagnol, qui veut que je lui lise ce que je viens d'écrire, de même qu'il a voulu connaître ce que vous avez déjà publié. La lecture finie :

— Je ne sais pas trop, dit-il d'abord, si tu as eu raison de raconter tout ça; ne crains-tu pas qu'on ne nous juge vaniteux en diable, nous autres de la Chaux-Cernoise qui n'avons rien fait que ce que tant d'autres ont fait ou auraient pu faire?...

Mais, se reprenant :

— Eh bien, oui, après tout, tu as eu raison; il n'est pas mauvais que ces choses se sachent, car, tout compte fait de nos pertes et de nos accidents, je crois que nous avons sur les Prussiens un assez beau retour. J'espère bien que le pays ne verra pas de longtemps ce qu'il vient de voir; mais je crois que si seulement la moitié ou le tiers des hameaux de France s'étaient montrés à l'égal du nôtre, ce qui s'est vu ne se serait peut-être pas vu. Tout profitable exemple est bon à fournir, toute droite leçon est convenable à faire entendre.

Ainsi a pensé et parlé le Grand-Espagnol; je n'ajoute rien aux paroles de mon vieux commandant.

J'ai fini. Adieu, monsieur ; je me trompe....., au revoir !...

***

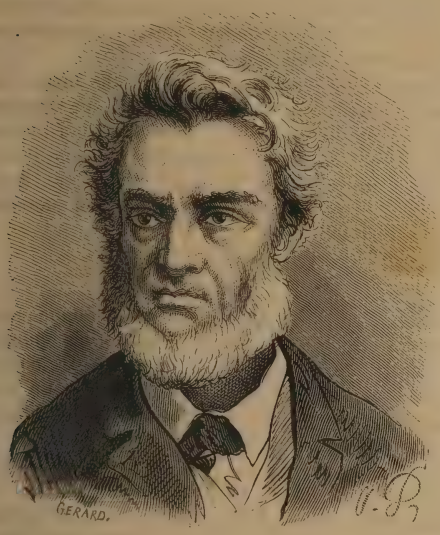
FIN

LA CHRONIQUE DU SIÉGE DE PARIS,

PAR M. FRANCIS WEY (1).

Soudain, sur l'ordre de Flourens, qui a posté des factionnaires et des postes armés aux issues, la salle est évacuée; il n'y reste que des chefs et des soldats en armes. Flourens défend de laisser sortir personne et monte à son tour sur la table pour proclamer les nouveaux élus, avec son nom en tête, et surveiller l'ex-gouvernement captif de ses tirailleurs et de ceux de l'Italien Tibaldi. M. Trochu, pendant ce temps-là, ayant rabattu son képi sur ses yeux, attendait; M. Jules Favre, une plume à la main, dessinait des ronds sur son papier.

Le personnel menaçant qui enveloppait la salle était assez nombreux pour en rendre l'atmosphère suffocante, ce qui explique comment Garnier-Pagès perdit un moment connaissance, et ce qui avait, quelques minutes plus tôt, fourni un prétexte plausible au préfet de police pour feindre d'en faire autant.



J. Favre. Dessin de Darjou.

Dès le début de l'attaque, un coup de fusil avait été tiré au hasard, et la balle avait sifflé entre MM. Jules Favre et Jules Simon. Comprenant l'imminence du péril, M. Edmond Adam, qui était debout, se renversa comme évanoui en demandant :

— De l'air! de l'air!...

Quatre gardes nationaux l'enlevèrent sur leurs bras et, guidés par un d'eux, qui avait échangé avec le malade un signe d'intelligence, ils réussirent à le mener hors de la pièce, jusqu'à un escalier où les trois autres furent assez surpris de voir leur moribond se dresser sur ses pieds et enjamber les degrés en se faisant jour dans la foule avec la vigueur d'un lion. Le soin que prit plus tard Flourens de faire désarmer par les siens les gardes nationaux présents dénote qu'il n'était pas sûr de toute l'assistance.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Cet épisode a échappé à tous les narrateurs de ce drame nocturne; ils ont attribué à M. Picard seul une partie du rôle qu'a joué en cette occasion M. Edmond Adam avec une activité qui a eu des résultats considérables. Reconnu dans la cour, où il eut la chance de tomber au milieu d'un bataillon ami (le 4e), il donna les premiers ordres; il remplaça plusieurs factionnaires, il transmit des instructions à la caserne des mobiles, courut à la préfecture de police pour la mettre en état de résister, à l'état-major, à l'imprimerie nationale, et il revint, comme nous le verrons, achever son œuvre à l'Hôtel de ville.

Pour continuer le récit de ce qui avait lieu dans le salon Jaune, laissons la parole à M. Flourens lui-même.

« On me demandait avec instance de me rendre dans la salle où était le gouvernement déchu par suite de cette élection nouvelle, bien plus valable que celle du

E. Picard. Dessin de Darjou.

4 septembre. Dans cette salle je trouvai, assis derrière une table, Garnier-Pagès, Trochu, Jules Ferry, Jules Simon, Jules Favre et le général Tamisier. Les citoyens qui les entouraient me demandèrent de monter sur la table et de procéder à l'arrestation immédiate de ces messieurs.

« Je donnai lecture de la liste du comité de salut public, qui fut unanimement acclamée. Quant à l'arrestation, elle était impossible pour le moment. Je ne pouvais la faire à moi seul; le bon vouloir des citoyens qui m'entouraient, et qui n'étaient pas armés, ne suffisait point. Il est évident que, devant la première irruption d'un bataillon ou même d'une compagnie réactionnaire, ces citoyens se seraient dispersés et m'auraient laissé seul avec nos prisonniers.

« Je me bornai à décider que j'allais garder à vue ces prisonniers; c'est ce que je fis, restant debout sur

la table. J'envoyai de suite l'ordre à mes tirailleurs de venir me joindre. Mais, avant que cet ordre ait pu leur parvenir à l'Hôtel de ville, encombré de foules immenses, avant qu'ils aient pu se frayer un chemin à travers ces foules, une bonne demi-heure s'est écoulée.

« Pendant ce temps, je fis prier mes collègues du nouveau gouvernement de venir me joindre; je dictai à quelques citoyens de bonne volonté la notification officielle de l'existence du comité de salut public, que j'envoyai de suite à l'imprimerie nationale, avec ordre de la faire placarder dans tout Paris, et dont je fis parvenir vingt copies aux vingt mairies.

« Enfin mes tirailleurs arrivèrent. Je leur fis évacuer un peu la salle, autant que cela était possible, garder à vue l'ex-gouvernement; j'en pris une soixantaine avec moi et j'envoyai le reste s'emparer des issues de l'Hôtel de ville.

« Millière vint et Ranvier. Millière me proposa de signer un ordre d'arrestation du gouvernement déchu. Signer était facile, exécuter ne l'était point. Millière n'avait pas encore son bataillon, ou du moins ne m'a point prévenu qu'il l'eût. Ce bataillon n'est venu qu'ensuite, et a été renvoyé par son chef, qui ne voulait pas l'exposer plus longtemps à nos dangers. (Peu probable.)»

Pendant que les orateurs se succèdent sur la table du gouvernement de la défense; qu'ils piétinent devant le visage de ces messieurs, menacés, honnis, et tellement conspués, qu'ils passent pour avoir été en butte, cette nuit-là, aux plus humiliants outrages; tandis que le vainqueur leur fait entendre, leçon amère, les noms de leurs successeurs possibles : les sieurs Pyat, Ranvier, Mottu, Blanqui, Millière, avec lui-même Flourens en tête; tandis qu'ils peuvent à loisir méditer sur les maîtres que leur usurpation a préparés à la France; tandis que quelques sbires avinés font remonter des cuisines et des caves l'ivresse naissante et la grossièreté qu'elle entraîne, que devenaient les collègues de Flourens et le citoyen Blanqui? Ce dernier va nous l'apprendre dans les rares fragments de son récit auxquels on puisse ajouter foi :

« Le citoyen Blanqui, n'ayant point de bataillon sous ses ordres depuis son remplacement à la tête du 169e, n'a point marché sur l'Hôtel de ville.

« Il a été informé, vers cinq heures et demie, que son nom figurait sur la liste du nouveau pouvoir proclamé à l'Hôtel de ville.

« A six heures, il s'est rendu au poste où l'appelait la volonté populaire et n'a pu pénétrer qu'avec beaucoup de peine dans l'intérieur du palais.

« Il a été accueilli avec une vive satisfaction par les citoyens réunis dans une salle où se trouvait une table chargée de papiers (le salon de la première commission).

« On l'a invité aussitôt à entrer en fonctions comme membre de l'autorité nouvelle. Sur sa demande où se trouvait le citoyen Flourens, on lui a répondu qu'il gardait à vue les membres de l'ancien gouvernement et ne pouvait quitter son poste.

« Il a essayé de se rendre auprès de son collègue pour conférer avec lui. Il n'a pu y parvenir, par suite de l'opposition obstinée faite à son passage par des gardes nationaux du 106e, qui occupaient la porte d'entrée.

« Comprenant le danger de cette situation, il est rentré dans la salle où il avait été reçu d'abord et s'est occupé exclusivement de pourvoir à la sûreté de l'Hôtel de ville et des fortifications. »

VI

La délivrance du gouvernement du 4 septembre s'effectua en deux opérations distinctes, à neuf heures d'intervalle. Elle aurait été impossible si les troupes insurrectionnelles eussent été disciplinées; si, dès le début, elles ne se fussent éparpillées dans les cours, à travers les appartements de l'hôtel, et si la plupart de leurs officiers eux-mêmes ne s'étaient, poussés par la curiosité ou par le désir de se mettre en avant, répandus dans les salles où se passait le drame, laissant les soldats des divers corps se mêler entre eux, piller çà et là, crever des tableaux, comme ils l'ont fait à la salle du conseil, où un panneau a été mis en pièces, au salon Jaune, où le grand plan de Paris a été détruit, et se livrer à une orgie dont les traces incontestables ont été reconnues partout.

L'œuvre du 31 octobre, en effet, n'a point été un coup de main improvisé, mais le résultat d'un plan concerté dès la veille entre les principaux chefs militaires de la garde nationale et des tirailleurs affiliés au parti démagogique. Pour être édifié à cet égard, je me suis livré à des recherches qui m'ont révélé un fait assez curieux :

Dans la matinée du 30, deux officiers supérieurs étaient venus engager le propriétaire de la salle Sax, rue Saint-Georges, à prêter son local, pour la soirée même, à une réunion publique d'un caractère paisible. Ils prièrent M. Sax d'augmenter un peu l'éclairage ordinaire, à ses frais, bien entendu, comme de coutume. M. Sax ne refuse jamais sa salle pour ces sortes de réunions, qui, pour lui seul, ne sont pas gratuites; voyant que ces messieurs s'exprimaient dans les meilleurs termes, il consentit à leur désir.

La soirée venue, il vit avec surprise que l'accès des portes était gardé, que nombre d'officiers entraient sans bruit et que la réunion avait un aspect mystérieux. Le personnel étant réuni, M. Sax fut prié de faire fermer les issues pour que l'on ne fût point dérangé, précaution insolite, et d'éloigner même tout appariteur ou garçon de salle étranger aux personnes convoquées : on lui fit entendre à lui-même que son absence serait appréciée comme une marque de courtoisie. Sax est la discrétion et la délicatesse même : il éloigna son monde; mais il n'est point aisé d'empêcher la curiosité des serviteurs d'écouter aux portes; et d'ailleurs, une fois le bureau constitué et les discussions en branle, les voix prirent graduellement un si violent essor, qu'elles percèrent l'enceinte. Les employés de la maison estiment à environ quatre-vingts le chiffre des officiers qui se réunirent là; quant au sujet en délibération, c'était, selon toute apparence, le renversement du pouvoir, car le plus fort des discussions roula sur les mesures à prendre et les décrets révolutionnaires à lancer aussitôt qu'on serait maître du terrain. Les propositions violentes se croisaient; chacun jetait son brandon en couvrant la voix de son devancier et s'emparait de la parole pour inculper le précédent orateur de manquer d'énergie, de pactiser avec la réaction; celui-ci émettait alors des projets que nul, supposait-il, ne devait dépasser, mais un interrupteur l'accusait de modérantisme à son tour.

« Nous avons reçu *ces messieurs* de 1848 avant les journées de juin, racontait le lendemain un des ser-

viteurs de la maison, mais ils n'approchaient pas de ceux-ci. M. Raspail demandait trente mille têtes, mais tranquillement, et c'était tout : hier, c'était la fin du monde!...»

Ces plans terroristes furent débattus jusqu'à une heure du matin et tout s'écoula en silence. M. Sax, par un scrupule que j'honore, se jugea engagé au secret envers ses hôtes, et cette réunion nocturne de quatre-vingts conjurés, la veille du jour où devaient paraître les nouvelles de la capitulation de Metz et de la reprise du Bourget, est restée ignorée du gouvernement puisqu'il n'a rien prévu, et du public, car aucun journal n'en a parlé.

... Cependant la nouvelle de la captivité du général Trochu, rapidement transmise à l'état-major, y avait excité une vive indignation. Aussitôt le commandant Ibos, du 106e, décida ses troupes à marcher sur l'Hôtel de ville pour délivrer le gouvernement. Cédons la parole au *Moniteur universel* :

« Le 106e arrive... Sans s'arrêter un instant, il monte le grand escalier tambour battant et clairons en tête sonnant la charge.

« A la porte de la salle où se trouvaient les envahisseurs et le gouvernement provisoire se tenaient les tirailleurs tibaldiens et ceux de Flourens; ils occupaient également les côtés de la salle. Ils avaient pour consigne de ne laisser entrer ni sortir personne.

« Le 106e force la consigne, fait irruption dans la salle et vient planter son drapeau sur la table même de délibération autour de laquelle se trouvaient Blanqui, Flourens, Pyat et autres, et le gouvernement provisoire maintenu en arrestation.

« Flourens était juché sur la table, qu'il n'a guère quittée, et haranguait ses collègues. Parmi les tirailleurs, on ne parlait de rien moins que de fusiller le général Trochu, qu'on craignait de voir s'évader.

« En même temps deux bataillons, partisans de la Commune, arrivaient sur la place de l'Hôtel de ville, et entrant dans la cour, faisaient sommation au 106e de se retirer pour prendre sa place.

« C'est alors que le capitaine qui commandait le détachement de garde dans la cour monta prévenir le chef de bataillon.

« En apprenant ce qui se passait, le capitaine d'une compagnie du 106e s'écria :

« — Enlevez le général Trochu ! sauvons-le ! »

« Aussitôt un homme du bataillon, un véritable athlète, arrache à son fauteuil, derrière lequel il se trouvait, le général, qui ne pouvait à ce moment que se laisser faire, car l'hercule ne l'aurait lâché à aucun prix. Il le tenait dans ses bras, et personne n'eût pu le lui arracher. Il est poussé par la foule et ses camarades.

« On crie :

« — Ils ne l'auront pas ! »

« Le 106e, qui avait repris son drapeau, malgré les hommes de Flourens, répondait :

« — Nous l'avons, nous le garderons ! »

« Et la masse d'hommes bousculée roulait plutôt qu'elle ne descendait à travers l'escalier; les gardes nationaux étaient parvenus à mettre également au milieu d'eux deux autres membres du gouvernement provisoire. On criait :

« — Fermez les portes, ne laissez pas passer ! »

« Mais rien ne pouvait s'opposer à cette masse compacte.

« Les tirailleurs avaient cependant aperçu le képi brodé en or du général, et ils montaient sur la table, le mettant en joue ; mais le képi avait disparu et, avec lui, le général était devenu introuvable. Craignant de tirer sur les gardes nationaux inutilement, on n'avait pas fait feu. On nous assure que Flourens, d'ailleurs, avait relevé les armes.

« Voici ce qui s'était passé : Le garde du 106e qui ne voulait pas lâcher le général Trochu lui avait enlevé son képi, qui pouvait le signaler, et lui avait posé le sien propre sur la tête. En quelques secondes on était arrivé au bas de l'escalier.

« On criait toujours :

« — Ne laissez pas passer ! fermez les portes ! »

« Mais qui pouvait s'opposer à ces braves gens, qui se seraient fait tous tuer plutôt que de reculer d'un pas?

« Un capitaine cria :

« — Laissez passer le 106e et son drapeau ; nous vous donnons la place. »

« Les bataillons partisans de la Commune, qui pensaient qu'en effet on se retirait simplement, ignoraient qu'on délivrait des membres du gouvernement, et surtout le général Trochu.

« Ils ouvrirent leurs rangs, et le 106e put sortir tout entier. »

A la faveur de ce tumulte, trois des prisonniers réussirent à s'échapper : MM. Emmanuel Arago et Ferry, par la porte qui regarde Saint-Gervais, et M. Pelletan après eux, non sans difficultés.

... Un autre épisode avait favorisé l'enlèvement du général Trochu, en augmentant la confusion dans l'antichambre du salon Jaune. Blanqui venait de joindre le tutélaire Flourens, lorsque, se croyant suivi de ce dernier, il revint dans cette même antichambre, que venait d'envahir, par le grand escalier, une partie du 17e, occupé à se débattre avec les tirailleurs de Flourens.

« Reconnu par eux (les gardes nationaux), le citoyen Blanqui (c'est lui qui parle) devint à l'instant même l'objet spécial de leurs attaques. Une lutte violente s'ensuivit entre les deux partis. Elle se termina par l'enlèvement de Blanqui, qui fut horriblement maltraité et rejeté, à demi étranglé, dans un corridor où se trouvaient d'autres gardes du 17e.

« Plus humains, ceux-ci le déposèrent sur un banc, où il put recouvrer la respiration. Il se trouva là près de Tibaldi, qui avait été également arrêté et accablé de coups. On lui avait arraché les cheveux et la barbe, qu'il porte luxuriante.

« Lorsque Blanqui eut repris ses sens, les gardes du 17e, qui l'avaient traité avec humanité, l'emmenèrent prisonnier entre deux haies de soldats des 17e et 15e bataillons, jusqu'à une grande porte fermée, au bout d'un vestibule pavé de cailloux.

« Devant cette porte se trouvaient sept ou huit citoyens armés qui interpellèrent le 17e sur le prisonnier qu'il conduisait. Un des gardes de ce bataillon, d'une stature colossale et d'une vigueur herculéenne, se précipita aussitôt sur l'intervenant, le saisit à la gorge et le cloua sur la porte avec une force irrésistible. En ce moment, un coup de pistolet éclata dans ce groupe en lutte.

« Les gardes nationaux du 17e se retirèrent précipitamment par tous les escaliers qui aboutissaient au vestibule en levant la crosse en l'air, et le citoyen Blanqui resta, seul au milieu de la salle, entre les deux partis en présence.

« Après quelques mots sur la nécessité de ne point

répandre de sang, il rejoignit ses libérateurs. C'étaient les tirailleurs de Flourens. Il leur devait la liberté, peut-être la vie ; car, à la rage que les *sacristains* du 17e laissaient éclater, alors même qu'ils se sentaient enveloppés et contenus par les forces populaires, on peut deviner qu'ils auraient mis en pièces l'objet d'une haine si farouche, s'ils l'avaient tenu loin de tout péril.

« Blanqui était resté vingt minutes prisonnier entre leurs mains.

« De retour dans *la salle des Délibérations*, il trouva, assis autour de la table, les citoyens Flourens, Delescluze, Millière, Ranvier, ses collègues. Le citoyen Mottu ne s'était pas assis. Ni lui ni le citoyen Delescluze ne donnèrent de signatures.

« Aucun autre membre de la commission provisoire n'a paru dans la salle et n'a pris part aux travaux de la commission, depuis six heures jusqu'à l'évacuation de l'Hôtel de ville. »

Nous n'avons point à nous occuper du sort de MM. Dorian et Etienne Arago, qui, cette nuit-là, semblent

J. Ferry. Dessin de Darjou.

avoir été les amis de tout le monde; mais on se demande ce que pouvaient faire et comment furent traités, dans le salon Jaune, durant cette faction de neuf longues heures, MM. Jules Favre, Jules Simon, Le Flô, Tamisier, Magnin et Garnier-Pagès.

VII

Ils ont, sur ce point, gardé avec le public une réserve qui commande la discrétion : le spectacle de la vieillesse, de l'autorité, du talent outragés ferait tomber ma plume. Au reste, lors même que le respect de soi n'eût pas conseillé le silence aux patients du 31 octobre, la fragilité originelle de leur pouvoir, la faiblesse où elle allait les réduire envers les auteurs d'un si grave attentat les eussent dissuadés d'exciter au dehors une indignation trop grande. Nous nous bornerons, pour donner l'idée de ce qui a dû se passer, à présenter le tableau du théâtre de la lutte après que les acteurs l'avaient quitté.

Les salles décorées sous l'administration de M. de Rambuteau et connues sous le nom d'*anciens appartements* avaient été closes et ne furent pas envahies; la galerie des fêtes, la chambre des *Cariatides*, le salon dit de l'*Empereur*, qui avait pour ciel un *plafond* d'Ingres, sont demeurés intacts; mais la salle du Trône, l'ancien cabinet du préfet, d'où nombre d'objets avaient disparu, les petits salons suivants, la chambre du conseil municipal où les pupîtres ont été écrasés sous les pieds et où les fenêtres enfoncées n'avaient plus de vitres, le salon Jaune, où les rideaux ont été hachés, gardaient les traces irrécusables d'une suite d'orgies qui, des cours, des galeries du rez-de-chaussée jusqu'aux escaliers et aux antichambres du second étage, se sont prolongées toute la nuit.

Comme l'attaque des caves et des cuisines fut le premier acte de ces bandits, il est facile de juger à quel ton la situation devait être montée au bout de trois ou quatre heures, c'est-à-dire quand les membres restants du gouvernement de la défense furent livrés à leur merci. Que l'on se représente les cris de ces furieux, les sommations à leurs victimes de se démettre du pou-

J. Simon. Dessin de Darjou.

voir, les disputes pour s'en partager les débris, les menaces de mort, les injures, les récriminations ; puis les discours inébriés des survenants escaladant la table et repoussant leurs camarades pour pérorer à leur place...

Telle fut cette veillée du gouvernement de la France dans ce palais qu'admira l'univers, et où j'avais vu, parmi les fleurs des quatre points du globe et de l'armorial européen, passer dans la splendeur des fêtes tant de princes et de rois!

Pendant que les otages de l'ancien gouvernement étaient gardés dans la salle de leurs séances, la sédition victorieuse était, vers dix heures, battue en brèche dans la salle du Trône, où parvint à pénétrer un citoyen qui rend compte en ces termes, au journal *le Rappel*, de quelques incidents caractéristiques qui ont dû échapper aux autres feuilles; car, à cette heure-là, les *reporters* s'étaient retirés, et les acteurs principaux, déjà divisés, avaient intérêt à omettre les preuves de leurs dissentiments :

« La cour, les escaliers, toutes les pièces, tout était plein de gardes nationaux et de francs-tireurs.

« Le citoyen L.... est arrivé à l'entrée de *la salle du Trône, où se tenait le nouveau gouvernement.* Il a dit qu'il avait entendu battre la générale, et on l'a invité à entrer pour donner sa nouvelle.

« Dans la salle du Trône, il a trouvé les citoyens Blanqui, Millière, Mottu, Flourens et un grand nombre d'autres citoyens.

« Un moment après, le citoyen Delescluze est entré. Il a contesté l'opportunité du nouveau gouvernement et déclaré qu'il ne voulait pas prendre la responsabilité d'un conflit. Du moment que le gouvernement du 4 septembre acceptait l'élection immédiate de la Commune, il valait mieux ne pas s'imposer au pays et le laisser choisir lui-même ses représentants.

« Le citoyen Millière a appuyé le citoyen Delescluze.

« Un des assistants propose la dictature d'un triumvirat : Blanqui, Ledru-Rollin, Delescluze — avec Flourens comme gouverneur de Paris.

« Nouvelle protestation du citoyen Delescluze.

« Arrive un commandant de la garde nationale de

L'intérieur de l'Hôtel de ville le 31 octobre 1870. Dessin de Darjou.

Belleville, disant que Belleville se prononce contre le nouveau gouvernement.

« La foule est telle, qu'il devient impossible de délibérer. Flourens fait évacuer la salle. »

Ce conflit est le véritable prélude de la péripétie; on y voit poindre le rôle de conciliateur que devait bientôt s'attribuer Delescluze, et sa demi-séparation d'avec la fraction extrême, dans le but d'arriver à une capitulation acceptable sans effusion de sang. C'est là au surplus qu'était la préoccupation essentielle pour les deux partis en présence. Le rappel, la générale, battus dans tous les quartiers, avaient amené sur la place de l'Hôtel-de-ville sept bataillons fidèles à l'ordre; le palais avait été cerné peu à peu; quelques gardes avaient tenté déjà d'y pénétrer par une croisée basse; on avait tiré sur eux des fenêtres, ce qui avait été suivi d'une irruption des mobiles de l'Indre et du Finistère, casernés derrière l'hôtel. Menacés d'être pris de vive force, les émeutiers, vers onze heures et demie, avaient déclaré, par une des fenêtres, que, s'ils étaient attaqués, ils fusilleraient à l'instant Jules Favre, Garnier-Pagès et Jules Simon. Il leur fut répondu que quatre-vingts des

leurs, prisonniers déjà de la garde nationale, auraient le même sort si on touchait aux trois membres de la défense.

C'est alors que Flourens dut s'efforcer de mettre un terme à des dissensions dissolvantes, en faisant vider la salle du Trône. A partir de ce moment, et pendant plus de deux heures, ce ne sont, à travers le vaste édifice, qu'allées et venues, que pelotons cheminant dans les ténèbres des escaliers, des galeries, et débouchant tout à coup, attirés sur un point où l'on crie et discute. On parlemente; les uns veulent céder, les autres se défendre; des partis se détachent et s'affrontent au sein de l'insurrection. La perplexité des membres de la défense, aux mains des factions contraires assiégées de près et livrées aux noirs conseils de la peur comme aux excitations de l'ivresse, devient de plus en plus terrible, car tout ce qui préparait le salut des captifs pouvait hâter leur mort.

Passé minuit, sauf du côté de la Seine, où du dehors on voyait des lumières courir et des ombres qui s'agitaient grimpées les unes sur les autres, le majestueux édifice se dressait au milieu de la solitude et du silence; à peine quelques groupes sur la place. De l'intérieur, par quelques fenêtres ouvertes, on apercevait les faisceaux d'armes des bataillons de Belleville; les grilles étaient fermées.

« Après une assez longue attente, écrit aux *Débats* un des assiégeants, comme les portes ne s'ouvraient pas, on fut obligé de les enfoncer à coups de crosse. Les coups retentissaient lugubres et terribles dans le silence solennel de la nuit, et l'émotion devint plus poignante encore lorsque la décharge de quelques fusils dirigés de l'intérieur de l'Hôtel de ville sur les gardes nationaux qui l'entouraient vint nous faire craindre un moment que la guerre civile ne fût allumée entre nous. La garde nationale ne répondit à ces attaques que par une immense protestation qui s'éleva de tous les côtés.

« Un de ces bataillons était commandé par M. Jules Ferry, qui, s'approchant par le côté de la salle Saint-Jean, de ceux qui gardaient la grille, les somma d'ouvrir.

« — Oui, répondirent-ils, mais si vous êtes seul.

« — Non! » répliquèrent en s'avançant les soldats.

« Un d'entre eux passe par-dessus la grille, désarme un factionnaire des francs-tireurs; le bataillon entre et la porte est refermée derrière lui. »

Déjà la mobile était apparue dans le salon Jaune où elle avait causé une étrange stupeur, car nul ne devinait par où elle était venue.

« Nous y pénétrâmes à notre tour, continue le correspondant des *Débats*. Quelques révolutionnaires péroraient, encore juchés sur la grande table couverte de papiers et parlaient avec un dédain suprême de « l'ex-gouvernement qui venait de succomber ». Seul, Gustave Flourens, immobile et rêveur, le regard perdu dans le vide et les bras croisés sur sa poitrine, paraissait étranger à tout ce qui l'entourait.

« — Allons, Flourens, un peu d'énergie! allons, en avant! » lui criaient en vain ses fidèles acolytes.

« Il semblait ne pas les entendre, et ne prit la parole que vers la fin pour engager ses tirailleurs à se retirer. »

L'accablement de Flourens n'était que trop justifié. Il savait à quel point la partie était perdue; il aurait pu même expliquer à l'auteur des lignes précédentes pourquoi la victoire de ses camarades du 106e avait été si prompte. On était venu lui apprendre une terrible nouvelle.

Par un couloir souterrain qui met en communication la caserne de la place Lobau avec l'Hôtel de ville, passage que le préfet de police connaissait, le bataillon des mobiles de l'Indre avait pénétré, sous sa conduite, au cœur de la place, suivi bientôt de quelques détachements bretons. Ils avaient silencieusement occupé les corridors, les cours, les escaliers sombres du palais, en écartant les sentinelles des bataillons de Belleville; puis, rassemblés au nombre de six cents hommes, ils avaient ouvert la porte aux deux compagnies du 106e, ramenées par M. Ferry, et dont les officiers étaient montés réclamer le général Tamisier et leur commandant Ibos, disparu dans l'échauffourée de la veille.

Que pouvaient les tirailleurs de Flourens contre ces milices qui, sorties de terre tout à coup, leur étaient apparues et les avaient isolés? Les gardes nationaux de Belleville et les autres insurgés étaient dispersés çà et là, vaincus par l'ivresse; Flourens le constate à son insu quand, sans tenir compte de cette horde considérable par le nombre, il calcule qu'avec ses cinq cents tirailleurs il ne pouvait tenir contre deux bataillons de mobiles.

Il essaye de protester encore devant M. Tamisier et ses soldats; mais on lui répète que la place est rendue et qu'il va se trouver pris comme dans une souricière. Il se résout à suivre le général; on traverse quelques salles vides, dans l'une desquelles s'est réfugié le citoyen Blanqui, passablement troublé, à qui M. Tamisier offre son bras en lui disant :

— N'ayez pas peur, *mon bon monsieur* Blanqui!

Avec leur prudence ordinaire, Félix Pyat et Ledru-Rollin s'étaient éclipsés dès la veille au soir.

Dans la cour, on trouva Millière et Delescluze qui s'efforçaient de faire accepter au capitaine de Vresse et à ses carabiniers, aux gardes nationaux et à M. Jules Ferry les termes d'une convention amiable, formulée précédemment par Flourens et consentie par M. Dorian au moment où la rigueur aurait pu coûter la vie à M. Jules Favre et à ses amis. Les termes de cet accord prévalurent.

Voici, d'après le témoignage de Flourens, appuyé par Blanqui, le texte de cette singulière convention :

« Les élections pour la Commune seront faites ce jour même mardi, à midi, et selon les affiches déjà envoyées aux mairies, et sous la direction de Dorian et de Schœlcher seuls; les élections pour un gouvernement nouveau seront faites le lendemain mercredi, à la même heure. Afin d'éviter l'effusion du sang, de montrer à nos amis et aux partisans du gouvernement qu'il y a accord entre nous, nous sortirons ensemble de l'Hôtel de ville, au milieu de mes tirailleurs ralliés sur moi. »

« Quatre heures, écrit au *Journal des Débats* un témoin que j'ai déjà cité, quatre heures sonnaient en ce moment à l'horloge qui a marqué déjà la chute de tant de grandeurs passagères fondées sur la violence et l'audace... Jules Favre, Jules Simon, délivrés enfin de cette captivité de douze heures, nous racontaient que les émeutiers les avaient couchés en joue à chaque coup de fusil qui retentissait sur la place, etc... »

Il ne restait, au lever du jour, dans la place reconquise et occupée par les mobiles de l'Indre, que des gardes ramassant de ci de là les armes de l'ennemi jetées à la hâte, et débusquant dans tous les recoins, de la cave aux mansardes, des ivrognes terrifiés qui imploraient merci.

FRANCIS WEY.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME.

POÉSIE.

Nos Cousins. Mme A. Ségalas. 1.
La Leçon. Mlle H. Genevay. 289.
La Violette. Mlle H. Parent. 291.

ÉTUDES HISTORIQUES.

La Dynastie des Hohenzollern. A. Genevay. 7, 37, 81, 97.
Les Demoiselles de Fernig. J. Bertal. 11, 33, 65, 100.
Le Siége de Paris par Henri IV. A. Poincelot. 151.
Giannino, roi de France. R. de Navery. 282, 301, 321, 353.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

A. Dumas. Armand Dubarry. 27, 52, 90.

ACTUALITÉS.

Les Mémoires d'un franc-tireur ***. 17, 58, 77 110, 131, 164, 199, 239, 276, 291, 333, 367.
La Chronique du Siége. F. Wey. 346, 373.
La Poste pendant le siége. G. Fath. Les Ballons. 129. — Les Pigeons. 161.
La Guerre civile. Les Otages. Ch. Raymond. 139. — Les Ruines. A. Genevay. 176, 206, 253.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

La Bataille de Dorking. b. Wallut. 212.
La Gloire. Ch. Wallut. 244.

ÉTUDES LITTÉRAIRES, NOUVELLES.

Zemyre. J. Janin. 146.
La Femme doit suivre son mari. Mme A. Ségalas. 182, 214.
Les Naufrageurs de la pointe du Raz. Armand Dubarry. 193, 233, 265.

COMÉDIES, PROVERBES.

Les Deux Cousines, opéra comique. Ch. Raymond, 247, 269.

SCIENCES.

Le Banquet des centenaires, étude sur l'art de vivre longtemps. F. Moller. 2, 46, 73, 122, 156.
Nos premiers ancêtres. H. de la Blanchère. 175, 210, 225, 257, 315, 339, 362.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

A Châteaudun. 173.
Ambulance (L'). 297.
Assassinat de Henri III. 152.
A travers la forêt. 257.
Attaque (L') du bateau. 136.
Auberge (L') du Grand-Cerf. 13.
Aux tombeaux de Saint-Denis. 312.
A Varize. 168.
Ballons (Les). 129.
Bal (Le). 200.
Banquet (Le) des centenaires, 5.
Bataille d'Iena. 45.
— de Jemmapes, 72.
— de Valmy. 69.
Bénédiction (La). 313.
Blessé (Le). 101.
Bombardement (Le). 368.
Campement (Le) des francs-tireurs. 113.
Canons (Les) de la défense. 333.
Cataclysme (Le). 232.
Caverne (Une) aux temps préhistoriques, 365.
Chasse (La). 260.
Châteaudun. 169.
Collier (Le) de la reine Jeanne. 353.
Colonne (La) Vendôme renversée. 176.
Combat de Beaune-la-Rolande. 277.
Combat de Montretout. 369.
Comment le stratagème... 240.
Commerce (Le) des pendules. 165.
Commissaires (Les) de la Convention. 101.
Cousins (Nos). 1.
Curé (Le) de Nostrongue. 128.
Dame (La) blanche. 8.
Daniel le renégat. 328.
Danse (La) des vieillards. 73.
Débâcle (La). 133.
Défilés (Les) de l'Argonne. 33.
Défilé (Un) dans les Vosges. 81.
Déguisement (Le) d'Appenzell. 205.
Deux (Les) Cousines, 15 gr. 248, 249, 252, 272, 273.
Deux (Les) Mères. 301.
Discussion (La) du menu. 120.
Dix-sept mars (Le) à Berlin. 97.
Dumas (Alex.), 12 gr. 28, 29, 53, 56, 57, 92, 93, 96.
Echouement (L') d'un halithérion. 225.
Embuscade (L'). 80.
Enfance (L') de Giannino. 305.
Entrevue (L') de Rienzi et de Giannino. 224.
Entrevue de Tilsitt. 89.
Epingle (L') de la comtesse Mahaut. 304.
Evasion (Mon). 24.
Evocation (L'). 41.
Exploits (Les) de Claude Mazuyer. 117.
Femme (La) doit suivre son mari, 7 gr. 184, 185, 189, 192, 217, 221, 224.
Festin (Le). 264.
Giannino et la pélerine. 329.
Grand Seigneur (Le) et les Maçons, 48.
Horoscope (L'). 109.
Hôtel de ville (L'). 256.
Incendie (L') 121.
Intérieur (L') de l'hôtel de ville. 377.
Jacques Donald. 160.
Jean Jacob à l'Assemblée nationale. 49.
Jeanne et Frantz. 64.
Jeanne et Necca. 357.
Leçon (La). 289.
Légende (La) du drack. 341.
Légende (La) du soldat. 17.
Mariage (Le). 360.
Michel-Ange peignant. 125.
Ministère (Le) des finances. 177.
Moment (Le) psychologique. 337.
Mort (La). 361.
Mort (La) de Katt. 9.
Naissance (La) de Jean le Posthume. 288.
Napoléon au tombeau de Fréderic II. 88.
Naufrageurs (Les) de la pointe du Raz, 6 grav. 193, 197, 233, 257, 265, 268.
Obus (Un). 84.
Orléans. 241.
Ouverture de la chasse en décembre 1870. 380.
Palais-Royal. 181.
Palais de justice. 253.
Pigeon (Le) messager. 201.
Pigeons (Les). 161.
Pierre Michelet. 160.
Place (La) de l'Hôtel-de-Ville. 349.
PORTRAITS : Brillat-Savarin. 157 — Mgr Darboy. 145. — Deguerry. 141. — Dorian. 352. — Dumas. 32. — Dumouriez. 65. — J. Favre. 373. — Flourens. 348. — J. Ferry. 376. — Picard. 373. — F. Pyat. 348. — Rienzi. 321 — Rochefort. 352. — Saint Evremont. 157. — J. Simon, 376. — Trochu. 352.
Premier (Le) foyer. 345.
Premiers (Les) Ubiens. 61.
Prisonniers (Les). 320.
Procession sous la Ligue. 153.
Prusse (La), 6 cartes. 37, 40, 85.
Prussiens (Les) pris au piége. 137.
Queue (La) à la porte d'une Boucherie. 293.
Reconnaissance (La). 16.
Retour (Le) de Guccio. 309.
Rue de Lille. 209.
Rue Royale. 208.
Statues (Les) de l'île de Pâques. 316.
Tirage (Le) au sort. 112
Trahison (La). 105.
Tuileries (Les). 180.
Veillée (La) à la Chaux-Cernoise, 21.
Vieillard (Le) et la Croix. 48.
Village (Le). 229.
Villars débitant son élixir. 128.
Volontaires (Les). 25.
Wer da ? 281.
Zemyre au café d'Orsay. 148.

SOUVENIRS DU SIÉGE.

Ouverture de la chasse en décembre 1870. Composition de Cham.

AVIS AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1872.

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1871 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre trente huitième volume.

Le point de départ de l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

Malgré l'impôt nouveau établi sur le papier, le prix de l'abonnement ne sera pas augmenté, mais, d'un jour à l'autre, il peut en être autrement des volumes de la collection (1 à 30) qui, à 3 francs, se trouvent, avec l'impôt nouveau, AU-DESSOUS DE LEUR PRIX DE REVIENT. Donc, dès qu'un de ces volumes sera épuisé, *ce qui ne peut tarder*, et qu'il faudra le réimprimer, les éditeurs se réservent expressément le droit d'en relever le prix. AVIS AUX ABONNÉS QUI VOUDRAIENT PROFITER DES CONDITIONS ACTUELLES POUR COMPLÉTER LEUR COLLECTION.

MODES VRAIES. — TRAVAIL EN FAMILLE.

La crise qui a sévi si fortement sur toutes les publications de luxe et les publications inutiles n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et ses enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à la marchande de modes.

Le prix de l'abonnement, pour 1871, qui ne comprenait que neuf mois (avril à décembre), avait naturellement subi une réduction proportionnelle. L'abonnement pour 1872 (douze livraisons) sera donc reporté au prix primitif, soit :

MODES seules, Paris, 6 fr.; départements, franco, 7 fr. 50 c.
MODES et MUSÉE réunis, Paris, 11 fr.; dép., fr., 13 fr. 70.

Un numéro spécimen des MODES VRAIES *sera adressé gratuitement à tout abonné du* MUSÉE *qui en fera la demande.*

A l'occasion des étrennes prochaines, nous appelons l'attention de nos abonnés sur le Catalogue des livres publiés par la Librairie du MUSÉE DES FAMILLES, Catalogue dont ils trouveront le détail sur les couvertures de nos livraisons mensuelles.

FORMULE D'ABONNEMENT:

Je m'abonne (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c.* (2), *le 1er de chaque mois, du 1er janvier au 1er décembre* 1872 *inclus.*

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. (2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. au lieu de 7 fr. 50 c.

91-S
66
SPECIAL
PERIOD.
AP
1
M8
V.38
1871
GETTY CENTER LIBRARY